


0034604N






00034604N

HISTOIRE

DES NATIONS CIVILISÉES

DU MEXIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE.

HISTOIRE

DES NATIONS CIVILISÉES

DU MEXIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE BOUCHARD-HUZARD,
RUE DE L'ÉPERON, 5.

HISTOIRE

DES NATIONS CIVILISÉES

DU MEXIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE,

DURANT LES SIÈCLES ANTÉRIEURS A CHRISTOPHE COLOMB,

ÉCRITE SUR DES DOCUMENTS ORIGINAUX ET ENTIÈREMENT INÉDITS, PUISÉS AUX ANCIENNES ARCHIVES DES INDIGÈNES,

PAR

M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG,

ANCIEN AUMONIER DE LA LÉGATION DE FRANCE AU MEXIQUE, ET ADMINISTRATEUR ECCLÉSIASTIQUE DES INDIENS DE RABINAL (GUATÉMALA).

TOME QUATRIÈME,

CONQUÊTE DES ÉTATS DU MEXIQUE ET DU GUATÉMALA, ETC.
ÉTABLISSEMENT DU GOUVERNEMENT ESPAGNOL ET DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.
RUINE DE L'IDOLATRIE, DÉCLIN ET ABAISSEMENT DE LA RACE INDIGÈNE.

PARIS,
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
rue Hautefeuille, 21.

1859



AU LECTEUR.

En mettant la dernière main à cet ouvrage, nous éprouvons le besoin de témoigner à nos souscripteurs notre gratitude de l'accueil qu'ils ont bien voulu faire à nos trois premiers volumes, particulièrement en Russie, en Angleterre et en Amérique; nous avons vu avec une égale reconnaissance le patronage éclairé sous lequel ils ont été placés dans plusieurs des principales bibliothèques de l'Europe, et nous osons en augurer, pour le quatrième, qu'il ne sera pas reçu avec moins de bien-

veillance. Nous avons fait nos efforts pour correspondre au vœu exprimé, depuis longtemps, par un grand nombre de personnes, en faisant connaître l'histoire de la conquête, non sous le point de vue des conquérants, mais sous celui de la nationalité indigène. Ce n'est donc pas simplement un récit des hauts faits de Fernand Cortès que nous publions ici, mais bien celui des annales des peuples du Mexique et de l'Amérique-Centrale, que nous suivons dans leur lutte avec les Espagnols, en exposant les véritables causes qui contribuèrent au triomphe de leurs armes et auxquelles les autres historiens n'ont touché, pour ainsi dire, qu'en passant, comme à des faits d'une importance secondaire.

Outre les documents dont ils se sont servis et dont nous avons également fait notre profit, nous avons puisé plus qu'eux aux sources originales, représentées, parmi les écrivains espagnols, par Gomara, historien plus véridique et bien plus instruit que Bernal Dias del Castillo, par Sahagun et Torquemada, dont les connaissances dans la langue, les mœurs et les histoires indigènes sont incontestables; parmi les écrivains indigènes, par les auteurs anonymes du Codex Chimàlpopoca et des autres histoires en langue nahuatl, telles que le MS. de l'an 1528 et celui de l'an 1576, de la Collection de M. Aubin, enfin par l'histoire de la république de

Tlaxcallan, de Muñoz Camargo, les Relations d'Ixtlilxochitl, les Codex Letellier, de la bibliothèque royale, etc.

Après la prise de Mexico, nous continuons l'histoire des nations indigènes, comme les autres historiens ont suivi Fernand Cortès jusqu'à la fin de sa carrière, quoique, à dater de cette époque, les documents qui les concernent deviennent beaucoup plus rares. Nous les suivons, dans leur déclin et leur abaissement, jusqu'à l'extinction définitive des derniers représentants de leurs monarchies et la chute du culte antique. Pour le Michoacan, nous avons puisé beaucoup de détails intéressants dans le Mémoire (Relacion de los ritos y ceremonias, etc.) adressé au vice-roi don Antonio de Mendoza, et, pour la province d'Oaxaca, nous avons spécialement suivi les Décades d'Herrera, les histoires de Burgoa et de Carriedo, ainsi que les pièces du procès d'Alvarado, recueillies par M. Ramirez, ancien ministre des affaires étrangères à Mexico. Ces pièces nous ont servi également dans la composition de l'histoire de la conquête des états guatémaliens; mais celles qui nous y ont été le plus utiles sont les deux Lettres de Pedro de Alvarado, contenues dans la Collection de Barcia, le MS. Quiché de Chichicastenango, le MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan, quelques fragments de Bernal Dias et de Gomara, la XIIIe Relation d'Ixtlilxo-

chitl, l'histoire manuscrite de Ximenez, conservée à la bibliothèque de l'université de Guatémala, et celle d'un religieux de Saint-François, sous le titre de Chronica de Goattemala; enfin, les histoires de Vasquez, de Remesal, de Juarros, les Mémoires de Mgr Garcia Pelaez, archevêque actuel de cette ville, les Actes de l'Ayuntamiento, récemment publiés, avec d'autres pièces intéressantes, par don Rafael Arevalo.

Nous n'avons rien omis de ce qui pouvait intéresser le lecteur, et nous avons relaté avec une scrupuleuse exactitude, les cruautés et les barbaries commises par les Espagnols dans ces contrées : nous n'avons hésité devant aucune considération, afin de rester fidèle à la véracité de l'histoire; aussi croyons-nous en avoir dit, à cet égard, autant que Las Casas lui-même. Mais nous l'avons fait sans déclamation, et, pour qu'on ne nous accusât pas, comme lui, d'exagération, nous avons pris les faits que nous exposons partout ailleurs que dans ses ouvrages ; nous citons les documents officiels où nous les avons puisés, n'épargnant personne, mais rapportant le bien comme le mal partout où nous l'avons trouvé, ne craignant pas plus de dire les fautes du clergé espagnol que ses bienfaits; enfin nous avons fait tous nos efforts pour rester dans les bornes de l'impartialité la plus rigoureuse.

C'est la crainte de manquer à l'impartialité qui nous a empêché de réunir dans ce cadre l'histoire de la conquête de l'Yucatan, que nous nous sommes abstenu d'écrire jusqu'ici, faute de documents originaux, l'ouvrage seul de Cogolludo ne pouvant suffire avec les rares fragments que nous avons recueillis ailleurs. Cette conquête, n'ayant été accomplie que vers le milieu du seizième siècle, sortait, d'ailleurs, de notre plan général, qui était de ne pas dépasser cette époque. Si, plus tard, nous sommes assez heureux pour compléter nos documents à ce sujet, nous pourrons en faire l'objet d'un nouveau volume, qui comprendrait la conquête des divers états situés au nord du Mexique et l'histoire des races indigènes sous la domination espagnole. Une raison analogue nous arrête également dans la publication de l'Atlas projeté par notre éditeur, et que nous ne permettrons que lorsque la photographie et l'architecture auront enrichi nos cartons de nouveaux dessins.

En prenant congé du lecteur, nous le prions de se reporter, en lisant ce volume, à l'époque où la conquête du Mexique fut opérée par les Espagnols. Nous avouons que, en relatant les barbaries commises par eux, nous nous sommes demandé bien des fois s'ils furent plus barbares et plus cruels que les autres nations chrétiennes, dans les luttes qui déchirèrent alors l'Europe, ou dans

les diverses colonisations qui furent entreprises par elles, entre le seizième et le dix-septième siècle, sur les différents points du globe. Aujourd'hui même, y a-t-il une bien grande différence entre les conquérants du Mexique et les Russes, Anglais, Américains et Français s'ouvrant, les armes à la main, les portes de l'Empire Céleste, pour étendre les bornes de leur commerce, sous le prétexte spécieux de la tolérance religieuse et de la civilisation ?

L'AUTEUR.

Paris, ce 9 septembre 1858.

HISTOIRE

DES NATIONS CIVILISÉES

DU MEXIQUE

ET DE L'AMÉRIQUE-CENTRALE.

LIVRE TREIZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Situation de Mexico. Ses quartiers, ses chaussées, ses rues, ses canaux. Plan de cette capitale. La grande digue. Maisons et palais. Propreté de cette ville. Soins de l'édilité mexicaine. Police, feux de nuit, gardiens. Palais de Montézuma. Sa description. La ménagerie royale. Jardins et étangs. Résidence royale de Chapultepec. Orgueil et faste de Montézuma. Service de sa table. Ses repas. Ses habitudes. Soins qu'il prend des affaires du gouvernement. Son ambition. Ses intrigues à la mort de Nezahualpilli. Prétendants à la couronne de Tetzcuco. Cacama poussé au trône par l'ambassadeur mexicain. Résistance et ambition d'Ixtlilxochitl, son frère. Débats orageux. Colère de ce prince. Il quitte la capitale. Cacama se retire à Mexico. Montézuma le fait reconduire à Tetzcuco et couronner roi. Révolte d'Ixtlilxochitl. Il lève une armée et marche contre son frère. Siége et prise d'Otompan. Guerre avec Montézuma. Défaite des généraux mexicains. Alliances d'Ixtlilxochitl contre Mexico. Adultères de Tlachpanquizqui. Le Tlaxcaltèque Tlalhuicole fait triompher les armes mexicaines au Michoacan. Son patriotisme et sa mort. Les Espagnols aux Antilles. Découverte de l'Yucatan par Hernandez de Cordova. Combat de Potonchan. Les nouvelles en arrivent à Mexico. Condition politique et morale de l'empire de l'Anahuac. Espérances de la secte de Quetzalcohuatl. Craintes de Montézuma. Il veut enrichir de nouveaux dons le temple de Huitzilopochtli. Courage de Tzompantzin. Sa mort. Réconciliation des princes de Tetzcuco.

L'empire de l'Anahuac, partagé entre les trois états prépondérants de la vallée de ce nom, était arrivé, sous le règne du second

Montézuma, à l'apogée de la grandeur et de la puissance. La cité de Mexico-Tenochtitlan, quoique inférieure, par sa population et son étendue, à Tetzcuco, sa voisine et sa rivale, à laquelle elle le cédait encore sous le rapport de l'élégance des mœurs et du langage, l'emportait toutefois, au point de vue stratégique, par sa situation particulière au milieu des eaux et par l'architecture imposante de ses édifices, non moins que par la renommée qu'elle avait acquise et la terreur que les armes de ses rois avaient répandue au loin. La lagune où elle était assise s'alimentait des nombreux ruisseaux qui descendaient des montagnes dont elle est environnée au couchant : ils formaient ce que les Espagnols appelèrent, depuis, le lac d'eau douce, entièrement séparé alors de celui de Tetzcuco, au levant, par la digue construite sous le règne de Montézuma I[er] et augmentée par Ahuitzotl (1). Les eaux du lac de Chalco, en passant par celui de Xochimilco, venaient baigner les faubourgs de Mexico au couchant et au midi, et toutes ensemble se déversaient ensuite, par les nombreux canaux dont la ville était sillonnée, dans le grand lac salé qui séparait les deux métropoles de l'Anahuac (2).

Ainsi que Venise, dans les lagunes bourbeuses de l'Adriatique, la reine des cités aztèques avait commencé humblement par un assemblage de cabanes rustiques éparses sur les îlots d'un marécage. Avec les accroissements rapides qu'elle obtint en héritant de l'antique cité de Culhuacan, elle chercha à gagner sur les eaux le terrain nécessaire à son extension ; elle échangea contre les produits de son industrie le bois, la pierre et la chaux dont elle avait besoin, enfonça des forêts entières sous les fondations de ses teocallis, et ne tarda pas à se montrer, sur ses pilotis, la rivale superbe de ses anciens dominateurs.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 47, 56.

(2) Les eaux du lac de Chalco, en passant par celui de Xochimilco, s'unissaient à celles du lac d'eau douce où était Mexico, descendaient par les canaux de la ville et se déversaient dans le lac salé de Tetzcuco, qui est plus bas que les autres.

Dès son origine, Mexico-Tenochtitlan fut partagé en quatre quartiers, Teopan, Atzacualco, Moyotlan et Quepopan ; ils furent toujours regardés comme les principaux de la ville, quoiqu'il s'en fût élevé plusieurs autres à l'entour des premiers (1). Une multitude de canaux la partageaient à angles droits, chaque canal étant bordé par une rue étroite qui courait parallèlement et servait aux piétons, comme le quai du Rialto, à Venise (2) ; mais les canaux étaient larges et profonds, toujours couverts de barques et d'acallis, à l'usage des particuliers ou destinés au transport des marchandises et des provisions qui alimentaient la capitale : le plus grand était celui qui séparait Tenochtitlan de Tlatilolco. Ils étaient traversés de distance en distance par des ponts fixes ou mobiles, suivant la nécessité du lieu. D'un côté, les maisons sortaient de l'eau de plain pied ; de l'autre, elles s'alignaient le long des rues sur lesquelles elles s'ouvraient indistinctement, de même que sur le canal. Si l'on en excepte ces rues, qu'on pourrait plutôt appeler des quais, Mexico n'avait, en réalité, que quatre grandes voies de terre qui, partant des quatre portes du temple de Huitzilopochtli, s'unissaient aux chaussées royales, lesquelles, à l'exception de celle de l'est, mettaient en communication la ville avec la campagne : c'étaient la chaussée de Tepeyacac, au nord (3), celle de Xoloc ou d'Iztapalapan, au midi (4), et celle de

(1) Les divisions de ces quatre quartiers étaient dessinées par les quatre grandes rues. Le premier, appelé *Teopan*, aujourd'hui *San-Pablo*, comprenait toute cette partie de la ville renfermée entre les rues méridionale et orientale ; le second, appelé *Atzacualco*, aujourd'hui *San-Sebastian*, était compris entre la rue orientale et la rue septentrionale ; le troisième, *Moyotlan*, actuellement *San-Juan*, entre la rue méridionale et la rue occidentale ; enfin *Quepopan* ou *Cuepopan*, appelé par Clavigero *Tlaquechiuhcan*, aujourd'hui *Santa-Maria*, était situé entre la rue occidentale et la septentrionale.

(2) Ces rues ou quais étaient généralement très-étroits ; c'est à peine si trois ou quatre hommes à pied pouvaient y marcher de front. (Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 23.)

(3) La chaussée de *Tepeyacac*, aujourd'hui de *Nuestra-Señora de Guadalupe*, avait environ une lieue de longueur.

(4) La chaussée d'*Iztapalapan* ou de *Xoloc* correspond en partie à la route actuelle de San-Augustin de las Cuevas, par la Garita de San-Antonio Abad.

Tlacopan, au couchant (1); elles traversaient tout le lac, et la plus courte n'avait pas moins d'une lieue de longueur. Parallèle à la dernière, on voyait encore celle de Chapultepec, entreprise par Montézuma Ier pour amener l'aqueduc de ce nom, et reconstruite avec plus de solidité dans les premières années de Montézuma II (2). Elles étaient toutes bâties sur pilotis, avec de grandes pierres unies par un ciment si fin qu'on n'en apercevait point de traces, d'une largeur suffisante pour que dix hommes à cheval pussent y passer de front avec aisance, et coupées par des ponts-levis qui servaient à la fois à faciliter la navigation et à défendre les abords de la cité (3). La dernière des quatre grandes voies, commençant en face de l'escalier du teocalli, traversait, par le milieu, l'autre moitié de la capitale, aboutissant à l'embarcadère du lac de Tetzcuco, au bord de la digue.

Après la place du Tianquiz, ou marché de Tlatilolco, ce lieu était le plus animé de toute la ville. La levée, solidement construite et d'une étendue considérable (4), était plantée d'arbres, et ses longues allées fournissaient une promenade magnifique aux habitants de toute classe. C'est là qu'étaient les baraques des préposés aux accises et octrois (5) : les marchands s'y rendaient

(1) La chaussée de *Tlacopan*, aujourd'hui de *Tacuba*, avait environ une lieue de longueur depuis la sortie des faubourgs de Mexico jusqu'à l'entrée de Tacuba.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 75. L'aqueduc de Chapultepec, long d'environ une lieue, était en pierre et ciment d'une grande dureté. Il s'élevait sur une chaussée solide, et avait cinq pieds de haut et deux pas de largeur. Les conduits, où pouvait passer un volume d'eau égal à l'épaisseur d'un homme, étaient doubles, de manière à ce qu'on pût toujours se servir de l'un lorsqu'il fallait nettoyer l'autre. En arrivant en ville, l'eau se distribuait, par le moyen de conduits plus petits, dans tous les quartiers et jusque dans les maisons particulières.

(3) Cartas de Hernan Cortes, ap. Lorenzana, fol. 101. — Torquemada Monarq. Ind., lib. III, cap. 23.

(4) Torquemada lui donne à l'époque de sa construction, sous Montézuma Ier, plus de 3 lieues de long sur une largeur de 30 pieds environ : sa forme était celle d'une demi-lune.

(5) Bernal Dias del Castillo, Hist. de la conquista de Nueva-España, Madrid, 1632, cap. 91.

le jour pour acquitter à la douane du port les droits des marchandises et des denrées de toute sorte, provenant des villes riveraines et des provinces de l'est; les curieux, pour voir arriver et partir les voyageurs qui traversaient sans cesse d'une métropole à l'autre, et le soir, lorsque le soleil achevait de dorer de ses rayons les cimes neigeuses de l'Iztaccihuatl et du Popocatepetl, la foule s'y réunissait pour respirer les brises salées du lac (1).

Suivant les rapports les plus exacts, Mexico renfermait alors au delà de soixante mille feux (2). Les maisons de la noblesse et de l'aristocratie marchande étaient élevées sur des terrasses qui variaient de hauteur; elles étaient commodes et spacieuses, bâties, pour la plupart, avec la pierre poreuse de tetzontli (3), et occupaient la plus grande partie de la ville. Elles avaient généralement un étage au-dessus du rez-de-chaussée, avec de grandes fenêtres; les toits, en azotées ou terrasses, étaient garnis, à l'entour, de créneaux ou de merlons, comme il y en a encore beaucoup aujourd'hui, et ornés de vases et de caisses remplis de fleurs et d'arbustes odoriférants. Une cour environnée de portiques en formait le centre : on y voyait des bassins et des fon-

(1) La promenade actuelle de las Vigas, à Mexico, a remplacé jusqu'à un certain point celle de la grande levée, qui était près de là.

(2) Torquemada, parlant de la population de Mexico, lui donne cent vingt mille maisons; mais Cortès et Pierre Martyr de Angleria, Gomaria, Herrera et d'autres écrivains s'accordent pour le chiffre de soixante mille maisons et non de soixante mille habitants, comme le dit mal à propos Robertson. Les soixante mille habitants de la traduction italienne du conquérant anonyme sont fautifs; au lieu d'habitants, c'est feux ou maisons qu'il y a dans le texte original, ce qui donnerait, plns ou moins, environ trois cent mille habitants, suivant les calculs ordinaires : mais dans ce chiffre on ne compte pas les faubourgs. On sait, par le témoignage d'Herrera et de Bernal Dias, que les maisons continuaient au couchant de chaque côté de la chaussée de Tlacopan jusqu'en terre ferme. Les autres faubourgs étaient Aztacalco, Acatlan, Malcuitlapilco, Atenco, Iztacalco, Zancopinca, Huitznahuac, Xocotlan, Caltonco, Necatitlan, Huitzitlan, etc. Il est probable que Torquemada comptait ces faubourgs, en élevant à cent soixante mille le nombre des maisons de Mexico.

(3) Tetzontli ou amygdaloïde poreuse, pierre volcanique très-commune aux environs de Mexico, d'une nature dure et fort légère à la fois.

taines avec des jets d'eau, alimentés par les eaux de l'aqueduc, qui répandaient une douce fraîcheur. Quelques-unes même avaient des jardins où l'on descendait par des escaliers ornés de statues et d'autres sculptures.

Les bas quartiers de la ville, ainsi que les faubourgs, se composaient des maisons des pauvres ou des classes inférieures; elles étaient, comme encore actuellement, construites en adobes ou briques crues et séchées au soleil (1), et généralement terminées, ainsi que les autres, par des toits en terrasses. Par une mesure de salubrité générale, toutes indistinctement devaient être élevées sur une assise en pierre de plusieurs pieds de hauteur, afin d'être à l'abri de l'humidité et de l'inondation (2). Les cours des maisons, ainsi que les places et les rues, étaient pavées de larges dalles ou recouvertes d'un ciment fort dur, et on trouvait de distance en distance, à l'entrée des principaux canaux, de petits édifices qui, comme à la douane du port, servaient aux collecteurs des accises (3). Outre les quais bordant la plupart des canaux, il y avait encore, ainsi qu'à Venise, des ruelles circulant derrière les grands édifices et quelques canaux sans quais, comme le grand canal de Tlatilolco, formant les artères principales de la capitale (4). Dans les faubourgs, les jardins se multipliaient autour des maisons, offrant une culture variée, les uns établis sur les îlots du marécage, les autres sur des chinampas qui avaient fini par s'attacher au sol.

Nulle ville au monde ne pouvait se vanter, à cette époque, d'être tenue avec autant de soin que Mexico. Pour la sécurité des habitants, le port des armes y était prohibé sous des peines sévères, excepté aux soldats ou officiers de garde autour de la per-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 23.
(2) Pierre Martyr de Angleria, de Orbe Novo, etc., Decad. V, cap. 10.
(3) Relation sur la Nouv.-Espagne, etc., § 17. — Cartas de Hernan Cortes, ap. Lorenz. — Herrera, Hist. gen. de las Ind. occid., decad. II, lib. 7, cap. 13.
(4) Relation, etc., § 17.

sonne du souverain (1). A l'entrée des ténèbres, des brasiers s'allumaient dans toutes les rues de distance en distance, destinés à les éclairer jusqu'au matin, et un grand nombre de veilleurs de nuit, s'alternant à plusieurs reprises, étaient chargés, en même temps, de les entretenir et de maintenir le bon ordre. D'autres feux étaient placés au sommet de quelques grandes tours, soit à l'entrée des chaussées, comme à Acachinanco, soit sur certains points isolés du lac, où ils servaient également de phares aux piétons et aux navigateurs. Une police vigilante était constamment occupée à faire nettoyer les canaux, et mille balayeurs étaient chargés de la propreté des rues et des places publiques, que l'on arrosait plusieurs fois le jour, pour abattre la poussière (2). L'eau de l'aqueduc, au moyen de tuyaux en terre cuite, passait à l'intérieur des palais des grands et se répandait, dans plusieurs vastes bassins, dans les différents quartiers de la ville, pour l'usage du public, sans compter un nombre infini de bateliers qui la transportaient dans des outres et allaient la vendre, en barque, aux particuliers de maison en maison (3). Il n'était pas jusqu'aux besoins les plus communs à quoi l'édilité mexicaine n'eût pourvu, dans sa sollicitude pour la propreté, en établissant des latrines publiques de distance en distance sur le bord des canaux (4).

Outre le temple principal, dédié au dieu de la guerre, ainsi que les soixante-dix-huit sanctuaires renfermés dans sa vaste enceinte, Mexico, comme la Rome de l'Amérique, présentait plus de quatre cents autres édifices du même style, érigés en l'honneur de ses innombrables divinités, sans compter une multitude d'oratoires particuliers qu'on trouvait dans les maisons des princes (5).

(1) Herrera, decad. II, lib. 7, cap. 11.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 51. — Clavigero, Hist. Antig. de Mexico, t. I, lib. 7.

(3) Cartas de Hernan Cortes, ap. Lorenzana, pag. 108.

(4) Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 91.

(5) Au dire du père Andres Cavo, le nombre des temples de toute sorte excédait deux mille dans la seule ville de Mexico. (Los tres Siglos de Mexico, tom. I, lib. I, § 1.)

D'après l'ordre hiérarchique, la cité de Montézuma était partagée en un grand nombre de juridictions religieuses, à l'instar de nos paroisses, et chaque quartier, chaque rue avait son teocalli ou sa chapelle, desservie par une certaine quantité de ministres (1).

Mais ce qui ajoutait encore à la splendeur de cette grande ville, c'étaient les nombreux et magnifiques palais que ce monarque avait bâtis ou qui lui avaient été légués par ses ancêtres. Sa demeure ordinaire était un assemblage d'édifices régulièrement construits de tetzontli rose et couvrant une étendue considérable, à peu de distance du grand temple (2) : on y comptait vingt portes s'ouvrant sur autant de places ou de rues, et à l'intérieur trois vastes cours, ornées de fontaines alimentées par les eaux limpides de Chapultepec. Le marbre, le porphyre, l'obsidienne et l'albâtre tecali (3) se montraient sous toutes les formes dans les appartements et sous les portiques, au rez-de-chaussée et à l'étage supérieur. Les toits et les plafonds étaient construits de bois durs et précieux offrant, dans leurs compartiments, les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la menuiserie aztèques (4). Des tapis superbes, des nattes d'une finesse admirable couvraient les parquets ; sur les murs et les fenêtres s'étendaient des étoffes non moins merveilleuses par la beauté du tissu, l'élégance des dessins, que par la richesse des couleurs. Plus de cent chambres ou salons, plus de cent bains, sans compter les salles d'armes, composaient cette somptueuse habitation, où l'or, l'argent, les plumes le disputaient d'éclat aux marbres des portiques. Au-

(1) Vetancurt, Teatro Mexicano, etc., part. I, trat. 3, cap. 5.

(2) Le palais de Montézuma était en partie situé sur l'emplacement où se trouve actuellement le palais national de Mexico, d'abord bâti par Cortès pour sa résidence personnelle, et ensuite abandonné par lui aux vice-rois du Mexique.

(3) Le tecali paraît être la pierre transparente semblable à l'albâtre oriental, dont on faisait un grand usage à Mexico, et dont les religieux se servirent même pour faire une espèce de vitres à leurs fenêtres. On en trouve encore de ce genre dans plusieurs couvents de la Puebla de los Angeles.

(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 25.

dessus de la porte principale, une sorte de griffon aux formes fabuleuses, étouffant un tigre, représentait la devise des fils d'Acamapichtli (1). Les toits du palais formaient une suite d'immenses terrasses, dont quelques-unes étaient si étendues, que trente cavaliers auraient pu y jouter ensemble (2). A l'intérieur brûlaient sans cesse des milliers de cassolettes, remplies de parfums, répandant une odeur enivrante (3). Trois mille personnes étaient journellement employées au service du monarque; dans ce nombre plus de mille femmes, dont la plupart faisaient partie de son sérail et qui étaient issues de la première noblesse de l'Anahuac. Le reste de la maison royale se composait des membres du conseil, des officiers de la garde, des administrateurs et des employés de toute espèce, serviteurs et gentilshommes de la chambre (4).

Un autre édifice non moins remarquable était celui qui avait été destiné à la conservation et à la propagation des oiseaux dont les plumes servaient à la confection des tableaux ou des étoffes de mosaïque. Il était environné de portiques d'albâtre s'ouvrant sur de vastes jardins dont les étangs étaient alimentés par l'eau salée ou par l'eau douce, suivant la nature des oiseaux qu'on y nourrissait. Trois cents personnes, dont l'unique occu-

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 71.

(2) Relation d'un gentilhomme de la suite de Cortès, etc., § 20. « Il y avait « et il y a encore dans cette ville, dit l'anonyme, beaucoup de belles et de « bonnes maisons de seigneurs aussi grandes que les nôtres, avec autant « d'appartements, des jardins dans le bas et sur les terrasses, ce qui présen- « tait un coup d'œil magnifique. Plusieurs fois je suis entré dans la rési- « dence du souverain seulement pour la voir : chaque fois je m'y promenai « jusqu'à me fatiguer, et pourtant jamais je ne l'ai vue tout entière. C'était « l'usage dans toutes les habitations des chefs qu'il y eût une grande cour « entourée de salles spacieuses et de chambres. On voyait, dans une de ces « résidences, un salon assez vaste pour que trois mille personnes pussent y « tenir sans être gênées. Ce palais était si vaste, que sur la terrasse qui le « couvrait on aurait pu donner un tournoi où trente cavaliers se seraient « exercés aussi facilement que sur la grande place d'une ville. »

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 25.

(4) Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 67-71. — Herrera, Hist. Gen. de las Ind. occid., Decad. II, lib. 7, cap. 9.

pation était de prendre soin de cette merveilleuse collection ailée et d'en recueillir minutieusement les dépouilles, habitaient cette magnifique résidence. Des bâtiments séparés renfermaient les oiseaux de proie, rassemblés aux mêmes lieux, comme un objet de récréation ou d'étude pour les savants et les princes de la cour de Montézuma.

Non loin de là s'élevaient les vastes constructions destinées à la ménagerie royale : toutes les espèces vivantes, quadrupèdes, reptiles, poissons ou amphibies du Mexique et des régions lointaines où avaient paru les armes des rois de l'Anahuac, avaient été rassemblées dans ce palais et renfermées dans des jardins, des cages ou des fosses, d'après la nature de leurs instincts. Rien n'avait été négligé pour les conserver et les maintenir, une multitude de gardiens étant constamment occupés à les nourrir ou à nettoyer leurs tanières (1). Par un caprice du despote qui s'était plu à réunir cet assemblage si intéressant pour l'histoire des animaux, on voyait, à peu de distance de là, une collection plus hideuse, de nains, de pygmées, de bossus, de toutes les difformités, enfin, que la nature donne quelquefois en spectacle parmi les humains (2).

Autour de ces ménageries et de ces volières grandioses s'étendaient des jardins où l'on cultivait, par ordre de Montézuma, toutes les familles de végétaux et d'arbustes odoriférants qui naissent sur le sol de ces riches contrées : on y voyait toutes les variétés de fleurs et de plantes médicinales qui s'y produisent si abondamment ; car nulle part au monde on ne les trouve avec tant de profusion comme dans les provinces qui étaient alors soumises au sceptre des rois aztèques, et aucune nation n'en avait étudié les propriétés et les vertus comme les populations de la langue nahuatl. Des bocages toujours verts répandaient, de loin en loin,

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 72-73.
(2) Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 91. — Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, fol. 111.

une ombre parfumée sur les plates-bandes, arrosées par les eaux limpides que des conduits souterrains amenaient de l'aqueduc de Chapultepec, dans des bassins de marbre ou de porphyre. Des oiseaux aquatiques de toute forme et de toute grandeur, aux plumages étincelants, s'y montraient sans aucune crainte aux regards de ceux qui venaient, à l'abri d'un pavillon élégant, jouir du spectacle de leurs gracieuses évolutions.

La résidence la plus splendide des monarques de Tenochtitlan était, durant l'été, le château royal qui avait remplacé, sur la colline de Chapultepec, les ruines de l'ancien Techcatepec (1) et de la forteresse qui avait abrité l'enfance de la nation mexicaine, depuis son entrée dans la vallée. Le lac baignait encore de ses ondes le pied du rocher où s'élève actuellement le palais des anciens vice-rois du Mexique (2), et dont les flancs de porphyre dérobent aux yeux des fils des conquérants les grottes mystérieuses qui servirent longtemps de tombeaux aux Acamapichtzins (3). Dans le siècle dernier, on y voyait quelques débris des figures en relief de Montézuma et de son père sculptées sur les rochers; mais aujourd'hui tout a disparu, et il ne reste d'autre souvenir de ces princes que les cyprès gigantesques qui, naguère, étaient un des ornements de leurs jardins (4).

Tels étaient l'orgueil de ce monarque et le respect qu'il avait su imposer à tous pour sa personne, que nul n'osait le regarder en face (5). Les plus grands seigneurs n'entraient dans ses apparte-

(1) Le lecteur se souviendra peut-être que Cencalco était le nom toltèque de cet endroit appelé ensuite Techcatepec avant que le séjour des Mexicains eût donné à ce lieu celui de Chapultepec.

(2) Il fut construit par le vice-roi Galvez à la fin du XVII[e] siècle, mais ne fut jamais terminé : cette belle résidence sert aujourd'hui d'école préparatoire pour les jeunes militaires.

(3) Ce fait, comme nous l'avons fait voir ailleurs, est attesté par les chroniques indigènes et les traditions encore vivantes parmi les Mexicains.

(4) Gama, Descripcion de los dos piedras, etc., part. II, pag. 81-83. Nous avons vu nous-même quelques débris de ces antiques reliefs sur le rocher qui forme la base de la colline de Chapultepec.

(5) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 88.

ments que pieds nus, en recouvrant leurs riches vêtements sous des manteaux de l'étoffe la plus pauvre, pour témoigner de leur humilité ; ils ne lui parlaient que courbés et les yeux baissés sur le sol, et il ne leur répondait qu'à voix basse ou par l'intermédiaire des secrétaires qu'il avait continuellement auprès de lui.

Sa table était servie avec une étiquette digne des despotes de l'Orient : elle était dressée sur une natte ou un coussin composé de cuirs cousus ensemble et s'élevant à peine d'un palme au-dessus du sol ; le siége où il s'asseyait n'était guère plus haut. Un paravent richement sculpté se plaçait au milieu du salon, de manière à dérober sa vue à l'assistance. Quatre cents pages, portant autant de plats sur des serviettes d'une grande finesse, venaient les déposer, à l'entrée de la salle, sur des réchauds ; s'il ne désignait pas lui-même ceux dont il voulait manger, le premier sénéchal faisait prendre ceux qu'il préférait. Les gentilshommes de service les plaçaient les premiers devant le roi ; ils étaient ensuite alternés par les plus jeunes et les plus belles de ses femmes. La nappe était du coton le plus fin, ornée de riches couleurs, les coupes et la vaisselle d'or, d'argent ou de faïence de Cholullan. La poterie, non plus que le linge, ne reparaissait deux fois sur sa table ; elle était, aussitôt après, distribuée aux officiers du palais. Durant ses repas, un certain nombre de conseillers assistaient, d'ordinaire, debout à l'une des extrémités du salon ; il leur envoyait toujours plusieurs plats de sa table, qu'ils mangeaient en silence (1).

Après le dîner, on lui présentait une pipe bourrée de tabac et de liquidambar ; pendant qu'il en aspirait les fumées odorantes, ses bouffons l'amusaient par des tours ou des bons mots, quelquefois par des discours dont les formes burlesques cachaient une leçon pour le monarque. D'autres fois on lui donnait le spectacle de la danse, tantôt gracieuse et légère et exécutée par ses femmes,

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 67.

tantôt grave et sévère, si c'était par les nobles guerriers de sa cour. Il prenait ensuite sa sieste, et c'était généralement après ces instants de repos qu'il recevait les princes et les seigneurs de la ville ou du dehors, les gouverneurs des provinces ou les ambassadeurs des rois voisins ou étrangers (1).

De même que Montézuma n'usait jamais de la même pôterie, jamais non plus il ne s'habillait avec les mêmes vêtements; par un esprit de générosité sans exemple, à mesure qu'il s'en était servi, il en faisait don à ses serviteurs ou aux officiers de sa maison. Avec tout ce faste et cette ostentation orgueilleuse, il était d'une extrême rigueur pour l'observation des lois et de la justice. Il lui arrivait parfois de sortir de Mexico, suivi de son cortége habituel, porté sur les épaules de ses nobles, et de rentrer incognito au palais, de se déguiser, et de parcourir la ville seul ou accompagné d'un ou deux conseillers intimes, pour voir de ses yeux et entendre de ses oreilles ce qui se faisait ou ce qu'on disait de lui ou des siens parmi les classes inférieures. S'il découvrait une injustice, celui qui était convaincu de l'avoir commise, fût-il son propre frère, était aussitôt châtié suivant les lois en vigueur dans l'empire. Il se livrait peu, même aux princes de sa famille, et demeurait quelquefois plusieurs mois renfermé, méditant sur les affaires de son gouvernement et sur le succès de sa politique (2).

Ennemi de l'oisiveté, il exigeait que tout le monde s'occupât, sans autre interruption que celle que demandait la nature; il n'avait pas moins d'éloignement pour la malpropreté, aussi jamais les rues ni les édifices d'une capitale ne furent mieux tenus que ceux de Mexico sous son règne (3). Chaque province de son

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 88.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 74.

(3) Au rapport d'Herrera et de plusieurs autres auteurs, les Espagnols trouvèrent, dans le palais qu'ils habitaient à Mexico, plusieurs sacs remplis de *poux* qui formaient, disent-ils, partie du tribut payé par les prolétaires et les invalides en signe de vasselage envers le monarque. La chose est certaine, mais on ne peut nullement affirmer ici que l'insecte dont il s'agit fût en réa-

empire entretenait par ses ordres, dans la capitale, une maison qui devenait la demeure de ceux du dehors qui avaient à traiter avec le gouvernement. Un noble, député de la même province, y faisait constamment son séjour, afin de pouvoir communiquer, en cas de besoin, avec le souverain et lui soumettre les affaires de son département (1). Nous avons parlé ailleurs des hospices construits par les rois de l'Anahuac pour les soldats invalides. Cette grande conception était due à Montézuma (2), qui l'avait mise aussitôt à exécution, en assignant pour demeure aux anciens serviteurs de l'état les palais royaux de la cité de Culhuacan; tous les militaires que leurs blessures, leur vieillesse ou la pauvreté avaient rendus incapables de pourvoir d'une manière convenable à leur subsistance y étaient recueillis par ordre du monarque, logés, nourris et soignés honorablement, chacun suivant son grade ou les services qu'il avait rendus à la patrie et au roi. Tel était le prince qui allait se trouver bientôt en contact avec les nations inconnues de l'Europe, et dont les vices et les vertus allaient avoir pour derniers témoins les conquérants et les asservisseurs de son pays.

Depuis son accession au trône, Montézuma II n'avait cessé de rêver la monarchie universelle. Son ambition s'était accrue avec

lité ce produit immonde de la malpropreté et de la misère, comme on l'a cru et répété dans ces derniers temps. L'objet de ce tribut était une toute petite langouste destructive des plantes graminées et des fleurs, connue encore aujourd'hui sous le nom de *pou*, à cause de sa ressemblance avec cet insecte. Il n'y a pas de doute que ce tribut, qui révèle aussitôt une pensée éminemment philosophique, ne fût d'une utilité publique fort sensible, en faisant contribuer ainsi l'oisiveté au bénéfice de l'agriculture, source principale de la richesse et du bien-être de l'état. Lorenzana ajoute les *fourmis* aux espèces contribuées (Cartas de Cortes, pag. 173), comme étant un autre insecte également abondant et destructeur dans le territoire mexicain. (J. F. Ramirez, Proceso de residencia contra Pedro de Alvarado, etc., Mexico, 1847, note à la page XII.)

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 74.

(2) Id., ibid. Ainsi un siècle avant Elisabeth, qui fonda l'hospice de Greenwich, et deux avant Louis XIV, qui érigea l'hôtel royal des Invalides, les souverains *barbares* du Mexique donnaient des palais pour demeures à leurs vieux serviteurs!

ses victoires, et l'indifférence manifestée par Nezahualpilli pour les intérêts de sa famille et de ses états, dans les dernières années de son règne, n'avait pas peu encouragé les projets hardis de son collègue. Les prédictions du roi de Tetzcuco et les pronostics sinistres qui circulaient dans l'empire sur les hommes extraordinaires qu'on avait vus apparaître en divers endroits de l'Amérique ne laissaient pas de saisir quelquefois d'une appréhension mystérieuse le despote mexicain dans l'éclat de ses plus beaux rêves. La mort du monarque acolhua et les dissensions qui en furent la conséquence renouvelèrent toutes les aspirations de Montézuma, qui travailla, dès ce moment, à entretenir la rivalité entre les divers héritiers de la couronne de Tetzcuco, afin d'en faire son profit.

La fin prématurée de Nezahualpilli, ou peut-être la conviction où il était des calamités qui ne tarderaient pas à atteindre son royaume, l'avaient empêché de désigner son successeur. Cette omission, en donnant lieu à la discorde entre ses enfants, accéléra leur ruine. Aussitôt ses obsèques terminées, les princes et les seigneurs acolhuas s'assemblèrent avec les ambassadeurs de Mexico et de Tlacopan pour aviser au choix d'un nouveau souverain. Tetlahuehuetzquititzin était l'aîné des fils de Nezahualpilli et de la reine Xocotzincatl, depuis la mort funeste de Huexotzincatl : mais ce prince, dont le nom même indique le rôle qu'il jouait dans sa famille (1), était timide ; il était généralement regardé comme peu capable, et tous sentaient également le besoin de mettre à leur tête un chef brave et habile, qui fût en état de gouverner dans un temps d'épreuve comme celui dont on paraissait menacé (2). L'ambassadeur de Montézuma profita aussitôt de leur perplexité pour proposer l'élection de Cacama, fils aîné de la reine Xilomenco et l'aîné de tous les autres fils du monarque défunt.

(1) *Tetlahuehuetzquititzin*, bouffon, plaisant, et littéralement, Celui qui fait rire les autres. Voir Aubin, Mém. sur la peinture didactique, etc., pag. 83.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, t. II, cap. 76.

Quelques-uns des tlatoanis s'y opposaient, cependant, à cause des droits de Tetlahuehuetzquititzin ; mais l'envoyé mexicain, écartant ce motif, fit valoir avec force les talents et la valeur du fils de Xilomenco, et réunit sans beaucoup de peine la majorité des suffrages en sa faveur.

Pendant que cette élection avait lieu, Cacama, ainsi que les autres fils légitimes de Nezahualpilli, attendait dans une salle voisine le résultat de leurs délibérations. Bientôt après, les portières s'ouvrirent ; les seigneurs s'approchèrent de lui avec respect et le prièrent de vouloir bien les suivre avec les autres princes. Ils le firent asseoir sur le siége royal, ayant à sa droite son frère Cohuanacoch et à sa gauche Ixtlilxochitl (1). Le plus ancien des membres du conseil, qui s'était prononcé le premier en sa faveur, prit la parole : après avoir exprimé clairement la raison d'état qui excluait Tetlahuehuetzquititzin, il annonça que Cacama, étant l'aîné des autres enfants des deux princesses mexicaines, avait été reconnu, en fait et en droit, héritier légitime du trône d'Acolhuacan, et, en terminant son discours, conjura tous les conseillers présents en ce moment de lui prêter, sans délai, foi et hommage (2).

Il leur en donna aussitôt l'exemple en s'agenouillant le premier aux pieds du prince. Dans le même instant, Ixtlilxochitl, sans attendre que Cohuanacoch s'expliquât, s'avança avec décision au milieu de l'assemblée étonnée, en protestant contre l'élévation de Cacama. Ixtlilxochitl était à peine âgé de dix-sept ans ; depuis

(1) *Cacama* ou plutôt *Cacamatl* (petit épi de maïs qui pousse à côté du principal) était l'aîné des fils de Xilomenco. *Cohuanacoch* (collier de serpent), troisième des fils de Xocotzincatl, était né après Cacama. Suivant l'historien Ixtlilxochitl, son aïeul et homonyme Ixtlilxochitl, frère cadet de Cohuanacoch, naquit en l'an 1500. Son enfance annonça ce qu'il devait être : à l'âge de trois ans, il fit tomber à dessein sa nourrice dans un puits sur lequel elle était penchée, parce qu'elle avait écouté les propos amoureux d'un gentilhomme ; à sept ans il se forma une garde de jeunes nobles, les exerçant aux travaux militaires, et se servit d'eux ensuite pour faire assassiner plusieurs des conseillers du roi. Du reste, il se distingua fort jeune par une grande valeur. (Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, cap. 69.)

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 83.

son enfance, il avait manifesté un caractère aussi dur que violent et résolu. Dévoré d'une ambition précoce, qu'il cherchait à dissimuler sous le masque de l'amour fraternel et des sentiments patriotiques, il haïssait Cacama parce qu'il était son aîné, et Montézuma parce qu'il devinait, avec le coup d'œil lucide de son ambition, les espérances plus ambitieuses encore du despote mexicain. Il aurait voulu voir sur le trône son frère Tetlahuehuetzquititzin évidemment pour régner à sa place. Ses paroles au conseil des anciens furent aussi fermes et aussi claires que son attitude était hautaine. Il commença par dire que son père n'avait nommé personne dans l'ordre de sa succession, ce qu'un homme si sage n'aurait sans doute pas manqué de faire, s'il l'avait trouvé convenable avant de mourir. Qu'en ce cas la couronne appartenait, par droit d'héritage, à son frère aîné, et qu'on ne pouvait pas ainsi l'écarter du trône sans un examen préalable; qu'il y avait lieu d'attendre avant de procéder à une autre élection, et que, en attendant, les conseillers qui avaient gouverné si bien le royaume depuis près d'un an sauraient bien continuer encore quelques semaines (1).

Ce discours ne convainquit personne. Les conseillers, connaissant le caractère emporté et entreprenant d'Ixtlilxochitl, se contentèrent donc de demander l'avis de Cohuanacoch: celui-ci se rangea aussitôt au parti de Cacama, en disant qu'il croyait un plus long interrègne préjudiciable aux véritables intérêts de l'état. Ixtlilxochitl l'interrompit plein de colère; il lui reprocha sa précipitation dans une matière si grave, lui faisant un crime de ne pas deviner la perfidie de Montézuma, qui ne désirait si ardemment voir le diadème sur la tête de Cacama que parce que celui-ci n'était qu'un homme de cire qu'il pouvait mouler au gré de ses désirs.

Durant toute cette altercation, le prince qui en était l'objet demeura silencieux, pour qu'on ne crût pas qu'il était animé par l'ambition dans la défense de ses droits. Mais Cohuanacoch ré-

(1) Id., ibid. — Ixtlilxochitl, ibid. ut sup.

pondit avec fermeté à son jeune frère, en lui reprochant ce que ses vues avaient d'offensant pour tous. Ixtlilxochitl répliqua aussitôt d'un ton menaçant que, si le sceptre s'adjugeait au plus digne, ce serait lui qu'on devrait préférer à ses aînés, et qu'il leur montrerait bien comment il savait résister aux prétentions de Montézuma ; qu'en tous cas il laissait au temps le soin de trancher la question. Sans attendre davantage, il sortit fièrement de la salle et alla trouver la reine sa mère. Ses frères, redoutant les conséquences de ces dispositions hostiles, ne tardèrent pas à le suivre, et l'assemblée se sépara sans avoir procédé à l'intronisation de Cacama. Celui-ci était rempli d'inquiétude ; ne sachant à quel parti se résoudre dans ces conjectures délicates, il s'embarqua à l'improviste sur le lac, sans prendre congé de personne, et se rendit à Mexico afin de se consulter avec son oncle (1).

Dans cet intervalle, la reine Xocotzincatl, voyant entrer l'un après l'autre ses deux fils, reconnut promptement, à la contraction de leurs traits, qu'il s'était passé quelque chose d'inusité ; elle leur demanda avec douceur où ils avaient laissé leur frère Cacama. Cohuanacoch lui raconta aussitôt la scène du conseil. La princesse, qui redoutait également l'emportement d'Ixtlilxochitl, parut approuver le délai qu'il avait demandé, d'autant plus, ajouta-t-elle, que Cacama, étant le légitime héritier du trône, n'avait rien à perdre pour attendre pendant quelques jours la proclamation de ses droits. Ces dernières paroles sonnèrent mal aux oreilles de son jeune fils. « On voit bien, madame, « s'écria-t-il avec colère, que vous êtes femme, et que Votre Altesse « n'a pas su mieux pénétrer que les autres les desseins de Monté- « zuma. Ne vous souvient-il plus que, durant le règne de mon

1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 83. Nous avons pris la plus grande partie de notre récit actuel de cet auteur, comme plus exact, plus impartial et surtout plus circonstancié que celui d'Ixtlilxochitl. Il était de la même époque que ce dernier, eut en mains les mêmes documents et d'autres même qu'Ixtlilxochitl ne paraît pas avoir connus.

« seigneur et père, il travaillait déjà à être reconnu pour maître « absolu de l'empire et sans égal sur la terre, le contraire de ce « qui devrait être aujourd'hui, puisque son bisaïeul n'était roi que « de la seule ville de Mexico? Ne s'efforce-t-il pas déjà d'étendre « sa puissance sur les régions orientales et même sur celles du « septentrion, où régnèrent nos ancêtres? Mais le jour viendra « bientôt qui mettra un terme à sa folle présomption. » Cohuanacoch ayant alors voulu protester contre le ton irrévérencieux avec lequel il parlait à sa mère, l'impétueux jeune homme répondit avec non moins de violence qu'il ne valait pas mieux que Cacama, homme de cire comme lui, tout prêt à recevoir les impressions que lui voudrait donner Montézuma, et en disant ces mots il se retira brusquement (1).

Bien persuadé, après le trouble qu'il avait excité, que les véritables amis de la royauté ne sauraient le considérer de bon œil, et craignant que, à son retour, Cacama, aidé de la puissance de Montézuma, ne lui fît un mauvais parti, il se hâta de quitter Tetzcuco. Il se retira dans les montagnes du Metztitlan, antique refuge des Chichimèques rebelles, amenant avec lui ses partisans, qui étaient fort nombreux, et invitant à le suivre quiconque était décidé à résister à la tyrannie de Montézuma et à prendre parti contre Cacama. Avec la haine que l'on avait pour le joug de l'empire, la vue d'un prince acolhua encourageant la révolte aurait suffi pour la déterminer; le nom de Montézuma, si odieux aux nations étrangères, ne fit qu'ajouter des aliments à l'incendie. Les chefs du Metztitlan, dont plusieurs avaient été chargés de son éducation, le reçurent comme leur roi. Ils soulevèrent en sa faveur les Totonaques de la montagne, et il ne tarda pas à se trouver à la tête d'une armée considérable avec laquelle il marcha sur Tetzcuco (2).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 83.

(2) Id., ibid., cap. 84. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 76.

Cependant Cacama était arrivé à Mexico. Montézuma, qui le chérissait non-seulement comme le fils de sa sœur aînée, mais comme un guerrier aussi brave que prudent, l'accueillit avec une distinction marquée. Il l'engagea à mettre en sûreté contre toute éventualité, dans Tenochtitlan, les trésors de son père Nezahualpilli; il lui promit de lui donner les secours nécessaires pour prendre possession du trône des Acolhuas, tout en faisant ses efforts pour apaiser Ixtlilxochitl et pour l'amener à ses pieds comme un fidèle sujet. Il serait difficile de faire connaître clairement quelle était alors la véritable pensée du monarque mexicain. La discorde qui régnait entre les fils de Nezahualpilli remplissait trop bien l'objet de ses désirs pour qu'il souhaitât sincèrement leur réunion. En laissant gagner du terrain à la révolte d'Ixtlilxochitl, il minait la puissance des rois de Tetzcuco et doublait la sienne aux dépens de ses anciens rivaux.

De son côté, Cohuanacoch était demeuré dans cette capitale après le brusque départ de ses deux frères; mais en leur absence il s'était occupé à fortifier l'opinion en faveur de Cacama. Le départ d'Ixtlilxochitl inspirait des craintes sérieuses à la cour, et, dans l'état d'incertitude où se trouvaient les affaires par suite de son opposition et de l'ignorance où l'on était des négociations de Cacama, ceux-là même qui avaient paru le plus incliner en sa faveur commençaient à se refroidir à son égard. Des jours et des mois s'écoulèrent sans apporter de bien grands changements à la situation. Cohuanacoch, craignant enfin qu'un plus long retard ne devînt funeste aux intérêts de la couronne d'Acolhuacan, envoya des messagers à son frère, pour le presser de retourner à tout prix dans la capitale et de se mettre en possession du trône (1).

Montézuma, jugeant également qu'il était temps d'agir, donna ordre à son frère Cuitlahuatl, prince d'Iztapalapan, d'accompa-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 84.

gner Cacama à Tetzcuco et de le faire reconnaître pour roi des Acolhuas. En le voyant arriver avec une armée mexicaine, ceux-ci s'empressèrent de courir au devant de lui : les dignitaires du royaume s'assemblèrent au palais avec les conseillers ordinaires de Nezahualpilli, ainsi que les autres membres de la famille royale, et Cacama reçut solennellement le diadème de son père, au milieu des manifestations de l'allégresse générale. (An XI Acatl, 1516. — XII Càlli, 1517.)

On était encore occupé aux fêtes du couronnement, lorsqu'on apprit la nouvelle à Tetzcuco qu'Ixtlilxochitl venait de sortir de Tollantzinco à la tête de plus de cent mille hommes. Ayant appris lui-même alors ce qui se passait dans la capitale, il pressa sa marche et s'arrêta sous les murs de Tepepolco, dont les habitants, soit par affection particulière pour sa personne, soit par la haine qu'inspirait tout ce qui appartenait à Montézuma, le reçurent aussitôt comme leur maître et souverain. Un grand nombre d'autres villes lui ouvrirent leurs portes, et il arriva devant Otompan, dont il fut forcé d'entreprendre le siége. Les citoyens de cette grande ville, demeurés fidèles à Cacama, tentèrent une sortie vigoureuse contre les rebelles ; mais Ixtlilxochitl les reçut avec tant de bravoure, qu'ils n'eurent que le temps de rentrer précipitamment au dedans de leurs murailles. Le seigneur d'Otompan, auquel il s'attaqua corps à corps, tomba percé de coups sur le champ de bataille ; ses sujets, épouvantés, se hâtèrent de faire leur soumission, et le prince rebelle se vit, par la reddition de cette place, maître absolu de la province entière (1).

Cette possession lui assurait celle de toute la partie septentrionale de la vallée ; il occupa avec ses troupes les villes d'Aculman, de Chicuhnauhtlan, de Papalotlan, de Tecaman, de Tzompanco et de Huehuetocan, coupant toute communication entre elles et les deux capitales. Montézuma, irrité de l'audace d'Ixtlilxochitl,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 85.

ouvrit alors les yeux sur les conséquences que sa révolte pouvait entraîner pour lui-même ; il s'empressa de convoquer son conseil de guerre, afin de prendre toutes les mesures propres à arrêter ses progrès et à y mettre un terme Il envoya contre lui Xochitl, noble chevalier d'Iztapalapan, et l'un des guerriers les plus renommés de ses armées (1). En partant, celui-ci promit à son maître de s'emparer de la personne du prince rebelle au milieu des siens et de l'amener à ses pieds, voulant, disait-il, terminer ainsi la guerre d'un seul coup et affermir le trône de Cacama. Ixtlilxochitl, averti de ce qui se passait à Mexico, marcha avec une troupe choisie au devant de Xochitl. Les deux chefs, s'étant rencontrés, commandèrent à leurs soldats de s'arrêter et de les laisser se battre en combat singulier. D'un coup de maquahuitl, Ixtlilxochitl abattit son adversaire ; s'étant fait apporter ensuite des joncs secs, il le fit brûler vif en présence des deux armées. Cette action et le supplice qui en fut la conséquence répandirent également l'épouvante parmi ses ennemis. Montézuma, en ayant appris les détails, défendit de le poursuivre plus longtemps, préférant rester sur l'expectative, en attendant que l'occasion se présentât de se saisir, par surprise, de sa personne.

Les rebelles continuèrent, pendant à peu près le reste de l'année, à bloquer Tetzcuco, laissant toutefois le passage parfaitement libre aux voyageurs qui s'y rendaient des provinces du nord. Ixtlilxochitl continua, d'ailleurs, à traiter avec courtoisie les nobles qui venaient le trouver, n'éprouvant de haine, disait-il, que pour Montézuma et les Mexicains, qu'il regardait comme les plus cruels ennemis de sa famille. Cette politique lui attira un grand nombre d'amis et d'alliés jusque dans les provinces soumises immédiatement à la puissance de Tenochtitlan. Irritées des tributs

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 76. Cet auteur fait de Xochitl le tlatcani ou seigneur d'Iztapalapan ; mais il n'était qu'un des nobles de cette ville, dont le prince était Cuitlahuatl, frère aîné de Montézuma.

Huexotzinco, tiraillé entre divers concurrents qui s'y disputaient l'autorité, venait d'être témoin d'un grand scandale, presque inconnu dans les fastes aztèques. Tlachpanquizqui, l'un des capitaines les plus illustres de cette seigneurie, avait été convaincu d'adultère avec deux dames, épouses de deux autres chefs de haut rang, et tout le pays s'en était ému comme d'une calamité qui devait attirer les plus grands malheurs sur la république; mais Tlachpanquizqui était puissant, et il était difficile de le châtier d'une manière proportionnée à son délit. Les maris offensés en appelèrent à Montézuma, qui promit de prendre en main leur cause (1). C'était au moment où les Tlaxcaltèques venaient d'envahir de nouveau la seigneurie rivale. A leur tête, marchait Tlalhuicole, guerrier othomi, le plus vaillant comme le plus redouté des héros de son pays, et non moins robuste que valeureux : il se servait d'une massue d'un tel poids, que d'autres à peine pouvaient la soulever; il la maniait avec tant de force et d'adresse que, à son nom seul, souvent les soldats du parti contraire prenaient la fuite devant lui (2).

Tlachpanquizqui profita de cette occasion pour chercher à faire oublier, par un fait d'armes glorieux, la tache de son double adultère. Il trouva moyen d'attirer Tlalhuicole dans un piége et le fit son prisonnier. Les Tlaxcaltèques s'enfuirent épouvantés, en voyant tomber ce héros jusque-là invincible, et la victoire des Huexotzincas fut complète. Tlachpanquizqui conduisit en triomphe son captif à Mexico et en fit hommage à Montézuma. Ce prince, reconnaissant, à la fois, du fait d'armes de ce seigneur et du présent qui en était le résultat, non-seulement lui pardonna, mais le combla de faveurs. L'occasion était, d'ailleurs, parfaitement choisie : les Mexicains venaient de remporter de grands avantages sur les habitants de la province de Centzontepec, qui s'étaient

(1) Torquemada nomme ces deux seigneurs Quauhtencoztli et Huiznetzin.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., cap. 82-87.

révoltés, et en avaient ramené une multitude de captifs aux autels de Huitzilopochtli. Le même sort paraissait réservé à Tlalhuicole; mais le monarque, avec une générosité à peine croyable à son époque et dans son pays, plein d'admiration pour le caractère et la bravoure du guerrier tlaxcaltèque, non-seulement défendit de le sacrifier, mais encore le remit en liberté et lui permit de s'en retourner parmi les siens, en le comblant d'honneurs et de présents. Tlalhuicole, étonné de cette magnanimité, refusa d'en profiter; il répondit à Montézuma qu'il serait peu glorieux pour lui de reprendre le chemin de sa patrie après avoir été vaincu, et le supplia de lui faire subir le sort commun à tous les prisonniers, suivant la coutume de leurs ancêtres (1).

Le souverain admira doublement son courage; voulant, à tout prix, cependant, lui conserver la vie, il lui offrit le commandement d'une armée mexicaine destinée à repousser les Tarasques, qui avaient envahi ses frontières. Tlalhuicole accepta, dans l'espoir d'y trouver une mort glorieuse. Décoré du titre de Tlacochcalcatl, il s'avança à la tête des troupes mexicaines contre la ville de Tangimaroa, qui était le principal objet de la contestation entre Montézuma et le roi du Michoacan (2). Zwanga, fils de Ziziz-Pandacuaré, régnait alors sur ce beau royaume (3). Marchant sur les traces de son père, il avait étendu sa puissance sur plusieurs provinces demeurées indépendantes jusque-là; profitant ensuite des troubles excités dans l'Anahuac par la révolte du prince Ixtlilxochitl, il chercha à l'agrandir encore aux dépens des Mexicains. La frontière était gardée par les Othomis de l'ancien royaume de Tollan (4). Tlalhuicole les incorpora en passant dans

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 82.

(2) Id., ibid.

(3) Relacion de las ceremonias y ritos, y poblacion y gubernacion de los Indios de la provincia de Mechuacan.

(4) Le même MS. faisant mention des Othomis de cette province les donne comme les meilleurs soldats qu'eût Montézuma.

son armée, et, en dépit de tous les obstacles et de la valeur de ses adversaires, entama le territoire tarasque. Il les battit tour à tour devant Tangimaroa (1), Maravatio et Acambaro, obligeant leurs bataillons à prendre la fuite devant lui. Il les rejoignit de nouveau à Tzinapecuaro, et les deux armées s'y rencontrèrent avec un égal acharnement; mais l'avantage resta encore une fois aux Mexicains. Après une longue et sanglante journée, ils demeurèrent les maîtres du champ de bataille, non, toutefois, sans y avoir perdu un grand nombre de nobles guerriers. La possession de la ville de Tangimaroa en fut le prix. Tlalhuicole y laissa une nombreuse garnison et retourna à Mexico, chargé des riches dépouilles des Tarasques, et entraînant à sa suite un nombre considérable de captifs (2).

Montézuma, émerveillé de tant d'exploits, le combla d'honneurs; mais il insista vainement auprès du vaillant Tlaxcaltèque pour lui faire agréer la charge perpétuelle de Tlacochcalcatl, ou pour le déterminer à retourner dans ses foyers. Il refusa constamment, alléguant que l'un serait une trahison envers sa patrie, l'autre manquer à sa propre gloire. Cette lutte de générosité dura près de deux ans; enfin, pour satisfaire aux souhaits de Tlalhuicole, le monarque se décida à le faire attacher à la pierre des gladiateurs. On l'arma, suivant la coutume, et Montézuma, avec toute sa cour, voulut honorer de sa présence ce cruel et triste spectacle. Huit des plus fameux guerriers de l'Anahuac se présentèrent tour à tour et furent mis hors de combat; le neuvième parvint à assener à Tlalhuicole un coup qui l'étourdit. Dans cet état, on se hâta de l'emporter au temple de Huitzilopochtli, où le grand-prêtre lui arracha le cœur avec les cérémonies accoutumées. Les huit jours qui précédèrent ce combat furent des jours de fêtes et de réjouis-

(1) *Tangimaroa*, ancienne ville toltèque ainsi nommée par les Tarasques et connue des Mexicains sous celui de *Tlaximaloyan*.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 82.

sances, où la noblesse mexicaine s'efforça constamment de lui témoigner l'estime qu'elle faisait de sa valeur (1).

Une multitude d'autres prisonniers tlaxcaltèques, capturés vers le même temps, dans une rencontre qui avait eu lieu entre les Mexicains et les troupes de la seigneurie jointes à celles d'Ixtlilxochitl (2), ajoutèrent encore à la pompe cruelle de son sacrifice. Mais le temps s'approchait rapidement où ces barbares holocaustes allaient prendre fin. On sait déjà que Montézuma n'était que trop à même d'avoir des nouvelles des choses terribles opérées par les Espagnols aux Antilles et sur les terres de l'isthme de Panama, où leur domination, arrosée par des flots de sang indigène, prenait, chaque jour, plus de consistance. Elle ne devait pas tarder à se faire connaître aux sujets de l'empire mexicain d'une manière plus caractéristique.

En 1492, Christophe Colomb avait découvert les Antilles. Vingt-cinq ans à peine s'étaient écoulés depuis lors, et déjà ces îles et une partie du continent américain avaient subi le joug de ces avides navigateurs. Le gouvernement de la mère patrie avait été constitué à Saint-Domingue, et, chaque jour, des expéditions nouvelles s'organisaient pour aller à la découverte de nouvelles terres et conquérir de nouveaux royaumes. A la même époque où Ixtlilxochitl était descendu avec son armée dans les plaines d'Otompan, Francisco Hernandez de Cordova, Cristoval Morante et Lope Ochoa de Caucedo, ayant armé trois navires à Cuba, avaient découvert la pointe de l'Yucatan, connue sous le nom de las Mugeres (3). L'aspect des édifices qu'ils aperçurent, la vue

(1) « Y como estuvó tres ó quatro años en esta ciudad, ajoute Torque-« mada, se vino á hacer vida con él, una de sus mugeres, y que murió este « mismo dia, cuyas partes verendas le cortaron, y dieron á comer aquel « mismo dia, de la muerte de ambos, á Tlalhuicole su marido; y con esto « fenerió el valor deste esforçado y valiente capitan Tlaxcalteca. »

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 87.

(3) Ce cap fut appelé de *las Mugeres*, des Femmes, à cause des idoles de femmes qu'ils trouvèrent dans un temple.

du costume riche et brillant des hommes du pays, de l'habillement élégant et modeste des femmes, remplirent d'étonnement les chefs de l'entreprise et les équipages de leurs navires. Le lendemain, les Mayas ayant amené le seigneur du lieu, afin de lui faire connaître ces étrangers, à leurs questions en espagnol celui-ci répliqua : « *Conex cotoch*, venez à ma maison, » ce qui fut cause qu'on donna à la pointe le nom de cap Cotoch (1). Les Castillans, étant ensuite descendus à terre, furent reçus en ennemis et obligés de battre en retraite vers leurs navires : quinze des leurs furent blessés; mais ils tuèrent dix-sept indigènes et emmenèrent prisonniers deux jeunes gens qu'ils baptisèrent depuis, et auxquels ils donnèrent les noms de Julien et de Melchior. Ce furent les deux premiers de cette innombrable multitude d'Indiens de la Nouvelle-Espagne, auxquels les conquérants devaient imposer le baptême, tout en négligeant de les instruire des devoirs que l'Église exige des adultes qui reçoivent ce sacrement (2).

En continuant à cingler, les navires abordèrent à peu de distance d'une ville qui avait l'apparence d'être assez grande. Les Espagnols, ayant demandé à quelques indigènes paisibles comment elle s'appelait, crurent qu'on leur répondait : « *Tectetan, tectetan*, » qu'ils traduisirent par : « Je ne comprends pas, » d'où se forma ensuite, mal à propos, le nom d'Yucatan (3). Ils poursuivirent leur route jusqu'à Campech, ville antique et importante. Celui qui y commandait les reçut paisiblement, fit avec eux quelques échanges d'or et de plumes et leur fournit des vivres en abondance ; les habitants entouraient avec curiosité ces étrangers, admirant leurs personnes, leurs vêtements et leurs armes. Les Castillans, de leur côté, s'extasiaient à l'aspect des édifices bâtis de pierre de taille et couverts de sculptures. Un petit teocalli attira

(1) *Conexcotoch*, mieux *Con-Ix K'otoch*, mot à mot : Venez à notre maison, le *Con-ix* étant le même que *Go-you* anglais.

(2) Herrera, Hist. gen. de las Ind. occid., decad. II, lib. II, cap. 17.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 3.

surtout leur attention. Au sommet, une idole monstrueuse s'y montrait, ayant à ses côtés deux autres idoles, et à ses pieds un serpent, sculpté en pierre, de quarante-sept pieds de long, engloutissant un lion. Ces objets étaient teints de sang; c'étaient les premières traces de ces sacrifices barbares dont plus d'un Espagnol devait bientôt tomber victime à son tour.

De Campech, Hernandez de Cordova alla débarquer à Potonchan (1), port célèbre par le passage de Quetzalcohuatl. Mochocawac en était seigneur : soit qu'il eût eu quelque idée des calamités que ces inconnus réservaient à son pays, soit qu'il fût naturellement ennemi des étrangers, il fit aux Castillans un accueil tout différent de celui qu'on leur avait fait à Campech. Pour pouvoir faire de l'eau, ils furent forcés de déployer toutes leurs forces et de combattre tout le temps qu'ils demeurèrent à terre. Les Mayas, un moment étourdis par le bruit et le feu de la mousqueterie, revinrent promptement à la charge, animés par leur vaillant seigneur. Avant que leurs adversaires eussent réussi à se rembarquer, ils leur tuèrent quarante-sept hommes, en blessèrent une cinquantaine et en prirent deux vivants, qu'ils sacrifièrent ensuite à leurs barbares divinités. Hernandez n'en sortit lui-même qu'avec dix blessures, et, à son retour à Cuba, il put raconter à Velasquez de Léon, gouverneur de cette île, les merveilles de la terre d'Yucatan, dont la culture, les édifices, les habitants étaient si différents de tout ce qu'ils avaient vu auparavant, mais avec lesquels il faudrait se décider à combattre, si on voulait obtenir l'or et les richesses qui étaient en leur possession (2).

Ni Campech, ni Potonchan n'étaient soumis au sceptre de Montézuma; mais l'influence mexicaine dominait sur toute l'étendue de cette côte, où un commerce actif entretenait des communications constantes entre les Mayas et les sujets de l'empire d'Anahuac.

(1) *Potonchan*, qui signifie Maison puante. C'est actuellement Champoton.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 3.

Quoique, peut-être, encore confuses, les notions relatives aux hommes extraordinaires qui s'étaient montrés en divers endroits des rivages de l'Yucatan, à la grandeur et à la forme de leurs navires, à l'éclat inusité de leurs armes, vinrent surprendre Montézuma au milieu de ses apprêts contre Ixtlilxochitl (1). Il en put juger, d'une manière assez exacte, d'après les toiles peintes qu'on lui en envoya et les comparer avec celles qu'il avait reçues antérieurement des marchands venus du Darien. Si les bruits qui s'en répandaient dans Mexico en faisaient des êtres merveilleux, supérieurs au reste des mortels, le monarque, en reconnaissant la défaite éprouvée par les compagnons de Cordova, put se convaincre qu'il n'y avait en eux rien de divin; mais, en voyant de quoi un si petit nombre était capable, il était impossible qu'il ne repassât pas dans sa mémoire les discours sinistres de Nezahualpilli et qu'il ne tremblât pas d'avance à l'idée d'avoir à combattre de tels guerriers. Peut-être est-ce à la suite de ces nouvelles qu'il donna ordre de suspendre la campagne contre Ixtlilxochitl et que ce prince, encore mieux informé que son oncle, par les chefs des terres chaudes, voisines de l'Atlantique, avec qui il s'était secrètement allié, conçut, dès lors, l'espérance de se faire des auxiliaires des Européens. De leur côté, les populations de ces contrées qui supportaient avec le plus d'impatience la domination mexicaine unissaient également à l'appréhension qu'elles éprouvaient de tant de choses nouvelles quelque espoir de voir bientôt s'alléger le joug qui pesait sur elles, et puisaient dans ce sentiment le courage avec lequel elles résistèrent plus d'une fois, à cette époque, aux prétentions des officiers du fisc.

C'était une idée si généralement reçue qu'un grand changement ne tarderait pas à s'opérer en toutes choses, que, malgré le despotisme avec lequel Montézuma s'imposait à l'empire, on voyait peu à peu sourdre la résistance, non-seulement dans les

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. III, cap. 9.

provinces, mais dans sa propre capitale et jusqu'à sa cour, dans sa présence redoutée. Les passions religieuses, si longtemps comprimées avec énergie, cherchaient à profiter de cette situation pour rallumer le flambeau de la discorde et se joindre au mouvement des haines politiques. Quelques détails rétrospectifs serviront à la faire comprendre et à donner une idée des moyens puissants qui vinrent en aide aux Espagnols pour conquérir le Mexique.

Deux siècles ne s'étaient pas encore écoulés depuis que Culhuacan, entraînant dans sa ruine la domination des doctrines de Quetzalcohuatl, avait cédé le pas à Mexico-Tenochtitlan. Sur les autels de la cité nouvelle, Huitzilopochtli s'était placé à côté de Tetzcatlipoca, et la philosophie pacifique du prophète de Tollan avait dû se taire en face des théories triomphantes du rituel mexicain. Ce n'était pas que Quetzalcohuatl eût été banni par les fils d'Acamapichtli : ils lui avaient édifié un temple superbe dans l'enceinte du Cohuapantli, et son culte, conservé avec honneur, était desservi par un grand nombre de ministres richement dotés ; mais il était subordonné à celui de la divinité protectrice de Tenochtitlan, et il n'existait qu'à condition de mêler le sang humain aux fleurs et à l'encens de ses offrandes. A la suite de la conquête d'Azcapotzalco et de l'extension de la puissance mexicaine, ces idées barbares n'avaient fait que croître, et l'immolation des victimes humaines, pratiquée jusque-là peut-être comme un simple rite religieux, était devenue une raison d'état absolue pour les rois de Mexico. A compter surtout depuis la persécution exercée par Itzcohuatl contre les Chichimèques de Quauhtitlan qui s'étaient refusés à prendre part à ces cruelles cérémonies, l'épouvante avait été mise à l'ordre du jour : c'était par l'ostentation du sang répandu sur les autels, par le spectacle solennel des captifs entraînés par milliers sur la pierre fatale, que les Mexicains prétendaient étendre, avec la terreur de leur nom, leur domination sur les nations voisines.

On a vu à quels excès ces sacrifices, si rares auparavant, avaient été exagérés sous les derniers règnes. Mais ce n'était pas Mexico seulement qu'on avait rendu témoin de ces abominations; Tetzcuco, qui avait reculé si longtemps devant leur admission, s'y était laissé entraîner : à l'imitation des deux métropoles, les autres cités de la vallée en avaient fait de même, soit par la contagion du mauvais exemple, soit par la crainte de se compromettre ou par complaisance pour cette autocratie militaire et sacerdotale qui faisait trembler le monde américain. Nulle part, il faut le dire, ces sacrifices n'étaient entièrement ignorés; mais, chez plus d'une nation ennemie des Mexicains, ils avaient été multipliés par esprit de représailles. Aussi l'art de la guerre consistait-il moins à se défaire de ses ennemis sur le champ de bataille qu'à s'emparer du plus grand nombre possible de captifs. Dans les régions de terre chaude voisines de la mer, où le culte de Quetzalcohuatl était demeuré plus puissant que partout ailleurs, les vainqueurs avaient élevé à côté de ses autels ceux de leurs divinités sanguinaires, et les prêtres de Huitzilopochtli avaient dressé partout le techcatl destiné à entretenir perpétuellement l'épouvante chez les peuples conquis.

Cependant, au milieu de ces horreurs politiques et religieuses, le sentiment de l'humanité méconnue commençait à se faire entendre, malgré la terreur du nom mexicain. Les bruits étonnants concernant la présence des Espagnols aux Antilles et sur divers points du continent réveillaient partout le souvenir du législateur de Tollan, en relevant les espérances de ses partisans. Ses prophéties, sans doute trop vagues jusque-là et renfermées dans le secret du sanctuaire ou des colléges, s'exagérèrent naturellement, en se répandant au dehors, par les rapprochements qu'on en fit avec les nouvelles de la mer, et durent prendre facilement ainsi une consistance qu'elles n'avaient point à l'origine. Les populations, lassées outre mesure par l'oppression mexicaine, ne pouvaient les accueillir qu'avec empressement, dans l'espoir de voir

tomber leurs fers, et l'opinion attacha peu à peu à l'apparition des Européens une idée mystérieuse de délivrance : Quetzalcohuatl s'était retiré par les mers de l'orient; c'est de ce côté qu'il avait promis de revenir; les étrangers qu'on avait vus sur d'autres rivages, et dont les voiles s'étaient montrées sur l'Océan, devaient donc être ses héritiers ou ses avant-coureurs.

La secte religieuse dont son nom était le symbole avait continué à avoir partout ses coryphées et ses adeptes. Itzcohuatl, qui avait livré aux flammes tant de documents précieux de l'histoire et de la philosophie antiques, n'avait pu empêcher leur transmission dans les contrées non soumises à son autorité; les doctrines du prophète s'y conservaient intactes dans les écoles et les colléges, et l'on sait que, jusqu'au moment même de l'invasion espagnole, des ordres austères se consacraient dans les monastères du Totonacapan, occupés sans cesse à l'étude de la science et à prier le ciel en faveur de l'humanité souffrante, demandant à Dieu l'abolition des sacrifices sanglants et des fléaux qui affligent la terre (1). C'étaient là de véritables disciples de Quetzalcohuatl; aussi les magnifiques ruines, découvertes depuis dans les forêts de cette contrée (2), attestent-elles que les arts de la civilisation toltèque s'y étaient perpétués avec la même pureté que les leçons de celui qui en avait été le maître. On retrouvait partout ces doctrines plus ou moins caractérisées, à Tlaxcallan, à Huexotzinco, à Cholullan, et dans les autres villes du plateau aztèque, où, malgré la répétition si fréquente des sacrifices humains, il ne laissait pas d'y avoir un parti considérable qui aspirait à voir cesser ces abominations et qui s'unissait secrètement aux vœux des prêtres de la déesse Centeotl. En tous les lieux on était également fatigué du gouvernement des Mexicains, les uns à cause de la tyrannie qui en était la conséquence, les autres à cause du culte qu'il im-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. VI, cap. 25, et lib. IX, cap. 8.
(2) Entre autres la pyramide de Papautla, dans la forêt del Taxin.

posait. A mesure qu'on se rapprochait du centre de l'empire, ce sentiment devenait moins visible; mais il n'en existait pas avec moins de force; Quetzalcohuatl n'en comptait pas moins de nombreux adhérents, surtout parmi les marchands et les classes industrielles, et au sein même de la capitale on commentait publiquement ses prophéties.

Cependant, soit par routine, soit par la crainte qu'inspirait le sacerdoce ou par suite des devoirs imposés aux différentes charges, on continuait généralement à pratiquer sans objections les rites sanglants du culte national. Mais les doctrines antiques n'en trouvaient pas moins des adeptes dans tous les rangs de la société ; il y en avait parmi les plus hauts personnages de la cour, et, en dépit de leurs efforts, les princes et les rois, entraînés eux-mêmes par les idées superstitieuses du moment, se laissaient influencer par les bruits mystérieux concernant le retour de Quetzalcohuatl. Les prédictions de Nezahualpilli n'avaient pas peu contribué à cet état de choses. Montézuma inquiet de ces présages sinistres et pressentant, malgré son orgueil, le danger lointain qui menaçait sa puissance, s'efforçait d'en conjurer l'approche. Plus enclin que son prédécesseur aux soins paisibles du gouvernement, il avait embrassé avec moins de violence la carrière des armes, et avait travaillé à honorer ses dieux, sans inonder si fréquemment leurs autels du sang des victimes humaines. Trop accoutumé, cependant, aux rites cruels dont il avait été le ministre suprême avant d'arriver à la royauté, il se croyait actuellement dans l'obligation d'apaiser leur courroux, et la guerre ne procurant pas pour le moment un nombre suffisant de captifs, il cherchait à les remplacer par des offrandes moins barbares.

L'embellissement du temple de Huitzilopochtli avait été un des objets de la prédilection constante des fils d'Acamapichtli : ce dieu symbolisait la puissance mexicaine, et, en saluant leurs nouveaux rois, les chefs du sénat commençaient toujours par leur recommander le soin de ce sanctuaire. Montézuma y avait travaillé, à l'exem-

ple de ses ancêtres; pressé maintenant par la crainte de l'étranger qui était à ses portes et redoutant la colère de la divinité, il résolut d'ajouter encore à son éclat en y mettant de nouvelles richesses. Tzompantzin-Teuctli, chef de l'illustre famille de ce nom et héritier des honneurs de la chevalerie, instituée par ses ancêtres, avait alors la garde du trésor et des revenus du fisc, avec le titre de Huey-Calpixqui (1), ou surintendant des finances. Les relations que cette dignité lui donnait avec les diverses provinces de l'empire devaient l'avoir, mieux que personne, mis à même d'apprécier la situation, et si, d'un côté, il était au courant des haines que les agents royaux avaient accumulées sur son maître, il devait être également instruit, de l'autre, des circonstances qui encourageaient chaque jour davantage les populations à recourir à la résistance.

Mandé en la présence du roi, il attendait, dans une posture pleine d'humilité, qu'il lui notifiât ses ordres. Après un court préambule : « Il m'est agréable, continua le monarque, et c'est « ma volonté, que le sanctuaire de Huitzilopochtli soit tout entier « recouvert d'or, d'émeraudes et de plumes précieuses. Il faudra « donc que mes sujets payent un nouveau tribut, car ainsi l'exige « le dieu; qu'en dis-tu? » Tzompantzin était le chef d'une race et d'une ville qui n'avaient cessé pendant longtemps de faire de l'opposition aux Mexicains. Cuitlahuac avait été dépouillé au profit de Tenochtitlan de ses reliques et de ses honneurs, et, au fond, ses citoyens continuaient à nourrir contre la capitale une hostilité que, plus tard, ils laissèrent voir suffisamment, au moment de l'entrée de Cortès. Confiants dans les prophéties de Quetzalcohuatl, ainsi que tant d'autres, ils tournaient leurs regards vers l'orient, d'où ils attendaient leur délivrance. C'est dans ce sens

(1) Le Codex Chimalpopoca, d'où nous tirons ces détails, ne s'explique pas sur la charge dont il est question ici; mais il nous a paru qu'il n'y avait que le *Huey-Calpixqui* ou Surintendant des finances qui pût être à même d'être consulté si particulièrement sur la matière des impôts.

que répondit Tzompantzin. Entraîné par l'amour de la vérité ou, peut-être, calculant les conséquences fâcheuses que l'établissement d'un nouvel impôt pouvait produire contre l'autorité souveraine, il se hasarda respectueusement à combattre les exigences du monarque : « Mon souverain seigneur et roi, s'écria-t-il, « n'écoutez point ceux qui veulent vous forcer à ruiner votre « peuple. N'élevez point votre cœur contre le ciel qui est au-« dessus de nous, de crainte qu'il ne nous abandonne. Entendez « bien et croyez que celui-ci ne sera pas longtemps notre dieu; « car ils s'approchent, ceux qui doivent prendre toutes ces ri-« chesses et en être les maîtres et les seigneurs dans l'avenir. »

Le superbe monarque était peu accoutumé à un langage si clair; les paroles prophétiques qu'il renfermait, trop bien d'accord, d'ailleurs, avec l'instinct général, en confirmant les terreurs secrètes de Montézuma, ne servirent qu'à l'irriter davantage : « Sors de ma « présence, dit-il avec colère à Tzompantzin, et attends mes or-« dres. » Le châtiment ne se fit pas attendre. Un officier fut envoyé à Cuitlahuac, où le courageux ministre venait de retourner; il fut tué le même jour avec tous ses fils (1), victime de la noble hardiesse avec laquelle il avait fait entendre la vérité au despote qui gouvernait son pays. Ainsi disparurent les derniers représentants des antiques institutions toltèques, au moment précis où l'heure allait sonner pour la destruction finale de la civilisation américaine (an XII Calli, 1517).

On ne peut guère douter que les mêmes pressentiments n'aient contribué alors à faire prendre à Cacama, roi d'Acolhuacan, la résolution de se réconcilier avec Ixtlilxochitl. Jusque-là, la crainte de déplaire à Montézuma, ou bien de paraître céder à la violence, l'avait empêché de se déterminer à un parti. S'apercevant enfin du dommage que l'instabilité de la situation causait aux in-

(1) Codex Chimalp. Chron. des Tzompantzin, Hist. Chron. ad an. XII Calli, 1517.

térêts privés comme à ceux du gouvernement, il envoya, d'accord avec son frère Cohuanacoch, des députés à Ixtlilxochitl, pour lui proposer un arrangement. Celui-ci ne demandait pas mieux. Il fut convenu qu'il demeurerait en possession des provinces qu'il occupait souverainement, avec le titre de Huey-Tlacochcalcatl ou de généralissime du royaume d'Acolhuacan. Quant au reste, les choses demeurèrent dans le même état qu'auparavant; seulement, pour dédommager Cohuanacoch, qui n'avait cessé de prendre avec chaleur la défense des droits de Cacama, celui-ci lui céda, dès ce moment, le revenu de trente villes, afin de le mettre en état de vivre avec un éclat analogue à celui de ses frères. Ixtlilxochitl refusa, toutefois, de traiter avec Montézuma, et, jusqu'à l'entrée des Espagnols dans Mexico, il continua à gouverner, de la cité d'Otompan, sa part du royaume, sans vouloir entrer en négociation avec son oncle (1).

Le dernier événement mémorable des fastes religieux de la nation mexicaine dont il soit fait mention est la dédicace du temple de Cohuatlan, dont l'incendie avait causé une si grande alarme quelques années auparavant. Un grand nombre de captifs y furent immolés comme de coutume (2). C'était la dernière fête de ce genre qui eut lieu avec toutes les cérémonies du rituel antique. Elle coïncida avec la nouvelle du débarquement de Grijalva aux îles voisines de la côte de Chalchiuhcuecan, où subsiste actuellement le port de la Véra-Cruz, et les détails en furent portés, avec la dernière exactitude, à Montézuma. Dès lors, il n'était plus possible de douter de la véracité des nouvelles qui étaient déjà venues tant de fois le saisir au milieu des joies de son orgueil et des solennités de ses triomphes. Les craintes de Nezahualpilli allaient se réaliser, et le moment était arrivé où une race inconnue, marquée par la Providence, allait précipiter du trône

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 76.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. II, cap. 87.

tous les rois de l'Amérique et les livrer, avec leurs sujets, leurs trésors et leurs états, aux mains rapaces et cruelles des conquérants étrangers.

CHAPITRE DEUXIEME.

Velasquez de Léon, gouverneur de Cuba. Expédition de Grijalva. Son escadre aborde à Acuzamil (Cozumel). Temples de cette île. Grijalva au fleuve de Tabasco. Entrevue avec les indigènes. Il aborde à la côte de Chalchiuhcuecan. Holocaustes barbares. Officiers mexicains à bord de l'escadre. Leur entrevue avec Grijalva. Ils se rendent à Mexico, pour en donner avis au roi. Épouvante de Montézuma. Il assemble son conseil. Il envoie une ambassade à la côte. Départ de Grijalva. Les richesses du Mexique décident Vélasquez à expédier une nouvelle flotte. Il en donne le commandement à Fernand Cortès. Portrait de ce héros et de ses principaux compagnons. Ses préparatifs. Jalousie de Vélasquez. Cortès met à la voile et se dirige sur l'Yucatan. Tentative de conversion à Cozumel. Première destruction des idoles. Aguilar. Ses aventures. Son utilité comme interprète. L'escadre à l'entrée du fleuve de Tabasco. Dispositions hostiles des indigènes. Préparatifs de combat. Première victoire de Cortès. Il entre dans Centla. Les indigènes attaquent les Espagnols. Bataille de la plaine de Centla. Grande victoire des Espagnols. Soumission des habitants. Paix avec Tabasco, prince de Centla. Il se reconnaît vassal de l'Espagne. Ses présents à Cortès. Célébration du dimanche des Rameaux. Départ de l'escadre. Montézuma informé de sa présence. Présents qu'il envoie à Cortès. L'escadre aborde à San-Juan de Ulua. Les ambassadeurs mexicains à bord. Marina l'interprète. Cortès joue le personnage de Quetzalcohuatl. Conduite extravagante des Espagnols. Terreur des Mexicains. Débarquement des Espagnols. Teuhtlilé au camp de Cortès. Ses présents superbes. Il retourne avec ceux de Cortès à Mexico.

Il y a dans l'histoire de l'humanité des époques extraordinaires où les causes, en apparence les plus opposées et les plus contradictoires, viennent se combiner pour amener subitement, dans la condition des peuples, des changements inouïs et bouleverser,

d'un jour à l'autre, par des moyens inattendus, l'état social, non pas seulement d'une nation, mais d'un monde tout entier. Telle fut, pour le continent américain, la période de sa découverte par Christophe Colomb et de sa conquête par une poignée d'aventuriers espagnols. Les annales des empires présentent rarement un ensemble d'événements si étranges et à la fois si intéressants que le récit de la conquête du Mexique et des autres nations qui furent subjuguées par les armes de l'Espagne sur le sol de l'Amérique.

Diégo Vélasquez de Léon, ayant été nommé gouverneur de l'île de Cuba, y avait établi, depuis quelques années, la domination castillane, lorsque le retour de Hernandez de Cordova apporta dans cette île la nouvelle de la découverte de l'Yucatan (1). Son rapport, celui de ses compagnons, la vue de divers ustensiles en or, volés par eux dans le temple de Campech (2), enflammèrent vivement sa cupidité. Il conçut aussitôt le dessein d'une autre expédition dans cette riche contrée. Quatre navires furent équipés, et il les mit sous les ordres de Juan de Grijalva, son parent, officier sur la prudence et la probité duquel il pouvait compter entièrement (3). La flottille mit à la voile le premier jour de mars de l'année 1518 (4) ; elle cingla du même côté que celle de Hernandez, mais en tirant un peu plus au Sud. L'île d'Acuzamil, depuis appelée de Cozumel, célèbre encore parmi les indigènes par

(1) Herrera, Hist. gen. de las Ind. Occid., decad. II, lib. 3, cap. 1.

(2) C'est Clavigero qui emploie cette expression de *volés*. Voir Hist. Antig. de Megico, t. II, lib. 8.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 4.

(4) Itinéraire du voyage de la flotte du roi catholique à l'île d'Yucatan, dans l'Inde, etc., rédigé par le chapelain en chef de ladite flotte. — Ce chapelain, suivant Bernal Dias del Castillo (Hist. de la conquista de Nueva-España, etc., cap. 8), se nommait Juan Dias, le même apparemment que le *licencié* du même nom qui, depuis, accompagna l'expédition de Cortès. — Les auteurs varient presque tous sur le jour du départ de Grijalva ; nous avons préféré prendre celle que donne le chapelain de la flotte. Voir les Mém. sur l'Amérique, trad. par Ternaux-Compans, tom. X, p. 1.

l'antique pèlerinage dont ses temples étaient l'objet, fut la première terre où elle aborda. Tout en longeant la côte, les navigateurs découvrirent un grand nombre de petits édifices qu'ils prirent pour des tours, mais qui n'étaient rien moins que des autels ou teocallis, élevés aux génies de la mer, protecteurs des pèlerins (1).

Le cinquième jour, ils aperçurent, vers le coucher du soleil, une pyramide au sommet de laquelle se montrait un édifice qui leur parut être une autre tour (2). C'était un des temples d'Acuzamil, dont la construction symétrique et élégante fit sur tous une profonde impression. Auprès de là, ils virent un grand nombre d'indigènes faisant un grand bruit de tambours. Grijalva attendit jusqu'au lendemain pour débarquer. S'attendant à être attaqué, il fit mettre ses gens en bon ordre et marcha vers l'édifice, où il planta, en arrivant, l'étendard de Castille. Ils trouvèrent dans le sanctuaire diverses idoles avec des ossements; mais ce qui leur causa le plus d'étonnement fut la vue d'une sorte de grande croix de pierre, adossée contre un des murs du temple, ce qui leur fit croire que cette contrée avait été autrefois habitée par des chrétiens (3). Dans cette persuasion, le chapelain de la flotte, Juan Dias, ayant fait disposer l'intérieur du temple, y célébra le saint sacrifice de la messe, aux regards des indigènes étonnés. C'était la première fois que ce rite, d'une simplicité si solennelle, remplaçait les cruelles abominations du culte indien sur la terre des Mayas. Ceux-ci, ne comprenant rien à ces cérémonies et n'y voyant, peut-être, qu'un hommage rendu à leurs propres divinités, y assistèrent dans un silence respectueux; lorsque le prêtre fut descendu de l'autel, ils laissèrent ces étrangers visiter paisi-

(1) Ces autels, de forme pyramidale comme les teocallis, existent encore en un grand nombre d'endroits dans l'Amérique-Centrale.

(2) C'était le sanctuaire élevé au sommet du teocalli. La base en était massive et avait 180 pieds de circonférence. (Itinéraire, etc.)

(3) C'est à cause de cette croix que Grijalva donna à cette île le nom de *Santa-Cruz*.

blement l'intérieur de leurs maisons, et leur apportèrent en abondance des vivres de toute espèce.

Grijalva se mit ensuite à voguer le long des côtes de l'Yucatan, touchant à peu près aux mêmes points que son prédécesseur. L'étonnement des Espagnols croissait à mesure qu'ils avançaient, à l'aspect des édifices somptueux qu'ils découvraient dans tous ces parages, et dont la construction leur donnait une si haute idée de la civilisation du pays, bien supérieure à tout ce qu'ils avaient connu jusque-là (1). Émerveillés surtout des grandes croix qui s'élevaient en plusieurs endroits, ils s'écriaient, avec le commandant de l'expédition, qu'ils avaient trouvé une nouvelle Espagne (2), nom qui resta et qui, de l'Yucatan, fut appliqué, depuis, à l'ensemble des régions voisines dans cette portion du continent américain. Mais si l'aspect des villes et des villages qui se découvraient sur le rivage était le même partout, si les habitants, dans leurs costumes et leurs manières, présentaient également en tous ces lieux les dehors d'un peuple policé, tout aussi annonçait en eux des hommes qui sentaient leur force et qui, malgré leur infériorité relative vis-à-vis des Européens, se montraient tout prêts à se servir de leurs armes pour repousser leurs avances aussi bien que leurs agressions. Grijalva, mieux préparé, toutefois, que Hernandez, parvint à prendre terre en plusieurs endroits sans être autant inquiété par les indigènes ; il les mit en fuite à Potonchan, à la suite d'un combat assez sanglant, et réussit à demeurer en possession de la ville pendant quelques jours.

Au commencement de juillet, la flottille entra à l'embouchure

(1) Itinéraire du voyage, etc., à l'île d'Yucatan, etc., pag. 11. — « Quand « nous fûmes près de la côte, nous vîmes trois grandes bourgades, éloignées « de deux milles environ l'une de l'autre. Elles contenaient un grand nombre « de maisons de pierre, de tours très-élevées et beaucoup d'habitations cou- « vertes en paille... Vers le coucher du soleil, nous aperçûmes un bourg ou « une ville si grande, que Séville n'aurait pas paru plus considérable ou meil- « leure ; on y voyait une très-grande tour, etc. »

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 4.

du fleuve qu'on appela d'abord du nom du commandant, « Rio de Grijalva, » mais auquel a survécu celui de Tabasco (1), du seigneur de Centla, l'un des Ahaus de la côte marchande de Xicalanco. Au moyen des deux interprètes Melchior et Julian, il apprit qu'elle était tributaire d'un roi puissant qui commandait à un grand nombre d'autres et à qui on engageait les Castillans à se soumettre eux-mêmes s'ils voulaient être bien traités. Après divers pourparlers, le seigneur de Centla se rendit en personne auprès de Grijalva. Le commandant le reçut avec beaucoup de courtoisie et l'embrassa cordialement; ils échangèrent mutuellement un grand nombre de présents et se séparèrent parfaitement satisfaits l'un de l'autre. Mais les nobles indigènes ne tardèrent pas à se montrer gênés de la présence des Espagnols, et plusieurs fois, en leur indiquant du doigt les terres de l'occident, ils répétèrent avec inquiétude le mot, mystérieux encore pour les Européens, de Culhua (2). C'était la première fois que ceux-ci entendaient ce nom si respecté des Indiens et sous lequel ils désignaient la nation mexicaine.

A leur grande satisfaction, la flottille sortit, bientôt après, du fleuve. En continuant à cingler à peu de distance des côtes d'Anahuac-Xicalanco, ils reconnurent la ville maritime d'Ahualolco et, bientôt après, une baie formée par le rio de Tonala ; ils commen-

(1) Le fleuve Tabasco fut d'abord appelé Grijalva. Tabasco était le nom du seigneur ou prince de la province, et non de la ville où il faisait sa résidence. Aucun auteur ne dit comment cette ville s'appelait, quoique, par erreur, Gomara lui donne le nom de Potonchan, la confondant avec le port de ce nom dans l'Yucatan; tous, cependant, parlent de la plaine de Centla, voisine de cette ville, où Cortès livra bataille à Tabasco, et qui devait être le nom même de la ville, car plusieurs chroniqueurs en mentionnent une de ce nom dans cette province. Quant à la région, c'était celle qu'on appelait d'Anahuac-Xicalanco.

(2) *Culhua*, nom connu du lecteur, puisque c'était celui de la nation à laquelle commandaient les rois mexicains et dont Mexico était la capitale. Les indigènes n'appliquaient le mot Mexicain qu'aux seuls habitants de cette ville. Clavigero ignorant l'histoire antérieure de ces contrées, dont il n'avait que des notions fort confuses, confond les *Culhuas* avec les *Acolhuas*, très-différents, comme le lecteur l'a vu, les uns des autres.

cèrent ensuite à voir se dresser devant eux les hautes montagnes aux pics neigeux de la Cordillière aztèque. Plus loin, Pedro de Alvarado, depuis si célèbre pour la part qu'il prit dans la conquête du Mexique et par celle de l'Amérique-Centrale, entra avec son navire dans le fleuve Papaloapan, auquel il laissa son nom ; les pêcheurs de la ville de Tlacotlalpan vinrent à lui, apportant du poisson. Mais, à son retour, Grijalva le gronda durement de s'être séparé du reste de l'escadre; il alla ensuite s'embosser à l'entrée d'une autre rivière qu'il appela de las Banderas, à cause des banderoles que les Indiens, stationnés près de là, avaient au bout de leurs lances (1).

A la suite de la relation qu'il avait reçue concernant l'apparition de Hernandez de Cordova sur la côte de l'Yucatan, Montézuma avait expédié à tous les gouverneurs de ses provinces maritimes l'ordre de communiquer immédiatement avec les étrangers, s'ils se montraient de nouveau, de leur donner de l'or en échange des objets qu'ils pourraient offrir, et de tirer d'eux tous les renseignements capables de l'éclairer sur les pays d'où ils venaient et sur les raisons qui les excitaient à entreprendre de si grands voyages. Ces ordres furent exécutés ponctuellement. A la vue des bâtiments espagnols remontant le fleuve, les Indiens, armés de lances à banderoles, instruits des volontés du monarque, s'empressèrent de faire des signaux avec ces armes pour engager les étrangers à venir à eux. Grijalva envoya à terre deux canots, remplis de soldats, ayant à leur tête le capitaine Francisco de Montéjo, depuis célèbre par la conquête de la péninsule yucatèque : ce fut lui qui le premier mit pied à terre sur le sol du Mexique (2). Mais une difficulté qui s'offrit aussitôt fut le défaut d'interprètes : Julian et Melchior, ne parlant que le maya, n'entendaient rien à la langue nahuatl qui était celle des Mexicains.

(1) Herrera, Hist. gen., etc., decad. II, lib. 3, cap. 9.
(2) Id., ibid.

Après quelques échanges, où le commandant reçut une quantité d'or assez considérable, les Espagnols continuèrent leur route, côtoyant à peu de distance de deux îles qui furent appelées par eux la Bianca et la Verde ; un peu plus loin, ils en trouvèrent une troisième d'un sondage plus sûr; ils jetèrent l'ancre en face et prirent aussitôt leurs mesures pour descendre à terre.

Non loin du rivage s'élevait un teocalli, entouré de quelques maisons de bonne apparence. En y arrivant, ils découvrirent avec horreur les cadavres de cinq victimes immolées de la veille, à qui l'on avait arraché le cœur : c'est pourquoi ils donnèrent à cette île le nom de « Isla de los Sacrificios. » Ayant quitté ce lieu abominable, ils allèrent débarquer, à une demi-lieue de là, sur le rivage opposé : ils y construisirent à la hâte quelques huttes de branchages ; mais, s'étant aperçus que les indigènes n'y venaient qu'avec réserve et ne leur apportaient que peu d'or, ils allèrent donner, à deux lieues plus haut, sur une plage sablonneuse, en face d'une autre petite île, éloignée également d'environ une demi-lieue de terre ferme (1). Pendant que les soldats bâtissaient à la hâte quelques cabanes sur les dunes les plus élevées, les canots sondaient les abords du rivage ; ayant reconnu que l'ancrage était bon et que la rade était abritée des vents du nord par la petite île voisine, les navires se mirent aussitôt en mesure d'y mouiller (2). Cette côte était celle de Chalchiuhcuecan (3), province immédiatement soumise au sceptre de Montézuma. Au lieu de s'avancer à l'intérieur, Grijalva alla débarquer sur l'îlot voisin, formé d'un rocher environné d'eaux profondes et sûres. Il y découvrit un temple semblable aux précédents ; près de là, quatre prêtres, vêtus de longs manteaux noirs à capuchons, achevaient

(1) C'est la plage où est située la ville actuelle de la Véra-Cruz.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 4.

(3) A peu de distance de la mer se trouvait une ville du nom de *Chalchiuhcuecan*, dont l'origine remontait au temps des Toltèques, mais dont la situation exacte n'est pas connue aujourd'hui.

d'immoler deux jeunes garçons dont les cadavres gisaient sur le pavé : c'était sans doute un sacrifice de propitiation commandé par les officiers de Montézuma. Grijalva, pénétré d'horreur, demanda à un Indien du Papaloapan venu avec lui ce que signifiait cet holocauste barbare ; celui-ci avait déjà appris quelques mots d'espagnol, et le commandant crut comprendre, à ses paroles et à ses gestes, qu'ainsi l'ordonnait le monarque des Culhuas. C'est à l'occasion de ce nom, mal entendu des Espagnols, que cette île reçut alors celui de San-Juan de Ulua (1), qui lui demeura acquis.

La nouvelle de la présence des étrangers sur la côte ne tarda pas à se répandre dans le voisinage. Pinotl commandait alors la province de Cuetlachtlan, en qualité de Calpixque ou intendant royal. Plusieurs autres officiers mexicains se rendirent aussitôt près de lui pour conférer de cet événement extraordinaire : non moins curieux de considérer de près ces grandes constructions navales, que désireux d'être les premiers à en donner une relation circonstanciée à leur maître, ils s'empressèrent de faire mettre leurs embarcations à l'eau et descendirent la rivière, emportant des vivres et divers objets précieux, sous prétexte de les troquer, mais en réalité pour leur servir d'introduction auprès des Espagnols. Parmi ces objets étaient de riches vêtements dont l'usage n'était permis qu'au monarque ; mais Pinotl, imbu des idées superstitieuses de l'époque, concernant le retour de Quetzalcohuatl, ou bien partisan secret des doctrines du prophète, songeait peut-être à transiger dès lors avec ceux qui se présenteraient en son nom. L'étendard de Castille, flottant au beaupré de Grijalva, indiquait naturellement où se trouvait le chef de l'escadre. Il s'y rendit, sans hésiter, avec les autres seigneurs mexicains, et ils firent signe qu'on les reçût à bord. En arrivant, ils touchèrent avec respect le sol du navire de la main, la baisant ensuite comme ils avaient

(1) En l'honneur de Juan de Grijalva.

coutume de le faire devant le roi ou les images de leurs dieux, et se prosternèrent devant le commandant. Les Espagnols, se faisant entendre aussi bien qu'il leur était possible, leur demandèrent qui ils étaient et d'où ils venaient. Ils répondirent qu'ils étaient de Mexico. « Si vous êtes véritablement de Mexico, reprirent les premiers, dites-nous le nom du roi qui règne dans « cette ville. — Son nom est Montézuma, répliqua Pinotl. » Alors il fit déployer devant eux les présents qu'il avait apportés. On leur donna en échange divers objets d'Europe, et Grijalva, lui ayant remis des colliers de verre de diverses couleurs, ajouta : « Allez en paix, portez ces pierres à votre maître Montézuma, et « dites-lui que nous ne pouvons, pour le moment, aller le trouver, car nous retournons à notre terre ; mais nous ne tarderons « pas à revenir et à aller le voir à Mexico (1). »

Les Mexicains, ainsi congédiés, retournèrent au rivage. Pinotl fit peindre aussitôt, sur de larges toiles préparées à cet effet, les navires, les personnes, les costumes et les armes des Espagnols, et, avec ces données si précieuses pour leur souverain, ils s'empressèrent de se mettre en chemin pour l'Anahuac. Ils voyagèrent jour et nuit, sans prendre de repos, portés, dans des litières en bambous, sur les épaules des tlamèmes royaux qui se relayaient de poste en poste, et ils arrivèrent à Mexico avant que personne eût le moindre vent de leur départ. En entrant au palais, ils demandèrent en toute hâte à parler au souverain ; les gentilshommes de la chambre ayant donné avis de leur présence à Montézuma, ce prince, se souvenant des instructions qu'il avait envoyées aux intendants de la côte, fut saisi d'effroi. Appréhendant quelque catastrophe, il se fit répéter à deux fois le message avant de donner l'ordre de les introduire, comme si par ce délai il eût voulu se soustraire à ses pressentiments sinistres.

1) Sahagun, Hist. gen. de Nueva-España, lib. XII, cap. 2, 3. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 5.

En entrant dans la salle, les Calpixques se prosternèrent, et, Pinotl, prenant la parole, dit d'une voix pleine d'humilité : « Notre seigneur et souverain maître, nous méritons la mort pour « oser nous présenter devant Votre Altesse sans en avoir reçu « l'autorisation ; mais le cas nous a paru d'une telle gravité, que « nous avons cru ne pas pouvoir différer de vous le faire connaître. » Il raconta ensuite, dans tous ses détails, son entrevue avec Grijalva, ouvrit les boîtes renfermant les verroteries de couleur, et finit en déployant aux regards du monarque étonné les peintures fidèles du spectacle que les navires espagnols lui avaient présenté. Montézuma, dérobant au fond de son cœur les pensées cruelles que ces choses excitaient dans son esprit, répondit avec douceur : « Allez vous reposer de votre voyage, car vous êtes ac« cablés de fatigue ; mais gardez-vous de parler à qui que ce soit « des nouvelles que vous m'apportez : la foule est facile à s'émou« voir, et il ne faut pas qu'elle s'inquiète. Allez, je vous ferai ap« peler quand il le faudra (1). »

Ce langage n'était pas celui d'un homme imbu des superstitions vulgaires de son temps ; mais, au fond, Montézuma n'éprouvait que plus de trouble en songeant à la présence de ces étrangers mystérieux sur les terres de son empire. Lorsque les Calpixques se furent retirés, il resta seul, en proie à toutes les appréhensions d'un avenir inconnu, mais qui, d'avance, le remplissait d'épouvante. Le souvenir des paroles de Nezahualpilli se présentait à son esprit avec les traditions qui concernaient Quetzalcohuatl, et dont le retour était l'objet de tant d'espérances pour les ennemis de son trône et de son culte. Cédant à son inquiétude, il envoya prier le roi Cacama de se rendre immédiatement à Mexico et fit donner l'ordre à son frère Cuitlahuatl de se réunir au palais avec les autres membres du conseil d'État : c'étaient le Cihuacohuatl Tlilpotonqui, Tepehuatzin-Tlacochcalcatl, Quappiatzin, Quetza-

(1) Id., ibid.

laxtatzin, Huitznahuacatl, Tlailotlac et Ecatempatil, également éprouvés par leur sagesse et leur expérience des affaires, comme aussi par leur attachement aux formes établies du gouvernement mexicain. Le monarque leur communiqua les nouvelles importantes qu'il venait de recevoir, et, sans leur cacher aucune de ses craintes, il les engagea à donner chacun séparément l'avis qu'il croyait le meilleur. Tous conclurent que ces étrangers pouvaient être les descendants de Quetzalcohuatl, puisqu'ils se présentaient du même côté où le prophète était disparu en promettant de retourner; qu'il fallait, en conséquence, les accueillir avec la déférence que méritait cette qualité; que c'était là un moyen de se concilier les populations qui avaient mis leur confiance dans les promesses du prophète, et qu'en tout cas, il y avait plus à gagner, en faisant des présents à ces étrangers et en les recevant avec amitié, qu'en les repoussant avec insolence.

Cette décision, d'une politique si opposée aux conseils altiers des époques antérieures, montrait les ménagements que la cour croyait devoir garder avec ses adversaires. En conséquence, Pinotl fut congédié avec les autres Calpixques du Cuetlachtlan, et une ambassade, composée de cinq des principaux seigneurs du palais, partit avec eux, emportant des présents d'un grand prix pour les étrangers stationnés en face du rivage de Chalchiuhcuecan. En même temps, l'ordre fut adressé de nouveau aux gouverneurs des diverses provinces maritimes, et en particulier à ceux de Nauthtlan, de Tochtlan et de Mictlan-Quauhtla, de placer des sentinelles sur tous les points culminants de la côte, afin d'observer tout ce qui se passerait sur l'Océan et de donner immédiatement connaissance au roi de la moindre nouveauté.

Mais, en dépit de la diligence avec laquelle ils entreprirent ce voyage, ils arrivèrent trop tard (1). Après avoir passé sept jours devant la rade de Chalchiuhcuecan, Grijalva, pensant qu'un plus

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 5.

long séjour serait actuellement inutile en cet endroit, puisqu'il n'avait pas assez de monde pour y fonder une colonie, incommodé, d'ailleurs, par les moustiques dont il y était dévoré, ainsi que ses hommes, remit à la mer, afin de retourner rendre compte à Vélasquez de ses diverses découvertes. Pedro de Alvarado fut envoyé en avant sur un navire, portant l'or et les objets qu'on avait recueillis, avec mission d'annoncer au gouverneur de Cuba les nouvelles merveilleuses de l'empire des Culhuas et des grandes cités qu'on disait exister dans l'intérieur de la Nouvelle-Espagne (1). Après le départ d'Alvarado, Grijalva continua, avec le reste de l'expédition, à cingler le long des côtes, découvrit le fleuve de Panuco, et, à la suite de plusieurs autres incidents de peu d'importance, reprit à son tour le chemin de Cuba (2). Inquiet de sa longue absence, Vélasquez avait envoyé à sa recherche Cristoval de Olid, officier de mérite; mais son navire ayant été battu par la tempête, celui-ci se vit obligé, bientôt après, à chercher un abri dans le port de Santiago.

L'arrivée d'Alvarado portant les richesses trouvées dans l'Yucatan et au Mexique combla les espérances de Vélasquez. Une nouvelle expédition fut résolue, et Fernand Cortès fut choisi pour la commander. A ce héros était réservé l'honneur de conquérir l'empire de Montézuma et de le réunir, ainsi que tant d'autres royaumes, à la couronne de Charles V. Quoique notre but, en écrivant cet ouvrage, soit plutôt de faire connaître les annales des indigènes que l'histoire de leurs conquérants, nous ne pouvons, toutefois, nous dispenser de donner ici quelques lignes sur cet homme remarquable, dont les actions eurent une si grande part dans les changements qui s'opérèrent alors dans la condition des peuples du Nouveau-Monde.

Cortès était né, en 1485, à Médellin, petite ville de l'Estrama-

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 3, cap. 10.
(2) Id., ibid., cap. 11.

dure ; il était fils de don Martin Cortès y Monroy et de Doña Catalina Pizarro y Altamirano, réunissant ainsi dans ses veines le sang des quatre plus illustres familles de cette ville. A l'âge de quatorze ans, on l'envoya à l'université de Salamanque, pour y faire ses études et prendre ses grades, dans l'espoir qu'en suivant la carrière de la jurisprudence il saurait, plus tard, rendre quelque éclat à sa maison, actuellement fort déchue sous le rapport de la fortune. Mais, entraîné par son caractère ardent, il ne tarda pas à abandonner l'étude des lois pour embrasser le métier des armes. Les Antilles attiraient alors les regards de tous les esprits aventureux. En 1504, il s'embarqua pour Saint-Domingue, où il passa cinq ou six ans, s'occupant d'entreprises commerciales et agricoles. Lorsque Diégo Vélasquez de Léon reçut sa commission de gouverneur pour coloniser Cuba, il l'accompagna dans cette île ; il trouva moyen d'y augmenter considérablement son avoir, tout en se faisant beaucoup d'amis et en s'acquérant une grande influence par son caractère franc et généreux. C'est durant son séjour à Cuba qu'il épousa Doña Catalina Xuares. Cortès n'avait pas moins d'habileté que de génie, joignant à cela une instruction variée, fruit de ses études universitaires. Il était brave, adroit dans l'exercice des armes, fécond en ressources de tout genre pour arriver à ses fins, ayant tout ce qu'il fallait pour se faire respecter et obéir même de ses égaux, grand dans ses desseins et ses actes, prudent dans l'exécution, modeste et insinuant dans ses discours, constant dans ses entreprises et supportant, avec une égale magnanimité, la bonne comme la mauvaise fortune. Son ambition, qui lui fit entreprendre de si grandes choses, ne le céda qu'à l'inviolable fidélité qu'il professa toujours pour ses souverains ; mais cette ambition n'avait rien de vulgaire, et, s'il se montra trop avide de l'or, il sut s'en dessaisir souvent à propos dans l'intérêt de ses desseins et de sa gloire. Cependant il ternit plus d'une fois ces qualités brillantes par des actions indignes d'une âme généreuse. Dès sa jeunesse, son amour désordonné pour les femmes

lui avait occasionné des embarras considérables et exposé plus d'une fois ses jours. La religion, pour laquelle il se montra d'ordinaire si zélé, ne paraît avoir été, en plus d'une occasion, qu'un instrument entre ses mains pour caresser le fanatisme ignorant de ses soldats; son obstination et son entêtement, la crainte de perdre quelque chose de ses gains, le firent manquer trop souvent à la justice et à la morale, comme à la gratitude et aux devoirs de l'humanité. Mais où vit-on jamais, ajoute ici Clavigero, à qui nous empruntons en partie ce portrait (1), un conquérant formé à l'école du monde en qui les vices n'équilibrassent les vertus? Au physique, Cortès était de stature moyenne, bien proportionné dans sa personne, robuste et agile. Il avait la poitrine large, la barbe noire, le regard vif et aimant. Tel était, selon les témoignages de ses contemporains, celui que le ciel destinait à donner à l'Espagne un empire en Amérique.

Dès que Cortès se vit chargé du commandement de l'expédition, il travailla, sans relâche, aux préparatifs de son voyage. En même temps il adopta, dans sa conduite et son extérieur, des manières plus graves et plus conformes au rang qu'il lui donnait; il augmenta sa maison, ajoutant à l'éclat de son entourage, persuadé que c'était le moyen d'imposer à la multitude et d'accroître son autorité sur ceux qu'il employait. Il arbora immédiatement la bannière de Castille au-dessus de sa demeure, et fit publier sa commission dans toute l'île, afin d'engager les soldats à se présenter. Telle était l'opinion qu'on avait de lui, que les hommes les plus distingués par leur naissance ou par leurs charges accoururent en foule pour prendre service sous ses ordres; de ce nombre furent Alonso Hernandez de Portocarrero, cousin du comte de Médellin, Juan Vélasquez de Léon, proche parent du gouverneur, Diégo de Ordaz, Francisco de Montéjo, Francisco de Lugo, ainsi qu'une foule d'autres dont les noms se rencontreront à mesure

(1) Clavigero, Hist. Antig. de Megico, t. II, lib. 8.

dans cette histoire. Entre ceux qui méritent particulièrement notre attention, nous devons citer Pedro de Alvarado, natif de Badajoz, Cristoval de Olid, de Baeza, en Andalousie, et Gonzalo de Sandoval, né à Médellin, comme Cortès; ce sont eux qui, sous lui, obtinrent les commandements les plus éminents dans cette conquête, et qui y jouèrent le plus grand rôle. Tous les trois étaient des officiers aussi distingués que valeureux, non moins âpres à la fatigue qu'habiles dans l'art de la guerre, quoique de caractères bien différents.

Alvarado était un jeune homme bien fait, d'une extrême agilité, aux cheveux blonds et coloré de visage, ce qui lui fit donner par les Tlaxcaltèques le surnom de Tonatiuh (1), sous lequel il est connu dans toutes les chroniques indiennes : on le représente généralement comme fort gracieux dans sa personne, enjoué et affable, fort populaire parmi les soldats, aimant le luxe et les plaisirs, mais dévoré d'une soif de l'or d'autant plus ardente, qu'il lui en fallait davantage pour soutenir son faste, et fort peu scrupuleux dans la manière de l'acquérir. Alvarado était, d'ailleurs, cruel et violent à l'excès, surtout lorsque la passion l'enflammait, et c'est sous ce caractère, qui le rendit si terrible aux populations indigènes, que le lecteur apprendra à le connaître dans la conquête des états guatémaliens. Olid était membru et d'une laideur extrême; sa duplicité et sa fourberie le rendaient un homme peu sûr. Ils eurent, l'un et l'autre, une fin tragique, comme on le verra par la suite.

Sandoval, gentilhomme et de bonne éducation, avait à peine vingt-deux ans lorsqu'il s'engagea à la suite de Cortès. Il était de taille moyenne, d'une complexion robuste, peu parleur, mais d'une grande activité. C'est à lui que Cortès confia les opérations les plus difficiles et les plus périlleuses, et il en sortit toujours avec

1) *Tonatiuh*, c'est-à-dire le Resplendissant, titre ordinaire sous lequel les Mexicains désignaient le soleil.

honneur. Constant et assidu au travail, il se montra toujours aussi obéissant que fidèle à son général : plein de bonté pour les soldats, plus humain avec les ennemis que la plupart de ses compagnons d'armes, il fut, peut-être, le seul qui eût gardé jusqu'au bout ses mains pures de la souillure de l'avarice. En un mot, il n'y en eut aucun, parmi les conquérants, qui sût joindre plus de qualités et de vertus, l'ardeur juvénile à la prudence, l'intrépidité et la valeur à l'humanité, la courtoisie et le langage le plus modeste au sein même de la plus brillante fortune (1).

Cortès achevait de mettre la dernière main aux apprêts de son voyage, lorsque Vélasquez, cédant à des suggestions perfides et aux intrigues de ses ennemis, révoqua la commission qu'il lui avait donnée, et commanda de se saisir de sa personne. Mais ceux qu'il avait chargés de l'exécution de cet ordre, voyant tant de gens respectables engagés dans cette entreprise et résolus à soutenir le nouveau général, laissèrent échapper l'occasion de mettre la main sur lui. D'un autre côté, Cortès, qui avait dépensé tout son avoir et contracté des dettes considérables dans les préparatifs de l'expédition, ayant reconquis momentanément la confiance du gouverneur, en profita pour lever l'ancre à son insu et mit inopinément à la voile, le 11 février 1519. L'escadrille cingla vers le cap San-Antonio, sous la conduite du pilote Alaminos, qui avait successivement guidé Colomb dans son dernier voyage, Hernandez et Grijalva. Le 18 février, elle se mit en chemin pour la côte d'Yucatan ; elle se composait de onze navires jaugeant de trente à soixante et de soixante-dix à cent tonneaux. En passant ses forces en revue, Cortès avait trouvé cent dix hommes d'équipage, cinq cent cinquante-trois soldats, dont trente-deux arbalétriers et trente arquebusiers, sans compter deux cents Indiens et quelques femmes de Cuba pour les menus travaux. Sa cavalerie, dont il espérait, avec raison, tirer un parti avantageux pour inspirer, mal-

(1) Clavigero, Hist. Antig. de Megico. t. II, lib. 8.

gré son petit nombre, la terreur parmi les indigènes, comprenait seize chevaux; en fait d'artillerie, il avait dix pièces de campagne, quatre fauconneaux et des munitions en abondance (1).

Alaminos se dirigea comme la dernière fois vers l'île de Cozumel. Un gros temps ayant séparé les navires, Cortès n'y arriva que le dernier. Alvarado en avait profité pour mettre pied à terre; il avait pillé les temples et les maisons comme un brigand, et jeté l'épouvante parmi les Indiens qui avaient fui dans les bois. Cortès, irrité de cette conduite, si contraire aux ordres qu'il avait donnés en partant, l'en blâma vivement devant tout le corps des officiers. Par ses bons traitements, il ramena promptement la population épouvantée, et ouvrit avec elle un commerce d'échanges paisible. Son principal objet, en ce moment, était de chercher à se procurer des nouvelles de quelques Espagnols naufragés et qu'on disait avoir été emmenés captifs dans l'intérieur de l'Yucatan; mais ses perquisitions n'aboutirent à rien.

Cependant, dans ses idées chevaleresques, il songeait déjà à soumettre ces nations barbares à la foi chrétienne et à l'empire de son souverain, tout en faisant contribuer cette entreprise à l'établissement de sa fortune. Il était bien rare, en effet, que ces trois objets se présentassent séparément à l'esprit d'un gentilhomme espagnol de cette époque, la conversion des infidèles ne servant que trop souvent alors à colorer les iniquités de la politique. Le licencié Juan Dias, jadis chapelain de Grijalva, et le père Bartolomé Olmédo, religieux de l'ordre de la Merci, qui accompagnaient, dans la même qualité, la nouvelle expédition, exposèrent, par son ordre, les dogmes de notre religion aux habitants de Cozumel; mais on conçoit que leurs paroles, toutes claires qu'elles pussent être pour une oreille castillane, devaient se transformer singulièrement, en passant par la bouche de deux interprètes comme Melchior et Julian, qui ne comprenaient probablement

1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 26.

rien eux-mêmes aux vérités sublimes qu'ils étaient chargés de traduire à leurs compatriotes. Cependant leur intelligence s'ouvrit subitement lorsque Cortès leur proposa d'abattre leurs idoles; ils reculèrent avec horreur comme si le ciel eût été prêt à les écraser de ses foudres; mais, sans tenir compte de leurs cris ni de leurs gémissements, il fit un geste à ses soldats qui, dans un moment, eurent brisé les signes de leur idolâtrie et roulé du haut en bas du teocalli tout ce qui pouvait leur en rappeler le souvenir.

Il était plus aisé de leur faire admettre de nouvelles images que d'obtenir leur consentement à la destruction des anciennes. Celle de la croix que, de temps immémorial, ils étaient accoutumés à révérer comme l'emblème du dieu de la pluie n'avait rien qui fût capable de heurter leurs sentiments; elle fut placée sur les autels des divinités de Cozumel, ainsi qu'un tableau représentant la Vierge avec l'enfant Jésus, et le temple ayant été nettoyé de ses souillures, les deux aumôniers y célébrèrent tour à tour les saints mystères, en présence d'une foule craintive et recueillie (1).

A la suite de quelques jours de repos on remit à la voile; mais un accident survenu à l'un des navires les obligea, bientôt après, à retourner au même endroit. Ils avaient à peine pris terre de nouveau, lorsqu'ils virent venir à eux un canot rempli d'Indiens, faisant force de rames de leur côté. L'embarcation portait un diacre espagnol, nommé Geronimo de Aguilar, qui, naviguant quelques années auparavant, entre Saint-Domingue et le Darien, avait fait naufrage sur la côte d'Yucatan. Emmené prisonnier dans l'intérieur, il avait été vendu comme esclave à un des seigneurs de cette contrée. Par sa prudence et sa bonne conduite, il avait promptement conquis l'estime de son maître. Depuis lors, ayant entendu parler des navires qui avaient paru en vue du pays, il avait obtenu sa liberté et venait, le cœur rempli d'une joie aisée

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 78. — Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 78.—Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 9.

à comprendre, se réunir à ses compatriotes. La connaissance qu'il possédait de la langue maya, celle qu'il avait acquise du caractère et des usages des nations du continent, ne pouvaient manquer, dans les circonstances actuelles, de le rendre extrêmement utile à Cortès. Celui-ci comprit sur-le-champ tout l'avantage qu'il retirerait d'un pareil interprète : il l'accueillit comme un frère et l'embrassa tendrement; comme il était à peine couvert avec les vêtements légers des Mayas qu'il portait, il lui jeta aussitôt son manteau sur les épaules, afin de le dérober à sa propre confusion. Dans plusieurs longues conversations qu'il eut avec lui, il apprit de sa bouche une foule de détails d'un haut intérêt sur les divers états du continent voisin, sur leurs coutumes et leurs croyances, sur les motifs de leurs dissensions civiles et religieuses, et surtout sur les traditions étonnantes relatives à Quetzalcohuatl. Cortès mit soigneusement à profit tous ces renseignements, et l'on ne peut douter qu'il ne commençât, dès lors, à méditer aux moyens de s'en servir dans l'intérêt de son ambition et de sa gloire (1).

Aussitôt qu'on eut achevé de radouber le navire, la flotte reprit la mer, mais en cinglant le plus près possible des côtes d'Yucatan. Dès qu'on eut doublé le cap Cotoche, elle suivit rapidement le contour du golfe jusqu'à l'embouchure du fleuve de Tabasco. C'était là que Grijalva avait reçu, l'année d'avant, un accueil si hospitalier. L'intention de Cortès était d'en remonter le cours et de prendre connaissance des grandes villes qu'on disait exister sur ses bords. Mais l'accumulation des sables et la quantité de palétuviers croissant dans ses eaux basses mirent obstacle à l'entrée de l'escadre; il se contenta, pour lors, de descendre les embarcations à l'eau et commença à ramer en amont avec une partie de ses forces. A l'aspect d'une flotte si considérable et de tant de monde, les populations du voisinage avaient pris l'alarme; Cortès

(1) Id., ibid.

trouva les rivages couverts, des deux côtés, d'une multitude innombrable d'Indiens armés et tout prêts, en apparence, à engager le combat. Surpris de ces démonstrations hostiles, il leur envoya Aguilar pour leur faire des propositions de paix, en leur demandant des vivres et de l'eau; mais ils se contentèrent de lui montrer le haut de la rivière, en lui défendant de débarquer; ils dépêchèrent, toutefois, quelques canots avec du maïs et des fruits, promettant d'en envoyer davantage le lendemain.

Au point du jour, Cortès apprit que les indigènes avaient passé la nuit dans une grande agitation, s'occupant à mettre en sûreté dans les bois leurs femmes et leurs enfants, et qu'ils avaient emporté de la cité voisine littéralement tout ce qu'ils avaient été capables d'enlever; on aperçut, en même temps, les deux bords du fleuve couverts de guerriers armés et faisant toute sorte de préparatifs pour s'opposer au débarquement des Espagnols. Sur ces nouvelles, il prit ses dispositions pour commencer aussitôt l'attaque. Alonso de Avila reçut l'ordre de prendre terre avec un détachement de cent cinquante hommes et de gagner à gué une allée de palmiers qu'on supposait devoir conduire à la ville voisine; c'était Centla dont on entrevoyait indistinctement les blancs édifices au-dessus du feuillage. De son côté, ayant mis les embarcations à l'eau, il traversa le fleuve, accompagné du reste de ses troupes, en vue des Indiens immobiles et menaçants; cependant il leur fit annoncer par son interprète qu'il ne voulait autre chose que renouer les relations amicales, établies précédemment entre eux et ses compatriotes, mais que, s'ils tentaient d'y mettre obstacle, toutes les conséquences retomberaient sur leurs têtes (1). Il termina en leur donnant à entendre que, de gré ou de force, il était résolu à prendre, ce jour-là même, ses quartiers dans la ville de Centla.

Au même moment, il donna l'ordre de gagner terre. Les Espagnols sautèrent des embarcations, ayant de l'eau jusqu'à la

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 31.

ceinture. Les Indiens lancèrent aussitôt des volées de flèches si épaisses et si nombreuses, que l'air en paraissait obscurci : mais le combat fut de courte durée; malgré leur nombre et leur résistance obstinée, malgré les difficultés que présentaient les bords glissants de la rivière, embarrassés de lianes et d'arbustes, la tactique castillane ne tarda pas à prendre le dessus. Sur un signal donné par Cortès, Avila s'était porté vers la ville : des deux côtés à la fois commença alors une vive arquebusade, dont la détonation, le feu et les blessures jetèrent un grand désordre parmi les ennemis. Ils continuèrent néanmoins la défense avec une grande valeur, retranchés derrière quelques palissades, formées à la hâte de troncs d'arbres durant la nuit (1); mais la jonction du corps principal de l'armée, avec le détachement commandé par Alonso de Avila, acheva promptement leur déroute. Ils se débandèrent et coururent se cacher dans les bois, abandonnant leurs demeures au pouvoir des Castillans. On y trouva des vivres en abondance. Cortès, usant des droits du vainqueur, prit possession de Centla au nom de ses souverains (2); il frappa trois fois de son épée le tronc d'un ceiba qui croissait sur une des places, proclama à haute voix les noms des rois catholiques, prêt à défendre leur cause et à la soutenir l'épée à la main.

La ville de Centla était remarquable par son étendue, habitée par une population considérable et ornée de grands et beaux édifices bâtis en pierre de taille. C'était une des nombreuses cités maritimes de la côte d'Anahuac-Xicalanco, adonnées au commerce depuis des siècles, et dont les Mexicains tiraient une partie de leurs richesses. Ses habitants, connus, comme tous ceux de cette région fertile, sous le nom générique de Nonohualcas, étaient riches et puissants. Cortès prit ses quartiers dans le temple prin-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 11.

(2) Dans les relations de cette époque, il est toujours question des deux souverains de l'Espagne, Charles-Quint et sa mère, Jeanne la Folle, qui est presque constamment nommée avec son fils, quoiqu'elle fût en tutelle.

cipal, qui renfermait des logements spacieux, et dont la situation élevée lui permettait de s'y fortifier facilement : dans la prévision d'une attaque de la part des indigènes, il s'empressa de prendre toutes les précautions que lui dictait la prudence, en plaçant des sentinelles en plusieurs endroits de la cité (1). Toute la nuit il y régna un silence de mauvais augure, et, à l'aube du jour, on s'aperçut que l'interprète Melchior avait pris la fuite, abandonnant ses vêtements européens suspendus à un arbre. Cette disparition ne laissa pas de donner à penser au général en chef, à cause des rapports désavantageux qu'il pouvait faire aux ennemis relativement au petit nombre de ses troupes (2).

L'événement ne justifia que trop ses craintes. Dans la journée, ayant envoyé plusieurs Indiens de marque, faits prisonniers la veille, à Tabasco, seigneur de Centla, pour l'engager à retourner dans ses foyers, celui-ci fit répondre que, s'étant retiré dans une forteresse voisine, on ne devait pas penser à le voir; en attendant, il suppliait Cortès de ne pas mettre le feu à la ville, promettant de lui envoyer à sa place des personnes de confiance qui seraient chargées de traiter avec lui. Mais il ne tarda pas à apprendre que le pays tout entier était en armes, et que les Nonohualcas, excités par ceux de Potonchan, qui leur avaient reproché leur partialité passée avec les étrangers, avaient résolu, cette fois, de ne pas laisser échapper l'occasion de montrer leur patriotisme. Le lendemain, plusieurs détachements furent mis en

(1) Pedro Martyr de Angleria avait recueilli des particularités précieuses sur la conquête de ces contrées de la bouche du pilote Alaminos et de deux officiers de Cortès qui retournèrent en Espagne la même année. « Ad fluminis « ripam, dit-il, portentum dicunt esse oppidum, quantum non ausim dicere : « mille quingentorum passuum, ait Alaminus Nauclerus et domorum quinque « et viginti millium : stringunt alii, ingens tamen fatentur et celebre. Hortis « intersecantur domus, quæ sunt egregie lapidibus et calce fabrefactæ, « maxima industria et architectorum arte. » (De Insulis, etc., p. 349.)

(2) Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'interprète qui s'enfuit le premier, les uns disent Julien, les autres Melchior; mais, après tout, on n'y peut guère attacher une grande importance, le fait seul en a.

campagne pour reconnaître les environs de Centla ; ils sortirent sous les ordres d'Alonso de Avila, de Pedro de Alvarado et de Gonzalo de Sandoval, afin de chercher à découvrir la retraite de Tabasco et de ramener des provisions. S'étant séparés dans un champ de maïs, l'un d'eux se vit attaqué soudain par une multitude armée de frondes et de flèches; il n'eut que le temps de se retrancher, avec ses gens, dans une maison voisine, à l'entrée d'un village, où il continua, pendant quelque temps, à se défendre bravement. Heureusement pour lui, aux hurlements et aux sifflements de guerre, au bruit sinistre du tunkul, l'attention de ses compagnons fut aussitôt éveillée sur ce qui se passait. Alvarado accourut le premier à son secours, et Cortès, instruit par un Indien de Cuba, ne tarda pas à arriver lui-même sur le lieu du combat avec une partie de son artillerie légère. La déroute des ennemis ne se fit pas attendre; après avoir soutenu quelque temps la lutte avec ardeur, ils furent obligés de se disperser. Mais ce fut pour retourner à la charge le lendemain, avec un redoublement de furie (1).

Le général sentait, de son côté, la nécessité de frapper un coup qui fût capable d'imposer aux indigènes. Il se résolut à livrer bataille le lendemain dans les formes. Ayant fait emporter à bord les blessés de la journée, il ordonna de débarquer toute l'artillerie et les chevaux ; il confia à Alonso de Mesa le commandement de la première, avec celui de la plus grande partie de l'armée, gardant pour lui la cavalerie. Le 25 mars, de grand matin, après avoir entendu la messe, ils sortirent à la rencontre de l'ennemi. La disposition du terrain, coupé en tout sens par de larges canaux, servant à arroser les champs de cacao qui composaient la principale source des richesses de cette province, présentait de grandes difficultés, surtout pour le manége de la cavalerie. On en vint à bout, en faisant un assez long détour.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 11. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. IV, cap. 11.

Dans l'intervalle, l'infanterie s'avançait de son côté par une longue chaussée jetée sur l'eau ; mais avant que les deux troupes eussent eu le temps de faire leur jonction, les Nonohualcas commencèrent l'attaque avec une violence incroyable ; ils formaient un effectif de quarante mille hommes, partagés en cinq xiquipils ou régiments. « Tous portaient, dit Bernal Dias, de grands panaches, des tambours et de petites trompettes : ils avaient le visage peint de blanc ou de noir et portaient des lances, des boucliers et des épées, comme les espadons, à deux mains, sans compter les frondes et les pierres, chacun ayant, en outre, son armure garnie d'une cotte de mailles en coton (1). » L'action fut des plus chaudes et, malgré les larges trouées que l'artillerie ne cessait de faire dans leurs rangs, les Indiens continuaient à se battre avec une ardeur extrême, persuadés qu'ils étaient de l'impossibilité que cette poignée d'étrangers pût tenir longtemps contre leurs masses formidables.

Les Espagnols soutinrent le choc avec non moins de courage ; mais, se trouvant à l'étroit dans la position qu'ils occupaient, ils gagnèrent une plaine voisine, où ils pouvaient se développer plus avantageusement et recevoir avec plus de facilité le secours de la cavalerie. Ils ne tardèrent pas à se trouver environnés de toutes parts. Heureusement pour eux, Cortès achevait, dans ce moment, de traverser le marécage : il tomba sur les ennemis avec ses chevaux comme une masse pesante, au cri de « Viva Santiago y San-Pedro ! » Jamais ceux-ci n'avaient vu de pareils animaux : aussi purent-ils s'imaginer aisément qu'hommes, chevaux et lances ne faisaient qu'un. A cet aspect, aussi imprévu qu'extraordinaire, ils furent saisis d'une épouvante indescriptible, et ils commencèrent à se débander de toutes parts : il y en eut, cependant, qui continuèrent à combattre, tout en s'éloignant du champ de bataille, et ils ne cessèrent de lancer des volées de

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 35.

flèches et de frapper à droite et à gauche que lorsqu'ils furent parfaitement convaincus de l'inutilité de leurs efforts.

C'était une victoire complète pour les Espagnols, qui purent alors s'applaudir de la prévoyance de leur chef, car sans la cavalerie ils eussent été, malgré les armes à feu, écrasés par la multitude. Ils avaient soixante blessés et seulement deux morts, tandis que plus de mille Indiens avaient mordu la poussière (1). Cortès était trop satisfait de son triomphe pour s'amuser à poursuivre les fuyards ; il fit sonner aussitôt la retraite, et rassemblant ses soldats sous les bocages voisins, il s'empressa de rendre grâces à Dieu de cet heureux succès. « Et c'est en quoi il ne fut jamais en retard, ajoutent ses historiens, car il possédait les trois qualités nécessaires à un guerrier, la prudence, la résolution et la rapidité de l'exécution, la vivacité si singulière de son génie lui faisant prévoir à la fois les difficultés et les moyens d'y pourvoir aussitôt. » Le lieu où s'était livrée cette bataille mémorable, voisin de la ville de Centla (2), reçut, depuis, celui de Santa-Maria de la Victoria ; les Espagnols y bâtirent une autre ville sous cette invocation, qui demeura, pendant plus d'un siècle, la capitale de la province de Tabasco (3).

Deux jours de repos parurent suffisants à Cortès pour rafraîchir les troupes et remettre les blessés en voie de guérison. Il songea dès lors à donner suite à son expédition : deux prisonniers de marque qu'il avait entre les mains furent généreusement

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 11. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 4, cap. 11.

(2) *Centla* ou *Cintlan* est le nom qui est donné à la localité près de laquelle se livra la bataille, d'après Gomara, Hist. de la conquista de H. Cortes, édit. de Mexico, 1826, cap. 20.

(3) La *villa de la Victoria*, dit Clavigero, se dépeupla entièrement vers le milieu du siècle passé, par suite des fréquentes incursions des Anglais. On fonda depuis une autre petite ville plus éloignée de la mer qu'on appela *Villa-Hermosa;* mais la capitale de la province et la résidence du gouverneur était *Tlacotlalpan*. Aujourd'hui la capitale de l'état de Tabasco s'appelle *San-Juan Bautista de Tabasco*.

remis en liberté et envoyés au prince de Centla, avec ordre de lui dire que son obstination seule avait été la cause de ses désastres, et qu'il devait se convaincre, par ce qui venait de se passer, de tout le mal qu'on pouvait lui faire encore, si la guerre continuait. Tabasco, intimidé par ces paroles, n'osa pas résister davantage : il chargea plusieurs vieux chefs des plus considérables de sa province d'aller trouver Cortès et de traiter avec lui en son nom. Le général les reçut avec beaucoup d'affabilité, et, sans attendre qu'ils lui présentassent de l'or ou des effets précieux, il leur fit don d'une quantité de bagatelles qui parurent leur causer un grand plaisir. Après avoir rendu, avec son autorisation, les honneurs funèbres à leurs morts, ils retournèrent auprès de leur maître. Celui-ci se détermina alors à son tour à retourner à Centla, accompagné d'un grand nombre de personnages attachés à sa cour ; il trouva le général espagnol assis sur un riche fauteuil environné de son état-major. En arrivant, il s'inclina devant lui avec humilité, en déposant à ses pieds un présent considérable en or et en joyaux de prix : Cortès se leva pour le recevoir ; il l'embrassa cordialement et le fit asseoir auprès de lui, en le comblant de témoignages d'amitié. Dans l'intervalle, Tabasco et ceux de sa suite, ayant entendu hennir les chevaux dans la cour, demandèrent avec inquiétude ce qu'avaient les « tequanes » (1) pour faire ce bruit. Cortès répondit qu'ils montraient ainsi leur colère, parce qu'on n'avait pas châtié assez rudement ceux qui avaient offensé les chrétiens. Sur cette réponse, ils s'efforcèrent de les apaiser ; ils ordonnèrent à leurs gens d'apporter des étoffes précieuses où ces monstres pussent s'étendre plus commodément, ainsi que des poules et d'autres vivres dont ils s'imaginaient qu'ils se nourrissaient.

Toujours prévoyant, Cortès voulut alors savoir d'eux quels

(1) *Tecuan*, étymologiquement Mangeur d'homme. C'est le nom d'une espèce de Tigre ; de là celui de *Tecuantepec* ou *Tehuantepec*, qui signifie la Montagne des Tigres.



avaient été véritablement les motifs qui les avaient poussés à lui faire la guerre, après avoir si bien accueilli son prédécesseur. Ils répondirent que cet accueil même avait été une des causes de leur hostilité présente, ceux de Potonchan leur ayant reproché avec mépris leur lâcheté devant cette poignée d'étrangers ; que, d'ailleurs, en voyant passer tant de navires, ils avaient eu peur qu'on ne vînt pour les déposséder de leurs héritages, et que, se trouvant à la tête d'une population nombreuse et aguerrie, ils avaient cru faire leur devoir en cherchant à se défendre. Cortès leur demanda ensuite ce qu'ils avaient fait de son interprète ; ils répliquèrent que, comme c'était lui qui avait achevé de les entraîner contre les Castillans, ils l'avaient sacrifié à leurs dieux, après la défaite, pour se venger de ses conseils (1).



Satisfait de ces explications, le général combla Tabasco de nouvelles caresses ; il donna ordre de laisser rentrer paisiblement les habitants dans leurs demeures. La ville ne tarda pas à se repeupler, et la confiance la plus entière parut s'établir entre eux et le quartier des Espagnols. Cependant, Cortès, conformant sa conduite aux instructions de ses souverains, n'oubliait pas que la conversion des peuples devait être un des principaux objets de son expédition ; aussi l'eut-il constamment devant les yeux, comme une justification de ses entreprises et de ses conquêtes futures. Dans une assemblée des seigneurs nonohualcas, Aguilar, aidé des deux chapelains, expliqua longuement les mystères de la foi chrétienne, appuyant avec force sur la vanité de leurs idoles et la puissance du monarque invincible dont Cortès n'était que le mandataire. Il termina en disant qu'il était convenable, par conséquent, que tous, seigneurs et sujets, se reconnussent dès lors pour vassaux de l'Espagne et reçussent la religion chrétienne. Le prince de Centla eut la sagesse de se convaincre que, pour le moment, il n'y avait pas à résister à de pareilles



(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 21. — Torquemada, Mon. Ind., lib. IV, cap. 12.

exhortations; il répondit, pour lui et pour les siens, qu'il était tout prêt à faire ce que l'on exigeait, et qu'il était dans les meilleures dispositions pour se soumettre au grand roi dont on lui racontait les merveilles (1). Afin de montrer sa bonne volonté, il fit apporter des provisions de toute sorte avec de nouveaux présents pour les Espagnols. Vingt jeunes esclaves indiennes accompagnaient les provisions, afin de moudre le maïs pour leurs nouveaux maîtres et de leur faire le pain, suivant les usages du pays (2). C'est dans cette capacité que Cortès les distribua entre ses principaux officiers, après les avoir fait baptiser et instruire sommairement des points fondamentaux de la doctrine catholique.

Le dimanche des Rameaux tombait le lendemain. Profitant avec habileté de cette circonstance, il voulut, avant de partir, frapper les yeux des indigènes, en leur donnant le spectacle de cette solennité imposante de l'Église catholique : par ses ordres, on nettoya le teocalli et l'on éleva, au fond du sanctuaire, un autel pour la célébration de la messe. Les soldats formèrent le cortége autour des aumôniers, et l'officiant, après avoir béni les palmes au pied de l'autel, les distribua, suivant le rituel, au général et à toute la troupe. On se mit ensuite en procession, la croix en tête, et l'on fit le tour du temple au chant de l'« Hosanna » divin. Au premier bruit d'une cérémonie sacrée, une multitude d'Indiens, revêtus de leurs habits de fête, était accourue pour en être témoin. Pour quiconque connaît cette race, si sensible au sentiment religieux, à la pompe et à l'éclat extérieur, il sera facile de comprendre l'impression qu'elle en devait éprouver. Les Nonohualcas admirèrent également les détails rituels et l'ensemble du cortége, la mélodie et la gravité du chant ecclésiastique ; mais ce qui leur fit le plus d'effet fut l'harmonie des instruments de guerre, si terribles auparavant, si doux maintenant et si suaves à l'oreille. Peut-

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. IV, cap. 12.

(2) Le lecteur sait déjà que les femmes s'occupaient exclusivement de moudre le grain et de cuire les tortilles de maïs, qui sont le pain des Américains.

être le souvenir de Quetzalcohuatl se mêla-t-il alors à leurs pensées, aussi purent-ils s'imaginer aisément, à la vue de ces rites non sanglants, que ces étrangers étaient véritablement ceux qui devaient abolir le culte abominable des Mexicains et ramener le règne de la paix. Le père Olmedo célébra ensuite le saint sacrifice, qu'il offrit au ciel pour la conversion de tant de peuples encore plongés dans les ténèbres de la barbarie. Les Indiens, attentifs à ses moindres gestes, considéraient avec une pieuse terreur ces rites mystiques, si différents de leurs sanglantes oblations, en admirant la puissance du Dieu des chrétiens qui prosternait à ses pieds des guerriers invincibles, dompteurs de monstres et portant la foudre entre leurs mains (1).

L'embarquement s'effectua immédiatement après la messe. Cortès, heureux de l'impression qu'il avait produite parmi les Nonohualcas, et tenant encore son rameau à la main, exhorta, par la bouche d'Aguilar, le prince Tabasco et les nobles de sa suite à persévérer dans les bons sentiments qu'ils avaient montrés, tant en ce qui touchait la foi chrétienne que pour la personne du roi Charles, qui était maintenant leur maître et souverain. Il finit en les embrassant avec une nouvelle cordialité et retourna à son bord au bruit de l'artillerie de toute la flotte : celle-ci ne tarda pas à disparaître à son tour aux regards des Indiens, qu'elle laissait en proie à tant de sensations diverses. Heureux si ces conquérants s'en fussent tenus toujours à la même conduite, se contentant de leur prendre leur or et de les soumettre simplement et sans violence à la doctrine de Jésus-Christ et à la couronne de Castille !

En sortant du fleuve de Tabasco, l'escadrille cingla au nord-ouest, perdant à peine de vue la terre, dont les accidents se montraient, pour la seconde fois, à ceux qui avaient déjà fait partie de l'expédition de Grijalva. Au-dessus des montagnes gi-

(1) Torquemada, ibid. ut sup.

gantesques qui servent de contre-forts au plateau aztèque, s'élevait majestueusement le pic blanchi du Citlaltepetl, qui rappelait aux indigènes les légendes merveilleuses de la disparition de Quetzalcohuatl. Une population nombreuse se montrait tout le long du rivage, contemplant, avec non moins de curiosité que la première fois, les palais flottants qui défilaient, l'un après l'autre, devant leurs regards. En arrivant à l'ancrage d'Ulua, Cortès, considérant cette multitude, dont il ignorait encore les intentions, alla mouiller à l'abri des vents du nord, au même endroit que son prédécesseur. Mille signaux furent aussitôt faits sur la plage pour engager les Espagnols à débarquer ; mais il défendit à qui que ce fût de descendre à terre ce jour-là (1).

Cependant Montézuma avait appris l'arrivée de Cortès dans ces parages. Les vigies, postées par ses ordres, sur toute la côte d'Anahuac-Xicalanco, après le départ de Grijalva, du moment qu'elles avaient vu apparaître les voiles à l'entrée du fleuve de Tabasco, en avaient immédiatement compté le nombre, et, sans attendre le débarquement des Espagnols, des courriers s'étaient mis en chemin en toute hâte pour en donner avis à leur maître. Aussi troublé que les autres fois, ce prince s'était empressé de réunir ses conseillers, en leur exposant les nouvelles qu'il venait de recevoir. Tous se montrèrent également irrésolus sur le parti qu'il y avait à prendre dans cette circonstance : dans l'ignorance où ils étaient des intentions de ces étrangers, leurs idées superstitieuses relativement à Quetzalcohuatl ne les tourmentaient pas moins que les paroles prophétiques de Nezahualpilli sur la perte de leur puissance et de leurs honneurs, dont la menace semblait se confirmer chaque jour davantage par la conduite des Castillans sur les divers points où ils avaient été vus. Après quelques débats, la crainte de compromettre la situation par des violences inutiles l'emporta. Les mêmes personnages qu'ils avaient envoyés au

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 5, cap. 4.

moment du départ de Grijalva furent dépêchés avec de nouveaux présents : on y joignit les ornements précieux dont on avait coutume de revêtir la statue de Quetzalcohuatl aux jours les plus solennels, ainsi que ceux de plusieurs autres divinités, et l'ordre leur fut donné de s'informer avec discernement de la qualité de ces étrangers, comme des relations qui pouvaient exister entre eux et les descendants de ce législateur, et de les traiter en conséquence, si réellement ils les reconnaissaient pour tels (1).

C'était là une concession à l'opinion publique qui prouvait la consistance que prenait, dans les masses, l'idée du retour prochain du prophète et des changements que sa présence devait opérer dans la monarchie. Munis de ces instructions, les ambassadeurs partirent aussitôt pour le Cuetlachtlan, où ils devaient attendre que la flotte fût signalée sur la côte voisine. Ils y arrivèrent au moins une semaine avant Cortès. Ce qui se passa durant leur séjour dans cette province est totalement ignoré ; mais il y a tout lieu de croire que les chefs de cette région, qui professaient pour les Mexicains une haine profonde et qui attendaient avec impatience le moment où ils pourraient secouer leur joug, s'attachèrent à augmenter encore leurs craintes à l'égard des étrangers et à leur persuader que ce devaient être bien réellement les descendants de Quetzacohuatl, peut-être même ce dieu en personne, qui venait reprendre des mains de Montézuma le sceptre de l'Anahuac. Ce qui est certain, c'est que tout, dans leur conduite, se montra d'accord avec ces idées. Du moment de leur arrivée à Cuetlachtlan, ils ne cessèrent d'avoir les yeux ouverts sur l'Océan. Tout aussitôt se mit en mouvement, dès qu'on aperçut la première voile ; les autres ne tardèrent pas à la suivre, et, en voyant que les navires prenaient, comme la première fois, la direction de l'îlot d'Ulua, les envoyés de Montézuma s'empressèrent de se transporter à force de rames sur le rivage opposé. Ces détails

(1) Sahagun, Hist. gen. de las casas de N.-España, etc., lib. XII, cap. 3, 4. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 14.

aideront à faire comprendre le concours extraordinaire que Cortès remarqua, en longeant la côte, et les signaux qu'on fit à ses équipages pour les engager à débarquer ce jour-là.

Mais les Mexicains, observant que rien n'annonçait qu'ils eussent l'intention d'aller à eux, mirent à flot plusieurs grandes embarcations, et ramèrent aussitôt vers le navire du général, aisément reconnaissable à la bannière de Castille flottant à mi-mât. Dès qu'ils furent à portée de s'entendre, Aguilar leur demanda d'abord qui ils étaient, d'où ils venaient et ce qu'ils voulaient. Le ton leur fit comprendre la question ; ils répondirent qu'ils étaient Mexicains et qu'ils venaient, de la part de Montézuma, s'informer de leur seigneur et roi Quetzacohuatl, dont ils attendaient le retour de l'Orient. C'est dans ce moment intéressant que tout le monde s'aperçut avec chagrin, et Aguilar tout le premier, que la langue de leurs interlocuteurs était entièrement différente de la maya et qu'il n'avait rien compris à leur réponse. Ils étaient dans cet embarras et l'on aidait déjà les envoyés mexicains à monter à bord, lorsque, par une de ces chances que la Providence semble mettre à dessein sur les pas de ceux qu'elle destine à de grandes choses, Aguilar reconnut avec joie qu'une des esclaves offertes à Cortès par le prince de Centla possédait à la fois le maya et le mexicain ; elle lui expliqua immédiatement les paroles extraordinaires des ambassadeurs de Montézuma, et il s'empressa d'aller les répéter au général (1).

Cette esclave était une jeune Indienne de quinze à seize ans, aussi remarquable par la vivacité de son esprit que par sa beauté et la distinction de ses manières. Suivant les uns, elle était native de Painalà, dans la province de Coatzalcualco ; selon les autres,

(1) Sahagun, non plus que Torquemada, parlant de l'interprète qui traduisit les discours de ces ambassadeurs, ne nomment encore Marina, quoiqu'ils le mentionnent plus loin ; mais il n'y avait, au rapport de tous les historiens, qu'elle seule qui fût alors capable de ce rôle ; c'est pourquoi nous l'introduisons ici un jour avant les autres auteurs.

du royaume de Xalixco, dans le nord, d'où elle aurait été enlevée à la suite d'une guerre et vendue à des marchands de Xicalanco, des mains desquels elle était passée dans le palais de Tabasco (1) : elle était noble de naissance et parlait la langue nahuatl avec une pureté et une élégance peu communes. Ayant été baptisée sous le nom de Marina (2), elle était tombée en partage à Alonso Hernandez de Portocarrero, un des officiers de Cortès. Appelée avec Aguilar, elle répéta tout ce qu'elle venait d'entendre de la bouche des Mexicains, et le général regarda cette coïncidence comme des plus heureuses pour le succès de son entreprise. L'événement en prouva bientôt toute l'importance. Mais Marina, avec l'intelligence particulière dont elle était douée, ne tarda pas à apprendre parfaitement la langue de ses nouveaux maîtres ; dès ce moment, elle ne quitta plus Cortès, à qui elle rendit des services inappréciables durant tout le cours de ses conquêtes. D'un caractère également tendre et aimant, il s'attacha à Marina et eut d'elle un fils, don Martin Cortès, célèbre depuis par l'injuste persécution dont il fut l'objet à Mexico.

Tel fut le moyen dont le ciel se servit pour aider le conquérant du Mexique à se mettre en rapport avec les nations de cette contrée, au moment même où la nécessité d'un nouvel interprète allait se faire sentir plus impérieusement que jamais. Avec le tact particulier de son sexe et l'instinct du rôle qu'elle pouvait être appelée à jouer dans ce grand drame, Marina n'eut besoin que de quelques moments d'entretien avec les envoyés de Montézuma, pour con-

(1) Clavigero, d'après un MS. qui se conservait au collége de San-Pedro y San-Pablo de Mexico, dit que Marina était née à Huilotla, ville du Coatzacoalco. Gomara, suivi par Herrera et Torquemada, la fait naître en Xalixco. Bernal Diaz affirme qu'elle était du Coatzacoalco, et Sahagun lui donne pour patrie une ville nommée Teticpac, voisine de la mer du Nord. Ixtlilxochitl lui assigne Huilotla, dans la province de Xaltzinco.

(2) *Marina*, toujours appelée *Doña Marina* par les Espagnols, dont les indigènes firent *Malintzin*, célébrée encore dans les chants et les légendes populaires du Mexique et de l'Amérique-Centrale. Elle épousa, après le second mariage de Cortès, un Espagnol nommé Juan de Xaramillo.

naître l'objet de leur mission. Cortès, éclairé déjà par les entretiens qu'il avait eus avec Aguilar, sur la situation relative des sectes politiques et religieuses du Mexique, et les espérances fondées sur le retour de Quetzalcohuatl, comprit sur-le-champ tout le parti qu'il y avait à en tirer, dans cette occasion, pour établir son prestige sur les populations de ces contrées : ses serviteurs, instruits, à leur tour, de ce qui se passait, s'empressèrent de lui dresser, à la poupe du navire, une sorte de trône où il pût recevoir les ambassadeurs mexicains avec la majesté que demandait la circonstance. Vêtu d'un costume splendide et entouré de ses officiers, il commanda de les introduire. Les députés, de leur côté, avaient profité de ce moment pour se couvrir de leurs plus riches ornements et pour préparer les présents dont ils étaient chargés. En entrant en sa présence, ils se prosternèrent avec toutes les marques du plus profond respect, et, persuadés qu'ils étaient devant Quetzalcohuatl lui-même ou, au moins, devant l'héritier le plus légitime de ses droits, ils l'adorèrent suivant les formes accoutumées. Yohualloychan, qui était à la tête de l'ambassade, prit la parole : « Notre dieu et seigneur, dit-il, soyez le bienvenu; car « il y a longtemps que nous vous attendons, nous qui sommes « vos vassaux. Montézuma, votre vassal et votre lieutenant dans « ce royaume, nous envoie devers vous, afin de vous saluer et de « vous souhaiter la bienvenue; il vous supplie de recevoir favo« rablement ce léger présent qu'il vous envoie, ainsi que les or« nements qui vous sont particuliers parmi nous. »

En disant ces mots, Yohualloychan, aidé des autres seigneurs mexicains, commença à le revêtir des ornements du dieu, les lui posant l'un après l'autre. Cortès les laissa faire, jouant son rôle avec l'habileté d'un comédien consommé. En voyant cet homme blanc et barbu, venu de l'orient dans un si grand appareil, couvert alors des habits sacrés du prophète, la multitude accourue du rivage, dans les barques stationnées à l'entour du navire, dut être convaincue, aussi bien que les gens de la suite de l'am-

bassade, que c'était bien là celui qu'on attendait. La cérémonie étant terminée, Marina dit aux envoyés de la part de Cortès : « Est-ce là tout ce que vous avez apporté pour me recevoir? » A quoi ils répliquèrent avec humilité : « Notre seigneur et roi, « voilà tout ce qu'on nous a chargés de présenter à Votre Ma-« jesté. » Alors il leur fit signe qu'ils pouvaient se retirer. On les emmena à l'autre bout du bâtiment; ils y furent traités avec toute sorte de prévenances, et on leur donna abondamment à boire et à manger à la mode castillane. Le vin d'Espagne parut surtout leur plaire, et ils en burent outre mesure.

Informés de ce qui se passait à bord du chef d'escadre, les officiers des autres navires étaient accourus émerveillés; leur étonnement s'accrut en apprenant quel était l'objet de cette ambassade, et les plus pénétrants comprirent, comme Cortès, tout l'avantage qu'ils pouvaient en retirer. Le lendemain, voulant donner aux Mexicains une plus haute idée de la puissance espagnole et des moyens terribles dont les étrangers disposaient, ils profitèrent du trouble où les avait laissés le vin qu'ils avaient bu pour les épouvanter. Ils les mirent momentanément aux fers, en faisant décharger autour d'eux l'artillerie de la flotte. Le bruit du canon et de l'arquebusade, l'odeur et la fumée de la poudre, leur inspirèrent une si grande terreur, qu'ils tombèrent la face contre terre et que plusieurs même perdirent tout sentiment. A peine revenus à eux, on les délia par ordre de Cortès, en leur mettant des armes à la main pour les engager à se battre et à montrer ce que pouvait la valeur mexicaine; mais ils s'y refusèrent, en intimant avec respect que ce n'était pas pour cela que Montézuma les avait envoyés, mais bien pour lui rendre leurs hommages en son nom. Ce que voyant les Espagnols, ils leur reprochèrent leur lâcheté, en les menaçant d'aller bientôt les trouver à Mexico, de les dépouiller de leurs richesses et de réduire l'empire de Montézuma. Cortès n'avait encore que des notions extrêmement vagues sur le Mexique, autrement il se serait gardé d'en agir de la sorte à l'égard de ses

envoyés ; ignorant la haute culture de ce prince et les vastes ressources dont il disposait, il le croyait dupe des superstitions de son temps, tandis qu'en réalité sa conduite n'avait d'autre objet que de ménager les susceptibilités de son peuple et d'empêcher les sectaires de Quetzalcohuatl de secouer son autorité pour se joindre aux étrangers. Quoi qu'il en soit, l'extravagance même de leurs procédés, en achevant de tourner la tête aux ambassadeurs et en portant au comble les perplexités de la cour, servit encore leurs desseins. Ce qui est certain, c'est que ceux-ci s'empressèrent de quitter le navire avec les marques d'une véritable panique ; ils s'en retournèrent à Cuetlachtlan, où les chefs de la province firent de vains efforts pour les retenir et leur faire prendre quelques jours de repos. Prétextant la rigueur des ordres de Montézuma, ils reprirent en toute hâte le chemin de Mexico (1).

Cortès, jugeant alors qu'il pouvait débarquer sans appréhension, disposa tout pour se rendre à terre le lendemain (2). C'était le jour du vendredi saint. De grand matin, on transporta au rivage les hommes, les chevaux et l'artillerie, et bientôt, sur la plage sablonneuse et nue, on fabriqua un autel rustique sous un toit en feuillage, où le père Olmedo célébra les offices du jour. D'autres cabanes s'élevèrent ensuite sur les bords de la petite rivière de Tenoyan (3), où soldats et officiers purent s'abriter également du soleil et du serein. Le lendemain, Cuitlalpitoc, gouverneur de la ville voisine, se conformant aux ordres donnés par Montézuma, s'empressa de leur envoyer du monde pour aider à l'établissement des étrangers et leur porter des vivres frais. Les échanges commencèrent aussitôt de part et d'autre entre les Indiens des environs et les soldats; un tianquiz se forma régulièrement et ne

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. XII, cap. 4, 5, 6. — Torquemada, Mon. Ind., lib. IV, cap. 14.

(2) Torquemada, ibid., cap. 16.

(3) Bustamente, note 2 au chap. 25 de Gomara. La rivière *Tenoyan* touche au boulevard de Santiago, à la ville moderne de la Véra-Cruz.

tarda pas à y attirer une multitude considérable de tous les lieux d'alentour.

Sur ces entrefaites, arriva un officier impérial de haut rang : c'était Teuhtlilé, intendant général de la province : il serait difficile de dire s'il savait ce qui s'était passé la veille à bord du navire de Cortès, et s'il était au courant de l'ambassade de Yohualloychan. S'il en était informé, il parut toujours l'ignorer, et ses manières, comme son langage, prouvèrent suffisamment qu'il était loin d'être aussi crédule que ce seigneur à l'endroit de Quetzalcohuatl, car jamais aucune allusion à ce sujet ne sortit de sa bouche. Il était accompagné de Cuitlalpitoc et de plusieurs autres indigènes de condition, avec une suite de serviteurs portant des présents et des vivres en abondance destinés au camp espagnol. Il s'inclina trois fois avec respect devant Cortès, en lui expliquant l'objet de sa mission. C'était le dimanche de Pâques 1519. Le général, toujours habile à profiter de toutes les circonstances et voyant des hommes plus sérieux et moins disposés que les premiers à le reconnaître pour un être divin, mit en œuvre d'autres moyens : il commanda aussitôt de faire tous les préparatifs nécessaires pour la célébration de la solennité. Ainsi qu'à Centla, les rites sacrés de l'Église, accompagnés des instruments de musique, firent sur les Mexicains une impression profonde. Les deux nobles personnages furent conviés ensuite à la table de Cortès, qui les traita avec autant de dignité que de courtoisie. Il donna à entendre à Teuhtlilé qu'il était le sujet d'un monarque puissant, vivant au delà des mers orientales, qu'il était chrétien, ainsi que ses compagnons, et qu'il avait été envoyé pour visiter Montézuma, à qui il avait à communiquer des choses d'une grande importance. Teuhtlilé, tout rempli de la grandeur de son maître, parut étonné de cette ouverture. « C'est à peine si vous êtes arrivé, répondit-il « avec quelque hauteur, et voilà que déjà vous voulez parler « à Montézuma ! En attendant, reprit-il d'un ton moins fier, re-

« cevez ce présent que nous vous offrons en son nom ; puis vous « me direz ce que vous désirez. »

Sur un signe, les esclaves s'empressèrent d'ouvrir les coffrets qu'ils avaient apportés : ils étaient remplis d'objets en or curieusement travaillés qu'ils étalèrent aux yeux éblouis des Castillans, ainsi qu'une immense quantité d'étoffes précieuses et d'ouvrages de plumes d'un art exquis. Cortès n'avait jamais rien vu d'aussi beau ni d'aussi riche : il remercia le Mexicain avec chaleur ; mais, ne voulant pas rester en arrière de générosité dans un moment où il sentait l'importance de gagner la confiance de sa nation, il fit apporter aussitôt les présents que, de son côté, il destinait à Montézuma ; c'était un fauteuil richement sculpté et incrusté, un bonnet de velours cramoisi orné d'une médaille à l'effigie de saint Georges, une chemise de batiste brodée, ainsi qu'une foule d'autres objets en verroterie de couleur ou d'émail, colliers, bracelets, quincaillerie, etc., dont les Indiens paraissaient faire grand cas (1). Dans l'intervalle, Teuhtlilé ayant remarqué sur la tête d'un des soldats un casque doré, fit observer qu'il ressemblait à celui qu'on mettait sur la tête de Quetzalcohuatl et, sans autre allusion à cette divinité, parut désirer de le faire placer sous les yeux de son souverain. Le général s'empressa d'obtempérer à son désir, en disant qu'il espérait le voir retourner rempli d'or. Si l'on en croit un des historiens de sa vie (2), il aurait ajouté que les Espagnols souffraient d'un mal de cœur que l'or seul était capable de guérir.

Teuhtlilé, considérant la variété des objets qu'il allait envoyer à Montézuma, en témoigna une vive satisfaction. Dans l'intervalle, les peintres de sa suite s'occupaient à dessiner, sur des toiles préparées à cet effet, les navires, les chevaux et l'artillerie, les sol-

(1) Torquemada. ibid. ubi sup.
(2) Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 26.

dats espagnols, leurs armes et leurs vêtements, tous les détails enfin capables d'exciter la curiosité du monarque mexicain. Cortès, qui s'en aperçut, ayant appris à qui ce travail était destiné, voulut donner à Montézuma une idée plus complète et plus imposante des objets étonnants qui se présentaient pour la première fois aux regards de ses sujets et qu'aucun mot de leur langue ne pouvait exprimer ; c'était de les rendre témoins de la bravoure de ses soldats et de la puissance irrésistible de leurs armes. Aussitôt, par son commandement, les trompettes sonnèrent, et l'infanterie se rangea sur la plage en ordre de bataille. Bientôt après, les évolutions de la cavalerie, si intéressantes même pour des yeux accoutumés à les voir, leur succédèrent. La précision, l'accord, la rapidité des mouvements des uns et des autres, l'éclat des armes brillant sous le soleil ardent des tropiques, les fanfares guerrières, tout cet ensemble présenta à Teuhtlilé et aux siens un tableau également curieux et émouvant. Les Mexicains considéraient ce spectacle dans un silence et un étonnement bien naturels dans leur situation. Tout à coup l'artillerie, joignant aux exercices militaires ses redoutables détonations, fit trembler les échos du voisinage. Au fracas, à la vue des ravages exercés par les boulets sur les bois voisins, de la fumée et de l'odeur de la poudre, ils furent saisis d'épouvante ; les uns s'enfuirent et les autres tombèrent le visage contre terre, en implorant le secours de leurs dieux. En voyant le calme et la tranquillité des Espagnols, et en sentant qu'il n'en était résulté pour eux-mêmes aucun mal, ils finirent par se rassurer. De cette scène étonnante rien ne fut perdu pour les peintres, qui la reproduisirent avec la dernière fidélité sur leurs toiles et jusqu'à la position où, dans ce moment, les avait jetés leur propre effroi (1).

Ayant achevé ses préparatifs et mis ordre à ce que le camp es-

(1) Herrera, Hist. gén., decad. II, lib. 5, cap. 4. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 38. — Gomara, Cronica, etc., cap. 26.

pagnol demeurât constamment pourvu de vivres de toute espèce, Teuhtlilé prit congé de Cortès et se mit ensuite en chemin pour Mexico avec toute l'activité d'un serviteur qui a le désir de plaire à son maître.

CHAPITRE TROISIÈME.

Arrivée de Teuhtlilé à Mexico. Perplexité de la cour au sujet de Cortès. Montézuma tient conseil avec les princes. Ils envoient des présents aux Espagnols pour les engager à se retirer. Inquiétude dans Mexico. Retour de Teuhtlilé au camp espagnol. Étonnement des Espagnols en voyant les présents de Montézuma. Ambassade d'Ixtlilxochitl à Cortès. Elle lui révèle la situation de l'empire. Incertitudes des Espagnols. Magiciens mexicains au camp. Teuhtlilé se retire. Condition pénible des Espagnols après son départ. Retour de Montéjo. Murmures contre Cortès. Envoyés totonaques au camp. Les partisans de Vélasquez excitent de nouveaux murmures contre le général. Son habileté et sa prudence. Les Espagnols se constituent en une municipalité sous le nom de la Villa-Rica de la Véra-Cruz. Cortès donne sa démission et se fait nommer de nouveau capitaine général. Il châtie la turbulence des amis de Vélasquez. Il se met en marche sur Cempoallan. Son arrivée triomphante dans cette ville. Sa réception glorieuse. Plaintes des Cempoaltèques contre le gouvernement mexicain. Cortès à Quiahuiztlan. Officiers de Montézuma dans cette ville. Terreur des Totonaques. Cortès leur persuade de les emprisonner. Il les délivre. Les Totonaques vassaux de l'Espagne. Étonnement et courroux de la cour de Mexico, en apprenant ces nouvelles. Effroi dans l'Anahuac. Montézuma fait consulter l'oracle d'Achiuhtlan. Il envoie une nouvelle ambassade à Cortès. Fondation de la Villa-Rica de la Véra-Cruz et de la première colonie espagnole au Mexique.

Montézuma attendait avec anxiété le retour de ses envoyés : le doute et l'incertitude où il était à l'égard des étrangers qui s'étaient déjà montrés si souvent aux abords de ses états ne cessaient de le préoccuper d'une manière pénible. L'arrivée de Yohualloychan précéda de deux ou trois jours celle de Teuhtlilé : dès qu'on eut annoncé sa présence au monarque, il lui fut or-

donné, de sa part, de passer, avec ses compagnons, dans la salle du jugement et d'y attendre ses volontés. Avant de les recevoir, il voulut, suivant la coutume imposée par le rituel, à la nouvelle d'un message d'une grande importance, envoyer au temple plusieurs esclaves comme des victimes propitiatoires, et de leur sang on aspergea les envoyés. Ensuite on les introduisit dans le salon d'apparat, et il leur fit rendre un compte exact de tout ce qui leur était arrivé. Leur récit ne servit qu'à ajouter à ses perplexités (1), et ses préjugés superstitieux l'emportaient de nouveau sur la réalité qu'il avait cru entrevoir auparavant dans les diverses apparitions des Espagnols, lorsque l'arrivée de Teuhtlilé, avec la description de toutes les choses dont il avait été témoin, vint confirmer toutes ses craintes et ses terreurs. Il considéra longtemps, avec un étonnement timide, les portraits de ces hommes extraordinaires, mais surtout la représentation de leurs armes et de leurs chevaux, qui multipliaient si singulièrement leur puissance (2). Par ses ordres, on se hâta d'assembler le conseil comme les autres fois, et l'on agita de nouveau ce qu'il était opportun de faire dans ces circonstances menaçantes. Malgré le rapport des premiers envoyés, celui de Teuhtlilé, plus clair et plus précis, suffisait pour achever de dissiper les illusions des princes mexicains, s'ils en entretenaient encore au sujet des intentions des étrangers : le dessein de Cortès, si clairement manifesté à cet officier, d'aller trouver Montézuma à Mexico, leur inspirait à tous une égale inquiétude. Dans son irrésolution, ce prince ne savait à quel parti s'arrêter. « Cependant, dit-il enfin, si ces hommes, « qui, véritablement, arrivent de l'orient, sont les descendants « de Quetzalcohuatl, ne voudront-ils pas, en venant ici, nous « déposséder de nos états et s'emparer de ce pays? Dans ce cas, « ne serait-il pas mieux de chercher à les éloigner, en leur don-

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. XII, cap. 7.
(2) Id., ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 16.

« nant ce métal dont ils paraissent si avides ? D'un autre côté, « s'ils sont les ambassadeurs d'un grand roi qui demeure à l'o- « rient, n'est-il pas inconvenant de les repousser et de refuser de « les entendre ? »

Telles étaient les pensées de Montézuma. Après une discussion assez vive, où les avis étaient également partagés, s'adressant à son frère Cuitlahuatl, qui s'était abstenu, jusque-là, d'y prendre part, il reprit : « Avec la permission du roi Cacama, mon ne- « veu, à qui il appartient d'opiner le premier, vous, mon frère, « qui êtes un homme d'expérience, dites-nous ce que vous pensez « de cette affaire. — Mon avis, puissant seigneur, répondit le « prince d'Iztapalapan, est que vous ne laissiez pas entrer dans « vos domaines qui pourrait vous en chasser. » Mais Cacama, entendant ces paroles, insista dans un sens contraire : « Si cette « ambassade, dit-il, après un court préambule, cache quelque « perfidie, plus tôt elle se présentera à la cour, et mieux cela vau- « dra. Vouloir l'arrêter, c'est faire croire que nous agissons par « crainte ou par faiblesse et que nous avons vraiment peur d'une « poignée d'étrangers : ce sera encourager la révolte chez les « populations qui n'y sont déjà que trop disposées et montrer « notre côté faible aux provinces conquises qui ne demandent « pas mieux que de secouer notre joug. Hâtons-nous donc de re- « cevoir ces étrangers, avant qu'ils aient le temps d'ouvrir les « yeux et de connaître les secrets de l'empire (1). »

Ce discours de Cacama ne manquait pas de sagesse, et l'événement fit voir qu'il n'avait que trop raison en ce qui concernait les provinces conquises. La plupart des conseillers du roi approuvèrent ses paroles. Mais Montézuma, livré désormais à cet esprit de vertige et d'oscillation qui fut la principale cause de sa perte, resta suspendu entre cet avis et celui de son frère; et, tout en faisant dire à Cortès par ses ambassadeurs qu'il exigeait son

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tome II, chap. 80.

prompt départ, il ne prit aucune des mesures nécessaires pour en assurer l'exécution. Au lieu de déployer contre eux les forces que l'empire tenait sur pied dans les provinces maritimes, il travailla à obtenir leur départ volontaire, cherchant à apaiser leur soif de l'or par des dons qui ne pouvaient que l'augmenter. Malheureux! qui ne savait pas que cette soif était inextinguible dans un Européen, et que plus il paraîtrait en posséder, plus il exciterait la convoitise de Cortès et de ses compagnons. Cent tlamèmes furent expédiés avec les présents de Montézuma, et Teuhtlilé se remit en chemin pour les lui offrir de la part de son maître, accompagné de quelques-uns des plus illustres personnages de la cour, qui étaient curieux de voir ces étrangers de leurs propres yeux. Le monarque leur recommanda, sur toute chose, de les traiter avec ménagement, et de joindre leurs efforts pour leur persuader de se retirer (1).

Lorsque ses ambassadeurs furent partis, déjà découragé et rempli de tristesse, il se renferma seul dans ses appartements, sans consentir à recevoir personne, s'abandonnant à la douleur la plus amère sur la dureté de sa destinée. Ce n'était plus ce fier guerrier qui retournait après ses victoires pour se faire couronner dans Tenochtitlan, aspirant ensuite à la domination universelle : avec ses illusions, il avait perdu sa force d'âme, et, malgré la richesse des dons qu'il envoyait aux Espagnols, il ne pouvait se défendre de penser que son temps était venu et que les antiques prophéties touchant la fin de l'empire et de sa race allaient s'accomplir dans sa personne. Le reste de la cour n'était pas moins agité que le monarque : la ville elle-même où, par le moyen des marchands, commençaient à se répandre les nouvelles du dehors, se demandait avec inquiétude ce que c'était que ces étrangers et ce qu'ils venaient faire. Mais, dans cette grande cité, les partisans des doctrines de Quetzalcohuatl étaient plus nom-

(1) Id., ibid. — Sahagun, ibid. et sup. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 17.

breux qu'on aurait pu le croire après la domination séculaire des prêtres de Huitzilopochtlí, et plus d'un cœur tressaillit dans l'espoir d'une régénération prochaine. De la capitale ce sentiment se répandit promptement dans les villes voisines, et toutes ces municipalités jalouses de Mexico, qui subissaient, malgré elles, le joug de cette rivale puissante, tournèrent leurs regards vers la mer orientale, d'où paraissait leur venir la promesse d'un libérateur; partout, enfin, c'était une égale perplexité, féconde en projets et en terreurs de toute espèce, comprimant tour à tour ou dilatant les cœurs (1).

Durant les sept ou huit jours qui s'écoulèrent entre le départ de Teuhtlilé pour Mexico et son retour à la côte de Chalchiuhcuecan, le camp espagnol continua à présenter le spectacle le plus animé : des villes et des provinces voisines, les populations accouraient, attirées par l'espoir du lucre ou bien par la curiosité de considérer à leur aise ces nouveaux venus dont la renommée faisait si grand bruit. Par ordre du gouverneur, plus de mille chinamas (2) avaient été construites sur cette plage ardente, avec ce tact particulier que possèdent les Indiens pour improviser ces tentes si rustiques et à la fois si agréables au coup d'œil. Les soldats de Cortès s'y trouvaient parfaitement abrités du soleil, et les alentours s'étaient convertis en un champ de foire immense où les indigènes apportaient non-seulement les fruits délicieux et les productions naturelles, si variées sous ce climat enchanteur, mais encore de l'or en quantité et une foule d'objets curieux qu'ils échangeaient avec empressement pour des bagatelles européennes. La cabane de Cortès était abondamment pourvue de tout, sans qu'il eût à faire les moindres frais, et il se voyait jour-

(1) Sahagun, ibid., cap. 6. — Torquemada, ibid.

(2) *Chinama* ou *Chinamatl* est le nom que les Indiens donnent encore aujourd'hui à ces tentes de feuillages, qu'ils dressent si artistement et si promptement aux jours de fête et pour les foires. Elles rappellent les tabernacles dont la fête se célébrait chez les Israélites, en mémoire de leur séjour dans le désert.

nellement l'objet des attentions d'un grand nombre de personnages importants dans le pays qui commençaient à pressentir le changement de maîtres. Mais ces attentions d'un côté, et cette abondance de l'autre, ne compensaient déjà plus, ni pour lui ni pour les siens, la suffocation, chaque jour plus grande, dont ils souffraient sur ces sables brûlants et ne pouvaient les délivrer des nuées de moustiques dont ils y étaient dévorés (1).

C'est dans cette condition que, à son retour de Mexico, Teuhtlilé trouva l'armée espagnole. Le général, apprenant la qualité de l'ambassade dont il revenait comme un des chefs, voulut le recevoir avec une pompe militaire propre à imposer à tous les Mexicains. Il s'assit sur un fauteuil, environné de son état-major en tenue de gala. A leur entrée dans la tente, les envoyés de Montézuma se prosternèrent devant lui et l'encensèrent avec leurs cassolettes remplies d'un copal odorant : c'est au milieu des nuages parfumés qui s'en échappaient qu'ils ouvrirent les corbeilles dont les esclaves étaient chargés. Ceux-ci, ayant étendu sur le sol plusieurs nattes d'une grande finesse, y étalèrent les présents que lui envoyait leur maître. C'était un assemblage étrange et confus de boucliers, de cuirasses et de casques ornés d'or et de pierreries, de colliers, de bracelets, de sandales du même genre, d'éventails aux panaches brillants, de poissons, d'oiseaux, d'animaux en or et d'un travail admirable, d'étoffes, de manteaux, de vêtements d'une beauté inappréciable, de mosaïques de plumes, de mille objets, enfin, dont l'ensemble et la richesse remplirent les Espagnols de stupeur et d'avarice. Entre ces dons si rares était le casque emporté par Teuhtlilé pour faire voir à Montézuma, rempli de grains d'or, et deux disques en or et en argent, représentant le soleil, ainsi que divers animaux, aussi grands, chacun, que les roues d'une voiture. Celui du soleil avait trente palmes de circonférence et se trouva évalué à vingt mille écus d'or (2).

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 5, cap. 6.
(2) Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 39. — Gomara, Cronica, etc.,

Le spectacle de tant de richesses et de précieux trésors, en fascinant les Espagnols, décida la perte du monarque aztèque. Jamais ils n'eussent osé rêver un tableau si éblouissant : « Il gonfla d'avarice le cœur de Cortès et de ses compagnons, dit Torquemada (1), et coupa la tête de Montézuma. » De nos jours, combien y en a-t-il parmi nous, qui nous vantons d'être si civilisés et si amis de l'humanité, qui sauraient résister à un pareil appât ? En effet, si la pensée d'entreprendre la conquête de l'empire de l'Anahuac, si fécond en merveilles de tout genre, était encore éloignée de l'esprit des aventuriers castillans, leur général, au contraire, songeait déjà aux moyens de s'en rendre le maître. Cortès n'était pas un ambitieux vulgaire. En voyant les Indiens s'attrouper en foule chaque jour autour de son camp, en remarquant le nombre et la qualité des serviteurs et des esclaves composant le cortége d'un simple mandataire du roi mexicain, il pouvait imaginer aisément ce que devait être un souverain qui commandait à de tels hommes, et la seule inspection des richesses qu'ils venaient de lui apporter suffisait pour lui donner l'idée de sa puissance comme de l'étendue et de la prospérité de ses états. Quelle proie plus belle à saisir, quelle gloire à ajouter à son nom, quelle grandeur et quelle illustration n'y avait-il pas à acquérir, s'il parvenait à joindre ce magnifique fleuron à la couronne de Castille !

Au milieu de ces pensées, si bien faites pour exalter son orgueil, Cortès se disposait à congédier l'ambassadeur mexicain, lorsque celui-ci, s'inclinant de nouveau, lui dit que, puisqu'il

cap. 27. — Herrera, decad. II, lib. 5, cap. 5. — Les auteurs ont été généralement embarrassés depuis cette époque, lorsqu'il s'est agi d'exprimer la valeur exacte des *vingt mille écus* ou *pesos d'or*, dont il est question ici. La lettre écrite par Cortès de la Véra-Cruz à l'empereur Charles-Quint, en donnant la liste des objets qu'il envoya, mentionne le disque d'or et l'estime à *trois mille huit cents* onces d'or, ce qui, au prix habituel des onces espagnoles, équivaut à la somme de 66,800 piastres fortes, ce qui fait, en comptant à fr. 5, c. 35, la somme de 357,380 francs, pour ce seul objet.

1) Monarq. Ind., lib. IV, cap. 17.

avait reçu maintenant tout l'or qu'il pouvait désirer, il était temps qu'il songeât à repartir pour l'orient, d'où il était venu, que sa mission devait être remplie, et que Montézuma s'attendait à ce qu'il se rembarquât avec tous les siens. Cortès, surpris de cette brusque déclaration, répondit qu'il était vivement reconnaissant au monarque des Culhuas de ses présents, mais que cette bonté était pour lui un motif de plus de se rendre à Mexico, pour lui rendre personnellement ses hommages et le remercier de vive voix. Sur ces paroles, Teuhtlilé répliqua d'un ton ferme que son maître se serait estimé heureux de communiquer directement avec lui, mais que la distance entre la capitale et la côte était trop grande pour lui permettre d'avoir une entrevue avec les Espagnols; que le voyage était pénible, semé de périls et de dangers insurmontables. Le général, quoique mortifié de la persistance de l'envoyé dans son refus, réussit, toutefois, à se contenir. Il exprima de nouveau toute la gratitude qu'il éprouvait pour la munificence de Montézuma; mais il fit entendre, en même temps, qu'il lui était impossible de retourner auprès de son propre souverain sans avoir rempli le grand objet de son voyage; qu'après avoir navigué des mers immenses il y aurait peu de difficulté, pour les Espagnols, d'entreprendre par terre quelque chemin que ce pût être. Il termina en disant qu'il priait Teuhtlilé de retourner à Mexico et de faire part au roi de ses souhaits (1).

Alors il lui remit un nouveau présent pour le monarque; mais l'ambassadeur ne parut pas l'agréer cette fois avec le même empressement qu'auparavant; il répéta à Cortès qu'il était assuré d'avance de son refus. Voulant, toutefois, s'acquitter, jusqu'au bout, des instructions qu'il avait reçues, il se décida à reprendre le chemin de la capitale; il y mit la même hâte que la première fois. Montézuma écouta avec une profonde tristesse le message

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 27.

qu'il lui apportait; il y vit plus que jamais la confirmation de ses craintes. Sans rien modifier à ses résolutions, il le chargea de remettre un nouveau présent à Cortès et de redoubler d'efforts pour obtenir sa retraite. Dans l'espoir de donner plus d'efficacité à cette ambassade, il la fit accompagner d'un certain nombre de prêtres, astrologues et magiciens, en leur ordonnant d'obliger, par leurs conjurations, les Espagnols à quitter le sol de l'empire (1). Le corps sacerdotal, redoutant, de son côté, les changements dont leur présence menaçait la religion non moins que l'ordre qui en était le soutien, encourageait de tout son pouvoir les résolutions vacillantes du monarque, en le menaçant de la colère des dieux dont ces étrangers étaient les adversaires.

Pendant que ces choses se passaient à Mexico, une ambassade d'un autre caractère se présentait au camp espagnol; elle était envoyée par le prince Ixtlilxochitl, et sa mission était de nature à exalter toutes les conceptions de Cortès et à encourager plus que jamais le dessein qu'il avait formé de pénétrer dans l'intérieur des états mexicains. Informé, chaque jour, de ce qui se passait à la côte et de l'accueil que les populations voisines paraissaient disposées à faire aux Européens, Ixtlilxochitl, dont le prestige commençait peut-être à baisser, depuis sa réconciliation avec Cacama, s'était résolu à fortifier son usurpation, en s'appuyant sur l'étranger qui menaçait sa patrie. Il n'ignorait aucune des espérances que les adversaires de la maison régnante fondaient sur le retour présumé de Quetzalcohuatl; instruit, d'ailleurs, des terreurs et du découragement auxquels Montézuma était en proie, il se réjouissait d'avance des humiliations réservées au despote et se complaisait dans l'idée ambitieuse de se servir du bras de Cortès pour s'élever sur les débris du trône de Mexico. Ses envoyés, ayant été admis auprès du général, leur donnèrent la bienvenue au nom de leur maître; ils l'informèrent de tous les détails

1 Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, lib. XII, cap. 8.

de la querelle qui avait existé entre lui et ses frères, soutenus par leur oncle Montézuma, et ne lui cachèrent rien de ce qui pouvait l'éclairer sur la situation et le mouvement des esprits dans les diverses provinces de l'empire. Pour terminer, ils lui offrirent son alliance à la condition de l'aider à venger les injures de son père Nezahualpilli et à délivrer le royaume de Tetzcuco des mains des usurpateurs. Cette députation était accompagnée, comme les autres, d'un riche présent en étoffes précieuses, en plumes et en or; mais leur valeur s'éclipsa cette fois devant l'importance des renseignements que venaient de lui communiquer les ambassadeurs. Après les avoir écoutés avec une bienveillance marquée, Cortès les congédia, en leur donnant les assurances les plus complètes d'amitié pour leur maître, et en leur promettant qu'il ne tarderait pas longtemps à aller le trouver en personne dans l'Anahuac (1).

Rien ne pouvait arriver de plus à propos pour les Espagnols que cette députation. Quelque confiance que leur chef parût avoir dans sa fortune, ses compagnons restaient encore inquiets et incertains sur le parti qu'il y avait à prendre. Les plus hardis et les plus clairvoyants, comprenant dès lors la possibilité de faire la conquête de ces régions magnifiques, étaient déterminés à braver tous les dangers pour se mettre en possession de si grands trésors. D'autres, jugeant de la force des Mexicains par les richesses mêmes qu'ils avaient fait briller à leurs regards, prétendaient que c'était une folie de songer à attaquer un si grand état avec une poignée d'hommes, manquant de tout, affaiblis déjà par les maladies particulières au climat, qui en avaient fait périr plusieurs, et surtout sans avoir d'avance un appui bien certain dans le pays. Cortès applaudissait intérieurement à ceux qui tenaient pour les résolutions hardies : suffisamment éclairé maintenant sur les divisions intestines de l'empire, il espérait, en soutenant l'un ou l'autre

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tome II, chap. 80.

des deux partis, arriver à les anéantir lorsque leurs luttes les auraient épuisés également (1), et cherchait naturellement à s'appuyer sur ceux dont les espérances concouraient à l'exécution des plans qu'il avait formés.

Depuis le moment où Vélasquez avait tenté de le dépouiller de l'autorité qu'il lui avait confiée, Cortès avait senti la nécessité de n'avoir plus avec le gouvernement de Cuba aucune relation, et, dans la crainte de lui voir traverser ses opérations, il ne demandait que l'occasion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue, il n'avait rien négligé pour s'assurer de ses soldats : ses talents pour le commandement lui méritèrent aisément leur estime, et il n'eut guère de difficulté à gagner leur affection. Parmi des aventuriers de même rang, faisant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevait pas un général assez au-dessus de ses subordonnés pour ne pas établir entre eux un commerce continuel. Cortès profita habilement de cette circonstance pour s'insinuer dans leur esprit par sa condescendance et ses manières adroites, en permettant même à quelques-uns de trafiquer, pour leur compte, avec les Indiens, ce qui était directement contraire aux ordres de Vélasquez (2); enfin, en enflammant les espérances de tous, il réussit à s'attacher la plupart de ses compagnons, au point que la plupart oublièrent que l'armement avait été fait sous l'autorité et aux dépens d'un autre que Cortès.

Cependant, quelle que fût la diversité de leurs pensées, tous comprenaient également qu'il était temps de quitter la plage sablonneuse où ils étaient fixés depuis tant de jours, et dont l'insalubrité commençait à exercer sur eux ses tristes effets; ils étaient exposés, presque sans recours, aux ardeurs d'un soleil vertical, sur un sol environné de marécages pestilentiels (3), dévorés d'in-

(1) Id., ibid.

(2) Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 41.

(3) Toutes ces côtes étaient fort peuplées à cette époque; mais les Indiens qui n'avaient pas besoin de ports de mer, situés précisément sur le rivage,

sectes venimeux qui ne leur laissaient de repos ni de jour ni de nuit. Déjà trente de leurs compagnons avaient succombé à leurs souffrances, nombre considérable pour une si petite armée, et ils avaient eu la douleur de les enterrer dans les dunes voisines. L'empressement des Indiens pouvait, d'ailleurs, décroître d'un moment à l'autre, si rien ne se faisait pour exciter leur zèle, et, d'un autre côté, les navires, ancrés en vue de l'île de San-Juan de Ulua, étaient exposés à se perdre au premier vent du nord qui viendrait à souffler dans ces parages. Dans cette disposition, Cortès songea à faire reconnaître la côte, afin de commencer par les mettre à l'abri ; il chargea de cette expédition le capitaine Francisco de Montéjo, à qui il donna deux bâtiments, avec le pilote Alaminos, en leur ordonnant de longer le rivage vers le nord.

C'est dans cet intervalle que Teuhtlilé retourna au camp, après une absence de dix jours. Le présent qu'il apportait était moins considérable que le premier ; il ne laissa pas, toutefois, de réjouir les regards des avides Castillans : il consistait en objets d'or et d'argent, en étoffes de poil de lapin, de coton et de plumes non moins riches et non moins variées que celles qu'ils avaient déjà reçues (1). Pendant que les ambassadeurs mexicains les étalaient devant le général, les enchanteurs envoyés, avec eux, par Montézuma s'occupaient, non loin de là, à sacrifier un certain nombre de victimes humaines : de leur sang ils arrosèrent des galettes fraîchement cuites, et les firent porter dans la tente de Cortès et de ses compagnons. A l'aspect de ce mets abominable, ils reculèrent avec horreur et chassèrent du camp tous ceux qui s'en étaient chargés. Cette conduite ne pouvait étonner considérablement les Mexicains qui les regardaient comme les représentants de Quetzalco-

avaient généralement leurs villes à une lieue ou deux à l'intérieur et d'ordinaire placées sur les hauteurs. Après cela, il faut ajouter qu'ils étaient habitués à ce climat, où ils étaient nés, et que le pays, étant admirablement cultivé, était, en outre, entrecoupé d'une multitude de canaux fort bien entretenus, par où les eaux s'écoulaient, en assainissant le marécage.

(1) Herrera, Hist. gen., decad II, lib. 5, cap. 6.

huatl ; ils n'en furent pas moins frappés, et ils se disaient les uns aux autres : « Les dieux de ces hommes-là ne sont pas comme « les nôtres, qui s'abreuvent de sang humain. Ceux-ci sont des « êtres célestes qu'il faut apaiser avec des mets plus purs (1). » Quant à Teuhtlilé, sans se laisser décourager par ce mauvais succès, il répéta au général les ordres de Montézuma et des rois ses collègues ; il ajouta que, s'il persistait à demeurer, il l'abandonnerait sur la plage et défendrait aux habitants du voisinage de continuer à porter des vivres au camp (2).

Mais le temps était passé où les Mexicains pouvaient menacer. Cortès en savait déjà trop sur leur situation intérieure pour reculer dans son entreprise ; aussi répondit-il froidement à Teuhtlilé qu'il lui était impossible de renoncer à la promesse qu'il avait faite à son maître d'aller à Mexico. Et, se retournant vers ses officiers occupés à admirer la richesse des dons étalés devant eux, il s'écria d'un ton à faire comprendre la portée de ses vues : « En vérité, le prince qui nous envoie ces choses est bien riche « et bien puissant, et, malgré les difficultés du voyage, je ne « doute pas que nous n'allions un jour lui rendre visite dans sa « capitale. »

Les ambassadeurs prirent alors congé des Espagnols et sortirent brusquement du camp, avec des regards et des gestes exprimant leur ressentiment. Le lendemain, il ne parut aucun des Indiens qui avaient coutume de le fréquenter en si grand nombre et d'y apporter les provisions qu'ils échangeaient avec les soldats. Cortès, avec sa présence d'esprit habituelle, fit aussitôt transporter à bord tous les vivres qui restaient et donna ordre de disposer les choses de façon à n'avoir à craindre aucune espèce d'éventualité (3). Tout commerce parut cesser alors, et l'on s'attendait plus ou moins à voir commencer les hostilités. Cet évé-

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, lib. XII, cap. 8.
(2) Gomara, Cronica, etc., cap. 29.
(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 18.

nement, quoiqu'on eût dû le prévoir, causa parmi les Espagnols une consternation subite qui enhardit considérablement les adversaires de Cortès, et il eut à essuyer de nouveau les mêmes difficultés qu'à Cuba. Vélasquez avait conservé beaucoup d'amis dans les rangs de l'armée : exaspérés par les incommodités de leur séjour sur cette plage déserte, ils commencèrent à murmurer de toutes parts contre le général, et l'oisiveté à laquelle ils se voyaient condamnés depuis que les Indiens cessaient de venir au camp, en rendant leur condition plus insupportable, leur laissait le loisir d'exhaler leur bile tout à l'aise.

Le retour de Montéjo, après un voyage de douze jours, apporta quelque diversion à cette situation pénible. Il avait couru jusqu'à Panuco et, sur toute la côte, n'avait découvert qu'un seul endroit qui parût suffisamment abrité contre les vents du nord; mais il ajouta l'agréable nouvelle qu'autour de ce lieu la contrée offrait les ressources les plus complètes pour un bon campement, d'excellents pâturages, de l'eau en abondance, un air pur et embaumé, et, à une courte distance dans les terres, une ville dont l'apparence était de nature à les compenser amplement de la tristesse de leur séjour actuel. C'était celle de Quiahuiztlan, capitale d'une des principales seigneuries totonaques, soumise à peine depuis vingt-cinq ans à la puissance mexicaine (1). Sur ce rapport, Cortès réunit ses officiers en conseil, et, après une délibération de courte durée, on résolut à changer de localité, afin de se transporter au port décrit par Montéjo.

Cette résolution ne manqua pas d'exciter de nouveaux murmures parmi les partisans de Vélasquez. Le général, quelque mécontent qu'il pût être de ces manifestations, chercha à les apaiser avec douceur : il leur représenta que la Providence, qui leur avait déjà donné tant de marques de faveur, ne pouvait

(1) Quiahuiztlan, orthographié, avec raison, en italien, par Clavigero, Chiahuitztlan (prononcez Kiahouitztlan), de Quiahuitl, la pluie, c'est-à-dire, lieu abondant en pluie, comme toute la côte voisine de Xalapa.

les abandonner maintenant, et qu'elle ne tarderait pas à signaler de nouveau sa protection. Il était, en effet, dans la destinée de ce grand homme de voir se réaliser presque toujours ses prévisions d'une façon extraordinaire. Dans le temps qu'il travaillait à persuader ses compagnons, un soldat de son armée, nommé Bernal Dias del Castillo, et qui depuis fut l'historien de la vie de ce conquérant, étant de vedette à l'entrée du camp (1), signala tout à coup trois indigènes qui s'avançaient avec précaution le long de la plage. Il les laissa arriver jusqu'à lui : le saluant avec humilité, ils lui donnèrent à comprendre, par leurs signes, qu'ils désiraient être admis devant le général. Lorsqu'ils furent en sa présence, on remarqua qu'il y avait quelque différence entre leur costume et celui des autres Indiens; leur langue également était nouvelle; mais il s'en trouva deux qui parlaient le mexicain, et Marina leur servit d'interprète comme à l'ordinaire. Après avoir souhaité la bienvenue à Cortès, ils lui apprirent qu'ils étaient envoyés par leur maître Tlacochcalcatl, prince de Cempoallan (2), pour savoir qui ils étaient et ce qu'ils désiraient; que, ayant appris ce qui s'était passé dans les états de Tabasco, il se serait empressé déjà de lui envoyer des ambassadeurs, sans la crainte qu'il avait qu'ils ne se rencontrassent avec ceux de Culhua.

Cortès, ravi de ces ouvertures, demanda aux Totonaques où était Cempoallan. Ils répondirent que c'était une ville située seulement à une journée de marche du lieu où ils étaient, et qu'à mi-chemin il y avait une rivière qui servait de limite entre les terres de Tlacochcalcatl et celles qui étaient du domaine direct de Montézuma; ils ajoutèrent que leur pays, quoique gouverné par un souverain indépendant, ayant été conquis par les Mexicains, était du nombre des provinces tributaires, mais que le prince et ses sujets

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 41.

(2) Ce nom, qui était aussi un titre chez les Mexicains, est donné à ce prince dans la liste des princes tributaires de Montézuma, à la fin du Codex Chimalpopoca. C'est aussi celui que lui donne Sahagun (lib. XII, cap. 10).

n'étaient retenus que par la force, et qu'ils ne demandaient pas mieux que d'avoir une occasion pour secouer leur tyrannie.

Cortès écouta ces nouvelles avec une joie mal déguisée; elles confirmaient admirablement tout ce qu'il avait appris des envoyés d'Ixtlilxochitl et mettaient, pour ainsi dire, sous sa main un auxiliaire puissant sur lequel il pourrait bientôt s'appuyer pour la réalisation de ses desseins. Cempoallan était la capitale de la plus grande et de la plus riche des provinces totonaques qui avaient été, plus d'une fois, le grenier des Mexicains et des Acolhuas en des temps de famine. C'était dans les montagnes voisines de cette ville que s'élevaient ces fameux monastères de Quaquiles, ou abstinents, continuellement livrés à l'étude, dont il a été question ailleurs, et occupés à demander aux dieux la cessation des sacrifices humains. À la nouvelle de ce qui se passait sur le rivage de Chalchiuhcuecan, ils avaient dû concevoir l'espérance de voir enfin le ciel exaucer leurs prières, et il ne serait pas impossible que leurs conseils eussent été de quelque poids dans la détermination du prince. Cortès fit aux envoyés de Tlacochcalcatl un accueil plein d'amitié; il leur fit voir ses troupes, ses armes et ses navires, et leur ayant remis des présents pour leur maître, il les congédia, en leur promettant d'aller bientôt le saluer en personne (1).

Au moment où il pensait mettre ce dessein à exécution, ses adversaires, inquiets des conséquences qu'il devait avoir pour la fortune de Vélasquez, dont Cortès paraissait, plus que jamais, disposé à se rendre indépendant, cabalèrent ouvertement contre lui; non contents de désapprouver ses projets, ils chargèrent l'un d'entre les mécontents de lui faire des remontrances sur l'imprudence qu'il y avait à tenter la conquête d'un grand empire avec des forces si insuffisantes, et de le presser de retourner à Cuba pour ravitailler la flotte et augmenter son armée. Diégo de Ordaz,

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 28. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 5, cap. 2.

un de ses principaux officiers, fut chargé de cette commission ; il s'en acquitta avec toute la rudesse d'un soldat, en lui assurant que ses paroles exprimaient le sentiment de tous. Cortès l'écouta sans aucune apparence d'émotion ; mais, avec la connaissance qu'il avait du caractère de ses soldats, prévoyant la manière dont ils recevraient une proposition qui renversait en un instant les espérances flatteuses qu'ils avaient nourries, il porta la dissimulation jusqu'au point de paraître abandonner ses propres mesures pour se prêter aux représentations d'Ordaz, et il donna des ordres pour que l'armée se tînt prête, le jour suivant, à se rembarquer pour Cuba (1).

Cet artifice produisit tout le résultat qu'il en attendait. Il n'y eut qu'un cri dans toute l'armée, et plusieurs même de ceux qui avaient montré le plus d'ardeur pour demander le départ sentirent tomber leur résolution. Les émissaires de Cortès se joignant à eux enflammèrent leur dépit : la fermentation devint générale. Les soldats, prêts à se mutiner, accusaient les amis de Vélasquez de préférer les intérêts privés d'un sujet à ceux de la couronne, et tous demandaient avec empressement à parler à leur chef. Celui-ci ne se fit pas presser trop longtemps. A sa vue, ils exprimèrent tout d'une voix l'étonnement et l'indignation qu'ils éprouvaient de l'avis qu'ils venaient de recevoir ; ils le conjurèrent de révoquer les ordres qu'il avait donnés et de travailler sans délai à fonder une colonie, ainsi qu'il leur avait été promis dans l'intérêt de leur gloire et pour l'avantage de la patrie et de la religion. Leur langage, empreint d'une franchise brutale, était loin de déplaire à Cortès ; il affecta cependant d'être surpris de ce qu'il entendait, et demanda du temps pour réfléchir. Le lendemain, ayant réuni tout le monde, il parla longuement sur les difficultés de leur entreprise. Il déclara ensuite qu'il n'avait donné l'ordre pour le rembarquement que dans la persuasion que

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 42 — Torquemada, Mon. Ind., lib. IV, cap. 18.

c'était le désir général des troupes; qu'il avait, pour cela, sacrifié sa propre opinion par déférence pour celle qu'il croyait être la leur, quoiqu'il eût toujours eu le dessein de fonder un établissement sur la côte, pour pénétrer ensuite dans l'intérieur du pays; mais qu'il était heureux de voir qu'il s'était trompé. En conséquence, il allait reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle, assuré qu'il était de les conduire, par le chemin de la victoire, à la fortune que leur méritaient leur constance et leur valeur.

Cette déclaration fut saluée d'acclamations unanimes. Sans laisser à ses compagnons le temps de réfléchir sur le parti qu'on venait de prendre, Cortès s'occupa sur-le-champ de l'exécution; il assembla les principaux de l'armée, et, d'après leur suffrage, ayant formé un conseil, il nomma des magistrats qu'il revêtit de la plus grande autorité possible. La colonie fut établie sur le modèle de l'administration espagnole : les magistrats furent distingués par les mêmes titres et les mêmes marques de dignité, et on leur conféra les mêmes emplois. On ne choisit, pour remplir les places, que ceux des officiers de Cortès qui lui étaient entièrement dévoués, et les actes de leur élection et de leur nomination furent dressés au nom des souverains de l'Espagne, sans y faire mention d'aucune dépendance de Vélasquez. C'est ainsi, dit avec à-propos l'historien moderne de Fernand Cortès(1), que, d'un trait de plume, un campement militaire fut transformé en une communauté civile. Telle fut l'origine de la Villa-Rica de la Véra-Cruz, nom qu'on donna à la nouvelle colonie en mémoire du jour où l'armée avait opéré son débarquement sur cette plage (2).

(1) Prescott, History of the conquest of Mexico, book II, chap. 7.

(2) Herrera, ibid. ut sup. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 18. La ville matérielle de la Véra-Cruz ne fut pas fondée immédiatement ni au lieu où étaient alors les Espagnols. La première colonie de ce nom eut lieu, en 1519, près du port voisin de Quiahuiztlan, et a conservé le nom de Villa-Rica; la seconde, nommée actuellement la Antigua, fut fondée en 1523 ou 1524, et la troisième ou nouvelle Véra-Cruz, connue aujourd'hui sous ce nom,

La première séance de la nouvelle municipalité fut signalée par un acte de haute importance. Dès qu'elle eut été réunie, Cortès, poussant jusqu'au bout la dissimulation, fit demander la permission de s'y présenter, et, s'approchant avec une contenance respectueuse, propre à relever la dignité de l'assemblée et à donner un exemple de soumission à son autorité, il prononça un long discours sur les devoirs qui incombaient aux nouveaux magistrats ; il fit remarquer avec adresse que, étant revêtus de l'autorité suprême, il les considérait comme exerçant toute celle du souverain et comme représentant sa personne royale. Qu'en conséquence, toute autorité privée cessant devant la leur, il croyait qu'il était de son devoir de prouver, tout le premier, son obéissance, en déposant entre leurs mains les pouvoirs qu'il tenait de Vélasquez.

Cortès avait concerté toutes ces mesures avec ses partisans les plus fidèles, et préparé, avec habileté, les autres membres du conseil à prendre des résolutions d'accord avec ses désirs. On accepta sa démission, et, comme la prospérité continue qui avait jusque-là couronné son expédition était une preuve incontestable de son talent pour le commandement, ils le nommèrent, tout d'une voix, capitaine général et juge suprême de la colonie, en ordonnant que sa commission lui serait expédiée au nom des rois catholiques, avec les pouvoirs les plus étendus, et qu'il les exercerait jusqu'à ce que la volonté royale fût connue. Afin que ces résolutions ne pussent pas être considérées comme une intrigue du conseil, on les communiqua aux troupes, qui ratifièrent le choix du général avec de grands applaudissements, et tous

fut fondée par ordre du comte de Monterey, vice-roi de Mexico, vers la fin du XVIe siècle, ou au commencement du XVIIe, et reçut le titre de cité en 1615. La raison de cette dernière translation fut apparemment la nécessité de la mettre à couvert des flibustiers, en lui donnant pour défense la forteresse de San-Juan de Ulua. De cette sorte, la Véra-Cruz revint au lieu même où son plan avait été primitivement conçu et où son premier magistrat avait été institué.

jurèrent de verser leur sang pour la défense de son autorité.

Ayant heureusement accompli ses desseins et secoué la dépendance gênante où il était du gouverneur de Cuba, Cortès accepta, avec beaucoup de respect pour le conseil et de reconnaissance pour l'armée, la commission qu'on lui donnait. Il prit avec sa nouvelle charge un air plus imposant, et entra dans l'exercice des pouvoirs presque illimités qu'il venait de recevoir. Il ne s'était regardé jusqu'à ce moment que comme le député d'un simple sujet; il commença à agir alors comme le représentant de son souverain. Les amis de Vélasquez, prévoyant toutes les suites de ce changement, ne purent demeurer plus longtemps spectateurs oisifs de ce qui se passait. Ils se récrièrent ouvertement contre le procédé du conseil, qu'ils regardaient comme illégal, et contre la conduite de l'armée, qu'ils traitaient de désobéissance. Cortès, sentant la nécessité de prévenir de bonne heure, par un acte de vigueur, les effets de ces discours séditieux, fit arrêter Ordaz, Escudero et Vélasquez de Léon, neveu du gouverneur, qui étaient les chefs de cette faction, et les envoya aux fers à bord de la flotte. Leurs partisans, effrayés et confondus, restèrent tranquilles. Mais Cortès, qui avait plus d'envie de rappeler à lui que de punir ces officiers dont il connaissait le mérite, travailla à gagner leur amitié avec tant d'assiduité et d'adresse, qu'il finit par se les concilier, au point que, dans les circonstances les plus délicates, ni leur liaison avec le gouverneur de Cuba, ni le souvenir du traitement qu'ils avaient essuyé, ne réussirent jamais à les détacher de ses intérêts (1). Dans cette occasion, ainsi que dans bien d'autres, également critiques pour sa fortune et sa renommée, il dut, en grande partie, ses succès à l'or du Mexique, qu'il distribuait, avec une habile profusion, à ses ennemis comme à ses amis (2).

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 42, 43. — Gomara, Cronica, etc., cap. 30, 31. — Herrera, decad. II, lib. 5, cap. 7.

(2) Bernal Dias, ibid., cap. 44.

Assuré, désormais, de la coopération de tous et libre d'agir d'après les inspirations de son génie, Cortès songea à mettre à exécution les grands desseins qu'il avait conçus. En recevant le commandement suprême, il s'était dépouillé de ce qu'il y avait encore en lui de l'aventurier; au lieu d'un peu d'or, il sentait que c'était un empire qu'il allait conquérir. Il fit transporter à bord l'artillerie et les provisions, avec ordre de continuer à longer la côte jusqu'aux environs de Quiahuiztlan, et se mit en marche avec l'armée, traînant après lui deux petites pièces de campagne, et suivi de ses Indiens de charge de Cuba. La route n'avait rien d'attrayant : c'étaient toujours les mêmes sables ardents, bornés, d'un côté, par la mer; de l'autre, par les hautes montagnes de la Cordillière, où dominaient le Nauhcampatepetl et le pic neigeux de l'Ahuilizapan (1).

Au bout de quelques heures, ils passèrent la rivière aujourd'hui connue sous le nom de Chachalaca (2) : c'était la frontière naturelle de la principauté de Cempoallan. Sur l'autre rive, ils découvrirent plusieurs grands villages, mais que la terreur fit aussitôt abandonner par ses habitants; celui où ils entrèrent était orné de plusieurs teocallis encore teints de sang fraîchement répandu. Ils y passèrent la nuit, et, le lendemain, ils continuèrent leur marche à l'intérieur de la campagne, traversant de grandes savanes peuplées de gibier. Ils étaient dans la direction de la cité de Cempoallan ; Tlacochcalcatl, averti de leur approche par les chefs des villages qu'ils avaient laissés derrière eux, les renvoya au-devant de Cortès, pour l'inviter, de sa part, à honorer sa capitale de sa présence. On lui offrit, en même temps un supplément considérable de pain frais, de fruits et de poules pour l'approvisionnement de son armée. Le général le remercia de sa courtoisie et alla dormir dans une localité peu éloignée de la ville. Au

(1) Actuellement le coffre de Perote et le pic d'Orizaba.

(2) C'est la rivière à l'embouchure de laquelle fut bâtie la seconde Véra-Cruz, aujourd'hui la Antigua.

lever du soleil, il se remit en chemin, mais en disposant prudemment son artillerie et ses forces de manière à se trouver prêt à toute éventualité (1).

Cempoallan était situé au pied des montagnes, dans une plaine fertile, à une lieue et demie environ des bords de la mer; deux rivières, aux eaux transparentes et pures, entouraient son enceinte, roulant tantôt libres au milieu de la prairie, tantôt sous des bocages enchanteurs, ornés en profusion des richesses de la nature tropicale. La ville, proprement dite, environnée de jardins délicieux, était ornée d'édifices somptueux dont les murs, brunis à la chaux, donnèrent à penser, aux premiers soldats qui les aperçurent, qu'elle était bâtie d'argent (2). Vingt des principaux seigneurs de la cour du prince, richement vêtus, chacun tenant à la main un bouquet de fleurs artistement composé, sortirent à plus d'une lieue à la rencontre de Cortès : ils le saluèrent avec une profonde révérence, le priant de vouloir bien excuser leur souverain de ce qu'il ne se présentait pas en personne; mais qu'il était si gros et si pesant, qu'il avait de la peine à marcher; qu'il souhaitait la bienvenue au général et l'attendait à son palais. Après ce compliment, tous ensemble continuèrent à s'avancer, tantôt entre des jardins aux frais ombrages, tantôt entre une ligne de maisons de l'aspect le plus riant. Une population considérable se pressait à toutes les avenues, curieuse de contempler ces étrangers dont on racontait tant de merveilles. Les femmes surtout montraient un empressement incroyable : un grand nombre de dames du plus haut rang, accompagnées de leurs esclaves ou de leurs suivantes, s'étaient mêlées à la foule, manifestant leur étonnement par un babil et un rire enfantins. Elles s'approchaient sans crainte

(1) Torquemada, lib. IV, cap. 17. — Gomara, Cronica, etc., cap. 32.

(2) Torquemada, ibid. — Cempoallan, ajoute cet auteur, était alors une fort grande ville, fort peuplée. Dès les premiers temps de la conquête, elle tomba en décadence et au temps où Torquemada écrivait, c'est-à-dire, au commencement du XVIIe siècle, cette ville n'avait plus un seul habitant; suivant Herrera, elle était à une lieue et demie de la côte.

des Espagnols, leur jetant des fleurs et leur offrant des bouquets. Cortès, entre autres, en reçut un dont tous les conquérants ont vanté la richesse, la beauté et l'exquise composition; en passant dans une des rues, on lui passa autour du cou une guirlande d'un travail non moins ravissant (1). Tous voyaient également en eux leurs libérateurs et les vengeurs de la religion et de la patrie opprimées.

A l'entrée des bâtiments qui bordaient la place principale, Tlacochcalcatl attendait le général; il était entouré d'un certain nombre d'anciens à l'aspect vénérable, et soutenu, sous les hanches, par deux nobles de sa cour. Après l'échange des premières politesses, il fit mettre les Espagnols en possession des logements qu'on leur avait préparés à l'avance dans l'enceinte du grand temple. C'était la position la plus favorable que Cortès pût souhaiter; il plaça partout des sentinelles, et donna des ordres sévères pour empêcher que les soldats ne commissent aucun désordre dans la ville. En voyant la beauté et la grandeur des édifices, l'amabilité des habitants, l'aisance dont ils paraissaient jouir, l'abondance et la variété des vivres dont on pourvoyait leurs quartiers, tous, sans exception, s'applaudissaient d'avoir écouté les conseils de leur chef, et demandaient à planter leur demeure dans cette région heureuse (2).

Le jour suivant, Tlacochcalcatl alla faire en personne sa visite à Cortès; il était accompagné d'un grand nombre de gentilshommes et de serviteurs chargés de riches présents. Celui-ci lui offrit, en retour, divers objets d'Europe dont ils parurent fort satisfaits. Il lui rendit ensuite sa visite, se faisant accompagner de ses officiers et d'un piquet de cinquante soldats. Le palais de Tlacochcalcatl, bâti de pierres sculptées, occupait le sommet d'une suite de terrasses. Le général entra seul avec ses officiers, Marina

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 5, cap. 8. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 19.

(2) Herrera, ibid. — Gomara, Cronica de N.-España, cap. 32.

et Aguilar. Dans une longue conférence qu'ils eurent ensemble, il apprit, en faisant au prince une série de questions captieuses, tous les détails de l'oppression qui pesait sur lui et sur les autres provinces conquises : Tlacochcalcatl lui confia les projets de ligue existant déjà entre Ixtlilxochitl, Tlaxcallan et les principautés totonaques dont Cempoallan était la principale. Mais, tout en parlant ainsi, il ne cessait de s'appesantir sur la grandeur et la puissance de Montézuma et de ses collègues, les rois de Tetzcuco et de Tlacopan, dont l'alliance faisait leur principale force. Cortès l'écouta avec beaucoup d'attention, opposa à la puissance des souverains de l'Anahuac celle de l'empereur son maître, qui l'avait envoyé dans ces contrées, disait-il, pour secourir les opprimés et abattre la tyrannie mexicaine. En même temps qu'il engageait le prince totonaque à se mettre sous sa protection, il lui représentait la vanité des idoles, et cherchait à lui persuader de renoncer à un culte abominable, pour adorer le seul Dieu, créateur du ciel et de la terre; Tlacochcalcatl, étonné, répondit que ses dieux n'étaient pas moins puissants, et répéta que Montézuma était un monarque également redoutable. Le général répliqua qu'elle n'était rien à comparer à celle de son maître, et, lui remettant sous les yeux le tableau des combats livrés à Tabasco, s'écria avec emphase qu'un seul soldat castillan était plus fort qu'une armée mexicaine. Il se retira, laissant le prince de Cempoallan plus qu'à demi ébranlé et à peu près résolu à s'appuyer sur l'alliance espagnole (1).

De retour dans ses quartiers, il fit part à ses officiers du résultat de sa conférence; il réussit à leur communiquer en même temps son enthousiasme et à leur faire fermer les yeux sur les dangers inévitables d'une si grande entreprise. Dans l'avenir magnifique qui s'entr'ouvrait devant leur cupidité et leur ambition, rien ne leur paraissait désormais capable de les arrêter.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 20. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, cap. 81. — Gomara, ibid., cap. 33.

Informé de l'arrivée de sa flotte au port de Quiahuiztlan, il annonça quelques jours après son dessein d'aller la visiter, afin de mettre la dernière main à l'œuvre de la colonie. Tlacochcalcatl, à qui il promit de revenir promptement, lui fit un nouveau présent en or et en pierreries ; il lui fournit des tlamèmes ou hommes de charge pour porter les vivres et le bagage de l'armée, qui se mit ensuite en chemin. Quiahuiztlan n'était qu'à quatre lieues de Cempoallan. Les Castillans y arrivèrent de bonne heure dans la matinée ; mais ils trouvèrent la cité déserte, ses habitants ayant été saisis d'une terreur panique sur l'annonce de l'arrivée de ces nouveaux hôtes. Il n'y était resté que quinze nobles personnages qui allèrent les recevoir de la part de leur maître ; ils assurèrent Cortès que celui-ci aurait le plus grand plaisir à le voir et le conduisirent aux quartiers qui lui avaient été préparés. En voyant l'attitude pacifique des étrangers, la ville se repeupla, et, avant la nuit, chacun était rentré dans sa demeure respective. Le seigneur de Quiahuiztlan reçut le général avec non moins de respect et de considération que son collègue : leur conversation roula sur les griefs dont il avait, comme les autres, à se plaindre de la part des Mexicains. Mais ils avaient à peine eu le temps d'entamer leur entretien que l'on annonça l'arrivée de Tlacochcalcatl, qui se présenta un moment après, porté en litière sur les épaules de ses officiers ; il venait prendre part à la conférence et fortifier les résolutions de son voisin. Cortès, enchanté, leur offrit également sa protection et le secours de ses troupes ; malgré le ton de son discours, il ne parvenait pas encore à bannir entièrement leurs inquiétudes à l'endroit de Montézuma, toute leur crainte étant que le grand roi ne vint à être informé de l'accueil qu'ils avaient fait aux étrangers sans son autorisation (1).

Pour jouir de plus de fraîcheur, ils étaient assis dans une salle basse du palais, d'où ils voyaient parfaitement tout ce qui se pas-

(1) Herrera, ibid. ut sup., cap. 10. — Torquemada, ibid., cap. 21. — Ixtlilxochitl, ibid. — Gomara, Cronica, etc., cap. 31.

sait sur la place. Tout à coup il s'y fit un grand tumulte : la foule s'ouvrit avec les démonstrations d'un profond respect, laissant la voie libre à quatre personnages portant, d'une main, une baguette, de l'autre un éventail, et qui s'avançaient avec arrogance au milieu des Totonaques effrayés. C'étaient quatre Calpixques ou intendants du fisc, chargés de recouvrer les tributs; ils étaient accompagnés d'un grand nombre de seigneurs, formant le cortége autour d'eux. A leur aspect, les deux princes, confondus, laissèrent Cortès, et, sans prendre même le temps de lui faire leurs excuses, ils coururent, en tremblant, recevoir les nouveaux venus. Comme ils avaient été pris en flagrant délit, il leur était impossible de nier leur faute; mais ils cherchèrent, par toutes sortes de moyens, à pallier leur conduite et à se faire pardonner le crime d'avoir reçu chez eux les étrangers, sans ordre de Montézuma.

Les quatre officiers mexicains furent servis par la noblesse totonaque, comme si c'eût été le monarque en personne. Ils réprimandèrent durement les deux princes, et, comme une expiation de leur faute, leur commandèrent de faire sacrifier à l'instant vingt victimes, hommes et femmes, afin d'apaiser le courroux céleste. Mais, dans l'intervalle, Cortès, surpris de tout ce qui venait d'arriver, et surtout du brusque départ de Tlacochcalcatl et du seigneur de Quiahuiztlan, en avait demandé l'explication à Marina : sa réponse lui donna une nouvelle mesure de la puissance de Montézuma. Il fit aussitôt appeler en secret les deux princes, et, d'un air indifférent, il leur demanda quels étaient les personnages à qui ils s'étaient empressés de rendre de si grands honneurs. Tlacochcalcatl lui répondit que c'étaient les intendants du fisc royal, et ajouta tristement qu'ils exigeaient immédiatement le sacrifice de vingt victimes humaines, pour satisfaire les dieux offensés de la réception qu'ils avaient faite aux étrangers.

Le général, vivement ému de ces paroles, répéta avec fermeté ce qu'il avait déjà dit auparavant : « Que son maître, l'invincible



empereur de l'Orient, l'avait envoyé pour mettre un terme à cette oppression et en finir désormais avec ces cruelles immolations; que, puisque ces hommes venaient ainsi pour verser le sang innocent, non-seulement il les engageait à rejeter leurs ordres, mais encore à les emprisonner eux-mêmes. » Cette déclaration remplit d'abord d'épouvante les deux princes totonaques, tant c'était une chose inouïe pour eux de résister à des envoyés de Montézuma. Mais Cortès leur rappela toutes leurs souffrances passées et leur démontra que c'était le seul moyen de donner de la consistance à la ligue qu'ils avaient formée et de décider les populations à se déclarer contre les Mexicains. Il ajouta que, pour sa part, il était prêt à les aider de toute sa puissance, et qu'ils pouvaient bannir leurs craintes.

Ce discours produisit tout l'effet qu'il en espérait. Au milieu des joies du festin qui leur avait été servi, les officiers royaux furent arrêtés à l'improviste par les satellites du seigneur de Quiahuiztlan. On les entraîna malgré leur résistance, et ils furent placés, pieds et poings liés, dans une salle voisine du quartier des Espagnols, sous une garde également composée de Totonaques et de Castillans. Le premier pas était fait : il n'y avait plus à reculer pour Quiahuiztlan, et, dès ce moment, le triomphe de Cortès était assuré. Il persuada aux deux princes de faire aussitôt publier, dans toutes les villes et territoires dépendants de leur autorité, qu'on eût à refuser toute espèce de tribut aux agents de l'empire, et que, s'il s'en présentait d'autres par la suite, on eût à les envoyer prisonniers à Cempoallan. C'était combler la mesure de leur révolte. Le seigneur de Quiahuiztlan, une fois entré dans cette voie, ne paraissait plus vouloir s'arrêter. Pour venger ses antiques injures, il voulait immédiatement sacrifier les quatre Mexicains; mais Cortès sut l'en empêcher. Dans la nuit, celui-ci se fit amener les deux principaux, à l'insu des Totonaques; il leur témoigna artificieusement tout le regret qu'il éprouvait de leur prison, et les pria de vouloir bien répéter de

sa part à Montézuma qu'il était son ami et qu'il ne souffrirait pas qu'on lui fît, non plus qu'aux siens, aucune injure. Avec ces paroles et d'autres analogues, il fit conduire, sous bonne garde, les deux prisonniers à la côte voisine, où on les embarqua pour aller les déposer sur la plage de Chalchiuhcuecan, sujette immédiatement à l'empire, et de là ils gagnèrent, sans autre péril, la capitale. Les Totonaques, ignorant ce qui s'était passé, se montrèrent fort irrités, le lendemain, de la fuite des deux Mexicains ; ils auraient infailliblement massacré les deux autres, sans l'intervention du général, qui leur démontra l'inutilité de cette barbarie : il parvint ensuite à se les faire céder comme des ôtages qui pourraient également leur servir dans l'avenir et les envoya à bord de l'escadre; mais il les fit mettre en liberté quelque temps après, et leur permit de retourner à leurs foyers (1).

Le seigneur de Quiahuiztlan n'avait plus, dès lors, d'autre ressource que d'achever de se révolter ouvertement, en exhortant les villes et les villages du Totonacapan à se joindre à lui pour refuser le tribut à Montézuma. C'était le conseil que lui avait donné Cortès. Malgré l'étonnement où cette déclaration jeta les esprits et les habitudes serviles qu'ils avaient contractées vis-à-vis des Mexicains, l'incendie gagna avec une rapidité extraordinaire, tant on était lassé de leur tyrannie. Les plus timides étaient, toutefois, d'avis d'envoyer une ambassade pour apaiser le courroux du monarque ; mais l'habileté de Cortès, la confiance qu'il sut inspirer à tous, avec l'espoir de recouvrer leur indépendance, finirent par calmer toutes les craintes. Sentant, d'ailleurs, qu'ils étaient déjà trop compromis pour espérer d'obtenir leur pardon, les Totonaques adhérèrent entièrement à la volonté des Espagnols et se prononcèrent ouvertement contre leurs oppresseurs. Une alliance se forma entre les diverses provinces de la nation

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 35, 36. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, cap. 81. — Torquemada, Monarq. Ind., lib IV, cap. 21. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 5, cap. 10.

et la couronne de Castille, à laquelle leurs princes et seigneurs prêtèrent serment d'obéissance et de fidélité. Acte public et solennel de cet hommage fut dressé en présence de Godoy, notaire royal. Heureux d'avoir gagné tant de vassaux à son maître, le général, à qui il tardait d'organiser définitivement la nouvelle colonie, prit congé des chefs totonaques, en leur promettant de retourner promptement parmi eux et se rendit au port voisin, où déjà toute la flotte était ancrée depuis plusieurs jours (1).

Grâce à la multiplicité des postes et des courriers établis sur les divers chemins de l'empire, la nouvelle des événements qui s'accomplissaient dans le Totonacapan se propagea dans toutes les provinces avec une incroyable rapidité. La monarchie entière et les nations voisines en furent dans la stupeur, et un grand nombre se convainquirent que, avec l'arrivée de ces merveilleux et redoutables étrangers, le monde ne pouvait tarder à finir. D'autres, avec plus de clairvoyance, considéraient ces choses comme le prélude des changements qui allaient s'opérer dans la religion ainsi que dans l'ordre social. De puissants personnages se retirèrent dans des lieux escarpés, emmenant leurs familles, pour attendre, loin des villes, que le courroux céleste se fût apaisé. On se disait que les signes et les prodiges qu'on avait vus auparavant dénotaient clairement que c'était la volonté divine que tout le monde s'amendât, à moins qu'on voulût s'exposer encore à de plus grands désastres. Chacun était dans l'attente, et la terre américaine entière était prise d'un sentiment de vague terreur et de tristesse (2).

Dans la vallée de l'Anahuac, l'effroi était proportionnellement encore plus grand qu'ailleurs. Les grands étaient frappés des pressentiments les plus funestes; ils devinaient instinctivement les calamités qui allaient fondre sur eux. Les uns s'abandonnaient

(1) Gomara, etc., cap. 36. — Ixtlilxochitl, ibid. ut sup., cap. 81.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 22. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 5, cap. 11.

aux larmes et à la désolation dans le secret de leurs demeures; les autres sortaient dans la ville, interrogeant leurs voisins, et s'informaient, en tremblant, des nouvelles des étrangers. Dans cette confusion, on se demandait encore quelle était cette femme extraordinaire qui les accompagnait, cette Malintzin qui leur servait d'interprète, inconnue de tous, et qui, cependant, parlait avec tant de pureté la langue de l'Anahuac. Pour les uns, c'était un génie, descendu des cieux à dessein pour favoriser leur marche; aux yeux des autres, une magicienne habile qui, comme autrefois Malinaltzin, la sœur de Huitzilopochtli, faisait des hommes ce qu'elle voulait, à l'aide de ses enchantements. Des mères prenaient en soupirant leurs enfants dans leurs bras et, leur caressant doucement la tête, s'écriaient avec angoisse : « Malheureux enfant! « en quel temps es-tu né? Combien de choses verras-tu que n'ont « point vues tes pères; que de travaux et de douleurs tu subiras, « qu'ils n'ont point connus (1)! »

De son côté, Teuhtlilé n'avait cessé, après sa sortie du camp, d'observer les démarches des Espagnols; mais il ne fut pas peu surpris, lorsqu'il eut eu connaissance de leur entrée dans Cempoallan, et de l'accueil empressé que leur avait fait le prince totonaque. Il en envoya aussitôt avis à Montézuma. A cette nouvelle, qui semblait réaliser les prévisions de Cacama, le monarque se troubla plus encore qu'auparavant; son imagination, en lui déroulant de nouveau le tableau des prophéties antiques, tant de fois déjà commentées dans ses frayeurs, lui montra, dans l'alliance des étrangers avec les provinces rebelles, le commencement de sa ruine. Livré aux angoisses de l'incertitude, il renonça pendant quelque temps à habiter le palais des rois, et se retira dans la demeure qu'il avait occupée antérieurement à son exaltation, comme s'il eût voulu, dès ce moment, abandonner une couronne qu'il se sentait incapable de garder. Il s'y livra, sans ménagement, à

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, lib. XII, cap. 9.

son affliction (1), faisant pénitence et offrant des sacrifices dans tous les temples, dans l'espoir d'apaiser encore le courroux de ses divinités offensées. Enfin, ne sachant plus à quels dieux s'adresser, pour avoir des consolations qui ranimassent son courage, il chercha à trouver, dans ceux des nations étrangères, des réponses plus favorables au sujet de la présence des Espagnols dans les terres de son domaine. Au rapport de l'historien du Mixtecapan (2), il envoya alors une ambassade solennelle à Tilantongo, avec prière au prince de cette ville de faire consulter, à ce sujet, l'oracle de Quetzalcohuatl, adoré à Achiuhtla, sous le nom de Cœur du Peuple. Le père du roi exerçait les fonctions de la sacrificature. Les ambassadeurs montèrent au temple, chargés de riches présents de la part de Montézuma, et accompagnés d'une foule nombreuse de nobles et de seigneurs mixtèques, également intéressés à connaître la réponse de l'oracle. Tandis qu'ils offraient les aromates et l'encens accoutumés, le pontife, revêtu de ses ornements sacerdotaux, pénétrait au plus secret du sanctuaire; tout à coup leurs oreilles furent frappées d'un bruit de voix confuses, criant que c'en était fait de la puissance mexicaine, et que leur empire allait finir pour faire place à celui des étrangers. Le grand-prêtre reparut bientôt après, les traits bouleversés par la terreur, et confirma, aux assistants consternés, la triste annonce qu'ils avaient entendue du dehors.

Montézuma en fut promptement informé; mais il venait d'apprendre, vers le même temps, la nouvelle de l'attentat commis par les Totonaques sur la personne de ses intendants à Quiahuiztlan, et, par un de ces revirements étranges dont il donna, plus d'une fois, l'exemple encore avant sa chute, il en éprouva plus de colère et d'indignation que de frayeur. Tout le monde, dans la capitale, ressentit comme lui cet outrage à la majesté royale. Les Mexicains

(1) Id., ibid., cap. 10.
(2) Burgoa, Géogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, cap. 23, fol. 129.

secouèrent la stupeur sous laquelle ils avaient été momentanément accablés, et Montézuma, retrouvant, dans ce moment, l'énergie et la résolution qui n'auraient jamais dû le quitter, donna aussitôt les ordres nécessaires pour châtier promptement un crime inouï depuis tant d'années (1).

Comme l'armée impériale allait se mettre en marche sur Quiahuiztlan, les deux premiers Calpixques, délivrés par Cortès, arrivèrent à Mexico. Sur le compte qu'ils lui rendirent de la générosité avec laquelle le chef des étrangers les avait libérés, comme du message rempli de déférence dont il les avait chargés pour leur souverain, Montézuma sentit tomber toute sa résolution avec sa colère. Touché de la magnanimité apparente de Cortès, il lui envoya une nouvelle ambassade avec de nouveaux présents pour le remercier. Elle était composée de deux de ses neveux, qu'il faisait accompagner, à cause de leur jeunesse, de quatre vieillards de haute considération, avec un grand nombre d'autres personnes de marque. En arrivant au port de Quiahuiztlan, où se trouvait le général, ils demandèrent à lui parler, au nom des rois de Mexico et d'Acolhuacan ; après s'être inclinés avec un profond respect, ils lui dirent que leurs maîtres lui savaient le plus grand gré d'avoir délivré leurs deux serviteurs, et qu'ils le priaient de vouloir bien encore s'interposer en faveur des deux autres : qu'ils pensaient bien que les Espagnols étaient les nouveaux venus annoncés par les prophéties antiques, et qu'en leur considération ils pardonnaient, pour le présent, aux Totonaques, mais que le temps viendrait où ils sauraient les châtier d'une manière exemplaire (2).

Cortès répondit avec courtoisie qu'il remerciait vivement Montézuma de ses attentions; que lui et les autres Espagnols n'avaient cessé de se considérer comme les serviteurs du roi, malgré les mauvais procédés de Teuhtlilé et de Cuitlalpitoc, qui les

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 5, cap. 12.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 22.

avaient abandonnés sans provisions sur la plage, mais qu'il ne pouvait se persuader qu'ils eussent agi de cette sorte par ordre de leur maître. Il ajouta que c'était en conséquence de cet abandon qu'il avait cru devoir s'aboucher avec les populations de Cempoallan et de Quiahuiztlan, qui l'avaient, du reste, parfaitement accueilli. En terminant, il priait le monarque de ne pas s'offenser si on lui refusait le tribut accoutumé, les Totonaques ne pouvant servir à la fois deux maîtres. Ces paroles furent écoutées avec toute sorte de déférence par les envoyés mexicains : le général, voulant leur donner ensuite une idée des moyens dont il disposait, mit ses troupes en ordre de bataille et commanda à sa cavalerie diverses évolutions dont le spectacle imposant ne pouvait manquer de faire de l'impression sur les neveux de Montézuma. Il les congédia ensuite, en leur faisant don de différents objets venus d'Europe.

Les Totonaques, qui s'attendaient tout au moins à une réprimande sévère de leur part, demeurèrent dans l'ébahissement, en voyant qu'ils se retiraient non-seulement sans aucune déclaration hostile, mais en payant de la part de Montézuma tant d'attentions à leurs alliés. Cortès fit venir ensuite le seigneur de Quiahuiztlan ; après lui avoir rappelé sommairement tout ce qu'il lui avait dit précédemment sur l'avantage de l'alliance espagnole, dont il venait de voir un témoignage si frappant, il n'eut pas de peine à lui démontrer que son indépendance et celle de ses confédérés étaient un fait acquis désormais, qu'ils étaient libérés de tout tribut envers les Mexicains, et qu'ils pouvaient se considérer à jamais à l'abri de toute crainte, s'ils restaient fidèles à leurs nouveaux amis. Le Totonaque, émerveillé d'un résultat si extraordinaire, écouta avec un profond respect le discours du général, convaincu que rien ne serait capable de résister à des étrangers qui, de si loin, avaient su exercer un tel empire sur le monarque redouté de l'Anahuac (1).

1 Id., ibid., cap. 23.

Cortès n'avait eu d'autre objet en vue, en se rendant de Cempoallan à Quiahuiztlan avec son armée, que d'assurer la colonie qu'il avait projetée; il ne passa que quelques semaines pour achever de mettre à exécution cette œuvre importante. Son dessein était de fonder une forteresse, capable à la fois de servir de refuge aux Espagnols, en cas de revers, et de point d'appui pour maintenir les Totonaques dans la fidélité qu'ils avaient jurée aux rois catholiques; il voulait, en même temps, y établir un lieu de débarquement pour les nouvelles troupes qui pourraient leur venir d'Espagne ou des Antilles, ainsi qu'un entrepôt pour les effets venant d'Europe ou qui seraient envoyés de l'intérieur des provinces mexicaines. La ville (ou plutôt le village auquel on donna ce nom) fut fondée à une demi-lieue du rocher où s'élevait Quiahuiztlan, dans la plaine qui s'étendait entre cette ville et le port. Cortès fut le premier à mettre la main à l'œuvre, stimulant ainsi les autres par son exemple : les Totonaques arrivèrent en foule pour aider les Espagnols, et bientôt on eut construit une petite forteresse et des maisons en adobe, en état de suffire aux besoins actuels de la colonie (1). Elle reçut le nom de la Villa-Rica de la Véra-Cruz. C'était le premier établissement européen sur les côtes de la Nouvelle-Espagne; il devait être le berceau de tous les autres. C'était la tige de ce grand arbre qui allait couvrir de ses branches le continent américain tout entier, non pour l'abriter sous une ombre bienfaisante, mais, semblable au mancenillier mortifère, pour étouffer les générations indigènes et changer en déserts d'immenses régions, parsemées alors de nations et de cités florissantes.

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 37. — Torquemada, ibid.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Cortès attaque la garnison de Tizaapantzinco. Réduction de cette place. Son retour triomphant à Cempoallan. Le prince de cette ville veut lui faire épouser sa nièce. Cortès en prend occasion pour l'exhorter à quitter le culte des idoles. Effervescence des Espagnols et des Totonaques. Destruction de leurs idoles. Baptême des princesses cempoaltèques. Cortès écrit au roi d'Espagne pour lui rendre compte de sa conduite. Présents qu'il lui envoie. Générosité de l'armée. Conspiration de quelques soldats. Elle est punie. Cortès se résout à détruire ses vaisseaux. Sa grandeur d'âme. Départ de Cempoallan. Commencement de sa marche vers Mexico. L'armée entre dans les montagnes. Son arrivée à Xocotlan. Olintetl, seigneur de cette ville, au nom de Montézuma. Son entrevue avec Cortès. Le général pense à aller à Tlaxcallan. Il y envoie des députés pour demander le passage. Débats dans le sénat à ce sujet. Opposition du vieux Xicotencatl. Cortès part de Xocotlan pour Tlaxcallan. Premières hostilités des Tlaxcaltèques. Retour des députés de Cortès. Grande bataille contre les troupes de la république. Victoire des Espagnols. Ils campent à Teoatzinco. Envoyés de Cortès auprès du jeune Xicotencatl. Réponse altière de ce chef. Nouvelle victoire sur les Tlaxcaltèques. Épouvante de la seigneurie. Elle pense à faire la paix. Attaque nocturne de Xicotencatl sur le camp espagnol. Sa défaite. Soumission de Tlaxcallan. Mutilation des espions tlaxcaltèques. Ambassade mexicaine auprès de Cortès. Xicotencatl au camp espagnol. Il invite ses adversaires à se rendre à Tlaxcallan. Célébration de la paix dans cette ville. Jalousie des ambassadeurs mexicains. Cortès se dispose à entrer dans la capitale de la république.

Tout souriait aux desseins ambitieux de Cortès. Après le départ des princes mexicains, une nouvelle occasion ne tarda pas à s'offrir à lui de confirmer les Totonaques dans l'opinion qu'il leur avait inspirée sur les avantages de l'alliance espagnole. Non loin

de la frontière qui séparait les états de Montézuma de la principauté de Cempoallan, s'élevait, à huit lieues de cette ville, la forteresse de Tizaapantzinco, où, depuis un grand nombre d'années, les chefs de l'empire tenaient une garnison importante, destinée à veiller sur les provinces d'alentour. Malgré les assurances pacifiques du monarque mexicain, les soldats de la garnison n'avaient pas attendu longtemps pour envahir le territoire totonaque et menaçaient actuellement de ravager tout le pays. Dans cette extrémité, Tlacochcalcatl eut recours à ses alliés et envoya des messagers à Cortès pour lui exposer ses craintes et le supplier de ne pas l'abandonner à ses propres forces. Le général vit encore là une occasion de signaler sa puissance et d'attirer sur lui l'attention des peuples voisins. Il s'empressa de reprendre le chemin de Cempoallan et de se mettre à la disposition du prince. Il sortit bientôt après de cette ville, précédé d'une troupe de deux mille Totonaques, vassaux de Tlacochcalcatl, formant son avant-garde. Tizaapantzinco était une ville forte, située au sommet d'un rocher escarpé, baigné par la rivière, et, quoique ses habitants fussent de la même famille que ceux de Cempoallan, leur cité, étant occupée par les Mexicains, servait de refuge à tous les ennemis de la nation totonaque qu'avaient épouvantés les derniers événements de Quiahuiztlan (1).

Au deuxième jour de la marche, la garnison de Tizaapantzinco, s'imaginant n'avoir affaire à d'autres ennemis qu'aux Cempoaltèques, descendit fièrement de son rocher et leur présenta la bataille sous les murs de la forteresse. Cortès choisit ce moment pour déboucher dans la plaine à la tête de sa cavalerie : à l'aspect de ces monstres et des formidables étrangers qui les montaient, l'épouvante saisit les Mexicains; ils se débandèrent aussitôt, s'enfuyant à toute prise vers leur ville. Mais ils furent prévenus par la cavalerie, et, avant qu'ils eussent eu le temps d'y arriver, les Es-

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 36. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 82.

pagnols, mettant pied à terre, escaladaient, avec leur chef, la roche fortifiée où ils espéraient trouver une retraite. Les habitants, voyant ce changement inespéré, sortirent à leur rencontre, précédés des prêtres de tous les temples; ils encensèrent avec humilité les vainqueurs en les suppliant de les épargner. Ils n'avaient pris, en effet, aucune part aux hostilités contre Cempoallan. Le général les accueillit avec bonté et se contenta de les réconcilier avec ses alliés, à qui il remit la garde de la cité conquise, d'où les Mexicains se trouvèrent exclus désormais (1).

Après ce triomphe, si facile et si avantageux, cependant, à la renommée des Espagnols, Cortès retourna aussitôt à Cempoallan. Dans la route, un soldat, nommé Mora, au mépris des ordres rigoureux que l'armée avait reçus, enleva, de force, deux poules à un indigène. Comprenant qu'il y allait de l'intérêt général de maintenir sa réputation à cet égard, le général commanda de le pendre, ce qui fut immédiatement exécuté. Heureusement pour le coupable, Alvarado venant à passer quelques instants après, moins scrupuleux que son chef, et pensant, d'ailleurs, que cet exemple suffirait amplement pour entretenir la crainte, trancha la corde d'un coup d'épée, pendant qu'il vivait encore, et de cette manière le sauva. Ce châtiment n'imposa pas moins à tous, et les Totonaques, qui venaient à peine d'être délivrés de la tyrannie de Montézuma et des exactions de ses intendants, se réjouirent en se voyant sauvegardés par un chef aussi juste que leur paraissait le général espagnol (2).

A la nouvelle de son retour, le prince de Cempoallan sortit de sa capitale au-devant des vainqueurs; il les attendit à quelque distance, abrité sous une tente de feuillage, dans la compagnie des principaux de sa cour. Dès qu'ils parurent, tous les saluèrent

(1 Gomara, ibid. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 5, cap. 12. — Torquemada ne parle pas de la ville ni de la prise de Tizaapantzinco, mais bien d'une ville de Tzimpantzinco, un peu avant l'entrée des Espagnols à Tlaxcallan.

(2) Herrera, ibid., cap. 13.

avec des acclamations d'allégresse et les ramenèrent ensuite en triomphe à leurs quartiers. Tlacochcalcatl témoigna avec chaleur à Cortès combien il était heureux de l'alliance castillane ; en même temps, il lui présenta huit jeunes filles magnifiquement vêtues, le cou et les bras ornés de joyaux d'or et de pierreries, en disant qu'il espérait que les Espagnols les recevraient pour leurs épouses, cette union devant mettre le sceau à leur amitié mutuelle. Il ajouta que l'une d'elles était sa propre nièce, et que, ainsi que ses compagnes, elle était immensément riche, maîtresse de grands domaines et d'un grand nombre de vassaux. Elles étaient arrivées portées en litières sur les épaules de leurs gentilshommes, accompagnées de leurs femmes de service et de leurs esclaves (1).

Cortès, surpris de cette proposition, aurait bien voulu, pour le moment, pouvoir se dispenser de l'accepter ; mais, avec son habileté ordinaire, il répondit poliment, au prince totonaque, qu'il ne verrait aucun inconvénient dans l'offre qu'il lui faisait, si ces dames étaient chrétiennes, puisqu'il était défendu aux enfants de l'Église de contracter aucune alliance avec les adorateurs des faux dieux. Profitant alors d'une occasion si favorable pour prouver son zèle aux yeux de ses soldats, il déclara à Tlacochcalcatl que, s'il souhaitait sincèrement cimenter son alliance avec les Castillans, il fallait qu'il commençât par renoncer aux abominations qui se commettaient journellement en l'honneur de ses idoles et qu'il ouvrît les yeux à la lumière de l'Évangile. Les seigneurs et les prêtres totonaques, présents à cette entrevue, entendirent, avec un égal étonnement, ce discours extraordinaire ; mais, au fond, il n'en manquait pas qui eussent en horreur le sang humain, ainsi que les divinités mexicaines, et qui attendaient de Cortès une manifestation plus catégorique, pour le considérer comme le véritable restaurateur des maximes de Quetzalcohuatl. Leurs espérances, d'ailleurs, n'étaient plus un mystère pour lui, et il n'y a

(1) Herrera, ibid. — Gomara, Cronica, etc., cap. 31.

pas le moindre doute qu'il s'appuyait déjà sur un parti nombreux, quoique encore plus ou moins réservé, lorsqu'il se détermina à briser les idoles de Cempoallan. La plupart, toutefois, répliquèrent avec vivacité que leurs dieux étaient bons ; que c'étaient eux qui continuaient, de temps immémorial, à exaucer leurs prières, en leur donnant la vie avec d'abondantes moissons, et qu'ils étaient résolus à ne jamais délaisser leur culte.

Au milieu de ce débat, les soldats espagnols, voyant de quoi il s'agissait, se pressaient tumultuairement autour de leur chef. Ils n'étaient que trop lassés des rites funestes qu'on ne cessait de célébrer sous leurs yeux dans le grand temple ; mais, plus exaltés que jamais en ce moment par la victoire qu'ils venaient de remporter avec tant d'aisance, ils crièrent, tout d'une voix, qu'il était temps d'en finir avec ces dieux barbares, qui s'abreuvaient de sang. Cette exaltation parut bientôt gagner Cortès lui-même. Agitant son épée, il s'écria que, de gré ou de force, il fallait convertir ces Indiens, et qu'il serait le premier à donner sa vie pour une œuvre si sainte. A l'attitude, aux gestes, à la véhémence de leurs alliés, les Totonaques n'eurent pas de peine à saisir le sens de leurs paroles. S'imaginant déjà voir leurs mains sacriléges se porter sur ses divinités, Tlacochcalcatl se jeta avec effroi au-devant du général, en le conjurant de ne pas s'abandonner à des extrémités si remplies de péril pour tous, et dont l'exécution leur coûterait probablement la vie. Cortès répondit, avec un sourire, qu'il ne redoutait rien, et que, pour mieux leur faire connaître la force de son épée, il allait, le premier, braver le danger dont il le menaçait, et lui montrer l'inanité de ses dieux.

En disant ces mots, il s'élança d'un bond vers le teocalli, et, accompagné d'une cinquantaine de soldats, il en franchit rapidement les degrés. Déjà le bruit de cet attentat s'était répandu dans la ville. La multitude accourait les armes à la main, proférant des cris d'indignation et de colère contre les Castillans : mais Cortès occupait toutes les avenues du temple ; il fit entourer par ses sol-

dats le prince ainsi que les prêtres et les principaux seigneurs présents, en disant que leur vie répondait de leur soumission. En même temps, Marina, interprétant sa pensée avec une admirable présence d'esprit, leur demanda comment ils s'exposaient ainsi, de gaieté de cœur, à perdre tous les fruits de l'alliance espagnole, et à voir leurs amis passer du côté de Montézuma. A ce nom redouté, qui leur rappelait le souvenir si récent de leurs maux passés, tous baissèrent la tête, et Tlacochcalcatl, moins sensible à la colère de ses dieux qu'à la crainte de retomber sous le joug des Mexicains, dit, avec un sentiment profond, qu'il n'était pas digne de toucher à ses divinités, et que, si Cortès voulait les renverser, qu'il prît seul la responsabilité de son sacrilége.

Il n'en fallut pas davantage. Malgré ses larmes, malgré les supplications des prêtres qui croyaient déjà voir la foudre éclater sur leurs têtes, les soldats eurent achevé en quelques instants d'abattre les idoles, dont ils roulèrent, en riant, les débris du haut en bas du teocalli. La foule immobile regardait avec stupeur ces hommes luttant avec ses dieux; mais, en voyant que le ciel restait calme et que ces monstrueuses images, qu'elle était accoutumée à révérer, se laissaient profaner et mutiler sans se venger, elle se demanda avec effroi si ces étrangers, qui avaient l'audace de les chasser de leurs sanctuaires, n'étaient pas eux-mêmes des dieux d'une puissance supérieure (1).

Sur l'ordre de Cortès, des maçons nettoyèrent le lendemain le temple de ses impuretés, et il fut reblanchi à neuf avec la même tranquillité que s'il se fût agi du culte antique. On orna le sanctuaire de riches draperies et de fleurs, et l'image de Marie, tenant dans ses bras l'enfant Jésus, remplaça sur l'autel la divinité cempoaltèque. Dans son ignorance, le peuple crut y voir, peut-être, le symbole de Cihuacohuatl, avec Quetzalcohuatl enfant, dont la représentation avait tant d'analogie avec celle de la Mère de Dieu.

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 5, cap. 13.

Le jour suivant, le père Olmedo y célébra solennellement les saints mystères, les soldats espagnols s'étant chargés de composer le chœur. Le général, après avoir fait couper les cheveux aux prêtres du temple, les obligea à quitter leurs robes noires, pour se vêtir de blanc (1), et à assister à la messe avec toute la noblesse du pays. Il leur fit ensuite un discours pathétique, qui fut traduit par Marina, sur le changement qui venait de s'opérer, et sur la douce simplicité du culte de la sainte Vierge, si différent des rites sanglants qu'il venait d'abolir parmi eux. Il acheva, en disant à Tlacochcalcatl qu'il pouvait désormais accepter ses offres, relativement aux filles des seigneurs de Cempoallan. Elles furent baptisées en sa présence ; la nièce du prince reçut le nom de doña Catalina, et demeura avec le général (2) ; une autre, qui était la fille d'un riche gentilhomme nommé Cuexco, prit celui de doña Francisca. Elles restèrent avec les officiers espagnols, ainsi que les six autres, ce dont les Totonaques se montrèrent parfaitement satisfaits.

Avant de retourner à Quiahuiztlan, le général confia le soin du nouveau sanctuaire à quatre d'entre les prêtres totonaques auxquels il avait fait prendre la robe blanche : voulant utiliser la cire, si abondante dans le pays, il leur fit apprendre à faire des cierges, afin d'entretenir un luminaire perpétuel devant les images sacrées qui avaient remplacé les idoles; il leur donna pour surveillant et instructeur dans la foi un vieux soldat du nom de Juan Torrès, que son âge avancé rendait inutile à la guerre

(1) « Andaban vestidos de mantas largas, disent les auteurs, negras y con capillas, como de capas de coro, con otras menores que parecian de frayles dominicos. »

(2) Dans quelle qualité cette princesse demeura-t-elle avec le général et les autres avec ses officiers? Les historiens espagnols n'osent pas l'avouer, mais le laissent entrevoir. Au lieu d'épouses, elles furent leurs concubines et, dans ce but, on les baptisa. Est-ce ainsi que la catholique Espagne devait introduire le christianisme en Amérique? Quelle différence avec ce qui se passa ensuite dans les colonies du Canada, où les missionnaires se montrèrent si rigoureux contre le libertinage des colons avec les sauvagesses et où le gouvernement même fit des lois contre leur concubinage!

et qui se chargea gaiement à demeurer parmi les infidèles, dans l'intérêt du culte divin (1).

L'histoire de cette époque n'a conservé aucun autre souvenir notable relativement à la conversion des Totonaques. On ignore si l'on acheva alors de briser les idoles debout dans les autres temples du pays; il est probable, cependant, que Cortès ne s'en occupa pas davantage, et qu'elles continuèrent quelque temps encore à recevoir les hommages de leurs adorateurs. La religion, aussi bien que l'humanité, retira alors cependant de la présence des Espagnols un fruit dont on ne saurait trop s'applaudir; ce fut la cessation des sacrifices barbares auxquels on était accoutumé et qui demeurèrent abolis dans la plus grande partie de Totonacapan.

De retour à la Villa-Rica de la Véra-Cruz, Cortès y trouva un navire espagnol de Cuba, qui était arrivé au port durant son absence; il portait dix hommes et deux chevaux. Toute faible qu'elle fût, c'était cependant une recrue importante dans les circonstances présentes (2). Le général apprit d'eux que Vélasquez avait reçu de la cour le titre d'Adelantado (3) et l'autorisation de fonder une colonie dans les contrées nouvellement découvertes.

Il y avait déjà trois mois que Cortès était au Mexique. Quoique ce temps n'eût pas été employé constamment à des conquêtes, chaque moment avait cependant été consacré à des opérations d'une grande importance. Par son adresse à s'attacher son armée et à conduire des négociations avec les Indiens, il jetait les fondements de ses succès futurs. Mais, quelque bien concerté que fût son plan, il ne pouvait se dissimuler que son droit au commandement étant émané d'une autorité contestable, la sienne serait

(1) Herrera, ibid. ut supra.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 24.

(3) *Adelantado*, titre inventé pour les conquérants du Nouveau-Monde, du verbe *adelantar*, avancer. Las Casas et d'autres s'en moquent agréablement, en jouant sur le mot. Il signifie littéralement *avancé*, *précoce*.

elle-même chancelante et précaire jusqu'à ce qu'elle eût obtenu la sanction souveraine. Connaissant la faveur dont Vélasquez jouissait dans les conseils du monarque, il sentait que sa ruine serait la conséquence de tous ses actes, s'il ne se hâtait de le prévenir. Dans cette vue, il persuada aux magistrats de la colonie d'adresser au roi une lettre contenant un long détail de leurs services, avec une description pompeuse des richesses du pays et des succès qu'ils y avaient obtenus; il les engagea à ne rien omettre pour justifier la conduite qu'ils avaient tenue, en conférant le commandement à Cortès, et celle du général dans ses rapports avec le gouverneur; enfin, de supplier humblement le roi de vouloir bien ratifier tout ce qu'ils avaient fait. Cortès, de son côté, écrivit dans les mêmes vues, et comme il savait fort bien que la cour, accoutumée à voir exagérer les richesses des pays nouvellement découverts, n'accorderait pas sans preuves sa confiance aux récits merveilleux qu'on lui ferait de la Nouvelle-Espagne, il pressa ses soldats d'abandonner volontairement ce qu'ils pouvaient réclamer, pour leur part, des trésors qu'on avait recueillis, afin de les envoyer au roi. Tel était l'ascendant de Cortès sur son armée, et telles étaient les espérances romanesques que les Espagnols se formaient de la richesse des pays qu'ils allaient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers avides fut capable de ce généreux sacrifice, et fit à son souverain le plus riche présent que le Nouveau-Monde eût encore donné à l'Espagne. Portocarrero et Montéjo, principaux magistrats de la colonie, furent chargés de cette mission; on leur fit la défense expresse de toucher à Cuba dans leur retour en Europe, et ils mirent à la voile avec le pilote Alaminos, le 16 juillet 1519 (1).

Tandis qu'on armait le vaisseau qui devait le conduire, un événement inattendu causa une alarme générale. Quelques soldats et quelques matelots, créatures cachées de Vélasquez, ou bien ef-

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 39, 40. — Herrera, ibid. ut sup., cap. 14. — Robertson, Hist. of America, book V.

frayés à la vue des dangers inséparables de l'expédition projetée pour la conquête de l'empire mexicain, formèrent le dessein de s'emparer d'un brigantin et de gagner Cuba pour donner avis au gouverneur de ce qui se passait. La conspiration ayant à sa tête le prêtre Juan Dias, l'un des chapelains de la flotte, fut conduite avec un profond secret; mais, au moment où tout était préparé pour l'exécution, ils furent trahis par un de leurs camarades. Les coupables furent aussitôt arrêtés et jugés suivant les lois de Castille. Le chapelain échappa, grâce aux immunités de sa robe; deux de ses complices furent pendus et les autres rigoureusement fustigés.

Malgré sa bonne fortune habituelle qui l'avait servi si à propos dans cette occasion, Cortès ne conçut pas moins de vives inquiétudes de ce complot; c'est alors qu'il se résolut à exécuter un projet qu'il méditait depuis longtemps. En vue des tentatives qui avaient eu lieu pour se séparer de l'armée, et qui pouvaient se renouveler aussi longtemps qu'il laisserait aux mécontents les moyens de s'échapper, il se persuada qu'il n'y avait point de succès à espérer, s'il n'ôtait à ses soldats jusqu'à la possibilité de quitter le pays et s'il ne les réduisait à la nécessité de prendre, comme lui, la résolution de vaincre ou de périr. Ce fut de détruire sa flotte. Avec son habileté accoutumée, il obtint d'un de ses pilotes de venir lui annoncer un jour à Cempoallan que les navires étaient hors d'état de reprendre la mer, et que les vers avaient commencé à les ronger. Cette nouvelle, répétée devant tout le monde, parut lui causer une vive contrariété. Mais, prenant son parti d'un air résigné, il commanda de démanteler les cinq qui étaient en plus mauvais état et d'en emmagasiner les agrès. Sur un second rapport semblable, il en condamna encore quatre autres, n'en gardant qu'un petit qu'il réserva à tout événement (1).

Cette nouvelle, en arrivant à Cempoallan, y causa une conster-

1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 5, cap. 14.

nation presque universelle. On avait considéré la destruction des cinq premiers comme une nécessité : on savait trop bien par l'expérience avec quelle rapidité, sous les tropiques, les insectes rongent les bois dans la mer; mais, au récit de la seconde opération, on douta de la véracité du pilote, et il n'y eut qu'un cri contre le général, que l'on accusa ouvertement de trahir ses camarades et de vouloir les conduire à une perte certaine. Plusieurs même de ses propres amis déclamèrent contre lui. Jamais, peut-être, il ne courut un si grand danger; jamais non plus il ne montra autant de courage et de présence d'esprit qu'en ce moment critique. Ayant réuni ses soldats, il leur parla de ce ton d'autorité qu'il savait si bien prendre au besoin; il leur démontra la nécessité de ce qu'il venait de faire, leur représentant qu'il y perdait plus que les autres, puisque ces navires étaient sa propriété personnelle. Les ramenant ensuite à des idées plus séduisantes, il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteraient à l'armée cent hommes de plus, employés inutilement sur les vaisseaux, et leur représentant le besoin de fixer désormais leurs regards sur le chemin de la fortune ouvert devant eux. « Pour moi, s'écria-t-il, « en terminant, quoi qu'il arrive, je resterai ici ; mais, s'il en est « d'entre vous à qui le courage faiblisse pour me suivre, il y a « encore un navire ; c'est assez pour les reconduire à Cuba, et pour « aller raconter à leurs frères comment ils ont abandonné leur « chef. » A mesure qu'il parlait, le ressentiment tombait devant sa parole (1). Peu de jours après, on n'en distinguait plus aucune trace, et ceux qui s'étaient montrés auparavant le plus opposés à ses desseins, honteux maintenant de leur timidité, furent les premiers à demander à marcher immédiatement sur Mexico. « C'est ainsi, ajoute ici Robertson (2), que, par un effort de courage auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer, cinq cents

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 42. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 57, 88. — Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenz., fol.
(2) Robertson, Hist. of America, book V.

hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes et inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite et ne se réservant d'autre ressource que leur constance et leur valeur. »

Dans l'intervalle qui s'écoula encore avant le départ, Juan de Escalante, qui était resté comme commandant de la Véra-Cruz, donna avis à Cortès de l'apparition de quatre navires sur la côte. Celui-ci, craignant qu'ils ne fussent envoyés par Vélasquez pour mettre obstacle à ses desseins, se rendit en toute hâte à Quiahuiztlan avec une partie de sa cavalerie et de son infanterie légère. Il ne fut pas longtemps à apprendre que ces bâtiments appartenaient à Francisco Garay, gouverneur de la Jamaïque : celui qui en avait le commandement envoya à terre un notaire et deux témoins, afin d'engager l'armée à rentrer dans le devoir, c'est-à-dire à se soumettre aux ordres de Vélasquez. Cortès, usant de ruse, les fit prisonniers, et, se mettant en embuscade, saisit quatre ou cinq autres Espagnols qu'on avait envoyés pour les chercher. Cet artifice ayant rempli les autres d'épouvante, les navires se hâtèrent de regagner le large et ne parurent plus. Le général s'empressa ensuite de retourner à Cempoallan, emmenant à sa suite une demi-douzaine de nouvelles recrues qui augmentèrent encore son armée.

A peine arrivé, il travailla avec ardeur à mettre la dernière main aux préparatifs de son voyage dans l'intérieur du Mexique. Il confirma dans son poste de commandant de la Véra-Cruz Juan de Escalante, et lui laissa cinquante hommes pour garder le port et la forteresse. Ayant convoqué en sa présence le seigneur de Cempoallan avec les principaux chefs du pays, il le leur présenta comme son lieutenant, les engageant à lui prêter aide et secours en toute occasion, et, après leur avoir fait promettre de nouveau de rester fidèles au souverain dont ils s'étaient reconnus les vassaux, il prit congé d'eux. Tlacochcalcatl et les autres seigneurs totonaques l'accompagnèrent en pleurant jusqu'à la sortie de la

ville; ils lui donnèrent, jusqu'au dernier moment, les témoignages les plus sincères de leur amitié et du regret qu'ils éprouvaient à le voir s'engager dans une entreprise si pleine de dangers. L'armée espagnole comptait environ quatre cents hommes d'infanterie, quinze chevaux et sept canons. Cortès emmenait, en outre, à sa suite quarante nobles totonaques (1), autant pour lui servir d'ôtages, en cas de besoin, que pour l'aider de leurs conseils sur la route qu'il allait prendre : ils étaient accompagnés de deux mille trois cents auxiliaires cempoaltèques et d'un grand nombre de tamèmes, traînant les pièces d'artillerie ou chargés des provisions et des bagages de la troupe (2).

L'armée commença sa marche en bon ordre, le 16 août 1519. Au moment de partir, Cortès adressa à ses soldats une allocution courte et énergique. Il leur rappela, en peu de mots, l'objet de leur mission parmi ces nations infidèles, leur promettant que le Dieu au nom duquel ils allaient combattre saurait les préserver de tout danger. « Nous sommes prêts à vous obéir, s'écrièrent-ils « tous avec enthousiasme : que notre destin soit bon ou mauvais, « il est désormais lié au vôtre (3) ! » Après leur sortie de Cempoallan, ils continuèrent encore, pendant quelques heures, à cheminer dans la plaine; mais, avant la chute du jour, ils commencèrent à entrer dans la montagne, dont les versants, ombragés d'une riche végétation, forment le pied de la Cordillière. A mesure qu'ils avançaient, ils sentaient le changement qui s'opérait dans la température; mais ce ne fut que le lendemain, à leur entrée dans Xalapan, qu'ils s'aperçurent de la hauteur merveilleuse qu'ils avaient déjà gravie, en aspirant les fraîches émanations

(1) L'histoire, mentionnant ces Totonaques, nomme les trois premiers Mameri, Teuch et Mamelli; ils paraissent appartenir à un mexicain plus ou moins altéré.

(2) Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 61. — Gomara, Cronica, etc., cap. 44. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 25.

(3) Bernal Dias, ibid., cap. 59.

du beau climat de cette ville. Xalapan appartenait, ainsi que Cempoallan, à la confédération des seigneuries totonaques, jusque-là tributaires de Montézuma ; aussi Cortès y fut-il reçu avec la considération et les honneurs que ce peuple croyait devoir rendre au chef illustre qui avait su abaisser en si peu de temps la puissance de ce monarque. Au sortir de son territoire s'arrêtaient les splendeurs des régions fertiles qu'il venait de quitter : au lieu des riches productions de la terre tropicale, la nature austère qui environne le Nauhcampatepetl commença à développer aux regards des Espagnols une suite de paysages plus vastes sans doute que ceux de la patrie, mais dont l'âpreté et la rigueur devaient leur rappeler plus d'une fois le souvenir des montagnes où s'étaient passées les scènes de leur enfance.

Texutla (1), la dernière des villes hospitalières des Totonaques, avait à son tour disparu derrière eux. La scène changeait à vue d'œil, à mesure qu'ils gravissaient les gradins gigantesques de la Cordillière, et les premières bises des plateaux supérieurs, soufflant entre les rochers dénudés parmi lesquels circulait péniblement leur route, se faisaient sentir comme les avant-coureurs des fatigues et des travaux qu'ils auraient à souffrir avant d'arriver à la réalisation de leurs souhaits sur le sol mexicain. Après quatre jours de marche, ils s'engagèrent dans les gorges étroites, où l'on entrait alors en sortant de la ville forte de Xiccochimalco (2) : c'eût été une tâche aisée aux habitants du voisinage de les y détruire, si, au lieu de protéger leur marche, Montézuma avait donné ordre de les y attaquer (3). En sortant de là, ils passèrent

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 26. — Lorenzana, Cártas de Hern. Cortes, page 43, nota 2ª.

(2) Lorenzana, ibid. Cortès estropie ce nom comme tant d'autres et l'appelle *Sienchimalen*. Le village actuel de ce nom n'occupe plus tout à fait la même position, les Espagnols ayant fait abandonner aux Indiens presque toutes leurs anciennes positions, pour leur en faire habiter de moins fortifiées.

(3) Ce sont les défilés auxquels aujourd'hui, selon Lorenzana, on donne les noms de *Paso del Obispo* et d'*Ixhuacan de los Reyes*.

la nuit dans la ville de Teoxihuacan, qui était, comme la dernière, du domaine de ce prince ; ils y souffrirent du froid d'une manière d'autant plus sensible qu'ils sortaient d'une région plus chaude ; le bois amassé pour les autels du temple où ils étaient logés suffit à peine à ranimer leurs membres engourdis, et tous, indigènes et Castillans, commencèrent à sentir alors combien peu ils étaient préparés à braver les vents glacés de ces montagnes. Les derniers, accoutumés, dès leur jeunesse, à passer d'une température à une autre, régulièrement vêtus d'ailleurs, se firent assez vite à ce changement ; mais, parmi les Indiens de Cuba qui les accompagnaient, il y en eut un grand nombre qui moururent de misère sur la route (1).

La marche continua d'être pénible pendant deux jours encore ; l'armée, souffrant également de la faim et de la soif, foulait tantôt les débris noirâtres de la lave, dont les masses s'élevaient autour d'elle, sous les formes les plus bizarres, tantôt un sol humide et boueux sous les sombres voûtes de la forêt. C'est au sortir de ces défilés que commence le plateau aztèque. L'aspect du paysage change tout à coup, en entrant dans la plaine qui fait partie, en cet endroit, de l'ancienne région de Tenamitic, alors dépendante de Montézuma ; si les soldats n'y retrouvèrent point les chaudes haleines du pays totonaque, ils se rejouirent au moins d'y rencontrer un climat analogue à celui qui les avait vus naître. La campagne était admirablement cultivée, et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ils aperçurent partout des champs de maïs vert, de plantes légumineuses et de magueys. Une ville, supérieure en apparence à celle de Cempoallan, se montrait à quelque distance, avec ses hauts teocallis, ses maisons et ses palais en terrasses, aux murs d'un blanc mat. C'était Xocotlan (2), où ils

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 42.

(2) Cortès donne à ce lieu le nom de *Caltami*, qui était probablement de la langue totonaque. Les autres auteurs lui donnent alternativement celui de *Zacotlan* ou *Xocotlan*. Ce dernier nous paraît plus exact ; c'est l'endroit ap-

ne tardèrent pas à entrer, après avoir traversé un long et populeux faubourg, construit des deux côtés de la rivière. Elle renfermait treize grands temples, ainsi qu'un grand nombre d'autres édifices, et Bernal Dias parle du Tzompantli ou théâtre aux têtes humaines qu'il remarqua en passant et où, depuis, il compta plus de cent mille crânes desséchés (1).

Olintetl, gouverneur de cette ville, au nom de Montézuma, avait été prévenu de l'arrivée des Espagnols, qu'il avait reçu ordre de traiter avec courtoisie (2). Comme il était extrêmement replet, il se fit porter au-devant d'eux, dans son palanquin, et les mena au quartier qui leur avait été préparé. Mais, quoique poli, il demeura froid et sévère dans son maintien, et les provisions parurent se ressentir de ses manières. Dans son entrevue avec Cortès, le général lui ayant demandé s'il était vassal de Montézuma, il répondit avec un étonnement vrai ou affecté : « Y a-t-il « donc quelqu'un au monde qui ne soit son esclave ou son vassal? » Cortès répliqua avec non moins d'emphase que lui ne l'était point et qu'il y avait, au delà des mers de l'orient, un monarque bien plus puissant qui était le roi de Castille, que ce roi avait sous lui un grand nombre de princes pour ses vassaux et que lui-même était un des moindres. Il ajouta qu'il engageait Olintetl à se soumettre à lui et à lui remettre de l'or pour le lui envoyer en présent. Mais celui-ci répliqua qu'il ne ferait rien sans en avoir reçu l'ordre de son maître : il parla ensuite de la puissance de Montézuma, des rois sans nombre qui dépendaient de sa couronne, de ses forces et de celles de ses vassaux, de la multitude des victimes qu'on sacrifiait annuellement à Mexico-Tenochtitlan, de la grandeur et de la beauté de cette grande ville, assise au milieu des eaux, de la splendeur de ses palais et de la multitude qui était

pelé aujourd'hui Tlatlauhquitepec, selon Lorenzana. (Viage de Cortes, page 111.)

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 61.

(2) Id., ibid. — Gomara, Cronica, etc., cap. 42.

occupée sans cesse à obéir aux moindres ordres du souverain.

Par ce discours pompeux, l'artificieux gouverneur espérait peut-être imposer à ses auditeurs et leur inspirer quelque crainte sur l'entreprise hardie où ils venaient de s'engager. Mais l'âme trempée de fer de ces audacieux aventuriers n'était pas facile à émouvoir, et les splendeurs qu'Olintetl faisait briller à leurs regards ne les rendaient que plus avides et plus entreprenants. Les Mexicains, dont la curiosité était vivement excitée à l'aspect de ces étrangers, s'empressaient autour de Marina, l'interrogeant tour à tour sur les hommes et les monstres qu'ils montaient et sur l'effet terrible de leurs armes. Elle répondait à tout avec une rare intelligence de son rôle, exagérant à dessein tout ce qui pouvait servir à grandir les Espagnols dans l'idée des indigènes. Ses paroles eurent tout l'effet qu'elle désirait. Olintetl, à qui elles furent rapportées, devint plus aisé dans ses relations avec Cortès; il lui fit présent de plusieurs objets en or et fournit plus abondamment son quartier de vivres et de serviteurs.

Profitant de ces dispositions, le général chercha à s'ouvrir à lui sur les abominations de son culte, dont les traces sanglantes étaient visibles dans toute la ville ; mais le gouverneur ne l'écouta qu'avec indifférence. Cortès, dans sa route depuis Xalapan, avait érigé des croix dans tous les lieux où il avait séjourné. Il se sentait également entraîné à Xocotlan à déployer les preuves de son zèle. Environné d'une population remplie de défiance, sinon tout à fait ennemie, dans une ville considérable, il aurait peut-être répété les scènes de Cempoallan, sans l'intervention du père Olmedo. Ce sage religieux savait trop bien que ce n'était point par la violence que l'Église s'était fondée et que la mansuétude était seule capable d'opérer des conversions sincères : plus d'une fois déjà, il avait eu occasion d'arrêter ses compatriotes, brutalement emportés par leur piété guerrière, quoiqu'il n'eût pas toujours réussi à empêcher leurs excès, et cette fois encore sa voix eut assez d'empire sur le général lui-même pour lui montrer l'inutilité de ses efforts

et le danger évident auquel il allait infailliblement s'exposer, ainsi que ses compagnons (1).

Cinq jours de repos accordés à l'armée la mirent en état de continuer sa marche. Olintetl et les Mexicains, consultés sur le chemin le plus direct pour se rendre à Mexico, l'engageaient à prendre la route de Cholullan ; mais les Totonaques, dont Cortès avait su apprécier les conseils et la fidélité, opinèrent pour celle qui traversait la république de Tlaxcallan. Ils représentèrent les Cholultèques comme un peuple versatile, habile dans les arts de la fourberie et de la trahison et entièrement à la dévotion de Montézuma. Les Tlaxcaltèques, au contraire, étaient francs et sincères, et, une fois qu'ils s'étaient donnés à quelqu'un, on pouvait compter sur eux. Il y avait, d'ailleurs, un motif tout spécial pour les Espagnols de chercher à s'en faire des amis, c'est qu'ils s'étaient montrés constamment les ennemis des Mexicains et qu'ils avaient été des premiers à embrasser la ligue qui avait commencé à se former contre les chefs de l'empire (2).

Sur ces raisons, il se détermina à demander à la seigneurie le passage par le territoire de Tlaxcallan. Au moment de quitter Xocotlan, il lui expédia un message qu'il confia aux mains de quatre nobles cempoaltèques : c'étaient quelques présents d'Espagne avec une lettre qu'il écrivit, non qu'il crût que les Tlaxcaltèques pussent en lire le contenu, mais pour qu'ils vissent dans ces caractères mystérieux comme un gage de sa parole. Il l'expliqua en entier à ses messagers, en leur donnant toutes les instructions nécessaires pour bien remplir leur mission. Il prit ensuite congé d'Olintetl et se dirigea avec l'armée sur la ville voisine d'Iztacmixtitlan, dont le seigneur était venu en personne lui offrir ses hommages avec un présent notable en or, et lui faire l'invitation de l'honorer de sa présence. Iztacmixtitlan n'était éloignée que

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 26.

(2) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 48, 49. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 83.

de deux lieues de la précédente (1). La route, suivant les bords de la rivière, dans une campagne magnifique, était bordée, dans presque toute sa longueur, de maisons et de métairies, au point qu'elle ressemblait à un immense faubourg. La ville occupait le sommet d'un mamelon voisin, admirablement fortifié et couvert de beaux édifices, qui dominaient le lac et la plaine voisine. Les Espagnols y trouvèrent un accueil parfait, des vivres en abondance et d'une qualité supérieure, qui leur firent promptement oublier les froideurs du gouverneur de Xocotlan. Ils y demeurèrent huit jours, en attendant le retour de leurs envoyés.

Cependant ceux-ci étaient arrivés à Tlaxcallan. Mais là, comme ailleurs, la renommée de Cortès et de ses compagnons s'était répandue, entourée des fables merveilleuses que la nouveauté de leurs exploits, de leurs vêtements, de leurs armes et de leurs chevaux faisait naître dans les imaginations crédules de la multitude. La haine que les sujets et les chefs de la seigneurie nourrissaient depuis si longtemps contre les Mexicains se complaisait dans les récits qui leur parvenaient sur la révolte des provinces totonaques et les humiliations souffertes par les serviteurs de Montézuma ; mais, au milieu de tout cela, les masses ne pouvaient s'empêcher d'éprouver quelque chose du malaise général qu'inspirait l'apparition de ces hommes nouveaux, et les plus clairvoyants, loin de voir en eux des libérateurs, ainsi que les Totonaques, suspectaient, peut-être avec raison, qu'ils ne vinssent non-seulement pour supplanter la puissance de l'empire, mais pour confondre toutes les nations de leur race sous un seul et même joug. Les bruits qui, depuis vingt ans, leur étaient parvenus des Antilles ou de Veragua, les prophéties qui, sous le nom de Quetzalcohuatl, continuaient à préoccuper les peuples et les princes, ne s'accordaient que trop bien à confirmer ces prévisions; ils s'attendaient peu, d'ailleurs, à les voir passer sur leur territoire, et l'on ne peut

1) Id., ibid.

guère s'étonner, après cela, que les envoyés cempoaltèques eussent trouvé, à leur arrivée à Tlaxcallan, la république divisée d'opinion au sujet de Cortès.

A la tête de la seigneurie étaient alors Maxixcatzin, chef du quartier d'Ocotelolco; Xicotencatl, de Tizatlan; Tlehuexolotzin, de Tepeticpac; et Citlalpopocatzin, de Quiahuiztlan : les deux premiers jouissaient d'une influence considérable; mais leurs conseils étaient souvent contraires, et, si Maxixcatzin était renommé pour la rectitude de son jugement et la droiture de son caractère, Xicotencatl, dont l'âge avait dépassé le siècle, imposait non moins par ses années que par ses lumières et son expérience. Les envoyés de Cortès furent reçus avec les cérémonies accoutumées, et, après qu'ils se furent reposés dans la salle des ambassadeurs, on les introduisit au sénat; ils exposèrent leur message avec une grande clarté, appuyant avec raison sur les armes et le courage des Espagnols et sur l'opposition qu'ils avaient faite à Montézuma; ils terminèrent en demandant pour eux l'amitié des Tlaxcaltèques et le passage libre sur leur territoire (1).

Dès qu'ils se furent retirés, les quatre seigneurs, que cette demande n'avait pas moins surpris qu'embarrassés, s'assemblèrent en conseil avec les principaux guerriers de la république. Maxixcatzin, s'adressant le premier à l'assemblée, appuya avec éloquence le discours des Cempoaltèques : il insista sur les lois antiques de l'hospitalité dont s'honorait Tlaxcallan et sur la qualité de ces étrangers, ennemis de Montézuma. Tout le monde parut l'écouter avec une grande faveur : mais le vieux Xicotencatl, prenant la parole à son tour, fit une impression bien plus profonde. C'était lui dont la voix avait naguère demandé ces combats internationaux qui avaient ensanglanté si souvent les frontières, afin d'avoir des victimes toujours fraîches à présenter aux autels barbares de ses

(1) Muñoz Camargo, Hist. de la repub. de Tlaxcallan.—Ixtlilxochitl, ut sup. — Torquemada, Monarq. Ind, lib. IV, cap. 27. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. VI, cap. 3.

divinités; aussi ses intentions ne pouvaient-elles être pacifiques à l'égard des Espagnols. « Nos lois, dit-il d'un ton ferme, nous « ordonnent, sans doute, d'accueillir les étrangers, mais non de « recevoir des ennemis dans notre sein. Ces hommes qui veulent « entrer dans notre ville paraissent plutôt des monstres rejetés « par la mer, fatiguée de les tenir, que des dieux descendus du « ciel, comme quelques-uns se l'imaginent follement. Est-il pos- « sible qu'ils soient des dieux ceux qui recherchent si avidement « l'or et qui se couchent sur des tapis moelleux ? Et que n'avons- « nous pas à en craindre dans un pays si pauvre que le nôtre, « où nous manquons même de sel pour assaisonner nos viandes ? « C'est faire injure à la valeur de la nation que de la croire capa- « ble d'être vaincue par une poignée d'étrangers. S'ils sont mor- « tels, les armes des Tlaxcaltèques le feront voir au monde; s'ils « sont immortels, nous aurons le temps d'apaiser leur courroux « par nos hommages. Repoussons donc leur demande et, s'ils veu- « lent entrer par la force, châtions leur témérité par nos armes ! »

Ce discours flattait trop vivement l'amour-propre national pour n'être pas entendu; il rallia une partie du conseil. Le parti de la guerre se déclara pour Xicotencatl, tandis que les autres, craignant pour les intérêts mercantiles du pays, appuyaient la motion de Maxixcatzin. Dans cet embarras, un sénateur, appelé Temiloltecatl, proposa un moyen terme qui fut aussitôt accepté de tous. La frontière par où se disposaient à entrer les Espagnols était protégée, en ce moment, par une armée considérable d'Othomis commandés par un jeune chef bouillant et rempli d'intrépidité; c'était Axayacatzin, fils du vieux Xicotencatl, plus connu dans l'histoire sous le nom de Xicotencatl le Jeune. On lui envoya secrètement l'ordre de commencer immédiatement les hostilités contre les Espagnols : s'il en sortait vainqueur, la république en recueillait la gloire; si, au contraire, il était vaincu, elle avait encore le moyen de s'excuser, en rejetant toute la faute sur ses généraux. Des ruses de ce genre rentraient parfaitement dans le caractère

de ces indigènes, et n'avaient à leurs yeux rien de répugnant à leurs idées sur l'honneur. En attendant, le sénat retint les envoyés de Cortès, et, sous divers prétextes, trouva moyen, chaque jour, de différer sa réponse (1).

Cependant, Cortès, après une semaine d'attente, s'imaginant que les formalités cérémonieuses dont il avait déjà si souvent été témoin parmi les indigènes étaient la cause de leur retard, se décida à marcher sur la frontière tlaxcaltèque. Ayant laissé derrière eux le lac dont la plage s'étendait sous le rocher d'Iztacmixtitlan, les Espagnols ne tardèrent pas à pénétrer dans une région plus âpre et qui annonçait le voisinage de la république. En passant dans un fourré, ils trouvèrent le chemin barré par une multitude de cordelettes et de papiers de diverses couleurs, découpés d'une façon fantastique et couverts de caractères étranges : sans trop savoir ce que ce pouvait être, ils poussèrent à travers cet assemblage ridicule, qui était incapable de leur faire obstacle, tout en riant de la superstition de ceux qui l'y avaient établi. C'était un sortilége que, en désespoir de cause, les enchanteurs, envoyés par le sacerdoce mexicain, avaient secrètement placé en ce lieu, dans l'espoir d'obliger encore les étrangers à retourner sur leurs pas (2).

Mais un obstacle plus réel ne tarda pas à s'élever devant eux. En sortant de la forêt enchantée, ils se trouvèrent en face de la grande muraille que les Tlaxcaltèques avaient bâtie, durant le siècle précédent, dans tous les lieux accessibles de leur territoire, afin d'en défendre les approches à leurs ambitieux voisins de Mexico et d'Acolhuacan. Elle était construite de quartiers de rocher unis avec un ciment d'une extrême dureté, sur neuf pieds de hauteur, était épaisse de vingt, et surmontée d'un parapet d'un pied et demi de largeur, qui servait à protéger ses défenseurs. Il n'y

(1) Herrera, ibid. ut sup. — Torquemada, ibid. — Muñoz Camargo. — Hist. de la répub. de Tlaxcallan.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 28. — Herrera, decad. II, lib. 6, cap. 4.

avait qu'une seule entrée du côté de la route du Cempoallan, formée par deux murailles semi-circulaires, l'une couvrant l'autre dans une étendue de quarante pas, et ne laissant qu'un passage large de dix, entièrement commandé par le mur intérieur (1). A l'aspect de cet ouvrage gigantesque, Cortès s'arrêta avec stupéfaction, ainsi que ses soldats : le seigneur d'Iztacmixtitlan, qui les avait accompagnés jusque-là, attribuant à toute autre cause l'étonnement qu'ils manifestaient, chercha à les détourner encore une fois de l'idée de passer par Tlaxcallan ; en voyant la porte ordinairement garnie d'un corps nombreux de troupes othomies, abandonnée et sans gardes, il ne douta pas un seul instant que cet abandon ne cachât quelque embûche. Mais, sur l'insistance des Totonaques, le général prit congé de lui et s'élança courageusement dans le passage en criant : « En avant, soldats! la croix est « notre bannière ; avec elle, nous serons vainqueurs! »

A peine entrés de trois ou quatre lieues sur le territoire de la république, ils découvrirent, à la montée d'une côte, une quinzaine d'Indiens armés, qui avaient l'air de les attendre ; mais, à l'aspect étrange des chevaux avec leurs cavaliers, ils prirent la fuite à toutes jambes. La cavalerie les poursuivit bride abattue; se trouvant bientôt hors d'état d'échapper, ils se retournèrent avec fureur contre les chevaux, dont deux furent blessés à mort du premier coup (2). C'était une perte bien sensible pour l'armée espagnole, qui savait parfaitement apprécier leurs services dans la circonstance ; mais, avant qu'ils eussent eu le temps d'y réfléchir, ils se virent attaqués par une force qui paraissait de plus de

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 49. — Torquemada, ibid., cap. 29 — Herrera, ibid. — On voit encore beaucoup de restes de cette grande muraille, conservés avec d'autant plus de soin qu'il s'y trouve des quartiers de roc de plus de vingt pieds d'épaisseur.

(2) La plaine où se livra cette première bataille est appelée, par Lorenzana, *Quimichoccan*; non loin de là, on voit aujourd'hui un village du nom de *Quimichtlan*, qui fait partie du territoire de Tlaxcallan, à 6 lieues environ de cette ville.

quatre mille ennemis. Ils étaient armés en guerre, la tête ornée de leurs panaches, tout prêts à engager l'action. Elle fut des plus rudes, et les Espagnols convinrent qu'ils avaient eu rarement à démêler avec des guerriers d'un si grand courage; s'ils reculaient un instant, c'était pour retourner à la charge avec plus d'ardeur; ils saisissaient les longues piques de leurs assaillants et s'efforçaient de combattre avec eux corps à corps, sans craindre les monstres qu'ils montaient. Cet engagement, toutefois, fut de courte durée. L'arrivée de l'infanterie, qui était restée en arrière, ne tarda pas à changer la face du combat. Surpris encore plus qu'épouvantés par les armes à feu, les Othomis, trop éprouvés par la première arquebusade, se retirèrent, laissant près de cent des leurs étendus sur le champ de bataille.

Trop content d'en être débarrassé, Cortès ne s'amusa pas à les poursuivre : le pays où il venait de s'avancer était admirablement cultivé et parsemé, de distance en distance, de chaumières et de métairies d'un aspect riant. Il avait à peine fait une centaine de pas, qu'il se trouva face à face avec deux des Cempoaltèques qu'il avait envoyés à Tlaxcallan : ils étaient accompagnés de plusieurs nobles de la seigneurie ; ceux-ci complimentèrent le général au nom du sénat, en lui faisant savoir que la demande qu'il avait faite lui était accordée ; ils manifestèrent en même temps leur regret des hostilités dont il avait été l'objet, rejetant la faute sur les Othomis et lui offrant de payer le dommage causé par la mort des deux chevaux. Cortès, feignant de croire à leur sincérité, les chargea de remercier le sénat ; il leur permit d'enlever leurs morts et fit aussitôt enterrer les deux chevaux, dans la crainte que la vue de leurs cadavres n'animât les ennemis à commettre encore de nouveaux ravages. Comme il commençait à se faire tard, il fit sonner la retraite et s'établit, avec ses troupes, dans les huttes désertes près desquelles il venait de s'arrêter (1).

(1) Id., ibid. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 83. — Gomara, Cronica, etc., cap. 43.

Le lendemain, dès le point du jour, ayant entendu la messe, les Espagnols se remirent en marche après avoir mis le feu au hameau où ils avaient passé la nuit. Ils étaient à peine en route de quelques heures, qu'ils rencontrèrent les deux autres envoyés totonaques restés à Tlaxcallan après le départ des deux premiers. Ils arrivaient couverts de poussière et de sueur et le visage baigné de larmes, maudissant la perfidie et la cruauté des Tlaxcaltèques qui, au mépris des droits des gens, les avaient, disaient-ils, emprisonnés et maltraités honteusement; à la veille d'être sacrifiés à leurs dieux, ils avaient réussi à se débarrasser de leurs liens et à prendre la fuite. Cette relation, ajoute avec raison Clavigero (1), était évidemment fausse; d'abord, parce qu'il était à peu près impossible que des captifs destinés aux autels se délivrassent eux-mêmes, à cause de la vigilance de leurs gardiens, et, en second lieu, que les Tlaxcaltèques étaient incapables de violer à ce point leur caractère d'ambassadeur. Ce qui était plus vraisemblable, c'est que le sénat, après avoir dépêché les deux premiers, pouvait avoir désiré garder les deux autres, dans l'intention de ne les renvoyer qu'après avoir éprouvé la puissance des Espagnols; mais que ceux-ci, impatients de retourner auprès de l'armée, auraient trouvé le moyen de se retirer en secret, et auraient voulu, par ce mensonge, justifier leur conduite.

Quoi qu'il en soit, Cortès ne les reçut pas avec moins de bénignité. Averti, par eux, de la présence d'une nouvelle armée ennemie dans le voisinage, il prit aussitôt ses mesures pour la recevoir : c'était le 2 de septembre. Outre les Espagnols, il comptait avec les renforts qu'il avait reçus, à diverses reprises, sur sa route, et en dernier lieu, trois cents hommes que lui avait laissés, en le quittant, le seigneur d'Iztacmixtitlan, une force d'environ trois mille auxiliaires. Instruit, par le combat de la veille, de la qualité des ennemis à qui il aurait affaire, il avertit ses soldats d'être constam-

(1) Hist. Antig. de Megico, lib. VIII, pag. 33.

ment sur leurs gardes, à ne jamais se séparer les uns des autres; à la cavalerie il montra comment elle devait porter la lance, non debout, mais continuellement en arrêt, de manière à viser ensemble au visage de l'ennemi. Le premier corps qu'ils rencontrèrent était d'environ un millier de combattants. Cortès, voulant mettre le droit de son côté, ordonna aux interprètes, quand ils furent à portée de la voix, de leur protester qu'il ne venait pas dans des intentions hostiles, ne désirant autre chose qu'un passage à travers leur pays où il était entré en ami : pour donner plus de solennité à cette déclaration, il la fit enregistrer suivant les formes légales par le notaire de l'armée, en disant que le sang versé retomberait sur ceux qui se rendaient coupables de la provocation.

Une volée terrible de flèches, de pierres et de javelots fut toute la réponse des assaillants. Cortès alors les chargea au cri de « Viva Sant-Iago ! » Les Tlaxcaltèques soutinrent un instant le choc et les décharges d'arquebuses : simulant ensuite la retraite, ils attirèrent les Castillans près d'une gorge voisine, où le terrain ne tarda pas à devenir impraticable pour les chevaux et l'artillerie. Pour sortir de cet embarras, le général poussa vivement en avant : mais en tournant le ravin pour entrer dans la plaine, il se vit soudainement en présence d'une armée innombrable dont les masses s'étalaient au loin sur les collines. C'était un mélange confus de panaches, de drapeaux et d'armes étincelantes dont le reflet, aux rayons du soleil levant, formait un spectacle aussi splendide qu'il était terrifiant : Cortès crut un moment avoir sur les bras une armée de plus de cent mille guerriers : ils étaient au moins trente mille (1). Au-dessus de tout brillait la bannière aux couleurs rouge et blanche de la maison de Tizatlan, et Teuch le Cempoaltèque, en montrant à Marina le héron au blanc plumage

(1) Cartas de Hern. Cortès, ap. Lorenzana, pag. 51. — Gomara et Ixtlilxochitl disent 80,000 hommes. Herrera et Torquemada réduisent ce chiffre à 30,000.

monté sur un rocher, devise des Xicotencatl (1), s'écria que tout était perdu et qu'il serait impossible de résister à un tel torrent d'ennemis. Mais Marina avait appris suffisamment déjà à apprécier la valeur des Espagnols et surtout les ressources incroyables du génie de Cortès : sans s'émouvoir, elle répondit au Totonaque : « Ne crains rien. Le dieu des chrétiens est tout-puissant ; il « sait tirer du danger tous ceux qu'il aime (2)! »

Pendant ce court entretien, l'ennemi avait engagé l'action au milieu d'un tumulte effroyable de cris, de hurlements, de sifflements hideux, dont les déchirements, unis aux sons lugubres des instruments de guerre, eussent été capables, à eux seuls, de jeter l'épouvante dans les cœurs. Mais, comme pour répondre à la confiance de Marina, à l'instant où elle cherchait si héroïquement à rassurer le noble Totonaque, Cortès, se forçant un passage à travers ces masses vivantes, regagnait l'avantage du terrain et faisait tonner l'artillerie, dont les décharges ne tardèrent pas à faire des vides considérables dans leurs rangs. La vue des membres épars de leurs frères, brisés et torturés par cette force inconnue, ne leur causa pas moins d'horreur que le feu et la fumée vomis par ces instruments terribles. Dans leur consternation, les armes leur tombaient des mains, et le jeune Xicotencatl, qui les commandait, se voyant hors d'état de tenir plus longtemps, se retira en bon ordre, en laissant ses adversaires maîtres du champ de bataille. Cortès était trop content de sa victoire pour songer à les poursuivre ; comme la veille, il s'occupa à chercher, dans les environs, des quartiers convenables où il pût se loger avec ses troupes. Une colline, surmontée d'un temple, qu'il découvrit à peu de distance de là, lui présenta toutes les commodités désirables, et les provisions abondantes qu'il y trouva réunies ne lui furent pas de peu de secours. C'est dans ce lieu, auquel les gens

(1) Muñoz Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 30.

du pays donnaient le nom de Tetzcoatzinco (1), qu'il établit son quartier général, et il y demeura jusqu'à la paix avec Tlaxcallan. On y transporta aussitôt les blessés; de ce nombre étaient quinze Espagnols qui avaient été atteints avec plus ou moins de gravité, et dont l'un d'eux mourut, quelques jours après, de ses blessures. La gloire, si ardemment recherchée par les indigènes, de conserver les jours de leurs adversaires, pour les entraîner vivants aux autels de leurs dieux, fut apparemment, pour plus d'un, une cause de salut. Quant à eux, leurs pertes devaient avoir été considérables ; mais l'usage où ils étaient de chercher à emporter leurs morts, en se retirant, empêcha constamment d'en évaluer le chiffre.

Une fois installés dans leur campement, les auxiliaires de Cortès célébrèrent avec grand bruit leur triomphe; les Espagnols même se mêlèrent à leurs danses, et Cortès les laissa librement s'abandonner à leur allégresse. Il sentait le besoin de les tenir en haleine; mais, en réfléchissant aux événements des deux journées qui venaient de se passer, il se pénétrait de plus en plus de la nécessité de se faire promptement de nouveaux alliés parmi les indigènes et de l'avantage qu'il y aurait, pour lui et pour le succès de son entreprise, d'attirer de son côté cette nation tlaxcaltèque dont il avait si bien éprouvé la vaillance.

Cortès accorda à ses troupes toute la journée du lendemain pour se reposer; mais, en même temps, voyant que les Tlaxcaltèques ne s'empressaient guère de lui faire des ouvertures de paix, il envoya à Xicotencatl plusieurs prisonniers de marque, tombés entre ses mains au combat de la veille, en les chargeant de répéter encore une fois à leur chef qu'il n'avait aucune intention hostile et qu'il ne demandait rien autre chose que le passage pacifique par le territoire de la république. Dans l'intervalle de leur retour, laissant la moitié de ses troupes sous la garde d'Alvarado,

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 83. — Gomara, Cronica, etc., cap. 44. Ce dernier donne au quartier de Cortès le nom de *Teoatzinco*. Lorenzana lui donne celui de *Tzompachtepetl*.

il poussa avec l'autre moitié une reconnaissance dans le voisinage, saccagea quelques villages et, après les avoir livrés aux flammes, rentra au quartier, ramenant à sa suite plusieurs centaines de prisonniers et d'abondantes provisions. Il trouva, en arrivant, les envoyés qu'il avait dépêchés le matin à Xicotencatl; ils l'avaient rencontré campé à deux lieues plus loin, avec des forces considérables. Sur l'énoncé du message de Cortès, le superbe Tlaxcaltèque avait répondu que « les étrangers que la mer avait rejetés de son sein pouvaient, s'ils le voulaient, se mettre en chemin pour la capitale, mais que ce serait pour être sacrifiés à ses dieux et servis ensuite dans un festin sacré; qu'en attendant il leur porterait en personne, le lendemain, une réponse décisive. »

Les envoyés, gagnés par les bons traitements de Cortès, ajoutèrent à cette relation tous les renseignements capables d'instruire le général sur les intentions des ennemis. Leurs forces, également composées d'Othomis et de Tlaxcaltèques, étaient immenses (1); c'était le dessein du sénat que Xicotencatl frappât, cette fois, un coup qui fût en état d'anéantir les étrangers, mais de telle manière, cependant, que son nom fût à couvert et que la seigneurie n'y parût, en réalité, avoir aucune participation.

Dans l'état de délabrement et de fatigue où les dernières actions avaient laissé son armée, Cortès se sentait bien peu préparé à soutenir de nouveau un choc si formidable; aussi la réponse de Xicotencatl tomba-t-elle de tout son poids sur son esprit et remplit-elle momentanément ses soldats de consternation. « Nous eûmes peur de la mort, dit le brave Bernal Dias (2), avec sa simplicité accoutumée; car nous étions des hommes ! » La plupart se confessèrent, dans l'attente des événements, avant d'aller se livrer au repos, et le lendemain de grand matin ils reçurent, à la

(1) Suivant la relation de ces envoyés, cette armée montait à cent cinquante mille hommes. Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 31.

(2) Hist. de la conquista, etc., cap. 61.

messe, le corps et le sang du Sauveur que le père Olmedo leur distribua, après avoir donné de nouveau l'absolution générale. Revêtus de ces armes spirituelles qui, tant de fois auparavant, avaient inspiré aux croisés, combattant pour le tombeau du Christ, un courage héroïque et la confiance dans leur cause, les Espagnols marchèrent au-devant de l'ennemi. C'était le jour du 5 septembre 1519. Ils n'avaient pas fait un quart de lieue qu'ils se trouvèrent face à face avec l'armée tlaxcaltèque dont les bataillons couvraient au loin toute la plaine. Chacun avait ses bannières respectives; mais au-dessus de celles des quatre seigneuries s'élevait l'étendard de la république, d'un travail de filigrane d'argent, semé de pierreries, et couronné de l'aigle d'or aux ailes déployées. Ce ne fut pas sans étonnement que leurs guerriers virent s'avancer à leur rencontre cette petite troupe, si inférieure en apparence et qu'il leur paraissait impossible de ne pas anéantir en quelques minutes (1).

Tout était silencieux jusqu'à ce moment; mais, dès qu'ils furent en présence, un hurlement effroyable s'éleva de cette multitude armée, répété par les échos des montagnes voisines avec les sons lugubres du teponaztli, dont l'ensemble eût été capable de glacer les esprits les moins timides; une tempête de flèches, de projectiles de toute espèce couvrit les airs, mais sans faire aucun mal aux Castillans. Cortès continuait à s'avancer d'un pas ferme; quand il fut à une portée convenable, il s'arrêta et formant rapidement sa petite armée en ordre de bataille, il ouvrit aussitôt un feu bien nourri sur toute la ligne. Chaque coup portait une mort certaine parmi les ennemis dont l'horreur et l'étonnement ne sauraient se décrire. Éperdus de douleur, enflammés par la rage et le désespoir, ils s'élancèrent avec un cri terrible contre les Espagnols; leur petite armée, accablée par le nombre et les masses sans cesse renaissantes des Tlaxcaltèques, fut promptement jetée dans un

(1) Muñoz Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan. — Gomara, Cronica, etc., cap. 45. -- Herrera, decad. II, lib. 6, cap. 6.

désordre complet. Vainement Cortès s'efforçait-il de les animer pour les rallier; sa voix se perdait dans le tumulte, et pendant quelque temps il put croire que tout était perdu. Mais chaque homme de sa troupe valait une centaine d'ennemis, et la multitude même des assaillants, en augmentant leur confusion, fut cause de leur défaite. En se pressant les uns derrière les autres, dans l'espoir d'atteindre les Castillans, ils perdaient non-seulement l'avantage de leur nombre, mais se nuisaient mutuellement, et, pendant que les plus proches succombaient sous les coups des lances de Tolède, les autres demeuraient les spectateurs inutiles de ce combat meurtrier.

Cortès, reprenant alors ses avantages, les chargea avec ses chevaux, foulant sous leurs pieds les morts et les blessés. Ce fut le commencement de sa victoire. Les Tlaxcaltèques, épuisés d'efforts, reculèrent devant ces monstres terribles. Cependant leur nombre eût encore pu être fatal à leurs adversaires, sans un incident qui les obligea à battre décidément en retraite. Un des principaux guerriers de la république, fils de Chichimecatl-Teuctli, prenant ombrage des manières hautaines de Xicotencatl, lui reprocha d'être la cause de la perte de tant de braves et le défia en champ clos. N'ayant pu obtenir la satisfaction qu'il exigeait, il se retira, entraînant à sa suite ses amis et ses vassaux, qui n'étaient peut-être pas fâchés de quitter une partie qui leur avait été déjà si fatale (1).

Ainsi, réduit tout à coup à la moitié de son armée, Xicotencatl ne crut pas pouvoir continuer l'action. Après avoir disputé le terrain pendant quelques heures avec un indomptable courage, il se résigna à l'abandonner à ses ennemis. La discipline européenne, la tactique habile de Cortès, mais plus que tout cela les armes à feu et les chevaux, sauvèrent encore une fois les Espagnols.

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 51.— Gomara, Cronica, etc., cap. 45.— Berual Dias, Hist. de la conquista, cap. 65, 66.— Herrera, decad. II, lib. 6, cap. 6, 7.

Ils rentrèrent exténués, mais triomphants, dans leur campement : à les en croire, un seul d'entre eux avait été tué dans cette journée terrible ; mais plus de soixante étaient plus ou moins grièvement blessés, ainsi que tous les chevaux. Les pertes des Tlaxcaltèques furent immenses ; grâce, cependant, au soin que leurs adversaires avaient eu d'abandonner le champ de bataille, il n'y resta pas un seul cadavre, tous ayant été religieusement enlevés avant la nuit.

La nouvelle de cette défaite jeta la désolation dans Tlaxcallan ; mais le jeune Xicotencatl, plus ardent que jamais, brûlait de reprendre contre les terribles étrangers une revanche qui pût rétablir l'honneur de son nom. Ce qui ne l'étonnait pas moins que les autres, c'était de voir que pas un d'entre eux eût succombé à son escient, et, quoique éloigné d'ajouter foi aux frayeurs superstitieuses de la foule, il n'éprouvait pas moins de stupeur en voyant que ses armes avaient jusque-là opéré parmi eux si peu d'effet. Dans cette incertitude, il fit publiquement consulter les prêtres de Camaxtli, et ceux-ci, peut-être secrètement d'accord avec lui, répondirent que les Espagnols, étant les fils du Soleil, étaient invulnérables durant le jour et que, s'il voulait les rendre sensibles à ses coups, c'était la nuit qu'il fallait les attaquer. Cette tactique était contre tous les usages des Aztèques ; mais le jeune Tlaxcaltèque, comptant sur le sommeil de ses ennemis, avait provoqué cette réponse, afin d'animer ses soldats à livrer avec lui un assaut nocturne au camp de Cortès.

La seigneurie, quoique fatiguée de tant de combats inutiles, lui permit, néanmoins, d'user encore de cette ressource. Il partit une nuit à la tête de dix mille hommes qu'il mena en silence vers le quartier ennemi. Mais les sentinelles étaient au guet ; à la faveur d'une lune brillante, ils observèrent ces longues files d'ombres qui se glissaient derrière les buissons. L'alarme aussitôt fut donnée ; les soldats dormaient avec leurs armes à côté d'eux ; en quelques instants ils furent sur pied, et, sortant doucement de leurs retran-

chements, ils chargèrent les Tlaxcaltèques avec la même impétuosité qu'ils auraient fait de jour. Ceux-ci, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à une attaque, furent bientôt mis dans une déroute complète : en vain Xicotencatl s'efforça de les ramener sur le campement espagnol ; après avoir déployé, pendant plusieurs heures, une bravoure digne d'un meilleur sort, il se vit obligé de battre en retraite pour ne pas tomber entre les mains des ennemis (1).

Ce fut le dernier effort de l'indépendance tlaxcaltèque : après avoir, pendant plus d'un siècle, tenu en échec l'ambition des rois de l'Anahuac, les chefs de la vaillante république se résolurent à recevoir dans leur cité celui qui était destiné à les faire passer tous également sous le même joug. L'insuccès de la dernière tentative de son général combla la consternation de la seigneurie, et, malgré l'opposition du vieux Xicotencatl, l'avis de Maxixcatzin prévalut cette fois définitivement au sénat. Cortès, de son côté, souhaitant de gagner, par sa magnanimité, un peuple si brave à sa cause, s'était décidé à envoyer de nouveaux députés à Tlaxcallan, avec mission d'offrir la paix aux mêmes conditions qu'auparavant. En arrivant dans cette ville, on les introduisit avec respect dans l'assemblée, où leurs propositions furent écoutées avec une joie facile à comprendre ; elles épargnaient à la république l'humiliation d'une première démarche et comblaient ses propres désirs. Elle les congédia bientôt après avec la réponse la plus favorable. En même temps, quatre chevaliers de la première noblesse, ayant reçu ordre de se mettre en chemin, furent chargés, au nom du sénat, de la disculper auprès du général espagnol et de lui offrir, avec son amitié, l'entrée dans la capitale ; ils devaient, en passant par le camp de Xicotencatl, communiquer avec ce chef et lui enjoindre de cesser les hostilités.

Mais le fier Tlaxcaltèque ne paraissait guère disposé à obéir ;

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 54, 55. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 32. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 66.

il lui tardait de tirer enfin une vengeance éclatante des affronts qu'il avait reçus et de délivrer sa patrie de cette horde d'étrangers dont elle était menacée. Sa haine redoublait encore son courage. Convaincu que, malgré leur victoire, les Espagnols ne pouvaient se trouver dans une condition bien prospère après tant de combats successifs, il méditait une nouvelle attaque; mais, pour l'exécuter avec plus de succès, il persuada aux ambassadeurs de la république de rester encore quelques jours avec lui, et, dans l'intervalle, il résolut d'envoyer à leur place des espions qui pussent lui rendre un compte exact des forces espagnoles, des moyens de s'en rendre maître ou de les affamer dans leurs retranchements. Il leur dépêcha, en effet, cinquante des siens, ayant à leur tête plusieurs hommes de marque, les chargeant d'exprimer à Cortès leurs regrets de tout ce qui s'était passé jusque-là, et de lui offrir humblement, au nom de la seigneurie, des vivres frais, accompagnés de quelques objets précieux.

Cortès les accueillit avec bonté, et, après avoir reçu leur message, les laissa tranquillement parcourir ses quartiers et passer en revue ses forces et celles de ses alliés. Leur présence y avait ramené l'espérance. Depuis le dernier engagement, les Espagnols, harassés par tant de fatigues, soupiraient après le repos et commençaient à se décourager. Dans la prévision des souffrances qu'ils paraissaient destinés à subir encore avant qu'ils pussent atteindre Mexico, et en vue des hostilités dont ils étaient l'objet de la part même des ennemis de Montézuma, ils avaient laissé échapper des plaintes amères contre leur chef; il s'en était trouvé même qui avaient osé proposer de profiter du répit qui leur était accordé actuellement, pour retourner à la Véra-Cruz et envoyer demander de là des secours à Vélasquez. Cortès ressentait profondément ces murmures, dont il admettait jusqu'à un certain point la justesse; il était à peine un de ses soldats qui n'eût été blessé avec plus ou moins de gravité; plus de cinquante Espagnols avaient succombé depuis le commencement de l'expédition, et l'on conti-

nuait à se voir entouré d'ennemis cent fois plus formidables que ceux qu'on avait eus à combattre à Tabasco. Par un discours plein de modération, il parvint cependant à ranimer leurs esprits abattus ; mais, tout en convenant de ce qu'il y avait de juste dans leurs plaintes, il leur représenta ce qu'il y aurait d'humiliant pour leur honneur, et de péril même, à retourner sur leurs pas, et finit par leur promettre, avec cette autorité persuasive qui lui réussissait toujours, que Dieu ne pouvait avoir éprouvé ainsi leur courage que pour leur en accorder une plus belle récompense dans la conquête de Mexico. L'événement justifia encore ses prévisions (1). Au milieu de ses inquiétudes, c'était une consolation de voir enfin Tlaxcallan lui faire des ouvertures, et il se réjouissait déjà de ces apparences de paix, lorsque Teuch, l'un des nobles totonaques qui avaient accompagné l'armée depuis Cempoallan, vint le tirer de sa sécurité, et lui révéler les soupçons qu'il avait conçus sur le caractère des faux ambassadeurs.

Le général donna ordre aussitôt de les arrêter ; ils furent interrogés tour à tour, et ils ne tardèrent pas à confesser toute la vérité. Sans hésiter un seul instant, il résolut d'en faire un châtiment exemplaire, propre à jeter la terreur dans l'esprit même de Xicotencatl. Aux sept principaux il fit couper les deux mains, et les articulations des pouces à tous les autres ; ensuite il les chassa du camp, en leur disant que les Tlaxcaltèques pouvaient venir quand ils voudraient de nuit comme de jour, et qu'ils trouveraient les Espagnols préparés à les recevoir (2).

Le spectacle de leurs frères mutilés et sanglants remplit d'horreur et de confusion tous les indigènes ; ils ne doutèrent plus de la puissance surnaturelle des étrangers, et Xicotencatl sentit lui-

(1) Torquemada, ibid., cap. 33, 34. — Gomara, Cronica, etc., cap. 49.

(2) Bernal Dias, ibid., cap. 67. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 83. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 33. — Nous suivons ici ce dernier écrivain relativement au nombre de ceux à qui l'on coupa les mains. Au lieu des pouces, la plupart des auteurs disent que Cortès fit trancher les poignets à tous les espions.

même tomber toute sa fierté et sa hauteur. Reconnaissant que tous ses efforts étaient inutiles contre ces hommes extraordinaires, et que ses stratagèmes les mieux combinés tournaient à sa confusion, il se soumit fatalement à son sort et retourna rendre compte au sénat du peu de succès de ses tentatives. La seigneurie, trop découragée elle-même, n'osa le blâmer d'avoir travaillé à soutenir plus longtemps qu'elle l'honneur de la patrie; mais elle l'obligea, malgré sa résistance, à se mettre en personne à la tête de l'ambassade qu'elle avait acheminée vers le camp espagnol et à travailler à calmer la colère de son chef.

Dans l'intervalle, Cortès, pour encourager les siens à prendre patience, fourrageait, avec une partie de ses soldats, dans les villages voisins; il surprenait au milieu de la nuit la ville de Tzimpantzinco, une des plus considérables de la république, dont il amena, sans coup férir, les habitants à reconnaître la puissance castillane. Mais la fortune n'allait pas tarder à lui sourire de nouveau et à verser sur lui ses faveurs. Tandis que les députés tlaxcaltèques, ayant à leur tête Xicotencatl, sortaient de leur cité pour se rendre à Tetzcoatzinco, une autre ambassade s'approchait du camp. Elle était composée de six des plus nobles personnages de la cour de Montézuma, ayant à leur tête l'Atempanecatl Tlachpanquizqui, et à leur suite venaient deux cents esclaves formant leur cortége et portant, comme les autres fois, des présents (1) magnifiques à Cortès. Le monarque, averti de son départ de Cempoallan, n'avait pas cessé un seul instant d'observer ses mouvements; il avait été instruit de toutes les particularités de sa marche, dont ses courriers lui avaient, chaque jour, apporté l'itinéraire. En apprenant leur entrée sur le territoire tlaxcaltèque, il put croire un instant que les guerriers de la seigneurie qui avaient si souvent bravé sa puissance seraient en état de mettre un terme

(1) Ce présent consistait en trois mille onces d'or brut en grains et en un grand nombre d'ouvrages rares en plume et en coton.

aux progrès de ces étrangers audacieux; mais au bruit de leurs victoires, au bruit des défaites réitérées de ces héros jusque-là réputés invincibles, ses terreurs vinrent l'assiéger plus poignantes que jamais. Il convoqua son conseil, et, au milieu des avis différents de ceux qui le composaient, il se résolut à faire encore de nouveaux efforts pour chercher à dissuader Cortès d'arriver jusqu'à sa capitale.

L'Atempanecatl, à qui ses exploits avaient mérité toutes les faveurs de son maître, déposa aux pieds de Cortès le présent que lui envoyait le monarque : en son nom, il le complimenta sur les victoires qu'il avait remportées sur les Tlaxcaltèques; puis, avec tous les ménagements possibles, il ajouta que Montézuma regrettait profondément de ne pouvoir le recevoir dans sa capitale; qu'il était effrayé d'avance des dangers auxquels les nobles étrangers seraient exposés de la part d'une populace furieuse, et qu'en conséquence il les engageait à ne pas pousser plus loin leur marche. En parlant ainsi, l'ambassadeur observait la contenance du général; mais, s'apercevant du peu d'effet que produisait son discours, il reprit, un instant après, que son maître, reconnaissant en eux les hommes blancs annoncés par les oracles, serait disposé même à reconnaître par un tribut la suprématie du grand roi de Castille, dont on vantait la puissance, à condition que les Espagnols n'insistassent pas davantage à visiter Mexico (1).

Telles étaient les extrémités auxquelles se voyait réduit Montézuma, moins peut-être par suite des préjugés superstitieux de son culte que par la crainte de voir ses ennemis du dehors s'allier à ceux du dedans avec Cortès contre l'autorité de l'empire. Cortès, tout en remerciant ce prince dans les termes les plus respectueux des offres qu'il faisait de se soumettre à la suzeraineté de l'empereur de l'Orient, répondit avec fermeté que les ordres mêmes qu'il avait reçus l'empêchaient de se rendre à ses vœux, et que,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 35. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 83.

s'il n'avait pas les moyens, actuellement, de montrer sa gratitude pour la bonté et la munificence du roi des Mexicains, il espérait pouvoir bien un jour la témoigner par ses actes (1).

Il invita ensuite avec courtoisie les ambassadeurs à se reposer de leur longue marche. Dans le moment même, un parti nombreux d'Othomis, ignorant encore les résolutions qui avaient été prises à Tlaxcallan, vint défier les Espagnols sous les tranchées du camp, en cherchant à les attirer dans les défilés voisins. Il monta aussitôt à cheval avec quelques-uns de ses compagnons et les chargea avec impétuosité ; après un combat de plus d'une heure, où il fit mordre la poussière aux plus audacieux, il rentra au quartier, en se félicitant que cet incident lui eût permis de donner aux ambassadeurs de Montézuma un exemple de la valeur castillane et de la manière dont ils savaient se servir de leurs armes contre l'ennemi (2).

Déjà l'espérance renaissait dans le cœur des plus timides, en voyant de nouveau au milieu d'eux les serviteurs du grand monarque de l'occident, et le courage des Espagnols se ranimait dans la proportion de l'humilité de ces derniers. Les vivres de toute sorte arrivaient abondamment dans le camp, et les Tlaxcaltèques des campagnes voisines se présentaient sans crainte, en disant que les Othomis seuls avaient été la cause des précédentes hostilités. On ne fut pas longtemps, d'ailleurs, sans avoir des nouvelles de la seigneurie : le matin du jour suivant ou du surlendemain, la sentinelle signala, à peu de distance du quartier, une troupe de cinquante guerriers environ, richement vêtus, portant les couleurs de la maison de Tizatlan. C'était l'ambassade tlaxcaltèque, dont la présence devait contrarier d'autant plus vivement les envoyés mexicains, qu'elle annonçait décidément la fin de toutes les hostilités. A sa tête marchait fièrement le jeune

(1) Bernal Diaz, Hist. de la conquista, etc., cap. 73.
(2) Torquemada, ibid. ut sup.

Xicotencatl, dont le nom aussitôt vola dans tout le campement. Son arrivée était le présage de la paix; la joie la plus vive éclatait sur tous les visages, et Cortès eut quelque peine à calmer ses soldats et à leur faire entendre la nécessité d'affecter, en cette occasion, de l'indifférence devant l'ennemi.

Les Espagnols ne s'empressèrent pas avec moins de curiosité autour de ce chef illustre qui avait su maintenir si longtemps le nom de son pays en face de leurs armes. C'était un jeune homme grand et robuste et dont la mâle contenance annonçait un soldat éprouvé déjà par plus d'un combat. En arrivant devant le général, il le salua à la manière accoutumée en touchant la terre avec la main et en la portant ensuite à sa bouche. Il ne chercha pas à s'excuser de l'hostilité qu'il avait montrée; au contraire, prenant sur lui-même toute la responsabilité de ses actes, il dit à Cortès qu'il ne devait point s'étonner s'il lui avait tenu tête si longtemps, puisque étant venu depuis Cempoallàn, servi en tous lieux par les vassaux de Montézuma, il avait dû croire qu'il venait en réalité comme l'ami et l'allié des Mexicains et des Culhuas. Maintenant que le sort des armes était contraire à Tlaxcallan et que lui-même avait si cruellement éprouvé la valeur des étrangers, il le conjurait, au nom de sa patrie, qui avait si longtemps combattu pour son indépendance, de ne point la livrer à ses ennemis. Qu'elle se donnait à lui sans conditions, avec ses guerriers, ses femmes et ses enfants, et que, s'il daignait les agréer pour amis, ils seraient aussi fidèles à son alliance qu'ils s'étaient montrés auparavant acharnés dans le combat. Pour gage de sa parole, il ajouta, en terminant, qu'il lui livrait les personnes des nobles seigneurs qui l'accompagnaient et qu'ils resteraient en ôtage avec lui aussi longtemps qu'il le jugerait à propos (1).

Cortès ne fut pas moins touché de ces paroles que ses compa-

(1) Lorenzana, Relacion, etc., pag. 56, 57. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 35. — Gomara, Cronica, etc., cap. 50. — Herrera, decad. II, lib. 6, cap. 10.

gnons. Plein d'admiration pour cet ennemi, si grand encore dans sa défaite, il répondit avec dignité que, si Xicotençatl avait voulu le croire en acceptant l'amitié qu'il lui offrait si franchement, il aurait épargné à sa nation les souffrances que son obstination lui avait attirées. Cependant, qu'il était prêt encore à oublier le passé et à agréer les services de la république au nom de l'empereur son maître; mais que les Tlaxcaltèques considérassent avec attention que, si jamais ils cherchaient à rompre le pacte qu'ils faisaient en ce moment, il saurait en tirer une vengeance éclatante contre eux aussi bien que contre leur capitale. Il finit en disant qu'il comptait désormais trouver en eux des amis et des alliés fidèles, et que, de son côté, il espérait leur prouver bientôt tout ce qu'ils avaient à gagner à son alliance.

En achevant ces mots, il embrassa Xicotencatl, qui courut aussitôt, plein de joie, faire part à ses compagnons de l'issue de son ambassade. Il revint ensuite avec quelques esclaves portant des présents de peu de valeur, en priant le général de ne pas considérer leur pauvreté, mais l'intention avec laquelle ils étaient offerts. « C'est ainsi que je les accepte, répondit Cortès; venant des « Tlaxcaltèques, ils me sont plus précieux qu'une maison remplie « d'or qui me serait offerte par une autre nation (1). »

Ces paroles mettaient fin à la guerre sanglante où les Espagnols avaient acheté si cher leur entrée au plateau aztèque; elles étaient le sceau de leur alliance avec la république de Tlaxcallan, d'où allait sortir l'asservissement de toutes les nations du Mexique à la domination de Charles-Quint. Comme il était encore de bonne heure, Cortès ordonna de préparer l'autel au sommet du teocalli, et le prêtre Juan Dias célébra la messe d'actions de grâces pour cette heureuse conclusion; il bénit ensuite l'assemblée, ainsi que le temple, et lui imposa, en mémoire de cet événement, le nom de la Victoire (2). Les ambassadeurs de Montézuma, témoins

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 70, 72.
(2) Torquemada, id., ibid.

de tout ce qui venait de se passer et de l'allégresse que la paix répandait autour d'eux, avaient de la peine à contenir leur indignation, et, dans la présence même de Cortès, leur chef se prit de querelle avec un des envoyés de la république, l'un accusant l'autre de chercher à tromper, par d'hypocrites démonstrations, la confiance des Espagnols. Le dernier, provoqué par les paroles insultantes de l'Atempanecatl, lui reprocha de n'être qu'un traître et d'avoir livré sa patrie aux Mexicains pour pouvoir satisfaire plus facilement sa luxure et ses goûts dispendieux (1). Ce dialogue était loin d'être perdu pour le général à qui Marina en traduisait à mesure les particularités; il s'applaudissait intérieurement de voir la jalousie qui régnait entre les deux puissances rivales, et qui, tout en les affaiblissant mutuellement, ne pouvait qu'assurer son propre succès (2); cependant ce qu'il avait entendu ne laissait pas de jeter un doute dans son esprit et de lui inspirer quelque perplexité relativement à la bonne foi des Tlaxcaltèques.

Tout témoignait cependant de leur sincérité. La nouvelle de l'accord conclu avec Cortès s'était répandue promptement dans le pays, et le retour de Xicotencatl à Tlaxcallan avit été salué avec les mêmes transports d'allégresse que s'il se fût agi d'un vainqueur. La paix fut célébrée par des danses solennelles, et des sacrifices d'actions de grâces furent offerts dans tous les temples. Instruit de la présence des Mexicains dans le camp espagnol, le sénat n'en parut que plus ardent dans ses démonstrations, et se disposa à mettre en chemin une nouvelle ambassade pour supplier ses nouveaux alliés de lui faire l'honneur de se rendre dans

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 83. — Celui des ambassadeurs mexicains à qui les auteurs donnent le nom d'Atempanecatl, titre de la charge qu'il exerçait à la cour de Montézuma, était natif de Huexotzinco : c'était le même Tlachpanquizqui qui avait fait prisonnier le guerrier tlaxcaltèque Tlalhuicole qu'il avait livré à Montézuma, pour se faire pardonner ses adultères. Celui des ambassadeurs tlaxcaltèques, dont il est ici question, était Tolimpanecatl, depuis baptisé sous le nom de don Toribio.

(2) Ixtlilxochitl, ibid.

la capitale. Dans l'intervalle, deux des serviteurs de Montézuma étaient retournés auprès de leur maître pour lui donner avis de l'alliance conclue entre les étrangers et les Tlaxcaltèques. Les autres crurent devoir demeurer auprès de Cortès, afin de travailler encore à l'en détacher; ils lui reprochèrent la facilité avec laquelle il écoutait ces hommes si perfides et qui ne lui avaient fait que du mal depuis qu'il avait mis le pied sur leur territoire. Quant à leurs caresses actuelles, elles n'avaient d'autre objet que de lui inspirer une fausse sécurité, afin de l'attirer dans leur ville et de s'y débarrasser sans péril de ceux qu'ils n'avaient pu réussir à exterminer sur le champ de bataille. « Comparez, ajoutaient-« ils, la conduite du sénat de Tlaxcallan avec celle de Montézuma. « Les Tlaxcaltèques, après vous avoir concédé pacifiquement « l'autorisation de passer sur leurs terres, n'ont cessé de vous « faire la guerre que lorsqu'ils ont reconnu l'entière inutilité de « leurs efforts. Les Mexicains, au contraire, n'ont jamais com-« mis la moindre hostilité à votre égard; loin de là, ils vous ont « prodigué leurs services et leurs hommages dans toutes les loca-« lités de leur dépendance où vous avez mis les pieds, et leur roi « vous a donné constamment les preuves les plus éclatantes de sa « bienveillance et de son amitié. »

Cortès reconnaissait intimement tout ce qu'il y avait de vrai au fond de ce discours, au moins en ce qui concernait le souverain de Mexico. Il répondit que, ayant le désir de vivre en paix avec tous, il n'avait pas cru, en concluant cette alliance, lui faire aucune injure; que ni lui ni les Espagnols ne craignaient les Tlaxcaltèques, et qu'ils se trouveraient tout aussi en sûreté dans l'enceinte d'une ville qu'à l'intérieur de son camp; que, d'ailleurs, il ne souhaitait rien davantage, pour le moment, que d'entrer dans Tlaxcallan pour en éprouver les citoyens et châtier dignement leur perfidie, s'ils se rendaient coupables de la moindre déloyauté (1).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib IV, cap. 36. — Ixtlilxochitl, ibid. ut

Mais cette pensée était alors bien loin de leur esprit. Depuis la conclusion de la paix, ils n'avaient cessé, les uns après les autres, de visiter les Espagnols, de leur envoyer des vivres de toute sorte et de leur montrer, par leurs manières, combien ils étaient heureux maintenant de pouvoir se dire leurs amis. La seigneurie, souhaitant de se lier plus étroitement avec eux et redoutant les conséquences de la prolongation du séjour des envoyés de Montézuma dans leur camp, finit par dépêcher à Cortès une nouvelle députation, en le suppliant de se rendre aux vœux de ses alliés; elle était composée des personnages les plus illustres du sénat, et elle était chargée de lui donner les garanties les plus absolues et les moins équivoques de la bonne foi avec laquelle elle agissait avec lui. Le général, vaincu par tant de témoignages, animé, d'ailleurs, par les paroles des seigneurs totonaques, dont il ne pouvait suspecter la fidélité, prit enfin le parti de lever le camp et de se rendre à Tlaxcallan. Cette nouvelle, attendue depuis si longtemps, mit toute la ville en émoi. Cinq cents tlamèmes furent envoyés à Tetzcoatzinco pour enlever les bagages de l'armée et conduire son artillerie. Le jour fixé pour le départ, le père Olmedo, après avoir chanté une messe d'actions de grâces pour remercier le Tout-Puissant du succès de cette glorieuse campagne, bénit la foule respectueuse et attentive, et, aussitôt après, on se mit en marche vers la capitale de la république. Dès ce jour, Cortès put compter sur des amis véritables, et, malgré les efforts qui furent faits à diverses reprises pour les détacher de lui, ils demeurèrent, dans leurs revers comme dans leurs triomphes, les alliés les plus fidèles des Espagnols.

sup. — Herrera, decad. II, lib. 6, cap. 10. Gomara, Cronica, etc., cap. 51. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 72, 73, 74.

LIVRE QUATORZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Condition de Tlaxcallan au seizième siècle. Aspect de la ville. Entrée de Cortès. Son ardeur religieuse. Défense des idoles par le sénat tlaxcaltèque. Sagesse du père Olmedo. Chapelle chrétienne au palais du vieux Xicotencatl. Abolition des sacrifices humains à Tlaxcallan. Légende du dieu Macuiltonal. Princesses tlaxcaltèques données pour épouses à des Espagnols. Diverses ambassades envoyées à Cortès. Résistance de Cholullan. Alliance de ses chefs avec Montézuma. Cortès se dispose à passer par Chollullan. Son mécontentement au sujet de ses députés. Complot contre les Espagnols. Leur départ pour Chollullan. Leur réception dans cette ville. Embûches dressées contre eux. Cortès est instruit du complot. Il reproche aux Cholultèques leur perfidie. Vengeance qu'il exerce. Massacre de Chollullan. Ruine du temple de Quetzalcohuatl. Paix avec les Cholultèques. Cessation des sacrifices sanglants. Terreur des ambassadeurs mexicains. Soumission de plusieurs villes voisines aux Espagnols. Montézuma invite Cortès à venir à Mexico. Révolution parmi les Totonaques. Quauhpopoca, gouverneur maritime, attaque les Espagnols de la Véra-Cruz. Cortès sort de Chollullan. Continuation de sa marche vers Mexico. Passage de la Cordillière. Caravanserai d'Ithualco. Tempête de neige. Nouvelle tentative de Montézuma pour détourner Cortès. Celui-ci continue sa route. Première perspective de la vallée de Mexico.

Malgré les guerres où elle avait été si fréquemment engagée avec les Mexicains, la cité de Tlaxcallan était encore, au commencement du seizième siècle, une des plus importantes et des plus peuplées du plateau aztèque. Ainsi que la plupart des autres

villes de cette contrée, elle était partagée en quatre quartiers principaux. Le plus vaste et le plus important était celui d'Ocotelolco : c'est là qu'on voyait le grand tianquiz, dont les trafiquants avaient longtemps été à la tête du commerce de ces contrées; au-dessus dominaient, au sommet de la colline du même nom, la forteresse qui servait de palais aux successeurs d'Acatenehua et le temple de Camaxtli (1), le plus riche et le plus célèbre des sanctuaires de cette divinité dans la Nouvelle-Espagne. La rivière Zahuapan séparait Ocotelolco du mont Tepeticpac, antique berceau de la nation, et sur les bords de ce cours d'eau s'étendaient les quartiers de Quiahuiztlan et de Tizatlan, dont les maisons avec leurs vergers occupaient un espace considérable. C'est par là que les Espagnols entrèrent dans Tlaxcallan. De leur campement à cette ville, qui en était éloignée d'environ six lieues, leur marche fut un véritable triomphe. Deux villes d'une importance secondaire, Tecompantzinco et Atlihuetzian, étaient sur leur route; à leur approche, toute la population, ayant ses chefs en tête, sortit à leur rencontre et les conduisit ensuite jusqu'aux portes de la capitale.

Cortès amenait à sa suite les ambassadeurs de Montézuma; en dépit de leurs appréhensions, il les avait obligés à se mettre dans son cortége, en leur assurant qu'auprès de lui ils n'auraient rien à craindre des Tlaxcaltèques. Toujours prévoyant, il voulait les rendre témoins des honneurs qu'allaient lui rendre ses nouveaux alliés et de la déférence que ce peuple de braves avait pour lui et pour les siens.

Le premier aspect de Tlaxcallan ne pouvait manquer de faire une impression favorable sur l'esprit des conquérants; ses vastes

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, cap. 52. — Le conquérant anonyme assure que Cortès ayant demandé une statistique de la république, le sénat lui donna un tableau comprenant un ensemble de cent cinquante mille maisons tant des villes et des villages du territoire, et une population de plus de cinq cent mille âmes, probablement sans compter les habitants des maisons éparpillées dans la campagne. (Relation d'un gentilhomme de la suite de Cortès, etc.)

faubourgs, ses jardins et ses vergers, entrecoupés de maisons blanches en terrasses et de tours pyramidales, avec les collines de Tepeticpac et d'Ocotelolco, aux flancs couverts de palais et de temples, leur rappelaient les souvenirs de la dernière conquête de leurs rois sur les Maures, et il n'est pas étonnant que, dans son admiration, Cortès trouvât la ville aztèque plus peuplée et d'un aspect plus grandiose même que la noble cité de Grenade (1). Une multitude innombrable en occupait les abords, et, à mesure qu'ils approchaient, la foule des spectateurs, accourue de toutes parts pour contempler ces hommes extraordinaires, était si grande, qu'elle leur laissait à peine la place nécessaire pour se mouvoir. Les rues étroites de Tlaxcallan n'étaient pas moins remplies, et les terrasses étaient couvertes de femmes et d'enfants qui ne pouvaient assez rassasier leurs regards. A l'entrée de la ville, Cortès trouva les chefs de la seigneurie, qui étaient venus le recevoir, à l'exception de Xicotencatl, à qui son grand âge ne permettait plus de sortir ; ils étaient accompagnés d'un cortége nombreux, composé des hommes les plus illustres de la république. Ils passèrent sous des arceaux de verdure, au milieu d'une pluie de fleurs et des acclamations de la foule, et ils conduisirent ainsi le général au palais de Tizatlan, où l'on avait préparé ses quartiers.

C'était celui du vieux Xicotencatl, à qui son âge donnait alors la présidence du conseil de la république ; il s'avança jusqu'à la seconde cour, soutenu par deux chevaliers de sa famille. Cortès descendit alors de son cheval, ôta sa toque avec respect et embrassa le vieillard, qui lui présenta en même temps le bouquet de la bienvenue (2). Ce jour, à jamais mémorable dans les annales de la conquête du Mexique, et en particulier dans celles de Tlaxcallan, était le 23 septembre 1519 (3). La première semaine

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenz., pag. 58.
(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 83.
(3) Vetancurt, Teatro Mexicano, part. III, trat. 1, cap. 7.

de l'arrivée des Espagnols ne fut qu'une série de fêtes et de réjouissances, le général et ses officiers passant tour à tour du palais de Xicotencatl à celui de Maxixcatzin et des autres chefs de la république, qui le traitèrent alternativement avec toute la splendeur que comportait leur rang. C'est alors que les conquérants reçurent les surnoms sous lesquels ils furent connus depuis des populations de ces contrées ; on donna à Cortès celui de « Chalchihuitl », l'un des titres de Quetzalcohuatl, soit en souvenir de ce personnage qu'il représentait plus ou moins aux yeux des indigènes, soit parce qu'il était le chef. Pedro de Alvarado, que ses façons joyeuses et aimables avaient rendu le favori des Tlaxcaltèques, fut surnommé « Tonatiuh », ou le Resplendissant, titre commun du soleil, tant à cause de la couleur blonde de ses cheveux que pour son teint clair et animé et la franchise de sa contenance.

Au milieu de ces transports et de ces démonstrations d'amitié, Cortès n'oubliait pas qu'il était général ; il ne perdit pas de vue un seul instant la discipline qu'il avait établie dans son armée depuis le commencement de l'expédition, et, pour la sécurité des citoyens comme pour celle de ses soldats, il ne permit, dans aucun cas, à ces derniers de sortir dans la ville sans une permission de leurs chefs. Son ardeur religieuse n'était ni moins vive ni moins irréfléchie qu'à Cempoallan, et, s'il n'avait été contenu par la mansuétude du père Olmedo et les remontrances prudentes d'Alvarado, de Lugo et de Vélasquez de Léon, il se serait facilement porté encore une fois à des violences déplorables. Depuis son arrivée dans Tlaxcallan, il avait gardé auprès de lui, dans son quartier, les ambassadeurs de Montézuma ; mais, pour contre-balancer leur influence et assurer plus solidement l'alliance contractée avec les Espagnols, la seigneurie leur avait amené, dès les premiers jours, trois cents jeunes filles choisies entre les plus belles et les plus distinguées par leur naissance, et dont plusieurs même appartenaient aux premières familles de l'état. Le désir

des chefs était qu'ils les reçussent pour leurs épouses et donnassent, par leur moyen, à la république, une race de héros. Le premier mouvement du général fut de les refuser ; voyant ensuite le déplaisir qu'ils en éprouvaient, il répondit que la loi chrétienne ne leur permettait de prendre qu'une seule femme, et qu'il fallait qu'elle fût chrétienne comme eux.

Il profita de cette occasion pour prêcher aux Tlaxcaltèques les vérités de la religion. Après en avoir exposé l'ensemble aux chefs de la seigneurie, réunis autour de lui avec la noblesse, il travailla à leur persuader de renoncer à leurs idoles pour embrasser la doctrine de l'Évangile et de reconnaître le Dieu qui avait fait remporter tant de victoires aux Espagnols; mais, après avoir écouté avec respect ses exhortations, ils répondirent par la bouche de Maxixcatzin qu'ils ne se refusaient point à donner une place dans leurs temples au dieu des chrétiens, mais qu'ils n'avaient point de raisons pour en chasser les leurs. « Notre dieu Camaxtli, dirent-ils, « n'a cessé de nous accorder la victoire sur nos ennemis, et Ma« tlalcuéyé nous envoie la pluie nécessaire pour féconder nos « champs, tout en empêchant le Zahuapan de nous inonder. A « chacun de nos dieux nous devons une partie de notre félicité « ici-bas, et leur colère, provoquée par notre ingratitude, nous « attirerait les plus grands châtiments (1). »

Cortès se sentait irrité de cette opposition ; mais Olmedo ne cessait de lui remontrer le peu de sagesse de son prosélytisme. L'Église, disait-il, repoussait loin d'elle des conversions forcées et sur la sincérité desquelles elle ne pouvait compter. Le baptême demandait, dans les indigènes, des dispositions qu'on ne pouvait y faire croître qu'avec le temps et l'instruction nécessaires. « A « quoi bon, d'ailleurs, ajoutait-il, exaspérer ce peuple en renver« sant ses autels, si leurs idoles doivent rester debout au fond de

(1) Id., ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 37. — Ixtlilxochitl, ibid. ut sup. — Muñoz Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan.

« leurs cœurs, ou détruire les idoles pour leur donner l'occasion « d'en faire d'autres (1)? » Par ces sages remontrances, le bon religieux parvenait, d'ordinaire, à calmer son effervescence. On se contenta alors de donner aux Tlaxcaltèques le spectacle de la pompe catholique, et de leur inspirer le respect, en attendant qu'ils sentissent le désir d'embrasser la foi nouvelle. « Au seizième siècle, dans un temps où les droits de la conscience étaient si mal connus dans le monde chrétien, où le nom de la tolérance même était ignoré, dit un auteur protestant (2), on est étonné de trouver un moine espagnol au nombre des premiers défenseurs de la liberté religieuse et des improbateurs de la persécution. »



Le quartier occupé par les Espagnols dans le palais de Xicotencatl renfermait le temple de Macuiltonal, divinité protectrice de la maison de Tizatlan (3). On se garda d'y toucher ; mais, dans un des édifices voisins du teocalli, le général fit disposer un autel, comme il l'avait fait à Cozumel et à Cempoallan, et y plaça une image de la sainte Vierge, surmontée d'une croix, où les deux aumôniers de l'armée célébrèrent tour à tour les saints mystères. Dans une autre salle, où il recevait, d'ordinaire, les chefs de la république, il érigea une croix colossale en bois, dont l'aspect ne les étonna pas moins qu'ils ne furent surpris de la douceur et de la simplicité majestueuse des rites du culte chrétien. Ce symbole non-seulement leur rappelait en partie celui du dieu Quetzalcohuatl, mais encore reportait leurs souvenirs aux antiques traditions conservées par leurs pères sur l'adoration du « Tonacaquahuitl, » ou l'arbre de notre chair ou de notre subsistance, dont le nom resta dès lors au signe de la rédemption (4).

C'est ainsi que le vieux Xicotencatl vit s'élever sous ses yeux,

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 76, 77. — Gomara, Cronica, etc., cap. 53.

(2) Robertson, Hist. of America, book V.

(3) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XVI, cap. 27. — *Macuiltonal*, c'est-à-dire, Cinq-Soleils, est une divinité dont il n'est pas fait mention ailleurs.

(4) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 84.

presque fermés par son grand âge et dans sa propre demeure, les premières images d'une religion destinée à renverser bientôt le culte sanguinaire dont il avait été naguère un des plus ardents promoteurs. Ce ne fut pas tout : si le général espagnol ne put obtenir, cette fois, que les Tlaxcaltèques écoutassent sa voix, il eut cependant assez d'empire sur leurs volontés pour les déterminer à renoncer à la coutume abominable de verser le sang humain ; ces sacrifices barbares furent légalement abolis dès lors par l'accord de la seigneurie, et si quelquefois, comme on peut bien le penser, ils furent repris, en l'absence des Espagnols, ce ne fut plus qu'à la dérobée et de manière à ce que le bruit n'en arrivât pas aux oreilles du général. Cette importante concession une fois obtenue, il fit délivrer les captifs qui gémissaient dans les prisons des différents temples de la ville, et ces misérables purent célébrer, avec les louanges de leurs libérateurs, celles du dieu des chrétiens qui les arrachait ainsi à une mort cruelle.

Si cette étonnante proscription fut proclamée sans secousse, les changements auxquels elle donnait lieu ne pouvaient s'opérer, toutefois, sans émouvoir profondément les esprits. Au dire des chroniqueurs contemporains (1), des circonstances merveilleuses accompagnèrent l'exaltation de la croix au palais de Xicotencatl. L'heure de minuit avait été choisie pour cette cérémonie, quelques jours après l'entrée des conquérants ; au moment où ce symbole auguste se dressa dans la grande salle, un prêtre idolâtre qui veillait sur la terrasse d'un temple voisin vit sortir du sanctuaire de Macuiltonal, sous la forme d'un tepezcuintli (2), le démon qui avait reçu si longtemps sous ce nom les hommages du peuple tlaxcaltèque et qui, après avoir gagné la colline de Moyotepec, alla se perdre dans les bois voisins. A la nouvelle de ce

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XVI, cap. 27.

(2) L'auteur dit d'une espèce de porc : le *tepeitzcuintli*, dont il est question ici, appelé par Hernandez *Canis montanus*, a la tête assez ressemblante à celle du porc ; mais il est plus petit et sa chair est fort bonne également.

qui se passait au quartier espagnol, l'Aehcauhtliteo, chef des prêtres de Camaxtli, redoutant pour ses idoles le sort de celles de Cempoallan, dont il avait ouï avec horreur la destruction, s'était porté au temple de cette divinité, accompagné d'une foule empressée et dévote, dans le dessein de le garder des profanations de l'étranger. Pendant qu'ils lui offraient avec l'encens leurs larmes propitiatoires, une lueur miraculeuse, semblable à celle de l'éclair, brilla tout à coup dans le ciel du côté de l'orient, couvrit tout le firmament en forme de croix immense et finit par disparaître après avoir paru envelopper comme d'un vêtement de feu les prêtres de Camaxtli eux-mêmes. Ils se jetèrent avec angoisse aux pieds de l'image du dieu : mais ils l'interrogèrent vainement sur la signification de ce prodige ; le dieu resta muet ; et, dès ce moment, son oracle cessa de parler à ses adorateurs (1).

A la suite de ces choses, Cortès ayant fait instruire les jeunes filles tlaxcaltèques que lui avait amenées la seigneurie, les fit baptiser solennellement, et elles furent attachées, pour la plupart, à Marina en qualité de suivantes et de dames d'honneur. Les six plus distinguées par leur naissance épousèrent six des principaux officiers du général : de ce nombre étaient deux des filles du vieux Xicotencatl, l'aînée doña Luisa Techquihuatzin, qui fut donnée à Pedro de Alvarado (2), et la seconde, doña Lucia, épouse de son frère Jorge (3) ; une fille de Maxixcatzin, ayant reçu au baptême

(1) Torquemada, ibid. ut sup. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 6, cap. 15.

(2) Doña Luisa Techquihuatzin, ainsi appelée par plusieurs auteurs. Suivant Ixtlilxochitl, son nom original aurait été Tocuiloatzin. De cette princesse, Pedro de Alvarado eut un fils, nommé comme lui, et une fille doña Leonor, qui épousa don Francisco de la Cueva, neveu du duc d'Albuquerque et frère de sa troisième femme Beatrix de la Cueva, lequel fut gouverneur de Guatémala.

(3) Suivant Ixtlilxochitl, cette princesse se nommait doña Lucia Tolquequetzaltzin. De son mari, Jorge de Alvarado, elle eut une fille qui, ayant épousé Francisco Xiron Manuel, eut un fils Pedro Xiron de Alvarado ; aïeul de doña Isabel de Xiron de Alvarado qui, avec son mari don Juan de la To-

le nom de dona Elvira, fut donnée à Vélasquez de Léon; les trois autres épousèrent Cristobal de Olid, Gonzalo de Sandoval et Alonso de Avila. Telles furent les premières unions légitimes contractées entre les Espagnols et les princesses indigènes dans la Nouvelle-Espagne. Des deux filles de Xicotencatl, également estimées dans Tlaxcallan pour leur beauté et leurs qualités personnelles, sortit une postérité nombreuse qui s'allia aux premières familles de l'Espagne et dont il existe encore aujourd'hui de nombreux rejetons dans cette contrée, ainsi qu'à Guatémala.

Durant son séjour à Tlaxcallan, Cortès reçut d'Otompan une seconde ambassade de la part d'Ixtlilxochitl. Ce prince, en l'instruisant de nouveau de sa situation vis-à-vis de Montézuma, s'offrait aux Espagnols avec les troupes et les provinces dont il avait la disposition, à condition que le général consentît à l'aider à ravir aux Mexicains leur puissance tyrannique. En même temps il l'engageait à se défier d'eux, et, dans la supposition qu'il n'eût pas renoncé à l'intention de se rendre à Tenochtitlan, il lui conseillait de prendre le chemin de Calpullalpan, comme étant le plus sûr, en lui promettant de venir l'y joindre avec son armée. Cortès le remercia avec politesse de ses offres; il assura ses envoyés de tout l'intérêt qu'il lui portait et du désir qu'il avait de coopérer efficacement à le remettre en possession de ses droits (1). Une autre députation se présenta vers le même temps, elle venait de la part des seigneurs de Huexotzinco, chargée d'offrir au général un don considérable en or et en étoffes, et de le prier de recevoir cette ville au nombre de ses alliés, sur le même pied que celle de Tlaxcallan, en lui promettant de reconnaître, ainsi qu'elle, la suzeraineté du roi d'Espagne.

billa y Galves, est la souche des nombreuses familles des Xiron de Nicaragua, des Tobillas, des Alvarado de Vega y Toledo, des Montufar, des Batres, des Delgado de Navera, et des Larrave, etc., encore aujourd'hui les plus illustres de Guatémala (Juarros, Hist. de Guatemala, trat. III, cap. 5.)

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 36. — Cet auteur place cette ambassade la veille de l'entrée de Cortès à Tlaxcallan.

Plusieurs autres seigneuries voisines s'empressèrent également d'aller lui rendre leurs hommages. Seule, pour ainsi dire, entre toutes, celle de Cholullan paraissait résolue à repousser ces étrangers en qui tant de nations reconnaissaient alors les descendants de Quetzalcohuatl. La Cité de l'Exilé continuait, comme autrefois, à être régie par un conseil de six patriciens, élus dans chacun des six quartiers dont elle se composait : à leur tête étaient le Tlalchiach ou seigneur d'en haut, qui avait le rang de souverain pontife, et le Tlalquiach ou seigneur d'en bas, faisant les fonctions de généralissime. L'histoire a conservé le nom du dernier : c'était Tecuanhuehuetzin. Peu ami des nouveautés, il s'était des premiers déclaré contre les Espagnols, et Montézuma, pour exciter encore son zèle, lui avait envoyé, comme un témoignage de son estime, un petit tambour d'or qui était, ainsi qu'on l'a dit ailleurs, l'insigne le plus élevé d'un général en chef à la tête de ses troupes. Après l'entrée de Cortès dans Tlaxcallan, ne voyant plus aucun moyen d'arrêter ses progrès, il avait proposé à Tecuanhuehuetzin de faire passer secrètement trente mille hommes dans Cholullan, afin d'y attendre les étrangers. Mais le prince cholultèque n'avait pas une confiance entière dans Montézuma : craignant qu'il ne profitât de cette circonstance pour se rendre maître de la ville sacrée, il jugea à propos de décliner ses offres; la prudence, d'ailleurs, lui faisant un devoir d'éviter tout ce qui pouvait porter le trouble dans la population dont la majorité ne détestait pas les Mexicains avec moins de cordialité que les Tlaxcaltèques (1).

Dans la noblesse, les sympathies pour Montézuma étaient plus grandes. Par ses présents, il avait réussi à gagner la moitié du conseil suprême, et la ville se trouvait, par ses manœuvres, partagée en deux camps qui n'avaient pas encore achevé de s'entendre sur la convenance de recevoir les étrangers ou de s'abstenir de toutes relations avec eux, lorsque Cortès leur fit annoncer sa ré-

(1) Muñoz-Camargo, Hist. de la rép. de Tlaxcallan.—Gomara, Cronica, etc., cap. 56.

solution d'aller à Cholullan. Ayant acquis toutes les notions capables de l'éclairer sur les diverses puissances de l'Anahuac et sur les motifs de leurs divisions politiques et religieuses, il songea à quitter Tlaxcallan pour se rapprocher de la vallée. Les ambassadeurs de Montézuma, demeurés auprès de sa personne, le voyant déterminé à poursuivre son voyage, lui conseillaient de prendre la route de Cholullan, comme la plus directe et la plus commode. Ils avaient leurs raisons pour en agir ainsi. Malgré le refus du Tlalquiach de recevoir les troupes mexicaines dans la ville, ils espéraient de le voir entrer promptement dans le projet formé par Montézuma d'exterminer les Espagnols au passage. D'un autre côté, le monarque ayant de nouveau consulté ses dieux, ceux-ci lui avaient répondu qu'il ne s'inquiétât pas davantage de leur résolution et qu'il les laissât arriver à sa capitale, où ils sauraient bien châtier leur audace.

Ce voyage ne contrariait pas moins les Tlaxcaltèques. En s'alliant à Cortès, ils avaient conçu l'espoir de voir le général se mettre à la tête de la confédération contre Montézuma et de marcher aussitôt sous son commandement les armes à la main sur Mexico ; ils finirent cependant par se laisser convaincre de l'avantage qu'il y aurait, pour les uns et les autres, à prendre une connaissance plus complète des forces de l'empire et des dispositions de ses sujets avant de lui déclarer ouvertement la guerre. Son passage par Cholullan éprouva de leur part une opposition plus vive ; ils le combattirent avec d'autant plus d'ardeur que les envoyés mexicains insistaient davantage à lui faire adopter cet itinéraire.

A les entendre, il n'y avait rien de bon à espérer des Cholultèques, dont la perfidie était proverbiale. Ils étaient, d'ailleurs, dévoués depuis longtemps aux intérêts de Montézuma ; d'accord avec lui, ils avaient, disaient-ils, préparé, tout autour de leur ville, des piéges et des embûches, comptant y attirer les Espagnols. Malgré les preuves sanglantes que ceux-ci leur avaient

données de leur valeur et de leur puissance, les Tlaxcaltèques ne contemplaient ce voyage qu'avec un effroi superstitieux, persuadés qu'il suffirait aux prêtres de Quetzalcohuatl d'arracher quelques pierres de la toiture du temple de ce dieu pour amener une inondation et noyer les ennemis de son culte dans un nouveau cataclysme. A ces raisons peu concluantes pour Cortès, ils ajoutèrent qu'il n'y avait pas à s'étonner de la malveillance de Chollan, puisque, étant si rapprochés de Tlaxcallan, ses princes ne s'étaient pas encore mis en peine de lui envoyer aucun présent, ni de le faire complimenter, comme avaient fait les autres villes. Cette remarque frappa aussitôt le général ; en conséquence, il pria les chefs de la république d'y envoyer des députés en son nom, avec ordre de leur faire savoir qu'il était surpris de n'avoir encore aperçu aucun des leurs, et qu'il désirait conférer avec eux sur des matières intéressantes.

Mais ce message ne fut accueilli qu'avec un dédain superbe par la plus grande partie de la noblesse et du sacerdoce. Dans le premier moment de leur irritation, ils accablèrent d'insultes et de mauvais traitements le Tlaxcaltèque Petlahuatzin qui s'en était rendu l'interprète, ne parlant qu'avec mépris de la facilité avec laquelle leurs voisins s'étaient soumis aux Espagnols. « Laissons « venir ces étrangers, s'écriaient-ils. Nous verrons bientôt si « leur puissance est en état de lutter avec celle de notre dieu, dont « ils se disent les héritiers ; laissons arriver ici ces misérables vagabonds ; car il n'y a que des fous qui puissent ajouter foi à leurs « ridicules enchantements (1). » Petlahuatzin s'empressa de retourner auprès de la seigneurie, en se plaignant de la cruauté des Cholultèques qui n'avaient pas même respecté dans sa personne le caractère sacré d'ambassadeur. Cortès ressentit vivement cet affront ; il promit à ses alliés qu'il ne demeurerait pas longtemps sans châtiment, et qu'alors ils verraient comment il savait laver

(1) Muñoz-Camargo, Hist. de la rép. de Tlaxcallan.

les injures faites à l'honneur castillan. Il n'en mit ensuite que plus d'ardeur à préparer son voyage pour la ville de Quetzalcohuatl, et les Tlaxcaltèques, le voyant dans ces dispositions, cessèrent de l'importuner à cet égard : concevant l'espoir d'être en état, cette fois, d'avoir raison des perfidies de leurs voisins et d'assouvir leurs propres vengeances sous le manteau des Espagnols, ils mirent sur pied une armée considérable, qu'ils placèrent sous le commandement du général, en choisissant, pour l'accompagner, la fleur de la noblesse de la république (1). Ces préparatifs n'étaient pas encore terminés, qu'on vit arriver au palais de Xicotencatl quatre députés de Cholullan, porteurs de quelques présents de peu de valeur; informés sans doute, par les ambassadeurs de Montézuma, des dispositions formidables de Tlaxcallan, les princes cholultèques s'étaient enfin décidés à une apparence de démarche. Par un message mielleux et rempli de flatteries hypocrites, ils se faisaient excuser, auprès de Cortès, de ce qu'ils ne se présentaient pas eux-mêmes, sous prétexte qu'ils étaient indisposés; mais ils le priaient de se rendre dans leur ville, où on serait heureux de le recevoir.

Mais les Tlaxcaltèques lui firent remarquer de nouveau ce qu'il y avait d'insolite dans cette députation, ceux qui la composaient étant, par leur condition, au-dessous du caractère ordinaire d'ambassadeurs. Le fait était vrai. Cortès en éprouva encore plus de ressentiment que la première fois; il les renvoya avec hauteur, en leur déclarant que, si les Cholultèques ne lui dépêchaient immédiatement d'autres députés, il se rendrait dans leur ville et la châtierait justement comme rebelle à son légitime souverain (2). Cette menace étrange prouvait toute sa force et celle de l'opinion qui faisait des Espagnols les héritiers des droits de Quetzalcohuatl. Elle causa une grande perturbation dans le conseil, et les

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 84.
(2) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 63.

trois patriciens qui s'étaient, dès le commencement, prononcés en leur faveur parlèrent avec tant d'éloquence et de vivacité, que le Tlalquiach, emporté d'un mouvement de colère patriotique, les fit jeter en prison (1). C'est alors, sans doute, que Tecuanhuehuetzin, voyant l'impossibilité d'éviter les Espagnols, convint, avec les Mexicains, de les attirer dans un piége ; il prit secrètement toutes les mesures capables de mettre intérieurement la ville en état de défense, de manière à pouvoir les écraser à l'improviste une fois qu'ils y seraient entrés : de leur côté, les troupes que Montézuma tenait en garnison sur les frontières voisines se préparèrent à agir et à leur tomber sur le corps, dès qu'ils tenteraient de reprendre la campagne (2).

Quoique ce plan eût été gardé dans le plus profond silence, le Tlalquiach ne put empêcher qu'il n'en transpirât quelque chose et que ses adversaires n'en fissent passer l'avis à Cortès. Aussi le général n'était-il pas sans inquiétude relativement à son voyage à Cholullan. Cependant rien ne le retenant davantage à Tlaxcallan, il arrêta définitivement le jour de sa marche, dont il fit part à la seigneurie. Il y avait trois semaines qu'il se reposait sous son toit hospitalier, et près de six depuis qu'il avait mis le pied sur son territoire, où il avait si cruellement combattu, avant de s'en faire une alliée. Maintenant c'était avec des larmes que les Tlaxcaltèques le voyaient partir et s'exposer à de nouveaux périls. Le matin de son départ, la même foule qui avait salué son entrée de ses acclamations se rassembla pour le voir sortir. A l'aspect de cette poignée d'hommes, on se prenait d'admiration pour leur intrépidité, et l'on ne doutait pas qu'en voulant braver la puissance de Montézuma ils ne s'exposassent à une mort certaine. Les rues et les terrasses étaient remplies de monde ; les femmes et les enfants se pressaient sur leur chemin pour les contempler

(1) Muñoz-Camargo, Hist. de la rep. de Tlaxcallan.
(2) Gomara, Cronica, etc., cap. 56.

une dernière fois, et ils n'entendaient que des bénédictions sortir de toutes les bouches, avec des vœux pour l'heureux succès de leur glorieuse entreprise. « Que votre grand dieu vous protége, « criaient-ils, et qu'il vous donne la victoire sur nos ennemis! »

Une armée, que la chronique porte à cinquante mille hommes, s'était mise à la suite de Cortès, sans compter un grand nombre de marchands, qui comptaient profiter de sa protection pour aller acheter à Cholullan le sel et les autres articles, devenus si rares dans la république, depuis que les conquêtes des Mexicains les avaient circonscrits aux limites de leur territoire. L'encombrement d'une telle multitude ne permit pas aux Espagnols d'avancer beaucoup ce jour-là; ayant descendu les collines agrestes de Tlaxcallan, ils se décidèrent à camper au bord d'un ruisseau, à l'entrée de la plaine de Cholullan et qui servait de limite aux deux républiques rivales. Ils n'étaient plus qu'à deux lieues de cette grande ville; mais, dans l'incertitude où il était sur les dispositions de ses habitants, le général ne se souciait pas d'y entrer de nuit (1). C'est là qu'il reçut une seconde ambassade de la part des princes de la cité de Quetzalcohuatl. Informé de la marche de Cortès, accompagné de forces si imposantes, le Tlalquiach s'empressait d'envoyer à sa rencontre les principaux personnages de sa cour, ayant à leur tête précisément les trois patriciens qui s'étaient, avec lui-même, le plus opposés, dans le conseil, à l'admission des étrangers. Ils réitérèrent aux Espagnols l'invitation de se rendre dans leur capitale, s'excusant de ne s'être pas présentés plus tôt, pour ne pas se commettre au milieu de leurs ennemis. Le général parut agréer cette explication; pour donner plus de poids à leurs paroles, ils déclarèrent qu'ils étaient prêts à se reconnaître pour vassaux de la couronne de Castille, de quoi acte fut pris aussitôt par le notaire de l'armée (2).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 39.
(2) Muñoz-Camargo, ibid. ut sup.

En voyant l'accueil qu'on leur faisait, ils supplièrent Cortès de ne pas permettre que les troupes de Tlaxcallan leur fissent aucun tort, ajoutant que la présence d'une telle agglomération d'ennemis au sein de leur cité les exposerait à devenir leur proie. Pour lui, considérant que cette multitude ne pouvait lui être, pour le moment, d'aucun service, il songeait déjà à les congédier. Malgré leurs insistances, il ne garda que cinq à six mille hommes, jugeant ce nombre suffisant, avec les soldats totonaques, pour n'avoir rien à redouter en pays ennemi, et ne voulant pas, d'un autre côté, se confier totalement à la bonne foi de ses nouveaux alliés. En prenant congé de leurs chefs, il leur fit présent d'une grande partie des riches étoffes et des plumes qu'il avait reçues de Montézuma : au moment de se séparer de lui, les Tlaxcaltèques lui recommandèrent de nouveau d'avoir les yeux ouverts constamment sur les machinations de ceux de Cholullan, les représentant comme un amalgame de marchands faux et menteurs, et surtout de faire attention à l'état des routes où ils croyaient reconnaître des traces récentes de travaux dont l'origine devait être suspecte. Ils finirent en disant que, quand il voudrait marcher à la conquête de Mexico, il n'aurait qu'à les appeler, et que toujours il les trouverait prêts à accourir sous ses drapeaux (1).

Cholullan était, à cette époque, une des villes les plus florissantes de toute la Nouvelle-Espagne ; depuis sa restauration par les rois de Culhuacan, au commencement du quatorzième siècle, elle n'avait fait que croître en splendeur et en population, et l'activité dont elle jouissait sous la protection des souverains de l'Anahuac n'avait pas peu contribué à développer les sources de sa prospérité. Elle se composait de six vastes quartiers, comprenant ensemble vingt mille maisons en dedans de son enceinte et autant au dehors, réunies en faubourgs ou dispersées dans la campagne, au milieu des bois et des jardins qui l'environnaient.

(1) Torquemada, ibid.

Les rues de la ville, d'une largeur convenable et tirées à angles droits, frappèrent vivement, par leur symétrie, les yeux des conquérants : elles étaient bordées d'édifices magnifiques, dont plus de quatre cents temples; leurs tours coniques étaient ornées de sculptures bizarres et de flèches dorées, aux banderoles flambantes, dont l'ensemble devait offrir un coup d'œil magique au soleil levant. Mais au-dessus de tout dominait l'immense pyramide bâtie par Xelhua, aux jours antiques de la civilisation américaine, et sur le sommet de laquelle le prophète avait édifié le temple de Cé-Acatl, symbole mystérieux de la pluie et de la fécondité humaine. Cholullan était demeuré la cité sainte du plateau aztèque; une multitude innombrable de pèlerins continuait, chaque année, à accourir à ce sanctuaire vénéré des contrées les plus lointaines : un grand nombre de princes et de souverains y possédaient des palais et des temples, dédiés aux divinités tutélaires de leurs royaumes, qu'ils plaçaient ainsi sous l'égide et la protection de Quetzalcohuatl. Aussi ses autels fumaient-ils sans cesse de l'encens des sacrifices, et, malgré les prohibitions rigoureuses du législateur toltèque, la coutume sanguinaire de verser le sang humain avait prévalu au point que, sans compter un grand nombre d'autres victimes, on immolait encore, chaque année, au delà de six mille enfants en bas âge (1).

Depuis que Tlaxcallan s'était vu forcé, par suite de sa lutte avec les Mexicains, de rompre la plupart des relations que son commerce entretenait au dehors, Cholullan avait repris l'avantage : son marché était redevenu l'entrepôt principal du plateau de Huitzilapan et pouvait rivaliser avec ceux de l'Anahuac, à l'exception, toutefois, de Tlatilolco. Ses marchands étaient riches et puissants, et ses citoyens passaient pour les plus polis du monde occidental : héritiers de la civilisation toltèque qui ne les avait jamais entièrement abandonnés, on les reconnaissait à l'é-

(1) Id., ibid., lib. III, cap. 19. — Gomara, Cronica, etc., cap. 61. — Munoz-Camargo, ibid. ut sup.

légance particulière et à l'ampleur de leurs vêtements, à la finesse exquise de leurs étoffes et surtout à leurs burnous (1) ou vastes manteaux à capuchons, en usage chez les Maures nouvellement conquis de Grenade, et que les Espagnols furent si étonnés de retrouver parmi les Cholultèques. Dans ses rues populeuses où il semblait, à la variété brillante des costumes, que toutes les nations américaines se fussent donné rendez-vous, on aurait vu avec étonnement des pauvres et des estropiés, des infirmes de toute nature coudoyant les nobles et les marchands, étalant leurs misères vraies ou supposées aux portes des temples, où ils imploraient, comme dans nos villes d'Europe, la pitié publique au nom des dieux (2).

Instruite de l'approche des formidables étrangers, dont la présence excitait de si loin les appréhensions de Montézuma, la foule oiseuse était sortie, de grand matin, à leur rencontre, agitée de mille sentiments différents. Elle fut, toutefois, prévenue par une députation composée de la noblesse des trois quartiers, dont les chefs avaient été emprisonnés par ordre du Tlalquiach, pour avoir pris trop chaleureusement dans le conseil le parti des Espagnols : ceux-ci avaient trouvé le moyen d'échapper à la vigilance de leurs gardiens, et, à l'insu des princes de la cité, ils venaient, avec ceux de leur parti, faire leurs offres de service à Cortès et le prier de les garder auprès de lui, pour les dérober à la vengeance de leurs adversaires (3). Quoique l'histoire ne le dise pas d'une manière positive, il est hors de doute que ce fut d'eux que le général reçut la première confidence du complot qui se tramait entre les princes de Cholullan et les émissaires de Montézuma. On peut concevoir avec quelle joie Cortès accueillit leurs ouvertures; il les fit cacher aussitôt parmi les Tlaxcaltèques et congédia avec courtoisie les nobles qui les avaient amenés.

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 67.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 19.
(3) Muñoz-Camargo, Hist. de la rép. de Tlaxcallan.

Il prit ensuite ses dispositions pour faire son entrée dans Cholullan. Mais il achevait à peine de lever son camp, qu'on signala une nouvelle ambassade, envoyée par le Tlalquiach pour complimenter une seconde fois le général et lui souhaiter la bienvenue dans la cité du prophète : à sa tête marchaient les mêmes chefs, partisans de Montézuma, qui s'étaient présentés la veille. Ils tenaient en main des bouquets de fleurs dont ils lui firent hommage; une musique bruyante les suivait avec un cortége d'esclaves et de serviteurs portant des vivres de toute sorte. Ils supplièrent Cortès avec humilité de considérer que les Tlaxcaltèques étant leurs ennemis jurés, leur présence dans la ville pourrait être l'occasion de graves désordres et que la noblesse cholultèque lui serait particulièrement reconnaissante de vouloir bien les laisser camper en dehors des murailles. Le général, dissimulant les soupçons qu'une telle demande était de nature, actuellement, à faire naître dans son esprit, parut n'y trouver rien que de raisonnable ; en conséquence, il ordonna à Cristobal de Olid de rester avec les alliés dans les faubourgs dont ils s'approchaient en ce moment, en ayant soin de les aviser qu'ils se tinssent prêts à entrer en ville au premier signal. Ceux-ci, comprenant à demi de quoi il s'agissait, obéirent sans hésiter ; pour plus de sécurité, ils imitèrent dans la disposition de leur campement l'ordre dont ils avaient été témoins dans celui de Cortès, adoptant en tout les usages rigoureux de la discipline espagnole.

Le premier aspect de Cholullan frappa vivement l'armée castillane : ils ne furent pas moins étonnés de la régularité de ses rues que de leur propreté et de la majesté de ses édifices. Ainsi qu'à Tlaxcallan, une multitude immense occupait toutes les avenues sur leur passage, contemplant avec stupeur les hommes, les chevaux et ces armes terribles dont on avait raconté tant de merveilles. Un grand nombre de prêtres, vêtus de robes blanches de coupe et de formes diverses, les attendaient à l'entrée : les uns tenaient à la main des figurines d'idoles ou des cassolettes avec

lesquelles ils encensaient les étrangers ; les autres chantaient des hymnes ou jouaient des instruments (1). C'est avec cette pompe qu'ils traversèrent la cité et qu'on les conduisit jusqu'aux édifices sacrés qui formaient, au pied de la grande pyramide, la place du temple où ils furent logés ; avec les Espagnols se trouvaient deux ou trois cents Tlaxcaltèques, ainsi que les alliés de Cempoallan et d'Iztacmixtitlan, dont il n'avait pas voulu se séparer.

On leur avait préparé des vivres en abondance et d'un grand choix, et les deux premiers jours qui suivirent leur arrivée, on ne les servit pas moins bien ; mais ils ne tardèrent pas à devenir plus rares, et les seigneurs cholultèques, qui n'avaient guère paru empressés à visiter le général, cessèrent alors entièrement de se présenter, sous un prétexte ou sous un autre. Mais il était sur ses gardes, et il tenait en main de nouvelles preuves de la trame qui s'ourdissait contre lui. Les Tlaxcaltèques lui avaient fait remarquer que, au lieu de suivre la route ordinaire pour entrer dans la ville, on lui avait fait prendre, à la sortie du campement, une sorte de chemin de traverse, et que les autres paraissaient comme si déjà on y eût disposé des embuscades. D'un autre côté, des messagers allaient et venaient sans cesse, s'entretenant à la dérobée avec les ambassadeurs de Montézuma, avec qui ils avaient de fréquentes entrevues. Ceux-ci avaient tenté, à diverses reprises, de détourner de nouveau les Espagnols du dessein d'aller à Mexico; mais, en voyant l'obstination de Cortès, ils finirent par lui déclarer qu'il ne s'y rendrait qu'en s'exposant à de grands dangers, et que sa visite serait souverainement désagréable à leur maître. L'un d'eux prit alors congé de lui, et les messagers cessèrent de se montrer.

Mais, dès ce moment, l'aspect de Cholullan changea totalement ; il devenait évident que les habitants ne tarderaient pas à

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 7, cap. 1.

manifester des dispositions hostiles. Depuis plusieurs jours, on n'avait vu aucun des chefs, et le bruit courait au quartier qu'un grand nombre de Cholultèques avaient fait sortir de la ville leurs femmes et leurs enfants, et mis en lieu sûr leurs effets les plus précieux, dans la prévision des événements. C'étaient là des indices auxquels on ne pouvait se tromper. Cortès n'était pas sans inquiétude devant des symptômes si alarmants; mais il manquait encore de notions positives sur la conjuration, et, quoique résolu à frapper sur la cité de Quetzalcohuatl un coup capable d'épouvanter à jamais les nations indigènes, il ne voulait, toutefois, se porter à cette extrémité terrible qu'après en avoir saisi tous les fils. Assuré, d'ailleurs, qu'il n'avait de véritables ennemis que dans les trois quartiers soumis à l'influence de Montézuma, c'était sur ceux-là qu'il se disposait à faire tomber sa vengeance.

Dans l'espoir d'obtenir des renseignements plus positifs, il fit prier les ministres du temple de vouloir bien passer chez lui. Deux d'entre eux, dont Marina avait eu l'adresse de gagner la confiance à l'aide des présents de Montézuma, ayant répondu à son invitation, il feignit de vouloir se remettre en marche et les chargea d'annoncer de sa part au Tlalquiach qu'il avait besoin, pour le lendemain matin, de tlamèmes pour porter le bagage de l'armée. Sur cette nouvelle inattendue, ce prince arriva en personne, accompagné d'une suite de nobles et de guerriers de haut rang. Cortès en profita pour se plaindre poliment de l'abandon où ils l'avaient laissé, en leur faisant observer que les provisions avaient été d'une extrême rareté depuis plusieurs jours. Les seigneurs cholultèques en furent tout troublés, et, dans la crainte qu'il eût été mis au courant de leurs desseins, ils balbutièrent quelques excuses insignifiantes, assurant qu'ils étaient tout disposés à le servir et à lui rendre, à son départ, les honneurs accoutumés; mais lui, feignant de ne voir dans leur agitation qu'une simple frayeur de lui avoir déplu, s'empressa de les re-

mercier de cet excès de courtoisie, disant qu'il leur avait déjà donné suffisamment d'embarras, et qu'il ne leur demandait autre chose que de lui fournir deux mille tlamèmes pour le lendemain matin et des vivres pour la journée. Ils répondirent avec humilité qu'ils allaient aussitôt satisfaire à ses désirs ; mais, en se retirant, ils se disaient les uns aux autres avec un sourire perfide : « Qu'ont-« ils donc besoin qu'on leur donne à manger maintenant, puis-« qu'il faut qu'on les mange bientôt eux-mêmes, accommodés au « piment ? En vérité, si ce n'était pas que Montézuma les désire, « nous les garderions pour les manger ici (1) ? »

Tandis qu'ils sortaient du quartier espagnol, en s'applaudissant de leur fourberie, Cortès recevait de nouvelles informations. Les alliés de Cempoallan et les Tlaxcaltèques l'avertirent qu'en se promenant dans les rues voisines ils avaient découvert plusieurs tranchées couvertes de branchages, plantées de pieux, de manière à ce que les chevaux, en y tombant, pussent s'éventrer ; les rues à l'entour étaient fermées de barricades, et les maisons se remplissaient d'armes et de projectiles de guerre. Marina, de son côté, avait fini, à force de caresses et de présents, par séduire entièrement les deux prêtres dont elle avait gagné la confiance : conduits en présence de Cortès, ils confessèrent par la menace la vérité entière, et firent connaître tous les détails de la conjuration où les Cholultèques étaient entrés avec Montézuma. Leurs précautions étaient si bien prises, qu'il eût été difficile aux Espagnols d'éviter une destruction totale. La ville, remplie de chausse-trapes, aurait été leur tombeau et celui de leurs alliés ; des soldats devaient en occuper toutes les avenues intérieures, et l'armée mexicaine, embusquée dans la campagne, aurait achevé d'écraser le peu qui aurait échappé à la vengeance cholultèque. Quant aux prisonniers, la moitié en était réservée d'avance aux autels de Cholullan, et le reste, envoyé à Mexico, était destiné à

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 56.

figurer dans une fête solennelle au temple de Huitzilopochtli (1).

Une autre version affirme qu'une dame de haut rang, épouse d'un des principaux membres du conseil, séduite elle-même par l'enjouement et les grâces de Marina, lui avait fait une révélation absolument identique, en l'engageant à abandonner le parti des chrétiens et à se réfugier dans sa maison, pour échapper au sort funeste qui leur était réservé. Quoi qu'il en soit, le général, parfaitement instruit maintenant des machinations tramées contre lui, convoqua aussitôt ses officiers et leur en communiqua tous les détails, leur demandant sans détour quel serait leur avis dans cette circonstance. Quelques-uns, redoutant le danger, opinèrent pour qu'on se retirât immédiatement à Tlaxcallan ou à Huexotzinco, qui n'était éloigné que de deux ou trois lieues; mais le plus grand nombre, trop bien assuré déjà de la prudence et du génie de Cortès, s'en remit entièrement à sa sagesse. Pour lui, il répondit qu'il ne se croirait en sûreté dans Mexico qu'après avoir châtié d'une manière exemplaire la perfidie des Cholultèques. En conséquence, ayant fait mettre les deux prêtres sous bonne garde, il donna ses ordres pour que tout le monde se tînt prêt pour le lendemain, de bonne heure : au signal donné, qui serait un coup d'arquebuse tiré en l'air, les Tlaxcaltèques devaient tomber sur les trois quartiers du parti de Montézuma, regardés comme coupables, en épargnant, toutefois, les femmes et les enfants (2).

Dans la même nuit, pendant que Cortès méditait avec anxiété sur les terribles éventualités du lendemain, un sacrifice avait lieu dans un des temples principaux de la ville : il consistait en dix enfants de l'âge de trois ans, en moitié égale de l'un et de l'autre sexe; car c'était une coutume antique que, lorsqu'on était

(1) Muñoz-Camargo, ibid., ut sup. — Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, Rel. II, pag. 61. — Gomàra, ibid. — Torquemada, Monarq., Ind., lib. IV, cap. 39.

(2) Gomara, Cronica, etc., cap. 56.

sur le point d'entreprendre une guerre d'une haute importance, on commençait par implorer ainsi l'assistance des dieux, et, si l'issue leur était défavorable, ils étaient persuadés que quelque faute avait été commise dans les formes ou les rites (1). De grand matin, on vit arriver au quartier un grand nombre d'indigènes, les uns sous prétexte de porter les bagages de l'armée, les autres d'être témoins de son départ, ayant à leur tête leurs chefs respectifs, qui, sans faire semblant de rien, se postèrent aux quatre entrées de la grande cour des Espagnols. De son côté, le général avait veillé à tout : son monde était sous les armes et prêt à suivre ses ordres. Alors, sous prétexte de prendre congé des principaux patriciens, il les pria de passer chez lui; ils vinrent en grand nombre, mais on n'en laissa entrer qu'une quarantaine, et comme Tecuanhuehuetzin manquait, on alla lui dire que le général désirait lui faire ses adieux.

Montant à cheval en présence des ambassadeurs de Montézuma, qui s'étaient réunis à eux, ayant à ses côtés ses interprètes ordinaires, il s'adressa d'un ton sévère à la noblesse cholultèque : « Jusqu'à cette heure, dit-il, je me suis efforcé de gagner « votre amitié ; je suis entré pacifiquement dans votre ville, et ni « moi, ni aucun des miens ne vous avons causé le moindre pré- « judice; pour vous ôter tout sujet de plainte, j'ai défendu même « à mes alliés les Tlaxcaltèques de me suivre. Bien plus, je « vous ai priés de me dire si vous aviez reçu quelque dommage « de ma présence, afin de vous en donner satisfaction. Quant « à vous, avec une perfidie sans exemple, vous avez ourdi, sous « les apparences de l'amitié, une trame abominable et la trahison « la plus cruelle pour me faire périr avec les miens. Sachez donc « maintenant que je n'ignore aucun détail de vos détestables « desseins. »

Attérés par ces paroles, les nobles cholultèques se regardèrent

(1) Muñoz Camargo, Hist. de Tlaxcallan.

les uns les autres avec un mélange de confusion et de stupeur. « Voilà donc comme ces dieux blancs savent toute chose ! » s'écrièrent-ils, et, sans chercher davantage de détours, ils confessèrent toute la vérité. Faisant signe alors à cinq ou six de s'approcher, il leur demanda quels motifs ils avaient eus pour conjurer un tel complot. Sans hésiter, ils répondirent que les ambassadeurs mexicains, pour complaire à leur souverain, les avaient excités à exterminer les Espagnols. S'approchant alors des envoyés de Montézuma qui s'étaient retirés à l'écart, en voyant la tournure que prenait la face des choses, il leur cria avec une feinte colère : « Voyez-vous ces malheureux qui, pour excuser leur délit, rejet-« tent leur trahison sur vous et sur votre roi ; mais je ne puis « croire que le grand Montézuma se soit montré à ce point mon « ennemi, tandis qu'il me donnait par votre bouche des témoi-« gnages si éclatants de son amitié. Mais je saurai venger votre « honneur dans le châtiment de cette ville perverse. »

En disant ces mots, il fit un signe de la main, et le coup d'arquebuse partit. Ce fut le commencement de l'attaque. Espagnols et Cempoaltèques se lancèrent comme des furieux sur les Cholultèques qui remplissaient la cour et dont pas un ne resta en vie : cette vaste enceinte était inondée de sang ; du quartier ils se jetèrent dans les rues. Déjà, de leur côté, les Tlaxcaltèques étaient entrés dans la cité, comme des tigres altérés de vengeance, heureux d'assouvir à la fois leur haine sur leurs ennemis et de complaire à leurs alliés. Quoique préparés à un combat, ce n'était pas ainsi que les citoyens des trois quartiers s'attendaient à le voir s'engager. Dans leur stupeur, ils restèrent quelques moments immobiles, sans se défendre ; bientôt, cependant, reprenant leurs esprits, ils résistèrent avec un courage héroïque aux assauts de leurs ennemis. Mais, incapables de soutenir longtemps la supériorité des armes européennes et surtout les ravages extraordinaires de l'artillerie, ils se débandèrent épouvantés, en cherchant un refuge dans les temples. Là comme ailleurs leurs dieux se

montrèrent impuissants à les défendre; c'est en vain qu'ils cherchèrent à s'y fortifier; l'ennemi les y traquait le fer et le feu à la main. Il incendie tous les lieux où il rencontre de la résistance; les maisons, les palais, les tours somptueuses des sanctuaires, construites en bois pour la plupart, deviennent la proie des flammes. On n'entend de toutes parts que les cris insultants et les menaces des confédérés, mêlés aux décharges de la mousqueterie, que les soupirs et les plaintes des mourants, que les imprécations des vaincus, retirés dans les lieux sacrés qui les ensevelissent tour à tour sous leurs débris fumants.

Une grande partie de la noblesse s'était réfugiée, avec les prêtres de Quetzalcohuatl, au sommet de la grande pyramide : pleins de confiance dans la puissance du dieu, ils comptaient, en arrachant quelques pierres de l'édifice, amener un cataclysme; mais la divinité resta sourde à leurs efforts comme à leurs supplications. Dans leur emportement superstitieux, ils détruisirent eux-mêmes une portion considérable du toit sacré, sans qu'il en coulât une seule goutte d'eau. Environnés d'ennemis, ils se défendirent ensuite avec une résolution désespérée jusqu'au dernier moment. On leur cria vainement de se rendre, qu'ils auraient la vie sauve : un grand nombre préférèrent se jeter du haut en bas de la tour et périr avec leurs frères; le reste fut consumé avec les flammes, qui ne tardèrent pas à les envelopper de toutes parts, un seul ayant consenti à recevoir la vie des mains des assaillants. Ainsi fut ruiné ce sanctuaire, vénéré, depuis tant de siècles, par les nations de l'Amérique : c'était la troisième fois, depuis sa fondation, que Cholullan, saccagé par d'impitoyables ennemis, était témoin de la violation de cet édifice auguste; mais, cette fois, il ne devait plus se relever; sa destruction allait donner le signal de celle de l'idolâtrie toltèque dont les autels n'allaient pas tarder à disparaître pour toujours avec les débris de la civilisation apportée par Quetzalcohuatl.

Quelques prêtres qui avaient cherché un abri dans l'étage supérieur du teocalli, en voyant ce ravage et l'abandon où les lais-

saient leurs divinités, en faisaient entendre des plaintes amères : « Venge ton cœur, maintenant, Tlaxcallan, criait l'un d'eux, « au moment de mourir, Montézuma aura son tour contre toi ! » Au milieu de ce terrible conflit, la ville était remplie de sang et de cadavres. Six mille Cholultèques perdirent la vie dans ce massacre ; le reste de la population avait pris la fuite. Les temples et les palais furent saccagés par une soldatesque brutale ; les Espagnols s'emparant de l'or, de l'argent et des bijoux précieux, abandonnant à leurs alliés les étoffes, les plumes et le sel dont ils firent avec soin d'abondantes provisions pour Tlaxcallan.

Dans l'intervalle, la nouvelle de ce qui se passait à Cholullan avait été portée dans cette ville ; la seigneurie, mise en émoi, se hâta d'envoyer aussitôt Xicotencatl avec une armée de vingt mille hommes au secours de Cortès. Il arriva lorsque tout était fini ; mais le général ne lui fit pas moins un accueil plein de courtoisie et, pour marque de sa gratitude, lui offrit, ainsi qu'aux autres principaux chefs, une partie des dépouilles des vaincus avec lesquelles ils s'en retournèrent parfaitement satisfaits. L'allégresse fut extrême dans la république en les voyant rentrer, et l'on y célébra le triomphe des Espagnols avec d'autant plus de joie, qu'on y éprouvait davantage de crainte de la puissance des dieux dont les Cholultèques avaient menacé leurs ennemis. Les nobles, qui, sur l'invitation de Cortès, s'étaient rendus auprès de lui, avant le massacre, gardés ensuite dans l'intérieur de son quartier, avaient assisté avec une horreur profonde au désastre de leur cité. En le voyant revenir après le combat, ils le conjurèrent avec larmes d'avoir pitié du reste de leurs malheureux frères et de ne pas les réduire à l'extrémité. Maxixcatzin, qui était accouru de Tlaxcallan, joignant alors ses prières aux leurs, obtint qu'on ferait aussitôt cesser le carnage. Des ordres furent donnés en conséquence, et un pardon général fut proclamé dans toutes les rues. On en vit alors un assez grand nombre se lever d'entre les morts où ils s'étaient jetés pour échapper au massacre. Les trois chefs

du conseil qui avaient révélé à Cortès les premières trames de la conjuration, ayant reparu alors au milieu de leurs concitoyens, allèrent eux-mêmes à la recherche des fugitifs dans le voisinage et, dès le lendemain, la ville commença à se repeupler (1).

Avec la cessation des hostilités, les patriciens demeurés prisonniers parmi les Espagnols avaient recouvré la liberté et songeaient à élire un nouveau chef, pour remplacer le Tlalquiach. Tecuanhuehuetzin avait péri un des premiers, au moment de l'attaque, et, quoique l'histoire soit restée silencieuse sur le genre de sa mort, on ne saurait guère douter qu'il ne l'eût reçue sur l'ordre exprès du général. Son successeur fut choisi parmi les partisans des Espagnols (2) : à cette occasion, les Cholultèques, reconnaissants de l'empressement que Maxixcatzin avait mis à intervenir en leur faveur, se réconcilièrent avec les Tlaxcaltèques et restèrent depuis sincèrement unis avec eux.

Au bout de quelques jours, la cité de Quetzalcohuatl avait repris son aspect accoutumé; la même multitude remplissait ses rues et ses marchés, encombrant les portiques de son tianquiz. Mais cette foule d'adorateurs qui se pressaient naguère sur les gradins et les terrasses de la grande pyramide s'en éloignaient tristement aujourd'hui, en voyant les débris ensanglantés et noircis qui remplaçaient au sommet le sanctuaire de Cé-Acatl. Cortès l'avait fait nettoyer du sang et des cadavres qui le souillaient et se préparait à y ériger un autel au dieu des chrétiens. S'il n'eût écouté que son ardeur accoutumée pour la conversion des peuples, peut-être eût-il pris avantage de sa victoire pour obliger les vaincus à recevoir les doctrines de l'Église; mais, grâce à la sage réserve du père Olmedo et à la prudence de ses officiers, il avait renoncé,

(1) Muñoz Camargo, Hist. de la rép. de Tlaxcallan.—Gomara, Cronica, etc., cap. 57, et notes de Burtamante.—Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 83.—Cartas de Cortes, ap. Lorenzana, pag. 65.—Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 7, cap. 1.—Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva España, lib. XII, cap. 11. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 39-40.

(2) Gomara, Cronica, etc., cap. 58.

pour le moment, à employer la force dans un but de prosélytisme(1). Une portion de l'édifice supérieur, construite, comme le massif du teocalli, en matériaux plus solides, avait échappé aux flammes : il y fit placer une croix que les Cholultèques respectèrent après son départ, mais qui ne les empêcha point de restaurer, aussitôt qu'ils le purent, le culte de leur divinité chérie. Ce fut une période éphémère à laquelle succéda, au bout d'un petit nombre d'années, l'établissement définitif de la religion chrétienne. Un triomphe plus réel et dont il put s'applaudir fut l'abolition des sacrifices humains auxquels il préluda, en mettant en liberté les victimes malheureuses, retenues dans les prisons de bois où elles attendaient leur jour fatal : il exigea, d'une manière péremptoire, des magistrats et des prêtres de Cholullan qu'ils abandonnassent ces immolations impies, en attendant leur renonciation entière à l'idolâtrie de leurs ancêtres (2).

La nouvelle des événements terribles de Cholullan avait rempli de stupeur toutes les contrées environnantes ; princes et peuples étaient saisis d'une égale consternation, en voyant que cette grande ville avait si facilement succombé devant cette poignée d'étrangers, et surtout en reconnaissant l'impuissance de la divinité qu'on était accoutumé à révérer comme le palladium assuré de ses habitants et leur génie tutélaire. On se persuada tout à fait alors que c'étaient bien là les hommes blancs et barbus annoncés par les prophéties antiques et qui devaient asservir à jamais leur race. Dans les familles, particulièrement entre la noblesse, on s'abandonnait à une affliction profonde, et, sans avoir encore vu les Espagnols, on se donnait comme à demi vaincu. La seigneurie de Huexotzinco, qui, durant leur séjour à Tlaxcallan, leur avait fait des offres de services, vint complimenter en corps le général, et se reconnut solennellement pour vassale de la

1 Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 83.
2 Vetancurt Teatro Mexicano, etc., Part. III, trat. 1, cap. 7.

couronne de Castille ; elle accompagna sa soumission d'un don magnifique en or et en argent. La province de Tepeyacac, sujette à l'autorité mexicaine, envoya, de son côté, des députés à Cortès, chargés de lui présenter de l'or et trente esclaves comme le premier tribut de son obéissance. Ces démarches le confirmèrent plus que jamais dans le dessein de se rendre à Mexico.

Après avoir été témoins du spectacle affreux du massacre de leurs alliés, les ambassadeurs mexicains, tremblant pour leur propre vie, s'étaient efforcés de disculper leur maître d'aucune participation dans le complot qu'ils attribuaient en entier à la perfidie des Cholultèques. Ils conjurèrent le général d'apaiser son courroux et de permettre à l'un d'eux de se rendre à la capitale, d'où il retournerait promptement avec les assurances les plus parfaites de l'amitié du monarque. Cortès fit semblant de les croire afin de pouvoir entreprendre avec sécurité le voyage de Mexico ; sa politique exigeait qu'il ne parût douter aucunement de la bonne foi comme des intentions pacifiques de Montézuma. Déjà ce prince était instruit de l'issue malheureuse de ses machinations, et le retour de l'ambassadeur n'ajouta rien aux perplexités de son esprit. Il s'empressa de le renvoyer avec le premier, en le chargeant de nouveaux présents, avec ordre de certifier, sous les serments les plus solennels, qu'il avait ignoré totalement les particularités de la conjuration de Cholullan ; que c'était à son insu que les garnisons mexicaines d'Acatlan, d'Itzyucan et d'Acatzinco, villes sujettes à son autorité et alliées des Cholultèques, y avaient prêté leur appui; que, s'il avait tenté, jusque-là, de détourner les Espagnols de l'idée de venir à Tenochtitlan, c'était uniquement pour leur éviter un voyage pénible, mais que, puisqu'ils s'en trouvaient si rapprochés maintenant, ils n'avaient qu'à continuer et qu'ils y seraient véritablement reçus en amis (1).

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 60. — Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 69. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 41.

Cette fois, la réponse était aussi claire et aussi satisfaisante que possible. Cortès ne balança plus, et les préparatifs se firent rapidement pour passer à Mexico. Il était temps qu'il prît cette détermination, s'il voulait être en état de la mettre à exécution. Des nouvelles alarmantes lui étaient venues de la Villa-Rica de la Véra-Cruz où des hostilités avaient été commises par les officiers mexicains contre les Totonaques. Quappopoca, seigneur de Cuyohuacan (1), commandait à Nauhtlan au nom de Montézuma. Profitant du départ des Espagnols, il avait envoyé sommer les sujets de cette province rebelle de retourner sous l'obéissance royale et de payer les contributions dont ils s'étaient affranchis sous la protection de leurs alliés. Pour appuyer leur mission, les intendants du fisc s'étaient fait accompagner d'un corps de troupes qui ne tardèrent pas à agir conformément aux ordres de leur chef. Les Totonaques épouvantés eurent recours à la garnison du fort. A la tête de cinquante hommes et de trois mille Cempoaltèques, Escalante marcha contre Nauhtlan ; après un combat sanglant, la victoire resta aux Espagnols, mais elle leur coûta cher ; ils y perdirent sept ou huit des leurs, et Escalante lui-même mourut de ses blessures peu de jours après son retour à la Véra-Cruz. Les prisonniers mexicains, interrogés à la suite de cet événement, confessèrent qu'ils n'avaient fait qu'agir d'après les instructions mêmes de Montézuma. Peut-être le monarque n'avait-il point donné d'ordres directs ni commandé d'attaquer les Espagnols. Cependant l'un d'eux était tombé vivant entre les mains des Mexicains ; mais il ne tarda pas à succomber aux coups qu'il avait reçus. Sa tête, qui était d'une grosseur remarquable, ayant été conservée, fut envoyée au roi. Montézuma la prit avec curiosité ; mais, en voyant ce visage couvert de poil et déformé par la mort, il fut saisi de son expression féroce et crut lire dans ses lignes si durement prononcées le sort dont il était menacé : il en détourna

1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 84.

les yeux avec effroi, et défendit de l'offrir aux dieux sur les autels de la cité (1).

Telles étaient les nouvelles qui étaient venues frapper Cortès au milieu de son triomphe à Chalullan. Heureusement, elles demeurèrent secrètes, sans quoi elles auraient infailliblement empêché les soldats de continuer leur marche. Mais ce furent, sans doute, ces raisons qui décidèrent alors les nobles cempoaltèques à lui demander l'autorisation de retourner dans leurs foyers. Tous, à l'exception de Teuch, redoutaient également de se commettre parmi les Mexicains dans leur capitale. Le général ne mit aucune opposition à leur départ. Déjà auparavant il avait profité de son séjour à Tlaxcallan pour écrire à Escalante ; il saisit de même cette occasion pour renouveler ses recommandations à ce capitaine dont la mort n'était pas encore connue. Il fit à tous les chefs totonaques des présents magnifiques, fruits du pillage de Chollullan, et, les ayant remerciés de leur coopération, il les congédia parfaitement satisfaits de sa courtoisie et de sa munificence.

Bientôt après, l'armée espagnole se mit en marche pour Mexico, escortée de cinq ou six mille hommes de troupes tlaxcaltèques auxquels s'étaient joints plusieurs centaines de soldats cholultèques et huexotzincas. Il y avait quatorze jours que Cortès occupait Chollullan. Les nobles de la cité de Quetzalcohuatl l'accompagnèrent quelque temps, pour lui faire honneur, en dehors de leurs murailles, au grand étonnement des ambassadeurs de Montézuma qui ne pouvaient en croire leurs yeux. Pendant quelques heures, la route continuait dans la plaine de Huitzilapan, admirablement cultivée et couverte de jardins et de maisons de campagne jusqu'au pied des monts qui la séparent de l'Anahuac. Des députations envoyées par les villes et les bourgades voisines l'attendaient sur son passage ; la plupart appartenaient au parti tlaxcaltèque et, en

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 93.—Gomara, Cronica, etc., cap. 83. — Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 83, 84.

venant faire au général leurs offres de service, elles l'engageaient à se prémunir contre la perfidie des agents impériaux. De ce nombre se trouvèrent quelques envoyés d'Ixtlilxochitl qui le prièrent, de la part de leur maître, de prendre par le chemin de Calpullalpan, où il désirait s'entendre avec lui et lui rendre ses devoirs.

Au moment de s'engager dans les montagnes qui forment la ceinture du Popocatepetl, les routes se croisent un peu au-dessus du village d'Izcalpan, à cinq lieues de Cholullan, où l'armée s'était arrêtée pour passer la nuit. Les envoyés de Montézuma insistaient pour lui faire prendre celle du sud qui contournait le volcan. Mais Cortès se défiait d'eux : leur ayant demandé s'il y en avait une autre plus courte, ils répondirent qu'il y avait celle d'Amecamecan, mais que, étant intransitable pour la cavalerie, le roi l'avait fait fermer et barricader avec de gros troncs d'arbres. Sur l'avis de ses alliés, ce fut celle-ci que choisit le général ; il envoya aussitôt du monde en avant pour la débarrasser des obstacles qu'on y avait entassés, en disant que ses troupes ne redoutaient point les difficultés et que, loin de les éviter, elles se plaisaient à aller au-devant pour avoir l'honneur de les surmonter. Dès le matin du jour suivant, l'armée continua sa marche par les régions austères de la montagne, alors, comme aujourd'hui, couvertes de sombres forêts de pins et de chênes ; elle s'arrêta pour bivouaquer au point le plus élevé de la route, entre le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl. Il n'y avait là aucun village, mais seulement une série d'édifices solidement bâtis autour d'une vaste place, destinés à abriter les voyageurs et les caravanes de l'Anahuac, et capables de contenir au delà de six mille hommes (1). On donnait à cet endroit le nom d'Ithualco, c'est-à-dire la cour. C'est là que, en arrivant, le général eut des nouvelles du capitaine Diégo de Ordaz qui, quelques jours auparavant, avait tenté, avec neuf de ses sol-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 41. — Vetancurt, Teatro Mexicano, etc., Part. III, trat. 1, cap. 9.

dats, de gravir la cime du Popocatepetl, moins pour prendre connaissance des lieux environnants que pour montrer aux indigènes de quoi ils étaient capables. Les nations éprouvaient, à la vue de ce volcan, une terreur superstitieuse; elles croyaient que c'était véritablement le séjour de Tepeyotlotl, le cœur ou le génie mystérieux de la montagne. Quoique, cette fois, les Espagnols n'eussent pas atteint les bords du cratère, leur entreprise hasardeuse n'en fit pas moins une impression profonde sur les Indiens (1).

Au moment où Cortès atteignit le caravansérai, la neige tombait à gros flocons et le froid était si intense, qu'à peine les soldats étaient capables de tenir leurs armes. Malgré la bise glacée qui souffla le reste du jour, il vit arriver à lui des députations nombreuses des villes et des seigneuries voisines de la province de Chalco, toutes à l'envi lui souhaitant la bienvenue et se plaignant avec amertume de la tyrannie mexicaine. C'étaient autant d'alliés sur lesquels il pouvait compter pour l'avenir. Le même soir ou le lendemain matin avant de partir, il se présenta une dernière ambassade de la part de Montézuma : à sa tête venaient quatre des principaux personnages de sa cour, comme, de coutume, porteurs d'un don en or de grande valeur. Par leur bouche, le monarque suppliait Cortès de s'en retourner sur ses pas sans avancer davantage; il lui représentait les nombreux inconvénients de son entrée et de son séjour dans Mexico : trop instruit déjà des motifs qui faisaient entreprendre aux étrangers des voyages si périlleux, il lui promettait, s'il consentait à obtempérer à ses désirs, de payer annuellement un tribut au roi d'Espagne dont il n'avait qu'à déterminer le taux; en outre, de lui donner à lui personnellement quatre charges d'or et une à chacun de ses officiers et de ses soldats (2). Telles étaient les appréhen-

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 70. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 78.

(2) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 7, cap. 3. — Clavigero, Hist. Antig.

sions que la présence des Espagnols inspirait à ce malheureux prince ! Mais, bien loin de le persuader, ces offres magnifiques ne servirent qu'à enflammer davantage les appétits du général. Il reçut avec plus de courtoisie que jamais les envoyés mexicains, mais, tout en protestant qu'il ne pouvait reprendre le chemin de la mer sans désobéir aux ordres de son propre souverain, il les pria de rassurer Montézuma sur ses intentions comme sur sa conduite future dans sa capitale, n'ayant, disait-il, d'autre désir, en insistant pour le voir, que celui de lui communiquer personnellement le message de l'empereur son maître et de lui offrir ses humbles hommages.

C'est dans ces dispositions qu'ils se remirent en marche tous ensemble pour descendre à Amecamecan. Ils franchirent de bonne heure les bois d'Ahualco, placés comme un dernier rideau entre les plateaux supérieurs et les terres des Culhuas. A leurs pieds s'étendait la vallée d'Anahuac ; mais avec quelle diversité de sentiments les Espagnols accueillirent alors l'immense perspective qui saisit leurs regards. En voyant se développer devant eux ces grandes nappes d'eau, ces campagnes florissantes, cultivées jusqu'au sein des monts, les uns, s'applaudissant d'avoir suivi les conseils et les pas de leur chef, ne songeaient qu'à la fortune qui les attendait et au bonheur de vivre dans ce paradis terrestre après en avoir fait la conquête ; les autres, au contraire, en embrassant ce vaste panorama où tout annoncait la présence d'une population innombrable, murmuraient de nouveau contre le général et maudissaient son imprudente témérité qui les conduisait à une perte certaine. Cette multitude de villes, si rapprochées les unes des autres, surgissant sur les lacs, au sommet des collines

de Megico, tom. II, pag. 55. — La charge ordinaire d'un Mexicain étant de cinquante livres espagnoles ou huit cents onces, nous pouvons conjecturer, dit cet auteur, en vue du nombre des Espagnols, que la contribution qu'offrait Montézuma valait plus de six millions de piastres fortes, c'est-à-dire au delà de plus de trente-deux millions de francs, somme énorme pour ce temps-là.

ou au bord des forêts royales, avec leurs blancs teocallis et leurs tours dorées, ne parlait à leur imagination que pour les remplir d'effroi. Comme toujours, l'exemple et les paroles de Cortès réussirent à dissiper ces craintes; il leur montra dans le fond du paysage Mexico-Tenochtitlan, l'objet de leurs désirs depuis tant de mois, et dont on discernait, malgré l'éloignement, les nobles édifices sur l'azur limpide de l'atmosphère, et, les rassurant contre eux-mêmes, il finit par les persuader que Dieu ne pouvait les avoir menés si loin, comme par la main, que pour les rendre possesseurs de cette belle contrée qui leur apparaissait comme la terre de promission, après tant de fatigues et de travaux.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Nouvelles agitations de Montézuma. Il assemble son conseil. Cacama opine pour recevoir les Espagnols. Sage opposition de Cuitlahuatl, prince d'Iztapalapan. Montézuma envoie ses devins contre Cortès. Légende de l'apparition de Tetzcatlipoca. Ses prophéties contre Mexico. Rapport des devins au roi. Résolution patriotique de Montézuma. Retour d'Ixtlilxochitl à Tetzcuco. Cortès descend à Amecamecan. Il entend les plaintes des seigneurs du pays contre le gouvernement de Montézuma. Entrevue de Cacama et de Cortès. Entrée des Espagnols à Cuitlahuac. Visite de Cohuanacoch et d'Ixtlilxochitl à Cortès. Celui-ci entre à Iztapalapan, où il est reçu par Cuitlahuatl, frère du roi. Il réunit la noblesse du voisinage. Montézuma, informé des menées de Cortès, proteste, par son attitude, contre sa conduite. Cortès continue sa route sur Mexico. Abandon des lieux à l'approche des Espagnols. Ils arrivent à Acachinanco, où ils rencontrent le cortége royal. Magnificence de ce cortége. Entrevue de Cortès avec Montézuma au pont de Huitzillan. Son entree dans la capitale. Ses quartiers au palais d'Axayacatl. Précautions des Espagnols. Le peuple résiste à les servir. Nouvelle entrevue avec Montézuma. Discours du monarque. Ses présents aux Espagnols. Leur conduite désordonnée. Mécontentement des Mexicains. Cortès le visite à son palais. Entretien au sujet de la religion. Les Espagnols parcourent la ville et les monuments. Leur visite au temple de Huitzilopochtli. Dégoût de Cortès à la vue des idoles sanglantes du sanctuaire. Mécontentement et scrupules de Montézuma. Cortès obtient d'ériger une chapelle dans ses quartiers.

L'Anahuac était dans l'étonnement, à la vue des choses prodigieuses qui se passaient sur le plateau de Huitzilapan ; princes et peuples restaient en suspens, curieux de voir les hommes extraordinaires actuellement en marche vers la vallée et redoutant également leur présence. Depuis les affaires de Cholullan, des courriers ne cessaient d'aller et de venir dans la capitale, et Monté-

zuma était averti, d'heure en heure, des mouvements de l'armée espagnole. Son anxiété redoublait avec chaque nouveau message, et les incertitudes cruelles auxquelles son âme était en proie ne lui laissaient plus de repos, ni de jour ni de nuit. Si, parfois, son énergie prenant le dessus, il pensait à chasser par la force des armes ces étrangers audacieux, l'instant d'après, obsédé par ses idées superstitieuses, et calculant les chances d'une lutte ouverte avec eux et avec les innombrables alliés qu'ils s'étaient faits durant leur marche, il se retirait désespéré dans le temple de Huitzilopochtli, passant ses jours dans la pénitence et la prière, et cherchant à apaiser les dieux par des oblations réitérées de victimes humaines (1). C'est au milieu de ces perplexités poignantes que, ayant appris le départ des Espagnols de Cholullan, il leur avait envoyé l'ambassade dont il a été question à la fin du chapitre précédent. Son retour n'était pas de nature à calmer ses appréhensions. A bout d'expédients, il chercha de nouveau à obtenir du ciel ce que les hommes lui refusaient ou qu'ils se trouvaient hors d'état de lui accorder ; il convoqua les devins les plus renommés et les enchanteurs les plus habiles de la capitale, et les somma de lui déclarer s'il n'y avait aucune force dans leurs mystères, capable de conjurer la présence de ces étrangers, et si les dieux qu'ils avaient adorés jusque-là étaient impuissants à mettre obstacle à leur marche. Au fond, ceux-ci n'éprouvaient sans doute pas moins de découragement que leur maître ; mais il en coûtait à leur orgueil de confesser leur nullité et la vanité de leur science. Ils promirent de faire de nouveaux efforts et de mettre en œuvre les enchantements les plus redoutables pour obliger les Espagnols à retourner en arrière.

Mais il y avait trop peu de décision dans cette réponse pour satisfaire pleinement le monarque, et leur contenance même ne présentait probablement pas assez d'assurance pour qu'il s'en

(1) Sahagun, Hist. de las cosas de Nueva-España, lib. XII, cap. 9 et suiv.

contentât. Aussi s'empressa-t-il, bientôt après, d'assembler de nouveau le conseil de l'empire et de lui demander une dernière fois son avis dans ces conjonctures. On agita, comme on l'avait déjà fait tant de fois auparavant, les mêmes questions, mais sans conclure davantage : les opinions se trouvèrent constamment partagées, et Cacama se montra, ainsi que la première fois, résolu à recevoir les Espagnols, ouvertement et sans arrière-pensée, puisqu'ils se présentaient avec le caractère d'ambassadeurs. Une autre fois encore le frère de Montézuma combattit cette résolution et offrit au monarque de se charger du commandement des troupes impériales pour marcher à la rencontre des étrangers, et de les obliger par la force à rebrousser chémin, s'ils ne le voulaient de bon accord.

Le roi de Tetzcuco, prenant de nouveau la parole, répliqua avec véhémence qu'il serait indigne d'un souverain, comme celui de Mexico, d'agir de la sorte, et que les moyens de la nation ne failliraient point pour châtier cette poignée d'étrangers, s'ils entreprenaient le moins du monde de manquer à l'hospitalité qu'ils venaient demander. C'était en quoi l'âme généreuse de Cacama ne se trompait que trop, malheureusement, et le premier il paya de sa liberté le conseil magnanime qu'il donnait alors à son oncle. Celui-ci, déjà trop effrayé des conséquences d'une guerre ouverte, depuis les nouvelles du désastre de Cholullan, finit, en hésitant, par se ranger à l'avis de son neveu, à condition qu'il acceptât la mission de se rendre en personne auprès de Cortès, et de l'inviter officiellement, au nom des trois chefs de l'empire, à entrer dans Mexico. C'était une chose inouïe, dans les fastes de l'Anahuac, que des rois, surtout du rang de Cacama, sortissent eux-mêmes à la rencontre d'un ambassadeur ; mais telle était l'idée qu'on avait des Espagnols, et la révolution que leur présence avait produite dans tous les esprits, que cette manière d'agir si extraordinaire le paraissait à peine dans les circonstances présentes. Le roi de Tetzcuco ne refusa pas la commission, et il s'em-

pressa d'en prévenir ses frères. Cuitlahuatl reçut l'ordre, en même temps, de retourner à Iztapalapan et d'y faire tous les préparatifs nécessaires pour recevoir les Castillans : « Plaise aux dieux, répé-« ta-t-il alors avec tristesse à Montézuma, que vous ne receviez « pas dans votre maison qui pourra vous en chásser, et que vous « ne cherchiez pas à y remédier lorsqu'il sera trop tard (1). »

Ces paroles prophétiques, appuyées par la plupart des seigneurs présents au conseil, ne laissèrent pas de troubler encore le monarque ; sa bouche était, d'ailleurs, si loin d'être d'accord avec son cœur, que, dans le même moment qu'il chargeait Cacama de se rendre auprès de Cortès, il le priait de renouveler ses efforts pour l'engager à retourner sur ses pas sans entrer dans Mexico. Les conseillers étaient encore réunis avec les chefs de l'empire, lorsque le retour subit des enchanteurs acheva de le confirmer dans la résolution qu'il venait de prendre.

Après avoir préparé leurs sortiléges, ceux-ci s'étaient mis en chemin, dans l'espoir d'atteindre l'armée espagnole avant sa descente dans la plaine. Mais, en arrivant aux premières hauteurs qui dominent, au sud-est, le lac de Chalco, par où l'on attendait les étrangers, ils furent arrêtés soudain par une rencontre qui les remplit d'épouvante. Un homme aux formes athlétiques, n'ayant pour tout vêtement qu'une ceinture de nequen et de joncs pendants, comme les paysans des campagnes voisines, accourut au-devant d'eux dans un transport de fureur qui ressemblait à celui d'un homme ivre, et ses regards enflammés annonçaient une rage intérieure dont il ne paraissait pas maître. Était-ce un mensonge habile inventé par ces imposteurs pour tromper Montézuma et éviter la confusion d'avouer leur impuissance, ou réellement furent-ils trompés eux-mêmes par leur imagination superstitieuse? Ce qui est certain, c'est qu'en rendant compte de leur voyage ils annoncèrent avec effroi qu'ils avaient

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 42.

rencontré Tetzcatlipoca en personne. Le dieu, s'étant arrêté en face d'eux, aurait commencé, avec des éclats de voix terribles, par leur adresser les reproches les plus sanglants : « Que venez-« vous faire encore une fois par ici? ajouta-t-il ensuite avec un « redoublement de furie. Que prétend donc Montézuma en vous « envoyant contre les fils du soleil? Maintenant qu'il va perdre « son royaume, ses honneurs, avec tout ce qu'il possède, il est « trop tard pour se repentir de la tyrannie et du despotisme avec « lesquels il a gouverné ses vassaux! »

A ces paroles, les astrologues et les enchanteurs avaient reconnu le dieu. S'étant prosternés à ses pieds, ils le supplièrent avec humilité de les épargner, et d'autres lui ayant, à la hâte, érigé un autel rustique, ils lui offrirent un sacrifice d'encens et de fleurs. Mais lui, avec encore plus de colère : « Traîtres! ré-« péta-t-il, qu'êtes-vous venus faire ici? Il n'y a point de remède; « tournez les yeux sur Mexico, et vous verrez quel doit être bien-« tôt son sort. » Ils s'empressèrent d'obéir. Mais quelle fut leur épouvante, en voyant que la ville entière paraissait livrée aux flammes, avec ses palais et ses temples. Ce spectacle les rendit muets, et pendant quelque temps ils restèrent à le considérer avec une curiosité mêlée d'horreur. Lorsqu'ils se retournèrent du côté de Tetzcatlipoca, le terrible dieu avait disparu sans laisser aucune trace de sa présence. Convaincus que le ciel s'opposait à ce qu'ils continuassent leur marche, et qu'il était de leur devoir de rendre compte au roi du prodige dont ils venaient d'être témoins, ils se déterminèrent à rentrer dans la capitale. A l'annonce de ces étranges nouvelles, Montézuma baissa la tête d'un air profondément affligé et demeura quelques instants livré à une méditation pleine d'angoisse. Soit qu'il entrevît la supercherie dont usaient les enchanteurs, à bout d'expédients, soit qu'il reconnût l'impossibilité de se soustraire à une nécessité inévitable et d'arrêter l'exécution des décrets célestes annoncés par leur bouche, il parut recouvrer soudain toute sa force d'âme, et, se

tournant vers ses conseillers, il répondit avec calme : « Qu'avons-
« nous à faire maintenant contre la destinée, puisque les dieux
« qui étaient notre soutien nous abandonnent? Qu'il soit donc
« fait suivant leur volonté! Il serait désormais indigne de nous
« de montrer de la faiblesse; car la gloire mexicaine ne saurait
« périr ainsi. J'ai pitié des vieillards, des femmes et des enfants
« qui resteront sans appui. Quant aux autres, je mourrai avec
« eux, s'il le faut, pour la défense de la patrie! »

En disant ces paroles, Montézuma donna d'un air serein les ordres nécessaires pour recevoir les Espagnols avec tout l'appareil et la pompe, capables de leur inspirer une haute idée de sa puissance et de la générosité avec laquelle il savait exercer les devoirs de l'hospitalité. Peut-être pensait-il qu'il valait mieux faire contre mauvaise fortune bon cœur. Informé des desseins d'Ixtlilxochitl et des dispositions qu'il avait prises pour joindre ses troupes à celles de Cortès, il pouvait craindre que celui-ci s'en servît pour entrer de force dans Mexico, et dans ce cas son orgueil trouvait encore préférable de recevoir pacifiquement les étrangers que de s'exposer à être détrôné des mains d'un neveu parricide. Mais, en se conduisant de cette sorte, il n'oublia pas un moment que d'hôtes ils pouvaient, d'un jour à l'autre, devenir des ennemis; en conséquence, il commanda de veiller en même temps à ce que la capitale fût pourvue de tout ce qui était de nature à contribuer à sa défense intérieure, de manière à pouvoir, au moindre sujet de plainte, les obliger à sortir et à employer contre eux la force, si besoin en était. Malheureusement pour le monarque, Cortès, plus prévoyant encore que lui, par un coup de main hardi, sans exemple dans l'histoire, prévint toutes ses mesures et le mit hors d'état de donner cours à cet élan patriotique (1).

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. XII, cap. 12 et 13. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 42, 44.

Si quelque chose était capable de hâter, dans ce moment, les résolutions de Montézuma, c'était la nouvelle qu'il apprit, bientôt après, de la rentrée d'Ixtlilxochitl dans Tetzcuco. Ce prince, après avoir attendu assez longtemps à Calpullalpan l'arrivée des Espagnols, ayant appris qu'ils avaient suivi une autre route, s'était empressé de repasser les monts et était allé camper avec son armée à une lieue de cette capitale, dans le dessein de se porter des premiers au-devant d'eux, à leur descente sur les bords du lac. Cohuanacoch résolut de profiter de cette circonstance pour achever de se réconcilier avec Ixtlilxochitl ; soit qu'en voyant les dispositions que les souverains manifestaient à l'égard des étrangers il crût plus utile à la patrie de leur cacher ses plaies intérieures, soit qu'il y trouvât personnellement plus d'avantage ou que ses affections l'entraînassent à se rapprocher de son frère; toujours est-il qu'il s'empressa de lui faire des ouvertures, en lui envoyant l'invitation à rentrer dans la ville. Ixtlilxochitl en exprima aussitôt toute sa satisfaction, et le reste de ses frères, à l'exception du roi qui était demeuré à Mexico, sortirent à sa rencontre et le ramenèrent au milieu d'eux avec les démonstrations de la joie la plus sincère. C'était la première fois qu'il revoyait Tetzcuco depuis la première élection de Cacama. Montézuma aurait pu se réjouir de cette réconciliation qui mettait fin aux hostilités qui avaient, depuis quatre ans, troublé l'Anahuac, s'il avait été moins au courant des espérances qu'Ixtlilxochitl entretenait de son entrevue avec Cortès. Aussi pressa-t-il plus que jamais le jeune monarque d'Acolhuacan de se rendre auprès du général; il lui recommanda de tenter un dernier effort pour l'engager encore à retourner sur ses pas, tout en l'invitant ensuite à passer directement à Iztapalapan, sans se rapprocher de Tetzcuco, s'il persistait à entrer dans Mexico.

Cependant l'armée était descendue à Amecamecan. Cette ville, importante encore à cette époque, était située sur le versant septentrional du Popocatepetl et, au temps de l'indépendance des

princes de Chalco, elle était considérée comme leur principale résidence. Par ordre de Montézuma, des logements y avaient été préparés à l'avance, et les Espagnols s'y trouvèrent pourvus, en arrivant, de tout ce qui pouvait les flatter après les fatigues d'une longue marche. Cacamatzin-Teotlateuctli en était seigneur : il alla au-devant d'eux et les installa lui-même dans leurs quartiers ; il fit présent à Cortès de quarante esclaves et d'une valeur de plus de trois mille écus en or. A l'exemple des seigneurs totonaques, il se plaignit amèrement de la tyrannie de Montézuma et de la rigueur de son gouvernement, auquel les Chalcas n'obéissaient qu'à regret ; mais les espérances que le général sut lui inspirer le consolèrent pour l'avenir. Deux jours furent laissés à l'armée pour se reposer. Dans cet intervalle, un grand nombre de nobles, soit de la même province, soit des montagnes voisines, accoururent, les uns excités par la curiosité, les autres par le désir de protester également contre le despotisme mexicain. A l'instigation des Tlaxcaltèques, ils finirent par se confédérer secrètement avec eux et prêtèrent, entre les mains du général espagnol, foi et hommage au roi d'Espagne, bien persuadés que par ce moyen ils parviendraient, en peu de temps, à recouvrer leur antique indépendance. Comment pouvait-il, après cela, n'être pas encouragé à marcher en avant ; plus il avançait dans l'intérieur de l'empire et plus il voyait augmenter le nombre de ses alliés. Tel un ruisseau, humble d'abord, va croissant en recevant d'autres eaux dans son cours et qui ne tarde pas à devenir un grand fleuve.

Ayant fait planter une croix sur une colline voisine d'Amecamecan, Cortès reprit sa marche pour Mexico. Elle fut retardée encore plusieurs fois par des obstacles de la même nature que ceux qu'il avait rencontrés en montant à Ithualco ; en plus d'un endroit, la route était coupée à dessein par des fosses profondes ou barricadée par des terre-pleins recouverts de troncs d'arbres ou de plantes énormes jetés en travers. Mais ces obtacles n'en pouvaient pas être pour les Espagnols ; ils s'y ouvrirent sans difficulté

un passage, et continuèrent à s'avancer, en se riant des vaines précautions de Montézuma (1). Il traversa Tlalmanalco, et le même soir s'arrêta à Ayotzinco; c'était une petite ville située sur les bords du lac de Chalco, partie sur pilotis, partie en terre ferme, abritée par des collines arides et qui servait d'embarcadère aux marchandises qui arrivaient des provinces du sud aux marchés de Mexico et des autres grandes villes de l'Anahuac. L'armée fut installée à Ayotzinco par les gens du service royal qui s'étaient mis à sa suite en nombre considérable au sortir de Tlalmanalco, afin de pourvoir à ses besoins. Mais, durant la nuit, il y eut une espèce d'alerte. Des Mexicains ignorant la consigne rôdèrent autour du quartier des Espagnols, peut-être sans aucune arrière-pensée et poussés uniquement par la curiosité; mais les sentinelles firent feu et, dans la ronde, on en tua une vingtaine. Le lendemain, Cortès instruisit les officiers de Montézuma de la rigueur de la discipline européenne, ajoutant que les Espagnols ne dormaient jamais qu'à demi durant leurs marches. Comme il allait se remettre en route, il reçut un message annonçant l'approche du roi de Tetzcuco, qui le priait de retarder son départ de quelques instants.

Bientôt après, on vit paraître le cortége de Cacama : il se composait d'un grand nombre de seigneurs mexicains et acolhuas, également brillants par la richesse et la splendeur de leurs costumes. Le jeune roi, à peine âgé de vingt-cinq ans, vêtu lui-même avec une grande magnificence, était assis sous un dais ouvragé de plumes et de pierres précieuses, et porté sur un siége d'or par les gentilshommes de son palais. Il descendit de son palanquin, tandis que ses serviteurs balayaient le chemin devant lui et étendaient des nattes sous ses pieds. Cortès étant sorti avec respect à sa rencontre, Cacama le salua selon la coutume, en touchant la terre du bout des doigts et en les portant ensuite à sa bouche. Ils entrèrent ensemble au palais et, le prince, s'adressant avec majesté au

1. Sahagun, ibid., cap. 14.

général, lui présenta trois perles d'une beauté et d'une grosseur également admirables, en le priant d'excuser le roi, son oncle et son collègue, qu'une indisposition empêchait de venir à sa rencontre. Cortès agréa l'excuse avec infiniment de courtoisie; mais le jeune monarque ayant cherché à le dissuader de pousser jusqu'à Mexico, il répondit poliment que ce serait manquer à ses propres obligations envers son souverain, et qu'il avait moins de raison que jamais de rétrograder après avoir déjà vaincu tant d'obstacles. « En ce cas, reprit Cacama, nous vous reverrons à la cour, » et, sans ajouter aucune invitation à ses paroles, il se retira avec dignité, laissant tous les Espagnols également frappés de sa supériorité et de la distinction de ses manières (1).

L'armée, s'étant remise en route, continua à s'avancer, admirant à chaque pas la beauté des champs où tout annonçait une haute intelligence des travaux agricoles. Elle arriva de bonne heure en vue de Cuitlahuac, entravée à tout instant dans sa marche par les flots de la population avide de contempler ces terribles étrangers; c'étaient le même concours et le même empressement qu'à Tlaxcallan et à Cholullan. Cuitlahuac était encore, à cette époque, une ville magnifique, située au milieu des eaux, entre les deux lacs de Xochimilco et de Chalco; ses habitants, dits « Chinampanecas, » ou des jardins flottants, étaient renommés surtout pour la culture des fleurs, dont ils faisaient un grand commerce. Deux chaussées de vingt pieds de largeur et longues d'une demi-lieue, flanquées de tours à leurs extrémités, l'unissaient à l'un et à l'autre rivage. Les Espagnols considéraient curieusement ces grands travaux de l'industrie aztèque, et leurs regards s'épanouissaient à la vue des villages sans nombre qui se montraient sur les bords des lacs ou au sommet des collines, de la beauté et de la splendeur des édifices, et de l'agrément des jardins et des chi-

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 74, 75. — Gomara, Cronica, etc., cap. 61. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 45. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 85.

nampas couverts de fleurs et de verdure qui se balançaient gracieusement à la surface de l'onde. C'est au milieu de ces scènes pittoresques, si bien faites pour captiver leur attention, qu'ils firent leur entrée dans Cuitlahuac. Cette ville avait trop de motifs de mécontentement contre Mexico pour ne pas se plaindre de sa tyrannie; elle se souvenait de l'enlèvement de ses dieux par Montézuma Ier et avait encore présente à la mémoire la mort si récente de Tzompantzin et de ses fils. Ses seigneurs, étant sortis à la rencontre de Cortès, le supplièrent d'y accepter l'hospitalité pour la nuit; Alpopocatzin, prince du quartier de Ticic, se faisant l'interprète de tous, l'assura qu'il pouvait compter sur leur dévouement, s'il consentait à prendre leur parti contre les Mexicains, et qu'une foule de princes voisins n'attendaient qu'un chef pour se déclarer ouvertement. Cortès leur répondit que sa mission était de protéger les droits de tous et qu'il espérait bien que, sur ses remontrances, Montézuma s'empresserait de satisfaire à leurs justes prétentions. Alpopocatzin, de son côté, acheva de dissiper les craintes qu'il aurait pu concevoir sur le reste de la route, ajoutant que c'était la plus belle qu'on pût voir, et que, quant à Montézuma, telle était sa consternation en voyant l'impuissance de ses dieux et la félicité des armes espagnoles, qu'il était hors d'état d'élever aucun obstacle sérieux à son entrée dans la capitale; il l'engagea, toutefois, à rester continuellement sur ses gardes, sans jamais perdre de vue qu'il entrait sur une terre ennemie et en tout opposée à son voyage (1).

Sur les insistances réitérées de quelques seigneurs mexicains et acolhuas que Cacama avait laissés par honneur auprès de Cortès, le général se détermina, après quelques heures de repos, à poursuivre sa marche jusqu'à Iztapalapan, où une réception splendide lui avait été préparée par le frère de Montézuma. Cette ville n'était guère à plus de trois lieues de Cuitlahuac. Comme il allait entrer

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 61.

au village voisin, connu sous le nom d'Iztapalapantenco (1), il fut surpris tout à coup par la vue d'une multitude considérable, dont les armes et l'aspect martial lui inspirèrent de l'inquiétude. Connaissant le terrain brûlant où il marchait, il était constamment sur ses gardes et n'avançait qu'avec une extrême précaution. Mais il sut bientôt à quoi s'en tenir. C'étaient les princes de Tetzcuco, Ixtlilxochitl et Cohuanacoch qui venaient lui faire l'invitation de passer dans cette ville. Ayant appris la visite que Cacama avait faite au général au nom des chefs de l'empire, ses deux frères s'étaient entendus aussitôt pour aller le trouver sur son chemin, et le premier, toujours entraîné par sa haine, se proposait de lui offrir personnellement le secours de son armée contre Montézuma.

Cortès les reçut avec tous les honneurs dus à leur rang, se félicitant d'avoir, parmi les Indiens, des amis aussi empressés que le paraissait Ixtlilxochitl; celui-ci lui renouvela les propositions que plusieurs fois déjà ses envoyés avaient faites en son nom, et conclut en disant qu'il était prêt à faire tous les sacrifices et à suivre en tout les impulsions des Espagnols, pourvu que ceux-ci l'aidassent à monter sur le trône de son père. Cortès promit tout ce qu'il voulut et l'assura qu'il ne tarderait pas à avoir des preuves de son amitié et de l'avantage de son alliance. Mais il déclina, pour le moment, l'offre qu'il lui faisait d'aller à Tetzcuco, le service de son souverain l'appelant tout d'abord à Mexico. Durant tout cet entretien, les princes acolhuas n'avaient cessé de fixer leurs regards sur le général, dont ils admiraient à la fois le port noble et majestueux, et l'expression aimable du visage. De leur côté, les Espagnols étaient frappés de leur bonne mine et de leur air martial; mais, de tous les fils de Nezahualpilli, celui qui attira le plus leur attention fut le prince Tecocoltzin, dont la blancheur égalait celle du Castillan le moins basané (2).

(1) *Iztapalapan-tenco*, c'est-à-dire, au bord ou tout près d'Iztapalapan.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 42.

Ayant ensuite pris congé d'eux, Cortès se remit en route pour Iztapalapan, qui n'était plus qu'à une légère distance. Cuitlahuatl, qui en était seigneur, sortit au devant de lui, accompagné d'un cortége de personnages également illustres par leur rang et leur naissance; de ce nombre étaient Tezozomoc, prince de Culhuacan, Tochihuitzin de Mexicaltzinco et Huitzillatl de Huitzilopochco, le premier gendre et les autres proches parents du roi. Malgré les dispositions qu'il n'avait cessé de manifester contre les Espagnols, Cuitlahuatl, se conformant aux ordres de son souverain, lui fit avec courtoisie les honneurs de son département et lui offrit avec des esclaves un présent d'une assez grande valeur, ainsi que le bouquet de la bienvenue; il le logea dans son palais, un des plus beaux qu'il eût rencontrés sur sa route. La ville, en partie bâtie sur pilotis, renfermait une population d'environ cinquante mille âmes (1); elle communiquait directement avec Mexico, dont elle n'était éloignée que de deux lieues. L'hospitalité qu'y reçurent les Espagnols fut aussi généreuse qu'ils pouvaient le souhaiter. Pour eux, ils ne pouvaient assez admirer la grandeur et la magnificence qui environnaient la demeure du prince, la belle ordonnance de ses jardins et la rare variété des plantes qui en faisaient l'ornement. Cortès en était lui-même dans le ravissement (2), et il ne cessait de répéter à ses amis que le moment lui paraissait venu où ils seraient enfin récompensés de toutes leurs fatigues. A peine installé dans les logements qui lui avaient été préparés, il convoqua, par le moyen des Tlaxcaltèques et des nouveaux alliés qu'il avait gagnés dans la vallée, les chefs de la noblesse du voisinage; il en vint un grand nombre de Huitzilopochco, de Culhuacan, de Mexicaltzinco et même d'Iztapalapan, et il s'y vit l'objet d'un empressement presque égal à celui d'Amecamecan et de Cuitlahuac.

(1) Torquemada donne à cette ville dix mille maisons; si l'on compte cinq habitants par maison, cela ferait cinquante mille âmes.

(2) Cartas de Hern. Cortes, apud Lorenz., pag. 76. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 87. — Gomara, Cronica, etc., cap. 61.

On remarquait parmi eux les princes de ces trois villes. La plupart se présentèrent sans aucune intention arrêtée, mais avec plus ou moins de curiosité, et par le désir de contempler de près ces étrangers dont la renommée disait tant de choses. Il n'en manquait pas d'entre eux, cependant, qui fussent hostiles au gouvernement pour une raison ou pour une autre : une fois en présence de Cortès, ils subirent, comme les premiers, l'ascendant de sa parole, et, stimulés par l'exemple de leurs voisins, ils se décidèrent à le suivre et à se confédérer avec lui contre leur souverain.

Montézuma n'ignorait rien de ce qui se passait. D'heure en heure, des courriers lui apportaient le récit exact des mouvements de l'armée espagnole, des discours de Cortès et des manœuvres qui se pratiquaient si ouvertement et à si peu de distance de sa cour parmi ses parents et ses vassaux. Il était informé, de la manière la plus précise, des conférences que ces sujets rebelles avaient tenues avec les étrangers à Amecamecan et à Cuitlahuac, comme des espérances que n'avait cessé de leur donner le général. D'après ces renseignements, il n'éprouvait que plus d'éloignement à le recevoir dans sa capitale, et c'était ce qui l'avait décidé à lui faire des offres si avantageuses pour l'engager à retourner sur ses pas, ou au moins à lui faire accepter une entrevue ailleurs que dans Mexico. Environné de feudataires déloyaux, tout prêts, au moindre signal, à lever l'étendard de la révolte et à se joindre à Ixtlilxochitl et aux Tlaxcaltèques, sous les drapeaux de l'étranger qui envahissait son empire, trouvant, jusque dans sa capitale et dans son palais, des hommes qui aspiraient plus ou moins après un changement, en vue des prophéties de Quetzalcohuatl, on ne peut s'étonner que ce prince, d'ailleurs, si prudent et si économe du sang de ses sujets, redoutât de se mettre en hostilité ouverte avec les Espagnols, malgré les excitations belliqueuses de son frère Cuitlahuatl. Mais, jusqu'au dernier moment, il voulut protester par ses actes contre la violence qui lui était faite ; au retour de Cacama, comprenant l'inu-

tilité de toutes ses démarches auprès de Cortès, et voyant qu'il fallait de toute nécessité se décider à le recevoir en ami, s'il ne voulait qu'il entrât en ennemi, il assembla de nouveau son conseil, et, d'accord avec les rois de Tlacopan et de Tetzcuco, il décida qu'ils iraient le lendemain tous ensemble au-devant de lui, non dans l'intention de lui marquer leur contentement, mais uniquement pour lui prouver leur désir de rester en paix avec lui, et pour ne lui donner aucun prétexte de commencer la guerre (1).

Cependant, dans la nuit, quelques seigneurs mexicains retournèrent à la charge auprès du général et, lui ayant renouvelé les offres précédemment faites au nom de leur maître, ils le supplièrent de retarder sa marche jusqu'à un moment plus favorable; ils lui représentèrent le mauvais état des ponts et des chaussées, et les périls qui pourraient se trouver sur son passage. Mais Teuch, de Cempoallan, qui, par affection pour les Espagnols, avait voulu continuer son voyage avec eux, après le départ des nobles totonaques, répondit, en souriant, qu'il connaissait Mexico aussi bien qu'eux, que toutes ces difficultés n'étaient qu'imaginaires et qu'il répondait d'y conduire le général, sans le moindre obstacle, jusqu'au palais du roi (2). Ainsi avortèrent les derniers efforts de Montézuma. En ce moment, quelles étaient les pensées de ce malheureux prince, en voyant s'approcher si rapidement l'heure fatale qu'il redoutait depuis tant d'années et où il allait se trouver face à face avec ces étrangers que le destin conduisait, en dépit de sa volonté, jusqu'au sein de sa capitale! Pouvait-il envisager sans une nouvelle épouvante ce jour que tant de présages avaient annoncé comme l'aurore de la domination étrangère et le signal de la chute de la royauté mexicaine?

Le soleil se levait radieux sur les hautes cimes de l'Iztaccihuatl et du Popocatepetl, que déjà Cortès reprenait les bords du lac

(1) Sahagun, Relacion de la conquista de esta Nueva-España, etc., cap. 15 et 16, d'après le MS. original de la Bib. Rey. de Madrid, publié à Mexico en 1840.
(2) Torquemada, Monarq. Ind, lib. IV, cap. 46.

avec sa vaillante petite armée, pour s'engager sur la chaussée qui menait à Acachinanco (1), s'avançant avec circonspection et faisant observer de tous la plus exacte discipline. Le général avec sa cavalerie marchait à l'avant-garde, venait ensuite l'infanterie : le bagage formait le centre avec l'artillerie, et les alliés, au nombre d'environ sept mille, venaient à l'arrière-garde. Tout le monde était sur pied de guerre, l'arme au poing, comme pour entrer dans une ville prise de force, et l'on traversa toute la première partie de la chaussée, tambours battants et enseignes déployées, avec un grand bruit, ajoute le chroniqueur, propre à inspirer la terreur à tous ceux qui les voyaient.

Mais, à commencer de leur sortie d'Iztapalapan, les Espagnols n'aperçurent plus une seule personne sur le chemin, ni dans la ville, ni sur le lac. Les maisons étaient fermées ; au lieu des flots de population qu'ils avaient vus, jusqu'à ce jour, se presser sur leur passage, ils n'eurent plus que la solitude la plus absolue, et un silence de mort régnait autour d'eux, comme s'ils avaient été au milieu d'un désert (2). Pas une âme ne se montra aux terrasses ou aux fenêtres, pas une barque ni un acalli n'apparut sur la surface du lac. On n'entendait d'autre bruit que le pas lourd de l'infanterie castillane ou de la cavalerie foulant le sol de la chaussée. Ce court trajet eût suffi, cependant, à lui seul, pour faire juger aux Espagnols combien les alentours de Mexico étaient peuplés ; mais ils traversèrent dans la même solitude la ville de Mexicaltzinco, laissant à leur droite les villages historiques d'Iztaccalco et de Mixiuhcan, à leur gauche l'antique cité de

(1) Acachinano était, comme nous l'avons dit ailleurs, la partie du faubourg où la chaussée d'Iztapalapan tombait sur celle de Xoloc, à moins d'une demi-lieue de Mexico, non loin de l'endroit où se trouve actuellement l'église de San-Antonio Abad.

(2) A l'exception de Gomara qui en laisse entrevoir quelque chose, les auteurs espagnols ont prudemment omis de parler de ces détails du voyage d'Iztapalapan à Mexico, qui font honneur à Montézuma et qui servent à comprendre beaucoup mieux sa situation vis-à-vis Cortès.

Culhuacan, puis celles de Huitzilopochco et de Coyohuacan, dont les nobles édifices se montraient au-dessus des eaux et du feuillage. Plus loin, leurs regards avides signalaient déjà, malgré les brouillards légers du matin, les palais et les temples de Mexico-Tenochtitlan et, entre tous les autres, le teocalli aux tours altières du dieu Huitzilopochtli, dont les splendides couleurs brillaient aux rayons du soleil levant. Cortès n'avançait qu'à pas mesurés, se donnant le temps de considérer tout à l'aise les approches de cette grande ville et ses moyens de défense, admirant d'un œil sagace les travaux gigantesques à l'aide desquels l'industrie mexicaine avait assis sa puissance sur les lacs.

Cependant c'étaient toujours la même solitude et le même abandon. Nul être vivant ne paraissait et rien n'annonçait qu'on eût fait le moindre préparatif pour recevoir les Espagnols ; il semblait que la population entière eût pris la fuite devant eux. Il y avait de quoi saisir d'effroi les âmes les plus courageuses ; tous, Tlaxcaltèques et Castillans, comprenaient combien ce silence était significatif. C'était une dernière protestation de Montézuma contre la violence morale dont il était l'objet. Par une proclamation émanée de la cour, il avait été défendu aux habitants de sortir de leurs demeures ou bien de se montrer, dans toute l'étendue de la route, d'Iztapalapan à Mexico, si les étrangers se mettaient en marche en ordre de bataille (1).

A la distance d'environ une demi-lieue de la capitale, la chaussée d'Iztapalapan tombait brusquement sur celle de Xoloc qui venait de Xochimilco et de Coyohuacan. Cet angle reposait sur un îlot, couvert d'ouvrages en maçonnerie, formant au-dessus du sol une muraille de douze pieds de hauteur, percée de deux portes avec ponts-levis et flanquée de plusieurs hautes tours, servant de bastion en avant de la cité. C'était Acachinanco : entre les édifices existant dans cette enceinte, on voyait un teocalli consacré à la

(1) Sahagun, Relacion de la conquista de N. España, cap. 16.

déesse Toci, la mère des dieux, surmonté du grand phare, où sans cesse brûlait, durant la nuit, le feu destiné à éclairer les routes voisines et les approches de Mexico (1). Mille nobles mexicains, vêtus uniformément des insignes de leur rang, attendaient en cet endroit l'arrivée de Cortès pour lui souhaiter la bienvenue. Leur présence le frappa d'autant plus vivement qu'il était davantage sous l'impression de l'absence de tout être vivant depuis qu'il était parti d'Iztapalapan. Tous défilèrent devant lui avec le compliment d'usage, touchant la terre de la main droite et la baisant ensuite. Cette cérémonie terminée, l'armée franchit la porte et se trouva dans le faubourg de cette ville, depuis si longtemps l'objet de ses rêves et de ses espérances. C'était le 8 de novembre, jour à jamais mémorable comme celui où les Européens mirent pour la première fois le pied dans la métropole de l'Occident et qui décida du sort de tous les royaumes fondés sur les débris de l'empire toltèque. Une demi-lieue plus loin, la chaussée se terminait à un nouveau pont-levis, au point où venait finir alors l'aqueduc de Chapultepec : c'était l'entrée méridionale de la cité, appelée Huitzillan, du nom du quartier voisin (2) ; elle était fortifiée d'une haute muraille flanquée de tours comme à Acachinanco.

Cortès s'y arrêta une seconde fois, afin d'attendre Montézuma qui venait en personne à sa rencontre. On ne tarda pas à apercevoir le dais de plumes vertes, parsemé d'ornements d'or et de pierreries, flottant au-dessus de la tête du monarque, assis sur un siége d'or porté sur les épaules de ses gentilshommes. Il était vêtu avec une grande magnificence, portant un manteau bleu brodé d'or et de pierres précieuses, ayant sur la tête une couronne d'or relevée en forme de mitre, avec des plumes de quetzal et les ornements de Quachictli, les pieds chaussés de sandales d'or,

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, cap. 99.
(2) Sahagun, ibid., cap. 16.— C'est suivant cet auteur le lieu où se trouve actuellement l'hôpital qu'il appelle de la Conception, dit aujourd'hui l'hôpital de Jésus.

aux empeignes et aux talons embossés de pierreries, avec des courroies tissues de même. Les rois de Tlacopan et de Tetzcuco suivaient dans le même appareil, décorés, comme lui, des marques de la puissance suprême. Un cortége d'un éclat inaccoutumé entourait les chefs de l'empire, et mille seigneurs aux couleurs de Montézuma marchaient en deux files, nu-pieds et la tête baissée par respect. Entre les deux premiers, portant chacun deux éventails de plumes, venait le Cihuacohuatl, ou grand-maître de la maison royale, élevant trois flèches d'or en faisceau, insignes de l'autorité souveraine (1). Avec eux se trouvaient les membres du conseil et les seigneurs les plus distingués du royaume, Itzquauhtzin, vice-roi de Tlatilolco, descendant des princes de cette ville, Atlixcatzin, fils du roi Ahuitzotl, Tepehuatzin, fils de Tizoc, et un grand nombre d'autres.

Quelques instants avant d'arriver à la porte, on étendit par terre des tapis superbes. Montézuma, étant descendu de son palanquin, s'avança vers Cortès, un bouquet à la main, suivant l'usage, s'appuyant, à droite, sur son neveu Cacama, et, à gauche, sur son frère Cuitlahuatl. A la vue du cortége impérial, le général, jetant les rênes de son cheval à un page, s'était dirigé de leur côté, accompagné de ses principaux officiers. A l'approche du monarque mexicain, il s'inclina avec un profond respect, et, ayant reçu d'un air empressé le bouquet qu'il lui offrait, il passa au cou de Montézuma une chaîne tressée d'or et de perles de couleur, destinée à faire grand effet sur les Indiens. Il fit ensuite un mouvement comme pour l'embrasser; mais Cuitlahuatl l'en empêcha, considérant cette accolade comme un manque à la majesté royale. Les autres princes présentèrent à leur tour leurs bouquets aux principaux officiers de l'armée. Par quelques paroles courtes et bien choisies, Cortès se contenta, pour le moment, de lui déclarer le plaisir qu'il éprouvait de pouvoir lui offrir personnellement

(1) Id., ibid.— Carta del Lic. Zuazo, MS.— Gomara, Cronica, etc., cap. 65. Bernal Dias, Historia, etc., cap. 88.

ses hommages, et lui témoigner sa gratitude pour les bienfaits dont il n'avait cessé de le combler depuis six mois, bienfaits qu'il estimait d'autant plus, qu'ils venaient d'un si grand roi. Quels que fussent alors les sentiments de Montézuma, en voyant devant lui ces hommes si redoutés, il répondit, avec un calme plein de dignité, qu'ils étaient les bienvenus maintenant dans cette ville où la volonté des dieux avait annoncé depuis longtemps leur présence et où il désirait les recevoir pacifiquement, puisque tel était leur bon plaisir. Il chargea ensuite son frère et son neveu de conduire les Espagnols, et, remontant dans sa litière, il s'achemina vers le palais de son père Axayacatl, qu'il avait destiné pour leur habitation (1).

Cortès vit avec étonnement le palanquin royal s'éloigner au milieu des adorations de la noblesse prosternée sur son passage. Elle prit son chemin par une grande rue bordée, à droite et à gauche, d'édifices dont la beauté et la richesse architectoniques remplissaient les Espagnols d'admiration ; c'était une des quatre voies principales de Mexico, conduisant en ligne directe à l'une des portes du temple de Huitzilopochtli. Mais, en jetant leurs regards autour d'eux, ils reconnurent, avec un nouvel effroi, que la ville ne paraissait pas moins déserte que la route qu'ils venaient de parcourir. On n'y voyait aucune de ces marques d'allégresse, ni même de cette curiosité empressée avec lesquelles ils avaient été accueillis jusque-là dans les autres villes. A l'exception des nobles venus au-devant d'eux à Acachinanco, il n'y avait personne dans les rues avoisinantes. En se décidant à les recevoir avec les égards qu'il croyait devoir à des ambassadeurs étrangers, Montézuma, conciliant ses craintes avec son honneur, voulait au moins leur témoigner tout le déplaisir qu'il en éprouvait. Cortès ne le sentit que trop : il comprit le péril auquel il s'exposait en

(1) Id., ibid.—Cartas de Hern. Cortès, ap. Lorenz., page 79.—Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 85.

entrant dans cette capitale malgré son souverain ; son cœur se serra en voyant surtout la différence qu'il y avait entre Tlaxcallan et Mexico, et dans ce moment d'angoisse il voua intérieurement de bâtir une église en cet endroit si, en le délivrant, Dieu lui en donnait jamais la puissance (1).

Placé entre Cacama et Cuitlahuatl, il remonta lentement la grande rue méridionale jusqu'au palais préparé pour le recevoir. Ses compagnons ne se faisaient pas moins que lui une idée de la population de cette grande ville, malgré son abandon actuel, et en comparant leur petit nombre à cette multitude invisible ils ne pouvaient s'empêcher d'éprouver un sentiment secret d'épouvante. Quelques têtes, cependant, se montraient çà et là aux fenêtres et sur les terrasses. Du fond de leurs maisons les Mexicains considéraient à la dérobée ces terribles étrangers dont ils avaient entendu parler tant de fois. A l'aspect de ces hommes barbus, au visage sévère, dont les vêtements et les armes étaient si nouveaux pour eux, à l'aspect de leurs chevaux et des grands lévriers, la gueule béante, qu'ils menaient en laisse, ils répétaient avec étonnement : « Voilà donc ces Teules, ces génies merveilleux qui sont « venus des contrées lointaines de l'Orient. » Mais les vieillards, songeant avec tristesse aux prophéties antiques, se disaient : « Ce « sont bien là les hommes qui doivent venir régner sur nous, « puisque, étant en si petit nombre, ils ont déjà soumis tant de « nations. » Mais la plupart, en voyant s'avancer à leur suite les bataillons tlaxcaltèques, encore regardés en ce moment comme les plus mortels ennemis du nom mexicain, ne savaient, dans leur stupeur, ce qu'ils devaient le plus admirer, ou de leur présence dans Tenochtitlan, ou de l'extrême condescendance de Montézuma à l'égard de ses nouveaux hôtes.

Nul doute que ceux-là ne triomphassent au fond du cœur, en

1 Sahagun, Relacion de la conquista de N. España, cap. 16, avec la note de Bustamante qui l'accompagne. — C'est, en effet, en cet endroit que Cortès bâtit l'hôpital avec l'église dite de Jesus Nazareno.

entrant de la sorte dans cette capitale superbe; nul doute qu'ils ne se sentissent instinctivement poussés à profiter de ce concours de circonstances merveilleuses pour assouvir leur haine, et que leurs yeux ne traduisissent fréquemment les sentiments dont ils étaient animés. Ils arrivèrent ainsi, au bout d'une demi-heure de marche, au palais d'Axayacatl. Montézuma y attendait le général espagnol. Le prenant alors par la main, il l'introduisit dans une grande salle tendue de riches étoffes : « Seigneur capitaine, lui « dit-il, voici votre maison. Reposez-vous de vos fatigues ; man« gez et mettez-vous à votre aise, vous et vos compagnons. Tan« tôt je reviendrai vous voir. » En disant ces paroles, il prit d'une corbeille de fleurs, que portait un de ses officiers, deux colliers en coquillages, de chacun desquels pendaient huit écrevisses en or émaillé, d'un travail aussi précieux qu'admirable, et les attacha au cou du général. Il se retira ensuite, laissant les Espagnols libres de s'arranger à leur fantaisie. Cortès prit aussitôt toutes les mesures capables d'assurer la sécurité de son armée ; il la distribua dans ses logements, ayant soin de placer le canon à l'entrée des diverses cours et des sentinelles sur tous les points. Le palais était bâti avec une grande solidité, environné d'une épaisse muraille flanquée de tours ou de contre-forts de distance en distance, et d'une telle étendue, que non-seulement les Espagnols, mais encore leurs alliés et les Indiens de charge, s'y trouvaient à leur aise, ainsi que les gens de service qui furent mis à leur disposition. Malgré cette étendue, toutes les salles étaient d'une extrême propreté, ornées de belles tapisseries et recouvertes de nattes ou de tapis moelleux (1) : partout des brasiers répandaient une fumée odorante, et des serviteurs nombreux ne tardèrent pas

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 46. — Cet auteur ajoute que, pour chacun des Espagnols, il y avait, en fait d'ameublement, une estrade ayant un lit bas, en forme d'ottomane, avec ses coussins et ses riches couvertures, et surmonté d'un pavillon à rideaux, ce qui constituait le lit des nobles mexicains.

à leur apporter un repas substantiel, digne, en tout, du prince dont ils étaient les hôtes.

Avant la fin du jour, Cortès acheva de prendre toutes les précautions que lui suggérait la prudence : il recommanda à l'armée une stricte observation de la discipline militaire, et, désireux d'éviter toute collision avec les Mexicains, comme de s'assurer de leur bonne volonté, il défendit, sous peine de mort, aux soldats de sortir sans ordres de leurs quartiers. Mais, informé des bruits qui circulaient parmi les Tlaxcaltèques, que Montézuma n'avait fini par consentir à le recevoir dans sa capitale que dans l'espoir de se défaire plus aisément de lui et de ses compagnons, il chercha, comme de coutume, à frapper les esprits et à les impressionner de la grandeur et de la puissance des Espagnols. A la nuit tombante, une décharge générale de toute l'artillerie annonça leur prise de possession et célébra leur heureuse arrivée dans la capitale de l'Anahuac ; le bruit du canon, semblable au fracas de la foudre, répété par les échos des édifices et sur les eaux du lac, le feu, la fumée, l'odeur inaccoutumée de la poudre se répandant au-dessus des murs du palais, saisirent tous les cœurs, et le peuple passa le reste de la nuit en proie aux angoisses d'une mystérieuse épouvante.

Le lendemain, à la pointe du jour, les crieurs publics reçurent simultanément, de Montézuma et de Cortès, l'ordre de proclamer, dans toute la ville, qu'on eût à pourvoir régulièrement les étrangers, ainsi que leurs alliés, de toutes les choses qui leur seraient nécessaires durant leur séjour dans la capitale, tant de vivres et d'ustensiles pour eux que de fourrages pour leurs chevaux, comme de serviteurs et de gens de service. Suivant l'usage, chaque quartier devait s'en charger, à tour de rôle, durant une semaine, et prélever le tout sur les marchés de leur dépendance, aux frais du roi ou des habitants. Pour la première fois, depuis qu'il était monté sur le trône, Montézuma éprouva de la résistance dans l'exécution de ses ordres. En plus d'un endroit, les Pilli et les

Achcauhtli, syndics et autres officiers, préposés à cet effet, d'accord avec les prêtres, qui ne voyaient que de trop mauvais œil la présence des chrétiens, refusèrent obstinément de s'y prêter, et il fallut que le monarque nommât dans plusieurs calpullis des agents spéciaux qui, par esprit d'opposition ou de jalousie à l'égard des autres, ou bien dans un motif d'intérêt ou par une inclination particulière pour les étrangers, se chargèrent plus volontiers de les servir. On n'eut pas moins de difficulté à trouver les gens de peine destinés, d'ordinaire, à faire les corvées ; on dut les requérir par force, et l'on remarqua qu'après avoir satisfait à leur obligation, après avoir porté leurs fardeaux au palais d'Axayacatl, ils se hâtaient de se retirer et de s'enfuir à toutes jambes, comme si une bête féroce se fût mise à leur poursuite (1).

Le même jour, dans l'après-midi, on annonça de nouveau la présence de Montézuma. Cortès se mit aussitôt en devoir d'aller, avec ses officiers, recevoir le monarque, dont l'extrême condescendance s'explique facilement par l'inquiétude qu'il éprouvait à l'égard de ses hôtes et le désir de se mettre davantage au courant de leur mission et de leurs projets. S'étant assis, il montra au général un siége à sa droite, Marina leur servant d'interprète, tandis que les officiers espagnols et les nobles mexicains se tenaient debout, à quelques pas, dans un silence respectueux. Il lui répéta d'un air grave qu'il se réjouissait que des gens si distingués fussent venus de si loin pour le visiter à sa cour, et qu'il regrettait qu'ils eussent cru qu'il voulait les maltraiter. S'il avait, jusque-là, refusé de les recevoir, c'était parce que le bruit de leurs cruautés et de l'étrangeté des monstres qu'ils montaient, ainsi que des armes dont ils faisaient usage, avait jeté l'épouvante parmi ses sujets : que maintenant il savait à quoi s'en tenir ; qu'il voyait fort bien qu'ils étaient de la même nature que les autres hommes, quoique d'une race différente, plus vaillante et plus forte. Conti-

(1) Sahagun, Hist. de N. España, etc., lib. XII, cap. 17 et 18.

suant sur le même ton, il se montra parfaitement instruit de ce qui s'était passé dans les contrées maritimes, depuis la première apparition des Européens sur les côtes d'Anahuac-Xicalanco. Il s'enquit ensuite de la forme du gouvernement espagnol, du rang que Cortès et ses compagnons occupaient en Castille, à quel degré ils étaient alliés au souverain dont ils se disaient les envoyés, et des motifs qui les avaient conduits si loin.

Il n'avait déjà pu que trop se convaincre de leur extrême avidité. Combien son orgueil eût été blessé, s'il avait connu le véritable caractère de ces aventuriers, ainsi que leur condition. Mais le général répondit avec une prudente réserve, qu'ils étaient tous parents les uns des autres, et sujets du grand roi qui les tenait dans une égale estime ; qu'ils n'avaient eu d'autre objet en vue que celui de visiter un prince si puissant et si magnanime, et celui de lui faire part des vérités de la foi chrétienne. Pour le moment, il se contenta de cette ouverture, se réservant de développer prochainement cette matière plus amplement. Il ajouta qu'il avait appris, à Tlaxcallan, les différends qui existaient entre les Mexicains et ses alliés, et qu'il serait heureux de pouvoir les arranger de manière à ce qu'ils vécussent tous en paix les uns avec les autres (1). Reprenant à son tour la conversation, le monarque dit, avec une certaine affectation, qu'il n'ignorait pas combien les Tlaxcaltèques, dont les Espagnols s'étaient fait de si grands amis, avaient répandu de bruits contre les Mexicains, exagérant leur cruauté, non moins que les richesses et la puissance de leur roi, prétendant même qu'il pouvait à volonté se changer en tigre, en serpent ou en lion. Mais il fit sentir avec tact au général qu'il aurait tort d'ajouter foi à des rapports dictés par la haine ou la jalousie, et qu'il était prêt, d'ailleurs, à partager ses trésors avec le roi d'Espagne. Pour en agir de cette sorte, il avait, continua-t-il, des raisons d'autant plus péremptoires, que ses ancêtres n'é-

(1) Id., Relacion, etc., cap. 17.

taient pas originaires de ces régions, mais qu'ils étaient venus de l'Orient avec un chef puissant, blanc et barbu comme les Espagnols, qui les avait ensuite quittés, en leur promettant de leur renvoyer un jour ses fils, pour les gouverner et raffermir parmi eux les lois et la religion qu'il leur avait enseignées. En apprenant les détails de leur débarquement, de leur blancheur et des lieux d'où ils venaient, il avait cru naturellement qu'ils sortaient de la même contrée que ce chef, et que le roi d'Espagne dont ils se disaient les envoyés serait peut-être l'héritier de ses droits. Il ajouta qu'il serait, en ce cas, parfaitement disposé à l'admettre et à le reconnaître pour son suzerain.

On ne peut guère douter que, en parlant de la sorte, Montézuma ne songeait qu'à gagner du temps et à donner le change à ces fiers étrangers dont l'opiniâtreté l'avait relancé jusqu'au sein de sa capitale, et l'idée de se donner pour vassal de la couronne de Castille était assurément aussi loin de son cœur qu'elle était près de ses lèvres. Cependant, soit qu'avec cette astuce naturelle à ceux de sa race il voulût tenter de reconnaître jusqu'à quel point il pourrait émouvoir ces hommes de fer, soit qu'en ce moment il fût, en réalité, saisi de l'appréhension d'être réduit un jour à renoncer au trône et de se voir arracher le sceptre qu'il avait porté jusqu'alors avec tant d'éclat, ses traits parurent s'altérer tout à coup au milieu de son discours, et des larmes roulèrent sous ses paupières. Cortès n'était pas toujours le guerrier avide qui ne voit que l'or et les conquêtes ; il comprit ce qui se passait dans l'esprit du monarque, et, touché de sa douleur, il chercha à en adoucir l'amertume, en l'assurant que son maître n'avait nullement l'intention d'intervenir dans l'exercice de son autorité, et que son seul désir était de le voir entrer avec son peuple dans le giron de l'Église (1).

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenz., page 80. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 47.

Heureux si les Espagnols n'avaient eu réellement d'autres vues que leur conversion paisible par les moyens que prescrit la religion! heureux si Cortès eût été sincère ou fidèle à ses paroles! Que de sang, que de deuil eussent été épargnés, et, s'il était difficile que l'Église s'établit dans ces contrées sans aucune espèce de lutte, avec combien plus de solidité ne se serait-elle pas, toutefois, fondée parmi ces peuples! Pour faire diversion aux tristes pensées qui venaient de l'obséder, Montézuma s'informa du nom des principaux officiers, ainsi que du rang qu'ils tenaient dans l'armée. Il leur fit distribuer des présents, en envoya aux soldats et même aux alliés, ajoutant, pour les Espagnols, des ornements d'or d'une grande valeur, et en les distinguant chacun suivant son rang. Il se retira ensuite, les laissant, malgré la rude écorce qui les enveloppait, aussi touchés eux-mêmes de l'émotion qu'il avait montrée que charmés de sa munificence et de la noble affabilité de ses manières. Tous se découvrirent spontanément sur son passage, et les officiers, la toque à la main, ainsi que leur chef, l'accompagnèrent jusqu'à la sortie du palais (1). Montézuma était sensible à ces marques de respect, peut-être le fut-il davantage dans cette occasion, en songeant qu'elles lui étaient rendues par ces hommes extraordinaires qui venaient d'entrer, malgré lui, au cœur de son empire et dont l'audace rachetait si étonnamment le petit nombre. En traversant les salles et les cours où ils étaient groupés, il eut la douleur d'observer combien un seul jour avait apporté de changement dans la noble demeure de son père. S'il admirait l'ordre et la discipline dont ils se faisaient un devoir si rigoureux comme militaires, la malpropreté et le désordre de leur conduite privée ne lui inspiraient qu'une trop juste répugnance (2). En plus d'un endroit, les tentures avaient été arra-

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 89.

(2) Leur malpropreté était si grande, que le monarque crut devoir y pourvoir dans un intérêt de salubrité publique. « Montézuma s'occupa du service « des Castillans, au point de pourvoir à leurs nécessités naturelles, leur si-

chées des murs qu'elles recouvraient, et les ouvrages de plumes, réputés d'un si grand prix parmi les Aztèques, étaient roulés pêle-mêle et abandonnés à l'avidité tlaxcaltèque. Le palais paraissait avoir été mis au pillage ; une foule d'objets en or ou en argent qui en faisaient l'ornement en avaient été enlevés avec violence, sans respect pour l'hôte royal qui les hébergeait. Malgré la honte qu'il éprouvait au fond d'exposer sitôt aux regards des Mexicains les plaies ignobles des siens, Cortès dut les tolérer et fermer les yeux sur leurs excès, pour ne pas exciter leur mécontentement; mais ils remplirent d'angoisse le cœur de Montézuma, en allumant en même temps l'indignation des princes de sa cour (1).

Le lendemain, Cortès voulant correspondre à la courtoisie du monarque, lui fit demander l'autorisation de lui rendre sa visite; ce qui lui fut immédiatement accordé. Plusieurs officiers mexicains allèrent le prendre pour le conduire à l'audience du roi. Vêtu de ses habits de gala, le général se mit en chemin, accompagné d'Alvarado, de Vélasquez, de Sandoval et d'Ordaz, mais escorté seulement d'une douzaine de soldats. Dans ce court trajet, ils eurent tout le loisir d'observer avec quelle défiance leur présence était vue des habitants. Le peuple, à leur approche, fuyait devant eux, les mères cachaient leurs enfants avec épouvante en les tirant à l'écart, et les rues, en un instant, devenaient désertes (2). En entrant au palais, leurs regards s'arrêtèrent avec admiration sur la richesse et la magnificence de la demeure royale, dont les escaliers gigantesques, les superbes galeries et les nobles salons rappelaient à leur souvenir les palais merveilleux de Gre-

« gnalant certaines maisons qu'à cause de cela on appelait *Maxixato*, ce qui « veut dire pourvoirie naturelle, et que les Indiens avaient grand soin de tou- « jours tenir propres et exemptes de mauvaise odeur. » Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 31. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 8, cap. 4.)

(1) Sahagun, Hist. de N. España, lib. XII, cap. 17, et Relacion de la conquista, etc., cap. 18.

(2) Id., ibid.

nade et de Séville, bâtis par les successeurs des califes. Montézuma, entouré des principaux personnages de sa cour, les reçut avec une bienveillance marquée. Cortès, s'étant assis, entama, bientôt après, les graves matières qui le préoccupaient : avec l'instruction qu'il possédait, supérieure à celle de ses compagnons, son zèle eût été louable, s'il ne s'était trop souvent appuyé sur la violence et associé à une ambition cupide. Il développa, avec toute l'éloquence dont il était capable, les dogmes de la religion chrétienne, dans l'espoir présomptueux de convertir son royal auditeur; il s'efforça de lui faire entendre, par la bouche de ses interprètes, l'ensemble des doctrines de l'Église relativement aux mystères de la trinité et de l'incarnation; il parla de la chute de l'homme, du péché originel, de la nécessité du baptême, et, après avoir insisté fortement sur la vanité des idoles, il finit, en lui exprimant son horreur pour les sacrifices humains, par lui montrer les flammes de l'enfer toutes prêtes à le dévorer, s'il ne s'empressait d'embrasser l'Évangile.

Les nombreuses analogies, si frappantes au premier abord entre les dogmes et les rites de la religion catholique et ceux du culte mexicain, n'échappèrent point à l'esprit pénétrant de Montézuma; elles auraient pu le disposer, peut-être, à prêter plus favorablement l'oreille au discours du général, si l'explication lui en avait été rendue par une bouche plus compétente que celle de Marina. Mais il fallait un enthousiasme ou un orgueil aussi aveugle que celui de Cortès pour s'imaginer qu'au simple énoncé des vérités de la foi ce prince se déterminerait à abandonner le culte de ses pères, à renoncer aux rites dans l'usage desquels il avait été nourri et dont, après tout, il était le protecteur et le chef suprême. Quant aux idoles, Montézuma n'ignorait nullement qu'elles n'étaient que des simulacres; mais il reconnaissait en eux les symboles des dieux qu'il croyait exister dans le ciel. Il écouta toutefois le général sans l'interrompre jusqu'à ce qu'il eût terminé. Il répondit ensuite avec gravité qu'il savait que les Espagnols avaient

tous les mêmes discours partout où ils s'étaient présentés ; qu'il trouvait dans leurs croyances relatives à la création du monde bien des choses analogues à celles que ses ancêtres avaient crues de temps immémorial ; que, quant à leur Dieu, il ne doutait nullement de sa bonté ; mais que les siens étaient également bons, puisque c'était par leur faveur que les armes mexicaines avaient si souvent triomphé.

Alors, comme s'il eût eu hâte d'en finir avec des matières qui touchaient de trop près sa conscience, il fit apporter des corbeilles remplies de riches présents, qu'il distribua libéralement, comme la veille, entre Cortès et ses compagnons. Avec l'éducation qu'il avait reçue et ce qu'il savait des outrages offerts aux dieux de Cempoallan, une telle conversation ne devait lui être que pénible ; en intéressant leur cupidité, il avait raison de croire qu'il y mettrait facilement un terme et qu'il détournerait leurs idées d'un sujet qui, en réalité, ne servit que trop souvent de prétexte à leurs violences. Il ne pouvait certainement leur signifier leur congé d'une manière qui leur fût plus agréable, et ils se retirèrent de la présence du monarque, également pénétrés de sa grandeur et de sa générosité (1).

Quelques jours furent ensuite donnés au repos ; le général les passa à réfléchir sur sa situation et sur les opérations futures de son armée. Après ce qu'il avait vu de l'Anahuac, depuis qu'il était descendu dans la vallée, il était en état de se convaincre plus que jamais des difficultés qu'il aurait à surmonter pour se rendre maître d'un empire comme celui de Montézuma, et il avait trop de perspicacité pour croire que ce prince se soumît sans effort à perdre sa couronne ou seulement à en faire directement hommage à celle de Castille. Dans cette pensée, Cortès comprit que son premier devoir était de s'instruire en détail de la situation de Mexico, de ses ressources et de ses moyens de défense, comme des obstacles

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 68. — Bernal Dias, Hist., etc., cap. 89.

qu'elle pourrait mettre dans son chemin, si jamais il avait à lutter avec ses habitants. Il envoya donc demander au monarque l'autorisation de visiter sa capitale, ce que Montézuma accorda aussitôt de la meilleure grâce possible.

Quelques nobles mexicains furent commis pour servir de guides aux Espagnols. A l'exception d'un petit nombre qui restèrent de garde au quartier, tous ensemble suivirent leur chef dans cette excursion qui devait leur inspirer une si haute conception de la grandeur et de la force de l'empire des Culhuas. Le tianquiz ou grand marché de Tlatilolco, qu'ils parcoururent d'abord, les remplit d'admiration ; rien ne pouvait leur donner, d'ailleurs, une idée plus avantageuse de la civilisation matérielle de la nation. De ce bazar immense, ils furent conduits au Cohuapantli : son étendue, ses nombreux édifices et ses sculptures monstrueuses donnèrent une autre tournure à leur pensée. Deux prêtres, avec un certain nombre de seigneurs, attendaient Cortès au pied du grand teocalli : ils lui offrirent leurs bras pour l'aider à gravir les degrés de l'escalier ; mais, justement défiant de cet empressement, il déclina poliment leurs offres et monta rapidement suivi de ses hommes. Montézuma, se méfiant également du zèle immodéré des Espagnols et redoutant pour ses dieux quelque insulte analogue à celle de Cempoallan, s'était rendu en personne au sanctuaire de Huitzilopochtli, sous prétexte de faire honneur à ses hôtes, et ce fut lui qui se montra le premier à leurs regards, à leur arrivée au sommet de la pyramide. Il s'avança à la rencontre de Cortès, accompagné d'un prêtre de haut rang et lui dit : « Vous êtes fatigué, Malintzin, pour avoir gravi les marches de notre grand temple. » Mais le général répondit pompeusement que les Espagnols ne se fatiguaient de rien.

Le monarque, le prenant alors par la main, le mena autour de l'esplanade, lui signalant du geste les localités les plus importantes de la vallée. C'était un spectacle merveilleux : à leurs pieds s'étendait la cité de Mexico, dont les rues remplies de monde et les

canaux couverts de barques de toute dimension se dessinaient en lignes droites et transversales comme celles d'un immense échiquier. Dominant par sa hauteur tous les édifices environnants, le temple de Huitzilopochtli permettait de discerner tout le plan inférieur, dont on saisissait jusqu'aux moindres détails; mais telle était son élévation, qu'on n'entendait du bruit et du fracas occasionnés par la population qu'un murmure indistinct. Dans le vaste panorama qui environnait le spectateur, il embrassait d'un coup d'œil les trois capitales de l'empire, avec l'ensemble de la vallée de l'Anahuac, limitée aux crêtes porphyritiques et aux cimes couvertes de neige dont elle était environnée. Cortès en témoigna son admiration en termes remplis d'enthousiasme au souverain de ces belles contrées. Sur sa prière, Montézuma l'introduisit ensuite dans le sanctuaire de Huitzilopochtli, puis dans celui qui était voisin : les images monstrueuses des divinités mexicaines n'étaient pas de nature à produire une impression agréable sur les Espagnols. Les murs en plusieurs endroits étaient humides de sang, et une odeur nauséabonde s'en exhalait; des cœurs humains, encore chauds, étaient étalés devant ces idoles abominables, restes des victimes immolées, peut-être, pour les apaiser d'avance et implorer leur pardon pour la profanation qu'on allait commettre en introduisant devant elles les sacriléges ennemis de leur culte.

Cortès en sortit, dissimulant à peine son dégoût. Se tournant ensuite vers Montézuma, il lui dit avec un sourire : « En vérité, Seigneur, je m'étonne qu'un prince si sage et si grand puisse avoir « foi dans les mauvais esprits qui règnent dans ces idoles qui ne « sont que des représentations du démon. Permettez-nous donc « d'ériger ici la vraie croix et de placer les images de la sainte « Vierge et de son fils dans ces sanctuaires, et vous verrez bientôt « avec quelle facilité ces faux dieux s'évanouiront devant elles. » Cette demande intempestive ne pouvait manquer d'offenser le monarque, il s'en montra vivement blessé. « Ces dieux, répondit-il d'un

« ton de reproche, sont ceux qui n'ont cessé de nous conduire à
« la victoire; ce sont eux qui nous envoient la pluie en son temps
« et font croître et mûrir les moissons : si j'avais prévu que vous
« dussiez les offenser à ce point, je me serais abstenu de vous
« introduire dans leur sanctuaire. »

Cortès témoigna son regret d'avoir excité son déplaisir. Le voyant prêt à redescendre les degrés du teocalli, le roi le laissa partir, en disant qu'il restait, sa présence étant nécessaire pour expier la profanation à laquelle il avait exposé les autels de ses dieux. Étant descendus dans la grande cour du temple, les Espagnols continuèrent d'en visiter en détail les nombreux édifices. Cette inspection ne fit qu'ajouter à l'horreur qu'ils avaient conçue pour le culte mexicain. L'aspect repoussant des prêtres, la vue du sang répandu en tant de lieux ne leur inspiraient qu'un plus vif désir de faire triompher leur propre religion sur les abominations aztèques, et ce fut sans doute sous cette impression qu'après avoir compté, à leur sortie, les têtes de morts, incrustées par milliers dans les murs du Tzompantli, qu'ils songèrent à demander à Montézuma l'abolition des sacrifices humains et la permission d'ériger dans leurs quartiers une chapelle où les aumôniers de l'armée pussent convenablement célébrer les saints mystères (1).

Cette dernière demande n'avait rien que de naturel, mais les intendants du palais, à qui ils s'adressèrent d'abord, n'osèrent prendre sur eux d'y satisfaire. Montézuma était, toutefois, trop sage pour s'y refuser; il donna aussitôt des ordres en conséquence, et des ouvriers furent envoyés au palais d'Axayacatl, dont une des salles fut promptement convertie en oratoire. Le père Dias y chanta une messe d'actions de grâces; pour la première fois, Mexico-Tenochtitlan contempla l'oblation de l'Agneau sans tache parmi les impuretés de ses rites sanguinaires, et le saint

(1) Cartas de Hernan. Cortes, apud Lorenzana, page 105. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 92 et 93. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 48.

sacrifice continua d'y être offert, chaque jour, jusqu'au moment où il cessa, faute de vin, quelque temps avant le débarquement de Narvaez. Les historiens ont oublié, ici, de décrire l'effet que les cérémonies de l'Église catholique, à la fois si simples et si imposantes, produisirent sur les Mexicains; ce qui paraît certain toutefois, c'est que Cortès en prit occasion pour supplier Montézuma de faire cesser l'effusion du sang humain dans les teocallis, en lui donnant à entendre tout ce qu'elle présentait d'horrible à des regards chrétiens. Le monarque, dont tous les actes se montraient, depuis leur entrée dans sa capitale, empreints d'une extrême prudence, savait déjà trop bien à quoi s'en tenir à ce sujet, n'ignorant rien de ce qui s'était passé à Cempoallan, à Tlaxcallan et à Cholullan; trop certain, toutefois, de ce que l'interdiction demandée par Cortès trouverait d'opposition de la part du sacerdoce et de la noblesse, il se contenta de répondre, pour le moment, qu'il y réfléchirait, ces matières étant d'une trop haute importance pour permettre de prendre immédiatement une détermination (1).

(1) Vetancurt, Teatro Mexicano, Part. III, trat. 1, cap. 10.

CHAPITRE TROISIÈME.

Condition périlleuse des Espagnols dans Mexico. Dessein audacieux de Cortès. Le trésor d'Axayacatl. Bruits sinistres. Cortès se résout à se saisir de Montézuma. Il visite le monarque et lui dénonce la conduite de Quappopoca. Il l'invite à se rendre au quartier des Espagnols. Indignation de Montézuma. Son irrésolution. Il donne son consentement. Rumeurs séditieuses dans la capitale. Condition du roi chez les Espagnols. Arrivée de Quappopoca. Il est remis aux mains de Cortès et condamné au feu. Montézuma est mis aux fers. Sa douleur. Il refuse de retourner à son palais. Ses amusements ordinaires. Cortès fait construire deux brigantins sur le lac. Il envoie des émissaires espagnols visiter les diverses provinces de l'empire et les contrées voisines. Le prince de Chinantla et divers autres petits souverains offrent de se reconnaître vassaux de la couronne de Castille. Cortès demande et obtient la cessation des sacrifices humains. Mécontentement du sacerdoce. Une fille de Montézuma épouse Cristoval de Olid. Remontrances de la noblesse à Montézuma. Violence de Cortès avec un frère de Cacama. Trésors de Tetzcuco. Cacama commence à résister aux Espagnols. Il se prépare à la guerre. Perfidie de son frère Ixtlilxochitl qui le livre à Cortès. Puissance de celui-ci. Il force Montézuma et les autres chefs de l'empire à se déclarer vassaux d'Espagne. Présents magnifiques du monarque. Autel chrétien au sommet du temple de Huitzilopochtli. Opposition sourde des Mexicains. Menaces des prêtres à Montézuma. Le monarque exige le départ des Espagnols. Consternation de Cortès. Ses moyens dilatoires. Apparition d'une escadre à la côte.

Une semaine s'était écoulée depuis que les Espagnols étaient entrés dans Mexico; ils avaient parcouru et visité tour à tour les quartiers de cette grande capitale. Les splendeurs qu'elle renfermait et la nouveauté de tant d'objets étaient bien capables de les

amuser et de les étonner; mais ils n'en éprouvaient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues leur avait permis de pénétrer jusqu'au centre de l'empire, et ils avaient fini par s'établir dans la métropole, sans aucune opposition ouverte de la part de Montézuma. Les Tlaxcaltèques les avaient détournés constamment d'entrer dans une ville comme Mexico, dont la situation singulière les livrerait à la merci de ce prince, en qui ils ne pouvaient avoir aucune confiance et d'où il leur serait impossible de s'échapper. Ils n'avaient cessé d'avertir Cortès que, si le monarque s'était déterminé à le recevoir, c'était par le conseil des prêtres, qui lui avaient indiqué, au nom des dieux, ce moyen de détruire d'un coup et sans risque tous les Espagnols. Le général reconnaissait alors clairement que les craintes de ses alliés n'étaient pas sans fondement; que, en rompant les ponts placés de distance en distance sur les chaussées, sa retraite deviendrait impraticable et qu'il demeurerait enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvait l'écraser sans qu'il fût en état de recevoir aucun secours de ses alliés. A la vérité, le monarque l'avait accueilli avec de grandes marques de considération; mais pouvaient-elles être regardées comme sincères? et, quand elles l'auraient été, qui pouvait répondre de sa constance, surtout en présence de la défiance générale et du mécontentement qui se manifestaient si clairement dans l'attitude de la population? Combien de temps Montézuma et les siens se résigneraient-ils à souffrir au milieu d'eux ces étrangers avides, ennemis de leur culte et de leurs dieux, et ce qui était plus dur encore, à supporter la présence d'une armée tlaxcaltèque, dont la vue seule était une insulte à l'orgueil national? Leur salut dépendait donc de la volonté d'un prince, dont un caprice, un seul mot échappé dans un moment de colère, pouvaient décider irrévocablement leur perte.

Ces réflexions, qui se présentaient au dernier des soldats, n'échappaient point à Cortès. Quoique, subséquemment à leur arri-

vée à Mexico, aucun fait ne l'autorisât à soupçonner la bonne foi montrée depuis par leur hôte royal, il n'avait que trop de motifs de redouter un revirement subit dans les dispositions de ce prince, et que, à un signal donné par les prêtres, la cité, maintenant si tranquille, ne se transformât en quelques instants en un camp ennemi. Il reconnut alors qu'il s'était engagé dans une situation où il était aussi dangereux pour lui de rester qu'il lui était difficile d'en sortir. Tenter une retraite, c'était s'exposer à tout perdre. Le succès de son entreprise dépendait de l'opinion que les peuples de ces contrées s'étaient formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci manifesteraient, Montézuma, qui n'était retenu lui-même que par la crainte, armerait contre lui tout son empire. Cortès, d'ailleurs, était persuadé qu'il n'y avait qu'une suite non interrompue de victoires et des succès extraordinaires qui pussent le faire avouer de son souverain et couvrir les fautes et l'irrégularité de sa conduite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avait pris, et il vit que, pour se tirer de l'embarras où l'avait jeté une démarche hardie, il fallait en risquer une autre plus hardie encore. Le danger était grand; mais les ressources de son génie surpassaient le danger même. Après avoir pesé la matière avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée non moins étrange qu'audacieuse : c'était de se saisir de Montézuma dans son palais et de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Cette pensée, il n'avait cessé de la nourrir depuis le premier moment où il s'était rendu compte de la puissance de ce prince et du prestige qu'il exerçait sur ses sujets. En la mettant à exécution, il avait lieu d'espérer que le respect héréditaire des Mexicains pour leur roi et leur soumission aveugle à toutes ses volontés mettraient bientôt entre ses mains toutes les forces du gouvernement, ou qu'au moins, ayant à sa disposition un otage si précieux, lui et les siens seraient à l'abri de toute violence.

amuser et de les étonner; mais ils n'en éprouvaient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues leur avait permis de pénétrer jusqu'au centre de l'empire, et ils avaient fini par s'établir dans la métropole, sans aucune opposition ouverte de la part de Montézuma. Les Tlaxcaltèques les avaient détournés constamment d'entrer dans une ville comme Mexico, dont la situation singulière les livrerait à la merci de ce prince, en qui ils ne pouvaient avoir aucune confiance et d'où il leur serait impossible de s'échapper. Ils n'avaient cessé d'avertir Cortès que, si le monarque s'était déterminé à le recevoir, c'était par le conseil des prêtres, qui lui avaient indiqué, au nom des dieux, ce moyen de détruire d'un coup et sans risque tous les Espagnols. Le général reconnaissait alors clairement que les craintes de ses alliés n'étaient pas sans fondement; que, en rompant les ponts placés de distance en distance sur les chaussées, sa retraite deviendrait impraticable et qu'il demeurerait enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvait l'écraser sans qu'il fût en état de recevoir aucun secours de ses alliés. A la vérité, le monarque l'avait accueilli avec de grandes marques de considération; mais pouvaient-elles être regardées comme sincères? et, quand elles l'auraient été, qui pouvait répondre de sa constance, surtout en présence de la défiance générale et du mécontentement qui se manifestaient si clairement dans l'attitude de la population? Combien de temps Montézuma et les siens se résigneraient-ils à souffrir au milieu d'eux ces étrangers avides, ennemis de leur culte et de leurs dieux, et ce qui était plus dur encore, à supporter la présence d'une armée tlaxcaltèque, dont la vue seule était une insulte à l'orgueil national? Leur salut dépendait donc de la volonté d'un prince, dont un caprice, un seul mot échappé dans un moment de colère, pouvaient décider irrévocablement leur perte.

Ces réflexions, qui se présentaient au dernier des soldats, n'échappaient point à Cortès. Quoique, subséquemment à leur arri-

vée à Mexico, aucun fait ne l'autorisât à soupçonner la bonne foi montrée depuis par leur hôte royal, il n'avait que trop de motifs de redouter un revirement subit dans les dispositions de ce prince, et que, à un signal donné par les prêtres, la cité, maintenant si tranquille, ne se transformât en quelques instants en un camp ennemi. Il reconnut alors qu'il s'était engagé dans une situation où il était aussi dangereux pour lui de rester qu'il lui était difficile d'en sortir. Tenter une retraite, c'était s'exposer à tout perdre. Le succès de son entreprise dépendait de l'opinion que les peuples de ces contrées s'étaient formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci manifesteraient, Montézuma, qui n'était retenu lui-même que par la crainte, armerait contre lui tout son empire. Cortès, d'ailleurs, était persuadé qu'il n'y avait qu'une suite non interrompue de victoires et des succès extraordinaires qui pussent le faire avouer de son souverain et couvrir les fautes et l'irrégularité de sa conduite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avait pris, et il vit que, pour se tirer de l'embarras où l'avait jeté une démarche hardie, il fallait en risquer une autre plus hardie encore. Le danger était grand; mais les ressources de son génie surpassaient le danger même. Après avoir pesé la matière avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée non moins étrange qu'audacieuse : c'était de se saisir de Montézuma dans son palais et de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Cette pensée, il n'avait cessé de la nourrir depuis le premier moment où il s'était rendu compte de la puissance de ce prince et du prestige qu'il exerçait sur ses sujets. En la mettant à exécution, il avait lieu d'espérer que le respect héréditaire des Mexicains pour leur roi et leur soumission aveugle à toutes ses volontés mettraient bientôt entre ses mains toutes les forces du gouvernement, ou qu'au moins, ayant à sa disposition un otage si précieux, lui et les siens seraient à l'abri de toute violence.

amuser et de les étonner; mais ils n'en éprouvaient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues leur avait permis de pénétrer jusqu'au centre de l'empire, et ils avaient fini par s'établir dans la métropole, sans aucune opposition ouverte de la part de Montézuma. Les Tlaxcaltèques les avaient détournés constamment d'entrer dans une ville comme Mexico, dont la situation singulière les livrerait à la merci de ce prince, en qui ils ne pouvaient avoir aucune confiance et d'où il leur serait impossible de s'échapper. Ils n'avaient cessé d'avertir Cortès que, si le monarque s'était déterminé à le recevoir, c'était par le conseil des prêtres, qui lui avaient indiqué, au nom des dieux, ce moyen de détruire d'un coup et sans risque tous les Espagnols. Le général reconnaissait alors clairement que les craintes de ses alliés n'étaient pas sans fondement; que, en rompant les ponts placés de distance en distance sur les chaussées, sa retraite deviendrait impraticable et qu'il demeurerait enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvait l'écraser sans qu'il fût en état de recevoir aucun secours de ses alliés. À la vérité, le monarque l'avait accueilli avec de grandes marques de considération; mais pouvaient-elles être regardées comme sincères? et, quand elles l'auraient été, qui pouvait répondre de sa constance, surtout en présence de la défiance générale et du mécontentement qui se manifestaient si clairement dans l'attitude de la population? Combien de temps Montézuma et les siens se résigneraient-ils à souffrir au milieu d'eux ces étrangers avides, ennemis de leur culte et de leurs dieux, et ce qui était plus dur encore, à supporter la présence d'une armée tlaxcaltèque, dont la vue seule était une insulte à l'orgueil national? Leur salut dépendait donc de la volonté d'un prince, dont un caprice, un seul mot échappé dans un moment de colère, pouvaient décider irrévocablement leur perte.

Ces réflexions, qui se présentaient au dernier des soldats, n'échappaient point à Cortès. Quoique, subséquemment à leur arri-

vée à Mexico, aucun fait ne l'autorisât à soupçonner la bonne foi montrée depuis par leur hôte royal, il n'avait que trop de motifs de redouter un revirement subit dans les dispositions de ce prince, et que, à un signal donné par les prêtres, la cité, maintenant si tranquille, ne se transformât en quelques instants en un camp ennemi. Il reconnut alors qu'il s'était engagé dans une situation où il était aussi dangereux pour lui de rester qu'il lui était difficile d'en sortir. Tenter une retraite, c'était s'exposer à tout perdre. Le succès de son entreprise dépendait de l'opinion que les peuples de ces contrées s'étaient formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci manifesteraient, Montézuma, qui n'était retenu lui-même que par la crainte, armerait contre lui tout son empire. Cortès, d'ailleurs, était persuadé qu'il n'y avait qu'une suite non interrompue de victoires et des succès extraordinaires qui pussent le faire avouer de son souverain et couvrir les fautes et l'irrégularité de sa conduite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avait pris, et il vit que, pour se tirer de l'embarras où l'avait jeté une démarche hardie, il fallait en risquer une autre plus hardie encore. Le danger était grand; mais les ressources de son génie surpassaient le danger même. Après avoir pesé la matière avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée non moins étrange qu'audacieuse : c'était de se saisir de Montézuma dans son palais et de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Cette pensée, il n'avait cessé de la nourrir depuis le premier moment où il s'était rendu compte de la puissance de ce prince et du prestige qu'il exerçait sur ses sujets. En la mettant à exécution, il avait lieu d'espérer que le respect héréditaire des Mexicains pour leur roi et leur soumission aveugle à toutes ses volontés mettraient bientôt entre ses mains toutes les forces du gouvernement, ou qu'au moins, ayant à sa disposition un otage si précieux, lui et les siens seraient à l'abri de toute violence.

rain, répondit avec toute la douceur dont elle était capable ; elle le supplia de se rendre aux désirs de Cortès, l'assurant que les Espagnols auraient pour lui toute la déférence et le respect qu'exigeait son rang; que leur refuser maintenant cette satisfaction, ce serait exposer sa personne à une violence certaine et peut-être à la mort.

Le malheureux prince se sentait ébranlé. Il ne voyait autour de lui que les visages austères des étrangers, et, d'après ce qui venait de se passer entre lui et Cortès, il ne pouvait douter qu'il n'eût pris les mesures les plus capables d'assurer la réussite de ses desseins. Malgré leur petit nombre, leur force n'avait été que trop éprouvée. Tlaxcallan, qui avait résisté si longtemps aux armes mexicaines, avait été vaincu par eux, et les souvenirs trop récents du massacre de Cholullan attestaient les ressources inépuisables de leur génie. Ils avaient déjoué ses propres efforts, et, malgré lui, malgré sa puissance, ils commandaient dans Mexico. S'il appelait au secours, avant que ses gardes eussent entendu sa voix, il aurait succombé sous les coups de l'Espagnol. Encore si sa mort pouvait être utile à sa patrie ! Mais sauverait-elle ses sujets et ses enfants du carnage, empêcherait-elle la destruction de sa capitale ? Ixtlilxochitl était à ses portes avec une armée innombrable, ses propres vassaux étaient sur le point de se révolter, et peut-être les Tlaxcaltèques, descendant de leurs montagnes, n'attendaient-ils qu'un signal parti du quartier de Cortès pour fondre sur les Mexicains et assouvir leur antique vengeance.

Dans cette cruelle extrémité, Montézuma, partagé entre la crainte de voir Mexico livré aux horreurs d'une ville prise d'assaut et la pensée qu'un destin inexorable pesait sur sa personne et son empire, se décida à accepter la captivité momentanée que lui présentait Cortès. D'une voix que son émotion permettait à peine d'entendre, il donna son consentement. Ses officiers aussitôt reçurent l'ordre de disposer sa litière d'or et d'aller préparer ses appartements au palais d'Axayacatl. Dans leur étonnement,

ils n'osaient en croire leurs oreilles : sur le bruit qui s'en répandit dans la ville, une foule de seigneurs, parents et amis du monarque, s'assemblèrent pour former son cortége, cherchant à lire dans ses yeux s'il voulait qu'ils le délivrassent. Les Espagnols marchaient à l'entour, l'escortant comme par honneur. Le peuple, soupçonnant qu'on l'entraînait par force au quartier des étrangers, s'amassa en tumulte, son respect ordinaire pour la personne du roi se trahissant, cette fois, par des cris pleins de menaces. L'orgueil vint alors au secours de Montézuma ; ne voulant pas paraître emmené malgré lui, d'un geste il calma les esprits ; il dit à ceux qui l'entouraient que c'était de son propre gré qu'il retournait visiter ses amis, et à son arrivée donna des ordres pour apaiser le trouble qu'une nouveauté si extraordinaire avait excité dans tous les quartiers de la capitale. Cette conduite, toutefois, ne donna le change à personne : les sectaires de Quetzalcohuatl y virent la vérification des anciens oracles ; les grands officiers de la couronne furent saisis des pressentiments les plus funestes, et plusieurs des princes du sang royal abandonnèrent la cour pour se cacher et se retirèrent avec effroi dans leurs domaines (1). « C'est ainsi, dit Robertson, qu'un monarque puissant se vit, au milieu de sa capitale, en plein jour, saisi par une poignée d'étrangers, et emmené prisonnier sans résistance et sans combat. L'histoire ne présente rien qu'on puisse comparer à cet événement, soit pour la témérité de l'entreprise, soit pour le succès de l'exécution, et, si toutes les circonstances de ce fait extraordinaire n'étaient pas constatées par les témoignages les plus authentiques, elles paraîtraient si extravagantes et si incroyables, qu'on n'y trouverait pas même le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre dans un roman. »

Montézuma fut reçu par les Espagnols avec un appareil pompeux, comme s'ils eussent pris à tâche de lui faire oublier en ce moment

(1) Sahagun, Hist. de la Nueva-España, lib. XII, cap. 16.

la cruelle violence dont il était l'objet. Sa maison ordinaire l'y suivit, et il se trouva aussitôt environné de la même étiquette et servi avec le même cérémonial que dans son propre palais. Il continua, comme auparavant, à donner audience à ses sujets en public et en particulier et à dépêcher les affaires de son gouvernement avec la plus entière liberté. Il semblait, au contraire, que les Espagnols voulussent redoubler de prévenance à son égard, et nul, pas même Cortès, n'eût osé rester couvert devant lui ou s'asseoir en sa présence sans y avoir été préalablement invité (1). Mais avec tout ce décorum on n'en imposait pas au peuple ; soixante Espagnols, se relevant de vingt en vingt, montaient la garde jour et nuit autour du palais, et un autre corps, commandé par Vélasquez, stationnait dans les antichambres. La moindre négligence dans ce service était punie avec la dernière rigueur. Aussi, malgré l'intérêt de leur conservation, les soldats le trouvaient-ils d'une dureté excessive. L'un d'eux, dans un moment d'impatience, ayant laissé échapper, un jour, quelques paroles inconvenantes pour le monarque qui en était l'objet, fut châtié avec sévérité par le général. Ces occasions, néanmoins, étaient rares, Montézuma n'ayant cessé, du premier moment de sa captivité, de montrer une mansuétude unie à tant de noblesse et d'affabilité que tous se sentaient entraînés à l'aimer ; mais cette égalité de caractère, fruit d'une volonté énergique et qui avait été, dans sa jeunesse, une des causes de son élévation au trône, ne pouvait être, dans sa condition actuelle, qu'un calcul de sa prudence ; malgré les attentions de ses geôliers, il n'oubliait pas qu'il était captif, et cette volonté venait en aide à son orgueil pour dissimuler les angoisses de son âme.

Vingt jours s'étaient écoulés dans cette situation, lorsqu'on annonça l'arrivée de Quappopoca : il était accompagné de son fils et de quinze officiers mexicains, accusés, comme lui, d'avoir

(1) Bernal Dias, ubi sup., cap. 95 et 100.

trempé dans le meurtre des Espagnols de la Villa-Rica. Montézuma les reçut avec sa réserve habituelle ; il leur reprocha sévèrement d'avoir tué sciemment des Espagnols et d'avoir osé ensuite en rejeter la faute sur leur souverain. Il ajouta qu'il les remettait aux étrangers pour être jugés suivant leurs mérites. Peut-être en les renvoyant à Cortès comptait-il sur la magnanimité de celui qu'il avait comblé de ses bienfaits, et espérait-il que de l'examen de cette affaire pourraient sortir plus ou moins sa justification et des motifs suffisants pour excuser celle de Quappopoca. Celui-ci était du sang royal et un des premiers seigneurs de l'empire. Interrogé s'il était vassal de Montézuma, il répliqua avec quelque hauteur : « Et quel autre pourrais-je servir ? » Cette réponse impliquait autant sa parenté avec lui que la domination universelle du monarque. Sans chercher ensuite à rejeter de son côté les accusations formulées par les Espagnols, il répondit que ceux qui avaient péri avaient été massacrés dans un cas de légitime défense, à cause des excès qu'ils avaient commis (1). Un tel aveu, s'il eût été accompagné de preuves suffisantes, eût dû suffire pour absoudre le seigneur de Coyohuacan, nous ne dirons pas devant un tribunal chrétien, mais devant tout tribunal quelque peu loyal. Mais, dans les circonstances présentes, aux yeux des conquérants de l'Amérique c'était un crime digne du dernier supplice. Afin d'assurer les avantages qu'il avait obtenus, Cortès était résolu de frapper de terreur les princes et les peuples du Mexique ; pour y parvenir, il fallait qu'il rendît ses soldats en quelque sorte inviolables et que pas un cheveu ne pût tomber de leur tête sans impunité.

Quappopoca, son fils et ses compagnons, étaient jugés avant même d'être arrivés, et l'information qu'on fit d'eux n'avait lieu que pour la forme. Ils furent condamnés tous ensemble à la peine du feu. Par ordre du général, les armes de toute espèce qu'il

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tome II, cap. 86.

avait vues, quelques jours auparavant, dans les divers arsenaux du grand temple, furent enlevées de ce lieu sacré et servirent à élever le bûcher destiné à ces nobles victimes; cette précaution politique ôtait aux Mexicains les moyens de s'opposer au plan audacieux qu'il avait conçu, s'ils en avaient eu l'idée. C'est dans le court intervalle qui s'écoula entre ce jugement inique et son exécution qu'il alla en donner avis à Montézuma. A cette nouvelle, le malheureux roi fut saisi d'épouvante; avec la justice particulière qui l'avait distingué durant son règne et la générosité sans exemple qu'il n'avait cessé de montrer aux étrangers depuis leur entrée dans Mexico, aurait-il pu s'imaginer qu'ils se fussent faits sitôt les bourreaux de ses parents? Et cependant c'était lui-même qui les avait livrés entre leurs mains! Mais, captif comme il l'était, pouvait-il agir différemment? Dans la rapidité et l'étrangeté des événements que la fatalité accumulait sur sa tête, peut-être aurait-il songé alors à implorer en leur faveur la clémence de Cortès.

S'il eut cette pensée, elle ne fut pas de longue durée. Après avoir énuméré les charges qui pesaient sur Quappopoca et les siens, prenant tout à coup un ton sévère, le général reprocha au monarque d'être la cause première du meurtre des Espagnols : « Si ce crime, ajouta-t-il, méritait la mort chez un sujet, il était « moins justifiable encore dans un roi, et il fallait qu'il l'expiât « d'une manière ou d'une autre. » Derrière lui se trouvait un soldat portant des fers : il le fit avancer et lui commanda de les mettre aux pieds de Montézuma. Il attendit froidement qu'il eût terminé l'opération, et tournant ensuite le dos au roi, il sortit de la salle.

Tout le courage qui avait soutenu jusque-là le monarque l'abandonna sous la honte de cette dernière insulte. Muet d'étonnement et de douleur, il laissa faire le soldat, sans tenter aucune résistance, s'affaissant sur lui-même comme privé de tout sentiment; de temps en temps un sanglot étouffé, arraché par l'excès de son

affliction, annonçait seul combien son âme était navrée. Les nobles qui l'entouraient en ce moment, consternés de la nouveauté de cet attentat, ne savaient s'ils devaient rester ou courir aux armes; mais la crainte d'exposer inutilement ses jours contint encore l'explosion de leur colère. Mêlés à ses serviteurs, baignés dans les larmes, et hors d'état, comme eux, de lui offrir d'autre consolation que celle de leur dévouement, ils soulevaient doucement ses pieds en les baisant, et inséraient avec précaution des morceaux d'étoffe autour de ses jambes, pour lui épargner la pression des fers. Mais leur contact l'avait frappé au cœur. Si jamais, depuis l'arrivée des Espagnols, le souvenir des paroles prophétiques de Nezahualpilli au jeu du tlachco s'était représenté à son esprit, combien il dut alors l'estimer heureux d'avoir pu mourir sans en avoir vu l'accomplissement!

Pendant que cette scène se passait dans l'intérieur du palais, le drame politique, dont elle n'était qu'un épisode, se dénouait d'une manière encore plus lugubre dans la cour voisine. Quappopoca avait été amené au bûcher avec les siens; en voyant les apprêts de son supplice, s'imaginant que c'était par ordre de Montézuma qu'il allait subir ce sort funeste, il l'aurait, au rapport de Cortès (1), accusé, dans ce moment, d'être le promoteur de la mort des Espagnols tués près de la Villa-Rica. Suivant Torquemada, il se serait contenté d'ajouter qu'en agissant ainsi il avait cru rendre service à son maître (2). Cette confession tardive, en supposant qu'elle eut lieu, n'était pas de nature à le sauver; conduit bientôt après, pieds et mains liés, au poteau fatal, il se soumit tranquillement, ainsi que ses compagnons, à la volonté suprême qui le condamnait, et tous ensemble, sans pousser un cri, sans une plainte, ils virent s'élever la flamme, qui les entoura promptement de toutes parts. Toutes les forces espagnoles et alliées étaient sous les armes, prêtes à agir au moindre mouvement

(1) Cartas de Hern. Cortes, apud Lorenzana, page 87.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 55.

qui se serait déclaré parmi les Mexicains ; mais la foule rassemblée aux environs contempla en apparence d'un œil sec le supplice de ses chefs, ne doutant pas qu'il n'eût lieu par suite des ordres de Montézuma. Elle ignorait encore à quelle ignominie ce malheureux prince était lui-même condamné en cet instant et à quel excès d'audace les étrangers ne craignaient pas de se laisser aller (1).

Dans la soirée, Cortès retourna auprès de Montézuma. Il lui témoigna un vif regret des extrémités auxquelles il s'était porté à son égard, ajoutant qu'il s'y était trouvé réduit par suite des paroles de Quappopoca; qu'il avait de la peine à croire, cependant, qu'un si grand prince se fût rendu véritablement coupable des actes dont celui-ci l'accusait, et que, cédant à la tendresse qu'il avait conçue pour lui, il s'empressait maintenant de venir le consoler. En disant ces mots, il s'agenouilla aux pieds du roi, et de ses propres mains lui ôta ses fers. A compter de cet instant, Montézuma, brisé par les événements de cette journée, ne fut plus qu'un instrument assoupli au gré de sa volonté : l'épouvante qu'il éprouvait du supplice cruel de ses parents et de l'humiliation qu'il venait de subir avait remplacé tout autre sentiment dans son esprit. Respirant à peine après tant d'émotions, il ne vit, pour le moment, que le bonheur d'être délivré de ses chaînes; il embrassa avec effusion le général comme un libérateur et le combla de nouveaux présents, ainsi que les autres Espagnols.

Cortès alors lui proposa de retourner à son palais, la satisfaction qu'il avait obtenue, disait-il hypocritement, faisant cesser les motifs qu'il avait eus pour exiger parmi les siens la présence du monarque. Mais Montézuma eut encore la perspicacité de reconnaître que cette proposition cachait un piége doublement dangereux pour lui; il assura le général qu'il était parfaitement content de jouir de sa société et qu'il n'avait aucun désir de s'en priver.

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 89.—Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 95. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 49.

Il ajouta que sa noblesse ne l'avait, d'ailleurs, que trop souvent sollicité de lui laisser prendre les armes pour chasser les Espagnols; qu'il aurait de la peine à résister à ses prières et de sauver Tenochtitlan du désordre et de l'anarchie, s'il se trouvait encore une fois au milieu d'elle : on assure, du reste, que, au moment où Marina lui transmettait les paroles de Cortès, Aguilar, qui comprenait lui-même assez le mexicain, lui donna à entendre que les officiers espagnols ne consentiraient jamais à ce qu'il se séparât d'eux (1). Cortès, au comble de la joie de la déclaration du roi, l'embrassa avec transport, l'assurant qu'il était à jamais dévoué à ses intérêts, et que les Espagnols ne sauraient lui en témoigner trop leur gratitude. « Paroles mielleuses, dit avec sagacité un de ses historiens (2) présent à cette scène, et que Montézuma était trop sage pour ne pas estimer à leur juste valeur. »

Volontairement ou non, le monarque continua de cette sorte à demeurer au milieu des étrangers qui s'étaient établis dans sa capitale et qui s'apprêtaient insensiblement à s'emparer de tous ses états. Par une indifférence affectée à son sort, il paraissait se complaire dans leur société : après avoir dépêché les affaires du gouvernement, il admettait fréquemment les officiers espagnols à sa conversation intime, jouait avec eux à divers jeux de hasard, en usage parmi les Mexicains, perdant de bonne humeur, payant en palets d'or, avec une générosité toute royale, et distribuant ce qu'il gagnait à ses serviteurs. Au milieu de tout cela, il ne laissait échapper aucune occasion de s'instruire des choses de l'Europe et en particulier de l'Espagne, s'informant de tout avec soin, comme s'il avait eu l'intention d'appliquer plus tard à son pays le fruit des leçons de sa captivité. Dans cette familiarité, il avait fini par savoir les noms, non-seulement des officiers, mais même de tous les soldats dont se composait l'armée. Il avait obtenu de

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 110, édit. Bustamante et réflexions de cet auteur. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 95.

(2) Bernal Dias, ibid.

Cortès d'attacher à son service un page nommé Peña, dont l'esprit et les manières avaient gagné son affection, et qui ne tarda pas à savoir suffisamment la langue mexicaine pour se rendre utile à l'un et à l'autre; mais, de tous les officiers, c'étaient Vélasquez de Leon et Pedro de Alvarado qu'il distinguait spécialement. Il prenait plaisir à leur langage animé et se faisait expliquer par eux la tactique militaire, dont la discipline et les exercices paraissaient avoir pour lui un charme particulier. Tous étaient, d'ailleurs, remplis de respect pour sa personne, chacun trouvant son intérêt à plaire à un prince qui, tout en étant leur captif, pouvait, d'un signe, les combler de richesses : il était rare qu'on lui manquât; mais l'impuissance où il était de punir le délit le rendait à cet égard d'une extrême sensibilité. Un soldat lui ayant un jour répondu avec grossièreté, il en fut si ému que des larmes roulèrent de ses yeux. Cortès, indigné, condamna le coupable à être pendu; mais, sur l'intercession même de Montézuma, il commua sa peine pour la bastonnade (1).

Ce respect pour le monarque, le général l'exigeait de tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher : dans la réception des ambassadeurs étrangers, comme dans celle des seigneurs mexicains, la cour observait la même étiquette qu'autrefois et continuait à l'environner des mêmes hommages. Il n'était pas un Espagnol qui ne comprît fort bien que, du moment qu'il cesserait d'être un objet de vénération pour ses sujets, l'heure du danger aurait sonné pour tous. Cortès n'était cependant pas sans inquiétude à l'égard de la noblesse; il savait avec quelle impatience elle supportait la captivité de son chef et les plaintes qu'elle ne cessait de lui adresser sur la condition humiliante que la présence des étrangers faisait à la nation. Le jour pouvait venir où elle se fatiguerait d'adresser de vaines prières à ce fantôme de roi. Qui l'empêcherait alors de rompre les communications avec la terre ferme

(1) Id., ibid., cap. 97.

et de le bloquer avec toutes ses forces dans la forteresse d'Axayacatl? Ce furent ces réflexions qui déterminèrent Cortès à faire construire deux brigantins à l'aide desquels il pût, au besoin, se rendre maître du lac et sortir, avec ses troupes, de Mexico, malgré ses adversaires. Montézuma, à qui il en parla, parut charmé de voir de ses yeux ces palais flottants dont il avait entendu les merveilles, et l'autorisation fut aussitôt donnée de couper dans les forêts royales tout le bois nécessaire.

Alonso de Grado, qui avait été renvoyé à la Villa-Rica pour prendre le commandement de cette place, à la suite de la mort d'Escalante, en avait été rappelé, parce qu'il maltraitait les soldats, et Sandoval avait, depuis, été investi de son poste. Cortès lui commanda d'expédier de la côte les agrès qui avaient été emmagasinés après la destruction de la flotte. Martin Lopez, constructeur habile, fut chargé de bâtir les deux navires dont les formes apparurent, au bout de quelques semaines, dans toute leur nouveauté aux regards émerveillés des Mexicains et des Acolhuas. Le plus grand fut armé de quatre fauconneaux. Montézuma, ayant témoigné le désir de le monter, s'y embarqua avec une suite nombreuse, et Cortès lui en fit les honneurs au bruit de l'artillerie, dont l'écho se répéta au loin dans les montagnes environnantes. Le monarque en profita pour visiter les maisons de plaisance qu'il possédait sur les bords du lac et qu'il semblait avoir oubliées depuis l'arrivée des étrangers. Il recommença dès lors à se livrer aux plaisirs de la chasse; mais ces excursions momentanées ne pouvaient lui faire oublier qu'il était prisonnier : un corps nombreux de Tlaxcaltèques, commandé par les Espagnols, suivait tous ses pas et lui rappelait même, au milieu des scènes agrestes de la campagne, qu'un autre régnait en son nom sur l'empire que lui avaient légué ses ancêtres (1).

Malgré les honneurs dont on continuait à l'environner, la

1 Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 99. — Cartas de Hern. Cortes, ap Lorenz., page 88. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 8, cap. 4.

multitude s'apercevait, aussi bien que la noblesse, que la puissance de ses rois était passée en d'autres mains. Le nom de Chalchihuitl, sous lequel Cortès était connu, était dans toutes les bouches avec celui de Malintzin, son interprète et sa compagne, sous lequel on le désignait souvent lui-même. Au bruit des choses extraordinaires qui se passaient à Mexico, les peuples lointains s'inclinaient, avant même de les connaître, devant ces redoutables étrangers. Le général n'ignorait rien de ce qui se disait au dehors : les Tlaxcaltèques, ravis de l'humiliation de leurs anciens ennemis, avaient soin de recueillir les moindres bruits et travaillaient, par leurs marchands et leurs émissaires, à préparer les alliés et jusqu'aux vassaux de Montézuma à se retirer de son joug pour recevoir celui de l'Espagne. Cortès en profita pour augmenter son influence et s'instruire des particularités qui pouvaient lui être utiles dans l'avenir ; il s'informait avec soin de l'étendue des états soumis à l'empire de l'Anahuac, de leurs ressources, de leurs productions minérales, comme de la distance qu'il y avait de la capitale à l'océan Pacifique.

Pour s'éclairer d'une manière plus complète, il résolut d'envoyer des agents spéciaux en diverses provinces. Montézuma, qui, de son côté, ne lui refusait aucune espèce de renseignements, consentit à les faire accompagner, non-seulement dans les états immédiatement soumis à sa couronne, mais jusque chez ses tributaires et ses alliés. Les marchands de Tlatilolco, à qui probablement ce soin fut commis, étaient précisément les hommes les plus capables de les conduire et de leur fournir les notions qu'ils désiraient. Les relations du temps parlent avec éloge de l'accueil qu'ils reçurent dans les lieux où ils passèrent : tel était, en effet, le respect que Cortès avait su inspirer en si peu de temps, que des Espagnols purent voyager isolément et parcourir avec une entière sécurité les régions lointaines de l'est et du midi, sans rencontrer le moindre obstacle (1). C'est ainsi que le pilote Gonzalo

(1) Pedro Martyr, de Orbe Novo, decad. V, cap. 3.

de Umbria put visiter même en détail les provinces voisines de Zacatollan, dont il vanta les richesses et la grande population, et d'où il rapporta des échantillons considérables des mines d'or qu'elles renfermaient. Diego de Ordaz s'avança, de son côté, jusqu'à Tochtepec et, par Malinaltepec, pénétra ensuite dans les belles vallées du Mixtecapan, recommandant aux garnisons mexicaines de Tzotzolan et de Huaxyacac la modération et la douceur envers les nations voisines qu'elles étaient tenues de maintenir dans l'ordre; il rendit au général un rapport magnifique sur la culture de ces contrées, sur les sables d'or que roulaient leurs rivières, sur les superbes édifices qu'on y voyait, et où tout, jusqu'au luxe des vêtements, annonçait une civilisation supérieure à celle de Mexico (1).

Le capitaine Pizarro avait, pour sa part, visité la Chinanteca, région montagneuse située au sud-est de la frontière mexicaine, confinant aux provinces dépendantes du Zapotecapan et des Chiapanèques. Elle était habitée par une population robuste et aguerrie par des luttes continuelles avec les Mexicains qui lui avaient enlevé quelques villes sous le règne d'Ahuitzotl, mais qui n'étaient jamais parvenus à la conquérir entièrement. Ainsi que ceux de Cempoallan et des autres contrées maritimes du nord et du sud, les Chinantecas avaient salué les victoires des Espagnols sur les officiers de Montézuma comme l'aurore d'une ère nouvelle. Cohuatlycamac régnait sur la portion restée indépendante du pays; à l'arrivée de Pizarro, il l'envoya recevoir avec honneur par un corps nombreux de guerriers, mais avec ordre d'obliger les Mexicains dont il était accompagné à rester en dehors de ses limites. Il lui fit connaître, ainsi qu'aux autres Espagnols venus avec lui, les diverses productions de ses états, et fit extraire et laver en sa présence de l'or de la rivière de Tamazulapan, l'un des affluents du Papaloapan. Il le renvoya ensuite avec des présents

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, page 89. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 9, cap. 1.

pour Cortès. Quelques jours après, deux des principaux seigneurs de sa cour arrivèrent à Mexico, porteurs de nouveaux présents; ils étaient chargés de diriger des plaintes contre l'insolence et la tyrannie des soldats de l'empire, et de faire en même temps offre complète de soumission au roi d'Espagne. Le général les reçut avec un plaisir sensible et ne les renvoya qu'après leur avoir promis de venir à leur aide. Plusieurs des princes riverains de l'océan Pacifique et des régions voisines du Coatzacualco s'empressèrent, vers le même temps, de lui faire hommage de leurs couronnes, et l'on vit jusqu'à des seigneurs tributaires de l'empire se rendre dans la capitale ou y envoyer leurs ambassadeurs pour se plaindre de Montézuma et s'entendre avec les étrangers, à la face même de leur suzerain. Le monarque ne comprenait que trop ce que cette conduite avait d'offensant pour sa puissance; mais il se voyait réduit à dévorer ces affronts en silence, tout en conservant l'espoir que le temps viendrait où il pourrait s'en venger sur ces feudataires déloyaux et sur ceux qui en étaient les provocateurs (1).

Pendant que ses envoyés se faisaient voir, de Tehuantepec à Zacatollan, aux populations étonnées des rivages du Pacifique, en s'efforçant de préparer les esprits à la domination étrangère, il continuait, de son côté, à étendre les plans qu'il avait conçus. Le peu de sécurité que le voisinage de la Villa-Rica de la Véra-Cruz paraissait offrir, dans certaines saisons, contre les gros vents aux navires mouillés dans la rade, lui faisait souhaiter ardemment de trouver sur la côte de l'Atlantique un port plus abrité : Montézuma, à qui il manifesta son désir, lui montra une toile où était levée, avec une exactitude remarquable pour ce temps-là, toute l'étendue de territoire qui se trouve entre Panuco et Coatzacualco. Cortès en tira tout le parti possible; il envoya une commission principalement composée de pilotes espagnols, accompagnée d'un

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 9, cap. 1. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 55.

certain nombre de Mexicains, et qui, après une observation attentive, se détermina pour l'embouchure de ce fleuve. Ayant donné ordre d'y construire une forteresse, il détacha ensuite cent cinquante Espagnols, sous le commandement de Vélasquez de Léon, pour y fonder une colonie (1).

Cependant, malgré sa patience et sa longanimité, Montézuma commençait à se lasser de sa situation; ses sujets n'étaient pas dupes de son affection apparente pour ses geôliers, et ils étaient parfaitement assurés que la crainte seule de compromettre inutilement ses jours, et d'exposer sa capitale aux fureurs de la guerre, l'avait empêché, jusque-là, de faire des efforts pour recouvrer sa liberté. Plusieurs fois, de leur côté, ils avaient tenté de percer nuitamment les murailles du palais, afin de le délivrer sans bruit; un jour même, il aurait voulu se jeter du haut d'une des terrasses supérieures de la forteresse, de manière à être reçu sans danger par ceux qui l'attendaient au pied du mur, afin d'échapper à sa captivité. Ces tentatives, qui prouvaient, au fond, ce qui se passait dans son esprit, avaient souvent répandu l'alarme parmi les Espagnols : c'était ce qui les avait obligés de dédoubler sa garde pour placer des sentinelles sur les derrières du palais, ainsi que sur les azotées. Dans la crainte de les blesser, Montézuma avait passé, depuis le supplice de Quappopoca, quelque temps sans se rendre au temple; mais les scrupules de sa conscience, alarmée peut-être par les nobles et les prêtres qui le visitaient d'ordinaire, finirent par triompher de ses autres sentiments, et il annonça, en termes formels, le dessein d'aller sacrifier aux dieux de sa patrie. Cortès tressaillit à cette nouvelle; il n'osa, toutefois, mettre obstacle à son exécution: il se contenta de donner au monarque une escorte de cent cinquante soldats espagnols, en lui intimant que sa vie payerait la moindre tentative pour se soustraire à leur vigilance (2).

(1) Cartas de Hern. Cortes, apud Lorenzana, p. 91.
(2) Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 98.

Jusqu'à ce moment, les rites sanglants du culte aztèque avaient continué à se pratiquer publiquement dans tous les temples, suivant la coutume, et, malgré l'horreur que les étrangers avaient trop souvent exprimée pour ces abominations, Montézuma n'avait pu se résoudre à en ordonner la cessation. Mais, à son retour au palais, Cortès ne put s'empêcher de lui en témoigner son dégoût, ainsi que l'aversion que le Dieu du ciel avait pour de tels sacrifices. Lassé bien plus que convaincu par ses discours, le monarque finit par promettre d'y renoncer, et les chefs du sacerdoce, auxquels il en parla, convinrent avec lui qu'ils ne seraient pas renouvelés, au moins jusqu'après le départ des chrétiens de la capitale.

Si l'on se rappelle combien ces offrandes funestes avaient été fréquentes jusqu'alors et l'importance qu'y attachaient les prêtres mexicains, on sera forcé de convenir que cette prohibition était de nature à les toucher profondément, quoique après tout elle n'atteignît que les sacrifices publics ; car on ne peut douter qu'ils n'aient continué à immoler encore, loin des regards de l'étranger, un grand nombre de victimes. Mais, pour eux, leurs solennités étaient sans valeur, leurs fêtes sans éclat, du moment qu'il fallait les célébrer sans l'accompagnement du sang humain, dont l'effusion leur donnait un caractère si particulièrement redoutable. Pour continuer ce rite sans crainte d'être importunés par le reproche de manquer à leur parole, ils se virent contraints, comme au siècle pacifique de Quetzalcohuatl, de se cacher au fond de leurs sanctuaires, et conséquemment d'en écarter la foule, qui n'y pouvait être admise ; mais, en cessant de la rendre témoin de ces spectacles inhumains, le sacerdoce ne pouvait s'empêcher d'y voir le déclin de l'influence qu'il avait acquise sur les masses par la vue sans cesse renouvelée de ces horreurs ; il était impossible que les souvenirs antiques du prophète de Tollantzinco ne se présentassent pas fréquemment alors à un grand nombre d'esprits et qu'ils n'y vissent le présage d'un autre ordre de choses avec la

domination espagnole. Ce qui ne paraissait qu'une concession fort ordinaire aux yeux de ces étrangers devenait alors, au contraire, un triomphe pour les adversaires de la religion nationale.

D'autres signes annonçaient déjà plus ou moins l'aurore d'une nouvelle ère. Le christianisme ne faisait que poindre encore dans le Mexique; mais, quoique la violence ne présidât que trop à son introduction, il gagnait cependant quelques prosélytes, et, si les baptêmes étaient rares parmi les indigènes, l'occasion ne manquait pas quelquefois, néanmoins, aux pères Dias et Olmedo d'en conférer les rites sacrés (1). Parmi les présents dont Montézuma avait gratifié les Espagnols, au moment où Cortès l'avait délivré de ses fers, se trouvaient deux de ses propres filles, l'une et l'autre d'une beauté remarquable, et qu'il avait présentées aux officiers, en témoignant le désir qu'ils les prissent pour épouses. Ce qui est certain, c'est que ces deux princesses, ayant été instruites de la foi chrétienne, furent baptisées solennellement et que l'une d'elles fut mariée à Cristoval de Olid (2). A cette occasion, le monarque lui fit des présents d'un grand prix et le traita toujours, depuis, comme un parent; mais il n'en est pas moins vrai que cette condescendance de la part du monarque fut toujours considérée comme un avilissement par le parti national, qui traita de prostituées les princesses mexicaines (3). A en croire Ixtlilxochitl, ce prince aurait fini lui-même, à la suite des exhortations du père Olmedo et des discours de Cortès, par se laisser persuader; mais il aurait différé son baptême jusqu'au temps pascal suivant, sous prétexte de donner plus de pompe à cette cérémonie. Le fait est que le général n'épargna aucun effort pour le convertir; mais

(1) Vetancurt, Teatro Mexicano, Part. III, trat. I, cap. 11.

(2) Olid avait été marié déjà à une princesse tlaxcaltèque; ou cette dame était morte depuis son arrivée à Mexico, ou il était bigame, chose commune d'ailleurs aux conquérants du Nouveau-Monde.

(3) Manuscrit en langue nahuatl, de l'an 1576.— D'après ce document, les Espagnols auraient obtenu ces princesses par la violence pour en faire leurs concubines.

Montézuma, tout en écoutant toujours avec patience l'exposition des dogmes catholiques, ne parut jamais convaincu; il opposa constamment à ses arguments les mêmes raisons, c'est-à-dire, que ses dieux étaient aussi bons que le sien, et que ses vassaux secoueraient immédiatement son autorité s'il montrait la moindre inclination pour embrasser le culte des chrétiens. Ces raisons étaient les mêmes pour tous les Indiens. Outre qu'ils étaient aveuglément attachés à leurs idoles et à leurs pratiques superstitieuses, ils avaient tout à craindre de l'animadversion de leurs compatriotes, aux yeux desquels leur conversion ne pouvait paraître autrement que comme une trahison et une perfidie. Quelle confiance aurait pu leur inspirer, d'ailleurs, une religion dont les zélateurs se présentaient l'épée à la main et dont la conduite fut toujours la contradiction la plus flagrante de la morale évangélique. Cortès, avec toute son éloquence théologique, oubliait que le christianisme, dont il voulait se faire l'apôtre, est également fondé sur la morale comme sur le dogme, et que l'un est inséparable de l'autre. Aussi est-ce une chose digne de remarque que, dans ses discours comme dans sa conduite, la morale fut toujours négligée, peut-être parce qu'il craignait d'avoir à rougir de lui-même et de ses compagnons devant les infidèles qu'il voulait convertir : ceci peut servir à expliquer la stérilité de sa prédication et l'inutilité constante de ses efforts.

Au milieu de ces événements qui paraissaient accroître l'influence des Espagnols, le mécontentement croissait, dans une égale proportion, parmi les Mexicains et surtout parmi les princes de la famille royale. Rarement ils se présentaient pour faire leur cour à Montézuma, sans lui faire entendre des plaintes sur le séjour prolongé des étrangers et sur l'autorité qu'ils s'arrogeaient dans la capitale. Ce n'étaient pas seulement leur cupidité et leur avarice qui les rendaient odieux; mais on n'était pas moins lassé de leur insolence et du joug sous lequel ils retenaient le chef de l'empire, que de l'interdiction dont ils avaient frappé le culte

national. Ceux qui paraissaient les plus ardents dans leurs remontrances étaient son frère Cuitlahuatl, qui exerçait à la fois les prérogatives de grand-prêtre de Huitzilopochtli et de Tlacochcalcatl ; Totoquihua II, roi de Tlacopan, et Cacama, roi de Tetzcuco, dont les conseils n'avaient que trop contribué à décider Montézuma à recevoir les Espagnols, contrairement à ceux du premier. La tendresse particulière que le monarque n'avait cessé de lui témoigner l'empêchait seule de prendre les armes et de commencer pour son propre compte la guerre contre eux ; mais leurs excès finirent par le pousser à bout.

Depuis que les Espagnols avaient découvert le trésor d'Axayacatl, Montézuma s'était vu fréquemment dans la nécessité de l'ouvrir pour satisfaire l'avarice de ses geôliers, que ses largesses ne suffisaient même pas à rassasier. A plusieurs reprises, ils en avaient d'eux-mêmes forcé les portes, et une nuit on avait surpris un grand nombre de tlamèmes emportant, sous la conduite de plusieurs officiers castillans, des objets précieux, avec une quantité considérable de liquidambar. Cortès, informé de ce vol audacieux, voulut punir les délinquants ; mais Montézuma, craignant sans doute d'attirer sur lui-même leur ressentiment, intercéda en leur faveur et leur fit don de ce qu'ils avaient pris, à condition qu'ils respectassent les plumes et les ornements des dieux (1). A peu de temps de là, Ojeda, d'accord avec Alvarado, pilla les greniers royaux et, profitant des ténèbres, en enleva jusqu'à six cents charges de cacao, qu'il fit transporter à la forteresse. Cortès le sut également ; mais il avait besoin des services de ses capitaines, et il se contenta de leur en faire de simples reproches (2). Ces scènes de brigandage ne laissaient pas de se répéter encore souvent, au grand scandale des Mexicains : un jour même, des soldats espagnols et tlaxcaltèques, étant entrés au palais de Totocalco où se trouvaient les volières royales, eurent l'audace de sac-

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 8, cap. 4.
(2) Id., ibid., lib. 9, cap. 3.

cager les appartements réservés à Montézuma ; ils en enlevèrent, sous les yeux des officiers, l'or et les ornements précieux qu'ils partagèrent entre eux, les Tlaxcaltèques emportant, pour leur part, les plumes et les étoffes qu'ils n'estimaient pas moins que les métaux les plus riches (1).

Cortès n'était que trop souvent dans l'obligation de fermer les yeux sur ces actes coupables; mais, après tout, lui-même ne donnait-il pas le premier l'exemple du brigandage, en s'emparant, au mépris des droits les plus sacrés, de la personne d'un prince qui ne lui avait fait que du bien, et en le forçant, par la crainte ou la menace, à lui livrer ses trésors et à souscrire à ses volontés arbitraires? Ce n'est pas que la soif de l'or fût chez lui ce besoin vulgaire de s'enrichir, si commun à la plupart des hommes ; il le voulait non par avarice, mais pour le semer à pleines mains dans l'intérêt de son ambition, et, depuis qu'il était à Mexico, il s'était occupé constamment à en recueillir, afin d'en avoir une quantité suffisante pour pouvoir éblouir la cour d'Espagne et se trouver en état d'envoyer à son maître un présent capable d'excuser sa conduite passée et de fermer à jamais la bouche à ses ennemis (2).

Sur le récit de la puissance et de la grandeur de Tetzcuco, il résolut d'y envoyer des agents chargés de lui faire connaître la force et l'étendue de cette ville, et d'obtenir possession de l'or qui se trouvait dans le trésor royal. Cacama ne se mettait guère en peine de dissimuler l'hostilité et le mépris qu'il professait pour les Espagnols; mais, à la prière de Montézuma, il finit par donner à Cortès l'autorisation qu'il sollicitait, d'envoyer dans sa capitale, et son frère Nezahualquentzin reçut l'ordre d'accompagner ses émissaires. Au moment où ils allaient pour s'embarquer, arriva un officier de Montézuma qui, tirant le prince à part, lui recommanda, au nom de son oncle, de faire en sorte de contenter

(1) Sahagun, Hist. de la N.-España, lib. 9, cap. 18.
(2) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 9, cap. 1.

les Espagnols, en leur donnant tout l'or possible. Un de ceux qui commandaient l'expédition, s'imaginant que cet entretien cachait une perfidie, frappa le prince avec colère et le ramena, avec toute sorte d'outrages, aux pieds de Cortès. Le général, soit qu'il redoutât lui-même quelque embûche, soit qu'il eût été déjà prévenu contre Nezahualquentzin, commanda aussitôt de le pendre, et l'exécution aurait eu lieu sans l'intervention de Montézuma, qui lui fit entrevoir les conséquences d'une violence aussi inexplicable qu'elle serait odieuse (1).

Cacama n'en éprouva pas moins un vif ressentiment; mais, pour le moment, il réussit à se contenir. Il envoya un autre de ses frères, qui se rendit à Tetzcuco avec les Espagnols; ils y furent reçus, de toute la population avec un empressement marqué. Ixtlilxochitl, que son ambition portait, chaque jour, à se rapprocher davantage des ennemis de son pays, eut, de son côté, une entrevue avec eux : sur ses indications, ils s'emparèrent, sans scrupule, de tout l'or des palais royaux et obligèrent même plusieurs des principaux seigneurs acolhuas à se dépouiller de celui qui était en leur possession personnelle. Cortès ne fut pas moins étonné de la quantité qu'ils en rapportèrent que de la description qu'ils lui firent de la ville de Tetzcuco et de la puissance du royaume d'Acolhuacan, dont il n'avait eu, jusque-là, qu'une idée fort imparfaite. Ravi des preuves si solides qu'Ixtlilxochitl lui donnait de ses bonnes dispositions, il se lia plus étroitement avec lui, et l'on a tout lieu de croire qu'il fut redevable à la trahison de ce prince d'être si exactement informé des efforts que faisait le roi des Acolhuas pour armer les Mexicains contre l'étranger. A son instigation, Cortès chercha, dès lors, à s'emparer de la per-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tome II, chap. 86. — Cet auteur dit, dans son récit, que Cortès fit pendre effectivement le jeune prince; mais ce fait est contredit ailleurs. Herrera dit, au contraire, sans nommer le prince, que ce fut Cacama lui-même qui le fit pendre, pour n'avoir pas suivi ponctuellement ses ordres.

sonne de Cacama; mais, quoiqu'il fût presque constamment à Mexico, où il habitait le palais bâti naguère par son aïeul Nezahualcoyotl, le général n'osait mettre la main ouvertement sur lui. Cacama était un prince aussi courageux que vaillant, et il manifestait sans crainte combien il se trouvait offensé de la prison du roi son oncle; il réprimandait durement la noblesse mexicaine de ce qu'elle pliait devant une poignée d'étrangers, au lieu de travailler à les exterminer, tandis qu'elle en avait encore le moyen. Mais, si Cacama comptait de nombreux amis dans ses rangs, il n'en manquait pas non plus, parmi ces seigneurs, qui vissent avec jalousie ses grandes qualités et qui craignaient, en le soutenant, de voir passer aux mains des Acolhuas la prépondérance dont Tenochtitlan jouissait actuellement; ils ne recevaient ses avances qu'avec réserve et s'excusaient en disant qu'ils attendaient les ordres de leur roi pour prendre les armes.

Cacama, voyant leur indécision, reprit le chemin de Tetzcuco, avec la résolution de se mettre à la tête de ses troupes et de travailler seul à délivrer son oncle de la servitude honteuse dans laquelle il vivait; il fut reçu par Cohuanacoch et Ixtlilxochitl, et s'entretint longuement avec eux sur les mesures à prendre dans ces conjectures difficiles (1). Quelques jours après, ayant réuni la noblesse de ses états, il exposa avec véhémence tout ce que la condition actuelle de l'Anahuac présentait de périlleux pour son indépendance ; « Le temps est venu, s'écria-t-il avec véhémence, « de combattre pour la religion, pour la patrie et pour l'honneur, « avant que la puissance de ces étrangers s'accroisse par des ren- « forts venus de leur pays ou par de nouvelles alliances contre « nous ! » Les avis, toutefois, furent partagés : quelques-uns des plus âgés d'entre les tlatoanis, considérant l'influence dont Cortès jouissait déjà dans ces contrées, la réputation qu'il avait acquise dans ses combats contre les républiques du plateau de

(1) Herrera, Hist. gen. decad. II, lib. 9, cap. 2. —Ixtlilxochitl, ibid., ubi sup.

Huitzilapan, la force même que lui donnait la personne de Montézuma, captif entre ses mains, opinèrent pour l'expectative : ils conseillèrent au roi d'attendre l'issue des événements, en lui remontrant qu'en déclarant la guerre aux Espagnols il exposerait infailliblement Tetzcuco aux extrémités cruelles dont Cholullan avait été récemment le théâtre et qu'une guerre de ce genre ne serait même pas sans danger pour lui, en vue des concurrents qu'il avait eus dans ses frères pour le trône d'Acolhuacan. Ces avis, dictés par une prudence timide et peut-être aussi sous l'impulsion secrète d'Ixtlilxochitl, n'eurent aucun résultat. Cacama était décidé à prendre les armes, et il travailla aussitôt avec une résolution toute royale aux préparatifs de cette grande lutte (1).

Cortès était averti de ce qui se passait à Tetzcuco ; craignant de voir s'allumer un incendie dont il était impossible de calculer les conséquences, il en parla à Montézuma, et chercha à exciter ses défiances contre son neveu. Il le lui représenta comme un prince ambitieux qui s'efforçait de s'élever au-dessus des autres et de relever le royaume d'Acolhuacan, en reléguant les Mexicains au second rang, sous prétexte de leur porter secours (2). Montézuma savait fort bien à quoi s'en tenir à cet égard ; mais soit par cet esprit de dissimulation qui lui était naturel, soit qu'il se laissât effectivement aller à des craintes exagérées, il parut entrer dans les vues de Cortès et prendre son parti contre Cacama. Néanmoins, au lieu de l'exciter à suivre l'ardeur de son premier mouvement, il lui fit comprendre que Cacama n'était pas un prince à se laisser intimider par de vaines menaces, et qu'ayant de nombreux partisans parmi les Mexicains il l'engageait à chercher plutôt à le ramener par des moyens de conciliation. Le général suivit prudemment ce conseil ; en conséquence, il envoya au roi de Tetzcuco un message portant des paroles de paix. En

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 56.
(2) Id., ibid.

retour, il ne reçut qu'une réponse pleine de hauteur. Cortès répliqua par des menaces, en mettant en avant les droits prétendus de la couronne de Castille, en vertu probablement des prophéties qui concernaient Quetzalcohuatl. Mais Cacama répondit à son tour qu'il n'admettait pas ces prétentions; qu'il ne connaissait ni le roi d'Espagne ni les siens, et qu'il ne désirait rien avoir de commun avec eux.

Montézuma, pour faire plaisir à Cortès, envoya prier son neveu, à diverses reprises, de se rendre à Mexico, dans l'espoir de l'amener à un accommodement, mais tout fut inutile. Le jeune monarque des Acolhuas savait trop clairement d'où venait l'inspiration de ces messages. Il se contenta de faire dire à son oncle que, lorsqu'il retournerait dans la capitale, ce serait pour la délivrer ainsi que lui-même et venger ses dieux de l'oppression où ils gémissaient; qu'il viendrait non avec la main sous son manteau, mais armée du maquahuitl pour chasser ces étrangers odieux qui avaient couvert d'opprobre les nations de l'Anahuac (1).

Si nous ajoutons foi aux relations des conquérants, ces paroles superbes auraient blessé les sentiments de Montézuma presque autant que ceux même de Cortès. Plus jaloux encore que ses nobles, il crut peut-être y lire une menace et la pensée de ressaisir la suprématie dont Nezahualpilli avait achevé de se laisser dépouiller avant sa mort. Oubliant trop tôt qu'il était prisonnier, son orgueil l'aveugla sur sa situation, et, dédaignant l'intervention patriotique de Tetzcuco, il ne comprit pas qu'il aurait suffi à peine des efforts réunis de tous les peuples du Mexique pour les délivrer du joug de l'Espagnol. Il ne vit dans la guerre que le triomphe des armes acolhuas, la ruine de sa capitale et sa propre perte avec celle de sa puissance. Quoique le général attribue en entier à ce prince la trahison qui dissipa les desseins hostiles de

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, cap. 91.

Cacama et le fit tomber entre ses mains, nous aimons mieux croire ici les auteurs indigènes qui en accordent le principal mérite à son propre frère Ixtlilxochitl. Toute la conduite de Montézuma dans l'ensemble de l'histoire, ses projets, l'espérance qu'il avait de voir se retirer plus tard les étrangers, éloignent d'une pareille idée : qu'il eût connu le complot et qu'il en eût approuvé plus ou moins l'exécution, c'est ce dont il n'y a pas le moindre doute ; mais il est difficile de savoir aujourd'hui jusqu'à quel point il aurait été libre de l'empêcher. Le roi des Mexicains n'ignorait nullement qu'en faisant disparaître Cacama il débarrassait d'un rival et rapprochait du trône Ixtlilxochitl, le plus cruel de ses ennemis, celui, d'ailleurs, dont les antécédents justifient pleinement le triste mérite que lui accorde son homonyme et son descendant, l'historien de sa famille, d'avoir contribué plus que tous les autres à livrer sa patrie aux Espagnols.

Après la réponse hautaine que le roi d'Acolhuacan venait de donner à Cortès, il n'y avait plus de conciliation possible de part ni d'autre ; il fallait donc songer à la guerre. Cacama achevait rapidement ses préparatifs, et des forces considérables avaient été réunies autour du palais d'Oztoticpac, toutes prêtes à se mouvoir contre Mexico. Jusqu'alors Ixtlilxochitl avait paru entrer de grand cœur dans tous ses projets : dans un conseil qui se tint sur ces entrefaites, il proposa au roi, son frère, de faire descendre l'armée dans les bois de Tetzcutzinco qui s'étendaient jusqu'au bord du lac, parce que de là on pouvait bloquer la ville et concerter plus aisément les moyens d'y pénétrer sans être observé des Espagnols. Cette proposition ayant été agréée de la majorité des conseillers, on songea aussitôt à la mettre à exécution. Tandis que les troupes étaient dirigées par terre sur le centre des opérations, Cacama, qui ne se défiait de rien, s'embarquait avec Cohuanacoch et Ixtlilxochitl pour s'y rendre par eau. La plupart des nobles qui les accompagnaient, choisis à dessein par ce dernier, étaient depuis longtemps vendus à son parti et à celui de

Cortès. Arrivés à l'entrée du canal voûté, qui mettait en communication le palais avec le lac, des hommes se jetèrent sur le jeune roi et s'emparèrent de sa personne. Il fut conduit ensuite à Mexico et livré sans retard aux mains des Espagnols (1). Amené dans l'appartement où était son oncle, il le crut naturellement complice de cette félonie et la lui reprocha en termes amers. Mais, en supposant que Montézuma eût été instruit d'avance du complot tramé contre lui, il pouvait tout au plus être coupable de ne pas l'en avoir averti. Cortès ne perdit pas un moment pour s'assurer de sa personne et le fit mettre aux fers, sans considération pour sa dignité.

Cette violence jeta une nouvelle consternation dans l'Anahuac, et, pour un moment, elle arrêta les chefs dans les desseins qu'ils avaient conçus pour la délivrance de leur pays. Cortès, à qui rien ne semblait capable de résister désormais, en profita pour faire saisir la plupart de ceux qu'on lui avait dénoncés comme ses plus ardents adversaires et leur fit partager le même sort qu'à Cacama : de ce nombre se trouva le prince Cuitlahuatl, dont il avait lieu de craindre l'esprit entreprenant. C'est ainsi qu'avec une audace inconcevable cet aventurier se vit, en quelques mois, en état de disposer en maître des souverains les plus redoutés du monde américain et de dicter des lois aux vastes régions soumises à leur empire! Il fit plus : pour punir Cacama de sa résistance, de concert avec Montézuma, qui n'osait rien lui refuser, il le dépouilla de la royauté et en revêtit un de ses frères, bâtard de Nezahualpilli, qu'il envoya régner à sa place. C'était Cuicuitzcatl, surnommé Tocpaxochitl; il demeurait à Mexico depuis le couronnement de Cacama, avec lequel il vivait depuis lors en mésintelligence. Ce fantôme de roi arriva à Tetzcuco escorté de plusieurs Espagnols et des seigneurs acolhuas qui avaient contribué à la chute de son frère; il y fut reçu avec les honneurs accou-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tome II, chap. 86.

tunés et reconnu solennellement pour le successeur de Nezahualcoyotl et de Nezahualpilli. Il prit possession de leurs palais; mais son règne éphémère n'eut jamais aucune racine dans le pays : Cohuanacoch et Ixtlilxochitl gouvernèrent en réalité le royaume d'Acolhuacan ; telle était, au fond, l'opposition qui existait contre tout ce qui tendait à renverser l'ancienne constitution, que son nom fut constamment omis dans tous les actes administratifs, et qu'on ne le trouve même pas dans les listes des rois de Tetzcuco dressées par les historiens espagnols (1). Ces nouvelles, qui allèrent trouver Cacama dans sa prison, ne l'affligèrent pas moins, et il se montra plus sensible à l'usurpation de son jeune frère qu'à sa propre captivité (2).

Cortès paraissait le maître incontesté de l'Anahuac : les deux principaux chefs de l'empire, prisonniers entre ses mains, n'étaient plus que des jouets qu'il pouvait faire mouvoir au gré de sa volonté et au nom desquels il se préparait à imposer sa loi à tous les peuples qui relevaient de leur autorité. Dans cette situation inespérée, il songea à leur faire reconnaître formellement la suzeraineté du roi d'Espagne. Montézuma, qui, dès les premiers moments de son entrevue avec lui, s'était engagé imprudemment, était loin de prévoir alors qu'on l'obligerait sitôt à ratifier cette promesse par un serment solennel. Les historiens espagnols ont oublié de nous dire par quels arguments Cortès parvint à déterminer le monarque à cet acte incroyable d'abdication souveraine : mais, captif comme il l'était, privé de toute volonté propre, on conçoit qu'il se sentit incapable de résister à celle de Cortès, après ce qui s'était déjà passé entre lui et le général. La convocation de la noblesse se fit sans bruit, et ceux qui répondirent à l'appel qui leur fut envoyé de la part de Montézuma ne

(1) Cartas de Hern. Cortes, Rel. II, page 96. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 57.

(2) Sahagun, Hist. de las cosas de N.-España, lib. VIII, cap. 3. — Le nom de Cuicuitzcatl est également omis dans toutes les généalogies indigènes, et Ixtlilxochitl n'en dit pas un mot.

furent informés de ce qui allait se passer qu'au moment où ce prince, entrant en matière, leur fit connaître l'objet de la conférence (1). On n'a que trop raison de douter, toutefois, que, dans la situation où se trouvait l'Anahuac, après l'arrestation de tant de nobles personnages, opérée à la suite de celle de Cacama, aucun prince ou seigneur jouissant de quelque influence dans le parti opposé aux étrangers se fût hasardé à s'y présenter. Tous, au contraire, redoutant de plus en plus de tomber victimes de la politique sinistre de leurs ennemis, se tenaient en dehors de la cour de Montézuma, à laquelle ils s'abstenaient de paraître, et se cachaient loin des regards des satellites de Cortès (2). Cette assemblée se composa donc uniquement de ceux qui espéraient en lui ou qui avaient déjà offert leurs services à l'Espagne, de quelques nobles du rang inférieur et sans importance qui n'avaient rien à redouter pour leur indépendance personnelle et des princes captifs avec leurs rois.

Revêtu des ornements de la dignité suprême, Montézuma s'assit sur le trône royal, ayant à sa-gauche Totoquihua, roi de Tlacopan, et à sa droite Cacama, dont Çortès reconnaissait, malgré lui, la légitimité en cette occasion solennelle (3), et chacun des seigneurs présents prit, selon son rang, place autour des trois souverains. D'une voix émue, le monarque mexicain commença un long discours pour justifier sa conduite antérieure ; il rappela les traditions qui concernaient Quetzalcohuatl et les droits que ses héritiers pouvaient faire valoir à leur obéissance, actuellement réclamés par ces hommes blancs qui se disaient ses envoyés. « Si Dieu, ajouta-t-il en concluant, a décidé que l'em-
« pire des Culhuas, des Acolhuas et des Tépanèques doit finir, je
« ne veux pas m'opposer à sa volonté, et je me soumettrai de
« bonne grâce au roi de Castille; je le regarderai comme mon

(1) Torquemada, ibid. ut sup.
(2) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 9, cap. 4.
(3) Sahagun, Relacion de la conquista de N.-España., cap. 18.

« suprême seigneur, et je vous prie d'en faire de même. De « même que vous vous êtes montrés constamment des vassaux « loyaux et fidèles, ainsi je désire que vous obéissiez désormais « à ce grand roi et que vous lui donniez les tributs que vous m'a- « vez payés jusqu'à ce moment à moi-même (1). »

En achevant ces paroles, fréquemment interrompues par de profonds soupirs, Montézuma, incapable de maîtriser plus longtemps le sentiment de son angoisse, versa des larmes abondantes. Aux premiers mots qui faisaient connaître sa résolution, l'assemblée fut frappée d'un muet étonnement, et, bientôt après, il s'éleva un murmure confus qui exprimait à la fois la douleur et l'indignation. Choqués encore plus qu'attendris par l'humiliation de leur roi, qui contrastait si tristement avec son orgueil passé, les nobles mexicains se regardaient avec un étonnement mêlé de courroux, comme s'ils n'eussent attendu qu'un signal pour se porter à quelque mouvement de violence (2). Cortès le prévint à propos, en déclarant que l'intention de son maître n'était point de priver Montézuma de sa couronne ni d'apporter aucune innovation dans la constitution et les lois de l'empire. Cette assurance, soutenue de la crainte qu'inspiraient les Espagnols, debout tous ensemble à l'autre extrémité de la salle, leur arracha un consentement forcé. Ils répondirent, non sans hésitation, qu'ils étaient prêts à obéir, et que, si Montézuma pensait que le roi de ces étrangers fût véritablement l'ancien maître de leur pays, ils se soumettraient à le reconnaître dans cette qualité. Tous alors prêtèrent, au dire des historiens espagnols (3), serment de fidélité à Charles V, représenté par Cortès, assis en ce moment à côté de Montézuma : celui de ce prince fut reçu le premier. Vint en-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tome II, chap. 87.

(2) Gomara, Cronica, etc., cap. 115. — Cartas de Cortes, ap. Lorenz., p. 97. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tome II, chap. 87.

(3) Il est bien étonnant que pas un auteur indigène connu, à l'exception, toutefois, d'Ixtlilxochitl, ne mentionne cette cérémonie. Ni Sahagun ni Torquemada n'en parlent davantage.

suite le tour de Cacama, comme roi de Tetzcuco, puis celui de Totoquihua II, comme roi des Tépanèques, ensuite de tous les seigneurs présents, chacun selon son rang. Ils furent pris individuellement, dûment enregistrés par le notaire royal et attestés solennellement par tous les Espagnols.

Ce devait être un spectacle émouvant que celui de tant de rois et de princes, également puissants, abdiquant en face d'une poignée d'aventuriers leurs droits souverains sur l'interprétation forcée d'une vague prédiction, et se reconnaissant les vassaux d'un potentat inconnu et lointain. Mais les pleurs des uns, la résistance des autres suffiraient pour prouver la nullité de ce contrat avilissant, même aux yeux des légistes espagnols. Cortès, malgré l'inflexible dureté de sa politique, s'attendrit lui-même devant leur douleur, et, au rapport de Diaz (1), témoin oculaire de cette triste scène, il n'était pas un seul de ses compagnons qui pût la considérer d'un œil sec.

Pour gages de leur fidélité, les trois rois livrèrent entre les mains du général plusieurs de leurs enfants ou de leurs frères qui restèrent en otages auprès de lui. De ce nombre furent deux fils de Montézuma (2) et quatre frères de Cacama, entre autres le blanc Tecocoltzin et Cuicuitzcatl, que Cortès avait fait roi si peu de temps auparavant. Ce prince, incapable, apparemment, de soutenir son rôle devant la résistance de ses sujets, s'était vu forcé d'abdiquer un vain titre et de laisser à ses autres frères le soin de gouverner Tetzcuco au nom du souverain légitime. Avec ces princes, quatre de leurs sœurs furent remises aux Espagnols: l'une d'elles, ayant été baptisée sous le nom de Doña Juana, fut particulièrement aimée de Cortès, qui en fit sa concubine (3).

Cette transaction inouïe causa dans tout l'Anahuac une profonde sensation. Les esprits, agités déjà par tant d'événements

(1) Hist. de la conquista, etc., cap. 101.
(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tome II, chap. 87.
(3) Cette princesse périt dans la nuit de la retraite, enceinte du fait de Cortès.

étranges, la commentèrent diversement : les uns, amenés, par leurs tendances, à désirer un changement dans l'état des choses, y virent naturellement l'accomplissement des prophéties antiques qui annonçaient, avec la chute de la maison régnante, la fin de la domination mexicaine; les autres, fermement attachés aux institutions de la patrie et abhorrant l'étranger qui cherchait à introduire une religion et des lois nouvelles, blâmèrent avec énergie la conduite du souverain qu'ils taxaient de lâcheté et menacèrent hautement de se soulever contre la tyrannie exercée par cette poignée d'inconnus (1). Mais ils allaient apprendre à connaître encore mieux les exigences des Espagnols. Non content de ce qu'il venait d'obtenir, Cortès pria Montézuma de permettre à quelques-uns de ses soldats de visiter les principales provinces de l'empire, accompagnés des intendants royaux, afin de recueillir une quantité d'or suffisante pour être offerte en don au roi de Castille, comme le premier hommage de ses nouveaux vassaux. Le monarque mexicain, accoutumé à ne plus rien lui refuser, y consentit encore. Au bout de quelques semaines, ils retournèrent à Mexico. Montézuma, qui, à plusieurs reprises, avait ouvert le trésor de son père Axayacatl dans l'espoir d'adoucir, par des présents, la rudesse de ses geôliers, combla, cette fois, tous leurs désirs, en le réunissant en entier aux richesses que ses intendants venaient de rapporter du dehors. L'or seul formait deux monceaux dont la vue excita au dernier degré leur enthousiasme cupide; outre le métal en poudre, en grains et en barres, il s'y trouvait une foule d'objets de luxe, instruments, vases, colliers et bijoux de toute espèce, la plupart incrustés de pierreries, dont un grand nombre, dit Cortès (2), outre leur valeur intrinsèque, étaient d'un travail si merveilleux, dépassant toute idée, qu'il était impossible d'en estimer le prix, aucun prince au monde ne pouvant se vanter d'en posséder de

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 9, cap. 4.
(2) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, page 99.

pareils. Montézuma parut se séparer sans regret de toutes ces richesses, et le seul qu'il exprima fut qu'il n'eût pas davantage à leur donner. Ce qu'ils en avaient déjà reçu auparavant, disait-il, en avait diminué la quantité. « Prenez tout cela, capitaine, « ajouta-t-il en s'adressant à Cortès, et, en écrivant à votre maî- « tre, dites-lui qu'il rappelle dans ses annales que c'est le présent « que lui envoie Montézuma (1). »

Les Espagnols pouvaient à peine en croire leurs yeux ; à la vue d'une telle magnificence, d'un commun accord ils se découvrirent avec respect, et allèrent saluer le monarque, désirant lui prouver par toutes les manières la gratitude qu'ils en éprouvaient. Ce premier mouvement passé, ils ne pensèrent plus qu'au partage des dépouilles, et ils demandèrent à grands cris qu'il s'opérât sans retard. Trois jours furent employés, par les orfévres d'Azcapotzalco, à fondre les précieux métaux, qu'ils réduisirent en lingots, à l'exception des objets les plus rares par leur travail artistique et dont Cortès estimait la valeur brute à plus de cinq cent mille ducats. L'ensemble du trésor montait, à cette occasion, à une valeur correspondante aujourd'hui à six millions trois cent mille piastres fortes (2), somme énorme pour ce temps-là. Le quint en fut séparé pour la part royale : une somme considérable fut mise de côté pour indemniser le gouverneur de Cuba pour les dépenses qu'il avait faites : une autre pour la garnison de la Véra-Cruz, et le reste partagé entre Cortès, les officiers et les soldats, chacun suivant son grade et les services qu'il rendait dans l'armée. Comme il arrive toujours en pareille circonstance, ce partage

(1) Bernal Dias Hist. de la conquista, etc., cap. 101. — Pedro Martyr de Angleria, qui avait de la peine à croire à l'énormité et à la rareté de tant de richesses, trouva les assertions de Cortès confirmées par le témoignage d'une foule d'autres : « Referunt non credenda, dit-il, credenda tamen, quando vir « talis ad Cæsarem et nostri collegii Indici senatores audeat exscribere. Addes « insuper se multa prætermittere, ne tanta recensendo sit molestus. Idem « affirmant qui ad nos inde regrediuntur. » (De Orbe Novo, decad. V, cap. 3.)

(2) Environ trente et un millions cinq cent cinquante-deux mille francs.

ne laissa pas de faire un grand nombre de mécontents et des murmures de tout genre éclatèrent contre les chefs surtout, qu'on accusait de s'être approprié une trop grosse part. Une dispute s'éleva à cette occasion entre Vélasquez de Léon et le trésorier de la couronne, Mexia, qui accusait ce dernier d'avoir fait disparaître des pièces importantes déjà marquées à l'empreinte royale. Des paroles ils en vinrent aux coups; le sang fut versé de part et d'autre, et l'affaire aurait pu devenir plus sérieuse, si Cortès, en les envoyant aux arrêts, ne les eût séparés (1). Avec son habileté accoutumée et ses paroles insinuantes, il parvint à apaiser les mécontentements et à rappeler sans trop de peine le bon ordre et la discipline dans ses soldats.



Dans cet état de choses, Cortès, à qui tout paraissait sourire au gré de ses désirs, pouvait se considérer comme le maître de l'Anahuac. Les chefs de l'empire, en admettant la suzeraineté du roi d'Espagne, le reconnaissaient pour le mandataire de ses volontés, et il disposait, pour ainsi dire sans contrôle, de leurs trésors et des revenus de leurs provinces. Frappées des étranges événements que Mexico présentait depuis six mois, toutes avaient les yeux fixés sur cette ville et voyaient dans ce spectacle la vérification des prophéties antiques dont le ciel les menaçait depuis tant d'années. Pour achever de soumettre ces vastes régions à l'autorité de son souverain, il paraissait à Cortès qu'il suffirait de l'arrivée de quelques secours en hommes et en chevaux à l'aide desquels il espérait pouvoir frapper le dernier coup. Tlaxcallan était prêt à l'aider de toutes ses forces; il avait également reçu l'assurance que les rois du Cuextlan et des provinces chiapanèques, que les Chinantecas, ainsi que les souverains des contrées lointaines du Zapotecapan et de Tehuantepec, si longtemps ennemis de la domination mexicaine, étaient disposés à faire marcher leurs armées sous ses drapeaux contre l'Anahuac. Mais il comptait sans

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 105.

les Mexicains. Pendant qu'il s'applaudissait de la rapidité merveilleuse de sa fortune, ceux-ci s'apprêtaient à lui ravir la puissance qu'il s'était arrogée par tant de moyens iniques.

Depuis le jour où, par une abdication volontaire en faveur d'un prince étranger, Montézuma avait paru amoindrir lui-même ses droits aux yeux de ses sujets, la noblesse avait senti se relâcher les liens qui, jusqu'à ce jour, l'attachaient à son souverain. Le plus grand nombre, mécontents du présent et incertains de l'avenir qui ne leur montrait que calamités, songeaient aux moyens de délivrer la patrie de ses oppresseurs, et, séparant ses intérêts de ceux d'un roi désormais indigne de leur estime, ils commençaient à former un parti dont ils excluaient formellement tous ceux qui ne s'offraient pas à combattre avec énergie l'influence étrangère. A sa tête, on croit reconnaître de bonne heure Quauhtemotzin, fils du dernier roi Ahuitzotl (1) et cousin de Montézuma, prince à peine âgé de vingt-cinq ans, qui s'était illustré déjà par des actions d'un grand éclat. En l'absence de Cuitlahuatl, captif avec son frère, la haine farouche qu'il n'avait cessé, comme ce dernier, de professer pour les chrétiens lui assurait l'appui du sacerdoce. Prêtres et guerriers supportaient avec une égale impatience les entraves que les Espagnols mettaient aux solennités de leur culte et n'attendaient qu'une circonstance favorable pour faire prendre les armes à la nation et déterminer l'esprit vacillant de Montézuma à se déclarer définitivement contre eux. Mais ce que ce prince redoutait le plus, c'était un conflit qui eût mis sa capitale à feu et à sang; aussi ne cessait-il de plaider encore auprès des siens les moyens dilatoires et de reculer autant que possible une guerre dont il prévoyait avec raison les fatales conséquences. La trop grande confiance de Cortès dans sa fortune et les événements qui l'obligèrent ensuite à s'absenter de Mexico en précipitèrent l'explosion.

(1) *Quauhtemotzin*, plus connu sous le nom de *Guatimozin*. D'après Duran, le parti mexicain patriote aurait élu Guatimozin roi, en opposition à

Lassé de voir le culte du vrai Dieu emprisonné dans l'enceinte d'une forteresse et jaloux de lui donner dans cette cité infidèle un éclat dont les idoles sanglantes des Mexicains avaient seules pu briller jusqu'à ce moment, il s'en ouvrit à Montézuma, et lui déclara qu'il était temps de faire participer ses sujets au spectacle pompeux de la religion catholique; en conséquence, il le suppliait de vouloir bien permettre aux Espagnols d'ériger sur la grande pyramide un autel avec l'image de la sainte Vierge dans le sanctuaire de Huitzilopochtli. Cette demande saisit le monarque, et il s'en trouva visiblement consterné. « Voulez-vous « donc nous perdre tous, Malintzin, s'écria-t-il après quelques « instants de silence, et avez-vous résolu de ruiner cette ville, que « vous cherchez à attirer sur nous la vengeance des dieux ? Ne « craignez-vous pas que mon peuple entier se soulève et vous im- « mole à sa fureur, en voyant la profanation de ses sanctuai- « res (1) ? » Cette réponse ne fit pas la moindre impression sur Cortès. Observant cependant combien le monarque était agité, il répliqua qu'il ne craignait rien pour lui ni pour les siens, et qu'il saurait le garantir lui-même contre la violence de ses propres sujets. « Supposez encore que je vous accorde votre de- « mande, reprit Montézuma, et que vous soyez les plus forts, eh « bien ! alors plutôt que de souffrir une telle injure, les Mexicains « nous abandonneraient seuls au milieu de cette ville déserte et « iraient ailleurs chercher une autre patrie. »

Cortès le supplia d'y réfléchir, ajoutant que, dans la circonstance, les Espagnols se contenteraient de l'une des deux chapelles du teocalli, sans toucher à l'autre, et l'engagea à en conférer avec ses ministres. Soit que Montézuma craignît pour ses dieux les mêmes outrages qu'à Cempoallan, soit que les prêtres vissent

Montézuma, immédiatement après le massacre du grand temple, dont il sera bientôt question.

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 109. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 107.

dans cette concession le moyen d'alarmer plus aisément sa conscience et celle du peuple, elle fut accordée plus promptement que le général n'eût osé l'espérer : après une courte discussion, on se résolut à abandonner aux étrangers la chapelle qui faisait le pendant à celle de Huitzilopochtli, alternativement dédiée au culte de Tlaloc ou de Tetzcatlipoca. La nouvelle s'en répandit bientôt dans le quartier, et les soldats coururent avec empressement au grand temple pour en balayer les impuretés et le rendre digne de recevoir l'image de la mère de Dieu. Malgré les précautions des prêtres, on n'avait pas encore eu le temps d'en enlever toutes les idoles ; quelques statues d'un poids considérable étaient demeurées sur leurs piédestaux, et ils eurent la douleur de les voir renverser au milieu des cris de triomphe des chrétiens. Ils restèrent calmes toutefois, et cherchèrent à apaiser la foule, que la vue de cette profanation avait ameutée dans la grande cour.

La chapelle, blanchie à neuf, fut ornée de tentures et de riches guirlandes de fleurs, et la garde en fut commise à un vieux soldat. Ces préparatifs terminés, les Espagnols s'y rendirent en procession, précédés des pères Olmedo et Dias, revêtus de leurs ornements sacerdotaux ; ils traversèrent ainsi la ville au chant des psaumes et des litanies, en portant le crucifix et l'image sacrée, symbole de la douceur et de la bonté, destinée à remplacer la statue terrible de la guerre et de la discorde. Elle fut colloquée avec dévotion au-dessus de l'autel, et, à la suite d'une messe solennelle chantée par l'un des chapelains, un « Te Deum » d'actions de grâces termina la cérémonie (1). Cortès et ses soldats, à genoux et les yeux baignés de larmes, se souvenant trop peu, dans ce moment, de celles qu'ils faisaient répandre, contemplaient avec bonheur le triomphe de la croix et de la pureté virginale sur les rites cruels de l'idolâtrie mexicaine. Heureux si cet atten-

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 8, cap. 6.

drissement éphémère, en étouffant leur avarice, leur eût inspiré des sentiments plus humains et surtout plus justes à l'égard des idolâtres dont ils paraissaient désirer la conversion !

Montézuma, réuni avec les prêtres du temple, dans la chapelle voisine, avait été témoin de cette scène si nouvelle pour lui ; mais, pendant que les Espagnols remerciaient Dieu et le suppliaient de faire triompher sa cause au milieu de ces nations infidèles, le monarque, qui n'avait cédé qu'à regret à la désécration du sanctuaire, conjurait humblement ses dieux de la lui pardonner. Ce que sa conduite présente alors de remarquable, c'est qu'il envoya, dans ce moment même, des ordres pour fermer une maison de prostitution, composée de quatre cents femmes, qui existait à Tlatilolco, en disant que c'étaient leurs péchés publics qui avaient excité la colère des dieux, et que c'était pour châtier la nation qu'ils avaient permis que ces odieux étrangers entrassent dans Tenochtitlan, où ils commandaient et agissaient avec plus d'autorité que lui-même (1). Il sortit ensuite au-devant de Cortès, qui s'était levé pour redescendre à son quartier, et d'un visage serein il lui demanda s'il était satisfait de ce qu'il avait fait pour lui. Le général, en effet, n'en pouvait demander davantage ; tous ses souhaits, pour le moment, étaient comblés au delà de ses espérances.

Mais les mesures que le monarque venait de prendre contre les prostituées de Tlatilolco annonçaient combien sa conscience était alarmée de ces concessions ; elles prouvaient que les liens qui l'attachaient à son culte n'avaient rien perdu de leur force par son séjour parmi les Espagnols, et qu'il n'était pas moins qu'autrefois enchaîné aux préjugés superstitieux dont il avait été

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 53. « Ordeno que luego se « deshiciese, dit cet auteur, une rameria de mugeres publicas, que ganaban « en el Tlatelulco, cada una una peçeçuela, que serian mas de quatrocientas, « diciendo que por los pecados de aquellas, havian los dioses permitido que « fuesen á su ciudad y á su reyno aquellos christianos, que pudiesen y man- « dasen mas que el. »

nourri. Ce que les prêtres avaient prévu commençait à se réaliser. Montézuma regrettait ses complaisances inutiles pour Cortès et se repentait de la part qu'il avait prise à l'arrestation de son neveu Cacama. Les masses, sourdement agitées, murmuraient, de leur côté, de la profanation de leurs temples, en voyant des autels ennemis s'ériger à la place de ceux de la patrie. Ces murmures, les prêtres se chargèrent d'en être les interprètes auprès du monarque. « Pourquoi, disaient-ils, faut-il maintenant que nous délaissions des dieux qui nous ont soutenus jusqu'ici et qui n'ont « cessé de nous donner la victoire sur nos ennemis, et quelles « raisons avons-nous pour abandonner la religion de nos pères « pour une autre nouvelle dont nous ignorons même les fonde- « ments? » Ils lui dépeignirent ensuite, sous les couleurs les plus sombres, la condition avilie où les chrétiens tenaient la nation et le mépris que les peuples voisins manifestaient déjà hautement pour Tenochtitlan et pour son roi. Tant d'outrages, disaient-ils, demandaient vengeance; il était donc temps que Montézuma prît une décision pour se défaire de ces étrangers avides; mais que, s'il se refusait davantage à prendre leur cause en main, on se verrait forcé de l'abandonner et d'élire à sa place un autre roi (1).

Malgré leurs précautions oratoires, cette menace sortant de la bouche de ses sujets ne pouvait manquer de blesser profondément l'orgueil du monarque. Elle eut tout l'effet qu'ils en attendaient; mais ce prince, craignant lui-même d'être victime d'une entreprise violente tentée contre les Espagnols, tant qu'il serait en leur pouvoir, évitait d'en venir avec eux à une rupture ouverte. Voulant, toutefois, montrer sa déférence pour les avis qu'il avait reçus, il discontinua ses entretiens avec Cortès et ses officiers, et éloigna même de sa personne le page Peña, pour qui il

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 118.—Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 58. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 8, cap. 9.

avait témoigné toujours une si grande prédilection. Au lieu de la gaieté et de l'insouciance qu'il montrait autrefois, on le trouvait sombre et absorbé dans ses réflexions. Les Espagnols en firent promptement l'observation; ils remarquèrent que le conseil du roi se réunissait plus fréquemment et que les prêtres s'y rendaient chaque fois en grand nombre. Cette conduite était bien capable de les alarmer; mais Cortès avait à peine eu le temps d'y réfléchir, lorsqu'il reçut un message de Montézuma, l'invitant à se rendre sans délai dans ses appartements. Il obéit aussitôt; mais, par un sentiment de défiance occasionné par les préoccupations du moment, il se fit accompagner d'Olid, qui avait succédé à Vélasquez dans le commandement de la garde et de quelques autres officiers.

Le monarque les reçut avec une politesse austère, et, s'adressant au général, il lui communiqua les résolutions de son conseil. Il ajouta que les dieux, lassés de la violation de leurs sanctuaires, avaient menacé les prêtres de livrer la ville à toutes les calamités, si les étrangers qui s'étaient rendus coupables de tels sacriléges n'en étaient pas chassés. Cent mille guerriers s'étaient joints aux habitants, tout prêts, au moindre signal, à se lever ensemble et à les assiéger dans leur citadelle. « C'est uniquement par amitié « pour vous que je vous avise de ces choses, dit-il en terminant, « et, si vous tenez le moins du monde à vos jours, hâtez-vous de « sortir et de les mettre en sûreté loin d'ici, avant que les Mexi- « cains ne vous immolent aux dieux que vous avez si grièvement « offensés. »

Cette proposition et le ton déterminé dont elle fut faite ne permirent pas à Cortès de douter un instant qu'elle fût le résultat d'un dessein concerté entre Montézuma et son conseil. Il comprit sur-le-champ qu'il serait plus avantageux de paraître céder aux désirs du monarque que de tenter mal à propos de le combattre. Trop habitué toutefois à maîtriser ses sentiments pour lui laisser voir l'émotion qu'il en éprouvait, il répondit, sans hé-

siter, qu'il s'était déjà occupé de son retour; mais, que comme il avait détruit les vaisseaux dans lesquels il était venu, il lui fallait du temps pour en reconstruire d'autres. Montézuma trouva la réponse raisonnable. Il promit d'envoyer à la Véra-Cruz des ouvriers pour couper des bois sous la direction des charpentiers espagnols, ajoutant qu'il userait, en attendant, de son influence pour calmer l'irritation de ses sujets. Il tint parole. Un corps nombreux de Mexicains fut dirigé vers la côte sous la direction de Martin Lopez. Cortès se flatta que, dans l'intervalle, il pourrait trouver des moyens de détourner le danger ou de recevoir des renforts qui le mettraient en état de le braver et de se maintenir dans la métropole.

Mais les efforts de Montézuma n'eurent pas, cette fois, le même succès auprès de ses sujets. Trop de haines s'étaient accumulées contre les chrétiens pour qu'on se contentât de leurs promesses (1). Leur avidité et leur arrogance avaient porté au comble l'exaspération publique, et l'influence du monarque échoua contre celle du sacerdoce, du moment qu'on s'aperçut que son entretien avec Cortès n'avait abouti qu'à de nouveaux délais. On cessa de le considérer comme le maître, et il devint visible, dès lors, qu'une autre autorité s'était constituée en dehors de celle du souverain dans la cité de Mexico. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Les provisions de toute sorte, qui n'avaient cessé, jusque-là, de venir au quartier, malgré la répugnance qu'on éprouvait à les fournir, diminuèrent sensiblement dans l'espace d'un petit nombre de jours, et l'on se trouva fréquemment dans la nécessité d'envoyer au marché des escouades pour en enlever les vivres à main armée: plus d'une fois même on en vint aux coups, et le sang coula, à cette occasion, dans les tianquiz; les fourrages ne furent plus apportés avec la même régularité, et il fallut les

(1) Torquemada, ibid. ut sup. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 108. — Gomara, Cronica, etc., cap. 118.

faire chercher à la campagne par les Indiens auxiliaires (1).

Ces choses ne pouvaient manquer de faire une vive impression sur les Espagnols. Leur condition se trouvait ainsi changée tout à coup, et, au milieu du calme et de la tranquillité dont ils avaient joui si insolemment jusque-là, ils commencèrent à éprouver les appréhensions de quelque grand danger. On redoubla de précaution et de vigilance : on ne vécut plus que l'œil au guet, le soldat même ne dormait plus que tout habillé, ses armes au côté, tout prêt à les saisir au moindre signal, surveillant avec attention les Mexicains, comme s'il eût été dans une place assiégée par l'ennemi. Cortès ressentait vivement tout ce que cette situation avait de pénible pour son armée. Près de neuf mois s'étaient écoulés depuis que Portocarrero et Montejo avaient fait voile pour l'Espagne, chargés de ses présents et de ses dépêches. Il attendait tous les jours leur retour et par eux la confirmation de son autorité avec un accroissement de forces nouvelles : sans cela, son état demeurait précaire et incertain, et, après avoir exécuté tant de grandes choses, sa destinée pouvait être de se voir condamné à subir le châtiment d'un traître et d'un rebelle. Malgré l'étendue et la rapidité de ses progrès, il pouvait maintenant moins que jamais espérer d'achever la conquête de ce grand empire avec le peu de troupes qui lui restaient, déjà réduites par les travaux et les maladies, ni de recevoir aucun renfort des Antilles, sans avoir préalablement obtenu du roi l'approbation de ses actes. Tandis qu'il était dans cette cruelle perplexité, inquiet sur le passé, incertain de l'avenir, la nouvelle arriva inopinément à Mexico, huit jours à peine après le départ de Martin Lopez avec les ouvriers envoyés par Montézuma, qu'une escadre, composée de nombreux vaisseaux, avait paru sur la côte Chalchiuhcuecan.

(1) Sahagun, Relacion de la conquista de N.-España, cap. 18.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Promotion de Vélasquez, gouverneur de Cuba. Il arme une escadre contre Cortès, sous les ordres de Narvaez. Débarquement de Narvaez à Chalchiuhcuecan. Ses émissaires sont envoyés de force par Sandoval à Mexico. Montézuma annonce l'arrivée de la flotte à Cortès. Joie et défiance du général. Il gagne à force d'or les émissaires de Narvaez. Celui-ci se rend à Cempoallan. Ses menaces contre Cortès. Olmedo envoyé à Narvaez dispose les troupes en faveur de son rival. Préparatifs de Cortès pour aller le trouver. Il remet le commandement des Espagnols, avec la garde de Montézuma, à Alvarado. Son départ. Espérances des princes mexicains. Fêtes du mois Toxcatl à Mexico. Conjuration des Mexicains contre les Espagnols. Préparatifs de la fête de l'exaltation de Huitzilopochtli. Alvarado est informé du complot. Il se rend au temple. Massacre de la noblesse mexicaine. Insurrection des citoyens. Ils attaquent le quartier des Espagnols. Montézuma intervient en faveur de ceux-ci. Blocus du palais. Discordes dans la noblesse. Suite du voyage de Cortès vers Cempoallan. Ses préparatifs pour attaquer Narvaez. Orgueilleuse insouciance de ce général. Sa présomption et son imprudence. Cortès attaque ses quartiers et le fait prisonnier. Soumission des troupes de Narvaez à Cortès. Bonheur de celui-ci. Son triomphe à Cempoallan. Il apprend la nouvelle de l'insurrection de Mexico. Il se met en marche pour retourner dans cette ville. Son arrivée à Tlaxcallan.

L'armement qu'on venait de signaler à la côte de Chalchiuhcuecan avait été fait par Diego Vélasquez de Léon, gouverneur de Cuba, et, au lieu d'apporter des secours à Cortès, il était destiné contre lui-même. Vélasquez avait certainement des motifs suffisants pour se porter à ce parti violent. Dès l'instant du départ de Cortès, il avait commencé à soupçonner en lui le projet de

secouer toute dépendance : ses soupçons se fortifièrent du moment qu'il vit qu'il ne lui rendait aucun compte de ses opérations ; ils se changèrent en conviction par l'indiscrétion de Montejo et de Portocarrero, envoyés par le général, à la cour d'Espagne, et qui, contrairement à ses ordres, touchèrent, en passant, à Cuba et y répandirent le bruit de ses conquêtes et des richesses merveilleuses du Mexique. Vélasquez venait de recevoir le titre d'Adelantado et l'autorisation de fonder une colonie dans les pays nouvellement découverts : fier des marques d'une faveur distinguée, et autorisé, par sa position, à regarder non-seulement Cortès comme empiétant sur son gouvernement, mais comme rebelle aux ordres du roi, il se détermina à venger, par la force des armes, ses droits et son autorité méconnus. Il pressa les préparatifs de son expédition avec toute l'ardeur qu'on pouvait attendre des passions violentes dont il était animé, et en peu de temps il mit sur pied un armement consistant en dix-huit vaisseaux, quatre-vingts hommes de cavalerie, huit cents hommes d'infanterie, dont quatre-vingts arquebusiers, cent cinquante arbalétriers et douze pièces de grosse artillerie. C'était la plus belle escadre qu'on eût encore vue dans les eaux du Mexique. Il en donna le commandement à Panfilo de Narvaez, avec ordre de se saisir de Cortès et de ses principaux officiers, de les lui envoyer chargés de chaînes, et d'achever ensuite en son nom la conquête du pays. Les religieux hiéronymites et les membres de l'audience royale de Saint-Domingue, persuadés que ces ordres amèneraient nécessairement un conflit entre les Espagnols, firent de vains efforts pour les arrêter. Ils envoyèrent à Cuba le licencié Ayllon pour le sommer de renoncer à ses projets de vengeance, en le menaçant de la colère royale ; mais ils ne réussirent pas à l'empêcher (1).

Après un voyage heureux, Narvaez débarqua ses troupes sous

(1) Bernal Diaz, Hist. de la conquista, etc., cap. 110 et 111.

opposition sur les sables de Chalchiuhcuecan, le 20 avril 1520. Trois soldats envoyés par Cortès à la recherche des mines de cette région l'y joignirent. Non-seulement ils lui firent connaître la situation du général; mais, comme ils avaient fait quelques progrès dans la langue nahuatl, il trouva en eux des interprètes qui le mirent en état d'avoir quelque communication avec les indigènes. Narvaez était un officier qui ne manquait ni de mérite ni de courage; mais, malheureusement pour lui, il était d'un entêtement et d'une vanité incroyables. Les trois déserteurs, voyant son faible, cherchèrent à flatter ses espérances, en lui représentant la condition de son rival comme si désespérée actuellement et le mécontentement de ses troupes si général, que la présomption naturelle de Narvaez en prit une force nouvelle. Mais, dans l'esprit des soldats, qui n'avaient pas les mêmes motifs de jalousie, les nouvelles qu'ils donnèrent de ce qui s'était passé à Mexico et de la puissance merveilleuse que Cortès exerçait dans l'empire de Montézuma éclipsèrent tous leurs autres rapports. Le mauvais succès de sa première opération aurait dû, cependant, éclairer Narvaez; car, ayant envoyé sommer Sandoval, qui commandait à la Véra-Cruz, de se soumettre à son autorité, le prêtre Guevara, ayant été chargé de cette mission, s'en acquitta avec une telle insolence et un sans-façon si insultant pour son chef, que cet officier, indigné, se saisit de lui et de ceux qui l'accompagnaient, en disant que, puisqu'ils avaient des lettres pour Cortès, il allait leur fournir les moyens de les lui remettre en personne. Des tlamèmes furent appelés : on plaça de force les envoyés de Narvaez dans des litières en bambous, et ils furent aussitôt acheminés sans cérémonie sur Mexico.

Déjà Cortès était informé de l'arrivée de la flotte. Dès les premiers moments de son apparition, Montézuma en avait reçu l'avis de ses officiers. A la distance où nous sommes des lieux et des événements, il serait difficile d'apprécier exactement l'impression que cette nouvelle causa aux princes mexicains. Au con-

seil royal, on agita la question de l'opportunité de détruire les Espagnols actuellement à Mexico, et l'un des chefs proposa même de les attaquer immédiatement avant que les autres eussent eu le temps de les rejoindre. L'arrivée de tant de navires était bien capable de leur inspirer des craintes sérieuses; mais Montézuma, qui voulait, avant tout, éviter une collision dans le sein de sa capitale, ou qui, selon les chronistes, avait conçu, malgré l'injustice de sa captivité, de l'attachement pour quelques-uns de ses geôliers, aurait trouvé, cette fois encore, le moyen de différer la lutte, en émettant l'avis d'attendre, pour les exterminer, qu'ils fussent réunis tous ensemble (1). Quoi qu'il en soit, après avoir tenu ces nouvelles secrètes pendant deux ou trois jours, il invita Cortès à passer dans ses appartements, et lui annonça, d'un air aisé, qu'il pouvait désormais songer aux préparatifs de son départ, les navires qu'il attendait étant prêts à le ramener dans sa patrie.

En disant ces paroles, il montrait du doigt au général étonné les toiles qui lui avaient été envoyées de la côte. Celui-ci, accoutumé déjà à ces sortes de peintures, reconnut d'un coup d'œil le nombre des vaisseaux ainsi que l'état des forces qui venaient d'être débarquées. « Dieu soit loué de sa bonté ! » s'écria-t-il avec une émotion de joie facile à comprendre, quoiqu'il eût bien lieu de douter que ce fussent des secours envoyés d'Espagne. Il assura Montézuma qu'il s'empresserait de profiter de cette occasion pour retourner dans son pays. Le monarque, concevant enfin l'espoir d'être bientôt débarrassé, sans effusion de sang, de ces hôtes dangereux, lui en exprima toute sa satisfaction ; en témoignage de son contentement, il lui promit de nouveaux présents et l'invita à dîner avec lui, honneur que, jusque-là, il n'avait jamais accordé aux étrangers. Ces heureuses nouvelles se répandirent en un moment dans tout le quartier, où elles furent saluées joyeuse-

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, cap. 95.

ment par des salves d'artillerie. Cortès ne voulut pas cependant cacher longtemps à ses compagnons les craintes qu'il entretenait au sujet de Vélasquez. Elles furent aussitôt partagées de tous: mais la confiance qu'il avait su leur inspirer soutint leur courage: officiers et soldats jurèrent unanimement de partager sa fortune et de rester fidèles au chef qu'ils avaient choisi.

L'arrivée de Guevara et de ses compagnons acheva bientôt de dissiper leurs doutes. Portés, de relais en relais, par les tlamèmes de la poste royale, ils avaient parcouru, en quatre jours, la distance qui sépare Mexico de Quiahuiztlan (1). Aux premiers faubourgs de la capitale, l'un des Espagnols chargés de les escorter se détacha et vint apporter à Cortès les lettres de Sandoval. Le général s'empressa aussitôt de leur envoyer des chevaux pour faire leur entrée plus convenablement; il les remit sur-le-champ en liberté et les pria avec courtoisie d'excuser la rudesse de son lieutenant. Sa conduite parvint, en peu de temps, à adoucir la mortification qu'ils en avaient conçue, et, par des attentions continues, il acheva de gagner entièrement leur confiance. « Il leur oignit si bien les doigts avec de l'or, dit un témoin oculaire (2), que, après être arrivés comme des lions rugissants, ils s'en retournèrent aussi doux que des agneaux. » Avant de les renvoyer à la côte, il les combla de présents, et par ce moyen il obtint d'eux une foule de détails sur les forces et les projets de Narvaez, d'après lesquels il conçut toute l'étendue du danger qui le menaçait. Ils partirent ensuite, emportant des lettres pour le lieutenant de Vélasquez. Ces lettres étaient de la nature la plus conciliante: il conjurait son rival de ne pas exciter l'insubordination parmi les Indiens, en proclamant leurs dissensions, et de se joindre à lui pour la cause de Dieu et de la couronne, leur union seule, disait-il, pouvant amener le plein succès des armes espagnoles.

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 111.
(2) Id., ibid.

Cependant, Narvaez, abandonnant à son tour la plage aride de Chalchiuhcuecan, s'était transporté à Cempoallan. C'est là que Guevara le trouva à son retour de Mexico. Mais, plus occupé de seconder le ressentiment de Vélasquez que jaloux de maintenir la gloire du nom espagnol et l'intérêt même de sa patrie dans son commerce avec les indigènes, il s'emporta en invectives contre Cortès, qu'il représenta, ainsi que ses compagnons, comme des proscrits coupables de révolte envers leur propre souverain et de cruauté envers les Mexicains, dont il envahissait injustement le pays. Il avait ajouté que son unique objet était de châtier leurs oppresseurs et de délivrer Montézuma de leur tyrannie. Plusieurs de ses compagnons, sur qui les rapports de Guevara avaient produit une impression bien différente, se montrèrent choqués de cette conduite imprudente, et le licencié Ayllon lui en fit des reproches au nom de l'audience royale. Irrité de ces représentations, Narvaez le fit enlever de force et conduire à bord d'un navire qui le ramena à Saint-Domingue. Le monarque mexicain était instruit de toutes ces choses; il en profita pour se mettre secrètement en rapport avec Narvaez et lui envoyer des présents. Les Cempoaltèques, qui avaient reçu les nouveaux venus comme les frères et les amis des précédents, ne savaient ce qu'ils devaient penser de ces contradictions; au fond, les menaces contre Cortès et le dessein avoué de remettre Montézuma en possession de sa puissance ne pouvaient leur plaire que médiocrement. Cela n'empêchait pas qu'un grand nombre d'Indiens de la côte, déjà fatigués de la présence des étrangers et des vexations qu'ils en éprouvaient, ne commençassent à remuer ouvertement et à parler de les chasser de leurs terres.

Une telle situation ne pouvait durer longtemps sans compromettre gravement les intérêts des Espagnols et surtout de Cortès. Il était impossible, d'un autre côté, d'imaginer quelque chose qui pût mettre son habileté et son courage à une épreuve plus rude et en quoi il fût plus difficile de prendre une décision. Cepen-

dant il était grand temps d'agir, et Sandoval, qui le tenait au courant de tous les mouvements de son rival, venait de lui écrire qu'il devait se hâter, s'il voulait sauver la Véra-Cruz de ses entreprises. Cortès, prévoyant qu'il faudrait toujours achever par décider ses différends avec Narvaez par le sort des armes, voulut, avant d'en venir à cette extrémité, tenter encore une dernière fois la voie des négociations. Pour cette mission délicate, il choisit le père Olmedo, que son caractère rendait éminemment propre à cet emploi ; il avait, d'ailleurs, toute l'adresse et la prudence nécessaires pour bien conduire les intelligences secrètes que Cortès avait le projet de se ménager parmi les soldats de Narvaez et dans lesquelles il mettait sa plus grande confiance. Narvaez rejeta avec mépris toutes les propositions de son rival. Mais Olmedo et ceux qui l'avaient accompagné trouvèrent un accès plus facile parmi les troupes, où les officiers et les soldats de Cortès avaient un grand nombre d'amis et de camarades. Les lettres dont ils étaient chargés et les présents qu'ils répandirent à propos dans le camp y produisirent un effet tout différent, et la plupart, séduits par les largesses et les discours insinuants du chapelain, se déclarèrent hautement pour un accommodement avec le général. Narvaez eut vent de ces intrigues, et l'on eut beaucoup de peine à l'empêcher d'emprisonner Olmedo avec ses compagnons ; mais il les obligea à quitter Cempoallan sans daigner leur donner aucune réponse (1).

Cortès, connaissant l'arrogance de son rival, s'était préparé d'avance à le braver. Après avoir conféré de la situation avec ses officiers et ses soldats, il se détermina, malgré l'infériorité de ses forces, à marcher contre un ennemi qu'il avait inutilement tenté de fléchir, se confiant, pour le vaincre, à sa fortune et à son habileté accoutumées. Avant son départ, il manda à Vélasquez de Léon, qu'il avait envoyé pour fonder la colonie de Coatzacualco, de

(1) Id., ibid. — Gomara, Cronica, etc., cap. 97, 98.

venir le joindre à Cholullan avec tous ses hommes : en même temps il donna des ordres pour lever un corps de deux mille Indiens de la province de Chinantla, dont les chefs, ainsi qu'un grand nombre d'autres des régions du sud-est, lui avaient offert leurs services. Leur arme la plus redoutable était une pique de dix-huit pieds de longueur; Cortès, qui savait en apprécier l'avantage, commanda d'en fabriquer trois cents dont il comptait armer ses propres soldats pour agir contre la cavalerie de son rival (1).

Malgré l'assurance de Narvaez et ses menaces contre le général, Montézuma ainsi que sa cour s'expliquaient difficilement leur situation respective vis-à-vis l'un de l'autre et à l'égard du souverain dont ils se disaient les envoyés; aussi attendaient-ils avec anxiété le résultat des événements qui se préparaient. Cortès avait gardé jusque-là une prudente réserve. Sur le point de se mettre en chemin, il fit entendre au monarque que les étrangers nouvellement débarqués étaient réellement ses compatriotes et que le chef qui les commandait avait été comme lui envoyé pour saluer Montézuma de la part de leur maître ; cependant la conduite douteuse qu'il avait tenue depuis son arrivée le mettait dans l'obligation d'aller s'en informer en personne, de chercher à le ramener à son devoir s'il s'en était écarté, ainsi que d'empêcher les soldats de commettre des dégâts sur les terres de l'empire (2). Il ajouta qu'il ne tarderait pas à retourner à Tenochtitlan avec le reste de ses compagnons, afin de prendre définitivement congé du roi : en attendant, il le priait de continuer à demeurer parmi les Espagnols, dont la sécurité dépendait de sa présence parmi eux et d'avoir pour Alvarado, qu'il comptait laisser pour son lieutenant, les bontés qu'il avait eues pour lui-même. Il l'assura que son souverain lui saurait gré de cette faveur comme des autres, tout en lui donnant à entendre clairement que, si les Mexicains tentaient la moindre hostilité durant son absence, les

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 60 et 61.
(2) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. IX, cap. 21, et lib. X, cap. 1.

conséquences en retomberaient tout d'abord sur sa personne. Montézuma répondit en protestant de son dévouement pour les Espagnols et en particulier pour Cortès, qu'il avait déjà tant de fois défendus de la colère de ses dieux et de son peuple ; mais il l'informa que le présent mois Toxcatl étant celui où les Mexicains avaient coutume de célébrer quelques-unes de leurs principales fêtes, on ne devrait point s'étonner de voir la noblesse se rassembler à cette occasion dans le grand temple ; il ajouta qu'on s'abstiendrait d'y offrir les sacrifices accoutumés, puisqu'ils déplaisaient aux Espagnols, mais qu'il espérait qu'ils ne se formaliseraient point de les voir entrer dans les danses sacrées auxquelles tout le monde prenait part. Le général répliqua qu'il n'avait jamais songé à mettre obstacle aux plaisirs publics et qu'ils pouvaient se livrer à leurs divertissements comme ils l'entendaient (1).

Il confia à Pedro de Alvarado, avec le commandement de la forteresse, la garde du monarque, lui laissant cent cinquante hommes, le plus grand nombre des alliés, des chevaux, ainsi que l'artillerie tout entière. Connaissant la violence de son caractère, il le raisonna avec force sur la nécessité de la prudence et de la circonspection; il lui recommanda, par-dessus tout, de veiller avec soin sur la personne du roi, sans oublier de le traiter avec les ménagements et le respect qui lui étaient dus. Montézuma fournit avec empressement au général tout ce qui lui était nécessaire durant sa marche : il lui proposa d'emmener à sa suite un corps de six mille Mexicains ; mais Cortès refusa poliment des auxiliaires qui pouvaient ne pas être sans danger pour lui et ne prit que cent soixante-dix soldats de ceux qu'il savait le plus solidement dévoués à sa fortune. Pour lui faire honneur, le monarque voulut l'accompagner à son départ jusqu'à la chaussée d'Iztapalapan : toute la cour suivit le palanquin royal qu'escortait l'infanterie

(1) Manuscrit de l'an 1576. — Gomara, Cronica, etc., cap. 104. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tome II, chap. 87.

espagnole. Arrivés au pont-levis de Huitzillan, Cortès et Montézuma s'embrassèrent et se séparèrent, en apparence, avec les marques de la cordialité la plus sincère. Mais, durant toute sa route, le monarque continua à faire épier sa marche, et des courriers ne cessèrent de l'informer de ses progrès, tant on redoutait même de loin cet homme extraordinaire (1).

On était alors vers le milieu du mois Toxcatl, coïncidant avec le premier jour de mai de l'année 1520. Il y avait plus de six mois que les Espagnols occupaient la métropole de l'Anahuac. Depuis lors, quelle étrange série d'événements avait eu lieu ! Montézuma, qui s'était efforcé par tous les moyens de conjurer leur approche, avait vu se réaliser en partie ses prévisions funestes, et, sans être encore totalement dépouillé de la puissance, il se trouvait le captif, presque l'esclave de ces terribles étrangers. En voyant s'éloigner maintenant celui dont le génie les avait courbés sous sa volonté de fer, les princes mexicains se sentirent animés d'une nouvelle confiance. Son départ leur permettait enfin de respirer, et, dans le conflit où ils le savaient sur le point de s'engager, la connaissance qu'ils avaient des forces supérieures de Narvaez leur donnait l'espoir qu'elles suffiraient pour écraser son rival ou du moins pour le mettre hors d'état de songer à retourner immédiatement à Mexico. C'est alors qu'ils conçurent le dessein de faire périr les hommes restés avec Alvarado et de les immoler à leur vengeance.

Les historiens de la conquête, tout entiers à l'expédition de Cortès, ont oublié de mentionner les particularités qui signalèrent les premiers jours de son absence de Tenochtitlan (2). On ne peut douter, cependant, qu'elle n'ait été célébrée comme un triomphe simultanément avec les fêtes du mois, et l'on sait que les Mexi-

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 100. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 112 et 113. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 63.

(2) Torquemada est le seul qui donne quelques détails, à ce sujet, parmi les écrivains espagnols.

cains se préparèrent, dès ce moment, aux éventualités d'une lutte avec les Espagnols. Montézuma, ainsi que ceux de ses amis qui avaient été plus à même d'observer les grandes qualités de Cortès et les ressources si fécondes de son génie, craignaient encore de se laisser entraîner trop facilement aux illusions de leurs espérances. Malgré le désir qu'il éprouvait de se voir délivré de l'oppression étrangère, le monarque voyait encore trop de péril à s'abandonner aux manifestations de sa joie; mais, obsédé plus que jamais par les discours incendiaires de la noblesse et les prédictions mensongères des prêtres, il avait, chaque jour, plus de difficulté à retenir le torrent.

Peu de jours manquaient pour celui de la fête du mois Toxcatl où l'on célébrait, à la suite de la fête de Tetzcatlipoca, la première des quatre grandes fêtes de Huitzilopochtli. Suivant l'usage, les prêtres s'occupaient alors à pétrir de tzohualli la statue de ce dieu que l'on montait solennellement dans sa chapelle en haut du teocalli. Cortès n'ayant fait, au moment de son départ, aucune objection à ce que ces cérémonies eussent lieu; un petit nombre de nobles et de prêtres, des plus hardis, s'étaient proposé de profiter de la présence de la multitude qui y concourait de toutes les villes voisines pour tenter un soulèvement. Ils avaient artificieusement excité à ce sujet la curiosité des Espagnols et d'Alvarado, qu'ils avaient engagés à ne pas manquer à ce spectacle; de cette façon, ils espéraient les prendre au dépourvu, ne doutant pas que le reste du peuple et de la noblesse ne se joignît promptement à eux, une fois l'extermination commencée. Dans cette grave conjoncture, ceux qui avaient jusque-là manifesté le plus d'opposition aux étrangers s'étaient convoqués extraordinairement, et tous avaient opiné sur la nécessité de profiter de ce moment pour frapper un grand coup. Le Tlacateccatl Necatzin présida l'assemblée : il insista particulièrement sur la nécessité de la prudence et, rappelant aux autres l'exemple funeste de Cholullan, il les exhorta à se mettre sur leurs gardes et à rassembler le plus d'armes

possible dans tous les palais voisins du temple (1). Le complot était ourdi habilement, et l'on était à la veille du jour où l'on devait colloquer le dieu dans son sanctuaire, que rien encore ne paraissait avoir transpiré.

Mais la haine est clairvoyante. Rien n'échappait aux Tlaxcaltèques, que des distinctions subtiles sur la prééminence ou les qualités de l'une ou l'autre de leurs divinités avaient plus d'une fois armés contre les Mexicains, lorsque des motifs plus matériels ne les amenaient pas sur le champ de bataille, et la vue de leurs solennités abhorrées leur rappelait, avec le sentiment de leurs rivalités politiques et religieuses, le souvenir de leurs frères immolés par milliers sur les autels de Tenoçhtitlan. Ils cherchaient toutes les occasions de noircir leurs ennemis aux yeux de leurs alliés et soupiraient après le moment où il leur serait permis tout à leur aise d'assouvir leur vengeance. Du quartier au grand temple il n'y avait qu'un pas, et sur le moindre prétexte on les y voyait rôder d'un air plus ou moins inquiet. Depuis plusieurs jours, ils observaient dans les allures des Mexicains quelque chose d'inaccoutumé, et plus d'une fois ils prétendirent avoir vu un sourire perfide illuminer leurs regards à l'aspect des Espagnols ou de la forteresse où ils faisaient leur séjour. Les soldats d'Alvarado ne tardèrent pas à faire des remarques analogues : connaissant leur propre faiblesse en face de la multitude de leurs ennemis, ils étaient remplis de soupçons et de craintes ; ils crurent s'apercevoir que l'on n'avait plus pour eux la même déférence qu'auparavant et qu'on négligeait en leur présence les formules respectueuses auxquelles ils étaient habitués depuis leur séjour à Mexico. Alvarado, ayant été instruit de ce qui se passait, mit aussitôt tout en œuvre pour en savoir davantage. Quoique les amis des Espagnols ne fussent pas en trop grand nombre parmi les Mexicains, ils en avaient cependant déjà suffisamment pour pouvoir en tirer un parti utile au besoin :

1) Cervantes, Coronica de los Indios, apud Torquemada, Monarq. Ind. lib. IV, cap. 66. — Manuscrit en langue nahuatl de l'an 1576, coll. Aubin.

c'étaient, pour la plupart, des hommes amoureux du changement ou mécontents de l'ordre politique existant, des marchands ou des nobles, dépossédés de leurs droits souverains, ou bien encore des adversaires de la tyrannie sacerdotale ou des fanatiques, adhérents superstitieux de Quetzalcohuatl et qui voyaient dans les Espagnols les nouveaux maîtres promis au nom du ciel. Alvarado ne tarda pas à être renseigné par eux de ce qu'il désirait savoir, et, une fois sur la piste, il saisit promptement toutes les trames de la conjuration ; il connut jusqu'au jour et à l'heure où elle devait éclater.

Quoique bon officier et doué d'autant de résolution que Cortès, il n'avait ni la capacité de ce général, ni la dignité qui lui avait donné un si grand ascendant sur l'esprit des indigènes et qui les avait empêchés de se former une juste idée de leur force et de leur faiblesse. Au lieu de chercher à déconcerter par quelque ruse les projets des Mexicains, il se prépara aussitôt à les prévenir par un coup éclatant. Ayant réuni les plus expérimentés de ses soldats, il leur fit part de ce qu'il savait en les priant de lui donner leur avis dans cette conjoncture, et, comme il lui avait été impossible de s'assurer si Montézuma était instruit du complot, il leur demanda s'ils croyaient utile de lui en faire part et de se plaindre de la trahison de ses nobles. Mais, que le roi en fût informé ou non, ils conclurent unanimement que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de s'abstenir de lui en parler et d'agir par eux-mêmes dans la circonstance (1).

Cependant, la confection de la statue de Huitzilopochtli étant achevée, les prêtres qui en étaient chargés la placèrent sur son palanquin et la revêtirent de son costume de guerre, tout brillant d'or et de pierreries. C'était la veille de la fête. Deux seigneurs furent députés à Alvarado pour le prier de vouloir bien leur renouveler l'autorisation donnée par Cortès et l'invitèrent en même temps à la cérémonie. Le capitaine, dissimulant son ressentiment,

(1) Cervantes, Coronica de los Indios, ibid.

répondit qu'il n'avait rien à objecter, pourvu, toutefois, que rien ne troublât l'ordre accoutumé, qu'ils s'abstinssent d'emporter des armes avec eux et d'immoler des victimes humaines. Assurés de son consentement, ils se retirèrent. Toute la nuit il y eut un grand bruit d'instruments dans le Cohuapantli, et le lendemain les nobles mexicains réunis au nombre d'environ six cents, vêtus avec une grande légèreté, mais couverts de bijoux et de riches diadèmes de plumes, exécutèrent le grand ballet du Macehualiztli (1) qui était accoutumé dans la circonstance. La statue du dieu sortit ensuite du salon de Huitznahuac, portée sur les épaules de quatre guerriers de haut rang, et s'avança processionnellement vers le teocalli. Des échafaudages avaient été dressés au pied de l'escalier, afin de monter doucement le palanquin, sans lui fair[illegible]r d'inclinaison, et des prêtres placés sur la terrasse supérieure devaient le recevoir et le colloquer sur son autel. C'est ce moment qu'on avait choisi pour l'exécution du complot. A l'arrivée du dieu, on devait arracher l'image de la sainte Vierge de la chapelle cédée aux Espagnols, et renverser les signes abhorrés du culte des chrétiens, en poussant contre eux le cri de guerre.

Cette circonstance, Alvarado n'en fut instruit que quelques heures avant l'exécution ; elle lui fut confirmée par plusieurs témoins, entre autres par le prince acolhua Tecocoltzin, l'un des otages du roi Cacama (2) ; telle était, ajoutait-on, la confiance que les prêtres avaient dans le succès du complot, que des femmes employées au service du temple y tenaient d'avance des marmites avec des sauces toutes prêtes à recevoir des lambeaux de la chair des étrangers, dont elles espéraient se régaler dans un festin de

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 104. — *Macehualiztli*, c'est-à-dire, Mérite obtenu par le travail. Ce ballet était une danse sacrée, en actions de grâces au ciel pour les biens de la terre et de la vie. Il se dansait avec beaucoup de gravité, au chant des choristes, et les danseurs répondaient.

(2) Ramirez, Proceso de residencia contra Pedro de Alvarado, en la respuesta, etc., page 67. — Cervantes, Coronica de los Indios, ap. Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 66.

cannibales (1). Ces rapports, vrais ou faux, ne pouvaient manquer d'enflammer encore la colère des Espagnols. Si l'on en croit la déposition d'Alvarado lui-même (2), il serait allé au temple vers midi, et l'aspect des échafaudages l'aurait pleinement convaincu des desseins sacriléges de l'ennemi ; mais la vue de l'or dont la statue de Huitzilopochtli était couverte, le spectacle des princes et des seigneurs mexicains, ruisselant de bijoux et de pierreries, auraient suffi, en excitant sa cupidité, pour motiver la vengeance qu'il méditait.

Montézuma, ignorant ce qui se passait dans l'esprit de ses geôliers, lui envoya alors précisément un message, en l'engageant à se rendre au temple pour assister à l'exaltation de Huitzilopochtli (3). A en croire encore le témoignage d'Alvarado, le monarque, instruit, à son tour, des projets de vengeance du sacerdoce, et souhaitant, peut-être, en ce moment, mettre sa responsabilité à couvert du côté des Espagnols, l'aurait prévenu de se tenir sur ses gardes, les Mexicains ayant résolu de profiter de ce moment pour renverser les images chrétiennes. Vainement le capitaine l'aurait supplié d'interposer son autorité pour épargner aux Espagnols la douleur de voir commettre un pareil sacrilége, il s'y serait refusé constamment, en alléguant son impuissance (4). Quoi qu'il en soit, le fougueux castillan, moins entraîné par le sentiment religieux que par son avarice et le désir de mettre un terme aux complots de ses ennemis, s'achemina aussitôt vers le Cohuapantli, ne laissant au palais qu'un petit nombre d'hommes pour avoir l'œil sur les princes captifs. Se souvenant de l'effet produit naguère sur les populations par le massacre de Cholullan, il se persuada aisément qu'un châtiment analogue suffirait pour intimider la noblesse mexicaine et lui ôter toute velléité d'indépendance. C'é-

(1) Cervantes, Coronica de los Indios, ap. Torquemada, etc., ibid.
(2) Ramirez, Proceso de residencia, ibid.
(3) Torquemada, ibid. ut sup.
(4) Ramirez, ibid. ut sup.

tait un dessein de la dernière témérité ; il oubliait qu'à Cholullan la moitié des citoyens étaient partisans des Espagnols et qu'une armée amie pouvait, en quelques heures, voler à leur aide ; il oubliait le petit nombre actuel de ses soldats et l'immense supériorité numérique de ses adversaires. Mais dans ce moment critique il n'était sans doute pas aisé de prendre un autre parti, et il pensait, peut-être avec raison, qu'il valait mieux, pour sa sécurité, être l'agresseur que de se laisser attaquer le premier par ses ennemis.

Il était entre deux et trois heures de l'après-midi. Accompagné du reste de la garnison et des troupes alliées, il entra dans la cour du temple, dont il occupa avec soin les diverses issues. Tous étaient armés comme à l'ordinaire ; mais les Mexicains, accoutumés qu'ils étaient à ne les voir jamais sortir autrement, n'en conçurent aucune alarme. Le concours était considérable. Sur le point de monter au sanctuaire, le palanquin sacré venait de s'arrêter au pied de l'escalier. Cette vue acheva d'enflammer les Espagnols. Se glissant, les uns derrière les autres, dans la foule, ils attendaient avec impatience que le capitaine leur donnât le signal du combat. Tezacatl, chef des chanteurs, entonnait un hymne en l'honneur du dieu. En ce moment, l'un des soldats s'élance sur les deux premiers, et du tranchant de son épée leur fait tomber les deux mains ; un autre mutile celui qui faisait le personnage de Huitzilopochtli, un troisième tombe sur les musiciens, qui, debout sur les marches du teocalli, touchaient les instruments sacrés. Tlaxcaltèques et Castillans chargent alors avec une égale fureur la foule éperdue, taillant en pièces et massacrant sans pitié tous ceux qui se présentent sous le coup de leurs armes. Quelques-uns tentèrent un semblant de défense ; d'autres s'enfuirent vers les portes, où ils furent reçus sur les piques de leurs ennemis ; d'autres, enfin, escaladant les murs du temple ou cherchant un abri dans les chapelles voisines, périrent à coups de crosse ou d'arquebuse. Plus de mille cadavres jonchaient le pavé,

et le sang coulait par torrents, comme la pluie aux grandes averses de l'été (1). La fleur du sacerdoce et de la noblesse mexicaine succomba en peu d'heures dans ce carnage barbare, et c'est à peine si quelques-uns réussirent à s'échapper par-dessus les murs ou en se dérobant sous les cadavres sanglants de leurs frères.

Les Espagnols et leurs alliés, les ayant ensuite dépouillés de leurs ornements, se mirent en chemin pour leurs quartiers, chargés de butin. Mais cette terrible nouvelle s'était déjà propagée dans toute la ville, où elle avait répandu une profonde consternation. En ce jour de deuil, il n'était pas une famille illustre qui n'eût à pleurer un de ses membres. Bientôt à la douleur succéda la colère. Un prêtre du nom d'Acatl en donna le signal. « Aux armes, « Mexicains! s'écria-t-il, aux armes! Eh quoi! êtes-vous donc « sans cœur et ne saurez-vous vous saisir de vos boucliers pour « venger vos frères. » Sortant de leur stupeur, prêtres, nobles et plébéiens se levèrent aussitôt avec une égale furie, résolus, cette fois, à mourir jusqu'au dernier plutôt que de supporter plus longtemps ces étrangers et ces odieux Tlaxcaltèques, qui, depuis si longtemps, insultaient, par leur présence, à leurs sentiments les plus sacrés. Avant même que les Espagnols eussent eu le temps de gagner le palais d'Axayacatl, ils purent reconnaître à quel point l'indignation publique était excitée contre eux : des clameurs menaçantes les accueillirent à leur passage, et on leur lança une grêle de pierres et de flèches du haut des maisons voisines. Persuadés, toutefois, que ce mouvement ne pouvait durer, ils se livrèrent sans arrière-pensée à l'allégresse que leur causait leur facile victoire (2).

Mais ils avaient pris à peine quelques instants de repos, que le cri d'alarme retentit soudain sous les murs du quartier. Une mul-

(1) Manuscrit de l'an 1528, coll. Aubin. — Manuscrit de l'an 1576, même coll. — Sahagun, Hist. de la Nueva-España, lib. XII, cap. 20.

(2) Manuscrit de l'an 1576. — Sahagun, ibid. — Torquemada, ibid. ut sup.

titude furieuse, se précipitant par toutes les rues d'alentour, était près de les envahir. Les sentinelles n'eurent que le temps de rentrer, et Alvarado, ayant tenté une sortie, se vit repoussé avec une perte considérable de ses alliés, et trois Espagnols tués dans l'action. Il fallut se barricader au dedans; mais, à plusieurs reprises, les Mexicains s'efforcèrent d'escalader les murailles, ou de les miner en cherchant à incendier les édifices extérieurs. Une partie de l'enceinte croula sous la sape, et les magasins aux provisions furent livrés aux flammes. Un moment étonnés par le feu de l'artillerie, ils n'en revinrent ensuite que plus vigoureusement à la charge, sans être découragés des vides que le canon faisait dans leurs rangs. Ces attaques furibondes ne cessèrent qu'au coucher du soleil. Les Espagnols en profitèrent pour prendre quelque repos, après avoir mis ordre à la sécurité de la forteresse; les Mexicains, pour pleurer les victimes de la vengeance d'Alvarado, qu'ils enterrèrent ensuite dans la cour du grand temple et dans d'autres endroits de la ville.

Au lever du jour, ils recommencèrent le combat avec un redoublement de furie. Les assauts furent si multipliés et le nombre des ennemis qui se succédaient sans cesse était si effrayant, que les soldats de la garnison, épouvantés, supplièrent Montézuma de vouloir bien interposer son autorité en leur faveur (1). Dans cette extrémité, le monarque, comprenant que sa propre vie était en péril, accéda à leur demande; tout en leur reprochant avec sévérité d'être les premiers moteurs de ce désastre par leur peu de confiance en lui, il commanda à Itzquauhtzin, lieutenant royal de Tlatilolco, captif avec lui, de monter sur les murailles et de parler en son nom aux assaillants. Cette commission fut accueillie diversement par la foule : les uns, irrités de la conduite pusillanime de Montézuma, qu'ils accusaient d'être la cause des calami-

(1) Au dire de Sahagun, Alvarado, craignant que Montézuma ne s'entendît avec ses sujets, l'aurait de nouveau mis aux fers pour l'obliger apparemment à faire une démarche en sa faveur.

tés de la patrie, s'emportèrent avec colère contre lui et contre son ministre, en les accablant des plus sanglantes invectives ; le plus grand nombre, cependant, mû par un reste de respect pour la volonté de son roi, se mit en devoir d'obéir. Les premiers, après quelques nouveaux assauts, reconnaissant l'inutilité de leurs efforts, se retirèrent à leur tour ; mais ce fut pour entourer le palais d'ouvrages en circonvallation, de manière à empêcher qui que ce fût d'y entrer ou d'en sortir, dans le dessein d'affamer leurs ennemis (1).

Le siége se trouva ainsi transformé en blocus. En même temps les marchés où s'approvisionnaient les habitants ayant été interdits par ordre des chefs qui commandaient dans la ville, sans égard pour les illustres captifs renfermés avec les Espagnols, les vivres devinrent promptement d'une rareté extrême dans la garnison. Le fourrage manqua aux chevaux, et les communications avec l'aqueduc ayant été coupées, on fut obligé de creuser, dans l'enceinte de la forteresse, des puits d'où l'on tira une eau saumâtre et à peine potable. Si ce n'eût été de quelques officiers de la cour qui s'exposèrent aux plus grands dangers, leur détresse eût été terrible. Déjà deux chevaux s'étaient abattus, et le reste languissait tristement. Montézuma eut pitié de ses geôliers; il fit aviser secrètement le Cihuacohuatl, ministre de sa maison, ainsi que deux ou trois autres princes de sa famille, qui paraissaient incliner vers les étrangers, et qui se chargèrent d'introduire nuitamment des vivres frais et des fourrages dans la citadelle (2). Mais la haine vigilante des assiégeants en fit un crime à ces fidèles serviteurs : on massacra sans pitié tous les officiers convaincus d'être leurs affidés ou les exécuteurs de leurs ordres, et qu'on put arrêter soit par terre, soit par eau ; si l'on en croit les historiens du

(1) Sahagun, Hist., de N.-España, etc., lib. XII, cap. 21. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 66 et 67. — Gomara, Cronica, etc., cap. 129.

(2) Manuscrit en langue nahuatl de l'an 1528. — Manuscrit de l'an 1576, id. de la coll. Aubin. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 78.

temps, un grand nombre de seigneurs et plusieurs même des proches parents du monarque, ayant été saisis dans cette occasion, furent égorgés sans miséricorde par le commandement de Quauhtemotzin, son cousin (1), qui, dès les premiers moments de l'insurrection, en avait dirigé les mouvements. Cette conduite audacieuse ne laissa pas d'exciter un vif mécontentement dans la noblesse, amie du monarque, à laquelle parut se joindre alors cette portion des citoyens, adhérents des doctrines de Quetzalcohuatl ou des Espagnols, et, à plusieurs reprises, les deux partis se livrèrent des luttes sanglantes aux portes mêmes du palais. Ce fut là l'origine de la division qu'on vit surgir, à cette époque, entre les membres de la famille royale, et qui donna, bientôt après, naissance aux factions qui se disputèrent jusqu'à la fin la prépondérance dans Mexico.

De guerre lasse, les insurgés finirent, pour le moment, par laisser aux habitants de la forteresse la liberté de recevoir des provisions du dehors; mais on continua à surveiller avec attention tous les mouvements de la garnison. Pour la mettre hors d'état de s'échapper, on brisa les ponts en divers endroits, et les brigantins construits par Cortès furent réduits en cendres. Dans l'appréhension des événements qui pouvaient survenir, un grand nombre de familles illustres, attachées au service de la cour, s'empressèrent à leur tour de se retirer secrètement de la ville pour se dérober, dans les montagnes voisines, aux calamités qui menaçaient leur pays (2). Cette situation se prolongea vingt jours entiers, c'est-à-dire jusqu'au retour de Cortès. Dans l'intervalle, des courriers arrivèrent de Cempoallan porteurs de peintures et de dépêches pour Montézuma, annonçant le triomphe complet du général sur son rival. Dans l'espoir que sa présence mettrait

(1) Duran, Hist. Antig. de la Nueva-España, tome II, cap. 6. — Quauhtemotzin, dit Guatimozin par les Espagnols, était fils du dernier roi Ahuitzotl, et gendre de Montézuma dont il avait épousé une fille.

(2) Sahagun, Hist. gen., etc., lib. XII, cap. 21.

un terme aux hostilités actuelles de son peuple, le monarque se réjouit, dans son cœur, de cette nouvelle, quoiqu'il se gardât bien de manifester ce sentiment. Il s'empressa aussitôt de lui transmettre l'avis de ce qui se passait dans la capitale. Un courrier dépêché à Alvarado par Cortès courut de grands dangers en traversant la ville ; le capitaine, après avoir reçu les lettres de son chef, le lui renvoya en toute hâte, en le conjurant de presser son retour, s'il voulait encore le trouver vivant, ainsi que les autres Espagnols de la garnison (1).

Cependant Cortès, à sa sortie de Mexico, avait pris le chemin de Cholullan. Quelques nobles mexicains, qui l'avaient accompagné pour lui faire honneur, prirent alors congé de lui. Mais il eut le plaisir d'y trouver le capitaine Vélasquez de Léon qui lui amenait ses hommes. A une demi-lieue de cette ville, il rencontra ensuite des députés du sénat tlaxcaltèque qui venaient lui offrir leurs félicitations. Il passa avec eux dans la capitale de la république, où il fut admirablement reçu de tout le monde. Ayant demandé un secours de quatre mille hommes, on n'en put réunir que six cents (2) ; encore ceux-ci, effrayés de devoir se mesurer avec des Européens, ne tardèrent-ils pas à se débander. Ils se sentaient bien tout le courage nécessaire pour combattre les Mexicains qui étaient de leur race ; mais les coups qu'ils avaient reçus des Espagnols leur en avaient inspiré une trop haute idée pour qu'ils osassent se risquer, sans utilité, à affronter de nouveau de pareils adversaires. Cortès, satisfait, toutefois, d'avoir pu faire courir le bruit qu'il descendait accompagné d'une armée indigène, n'en continua pas moins sa marche sur Cempoallan. Quelques jours avant d'y arriver, il rencontra le père Olmedo qui lui rendit compte de l'inutilité de ses efforts auprès de Narvaez, tout en lui faisant part de ses succès parmi les soldats. Un peu plus

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 67.
(2) Id. ibid., cap. 63. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 115, 117.

loin, il trouva le soldat Tobillo, qu'il avait commissionné pour faire fabriquer les trois cents piques de Chinantla : ce fut lui qui apprit à ses compagnons à s'en servir, et, par ordre du général, tous se couvrirent alors de l'ichcahuipil (1), espèce de cotte de mailles mexicaine tissue en coton, et dont ils avaient été plus d'une fois à même d'éprouver la force et la résistance.

A dix lieues environ de la cité totonaque, Sandoval se joignit à lui avec soixante soldats de la garnison de la Véra-Cruz, au village de Tapanacuetla. Pendant sa marche, Cortès renvoya une seconde fois Olmedo pour réitérer ses propositions d'accommodement; mais Narvaez exigeait que Cortès et ses compagnons le reconnussent immédiatement comme gouverneur de la Nouvelle-Espagne, en vertu des pouvoirs qu'il tenait de Vélasquez : Cortès, de son côté, refusant de se soumettre à une autorité qui ne serait pas émanée directement du roi d'Espagne, sous la protection duquel s'était mise la colonie naissante, les négociations restèrent sans effet. Mais les communications qui s'établirent à cette occasion entre son armée et celle de Narvaez, où il avait beaucoup d'amis, lui donnèrent de grands avantages, en lui fournissant l'occasion de gagner, par des présents, plusieurs des officiers de son rival, d'en adoucir d'autres par l'air de modération qu'il affectait, et de les éblouir tous également par la vue des richesses dont ses soldats faisaient parade. A l'exception de ce chef et de quelques-unes de ses créatures, toute son armée penchait également pour un accommodement. Cette disposition irrita jusqu'à la fureur ce caractère violent; il mit à prix la tête de Cortès et celles de ses principaux officiers, et, ayant appris qu'il s'était avancé jusqu'à une lieue de Cempoallan, il regarda cette hardiesse comme une insulte qu'il fallait châtier sur-le-champ et marcha pour lui offrir la bataille.

(1) *Ichcahuipil*, écrit par les Espagnols *escaupil*, mot à mot jupon ou cotte de coton. C'était une arme défensive des Aztèques, en forme de cotte de mailles, d'un tissu si solide qu'il était à l'épreuve des flèches et souvent d'armes plus formidables.

Mais Cortès avait trop de talents et d'expérience pour combattre un ennemi si supérieur en nombre, sans se donner l'avantage de la situation : il laissa entre lui et Narvaez la rivière dite de Canoas, et vit de là l'approche de l'ennemi sans inquiétude. On était au commencement de la saison des pluies, qui tombaient déjà avec toute la violence qu'elles ont sous la zone torride. Les soldats de Narvaez, peu accoutumés aux travaux du service militaire et déjà plus ou moins énervés par leur séjour de Cempoallan, murmurèrent si hautement de ce qu'on les y exposait, à leur avis, sans nécessité, que leur général, cédant à leur impatience et rempli de mépris pour son ennemi, consentit à retourner dans cette ville. Le vieux prince des Totonaques, gardé à vue, dans son palais, par un corps d'Espagnols, vit avec surprise cette tactique, et, comparant avec malice sa négligence à la vigilance de son rival, il l'engagea à se tenir sur ses gardes. En effet, les mêmes circonstances qui le déterminèrent à cette démarche encouragèrent Cortès à tenter une entreprise qui lui permît de terminer la guerre d'un seul coup. Prévoyant que les soldats de Narvaez se livreraient naturellement au repos et que, jugeant de leurs adversaires par leur propre mollesse, ils se croiraient à l'abri d'une attaque par un temps si peu propre à une action, il se détermina à profiter de l'obscurité de la nuit, lorsque la surprise et la terreur compenseraient avantageusement l'infériorité du nombre.

Ses soldats entrèrent complétement dans ses vues. Il en forma trois petits corps et donna le commandement du premier à Sandoval, avec la mission périlleuse de s'emparer de l'artillerie placée au-devant du teocalli principal, où Narvaez avait établi ses quartiers. Cristoval de Olid fut chargé d'attaquer le temple et de soutenir Sandoval à la tête de la seconde division. Cortès conduisait la troisième, qui était la moins considérable, formant un corps de réserve destiné à se porter aux endroits où l'on aurait besoin de son secours. Le passage de la rivière, grossie par les pluies, offrit quelque difficulté, et deux hommes s'y noyèrent. On s'a-

vança ensuite dans un profond silence, chaque soldat étant armé d'une épée, d'un poignard et d'une pique de Chinantla. Dans sa négligence présomptueuse, Narvaez n'avait laissé que deux sentinelles pour veiller sur les mouvements de l'ennemi : l'une fut saisie par l'avant-garde de Cortès, l'autre s'échappa et arriva à temps pour donner à Narvaez tout le loisir de se préparer à recevoir l'ennemi. Mais son aveuglement lui fit perdre ces moments précieux ; il taxa la sentinelle de lâcheté et traita de chimère l'avis qu'elle lui donnait, n'imaginant pas que Cortès osât venir l'attaquer avec si peu de forces. Les cris des assaillants le convainquirent, mais trop tard, que le danger était réel. La promptitude de l'attaque fut telle, que la division de Sandoval, après avoir essuyé un seul coup de canon, s'empara de l'artillerie et commença son approche sur le teocalli. Narvaez, dont la bravoure égalait la présomption, s'arme en hâte et, par son exemple, anime ses soldats au combat. Olid s'avance pour soutenir ses compagnons, et Cortès lui-même, gagnant les devants, presse l'attaque avec une nouvelle vigueur. Son petit corps, serrant ses rangs et présentant un front impénétrable, renverse tout devant lui. Il eut bientôt gagné les portes du teocalli, et il combattait pour s'en rendre maître, lorsque, un soldat ayant mis le feu au toit du sanctuaire, Narvaez se vit obligé d'en sortir. Au premier choc, ayant eu un œil crevé par un coup de pique, il fut renversé par terre et mis aux fers ; après quoi, on ne tarda pas à le transporter à la Véra-Cruz.

Des cris de victoire retentirent aussitôt. Ceux qui avaient accompagné Narvaez dans sa sortie commençaient à se rendre. La terreur et la confusion gagnèrent ceux qui se défendaient encore dans les autres édifices du temple. L'obscurité était si grande, qu'ils ne pouvaient distinguer les amis des ennemis ; leur propre artillerie était tournée contre eux. De quelque côté qu'ils jetassent les yeux, les lucioles qui abondent dans ce climat chaud et humide, et qui brillaient en volant dans la nuit, paraissaient à leur imagination effrayée autant d'ennemis avançant contre eux

avec les mèches de leurs arquebuses allumées. Après une courte résistance, les soldats obligèrent leurs chefs à capituler, et, avant le jour, tous avaient mis bas les armes et s'étaient soumis à leur vainqueur.

Une victoire si complète était d'autant plus heureuse qu'elle n'avait presque point coûté de sang. Cortès n'avait eu que deux hommes de tués, et du côté de Narvaez on n'avait perdu que deux officiers et quinze soldats. Le vainqueur traita les vaincus en amis et en compatriotes; il leur donna le choix ou d'être renvoyés directement à Cuba ou d'entrer à son service pour partager sa fortune aux mêmes conditions que ses anciens soldats. Cette dernière offre, secondée de quelques présents et de beaucoup de promesses, flatta tellement les espérances romanesques qui avaient déterminé ces aventuriers à s'engager avec Narvaez, qu'elle fut acceptée de tous ses soldats, à l'exception d'un petit nombre de ses plus zélés partisans, et que tous, à l'envi, protestèrent d'une fidélité inviolable à un général qui venait de donner des preuves si éclatantes de son habileté à commander (1). C'est ainsi que, par une suite de circonstances aussi heureuses qu'extraordinaires, Cortès échappa à une perte inévitable et se vit, au moment où il pouvait s'y attendre le moins, à la tête d'une armée de mille Espagnols, prêts à le suivre partout où il voudrait les conduire. En considérant la facilité avec laquelle il obtint cette grande victoire, ainsi que la promptitude et l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaez se rangèrent sous les drapeaux de son rival, on ne peut guère s'empêcher, dit ici Robertson (2), d'attribuer ces événements aux intrigues de Cortès autant qu'à ses armes, et à la trahison des compagnons de Narvaez autant qu'à la valeur de son ennemi.

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 125 et suiv. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., de cap. 110 à 125. — Gomara, Cronica, etc., cap. 121. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 9, cap. 18.

(2) Hist. of America, book V.

La nouvelle s'en répandit promptement dans tout le pays. Tlacochcalcatl, accompagné d'un grand nombre de seigneurs totonaques, accourut le premier pour féliciter le vainqueur; tous portaient à la main des bouquets et des guirlandes de fleurs dont ils lui firent hommage, ainsi qu'aux officiers qu'ils connaissaient. Sur la demande de Cortès, il fit peindre aussitôt les détails de l'action et l'envoya à Montézuma, et avec les courriers cempoaltèques repartit un soldat espagnol porteur des dépêches du général pour Alvarado. Malgré les instances du vieux prince, qui le priait de prendre chez lui ses quartiers, il donna la préférence à sa nièce doña Catalina, jeune princesse d'une grande beauté qui lui avait été offerte à son premier séjour à Cempoallan et dont l'habitation offrait plus de sécurité. Sur ces entrefaites, le soldat Barrientos arriva avec les deux mille Chinantecas qu'il avait demandés : leur présence, quoique inutile actuellement, n'en servait pas moins les desseins de Cortès; car elle acheva de dissiper la rancune que les compagnons de Narvaez conservaient de leur défaite, en les convainquant de la réalité de la puissance qu'il exerçait sur les régions de la Nouvelle-Espagne (1).

Dans l'espoir d'opposer à ces sentiments une diversion plus puissante, il organisa une nouvelle expédition pour la province de Coatzacualco, où il avait jeté ses vues d'une manière particulière pour l'établissement d'une colonie; il en confia le soin à Diego de Ordaz, et Vélasquez de Léon fut chargé d'un commandement semblable pour la province de Panuco, dans le Cuextlan. Il se disposait, d'un autre côté, à transférer la colonie de la Véra-Cruz dans une localité plus rapprochée de la côte de Chalchiuhcuecan, lorsque le retour du courrier qu'il avait envoyé à Mexico lui apporta les nouvelles terribles des événements de cette capitale et changea subitement tous ses plans. Le danger lui parut assez pressant pour n'admettre ni délibération ni délai. Ayant

1 Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 123.

laissé cent hommes pour la garnison de la Véra-Cruz, avec des ordres concernant les navires qui pourraient aborder au port, il partit aussitôt de Cempoallan avec toutes ses forces. Malgré ces précautions, son arrière-garde souffrit beaucoup de la disette de vivres jusqu'à Tlaxcallan ; mais, dans cette ville, ils furent abondamment pourvus de ce qui leur était nécessaire, et Cortès trouva dans les Tlaxcaltèques des alliés non moins fidèles qu'auparavant. Il prit, en arrivant, ses quartiers au palais de Mexixcatzin, son ami. Il y reçut, avec les félicitations de la seigneurie, les offres les plus chaleureuses de son dévouement et de ses services : on le pria de disposer de ses troupes comme il l'entendait et d'emmener avec lui, à Tenochtitlan, le nombre qu'il jugeait convenable ; car, du moment qu'il s'agissait de marcher contre les Mexicains, la nation s'armait spontanément et se trouvait capable des plus généreux sacrifices.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Séjour de Cortès à Tlaxcallan. Il passe la revue de ses soldats. Il se remet en route vers Mexico. Il entre dans les terres d'Acolhuacan. Attitude hostile des populations. Son arrivée à Tetzcuco. Description de cette ville. Cortès est reçu par le prince Ixtlilxochitl. Il rentre dans Mexico. Hostilité des habitants. Orgueil et imprudence de Cortès. Sa conduite grossière avec Montézuma. Humiliation de ce prince. Son frère Cuitlahuatl est remis en liberté. Il se met à la tête de l'insurrection. Soulèvement des Mexicains. Ils attaquent de nouveau le quartier espagnol. Combats sanglants dans les rues. Un Espagnol sacrifié au grand temple. Cortès s'empare du teocalli et met le feu aux sanctuaires. Danger qu'il court. Énergie des Mexicains. Nouveaux combats. Nouvelles discordes dans la noblesse. Fausse espérance d'armistice. Danger des Espagnols. Montézuma est prié d'intervenir. Sa résistance. Il se montre aux Mexicains. Il est blessé par ses sujets. Ses derniers moments suivant les Espagnols. Tours roulantes dirigées contre les Mexicains Détresse des Espagnols. Cortès assemble son conseil. Il prend la résolution de faire mourir Montézuma, ainsi que ses officiers. Supplice du monarque. Son cadavre est repoussé par les Mexicains. Ses funérailles. Éloge de Montézuma II. Les Espagnols prennent la résolution d'abandonner Mexico durant la nuit. Massacre des princes et de Cacama, roi d'Acolhuacan. Commencement de la marche de l'armée. Elle est découverte. Attaque terrible des Mexicains au passage des canaux. Grand carnage des Espagnols. Ils réussissent à gagner la terre ferme. Leurs pertes immenses. Ils sont secourus par les Othomis des villages voisins. Continuation de la retraite. Conduite admirable de Cortès.

Pendant son séjour à Tlaxcallan, Cortès chercha à s'instruire des particularités qui avaient pu porter les Mexicains à prendre les armes contre Alvarado ; mais il ne put tirer des Tlaxcaltèques que des accusations vagues contre Montézuma, qu'ils travaillèrent

constamment à desservir auprès de lui. Elles ne laissèrent pas d'exercer une impression fâcheuse sur son esprit, et sa conduite ne s'en ressentit que trop à son retour à Mexico : c'est dans cette disposition qu'il envoya devant lui le père Olmedo pour annoncer son retour à ce prince et pour lui exprimer le regret qu'il éprouvait qu'il eût manqué sitôt à sa parole, en laissant maltraiter par ses sujets le peu de chrétiens qu'il avait placés sous sa protection royale (1). Il passa ensuite toutes ses forces en revue ; il trouva avec orgueil qu'il avait mille hommes de pied et cent chevaux : l'infanterie comptait cent arquebuses et autant d'arbalétriers, tous parfaitement équipés. Il emmenait, en outre, un nouveau corps de soldats cempoaltèques, et, sur sa demande, la république lui fournit deux mille Tlaxcaltèques. Après quatre jours de repos, Cortès se remit en marche, prenant cette fois la route de Tetzcuco par Calpulalpan. Il fallait de nouveau passer la Cordillère ; mais, en arrivant sur le territoire des Acolhuas, il reconnut que la haine qu'on portait au nom espagnol depuis la fatale journée du massacre ne s'était pas seulement bornée à la métropole. Les principaux habitants des villes par lesquelles il passa les avaient abandonnées ; aucune personne de marque ne se présenta pour le recevoir avec les témoignages de respect qu'on lui avait donnés jusqu'alors. Ses troupes ne trouvèrent aucunes provisions préparées à l'avance, et celles qu'elles demandèrent ne leur étaient accordées que de mauvaise grâce : quoique rien ne s'opposât à leur marche, la solitude et le silence qui régnaient partout, la réserve avec laquelle le peuple paraissait éviter tout commerce avec les Espagnols, étaient bien propres à l'alarmer (2).

C'est ainsi qu'il arriva à l'entrée des faubourgs de Tetzcuco. Malgré les désordres qui avaient suivi la mort de Nezahualpilli,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 67.
(2) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 132.

cette capitale était encore, à cette époque, la plus vaste et la plus peuplée des cités de l'Anahuac (1). Fondée à une courte distance du lac, elle comprenait, dans son enceinte, plusieurs autres villes, aujourd'hui éloignées de la ville moderne à une distance de deux ou trois lieues ; elle était partagée en six quartiers principaux, et ses rues, tirées au cordeau, s'étendaient à perte de vue, offrant un assemblage riant de jardins et de palais dont la majesté était rehaussée par les terrasses où ils étaient assis. Moins resserrés que ceux de Mexico, auxquels l'espace manquait souvent au milieu des eaux, ils étalaient à leur aise les splendeurs de leur architecture entre les fleurs et la verdure dont ils étaient environnés. Nous avons parlé ailleurs des édifices affectés à la résidence royale : chacun des monarques acolhuas s'était plu à les accroître et à les enrichir, à l'envi, des chefs-d'œuvre de l'art national, et, si l'on en croit les descriptions pompeuses des historiens de Tetzcuco, les palais mêmes de Montézuma se seraient effacés devant la magnificence de ceux de Nezahualcoyotl et de Nezahualpilli. Le Hueytecpan ou Palais-Vieux, résidence du premier, occupait, avec ses vastes dépendances, le bord du lac, qu'il commandait du haut de sa triple terrasse. Aujourd'hui il n'en reste plus que des ruines et la trace de ses jardins, reconnaissables à plusieurs grands bassins ombragés de hauts cyprès et de cèdres.

Le palais de Nezahualpilli, situé au nord de la ville, n'était pas aussi étendu que celui de son père ; mais il présentait, au rapport des historiens, une architecture plus imposante et plus noble. De tous ces édifices tant vantés des princes acolhuas, les plus célèbres cependant étaient ceux de Tetzcutzinco, dont les débris, dominant au loin le lac et la vallée de Tenochtitlan, couvrent le

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. III, cap. 27. — Cet écrivain donne comme certain que cette ville avait alors cent quarante mille maisons. Ixtlilxochitl dit, d'un autre côté, qu'au temps de la conquête cette capitale avait déjà perdu la moitié de sa population depuis la mort de Nezahualpilli, et qu'elle était sur son déclin. (Hist. des Chichimèques, tom. I, chap. 41.)

sommet d'une colline abrupte, à deux lieues à l'est de Tetzcuco. Ces débris suffiraient à eux seuls pour attester la puissance des monarques qui les édifièrent. Des canaux souterrains taillés dans le roc et de grands aqueducs y amenaient des eaux limpides et abondantes, et l'un d'eux, resté debout comme celui de Chapultepec, continue à alimenter la petite ville qui a succédé à cette grande métropole. Les temples, sans être aussi multipliés qu'à Mexico, n'étaient pas moins somptueux ; ils étaient tout aussi richement dotés, et l'histoire assure que celui de Tetzcatlipoca l'emportait par sa grandeur sur celui de Huitzilopochtli à Tenochtitlan (1); celui de Tetzcutzinco passait pour une des merveilles du monde américain, et ses magnifiques escaliers de porphyre faisaient encore l'admiration des Espagnols et des indigènes, plus de cent ans après la conquête (2). Les compagnons de Cortès, tout occupés de Mexico qui était alors le but principal de leurs opérations et de leurs espérances, négligèrent Tetzcuco à qui Montézuma venait d'enlever son importance politique ; mais ce qu'on en sait encore suffit pour nous convaincre qu'elle ne le cédait en rien à sa rivale. Ainsi qu'autrefois Tollan, elle continuait d'être le séjour des arts et des lumières. Sa cour était la plus polie de l'Anahuac, le rendez-vous des savants et des philosophes ; elle était célèbre au loin par ses écoles et ses universités, où l'on enseignait toutes les lettres humaines, sacrées et profanes, où les princes et les rois envoyaient de toutes parts leurs fils pour apprendre à parler le nahuatl le plus élégant et le plus pur (3). Aujourd'hui, de la belle capitale des Acolhuas, il ne reste plus qu'une petite ville qui porte son nom ; mais les murs gigantesques de ses palais, les sta-

(1) Torquemada, ibid.

(2) Davila Padilla, Hist. de la prov. de Santiago de Mexico, etc., lib. II, cap. 81. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, cap. 82.

(3) Tetzcuco, dit Boturini, donde los Señores de la tierra embiaban a sus hijos para aprendes lo mas pulido de la lengua nahuatl, la Poesia, Filosophia Moral, la Theologia gentilica, la Astronomia, Medicina, y la Historia, etc. (Idea de una nueva Historia, etc., pag. 142.)

tues mutilées, à demi enfoncés dans le sol, les blocs énormes de basalte et de porphyre sculptés, épars dans les champs de Tetzcuco, rappellent encore le souvenir de sa puissance antique.

Dans l'accueil qu'elle fit à Cortès, on aurait pu lire peut-être le présage de sa destinée future; ses rues étaient silencieuses et désertes, et une grande partie de la noblesse s'était retirée à la nouvelle de son arrivée, emmenant avec elle tous ceux des enfants légitimes de Nezahualpilli qui n'étaient pas prisonniers avec Montézuma. Il n'y était resté qu'Ixtlilxochitl avec quelques seigneurs dévoués à son parti : fidèle à la voie que son ambition lui avait tracée, il se présenta seul pour recevoir le général et le conduisit avec honneur au palais de ses ancêtres. Il ne lui cacha rien de ce qui s'était passé à Mexico, et le prévint qu'à Tetzcuco même on était vivement irrité contre les Espagnols, parce qu'il y avait dans cette ville un grand nombre de parents et d'alliés de ceux qu'Alvarado avait fait périr (1). Cortès demeura quatre jours avec Ixtlilxochitl. Durant cet intervalle, il eut des nouvelles des assiégés par deux soldats : ils arrivèrent en canot et lui dirent qu'il y avait treize jours que tout combat avait cessé; aussi concevait-on l'espoir, depuis l'arrivée du père Olmedo, que la présence de Cortès achèverait de calmer les esprits et mettrait fin aux hostilités.

Sur cette communication, le général se rassura. On se remit en marche, en suivant le contour septentrional du lac jusqu'à la petite ville de Tepeyacac que l'on trouva déserte. On y passa la nuit, et le lendemain, jour de la Saint-Jean, 24 juin 1520, l'armée fit son entrée dans Mexico. Les rues étaient calmes et silencieuses, encore plus que la première fois; mais au milieu de cette tranquillité apparente on découvrait des indices précurseurs de quelque nouvelle tempête. Les ponts étaient enlevés ou endommagés en plusieurs endroits, et quelques habitants, debout aux portes de leurs maisons, faisaient entendre sourdement des paroles de me-

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 88.

nace ; ils étaient convenus, cependant, de ne point se montrer et de laisser les Espagnols entrer dans la ville, sans faire aucune manifestation ni de guerre ni d'amitié (1).

Personne ne vint donc au-devant d'eux comme la première fois, mais ils arrivèrent sans obstacle sous les murs du palais d'Axayacatl. Il était midi. On peut aisément s'imaginer avec quels transports ils furent reçus de leurs compatriotes ; ceux-ci s'abandonnèrent à toute leur allégresse, et célébrèrent leur arrivée par de nombreuses salves d'artillerie. Ils se voyaient, en effet, délivrés d'un danger pressant et se croyaient en état de braver désormais toute la fureur de la nation mexicaine. Cortès partageait leurs espérances. Il n'en fit pas moins, en arrivant, de durs reproches à Alvarado sur l'imprudence de sa conduite ; mais celui-ci était un officier de famille et de valeur, également estimé des Espagnols et de leurs alliés, et le général, jugeant d'avance les services qu'il était à même de rendre dans les conjonctures délicates où il prévoyait qu'on allait se trouver, se contenta de cette réprimande qu'il lui fit devant ses principaux officiers. Ayant ensuite réuni le reste de la garnison, il parla de la situation, disant qu'il oubliait le passé, pour ne penser qu'au présent, et exhorta tout le monde à lui obéir et à lui montrer le même attachement qu'auparavant. Après avoir pris ses mesures pour la sécurité de la place, trouvant, cependant, que le palais était hors d'état de loger tout son monde, il en envoya une partie dans les édifices du Cohuapantli. C'était un excellent prétexte pour occuper cette forteresse formidable, surtout dans la prévision des événements à venir.

Quoique ébloui par les succès qu'il avait obtenus sur Narvaez et par la rapidité avec laquelle il avait réduit auparavant les Mexicains sous sa puissance, il n'en était que plus irrité contre eux, en voyant les tentatives qu'ils avaient faites pour la secouer et la contenance menaçante qu'ils avaient gardée. Se laissant al-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 67 et 68.

ler aux incitations haineuses des Tlaxcaltèques qui accusaient ouvertement Montézuma d'avoir été le moteur secret de tous les troubles, et oubliant les services réels que ce prince lui avait rendus, il cessa, dans un accès de mauvaise humeur, d'agir avec la prudence et l'attention qui lui étaient ordinaires. A la nouvelle de son arrivée, le monarque s'était soigneusement informé de sa santé auprès du père Olmedo et, dans l'intention de le calmer, il lui fit dire qu'il lui ferait présent d'un cheval d'or massif, en souvenir de ses exploits. Il attendait impatiemment sa visite, et son orgueil, en ce moment, en eût été flatté plus que jamais. Mais les heures se passèrent sans que le général se montrât ; Montézuma en était profondément humilié, et plusieurs de ceux qui l'entouraient, dans l'espoir de le décider à se déclarer tout à fait contre eux, profitèrent de cette occasion pour lui faire sentir toute la folie de la condescendance qu'il avait montrée à ces étrangers, aux dépens de sa dignité. Le roi s'y refusa toutefois, comptant le voir arriver avant la fin du jour. Cette simple prévenance aurait suffi pour cicatriser encore la blessure que chaque instant de retard rendait plus saignante et, de l'aveu de Cortès lui-même (1), elle aurait probablement empêché la catastrophe dont les conséquences furent si fatales.

Mais, dans son impatience, Cortès s'en prenait à Montézuma de toutes les contrariétés qu'il éprouvait; elle s'accrut lorsqu'il vit que la journée se passait sans que les Mexicains fissent mine de vouloir montrer leur soumission, en apportant des vivres pour l'armée, dont l'augmentation nécessitait alors des approvisionnements beaucoup plus considérables. De son côté, le monarque, froissé de la négligence dont il était l'objet, finit par lui envoyer quelques-uns de ses serviteurs requérant une entrevue. Cortès, manquant alors aux ménagements les plus ordinaires dont il avait été naguère si jaloux lui-même pour la personne de Mon-

(1) Torquemada, ibid.

tézuma, et quittant le masque sous lequel il avait jusque-là dérobé la fougue de son caractère, s'écria rudement : «Qu'ai-je donc « affaire avec ce chien de roi qui nous laisse ainsi mourir de faim « devant ses yeux ! » Ce fut au tour de ses officiers à le reprendre alors et à le supplier de parler avec plus de respect d'un prince qui, d'un mot, pouvait encore soulever ses sujets et faire écraser ses adversaires dans leur forteresse. Ces paroles ne firent qu'exciter davantage sa mauvaise humeur. « Est-ce que ce chien, « reprit-il avec amertume, en appuyant sur cette épithète gros- « sière, n'a pas cherché également à nous trahir dans ses commu- « nications avec Narvaez et ne laisse-t-il pas ses marchés fermés « maintenant pour nous faire mourir de faim? Allez, ajouta-t-il « ensuite avec emportement en s'adressant aux seigneurs mexi- « cains que le monarque lui avait députés, allez dire à votre « maître et à son peuple qu'ils ouvrent les marchés ; autrement, « j'irai les ouvrir moi-même à leurs dépens ! »

Ceux-ci n'avaient rien perdu de ces paroles violentes. Captifs depuis plus de six mois avec leur souverain, ils avaient appris suffisamment d'espagnol par leur commerce continuel avec leurs geôliers, pour comprendre en partie leur langue : au défaut même de l'intelligence des mots, le ton et les gestes du général en avaient dit assez. Sans rien répondre, ils retournèrent silencieusement auprès de leur maître ; mais leur indignation éclata dans le compte qu'ils lui rendirent de leur entrevue (1). Tous les discours de Montézuma eussent été inutiles en ce moment pour apaiser leur ressentiment et ne les eussent pas empêchés de demander vengeance contre ces étrangers qui abusaient à ce point de l'hospitalité, en avilissant à la fois la nation ainsi que son roi. On ne dit pas comment le monarque reçut cette communication ; mais les Espagnols ne tardèrent pas à s'apercevoir combien il en était troublé. Aussi, lorsque Cortès, poussé à bout et ne voyant aucun

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 126. — Gomara, Cronica, etc., cap. 105. — Torquemada, ibid. ut sup.

moyen d'obtenir les vivres qu'il voulait pour son armée, envoya, une heure après, prier Montézuma de donner des ordres pour faire ouvrir les marchés : « Eh, comment me ferai-je obéir maintenant, « répondit le roi avec hauteur, puisque je suis prisonnier entre « ses mains, et que ceux que je pourrais déléguer à ma place sont « captifs avec moi ! »

Cette fois, Cortès se laissa prendre au piége, si c'en était un. Il promit de laisser sortir de la forteresse celui des chefs que le roi voudrait lui désigner, et Montézuma envoya aussitôt son frère Cuitlahuatl pour intimer aux syndics de la place de Tlatilolco l'ordre de faire venir des vivres et des fourrages au palais. S'il lui donna d'autres instructions, on ne saurait le dire, mais il paraît bien certain que Cuitlahuatl se sépara de son frère avec la détermination bien arrêtée de lui désobéir en ce qui concernait les Espagnols et d'agir uniquement dans l'intérêt de la couronne et du peuple mexicain (1).

Cuitlahuatl avait la dignité de Tlacochcalcatl ou généralissime des troupes du royaume; il y joignait, comme de coutume, la charge du grand prêtre de Huitzilopochtli, ce qui lui donnait une grande importance dans les affaires de l'État. Le lecteur peut se souvenir que c'était lui qui, dans le conseil, s'était déclaré si constamment l'adversaire des étrangers et qui n'avait cessé d'engager Montézuma à les chasser par la force des armes. Après la conduite insolente de Cortès, le monarque avait dû se convaincre qu'il n'y avait plus de ménagement à garder, et il connaissait probablement trop bien le caractère de son frère pour faire choix de lui dans cette occasion, autrement que dans le dessein de l'opposer aux Espagnols. Au moment où il allait sortir de la forteresse, le général lui recommanda avec hauteur de veiller à ce que ses ordres fussent remplis par rapport à l'approvisionnement des marchés. L'interprète traduisit cette recommandation sans y

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 68.

ajouter, toutefois, les propos injurieux qui l'avaient accompagnée en espagnol ; mais le prince culhua les avait compris suffisamment, et sans lui répondre il se hâta de quitter le palais pour se joindre aux défenseurs de son pays. La noblesse et l'armée accueillirent sa présence avec des transports de joie, et leurs regards se tournèrent aussitôt sur lui comme sur leur chef naturel. Avec la décision et la fermeté qui le caractérisaient, il travailla toute la nuit, d'accord avec Quauhtemotzin, à mettre la ville sur le pied de guerre, et dès le matin du jour suivant les hostilités commencèrent au moment où les Espagnols s'y attendaient le moins.

Au lever du soleil, Antonio del Rio était monté à cheval, porteur des dépêches de Cortès pour la Véra-Cruz ; elles annonçaient que Mexico était rentré dans l'ordre et qu'on ne tarderait pas à étouffer entièrement les dispositions hostiles des habitants. Mais comme il arrivait sur la place de Tlatiloleo, comptant continuer son chemin par la chaussée de Tepeyacac, il se vit entouré tout à coup d'une foule furieuse et menaçante. Levant les yeux, il vit les rues remplies de gens armés ; tournant bride alors et piquant des deux, il n'eut que le temps de s'enfuir, se faisant jour à coups d'épée dans la foule, et, sous une pluie de projectiles de toute sorte, il arriva à la forteresse, où il donna aussitôt l'alarme.

Cortès, sans croire encore à un danger imminent, envoya reconnaître les environs. Déjà les ponts étaient levés en plusieurs endroits et les terrasses se couvraient d'hommes dont l'attitude n'était rien moins que rassurante. Le lendemain, dans la prévision des événements, deux Espagnols, Ojeda et Marquez, sortirent aux provisions avec une troupe de Tlaxcaltèques; mais, après une course inutile dont ils ne rapportèrent que des bruits et des présages également menaçants, ils crurent prudent de rentrer : un des soldats tlaxcaltèques qui les accompagnaient les ramena à travers un dédale de ruelles inextricables où ils se seraient inévitablement égarés sans lui. Un prêtre d'un rang élevé courait devant eux, les cheveux épars, poussant des cris de fureur et

cherchant à ameuter la populace. Les rues et les terrasses se remplissaient de monde, et une clameur confuse régnait par toute la ville. Dans ce moment, les sentinelles en faction sur la plateforme du grand teocalli donnèrent à leur tour l'alarme. Sur le rapport de Marquez et d'Ojeda qui venaient d'arriver, Cortès, voulant montrer aux insurgés qu'il était préparé à toute éventualité, fit une sortie à la tête de quatre cents hommes, moitié Espagnols, moitié Tlaxcaltèques, tandis que le reste prenait les armes. Mais les Mexicains soutinrent le choc sans s'ébranler, et, malgré leurs pertes, ils continuèrent jusqu'à la nuit à braver avec un courage inouï les rudes épées des Castillans. Cortès, ayant mis le feu à quelques maisons, retourna alors au quartier sans avoir perdu un seul Espagnol, mais bien convaincu, désormais, que ce qu'il avait pris pour une simple échauffourée n'allait pas tarder à se changer en une guerre cruelle.

Les Mexicains furent les premiers à recommencer l'attaque. Au point du jour, d'aussi loin que les Espagnols pouvaient porter leurs regards du sommet de la forteresse, ils reconnurent leurs bataillons s'avançant en bon ordre avec tout l'éclat de la pompe guerrière par les diverses rues qui aboutissaient au quartier. Sur les tours et sur les terrasses on ne découvrait que des ennemis brandissant leurs arcs et agitant leurs frondes. Un sifflement prolongé, accompagné de hideux hurlements, donna le signal, et les pierres aussitôt volèrent de toutes parts, lancées par tant de mains à la fois, qu'il paraissait que ce fût une tempête : aux pierres succédèrent les flèches, et ce fut en quantités si considérables, que l'air en était obscurci et qu'elles recouvraient littéralement le sol en dedans et au dehors de la forteresse (1). Mais, pendant qu'une vive arquebusade les débarrassait par le haut, Ordaz sortait avec deux cents hommes et les menait au pas de charge contre les insurgés de la rue. Les Mexicains firent sem-

(1) Ojeda, ap. Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 68.

blant de fuir pour les éloigner du quartier ; tout à coup les Espagnols se virent environnés d'ennemis qui les pressaient de tous les côtés, mais c'était avec un tel désordre et leur nombre était si grand, qu'ils s'embarrassaient mutuellement. Cependant les projectiles de toute espèce ne cessaient de pleuvoir du haut des édifices voisins, et la troupe d'Ordaz était exposée à un danger extrême : sa valeur et son habileté la ramenèrent avec une perte de huit hommes sous les murs de la forteresse, après avoir fait un grand carnage parmi les Mexicains.

Mais c'est à peine si ceux-ci s'apercevaient de leurs pertes : ils continuèrent à s'avancer dans l'intention de donner l'assaut à la citadelle. Leur multitude et leur courage étaient bien capables d'inspirer de l'effroi. On les laissa s'approcher suffisamment ; soudain le canon tonna et les décharges formidables de l'artillerie allèrent balayer au loin leurs rangs, enlevant par centaines les guerriers à côté de leurs frères épouvantés. Cette sanglante destruction fut suivie d'un moment d'hésitation et de trouble ; mais une seconde et une troisième volée leur apprirent à braver encore ce premier saisissement. Ils revinrent à la charge et s'élevant les uns sur les autres, ils s'efforçaient de mettre le feu aux édifices les plus rapprochés de l'enceinte : l'incendie gagna un des principaux bâtiments du palais, et Cortès ne réussit à l'éteindre qu'en l'ensevelissant sous les décombres de la muraille. Pour défendre la brèche qu'il venait d'y faire lui-même, il fallut y transporter le canon ; mais ses ravages ne ralentissaient rien de l'impétuosité des Mexicains. De nombreux assaillants se précipitaient pour occuper la place des morts, et, périssant à leur tour, ils étaient remplacés par d'autres aussi intrépides et aussi avides de vengeance.

La nuit sépara enfin les combattants. Mais le bruit qui courut que les Mexicains se préparaient à attaquer les Espagnols durant les ténèbres, contre leur ordinaire, les tint sur le qui-vive et les empêcha de goûter le repos ; ils en profitèrent cependant pour

remettre la muraille en état de défense et prendre leurs mesures pour attendre les événements du lendemain. Cortès se disposa à faire une sortie qui pût ou forcer l'ennemi d'abandonner son entreprise ou l'obliger d'en venir à quelque accommodement. Afin de ne pas exposer les chevaux aux projectiles de l'ennemi, il laissa au quartier la plus grande partie de la cavalerie, ne prenant avec lui que cent quarante arquebusiers et arbalétriers, et, suivi de quelques pièces de campagne, il donna avec furie sur les Mexicains qui avaient recommencé l'attaque. Il parcourut toute la rue et la chaussée de Tlacepan jusqu'à l'entrée de cette capitale, balayant devant lui tout ce qui osait se présenter, et incendiant à mesure les maisons sur sa route. Il aurait pu, dès lors, se fortifier dans cette ville et s'y préparer une retraite, retourner à Mexico et en sortir ensuite, emmenant avec lui son monde et emportant ses trésors. Mais trop rempli de confiance en lui-même, et ne doutant pas qu'il ne vînt aisément à bout de l'insurrection, il négligea cette occasion, la seule porte de salut qui dût s'offrir à lui durant cette guerre. Il ne tarda pas à regretter son imprudence.

En rentrant dans Mexico, il trouva les ennemis mieux préparés, ce semble, qu'auparavant et en état de lui opposer de nouvelles forces. Leurs essaims s'élançaient de toutes parts, comme des abeilles, des maisons et des canaux couverts de barques, tombant sur les Espagnols, autour desquels ils se multipliaient avec une effrayante rapidité. Si, dans les lieux ouverts, ils étaient incapables de résister à la supériorité de la discipline et des armes européennes, partout ailleurs, où le rapprochement des maisons, le voisinage des canaux et la rupture des ponts présentaient un obstacle à leurs adversaires, ils reprenaient leurs avantages et faisaient pleuvoir sur eux des masses de flèches et de pierres. Cortès eut la plus grande peine à regagner la forteresse. Déjà il faisait nuit, et, en ne le voyant pas revenir, ses compagnons s'inquiétaient de sa longue absence. Tous

sentaient également qu'il était l'espoir de l'armée. Enfin il parut, et sa vue ranima leur confiance ; mais ses soldats étaient couverts de blessures, sans en excepter un seul ; deux pièces de canon avaient été enlevées par l'ennemi et jetées au fond de l'eau. Un homme à cheval avait été tué, et un second, ayant été pris vivant, gravissait en ce moment les degrés du teocalli, où on eut la douleur de le voir tomber sous le couteau du sacrificateur. Cette scène lugubre remplit tous les Espagnols d'épouvante ; ils étaient si rapprochés du grand temple, qu'ils pouvaient discerner ses traits contractés par l'angoisse, et, sans le bruit infernal des instruments de guerre, ils eussent été capables d'entendre ses gémissements (1).

Depuis que le soin de leur sécurité avait obligé Cortès à retirer toute l'armée à l'intérieur du palais d'Axayacatl, le Cohuapantli était redevenu entre les mains des Mexicains une forteresse d'autant plus formidable qu'elle commandait toute la ville, et en particulier le quartier des Espagnols. Un corps de cinq cents guerriers des plus nobles et des plus valeureux de l'empire en avait pris possession, et ils avaient transformé le grand teocalli en une tour destinée à battre en brèche les édifices occupés par l'ennemi ; des poutres énormes avaient été portées sur la plate-forme, et, à l'aide de leurs machines de guerre, ils les lançaient avec une force incroyable contre les murs de la citadelle (2). Après le spectacle cruel qu'il venait d'avoir sous les yeux le jour précédent, Cortès sentait plus que jamais la nécessité de les déloger de ce poste. Juan de Escobar, à la tête d'un détachement nombreux de vétérans, fut chargé de cette attaque ; mais Escobar, quoique brave lui-même et commandant à des hommes accoutumés à vaincre, fut repoussé trois fois. Cortès, qui vit bien que le salut de son armée dépendait du succès de

(1) Ojeda, apud Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 69.
(2) Sahagun. Hist. de Nueva-España, etc., lib. XII, cap. 22.

cet assaut, se fit attacher au bras son bouclier, qu'une blessure l'empêchait de tenir de la main, et se jeta lui-même au plus fort de la mêlée. Encouragés par la présence de leur chef, les Espagnols retournèrent à la charge avec une telle vigueur, qu'ils parvinrent, par degrés, jusqu'au sommet du téocalli. Là commença, devant les deux chapelles, un carnage terrible ; il dura trois longues heures. Les nobles, excités par les prêtres qui couraient échevelés autour d'eux, combattaient pour la défense de la patrie et de leurs familles, sous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes et de leurs enfants. Pas un n'échappa ; tous se laissèrent égorger par leurs vainqueurs ou s'élancèrent du haut en bas de l'édifice sacré. Deux de ces guerriers, reconnaissant le général qui animait les siens de la voix et de l'exemple, s'étant jetés à ses pieds comme pour demander grâce, s'efforcèrent de l'entraîner avec eux en le faisant rouler le long des degrés ; mais la force et l'agilité de Cortès le délivrèrent de leurs mains, et ils tombèrent victimes de leur patriotisme (1).

De tous ces vaillants défenseurs du temple, il ne restait que deux prêtres d'un rang élevé que l'on put prendre vivants ; tout le reste avait péri. Mais quarante-sept Espagnols avaient mordu la poussière dans cette lutte terrible, et tous les autres étaient blessés avec plus ou moins de gravité. Une fois maîtres de la place, ils se tournèrent vers la chapelle qui avait été consacrée au culte des chrétiens ; mais elle était vide des images qu'ils y avaient placées si peu de temps auparavant avec tant de dévotion. Ils se ruèrent alors sur le sanctuaire de Huitzilopochtli ; ils en arrachèrent avec des cris de joie les statues monstrueuses

(1) Torquemada, ibid. ut sup. — C'est d'après Torquemada, ainsi que d'après un petit nombre d'autres historiens de son temps, que nous citons ce fait, peu admis par les modernes. Clavigero le rejette sans raison. Ojeda affirme qu'il eût péri lui-même par une attaque analogue à celle dont Cortès faillit être victime, sans un certain Lucas Genovès qui vint à son aide. Voir aussi Vetancurt, Teatro Mexicano, Part. III, trat. I, chap. 14.

consacrées à cette divinité et les précipitèrent avec fracas en bas des escaliers où tant de victimes étaient montées naguère pour recevoir le coup fatal. Ayant emporté les provisions renfermées dans les étages supérieurs de l'édifice, ils mirent ensuite le feu à ces tours maudites dont les flammes éclairèrent d'un aspect lugubre la cité de Tenochtitlan ; elles annonçaient l'heure finale des superstitions antiques et le triomphe futur de la religion chrétienne. Les adhérents de Quetzalcohuatl et les amis des étrangers s'en applaudirent secrètement ; mais le plus grand nombre des citoyens en éprouvèrent une profonde consternation. Plus d'un, en voyant l'incendie de ce sanctuaire redouté, considéré jusque-là comme le palladium de la nationalité mexicaine, commença à craindre que c'en était fait d'eux, puisque les dieux mêmes paraissaient s'avouer vaincus (1).

Ce fut sans doute par suite de cette idée décourageante, propagée par la faction opposée au culte national, que les Espagnols furent redevables de la tranquillité momentanée dont ils jouirent le reste de la journée à la suite de cette victoire. Retournés triomphants à leur quartier, ils en profitèrent pour prendre quelque repos et panser leurs blessures. Pendant que les Mexicains rendaient tristement les derniers honneurs à leurs morts, les Tlaxcaltèques, réunis aux alliés de Cempoallan et de Cholullan, se livraient aux allégresses nauséabondes d'un festin de cannibales. Manquant de vivres, ils avaient enlevé avec eux le corps des principaux guerriers mexicains tués dans le temple ; ils les mangèrent comme un mets sacré doublement agréable pour eux en ce moment, sans que les compagnons de Cortès, déjà trop familiarisés avec ces horreurs, y trouvassent rien à redire (2). Des lueurs funèbres éclairèrent ce repas abominable , car, dans la nuit, le général, étant sorti avec une troupe d'élite, alla saccager les édifices

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 126.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 69.

dont le voisinage offrait trop de péril pour les Espagnols, et trois cents maisons furent réduites en cendres dans l'espace de quelques heures (1).

Cependant ces calamités n'étaient pas en état d'abattre le courage des Mexicains. Loin d'avoir perdu leur vigueur par la vue de la destruction de leur sanctuaire, ils retournèrent le lendemain au combat avec un redoublement de furie. Des troupes fraîches arrivaient continuellement des villes voisines, soit des Acolhuas, soit des Tépanèques, et les Espagnols s'apercevaient avec effroi que leur nombre, au lieu de diminuer, ne faisait qu'augmenter chaque jour. Cortès reconnaissait, mais trop tard, l'erreur où l'avait jeté son mépris pour eux ; il voyait avec étonnement ce peuple qui avait supporté si longtemps l'oppression étrangère par obéissance pour son roi, devenu féroce tout à coup et implacable dans sa vengeance contre les Espagnols, depuis qu'il avait rompu la barrière qui le retenait ; mais il pouvait difficilement s'imaginer ce qu'il avait fallu de magnanimité à cette noblesse guerrière pour souffrir si patiemment leurs outrages répétés. L'insurrection qui les menaçait si cruellement maintenant ouvrait au général les yeux sur son imprudence, et quatre journées de combats et d'assauts continuels lui avaient permis de juger suffisamment de quoi les Mexicains étaient capables. Il n'y avait pas le moindre doute qu'ils eussent parfaitement réussi, depuis ce moment, à écraser les Espagnols ainsi que leurs alliés, s'ils avaient observé plus d'ordre dans leurs attaques, et surtout s'il y avait eu de l'accord entre leurs chefs.

En effet, ces assauts répétés chaque jour, conduits par une soldatesque enflammée par les prédications furibondes des prêtres, ressemblaient plutôt jusque-là aux emportements d'une colère désordonnée qu'à un siége en règle, tel que les Aztèques avaient coutume de les diriger. C'est que la division qui régnait parmi les princes du sang avait empêché Cuitlahuatl de prendre le com-

(1) Pedro Martyr, de Orbe Novo, decad. V, cap. 6.

mandement d'une manière absolue. La faction militaire et sacerdotale, dont il était le chef, renonçant à toute idée d'accommodement avec les ennemis de la patrie, avait résolu de les exterminer à quelque prix que ce pût être, dût-elle ensevelir avec eux le monarque sous les ruines du palais où il était prisonnier. C'étaient les mêmes hommes qui avaient déjà tenté d'affamer la forteresse quelques jours avant le retour de Cortès. Mais la faction opposée, quoique considérablement diminuée et tombée en minorité, comptait encore dans ses rangs plusieurs princes influents, entre autres le Cihuacohuatl ou ministre de la maison du roi et le prince Tzihuacpopocatzin, frères également de Montézuma et fils d'Axayacatl, ainsi que Cipocatli, unique fils légitime de ce prince, et Tecaocuenotl, son fils naturel, l'un et l'autre en âge de régner. Appuyés sur le nom du roi, ils ne cessaient, avec le reste de leur parti, augmenté des adhérents de Quetzalcohuatl, d'exercer une influence favorable aux Espagnols. Jaloux de la prépondérance de Cuitlahuatl et de Quauhtemotzin, et indignés du peu de cas que le parti qui les avait mis à sa tête paraissait faire de la personne du souverain, ils cherchaient à empêcher par de fausses manœuvres le succès des attaques dirigées contre la forteresse, et continuaient à y introduire des vivres et des provisions, en dépit de l'opposition sacerdotale (1).

Malgré ce secours, qui les empêchait tout juste de mourir de faim, la détresse se faisait sentir déjà vivement parmi les assiégés, les Espagnols en étaient réduits à la demi-ration, et leurs chevaux commençaient à manquer entièrement de fourrages (2). Au milieu de leurs souffrances, ils étaient encore exposés aux insultes des Mexicains, et leurs menaces leur arrivaient même durant les heures tranquilles de la nuit. « Les dieux vous ont enfin livrés « entre nos mains, disaient-ils, et voilà le moment où nous déli-

(1) Manuscrit de l'an 1528, coll. Aubin. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 73.

(2) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. X, cap. 9. — Manuscrit de l'an 1528.

« vrerons notre roi. Il nous tarde de vous faire cuire, non pour « vous manger, car votre chair est indigne de nous, mais pour vous « jeter à nos aigles, à nos tigres et à nos lions (1). — Chien, di- « sait un autre, en apostrophant un soldat tlaxcaltèque qui avait « montré la tête pour voir ce qui se passait au dehors, c'est là de- « dans que tu mourras de faim et de soif avec tous ces chiens de « chrétiens. — Misérables, répondit le tlaxcaltèque, sans s'émou- « voir, gens sans valeur qui ne savez faire autre chose que vous « jeter sur les autres sans combattre, j'ai plus à manger que vous. « Tenez, prenez cette galette qui me reste de ma ration et appre- « nez que nous finirons par vous dévorer tous (1). »

Au milieu de ces provocations, les assauts continuaient contre la citadelle, dont l'artillerie ne cessait, de son côté, de vomir la mort parmi les assaillants. Cortès avait fait une nouvelle sortie, en cherchant à ouvrir les rues qui conduisaient à la chaussée d'Iztapalapan, tandis que Diégo de Ordaz dirigeait un corps de trois cents hommes sur celle de Tlacopan. Mais les Mexicains étaient partout, ne cessant de les harceler, sans qu'ils pussent obtenir aucun avantage décisif, encore moins les amener à capituler. Cependant les Espagnols avaient réussi à s'emparer de trois canaux et à s'ouvrir un passage pour les chevaux vers la chaussée, en les comblant à mesure avec les décombres des maisons voisines. Mais, pendant qu'il était occupé à ce travail, le général se vit obligé de porter secours à Ordaz qui venait d'être mis en désordre et, malgré la blessure qui le faisait souffrir, il courait d'un quartier à l'autre avec les rênes de son cheval attachées autour du bras. Mexico n'était plus qu'un vaste champ de bataille, et cette ville, encore si belle quelques jours auparavant, n'offrait plus que l'image de la désolation et de la ruine. Un grand nombre de maisons avaient été réduites en cendres, et les teocallis, debout à cha-

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 108. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 69.

que coin de rue, se montraient menaçants, comme autant de bastions armés contre l'ennemi. La somptueuse demeure d'où Montézuma avait été emmené naguère par ses hôtes était transformée elle-même en une forteresse, et, du haut d'une de ses tours, des machines de guerre, disposées comme celles du temple de Huitzilopochtli, ne cessaient de lancer des quartiers de roche et des poutres énormes sur les Espagnols et sur leurs alliés (1).

De là venait le plus grand dommage depuis la destruction du sanctuaire. Un matin, Cortès résolut de lui donner l'assaut à son tour ; il se mit en chemin avec deux cents hommes, et, malgré la résistance de ses défenseurs qui faisaient pleuvoir sur eux le bois et les pierres, il parvint à s'en emparer, ruina les ouvrages de l'ennemi et laissa le palais dans un état de désolation lamentable. Animé par ce triomphe, il entra dans les rues avoisinantes, démantelant les maisons, remplissant de leurs décombres les divers canaux qui pouvaient encore arrêter le passage. Il réussit ainsi à en combler jusqu'à sept et à se faire une route transitable jusqu'aux abords de la terre ferme, où il commençait à jeter ses regards comme une dernière ressource. Comme il était occupé à ce travail, un cavalier accourut à toute bride lui annoncer que les Mexiçains demandaient à lui parler, et qu'ils paraissaient désireux d'entrer en arrangement. Cette nouvelle le remplit de joie. Ayant laissé Vélasquez de Léon avec quatre cents hommes pour garder les canaux et empêcher l'ennemi de les rouvrir, il envoya devant Alvarado avec quarante chevaux, et se rendit ensuite lui-même sur le lieu de la conférence.

Il y trouva plusieurs seigneurs mexicains de haut rang : s'étant salués mutuellement, ceux-ci, lui adressant la parole, lui firent des reproches de ce qu'il ruinait ainsi leur ville et lui demandèrent pourquoi il ne leur rendait point leur roi Montézuma et pourquoi il ne s'en allait point maintenant qu'il avait obtenu tout ce

(1) Id., ibid.

qu'il voulait et qu'il avait des navires à la côte. Pour eux, disaient-ils, ils étaient prêts à suspendre les hostilités, afin de le laisser sortir en paix, et ils le suppliaient, en attendant, de leur rendre un des deux prêtres qu'il avait faits prisonniers au grand temple et dont ils avaient besoin pour leurs cérémonies. Cortès donna aussitôt l'ordre de le mettre en liberté; mais, tandis qu'il discutait avec eux les conditions de l'accommodement, on vint lui annoncer en toute hâte que l'ennemi, profitant de son absence, avait repris les positions des canaux et que le combat menaçait de recommencer avec plus de fureur que jamais. On demeura convaincu que cet armistice momentané n'avait été qu'un stratagème de la part des Mexicains, soit pour recouvrer les canaux, soit pour obtenir la liberté du tlamacazque prisonnier. Cependant quelques-uns avaient indubitablement agi avec sincérité, dans l'espérance de déterminer les Espagnols à se retirer et à leur rendre la personne du monarque; mais en ceci ils furent dupes des autres qui ne voulaient que la guerre et l'extermination totale de leurs ennemis.

Cependant Cortès, accourant aussitôt au secours des siens, avait fini par les délivrer du péril : sa présence seule suffisait pour ranimer les courages abattus, et son intrépidité remplissait les Mexicains d'admiration et d'effroi. Deux Espagnols avaient été tués, et tous les travaux du matin étaient perdus. Il ramena le reste à travers des flots d'ennemis dont les masses le suivirent en combattant jusqu'à la forteresse : il était temps qu'il y arrivât. Sa longue absence y avait de nouveau excité l'inquiétude parmi ses compagnons, dont les transes croissaient à mesure. En le voyant, la confiance renaquit : mais, à son arrivée, il fallut songer, malgré les blessures dont il était couvert, ainsi que les soldats de la troupe de Vélasquez et d'Alvarado, à mettre tous les bras en œuvre pour repousser le nouvel assaut dont ils étaient menacés. La multitude croissait incessamment, s'avançant non plus irrégulière et désordonnée, mais conduite, à ce qu'il paraissait, par une volonté supérieure et unique. Les vastes édifices de l'enceinte du Cohuapantli

se garnissaient de soldats, les terrasses se couvraient de frondeurs, et à peu de distance dans la foule, un guerrier de haute taille, portant les insignes du commandement et environné d'un grand nombre de chefs, la tête empanachée, se montrait, animant ses troupes du geste et de la voix. C'était Cuitlahuatl : avec lui se trouvaient Quauhtemotzin, son cousin et gendre de Montézuma, Totoquihua, roi de Tlacopan, Cohuanacoch, frère du roi de Tetzcuco, tous animés du même désir, celui d'en finir enfin avec les oppresseurs de la patrie (1).

L'attaque fut terrible. Malgré ses efforts et son habileté, malgré la valeur et la discipline de ses troupes, malgré les ravages de l'artillerie, Cortès avait de la peine à empêcher l'ennemi de forcer ses quartiers : déjà plusieurs des assaillants avaient réussi à franchir les murailles ; il est vrai qu'ils avaient aussitôt mordu la poussière, mais dans l'impétuosité de l'assaut leur place était aussitôt remplie par d'autres. A la vue du chef, dont la présence n'avait été que trop remarquée de tout le monde, il avait envoyé Marina demander à Montézuma qui il était et s'il croyait que les Mexicains se fussent déjà donné un nouveau roi. Le monarque n'avait pas vu Cortès depuis son retour. Humilié plus encore de son indifférence qu'indigné de sa conduite outrageuse, il était demeuré renfermé avec ses officiers sans vouloir sortir un seul moment de sa chambre. De ce lieu élevé, il avait été témoin des combats livrés pendant le jour entre ses sujets : il avait eu le spectacle terrible de l'assaut et de l'incendie du temple de Huitzilopochtli, celui de son propre palais, et la nuit, à la lueur des flammes qui achevaient de ruiner les plus beaux quartiers de Mexico, il avait pu méditer à son aise sur le triste sort de cette capitale, si longtemps l'objet de ses soins et de sa prédilection, sur ses grandeurs évanouies et sur le triste et mystérieux destin prédit à sa race.

(1) Gomara, Cronica, cap. 106. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 126. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 70.

La demande de Cortès l'arracha momentanément à cette douloureuse rêverie. « Ce guerrier, répondit-il, d'un ton morose, « c'est mon frère Cuitlahuatl que vous avez mis en liberté à ma « demande, et le plus rapproché de lui est le prince des Acolhuas. « Quant à élire un nouveau roi, ajouta-t-il avec plus de fierté, ils « ne l'oseraient de mon vivant. »

Cette réponse ne servit qu'à accroître les appréhensions de Cortès. Convaincu qu'il ne pouvait, désormais, maintenir le poste qu'il avait pris au milieu de cette ville ennemie, ni se retirer sans courir le plus grand danger, il voulut voir jusqu'à quel point Montézuma était encore à même d'user de son influence sur ses sujets et chercha à obtenir de lui qu'il interposât son autorité, comme il l'avait déjà fait une fois en faveur d'Alvarado ; il l'envoya supplier de se montrer en personne sur les murailles et de faire cesser un assaut dont les conséquences devaient nécessairement lui être funestes à lui-même. Le monarque reçut cette demande avec une hauteur chagrine : « Qu'ai-je à démêler désormais avec votre chef, Malintzine ? « dit-il à Marina. Je ne veux plus entendre parler de lui, et je ne « demande plus qu'à mourir, après l'état où m'a réduit ma bonne « volonté à son égard. » Sur de nouvelles instances du père Olmedo et d'Olid, il reprit : « C'est inutile, ils ne me croiront pas, « non plus qu'aux fausses promesses de votre capitaine. Jamais « vous ne sortirez vivants de ces lieux (1). »

Cependant, sur l'assurance que les Espagnols se retireraient volontiers, si on leur en laissait la possibilité, il consentit à faire un dernier effort en leur faveur. Mais on ne saurait douter que le désir de mettre un terme aux calamités qui désolaient sa capitale, et peut-être aussi les menaces de Cortès et les suggestions de ses amis qui ne voyaient que d'un mauvais œil la prééminence que se donnait Cuitlahuatl, contribuèrent, plus que le soin du salut de ses geôliers, à lui faire prendre cette résolution. Vêtu de ses ha-

1 Bernal Diaz, Hist. de la conquista, cap. 126.

bits royaux et environné de toute la pompe qu'il avait coutume d'étaler dans les occasions solennelles, il parut aux regards de ses sujets étonnés. A la vue du cortége défilant sur le rempart, tous les cœurs furent saisis de respect et de crainte. Les armes tombèrent des mains des assaillants, comme par enchantement : les instruments de guerre cessèrent de résonner, et au tumulte, aux accents terribles, aux sifflements aigus de cette multitude furibonde succéda un long murmure d'étonnement, bientôt suivi d'un profond silence. Les rangs les plus rapprochés tombèrent à genoux, et toutes les têtes, sans en excepter celles de Cuitlahuatl et de Cohuanacoch, se courbèrent devant la majesté du monarque captif.

Montézuma crut qu'il était encore roi. D'une voix claire et ferme et qu'on pouvait entendre facilement dans une partie de la foule : « Si le motif, dit-il, qui vous a fait prendre les armes « contre les étrangers est le désir de me voir en liberté, je vous « en remercie, comme d'une marque d'amour et de fidélité en- « vers ma personne. Mais vous vous trompez, si vous me croyez « prisonnier, puisque ce palais est celui de mon père et que je « puis le laisser à volonté. Si votre colère vient de leur longue ré- « sidence en ces lieux, sachez qu'ils sont prêts à en sortir, ce « qu'ils feront dès que vous aurez déposé les armes. Cessez donc « de vous inquiéter : obéissez à l'instant à la voix de votre souve- « rain, si vous voulez lui prouver votre fidélité et la fausseté des « discours de ceux qui ont cherché à lui faire croire que vous « vous étiez choisi un autre roi, contre vos serments et la volonté « des dieux, tout prêts à vous châtier de votre déloyauté. »

C'est à peine si on laissa à Montézuma le temps d'achever ces paroles. Si l'on en croit un chroniqueur indigène (1), le roi Cacama, qui avait suivi son cortége, aurait lui-même fait des signaux aux Mexicains pour les engager à ne faire aucune attention à son

(1) Alv. Tezozomoc, Cronica Mexicana, MS. des archives de Mexico, cap. ultimo, cité par Bustamante.

discours. Au même instant, une voix, s'élevant au milieu de la foule, cria avec violence : « Tais-toi, giton efféminé des Castillans, né « plutôt pour tenir un fuseau et tisser! Si ces chiens te tiennent « prisonnier, c'est que tu n'es qu'une poule timide! » Une flèche partie du même côté vint alors blesser le monarque à la jambe, et, malgré les boucliers sous lesquels les Espagnols cherchèrent à le garantir, il reçut à la tête une pierre qui l'étourdit à demi entre les bras de ses officiers. Pendant qu'on le transportait à ses appartements, l'attaque, un moment suspendue, était reprise avec un redoublement de furie et elle dura sans cesser jusqu'à ce que la nuit vint de nouveau séparer les combattants (1).

L'histoire n'a pas recueilli le nom de celui qui provoqua si hardiment ce revirement des passions populaires contre Montézuma ; mais la voix publique en accusait Quauhtemotzin qui avait excité le premier mouvement contre les Espagnols (2), et que le parti sacerdotal et orthodoxe considérait comme son chef après Cuitlahuatl. Quoi qu'il en soit, ce malheureux prince, un moment étourdi par le coup qu'il avait reçu, ne revint à lui que pour sentir plus vivement l'horreur de sa situation. En voyant dans quel abîme d'humiliations il était tombé, pouvait-il désirer de prolonger une vie honteuse depuis qu'il était devenu non-seulement le prisonnier des Espagnols et l'instrument de la servitude de son peuple entre leurs mains, mais encore l'objet du mépris et de la haine de ses sujets ? Que n'était-il mort comme Nezahualpilli avant le fatal débarquement de ces étrangers! Il ne se serait pas vu maintenant avili et renié par ces mêmes Mexicains qui osaient à peine le regarder en face, quelques mois auparavant! Au récit de Cortès et des siens, ceux-ci s'efforcèrent vainement de calmer les an-

(1) Bernal Dias, ibid. ut sup. — Cartas de Hern. Cortes, page 136. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tome II, chap. 88. — Herrera, dec. II, lib. X, cap. 10. — Torquemada, lib. IV, cap. 70.

(2) Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, etc., tome II, cap. 76. — Sahagun, Relacion, etc., cap. 23.

goisses de son âme : il resta sans parler pendant deux jours, refusant toute consolation et toute nourriture, écartant avec obstination tous les soins que nécessitaient ses blessures, d'ailleurs, peu graves (1).

C'est alors que Montézuma, se sentant près de sa fin, aurait fait prier Cortès de se rendre auprès de lui. Dans cet instant suprême, où tout allait disparaître pour ce malheureux prince, une seule chose aurait paru le préoccuper d'une manière particulière : c'était la crainte de laisser sa famille sans appui après sa mort. Prévoyant que, malgré leur détresse actuelle, les étrangers ne pouvaient manquer de triompher tôt ou tard et d'établir leur domination sur son pays, Montézuma, après avoir rappelé brièvement tout ce qu'il avait fait pour les Espagnols, et en particulier pour Cortès, l'aurait conjuré de prendre soin de ses enfants et surtout de ses filles légitimes, qu'il considérait comme les joyaux les plus précieux qu'il pût laisser derrière lui. Il l'aurait conjuré d'intéresser le roi son maître en leur faveur et de leur faire rendre, plus tard, une portion de leur héritage ; enfin il aurait terminé en lui demandant de tirer vengeance de ceux qui l'avaient réduit en cet état en se révoltant contre leur souverain, et Cortès aurait tâché de le consoler en lui promettant, sur sa parole, d'avoir égard ponctuellement à ses dernières volontés (2).

Jusqu'ici ce récit n'a rien qui contredise formellement celui des auteurs indigènes. Mais tous sont d'accord, avec les plus graves des premiers écrivains espagnols qui puisèrent aux sources nationales, pour affirmer que Montézuma ne mourut point des suites de ses blessures, et que Cortès, reconnaissant à quel degré il avait perdu son influence sur ses sujets et ne voyant plus en lui qu'un embarras inutile, aurait pris la barbare résolution de l'immoler à

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 70. — Duran, Hist. Antig. de Nueva-España, tome II, cap. 76.
(2) Torquemada, ibid., cap. 71.

sa sécurité, la veille même de son départ, ainsi que la plupart des seigneurs composant sa cour dans sa prison.

Cependant les attaques n'avaient pas cessé un seul instant contre la forteresse, depuis qu'il s'était montré sur la muraille; les Mexicains avaient continué à la battre en brèche et à tenir les ennemis sur le qui-vive. Déçu dans les espérances qu'il avait fondées sur Montézuma, il osait compter moins que jamais d'arriver à conclure un accommodement avec les Mexicains. Mettant en œuvre toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe et celles que pouvait lui fournir l'expérience qu'il avait de la manière de combattre des Indiens, on avait, depuis quelques jours, travaillé à construire, par ses ordres, trois sortes de tours roulantes, solidement bâties en bois, pourvues de ponts-levis et de meurtrières et dont chacune pouvait contenir une vingtaine de soldats parfaitement abrités contre l'ennemi. Elles étaient destinées à agir contre ceux qui occupaient les terrasses et à les abattre par le feu de la mousqueterie pour protéger la marche de la troupe, à qui ils causaient, d'ordinaire, beaucoup de mal. Comptant sur leur force et leur apparence formidable, le général les achemina un matin sur la rue de Tlacopan et sur les deux autres principales voies de la cité, suivies chacune d'un corps de trois mille Tlaxcaltèques, et se mit lui-même à la tête d'une grande partie de l'armée avec douze pièces d'artillerie.

L'aspect de ces machines roulant contre leurs maisons causa aux Mexicains plus d'étonnement que d'alarme; mais les dégâts qu'elles causaient en abordant les terrasses les moins élevées ne furent pas de longue durée. On leur lança des pierres si énormes et la multitude des ennemis qui les chargèrent fut telle, qu'en peu de temps elles furent mises en pièces, et que les soldats qui les garnissaient se virent contraints de les abandonner pour n'y pas périr écrasés. Enveloppés d'un si grand nombre d'assaillants, hors d'état même de faire usage de leurs arquebuses et du canon, les Espagnols, après avoir combattu avec un courage inouï jus-

qu'à midi, ne trouvèrent d'autre ressource que de se retirer confusément sur la forteresse, où ils rentrèrent presque tous blessés, en abandonnant un des leurs mort sur le champ de bataille. Les Mexicains les poursuivirent avec des cris triomphants. Les Tlaxcaltèques, accoutumés à répondre à leurs injures par des propos tout aussi insultants, voyant que leurs alliés avaient si évidemment le dessous, retournèrent, cette fois, la tête basse, sans rien dire.

Cortès n'en augura rien de bon. Il se repentait plus que jamais d'avoir voulu rester si obstinément dans cette ville ennemie, et d'avoir négligé de profiter de l'occasion qui lui avait été offerte de se retirer sans risque. Dans cette extrémité, il tenta un dernier effort avec les Mexicains pour en obtenir une suspension d'hostilités, en cherchant à leur faire comprendre le mal qu'ils se faisaient à eux-mêmes. Mais ceux-ci repoussèrent avec dédain ses avances. « Nous savons maintenant, s'écrièrent-ils, que vous n'êtes ni des « dieux ni des êtres divins, mais bien des hommes mortels « comme nous ; usurpateurs du bien d'autrui, si vous avez sur « nous quelque avantage, ce sont vos armes que nous ne connaissions pas qui vous le donnent. Mais notre valeur, et notre « nombre à peine diminué par nos pertes, sauront en compenser « la supériorité. Vous diminuez chaque jour. Vous périssez de « faim et de soif, les provisions vous manquent, vous ne pouvez « manquer de tomber bientôt entre nos mains. Les ponts sont « brisés, et vous ne sauriez nous échapper (1) ! »

En disant ces paroles, une volée de flèches et de pierres parties de tous les lieux environnants vint interrompre la conférence, et Cortès se trouva de nouveau réduit à la défensive. Les ennemis ne disaient que trop vrai. Depuis la blessure de Montézuma, la détresse se faisait sentir plus vivement que jamais dans la forteresse : ses murs étaient minés de toutes parts et les ma-

(1) Id., ibid., cap 71.

gasins étaient vides de vivres et de munitions de guerre. Le fourrage surtout manquait aux chevaux, et tout le monde commençait à comprendre également la nécessité de se résoudre sans délai à un parti, quel qu'il pût être. Avec la misère et l'idée d'un danger insurmontable, le découragement et l'insubordination ne faisaient que trop de progrès parmi ses compagnons, en dépit des efforts du général pour ranimer leurs esprits. Les soldats de Narvaez étaient ceux qui montraient le plus de mécontentement : tous regrettaient amèrement les douceurs de l'île de Cuba ; ils s'étaient imaginé trop légèrement qu'en suivant Cortès ils marchaient au partage des dépouilles d'un empire déjà conquis. Ils se voyaient maintenant engagés dans une guerre remplie de périls, avec un ennemi dont la vigueur paraissait croître chaque jour, et se reprochaient hautement leur confiance dans les promesses trompeuses de leur nouveau chef (1). Mais la surprise et les plaintes étaient désormais inutiles ; ce qu'ils avaient de mieux à faire, c'était de combiner, sans plus de retard, leur sortie de Mexico, où ils ne pouvaient plus songer à rester sans risquer d'être, sous peu, entièrement écrasés.

Cortès, ayant réuni ses soldats et ses officiers avec les principaux chefs des alliés, leur exposa brièvement la situation. « Mes « amis et mes compagnons, dit-il ensuite, ces Mexicains sont ré« solus à nous tuer jusqu'au dernier avec nos amis et nos alliés ; « mais nous leur montrerons comment nous savons nous dé« fendre et comment le Dieu tout-puissant les a livrés entre nos « mains pour en faire nos esclaves. Idolâtres adorateurs du dé« mon, ils s'efforceront vainement de nous résister ; malgré notre « petit nombre, malgré notre isolement au milieu d'eux, Dieu « nous les abandonnera, parce qu'il est le seul Dieu et le seul « souverain (2) ! » Ces paroles, prononcées avec feu, ranimèrent

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 126.

(2) Sahagun, Relacion de la conquista de esta Nueva-España, etc., cap. 23. — Torquemada, Mon. Ind., lib. IV, cap. 70.

le courage des Castillans. Le départ étant résolu, ils délibérèrent si l'on se mettrait en marche en plein jour, afin de pouvoir reconnaître tous les dangers, ou bien si l'on tenterait de s'échapper durant la nuit : on préféra ce dernier parti, tant par l'espérance que la superstition empêcherait les Mexicains d'agir pendant les ténèbres, que par un effet de la confiance des troupes dans les prédictions d'un soldat, nommé Botello, qui se vantait de ses connaissances astrologiques ; il avait fini même par en faire accroire à Cortès, à qui il prétendait avoir prédit sa victoire sur Narvaez et promettait à tous un succès assuré, s'ils choisissaient ce temps pour la retraite (1).

On conclut aussitôt de partir cette nuit-là même. Mais, comme on se défiait des prisonniers de marque qui entouraient Montézuma et qu'on ne pouvait songer à les emmener, non plus que ce prince, sans augmenter énormément le train de l'armée déjà trop encombré, on prit froidement la résolution de les mettre à mort. Le monarque, alité et abandonné à son désespoir, était désormais une charge inutile, depuis qu'il avait perdu toute influence sur les siens. On était persuadé que la vue de son cadavre et de ceux des compagnons de sa captivité ne manquerait pas d'éveiller quelque sentiment parmi les Mexicains, et l'on espérait que, de cette manière, on détournerait aisément leur attention en les mettant dans la nécessité de s'occuper de leurs funérailles. Cortès, qui voulait bien recueillir les bénéfices de cette politique atroce, mais qui reculait devant l'idée d'en assumer la responsabilité pour son honneur, s'occupa sans doute d'en dérober la connaissance à la garnison, et, selon toute apparence, l'exécution n'en fut confiée qu'à un petit nombre de soldats (2). On isola les prisonniers les uns des autres, et Montézuma, resté seul

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 10, cap. 11.

(2) Ce n'est qu'ainsi qu'on peut s'expliquer le silence gardé sur ce fait par un si grand nombre d'Espagnols, dont plus d'un était opposé à Cortès.

avec Itzquauhtzin, son ami et son lieutenant, à Tlatilolco, fut prévenu qu'il allait mourir. Ceux qui s'étaient chargés de cette cruelle commission ajoutèrent à cette annonce d'indignes reproches, mais auxquels le royal captif dédaigna de répondre. En vain le père Olmedo, témoin de cette scène lugubre, le conjura-t-il par la bouche de Marina d'avoir pitié de son âme, en lui montrant le baptême tout prêt à lui ouvrir les portes du ciel ; l'infortuné monarque se refusa à toutes ses instances, et répondit avec fermeté : « Pour quelques instants que j'ai encore à vivre, je ne « veux pas me séparer des dieux de mes pères (1). — Eh bien ! « s'écrièrent insolemment ses bourreaux, allez voir si vos idoles « vous délivreront de nos mains. »

L'exécution suivit aussitôt la menace, et Montezuma fut étranglé (2) avec son ami le 30 juin de l'an 1520. Telle fut la fin de ce prince le plus grand et le plus malheureux de tous ceux qui gouvernèrent Mexico. Il avait régné près de dix-huit ans. On répandit aussitôt la nouvelle de sa mort comme s'il eût expiré naturellement. « Elle causa un grand deuil dans toute l'armée, dit ici Bernal Dias (3), et il n'y eut pas un officier ni un soldat d'entre nous, à commencer par Cortès lui-même, qui ne donnât des larmes à sa mémoire. Nous l'avions connu et traité de près, et nous le pleurâmes comme un père, ce qui n'a guère lieu d'étonner, vu la bonté qu'il eut constamment pour nous tous. » Un tel éloge de la bouche des Espagnols n'a pas besoin de commentaires ; il suffit pour juger dans toute leur sévérité et l'ingratitude

(1) Torquemada, ibid. ut sup.

(2) Id., ibid. — Sahagun, Relacion de la conquista, etc., cap. 23.— Duran, Hist. Antig. de N.-España, tom. II, cap. 77. — Au dire de cet auteur, les Mexicains, après le départ des Espagnols, trouvèrent le corps de Montézuma, mort parmi les siens, les fers aux pieds et percé de cinq coups de poignard dans la poitrine. Nous avons cherché à accorder, autant que possible, toutes les relations indigènes concernant cet événement funeste.

(3) Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 128.

criminelle de Cortès et l'inflexibilité de sa politique envers les princes indigènes.

Quatre heures environ après le supplice de Montézuma, le général envoya donner avis de sa mort aux Mexicains stationnés dans le voisinage du palais, ajoutant qu'il était mort des suites de la blessure qu'il avait reçue de ses sujets. Il les fit prier en même temps de suspendre les hostilités, désirant, disait-il, assister aux funérailles de leur roi. On lui répliqua fièrement qu'il eût à se mêler de ses affaires et qu'il se dépêchât de sortir de Mexico, s'il ne voulait s'y laisser prendre entre les ponts comme dans une souricière. « Quant à nous, ajoutèrent-ils, nous avons choisi un « nouveau roi, et nous ne voulons de Montézuma ni mort ni vi- « vant. » Plusieurs de ses officiers reçurent l'ordre d'emporter son corps avec celui d'Itzquauhtzin hors du palais ; un seigneur nommé Apanecatl conduisait le cortége funèbre, qui alla s'arrêter sous les murs extérieurs, en un endroit nommé Tehuayoc (1). Dès qu'ils furent sortis, un des chefs commandant le blocus s'élança au-devant d'eux, et, ayant reconnu le cadavre de Montézuma, il voulut les obliger de retourner à la forteresse (2). Mais déjà les portes s'en étaient refermées. Dans le même instant, quelques guerriers tlatilolcas, s'étant approchés à leur tour, au nom d'Itzquauhtzin, poussèrent des cris de douleur en trouvant son corps à côté de celui de son maître. Ils s'empressèrent de l'enlever : l'ayant déposé respectueusement dans une barque, ils le conduisirent par eau à Tlatilolco, où ils lui firent des obsèques magnifiques, au milieu des gémissements d'une foule éplorée (3).

Pendant ce temps, Apanecatl, également repoussé des Mexicains et des Espagnols, se dirigeait tristement, avec celui de Mon-

(1) Sahagun, ubi sup. — *Tehuayoc*, c'est-à-dire, à la Tortue de Pierre, à cause d'une image de tortue en pierre qui s'y trouvait.

(2) Torquemada, ubi sup. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 10, cap. 10.

(3) Sahagun, ibid. ut sup.

tézuma, vers la place de Huitzillan ; mais on l'en chassa avec mépris, le quartier se trouvant apparemment sous les ordres du parti contraire. De Huitzillan il se transporta du côté de Necatitlan. Ce fut pis encore en cet endroit. On lui lança une grêle de projectiles du haut des édifices voisins, et ce fut avec une peine extrême qu'il finit par se réfugier dans une des rues qui environnaient la résidence superbe où Montézuma commandait encore avec tant d'éclat, moins d'une année auparavant. C'est là que ses officiers, fatigués de courir de quartier en quartier, déposèrent, en pleurant, le corps de l'infortuné roi. Apanecatl entra seul au palais, et, s'approchant de Cuitlahuatl, il se jeta à ses pieds en s'écriant : « Mon maître et seigneur, nous voici avec le corps de « votre malheureux frère Montézuma, où faut-il donc que je le « porte maintenant? » Une foule de nobles guerriers, alliés de près ou de loin à la famille royale, entouraient le prince qu'ils avaient élu, mais que l'opposition de la faction contraire empêchait encore de proclamer officiellement. Ils prirent la parole à sa place et répondirent avec courroux : « Jette-le où tu voudras, « nous n'en avons que faire ici ! »

Des ordres furent donnés, toutefois, pour procéder aux funérailles du roi défunt (1). Ses amis l'emportèrent sans pompe au lieu nommé Copalco, où on lui éleva à la hâte un bûcher, dénué d'ornements et où même on ne put réunir une quantité suffisante de parfums. Des Mexicains des divers partis assistaient à cette triste cérémonie, les uns par affection, les autres par curiosité. Comme le cadavre, en se consumant, exhalait une certaine infection, quelques-uns de ces derniers, emportés par leurs ressentiments, criaient d'un ton méprisant : « Le voilà donc ce misérable prince « qui remplissait le monde de l'effroi de son nom, ce tyran qu'on « osait à peine regarder en face et qui traitait ses sujets avec tant « de rigueur pour la moindre vétille. Voilà où l'a réduit cette poi-

(1) Manuscrit en langue nahuatl de l'an 1576, coll. Aubin.

« gnée d'étrangers dont il était le jouet et qui ont fini par lui « ôter la vie! »

Ces discours et d'autres plus outrageants encore furent alors toute l'oraison funèbre de Montézuma. Ses cendres, recueillies au milieu de cette effervescence de la haine populaire, furent emportées silencieusement par ses amis et placées, suivant toute apparence, dans les grottes de Chapultepec (1).

« C'est ainsi que finit ce grand roi, dont personne jamais n'égala la puissance et l'orgueil, et qui gouverna dans un temps avec une sagesse et une politique si consommées. On peut dire qu'avec lui s'achevèrent la dynastie et la gloire de l'empire des Culhuas, qui, sous son règne, avait atteint son apogée. Il était de taille moyenne, d'une complexion délicate, très-basané et peu barbu. Il était plus rusé que brave, grand justicier, et très-sévère dans tout ce qui regardait la dignité royale ; non moins sage dans la paix que dans la guerre, prudent et spirituel, attaché à ses dieux et soigneux dans les choses de la religion. » A ce portrait tracé en entier par des auteurs indigènes (2), la voix publique ajouta, plus tard, qu'il fut le meilleur de sa race et le plus excellent des rois qu'eut Mexico-Tenochtitlan (3). Nous remarquerons, pour sa justification, que, s'il parut plus d'une fois montrer de la partialité pour les Espagnols, ce fut toujours dans l'espoir de les éloigner de son pays et de délivrer sa patrie de l'oppression étrangère. Désireux d'épargner à sa capitale et à son peuple les calamités dont il fut, malgré lui, témoin avant de mourir, c'est dans cette vue surtout qu'il souffrit, avec tant de patience, les opprobres de sa prison, et qu'il répandit ses trésors à pleines mains sur cette race d'hommes blancs dont il avait reconnu la supériorité et qu'un destin, inexo-

(1) Torquemada, ubi sup. — Herrera, ibid. — Gomara, Cronica, cap. 107. — Sahagun dit qu'on l'enterra à Mexico.

(2) Muñoz Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan.— Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 88.

(3) Torquemada, ibid. ut sup.

rable à ses yeux, paraissait avoir conduits par la main pour subjuguer les royaumes que lui avaient légués ses pères.

Pendant que les Tlatilolcas, d'un côté, et les Mexicains, de l'autre, procédaient aux funérailles d'Itzquauhtzin et de Montézuma, les Espagnols et leurs alliés achevaient silencieusement les préparatifs de leur départ. Mais il leur restait encore plusieurs autres prisonniers, également illustres, condamnés au même sort que ces derniers; de ce nombre était Cacama, roi d'Acolhuacan, à qui Cortès n'avait jamais pardonné ni son audace ni son patriotisme. En voyant entrer ses bourreaux, prévoyant le sort qui l'attendait, le courageux monarque se rua sur eux, et, quoique enchaîné, il se défendit avec tant de bravoure, qu'il ne tomba qu'après avoir été percé de quarante-sept coups de poignard (1). Vers minuit, l'armée sortit du palais en trois divisions. Sandoval commandait l'avant-garde, Alvarado et Vélasquez de Léon l'arrière-garde, et Cortès le centre, où étaient gardés les prisonniers et les otages, parmi lesquels un fils et un frère de Montézuma, deux de ses filles avec les princes et princesses acolhuas, ainsi que quelques autres Mexicains de haut rang. On y avait placé aussi l'artillerie, le bagage, ainsi qu'un pont-volant porté par cinquante hommes pour traverser les canaux où les ponts étaient rompus. On suivit dans un profond silence la rue conduisant à la chaussée de Tlacopan, qu'on avait choisie comme la plus courte des trois voies et qui, pour n'être coupée que par trois ouvertures (2), offrait le moins d'embarras. Les Espagnols la parcoururent sans être inquiétés jusqu'au canal, appelé de Tecpantzinco, où était la première ouverture; déjà ils avaient placé le pont, et le plus grand nombre était passé de l'autre côté, se flattant que l'ennemi ne s'était pas aperçu de leur retraite.

(1) Ixtlilxochitl, ibid.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 71 — La rue de Tlacopan n'avait que trois grands ponts-levis qu'on eût pu détruire, dit cet auteur, tandis que celle d'Iztapalapan en avait sept et celle de Tepeyacac davantage.

Dans ce moment, une vieille femme qui vendait des comestibles aux passants et tenait une espèce de cabaret dans la rue d'Ayotlicpac (1) vint chercher de l'eau au même canal ; elle reconnut aussitôt les Espagnols et, se doutant de ce qui se passait, elle courut dans le voisinage en criant : « Aux armes, Mexicains! « les dieux que vous tenez assiégés s'en vont. Tombez sur eux et « tuez-les; car ils vont chercher des renforts pour assiéger notre « ville et la détruire! » Ses cris attirèrent l'attention d'un veilleur de nuit, en sentinelle au sommet du temple de Huitzilopochtli. Il donna aussitôt l'alarme à toute la cité. Les instruments lugubres du combat retentirent de toutes parts avec les cris d'une multitude d'ennemis. Le canal se couvrit d'embarcations ; les flèches, les pierres et les tisons enflammés commencèrent à pleuvoir de tous côtés sur l'armée castillane et sur ses alliés. Tous étaient passés ; mais, comme il pleuvait, le pont de bois s'était enfoncé tellement sous le poids de l'artillerie, qu'on se trouva hors d'état de le dégager. Les Mexicains, de leur côté, se précipitaient sur eux avec tant de furie, qu'il fallut l'abandonner. Troublés par cet accident, les Espagnols s'avancèrent avec précipitation vers la seconde ouverture, dite Tolteca-Acalolco ; du pont il ne restait plus qu'une seule poutre. Quoiqu'ils se défendissent avec leur courage ordinaire, resserrés sur une chaussée étroite et glissante, leur discipline et leur adresse leur étaient d'un faible secours, tandis que l'obscurité de la nuit leur faisait perdre en grande partie l'avantage que leur donnait la supériorité de leurs armes.

Presque tous les habitants de Mexico s'étaient mis à la poursuite de leurs oppresseurs, au cri de « Meurent ces chiens de chrétiens ! » et c'était avec une telle ardeur, que ceux qui ne pouvaient s'approcher poussaient leurs compagnons sur l'ennemi avec une violence terrible. Le canal était comblé de morts et de mourants. Cortès, avec un courage inouï, continuait ses fonctions

(1) Muñoz Camargo, Hist. de la rép. de Tlaxcallan.

de soldat et de général, et l'épée à la main, ayant de l'eau à mi-corps, il écartait les Mexicains pour donner lieu aux siens de passer sur la poutre. C'est au milieu de ce tumulte et de ce désordre qu'il arriva au canal de Petlacalco que Sandoval parvint, sans trop de difficulté, à faire passer à l'avant-garde. Mais les Espagnols, las du carnage et ne pouvant plus soutenir l'effort du torrent qui continuait à fondre sur eux, commençaient à plier. De nouveaux soldats succédaient sans cesse à ceux qui tombaient : la presse était si grande, que l'arrière-garde et les bagages, venant se heurter dans l'obscurité, occasionnèrent une confusion effroyable. En un moment le désordre fut général : cavaliers et gens de pied, officiers et soldats, amis et ennemis se trouvèrent mêlés ensemble et combattant, ceux qui périssaient pouvant à peine distinguer par quelles mains ils étaient frappés (1).

Cortès, avec environ cent hommes de son infanterie et quelques cavaliers, vint à bout de franchir la dernière brèche faite à la chaussée à l'aide des corps morts qui la comblaient et mit enfin le pied sur la terre ferme du côté de Popotla. Il rangea ses soldats en bataille à mesure qu'ils arrivaient et retourna avec ceux qui étaient encore en état de combattre, pour favoriser la retraite de ceux qui étaient restés en arrière, les encourageant par sa voix et son exemple. Il reçut ainsi une partie des siens qui s'étaient fait un passage au travers de l'ennemi. Le reste, accablé par le nombre, avait péri noyé dans le lac ou par la main de l'ennemi, ou combattait trop loin dans l'intérieur de la ville pour être entendu. C'était une chose épouvantable de voir l'encombrement qu'il y avait en cet endroit, et le cœur de Cortès se fendait aux cris lamentables de ceux qui tombaient ou qu'on emmenait prisonniers pour les immoler aux dieux. Alvarado, désarçonné et blessé, passa un des derniers sur une poutre restée en travers du

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 128. — Cartas de Hern. Cortes, ap Lorenz., pag. 142-149. — Gomara, Cronica, etc., cap. 109.

canal comme sur celui de Tolteca-Acalolco. C'est ce qui donna lieu plus tard à un quolibet satirique où on lui imputait malignement d'avoir abandonné derrière lui, pour se sauver, un grand nombre de ses camarades. Avec le temps et la propension du public au merveilleux, ce quolibet devint un fait réel, encore répété de nos jours à sa gloire et dont le souvenir s'est conservé dans le fameux pont du Saut d'Alvarado (1).

Avant le jour, tout ce qui avait échappé à cette nuit lamentable, surnommée avec raison « la Nuit triste » par les conquérants, se trouva réuni sous les murs de Tlacopan ; ils traversèrent les rues de cette ville sans éprouver beaucoup de résistance de la part de ses habitants, guidés par quelques prisonniers-parents de Montézuma. Mais les Mexicains qui continuaient à les poursuivre, arrivant sur les pas de ces princes, tuèrent sans le voir un des frères du monarque défunt. Avec le jour la poursuite commença à se ralentir. Les uns, ayant reconnu le prince parmi les morts, s'y arrêtèrent avec de grands gémissements; les autres, attirés par la vue des riches dépouilles dont la route était parsemée, laissèrent les fuyards pour s'occuper du butin et rentrèrent les uns après les autres dans la capitale. Au passage d'un ravin, les Espagnols furent encore momentanément inquiétés par un corps de Tépanèques, sortis d'Azcapotzalco. Cortès était à l'arrière-garde, les consolant par sa présence, et, quoique blessé en plusieurs endroits, se servant encore avec force de son épée contre les assaillants. C'est là qu'un Espagnol qui portait trois mille onces d'or s'écria : « Seigneur, que ferai-je de tout cet or, que je ne peux plus marcher! « — Donne cet or au diable, répondit brusquement le général, « s'il doit te coûter la vie, et avance. » Il suivit le conseil et courut plus lestement.

Enfin, ayant réussi à gagner les hauteurs voisines, ils prirent possession du village d'Otonteocalco (2) et se retranchèrent dans

(1) Ramirez, Proceso de Alvarado, etc., passim et pag. 288.
(2) Sahagun, Hist. de N.-España, lib. XII, cap. 24.

les bâtiments du temple. C'est là qu'ils purent juger de l'étendue des pertes qu'ils avaient faites. Lorsque Cortès vit rassemblés sous ses yeux les tristes débris de ses troupes, diminuées de plus de moitié, découragées, le plus grand nombre de ce qui restait couvert de blessures, la pensée de ce qu'ils avaient souffert et le souvenir des braves amis et des fidèles compagnons qu'il avait perdus le pénétrèrent de la plus vive affliction, et des larmes tombèrent de ses yeux. Cette fatale retraite avait coûté la vie à plus de quatre cents Espagnols et à plusieurs officiers de distinction, entre autres à Juan Vélasquez de Léon, qui avait abandonné le parti de son parent, le gouverneur de Cuba, pour suivre celui de Cortès, et avec lui mourut la fille de Maxixcatzin qu'il avait épousée à Tlaxcallan. Près de quatre mille hommes de troupes alliées, Tlaxcaltèques et surtout Cholultèques, furent tués ; la plupart des princes et princesses demeurés en otage, à l'exception de Tecocoltzin, de Cuicuitzcatl et de Huitzcacamatzin, frères de Cacama, qui, du reste, suivaient de leur plein gré le parti de Cortès, tous les gens de service périrent dans la confusion, ainsi que quarante-six chevaux. On y perdit l'artillerie et les munitions, les relations et les manuscrits de Cortès, ainsi que la plupart des trésors amassés au prix de tant de travaux et d'extorsions. Ces richesses mêmes, le but presque unique de leur expédition, avaient été la principale cause de leur malheur ; car les soldats, surtout ceux venus avec Narvaez, s'étaient tellement chargés d'or, qu'il leur avait été impossible de combattre, et que, retardés dans leur fuite, ils avaient péri victimes de leur avidité. Au milieu de tant de désastres, ce fut cependant pour le général une consolation de voir encore autour de lui Sandoval, Alvarado, Olid, Ordaz, Avila et Lugo, ses interprètes Aguilar et Marina, ainsi que le constructeur Martin Lopez en qui il mettait encore sa principale confiance pour restaurer son honneur et reconquérir Mexico (1).

(1) Clavigero, Hist. Antig. de Mexico, lib. VIII.

L'objet de Cortès, en s'arrêtant à Otonteocalco, n'était pas s
lement de laisser à ses soldats le temps de se reposer et de pa
leurs blessures ; il voulait encore donner à ceux qui auraient
se trouver attardés le temps de rejoindre leurs camarades, e
eut la consolation d'en voir arriver plusieurs. Dans l'interval
les habitants du village voisin de Teocalhuican, touchés de sa
tresse, vinrent le trouver, apportant des provisions fraîches d
l'armée n'avait que trop de besoin. C'étaient des Othomis,
avaient reconnu des parents et des alliés dans ceux qui se tr
vaient engagés dans les rangs tlaxcaltèques et qui naguère avai
fui l'Anahuac pour échapper à la tyrannie mexicaine. Cortès l
exprima toute sa gratitude et leur promit d'aller le lendem
prendre chez eux ses quartiers. Quoique harcelés par les enne
qui revenaient à la charge, les Espagnols quittèrent, le même s
Otonteocalco et allèrent coucher au village othomi d'Acue
Toute la nuit ils furent sur le qui-vive, et les Mexicains leur
rèrent une telle quantité de flèches, qu'ils en ramassèrent su
samment pour entretenir le feu jusqu'au jour ; mais ils n'en
çurent aucun dommage.

Au matin de bonne heure, ils se mirent en chemin pour T
calhuican ; sur leur passage, ils réduisirent en cendres le vill
de Calacoayan dont les habitants leur avaient montré une attitu
hostile. Divers chefs othomis de la montagne se rendirent au d
vant de Cortès avec celui de Teocalhuican et lui firent le mê
accueil que s'il fût sorti vainqueur de Mexico. Rudes et austère
ces montagnards appartenaient à la race antique des premi
possesseurs de l'Anahuac : c'était parmi eux surtout que s'étai
réfugiés naguère les restes de la nation toltèque, au temps
l'invasion barbare, et dans leur religion comme dans leurs te
ples ils avaient conservé de nombreux souvenirs de l'époque
Quetzalcohuatl. Depuis lors, ils n'avaient cessé d'être oppri
par les nations diverses qui s'étaient succédé dans ces contré
Aussi les Espagnols leur apparaissaient-ils plutôt comme des li

rateurs que comme des conquérants. Ils se plaignirent avec amertume à Cortès de la domination aztèque et des exactions des intendants royaux, non moins que de la cruauté et de l'esprit sanguinaire des Mexicains. Le général s'efforça de les consoler, en leur promettant de retourner promptement avec de nouvelles forces et de travailler à leur délivrance, en soumettant définitivement l'Anahuac. Malgré sa défaite si récente et le spectacle de sa détresse, les Othomis, qui avaient su apprécier sa vaillance, prirent confiance dans ses paroles et se résolurent, dès ce moment, à résister avec constance à payer l'impôt aux rois de Mexico (1).

Les Espagnols se trouvaient alors à l'ouest du lac, et ils se consultaient avec leur général sur la route à prendre pour éviter de tomber entre les mains de l'ennemi. Tlaxcallan, le seul endroit où ils pussent espérer d'être bien reçus et de restaurer leurs forces affaiblies, était à plus de vingt-cinq lieues de Mexico; en sorte qu'il leur fallait contourner les bords septentrionaux du lac de Zumpanco pour joindre avec moins de péril le chemin qui menait à cette ville. Un soldat tlaxcaltèque entreprit d'être leur guide et les conduisit par les terres de Tenayocan, de Quauhtitlan, de Citlaltepec, de Xoloc et de Zacamolco, tantôt leur faisant gravir les assises de la Cordillière, tantôt descendant avec eux dans la plaine et dans les marécages boueux du lac de Xaltocan. Ils marchèrent six jours sans s'arrêter et dans de continuelles alarmes. Des corps nombreux de Mexicains, de Tépanèques ou d'Acolhuas les harcelaient sans cesse, tantôt de loin avec des traits, tantôt se formant en bataillons épais et les attaquant de front, en flanc et à l'arrière-garde, avec une audace d'autant plus grande qu'ils savaient à quoi s'en tenir sur ces hommes prétendus invincibles. Tant de fatigues et de dangers n'étaient pas encore les plus grands des maux qu'eussent à souffrir les Espagnols et leurs alliés. Le pays qu'ils traversaient ne leur fournissait aucune res-

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, lib. X, cap. 29, et lib. XII, cap. 26.

source : ils étaient réduits à vivre de baies sauvages, de racines et de tiges de maïs encore vert. La faim abattait leur âme et diminuait leurs forces, tandis que leur situation demandait les plus grands efforts de courage et d'activité. Au milieu de leur misère, ils étaient soutenus et animés par l'inaltérable fermeté de leur chef. Sa présence d'esprit ne l'abandonna jamais : il prévoyait avec une étonnante sagacité, et sa vigilance faisait face à tout. Il était le premier à s'exposer au danger et supportait avec sérénité toutes les fatigues. Les difficultés semblaient développer en lui de nouveaux talents, et ses soldats, qui, sans lui, eussent désespéré de leur salut, continuaient à le suivre avec une confiance qui ne faisait qu'augmenter (1).

(1) Robertson, Hist. of America, book V.

LIVRE QUINZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Condition de Mexico après le départ de Cortès. Cent Espagnols retranchés au grand temple. Discordes civiles dans la capitale. Plusieurs princes mis à mort. Restauration de l'ordre dans la cité. Funérailles de Cacamà. Les cent Espagnols se rendent. Préparatifs de Cuitlahuatl. Détresse des Espagnols et des Tlaxcaltèques. Leur arrivée à Zacamolco. L'armée impériale dans la plaine de Tonan. Grande bataille, dite d'Otompan. Cortès s'empare de l'étendard de l'empire. Déroute des Mexicains et des Acolhuas. Arrivée des Espagnols sur le territoire de Tlaxcallan. Accueil que leur fait la seigneurie. Ils entrent dans Tlaxcallan. Maladie de Cortès. Insubordination des siens. Cuitlahuatl élu roi de Mexico. Son couronnement. Ses travaux. Son désintéressement. Ambassadeurs mexicains au Michoacan. Le Cazonzi envoie les siens à Mexico. Ambassade mexicaine à Tlaxcallan. Langage patriotique des deux Xicotencatl. Opposition généreuse de Maxixcatzin. La seigneurie prend le parti des Espagnols. Préparatifs contre Tepeyacac. Prise d'Acatzinco et de Tepeyacac par les Espagnols. Esclavage des prisonniers. Établissement colonial à Tepeyacac. Arrivée de trois cents recrues espagnoles. Marche sur Quauhquechollan. Défaite des Mexicains dans cette ville et à Itzyocan. Baptême du petit seigneur d'Itzyocan. Prise de Xalatzinco et de Tecamachalco. Massacre des Espagnols à Tochtepec et prise de cette ville. Résultats avantageux de cette campagne pour les desseins de Cortès. La petite vérole à Cempoallan. Ses ravages affreux. Dépopulation des provinces. Elle envahit l'Anahuac. Mort de Cuitlahuatl, roi de Mexico et de Totoquihua II, roi de Tlacopan. Mort de Zwanga, roi de Michoacan. Éloge de Cuitlahuatl.

Après avoir séjourné pendant huit mois dans la métropole de l'Anahuac, les Espagnols, qui étaient entrés dans cette grande ville, contre le gré de son souverain, en se présentant insolemment comme des êtres divins, s'en voyaient alors chassés honteu-

sement avec des pertes cruelles. Mais Mexico, qu'ils avaient trouvée si belle, n'offrait plus qu'une image décolorée de sa splendeur passée. On ne voyait partout que maisons et palais dévastés ou ruinés par l'incendie, que teocallis transformés en forteresses, et le plus auguste de ses temples, après avoir été déshonoré par des mains sacriléges, après avoir vu les statues de ses dieux renversées avec mépris, avait été à son tour livré aux flammes. L'expulsion de leurs oppresseurs n'avait pas néanmoins mis immédiatement un terme aux calamités des Mexicains. Plus de cent Espagnols, qui n'avaient pu rejoindre leurs camarades au passage des ponts, étaient rentrés dans la ville, se faisant jour à coups d'épée au travers de leurs assaillants. Avec mille dangers, ils avaient battu en retraite sur le Cohuapantli et s'étaient retranchés au sommet du grand teocalli parmi les débris fumants du sanctuaire. C'est là que, durant trois jours, ils résistèrent, avec le courage du désespoir, à tous les efforts de leurs ennemis. A la vue des factions qui continuaient à se disputer la prépondérance dans Mexico, ils conservaient peut-être encore quelque espoir de délivrance. La guerre civile y avait pris aussitôt la place de la guerre étrangère, et ses habitants n'avaient pas encore déposé les armes qu'ils avaient prises pour chasser Cortès, qu'ils les tournaient avec non moins de fureur contre leurs propres citoyens.

Il paraissait déjà que ce fût dans la destinée des Mexicains-Culhuas de finir comme leurs ancêtres de Culhuacan, auxquels ils avaient succédé, et comme les Toltèques leurs prédécesseurs : les mêmes causes se réunissaient pour hâter leur ruine, les discordes religieuses appuyées par l'invasion étrangère. Le parti qui avait soutenu les Espagnols et fourni des vivres au palais d'Axayacatl avait vu avec regret leur expulsion violente, et les amis de Montézuma s'y joignant, comme de coutume, attribuaient sans ménagement la mort de ce monarque à la faction dont Cuitlahuatl était le chef. Soutenus par le Cihuacohuatl et plusieurs

autres membres du conseil suprême, tous fils ou petits-fils d'Axayacatl et de Tizoc, ils résistaient aux prétentions du prince d'Iztapalapan, que la majorité du peuple mexicain avait déjà choisi comme son roi, et se refusaient à ratifier une élection faite du vivant de son prédécesseur et en dehors des règles ordinaires. Dans l'excitement de leurs passions, ils eurent promptement recours aux armes et en vinrent aux mains sous les yeux mêmes des Espagnols qui continuaient à se défendre au temple. Mais leur petit nombre dut céder bientôt à la supériorité de leurs adversaires; ils furent accablés par la multitude, et avec leur défaite s'éteignit la dernière espérance de leurs amis. Le Cihuacohuatl et son frère Tzihuacpopoca, fils de Tizoc, ainsi que Tencuecuenotl, bâtard de Montézuma, périrent dans le combat ou bien furent sacrifiés immédiatement à la politique cruelle de la faction triomphante : au dire d'un chroniqueur, Cipocatzin, seul fils légitime du monarque, fut égorgé par ordre exprès de Quauhtemotzin, qui voyait en lui un rival autant qu'un adversaire de l'ordre existant. Leur mort, en épouvantant le reste de leur parti, mit fin à la guerre civile (1).

En ce moment, la victoire des Mexicains était aussi complète qu'elle pouvait l'être; ils avaient étouffé la discorde intestine, et, malgré leurs désastres, ils avaient réussi à délivrer leur cité de l'oppression étrangère. En considérant les pertes des Espagnols, ils espéraient que ces aventuriers seraient désormais suffisamment découragés de leur entreprise, pour n'être pas tentés d'y retourner. Ils ne se doutaient pas encore de l'énergie et de la persévérance de Cortès et étaient incapables de se former une idée de

(1) Manuscrit de l'an 1528. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 72, 73. — Oviedo, Hist. de las Indias, MS., lib XXXIII, cap. 51. — C'est dans le dialogue que cet auteur met dans son ouvrage entre lui et Don Thoan Cano, époux de Doña Isabel Montézuma, fille légitime de ce prince et veuve de Quauhtemotzin, l'accusation formelle d'avoir fait mourir le prince Cipocatzin, appelé ici Asupacaci. Les autres auteurs mettent cette mort sur le compte de la faction en général.

la valeur et de la multitude de ceux que, à son défaut, l'Espagne et l'Europe entière étaient prêtes à vomir sur la terre américaine. D'un autre côté, Cuitlahuatl se préparait à frapper un nouveau coup sur les Castillans, et une armée formidable, levée dans les trois royaumes de l'Anahuac, s'apprêtait à fondre sur leurs débris découragés et affaiblis dans les plaines d'Otompan.

Cependant le triomphe obtenu dans leur expulsion par les armes impériales avait coûté cher à la nation, et ce ne fut qu'au lever du jour qui suivit le combat, qu'il fut possible aux Mexicains d'évaluer toute l'étendue de leurs propres pertes. Les corps de leurs frères gisaient par milliers pêle-mêle entre ceux des Espagnols et de leurs alliés, encombrant les chaussées et obstruant tous les lieux où ils s'étaient attaqués et où trop souvent ils s'étaient assaillis les uns les autres, sans se reconnaître, dans l'épaisseur des ténèbres. Sur l'ordre de leurs chefs, ils travaillèrent, pendant plusieurs jours, à nettoyer les rues et les canaux, s'occupant à piller en même temps les riches dépouilles abandonnées par les fuyards sur les routes ou couchées avec leurs cadavres. Le butin fut immense, et chacun en prit sa part. Outre les trésors de Montézuma, cause première de ces calamités, on ramassa une multitude d'objets provenant d'Europe et des armes de toute espèce. Ignorant le moyen de faire usage des armes à feu, ils éparpillèrent dans la boue la poudre et les autres munitions de guerre ; mais il leur fut enjoint de réunir avec soin dans les arsenaux du gouvernement les piques, les poignards, les épées et les corselets d'acier, dans la vue qu'ils pourraient servir plus tard, si besoin en était. C'étaient là, d'ailleurs, les trophées les plus glorieux du triomphe de Cuitlahuatl. Les cadavres des Tlaxcaltèques furent abandonnés parmi les roseaux du lac, en pâture aux poissons et aux oiseaux de proie ; mais, pour quelque raison superstitieuse, on jeta les corps des Espagnols avec ceux de leurs chevaux au fond des gouffres voisins (1).

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. XII, cap. 23.

C'est au milieu de ces soins qu'on acheva de rendre aux morts les honneurs de la sépulture. Un grand nombre de chefs illustres avaient péri dans cette nuit funeste, sans compter les princes et princesses, appartenant aux trois familles régnantes de l'Anahuac, qui avaient été massacrés dans l'obscurité : parmi ces derniers étaient un des frères de Montézuma, ainsi que deux des frères du roi Cacama. La vue du cadavre sanglant de ce prince, découvert après la fuite de ses meurtriers, dans le palais d'Axayacatl, causa une affliction profonde aux Mexicains qui admiraient son patriotisme et redoubla encore leur soif de vengeance (1). Quarante Espagnols, tombés vivants entre leurs mains, furent les premières victimes qu'on immola à ses mânes : on les força d'assister, en dansant, aux solennités dont ils étaient le principal ornement, et bientôt après ils furent égorgés par le couteau des sacrificateurs. Les cent autres qui continuaient à se défendre au sommet du grand teocalli, manquant de vivres, mourant de faim et de soif, affaiblis par un combat incessant, finirent par se rendre (2). Dès ce moment, leur sort fut décidé comme celui de leurs infortunés compagnons : on les renferma dans les cages en bois où l'on engraissait les captifs destinés aux autels des dieux, et on les y garda, suivant toute apparence, pour orner de leur présence les fêtes du couronnement de Cuitlahuatl (3) qui eut lieu bientôt après.

Attentif à ce qui se passait au dehors comme au dedans de Mexico, ce prince n'oubliait pas que le plus grand nombre de ses ennemis, quoique sans ressources en ce moment et errants dans le voisinage des lacs, vivaient toujours et que leur entière extermination pouvait seule sauver la monarchie et assurer la paix de la métropole. D'accord avec Cohuanacoch qui paraissait devoir succéder au trône d'Acolhuacan, il prenait ses mesures pour écraser les

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 88.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 72.
(3) Clavigero, Hist. Antig. de Mexico, lib. VIII.

restes de l'armée espagnole, au moment où elle serait prête à s'engager dans les montagnes aux frontières de Tlaxcallan. Pendant que Cortès s'avançait péniblement vers la plaine d'Otompan, Cohuanacoch, profitant d'une fête qui se célébrait annuellement dans cette ville avec un grand concours de monde, donnait ordre d'y rassembler les troupes acolhuas, auxquelles vinrent se joindre, au dernier moment, de nombreux bataillons également tirés de Mexico, de Tlatilolco et de Tlacopan. En l'absence des chefs de l'empire, le commandement général fut confié à Cihuacaltzin, prince de Teotihuacan et l'un des quatorze principaux seigneurs d'Acolhuacan (1).

Cependant les Espagnols étaient arrivés à Zacamolco, village situé sur le versant des collines d'Aztaquemecan; mais, à leur approche, les habitants s'étaient enfuis dans les bois, sans laisser aucune espèce de provisions. On était au sixième jour de la marche; tous étaient dans une égale détresse, et l'un d'eux, dans un accès de faim furieuse, s'était jeté sur un de ses compagnons qui venait de mourir et, lui ayant ouvert la poitrine, avait dévoré son foie. Cortès ainsi que les autres se régalèrent des débris d'un cheval qui venait de s'abattre, et les Tlaxcaltèques, se jetant par terre, en arrachaient de rage les herbes avec les dents en s'écriant : « O dieux! ne nous abandonnez pas dans « cette extrémité, puisque vous avez le pouvoir de nous secourir « et faites que nous en sortions bientôt avec votre aide! »

Dans la nuit, Cortès fut averti des préparatifs des Mexicains et des Acolhuas. De grand matin, voulant éviter de s'engager avec des forces si supérieures en nombre, il fit un détour pour gagner le chemin de Tlaxcallan, avant que l'ennemi fût avisé de son départ. Mais, en passant à peu de distance de Teotihuacan, ils furent aperçus des sentinelles de l'avant-garde mexicaine, qui était campée depuis la veille sur le versant opposé de la montagne d'Azta-

(1) Muñoz-Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan.

quemecan, appelé la côte de Tonan. L'alarme fut aussitôt donnée dans les environs, et l'on vit se dresser sur toutes les hauteurs les innombrables légions aztèques, dont la tunique et l'ichcahuipil d'une blancheur éblouissante tranchaient sur la verdure comme des couches de neige. Déjà ils commençaient à inquiéter l'arrière-garde castillane, et, parmi les bravades dont ils accompagnaient leurs hostilités, Marina remarqua qu'ils répétaient fréquemment : « Allez, brigands, allez au lieu où vous trouverez bientôt le châti-« ment de vos crimes ! » Les Espagnols avaient vaguement l'idée d'un grand danger ; mais ils ne comprirent véritablement le sens de cette menace qu'au moment de descendre dans la vallée. Elle formait en cet endroit une plaine immense, bordée à l'ouest par les monts d'Aztaquemecan, et à l'est par les assises inférieures de la chaîne de Tlaloc : on y découvrait à quelque distance la cité d'Otompan, et au fond, vers le nord, se dressaient les masses imposantes des pyramides de Teotihuacan, dont les antiques sanctuaires allaient assister, pour la dernière fois, aux efforts de la nationalité mexicaine et de l'idolâtrie expirante.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre se montrait l'armée impériale, principalement composée d'Acolhuas et dont les Mexicains n'étaient qu'une faible partie ; à en croire les historiens contemporains, ils étaient plus de deux cent mille combattants. A la vue de cette multitude effrayante d'ennemis, que l'élévation du terrain permettait de découvrir tout entière, les Espagnols furent saisis d'étonnement et les plus courageux commencèrent à perdre tout espoir. Mais Cortès, sans donner à leurs craintes le temps de se fortifier par la réflexion, après les avoir avertis en peu de mots qu'ils étaient dans la nécessité de vaincre ou de mourir, les mena à la charge, tambours battants. Les Mexicains s'avançaient, de leur côté, avec une impétuosité extraordinaire. Telle était, cependant, la supériorité de la discipline et des armes des Espagnols, que l'impulsion de leur petite troupe renversait tout devant elle, et que, partout où elle se portait, elle perçait et dissipait les plus

nombreux bataillons (1). Mais, tandis que les uns se dispersaient, d'autres leur succédaient sans relâche; les Espagnols, au contraire, isolés comme un navire au milieu de la mer, luttant contre les vagues (2), quoique victorieux dans chacun de ces petits combats, étaient prêts à succomber sous la fatigue que leur causaient tant d'efforts répétés, sans pouvoir prévoir la fin de leurs travaux et sans espoir de remporter une victoire générale. Déjà la bataille durait depuis plus de quatre heures, et la plaine était couverte de cadavres : il était environ midi et la plupart des alliés avaient mordu la poussière.

Dans ce moment, Cortès, jetant les yeux autour de lui, remarqua, à quelque distance, sur un tertre élevé, un groupe de guerriers, richement vêtus, au milieu desquels se montrait un palanquin où se tenait assis un personnage, la tête ornée des insignes du quachictli, et qui paraissait commander à toute l'armée. C'était, en effet, le général en chef. Il tenait au bras gauche un bouclier orné d'or et à ses épaules était attaché, par derrière, un filet d'or s'élevant, au bout d'une lance, à dix palmes au-dessus de sa tête et dont les mailles, parsemées de plumes étincelantes, éclataient sous les rayons ardents du soleil du midi. Ce filet était le « Tlahuizmatlaxopilli », symbole de la puissance impériale. Cortès, se souvenant que la destinée des batailles ne dépendait que trop souvent, chez ces nations, de la présence du général et de la vue de l'étendard dont il était porteur, assemble un petit nombre de ses plus braves officiers, dont les chevaux étaient encore capables de service ; quoique blessé à la tête et au bras, tenant les rênes de son cheval serrées entre ses dents, il s'élance avec eux, en s'écriant : « A moi, mes amis, voilà notre but! » Il renverse avec

(1) Sahagun, Relacion de la conquista, etc., cap. 27. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 10, cap. 13. — Cartas de Hern. Cartes, ap. Lorenz., page 148. — Muñoz Camargo, Hist. de la rép. de Tlaxcallan.

(2) Sahagun, ibid. ut sup. « Estaban los Españoles como una goleta en el mar, combatida de las olas por todas partes. »

une violence inouïe tout ce qui se présente devant lui. Les nobles qui gardaient Cihuacaltzin sont rompus après quelques instants de résistance. D'un coup de lance, Cortès blesse et abat de son siége le général acolhua; un Espagnol, nommé Juan de Salamanca, sautant de son cheval, lui coupe la tête et se saisit de l'étendard impérial qu'il élève triomphant.

En voyant tomber ce symbole auguste vers lequel tous les yeux étaient dirigés, la terreur s'empara de l'armée ennemie : le combat cessa presque subitement, et, comme si le lien qui tenait les soldats réunis eût été brisé, toutes les enseignes s'abattirent. Chacun jeta ses armes, et ils commencèrent à fuir avec précipitation vers les montagnes, emportant avec des lamentations funèbres le corps de leur général. Les Tlaxcaltèques, guidés par le brave Calmecahua, ainsi que les Espagnols, oubliant leurs fatigues dans ce moment glorieux, les poursuivirent comme des lions, en faisant un carnage effroyable; mais, bientôt après, ils retournèrent pour recueillir les dépouilles sur le champ de bataille. Certains d'aller à une victoire assurée, les guerriers mexicains et acolhuas s'étaient parés de leurs plus riches ornements; aussi le butin fut-il assez considérable pour dédommager en partie Cortès et ses compagnons des pertes qu'ils avaient subies en sortant de Mexico. Avec cette victoire éclatante, la confiance renaquit parmi eux, quoiqu'un grand nombre des leurs eussent encore été tués ou blessés dans cette action. Ils entrèrent, le même soir, dans le village de Temelacayocan, en rendant grâces à Dieu d'un bienfait si signalé. Telle fut la mémorable bataille d'Otompan, une des plus grandes que les Espagnols eussent remportées dans le Mexique, si l'on considère la condition désespérée où ils paraissaient réduits en ce moment. Elle fut livrée le 8 juillet 1520, une semaine précisément après la fatale retraite de Tenochtitlan. Le lendemain, ils reprirent leur marche; il y eut encore quelques escarmouches, en traversant les plaines d'Apantema, de Tecacatitlan et d'Almoloyan, qui étaient du royaume

d'Acolhuacan ; mais les hostilités se bornèrent généralement à des cris et des clameurs accompagnés de quelques décharges inoffensives de flèches, et, dans la même journée, ils arrivèrent au village de Xaltelolco, le premier de la frontière tlaxcaltèque (1).

Mais, au milieu de la joie qu'ils ressentaient d'être enfin sortis d'un pays où ils se voyaient environnés d'ennemis, ils n'étaient pas sans inquiétude sur la manière dont ils seraient reçus de leurs anciens alliés, chez lesquels ils retournaient dans un état si différent de celui où ils étaient, en les quittant, si peu de temps auparavant. Heureusement pour eux, la haine des Tlaxcaltèques pour le nom mexicain était si invétérée, le désir de venger la mort de leurs compatriotes si ardent, et l'ascendant que Cortès avait pris sur les chefs de la république si absolu, que, loin d'avoir la pensée de prendre avantage de la malheureuse situation où ils voyaient les Espagnols, ils les reçurent avec une tendresse et une cordialité qui dissipèrent promptement toutes leurs craintes. Hueyotlipan était voisin du lieu où ils avaient passé la nuit. De grand matin, toute la ville accourut à leur rencontre, pleurant à la fois du bonheur de les revoir et de douleur en voyant les pertes que tous également avaient subies. Sur le soir, on annonça une députation de la seigneurie : elle se composait d'un grand nombre de nobles et de guerriers, ayant à leur tête Maxixcatzin et le jeune Xicotencatl, avec un des seigneurs de Huexotzinco. La politique seule amenait Xicotencatl ; malgré l'apparat de ses discours, il n'avait pu pardonner sa défaite à Cortès, et le désir de sauvegarder l'indépendance de sa nation contre les envahissements de l'étranger l'aidait encore à nourrir en secret son ressentiment.

Tous parurent également touchés en voyant à quel point les Espagnols avaient souffert ; mais ils n'en conçurent que plus

(1) Id., ibid. ut sup. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 128. — Gomara, Cronica, etc., cap. 110. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 89.

d'admiration pour leur courage et leur offrirent, de la part des deux républiques, tous les secours dont ils pouvaient avoir besoin. Maxixcatzin n'avait pas fait des pertes moins sensibles ; sa fille, épouse de Vélasquez de Léon, avait péri dans la nuit fatale avec son mari, et son fils aîné, qu'il avait envoyé, durant les événements de Mexico, pour accompagner une trentaine d'Espagnols, conduisant les équipages de Cortès, avait été massacré avec eux sur la route de cette capitale, par ordre de Cohuanacoch : les autres, ayant été faits prisonniers, avaient été immolés sur les autels de Tetzcuco. Leurs peaux, empaillées, ainsi que deux têtes de chevaux, avaient été suspendues ensuite comme des trophées dans un des temples de cette ville. « Notre cause est désor« mais commune, dit Maxixcatzin, en embrassant le général, « nous avons des injures communes à venger, et vous pouvez être « assuré que je resterai à vos côtés, comme un loyal et fidèle ami, « jusqu'à la mort. »

Cortès, reconnaissant de ces témoignages de sympathie, prenant alors l'étendard impérial saisi à la bataille d'Otompan, l'offrit à Maxixcatzin, en le priant de l'agréer comme le premier hommage de sa gratitude envers la seigneurie. Aucun présent ne pouvait flatter davantage l'orgueil de ces fiers républicains. Informé, d'ailleurs, avec quelle convoitise ils avaient, en arrivant, jeté les yeux sur les dépouilles mexicaines et acolhuas, il distribua généreusement entre les nobles et les guerriers présents les plumes et les riches armures, sûr de les attacher ainsi plus fermement que jamais à sa cause. Ses compagnons, entrant avec intelligence dans la politique de leur général, s'efforcèrent à l'envi d'imiter sa galanterie. L'armée resta trois jours à Hueyotlipan pour se reposer de ses fatigues. Une foule de femmes tlaxcaltèques y vinrent en pleurant avec leurs enfants, les unes demandant leurs frères, les autres leurs maris, celles-ci leurs fils, toutes le suppliant également de tirer vengeance de la perfidie des Mexicains. A toutes Cortès donnait des paroles de consolation, en leur promettant de

leur accorder promptement ce qu'elles souhaitaient et n'en renvoyant aucune sans lui faire quelque part aux dépouilles de l'ennemi.

Ils se remirent ensuite ensemble en chemin pour Tlaxcallan. La population entière se porta à leur rencontre; elle était suivie de toutes les troupes de la république et du corps du sénat, auquel se joignirent les autres chefs de la seigneurie, à l'exception du vieux Xicotencatl. La vue de leurs propres guerriers portant les trophées de la bataille d'Otompan excita un enthousiasme universel. Les femmes et les enfants pleuraient et riaient tour à tour, en maudissant les Mexicains et en plaignant la confiance de Cortès, qui avait été se remettre entre leurs mains. Son entrée dans la ville fut un nouveau triomphe; placé entre les quatre seigneurs, il arriva au palais de Maxixcatzin au milieu des acclamations de la multitude et des témoignages les moins équivoques de son allégresse. Il y fut, ainsi que ses braves compagnons, l'objet des soins les plus empressés, et l'on célébra, par des réjouissances publiques, leur heureux retour. Pour habituer la république à vivre avec les Espagnols et y maintenir son influence, Cortès avait laissé à Tlaxcallan quatre-vingts de ses hommes sous le commandement du capitaine Juan Perez; ils y avaient été parfaitement traités pendant son absence, et il en fit ses remercîments à Maxixcatzin, à qui il était redevable de tant de bons offices. A la nouvelle de l'insurrection mexicaine, ce seigneur avait pressé le capitaine de marcher sur l'Anahuac, en lui offrant encore un secours de cinquante à soixante mille hommes; mais Perez, soit obstination, soit crainte de s'exposer au danger, s'y était constamment refusé, en prétextant la rigueur même des ordres de son chef. Celui-ci lui en fit des reproches sanglants en présence de tous les officiers, en lui disant que la nécessité n'avait point de règles, et il l'aurait fait pendre comme un lâche, indigne de son grade, sans l'intervention des autres.

Les Espagnols avaient le plus pressant besoin de prendre du

repos et de trouver du secours, non-seulement pour la guérison de leurs blessures, trop longtemps négligées, mais pour recouvrer leurs forces épuisées par tant de fatigues et de souffrances. Plusieurs y succombèrent, et Cortès lui-même se vit, pendant quelques jours, entre la vie et la mort, par suite de la blessure qu'il avait reçue à la tête : il fut obligé de subir une opération douloureuse de la main des chirurgiens tlaxcaltèques ; mais, grâce à leurs soins et à sa forte constitution, il retourna promptement en convalescence. Dans la condition critique de ses affaires, il avait besoin de sa santé entière pour faire face aux difficultés qui se présentaient de toutes parts, et, durant sa maladie, aucune espèce d'inquiétude ne lui avait manqué. Le bruit de l'insurrection de Mexico, bientôt suivie du désastre des Espagnols, s'était répandu rapidement dans les diverses provinces de l'empire, et les feudataires de la couronne, en recevant la nouvelle de la mort de Montézuma, avaient appris en même temps la ruine totale de ces hommes redoutables qui, depuis un an, menaçaient de leur domination tous les princes du Mexique. Quoique cette nouvelle n'eût pas été reçue partout avec une égale sympathie, il s'opérait cependant dans les esprits un travail qui était loin de leur être favorable, et en quelques endroits la réaction avait été complète contre eux.

Au temps même que Cortès ramenait sur le territoire tlaxcaltèque les débris de son armée, un détachement de soixante à quatre-vingts aventuriers, nouvellement débarqués à la Véra-Cruz s'était, sur le bruit de ses exploits, mis en chemin pour l'Anahuac ; mais, ayant été surpris par les gens de Tepeyacac, il avait été massacré au passage des montagnes. Dans un moment où les Espagnols étaient déjà réduits à un si petit nombre, ces pertes étaient vivement senties. Cortès en était surtout affecté en ce qu'elles rendaient plus difficile l'exécution des plans qu'il méditait. Les ennemis qu'il avait dans son armée et même plusieurs de ses compagnons, qui lui étaient le plus attachés, regar-

daient les désastres qu'il venait d'essuyer comme devant arrêter absolument le progrès de sés armes, et ne croyaient pas qu'il lui restât d'autre parti à prendre que de quitter incessamment un pays dont il avait entrepris la conquête avec des forces insuffisantes ; mais, aussi persévérant à exécuter qu'ardent à entreprendre, il demeurait fermement attaché à son premier dessein, de soumettre l'empire de l'Anahuac à la couronne de Castille. Quelque rude et inattendu que fût l'échec qu'il venait de recevoir, il n'y voyait pas un motif assez solide pour abandonner les conquêtes qu'il avait déjà faites et pour renoncer à reprendre ses opérations avec l'espérance d'un succès plus heureux.

La colonie de la Véra-Cruz n'avait pas été entamée ni même attaquée. Les peuples de Cempoallan et des autres provinces totonaques n'avaient laissé apercevoir aucune disposition à se détacher de lui, non plus que ceux du Coatzacualco et de Chinantla. Malgré les intrigues du jeune Xicotencatl, qui travaillait sourdement à semer dans le peuple des défiances contre les Espagnols, les Tlaxcaltèques continuaient à demeurer fidèles à leur alliance. Jaloux de l'indépendance de son pays et de la gloire de sa famille, ce chef saisissait toutes les occasions pour faire sentir à ses concitoyens les charges que leur présence faisait payer sur le pays, et les calamités qu'elle y avait déjà attirées. De son côté, le sacerdoce ne devait pas rester insensible au déclin de sa puissance, et l'on comprend qu'il s'associait volontiers à des menées qui avaient pour but d'abaisser l'influence castillane. Ojeda, qui s'était mis un des premiers au courant de la langue indigène, se vit plus d'une fois repoussé des fermes où il allait en quête de vivres, avec des paroles suffisamment significatives des dispositions des gens de la campagne à l'égard de ses compatriotes. « Venez-vous encore une fois nous dévorer nos provisions? lui « disait-on. Allez-vous-en, misérables, qui vous êtes fait chasser « de Mexico, comme des femmes ! »

Ces choses ne laissaient pas de causer beaucoup de malaise

dans l'armée : malgré les protestations de Maxixcatzin, de la sincérité desquelles il ne pouvait douter, Cortès comprenait qu'il fallait trouver des moyens de relever sa réputation, compromise aux yeux des peuples voisins et surtout des partisans de Quetzalcohuatl, qui continuaient à le regarder comme l'objet des prophéties antiques, leur opinion étant d'une grande valeur aux yeux de beaucoup de monde. Dans ce dessein, il prit la résolution de porter ses armes contre Tepeyacac et contre les autres seigneuries tributaires de Mexico, et de se préparer peu à peu, par des conquêtes de moindre importance, à prendre sa revanche contre cette grande monarchie. Il avait encore sous ses ordres un corps d'Espagnols aussi nombreux que celui avec lequel il s'était ouvert un chemin jusqu'au cœur de l'Anahuac ; enfin, avec les avantages que lui donnaient une plus grande expérience et une plus parfaite connaissance du pays, il ne désespérait pas de recouvrer promptement tout ce qu'il venait de perdre par des événements malheureux.

Tandis qu'il roulait dans son esprit les moyens de mettre ses projets à exécution, il vit s'élever devant lui un obstacle formidable dans ceux-là même sur lesquels il comptait davantage. L'esprit de mutinerie et de mécontentement éclata de toutes parts dans son armée. Plusieurs des compagnons de Narvaez, qui étaient plutôt des planteurs que des soldats, n'avaient suivi cet officier à la Nouvelle-Espagne que dans l'espérance d'y former des établissements et sans penser à s'exposer aux fatigues et aux dangers de la guerre : dans les mêmes vues, ils s'étaient attachés à la fortune de Cortès; mais ils n'eurent pas plutôt reconnu les services qu'on exigeait d'eux, qu'ils se repentirent amèrement du parti qu'ils avaient pris. Ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper aux dangers passés frémissaient à la seule pensée de s'y exposer une seconde fois. Voyant que Cortès songeait sérieusement à reconquérir Mexico, ils commencèrent à murmurer et à cabaler secrètement; devenus, de moment en moment, plus audacieux,

ils ne se contentèrent plus de lui faire des représentations, mais encore ils protestèrent officiellement contre l'imprudence qu'il y aurait à attaquer un empire si puissant, avec les faibles ressources qui lui restaient, et demandèrent hautement à retourner à Cuba. Ils ne voulaient pas, disaient-ils, servir de victimes aux autels des faux dieux de Mexico, comme tant d'autres de leurs malheureux compagnons, et prétendaient que, depuis leur retraite, ils en avaient entendu suffisamment de leurs oreilles, pour être assurés qu'il y avait beaucoup moins à se fier aux Tlaxcaltèques qu'on se l'imaginait.

Cortès, quel que fût son talent pour conduire les hommes, employa inutilement les raisons, les prières et les présents pour les engager à rester avec lui. Ses anciens soldats, animés de l'esprit de leur chef, secondèrent vainement ses efforts avec la plus grande chaleur : ils disaient que, malgré les pertes en hommes que la république avait essuyées, depuis le commencement de son alliance avec les Espagnols, son intérêt n'avait fait qu'y gagner; qu'elle avait trouvé déjà de grandes facilités pour son commerce, et qu'elle s'enrichissait chaque jour davantage par l'acquisition de tant de dépouilles ennemies. Mais les craintes des mutins étaient trop violentes et trop profondément enracinées, et tout ce qu'on en put obtenir fut de différer leur départ jusqu'après la campagne contre Tepeyacac; Cortès leur promit solennellement de leur en fournir les moyens, puisqu'ils ne se sentaient pas le courage de le suivre jusqu'au bout : « Qu'ils partent alors, s'écria-« t-il, et me laissent seul avec les braves avec qui je serai plus « heureux de rester, malgré leur petit nombre, qu'avec des lâches « et des faibles qui se souviennent si peu de leur honneur (1). »

(1) Muñoz Camargo, Hist. de la rép. de Tlaxcallan. — Ojeda, ap Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 73, 75 et 76. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 90. — Sahagun, Relacion de la conquista, etc., cap. 28. — Gomara, Cronica, etc., cap. 112 et 113. — Cartas de Hern. Cortes, ap Lorenz., page 150. — Bernal Dias, Hist, de la conquista, cap. 128.

Tandis que les Espagnols discutaient sur les mérites et la valeur de l'alliance tlaxcaltèque, la seigneurie se disposait à leur donner un témoignage public et plus sincère que jamais de la fidélité de ses serments. Après la bataille livrée à Otompan, les troupes impériales étaient rentrées dans leurs foyers, en répandant le bruit que les étrangers avaient été mis dans une déroute complète et que leurs restes, réduits à un petit nombre d'hommes, étaient repartis pour l'Orient, d'où ils étaient venus, et qu'ils n'en reviendraient jamais (1). Ce bruit, habilement propagé par ordre de la noblesse mexicaine, suffisait pour calmer momentanément les esprits et pour achever de faire taire le parti qui s'était prononcé en faveur des Espagnols. Libres de toute opposition par la mort de leurs principaux adversaires, les chefs de la nation procédèrent alors, suivant l'usage, à l'élection régulière du nouveau roi et remplacèrent par des créatures à leur choix le Cihuacohuatl et les autres princes qui naguère avaient fait partie du conseil suprême. Vingt jours s'étaient écoulés depuis la mort de Montézuma (2) : dans la condition périlleuse où se trouvait la monarchie, nul n'était plus propre à se mettre à sa tête que Cuitlahuatl. Il était actif, énergique et d'une grande expérience comme officier et comme général. Sa haine pour les hommes blancs, auxquels il s'était montré constamment opposé, était un sûr garant de son patriotisme. C'était, du reste, un prince éclairé, ami des arts, et les Espagnols ont gardé, dans leurs mémoires (3), le souvenir de son goût par l'éloge pompeux qu'ils ont laissé du palais et des magnifiques jardins qu'il avait construits à Iztapalapan. A l'élection de Cuitlahuatl succéda celle du Tlacochcalcatl et grand-prêtre de Huitzilopochtli, et ce fut Quauh-

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. XI, cap. 27, et Relacion de la conquista, cap. 29.

(2) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, etc., de la Venida de los Españoles, etc., page 8.

(3) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenz., page 77. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 87, etc.

temotzin, son cousin, également recommandable par sa haine pour l'étranger, qui obtint les suffrages du sacerdoce. Le corps des prêtres, ayant été adresser ses félicitations au nouveau monarque, ajouta qu'il était temps de rendre des actions de grâces aux dieux pour les bienfaits signalés qu'ils avaient accordés au peuple mexicain, dans les derniers événements, et de travailler à restaurer leurs autels, trop longtemps profanés.

Le roi se montra parfaitement convaincu de leurs raisons. Il répondit qu'il ne négligerait rien pour rendre à Mexico son ancien lustre; mais ce n'était pas là l'affaire de quelques jours, et il fallait du temps pour effacer entièrement la trace des calamités qu'elle avait subies. En attendant, on profita des solennités annuelles du mois Hueytecuhilhuitl, pour célébrer à la fois la défaite des chrétiens et les fêtes du couronnement de Cuitlahuatl (1). Cohuanacoch y assista avec une partie de la noblesse acolhua, et, quelques jours après, sur l'avis du roi des Mexicains, ayant été élu roi de Tetzcuco à la place de son frère Cacama, il fut inauguré avec les cérémonies accoutumées (2). On y remarqua avec raison l'absence d'Ixtlilxochitl. A la nouvelle de la retraite désastreuse des Espagnols, il s'était vu dans la nécessité de sortir à la hâte de la capitale pour se sauver du courroux des siens et s'était retiré dans un château fortifié, situé dans les montagnes de la province de Tepepolco, l'une de celles qui, depuis sa révolte, n'avait cessé de reconnaître son autorité. De là il continua à observer sans danger les événements, sans négliger de correspondre avec Cortès, à qui il demeura fidèle jusqu'à la fin (3).

Dès que la retraite des chrétiens lui avait permis de respirer, Cuitlahuatl s'était occupé des moyens de prévenir leur retour à

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., cap. 28, et Relacion de la conquista, etc., cap. 29.

(2) Ixtlilxochitl, ibid. ut sup., et Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 90.

(3) Id., ibid., chap. 91.

Mexico, avec autant de prudence et de résolution qu'il en avait mis à les en chasser. La proximité de Tlaxcallan lui donnait la facilité d'être instruit des mouvements et des intentions de Cortès; il vit l'orage qui se formait, et se prépara de bonne heure à le repousser. Il avait trop d'expérience pour croire, d'ailleurs, que ce chef abandonnât aisément la partie; et, tandis qu'il cherchait à ruiner de plus en plus les espérances des partisans qu'il avait conservés dans l'Anahuac et à ranimer la confiance de la multitude, il prenait des précautions qui prouvaient toute l'étendue de ses craintes. Après avoir réparé les parties de la ville que les Espagnols avaient détruites, il restaura les palais et les temples, reconstruisit les ponts sur les canaux et ajouta de nouvelles fortifications aux anciennes dans la mesure dont l'art des Aztèques était capable. Tout en remplissant ses arsenaux des armes ordinaires, en usage parmi les Mexicains, il mit à profit l'exemple qu'il avait eu si longtemps sous les yeux, en introduisant parmi ses troupes une discipline plus exacte; il fit faire de longues piques, armées des épées et des poignards pris sur les Espagnols, dans le dessein de s'en servir contre la cavalerie, tournant ainsi contre Cortès une invention qui lui avait été si utile contre Narvaez.

En attendant, il se réunissait fréquemment avec ses collègues pour aviser aux moyens d'enlever aux ennemis l'avantage qu'ils retireraient de leur alliance avec les peuples voisins. Il envoya aux vassaux et feudataires de l'empire l'ordre de se tenir prêts constamment à marcher au secours de la capitale; mais, pour s'assurer davantage de leur bonne volonté, il les déchargea d'une partie considérable des impôts qu'ils étaient accoutumés à payer. En même temps il faisait promener, dans toutes les provinces où il redoutait quelque désaffection, les têtes des chevaux qu'on avait tués, accompagnées de diverses dépouilles prises sur les Castillans, publiant partout que Cortès avait péri dans la nuit de la retraite, et que ce chef n'étant plus, il était facile désormais d'exterminer ceux qui restaient de ses compagnons; les inten-

dants du fisc étaient chargés d'offrir, avec cela, des récompenses proportionnées à toutes les populations qui résisteraient aux chrétiens, en les engageant à envoyer à Mexico les têtes de tous ceux qui seraient tués. Ces artifices obtinrent momentanément beaucoup de succès, et il y eut un grand nombre de chefs qui, après avoir juré obéissance à Cortès, se détachèrent de son alliance, ce qui ne laissa pas de faire beaucoup de mal aux Espagnols, vers le temps de la campagne de Tepeyacac (1).

Dans une proclamation, adressée aux différents princes de l'empire, il leur faisait entendre combien il était urgent de s'unir, si l'on voulait réussir à se délivrer de l'oppression étrangère ; il n'avait malheureusement que trop raison. Mais les Mexicains et les Culhuas devaient apprendre à leurs dépens le peu de solidité d'un gouvernement qui n'est basé que sur la terreur. Les seigneurs qui commandaient aux provinces voisines de la vallée restèrent pour la plupart fidèles à leur allégeance : d'autres se tinrent sur l'expectative, dans l'attente des événements ; mais les chefs des régions lointaines, qui ne subissaient qu'à regret la domination impériale, profitèrent de cette situation pour recouvrer leur antique indépendance et refusèrent désormais toute espèce de secours ou de tribut à Mexico (2).

Dans cette extrémité, Cuitlahuatl, sacrifiant son orgueil aux intérêts de sa patrie, prit la résolution généreuse de s'ouvrir à toutes les nations jusque-là ennemies des Mexicains et de les conjurer, par ses ambassadeurs, d'ensevelir leurs anciens ressentiments pour ne songer qu'au soin du salut général. Il était convaincu, par l'expérience qu'il avait acquise, durant sa prison avec Montézuma, du caractère des Espagnols et des ressources puissantes de leur génie, que l'union de tous les peuples indigènes était seule capable de lutter avec quelque chance de succès, pour se

(1) Id., ibid., chap. 90. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 77.
(2) Ixtlilxochitl, ibid.

garantir du joug de la domination castillane. Ces ambassadeurs avaient ordre non-seulement de stipuler des conditions de la paix avec les souverains étrangers, mais encore de leur rendre, au besoin, les territoires dont ils avaient été dépouillés, à condition de faire cause commune avec les Mexicains et de se confédérer avec eux pour exterminer les Espagnols. Ils devaient mettre à ces négociations toute la chaleur possible et dépeindre sous les couleurs les plus noires leurs cruautés et leurs oppressions, en insistant en particulier sur leur avarice et leur soif de l'or (1).

On ne connaît de ces ambassades que le souvenir de celles qui furent envoyées aux Tlaxcaltèques et au Michoacan. Zwanga continuait à régner sur ce beau royaume avec le titre de Cazonzi, ou seigneur suprême (2), et ce fut lui qui reçut à Tzintzontzan les ministres de Cuitlahuatl. Le bruit des calamités que les Mexicains avaient souffertes s'était répandu déjà dans une grande partie du monde occidental avec la nouvelle de la mort de Montézumà et de la défaite des Espagnols. Zwanga en était instruit, comme les autres rois des nations; mais il n'ignorait pas que, si ces étrangers avaient d'abord obtenu tant de succès, ils en étaient en grande partie redevables à leur alliance avec les ennemis de l'empire et avec les propres vassaux de Tenochtitlan, dont la tyrannie avait fini par les exaspérer. Il écouta néanmoins les ambassadeurs avec beaucoup d'attention; après quoi, on les ramena à la demeure qui leur avait été assignée. La matière était trop grave pour qu'il pût leur donner immédiatement sa réponse, et, après en avoir délibéré avec son conseil, il les congédia, en leur promettant d'envoyer sous peu ses propres ambassadeurs à Cuitlahuatl, pour conférer avec lui de la situation. Dans l'intervalle, il assembla à

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 90.

(2) Le titre de *Cazonzi*, donné par tous les auteurs au roi du Michoacan, paraît être une corruption tarasque du mot nahuatl *Caltzontzin*, Chef ou tête de la maison.

plusieurs reprises les prêtres et les nobles de ses états pour leur soumettre cette affaire. Elle leur offrait de grandes difficultés. Dans l'embarras où ils étaient de se rendre compte de l'ambition castillane et des vues incroyables que la petite armée de Cortès avait sur tant de peuples et de royaumes, les craintes des Mexicains leur paraissaient exagérées, et, si leurs armes étaient vaincues, ce n'était, après tout, qu'un juste châtiment de leur ancienne insolence. D'un autre côté, Zwanga connaissait suffisamment leur caractère altier pour croire qu'ils ne se porteraient pas facilement à implorer l'aide de leurs anciens ennemis; mais il y avait à craindre, s'il leur prêtait du secours, d'attirer les Espagnols sur ses propres états. Dans cette conjoncture délicate, il se résolut à envoyer à Mexico des hommes intelligents qui fussent capables de s'informer et de juger sainement de l'état des choses, laissant à leur sagesse le soin de prendre une détermination, d'accord avec les chefs de l'empire de l'Anahuac, s'ils le croyaient nécessaire (1).

Pendant que les ministres du Cazonzi se mettaient en marche vers Tenochtitlan, une autre ambassade arrivait de cette ville à Tlaxcallan. Elle se composait de six des plus nobles seigneurs de la cour, porteurs d'un riche présent, consistant en vêtements de prix, en plumes et en sel dont ils comptaient faire hommage à la seigneurie. A la nouvelle de leur approche, on envoya à leur rencontre et on les introduisit, avec le cérémonial ordinaire, au temple d'Ocotelolco, où le sénat s'était assemblé. Ils s'acquittèrent de leur mission avec une grande éloquence. Après avoir rappelé aux Tlaxcaltèques qu'ils étaient tous d'une même race, ayant la même origine et la même langue, ils les conjurèrent d'oublier leurs dissensions passées, d'accepter la paix qu'ils leur offraient et de sacrifier ces étrangers qui ne venaient qu'avec l'intention perfide de conquérir le pays et de les dépouiller eux-mêmes de leurs biens après qu'ils auraient soumis les autres. « Ne vaut-il

(1) Relacion de las ceremonias y ritos, y poblacion, y gubernacion de los Indios de la provincia de Mechuacan, etc., MS.

« pas mieux, dirent-ils, garder notre religion, nos lois et nos « coutumes, que d'adopter des lois et une religion étrangères, en « attirant sur nous la colère des dieux dont ces hommes blancs « ont déjà tant de fois profané les autels? » Ils terminèrent en engageant la parole de leur roi, promettant que par la suite ils observeraient une paix inviolable et qu'ils partageraient avec eux les revenus des provinces soumises à l'empire (1).

Les ambassadeurs, ayant alors offert leurs présents, se retirèrent au calpul. Leurs raisons avaient produit une profonde impression sur le sénat. Dès qu'ils eurent disparu, une discussion des plus vives s'ensuivit, et le vieux Xicotencatl, appuyant leur message, rappela les temps heureux de sa jeunesse où les rois de l'Anahuac et la seigneurie se prêtaient mutuellement aide et secours, et où l'on ne combattait sur les frontières que dans le désir glorieux d'avoir toujours des victimes fraîches à présenter aux dieux, dont on délaissait maintenant les autels, à cause de ces étrangers (2). Le vieillard, que son grand âge rendait presque incapable de se mouvoir, avait, depuis quelque temps, cédé à son fils sa place au gouvernement de la république; mais il continuait à assister au conseil où il se faisait porter, et tous avaient pour ses avis une grande déférence. D'autres, confirmant ce qu'il venait de dire, firent remarquer que les Espagnols ayant échoué dans l'entreprise dont ils s'étaient chargés et où un si grand nombre de Tlaxcaltèques avaient péri, la république se trouvait désormais dégagée envers eux. Cependant les avis demeuraient partagés. Le jeune Xicotencatl, inspiré par sa haine pour les Espagnols ou par ses prévisions patriotiques, qui ne lui montraient dans leur alliance que l'abaissement de sa race et de sa nation, prenant la parole à son tour, développa avec feu les mêmes arguments que son père ; il montra ce qu'il y avait de dégradant à abandonner les coutumes de leurs ancêtres, pour suivre

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 10, cap. 14.
(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 90.

celles d'une poignée d'étrangers arrogants et qui semblaient vouloir humilier tous les peuples sous leur joug, qu'il était temps encore de remédier au mal et de se défaire de ces hôtes incommodes, puisque leur faiblesse leur en donnait maintenant l'occasion. Maxixcatzin, indigné, répondit qu'il n'y avait qu'un traître à la patrie qui pût faire de telles propositions, et que ce serait une lâcheté de profiter de leur détresse actuelle pour ôter la vie à des hommes à qui ils avaient juré si solennellement de demeurer fidèles. Il continua en faisant l'éloge de la valeur castillane ; il mit devant les yeux du sénat les dépouilles dont leurs victoires avaient enrichi la république dont ils promettaient d'étendre le territoire, et celles qu'on ne manquerait pas d'acquérir encore par leur alliance. Il finit en disant qu'on ne pouvait, en aucun cas, se fier aux Mexicains qui n'avaient donné que trop souvent des preuves de leur perfidie, et qu'une fois les Castillans exterminés ou chassés de Tlaxcallan, on trouverait, pour le seul crime de les avoir reçus et hébergés une fois, dans les fils d'Acamapichtli, des ennemis plus inexorables qu'auparavant.

Le jeune Xicotencatl répliqua avec colère ; bientôt la dispute devint si vive entre les deux interlocuteurs, qu'ils en vinrent aux mains, et Maxixcatzin lui donna dans la poitrine un coup de poing si violent, qu'il le renversa en bas de l'escalier qui était à l'entrée de la salle. Une conduite si contraire à la gravité indienne causa un grand ébahissement dans l'assemblée ; mais elle eut pour les Espagnols l'avantage de mettre un terme à l'opposition, en décidant la majorité à se ranger à l'opinion de leur défenseur. Tous s'entremirent en même temps pour réconcilier les deux adversaires et pour empêcher que le bruit de cette affaire n'arrivât aux oreilles de Cortès. Mais il ne tarda pas à être instruit de ce qui s'était passé ; il frémit en songeant aux conséquences qu'elle aurait pu entraîner, et, rempli de gratitude pour le loyal attachement de Maxixcatzin, il le remercia avec chaleur, en l'assurant qu'il saurait tenir, en temps et lieu, les promesses qu'il avait faites en

son nom à la république. Il n'y a pas le moindre doute que, sans sa généreuse intervention, le sénat aurait adopté les conclusions de Xicotencatl, et que, dans l'état de fatigue et de prostration où les Espagnols étaient réduits, il leur eût été impossible d'échapper au sort qui les menaçait. On chercha alors les ambassadeurs pour leur faire part des résolutions de l'assemblée : la seigneurie était d'accord pour accepter la paix que lui offraient les Mexicains, à condition, toutefois, qu'ils renonçassent à leurs cruels desseins contre les étrangers. Mais on ne put les retrouver : effrayés, apparemment, de l'attitude hostile de la population et instruits de la résistance de Maxixcatzin, ils avaient jugé à propos de se retirer secrètement sans attendre d'autre résultat (1).

Cependant Cortès songeait sérieusement à mettre ses troupes en campagne. Il y avait cinquante jours qu'il était de retour à Tlaxcallan. Guéri de ses blessures, ainsi que ses compagnons, il voulait leur ôter le loisir de nourrir leur mécontentement dans l'oisiveté et travailler en même temps à rattacher les Tlaxcaltèques plus fermement à sa cause, en leur donnant l'occasion de gagner de nouvelles dépouilles. Le jeune Xicotencatl, persuadé que Cortès n'ignorait rien de ce qui venait de se passer au sénat, souhaitait vivement effacer de son esprit les impressions fâcheuses que devait lui avoir inspirées son opposition. Il lui rappela l'assassinat des soixante Espagnols massacrés par les gens de Tepeyacac après la foi jurée, et le supplia de le prendre sous ses ordres avec une armée de cinquante mille hommes pour marcher contre cette ville. Le général était trop clairvoyant pour ne pas deviner les motifs de cet empressement; mais, non moins habile à dissimuler, il embrassa Xicotencatl et accepta ces offres avec les apparences de la gratitude la plus sincère.

La seigneurie de Tepeyacac était, à cette époque, une des plus

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 76. — Sahagun, Relacion de la conquista, etc., cap. 29.

puissantes du plateau aztèque : sa juridiction comprenait plusieurs villes importantes, dont la plus considérable était celle du même nom qui lui venait de sa situation hardie à l'extrémité d'un rocher (1) et d'où elle commandait au loin les riches vallées de la Cordillière et les campagnes situées au couchant du pic d'Orizaba. Sa fondation remontait, comme la plupart des cités libres, aux tribus teo-chichimèques ou aztèques qui avaient envahi cette contrée entre le treizième et le quatorzième siècle; mais, ainsi qu'un grand nombre d'autres, elle avait perdu son indépendance sous le règne de Montézuma Ier, qui l'avait rendue tributaire de sa couronne. Sur le bruit des succès prodigieux des armes espagnoles, Ixcozauhqui, le principal de ses trois chefs, s'était empressé d'envoyer faire sa soumission à Cortès, au moment de sa sortie de Cholullan et de demander son alliance : mais la nouvelle du désastre de sa retraite avait promptement brisé ce lien éphémère ; le massacre des soixante Espagnols, de passage sur leur territoire, avait prouvé aux Mexicains qu'ils pouvaient encore compter sur eux, et Cuitlahuatl avait achevé, par des présents distribués à propos, de les ramener entièrement sous sa bannière. Confédérés avec les chefs des cités voisines de l'Orizaba et des frontières tlaxcaltèques, ils avaient pris possession des divers passages qui descendaient en terre chaude et occupaient ainsi les seules routes par où l'on pouvait se rendre à la mer.

Cortès s'appuyant sur la foi qu'ils avaient jurée, en lui demandant son alliance, les déclara coupables de félonie ; mais, avant d'engager les hostilités, il les fit sommer, au nom de son souverain, de mettre bas les armes et de se soumettre de nouveau : à cette condition, il leur offrait un plein pardon et l'oubli de leurs délits passés. Mais ces offres furent repoussées avec mépris, et on répondit à ses envoyés qu'il n'avait qu'à se mettre en chemin vers leur ville, les autels de leurs dieux étant dépourvus de victimes

(1) De là le nom de *Tepeyacac*, c'est-à-dire, A la pointe de la montagne.

pour les sacrifices. Sur ces paroles insultantes, le général se mit en campagne, à la tête de quatre cent cinquante Espagnols et de six mille archers tlaxcaltèques, pendant que Xicotencatl réunissait à la hâte le reste de son armée. A Tzimpantzinco, il fut rejoint par des renforts considérables de Cholullan et de Huexotzinco, avec lesquels il marcha sur Zacatepec, la première, après la frontière, des villes confédérées avec Tepeyacac. On se battit toute une journée dans le voisinage avec un grand acharnement, mais vers le soir, Ojeda, à qui Cortès avait remis le commandement des Tlaxcaltèques, dont il parlait la langue, s'étant emparé d'un château qui dominait la plaine, y planta l'étendard de la république, ce qui fut le signal de la victoire.

Après trois jours de repos, l'armée se dirigea sur Acatzinco, ville forte et occupée par une nombreuse garnison mexicaine, à trois ou quatre lieues à l'est de Tepeyacac. Un combat sanglant eut lieu sous ses murs, où Cortès entra le même jour à la poursuite des ennemis ; mais les habitants, non plus que la garnison, n'osèrent l'y attendre, et il s'y installa sans coup férir. Durant cinq jours il employa ses troupes à courir la campagne par détachements et à saccager les villages voisins, détruisant les idoles et livrant les temples aux flammes. Profitant de la terreur qu'il avait répandue, il se décida, après avoir soumis la ville voisine de Quecholac, à marcher enfin, sans autre délai, sur la cité de Tepeyacac : à son approche, la population presque entière s'enfuit dans les montagnes, et il y entra sans la moindre résistance (1). Mais elle ne tarda pas à se repeupler ; les principaux habitants ne voyant arriver aucun secours de Mexico, où l'un des seigneurs était parti en ambassade, vinrent trouver Cortès, en le suppliant de les re-

(1) Cette nuit, au dire d'un des conquérants, probablement Ojeda, dont Torquemada et Herrera eurent la relation, les Tlaxcaltèques et les autres alliés se régalèrent de chair humaine, cinquante mille marmites cuisant le pot-au-feu avec les débris des Mexicains. Le fait peut être vrai jusqu'à un certain point ; mais il y a évidemment dans le récit une énorme exagération.

cevoir à merci, et bientôt la province entière reconnut son autorité. Il n'en infligea pas moins un châtiment barbare aux prisonniers de guerre, en rétribution du massacre des siens ; il les réduisit en esclavage, à l'exception des femmes et des enfants, et les fit marquer d'un fer chaud. Après en avoir réservé le quint pour le trésor du roi, le reste fut distribué, ainsi que les autres dépouilles, entre ses soldats et leurs alliés. C'était le premier exemple de ce genre donné par les Espagnols dans le Mexique : il était abondamment justifié dans leurs idées par leur prétendu délit de rébellion et par la coutume même qui existait parmi les indigènes (1). Mais cette sentence dégradante ne fut jamais approuvée par la couronne, qui travailla constamment en opposition avec l'esprit cupide et si peu chrétien des colons (2).

Persuadés que de la vie de Cortès dépendait tout l'avenir de l'invasion étrangère, quelques-uns d'entre les vaincus, à l'instigation des Mexicains, tentèrent plusieurs fois de le surprendre. Mais ces tentatives individuelles échouèrent constamment, grâce à la tendresse vigilante de Marina, qui trouvait toujours moyen d'être au courant de tout par ses liaisons avec les femmes du pays. Profitant des avantages que lui offrait la situation de Tepeyacac, au milieu d'une contrée fertile et bien cultivée, où il pouvait approvisionner aisément son armée, sans être à charge à ses alliés, il se décida à y établir ses quartiers durant le reste de la campagne. Il y demeurait en même temps le maître des passages et commandait la frontière mexicaine au sud et à l'ouest. A la prière de quelques chefs qui redoutaient, à cause de leur soumission, la vengeance des Mexicains, il y jeta les fondements d'une colonie espagnole à laquelle il donna le nom de « Segura « de la Frontera (3). » Il lui nomma une municipalité suivant les

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 10, cap. 15. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 130.

(2) Solis, Hist. de la conquista de Nueva-España, lib. V, cap. 3.

(3) Vingt ans à peu près après la conquête, les Espagnols transportèrent la

coutumes de Castille, et élut parmi ses magistrats Geronimo de Aguilar, son interprète, qu'il voulut récompenser ainsi de tous les services qu'il lui avait rendus.

Pendant qu'il s'occupait à consolider cet établissement et qu'il travaillait, en usant tour à tour de caresses et de menaces, à pacifier le reste de la province, il reçut la nouvelle de l'arrivée, à Tlaxcallan, d'un renfort considérable de troupes espagnoles, commandées par un capitaine Francisco Hernandez, qui venait s'y mettre à sa disposition; ce renfort consistait en trois cents hommes bien armés, en partie d'arquebuses, avec une artillerie respectable et un grand nombre de chevaux (1). Avec eux, suivant toute apparence, se trouvaient les deux religieux franciscains dont parlent les historiens et qui furent, avec le prêtre Juan Dias et le père Olmedo, les premiers instruments de la conversion des infidèles dans ces contrées (2). Rien ne pouvait être plus agréable à Cortès, en ce moment, que cette nouvelle. Cette petite armée, si bien pourvue, remplaçait en grande partie celle qu'il avait perdue, et lui inspirait une confiance plus entière vis-à-vis de ses amis comme de ses ennemis; elle lui venait d'autant plus à propos, qu'il comptait envoyer alors précisément un corps d'un nombre égal d'Espagnols au secours de Quauhquechollan.

Par sa situation au milieu des montagnes qui s'arrondissent au sud-est du Popocatepetl, cette ville servait à couvrir un des principaux passages qui donnent entrée dans l'Anahuac : bâtie sur un plateau élevé, d'où elle dominait toutes les vallées environnantes, elle était défendue par des précipices profonds, surmontés de murs énormes qui allaient se joindre par derrière à une série de rochers infranchissables; ceux-ci formaient à leur tour autant de

ville de Tepeyacac à trois lieues environ de l'ancien site, qui fut abandonné ainsi que tant d'autres de la même manière, dans l'Amérique espagnole. (Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 10, cap. 21.)

(1) Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. XII, cap. 27.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 78.

points fortifiés conduisant jusqu'à un camp retranché, assis au sommet de la montagne, et d'ordinaire occupé par une armée nombreuse de Mexicains. La population de la ville dépassait trente mille âmes, sans compter la garnison, qui venait encore d'être renforcée par les ordres de Cuitlahuatl. Dans sa condition actuelle, l'arrogance ordinaire de cette soldatesque s'était accrue avec les derniers succès de ses armes, et instruite de l'inclination que ses habitants avaient montrée pour les étrangers, elle ne leur épargnait aucune espèce d'affronts. Calcozametl, tlatoani de Quauhquechollan, impatient de secouer ce joug odieux et voyant la tournure favorable que prenaient de nouveau les affaires de Cortès, lui envoya secrètement des émissaires : ils étaient chargés de lui rappeler qu'il avait été un des premiers à se soumettre à la suzeraineté du roi de Castille, en présence des nobles assemblés avec Montézuma, et qu'il désirait actuellement lui donner des preuves de son zèle, en l'aidant à se rendre maître de Quauhquechollan.

Cortès, charmé de ces ouvertures, se disposa aussitôt à y répondre. Ordaz et Alonso de Avila, ayant été chargés de conduire cette expédition, partirent avec trois cents hommes, douze chevaux et un grand nombre d'alliés. A Cholullan, ils furent rejoints par une armée si considérable, accourue surtout de Huexotzinco et des autres lieux voisins, qu'ils eurent peur d'un guet-apens. Excités surtout par les soldats de Narvaez qui avaient sans cesse devant les yeux le souvenir fatal de leur retraite de Mexico, ils arrêtèrent les chefs qui étaient venus avec confiance au-devant d'eux et les ramenèrent avec eux prisonniers à Tepeyacac. Mais Cortès les blâma durement de cette conduite : à force de présents et de caresses, il calma l'amour-propre blessé des seigneurs huexotzincas et se détermina alors à se mettre en personne à leur tête. Sa présence suffit pour ranimer aussitôt tous les esprits, et il s'avança rapidement avec eux sur Quauhquechollan. Il arriva des premiers avec une troupe d'élite, et sa marche fut si secrète, que les Mexicains n'en furent instruits que lorsqu'il n'en était plus qu'à une demi-

lieue de leurs murailles. Ils sonnèrent aussitôt l'alarme, comptant sur l'appui des habitants ; mais ceux-ci prévenus par le tlatoani, à qui Cortès avait envoyé l'avis de son arrivée, leur tombèrent sur le corps avec une incroyable furie. Le combat s'engagea dans la ville et déjà quelques maisons étaient devenues la proie des flammes, lorsque l'apparition des Espagnols força subitement les Mexicains à la retraite : s'étant retranchés dans les bâtiments du temple principal, ils continuèrent à s'y défendre avec un courage héroïque. Le général venait de franchir, avec vingt chevaux, les escaliers taillés dans le roc, qui conduisaient au centre de la place : la lutte ne cessa pas pour cela, elle n'en devint que plus acharnée ; mais la multitude des assaillants augmentait à tout instant, et Cortès étant entré d'assaut dans la forteresse, ils se firent tuer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre, à l'exception d'un seul qu'on réussit à prendre couvert de blessures.

Le reste des Mexicains éparpillés dans la ville s'enfuit vers les hauteurs voisines, d'où le gros de leur armée commençait à descendre en ordre de bataille au secours de leurs compatriotes. « Ils étaient plus de trente mille hommes, dit Cortès (1), et c'était un spectacle magnifique de voir cette troupe de braves couverts de bijoux d'or et de panaches éclatants. » Ils se rencontrèrent dans les faubourgs de Quauhquechollan avec les forces tlaxcaltèques, et l'action fut des plus vives. Mais, au milieu du combat, les Espagnols, descendant tout à coup, bouleversèrent les rangs ennemis qui reculèrent en désordre vers les gorges d'où ils venaient de sortir ; il y faisait une chaleur étouffante, augmentée encore par l'incendie des maisons du faubourg, auxquelles ils avaient mis le feu en se retirant. Le carnage fut terrible ; on les poursuivit, l'épée dans les reins, jusqu'à la cime du morne où se dressait leur camp. Il couvrait un emplacement considérable, et les vainqueurs y trouvèrent un immense butin, sans compter un

(1) Cartas, etc., ap. Lorenzana, pag. 160.

grand nombre de serviteurs et d'esclaves, du service ordinaire des chefs de l'armée mexicaine. . . . .

A trois ou quatre lieues au sud-ouest de Quauhquechollan se trouvait la ville puissante d'Itzyocan, chef-lieu de la seigneurie du même nom, avec une population nombreuse, qu'enrichissait constamment le passage des caravanes de l'est et du midi. Située au versant d'une haute colline, baignée par une rivière profonde, dans une vallée formée par les montagnes voisines, elle commandait, comme Quauhquechollan, un territoire d'une extrême fertilité, riche en mines d'or et produisant les fleurs les plus belles et les fruits les plus savoureux de tout le pays. Cent teocallis ornaient ses rues droites et formées de belles maisons, preuves à la fois de la dévotion et de l'opulence de ses habitants. Elle avait alors pour seigneur Nahuiacatl, de la maison royale de Mexico, à qui Montézuma l'avait donnée en fief, après en avoir dépouillé l'ancien seigneur, condamné pour crime de haute trahison. Sur l'avis de Calcozametl, Cortès résolut de soumettre cette place avant de retourner à Tepeyacac. Nahuiacatl venait de partir pour Mexico : la garnison ayant refusé de se rendre, on lui donna l'assaut sans attendre davantage ; après une défense incertaine, les Mexicains prirent la fuite vers la montagne. On les poursuivit quelque temps, et, au retour, on mit le feu à tous les temples, pour punir les habitants de leur résistance. Sur l'invitation de Cortès, les principaux d'entre les pilli vinrent le trouver et ne tardèrent pas à rappeler toute la population. Ils se soumirent sans contestation à la couronne de Castille et reçurent de sa main un nouveau seigneur. C'était un enfant de dix ans, fils du tlatoani de Quauhquechollan, qu'il avait eu de la fille de leur dernier chef. En attendant qu'il fût en âge de gouverner, le soin en fut commis à trois patriciens, et les religieux franciscains venus avec Hernandez, qui avaient accompagné l'expédition, emmenèrent l'enfant avec eux pour le baptiser et l'élever dans la religion chrétienne. En arrivant à Tepeyacac, ne sachant ce qu'on voulait faire de lui, il

demandait tristement quel jour on devait le sacrifier. Les moines lui répondirent avec bonté, par la bouche de Marina, que les chrétiens avaient en horreur ces sanglantes abominations, et, après l'avoir caressé suivant son âge, ils lui demandèrent s'il voulait être chrétien à son tour. Sur sa réponse, on l'instruisit sommairement des dogmes de la foi, et il reçut le baptême, Pedro de Alvarado lui servant de parrain. Il fut le premier prince chrétien parmi les indigènes de la Nouvelle-Espagne (1).

De la bouche de quelques Mexicains pris dans cette campagne, Cortès apprit les vastes préparatifs que faisait Cuitlahuatl. Mais déjà ils étaient peu à craindre pour lui. Le bruit de ses victoires, en venant tout à coup détruire celui de sa mort, répandu parmi les nations voisines, ne pouvait manquer de relever son prestige, tout en déconsidérant les chefs de l'empire. De retour à Tepeyacac, il y reçut des députations d'un grand nombre de villes et de seigneuries, qui venaient lui rendre leurs devoirs et transporter à la couronne de Castille l'hommage qu'elles avaient jusque-là payé à Tenochtitlan. Tandis que Sandoval achevait de rouvrir le chemin de Cempoallan et de la Véra-Cruz, en s'emparant de vive force de la ville de Xalatzinco, au pied des monts de Tenamitic, le général voyait son autorité reconnue par la plupart des villes qui environnent le pied du Popocatepetl. Il avait subjugué Tecal, située au sud de Tepeyacac ; quelques jours plus tard, la ville forte de Tecamachalco, après une résistance vigoureuse, subissait également son joug, entraînant à sa suite la plus grande partie de la nation puissante des Popolocas, dont elle était considérée comme la place principale. Le capitaine Salcedo, descendant la Cordillère de Zoncolucan, arrivait sur les bords du Papaloapan, prêt à se joindre aux Chinantecas, à qui ce fleuve servait de frontière, quoique les Mexicains possédassent des forteresses sur l'une et l'autre rive. La plus importante était la grande ville de Tochte-

(1) Id., ibid. — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 10, cap. 17.

pec, conquise par Montézuma Ier, et qui, grâce à sa situation, était devenue l'entrepôt du commerce de l'empire avec les nations du sud et de l'est, et le rendez-vous des caravanes aztèques. Le gouvernement mexicain y entretenait constamment une garnison considérable, qui, jointe à la multitude des marchands, qui s'y donnaient rendez-vous de toutes les parties de l'Anahuac, assurait sa sécurité contre toute entreprise ennemie. Salcede n'avait avec lui que quatre-vingts Castillans et un petit nombre d'alliés. Il se laissa imprudemment attirer dans une embuscade aux approches de la ville, et, en dépit d'une défense héroïque, il fut massacré avec sa petite troupe, sans qu'il en échappât un seul pour en porter la nouvelle à Cortès.

Le général sentit vivement cette perte. Mais elle ne tarda pas à être vengée. Il y envoya Diego de Ordas et Alonso de Avila avec quelques chevaux et une armée de vingt mille alliés. Tochtepec, après une résistance des plus opiniâtres, où les Mexicains se servaient de longues piques, à l'imitation des Chinantecas, fut emporté d'assaut et livré au pillage ; le butin fut immense ; et les richesses de toutes sortes, amassées depuis près d'un siècle dans ses palais par les marchands de Tlatilolco, devinrent la proie d'une soldatesque avide. Les villes alliées du plateau aztèque se réjouissaient en voyant arriver dans leurs murs de si glorieuses dépouilles ; Tlaxcallan, surtout, qui s'était vu si longtemps privé de tout commerce extérieur par les rois de la vallée, ne pouvait assez remercier les dieux de son alliance avec les Espagnols ni rassasier ses regards, à l'aspect des marchandises de toute espèce qui encombraient maintenant son tianquiz, et en contemplant ces multitudes d'esclaves et de captifs, défilant le long de ses rues et accumulant, jusque dans les maisons les plus pauvres, le sel, le coton, les étoffes précieuses, les plumes et les joyaux, trophées de la valeur de ses enfants (1).

(1) Herrera, ibid. — Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 164, 165. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 78, 79.

Le résultat de toutes ces opérations fut la réduction entière du magnifique territoire qui s'étend entre le versant oriental du Popocatepetl et la chaîne d'où s'élance le pic neigeux de l'Orizaba. Déjà des contrées plus méridionales, naguère parcourues par ses émissaires, Cortès voyait arriver à ses pieds les envoyés des princes du Mixtecapan. Cohuatlycamac, seigneur de Chinantla, qui, depuis près d'un an, se montrait l'allié fidèle des Espagnols, les précéda à Tepeyacac ; il venait en personne rendre hommage au grand capitaine dont il était l'ardent admirateur. Il fut reçu avec une distinction marquée, et il s'en retourna dans ses états comblé d'honneurs et de présents. De la province de Cohuaïxtlahuacan, qui avait si noblement combattu naguère pour son indépendance, huit des principales seigneuries, tributaires des Mexicains, s'empressèrent de suivre l'exemple du Chinantecatl, en demandant à se mettre sous sa protection. Sa renommée s'étendait jusque dans les régions les plus lointaines. Par son équité et son désintéressement dans le partage des dépouilles, Cortès s'attachait chaque jour davantage ses alliés. Les villes voisines en appelaient à lui comme à l'arbitre de leurs différends, et, par une politique non moins habile que modérée, il s'était acquis en peu de mois un ascendant sur les nations indigènes que jamais n'avaient eu auparavant ni Montézuma ni aucun de ses prédécesseurs. Son autorité s'étendait chaque jour davantage, et le nouvel empire annoncé par les prophéties de Quetzalcohuatl s'établissait insensiblement sur les débris des royautés aztèques.

Cependant, un nouvel auxiliaire, plus redoutable que tous les autres, commençait à envahir ces belles contrées et à lui en préparer une conquête plus facile, en moissonnant par milliers les flots de cette population exubérante, qui avait menacé de l'étouffer, et en enlevant à l'Anahuac les plus braves de ses défenseurs. C'était la petite vérole, à laquelle les indigènes donnaient le nom de « Hueyzahuatl » ou grande lèpre. Au dire des auteurs, elle avait été apportée de Cuba par un nègre de la suite de Narvaez à

Cempoallan, où elle causa, dès les premiers jours, d'immenses ravages parmi les Totonaques. La proximité et le peu d'étendue des maisons, surtout dans les classes inférieures, ainsi que l'accumulation de leurs habitants, donnèrent lieu à la contagion de se répandre avec une extrême rapidité : en beaucoup d'endroits, des familles nombreuses s'éteignirent totalement ; de vastes quartiers dans les villes, et des villages entiers, devinrent déserts dans l'espace de quelques mois. Dans l'ignorance où l'on était, auparavant, de ce terrible fléau, les indigènes succombèrent faute de soins et de remèdes convenables. L'usage général où ils étaient de se baigner chaque jour dans l'eau froide, en sortant des bains de vapeur du temazcalli, ne leur fut pas moins fatal dans cette circonstance ; dans l'ardeur qui les dévorait, surtout sous ce climat brûlant, au lieu du soulagement qu'ils en tiraient d'ordinaire, ils n'y trouvaient que la mort, et ceux qui échappaient à ses coups demeuraient, grâce à leur impatience à supporter la démangeaison, défigurés au point de faire horreur à leurs propres frères.

A l'épidémie se joignirent, en bien des lieux, la famine et la peste. L'air était vicié par la multitude des morts qui restaient sans sépulture. Comme les femmes seules s'occupaient, dans ces contrées, du soin de moudre le maïs et de faire le pain, on n'en manqua que trop souvent. Faute de bras, on ne pouvait enterrer les morts, et les malades, avant même d'avoir fermé les yeux, exhalaient une telle infection, que leurs parents s'enfuyaient épouvantés, et que les macéhuales se refusaient au service pénible de les ensevelir. Dans une détresse si générale, les municipalités prirent un parti extrême. On résolut de laisser les morts où ils étaient ; mais, pour en ôter la vue et empêcher la putréfaction de corrompre davantage l'atmosphère, on effondra les toits des maisons, et on les démantela de manière à recouvrir de leurs débris les tristes restes de leurs habitants. D'une rue on passait à une autre ; de cette sorte, des villes entières se virent ruinées en un court espace de temps et abandonnées à la nature, qui se

tardait pas à y reprendre ses droits, en les ensevelissant à son tour sous un vaste manteau de verdure (1). Tel fut le sort de la cité de Cempoallan, que Cortès avait trouvée si belle à son arrivée ; la mortalité y fut si effrayante, qu'elle perdit la moitié de sa population avant même la prise de Mexico, et, moins d'un siècle après, elle était tout à fait déserte. Ce sort fut partagé par une foule de localités et de villes, plus peuplées même et plus importantes, et dont le nom a disparu avec la dernière trace de leur existence (2). Les ravages de ce fléau et de plusieurs autres maladies, non moins destructives, qui se montrèrent fréquemment durant le premier siècle de la conquête, permettent seuls d'expliquer l'étonnante solitude qui a succédé, en tant de provinces, à ces essaims d'habitants qu'y avaient trouvés Cortès et ses compagnons, et dont le voyageur découvre à chaque pas le souvenir, dans les ruines encore debout sur la crête des monts ou cachés sous la végétation exubérante des forêts.

Les régions qui souffrirent le plus, dans le commencement, de la petite vérole furent surtout celles de terre chaude, comme le Totonacapan et le Cuetlachtlan. Elle ne tarda pas à s'étendre sur le plateau aztèque et dans la vallée de l'Anahuac, où elle apparut deux mois environ après la retraite des Espagnols. De la province de Chalco où elle se signala d'abord, elle arriva promptement à Mexico, et elle y causa d'incroyables ravages. Elle frappa tour à tour les grands et les petits, sans les épargner davantage les uns que les autres. Des milliers d'Indiens mouraient tous les jours;

(1) Sahagun, Relacion de la conquista, etc., cap. 30. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 66. — — Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 10, cap. 5. — Gomara, Cronica, etc., cap. 102.

(2) On trouve dans les rôles de population du premier siècle de la conquête une multitude de villes et de villages, cités comme fort peuplés, avec de vastes couvents, de grandes églises, et dont les noms sont à peu près oubliés aujourd'hui, soit au Mexique, soit dans l'Amérique-Centrale. Si on les cherche, on trouve parfois encore, sur l'emplacement désigné, une ferme ou hacienda, mais le plus souvent des ruines espagnoles à une lieue ou deux des ruines de la cité indigène.

on en vint au point que, ne trouvant plus personne qui voulût se charger d'emporter les cadavres, on était obligé, pour s'en débarrasser, de les jeter dans les canaux, où, grâce à l'extrême abondance des eaux, leur séjour fut moins fatal qu'on aurait eu lieu de le craindre. Un grand nombre de seigneurs, les guerriers les plus renommés, les vétérans de l'armée, sur qui la couronne comptait surtout pour les opposer, comme le boulevard de la nation (1), aux efforts des Castillans, succombèrent dans l'espace de quelques jours. Mais la perte la plus sensible fut celle du roi, qui tomba des premiers sous ses coups, après un règne de quatre-vingts jours, dans le courant du mois Tepeilhuitl, qui commençait vers la fin de septembre (2).

Sa mort fut regardée comme de mauvais augure par les Mexicains, et comme la calamité la plus funeste qui pût les frapper dans leur lutte avec les Espagnols. Elle les plongea dans une affliction profonde, et l'impression qu'ils en reçurent fut d'autant plus fâcheuse, que la plupart des ambassadeurs qu'ils avaient envoyés pour solliciter l'alliance des autres nations achevaient d'arriver porteurs des plus heureuses nouvelles. A l'exception des Tlaxcaltèques, tous paraissaient souhaiter ardemment de donner leur aide aux chefs de l'empire et promettaient de contribuer de tout leur pouvoir à chasser les étrangers. Ceux qui avaient été envoyés au Michoacan avaient été suivis de près, à leur retour, par une ambassade composée de plusieurs seigneurs tarasques qui, après avoir pris toutes les informations capables de les éclairer, s'étaient empressés de leur donner les mêmes assurances au nom du Cazonzi. Mais leur séjour à Mexico coïncida malheureusement avec le fléau, et ils n'arrivèrent, en quelque sorte, que pour assister aux funérailles de Cuitlahuatl et de Totoquihua II, roi de Tlacopan, qui le suivit bientôt après dans la tombe (3).

(1) Sahagun, Relacion, etc., cap. 30.
(2) Id., Hist. de Nueva-España, lib. VIII, cap. 1, et lib. XII, cap. 29.
(3) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, cap. 90.

Épouvantés de la mortalité qui régnait autour d'eux, ils se hâtèrent de quitter l'Anahuac et de repasser les montagnes de Matlatzinco, dans la crainte d'être atteints à leur tour. Mais ils en emportèrent les germes avec eux, et, à leur arrivée à Tzintzontzan, l'épidémie se déclara à la cour. Elle emporta successivement un grand nombre de prêtres du rang le plus élevé, ce qu'on regarda également comme un signe funeste, ainsi que le roi Zwanga, avec une foule de sujets de diverses classes : de la capitale, elle se répandit dans le reste du Michoacan et sur les rivages de la mer Pacifique, où elle causa, comme ailleurs, de cruels ravages (1).

Malgré la brièveté de son règne, Cuitlahuatl doit être regardé comme un des plus grands rois qui aient occupé le trône de Mexico. Les historiens sont unanimes à dire que, s'il avait vécu, Cortès eût été incapable, cette fois, de se rendre maître de cette métropole ; ces paroles seules suffiraient pour illustrer sa mémoire. Sa sagesse égalait son activité et sa bravoure; aussi ses sujets fondaient-ils sur les qualités de leur chef les plus grandes espérances. Ils le pleurèrent sincèrement, et commencèrent, dès ce moment, à douter de leur capacité à soutenir la lutte où Cortès se disposait à entrer avec une nouvelle énergie.

(1) Relacion de las ceremonias, etc., de la provincia de Mechuacan, etc. MS.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Élection et couronnement de Quauhtemotzin, roi de Mexico. Tetlepan-Quetzal, roi de Tlacopan. Appel des chefs de l'empire à leurs vassaux et à leurs alliés. Tangaxoan II, roi du Michoacan. Il reçoit une ambassade de Quauhtemotzin. Cortès donne ordre de construire plusieurs brigantins à Tlaxcallan. Félicité du général dans ses entreprises. Augmentation de ses forces. La petite vérole à Tlaxcallan. Maxixcatzin en meurt après s'être fait baptiser. Retour triomphant de Cortès dans cette ville. Il confirme au fils de Maxixcatzin la seigneurie de son père. Il exhorte les chefs de la république à se faire chrétiens. Violente opposition à ce sujet. Elle est vaincue, et ils se font baptiser. Baptême du vieux Xicotencatl et du prince Tecocoltzin. Politique de Cortès et accroissement de son influence. Il fait des propositions à Cohuanacoch. Ses préparatifs contre l'Anahuac. Il passe la revue de ses troupes et de celles des alliés. Ordonnances militaires. Il sort de Tlaxcallan avec son armée. Passage des monts et descente dans la vallée. Ixtlilxochitl vient au-devant de Cortès. Ambassade de Cohuanacoch. Sévérité du général. Craintes de Cohuanacoch. Il s'enfuit à Mexico. La noblesse acolhua abandonne Tetzcuco. Entrée des Espagnols dans cette ville. Les Tlaxcaltèques mettent le feu au palais de Nezahualpilli. Soumission des seigneurs de Coatlychan, de Huexotla et d'Atenco à la couronne de Castille. Destruction d'Iztapalapan. Soumission d'Otompan, de Chalco et d'autres villes. Tecocoltzin, couronné roi d'Acolhuacan à la place de Cohuanacoch déposé. Alliance des Chalcas avec les autres amis des Espagnols. Achèvement des brigantins. Ils arrivent à Tetzcuco. Expédition sur Xaltocan. Ruine de cette ville. Marche sur Tlacopan. Prise et incendie de cette capitale. Combats avec les Mexicains. Danger de Cortès sur la chaussée. Il retourne à Tetzcuco.

Dans les temps difficiles où se trouvait l'empire, le trône de Mexico ne pouvait rester bien longtemps vacant sans péril ; la noblesse, réunie pour les funérailles de Cuitlahuatl, donna, sans hésiter, la couronne au prince Quauhtemotzin, son cousin, dont

le courage éprouvé et les talents militaires étaient également à la hauteur des circonstances. Avec moins d'expérience que son prédécesseur, il arrivait cependant aux affaires avec une intelligence vigoureuse et fortement trempée déjà par les événements extraordinaires qui avaient bouleversé sa patrie, depuis près de deux ans, et son caractère dur et austère était précisément ce qu'il fallait pour soutenir le courage de ses sujets, dans les épreuves de la lutte qu'ils allaient avoir à soutenir contre les Européens. Quauhtemotzin n'était âgé que de vingt-cinq ans; c'était un homme bien fait, peu basané, d'une grande dignité dans ses manières, mais qui se faisait redouter au point que tous tremblaient devant lui. Digne fils d'Ahuitzotl, il ne craignait pas de répandre le sang, et jusqu'au dernier moment il soutint avec une constance énergique les autels superstitieux de la divinité inhumaine dont il avait été le pontife. Ennemi juré des Espagnols, contre lesquels il avait, des premiers, excité la colère des siens, il continua avec un zèle infatigable les préparatifs de son prédécesseur pour les repousser de l'Anahuac. Son couronnement, qui eut lieu immédiatement après son élection, fut signalé par l'immolation d'un grand nombre de prisonniers tlaxcaltèques, huexotzincas, cholultèques et autres alliés de Cortès, parmi lesquels figurèrent aussi quelques Espagnols, comme les victimes choisies de ce jour solennel.

De retour à son palais, après la cérémonie, profitant du caractère sacré des rites qu'il venait de recevoir, il adressa à la noblesse mexicaine, assemblée autour de lui, un discours plein de force sur les devoirs qui leur incombaient à tous en ce moment, de défendre jusqu'à la dernière extrémité la religion et les dieux, menacés par d'impies agresseurs, et de ne rien épargner pour le salut de la patrie, pour eux-mêmes, pour leurs femmes et leurs enfants, pour l'honneur et la gloire de Tenochtitlan. Debout au milieu de ses vassaux et des princes des différents ordres, il prononça lui-même, avec un accent plein de feu, le serment de mourir, s'il le fallait, pour une cause si sainte, et tous ces guer-

riers, entraînés par son enthousiasme, jurèrent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang (1).

Cependant, malgré ses efforts, Quauhtemotzin ne put empêcher qu'un grand nombre de ses feudataires ne tournassent encore les yeux du côté de Cortès : si dans Mexico la haine était grande pour le nom espagnol, chez les anciens tributaires de l'empire elle était plus grande encore peut-être pour le nom mexicain, et les dernières calamités de Tenochtitlan ne suffisaient point pour faire oublier ce qu'ils avaient souffert de son despotisme. Tandis que le nouveau roi prenait possession de la dignité suprême, Tetlepan-Quetzal succédait, de son côté, au trône de Tlacopan, vacant par la mort de son père Totoquihua (2). Informé, par ses espions, des préparatifs de Cortès, Quauhtemotzin, incapable, désormais, de fermer l'Anahuac à ses envahisseurs, prenait toutes les mesures que pouvaient lui suggérer son expérience et celle de ses collègues, pour garantir sa capitale. Tous ceux qui se sentaient encore animés par un patriotisme désintéressé comprenaient que Mexico serait le dernier boulevard de leur race contre la domination étrangère, et que, une fois Cortès maître paisible de cette ville, les autres ne tarderaient pas à la suivre sous son joug.

Dans cette pensée, les trois chefs de l'empire résolurent de faire un nouvel appel à leurs feudataires, ainsi qu'aux princes alliés et aux rois qui, jusqu'à cette époque, avaient été en guerre avec eux. Comptant, surtout, sur les secours promis par les ambassadeurs tarasques, ils envoyèrent une seconde députation à Tzintzontzan. Ils ignoraient les calamités qui venaient, à la suite de la petite vérole, de frapper le Michoacan. Zwanga, qui venait de mourir, laissait un grand nombre d'enfants ; l'aîné Tangaxoan, dit Zinzicha (3),

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 80. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 130.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 90.

(3) Relacion de las ceremonias y ritos, etc. — Tangaxoan II, dit Zinzicha,

reconnu, d'après les usages et les coutumes du royaume, pour l'héritier présomptif du trône, et désigné par son père mourant, en avait pris possession avec les solennités ordinaires. C'est entre les cérémonies des obsèques du dernier souverain et les fêtes qui inaugurèrent le règne de son successeur que les ambassadeurs mexicains arrivèrent à Tzintzontzan. Ces choses retardèrent naturellement l'envoi des secours qu'on avait promis : par suite des troubles qui s'élevèrent alors dans la famille royale, on ajourna encore l'effet des dispositions qui avaient été prises sous Zwanga, et, lorsque le Cazonzi pensa à les mettre à exécution, il était trop tard ; Cortès était maître de Mexico.

Après avoir réduit si heureusement les provinces qui environnaient Tepeyacac à reconnaître son autorité, Cortès s'était mis enfin à l'œuvre pour tenter la conquête de cette grande métropole. Il se sentait maintenant assez fort pour exécuter les plans qu'il avait formés contre l'empire, et dont il n'avait pas un seul instant abandonné l'idée. Instruit, par les dures leçons du passé, des obstacles qu'il trouverait dans le courage de la nation mexicaine, il avait utilement employé plusieurs mois à rétablir sa réputation aux yeux de ses alliés et à relever ses compagnons dans leur propre estime. Pendant qu'il attendait des îles des secours en hommes et en munitions dont il avait besoin pour atteindre le grand objet de son entreprise, les Espagnols, se familiarisant de nouveau avec la victoire, avaient repris le sentiment de leur ancienne supériorité, aux dépens des Mexicains. Les Tlaxcaltèques avaient acquis l'habitude d'agir de concert avec leurs alliés, et les chefs de la seigneurie, charmés de voir leur pays s'enrichir des dépouilles des provinces voisines, et étonnés des preuves journalières qu'ils acquéraient de la force invincible des Castillans, se prêtaient avec empressement à tout ce que leur général demandait d'eux. Sous son habile tactique, les Tlaxcaltèques

nom écrit par plusieurs auteurs *Bimbicha*, plus connu sous son titre générique de *Cazonzi*.

avaient gagné considérablement du côté de la discipline et, de cette manière, triplé leurs propres forces.

Pour mettre le sceau aux avantages qu'il avait obtenus dans cette campagne, il écrivit une relation exacte, dirigée à l'empereur Charles V, de tout ce qu'il avait fait depuis ses dernières dépêches, et chargea Diego de Ordaz de la porter à la cour. Alonso de Avila fut envoyé, de son côté, avec quatre vaisseaux de la flotte de Narvaez, à Saint-Domingue et à la Jamaïque, pour engager de nouveaux aventuriers à venir le joindre, et pour y acheter des chevaux, de la poudre et d'autres munitions de guerre. Enfin, comme il était convaincu qu'il tenterait inutilement de soumettre et de garder Mexico, s'il ne se rendait maître du lac, il donna ordre de préparer, dans les forêts de la Matlalcuéyé, des bois pour la construction de douze brigantins qu'on pût ensuite transporter par pièces numérotées sur les bords de la lagune, pour les bâtir et les mettre à l'eau lorsqu'il en aurait besoin. Le soin en fut confié, comme la première fois, à Martin Lopez, qui ne tarda pas à se mettre à l'œuvre.

Toutes ces précautions, les plus sages que la situation de Cortès lui permît de prendre, ne lui auraient pas suffi, sans un nouveau renfort de troupes espagnoles. Il sentait si bien la nécessité absolue de ce secours, que c'était là le principal objet de toutes ses pensées et de tous ses désirs, quoique les espérances, qu'il fondait sur le retour d'Alonso de Avila, qu'il avait envoyé aux îles pour y faire des recrues, fussent encore incertaines et éloignées. Mais une suite d'événements heureux et imprévus fit pour lui ce que toute sa sagacité et tous ses talents n'auraient pu produire. Le gouverneur de Cuba, qui avait regardé comme infaillible le succès de l'expédition de Narvaez, avait envoyé après lui deux petits navires avec de nouvelles instructions, un renfort d'hommes et de munitions de guerre : mais l'officier à qui Cortès avait confié le commandement de la côte eut l'adresse de les attirer dans le port de la Véra-Cruz, se saisit des navires et persuada aisément

aux soldats de suivre les drapeaux d'un chef plus habile que celui auquel on les envoyait. Peu de temps après, trois autres vaisseaux, chargés de troupes, entrèrent dans le même havre. Ils faisaient partie d'une escadre armée par Francisco de Garay, gouverneur de la Jamaïque : possédé de la fureur des découvertes et des conquêtes, comme tous les Espagnols alors établis en Amérique, cet officier avait cherché longtemps à pénétrer dans quelque partie de la Nouvelle-Espagne et à partager avec Cortès la gloire et les avantages que pouvait attendre celui qui soumettrait l'empire de l'Anahuac à la couronne de Castille.

Ces aventuriers avaient fait leur descente sur le territoire de Panuco, dont les chefs s'étaient reconnus déjà, jusqu'à un certain point, tributaires de l'Espagne. Mais, s'étant pris imprudemment de querelle avec eux, ils s'étaient vus forcés, après une longue suite de malheurs et de famine, à descendre vers Nauhtlan, d'où on les avait conduits à la Véra-Cruz. Leur fidélité ne tint pas contre les espérances flatteuses et les grandes promesses qui avaient séduit tant d'autres aventuriers avant eux ; ils quittèrent aussitôt le service du chef qui les avait envoyés et se donnèrent à Cortès. L'Amérique même ne fut pas la seule partie du monde qui lui fournit des secours inattendus. Un navire des Canaries frété par quelques négociants toucha à la côte de Chalchiuhcuecan ; il était chargé de munitions de guerre qu'ils envoyaient vendre, avec l'espérance d'en tirer de grands profits, dans un pays dont la richesse commençait à être connue en Europe. Cortès acheta avec empressement une cargaison qui était pour lui sans prix, et l'équipage, suivant l'exemple des autres, alla le joindre à Tlaxcallan (1).

Par tous ces événements, son armée se trouva encore augmentée de cent quatre-vingts hommes et de vingt chevaux, forces trop peu considérables pour mériter qu'on en fît mention dans l'histoire d'aucune autre partie du globe ; mais dans celle de l'A-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 79. — Herrera, Hist. gen., decad. II, cap. 17 et 18.

mérique, où l'on voit constamment de grandes révolutions opérées par des causes qui semblent n'avoir aucune proportion avec les effets qu'elles produisent, ces petites circonstances prennent de l'importance, parce qu'elles décident de la destinée des royaumes. Il est surtout à remarquer que les deux hommes qui ont le plus contribué au succès de Cortès, en lui fournissant si à propos ces secours, étaient, l'un son ennemi déclaré, qui travaillait de toutes ses forces à le perdre, et l'autre un rival envieux qui cherchait à le supplanter. L'histoire de Cortès ne présente aucun exemple plus frappant du bonheur singulier qui accompagna toujours ses entreprises. Le premier avantage qu'il tira de ces renforts fut de pouvoir renvoyer ceux des soldats de Narvaez qui demeuraient contre leur gré à son service. Il fit publier, à son de trompe, que tous ceux qui redoutaient les épreuves d'une seconde campagne contre Mexico pouvaient se rembarquer. Il y en eut beaucoup moins qu'on ne s'y serait attendu : ce furent quelques riches planteurs ou des fonctionnaires de haut rang, comme Andrès de Duero et le trésorier Bermudez. Le reste, déjà accoutumé à cette vie rude des camps, et plus confiant dans le génie de Cortès, se résolut à demeurer avec lui et à se rattacher tout à fait à son service.

Cependant la petite vérole continuait ses ravages, et, quoique jusque-là elle n'eût point touché aux Espagnols, elle ne laissait pas d'inquiéter le général, qui voyait avec quelle rapidité elle enlevait les indigènes dans tous les rangs amis aussi bien que dans ceux qui lui étaient hostiles. Dans cette calamité publique, il s'efforça de faire entendre aux indigènes les conseils de l'hygiène usitée en Europe en pareil cas, les engageant surtout à souffrir patiemment la démangeaison et à s'abstenir de bains durant la maladie. Tlaxcallan venait d'être à son tour visité par le fléau, et un grand nombre de nobles et de chefs y succombèrent dans l'espace de peu de jours. Comme on touchait à la fin de l'année 1520, le général faisait ses préparatifs dans l'intention de retourner dans

cette ville, pour y célébrer les fêtes de Noël, lorsqu'il apprit que son ami Maxixcatzin venait d'être atteint par l'épidémie. En attendant qu'il pût s'y rendre lui-même, il envoya le père Olmedo, dans l'espoir de l'attirer dans la religion chrétienne avant sa mort. Le bon religieux eut, en effet, la consolation de lui administrer le baptême, et Maxixcatzin, ayant reçu le nom de Lorenzo, mourut bientôt après dans ses bras (1).

Au moment de quitter Tepeyacac, Cortès acheva l'œuvre de la colonisation de cette ville, en confirmant ses magistrats précédemment installés, et y laissa une soixantaine de soldats espagnols, plus ou moins invalides pour la plupart, mais dont la présence devait suffire désormais pour neutraliser toute espèce d'entreprise de la part des Mexicains. Il se mit ensuite en chemin pour Cholullan; suivi de son àrmée et des troupes alliées, il traversa la province au milieu des acclamations de la multitude, qui courait de toutes parts au-devant de lui, avide de contempler le vainqueur des nations. Sa marche, cette fois, fut, comme au premier jour de son arrivée dans Tlaxcallan, un véritable triomphe; il rentra dans cette ville sous des arceaux de verdure, précédé des guerriers tlaxcaltèques, portant les glorieux trophées conquis dans cette campagne, au milieu des danses et des hymnes composés en son honneur et en celui de la république. Les chefs de la seigneurie vinrent au-devant de lui, et l'un d'eux, prenant la parole, lui adressa un discours louangeur où il était représenté comme un triomphateur et le vengeur des injures de la nation; enfin on le combla de tels honneurs, que jamais avant lui nul n'en reçut d'aussi éclatants. Ayant appris en route la mort de Maxixcatzin, le général avait pris le deuil par respect pour la mémoire d'un homme qui lui avait rendu de si grands services; cette marque de déférence fut également appréciée de tout le monde et ne l'en rendit que plus cher à ses alliés.

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 136.

Le premier acte du général fut de confirmer le fils de son ami dans la succession de la seigneurie d'Ocotelolco, qui lui était disputée par un frère bâtard. C'était un jeune prince âgé seulement de douze ans; Cortès n'en eut que plus de facilité à lui faire suivre l'exemple de son père, et obtint sans peine qu'il se fît baptiser. Il l'arma ensuite chevalier de sa propre main, substituant ainsi pour la première fois le cérémonial chrétien aux rites superstitieux des Teuctlis aztèques. Profitant de l'enthousiasme que ses victoires excitaient actuellement parmi les Tlaxcaltèques et de l'influence sans bornes qu'il exerçait sur les chefs de la république, il leur renouvela la proposition qu'il leur avait déjà faite un an auparavant, de recevoir le baptême tous ensemble et de renoncer définitivement au culte de leurs idoles. Malgré l'habitude qu'ils avaient prise de lui céder en toute chose et de vivre avec les Espagnols, ils n'en furent pas moins saisis au premier abord. Ils étaient encore trop peu préparés pour comprendre les bienfaits du christianisme, dont le dogme abstrait devait demeurer sans action sur leurs esprits, aussi longtemps qu'ils ne le verraient point uni aux préceptes sublimes de sa morale. Après de longs pourparlers, ils finirent, cependant, par répondre que, puisqu'ils lui avaient donné leur amitié et accepté son alliance, ils ne voulaient pas lui désobéir; qu'il renversât les idoles s'il le voulait, mais que les suites de ce sacrilége retomberaient sur lui; que, quant à eux, quelque peine qu'ils éprouvassent à abandonner les coutumes de leurs ancêtres, ils consentaient à adorer le dieu des chrétiens et à « se faire jeter de l'eau sur la tête »; mais que, pour éviter une révolte, il fallait d'abord qu'ils en parlassent à leurs vassaux et qu'ils leur répétassent tout ce qu'il venait de dire sur cette matière importante.

Dans cette conjoncture, chacun des quatre seigneurs réunit dans son palais les teuctlis et les guerriers qui dépendaient de sa juridiction. La proposition de Cortès ne leur causa pas moins de trouble qu'à leurs chefs. Dans leur consternation, ils demandaient qu'au moins on leur permît de garder leurs anciennes

divinités, promettant de donner au dieu des Espagnols la première place dans leurs temples et de lui adresser chaque jour de ferventes prières. Mais eux, connaissant l'inflexibilité du général, répondirent en son nom qu'il n'y avait point de remède et qu'il fallait se soumettre bon gré mal gré à sa volonté. Tel était l'ascendant que ce grand homme avait pris sur tout le monde dans la république, qu'en dépit d'une opposition presque générale la noblesse consentit, par un acte public et solennel, à renoncer, sinon de cœur, au moins extérieurement, au culte qu'elle avait pratiqué depuis tant de siècles, pour embrasser une religion étrangère et qui n'avait pas encore la moindre racine dans le pays. Le baptême des quatre chefs eut lieu le même jour avec une grande solennité, et ce fut le prêtre Juan Dias qui le leur administra. Fernand Cortès, Pedro de Alvarado, Andrès de Tapia, Gonzalo Sandoval et Cristoval de Olid furent leurs parrains. Citlalpopocatzin, seigneur de Quiahuiztlan, reçut le nom de don Baltazar, Tlehuexolotzin de Tepeticpac celui de don Gonzalo, et Xicotencatl le jeune celui de don Vicente. Son père, qui fut baptisé en même temps qu'eux, fut appelé don Bartolomé. Il était âgé de près de cent vingt ans : il avait assisté et pris part à toutes les grandes choses du plateau aztèque, avait vu tomber la gloire de Tezozomoc et de l'empire tépanèque, surgir Mexico-Tenochtitlan, et, après avoir contemplé le développement étonnant de sa puissance, il allait vivre encore assez pour voir sa chute avec celle de la plupart des royaumes américains sous la main de l'Espagnol (1).

Avec eux furent baptisés un grand nombre de seigneurs et de chefs de haut rang, et c'est alors que le prince Tecocoltzin, que Cortès avait emmené avec lui, à sa sortie de Mexico, ainsi que son frère Cuicuitzcatl, entra dans le giron de l'Église catholique, où il

(1) Muñoz Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 90, et lib. XVII, cap. 13. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 84.

fut reçu sous le nom de don Fernando (1). Cet événement fut célébré avec de grandes réjouissances dans la cité de Tlaxcallan : les Espagnols y prirent leur part, en s'exerçant à des tournois et à des courses de chevaux ; les indigènes, par des illuminations et des danses de caractère, suivant leurs usages antiques. Au milieu de toutes ces fêtes, un grand nombre d'idoles disparurent : quelques-unes furent brisées par les Castillans, d'autres le furent par leurs propres adorateurs qui voulurent ainsi manifester leurs sentiments d'une manière plus éclatante, pour complaire à leurs maîtres. Mais on en cacha encore plus qu'on en brisa, et, tout en rendant extérieurement hommage à la croix qui fut placée dans quelques temples, on continua à vénérer en secret les images du culte proscrit. C'est alors que l'on enleva du temple de Camaxtli le fameux tlaquimilolli qui renfermait les reliques de ce héros : pendant vingt-cinq ans elles demeurèrent sous la garde de don Gonzalo Tecpanecatl-Teuctli, de la maison de Tepeticpac, qui sut les conserver à l'abri des outrages des chrétiens (2).

Cortès, trop heureux d'avoir obtenu un résultat de cette importance, n'en exigea pas davantage pour le moment des Tlaxcaltèques. Content de l'exemple que les chefs venaient de donner à leurs vassaux, il laissa au peuple la liberté de suivre ses propres impulsions, persuadé qu'avec le temps il s'accoutumerait insensiblement à délaisser l'ancien culte ; il ferma les yeux sur les infractions qui ne pouvaient manquer d'avoir lieu fréquemment, sans

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenz., pag. 198. — Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, etc., pag. 12.

(2) Muñoz Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan. — En 1576, ce chef, étant près de mourir, livra le fameux tlaquimilolli entre les mains du père Diego de Olarte. « Quand on défit l'enveloppe, dit l'auteur indigène, où se trouvaient les cendres de Camaxtli, on y trouva aussi un paquet de cheveux blonds, ce qui prouve la vérité de ce que racontaient les vieillards, que c'était un homme blanc à cheveux blonds. » Camaxtli était le père de Quetzalcohuatl et l'un des héros toltèques venus du nord avec Mixcohuatl, fils d'Iztac ou le blanc Mixcohuatl. C'est un fait de plus en faveur de ceux qui prétendent que les chefs toltèques venaient du nord de l'Europe.

se préoccuper davantage des idoles, restées debout encore dans un grand nombre de temples, jusqu'à ce qu'un concours de circonstances plus opportunes lui permît de les proscrire totalement. Il suffisait à sa politique que le christianisme eût été officiellement reçu dans la république, et, quoique l'Église catholique eût au fond gagné jusque-là fort peu de chose à ces conversions forcées et où le cœur n'était pour rien, il avait cependant posé la base de ce grand édifice, en mettant une première barrière entre les nouveaux chrétiens et leur passé, et en préparant une voie plus aisée aux générations futures.

Avec tout cela, son influence ne faisait qu'augmenter sur les populations du plateau aztèque : au milieu des ravages que la petite vérole continuait à exercer, les indigènes, voyant que les Espagnols avaient été jusque-là à l'abri de ce fléau, les regardaient comme des êtres favorisés du ciel, avec plus d'admiration que jamais. Dans un grand nombre de seigneuries, les héritages étant devenus vacants par la mort des possesseurs, on accourait à lui comme à l'arbitre suprême dans tous les cas litigieux : les fils des chefs et des tlatoanis décédés venaient le supplier de leur conférer l'institution de leurs droits, et il satisfaisait à tout avec un tel tact et une justice si impartiale, que les uns et les autres s'en retournaient, avec la persuasion que rien n'était capable de les infirmer, après qu'ils avaient été mis en possession par le grand capitaine (1).

Durant le court séjour que Cortès fit alors à Tlaxcallan, la seigneurie, empressée à le servir dans tous ses souhaits, avait envoyé avec Martin Lopez un grand nombre d'ouvriers dans la Matlalcuéyé, pour couper le bois nécessaire à la construction des brigantins : quelques marins espagnols, ayant trouvé de la résine en abondance dans la montagne, en firent du goudron, au grand étonnement des indigènes. Un officier, du nom de Montaño, étant monté au Popocatepetl, en rapporta du soufre, et l'on fabriqua de la poudre : les vieilles armes furent remises en état ; on en fit de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 80.

nouvelles. On travailla de plus en plus à façonner les Tlaxcaltèques à la tactique et à la discipline européennes, et, dans les derniers jours de décembre, Cortès ayant envoyé des tlamèmes à la Véra-Cruz, avec ordre d'en rapporter les agrès et les ferrements nécessaires pour armer les brigantins, songea à se mettre en route pour l'Anahuac et à commencer ses préparatifs pour le siége de Mexico.

Son dessein était d'établir son quartier général à Tetzcuco, tant parce que c'était le lieu le plus propre à mettre à l'eau ses brigantins, que pour faire de là ses approches vers la métropole, avec plus de facilité, en réduisant l'une après l'autre les villes environnantes, d'où elle retirait principalement ses ressources. Malgré la conduite hostile, manifestée par Cohuanacoch, depuis la nuit fatale de la retraite, il comptait sur le dévouement d'Ixtlilxochitl et de Tecocoltzin pour ramener les Acolhuas à des sentiments plus conciliatoires. Avant de quitter Tepeyacac, voulant s'assurer des dispositions de leur roi, il lui avait envoyé un de ses frères naturels, nommé Huitzcacamatzin, pour lui faire des propositions de paix. Ce prince avait échappé, avec ses deux autres frères, Cuicuitzcatl et Tecocoltzin, au massacre de Mexico et s'était, depuis, attaché à la fortune de Cortès. Il était chargé de déclarer à Cohuanacoch que le général espagnol était décidé à continuer la guerre, jusqu'à ce qu'il eût entièrement subjugué les Mexicains, et qu'en lui faisant connaître cette détermination son désir était qu'il le reçût sans résistance dans ses états, puisque son royaume relevait maintenant de la couronne de Castille. Huitzcacamatzin délivra son message au roi de Tetzcuco, en y ajoutant toutes sortes de raisons propres à le convaincre ; mais, après l'avoir entendu froidement, Cohuanacoch, pour montrer sa résolution de ne plus avoir désormais aucune relation avec les Espagnols, commanda aussitôt de le mettre à mort, comme un traître à son pays et à son souverain (1).

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 91. — L'auteur

Cortès, ignorant son sort, attendit assez longtemps son retour. Voyant enfin qu'il ne revenait point, il pensait à y envoyer Cuicuitzcatl, à qui il avait donné naguère le titre de roi; mais ce prince, impatient de son séjour à Tlaxcallan, était retourné de son propre mouvement à Tetzcuco, dans l'espoir d'en chasser Cohuanacoch et de se faire rendre une couronne qu'il n'avait pas su garder (2). Dans l'intervalle, le général, se trouvant prêt à marcher, fit publier que son dessein était de se mettre en chemin immédiatement sur Mexico et qu'il ne lèverait le siége de cette capitale qu'après l'avoir détruite de fond en comble : ce qui répandit une grande joie dans Tlaxcallan et dans toutes les villes alliées. Il ajouta que c'était son désir de venger leurs antiques injures, et que, s'il y en avait parmi eux qui eussent peur d'avancer, ils demeurassent chez eux. La seigneurie répondit, au nom de tous, qu'ils étaient prêts à le suivre partout où il porterait ses pas, décidés qu'ils étaient à se noyer dans le lac plutôt que de retourner sans une victoire complète. Ayant fait ensuite la revue de ses troupes, il se trouva à la tête d'un ensemble d'environ six cents hommes, dont quarante chevaux et quatre-vingts arquebusiers ou arbalétriers. Le reste de ses hommes était armé d'épées, de boucliers et de piques de Chinantla, et il avait avec lui neuf pièces de campagne. A cette occasion, il leur rappela la grandeur de la cause qu'ils allaient servir : ils allaient combattre des rebelles qui s'étaient soustraits à l'obéissance de leur souverain, le roi d'Espagne, après lui avoir prêté serment de fidélité; ils allaient marcher contre des barbares, ennemis de leur sainte religion, pour venger les injures faites à la croix et à la couronne, pour venger les leurs et renverser les autels abominables où ils avaient si cruellement versé le sang de leurs frères. Enfin il acheva de les enflammer, en leur montrant que la conquête de cette ville perverse leur mériterait non-seule-

donne ici Huitzcacamatzin pour parent du roi acolhua ; dans le chapitre 87, il le fait frère de ce prince et le présente comme un des otages donnés par Cacama à Cortès.

ment le bonheur céleste dans l'autre vie, mais encore la gloire et la richesse dans ce monde (1).

Ils répondirent par des acclamations de joie, jurant qu'ils étaient prêts à donner leur sang et tout ce qu'ils possédaient pour sa défense, et qu'ils aimeraient mieux laisser blanchir leurs os sur les grèves de Tetzcuco que d'abandonner une si glorieuse entreprise. Les Tlaxcaltèques, briguant à leur tour l'honneur de passer en revue devant le général, obtinrent de se montrer le lendemain dans toute leur magnificence guerrière. En avant marchaient les instruments de toute espèce; venaient ensuite les quatre chefs de la seigneurie, armés de pied en cap, ayant à l'épaule la verge d'or à laquelle étaient attachés les insignes du commandement. Avec eux marchaient leurs pages, portant leurs arcs et leurs flèches, suivis de quatre officiers, élevant au-dessus de leurs têtes les étendards de la république, ornés d'or et de riches panaches. Puis, par bandes de vingt en vingt, soixante mille archers défilèrent, saluant le général en inclinant la tête avec grâce, à mesure qu'ils passaient devant lui, et en décochant leurs flèches en l'air, chaque peloton baissant en même temps son enseigne, où l'on voyait le symbole du capitaine qui la commandait. De son côté, Cortès, correspondant à leur salut, ôtait sa toque à chaque nouvelle bannière. A la suite des archers, vinrent les soldats armés de rondaches, au nombre de quarante mille, et enfin dix mille hommes armés de longues piques. A l'aide de Marina, le général adressa à la seigneurie quelques paroles de remercîment remplies d'une ardeur martiale, et Xicotencatl, qui commandait les troupes de la république, parlant à son tour à ses compagnons d'armes, leur dit avec autorité « qu'ils devaient se réjouir de ce que le lendemain ils allaient partir avec l'invincible Chalchihuitl, pour faire une guerre à mort aux Culhuas, leurs antiques ennemis; qu'ils se souvinssent donc qu'ils étaient Tlaxcaltèques, et que ce nom

(1) Herrera, Hist. gen., decad. II, lib. 10, cap. 19. — Ixtlilxochitl, ibid. ut sup., chap. 91.

seul avait toujours suffi pour jeter l'épouvante parmi les nations. »

Sur le point de se mettre en marche, Cortès, comprenant combien il importait à ses succès futurs que l'ordre le plus exact fût observé dans son armée, particulièrement en présence de l'ennemi avec lequel il allait se trouver en contact, et que l'uniformité régnât dans le commandement, fit publier à son de trompe une suite de règlements, où il définissait avec rigueur les devoirs des officiers aussi bien que des soldats, comme les peines dont seraient justiciables ceux qui viendraient à les enfreindre. Premièrement les jurements et les blasphèmes de toute nature étaient sévèrement prohibés. Il défendait ensuite toute espèce de rixe ou de contention entre les officiers ou les soldats, interdisait les jeux de hasard, défendait de faire aucune violence aux femmes sous peine de mort, d'enlever quoi que ce pût être aux Indiens, de les battre même, à moins que ce ne fussent leurs propres esclaves, de s'héberger ailleurs qu'au quartier, de faire aucune attaque ou aucune sortie, d'aller aux fourrages sans ordre, sous peine de mort, de mettre la main sur aucun indigène, de saccager aucune maison sans autorisation, de se prendre de querelle avec les alliés, enfin de s'approprier quoi que ce pût être, avant le partage légal du butin. Cette sévérité était nécessaire avec une armée composée d'aventuriers sans frein, accoutumés à agir le plus ordinairement d'après la seule impulsion de leurs inclinations brutales, et il fallait toute la prudence et l'habileté de leur chef pour leur faire recevoir le code rigoureux qu'il leur imposa. Il eut bientôt l'occasion de le mettre à exécution : deux de ses nègres ayant volé une poule à un indigène, il les fit pendre sans miséricorde : à quelques jours de là, un soldat fut sur le point de subir la même peine pour un délit analogue ; on coupa la corde comme il vivait encore, mais cet exemple n'en fit pas moins une vive impression sur les autres (1).

(1) Herrera, ibid. ut sup., cap. 81. — Torquemada, ibid., cap. 81.

Tout était prêt pour la marche. A Cholullan, à Huexotzinco et dans les autres villes alliées, on achevait les préparatifs de la guerre contre Mexico. Deux jours après la proclamation des ordonnances, on se disposa à se mettre en chemin. L'armée, ayant entendu la messe et invoqué l'assistance du Saint-Esprit, sortit de Tlaxcallan, enseignes en tête, au bruit des fanfares, le 28 décembre 1520. Comme la première fois, la population entière était sur pied pour lui faire ses adieux, appelant sur lui et sur son entreprise les bénédictions du ciel. De cette grande armée de Tlascaltèques et d'alliés qu'il avait passée en revue, il n'emmena, pour le moment, que le tiers environ, afin de ne pas encombrer sa marche avec une telle multitude, désirant laisser le reste, dans le dessein de les appeler plus tard, pour accompagner ses brigantins, lorsqu'ils seraient achevés. Le prince Tecocoltzin lui avait, d'ailleurs, donné l'assurance qu'à son arrivée à Tetzcuco il trouverait facilement une armée acolhua toute prête à se joindre à la sienne, et qu'il suffirait de sa présence dans cette capitale, pour faire tomber l'orgueil de Cohuanacoch. Malgré la petite vérole qui continuait ses ravages dans la vallée, les Mexicains avaient réuni des troupes considérables sur la route d'Amecamecan, par où ils s'attendaient à voir arriver les Espagnols; ils l'avaient embarrassée de gros troncs d'arbres, y avaient coupé des tranchées profondes et l'avaient remplie de chausse-trapes. Mais Cortès, prévenu de ces préparatifs, prit le chemin le moins aisé et s'engagea par la région la plus âpre de la montagne. Il s'arrêta la première nuit à Tetzmelucan, petite ville à sept lieues environ de Tlaxcallan, où il fut reçu par les seigneurs de Huexotzinco (1). Le lendemain, l'armée gravit les dernières hauteurs de la Cordillière par un froid excessif, et, après qu'elle eut traversé les sombres forêts de pins qui la couronnent en cet endroit, la vallée de l'Anahuac s'ouvrit tout à coup devant elle, avec ses grands lacs, ses villes et ses cam-

(1) Id., ibid. — Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 9.

pagnes et au-dessus de tout Mexico-Tenochtitlan, qui, comme au jour où les Espagnols l'avaient aperçue pour la première fois, semblait nager dans un océan de vapeurs transparentes.

Elle commença aussitôt à descendre avec précaution, craignant, à chaque pas, d'être attaquée par des multitudes d'ennemis. Les Mexicains, instruits de leur départ par les feux allumés sur les hauteurs, se montraient par pelotons, de distance en distance, tentant quelques escarmouches, mais sans intention apparente de vouloir offrir le combat d'une manière décisive. Ce ne fut que le lendemain, troisième jour de la marche, qu'ils parurent en grand nombre à la sortie d'une ravine par où passait la route. Cortès, averti de leur présence, les chargea rudement avec sa cavalerie et les dispersa après leur avoir tué beaucoup de monde. Malgré les assurances que Tecocoltzin lui avait données à Tlaxcallan, il n'était pas sans inquiétude, à cause de l'ignorance où il était des dispositions des habitants de Tetzcuco. Il n'était plus qu'à peu de distance de cette capitale, et non-seulement il ne voyait venir personne au-devant de lui, mais il était absolument sans nouvelles du prince qu'il avait envoyé à Cohuànacoch.

Ses doutes heureusement ne tardèrent pas à se dissiper. A Tlepehuacan, il rencontra Ixtlilxochitl, qui venait lui offrir sa personne et ses services, et renouveler avec lui son alliance. Cortès lui témoigna toute la joie qu'il avait de le revoir; il apprit de sa bouche la mort de Huitzcacamatzin, qui avait été suivie, bientôt après, de celle de Cuicuitzcatl. Ce dernier, étant retourné à Tetzcuco, s'était entremis dans la noblesse et avait travaillé à convaincre ses frères de la nécessité de disposer les esprits des Acolhuas en faveur des Espagnols. Mais, sur le point de reprendre le chemin de Tlaxcallan pour rendre compte à Cortès du résultat de ses démarches, il avait été arrêté, par ordre de Cohuanacoch, sur un avis venu de Mexico, et immédiatement mis à mort comme le premier. Sur cette nouvelle funeste, Ixtlilxochitl s'était empressé de redescendre de ses montagnes à Tetzcuco

pour tâcher de disposer les esprits en faveur des Espagnols; mais, au bruit de leur marche, il en était sorti, bientôt après, pour aller au-devant de Cortès. Il exprima au général tout le regret qu'il éprouvait de la révolte de ses parents de Mexico, et le supplia de pardonner à Cohuanacoch et à ses vassaux les torts qu'ils avaient à son égard. Ils continuèrent ensuite la route ensemble jusqu'à la petite ville de Coatepec, qu'ils trouvèrent en grande partie abandonnée de ses habitants (1).

Ils y passèrent la nuit dans une maison de plaisance des rois de Tetzcuco. Le lendemain matin, de bonne heure, comme ils venaient de se remettre en chemin pour cette capitale, dont ils n'étaient plus éloignés que de trois lieues, on annonça au général l'approche d'une députation acolhua. Elle était composée de quatre des principaux seigneurs de la cour, accompagnés d'une suite nombreuse; ils lui présentèrent, en signe de paix, une enseigne en or, ornée de plumes, et, lui ayant fait le salut d'usage, ils lui déclarèrent, de la part du roi, que son désir était de se mettre entièrement à sa disposition, sans aucune arrière-pensée, lui offrant sa capitale, où il pouvait s'héberger avec l'armée; il le supplia seulement d'empêcher ses soldats de commettre aucun désordre et de vouloir bien attendre un jour de plus, avant de faire son entrée dans la ville, afin qu'on eût le loisir de lui préparer des logements convenables. Cohuanacoch cherchait évidemment à gagner encore du temps. Cortès avait trop raison de se défier de lui, pour croire à ses protestations. Le massacre des Espagnols tués à Zoltepec était toujours présent à son souvenir. Aussi répondit-il d'un ton de colère qu'il aurait de la peine à ajouter foi à la sincérité du roi des Acolhuas, tant qu'il ne lui aurait pas donné pleine satisfaction de la mort de ses compagnons. Il finit par leur dire cependant que, puisqu'il n'y avait plus de remède

(1) Id., ibid., et Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 91. — Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenz., pag. 197. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 81.

ainsi à ce malheur, il se contenterait qu'on lui rendît les trésors et les bagages dont on les avait dépouillés. Les députés répliquèrent que leur maître était innocent de ces choses; que le délit avait été commis par un parti de Mexicains et d'Acolhuas, serviteurs particuliers de Cacama, en représailles des mauvais traitements qu'on avait fait subir à ce prince; que le butin avait été dispersé, mais qu'ils feraient toutefois leurs efforts pour le recueillir, afin de le lui restituer. Cortès reprit la parole : il reprocha à Cohuanacoch sa partialité pour les Mexicains, ses ennemis, et la cruauté avec laquelle il avait si récemment livré au supplice ses deux frères, sans autre motif que de s'être chargés de lui remettre son message de Tlaxcallan. Il finit en disant qu'il ne pouvait s'arrêter plus longtemps en chemin, et qu'il comptait, ce jour-là même, prendre ses quartiers à Tetzcuco.

Ces paroles et d'autres non moins acerbes n'étaient pas de nature à encourager beaucoup les envoyés de Cohuanacoch. Après avoir écouté avec humilité ce que Cortès avait à leur dire, ils retournèrent en faire part au roi. Celui-ci n'en augura rien de bon. Les dispositions des esprits dans la ville de Tetzcuco n'étaient pas, d'ailleurs, entièrement rassurantes à son égard. Quoique la majorité des Acolhuas se montrât hostile aux Espagnols, il observait de l'hésitation dans le peuple comme dans la noblesse, et le supplice de ses deux frères n'avait servi qu'à jeter de l'odieux sur sa personne. Quoiqu'en petit nombre, les partisans de Cortès étaient d'autant plus audacieux qu'ils se savaient soutenus par Ixtlilxochitl, dont la présence auprès des ennemis ne laissait pas d'inspirer de l'inquiétude au monarque. Défiant des siens et craignant de tomber entre les mains du général, qui montrait si peu de scrupule à se défaire des rois qui le gênaient, il préféra partager les chances de la guerre avec Quauhtemotzin et se résolut à s'embarquer sans délai pour Mexico. Il remplit à la hâte ses acallis de ce qu'il avait de plus précieux, s'y mit lui-même avec ses femmes et ses enfants, et quitta son palais, suivi d'un grand nombre de

nobles et de seigneurs, au moment même où Cortès mettait le pied dans sa capitale.

C'était le dernier jour de décembre 1520. Après que les ambassadeurs acolhuas eurent pris congé de lui, le général n'avait pas tardé à les suivre. Il fut reçu à son arrivée par les princes Tetlahuehuetzquititl et Yoyontzin, frères du roi, qui étaient allés l'attendre à l'entrée de la ville, avec un petit nombre de gentilshommes. Après les compliments accoutumés, ils le conduisirent au palais de Nezahualcoyotl, qui avait été destiné pour ses quartiers, tandis que les alliés prenaient possession de Huexotla, uni alors à Tetzcuco comme un de ses faubourgs. Les rues parurent aux Espagnols plus désertes encore que la première fois qu'ils y étaient entrés ; mais il était midi, et l'heure avancée du jour pouvait expliquer plus ou moins cet abandon. En arrivant, Cortès recommanda sévèrement le maintien de l'ordre et le respect de la propriété, décernant peine de mort contre quiconque sortirait sans permission de ses quartiers. On ignorait encore la fuite de Cohuanacoch dans la majeure partie de la ville ; mais la nouvelle commençait à s'en répandre, et elle causait beaucoup de trouble parmi les habitants. Les nobles continuaient à sortir en grand nombre; les uns s'embarquaient sur le lac pour suivre leur souverain, les autres prenaient avec leurs familles le chemin des montagnes. Les sentinelles ayant signalé cette désertion du haut des tours du palais, Cortès, voulant en prévenir les conséquences, envoya aussitôt des ordres pour se saisir de Cohuanacoch, qu'il voulait empêcher à tout prix de se joindre aux Mexicains ; mais le monarque avait trop bien pris ses mesures, et il était déjà loin sur le lac, lorsqu'on s'aperçut de son départ. Le général en éprouva un vif ressentiment; dans l'appréhension d'une trahison, il pensait à faire un exemple capable d'épouvanter la population. Ixtlilxochitl le prévint, en le suppliant d'épargner des innocents qui n'étaient nullement la cause de ces troubles ; mais il ne put empêcher les Tlaxcaltèques de piller les maisons de quelques seigneurs et de

mettre le feu à l'un des palais de Nezahualpilli, qui était considéré comme le plus beau de ceux que ce prince avait bâtis. Ce fut une perte irréparable pour le pays et surtout pour la science ; car il renfermait les archives générales de l'empire et une collection de documents historiques, accumulés par les successeurs de Nopaltzin, incomparables pour le nombre et la richesse, et qui périt à cette occasion.

Malgré les efforts d'Ixtlilxochitl, la désertion continua encore pendant toute la nuit et une partie du lendemain. Sur la demande de Cortès, il envoya alors, de différents côtés, des émissaires pour engager les fuyards à rentrer paisiblement dans leurs foyers, sans se mettre davantage en peine de Çohuamacoch, puisque celui-ci paraissait de lui-même renoncer à ses droits. Le général leur proposait d'élire à sa place un nouveau souverain, promettant de reconnaître et de protéger celui des fils de Nezahualpilli auquel ils donneraient leurs suffrages. Sur cet avis, l'émigration commença à se ralentir, et plusieurs de ceux qui avaient déjà pris le chemin des montagnes, mus par le désir de profiter du changement ou attirés par les intrigues d'Ixtlilxochitl, retournèrent dans la capitale. De ce nombre furent les seigneurs d'Atenco, de Huexotla et de Cohuatlychan, qui tenaient de près à la famille royale et qui étaient considérés entre les principaux personnages du royaume. Leurs villes, importantes par le rôle qu'elles avaient continué à jouer dans le gouvernement, l'étaient surtout par leur proximité de Tetzcuco, dont elles étaient comme des faubourgs, Cohuatlychan, qui était le plus éloigné, n'en étant pas à plus de trois lieues. Ils se présentèrent à Cortès tout en larmes, lui demandant pardon de ne s'être pas trouvés présents au moment de son arrivée et d'être restés jusque-là en état d'hostilité contre lui ; ils le supplièrent de les recevoir en grâce, promettant de lui demeurer attachés comme de loyaux amis et serviteurs. Le général ne demandait pas mieux ; mais, en les accueillant avec sa bienveillance accoutumée, il les prévint qu'il saurait les châtier doublement, si jamais ils manquaient à leur parole.

La nouvelle de leur retour à Tetzcuco et de leur adhésion au parti des Espagnols causa un vif mécontentement à la cour de Mexico : c'était une défection trop importante pour qu'elle pût y passer inaperçue. On leur envoya des messagers chargés de leur exprimer tout l'étonnement que leur conduite causait à leur légitime souverain; mais, loin de tenir compte de ces reproches, ils se saisirent des officiers mexicains et les livrèrent entre les mains de Cortès. Avec leur astuce accoutumée, ceux-ci déclarèrent au général qu'on se trompait à leur égard; que leur mission était une mission toute de paix, et qu'ils n'étaient venus que pour prier les seigneurs de Huexotla, d'Atenco et de Cohuatlychan de vouloir bien servir d'intermédiaires entre leurs maîtres et les Espagnols. Mais il ne fut pas dupe de cet artifice grossier. Il se garda, toutefois, de les maltraiter; après leur avoir fait présent de quelques bagatelles européennes, il les mit en liberté, en disant que ce n'était pas lui qui ferait jamais la guerre à leur souverain, si les Mexicains ne l'y obligeaient, et qu'il était tout prêt à cesser les hostilités, s'ils voulaient mettre bas les armes; que cependant, si on le poussait à bout, il saurait s'en venger par la ruine totale de leur ville et de leur royaume. Il ajouta qu'il aurait d'autant moins de peine à se rendre à un accommodement, que ceux qui lui avaient fait le plus de mal étant morts maintenant, il était tout prêt à oublier les injures qu'il avait reçues.

Les officiers mexicains partirent avec cette déclaration, en promettant d'en rendre compte à leur souverain. Mais, si Cortès croyait que ses plus grands ennemis n'étaient plus, il se trompait : Quauhtemotzin existait, et le parti sur les sympathies duquel les Espagnols avaient pu compter autrefois était trop en minorité, pour que sa voix pût être entendue au milieu des armements qui se faisaient dans la métropole, et toute la population, actuellement renfermée dans Mexico, paraissait, comme son chef, animée du sentiment d'une résistance désespérée (1).

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenz., pag. 193. — Herrera, Hist. gen.,

Cortès employa les premiers jours de son arrivée à Tetzcuco à fortifier la ville et le palais de Nezahualcoyotl, dont les vastes édifices lui offraient une habitation commode et sûre, et d'une étendue suffisante pour loger le double des soldats qu'il avait avec lui. Il s'y établit de manière à pouvoir résister aux Mexicains, s'ils osaient venir l'y attaquer, ou même aux Acolhuas, s'ils tentaient quelque mouvement. Il ne se fiait à eux que médiocrement, malgré les témoignages d'amitié que lui avaient donnés Tecocoltzin et Ixtlilxochitl; aussi prit-il toutes les précautions capables d'assurer sa tranquillité dans cette ville. Par sa situation sur les bords du lac, elle convenait plus que toute autre à l'exécution de ses desseins contre Mexico; environnée de campagnes fertiles et bien peuplées, il était assuré de n'y manquer ni de vivres ni de bras, et il pouvait de là communiquer directement avec Tlaxcallan, dont la frontière n'était qu'à sept lieues environ de cette capitale. La construction des brigantins, exécutée en grande partie par des soldats et des charpentiers indiens, ne se faisait qu'avec beaucoup de lenteur. Il ne recevait point les renforts qu'il attendait de Saint-Domingue, et se trouvait, par conséquent, dans l'impossibilité de porter ses armes sur la métropole aussi promptement qu'il l'aurait voulu. Mais il ne resta pas dans l'inaction, et il attaqua successivement toutes les villes d'où elle aurait pu recevoir des renforts, coupant l'une après l'autre les sources diverses qui apportaient la vie dans ce grand corps.

La première expédition fut dirigée contre Iztapalapan, naguère la résidence de Cuitlahuatl et dont les magnifiques jardins avaient, l'année d'avant, excité si vivement l'admiration de Cortès et des siens. Ayant laissé Tetzcuco sous la garde de Sandoval, il sortit avec deux cents Espagnols, trois mille Tlaxcaltèques et un corps d'environ six mille Acolhuas, commandés par Ixtlilxochitl, qui,

decad. III, lib. 1, cap. 1 et 2. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 82. — Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, et Histoire des Chichimèques, tom. II chap. 91.

pour la première fois, se montrait dans les rangs espagnols. Mais le but de leur marche ne put être tenu si secrètement que les Mexicains n'en eussent l'avis. On fit évacuer aussitôt la ville par les femmes et les enfants, qui se retirèrent sur les chinampas, et les citoyens attendirent de pied ferme l'arrivée de l'ennemi. Une lutte cruelle s'engagea; mais ils ne tardèrent pas à reculer devant la discipline castillane unie à l'impétuosité tlaxcaltèque. Ils furent poursuivis en désordre, et l'on en fit un grand carnage. Dans cette action, Ixtlilxochitl fit des prodiges de valeur et tua de sa main plusieurs guerriers mexicains de haut rang. Pendant que le reste des combattants s'enfuyait éperdu dans le marécage, la ville était livrée à la dévastation et au pillage. Mais, à la lueur des flammes qui dévoraient leurs nobles demeures, un autre ennemi s'apprêtait à prendre leur place pour venger leurs injures et leurs pertes. Profitant de l'obscurité de la nuit qui commençait à étendre ses voiles, les Mexicains avaient rompu une des digues qui retenaient les eaux du lac dont le sourd murmure ne tarda pas à arriver menaçant aux oreilles des Espagnols. Cortès, alarmé, comprit aussitôt le danger; il fit sonner la retraite. Déjà les flots les envahissaient au milieu de leur œuvre de destruction, et ils n'eurent que le temps de se sauver, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et presque hors d'état de se maintenir contre la force des vagues. Tout le butin qu'ils avaient fait fut perdu, et ils passèrent le reste de la nuit, morfondus par le froid et l'humidité, au milieu des inquiétudes de toute sorte. Au matin, ils regagnèrent la terre ferme, harcelés par l'ennemi, dont la langue n'était pas moins acérée que les flèches. Le lac était couvert de barques mexicaines toutes prêtes à leur présenter le combat; mais, malgré leurs provocations insultantes, Cortès ne jugea pas à propos de recommencer. Trop mortifié de l'issue du sac d'Iztapalapan, il retourna à Tetzcuco, sans autre résultat fâcheux.

Il arriva le même jour dans cette ville, sans avoir subi d'autre perte que celle d'un Espagnol, qui mourut de ses blessures, et celle

d'un petit nombre d'alliés. Mais les pertes des Mexicains avaient été considérables, et le sort d'Iztapalapan remplit d'épouvante toutes les cités du voisinage. La mortification que le général avait éprouvée dans sa retraite fut amplement compensée par les résultats matériels de son expédition. Plusieurs des villes les plus considérables de la vallée s'empressèrent de lui envoyer des ambassadeurs, le suppliant de les recevoir au nombre de ses alliés, en qualité de vassaux de la couronne de Castille : de ce nombre furent Mizquic, Chimalhuacan et Otompan. Celle-ci s'excusait de la part qu'elle avait prise à la guerre, lors de la bataille à laquelle elle avait donné son nom, et en rejetait, comme d'ordinaire, toute la faute sur les Mexicains. Cortès ne leur fit aucun reproche du passé ; mais il exigea, comme un gage de leur fidélité, qu'elles s'engageassent à livrer entre ses mains tous les émissaires que Quauhtemotzin ou Cohuanacoch pourraient leur envoyer désormais : elles le promirent, quoique ce ne fût pas sans difficulté ; mais dès cet instant elles restèrent constamment attachées au parti des Espagnols. L'influence de Cortès croissait chaque jour avec le nombre de ses amis. La province de Chalco, si longtemps l'ennemie des Mexicains qui avaient eu tant de peine à y établir leur autorité d'une manière définitive, penchait également de son côté. Itzcahuatzin, qui descendait des anciens princes du pays, continuait à la gouverner avec son frère Omacatl ; mais, malgré l'aversion qu'ils éprouvaient pour leurs maîtres, la présence des troupes mexicaines qui occupaient leurs positions les plus importantes les empêchait de se déclarer ouvertement. Dans leur perplexité, ils convoquèrent secrètement les principaux seigneurs de leur famille, et, ayant fait consulter Ixtlilxochitl, ils résolurent, sur son avis, de réclamer l'alliance des Espagnols et d'invoquer le secours de leurs armes pour les aider à chasser leurs oppresseurs (1).

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 83. — Ixtlilxochitl, Decimatercia Relacion, etc., et Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 92.

Cortès n'hésita pas. Sandoval ayant été détaché, avec deux cents fantassins, vingt chevaux et un corps nombreux de troupes alliées, pour ouvrir les passages de la montagne, encore gardés par les Mexicains, et protéger un convoi de Tlaxcaltèques qui avaient demandé à porter dans leur ville le peu qu'ils avaient sauvé du butin d'Iztapalapan, reçut ordre de revenir ensuite sur la ville de Chalco-Atenco, d'où l'ennemi continuait à commander le lac de ce nom. Les Tlaxcaltèques qui marchaient à l'avant-garde tombèrent dans une embuscade; attaqués à l'improviste, ils furent promptement mis en désordre et perdirent leur bagage. Mais les Espagnols, étant accourus à leurs cris, fondirent avec impétuosité sur les Mexicains, qui ne tardèrent pas à être déroutés à leur tour; les Tlaxcaltèques leur reprirent le butin et continuèrent ensuite gaiement leur voyage, chargés de nouvelles dépouilles. En redescendant dans la plaine, à peu de distance de Chalco, Sandoval rencontra une armée mexicaine forte de douze mille hommes qui venait résolûment à sa rencontre : il les chargea brusquement avec sa cavalerie; mais ils soutinrent le choc, et ce ne fut qu'après deux heures de combat que, ayant déjà perdu beaucoup de monde, ils commencèrent à lâcher pied. Une fois la déroute commencée, le reste se débanda rapidement.

Sur le bruit de cette victoire, le reste de la garnison de Chalco s'empressa d'abandonner cette ville : en y arrivant, Sandoval rencontra les princes chalcas qui sortaient au-devant de lui pour le recevoir; il y entra au milieu des cris d'allégresse de la population, heureuse de célébrer à la fois son triomphe et sa propre délivrance. Après avoir pris toutes les mesures capables d'assurer cette place contre toute tentative de la part des Mexicains, il retourna à Tetzcuco, accompagné d'Itzcahuatzin et d'Omacatl, avec une députation nombreuse de la noblesse chalca. Ceux-ci présentèrent à Cortès une somme considérable en or. Ils protestèrent qu'ils étaient en tout dévoués à sa cause, convaincus qu'ils étaient que les Espagnols devaient être ces hommes barbus, annoncés par

leurs ancêtres, et dont la domination devait supplanter la puissance culhua ; ils ajoutèrent que leur père, qui était mort péu de temps après sa retraite de Mexico, avait témoigné le regret de ne pas avoir vu Cortès avant de fermer les yeux ; mais qu'il leur avait constamment recommandé d'aller à lui et de rechercher son alliance, et que, s'ils ne l'avaient pas fait jusque-là, c'est qu'ils en avaient été empêchés par les Mexicains (1). Le général, sensible à ce langage, leur en témoigna toute sa gratitude ; sur leur demande ou sur celle des seigneurs qui étaient venus avec eux, il partagea entre les deux frères les états de Chalco : à l'aîné il octroya, avec la ville de ce nom, les localités qui en dépendaient, et au second la province de Tlalmanalco avec Chimalhuacan et Ayotzinco.

Satisfaits de l'accueil qu'ils avaient reçu, ils retournèrent à Chalco escortés par Sandoval. Celui-ci avait ordre de continuer ensuite son chemin sur Tlaxcallan, afin de battre la route et d'achever de la débarrasser des Mexicains, qui ne cessaient d'intercepter les passages entre le territoire de la république et le royaume d'Acolhuacan. Quelques escarmouches insignifiantes furent les seuls obstacles qu'il rencontra. Ayant transmis à la seigneurie les messages dont il était chargé, soit au sujet des brigantins, soit pour la garnison de la Véra-Cruz, il se remit en chemin, ramenant avec lui Tecocoltzin, que Cortès voulait faire reconnaître pour roi de Tetzcuco à la place de Cohuanacoch, dont il avait fait prononcer la déchéance. Ixtlilxochitl, que son intimité avec les Espagnols rendait suspect à un grand nombre d'Acolhuas, ne voulant pas s'exposer davantage au reproche qu'on lui faisait de chercher à usurper la couronne, du vivant de son frère, mais qu tenait cependant à être le maître, s'était accordé avec Cortès pour la faire donner à ce jeune prince, pour qui, du reste, celui-ci avait conçu une grande affection, autant, peut-être, parce qu'il

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 139.

avait été le premier à recevoir le baptême, qu'à cause de la ressemblance qu'on disait exister entre lui et le général. Les nobles et les tlatoanis, présents dans la capitale, agréèrent de le recevoir comme un moyen terme; il fut inauguré avec la plupart des anciennes cérémonies, usitées au couronnement des rois, et l'on se rallia à lui généralement dans la plupart des provinces du royaume qui, par ce moyen, entrèrent dans la confédération contre Mexico. Mais Ixtlilxochitl partagea le gouvernement avec son frère, et on l'en considéra toujours comme le véritable chef (1).

L'annonce de cette nouvelle acheva de tranquilliser les esprits des Acolhuas et ramena en peu de temps à Tetzcuco la plupart des habitants dont la fuite du roi avait occasionné le départ; mais elle causa dans la métropole une agitation considérable, et les princes réunis autour de Quauhtemotzin y furent particulièrement sensibles. Ils n'avaient pas vu avec moins de déplaisir la présence d'Ixtlilxochitl à l'affaire d'Iztapalapan, et Cohuanacoch avait été cruellement offensé en apprenant que ses propres sujets avaient paru dans les rangs ennemis. Dans son ressentiment, il mit à prix la tête de son frère et promit de grandes récompenses à celui qui le lui amènerait mort ou vif. Les chefs de l'empire comprenaient tous les trois également ce qu'un tel exemple devait produire de fâcheux sur l'esprit des populations, que la crainte des étrangers d'un côté, de l'autre l'aversion pour la domination mexicaine, n'entraînaient déjà que trop à se soumettre à eux (2). Un grand nombre d'autres villes se montraient suffisamment disposées à le suivre, mais elles attendaient que Cortès, à qui elles s'étaient adressées, leur accordât une protection plus efficace, afin de pouvoir braver sans danger la colère mexicaine. Mais, loin d'être en état de venir en aide aux autres, c'est à peine s'il suffisait à se protéger lui-même. Quauhtemotzin, tout en continuant à en-

(1) Torquemada, ibid. ut sup. — Ixtlilxochitl, ibid.

(2) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles etc., pag. 12.

tourer sa capitale de nouveaux ouvrages de défense, avait l'œil sur tous ses mouvements, prêt à profiter du moindre avantage qu'il aurait pu lui offrir, en subdivisant ses forces ou en les envoyant par détachements trop loin de sa résidence.

Ses seuls expédients avaient été, jusque-là, de diriger de temps à autre une expédition rapide dans le voisinage, de frapper un coup décisif, comme il l'avait fait sur Iztapalapan et Chalco, et de retourner ensuite dans ses quartiers; mais il lui eût été impossible de détacher ses troupes d'une manière permanente dans les villes voisines. Un jour les seigneurs de Huexofla et de Cohuatlychan étaient accourus à lui pleins de consternation, sur la nouvelle qu'ils avaient entendue que les Mexicains étaient prêts à tomber sur eux avec toutes leurs forces, pour punir leur défection : Cortès s'empressa de les rassurer, tout en les engageant à retirer dans les lieux les plus forts leurs femmes et leurs enfants, et à mettre leurs villes respectives en état de défense. Pour les encourager il fit une battue dans les environs, emmenant avec lui douze chevaux, deux cents fantassins et deux pièces de campagne, ainsi que quelques troupes alliées. Il descendit jusqu'au bord du lac et surprit tour à tour deux petites villes tenues par des Mexicains; ayant mis ensuite le feu aux maisons et tué beaucoup de monde, il reprit le chemin de Tetzcuco, où les chefs de ces deux villes arrivèrent le lendemain pour faire leurs offres de soumission.

Cependant tout annonçait qu'ils s'apprêtaient à frapper à leur tour un coup décisif sur l'une ou l'autre des villes alliées des Espagnols, et les Chalcas, appréhendant qu'il ne fût dirigé contre eux, avaient envoyé demander du secours à Cortès. Le général, qui s'attendait à recevoir à tout moment la nouvelle de l'achèvement de ses brigantins, était moins que jamais disposé à se séparer de ses hommes; mais il les engagea à se confédérer avec les seigneuries voisines de la montagne, déjà unies avec lui contre Mexico, et dont l'alliance les mettrait à l'abri de toute inquiétude. Cette ouverture fut reçue des Chalcas avec une grande répugnance, en

raison surtout de la rivalité qui, depuis tant d'années, n'avait cessé de les diviser; mais il insista et les convainquit si bien de l'avantage qu'ils en retireraient, qu'ils finirent par y donner leur consentement. Sur ces entrefaites, les seigneurs de Huexotzinco et de Quauhquechollan, instruits des signaux qu'on apercevait sur les hauteurs qui entouraient la vallée, en envoyèrent donner avis au général, comme d'un indice certain que les Mexicains ne tarderaient pas à reprendre les hostilités : ils lui faisaient savoir, en même temps, que leurs contingents étaient tout prêts à marcher et à se rendre sous ses ordres. Charmé de cette coïncidence, Cortès leur parla avec éloquence sur ce que leurs inimitiés avec les Chalcas avaient de fâcheux pour la cause commune de leur indépendance, et les persuada de renoncer à leurs anciennes querelles. Ils obéirent, et, pour la première fois depuis les jours de Nezahualcoyotl, le plus grand nombre des nations aztèques se trouvèrent réunies sous la même bannière. Cette réconciliation, due en entier à l'habileté du général, fut une des sources les plus fécondes de l'heureux succès de cette campagne. C'est ainsi que Mexico-Tenochtitlan voyait tourner contre sa puissance les mêmes moyens qui avaient été employés naguère pour abattre celle des Tépanèques d'Azcapotzalco (1).

Cortès préparait ainsi la destruction de l'empire de l'Anahuac, en resserrant par degrés les limites de sa domination : l'exécution de ses grands desseins ne paraissait plus ni incertaine ni éloignée, et il n'attendait plus que l'achèvement de ses brigantins pour commencer les opérations du siége. Martin Lopez, qui avait été chargé de leur construction, avait enfin mis la dernière main à son œuvre : à l'aide des soldats charpentiers de l'armée, il avait bâti le premier au quartier d'Atempan, à Tlaxcallan (2), et l'avait lancé sur le Zahuapan, dont on avait barré le cours en cet endroit, afin que le navire pût y flotter à l'aise. Sur ce modèle, les charpen-

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 83 et 84.
(2) Id., ibid., cap. 84. — Muñoz Camargo, Hist. de la Répub. de Tlaxcallan.

tiers tlaxcaltèques en avaient construit, sous sa direction, douze autres de divers tonnages. Avec cette nouvelle agréable, Cortès reçut celle du débarquement d'un navire espagnol à la Véra-Cruz, apportant quarante soldats, huit chevaux et une certaine quantité de munitions et d'armes à feu. Sans perdre de temps, il commissionna Sandoval, avec douze chevaux et deux cents fantassins, pour aller chercher les pièces de cette petite flottille, qui devait lui être d'un si puissant secours contre les Mexicains. Il lui commanda de prendre son chemin par Zoltepec, où les quarante-cinq Espagnols, escortant ses équipages avec le fils de Maxixcatzin, avaient été tués par les Acolhuas et les Mexicains, au temps de sa retraite de Mexico, et de tirer des habitants de cette ville une vengeance éclatante de ce délit. Zoltepec n'était qu'à cinq lieues de Tetzcuco. A l'approche de l'armée castillane, ses habitants prirent la fuite vers la montagne; mais on les poursuivit avec ardeur : un grand nombre fut passé au fil de l'épée, et ceux qu'on fit prisonniers furent marqués d'un fer chaud et réduits en esclavage. Le reste vint ensuite se jeter aux pieds de Sandoval, en implorant son pardon, qu'il leur accorda sous la promesse de rester fidèles à l'Espagne.

Pendant ce temps-là, Ojeda et quelques autres officiers qui se trouvaient à Tlaxcallan, chargés de la surveillance des travaux, donnèrent l'ordre d'acheminer la flottille sur Hueyotlipan, où l'on était convenu de rencontrer Sandoval. Le convoi se mit en marche avec un grand appareil, au milieu des manifestations de la joie publique, tant paraissait légère aux Tlaxcaltèques une charge destinée à contribuer à la ruine de leurs ennemis. Huit mille tlamèmes portaient les pièces de bois, les planches, les mâts, les cordages, les voiles, les fers et tout ce qui entrait dans la construction des treize brigantins : deux mille portaient les vivres, et trente mille hommes armés servaient d'escorte au cortége, sous la conduite de trois chefs, également renommés par leur naissance et leur valeur; c'étaient Chichimecatl-Teuctli, Ayote-

catl et Teotepil. Ils arrivèrent sans accident à Hueyotlipan, où ils restèrent huit jours à attendre Sandoval : voyant enfin qu'il ne venait pas, ils se remirent en route; mais ils le rencontrèrent la nuit suivante, à leur entrée dans la montagne. Le lendemain, le jeune capitaine régla l'ordre de la marche avec beaucoup d'intelligence : les tlamèmes furent placés au centre, ayant un corps de Tlaxcaltèques à leur tête, un second à leur arrière-garde et des partis considérables sur les flancs. A chacun de ces corps il joignit un certain nombre d'Espagnols, non-seulement pour les aider à repousser l'ennemi, mais encore pour les accoutumer à l'ordre et à l'obéissance. Cette troupe, si nombreuse et si embarrassée dans sa marche, n'avançait qu'avec une extrême lenteur, mais en très-bon ordre. Dans les endroits resserrés par les bois ou les montagnes, la ligne s'étendait au delà de deux lieues.

Aussi longtemps qu'on demeura sur le territoire de la république, Chichimecatl-Teuctli commanda l'avant-garde ; mais en entrant sur les frontières de l'empire, pour un motif ou un autre, Sandoval le plaça à l'arrière-garde. Cette disposition causa un grand dégoût au fier Tlaxcaltèque, et il fallut toute l'éloquence du capitaine pour lui prouver que ce poste n'était pas moins honorable que l'autre, et qu'il serait probablement plus exposé que le premier aux attaques de l'ennemi. Les Mexicains ne cessèrent, en effet, de se montrer sur les hauteurs voisines ; mais, ne voyant aucune espérance de succès contre un ennemi constamment sur le qui-vive et préparé à les recevoir, ils n'osèrent tenter aucune attaque, et Sandoval eut la gloire de conduire sans le moindre échec à Tetzcuco un convoi d'où dépendait désormais le sort de toutes les opérations des Espagnols (1). Cortès, en habits de gala, accompagné de tout son état-major, alla le recevoir à l'entrée de la ville : les alliés avaient revêtu leurs ornements de fête et

(1) Id., ibid. — Gomara, Cronica, etc., cap. 124. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 140. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 1, cap. 2. — Cartas, de Hern. Cortes, ap. Lorenz., pag. 207.

leurs panaches de guerre, et leur entrée dans la capitale des Acolhuas se fit avec une grande pompe, au son des instruments et aux cris répétés de « Castille et Tlaxcallan! » Le général embrassa avec effusion les chefs tlaxcaltèques et leur témoigna sa gratitude par des présents magnifiques; de leur côté, ils se montrèrent pleins de résolution, ne voyant que le moment d'en venir aux mains avec les Mexicains.

Par ses ordres, on se mit aussitôt à l'œuvre pour armer les brigantins et les gréer. On travaillait également à canaliser la rivière qui traversait les jardins du roi Nezahualcoyotl, afin de les amener dans le lac; pendant cinquante jours, huit mille hommes furent employés à ce canal, qui devait avoir près d'une demi-lieue de longueur et qui devait être coupé en plusieurs endroits par des digues et des écluses, afin que les navires pussent flotter avec aisance d'une section à l'autre. Pendant que ces travaux avançaient lentement, Cortès songeait à faire une reconnaissance dans la vallée, afin d'occuper ses troupes et de donner à ses alliés l'occasion de se signaler, en attendant le siége de Mexico. « Nous venons à vous pour vaincre et venger nos injures mu« tuelles, avait dit en arrivant Chichimecatl-Teuctli. — Prenez le « temps de vous reposer un jour, avait répondu fièrement le gé« néral, et je vous en donnerai les mains pleines. » Son dessein était de reconnaître le contour des lacs et de tomber à l'improviste sur quelques villes riveraines qui l'avaient bravé à plusieurs reprises par des messages insultants, et d'en faire un châtiment capable de répandre l'épouvante dans la vallée.

Dès les premiers jours du printemps de l'année 1521, laissant Tetzcuco à la garde de Sandoval, il sortit de cette capitale à la tête de vingt-cinq cavaliers, trois cent cinquante fantassins espagnols, six petites pièces de campagne et trente-deux mille alliés tlaxcaltèques et acolhuas commandés par Ojeda, Chichimecatl et Ixtlilxochitl. Malgré les témoignages sans nombre que ce dernier lui avait donnés de son attachement, il éprouvait encore de la dé-

fiance pour ceux de Tetzcuco, que trop de liens de parenté unissaient à Mexico; aussi se garda-t-il de leur faire connaître le but de son expédition. Mais il ne réussit pas à prendre si bien ses précautions, que les ennemis ne devinassent en quelque sorte ses mouvements. En arrivant dans la plaine qui s'étend au nord-ouest, entre Chiuhnauhtla et Xaltocan, il se trouva en présence d'un corps de troupes mexicaines qui fit mine de lui disputer le passage; elles furent déroutées après une vive escarmouche, et le lendemain il continua son chemin sur Xaltocan, que sa situation insulaire mettait à l'abri d'un coup de main. L'ancienne cité toltèque, capitale naguère d'une principauté puissante, ruinée ensuite par Tezozomoc le Vieux, avait été, depuis, repeuplée par des habitants pris dans les trois royaumes; elle était considérée comme une des places les plus fortes et l'une des clefs de l'Anahuac. Une seule chaussée, coupée par des tranchées profondes, couvertes de ponts-levis, l'unissait à la terre ferme, ainsi que les chaussées de Mexico. Dans la prévision d'une attaque, elle s'était préparée à la résistance : le lac était couvert de barques et d'acallis remplis de guerriers armés et garnis à dessein de défenses en bois, de manière à pouvoir braver assez bien le feu des arquebuses. Une décharge effroyable de projectiles de toute espèce accueillit, à leur arrivée, les Espagnols et leurs alliés; mais, après qu'ils eurent franchi une partie de la chaussée, la largeur de la tranchée obligea Cortès à commander la retraite au milieu des hurlements sinistres de ses adversaires. Ceux-ci comptaient déjà sur une victoire certaine; mais, dans ce moment périlleux, un transfuge lui ayant fait connaître un endroit guéable par où l'on pouvait traverser le lac, il détacha immédiatement la plus grande partie de l'armée, tandis qu'il se portait, avec le reste, à l'entrée de la chaussée. Malgré les décharges de flèches et le déluge des pierres qui volaient de toutes parts, elle parvint à gagner promptement les abords de la ville, quoiqu'elle eût souvent de l'eau par-dessus la ceinture, et, une fois le pied sec, l'a-

vantage se tourna de son côté. Ceux des habitants qui tentèrent de résister furent passés au fil de l'épée; mais le plus grand nombre prit la fuite sur le lac. La plupart des femmes, abandonnées à leur malheureux sort, furent emmenées captives avec leurs enfants; les soldats, triomphants et chargés de butin, rejoignirent le général, après avoir livré la ville aux flammes. C'était la troisième fois que Xaltocan était détruit depuis sa fondation par les Toltèques : ce fut la dernière, et aujourd'hui un village sans importance a remplacé la cité célèbre qui avait été, durant plusieurs siècles, la capitale de la nation othomie.

L'armée alla passer la nuit à une lieue de là, autour de quelques maisons désertes. De grand matin elle continua sa marche, en redescendant à l'ouest les bords du lac de Xaltocan, harcelée par l'ennemi, qu'elle eut sur les flancs le reste de la journée, mais qui n'osa l'attaquer avec décision. Elle traversa Toltitlan, dont les habitants avaient pris la fuite à son approche, et entra sans résistance dans la grande ville de Quauhtitlan, qu'elle trouva également abandonnée. Cortès en signale avec raison l'étendue et la beauté dans ses lettres à l'empereur (1). Il y prit ses quartiers, mais la plus grande partie de l'armée campa au dehors, car, malgré la solitude des villes, on reconnaissait que le pays était partout sous les armes, et l'ennemi manifestait sa présence par les feux qui brillaient sur toutes les hauteurs. Le lendemain, le général poursuivit sa route par Tenayocan et Azcapotzalco, sans éprouver davantage d'obstacles : la ville de Xolotl et de Nopaltzin, éprouvant le même sentiment de frayeur que la vieille capitale de Tezozomoc, s'était vidée à l'aspect des conquérants étrangers, dont la puissance venait remplacer, quatre siècles plus tard, celle des Chichimèques et des Acolhuas. La campagne où ils étaient entrés était la même que les Espagnols avaient traversée, neuf mois auparavant, lorsqu'ils fuyaient, consternés, de la métro-

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 208 à 210.

pole, où ils avaient essuyé de si terribles revers : chaque pas qu'ils faisaient leur rappelait un souvenir funeste, et en arrivant aux faubourgs de Tlacopan, qui était actuellement le but de l'expédition de Cortès, ils purent se retracer en détail tous les événements de la nuit fatale de leur retraite.

C'était le dessein du général de s'emparer de cette ville, où il pensait établir son quartier général, pour reconnaître plus aisément les abords de Mexico. Les forces tépanèques l'y attendaient de pied ferme, armées des longues piques fabriquées par ordre de Cuitlahuatl ; mais, ignorant la science de s'en servir avec avantage, elles ne purent soutenir le choc de l'infanterie espagnole, et, après une lutte de courte durée, elles se débandèrent à l'aspect de la cavalerie, laissant le passage ouvert à l'ennemi. Comme la nuit approchait, Cortès ne jugea pas à propos de les poursuivre; il prit, sans opposition, possession du faubourg, et se logea dans le palais du roi Totoquihua Ier, dont les bâtiments étaient assez vastes pour contenir toute son armée. Le lendemain, Cortès livra aux Tépanèques un nouveau combat à l'entrée de leur capitale; il les poursuivit l'épée dans les reins, faisant un grand carnage de la population, qui s'enfuit avec le reste des troupes vers le lac : la ville ensuite fut livrée au pillage ; mais les Tlaxcaltèques, non contents du butin, mirent le feu dans tous les quartiers, sans épargner ni temples ni palais, et avec une telle fureur, que l'on eut beaucoup de peine à préserver de l'incendie les édifices où les troupes étaient logées.

Pendant six jours que dura l'occupation de Tlacopan, il y eut des escarmouches continuelles entre les Tépanèques et les troupes alliées, et plus d'un combat singulier où les Tlaxcaltèques surtout se distinguèrent par leur valeur et leur habileté. Un défi en suivait un autre, et ils se prodiguaient tour à tour les épithètes les plus insultantes. « Infâmes concubines des chrétiens, disaient les Mexi-
« cains, c'est à cause d'eux que vous osez vous aventurer si près
« de nous maintenant; mais attendez, nous vous mangerons

« bientôt les uns et les autres au piment, car vous ne valez pas la « peine d'être gardés pour esclaves! — C'est bien plutôt vous « qui êtes des femmes, criaient ceux de Tlaxcallan; car jamais « vous n'avez approché nos frontières, sans en avoir été aussitôt « chassés. Quant aux chrétiens, ce sont des dieux et non des « hommes; car un seul en défait mille comme vous autres! »

Un des objets de Cortès, en venant à Tlacopan, avait été l'espérance d'obtenir une entrevue avec Quauhtemotzin et de l'amener à traiter pacifiquement. Mais en retour de ses avances il ne reçut que des affronts, tandis que, d'un autre côté, les Mexicains cherchaient, par toutes sortes de ruses, à l'attirer dans une embuscade. « Arrivez, mes braves, disaient les uns, d'un ton de défiance, « venez vous battre; aujourd'hui vous serez maîtres de Mexico! « — Venez, disaient les autres, voici un festin tout prêt qui vous « attend. — Ah çà, croyez-vous donc trouver ici un nouveau « Montézuma qui fasse toutes vos volontés, que vous venez si « près de nous, criaient les troisièmes; retournez donc chez vous, « misérables que vous êtes! » Il n'en manquait pas parmi les Espagnols qui comprissent déjà suffisamment la langue nahuatl pour entendre ces paroles mordantes ou de Tlaxcaltèques qui les traduisissent en espagnol à Cortès. Le général en était doublement froissé, et plusieurs fois il s'avança imprudemment à la poursuite de l'ennemi, qui feignait de fuir chaque fois devant lui. Un jour, dans la chaleur de l'action, il arriva ainsi jusqu'au milieu de la chaussée, dont le triste souvenir était encore présent à tant d'esprits, et il ne s'arrêta qu'à la section de Petlacalco, qui avait été si fatale à ses compagnons d'armes. Le pont s'était levé; mais il fit signe qu'il demandait le silence, et les Mexicains s'étant arrêtés un moment, il leur demanda si le prince était là, désignant ainsi Quauhtemotzin, et qu'il désirait lui parler. « Nous « sommes tous princes, répondirent avec fierté les guerriers, que « nous voulez-vous? »

Blessé de cette réplique, le général se tut. « T'imagines-tu

« donc, Cortès, reprirent-ils, que les choses se passeront comme « l'an dernier? Sache donc que c'est à nous maintenant à nous « amuser de toi et des tiens, et à t'offrir à nos dieux dans un festin « sacré. — Taisez-vous, malheureux affamés! interrompit un « Espagnol dans leur langue ; vous parlez beaucoup trop pour des « gens bloqués de tous côtés et qui n'ont plus rien à manger. — « Quand nous n'aurons plus de pain, nous aurons toujours assez « de Castillans et de Tlaxcaltèques, crièrent-ils avec colère ; mais, « grâce aux dieux, nous avons plus de maïs qu'il ne nous en faut. » En disant ces mots ils lancèrent une volée de galettes à la tête des Espagnols, ajoutant : « Mangez, misérables, c'est vous qui mourez « de faim, et retirez-vous de nous, si vous ne voulez qu'on vous « mette en morceaux! » En ce moment ils retournèrent à la charge avec une nouvelle furie, et, comme ils n'avaient amusé le général que pour donner à d'autres le temps d'arriver, il se trouva environné tout à coup d'une multitude d'ennemis, se précipitant de la chaussée ou sortant des acallis qui couvraient les eaux du lac. Cortès battit en retraite sur Tlacopan ; mais il faillit y perdre son porte-drapeau : cinq de ses hommes y laissèrent la vie, et beaucoup d'autres n'arrivèrent au quartier que couverts de blessures.

Assuré de l'inutilité de ses efforts auprès de Quauhtemotzin, il ne crut pas devoir prolonger plus longtemps son séjour à Tlacopan. Il avait trouvé les Mexicains plus âpres que jamais à la résistance et plus préparés qu'il ne l'aurait cru à soutenir les travaux d'un siége. La cité de Mexico était si bien restaurée, qu'elle ne paraissait même avoir souffert aucun dommage, et ses anciennes fortifications avaient été augmentées de nouveaux ouvrages de défense qui annonçaient une intelligence remarquable dans l'art de la stratégie. Pénétré des difficultés qu'il aurait à vaincre pour gagner cette place importante, il reprit le chemin par où il était venu, afin de s'en retourner à Tetzcuco. Les Mexicains crurent y voir une retraite et l'attaquèrent, avec des forces

considérables, à deux lieues de Tlacopan ; mais il les reçut avec une telle vigueur, qu'il les obligea promptement à reculer, et il arriva, sans autre rencontre, dans la capitale des Acolhuas, où il fut reçu avec une joie aisée à comprendre par ses compagnons d'armes. Cette campagne avait duré près de quinze jours ; elle avait restauré l'éclat de ses lauriers et de nouveau répandu la terreur du nom castillan dans l'intérieur de l'Anahuac, tout en enrichissant ses alliés d'une immense quantité de dépouilles. A peine de retour dans leurs quartiers, ils demandèrent au général l'autorisation de les porter chez eux, suivant l'usage, et d'en faire part à leurs parents et à leurs amis : il y consentit d'autant plus volontiers que la vue du butin ne pouvait que servir à enflammer les autres, et ils se remirent en chemin, au nombre de vingt mille, pour le plateau de Huitzilapan (1).

(1) Id., ibid. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 85 et 86. — Gomara, Cronica, etc., cap. 125. — Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, Venida de los Españoles, etc., pag. 13 et 14 ; et Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 92. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 1, cap. 7. — Bernal Diaz, Hist. de la conquista, etc., cap. 141.

CHAPITRE TROISIÈME.

Chalco, menacé par Quauhtemotzin, implore le secours de Cortès. Expédition de Sandoval contre Huaxtepec. Prise de cette ville et de celle de Yacapichtlan. Son retour à Tetzcuco. Il retourne à Chalco. Victoire des Chalcas et de leurs alliés sur les Mexicains. Arrivée de nouveaux renforts à la Véra-Cruz. Cortès fait de nouvelles propositions à Quauhtemotzin, qui les rejette. Cortès marche contre Totolapan. Siége et reddition de cette ville. Prise de Quauhnahuac. Soumission des Tlalhuicas. Attaque sur Xochimilco. Prise de cette ville. Les Mexicains envoient plusieurs fois à son secours. Sa destruction. Marche sur Coyohuacan et Tlacopan, et retour à Tetzcuco. Arrivée de nouveaux renforts. Conjuration de Villafaña contre Cortès. Son supplice. Les brigantins sont lancés sur le lac. Proclamation aux alliés du siége de Mexico. Arrivée des confédérés. Revue de toutes les troupes. Indignation des Mexicains contre Ixtlilxochitl. Fière réponse de ce prince. Mouvement des troupes contre Mexico. Désertion de Xicotencatl. Il est pris à Tlaxcallan et pendu par ordre de Cortès. Alvarado à Tlacopan et Olid à Coyohuacan. Commencement du siége de Mexico. Cortès s'embarque avec les brigantins. Son entrevue avec Quauhtemotzin. Ce prince réunit son conseil et se décide à la guerre. Attaque de la flottille mexicaine. Bataille navale et victoire des Espagnols. Il établit son quartier à Acachinanco. Il se rend tout à fait maître du lac et coupe les communications de Mexico avec la terre ferme. Occupation de toutes les chaussées. Premier assaut donné à la métropole. Cortès maître de la grande rue méridionale. Il arrive au grand temple. Combats dans le Cohuapantli. Destruction du sanctuaire de Huitzilopochtli. Exploits d'Ixtlilxochitl. Fureur des Mexicains contre ce prince. Incendie et pillage dans les rues de Mexico.

Cependant les souverains de l'Anahuac voyaient diminuer sensiblement le nombre de leurs alliés : la plupart des princes en qui ils avaient jusque-là mis leur espoir, ébranlés par le bruit des armements de Cortès et des avantages chaque jour plus signalés qui

marquaient sa conduite, hésitaient à tenir les promesses qu'ils avaient faites aux ambassadeurs de Cuitlahuatl et de Quauhtemotzin, préférant attendre, avec une prudente réserve, l'issue des événements qui se préparaient. Au dedans comme au dehors de la vallée, la puissance mexicaine était en décroissance, et les trois chefs de l'empire reconnaissaient avec douleur que le moment allait venir où elle se trouverait circonscrite aux étroites limites de Mexico. Tlacopan n'était plus qu'un monceau de débris fumants ; Tetzcuco et la plupart des provinces dépendantes du royaume d'Acolhuacan avaient salué l'usurpateur, intronisé par les Espagnols, et la plupart des cités vassales, assises sur les rives du lac, et sur lesquelles la métropole avait compté pour ses approvisionnements, commençaient à lui faire défaut, au moment où elle avait le plus besoin de secours. De ce nombre était Chalco, considéré comme le grenier de Tenochtitlan, depuis sa conquête par Montézuma I[er], et dont les fertiles campagnes lui fournissaient abondamment le bois, le maïs, le frijol et la plupart des autres céréales dont se nourrissaient ses habitants. Quoique les vivres de toute espèce ne manquassent pas encore sur les marchés, les princes, réunis avec Quauhtemotzin, ne pouvaient pardonner à cette grande ville une défection qui tarissait subitement une des sources principales de leur alimentation. Pour obvier à la pénurie qui devait, toutefois, se faire sentir tôt ou tard, si Cortès serrait de plus près le blocus, ils firent sortir alors une partie des bouches inutiles, surtout les vieillards et les enfants, ne réservant que les femmes, dont ils avaient besoin pour préparer les vivres (1).

Mais, tandis qu'ils prenaient cette sage précaution, ils songeaient à châtier en même temps d'une manière exemplaire les vassaux rebelles à leur autorité et se préparaient à tomber sur les Chalcas avec toutes les forces disponibles. Ceux-ci en furent promptement instruits ; ils se hâtèrent d'envoyer des députés à

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 86.

Tetzcuco pour en prévenir Cortès et le supplier de venir immédiatement à leur aide. Deux jours à peine s'étaient écoulés depuis le retour du général dans cette ville, et ses troupes étaient trop harassées en ce moment pour qu'il fût disposé à les engager sitôt dans une nouvelle expédition. Ne voulant cependant pas abandonner les Chalcas sans défense, il envoya dire à tous les alliés du voisinage de marcher au secours de cette province, en faisant circuler parmi eux une lettre signée de sa main, non pour qu'ils en lussent le contenu, mais pour qu'ils crussent au témoignage de celui qui en était chargé.

Le danger, toutefois, devint bientôt si pressant, que les Chalcas se virent dans la nécessité d'avoir recours à lui d'une manière plus efficace, en lui demandant l'aide personnelle des Espagnols. Cortès alors n'hésita plus. La principauté de Chalco, qui commandait toute la portion inférieure de la vallée, ainsi que l'entrée des montagnes et du grand chemin des états du levant, lui importait trop, pour qu'il s'exposât à perdre même momentanément cette place. Il détacha aussitôt Sandoval à la tête de trois cents fantassins et de vingt chevaux, et le chargea d'assurer le sort de la province. Le jeune officier était attendu avec impatience : il trouva, en arrivant, toute la nation sous les armes, ainsi que ceux de Huexotzinco et de Quauhquechollan qui étaient venus à son secours. Ses premières opérations furent dirigées contre Huaxtepec, dont la garnison, toute composée de Mexicains, était une menace continuelle pour les Chalcas, qu'ils inquiétaient par des incursions répétées sur leur territoire. C'était une ville importante, non-seulement sous le point de vue militaire, mais encore sous celui de la renommée que lui avaient acquise ses magnifiques jardins, patrimoine des rois de Mexico, les plus riches et les plus beaux de l'Amérique (1), et par ses grandes manufactures de tissus de coton : elle était située sur le versant méri-

(1) Voir le tome III de cette histoire, livre 12, chap. 6, pag. 637.

dional des montagnes de l'Anahuac, à six lieues environ de Chalco. Sandoval rencontra les ennemis rangés en bataille à peu de distance de la forteresse. Les Chalcas engagèrent l'action, bientôt appuyés par les Espagnols dont la discipline; les armes et les chevaux ne tardèrent pas à jeter le désordre parmi les Mexicains : ils les poursuivirent quelque temps l'épée dans les reins et entrèrent ensuite dans Huaxtepec, que déjà ses habitants avaient abandonné. C'était une proie trop belle pour que les confédérés songeassent, en ce moment, à autre chose qu'au pillage : le sac commença aussitôt de toutes parts, sans souci des vaincus qui pouvaient retourner. Sandoval heureusement était sur ses gardes, ainsi que Tapia que Cortès avait envoyé avec lui en sous-ordre : pendant qu'il prenait en dehors de la ville ses arrangements pour la nuit, les Mexicains, qui avaient reçu du renfort, revinrent à la charge avec un redoublement de furie. Il reprit aussitôt le combat avec une telle vigueur, qu'il les mit pour toujours hors d'état de se représenter, et les chassa devant lui, durant une heure, dans la montagne.

Sandoval ne prit que deux jours de repos à Huaxtepec. Il se disposa immédiatement à marcher sur la ville voisine de Yacapichtla : située à deux lieues plus à l'ouest, au sommet d'un rocher couvert par un large précipice, elle passait pour une des plus fortes places de tout le pays, et elle était tenue par une garnison mexicaine considérable. Avant de l'attaquer, il l'envoya sommer de se rendre ; mais elle ne répondit à sa sommation que par les propos les plus insultants. A la première tentative qu'il fit pour s'en approcher, les pierres et les quartiers de roc commencèrent à pleuvoir avec un tel fracas, que les alliés reculèrent avec épouvante. Sandoval et Tapia, irrités de cette résistance, mirent pied à terre avec les cavaliers, et au cri de « Viva Santiago ! » montèrent à l'assaut sous une grêle de projectiles ; les autres les suivirent avec impétuosité, s'attachant, comme eux, aux arbustes ou aux saillies du rocher. Plusieurs roulèrent dans le précipice, entraînés

par les masses qui continuaient à jaillir au-dessus d'eux, et lui-même reçut une forte contusion à la tête. Avec une peine incroyable, il arriva sur la plate-forme, malgré la défense désespérée des Mexicains, dont il fit un grand carnage ; les uns furent passés au fil de l'épée, et on précipita les autres, la tête en avant, dans l'abîme béant au-dessous d'eux. Il en périt un si grand nombre, que pendant deux heures on ne put boire de l'eau de la rivière qui baignait la base de leurs murailles, tant elle était mêlée de sang.

Le jeune et valeureux commandant, ayant accompli sa tâche, en délivrant la province de Chalco de ce dangereux voisinage, se remit en chemin pour Tetzcuco. Il n'y était pas encore arrivé, que les Chalcas se virent menacés de l'autre côté, avant même d'avoir pu célébrer son triomphe. Un armement considérable, consistant en près de deux mille barques montées en guerre, profitant de leur absence, était sorti du port de Mexico et s'avançait à force de rames contre leur capitale, sous le commandement de quelques chefs des plus illustres de la cour. Heureusement pour eux, leur retour et celui des alliés de Huexotzinco et de Quauhquechollan précédèrent l'arrivée de la flotte ennemie ; mais ils furent si alarmés de la grandeur des préparatifs de Quauhtemotzin, qu'ils envoyèrent en toute hâte de nouveaux députés à Cortès pour implorer son aide. Sandoval arrivait dans ce moment. Le général, ne comprenant rien à cette nouvelle demande de secours et persuadé que celui-ci n'avait pas fait entièrement son devoir, sans vouloir entendre aucune explication, l'obligea brusquement à repartir à la tête d'une nouvelle force et de marcher sur Chalco. Sandoval, quoique froissé par la rudesse et l'injustice de ce procédé, obéit aussitôt sans rien répondre. Mais, lorsqu'il arriva dans la ville menacée, l'affaire était terminée. Les alliés, remplis de l'orgueil de la victoire de Huaxtepec et de Yacapichtla, avaient reçu les Mexicains avec une telle vigueur, qu'ils les avaient mis dans une déroute complète après un long et sanglant combat. Après avoir détruit une partie de leur flotte, ils leur avaient tué beaucoup de

monde et enlevé une grande quantité de prisonniers : de ce nombre se trouvaient quarante seigneurs des plus notables de la cour, ainsi que le général en chef de l'armée ; ils s'empressèrent de les remettre entre les mains de Sandoval, qui les ramena avec lui à Tetzeuço (1). Durant son absence, Cortès, s'étant fait rendre compte de la dernière expédition, s'était entièrement édifié sur la conduite de son ami ; à son arrivée, il le manda en présence de ses officiers et lui fit les excuses les plus honorables de sa précipitation.

Ces divers succès furent suivis d'un événement non moins important pour le général. Quatre vaisseaux arrivèrent de Saint-Domingue, et débarquèrent à la Véra-Cruz deux cents soldats, quatre-vingts chevaux, deux pièces de canon de siége, et une grande quantité d'armes et de munitions. Ce secours ne pouvait venir plus à propos ; la route étant alors à peu près libre d'ennemis, il arriva heureusement à Tetzcucò, le 17 mars 1521 : avec eux se trouvaient plusieurs cavaliers de considération, entre autres Julian de Alderete, trésorier royal, qui venait pour veiller aux intérêts de la couronne, et un religieux franciscain du nom de Frère Pedro Melgarejo de Urrea, qui fut employé depuis en plusieurs négociations importantes (2). Désireux de mettre à profit les avantages que ces événements lui donnaient sur les Mexicains, il voulut tenter de nouveau les voies de la conciliation avec les chefs de l'empire. Il rendit généreusement la liberté aux prisonniers qu'on lui avait amenés de Chalco et chargea les deux principaux de faire de sa part à Quauhtemotzin des offres de paix ; il engageait ce prince ainsi que ses collègues à reconnaître la couronne de Castille, leur promettant d'oublier les offenses passées

(1) Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 1, cap. 7. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 142. — Gomara, Cronica de N. España, etc., cap. 135. — Ixtlilxochitl, Hist des Chichimèques, tom. II, chap. 92; et Decima-tercia Relacion, etc., pag. 15. — Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenz., pag. 214.

(2) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 92. — Vetancurt, Teatro Mexicano, trat. III, part. 2, cap. 2. — Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 216.

et de les maintenir dans tous leurs droits. Les deux seigneurs demandèrent une lettre signée de Cortès, pour que le roi, en la voyant, pût avoir confiance dans leurs paroles, ce qui leur fut aussitôt accordé. Mais on ne les revit jamais. Quauhtemotzin n'était ni moins constant dans ses desseins, ni moins énergique que son antagoniste. Il rejeta dédaigneusement ses offres, et les deux envoyés furent immédiatement saisis par ses ordres et livrés aux prêtres de Huitzilopochtli, pour être immolés, en vertu d'une antique coutume, prescrivant que tout noble qui retournait dans son pays, après avoir été pris en guerre, devait être sacrifié aux dieux (1).

Entre temps, de nouvelles provinces venaient faire leur soumission à Cortès, qui voyait peu à peu se détacher du tronc de l'empire ses rameaux les plus florissants. Ixtlilxochitl était le principal promoteur de ces défections : avec la même infatigable activité que Quauhtemotzin mettait à défendre la monarchie croulante, il travaillait à la détruire; il s'efforçait de rallier aux ennemis de sa patrie et de sa race non-seulement les sujets naturels du royaume d'Acolhuacan, mais encore ceux des régions naguère conquises par son père ou son aïeul au nord et au levant de Tetzcuco. Il leur assurait que, quand même ils auraient des reproches à se faire pour leur avoir fait la guerre auparavant, Cortès montrait tant d'affabilité et un désir si sincère de traiter pacifiquement avec tous, qu'il les recevrait infailliblement comme des amis s'ils se présentaient à lui. C'est ainsi qu'il attira dans son parti les princes de Tuzpan, de Maxcaltzinco et de Nauhtlan, ainsi que de diverses autres provinces, situées vers les rivages du golfe du Mexique, qui vinrent apporter au général espagnol les tributs qu'ils étaient accoutumés de payer à l'empire.

La couronne d'Espagne s'arrondissait ainsi peu à peu aux dépens de celles de l'Anahuac, dont les fleurons étaient arrachés, l'un après l'autre, par les mains des étrangers ou de leurs alliés.

(1) Ixtlilxochitl, ibid.

Cortès se disposait encore à enlever à Mexico quelques-unes de ses plus nobles provinces, fruits des conquêtes de ses premiers rois. Alarmés de ses progrès et brûlant de venger l'échec que Chalco avait fait subir à leurs armes, les chefs de l'empire avaient réuni de nouvelles forces, tirées de toutes les principales villes des bords du lac, auxquelles s'étaient unis les guerriers des montagnes de Tlalhuican. La cité menacée en donna avis à Ixtlilxochitl, et, sur les renseignements qu'il reçut de ce prince, Cortès se disposa à marcher lui-même, cette fois, contre les impériaux. Quelques semaines manquaient encore avant qu'on pût lancer les brigantins; il y avait donc tout le temps nécessaire de consommer une nouvelle expédition et de se préparer, par de nouvelles victoires, à assiéger définitivement Mexico.

Laissant à Sandoval le soin de veiller à la sécurité de Tetzcuco et à celle de la flottille actuellement sur le chantier, il sortit de cette ville, le 5 avril, à la tête de trente cavaliers, de trois cents fantassins et d'un corps de vingt mille Acolhuâs, commandés par Ixtlilxochitl. Son dessein était de délivrer d'abord la province de Chalco, en chassant les Mexicains, de ravager ensuite le territoire des Tlalhuicas, puis, en retournant sur les cités riveraines du lac, de reconnaître encore une fois Mexico, avant de commencer les opérations du siége. En quittant Tetzcuco, il se dirigea directement sur Tlalmanalco, regardé alors comme la place la plus importante de la principauté de Châlco. Tous les chefs de la province s'y étaient donné rendez-vous pour le recevoir, avec un grand nombre d'autres, venus de Tlaxcallan, de Huexotzinco, de Quauhquechollan et d'autres lieux confédérés. Il délibéra avec eux sur l'objet de l'expédition actuelle, leur développa ses plans pour le siége de Mexico, en leur donnant à entendre qu'il aurait besoin de leur plus active coopération. Tous la lui promirent avec ardeur. Plusieurs se joignirent alors à lui avec leurs vassaux, et il sortit de Tlalmanalco, à la tête d'une armée plus considérable que toutes celles qu'il avait commandées jusque-là.

La province de Totolapan, où il entra, en laissant les frontières des Chalcas, comprenait une des régions les plus âpres de la Cordillière du sud. Là s'étaient concentrées les forces principales de l'ennemi, retranchées en grande partie dans la ville de Tlayacapan qui s'élevait comme un nid d'aigle sur un des rochers les plus escarpés de la montagne. L'armée partie de grand matin, après avoir entendu la messe, marcha jusqu'à deux heures de l'après-midi, par des sentiers effrayants, roulant par de sombres forêts, tantôt taillés à la crête des monts, tantôt descendant au fond des précipices dont l'aspect seul était capable d'inspirer l'épouvante. C'est ainsi qu'ils arrivèrent au pied du morne de Tlayacapan : les Mexicains, après avoir réuni dans l'enceinte de la ville leurs femmes et leurs enfants, étaient descendus sur les collines inférieures, pour en disputer l'entrée aux Espagnols et à leurs alliés. On en tenta aussitôt l'escalade ; mais au même instant les pierres et les quartiers de roc, roulant de ces fortifications aériennes, mirent le désordre dans l'armée. On fit une nouvelle tentative sous la protection des arquebuses ; mais tout ce qu'on put obtenir ce jour-là fut de gagner les deux premières enceintes : la roche était si escarpée, qu'on ne pouvait la gravir qu'en s'aidant des pieds et des mains, et l'on se trouvait sans défense devant les projectiles de toute sorte lancés par l'ennemi. Les alliés perdaient beaucoup de monde; deux Espagnols furent tués, et plus de vingt autres furent meurtris et cruellement contusionnés. Pendant ce temps-là, de nombreuses bandes d'ennemis, occupées à battre la campagne, chargeaient en queue les assaillants, en sorte que Cortès se vit obligé à redescendre pour les combattre dans la plaine. Après une sanglante escarmouche, il les mit en fuite, en tua un grand nombre et continua à les poursuivre jusqu'au pied d'un morne fortifié, situé à une lieue et demie du premier.

L'armée, quoique souffrant beaucoup de la soif, passa la nuit en cet endroit. A peu de distance de là, deux éminences, d'iné-

gale étendue, mais fortifiées de la même manière, se détachaient de la montagne principale, bravant, comme les autres, l'ennemi campé dans la plaine inférieure. Prévoyant qu'elles ne tarderaient pas à être exposées à une attaque, les troupes qui occupaient la plus petite passèrent dans l'autre de grand matin, afin de se trouver réuni plus de monde, pour la défendre dans l'endroit où elles s'imaginaient voir le plus de péril. Cortès brûlait de venger l'humiliation de la veille; habile à profiter des fautes de ses adversaires, il donna l'ordre aussitôt à l'un de ses officiers de s'emparer des positions abandonnées, tandis que, de son côté, il amuserait les Mexicains en leur offrant le combat en rase campagne. Bientôt le drapeau espagnol flotta sur la hauteur, et, dans le même instant, les arquebuses commencèrent un feu nourri contre l'éminence opposée. La garnison, épouvantée, incapable de supporter longtemps ce voisinage incommode et assaillie par trois endroits à la fois, conclut alors de se rendre, en se mettant à la merci du vainqueur. On trouva dans l'enceinte des fortifications un grand nombre de femmes et d'enfants : le général défendit de leur faire aucun mal et traita les autres avec tant de douceur, que ceux de la ville de Tlayacapan, déjà saisis à la nouvelle de la prise de la place voisine, implorèrent à leur tour sa clémence et mirent bas les armes.

Cortès resta deux jours à s'y reposer ; ayant ensuite envoyé les blessés à Tetzcuco, il prit, avec l'armée, le chemin de Huaxtepec, où Sandoval s'était si brillamment distingué. Il y fut reçu par le seigneur avec tous les honneurs dus à un nouveau maître et logé dans le palais des rois de Mexico, dont les jardins étaient une dépendance ; il avoue, dans ses lettres à l'empereur, que c'étaient les plus beaux qu'il eût vus de sa vie (1). Le lendemain, il continua sa route, en descendant par les sombres défilés de la montagne : un grand nombre de guerriers l'attendaient sous les murs

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 221.

de Yauhtepec; mais ils prirent la fuite à son approche, ainsi que les habitants, et il passa par cette ville sans trouver la moindre résistance. Il en éprouva davantage à Xilotépec : les troupes mexicaines avaient essayé de s'y fortifier. La lutte, cependant, ne fut pas de longue durée, et il entra bientôt dans cette ville, après avoir tué beaucoup de monde. L'armée y demeura deux jours; au moment d'en sortir, elle commençait à mettre le feu aux maisons, lorsque les habitants arrivèrent avec ceux de Yauhtepec, offrant de se soumettre à toutes les conditions qui leur seraient imposées par le vainqueur.

De Xilotepec à Quauhnahuac, il y avait à peine une lieue de distance. Cette ville, capitale de la puissante et riche province des Tlalhuicas, placée à l'entrée des terres chaudes du midi, n'était pas moins importante comme position militaire, que pour le nombre et l'opulence de ses habitants. C'était la première conquête faite par Itzcohuatl en dehors de l'Anahuac, et les Mexicains y entretenaient constamment une garnison considérable. Sa situation sur un plateau quadrangulaire environné de profonds précipices la rendait en quelque sorte imprenable; elle était, en outre, défendue de tous côtés par une haute muraille qui ne s'ouvrait que par une seule porte sur un chemin étroit, d'où l'on gagnait la campagne voisine. Yaomahuitl commandait dans cette ville au nom de Quauhtemotzin, dont il était à la fois parent et feudataire. Retranché derrière ses remparts et ses précipices, il se croyait en état de braver l'ennemi sans effort, et il attendait, avec la conscience de la sécurité, l'arrivée des Espagnols. Il paraissait impossible d'y arriver autrement que par la chaussée ordinaire, en traversant la rivière qui coule au fond du ravin, d'où il fallait ensuite remonter jusqu'à l'entrée de la cité. Les premiers qui tentèrent de s'en approcher furent accablés sous une véritable tempête de pierres et d'autres projectiles. Cortès, arrêté sur le bord de l'abîme, s'irritait des obstacles que la nature opposait à ses progrès, lorsque, au moment qu'on y

pensait le moins, un Tlaxcaltèque tenta un moyen aussi hardi qu'extraordinaire. Des deux bords opposés, deux arbres d'une grandeur démesurée se recourbaient l'un vers l'autre, formant un arc au-dessus de l'un des précipices où leurs branches s'entrelaçaient. Avec un sang-froid admirable, le hardi républicain bondit d'un tronc à l'autre, et traverse l'espace en quelques instants. Une trentaine d'Espagnols s'élancent à sa suite sur ce pont périlleux, trois seulement manquent le pied, et, tandis qu'ils roulent dans les profondeurs au-dessous, une foule d'autres Tlaxcaltèques franchissent, après eux, la distance qui les séparait des murs de Quauhnahuac.

Quelques instants après, ils étaient dans la ville et tombaient sur les derrières de la garnison, occupée à repousser l'assaut que Cortès commençait à lui donner de son côté. Cette charge imprévue les remplit de stupeur : hors d'état de comprendre par quels moyens l'ennemi avait pu arriver jusqu'à eux, Mexicains et Tlalhuicas n'opposent plus qu'une faible résistance et sont bientôt déroutés de toutes parts. Tous s'enfuirent vers la campagne, tandis que le général, entrant dans la cité, livrait aux flammes les temples les plus rapprochés de la porte : le reste fut abandonné au pillage, et les splendides dépouilles de Quauhnahuac compensèrent amplement les vainqueurs des difficultés qu'ils avaient rencontrées au premier abord pour s'en rendre maîtres. Sur un avis d'Ixtlilxochitl, Yaomahuitl rentra bientôt après dans la cité, accompagné des principaux habitants, et vint se jeter aux pieds de Cortès. Il se soumit aux conditions que lui imposa le général, et s'engagea à reconnaître la suprématie de la couronne de Castille, à laquelle il demeura constamment fidèle. C'est depuis lors que Quauhnahuac commença à perdre son nom pour adopter celui de Cuernavaca, sous lequel cette ville est connue aujourd'hui (1).

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 92; et Decima-tercia Relacion, Venida de los Españoles, pag. 16, 17 et suiv. — Torquemada Monarq. Ind., lib. IV, cap. 86 et 87. — Cartas de Hern. Cortès, ap. Lorenzana,

Ayant achevé de régler cette conquête importante, Cortès, satisfait d'avoir mis les Mexicains hors d'état de recevoir désormais aucun secours de ce côté, reprit son chemin dans la montagne, dirigeant sa marche par les mêmes lieux, à peu près, que parcourt aujourd'hui le voyageur, en allant de cette ville à Mexico. Il traversa les hautes forêts de pins dont la Cordillière se couronne à sa cime et où une croix de pierre rappelle encore son passage, ainsi que la limite des domaines que lui octroya la couronne. L'armée victorieuse y souffrit beaucoup de la soif; elle retournait vers la vallée de l'Anahuac, dont les belles nappes d'eau et les vertes campagnes, parsemées de cités florissantes, ne tardèrent pas à se montrer de nouveau à ses regards sous un autre point de vue. La perspective n'était ni moins attrayante ni moins splendide que celle qui s'offrait à eux des versants du Popocatepetl ou de l'Iztaccihuatl, dont les sommets couverts de neige se présentaient orgueilleusement du côté opposé. Cortès descendit directement sur Xochimilco, la ville la plus forte et la plus importante du lac d'eau douce après Mexico. Elle était bâtie en grande partie sur pilotis, habitée par une population nombreuse, embellie de palais et de temples d'une grande magnificence, et environnée de jardins dont la culture lui avait fait donner son nom de la ville des Champs-de-Fleurs.

En débusquant devant la place, il trouva que les Xochimilques, dans la prévision de son arrivée, avaient coupé les ponts et élevé quelques retranchements; mais les Espagnols, vivement secondés par leurs alliés, les attaquèrent si vigoureusement par terre et par eau, qu'en moins d'une demi-heure ils eurent gagné la première digue qui couvrait la ville comme un boulevard. Le combat dura jusqu'à la nuit. Profitant des ténèbres, les assiégés retirèrent sur leurs acallis les vieillards, avec les femmes et les enfants, enlevant en même temps leurs effets les plus précieux. Le lendemain, la ba-

pag. 218 et suiv. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 144. — Gomara, Cronica, etc., cap. 127, etc.

taille recommença sur les bords du lac; mais elle fut de courte durée, et Cortès entra sans résistance dans la cité, où il comptait se reposer le reste du jour. Mais les Xochimilques, ayant reçu un renfort considérable de Mexicains, reprirent promptement l'offensive, en formant leurs bataillons sur le même chemin par où il venait de passer avec ses alliés. Deux Espagnols furent tués, et le général courut lui-même le plus grand danger qu'il eût encore couru depuis son arrivée au Mexique. Son cheval s'étant abattu sous lui, les ennemis le chargèrent de tous les côtés, et il eût inévitablement été tué sans le désir qu'ils avaient de le prendre vivant pour le sacrifier aux dieux. Il se défendit vigoureusement à pied avec sa lance, jusqu'à ce que le général tlaxcaltèque Chichimecatl, voyant le péril où il était, se précipita à son secours et le tira d'embarras avec un de ses serviteurs. Les ennemis, incapables de se soutenir davantage contre la valeur des alliés, unie à la discipline castillane, battirent en retraite. L'armée entra dans l'intérieur de la ville : on y passa la nuit à soigner les blessés qui étaient nombreux, sans compter Cortès lui-même, Alvarado et Olid. D'autres furent occupés à combler, avec des pierres et des poutres, les canaux dont on avait rompu les ponts, afin de pouvoir les traverser avec les chevaux, tandis que le général, dans la prévision du retour des ennemis, se fortifiait dans un palais qui dominait un des quartiers de la ville.

On était trop près de Mexico pour ne pas craindre d'en voir sortir promptement de nouvelles forces à l'aide de Xochimilco. Le bruit de la prise de cette ville avait jeté la consternation dans la métropole. Quauhtemotzin, réunissant à la hâte les chefs de la noblesse, leur avait démontré la nécessité de faire les derniers efforts, pour soutenir l'honneur de la patrie et la cause des dieux outragés par la présence des chrétiens. « C'était le moment, disait-il, d'employer leurs dernières ressources et même, à défaut d'armes, si elles venaient à leur manquer, de laisser croître leurs ongles pour déchirer l'étranger. Mais, avant tout, il fallait

s'empresser de reprendre Xochimilco. » Douze mille hommes furent embarqués à la hâte sur une flottille d'acallis qui, la nuit même, se dirigèrent sans bruit du côté de cette ville, tandis que des bataillons innombrables s'avançaient par terre, les enseignes baissées et sans sonner des instruments, dans l'espoir de surprendre l'ennemi et de tomber à l'improviste sur ses quartiers. Mais Cortès veillait avec un soin inaccoutumé ; il avait partagé ses forces en trois endroits différents, et ses vigies, debout sur les principaux édifices ou cachées près du lac, étaient au guet, toutes prêtes à l'aviser des mouvements des Mexicains. La nuit se passa sans alarme : mais, au point du jour, on vit le lac se couvrir de barques ; les impériaux s'élancèrent de toutes parts dans la ville au cri de « Mexico, Mexico ! » qui leur servait de ralliement, étalant avec orgueil leurs piques, allongées avec les épées prises aux Espagnols. Ils dirigèrent leur attaque contre le quartier occupé par l'ennemi ; mais, après plusieurs assauts sans succès, ils se retirèrent devant le feu de l'artillerie, et Cortès les mena l'épée dans les reins au dehors de la ville, où ils furent reçus par un corps de réserve et de la cavalerie qu'il avait placés sur la colline de Tepuchpan. Ils se dispersèrent avec une perte de cinq cents hommes. Le lendemain, ils revinrent à la charge avec des troupes fraîches venues de Mexico ; mais une nouvelle défaite les attendait.

Cortès rentra ensuite dans Xochimilco, où il acheva de débarrasser ses quartiers que l'ennemi continuait à serrer de près. Il avait à peine eu le temps de laisser reposer ses soldats durant quelques heures, qu'il se vit attaqué par une armée mexicaine plus nombreuse encore que les deux premières : les chefs mexicains, brandissant les épées prises sur les Espagnols, criaient d'une voix terrible : « A vous, à vous, Espagnols ! que nous achèverons « bientôt avec vos propres armes ! » Pendant quelque temps la victoire resta indécise ; enfin, après une lutte acharnée, la discipline et les armes des Castillans l'emportèrent de nouveau sur la valeur et la constance mexicaines. Les impériaux, décou-

ragés, reculèrent sur le lac, où leur retraite devint bientôt une déroute complète. Les uns se rembarquèrent à la hâte; les autres prirent la fuite par terre, après avoir éprouvé un si horrible carnage, qu'ils ne tentèrent plus, cette fois, de retourner à la charge. Pendant trois jours, Xochimilco fut saccagé de fond en comble; comme son tianquiz était un des plus riches de la vallée, le butin fut immense. Au milieu du pillage, quatre Espagnols se laissèrent surprendre par un parti de Xochimilques qui les emmenèrent prisonniers à Mexico. Leurs compagnons en furent plus saisis que si cinquante des leurs eussent été tués sur le champ de bataille. Leur sort, du reste, n'était pas douteux : ils furent immolés aux dieux en arrivant dans la capitale; on leur coupa ensuite les bras et les jambes, qui furent envoyés à toutes les villes voisines, comme des trophées de leur victoire et le présage de la défaite des étrangers.

De la bouche des prisonniers faits dans les derniers combats, Cortès apprit que les forces qu'il avait eues à combattre n'étaient qu'une faible partie de celles que les chefs de l'empire avaient à lui opposer et qu'ils comptaient sur leur nombre pour épuiser leurs ennemis. Sans être effrayé de ces détails, il s'apprêta à marcher sur Coyohuacan, d'où il comptait faire une nouvelle reconnaissance sur Mexico. Au moment de partir, on mit le feu à tous les quartiers de Xochimilco, et l'armée, chargée de dépouilles de toutes sorte, s'achemina le long du lac, où se réfléchissaient les flammes de la ville incendiée. Cortès, qui se souvenait de sa sortie de Mexico, regrettait de voir ses compagnons emporter tant de butin; mais ils n'étaient guère en disposition d'écouter ses conseils. A plusieurs reprises ils furent attaqués en queue et en flancs par les Xochimilques et les Mexicains qui poussaient de grands cris; mais Cortès était préparé à les recevoir, et il les repoussa chaque fois en leur faisant essuyer de nouvelles pertes.

En arrivant à Coyohuacan, ils trouvèrent cette ville entièrement abandonnée par ses habitants. A une lieue environ, la

chaussée s'unissait à celle qui, partant de Xochimilco, allait presque en ligne droite sur Mexico. C'était ce lieu qu'on appelait Xoloc : à une demi-lieue plus loin, celle d'Iztapalapan s'y joignait à Acachinanco; c'était une continuité de maisons et de chinampas le long de la chaussée qui en faisaient un véritable faubourg de la métropole. Ayant pris possession du palais, Cortès alla, le lendemain, reconnaître ces localités; il trouva Xoloc protégé par un rempart et défendu par une force considérable. Après un combat de peu de durée, où de part et d'autre il y eut des morts et des blessés, il emporta ces ouvrages, parcourut la route jusqu'à Acachinanco et s'avança ensuite quelques pas sur la chaussée d'Iztapalapan. Craignant de se commettre sans nécessité contre des forces trop supérieures, il retourna, bientôt après, à Coyohuacan, et, ayant mis le feu aux principaux temples de cette ville, il se dirigea sur la cité voisine de Tlacopan.

Des bandes d'ennemis ne cessaient de le harceler dans l'intervalle, accompagnant ces hostilités de propos provocateurs : mais, quoiqu'il leur fît payer cher leur audace, il ne parvint pas à s'en débarrasser entièrement; dans une de ces rencontres, il perdit même deux de ses propres domestiques, qui disparurent, sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus. Le général y fut doublement sensible, en songeant au sort probable qui leur était réservé. La capitale des Tépanèques ne lui rappelait, d'ailleurs, que de trop tristes souvenirs : en considérant, avec le trésorier Alderète, du haut d'un temple où il était monté avec lui, le splendide panorama que présentait encore, en ce moment, la métropole de l'Anahuac, assise sur le lac, semblable à la reine des eaux, il ne put s'empêcher de soupirer à l'idée des difficultés qu'il aurait à vaincre avant de s'en rendre maître, et aux calamités que la guerre allait bientôt faire subir à cette magnifique cité. Tlacopan avait été le terme de sa première expédition : il avait maintenant reconnu toute la vallée; aussi ne pensa-t-il pas, pour le moment, à s'y arrêter davantage. Le lendemain, l'armée, harcelée, comme

la veille, par l'ennemi, qui s'imaginait, en la voyant quitter si promptement cette ville, qu'elle fuyait devant lui, passa de là à Xilotzinco, qui était abandonné, ainsi que Quauhtitlan ; elle continua ensuite sa marche sur Acolman, d'où elle fit triomphalement son entrée dans Tetzcuco. Durant son absence, cette ville avait été menacée plusieurs fois par les Mexicains; mais la contenance courageuse de Sandoval n'avait pas tardé à les faire renoncer à ce dessein. Le jeune commandant, tout en félicitant son chef de son heureux retour, lui apprit que les brigantins étaient prêts et qu'on n'attendait plus que sa présence pour les lancer sur le lac.

Tout se réunissait ainsi pour avancer les desseins de Cortès, et la fortune, qui paraissait l'avoir abandonné pour un moment, lui présageait de nouveau les plus heureux succès. Un grand nombre de villes et de provinces, dont les noms mêmes lui étaient inconnus, lui envoyaient journellement des ambassadeurs, les unes lui demandant son alliance, les autres sa protection contre les chefs de l'empire, dont il s'apprêtait à détruire les derniers remparts. Comme au temps de la captivité de Montézuma, des Espagnols, poussés par l'esprit d'aventure, se hasardaient dans l'intérieur des régions les plus lointaines et se voyaient accueillis avec égard par les princes qui y régnaient, sur le simple bruit des conquêtes de leurs compatriotes. La renommée du général se répandait au loin, et l'Europe même entendait avec étonnement l'annonce de ses exploits merveilleux. L'armée réunie à Tetzcuco, accrue déjà par les divers arrivages dont nous avons parlé, recevait, chaque jour, de nouveaux renforts, et un grand nombre d'aventuriers arrivaient constamment des divers ports des Antilles pour se joindre à lui; sans les efforts de Vélasquez, qui faisait tout ce qu'il pouvait pour les en empêcher, il y en aurait eu même beaucoup plus. Dans des conditions si favorables, l'exécution de ses desseins paraissait ne plus pouvoir être arrêtée par aucun obstacle, lorsqu'ils faillirent être renversés par une conspiration aussi dangereuse qu'inattendue.

Les soldats de Narvaez n'avaient jamais été fort unis avec les premiers compagnons de Cortès, et il s'en fallait qu'ils secondassent avec le même zèle les projets du général. Ils se laissaient facilement abattre dans les occasions où ils auraient dû déployer le plus de patience et s'effrayaient d'avance à la vue des dangers auxquels ils se voyaient obligés de s'exposer, pour réduire une ville aussi avantageusement située que Mexico. La crainte les amenait, chaque jour, à discuter les plans de Cortès ; envieux de ses grandes qualités, mécontents de son service, ils résolurent de se défaire de lui, avant qu'il commençât le siége de la métropole. Le principal moteur de cette conspiration était un simple soldat, nommé Antonio de Villafaña : son projet était d'assassiner le général, ainsi qu'Alvarado, Sandoval et Tapia, avec le reste des officiers qu'on savait lui être le plus attachés, et de prendre ensuite pour commandant Francisco Verdugo, en l'obligeant à les reconduire à Cuba. Celui-ci, du reste, quoique beau-frère de Vélasquez, était entièrement ignorant de ce qui se tramait. Tout était disposé pour l'exécution de ce complot ; mais la veille, au soir, un des conjurés, frappé de l'horreur de son crime, alla se jeter aux pieds de son chef et lui en révéla tous les détails.

Quoique atterré par une nouvelle si inattendue, le général, sans perdre un moment, envoya Sandoval à la maison de Villafaña, qu'il trouva entouré de ses principaux amis. Celui-ci eut encore le temps d'avaler la moitié d'un papier contenant les noms des conjurés ; mais Sandoval lui arracha l'autre moitié et l'amena sans retard devant Cortès. Traduit devant un conseil de guerre, il confessa son crime et fut immédiatement condamné à être pendu. Quant au papier, il contenait des noms trop importants pour que le général crût pouvoir en faire usage ; il le jeta au feu, et le lendemain, ayant réuni ses soldats, il leur fit part de la conspiration, annonçant que Villafaña était mort sans avoir rien avoué, malgré la rigueur de la torture qu'on lui avait donnée. Cette artificieuse déclaration tranquillisa ses complices, que

tourmentaient la conscience de leur attentat et plus encore la crainte d'être découverts. Cortès retira de cet événement l'avantage de connaître ceux de ses compatriotes qui étaient ses ennemis, et de pouvoir observer leurs démarches avec plus d'attention; tandis que sa modération leur laissait croire que les conjurés lui étaient inconnus, ils s'efforçaient de détourner d'eux tous les soupçons, en redoublant de zèle et d'activité pour son service. Mais ses amis, empressés à pourvoir à la sécurité de leur chef, lui composèrent alors une garde de ses plus anciens soldats, qui furent chargés de veiller sur sa personne de jour et de nuit.

Cortès ne laissa pas à ses troupes le temps de réfléchir beaucoup sur ce qui venait d'arriver. Malgré les efforts que les Mexicains avaient faits pour empêcher les travailleurs ou pour brûler les brigantins, le canal était terminé et la flottille était prête à prendre le lac. Pour empêcher le retour de l'esprit de mutinerie, il résolut de les lancer et de commencer aussitôt les opérations du siége; ce qui eut lieu le 28 avril, en présence non-seulement de toutes les troupes espagnoles et alliées; mais encore d'une foule de seigneurs des états de Tetzcuco ou du voisinage, comme aussi de diverses régions lointaines et qui se trouvaient en ce moment en députation auprès du général. C'était un spectacle nouveau pour l'Amérique : on y déploya une pompe militaire inaccoutumée, consacrée et rendue plus solennelle par la célébration des mystères les plus augustes de la religion. Ce jour-là, Cortès communia à la messe avec tous ses soldats : au signal donné par un coup de canon, les navires, libres de leurs liens, glissèrent dans le canal, et, à mesure qu'ils y entraient, le père Olmedo les bénissait et leur imposait un nom. Les spectateurs, pénétrés d'admiration, les suivaient des yeux jusqu'à leur arrivée dans le lac, où ils étaient salués par des acclamations immenses, mêlées au bruit de la musique et de l'artillerie. Dès qu'ils déployèrent les voiles et prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs; tous admiraient le génie hardi et entreprenant qui, par des moyens si extraordinaires,

avait su se créer, au milieu des montagnes, à cent lieues de la mer, une flotte sans le secours de laquelle les Espagnols n'auraient jamais pu espérer de se rendre maîtres de Mexico. Un Te Deum fut chanté ensuite en actions de grâces au Tout-Puissant pour l'heureux succès de cette entreprise (1).

Quelques jours après, Cortès, ayant assemblé ses troupes, les passa solennellement en revue; il se trouva à la tête de près de neuf cents fantassins, dont cent dix-huit étaient armés d'arquebuses ou d'arbalètes, et de quatre-vingt-six hommes de cavalerie. L'artillerie consistait en trois canons de siége que les Tlaxcaltèques, sous les ordres d'Ojeda, avaient été chercher à la Véra-Cruz, et quinze pièces de campagne avec des munitions en abondance. Chaque brigantin était armé d'un canon et monté par vingt-cinq Espagnols, dont douze rameurs, ayant à leur tête un officier expérimenté, et la flottille entière devait être sous le commandement spécial de Cortès. En même temps il adressa des messages aux provinces de Tlaxcallan, de Huexotzinco, de Chollan, de Tepeyacac et de Quauhquechollan, priant les chefs d'envoyer, dans l'intervalle des dix jours, les troupes auxiliaires qu'ils avaient promises, ceux de Tlaxcallan à Tetzcuco et les autres à Chalco. Ixtlilxochitl et son frère Tecocoltzin donnèrent des ordres dans le royaume d'Acolhuacan et dans les provinces qui en dépendaient. Plusieurs milliers d'acallis furent réunis sous le commandement du premier, pour accompagner les brigantins, avec un grand nombre de gens de guerre, et l'on apporta toutes les munitions et les provisions de bouche dont l'armée avait besoin ; celles qu'on avait réunies auparavant à Tetzcuco n'étant pas suffisantes, en vue de l'énorme consommation qui se faisait dans tant de monde.

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 92; et Decima-tercia Relacion, etc., pag. 18 et suiv. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 145 et 146. — Gomara, Cronica, etc., cap. 128 et 129. — Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenz., pag. 224 à 234. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 82, 85 et 88. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 1, cap. 1, 8 et 11.

Les alliés furent généralement exacts aux rendez-vous qu'on leur avait donnés; Ojeda, qui était allé pour requérir ceux de Tlaxcallan, y éprouva cependant quelques jours de retard, occasionnés, selon toute apparence, par la mauvaise volonté du jeune Xicotencatl, qui ne marchait qu'à regret dans une entreprise où il prévoyait la ruine de la nationalité indigène; mais il avait pour antagoniste le brave Chichimecatl, entièrement dévoué aux Espagnols, et qui commandait avec lui les troupes de la république. Elles arrivèrent au nombre de cinquante mille hommes, ayant à leur tête une foule de guerriers illustres. A leur arrivée, Cortès sortit au-devant d'eux avec Ixtlilxochitl et son frère, qui les amenèrent dans leurs palais, où ils les traitèrent avec une grande magnificence. Les autres alliés s'assemblèrent à Chalco, et, suivant le calcul le plus exact, leur nombre total pouvait monter à deux cent mille hommes; le commandement général en fut donné à Ojeda, que sa familiarité avec la langue nahuatl et sa connaissance des mœurs indigènes avaient popularisé parmi eux.

Cortès était déterminé à former le siége de Mexico par trois côtés à la fois : à l'est, du côté du lac, par Iztapalapan; au midi, par Coyohuacan, et, au couchant, par Tlacopan. Le lundi de la Pentecôte, il convoqua tout son monde sur la place principale de Tetzcuco et signala à chacun de ses officiers les divers commandements qui leur incombaient suivant son plan. Pedro de Alvarado reçut l'ordre de se rendre à Tlacopan pour empêcher qu'il n'entrât de ce côté aucun secours dans Mexico; il lui donna trente chevaux avec deux canons, cent soixante fantassins, distribués en trois compagnies, chacune ayant un officier à sa tête, vingt-cinq mille Tlaxcaltèques, Acolhuas d'Otompan et de Tollantzinco, sous les ordres du prince Quauhtliztac, seigneur de Chiauhtla et frère naturel d'Ixtlilxochitl. Christobal de Olid, ayant été élevé au grade de mestre de camp, prit le commandement de la division destinée à agir par Coyohuacan, comprenant trente-trois chevaux, cent soixante-huit Espagnols à pied, avec trois capitaines, deux

canons et vingt-cinq mille alliés, commandés en partie par le prince acolhua Tetlahuehuetzquititzin. Sandoval conduisit la troisième division; elle comptait vingt-quatre chevaux, cent soixante-trois fantassins, deux capitaines et deux canons, ainsi que tous les alliés de Chalco, Cholullan, Huexotzinco, etc., auxquels se joignirent un grand nombre de guerriers et de princes acolhuas. Il reçut l'ordre de marcher immédiatement sur Iztapalapan et de camper dans les environs de cette ville, après qu'il l'aurait totalement ruinée, cette place étant, par sa situation, trop utile aux Mexicains pour qu'il leur permît d'en tirer parti plus longtemps.

Malgré les instances de ses officiers, Cortès persista dans le dessein de prendre le commandement de la flottille, dont il appréciait trop l'importance, pour le laisser en d'autres mains. Ixtlilxochitl devait l'y accompagner, afin d'avoir l'œil constamment sur ses acallis, qui étaient destinés au transport des hommes et des provisions, d'un campement à l'autre. De leur côté, les chefs de l'empire, en face de ces grands préparatifs, n'étaient pas demeurés oisifs dans Mexico, et trois cent mille combattants y avaient été réunis pour sa défense. Ils avaient vu avec un redoublement de douleur la conduite d'Ixtlilxochitl, que tous accusaient de la défection des Acolhuas, et des émissaires spéciaux envoyés par les trois rois, et surtout par Cohuanacoch, étaient allés à Tetzcuco lui faire des reproches sanglants sur sa partialité pour les fils du soleil, et sur la manière honteuse avec laquelle il sacrifiait sa patrie et les siens à l'ambition cupide de l'étranger. Mais il leur répondit, avec un dédain superbe, qu'il préférait à sa patrie la lumière véritable que les fils du soleil lui apportaient, et que, puisque les rois, ses frères, se refusaient à l'obéissance jurée à la couronne de Castille, il saurait, lui, les soutenir jusqu'à la fin, dût-il donner pour eux tout son sang. Cette réponse était faite naturellement pour complaire à ses alliés. En congédiant les envoyés de l'empire, il les chargea de dire, de sa part et de celle de Cortès à Quauhtemotzin, à Cohuanacoch et à Tetlepan-Quetzal qu'il les exhortait de tout son

cœur à se soumettre sans chercher à combattre davantage ; qu'ils devaient avoir appris suffisamment que la puissance des Espagnols était invincible et qu'ils étaient résolus à tout faire pour s'emparer de Mexico.

Mais il n'y eut qu'un cri d'indignation contre lui dans la métropole à la réception de ce message outrageant. Tous ensemble répliquèrent qu'il valait mieux mourir jusqu'au dernier, plutôt que de se rendre et de se soumettre au joug d'une nation aussi ambitieuse et aussi rapace que les Castillans. C'est au milieu de cet échange de paroles que, de part et d'autre, on acheva de se préparer à la guerre. Enfin, au douzième jour Calli, troisième du mois Hueytozoztli, l'armée assemblée dans Tetzcuco se disposa à se mettre en marche. Au moment du départ, Cortès adressa de nouveau à ses compagnons une courte allocution, en leur montrant au bout de leurs efforts la prise de Mexico et un nouvel empire ajouté à celui de leur souverain. « Dans quelques jours, leur « dit-il à la fin, vous serez encore une fois devant cette ville d'où « vous avez été chassés ignominieusement. Mais comparez ce que « nous sommes avec ce que nous étions alors. Nous allons nous « battre pour la cause de la foi, pour notre honneur, pour la ven- « geance. Je vous ai conduits face à face avec l'ennemi, c'est à « vous à faire le reste ! »

Un tonnerre d'acclamations salua son discours. Alvarado et Olid sortirent ensuite simultanément de Tetzcuco et prirent la route de leurs campements respectifs. C'était le 22 mai 1521. Il avait été déterminé que les troupes tlaxcaltèques se mettraient en chemin un jour d'avance et attendraient les Espagnols sur les bords du lac. Dans l'intervalle, une querelle s'éleva entre Pilteuctli, cousin germain de Xicotenoatl, et deux soldats d'Alvarado, qui, contre les ordonnances expresses de Cortès et sans respect pour le rang de ce seigneur, le maltraitèrent et lui firent une blessure assez dangereuse. Le général eût certainement fait pendre les deux coupables, s'il eût été informé du fait, mais on travailla à le lui cacher.

Ojeda, qui avait le commandement en chef des troupes alliées, s'interposa aussitôt et permit à Pilteuctli de retourner à Tlaxcallan pour se guérir. Rien n'était plus propre à décourager les confédérés que des querelles de cette sorte, et il n'y en avait que trop qui soupiraient après la fin de la guerre. Xicotencatl, déjà si mal disposé, conçut un vif ressentiment de l'injure faite à son parent : après quelques pourparlers avec ses amis, il quitta furtivement le camp d'Alvarado et reprit le chemin de son pays, bien persuadé que sa désertion ne tarderait pas à en occasionner une foule d'autres; mais, malgré son expérience, il ne connaissait pas encore la trempe des hommes à qui il avait affaire. Sur la nouvelle de sa fuite, Alvarado en donna l'avis à Cortès. Sans hésiter, le général, quoique affligé de la cause de ce dissentiment, envoya sans délai Ojeda et Marquez à Tlaxcallan, avec ordre de lui amener sur-le-champ Pilteuctli et Xicotencatl. En son nom, Ojeda exposa au sénat que, d'après les lois de Castille, tout guerrier désertant son corps était puni de mort, et il requérait les autres chefs de la seigneurie de l'aider à châtier le coupable.

La demande était d'une audace incroyable. Xicotencatl étant prince souverain, la loi invoquée contre lui ne pouvait lui être applicable; mais il avait un grand nombre d'ennemis parmi ses propres compatriotes, que sa gloire, plus encore que son orgueil, irritait, et tel était, d'ailleurs, l'ascendant que Cortès avait su prendre sur tous ses alliés, qu'on n'osait plus rien lui refuser. Coupable ou non, Xicotencatl devait périr pour satisfaire la politique de son ennemi, que son opposition embarrassait. On se saisit de lui et on le conduisit à Tetzcuco. Son procès ne fut pas long : il fut condamné à mort comme traître et déserteur, et pendu à une potence élevée, d'où tout le monde pouvait le voir. On prétendit qu'en mourant il n'aurait pas montré tout le courage qu'on attendait de lui. Mais, dès qu'il eut expiré, un grand nombre d'Indiens s'approchèrent de son corps et s'arrachèrent son maxtli, dont ils se partagèrent les débris, qu'ils gardèrent avec respect, comme les

reliques d'un héros et d'un martyr de la patrie. Ou Cortès ferma les yeux sur cette conduite, ou il n'en fut pas instruit alors; elle prouvait que la cause de l'indépendance nationale n'avait que de trop profondes racines dans les cœurs où elle devait vivre longtemps encore. Mais le supplice de ce guerrier illustre, presque sous les yeux de son père, au lieu de diminuer le pouvoir de Cortès, l'accrut, au contraire, en jetant une nouvelle épouvante parmi les indigènes. Pilteuctli, lui-même, eût subi le même sort, sans l'intervention d'Ojeda, qui le retira de ses mains. Les biens de Xicotencatl furent confisqués au profit de la couronne de Castille; mais, un peu plus tard, Cortès partagea ses domaines à deux de ses fils, Teuhtlipil et Itzcatzin, de qui descendent plusieurs nobles familles du même nom que leur père, encore aujourd'hui existantes à Tlaxcallan (1).

Cependant Alvarado et Olid, ayant continué leur marche, étaient allés coucher à Acolman, où ils se prirent de querelle pour la distribution des logements. Ils en venaient déjà aux coups, lorsque Cortès, instruit de ce différend, s'empressa d'envoyer auprès d'eux, pour les engager à faire taire leurs jalousies mutuelles devant les grands intérêts qui leur étaient confiés. D'Acolman à Tlacopan, ils trouvèrent tous les lieux où ils passèrent abandonnés par les habitants, les uns ayant cherché un refuge dans les montagnes, les autres étant allés, à Mexico, se ranger parmi les défenseurs de la patrie. Ils occupèrent sans résistance le palais et la ville, tandis que les Tlaxcaltèques, toujours ardents contre les Mexicains, les attaquaient à l'entrée de la chaussée. Ces combats durèrent plusieurs jours de suite. Les Espagnols, de leur côté,

(1) Muñoz Camargo, Hist. de la répub. de Tlaxcallan. — Deux jeunes gens portant le nom de Xicotencatl et descendants de ce héros, officiers dans les rangs mexicains, combattirent avec un courage digne de leur beau nom contre les Américains du nord, lors de l'invasion du Mexique par les États-Unis en 1847 : l'un tomba à la bataille de Cherubusco (Huitzilopochco), l'autre à celle de Molino del Rey, en défendant la cause nationale comme autrefois leur glorieux ancêtre.

rompirent les canaux de l'aqueduc qui portait à Tenochtitlan le eaux de Chapultepec. Les impériaux, qui connaissaient l'impor tance de leur conservation, les défendirent vaillamment par terr et par eau ; mais ils ne purent arrêter cette destruction, qui éta le prélude des calamités qu'ils allaient souffrir. Le lendemain, u combat acharné s'engagea aux approches des premiers ponts o les Mexicains avaient élevé des barricades. Il y périt beaucoup d monde de part et d'autre, et les Espagnols, après y avoir été bles sés à peu près tous, se virent obligés de battre en retraite s leurs quartiers. Olid, découragé de cet échec, se sépara alo d'Alvarado, et alla prendre possession de son poste à Coyohuaca Il y arriva le 20 mai, jour où l'Église catholique célébrait la Fêt Dieu et que les auteurs regardent généralement comme celui c commença véritablement le siége de Mexico.

Les deux lieutenants de Cortès s'occupèrent, les premiers jour à couper aux assiégés les divers chemins par où ils auraient p s'approvisionner et à rendre l'abord des chaussées plus praticab aux chevaux. Olid était sans cesse aux mains avec eux. « Misér « bles ! s'écriaient-ils, c'est bientôt que vous payerez votre foli « Nous apaiserons de votre sang le courroux de nos dieux ; no « en abreuverons nos serpents et nous vous donnerons à dévor « aux tigres et aux lions. — Traîtres, infâmes esclaves des chr « tiens ! criaient-ils aux Tlaxcaltèques, nous achèverons de no « régaler de votre chair ! Tenez, ajoutaient-ils, voici les bras et l « jambes de vos frères sacrifiés, et que vous suivrez bientôt sur « techcatl. Attendez-vous à voir promptement vos femmes captiv « et votre pays désolé par nos mains ! — Taisez-vous, bavards ! r « pondaient les vaillants soldats de la république ; vous mena « comme des femmes. Si vous étiez si vaillants, nous ne serio « pas maintenant à vos portes, prêts à vous ruiner pour toujours

Cortès, assuré que ses lieutenants s'étaient installés dans le campements respectifs, s'apprêtait, de son côté, à faire voile av ses brigantins. Sandoval, à son tour, se mettait en chemin po

Iztapalapan, que Cortès, autant par esprit de vengeance contre Cuitlahuatl et les Mexicains, que pour la sécurité de ses opérations, souhaitait tant de détruire. Les alliés réunis à Chalco étant venus le joindre, il occupa, bientôt après, la cité condamnée, non sans une lutte acharnée avec ses habitants : ceux qui purent échapper au carnage s'enfuirent sur le lac avec les femmes et les enfants, tandis que le reste de la ville était livré aux flammes. En même temps le général voguait du même côté avec son escadre, dans le dessein de l'attaquer par eau. Il alla mouiller tout d'abord à l'angle du lac, formé par la chaussée d'Iztapalapan et la grande digue qui séparait, au levant, les eaux douces de Mexico de la lagune de Tetzcuco, à une courte distance d'Acachinanco. De là il fit sonder les environs, afin de pouvoir naviguer sans danger.

Désireux de ménager ses forces et d'épargner aux Mexicains les horreurs d'un siége, il voulut tenter un dernier effort auprès des chefs de l'empire ; il leur envoya plusieurs des prisonniers qu'il avait entre ses mains, en requérant directement une entrevue avec Quauhtemotzin ; il les chargea de lui répéter qu'il était déterminé à n'épargner aucun sacrifice pour réduire une ville qu'il considérait comme rebelle à son suzerain, qu'il avait autour de lui toutes les forces nécessaires pour conduire à fin cette entreprise, et que lui seul, et non les Espagnols, serait responsable du sang versé et des maux qui allaient fondre sur ses sujets. Il priait, en conséquence, le roi de Mexico de vouloir bien se rendre auprès d'Acachinanco, pour entendre ce qu'il avait à lui dire, lui donnant sa parole qu'il n'aurait rien à craindre ni de lui ni des siens. Quauhtemotzin écouta avec attention le message du général ; ne voulant pas, de son côté, assumer sur sa tête la responsabilité des événements ni passer pour un lâche ou un homme timide, il consentit à l'entrevue demandée. Il sortit de son palais, accompagné de ses deux collègues et, suivi d'une cour brillante, il se rendit par eau au lieu désigné par Cortès. Celui-ci, prévenu de son arrivée, se sépara des autres avec un de ses bri-

gantins, et Quauhtemotzin s'étant approché dans sa barque, ils se saluèrent suivant leurs usages, et le premier, prenant aussitôt la parole, s'adressa au jeune souverain par la bouche de Marina.

Il lui fit un long discours, rappelant artificieusement les circonstances de son arrivée à Mexico, de ses relations avec Montézuma, de son départ pour la côte et des motifs qui avaient donné lieu à Alvarado de massacrer la noblesse dans le temple, accusant formellement les Mexicains d'avoir comploté sa perte et justifiant, par cette raison, la conduite de son lieutenant. C'était sur eux également qu'il rejetait la mort de Montézuma, dont la voix publique l'accusait lui-même, se regardant ensuite comme la victime de leur perfidie et de leur mauvaise volonté, et assurant qu'il ne venait maintenant avec tant de monde leur déclarer la guerre, que pour venger la justice, offensée par leurs trahisons, et le meurtre de tant d'Espagnols qui avaient péri dans leur retraite ou sur le chemin d'Otompan.

Quauhtemotzin le laissa parler tout le temps sans l'interrompre. Lorsqu'il eut terminé, il répondit brièvement à Marina qu'il conférerait, avec ses collègues et avec son conseil, de ce qui lui avait été dit, et qu'il leur laisserait à déterminer s'il fallait choisir la paix ou la guerre. En disant ces paroles, il salua gravement le général et s'empressa de rejoindre le reste de sa cour, avec laquelle il regagna son palais. Le jeune monarque ne savait que trop à quoi s'en tenir sur le discours de Cortès et sur la valeur de ses explications, qui n'étaient, après tout, qu'un tissu d'excuses banales et hypocrites; mais il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'avec les grands préparatifs qu'il avait faits et la supériorité incontestable que lui donnaient ses brigantins, il ne tarderait pas à se trouver circonscrit par cet ennemi artificieux dans les limites étroites de sa capitale. Malgré sa constance et son courage, malgré l'intrépidité dont il se sentait animé, il ne considérait pas sans une secrète épouvante la rigueur de sa situation et les extrémités où il serait promptement réduit avec son peuple.

Quoique déterminé, pour sa part, à la résistance, il pensa avec sagesse que, dans ces conjonctures terribles, il ne s'agissait pas seulement de la satisfaction de son orgueil, mais qu'il devait à ses sujets de ne rien entreprendre sans avoir de nouveau l'avis de son conseil.

A peine de retour dans son palais, il convoqua extraordinairement, avec ses collègues, les princes et les chefs de tout rang, présents dans la métropole et leur exposa sans détour les faces diverses de la situation. « Il leur rappela la puissance de l'ennemi, confédéré avec un si grand nombre d'états et de provinces, jusque-là sujets, pour la plupart, aux souverains de l'empire, accrue actuellement par cette flotte de brigantins dont ils connaissaient la supériorité, d'après ceux qui avaient été construits du vivant de Montézuma ; il leur montra du doigt les villes du lac, déjà occupées par les troupes de Cortès, leurs communications coupées, de presque tous les côtés, avec la terre ferme, les aqueducs rompus et hors d'état de leur apporter de l'eau dont ils seraient obligés de se fournir à la dérobée dans le voisinage, le manque de vivres et de provisions qui ne tarderait pas à se faire sentir, enfin les périls de toute espèce, les angoisses et les calamités inséparables d'un long siége. Dans cet état de choses, il les conjurait tous de lui donner sincèrement leur avis et de lui exprimer avec franchise ce qu'ils désiraient qu'il fît, ou qu'il se décidât à accepter ce qu'on lui offrait et qu'il savait être le vœu secret d'un grand nombre, ou qu'il continuât la guerre. » Ayant ainsi parlé, il se tut pour attendre la réponse du conseil. Les délibérations furent des plus ardentes. Les jeunes gens, animés par quelques vieux guerriers et enflammés par les prêtres, dont le fanatisme s'opposait à toute espèce de rapprochement avec les Espagnols, demandaient la guerre à grands cris ; mais les autres, considérant les choses avec plus de maturité, opinèrent dans un sens contraire. De ce nombre étaient naturellement tous ceux que leurs penchants pacifiques, leurs opinions religieuses ou le souvenir de Montézuma entraînaient sym-

pathiquement, ainsi que les restes de la faction, vaincue par Cuitlahuatl et Quauhtemotzin, vers les Espagnols. Se fondant sur les mêmes raisons que le roi venait d'exposer avec tant de clarté, ils lui conseillèrent d'attendre encore quelques jours pour prendre un parti décisif, de voir la tournure des affaires et d'accepter ensuite la paix, si elles s'annonçaient sous un aspect trop menaçant ; ils ajoutèrent que, en vue des événements, il serait prudent de réserver jusqu'à ce moment quatre Espagnols qu'on avait entre les mains, et de se servir, au besoin, de leur intermédiaire, pour demander une suspension d'hostilités.

Ces paroles, inspirées évidemment par un esprit de conciliation, ennemi de l'effusion du sang et favorable à un autre ordre de choses, ne furent accueillies que comme l'expression d'un sentiment de lâcheté et d'opposition anti-nationale. Un murmure désapprobateur s'éleva des rangs du sacerdoce, dont les adhérents demandèrent avec des clameurs sinistres qu'on se hâtât de faire mourir les quatre Espagnols ; que c'était le seul moyen d'apaiser le courroux des dieux irrités de leur présence et de se rendre dignes de leur bonté. Un prêtre, parlant au nom de la divinité, s'adressa directement au roi, l'assurant que Huitzilopochtli lui était apparu en personne, qu'on ne s'épouvantât pas, aurait-il dit, des préparatifs des Castillans, qui, étant en petit nombre, ne pouvaient tarder à se dissiper, et qu'il était impossible que leurs alliés persévérassent dans le siége après quelques semaines de combat. « Défendez-vous avec courage et ne vous laissez point « abattre, s'était écrié le dieu, en terminant, voilà que je suis « avec vous pour vous aider ! »

Quauhtemotzin n'était que trop d'accord avec les sentiments qu'exprimait ce discours; il l'accueillit avec joie comme celui de la majorité, et le parti de la guerre prévalut. On implora solennellement la protection des dieux dans une suite de sacrifices, où les Espagnols furent égorgés avec plus de trois mille de leurs alliés, captifs comme eux. Il continua ensuite avec ardeur les ouvrages de

défense autour de Mexico ; il remplit ses magasins de provisions de bouche et ses arsenaux d'armes de toute espèce, et, dans l'espoir de suppléer par le nombre des acallis la force et la supériorité des brigantins, il réunit avec célérité cinq mille embarcations de toute grandeur, dans l'intention d'agir immédiatement contre l'escadre espagnole.

Cortès fut promptement informé de ces dispositions. En continuant à sonder le lac, il passa à une lieue et demie d'Iztapalapan, en vue d'un îlot formé d'un rocher de tetzontli, auquel on donnait alors le nom de Tepepul (1). Les Mexicains s'y étaient retranchés avec un grand nombre de femmes, de vieillards et d'enfants qui y avaient cherché un refuge. Au sommet brillait un feu servant à signaler à la métropole les mouvements des brigantins. A leur passage une grêle de traits les salua brusquement. Cortès, déterminé à punir cette insolence, s'élança aussitôt à terre avec cent cinquante hommes, et, escaladant non sans peine le rocher, il extermina impitoyablement tous ceux qui en composaient la garnison. Les autres demandèrent grâce et l'obtinrent facilement.

Avant qu'il eût eu le temps de regagner ses navires, la surface du lac se couvrit subitement d'une multitude de barques ennemies qui se dirigeaient en bon ordre de son côté. Quelque talent qu'il eût montré pour construire ces brigantins, ces bâtiments n'étaient que d'un tonnage fort ordinaire et édifiés sans beaucoup d'art. Mais, tout imparfaits qu'ils étaient, ils n'en avaient pas moins une immense supériorité sur les acallis mexicains, et le général, comprenant l'importance de frapper tout d'abord un grand coup, comptait bien sur l'avantage qu'ils lui donnaient contre l'ennemi, pour obtenir immédiatement la suprématie sur la lagune. Cependant les brigantins, retenus par un calme plat, voyaient s'avancer avec hardiesse la flottille impériale, sans pou-

(1) C'est aujourd'hui le *Peñon-Viejo*, dit aussi *Peñon del Marques*, en mémoire de Cortès ; mais il est actuellement à sec, le lac s'en étant retiré.

voir aller à sa rencontre. Comme elle s'approchait rapidement, le vent fraîchit soudain : en un instant toutes les voiles furent déployées, et les navires, rompant avec impétuosité en travers de leurs faibles adversaires, les firent voler en éclats, renversant les uns, brisant les autres, dissipant le reste au bruit d'une artillerie bien dirigée. C'était une scène de confusion et de carnage impossible à décrire. Plusieurs personnages de distinction et un grand nombre de guerriers de marque furent faits prisonniers. Celui des morts fut considérable, et le lac était couvert de cadavres et de débris de toute sorte. La victoire des Espagnols était encore plus complète qu'ils n'eussent osé l'espérer, et la perte des Mexicains surpassa tout ce qu'ils auraient pu imaginer. Convaincus plus que jamais de la supériorité de leurs ennemis, ils renoncèrent à se mesurer en bataille rangée avec l'escadre, qu'ils laissèrent maîtresse des lacs.

Cortès les poursuivit à trois lieues de là, jusqu'à l'entrée des canaux de la capitale, et leur brûla plusieurs maisons. Les habitants, éperdus, s'enfuirent à la hâte dans l'intérieur de la ville, que ce désastre jeta dans une profonde consternation. Olid, observant ses succès du haut du grand temple de Coyohuacan, accourut sur-le-champ avec ses troupes, pendant qu'Alvarado attaquait de son côté la chaussée de Tlacopan ; il emporta les boulevards de Xoloc et d'Acachinanco, dont il brûla les sanctuaires, et s'avança jusque sous les fortifications du pont de Huitzillan, où il fit sa jonction avec le général. Celui-ci avait eu d'abord la pensée de s'installer à Coyohuacan ; mais, depuis sa dernière tournée, frappé des avantages que lui offrait la situation du faubourg, il avait changé d'idée, et c'était sur ce point, si bien placé entre les diverses sections du lac, où il était si facile de se mettre en communication avec les rivages de Tetzcuco et de Tlacopan, qu'il résolut d'établir le centre de ses opérations : là aboutissaient à la fois les principales routes vicinales conduisant à l'entrée méridionale de Mexico et par où les assiégés pouvaient espérer de recevoir le plus de se-

cours du dehors. La chaussée, bastionnée également à Xoloc et à Acachinanco, n'étant séparée de la terre ferme que par un intervalle de peu d'étendue, offrait d'avance un camp retranché où il acheva de se fortifier sans beaucoup de peine.

Durant les premiers jours de son établissement, les Mexicains ne cessèrent de le harceler, dans l'espoir de le déloger d'une position si rapprochée de leur ville : c'était surtout du côté ouest de la chaussée, inaccessible alors aux brigantins, qu'ils l'incommodaient davantage; une nuit même, contre leur coutume, ils assaillirent ses ouvrages à l'improviste avec une telle furie, que les Espagnols ne surent, pour un moment, comment repousser leur attaque, non moins alarmés de l'heure indue que saisis de leurs cris discordants et des hurlements sauvages qui les accompagnaient : mais les batteries des remparts montrèrent promptement aux impériaux qu'on ne dormait pas dans le camp chrétien, et par un feu nourri les obligèrent bientôt à se retirer en désordre, en perdant beaucoup de monde. Pour obvier à ces inconvénients, Cortès ouvrit l'estacade, ainsi que la chaussée, et y pratiqua un passage assez large pour que les brigantins pussent aisément traverser dans le lac occidental. Dès cet instant, il se trouva tout à fait maître des eaux qui environnaient Mexico, et les brigantins conservèrent non-seulement les communications entre les différents postes occupés par les Espagnols, mais il les employa encore à défendre les chaussées que les Mexicains cherchaient à rompre et à en éloigner les acallis, lorsqu'ils tentaient de s'approcher, pour inquiéter les troupes dans leur marche contre la ville. Sandoval, après avoir brûlé Iztapalapan, ainsi qu'une autre ville située sur le lac, s'en servit pour faire sa jonction avec Cortès, l'ennemi ayant coupé les ponts de son côté. Dans cette occasion, il eut le pied percé d'un javelot; il y eut un grand nombre de morts et de blessés de part et d'autre, et, avant qu'il pût arriver à Xoloc, il fut obligé de combattre les ennemis que le général venait de mettre en fuite sous ses ouvrages de défense. Le combat s'y re-

nouvela, toutefois, pendant six jours consécutifs, durant lesquels l'artillerie et les arquebuses firent un si grand carnage dans les rangs des Mexicains, qu'ils demeurèrent pendant longtemps sans oser s'en approcher.

Les brigantins ne cessaient, dans l'intervalle, de rouler autour de la capitale, saccageant les maisons et les jardins qui en couvraient les approches. C'est dans une de ces courses qu'on finit par découvrir le canal principal, formant l'enceinte de la ville proprement dite, par où l'on pouvait aisément pénétrer dans les faubourgs et jusqu'au centre même de la métropole, ce qui était d'une grande importance pour la suite des opérations. Ses communications avec la terre ferme n'étaient cependant pas encore entièrement interceptées : elle continuait à recevoir des renforts puissants d'hommes et de vivres des villes tépanèques et mexicaines par la chaussée du nord, conduisant au temple de Toci à Tepeyacac, et par une autre plus petite qui s'en détachait pour venir au quartier de Coyonacazco ; c'était par là que les troupes étrangères envoyées par les princes du Mixtecapan et d'autres seigneurs alliés de Mexico avaient fait leur entrée dans cette ville. Alvarado en fit l'observation à Cortès, ajoutant qu'au besoin même les Mexicains en sauraient profiter pour échapper après leur défaite totale. Le général ordonna alors à Sandoval d'occuper Tepeyacac : il obéit aussitôt, quoique souffrant encore de sa blessure, et prit possession de l'extrémité de la chaussée, avec cent fantassins, dix-huit arquebusiers, vingt chevaux et un corps considérable d'alliés (1).

Dès ce moment Mexico se trouva bloqué de toutes parts : les

(1) Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenzana, pag. 234-244. — Gomara, Cronica, etc., cap. 129. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 150. — Sahagun, Hist. de N.-España, etc., lib. XII, cap. 30 ; et Relacion, etc., cap. 31 et 32. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 90. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 1, cap. 13 et 17. — Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 94 et 95, et Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, etc., pag. 22-25.

attaques furent alors poussées des trois côtés avec une égale vigueur, mais d'une manière si différente de celle qui se pratiquait dans les siéges ordinaires, que Cortès, dans sa relation (1), paraît craindre qu'elle ne soit mal entendue ou désapprouvée des personnes qui ne connaissaient pas la situation de cette capitale. Chaque jour, au matin, ses troupes attaquaient les barricades sur les chaussées, passaient les tranchées creusées par les Mexicains ou les canaux, lorsque les ponts étaient rompus. Dans cette situation, Cortès résolut de faire un effort pour pénétrer jusqu'au cœur de la ville, dans l'espérance de remporter quelque avantage décisif qui pût obliger l'ennemi à se rendre et à terminer la guerre d'un coup. Il envoya ordre à une partie de la garnison de Coyohuacan de le joindre ; le reste garda l'entrée des chaussées pour empêcher les villes voisines de le prendre en queue : c'étaient Huitzilopochco, Iztapalapan, Culhuacan, Maxicaltzinco, Cuitlahuac et Mixcoac qui ne s'étaient pas encore détachées de l'alliance de Mexico. Sandoval et Alvarado se mirent en mesure, de leur côté, pour attaquer les deux chaussées avec leurs troupes, dont l'ensemble montait à quatre-vingt mille hommes. De grand matin, Cortès sortit à pied de ses retranchements à la tête de deux cents Espagnols et d'un nombre d'alliés presque aussi considérable que celui de ses lieutenants, et en vint aux mains avec les ennemis, postés derrière une brèche profonde pratiquée dans la chaussée et fortifiée par un rempart élevé. Malgré leur valeur, ceux-ci ne purent résister longtemps à l'artillerie, aidée des deux côtés par le feu des brigantins ; ils cédèrent le pas, et l'on arriva à la porte de Huitzillan, défendue par un grand boulevard et un teocalli qui lui servait de bastion ; le pont était levé, et le canal était fort large en cet endroit ; mais on le passa sur les brigantins, et, après avoir chassé les Mexicains qui le défendaient, Ixtlilxochitl, qui suivait partout Cortès avec plusieurs milliers d'Acolhuas, travailla aus-

(1) Cartas de Hern. Cortes, ibid.

sitôt à le combler avec les débris du rempart et du temple voisin.

On se trouva maître ainsi de l'extrémité de la rue méridionale, par où les Espagnols avaient fait la première fois leur entrée dans Mexico. Une barricade en défendait l'approche, et, du haut des palais qui s'étendaient de là jusqu'au temple de Huitzilopochtli, les Mexicains ne cessaient de faire pleuvoir sur eux des masses de pierres et de projectiles de toute espèce. Mais, comme il n'y avait point de canal en cet endroit, on s'en empara facilement et l'on continua à s'avancer à grands pas dans la rue. Une seconde barricade défendue par un canal s'élevait à l'autre bout; on s'y battit durant deux heures. Mais, sur l'ordre de Cortès, un petit corps d'Espagnols, couverts de la cotte de mailles mexicaine, se lança à la nage, et, au milieu d'une pluie de flèches qu'on lui tirait du haut des terrasses voisines, il passa du côté opposé. En vue de cette hardiesse, les Mexicains désemparèrent le poste, abandonnant les lieux à l'ennemi. En ce moment, les Espagnols se trouvaient de nouveau en face des monuments qui leur rappelaient à la fois leurs douleurs et la domination qu'ils avaient exercée dans la métropole un an auparavant. Devant eux s'élevait le Cohuapantli, à gauche le palais d'Axayacatl, et, à peu de distance de l'enceinte septentrionale de l'édifice sacré, se dressaient les tours orgueilleuses du palais de Montézuma. C'est de ce côté qu'ils s'avancèrent à la poursuite d'un corps nombreux de Tlatilolcas qui cherchèrent à s'y retrancher.

Un cavalier perça l'un d'eux de sa lance; mais, comme il cherchait à la retirer, plusieurs Mexicains, cachés derrière un groupe de colonnes déjà mises sur leurs bases et que Montézuma destinait à soutenir un édifice voisin de son palais (1), se jetèrent sur lui et, l'ayant désarçonné, le mirent promptement en pièces malgré sa résistance, avant que ses compagnons pussent arriver à son secours. Cette mort cruelle arrêta un moment leur courage, et

(1) Sahagun, Relacion de la conquista, etc., cap. 32.

la vue du temple de Huitzilopochtli dont ils étaient voisins paraissait paralyser leurs forces. Cortès, indigné de leur pusillanimité, leur adressa quelques reproches avec dureté ; saisissant son bouclier et agitant son épée au cri de « Viva Santiago », il s'élança en avant dans la cour du Cohuapantli, où il fut aussitôt suivi de tous les autres. Quatre ou cinq cents Mexicains s'y trouvaient ; mais ils étaient loin de s'imaginer que les Espagnols eussent pu arriver jusque-là. Dans leur épouvante, ils s'enfuirent dans les édifices voisins, et quelques-uns se retranchèrent dans le sanctuaire de Huitzilopochtli, qui avait été réédifié au sommet de la pyramide. Cortès avança contre eux un canon de calibre qu'on avait amené à bras, et commença aussitôt l'attaque du temple. Au bruit lugubre du teponaztli qui retentissait d'en haut, prêtres et guerriers se réunirent, et, s'apercevant du petit nombre de leurs assaillants, qui n'avaient pas même de cavalerie avec eux en ce moment, ils les attaquèrent à leur tour avec une telle impétuosité, qu'ils les chassèrent du temple jusqu'à la place du Quauhquiahuac (1), ainsi nommée du palais de Montézuma. Dans cette retraite, ils perdirent le canon ; mais, en ce moment, l'arrivée de plusieurs chevaux et d'un renfort d'Acolhuas, ayant à leur tête Ixtlilxochitl, leur permit de reprendre le terrain. Le jeune prince monta rapidement avec Cortès les degrés du teocalli, et fit un carnage sanglant de ses défenseurs. En ce moment, la grande idole de Huitzilopochtli occupait son autel dans le sanctuaire ; le général lui arracha son masque d'or, et, d'un coup d'une lame de Tolède que celui-ci lui avait donnée, Ixtlilxochitl abattit la tête de cette monstrueuse image, objet encore de sa vénération si peu de temps auparavant. Les soldats, encouragés par cet exemple, se ruèrent à l'envi sur les riches ornements de la chapelle, et les statues, ayant été arrachées de leurs bases, allèrent rouler au bas

(1) *Quauhquiahuac*, c'est-à-dire, Auprès des Aigles, nom donné, dit-on, au palais de Montezuma, à cause de l'aigle ou du griffon en pierre sculptée qui était au-dessus de la porte principale.

des degrés, sur les cadavres sanglants des prêtres et des seigneurs qui s'en étaient constitués les défenseurs.

Quauhtemotzin, instruit de cette agression sacrilége, fut rem pli de colère contre les siens qui avaient eu la lâcheté d'aban donner aux chrétiens ce sanctuaire redouté. C'était avec u surcroît de douleur qu'il avait appris les exploits d'Ixtlilxo chitl. Cohuanacoch et Tetlepan-Quetzal, réunis en ce momen avec lui, n'éprouvaient pas moins d'indignation; mais, quoiqu résolus tous les trois à verser jusqu'à la dernière goutte de leu sang pour la défense de leur nationalité, ils n'en abandonnaien pas moins l'espérance de triompher de leurs ennemis, en voyan avec quelle facilité ils avaient pénétré au cœur de la cité Sans perdre un instant, ils envoyèrent une troupe choisie d Quachictins, regardés comme les plus vaillants guerriers d l'empire, avec ordre de les chasser à quelque prix que ce fût d Cohuapantli. Cortès et Ixtlilxochitl firent de vains efforts pour s maintenir. Ce dernier ayant fait tomber le général mexicain, le autres, outrés de voir un prince de leur sang engagé à ce poin dans les rangs ennemis, les chargèrent avec un redoublement de fureur et les obligèrent à battre en retraite de nouveau du côté du palais de Montézuma. Une troisième fois, cependant, ils reprirent possession du temple; mais bientôt les Mexicains retournèrent au combat plus nombreux qu'auparavant. Cortès vit leurs masses déboucher de toutes parts, se pressant aux abords de la grande cour, en poussant des vociférations effroyables. Il fit aussitôt sonner la retraite; mais, avant qu'il eût réussi à regagner la rue méridionale, les impériaux, les prenant en queue et en flanc, jetèrent le désordre dans ses rangs. Des terrasses voisines ils faisaient pleuvoir une telle masse de projectiles, qu'à peine les amis se distinguaient des ennemis. Les alliés, saisis d'une terreur panique, ajoutaient à la confusion, et, pour comble de malheur, le soir, qui avançait rapidement, les menaçait d'une scène analogu à celle de la nuit triste. En vain Cortès s'efforçait de rétabli

l'ordre : sa voix se perdait comme celle du pilote au milieu de la tempête, et il se voyait, malgré lui, entraîné par le torrent.

Tout semblait perdu. En ce moment un gros de cavalerie arrive sur le grand temple; voyant le péril du général, il s'élance avec fureur sur les Mexicains. Ceux-ci, pris en queue à leur tour, s'imaginent avoir toute une armée à leurs trousses; ils se débandent en désordre. Cette vue ranima le courage de leurs adversaires, tout prêts à tirer avantage de ce changement et à reprendre leur revanche. Mais Cortès, suffisamment instruit par ce qui venait de se passer, les empêcha de se livrer à leur ardeur. Il continua sa retraite en bon ordre, sous la protection de ses chevaux. Quoique harcelé constamment par les impériaux qui les suivaient comme une bande de loups affamés, il regagna sans autre difficulté le commencement de la chaussée et rentra dans ses quartiers. De temps en temps l'armée répondait par une décharge d'arquebuse aux attaques de l'ennemi, incendiant à mesure les maisons et les palais jusqu'à la sortie des faubourgs. Dans leur désespoir, les Mexicains accablaient des reproches les plus sanglants les alliés dont la main était toujours prête à se livrer à ces actes de barbarie; mais c'était surtout Ixtlilxochitl qui était l'objet de leurs opprobres. Ses propres frères combattaient contre lui, ainsi que ses oncles, et plus d'une fois il en était venu personnellement aux mains avec ses plus proches parents. On ne lui épargnait aucune insulte, et de toutes les terrasses il s'entendait appeler brigand, infâme, plastron des Espagnols, traître à sa patrie et à sa famille. Ces titres, il ne les méritait que trop; aussi se taisait-il, mais il n'en devenait que davantage altéré du sang de ses adversaires, et, par compensation, s'attachait, par un effet de sa haine, chaque jour de plus en plus, à ceux qui pouvaient l'aider à satisfaire sa vengeance (1).

(1) Ixtlilxochitl, Hist. des Chichimèques, tom. II, chap. 95, et Decima-tercia Relacion, Venida de los Españoles, etc., pag. 29-33.

Sandoval et Alvarado ne se distinguèrent pas moins de leur côté, et les alliés qui les avaient accompagnés en cette occasion méritèrent de leur bouche des éloges auxquels ils n'étaient que trop sensibles. Les impériaux s'étaient portés de chaque côté avec un égal empressement; mais ils y avaient perdu beaucoup de monde. Ces pertes ne furent pas suffisamment compensées par celles de l'ennemi; ni les têtes de quelques Espagnols tués dans le voisinage du Cohuapantli, ni le canon qu'ils avaient été obligés d'abandonner, ne parurent des trophées assez glorieux, pour leur faire oublier le sac de leurs palais et la violation du temple de Huitzilopochtli. Malgré ses promesses, cette divinité n'avait pas même pu empêcher l'étranger de porter de nouveau une main sacrilége sur son sanctuaire le plus auguste, et le découragement avait saisi les habitants des quartiers les plus rapprochés de Huitzillan.

A la vue de leurs palais incendiés, les riches familles de Tenochtitlan, redoutant d'être exposées au renouvellement de ces calamités, se transportèrent de l'autre côté du grand canal, avec ce qu'elles avaient de plus précieux et allèrent demander, en gémissant, un asile à leurs frères de Tlatilolco, où le roi Quauhtemotzin continuait à faire sa résidence. Les Tlatilolcas oublièrent, dans ce moment, toutes leurs rivalités passées; ils prodiguèrent avec empressement à leurs frères tous les secours et les consolations dont ils étaient capables et leur cédèrent le quartier d'Amaxac, où ceux-ci s'établirent en grand nombre. Ils emportaient avec eux les ornements du temple de Huitzilopochtli et les débris de la statue de ce dieu, mutilée par Ixtlilxochitl; ils la rétablirent sur sa base et la colloquèrent dans le temple dit Tepuchcalli, où elle continua à recevoir leurs hommages. Mais, par ordre du roi, les grands sacrifices et les solennités de son culte furent transférés au grand temple de Huitzilopochtli, qui s'élevait au centre du tianquiz de Tlatilolco, naguère détruit par Axayacatl et restauré par un de ses successeurs. C'est là que cette divinité redoutable reçut jusqu'à la fin ses honneurs accoutumés,

non sans une secrète jalousie de la part des Mexicains, qui voyaient ainsi disparaître jusqu'au dernier vestige de la gloire antique de leur cité. Cet honneur, qu'ils devaient à la partialité de leur roi, regardé par eux comme un de leurs enfants, ne contribua pas peu à encourager la résistance des Tlatilolcas aux Espagnols et à nourrir le sentiment du patriotisme qui trouva chez eux son dernier refuge (1).

(1) Sahagun, Relacion, etc., cap. 32-33. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 92.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Soumission de Xochimilco et des Othomis à Cortès. Mort de Tecocoltzin, roi d'Acolhuacan. Ixtlilxochitl reconnu à sa place. Cortès livre un nouvel assaut à Mexico. Incendie du palais d'Axayacatl et de celui de Totocalco. Les cités du lac se soumettent aux Espagnols. Lenteurs et difficultés du siége. Brigandage des Xochimilques. Autre assaut donné à Mexico. Alvarado pénètre dans Tlatilolco et met le feu au temple de Huitzilopochtli. Défaite des Espagnols. Angoisses de Cortès. Espagnols immolés aux dieux. Triomphe des Mexicains. Expédition de Tapia contre Malinalco et de Sandoval contre Matlatzinco. Leurs succès. Les Mexicains donnent un assaut au quartier d'Alvarado. Leur défaite. Disette dans Mexico. Cortès se résout à détruire la ville. Famine horrible. Le palais de Quauhtemotzin est livré aux flammes. Le roi Cohuanàcoch est fait prisonnier. Efforts de Cortès pour amener les Mexicains à capituler. Courage désespéré de ceux-ci. Cortès et Alvarado maîtres du Tianquiz ou marché de Tlatilolco. Détresse horrible des Mexicains. Nouveaux efforts de Cortès pour la paix. Énergie et obstination de Quauhtemotzin. L'armure d'Ahuitzotl et les armes de Huitzilopochtli. Ouragan. Espérances superstitieuses des Mexicains. Leur extrême misère. Orgueil obstiné de leur roi. Nouvelles propositions de paix. Entrevue proposée entre Cortès et Quauhtemotzin. Ce prince refuse de s'y rendre. Dernières extrémités des Mexicains. Préparatifs pour un dernier assaut. Sandoval maître du port et de l'arsenal maritime. Derniers refus de Quauhtemotzin aux propositions de Cortès. Attaque suprême sur la ville. Elle est prise. Fuite de Quauhtemotzin et des princes. Il est arrêté et conduit à Cortès. Sa grandeur d'âme. Fin du siége de Mexico. Causes de sa perte. Dernier jour de la cité aztèque et de l'empire de l'Anahuac.

La nouvelle du triomphe obtenu par les Espagnols au cœur même de Mexico se répandit promptement dans tout l'Anahuac; elle n'y causa pas une consternation moins profonde que dans cette ville. Un grand nombre de cités ou de provinces encore

chancelantes dans leur résolution ne crurent pas pouvoir résister plus longtemps et envoyèrent solliciter l'alliance de Cortès. On comptait, entre autres, la plupart des populations othomies des montagnes de l'ouest, ainsi que les habitants de Xochimilco, qui avaient été si rudement traités, lors de la seconde expédition du général autour de la vallée. Comme un témoignage de leur bonne volonté, ils apportèrent une quantité considérable de provisions et de vivres de toute espèce, en grossissant en même temps les rangs alliés d'un contingent de vingt mille hommes; mais l'avantage qu'on retira de leur alliance consistait bien moins dans ces renforts que dans la sécurité qu'elle donnait à l'armée, dont les avant-postes étaient continuellement menacés par les populations voisines. Sur ces entrefaites, Tecocoltzin, que Cortès avait fait recevoir pour roi par les Acolhuas, étant venu à mourir, ses sujets voulurent lui donner pour successeur un de ses frères, nommé Ahuaxpitzac, depuis baptisé sous le nom de don Carlos; mais il ne garda que quelques jours le gouvernement du royaume, Ixtlilxochitl ayant été reconnu à la place de son frère, à la persuasion du général. L'opposition qui continuait sourdement contre lui dans la noblesse acolhua parut devoir céder, cette fois, à la vue des succès des Espagnols dans le siége de Mexico, où il s'était si souvent distingué à côté de Cortès; un grand nombre de seigneurs qui ne comptaient que trop de parents et d'alliés parmi les défenseurs de cette ville, abandonnant alors tout espoir de voir triompher désormais la cause de leur nationalité, se rallièrent à lui et vinrent se ranger pour la première fois sous ses drapeaux. Il en profita pour tirer de nouveaux renforts de Tetzcuco, et, deux jours après le sac du grand temple, cinquante mille Acolhuas allèrent accroître le nombre des combattants, rangés autour de la métropole, dans les campements de Xoloc, de Tlacopan et de Tepeyacac (1).

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, etc., pag. 12, 13, 31.

Ayant sous sa main une armée si imposante, Cortès résolut de livrer un nouvel assaut aux Mexicains ; mais, pour tirer de ces combats un avantage plus durable, il voulait, auparavant, travailler à les affamer complétement. Ce plan fut aussitôt mis à exécution, et six de ses brigantins reçurent l'ordre de courir sus à tous les acallis, dans les eaux situées entre le campement d'Alvarado et celui de Sandoval, et par où la ville continuait d'être chaque jour ravitaillée du dehors. Au jour et à l'heure fixés, les trois armées se mirent en mouvement ; mais, en se rapprochant des lignes ennemies, elles trouvèrent, à leur grand déplaisir, les murailles aux trois quarts restaurées, et les tranchées ainsi que les canaux ouverts comme auparavant. Il fallut plus de deux heures aux Espagnols pour s'en rendre maîtres de nouveau, les Mexicains leur disputant partout le passage. Ixtlilxochitl en fit l'observation au général, avec la pénétration d'un homme qui connaissait son pays, ajoutant qu'il lui serait impossible d'assurer ses entrées dans Mexico et de s'en rendre maître, s'il ne se décidait à en raser les édifices à mesure qu'il y avançait. Mais Cortès avait le plus vif désir de conserver cette ville magnifique, dont il comptait faire la capitale des provinces qu'il espérait conquérir ensuite; il voyait cependant, avec douleur, que l'obstination de ses adversaires le mettrait, malgré lui, dans la dure nécessité de la ruiner, et ce jour-là même il tenta de les épouvanter, en détruisant quelques-uns de ses plus beaux monuments. Les hommes d'Ixtlilxochitl lui rendaient, dans cette circonstance, d'inappréciables services : c'étaient eux qui, sur l'ordre de leur maître, démolissaient les maisons, et qui, de leurs débris, comblaient les fossés et les canaux; dans cet emploi destructeur, où il s'entendait aussi bien que son père et son aïeul s'entendaient à édifier, le nouveau chef des Acolhuas se vit assailli tout à coup par un de ses parents, commandant les troupes mexicaines à l'une des portes du grand temple ; il le poursuivit aussitôt l'épée à la main avec beaucoup de vigueur jusqu'au palais de Cacama, et, l'ayant blessé

mortellement, il l'obligea à s'y retrancher avec plusieurs autres seigneurs.

Après un assaut inutile, se voyant repoussé, il alla se joindre à Cortès sous les murs du palais d'Axayacatl, où les alliés venaient de mettre le feu. Pendant que les flammes dévoraient ce noble édifice, monument de l'hospitalité généreuse dont Montézuma avait été si cruellement récompensé, ils tournèrent autour du Cohuapantli et saccagèrent le palais de Totocalco, qui renfermait la ménagerie et les volières royales, œuvre de la patience et des goûts élevés de ce malheureux prince. On approcha de ses charpentes fastueuses des torches dévastatrices; l'incendie s'y propagea avec rapidité, dévorant les cages avec les animaux qui y étaient renfermés et dont les hurlements lugubres se joignirent au fracas des pierres et des matériaux enflammés qui les ensevelirent promptement sous leurs débris. Les alliés, trop longtemps envieux de la gloire de Tenochtitlan, applaudissaient à cette œuvre de destruction; mais les Espagnols étaient remplis de tristesse et s'affligeaient de l'extrémité où ils se voyaient réduits alors pour épouvanter les Mexicains. Ceux-ci étaient témoins, du haut des teocallis, voisins de la désolation de ces résidences royales, monuments superbes de leur grandeur; mais ce n'était ni l'effroi ni l'épouvante qu'ils éprouvaient en ce moment, c'était un sentiment de rage impuissante et de vengeance contre les Tlaxcaltèques et leurs confédérés, c'était un désespoir et une horreur inexprimables, en les voyant concourir à la ruine de leur ville, en entendant les vociférations de ceux des cités voisines, courbées devant eux quelques jours auparavant, encore remplies en ce moment de leurs parents et de leurs proches, et dont les frères se battaient dans leurs propres rangs. « Victoire, Tlaxcallan! criaient les uns. — « Victoire, Chalco, Tetzcuco, Otompan, Mizquic! » répondaient les autres, à la vue des flammes dévorant les palais dont ils se partageaient les dépouilles.

Malgré la fatigue dont ils étaient accablés, les Espagnols se

retirèrent à la nuit, triomphants après ce nouveau succès, sans qu'il leur manquât un seul homme et après avoir perdu seulement un petit nombre d'alliés. Mais les Mexicains étaient consternés de la ruine de leur ville, et ils trouvaient à peine des mots pour répondre aux bravades des Tlaxcaltèques qui leur montraient, en se retirant, des bras et des jambes coupés à leurs principaux chefs, et dont ils allaient faire, ce soir-là même, un glorieux souper pour célébrer leur victoire.

Le lendemain et les jours suivants, on recommença le combat sur de nouveaux frais. Ainsi la fatigue et le danger se renouvelaient chaque matin, les Mexicains réparant, durant la nuit, les dégâts que les Espagnols faisaient durant le jour, et reprenant les postes dont ils avaient été chassés. Mais la nécessité prescrivait à ceux-ci cette marche ennuyeuse et lente. Les troupes de Cortès étaient en si petit nombre, qu'il n'osait, malgré les murmures de plusieurs de ses officiers et le désir que lui en témoignaient Alvarado et Sandoval, tenter de s'établir, avec cette poignée d'hommes, dans une ville où il pouvait être environné d'une si grande multitude d'ennemis. Le souvenir de ce que lui avait déjà coûté l'excès de confiance avec lequel il s'était mis dans cette dangereuse situation, était toujours présent à son esprit. Les Espagnols, épuisés de fatigue, étaient impuissants à conserver les postes qu'ils gagnaient chaque jour, et, quoiqu'il eût autour de lui près de deux cent mille auxiliaires, il n'osait se confier entièrement à des gens si peu accoutumés à la discipline militaire et sur la vigilance desquels il eût été imprudent de compter. Leur nombre augmentait tous les jours, en voyant les pertes des Mexicains. Les îles du lac de Chalco, ainsi que la plupart des cités riveraines qui, jusque-là, étaient demeurées attachées à Mexico, relâchèrent le lien de leur obéissance, et celles qui s'étaient abstenues de toute manifestation cessèrent de rester neutres : telles furent Iztapalapan, Mexicaltzinco, Culhuacan, Huitzilopochco, Mixcoac et Cuitlahuac, où déjà Cortès avait trouvé des alliés, à sa première arrivée dans la

vallée. Cortès s'en réjouit sincèrement : outre les renforts qu'elles lui amenèrent, elles mirent à sa disposition un grand nombre de barques pour lui porter des vivres, dont on sentait un grand besoin, ainsi que des matériaux ; mais ce en quoi elles se rendirent le plus utiles, en ce moment, fut en construisant, pour ses soldats, des cabanes en bambous et en feuillages, dont il éprouvait d'autant plus la nécessité, que la saison des pluies avait commencé et qu'ils en souffraient déjà beaucoup d'incommodité, exposés qu'ils étaient journellement à toutes les intempéries, aux abords des chaussées.

Pendant un mois, Cortès continua le même système de siége qu'il avait adopté. Mais aucune proposition ne vint de Mexico, et il s'étonnait du silence de Quauhtemotzin, connaissant les extrémités auxquelles les habitants étaient réduits par la disette. Malgré leur détresse, ils ne se plaignaient pas encore, et ils montraient à défendre leur ville autant de valeur et de constance que leurs ennemis à les attaquer. Par terre et par eau, la nuit et le jour, des combats furieux se succédaient sur tous les points, sans qu'on pût les amener à composer ; à l'exemple des ennemis, dont il apprenait peu à peu la tactique et la discipline, le monarque mexicain avait établi l'usage des rondes nocturnes, relevant les postes aux différentes heures des ténèbres avec un soin et une vigilance admirables : quelquefois même, profitant de ce temps de repos, il conduisait silencieusement ses troupes sur divers points à la fois, assaillant à l'improviste les Espagnols qui succombaient, malgré eux, aux travaux d'un service qui ne leur laissait aucun repos.

Alvarado, mécontent de la lenteur de Cortès et emporté par son impétuosité naturelle, avait tenté, à plusieurs reprises, d'envahir l'ennemi dans Tlatilolco où paraissaient désormais s'être concentrées toutes les forces des Mexicains. Mais ces tentatives n'avaient abouti qu'à faire éclater davantage l'esprit de discipline avec lequel Quauhtemotzin conduisait la défense de sa capitale. Un chef othomi, nommé Tzilacatzin, s'y était signalé d'une

manière singulière : d'une stature colossale, d'une force et d'une agilité tout aussi remarquables, il combattait seul, tantôt sous un déguisement et tantôt sous un autre, provoquant les Espagnols et les alliés, dont il excitait à la fois la colère et l'admiration par son habileté à frapper et à parer tous les coups ; aussi échappa-t-il constamment à tous leurs efforts pour s'emparer de sa personne.

Au milieu de ces combats chaque jour répétés, amis et ennemis se distinguaient par une égale valeur et, de chaque côté, par des faits d'armes également héroïques. Mais ces scènes si grandes encore, malgré les horreurs qui se commettaient, furent souillées plus d'une fois par des actes d'une perfidie incroyable. Les habitants des cités riveraines, malgré leur longue sujétion aux Mexicains, n'avaient pu oublier ni leur jalousie ni leurs habitudes de piraterie : quelques jours après s'être confédérés avec les Espagnols, trouvant l'occasion favorable pour s'enrichir aux dépens d'eux, ils eurent l'audace d'aller offrir artificieusement à Quauhtemotzin le secours de leurs bras contre les ennemis de la nation. On ignorait encore leur défection dans Mexico, et la capitale renfermait parmi ses défenseurs un grand nombre de citoyens d'Iztapalapan, de Cuitlahuac, de Xochimilco et des autres villes qui s'y étaient retirés, avec leurs familles, dans le commencement du siége. Le roi, sans s'informer de quelle manière ils avaient réussi à traverser les lignes ennemies, les remercia publiquement et leur assigna des postes où ils pussent lui rendre d'utiles services. Ils prirent aussitôt leurs dispositions : d'accord avec ceux qui les avaient précédés, ils profitèrent d'un jour où Alvarado dirigeait une attaque sur le quartier de Nonohualco, à l'extrémité de Tlatilolco, pour saccager les maisons des Mexicains qui combattaient en ce moment contre l'ennemi. Ces maisons n'étaient défendues que par quelques vieillards réunis avec les femmes et les enfants. Les pillards tuèrent sans pitié ceux qui cherchèrent à offrir quelque résistance, embarquèrent violemment les autres dans leurs acallis avec le fruit de leur butin, et se dirigèrent à

force de rames vers l'un ou l'autre des campements espagnols, où ils furent parfaitement reçus.

Ce manége leur réussit plusieurs fois de suite, sans que les Mexicains, qui attribuaient ce brigandage aux ennemis du dehors, soupçonnassent leur perfidie. Mais ils ne tardèrent pas d'en être instruits. Ils prirent sur le fait un certain nombre de Xochimilques et de Cuitlahuacas, arrêtèrent des barques, fuyant avec leurs propres dépouilles, et conduisirent aussitôt les maraudeurs aux pieds de Quauhtemotzin. Près de lui se trouvait en ce moment Mayehuatzin, seigneur d'Atenchicalco, l'un des quartiers de Cuitlahuac; celui-ci était resté fidèle à son souverain, qui lui remit à lui-même de prononcer sur la peine des coupables appartenant à sa juridiction. Après leur avoir reproché leur trahison, Mayehuatzin fit voler la tête à quatre des principaux chefs de ces pirates; le roi en fit autant à quatre autres, et le reste fut envoyé dans les temples, pour y être immolé aux dieux. Les Mexicains en contractèrent une haine particulière pour ceux de Xochimilco, qui paraissaient avoir été les auteurs de cette machination; ils mirent à mort, comme des traîtres et des espions, tous ceux qu'ils trouvèrent dans la cité, sans en excepter même ni les femmes ni les enfants. Ce fut un nouvel avantage pour les Espagnols à qui les chinampanecas ou horticulteurs des villes du lac demeurèrent attachés désormais, autant par esprit de vengeance que par la crainte des Mexicains.

Le siége n'avançait, toutefois, qu'avec une extrême lenteur; chaque jour, cependant, on gagnait quelques pas de plus dans la cité assiégée, et par chacune des chaussées on continuait à resserrer davantage les Mexicains, qui avaient ainsi perdu près des deux tiers de leur terrain; mais plus ils se trouvaient à l'étroit, plus ils paraissaient altérés de sang et moins ils se montraient disposés à céder à Cortès, qui ne cessait de leur offrir la paix aux termes les plus avantageux. Alvarado leur avait enlevé la plus grande partie de la rue de Tlacopan; déjà même il avait transporté ses quartiers aux abords de Tlatilolco, et le général était demeuré sans contes-

tation maître du grand temple et des rues environnantes. Ces résultats ne s'obtenaient pas cependant sans des pertes cruelles. Dans un combat qui eut lieu vers le même temps, Alvarado s'était laissé enlever quinze Espagnols qui avaient été immédiatement immolés. Grâce à son imprudente témérité, dix-huit autres tombèrent vivants peu de jours après, avec un grand nombre d'alliés, entre les mains de l'ennemi ; dépouillés de leurs vêtements, ils furent conduits dans la présence de Quaúhtemotzin au quartier de Tlacochcalco, et condamnés, comme les autres, à être sacrifiés, le même soir, sur l'autel de Macuiltotec. Dans une autre circonstance, Alvarado, emporté, comme d'ordinaire, par sa valeur impétueuse, s'avança avec la même imprudence jusqu'au centre de Tlatilolco : plein de mépris pour ses adversaires, il n'avait amené avec lui qu'une centaine d'Espagnols, lorsqu'il se vit environné tout à coup d'une multitude innombrable, sortant par toutes les portes du tianquiz. Malgré les ordres formels de Cortès, qui recommandait sans cesse à ses officiers de ne jamais s'avancer dans l'intérieur de la ville, sans avoir auparavant comblé avec soin des matériaux les plus pesants les canaux qu'ils traversaient, Alvarado avait négligé, dans l'ardeur de la poursuite, cette précaution si nécessaire, et, lorsqu'il voulut repasser les ponts, il se trouva tout à coup acculé sur le bord, ayant en face de lui des ennemis enivrés du succès qu'ils venaient d'obtenir. Son unique ressource était de se jeter à l'eau : il passa avec les siens les canaux à la nage, et regagna tristement ses quartiers, abandonnant aux ennemis plus de quarante Espagnols et plusieurs centaines d'alliés, Tlaxcaltèques, Chalcas, Acolhuas et Xochimilques. Il les vit emmener sans pouvoir les secourir, poursuivi lui-même jusque dans ses retranchements par les Mexicains, qui le raillaient encore, en lui criant tout haut quelques mots en espagnol, souvent répétés par ses soldats : « Ay, santa Malia, manda capitan, dacá zapatos (1) ! »

(1) Torquemada, ibid. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 1, cap. 20. —

Tandis qu'il se retirait, accablé sous le poids de sa défaite, ses malheureux compagnons étaient traînés nus devant le roi, à qui ses guerriers firent hommage de ces prises glorieuses. Ils célébrèrent, par des fêtes pompeuses, cette victoire inespérée, et les captifs, partagés en deux bandes, furent sacrifiés solennellement, les uns au temple du quartier d'Amaxac, les autres au Momoztli et au teocalli principal dédié à Huitzilopochtli dans l'enceinte du tianquiz. Cortès, comprenant combien l'orgueil mexicain s'exaltait de ces triomphes qui ne servaient qu'à reculer leur soumission, n'en fit pas, cependant, de trop vifs reproches à son lieutenant; il se contenta de lui rappeler ses recommandations, en lui faisant voir, par sa propre expérience, le danger auquel il s'exposait, en ne comblant pas immédiatement les canaux et les tranchées par où il passait.

Étonné de la résistance des assiégés et déconcerté de la longueur et de la difficulté du siége, Cortès, poussé à bout par les importunités de ses compagnons et surtout du trésorier Alderete, songeait, quoiqu'à regret, à abandonner le plan qu'il avait adopté pour se rendre maître de Mexico, en avançant, comme Alvarado, son campement dans l'intérieur de la place; il en prévoyait tous les dangers. Son dessein était de donner un nouvel assaut à la ville, de tous les côtés à la fois, et de faire ses efforts pour s'interner dans la place même du marché de Tlatilolco, où s'était concentré tout le système de défense des Mexicains. Au jour fixé, il donna ordre à Sandoval et à Alvarado de s'avancer avec leurs divisions, et, ayant partagé la sienne avec Andrès de Tapia et Jorge de Alvarado, frère du capitaine, il se dirigea, avec son corps de bataille, par une rue étroite aboutissant à Tlatilolco. Animés par sa présence et l'espoir de quelque événement décisif, les Espagnols attaquèrent avec une impétuosité à laquelle rien ne résista; ils renversèrent toutes les barricades les unes après les

« *Ay, santa Malia* (pour Maria)! *manda capitan, dacá zapatos.* » Holà, sainte Marie! capitaine, donne-nous donc des souliers.

autres, franchirent les fossés et les canaux, et arrivèrent aux environs du tianquiz, où ils commençaient à gagner du terrain, malgré tous les efforts des Mexicains. Au milieu du bruit, il paraissait déjà à Cortès qu'il entendait à l'autre extrémité les voix de Sandoval et d'Alvarado, prêts à le rejoindre dans la place.

L'un et l'autre, en effet, s'étaient forcé un passage dans le cœur de cet immense bazar, à la tête de la cavalerie, en faisant un effroyable carnage de ses défenseurs. Marchands et guerriers, retranchés sur les terrasses des édifices intérieurs, combattaient avec le courage du désespoir. En ce moment, quelques soldats s'élancent au sommet du grand teocalli : ils en viennent aux mains avec les prêtres épouvantés de leur arrivée soudaine et mettent le feu à la tour de bois dont les étages, superposés à une hauteur considérable, s'élevaient au-dessus du sanctuaire. Les flammes l'enveloppent de toutes parts et l'incendie paraissait monter jusqu'au ciel. En voyant brûler ce dernier abri de leur culte, les femmes et les vieillards poussaient des gémissements et des cris lamentables. La multitude éperdue s'enfuit vers le palais de Quauhtemotzin, où bientôt les Espagnols commencèrent à les assiéger avec impétuosité (1).

Cependant Cortès, dans la satisfaction que lui donnait la rapidité de ses progrès, n'avait oublié aucune des précautions ordinaires pour la sûreté de sa retraite, au cas qu'il y fût forcé ; il avait recommandé la plus grande prudence à ses lieutenants au sujet des canaux et avait, en particulier, chargé Alderete de combler ceux qu'il trouverait sur son passage, en les faisant garder à mesure que les corps s'avanceraient. Cet officier, négligeant cet avis important, se contenta de jeter quelques fascines sur l'eau, et croyant en avoir fait suffisamment, il courut se mêler aux combattants.

Les Mexicains, qui faisaient insensiblement des progrès dans l'art de la guerre, ayant observé cette négligence, en instruisirent Quauhtemotzin. Ce prince vit sur-le-champ les conséquences de

(1) Sahagun, Relacion de la conquista, etc., cap. 37.

sa faute; il se disposa aussitôt à en profiter. Il donna ordre aux troupes, qui combattaient les Espagnols de front, de céder peu à peu du terrain, pour les attirer plus avant dans la ville, et envoya en même temps un corps nombreux de guerriers par différentes rues, les uns par terre, les autres par eau, vers le canal le plus large et le plus profond. En même temps les prêtres du tianquiz frappèrent le grand teponastli, et l'on entendit retentir la trompette du dieu Paynalton qu'on ne sonnait qu'en des jours de grande nécessité publique. A ces bruits lugubres et solennels, si propres à inspirer l'enthousiasme et le mépris de la mort, les Mexicains se précipitèrent sur l'ennemi avec un redoublement de furie, animés qu'ils étaient par le fanatisme et l'espérance du succès. Les Espagnols, incapables de tenir devant leur impétuosité, commencèrent à se retirer d'abord lentement et en bon ordre. Mais l'ennemi les pressant toujours, et la retraite devenant de moment en moment plus nécessaire, la terreur et la confusion se mirent parmi eux; ce fut bien pis encore lorsqu'ils arrivèrent au grand canal. Espagnols et confédérés, infanterie et cavalerie y tombaient pêle-mêle, accablés par les Mexicains, qui fondaient sur eux de toutes parts, et dont les acallis s'approchaient avec d'autant plus de facilité des fuyards, que les brigantins n'avaient pu avancer autant à l'intérieur.

Au milieu de ce désordre, un guerrier tlatilolca, nommé Tlapanecatl, arracha au porte-drapeau l'étendard royal de Castille qu'il emporta triomphant, malgré tous les efforts de ceux qui l'environnaient. Cette vue abattit encore plus le courage des Espagnols. Cortès, pénétré de la plus vive douleur, s'efforçait vainement d'arrêter et de rallier ses soldats. La crainte les rendait sourds à ses ordres comme à ses prières. Enfin, ne pouvant les ramener au combat, il s'occupa à sauver ceux qui étaient tombés dans le canal. Mais, tandis qu'il était tout entier à ce soin, négligeant sa propre sûreté, six officiers mexicains se saisirent de lui, aux cris de « Malintzine, Malintzine! » Déjà ils l'emmenaient

triomphants, lorsqu'un de ses domestiques, nommé Olea, les chargea brusquement et d'un coup d'épée trancha les mains à l'un de ceux qui l'entraînaient. Il paya de sa vie cet acte de dévouement. En ce moment, Quiñones, qui commandait sa garde, accourant avec Ixtlilxochitl et un Tlaxcaltèque de Hueyotlipan, nommé Temacatzin, acheva de le débarrasser, non sans lui faire de vifs reproches sur sa trop grande confiance. Guzman, son valet de chambre, fut tué en lui cédant son cheval. Quoique blessé dangereusement, il continua à se défendre pendant environ deux heures. Il battit ensuite en retraite avec ses compagnons, poursuivi avec fureur par l'ennemi, qui voyait avec rage lui échapper cette proie magnifique, et gagna, non sans d'immenses difficultés, la place de Xocotitlan qui s'étendait entre le mur méridional du Cohuapantli, alors abandonné, et le palais de Cihuatecpan (1), où il se retrancha au temple de la déesse Macuilxochitl.

C'est de là qu'il envoya dire à tout son monde de se réunir autour de lui. Il reprit ensuite le chemin de son campement, faisant marcher devant les alliés et conservant pour lui l'arrière-garde avec sa cavalerie. Tapia et Jorge de Alvarado, plus prudents qu'Alderete, avaient suivi ponctuellement ses ordres, employant une partie de leur temps à combler les canaux. Avertis de ce qui se passait, ils effectuèrent leur retraite sans trop de difficultés et ne tardèrent pas à faire leur jonction avec lui par la rue de Tlacopan. Le premier fut envoyé pour donner avis à Sandoval et à Pedro de Alvarado du mauvais succès de la matinée : car, au milieu de ses angoisses personnelles, il éprouvait une grande inquiétude à l'égard de ses lieutenants ; dans l'espoir de le décourager, l'ennemi avait cherché à répandre le bruit de leur mort, en lançant à ses pieds plusieurs têtes d'Espagnols, au cri trop sinistre, en cette occasion, de « Sandoval et de Tonatiuh ! » sur-

(1) C'est le palais de Cihuatecpan qui, selon Sahagun, occupait l'emplacement du monastère actuel de San-Francisco (Relacion, etc.).

nom bien connu d'Alvarado. Ceux-ci, après avoir saccagé le tianquiz, avaient commencé l'attaque du palais de Quauhtemotzin. Une grande partie de la noblesse s'y était renfermée ; mais, au premier soupçon de la défaite de Cortès, ils s'étaient repliés sur les chaussées, où ils n'avaient pas tardé à être assaillis par toutes les forces qui avaient dérouté leurs camarades. Le même artifice qui avait été employé pour abattre les esprits du général fut mis en usage de leur côté, et jusqu'à l'arrivée de Tapia ils demeurèrent dans une suspension non moins terrible à son égard.

Depuis la nuit fatale de leur retraite de Mexico, les Espagnols n'avaient pas encore éprouvé un revers aussi considérable. Soixante-trois de leurs frères, dont la plupart étaient tombés vivants entre les mains de l'ennemi, leur manquaient, sans compter un grand nombre de blessés, plus de mille alliés hors de combat, sept chevaux tués et deux pièces de canon enlevées. Peu s'en était fallu même qu'on ne perdît encore une partie des brigantins dans cette occasion. Les soldats d'Alvarado furent témoins, en se retirant à leur quartier, du triste sort de leurs compagnons. Trop rapprochés de Tlatilolco, dont ils discernaient distinctement tous les édifices, ils passèrent la nuit dans une situation presque aussi cruelle que celle dont ils venaient de sortir. Ils entendaient les cris de triomphe et le son des instruments avec lesquels les Mexicains célébraient leur victoire. Toute la ville était illuminée, et le temple de Huitzilopochtli, déjà purifié des débris de l'incendie, était si brillant de clartés, qu'on pouvait discerner de loin les terrasses voisines, toutes couvertes de peuple et de guerriers en mouvement, et les prêtres, dans leurs costumes de cérémonie, faisant les apprêts du sacrifice des prisonniers. Au milieu de l'obscurité de la nuit, les Espagnols croyaient reconnaître leurs camarades à la blancheur de leur peau, en les voyant dépouillés et contraints de danser devant la statue du dieu à qui ils allaient être immolés. Ils entendaient leurs cris et croyaient distinguer chaque victime par le son de sa voix. L'imagination augmentait

l'horreur de ces tableaux ; les plus insensibles fondaient en larmes, et les plus courageux frémissaient à la vue de ce spectacle affreux (1).

Cortès, en partageant avec ses soldats les sentiments que ce cruel événement leur inspirait, avait encore à supporter les accablantes réflexions, naturelles à un général après un désastre si inattendu, et ne pouvait se soulager, en le montrant, comme eux, dans toute son étendue. Pour soutenir et ranimer le courage de ses compagnons, il était obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avait point. La conjoncture demandait, en effet, de sa part, la plus grande fermeté. Les Mexicains, enflammés par leurs succès, l'attaquèrent le lendemain matin dans ses quartiers ; mais il ouvrit sur eux un feu si bien nourri, qu'il les obligea promptement à la retraite ; il les poursuivit à son tour jusqu'au pont de Huitzillan, et, si l'on en croit le chroniste de Tetzcuco, Ixtlilxochitl leur reprit, en cette occasion, l'étendard royal qui avait été enlevé la veille. Mais Quauhtemotzin ne s'en tint pas uniquement à cette attaque. Il envoya les têtes des Espagnols qu'il avait immolés aux gouverneurs des provinces voisines, en les assurant que le dieu Huitzilopochtli était apparu à ses prêtres, et que, apaisé par le sang de leurs ennemis, versé si abondamment sur les autels, il avait fait entendre sa voix, déclarant qu'en peu de temps leurs ennemis seraient entièrement exterminés, et la paix et le bonheur rétablis dans tout l'empire (2).

Pendant huit jours de suite, les Mexicains continuèrent à célébrer leur victoire. Cortès, cependant, n'était pas sans inquiétude à l'égard de ses alliés, dont il connaissait le caractère vacillant et que ses succès seuls avaient attirés à son parti ; encouragés par

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 33 et suiv. — Gomara, Cronica, etc., cap. 135-138. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 91-94. — Sahagun, Relacion de la conquista, etc., cap. 35-37. — Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenz., pag. 260-270.

(2) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 153.

leurs chefs et remplis du désir de se venger de leur défaite, ils tinrent bon, persuadés que leurs ennemis, malgré ce brillant avantage, ne sauraient plus résister bien longtemps. Le seul fruit que Quauhtemotzin en tira fut d'engager quelques provinces du sud-ouest à sortir de la neutralité qu'elles avaient gardée, depuis le commencement de la guerre, et à commettre quelques hostilités contre celles qui s'étaient soumises à l'Espagne : de ce nombre étaient la ville de Malinalco et les seigneuries de Cohuixco, qui déclarèrent, à cette occasion, la guerre à Quauhnahuac. Yaòmahuitl en donna avis à Cortès, en lui demandant du secours contre les ennemis; le général, empressé de montrer à ses alliés que la victoire de Quauhtemotzin était loin d'être aussi complète qu'il le prétendait, détacha immédiatement le capitaine Andrès de Tapia avec dix chevaux et quatre-vingts Espagnols, avec ordre de retourner dans un délai de dix jours; l'armée ne voyait, en effet, que de mauvais œil cette diminution de forces dans un moment où on en avait un si grand besoin; mais, aux observations que lui en firent ses officiers, il répondit généreusement : « Plus nous sommes « faibles et plus nous devons cacher notre faiblesse sous une ap- « parence de force. » Cette politique était la seule qui convînt dans la circonstance. Tapia unit, en arrivant, ses soldats à ceux de Quauhnahuac, et marcha contre l'ennemi, qui l'attendait en rase campagne. Les chevaux furent d'un secours puissant dans cette occasion ; après une bataille sanglante, il le poursuivit avec un grand carnage jusque sous les murs de Malinalco, où il se renferma. Cette place, située sur le haut d'un rocher, était trop forte pour que les Espagnols en entreprissent le siége dans le délai fixé par Cortès. Ils se contentèrent de la leçon qu'ils avaient donnée aux amis des Mexicains et retournèrent à Coyohuacan, laissant ceux de Quauhnahuac à l'abri d'une nouvelle agression et parfaitement satisfaits d'eux.

Sur ces entrefaites, on vit arriver au camp quinze députés othomis ; ils étaient envoyés par les populations de la montagne

voisine pour se plaindre des Matlatzincas, qui ne cessaient, depuis plusieurs jours, de faire des entrées sur leur territoire, parce qu'ils avaient embrassé la cause des chrétiens. La province de Matlatzinco, grande et fertile, était occupée par une nation nombreuse et aguerrie, une des dernières que les Mexicains eussent soumises à l'ouest de la vallée ; depuis le désastre que les Castillans avaient essuyé près de Tlatilolco, Quauhtemotzin mettait surtout sa confiance en eux et avait obtenu la promesse qu'ils viendraient, un jour ou l'autre, tomber à l'improviste sur le flanc des assiégeants, pour aider à la délivrance de Mexico. Cortès était instruit de ces dispositions, et il n'était pas sans inquiétude à leur égard, le soulèvement des Matlatzincas pouvant entraîner en ce moment celui d'une foule d'autres nations, restées neutres jusque-là dans la querelle. En conséquence, il donna ordre à Sandoval de marcher sur cette province avec dix-huit chevaux, cent fantassins et dix mille alliés. A peine entré dans la montagne, celui-ci rencontra les ennemis postés sur le bord d'une rivière, à trois lieues de la ville de Matlatzinco. Mais, après la première charge, ils prirent la fuite dans les bois, laissant les femmes et les enfants renfermés sous bonne garde dans une forteresse voisine. Les Espagnols, étant entrés dans la ville, la livrèrent aux flammes, et de là se portèrent sur la forteresse, qui ouvrit aussitôt ses portes. Celui qui y commandait offrit son intervention auprès des tlatoanis de Matlatzinco et de Malinalco, et Sandoval l'accepta sans hésiter. Ils furent reçus à composition et promirent de rester fidèles à l'alliance de Cortès ; leur attachement, en effet, ne se démentit point, et ils le prouvèrent constamment, durant la suite du siége de Mexico, en fournissant le camp d'hommes et de vivres.

Ainsi que l'avait prévu le général, cette campagne rapide servit admirablement ses intérêts. Elle raffermit les esprits chancelants de ses anciens alliés, en les rassurant sur ses ressources ; elle lui en amena de nouveaux, et, tout en protégeant ses derrières, elle enlevait aux Mexicains des vassaux sur lesquels ils avaient compté

davantage jusque-là pour des secours de toute sorte. Ils en conçurent un vif ressentiment; mais ils n'en paraissaient pas, pour cela, moins déterminés à résister à toutes les menaces, comme aux offres de paix qu'on leur faisait, malgré la disette dont ils continuaient à souffrir. Cette pensée de résistance semblait être la même dans tous : un jour que, dans une escarmouche, Cortès était arrivé à un canal central, les engageant, par sés interprètes, à se rendre, un vieux guerrier s'assit tranquillement, tira une galette de son sac et se mit à la manger avec aisance, lui donnant à entendre, ainsi, qu'ils n'éprouvaient aucun besoin.

Durant huit jours, ils continuèrent à célébrer, par des sacrifices et des fêtes solennelles, la victoire signalée qu'ils avaient obtenue. Quoique le général se fût abstenu, dans cet intervalle, d'engager aucune action sérieuse, afin de laisser reposer ses troupes, il n'avait cessé, cependant, de se porter, chaque jour, sur un point ou un autre de la ville assiégée, afin de tenir les siens en haleine et de prouver à l'ennemi combien peu il se sentait découragé par le dernier échec. Les alliés, de leur côté, n'étaient pas entièrement oisifs. En l'absence de Sandoval, Chichimecatl le Tlaxcaltèque, qui faisait partie de son campement, voulant montrer aux Mexicains aussi bien qu'aux Espagnols, qu'il n'avait pas besoin d'eux pour se battre, fit une sortie avec une partie de ses troupes et attaqua tour à tour deux ponts qu'il emporta, et, après avoir tué beaucoup de monde, retourna au camp, laissant les Mexicains irrités, au dernier point, de son audace. N'ayant aperçu aucun chrétien avec les Tlaxcaltèques, ils s'imaginèrent que les Espagnols, découragés, n'avaient point osé se mesurer avec eux. Dans cette persuasion, ils assaillirent, le lendemain, avant le lever du jour, le quartier d'Alvarado avec une confiance incroyable : à leur tête marchait le Tlacochcalcatl, généralissime des troupes royales; mais ils y furent reçus de façon à rabattre beaucoup de leur orgueil; dans leur fureur, ils se rejetèrent à l'improviste sur les brigantins avec un grand nombre de canots, et ils

y auraient pu occasionner un dommage considérable sans la vi-
gilance et la vigueur de Martin Lopez, qui occupait le navi
amiral. Celui-ci, après avoir jeté à l'eau deux ou trois Espagnol
que cette attaque soudaine avait intimidés, lança son navire s
la flottille mexicaine avec une impétuosité qui la mit bientôt da
une déroute complète. Un grand nombre de seigneurs de marq
périrent dans cette circonstance, et Martin Lopez tua de sa ma
le Tlacochcalcatl, à qui il enleva son diadème de plumes et d'o
Cette victoire imprévue lui fit un grand honneur : dans les ran
ennemis, elle causa un découragement d'autant plus profond qu
le généralissime était un des guerriers dont ils appréciaient
plus l'expérience et la valeur.

La fortune, un instant contraire, paraissait de nouvea
sourire aux Espagnols, comme pour leur faire goûter davantag
le prix de ses faveurs. Dans le temps où ils en avaient le plu
besoin, un navire chargé d'hommes, d'armes et de munition
de guerre, était arrivé à la Véra-Cruz, et le chargement tou
entier ne tarda pas à trouver son chemin vers le camp de Cor-
tès. Ce secours, sans compter d'autres petits secours partiel
qui continuaient à débarquer de temps à autre, en compensan
avantageusement ses dernières pertes, le mettaient en état d
serrer avec plus d'activité que jamais le blocus de la ville assié-
gée. Un convoi considérable de vivres, envoyés de Tlaxcallan, o
il l'avait envoyé chercher par Ojeda, arriva à propos pour rendr
l'abondance au camp, et de nouveaux renforts, requis par ordr
d'Ixtlilxochitl, dans le royaume d'Acolhuacan, étaient venus aug
menter le nombre des alliés. Ni la vue d'un si grand nombr
d'ennemis, ni la détresse où ils se trouvaient ne pouvaient abattr
la résolution de Quauhtemotzin. A plusieurs reprises, Cortès lu
avait renouvelé les propositions les plus avantageuses, le conju
rant d'avoir pitié de son peuple, mourant de faim, de sa capitale
dont les plus beaux édifices avaient été ruinés, rien ne parvenai
à toucher ce cœur superbe, et, dans son patriotisme ardent, i

répondait que le seul moyen de faire la paix était que les Espagnols se retirassent et laissassent son pays libre et hors de l'atteinte de l'étranger.

Dans cette extrémité, Cortès, résolu d'en finir, se rendit définitivement à l'avis qu'Ixtlilxochitl lui avait donné tant de fois : au lieu de tenter encore de s'emparer brusquement de la ville par un assaut général, il se détermina à s'en approcher par degrés et avec toutes les précautions possibles, pour éviter les malheurs qu'il avait déjà éprouvés; dans ce dessein, il ne devait plus faire aucune attaque, ni opérer aucune entrée, sans démolir à mesure les habitations où l'ennemi se retirait et dont les terrasses avaient déjà été si souvent fatales aux assiégeants, tout en continuant à remplir les canaux de leurs décombres. De cette manière seulement il serait capable d'utiliser avantageusement toutes ses forces sur un terrain solide et sans aucun danger pour la cavalerie. Ce plan destructeur souriait à la haine du jeune chef des Acolhuas et du plus grand nombre des alliés ; mais il en coûtait à Cortès de le mettre à exécution et de ruiner totalement cette ville magnifique, qu'il regardait comme le plus beau trophée de ses conquêtes. Le royaume de Tetzcuco fournit la majeure partie des sapeurs, et l'on mit immédiatement la main à cette œuvre de destruction.

A mesure qu'on avançait, ceux-ci réparaient, en suivant les Espagnols, les chaussées qu'on venait de passer, et, dès qu'on s'était rendu maître de quelque partie de la ville, on en rasait aussitôt les maisons. Peu à peu les Mexicains, forcés de se replier sur Tlatilolco, à mesure que leurs ennemis gagnaient du terrain, se trouvaient resserrés dans un plus étroit espace. Quauhtemotzin, ne pouvant empêcher entièrement leurs progrès, continuait à se défendre avec le plus grand courage, leur disputant le terrain pied à pied. Plusieurs fois même il les mit en fuite avec perte, et, dans une attaque sur l'eau, une flottille d'acallis fut sur le point de se rendre maîtresse de deux brigantins. Dans cette lutte désespérée, les femmes se distinguaient dans l'un et l'autre parti avec une ardeur

et un enthousiasme égaux. D'un côté, les Mexicaines réunissaient des pierres, jetaient de la poussière aux yeux des assiégeants et préparaient les armes, tout en soignant les blessés; de l'autre, c'était le même dévouement pour tous; quelques Espagnoles, femmes ou maîtresses des compagnons de Cortès, remplaçaient les médecins, montaient la garde et combattaient même au besoin. La ville, ainsi dévastée par la guerre, était en même temps en proie à toutes les horreurs de la famine. Les brigantins, maîtres du lac, empêchaient l'abord de toutes les provisions qui auraient pu leur venir par eau; par terre, les alliés en fermaient toutes les avenues. Les magasins, formés par ordre du roi, étaient épuisés par le grand nombre d'hommes, réunis dans la capitale, pour sa défense, et ce n'était pas seulement le peuple, mais encore les premiers des citoyens, qui étaient livrés aux plus cruelles extrémités. Pour unique nourriture, la plupart en étaient réduits à l'espèce de caviar qu'ils récoltaient sur leurs canaux, aux rats, aux lézards et aux autres reptiles qu'ils pouvaient découvrir, sans compter les cadavres de leurs ennemis quand ils parvenaient à s'en emparer. Enfin les maladies contagieuses, engendrées par la mauvaise qualité des aliments, comblaient la mesure de leurs maux. Les jours de Mexico paraissaient comptés désormais. Le courage de Quauhtemotzin se soutenait cependant au milieu de tant de calamités, et il rejetait avec mépris toutes les ouvertures de paix que lui faisait Cortès.

Les Espagnols avançaient toujours. Enfin, le 24 juillet, les trois divisions à la fois pénétrèrent dans la cité, après avoir comblé tous les canaux des chaussées et des rues de Tlacopan et d'Iztapalapan, de manière à établir au besoin une communication plus facile entre les campements de Cortès et d'Alvarado. Ils continuèrent, le même jour, leurs opérations contre Tlatilolco, et ils attaquèrent une des résidences de Quauhtemotzin : c'était un des plus vastes et des plus beaux édifices de la ville. Un grand nombre de guerriers mexicains et acolhuas s'y étaient retranchés avec

roi Cohuanacoch ; mais, dans le combat, il fut fait prisonnier de la propre main de son frère Ixtlilxochitl, qui le livra aussitôt à Cortès. Le général, ravi de cette prise glorieuse, fit mettre le prince captif aux fers et l'envoya, sous bonne garde, à ses quartiers. Le palais fut ensuite réduit en cendres, et les sapeurs commencèrent aussitôt à le démolir. « C'était une chose cruelle de voir cette destruction, dit Cortès; mais il le fallait, et nous n'avions pas d'autre alternative (1). » Le bruit de la capture de Cohuanacoch se répandit promptement dans la ville, et le monarque mexicain, trop affligé déjà de cet événement funeste, eut encore la douleur de voir, le même jour, la plupart des Acolhuas qui continuaient à combattre dans ses rangs, l'abandonner pour passer à l'ennemi. Ceux-ci profitèrent de cette occasion avec d'autant plus d'empressement que la situation n'était plus, en aucune manière, tolérable dans l'étroit espace où se concentrait la population assiégée. Les trois quarts de la ville étaient au pouvoir des Espagnols, et le reste était si pressé, que les Mexicains désespéraient de pouvoir résister à des ennemis qui les attaqueraient désormais avec encore plus d'avantage et plus de moyens de succès qu'auparavant.

Dès ce moment, Cortès, prévoyant qu'ils ne pouvaient continuer fort longtemps dans leur résistance, établit son quartier au centre de la métropole. Dans la soirée, pendant que les uns s'abandonnaient à la joie de cet heureux succès, les autres, en démolissant un temple, découvrirent une quantité d'or considérable qui avait été enfoui dans une sépulture princière. La nuit suivante, une dame de haute naissance, appartenant à la famille royale, ayant été faite prisonnière, fut conduite à Cortès : le général la traita avec toute la courtoisie et la distinction qui étaient dues à son rang, et Marina en obtint, par ses caresses et son amabilité, les révélations les plus tristes sur la condition des assiégés. Quoique Quauh-

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, etc., Pag. 48. — Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenz., pag. 286.

temotzin et les siens fussent décidés à mourir plutôt qu'à se rendre, la majeure partie de la population et de la noblesse ne combattait plus qu'à contre-cœur, et la faction abattue par Cuitlahuatl, l'année précédente, relevant la tête en ce moment, faisait plus d'efforts que jamais pour obtenir que le roi acceptât la paix. Elle ajouta que, malgré toutes les précautions des Espagnols, il entrait encore des vivres dans Tlatilolco, et que, si la place était serrée plus étroitement, toute défense deviendrait promptement impossible. Quelques fugitifs, poussés par la faim jusqu'au campement, confirmèrent encore ces explications : elles décidèrent Cortès à ne plus passer un seul jour sans faire une entrée, jusqu'à la réduction entière de Mexico.

En effet, le lendemain, on se mit à l'œuvre comme la veille, démolissant les palais et remplissant de leurs décombres les canaux avoisinant le grand tianquiz de Tlatilolco. En voyant cette destruction systématique, où les alliés s'employaient avec tant d'ardeur, les Mexicains leur criaient avec l'ironie du désespoir : « Détruisez ces maisons, détruisez toujours, traîtres, vous ne tar« derez pas à les rebâtir ! — C'est ce que nous ferons, si nous « sommes vaincus, répondaient les autres ; mais il y a grande ap« parence que c'est vous qu'on y emploiera et qui rebâtirez ces « palais pour vos ennemis. » Mais les Mexicains avaient raison sans le savoir : ce furent en grande partie les Acolhuas, sous la direction d'Ixtlilxochitl lui-même, qui rebâtirent la cité pour les Espagnols. La grande étendue de la ville, la multitude des canaux qu'il fallait remplir et la solidité particulière de ses édifices faisaient, toutefois, qu'on n'avançait qu'avec une extrême lenteur.

Enfin, le 27 juillet, après des travaux incroyables et plusieurs combats furieux avec les Mexicains, Alvarado arriva sous les murs du tianquiz ; mais il ne parvint pas à y entrer. S'étant emparé de l'un des édifices de la résidence de Quauhtemotzin, il signala du haut des tours voisines sa présence à Cortès, qui crut un moment qu'il s'était rendu maître du marché. Quelques cavaliers réussi-

rent à y pénétrer, peu de jours après, suivis d'un gros de Tlaxcaltèques, qui commencèrent aussitôt à saccager les magasins et les galeries de ce superbe bazar, le plus grand et le plus riche du monde américain. Une multitude de femmes et d'enfants, restés sans asile, depuis la destruction de leurs demeures, s'étaient amassés sous ses vastes portiques, où ils attendaient, dans les pleurs et les gémissements, la mort des mains de leurs ennemis. Cette fois, néanmoins, ceux-ci furent repoussés avec perte, et le lendemain une nouvelle tentative échoua de la même manière. Mais chaque jour la résistance des assiégés devenait plus faible, et, malgré leur courage, il était constant que la famine ne tarderait pas à leur faire tomber les armes des mains. Aux premiers jours du mois d'août, Cortès, ayant donné avis à ses lieutenants de l'attaque qu'il comptait donner au tianquiz, sortit de grand matin. Après un combat de courte durée, il passa le dernier canal, et, pendant qu'on le comblait par ses ordres, Alvarado arrivait, par la même rue, à la tête des siens.

Leur joie fut extrême, en se voyant réunis pour la première fois après une si longue lutte, et ils s'embrassèrent, en se félicitant mutuellement sur l'heureux succès de leur entreprise. Ils donnèrent aussitôt l'assaut aux édifices, formant l'enceinte extérieure du marché, dont les défenseurs reculèrent, en combattant, sur le temple du dieu de la guerre, où ils se retranchèrent avec les prêtres. Cortès entra galopant à la tête de la cavalerie, foulant à ses pieds la multitude éperdue. Les Espagnols s'élancèrent avec impétuosité sur les degrés du teocalli : une lutte désespérée s'engagea sur la terrasse supérieure, mais elle ne pouvait durer longtemps. Prêtres et guerriers furent passés pêle-mêle au fil de l'épée ou précipités la tête en avant sur le même pavé où naguère Moquihuix avait reçu la mort des mains d'Axayacatl. Le sanctuaire de Huitzilopochtli, plus ou moins restauré depuis l'incendie qu'il avait subi un mois auparavant, était orné des têtes d'un grand nombre d'Espagnols et de Tlaxcaltèques pris dans les combats

antérieurs. Leurs compagnons les recueillirent avec attendrissement, et les enterrèrent ensuite dans un terrain consacré avec les corps des autres frères qu'ils avaient perdus dans cette guerre terrible. L'incendie de l'édifice et la destruction des idoles qu'il renfermait complétèrent la victoire des Castillans, et les flammes, en montant vers le ciel, annoncèrent au loin aux alliés et aux peuples des villes voisines que c'en était fait à jamais du culte barbare des Mexicains.

Cortès monta, à son tour, au sommet du teocalli. Quel spectacle alors se présenta à ses regards ! Cette ville, que Montézuma lui avait montrée si grande et si belle, n'offrait plus qu'un monceau de ruines ; ces rues, ces marchés, animés naguère par une population industrieuse, n'apparaissaient plus que comme une plaine déserte, où le silence n'était interrompu que par les vociférations des combattants ou les cris lamentables des mourants et des blessés. C'était avec satisfaction, cependant, qu'il reconnut, en ce moment, que de Mexico il ne lui restait à peine qu'un huitième à prendre, pour en être entièrement le maître. Les morts, amoncelés par milliers dans les rues, exhalaient une puanteur insupportable, et les Mexicains n'y pouvaient faire un seul pas sans fouler forcément les cadavres de leurs frères. Dans le tianquiz, le spectacle qui s'offrit à lui n'était pas moins affreux : sous ses vastes portiques et sur les terrasses qui couronnaient le faîte de ses galeries, une foule immense, composée surtout de vieillards, d'enfants et de femmes, étendus parmi les cadavres de leurs amis ou de leurs proches, luttant avec désespoir contre les angoisses de la faim, considéraient d'un œil morne les vainqueurs, qui achevaient de détruire les derniers symboles de leur religion. A cet aspect lugubre, Cortès eut pitié d'eux ; il commanda de suspendre les hostilités et envoya faire à Quauhtemotzin de nouvelles propositions de paix. Mais le monarque, sans laisser aux siens le temps de prendre la parole, répondit fièrement à ses envoyés : « Allez dire à Cortès que nous sommes prêts à mourir comme nos

« parents et nos amis ; qu'il ne s'attende pas que nous demandions « la paix ; nous ne voulons de la vie qu'avec la liberté ; s'il espère « trouver des trésors, qu'il sache que nous emploierons le peu de « forces qui nous restent à les jeter dans le lac. »

On passa cependant quatre jours sans combattre, les Mexicains, de leur côté, restant dans le repos, occupés à célébrer l'anniversaire des enfants morts, tombant dans le mois Miccailhuitl. Dans l'intervalle, Cortès, sur l'idée que lui avait donnée un de ses charpentiers, avait fait construire une sorte de baliste destinée à lancer de grosses pierres sur le quartier où s'étaient réfugiés les tristes restes des défenseurs de Mexico. Mais cette construction, lourde et maladroite, ne lui fut d'aucune utilité, et elle ne servit qu'à exciter la risée de ses compagnons aux dépens de celui qui l'avait faite. Le cinquième jour, on continua de combattre comme auparavant. Les rues où l'on entra étaient remplies de vieillards, d'enfants et de femmes, également en proie à la détresse, nus, hâves et pouvant à peine se soutenir, n'ayant plus d'autres aliments que quelques racines sauvages et malsaines, des écorces d'arbres ou des insectes immondes. Ainsi qu'au siége de Jérusalem, auquel celui de Mexico est souvent comparé avec vérité par les auteurs, des mères tuèrent leurs propres enfants dans des accès de faim furieuse et s'assouvirent de leur chair avec leurs maris. Leur unique boisson était l'eau saumâtre des canaux, corrompue par le séjour des cadavres, lorsqu'ils n'étaient pas assez heureux pour recueillir celle de la pluie. Un grand nombre de guerriers, couchés sur les terrasses, exposés au soleil ardent du jour et au serein de la nuit, dédaignaient de se mouvoir et de saisir leurs armes. Cortès défendit aux alliés de leur faire aucun mal, et les Tlaxcaltèques leur criaient avec férocité : « Rendez-« vous ou vous périrez ! » Mais eux répondaient d'une voix lugubre : « Vivre libres ou mourir ! »

Mais cet abattement et cette indifférence étaient une preuve trop certaine du découragement dont ils étaient saisis et de la

lassitude que leur inspirait l'obstination de Quauhtemotzin et de la noblesse, à qui ils n'obéissaient plus qu'à regret. La plus grande partie du jour s'écoula encore une fois en négociations inutiles. Dans l'intervalle, les prêtres, voyant décroître leur influence avec les ressources de la nation, s'efforçaient d'entretenir le fanatisme de leurs adhérents. Rassemblés dans le temple de Telpuchcalli, au quartier d'Amaxac, avec le roi et les principaux personnages de la cour, ils débattaient avec inquiétude les moyens de ranimer le courage de leurs défenseurs. En consultant les traditions des temps anciens, conservées dans les livres sacrés de la religion, ils se souvinrent de la puissance surnaturelle attribuée à l'arc de Huitzilopochtli, que l'on conservait comme une relique précieuse dans le trésor du sanctuaire. Dans cet instant, où tout espoir paraissait les abandonner, ils eurent recours à cet instrument divin et résolurent d'en armer l'un de leurs plus vaillants guerriers. « Eh bien! répondit Quauhtemotzin, tentons cette dernière res« source; choisissez le héros à qui vous remettrez cet arc ter« rible, et je le revêtirai de l'armure appelée Quetzalcolotl (1), « dont se servait mon père Ahuitzotl et dont l'aspect suffisait « pour remplir ses ennemis d'épouvante. » Le guerrier qu'ils présentèrent était un jeune homme du nom de Tlapaltecatl et l'un des plus braves du quartier de Coatlan. Ils le couvrirent des armes d'Ahuitzotl, dont la forme avait quelque chose d'effrayant, et lui mirent entre les mains l'arc et les flèches de Huitzilopochtli, que l'on désignait sous l'appellation de Xiuhcohuatl et de Mamalhuaztli (2).

En le voyant ainsi armé de ces pièces divines, le Cihuacohuatl Tlacotzin, prenant la parole, s'écria : « Vaillants Mexicains et « Tlatilolcas, rappelez-vous que notre force et notre grandeur

(1) *Quetzalcolotl*, c'est-à-dire, Scorpion vert ou aux plumes vertes. Cette armure représentait apparemment un scorpion vert.

(2) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. XII, cap. 38. — *Xiuhcohuatl*, c'est-à-dire, Serpent de feu, et *Mamalhuaztli*, c'est-à-dire, Éclats ou éclairs; ces armes devaient faire allusion à la foudre et à ses effets.

« sont toutes en notre dieu Huitzilopochtli, fondateur de notre « nation ; c'est lui qui tant de fois déjà a retiré son peuple de « l'abîme où il était tombé, en usant, contre nos ennemis, de la « puissance mystérieuse du Xiuhcohuatl et du Mamalhuaztli. Et « vous qui êtes revêtu de ces armes sacrées, ajouta-t-il en se tour-« nant vers Tlapaltecatl, faites bien en sorte qu'elles ne soient « pas inutiles entre vos mains et qu'elles ne se perdent point; « sachez vous en servir contre l'ennemi, afin que nous puissions « tirer un augure favorable des captifs que vous prendrez ou des « chefs que vous abattrez avec leur aide! »

Sur ces paroles, le jeune héros monta sur une terrasse élevée, précédé de quatre guerriers de haut rang. En ce moment, Cortès, reconnaissant la superfluité de toutes ses démarches, avait donné ordre à Alvarado d'attaquer le quartier d'Amaxac par la rue principale, et avec le reste de l'armée il se disposait à lui donner l'assaut d'un autre côté. Le premier aspect de Tlapaltecatl ne jeta pas moins d'étonnement parmi les Espagnols que d'effroi parmi les alliés. On le prit d'abord pour un démon ; mais, avec le commencement du combat, l'illusion se dissipa promptement, et, malgré la valeur avec laquelle il mania les armes sacrées du dieu de la guerre, il ne put empêcher l'ennemi de pénétrer de toutes parts dans le quartier qu'il défendait : il réussit à se dérober à leurs coups et à prendre vivants trois Tlaxcaltèques (1); mais aucun prodige ne signala sa présence, et les Mexicains, entièrement découragés, se laissèrent massacrer sans autre résistance. Leurs pertes furent immenses, et l'on compte qu'en ce jour-là seul, entre morts et prisonniers, il y en eut plus de douze mille. Les alliés, altérés de carnage, ne se rassasiaient point du sang de leurs victimes, n'épargnant ni âge ni sexe, et les ordres les plus sévères de Cortès et de ses officiers suffisaient à peine à arrêter leur cruauté. Les Espagnols, maîtres du quartier d'Amaxac, mirent alors le feu au temple de Telpuchcalli : il renfermait une

(1) Id., ibid., et Relacion de la conquista, etc., cap. 38.

multitude d'idoles, dont la destruction annonça aux Mexicains l'anéantissement définitif du culte national.

Un peu après minuit, le ciel, qui jusque-là était d'une grande limpidité, se couvrit tout à coup; il tomba une pluie douce contre l'ordinaire, les orages n'éclatant que fort peu et seulement pendant le jour, à cette époque de la saison des eaux. Les enchanteurs et les prêtres, réunis sur une haute terrasse du quartier de Coyonacazco, dernier refuge de Quauhtemotzin, pleins d'espoir, crurent que les dieux allaient les exaucer, en excitant une tempête miraculeuse contre les ennemis. La pluie continua pendant deux heures; elle fut suivie d'un ouragan qui parut venir du côté du temple de Toci à Tepeyacac, et qui enveloppa de ses tourbillons la portion de la cité où ils étaient. La foudre éclata après des grondements effroyables; ils crurent la voir rouler autour d'eux, s'imaginant déjà que leurs évocations avaient provoqué la tempête, comme si le Xiuhcohuatl et le Mamalhuaztli, lancés par l'arc de Huitzilopochtli, se fussent animés mystérieusement sous la main de Tlapaltecatl; mais elle suivit sa route naturelle, et, sans toucher à aucun Espagnol, elle alla descendre et se perdre dans le lac. Tous, sans exception, y reconnurent un pronostic certain que le dieu les avait abandonnés, et, dès ce moment, la noblesse désespérée, sentant tomber sa résolution, pensa aux moyens de décider Quauhtemotzin à se rendre (1).

De grand matin, Cortès reprit, avec l'armée, le chemin de Tlatilolco : touché de la misère des Mexicains et concevant l'espoir de les amener à capituler, il avait défendu toute espèce d'hostilité et donné les ordres les plus stricts pour qu'on laissât sortir librement les femmes et les enfants qui allaient, à la dérobée, à la recherche de quelques aliments. Les ennemis, voyant arriver à eux des troupes si considérables, s'irritaient de se voir vaincus par ceux-là mêmes qui les avaient servis si longtemps comme des es-

(1) Id., ibid., cap. 39.

claves ou des vassaux. Dans leur impuissance, menacés de toutes parts, réduits à la condition la plus déplorable, pressés les uns sur les autres, dans une enceinte étroite, où ils ne pouvaient faire un pas sans fouler un mort, un malade ou un blessé, ayant à peine assez de force pour tenir leurs armes, ils éclataient en vociférations et en cris de rage, en implorant la mort comme l'unique terme de leurs maux. Quelques hommes du peuple, voyant Cortès se rapprocher d'eux, le conjurèrent de s'aboucher avec la noblesse et de tâcher d'obtenir qu'on se rendît. Le général y consentit, quoiqu'il craignît bien que ses efforts ne fussent aussi infructueux qu'auparavant, et fit avertir plusieurs seigneurs retranchés derrière un canal qu'il voulait leur parler. Ceux-ci, découragés eux-mêmes, ne se défendaient plus que par obéissance. Dans leur douleur : « Si vous êtes les fils du soleil, comme « quelques-uns le disent, s'écrièrent-ils, en lui tendant leurs bras « amaigris, avec l'emphase du désespoir, pourquoi, votre père « étant si rapide dans sa course, mettez-vous tant de temps à nous « achever? Hâtez-vous donc de mettre fin à nos misères, afin « que nous puissions rejoindre notre dieu Huitzilopochtli et rece- « voir, avec le repos, le prix de nos travaux et de nos afflic- « tions! »

Le général s'efforça de les consoler, leur offrant la liberté et la vie, en leur faisant sentir qu'il était loin de souhaiter leur perte, qu'il ne demandait, au contraire, qu'à traiter avec eux; mais ils répondirent tristement que la paix ne dépendait pas de leur volonté. Il leur promit alors de faire de nouvelles démarches auprès du roi. En effet, il envoya, le même jour, à Quauhtemotzin un prince de la famille royale, frère de Montézuma, fait prisonnier par Ixtlilxochitl quelques jours auparavant. Il le fit accompagner de plusieurs Espagnols et Tlaxcaltèques de distinction, en le chargeant de prier, de sa part, le roi d'avoir pitié des siens, et de considérer où il en était réduit, ainsi que sa capitale. « Revenez, « ajoutait-il, à la foi que vous avez jurée au roi de Castille, et

« tout le passé sera oublié. Vos personnes, vos propriétés, vos « droits seront respectés; vous serez confirmés dans votre auto« rité, et l'Espagne vous prendra de nouveau sous sa protec« tion. » Mais le monarque n'avait rien perdu de son orgueil. Aux premières paroles de paix qui sortirent de la bouche du prince, il l'envoya sacrifier dans le temple voisin et fit chasser avec mépris les autres envoyés de Cortès. En même temps, les Mexicains tombèrent de toutes parts sur les assiégeants, en les attaquant avec le courage du désespoir; mais les forces leur faillirent au milieu du combat, et ils se retirèrent du champ de bataille avec de nouvelles pertes.

Le lendemain, Cortès retourna à Tlatilolco, dans l'espoir que les Mexicains cesseraient de persister dans leur résistance; il défendit encore une fois de les attaquer dans leur quartier. S'étant approché d'une tranchée, occupée par quelques personnages de distinction qu'il avait connus durant la prison de Montézuma, il leur reprocha vivement une obstination qui ne pouvait plus les mener à rien de bon, leur condition étant si misérable, qu'il suffisait désormais d'un seul assaut pour les anéantir tous ensemble. Ils répondirent, en pleurant, qu'ils reconnaissaient la vérité de ses raisons, que leur ruine était certaine, mais que leur devoir était d'obéir au roi et aux dieux. Sur ses instances, ils consentirent néanmoins à aller trouver Quauhtemotzin et à lui répéter les propositions qu'il lui avait fait faire la veille. A leur retour, ils annoncèrent qu'ils avaient transmis son message au roi, que Son Altesse avait promis de s'aboucher avec le général, mais que, comme il se faisait tard, il le priait de remettre la chose au lendemain et qu'il irait le trouver sur la place du tianquiz.

Satisfait de cette promesse, Cortès donna des ordres pour qu'on se préparât à recevoir le jeune et courageux monarque avec toute la distinction et l'honneur qui lui étaient dus. Le grand théâtre qui s'élevait dans l'enceinte du tianquiz, où il servait aux repré-

sentations scéniques, fut disposé avec un grand apparat; on l'orna de tentures et de tapis suivant les usages du pays, et on y apprêta une collation somptueuse qui devait venir fort à propos dans la détresse où se trouvaient réduits les princes mexicains. Le général s'y rendit de bonne heure avec Alvarado et plusieurs de ses officiers, toute l'armée étant sous les armes. A l'heure annoncée, cinq des principaux seigneurs de la cour arrivèrent au rendez-vous; mais Quauhtemotzin ne parut point. Ils supplièrent, avec un certain embarras, Cortès d'excuser leur maître, donnant en son nom une foule de prétextes aussi peu acceptables les uns que les autres. Cortès, quoique piqué de ce manque de parole, n'en traita pas avec moins d'urbanité les envoyés du roi. Il leur fit servir sur le théâtre le repas préparé pour Quauhtemotzin, et, après s'être entretenu longuement avec eux, il les engagea à retourner auprès de lui, pour le supplier de venir, en les faisant accompagner de plusieurs corbeilles de vivres frais pour le monarque; mais, après une absence de deux heures, ils retournèrent, en disant qu'il se refusait à toutes leurs supplications : comme un témoignage de sa gratitude pour les vivres que lui avait envoyés le général, ils apportaient un présent consistant en robes et en étoffes d'une grande finesse, qu'ils le prièrent d'accepter de sa part.

Trois jours s'écoulèrent en négociations tout aussi infructueuses. Durant cet intervalle, Cortès avait, sur la demande des Mexicains, défendu aux alliés de pénétrer dans Tlatilolco, espérant toujours que Quauhtemotzin finirait par se rendre à l'entrevue qu'il lui demandait. Mais les officiers espagnols et les chefs des troupes confédérées, également impatients de ces lenteurs qui n'aboutissaient jamais, le pressaient de donner un nouvel assaut à l'ennemi. En conséquence, il leur commanda de se tenir prêts. Le 12 août, comme ils se mettaient en marche sur Tlatilolco, les mêmes seigneurs se présentèrent derechef au nom du roi, en priant Cortès de vouloir bien l'attendre au théâtre; qu'il avait

pris la détermination de s'y rendre. Dans cette condition désespérée, Quauhtemotzin, ne découvrant plus aucune apparence de salut, sentait chanceler sa résolution ; mais il cherchait encore à gagner du temps, afin de trouver les moyens de sortir de Mexico et de rallier en lieu sûr le reste de ses vassaux fidèles. Ses nobles, empressés de conserver la vie d'un prince qu'ils respectaient comme le dernier boulevard de leur indépendance, avaient obtenu de lui qu'il renonçât à une défense désormais inutile, et qu'il se retirât dans quelque province éloignée où il pourrait encore exciter les peuples à la défense commune et soutenir la lutte avec moins de désavantage.

Pour faciliter l'exécution de ce dessein, ils s'efforçaient d'amuser Cortès, dans l'espoir de donner à Quauhtemotzin l'opportunité de s'échapper durant le cours des négociations. Mais le général avait trop de discernement et de sagacité pour se laisser tromper par leurs artifices ; il soupçonnait depuis longtemps leur projet, et, persuadé de l'importance qu'il y avait à en empêcher l'exécution, il confia à Sandoval, sur la vigilance duquel il pouvait le plus compter, le commandement des brigantins, avec ordre d'avoir l'œil sur les moindres mouvements de l'ennemi. Cependant il consentit encore à donner aux Mexicains la satisfaction qu'ils demandaient ; il sortit de son quartier à la tête de toutes ses forces, tout prêt, néanmoins, à recommencer le combat, s'il était trompé de nouveau dans son espoir. En effet, durant quatre heures, il attendit vainement le monarque. Résolu d'en finir alors et fatigué lui-même de tant de délais, il s'écria avec impatience que, puisque ces chiens refusaient la paix qu'on leur offrait, il allait les rassasier de la guerre. Ce fut le signal de l'assaut. Pendant que Sandoval attaquait Coyonacazco, du côté du nord, avec les brigantins, Cortès et Alvarado se portaient avec toutes leurs forces sur les divers flancs de l'ennemi, investissant à la fois le peu de fortifications demeurées debout autour des Mexicains. Ce fut, pour cette nation courageuse, l'action la plus funeste et celle

où l'on moissonna d'un coup le plus grand nombre de ses enfants. C'est à peine si ces misérables avaient encore la force de tenir leurs armes pour recevoir cette multitude d'ennemis et quelques pouces de terrain où ils pussent combattre. On ne marchait que sur des cadavres; les maisons, les rues, les canaux étaient remplis de sang et de débris putrides exhalant une infection insupportable. On ne voyait que ruine et désolation; on n'entendait plus que les pleurs et les lamentations des femmes et des enfants, que les gémissements des mourants et des blessés, et les cris de désespoir de ceux qui luttaient à côté d'eux. Dans cette épouvantable boucherie, les Espagnols, pénétrés d'horreur, s'occupaient davantage à arrêter les bras de leurs alliés qu'à combattre cette foule sans défense. Dans cette journée terrible, si l'on en croit la relation même de Cortès, le nombre des morts et des prisonniers dépassa quarante mille.

Le même soir, le général, craignant d'exposer inutilement ses soldats à l'infection, commanda la retraite sur leurs quartiers respectifs. Sandoval resta seul, avec les brigantins, pour surveiller le port intérieur de Tlatilolco, où se trouvaient rassemblées en ce moment toutes les embarcations de la flottille royale. C'était un vaste bassin, d'une étendue considérable, environné tout autour de grands édifices, servant d'entrepôt et d'arsenal maritimes : on n'y pénétrait que par une seule ouverture, communiquant avec le lac extérieur, et par où Sandoval entra avec les brigantins, afin que nul ne pût s'enfuir par eau.

On ne doutait plus que la cité ne tombât, le lendemain, entièrement au pouvoir des assiégeants. En conséquence, le mardi 13 août, jour à jamais néfaste pour la nation mexicaine, toutes les dispositions furent prises, au matin de bonne heure, pour lui donner un dernier assaut. Cortès marcha en avant avec toutes ses troupes et trois pièces d'artillerie. Il signala à chacun de ses officiers le poste où il devait combattre, avec ordre d'employer tous leurs efforts pour acculer les assiégés sur les bords de l'eau

du côté où Sandoval était embossé avec ses brigantins; il les chargea, en particulier, de veiller sur tous les mouvements de Quauhtemotzin, afin de s'emparer de sa personne et de mettre ainsi d'un seul coup un terme à la guerre. Cependant, avant de recommencer la lutte, il tenta une dernière fois les voies d'un accommodement. Ce n'était pas seulement la compassion qu'il éprouvait pour cette population infortunée qui le déterminait à ce plan pacifique; ses vues étaient plus intéressées. Il craignait que, en s'emparant de vive force du reste de la ville, les Mexicains, perdant tout espoir de salut, n'exécutassent leur menace de jeter au fond du lac les trésors de Montézuma, afin de se venger ainsi de la rapacité de leurs vainqueurs, ou bien que les alliés, dont le nombre surpassait tellement celui des Espagnols, plus habitués, d'ailleurs, aux manéges de ceux de leur race et plus au courant de la distribution de leurs maisons, ne vinssent à mettre les premiers la main sur ces dépouilles précieuses, au milieu de l'ardeur de l'attaque. Dans cette pensée, étant monté sur une terrasse élevée du quartier d'Amaxac, il s'adressa, par ses interprètes, à quelques seigneurs de haut rang qu'il connaissait, en les engageant à renouveler leurs instances auprès du roi, leur promettant d'avoir toute sorte de considération pour sa personne, et les menaçant, au cas d'un refus, d'exterminer jusqu'au dernier des Mexicains.

Deux d'entre eux se détachèrent alors et retournèrent, quelque temps après, accompagnés du Cihuacohuatl. Cortès lui témoigna toute la joie qu'il avait de le voir. Le prince répondit avec gravité à ses compliments, puis il ajouta, en poussant de profonds soupirs : « Cessez de vous fatiguer, général, à demander « une entrevue au roi, mon seigneur. Il est résolu à mourir plutôt « que de se rendre auprès de vous. Je ne saurais vous exprimer « combien cette détermination m'est pénible; mais il n'y a pas « de remède. Usez de tous les moyens qui sont en votre pouvoir « et achevez de mettre vos desseins à exécution. » Cortès, exas-

péré de leur résistance, n'entendit qu'impatiemment cette réponse. Il répliqua avec colère que, puisqu'ils n'étaient que des brutes et des barbares, ils n'avaient qu'à se préparer à la mort, et qu'il retournât l'annoncer à son maître.

Pendant l'espace de cinq heures que dura cette négociation, une multitude de femmes et d'enfants, profitant du répit qui leur était accordé, s'étaient efforcés d'échapper, par la fuite, à la dernière calamité de leur cité. On les voyait sortir par troupes de tous les côtés, cherchant à gagner les rues extérieures ou les abords du lac; mais, dans leur faiblesse ou dans leur empressement, il y en avait beaucoup qui se noyaient au passage ou qui tombaient défaillants parmi les cadavres dont les maisons étaient remplies. Le général, non content de favoriser leur départ, plaça, en plusieurs endroits, des pelotons d'Espagnols, pour empêcher que les alliés ne continuassent à assouvir sur ces infortunés leur fureur inhumaine; mais, en dépit de ses précautions, il en mourut encore un fort grand nombre de la main de ces guerriers, altérés de haine et de vengeance. Voyant, cependant, que les Mexicains ne parlaient pas encore de se rendre et que le soleil était sur son déclin, il donna le signal de l'attaque au bruit d'un coup d'arquebuse. Un grand nombre de guerriers de haut rang continuaient à occuper le sommet des terrasses et des teocallis, ainsi que l'entrée de la chaussée de Tepeyacac. On leur tira quelques coups de canon, et de toute parts les assiégeants s'élancèrent à l'assaut du quartier où s'était concentrée la défense. On en fit un grand carnage, sans égard pour le sexe ni pour l'âge; mais telle était leur lassitude que, n'ayant plus la force de se défendre, les uns se jetaient à l'eau pour s'échapper, et les autres se rendaient prisonniers sans résistance; d'autres, au contraire, adossés contre les murailles, attendaient, dans une attitude de morne indifférence, que la mort vînt les frapper.

En même temps, les brigantins, rompant avec impétuosité entre les acallis de la flotte mexicaine rassemblés dans le port intérieur,

renversèrent les uns, mirent les autres en pièces, sans qu'aucun s'efforçât de combattre ou seulement de leur résister. Telle était, néanmoins, l'étendue de ce dépôt maritime, qu'un certain nombre d'embarcations, remplies de gens de la première noblesse, trouvèrent le moyen d'en sortir et de prendre le chemin du-lac, malgré les précautions de Sandoval. Quauhtemotzin avait fait préparer d'avance les acallis du palais. Voyant l'ennemi en possession de toute la ville, il s'y embarqua dans l'espoir de s'échapper au milieu de la confusion qui régnait dans le port. Avec lui se trouvaient la belle Tecuichpoch, son éppuse, la reine Papantzin Oxomoc, veuve de Cuitlahuatl, ainsi que leurs dames, le roi Tetlepan-Quetzal, le prince Tlacahuepan, fils de Montézuma, et un grand nombre d'autres seigneurs. Ils étaient prêts à passer inaperçus l'entrée du bassin, lorsque Cortès, informé de sa fuite par un prisonnier, envoya l'ordre immédiatement à Garcia de Holguin, qui commandait le brigantin le plus rapide, de lui donner la chasse. L'embarcation royale, conduite par un seul rameur qui faisait les fonctions de pilote, courait à la voile, aidée d'un si bon vent qu'elle semblait mettre au défi le navire espagnol. Elle allait lui échapper, et Holguin se disposait à faire feu, lorsque le pilote, craignant pour les jours du roi, leva la rame et arrêta ainsi sa course. Les seigneurs embarqués avec lui jetèrent leurs armes à l'eau. Quauhtemotzin, au contraire, saisissant son bouclier et son maquahuitl, fit mine de vouloir se défendre ; mais, reconnaissant le nombre et la force des ennemis qui le menaçaient du feu de l'artillerie, il les baissa tristement.

Dans le même instant le brigantin abordait. Le roi passa le premier sur le navire et donna la main à la reine, qui l'y suivit aussitôt avec les autres princes et princesses. Holguin s'était avancé pour le recevoir avec toutes les marques d'un profond respect, et l'équipage, rempli d'admiration pour son courage, s'était rangé pour lui rendre les honneurs de la guerre. « Je suis votre prisonnier, dit Quauhtemotzin au capitaine ; je ne vous demande

« autre chose que de traiter la reine mon épouse et les princesses « avec la considération qui est due à leur sexe et à leur condi- « tion. » Remarquant ensuite que Holguin avait les yeux fixés avec inquiétude sur les autres embarcations qui avaient devancé la sienne, il l'engagea à se tranquilliser, en lui disant que les Mexicains, instruits de la captivité de leur roi, s'empresseraient de le rejoindre pour mourir à ses côtés.

Cortès avait fait dresser sa tente sur une haute terrasse, faisant partie d'un palais du quartier d'Amaxac, d'où il pouvait diriger facilement les divers mouvements de son armée : c'était celui du Tlacochcalcatl Coyohuehuetl, généralissime de Quauhtemotzin, saisi avec lui dans sa barque. C'est là qu'on lui amena ces illustres prisonniers. Il leur fit un accueil également digne de leur malheur et du rang dont ils tombaient. Le roi était vêtu d'un habit richement brodé, mais souillé de sang et de boue. « Vail- « lant général, dit-il avec dignité, je suis votre prisonnier; dis- « posez de ma personne comme vous l'entendez. » Et lui présentant le poignard qu'il avait à sa ceinture : « Otez-moi, ajouta-t-il « douloureusement, une vie désormais inutile, puisque je n'ai pu « défendre mon royaume; je serais heureux de mourir de la « main d'un guerrier tel que vous et d'aller jouir du repos avec « mes dieux! » Le général, rempli d'admiration pour sa grandeur d'âme, chercha, par ses discours, à adoucir l'amertume de sa situation. Il lui dit qu'il était prisonnier, non d'un simple général, mais d'un souverain également grand et généreux, qui lui rendrait certainement la couronne qu'il avait perdue si noblement. « Ne craignez rien, ajouta-t-il, vous serez, du reste, traité « avec les mêmes honneurs qu'auparavant. Vous avez défendu « votre capitale comme un brave guerrier, et un Espagnol sait « respecter la valeur même dans un ennemi vaincu. »

Quauhtemotzin devait savoir, toutefois, par expérience, ce que valaient les paroles de Cortès : le souvenir de Montézuma et de tant d'autres princes qui avaient été ses prisonniers n'était que

trop présent à sa pensée. Après qu'il eut pris sa part d'une collation que le général lui avait fait servir et dont il n'avait que trop besoin, ainsi que les princes de sa cour, il le pria de donner des ordres pour suspendre le combat et épargner les tristes restes de la population de Mexico. Cortès s'empressa d'obtempérer à une demande si juste. Mais déjà la nouvelle de la prise du roi s'était répandue dans toute la ville; la plus profonde affliction avait saisi les Mexicains, en voyant de loin le triste cortége de leur souverain s'avancer sur la terrasse du palais d'Amaxac vers la tente de son vainqueur. Un grand nombre de citoyens n'ayant plus rien à faire désormais pour sa défense s'empressèrent d'abandonner leurs demeures, soit par terre, soit par eau, et cherchèrent à gagner la campagne : déjà les alliés, ivres de sang et d'orgueil, s'étaient lancés comme des tigres affamés dans le quartier de Coyonacazco, où la lutte s'était si longtemps perpétuée, faisant main basse sur les riches dépouilles de l'ennemi et massacrant sans pitié les infortunés qui s'offraient à leur fureur. Malgré les ordres et les menaces des Espagnols, la nuit entière se passa dans une boucherie et un pillage effrénés : ce ne fut que le lendemain que la guerre cessa totalement; il fallut les mesures les plus rigoureuses pour arrêter l'effusion du sang, et ce ne fut qu'en tuant quelques-uns de ces tigres qu'on parvint à mettre un terme à toutes ces horreurs.

Ainsi fut terminé le siége de Mexico, le plus mémorable événement de la conquête de l'Amérique; il avait duré soixante-quinze jours, dont presque aucun ne s'était passé sans quelque effort extraordinaire de la part des assaillants ou des assiégés pour l'attaque ou la défense de cette ville, du destin de laquelle les uns et les autres savaient que celui de l'empire entier dépendait. La défense avait été plus vigoureuse qu'en aucune autre action entre les habitants de l'ancien et du nouveau monde. Le talent et l'énergie de Quauhtemotzin, le nombre de ses troupes, la situation avantageuse de sa capitale, avaient balancé la grande supé-

riorité de la discipline et des armes des Espagnols, ainsi que la multitude de leurs alliés; mais Mexico fut perdu par la jalousie des villes voisines qui redoutaient sa puissance et par la révolte des sujets de l'empire las du joug qu'ils portaient. Le prestige du nom de Quetzalcohuatl, en les attirant à Cortès, le mit à même d'exécuter un projet qu'il n'eût jamais osé tenter, s'il eût été réduit à ses propres forces. Si le compte que nous avons rendu de la réduction de la monarchie culhua fait disparaître le merveilleux dont les historiens espagnols ont embelli le récit de cet événement, en montrant des causes simples et naturelles là où ils ne voient que des faits et des prouesses romanesques de leurs compatriotes, on y trouve, d'un autre côté, des motifs d'admirer encore plus les grands talents de Cortès, qui, avec toutes sortes de désavantages, sut profiter si habilement des dissensions politiques et religieuses des Mexicains, et eut l'art d'acquérir, sur des nations qui n'entendaient pas sa langue, un ascendant assez puissant pour les faire servir d'instruments à l'exécution de ses desseins.

On ignore le nombre des Mexicains, des Tépanèques, Acolhuas et autres amis de l'empire qui succombèrent durant ce long siége. Au rapport même des conquérants et des historiens contemporains, il s'éleva au delà de cent mille, sans compter plus de cinquante mille personnes de tout âge et de tout sexe, qui périrent de la faim ou des maladies, occasionnées par l'infection de l'air, la mauvaise qualité des aliments et de l'eau. La perte des Espagnols fut de plus de cent cinquante et celle des alliés de plusieurs milliers (1).

Avec la prise de Mexico s'achevaient la monarchie culhua et la

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. XII, cap. 38-40, et Relacion de la conquista, etc., cap. 37-40. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 96-102. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 2, cap. 6-8. — Cartas de Hern. Cortes, ap. Lorenz., pag. 266-300.— Gomara, Cronica, etc., cap. 141-143. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 151-156. — Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, etc., pag. 43-50, etc.

dynastie royale, qui remontait, de mâle en mâle, aux premiers chefs de l'empire toltèque. Cent quatre-vingt-seize ans s'étaient passés depuis la fondation de cette ville, et il y en avait cent soixante et onze que la royauté y avait été inaugurée par Ilancueitl et Acamapichtli, dont le trône avait été successivement occupé par onze souverains. Le signe du jour de sa chute était celui appélé Ce-Cohuatl ou I Serpent, favorable et prospère d'après les calculs astrologiques des prêtres, et qui se trouva n'être qu'un pronostic funeste. L'Église catholique, qui allait s'asseoir sur les débris du culte antique, célébrait la fête de saint Hippolyte, martyr, qui, depuis, fut considéré comme le patron principal de la cité moderne de Mexico. (An III Calli, 13 août 1521.)

CHAPITRE CINQUIÈME.

Premier jour de la domination espagnole dans l'Anahuac. Assemblée des princes captifs au palais d'Amaxac. Recherche inutile des trésors de Montézuma. Ahuelitoc fait prince de Tlatilolco par Cortès et Quauhtemotzin roi de Tenochtitlan. Les alliés sont congédiés par Cortès. Petite quantité du butin de Mexico. Plaintes des soldats et charges du trésorier Alderete contre Cortès. Quauhtemotzin est mis à la torture. Sa patience héroïque. Abaissement de l'influence d'Ixtlilxochitl. Il rachète au poids de l'or son frère Cohuanacoch. Son retour à Tetzcuco. Effet de la prise de Mexico sur les nations voisines ou lointaines. Elles se soumettent de toutes parts aux Espagnols. Cour du Michoacan. Commencement du règne de Tangaxoan II. Arrivée d'un Espagnol à Tangimaroa. Mission de Montaño à Tzintzontzan. Accueil sévère du Cazonzi. Il pense à faire immoler les envoyés de Cortès. Il change de résolution et leur fait des présents. Il les renvoie avec une ambassade. Sacrifice singulier du lévrier des Espagnols. Retour de Montaño. Accueil que fait Cortès aux ambassadeurs tarasques et leur départ. Perplexités de la cour de Tzintzontzan. Expédition de Cristoval de Olid au Michoacan. Effroi de la cour. Elle envoie contre lui une armée qui est défaite. Le prince Aquija, fait prisonnier, est renvoyé au roi. Conseil orageux. Tangaxoan prend la fuite et abandonne sa capitale. Arrivée d'Olid à Tzintzontzan. Incendie et pillage des temples. Conduite pacifique des habitants. Sac des palais et violation des sépultures royales. Trésors envoyés à Cortès et conduits par Aquija. Celui-ci visite les ruines de Mexico. Il retourne au Michoacan et persuade au Cazonzi de visiter Cortès. Réception de ce prince à Coyohuacan. Son entrevue avec le fils de Montézuma. Son retour à Tzintzontzan. Ambassade du roi des Cakchiquels. Cocyopy, roi de Tehuantepec, consulte ses dieux sur l'avenir de son royaume. Ambassade de ce prince et de Cocyoëza, roi des Zapotèques. Ils se reconnaissent vassaux de l'Espagne. Soulèvement des provinces contre les Espagnols. Expédition du Coatzacoalco. Hostilité des princes mixtèques contre les rois zapotèques. Insurrection du prince de Xalapa. Cocyoëza et Cocyopy invoquent le secours des Espagnols. Expédition d'Alvarado. Soumission d'Itzcuintepec et de Tututepec. Sac et incendie de Xalapa. Colonie espagnole de Tututepec transportée dans la vallée zapotèque. Fondation de la ville d'Oaxaca. Expéditions diverses et colonies de Zacatollan et de Coliman.

Aussitôt que la nouvelle de la prise de Quauhtemotzin eut été proclamée, l'armée reçut l'ordre de rentrer dans ses anciens quar-

tiers, Cortès ne voulant pas exposer plus longtemps ses soldats aux effluves pestilentiels qui s'exhalaient des cadavres, amoncelés dans les rues de Tlatilolcò. Quelques détachements seuls campèrent à peu de distance, afin de veiller à la sécurité de la place. Sandoval fut chargé de conduire, avec ses brigantins, les princes prisonniers à Acachinanco; mais les deux reines et les autres princesses furent emmenées, sous une escorte acolhua, à Tetzcuco, où, quoique prisonnières d'Ixtlilxochitl, elles pouvaient être traitées d'une manière plus conforme à leurs habitudes (1). On n'avait pas encore achevé de rentrer, que la pluie commença à tomber. Dans la nuit, une tempête éclata sur la vallée avec une violence extraordinaire. Le tonnerre gronda durant plusieurs heures, renvoyé par l'écho d'une montagne à une autre, et la foudre, sillonnant les airs, illumina de ses lueurs funèbres les débris ensanglantés et noircis de la cité où les Tlaxcaltèques et leurs confédérés continuaient à fouiller comme un troupeau de chacals affamés. Malgré la vigilance des Espagnols, ils en enlevèrent de grandes quantités d'or, sans être épouvantés de la fureur des éléments, qui paraissaient déchaînés par l'enfer au-dessus des ruines de Mexico : en entendant leurs rugissements, en voyant leurs formes cuivrées courir mystérieusement d'une maison à une autre, tantôt dans l'obscurité de la nuit, tantôt dans l'embrasement d'un éclair subit, les chrétiens eussent pu s'imaginer que les dieux de l'Anahuac, chassés à jamais de leurs autels sanguinaires, tentaient d'épouvanter la nature, avant de rentrer dans les régions maudites d'où ils étaient sortis (2).

Le lendemain, 14 août 1521, le soleil, en se levant au-dessus de la cime des volcans voisins, éclaira le second jour de la domination espagnole sur la métropole du Mexique. De grand matin

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tertia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 50. — Ixtlilxochitl épousa vers ce temps-là la veuve de Cuitlahuatl.

(2) Sahagun, Relacion de la conquista, etc., cap. 40. — Bernal Diaz, Historia de la conquista, etc., cap. 156.

l'armée, ayant pris les armes, se remit en marche vers Tlatilolco, où Cortès voulait inaugurer l'autorité de l'empereur Charles V, représenté dans sa personne, en présence des chefs de l'empire, actuellement déchus, et procéder à la recherche des trésors qui lui avaient été donnés par Montézuma. Les soldats s'avançaient en deux files, et à leur suite cheminaient tristement les princes vaincus. Quauhtemotzin venait le premier, ayant à sa droite Cohuanacoch, à sa gauche Tetlepan-Quetzal, puis Tlacahuepan, fils de Montézuma, le Cihuacohuatl Tlacotzin et un grand nombre d'autres personnages, parmi lesquels on distinguait Motelchiuh, Tlatzoliatitl, le Tlacochcalcatl, grand-prêtre de Huitzilopochtli, ainsi que plusieurs autres dignitaires civils et ecclésiastiques, faisant partie naguère du grand conseil.

La terrasse du palais d'Amaxac avait été décorée avec une grande magnificence; mais, longtemps avant qu'on y fût arrivé, on commença à sentir l'infection qui s'exhalait des cadavres amoncelés partout. Les Espagnols, qui n'étaient plus dans l'ivresse de la victoire, s'étaient munis, par précaution, de mouchoirs avec lesquels ils se bouchaient le nez en passant au milieu de ces scènes d'horreur. Cortès, ayant pris place sur une sorte de trône, fit asseoir à sa droite Quauhtemotzin et à sa gauche Cohuanacoch, puis Tetlepan-Quetzal et tous les autres seigneurs, suivant l'ordre de leur dignité; derrière eux se rangèrent Ixtlilxochitl, avec les principaux chefs des alliés et les officiers espagnols. Le général ouvrit la séance, en réclamant au nom de la couronne, par la bouche de Marina, les valeurs en or et en argent que les Espagnols avaient amassées durant leur premier séjour à Mexico, et qu'ils avaient abandonnées de force au moment de leur retraite.

La nuit que venait de passer Quauhtemotzin était la nuit d'un captif; elle avait déjà cruellement abattu ce cœur altier, et, quoiqu'il conservât un maintien rempli de dignité, il n'avait plus cette fierté énergique dont ses yeux brillaient encore la veille. Aussi parut-il disposé à obtempérer avec patience aux désirs de son

vainqueur. Il donna des ordres pour faire apporter tout l'or qui se trouvait en sa possession. Mais il en manquait considérablement : en voyant ce qui restait, Cortès trouva que la quantité était loin d'équivaloir à celle qui avait été perdue, et, d'un ton sec et dur, il dit à Marina qu'il s'en fallait de beaucoup que ce fût là tout le trésor qu'il avait reçu de Montézuma et des provinces. Le Cihuacohuatl, prenant la parole, représenta que les Tlatilolcas étant les seuls qui fussent accoutumés à combattre sur l'eau, c'étaient eux certainement qui devaient se l'être approprié au passage du canal de Tolteca-Acalolco. « Que dis-tu? interrompit Quauh-« temotzin avec un mouvement de colère, en prenant le parti de « ceux de la portion de la ville où il était né. On sait bien que « les choses se sont passées ainsi ; mais tu devais ajouter que les « Tlatilolcas rendirent ce qu'ils avaient pris, et qu'on réunit le « tout à Texopan. C'est ce qu'il y a ici, et il n'y en a pas davan-« tage. » Sur cette réponse, il s'éleva une querelle entre quelques seigneurs de Tlatilolco et ceux de Tenochtitlan, et il fallut que Cortès intervînt, en renvoyant à un autre jour l'examen de cette affaire.

Voulant s'instruire des modes différents du gouvernement de la monarchie, il les questionna ensuite sur la distribution des provinces, leurs rapports avec les chefs de l'état, la qualité et le prélèvement des impôts. Celui qui se chargea d'y répondre fut un seigneur nommé Ahuelitoc. Pour l'en récompenser, Cortès voulut lui donner l'investiture de la principauté de Tlatilolco ; mais il s'y refusa constamment, ne croyant pas pouvoir accepter une dignité qu'il regardait comme une usurpation des droits de son souverain : il fallut que Quauhtemotzin lui intimât lui-même l'ordre d'obéir au général. Désirant, en même temps, se concilier l'esprit des Mexicains, il confirma ce prince dans son titre royal et lui octroya la souveraineté sur Tenochtitlan, en réservant pour l'empereur, son maître, la suzeraineté sur les divers états de l'empire. L'histoire ne dit pas comment les sujets du roi captif consi-

dérèrent alors ces dispositions; mais, au milieu de son abaissement, Quauhtemotzin regarda comme un outrage personnel que le vainqueur eût disposé de la moitié de sa capitale en faveur d'un de ses vassaux (1).

Avant de se séparer, l'assemblée prit des mesures pour achever de faire évacuer cette grande ville par le reste de ses habitants. Malgré la quantité de ceux qui avaient péri ou qui s'étaient efforcés déjà de prendre le chemin des localités voisines, les quartiers d'Amaxac et de Coyonacazco renfermaient encore plus de quarante mille âmes, sans compter les femmes ni les enfants (2). Durant trois jours on les vit défiler péniblement le long des chaussées de Tlacopan et de Tepeyacac pour gagner la campagne. C'était un spectacle douloureux que celui de ces infortunés, nus pour la plupart ou couverts de vêtements en lambeaux, aux traits hâves et réduits par la faim, affaiblis par les maladies, au point qu'on s'étonnait qu'ils respirassent encore, après les souffrances qu'ils avaient endurées avec une constance si héroïque. Malgré les ordres rigoureux de Cortès, il se trouva cependant des misérables, Tlaxcaltèques et Espagnols, excités par une cupidité inhumaine, qui s'acharnèrent après eux pour les fouiller et leur arracher le peu qu'ils emportaient, leur faisant même des prisonniers auxquels ils infligeaient le titre proscrit de tlamacazque ou de prêtre, afin de pouvoir les marquer d'un fer chaud et en disposer comme des esclaves. On vit, parmi ces fugitifs, des femmes jeunes et belles qui, craignant d'être enlevées à leurs époux ou à leurs pères, dérobaient leur rang sous les haillons les plus vils et dissimulaient leur beauté sous un masque de boue, pour échapper au libertinage brutal de leurs vainqueurs (3).

(1) Sahagun, ibid., et Hist. de N.-España, etc., lib. XII, cap. 40, 41. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 101 et 102.

(2) L'évaluation du nombre des habitants restés dans Mexico jusqu'au dernier moment varie, dans les auteurs, de 30 à 70,000 hommes, sans compter ni les femmes ni les enfants. Nous avons pris un terme moyen.

(3) Sahagun, ibid.

Lorsqu'ils furent partis, on alluma de grands feux dans toutes les rues et sur les places, afin de purifier l'atmosphère, empestée par la présence de tant de cadavres restés sans sépulture. On s'occupait, en même temps, d'enterrer les morts et de nettoyer la ville de ses souillures. Suivant la coutume barbare pratiquée à Tepeyacac, on marqua du signe de l'esclavage un grand nombre de captifs des deux sexes, et les Tlaxcaltèques, pour leur seule part, en emmenèrent plus de vingt mille. Le reste de la population fut laissé en liberté. Ces premiers soins accomplis, les vainqueurs se livrèrent sans contrainte aux transports de leur allégresse. Ils célébrèrent, par des danses et des jeux de toute espèce, la victoire signalée qu'ils venaient d'obtenir, composant des chants de triomphe destinés à en perpétuer le souvenir. Les Tlaxcaltèques surtout étaient dans l'ivresse, en voyant abattue la puissance culhua, qui, si peu d'années auparavant, menaçait encore leur existence. Les Espagnols, de leur côté, ne se possédaient pas de joie, et leurs transports immodérés attirèrent même la censure du père Olmedo. Il leur rappela que c'était à Dieu qu'ils devaient leurs triomphes, et qu'avant tout il était juste de le remercier pour un bienfait si signalé. Cortès convint de la justesse de son observation; il ordonna un jour de repos pour sanctifier sa victoire et demander au ciel de verser plus abondamment ses bénédictions sur leur entreprise. A la suite de la messe d'actions de grâces, une procession solennelle eut lieu parmi les débris de Mexico, sur lesquels on planta la croix, destinée à briller bientôt sur ses nouveaux édifices. En montrant aux soldats espagnols le signe auguste de la rédemption, le religieux leur rappela en termes pathétiques que le principal objet de la conquête étant de gagner des âmes à Jésus-Christ, leur premier devoir était de traiter avec douceur les peuples que Dieu soumettait à leur domination, et de se garder jamais d'abuser des droits que leur donnait la victoire.

Cortès ramena ensuite son armée à Coyohuacan, où il fixa son

séjour jusqu'après la réédification de Mexico. Le capitaine Juan Rodriguez de Villafuerte fut laissé, avec quatre-vingts hommes, à la garde de cette ville, ainsi que des brigantins que l'on tira à sec. Il procéda alors au partage des dépouilles : il laissa aux Tlaxcaltèques et aux autres confédérés la plus grande partie des armures, des étoffes, des plumes et des marchandises, et garda pour lui l'or, l'argent et les pierres fines. Ils commencèrent alors à prendre congé de lui, parfaitement satisfaits de sa libéralité et pleins d'orgueil de la chute de leurs ennemis. Il les remercia gracieusement des services qu'ils lui avaient rendus, et, en termes flatteurs, assura leurs chefs que l'empereur, son maître, ne tarderait pas à leur faire connaître les preuves de sa bienveillance. De leur côté, ils s'engagèrent à retourner sous ses drapeaux s'il avait, une autre fois, besoin de leurs services. Non contents de leur part des dépouilles et des esclaves qu'ils traînaient à leur suite, ceux de Tlaxcallan, de Cholullan et de Huexotzinco pillèrent, en passant, la ville de Tetzcuco, ainsi qu'un grand nombre de villages acolhuas, sans épargner même le palais de Nezahualcoyotl, qui avait hébergé Cortès. Après leur départ, le général, n'étant plus gêné par leur présence, rendit la liberté à la plupart des nobles mexicains qu'il tenait en son pouvoir et leur permit de retourner dans leurs domaines ; il autorisa également les habitants de Mexico qui avaient survécu à sa ruine à rentrer dans la ville et à l'habiter comme auparavant, ce qui causa une satisfaction générale.

La joie que les Espagnols ressentirent du succès qui venait de couronner leurs travaux fut d'abord excessive ; mais elle se calma bientôt lorsqu'ils se virent frustrés des espérances chimériques qui les avaient animés à braver tant de difficultés et de périls. Au lieu de ces richesses immenses et inépuisables sur lesquelles ils comptaient, en devenant les maîtres des trésors de Montézuma et de l'or de tant de temples, toute leur avidité n'avait pu rassembler, du milieu des ruines et de la désolation d'une ville immense,

qu'un butin fort peu considérable. Quauhtemotzin, prévoyant sa destinée, avait fait jeter dans le lac la plus grande partie de ses richesses et de celles de ses ancêtres, et les alliés de Cortès s'étaient emparés de ce qu'ils avaient pu, pour se dédommager de la parcimonie avec laquelle les Espagnols en usaient à leur égard. Cortès ne négligea rien pour retrouver les trésors des vaincus; mais les Mexicains, trompant son avarice, en gardèrent le secret avec une constance parfaite. Ce qu'on en ramassa était si peu de chose en vue des espérances qu'on avait conçues, qu'un grand nombre de soldats dédaignèrent d'accepter la part qui leur en revenait dans la distribution. Des plaintes et des murmures s'élevèrent de toutes parts contre le général et ses favoris, qu'on soupçonnait de s'être approprié une plus grande part que celle qui devait leur échoir, et on l'accusa publiquement, par des libelles, affichés contre les murs de sa demeure, d'en avoir caché une partie d'intelligence avec le trésorier Alderete. Celui-ci, de son côté, qui était une créature de l'évêque de Burgos, ami de Vélasquez, menaçait Cortès de l'indignation de l'empereur, pour avoir dérobé ces mêmes richesses dont l'armée lui imputait un partage déloyal, et excitait ses compagnons contre Quauhtemotzin, qu'il disait être d'accord lui-même avec le général, en refusant de découvrir le lieu où il les avait cachées.

Le général protesta vainement contre ces allégations : les raisons, les prières, les promesses furent inutiles pour calmer les mécontents. Dans un moment d'impatience, craignant de voir le mécontentement augmenter dans son armée, il céda aux inspirations cruelles du trésorier. Sans égard pour le rang qu'avait occupé Quauhtemotzin, sans respect pour la grandeur d'âme qu'avait déployée ce malheureux prince et la parole qu'il lui avait donnée, il le fit mettre à la torture, ainsi qu'un de ses officiers, afin de les obliger à découvrir l'endroit où l'on supposait qu'il avait caché les trésors de l'empire. C'était un feu lent appliqué à la plante des pieds, après qu'on les avait graissés, supplice en usage

alors en Europe. Le monarque le supporta avec un courage héroïque, sans pousser un soupir, sans prononcer un seul mot; mais le compagnon de ses souffrances, cédant à la violence de la douleur, parut demander à son maître, par un regard suppliant, la permission de révéler ce qu'il savait. « Et moi, homme sans « cœur, lui dit froidement Quauhtemotzin, crois-tu que je sois « au bain ou dans quelque plaisir? » Terrassé par ce reproche, l'infortuné persévéra dans le silence et mourut bientôt après. Les soldats, dont les murmures avaient été la première cause de ce supplice, furent les premiers à réclamer contre ce qu'il avait d'inhumain. Cortès, honteux lui-même de cette horrible scène, commanda avec colère qu'on tirât la victime des mains de ses bourreaux, malgré les emportements d'Alderete, sur qui il rejeta constamment, dans la suite, tout l'odieux de sa barbarie.

Ixtlilxochitl, présent à ce spectacle atroce, engagea lui-même Cortès à suspendre le supplice, dans la crainte des conséquences qu'il pourrait avoir pour la sécurité de sa conquête. On sut cependant, de Quauhtemotzin, que les trésors de Mexico avaient été jetés dans le lac, en même temps que la pièce de canon qui avait été prise le jour de l'attaque du grand temple. Mais on eut beau faire sonder la lagune par les meilleurs plongeurs, rien ne se trouva : sur l'indication des seigneurs qui avaient assisté à la torture de leur maître, on découvrit une certaine quantité d'or et d'objets précieux dans les sépultures royales, ainsi que dans un des étangs des jardins du roi. Ce prince resta estropié le reste de ses jours. Cortès travailla, toutefois, à réparer la souillure faite à son honneur, en redoublant d'attentions envers son captif : c'était, d'ailleurs, le seul moyen de se concilier peu à peu les Mexicains, qui continuaient à rendre à leur souverain les témoignages les plus tendres de leur dévouement et de leur respect. Le général ne sortait jamais sans l'avoir à côté de lui, soit à pied, soit à cheval, mais plus fréquemment à cheval, Quauhtemotzin s'étant accoutumé d'autant plus volontiers à l'exer-

cice de l'équitation qu'il ne marchait plus qu'avec difficulté. C'était un moyen pour Cortès d'habituer les Mexicains à lui rendre les mêmes hommages qu'à ce prince, et qui rejaillissaient plus ou moins sur sa personne, lorsqu'ils paraissaient dans les rues ou sur les places publiques.

Durant les premières semaines de leur séjour à Coyohuacan, Ixtlilxochitl continua à fournir aux troupes espagnoles les provisions qui leur étaient nécessaires. Sa haine pour les Mexicains, satisfaite maintenant, lui laissait le loisir de réfléchir tout à son aise sur la condition que les victoires de ses alliés ne devaient pas tarder à faire aux princes indigènes, et il commençait à entrevoir que leur ambition ne se bornerait pas à exercer une vaine suzerainoté, même sur le royaume d'Acolhuacan. Ainsi que les autres chefs confédérés, il avait eu sa part des dépouilles de Mexico ; mais, depuis que ses services n'étaient plus aussi nécessaires, son crédit tombait insensiblement ; il ne tarda pas à en avoir une preuve bien convaincante. Cohuanacoch, son frère, souffrant de ses blessures et des fers qu'on lui avait mis, avait fait demander à Ixtlilxochitl d'interposer son influence auprès du général, afin de le délivrer de cette situation douloureuse et de pouvoir retourner à Tetzcuco avec lui. Le jeune prince s'empressa d'obtempérer à sa demande ; mais Cortès répondit qu'il ne pouvait lui rendre la liberté, avant d'avoir obtenu à ce sujet la réponse de ce qu'il avait écrit à l'empereur ; que cependant il consentirait à le laisser allor, si, de son côté, Ixtlilxochitl offrait, pour sa rançon, une somme en or digne d'être offerte à Sa Majesté. Le prince sentit vivement ce que cette réponse avait d'injurieux pour lui, après les services signalés qu'il avait rendus aux Espagnols; mais il était trop tard pour s'en plaindre. Il envoya chercher tout l'or qui était resté dans les palais de Nezahualcoyotl et de Nezahualpilli. Cortès, toutefois, ne s'en contenta pas ; il répondit qu'il y en avait trop peu, pour racheter un si grand prince que Cohuanacoch, et, sur l'avis qui en fut donné à Tetzcuco, toute la noblesse

acolhua s'empressa de se dépouiller de ce qu'elle avait pour l'envoyer à Coyohuacan.

Ixtlilxochitl prit alors congé de Cortès et s'en retourna dans sa capitale avec Cohuanacoch, qui fut reçu de ses vassaux au milieu d'une allégresse universelle et un sentiment d'affection sympathique, à la vue des souffrances qu'il avait endurées. Il travailla, d'accord avec son frère, à réparer les maux dont cette ville avait souffert et, en particulier, des ravages que les Tlaxcaltèques y avaient exercés à leur passage. Ixtlilxochitl envoya des ambassadeurs à la seigneurie pour y porter ses plaintes; mais elles furent reçues avec indifférence. Les chefs s'excusèrent du mieux qu'ils purent et finirent par dire que les Espagnols euxmêmes les avaient engagés à piller Tetzcuco. Les Acolhuas durent se contenter de ces raisons. Pour s'en consoler, Ixtlilxochitl se fit bâtir un palais au lieu nommé Tecpilpac, employant à ces travaux les prisonniers mexicains qui lui étaient échus pour sa part ou qu'il avait captivés de sa main; mais, se souvenant qu'il avait contre lui, dans cette ville, un parti considérable qui le considérait comme l'ennemi de la patrie, il garda auprès de lui une armée de plusieurs mille hommes, avec ordre à ses vassaux des provinces du nord de se tenir constamment prêts à retourner sous ses drapeaux.

Cependant les nouvelles de la prise de Mexico et de la captivité de Quauhtemotzin s'étaient répandues avec rapidité dans tous les royaumes de l'Amérique; elles y avaient causé un étonnement d'autant plus profond, que l'on savait en bien des lieux le petit nombre des chrétiens, aussi bien que l'étendue de la puissance des rois culhuas et la forte situation de leur capitale. Un grand nombre de provinces résolurent aussitôt de faire leur soumission à Cortès, et celles dont les chefs ne vinrent pas en personne lui offrir l'hommage de leur couronne lui envoyèrent des ambassadeurs. Ailleurs il dépêcha lui-même des émissaires chargés de faire connaître les grands événements qui venaient de

s'accomplir et d'engager les princes, naguère feudataires ou alliés de Montézuma, à transmettre paisiblement au monarque des chrétiens la soumission ou l'alliance qui les engageait auparavant au roi des Mexicains. L'opinion générale qui prévalait dans les empires de l'Occident au sujet de Quetzalcohuatl et des hommes blancs, qui devaient bientôt arriver des régions orientales, situées au delà des mers, pour recueillir son héritage, concourait autant que l'éclat de ses conquêtes à tourner les regards sur Cortès : parmi les rois indépendants, les uns furent attirés par la nouveauté ou quelque vague espérance de secours contre des voisins inquiets; les autres, intimidés par le sort de Montézuma et de Quauhtemotzin, s'empressèrent de lui envoyer des présents et de faire acte d'obéissance à l'Espagne. Le général les recevait tous avec une égale bienveillance, et, après s'être informé avec soin des contrées voisines de celles dont ils étaient venus, de leurs ressources et de leurs productions, il les renvoyait également satisfaits de ses manières et des présents qu'il leur remettait à son tour pour leurs maîtres (1).

Parmi les états indépendants qui touchaient à la frontière mexicaine, l'un des plus rapprochés et en même temps des plus puissants était le royaume de Michoacan. A la vue des grands événements qui s'accomplissaient avec tant de rapidité à Mexico, la cour de Tzintzontzan n'en éprouvait pas moins d'étonnement que les autres; mais, préoccupée elle-même de ses affaires intérieures, elle n'avait pu y donner la même attention. Après la mort de Zwanga, Tangaxoan II avait saisi le sceptre; d'un caractère vacillant et irrésolu, il arrivait au pouvoir dans un moment qui n'était pas moins critique pour lui-même que pour ses sujets, et, sans se faire encore une idée des dangers qui le menaçaient, il redoutait

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. IV, cap. 103. — Ixtlilxochitl, Decimatercia Relacion, de la Venida de los Españoles, etc., pag. 52-55. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 156. — Gomara, Cronica, etc., cap. 145-146. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 2, cap. 8, et lib. 3, cap. 1.

d'avance l'ennemi dont les ambassadeurs mexicains lui avaient fait une peinture si terrible. Il avait un grand nombre de frères et de sœurs, enfants des concubines du dernier Cazonzi ; mais, jaloux de tous ceux qui l'entouraient, il écoutait volontiers le langage perfide de ceux qui travaillaient à leur nuire dans son esprit. Parmi ses conseillers ordinaires était un de ses oncles, nommé Timagé, dont l'influence avait été considérable sous le dernier roi. Soit par envie, soit dans l'espoir d'accroître son crédit auprès du monarque, il lui inspira des soupçons contre ses frères et parvint à lui faire croire que plusieurs d'entre ces princes, convoitant la couronne de Tangaxoan, avaient abusé de ses femmes dans son sérail : c'étaient Tirimarameo, Azinché et Anini, les plus puissants après lui et qui jouissaient d'une grande autorité dans l'état. Sur cette dénonciation, le Cazonzi, sans se donner le temps de faire instruire leur cause, les fit arrêter tous les trois et mettre à mort (1).

Cette exécution cruelle jeta un grand trouble dans la capitale, et la cour en conçut les plus tristes présages : le roi, ouvrant à son tour les yeux sur sa précipitation, en éprouva de vifs remords et rejeta sur son oncle Timagé tout l'odieux de sa conduite. Au milieu de la perturbation causée par ces événements fâcheux, le roi des Tarasques n'oubliait pas la promesse que son père avait faite aux Culhuas, et une armée de cinquante mille hommes venait de recevoir l'ordre de marcher au secours de Mexico, lorsque la nouvelle arriva de la chute de cette grande métropole. Elle répandit une profonde consternation ; les troupes furent renvoyées dans leurs foyers, et la cour de Tzintzontzan, incertaine du parti qu'elle avait à prendre dans ces conjonctures funestes, attendit avec anxiété l'issue de cette conquête extraordinaire. Sur ces entrefaites, on apprit tout à coup l'arrivée d'un

(1) Relacion de las cerimonias y ritos, etc., del reyno de Mechuacan, MS. — Les autres frères du roi nommés ici étaient Cuini, Zirangua, Acomti, Tagami et Chirico.

de ces hommes, formidables vainqueurs de Mexico, dans la ville de Tangimaroa, à la frontière de l'Anahuac et du Michoacan : il était monté sur un cheval blanc, et sa présence, non moins que la vue de l'animal qui le portait, causa dans tout le pays une sensation incroyable. On célébrait en ce moment la fête annuelle de Purecoragua, qui tombait au 23 février, et, durant les trois jours qu'il demeura en cet endroit, il fut l'objet de la curiosité de toutes les populations environnantes qui accoururent pour le voir.

L'Espagnol dont il est question dans la relation indigène était un soldat nommé Parrillas; il était du nombre de ceux que Cortès envoyait de temps à autre pour reconnaître les régions qui avoisinaient la vallée, et sur lesquelles il désirait obtenir des renseignements plus circonstanciés. Malgré le prestige qu'il avait obtenu sur les nations lointaines, le général, au milieu du pays conquis par ses armes et celles de ses alliés, n'était regardé qu'avec une méfiance hostile de ceux qui l'environnaient. La haine comme la vengeance couvaient au fond des cœurs de la plupart des Mexicains, surtout depuis la torture infligée à Quauhtemotzin, et ce n'était que par pelotons que les Espagnols se hasardaient à quelque distance de Coyohuacan ou de Mexico. Seul c'était à peine si un soldat eût osé se risquer au delà de Chapultepec, les meurtres isolés ayant lieu fréquemment, durant les premiers mois qui suivirent la prise de la métropole.

Parrillas était un soldat hardi et entreprenant, amateur de nouveauté et s'aventurant aisément sans craindre le danger. Cortès, qui connaissait son caractère, le chargea d'aller à la découverte du côté de la province de Matlatzinco. Il partit gaiement, emmenant avec lui quelques Indiens déjà instruits de la langue espagnole, et qui lui servirent d'interprètes. C'est ainsi qu'il arriva jusqu'à Tangimaroa, s'informant avec attention de tout ce qui pouvait intéresser son chef, et répandant à son tour, par le moyen de ses compagnons de route, les faits et gestes des Espa-

gnols, avec tout ce qui était capable de les rehausser dans l'esprit des populations. Plusieurs Tarasques, dont il avait réussi à exciter la curiosité, le suivirent à son retour à Coyohuacan. Cortès les reçut avec beaucoup d'affabilité, les fit promener dans le camp, leur faisant voir les armes, les chevaux et les hommes, et les congédia en leur remettant divers objets de curiosité européens. Désirant ensuite leur donner quelques seigneurs mexicains pour les accompagner, ils répondirent qu'ils ne voulaient point des Mexicains. (An IV Tochtli, 1522.)

Le rapport de Parrillas sur la puissance et la richesse du Michoacan avait vivement éveillé l'attention de Cortès. Déterminé à en savoir davantage à ce sujet, il commissionna dans ce dessein Montaño avec trois autres Espagnols, de la prudence et de la discrétion desquels il était assuré, et leur adjoignit vingt seigneurs de marque, ainsi qu'un interprète indigène qui parlait les trois langues, mexicaine, othomie et tarasque. Il le chargea de le représenter auprès du Cazonzi, de l'informer de tout ce qui avait rapport au séjour des Espagnols dans le Mexique, et de mettre en œuvre tous les moyens pour lui faire reconnaître la suzeraineté de la couronne de Castille. Arrivés à Tangimaroa, ils furent admirablement reçus de toute la population : les citoyens les plus distingués sortirent au-devant d'eux, un bouquet à la main et le leur présentèrent, en leur souhaitant la bienvenue. Le seigneur de la ville les complimenta, en témoignant l'extrême désir qu'il avait de connaître le général, dont la renommée courait le monde, et les amena à son palais, où il les traita avec une magnificence et une générosité toutes princières. Le lendemain, ils renvoyèrent un message à Cortès pour lui donner avis de ce premier succès, et continuèrent ensuite leur marche sur Tzintzontzan. Partout, sur la route, on accourait pour les voir, et l'on s'émerveillait à l'aspect de ces hommes dont la valeur avait abattu la puissance de Tenochtitlan.

Déjà le Cazonzi était averti de leur présence, et de la frontière

mexicaine, des courriers, envoyés par le gouverneur de Tangimaroa, l'avaient prévenu de leur voyage. Par ses ordres, huit cents seigneurs sortirent à leur rencontre en costume de fête, pour leur faire honneur. Ils les conduisirent dans un de ses palais, dont la richesse ne les surprit pas moins que la rareté de son architecture. On leur servit, avec une étiquette particulière, un repas varié et substantiel, durant lequel on ne cessa de faire un grand bruit d'instruments. Après le dîner, le Cazonzi alla les visiter; mais il resta à distance avec sa cour, ne leur permettant pas de s'approcher de sa personne. Leur adressant alors la parole par la bouche d'un interprète, il dit d'un ton sévère : « Qui « êtes-vous, d'où venez-vous? Que venez-vous chercher de si « loin? La terre où vous êtes nés ne vous donnerait-elle donc ni « à manger ni à boire, que vous arrivez si loin à connaître des « nations étrangères? Que vous ont donc fait les Mexicains, pour « qu'étant dans leur ville vous les ayez à ce point détruits et « ruinés? Pensez-vous, par hasard, pouvoir faire la même chose « avec moi? Vous vous trompez bien, car je suis puissant et va« leureux, et je saurai vous en empêcher, quoique les Mexicains « fussent mes ennemis et que je fusse presque toujours en guerre « avec eux. »

Les Espagnols ne furent pas peu intimidés par ce discours : s'efforçant néanmoins de faire bonne contenance devant le monarque, Montaño répondit d'une voix mielleuse : « Puissant sei« gneur, à qui vos dieux donnent la prospérité et l'accroissement « de vos royaumes! daignez ne pas vous mettre en peine à notre « sujet. Nous sommes vos amis, envoyés par le grand Fernand « Cortès, qui ne désire autre chose que se mettre en relation « d'amitié avec Votre Altesse. Nous sommes chrétiens, sujets du « monarque invincible de Castille, et ce que nous désirons, c'est « que vous nous permettiez simplement de trafiquer des produc« tions de vos états, comme nous le faisons en tant d'autres con« trées pour la prospérité et l'avantage de tous. Un autre but de

« notre voyage, c'est de vous faire connaître la vérité et de vous « arracher aux ténèbres de l'idolâtrie, de vous détromper sur le « culte de vos faux dieux, qui se nourrissent de sang humain. Si « nous avons fait la guerre aux Mexicains, eux seuls en ont été « la cause, et c'est pour venger nos injures et délivrer tant de na« tions, qui gémissaient sous leur tyrannie, que nous les avons « ruinés. Notre dessein n'est donc point de vous offenser, mais « seulement de vous connaître et de vous annoncer la lumière et « la vérité d'un seul et unique Dieu, seigneur du ciel et de la « terre. »

Tangaxoan écouta avec une attention profonde le discours de Montaño, et, quelque délicate que fût la matière, il ne parut pas en avoir été blessé. Il lui fit dire qu'un autre jour il leur ferait savoir sa réponse, et les engagea à se reposer. En les quittant, il donna l'ordre de les consigner dans leur logement, et pendant dix jours, ils y demeurèrent, servis avec une grande ponctualité, mais avec la défense formelle de s'en écarter. Durant cet intervalle, le bruit courut qu'il voulait les immoler, pour apaiser ses dieux avec leur sang, ce qui les laissa jusqu'au dernier moment dans une cruelle incertitude. On ne cessait, cependant, de célébrer, avec une pompe extraordinaire, des sacrifices dans tous les temples : le sang coula sans interruption sur les autels de Xaratanga et de Curicaweri, et, pendant que des feux brûlaient de toutes parts au sommet des édifices sacrés, on exécutait des danses solennelles au son d'une musique si triste et d'un rhythme si effrayant, que les notes, au rapport de Montaño, paraissaient sortir des régions infernales. Malgré les protestations des Espagnols et des seigneurs qui les accompagnaient, le Cazonzi songeait encore à les faire mourir, sans égard pour le caractère d'ambassadeurs avec lequel ils s'étaient présentés à sa cour. Dans cette conjoncture, le Pirowan-Quencandari, qui était comme le premier ministre de sa maison et le chef suprême du conseil, chercha à lui ouvrir les yeux sur le danger d'une pareille détermination. C'était un vieil-

lard d'une grande expérience : il lui démontra avec force l'injure qu'il allait faire à sa propre dignité, et lui rappelant les faits héroïques de la conquête de Mexico, que le dieu Huitzilopochtli n'avait pu réussir à protéger, il le convainquit de l'imprudence d'une telle conduite, qui ne manquerait pas d'attirer sur lui toute la vengeance de Cortès. Il finit en lui disant qu'il y avait bien moins de risques à courir en recherchant l'alliance de ces hommes blancs qu'en les sacrifiant inutilement à ses dieux.

Le Cazonzi finit par l'écouter. Ayant donné ordre de cesser les sacrifices, il manda en sa présence quatre des seigneurs qui avaient suivi les Espagnols. Il se fit expliquer par eux la nature de leur puissance et de leurs forces, le caractère particulier des chevaux et des chiens qu'ils menaient avec eux, ainsi que les effets des armes à feu et de l'artillerie. Ces notions, que les Mexicains lui donnèrent avec une grande clarté, achevèrent de le persuader. Témoins oculaires et acteurs dans le grand drame, dont la torture de Quauhtemotzin avait été le dernier acte, ils lui inspirèrent un tel effroi, qu'il croyait voir déjà Cortès aux portes de sa capitale, tout prêt à lui livrer l'assaut. Il les renvoya avec les assurances les plus entières de son amitié, et bientôt après il alla lui-même rendre visite à Montaño dans sa demeure. Il s'excusa du délai qu'il avait mis à leur répondre, en disant qu'il avait été fort occupé des solennités ordinaires de ses dieux, et leur promit de les congédier le lendemain avec un présent pour le général.

En effet, le jour suivant, il leur envoya un message par quelques-uns de ses ministres, et plusieurs corbeilles remplies d'étoffes précieuses et de joyaux, ouvragés d'or et de pierreries. Il retourna ensuite auprès d'eux, et les chargea personnellement de ses compliments pour Cortès. Plusieurs seigneurs tarasques se joignirent à eux par son ordre, avec une suite nombreuse, afin de voir les choses de leurs propres yeux et de lui faire un rapport fidèle de l'état de l'Anahuac, dont il voulait avoir un détail plus circonstan-

cié. Comme ils allaient se mettre en marche pour sortir de Tzintzontzan, Tangaxoan envoya à Montaño plusieurs officiers de confiance pour le prier de vouloir bien lui abandonner le chien qu'ils menaient avec eux. C'était un lévrier admirablement dressé à la chasse aux Indiens, d'une beauté et d'une intelligence non moins remarquables : ils ajoutèrent que le roi serait charmé d'avoir un animal de ce genre dans son palais, et qu'il était prêt à en payer tout l'or qu'on en demanderait. Le propriétaire du chien en faisait grand cas ; mais les seigneurs mexicains lui observèrent que le Cazonzi ne paraissait tant y tenir que parce qu'il voulait avoir une victime étrangère à sacrifier à ses dieux en place des Espagnols, et qu'ils courraient grand risque de payer pour le lévrier s'ils ne cédaient à ses instances.

Convaincu par ces raisons, il le laissa enfermé dans une chambre du palais, et tous aussitôt se mirent en route vers la campagne. Ils avaient hâte d'être sortis de Tzintzontzan et du Michoacan, et jusqu'à leur arrivée à la frontière ils ne cessèrent d'éprouver les craintes les plus vives. Ils apprirent, en effet, le deuxième jour de leur départ, que le lévrier avait été immolé avec un grand appareil. Quatre prêtres l'ayant étendu sur la pierre du sacrifice, comme ils le faisaient avec les victimes ordinaires, le grand-prêtre adressa gravement la parole à l'animal, comme s'il avait pu le comprendre. « Maintenant, lui dit-il, tu payeras de ta mort la mort « de tous ceux que tu as tués ; tu n'en tueras plus désormais, et « nos dieux cesseront d'être en colère contre nous, pour ne pas « avoir offert les chrétiens quand nous les tenions en notre pou« voir. » En achevant ces mots, le sacrificateur lui ouvrit la poitrine avec son couteau d'obsidienne, et présenta à Xaratanga le cœur palpitant du lévrier, tandis que les autres prêtres oignaient de son sang les visages des idoles. Ce sacrifice singulier fut suivi d'un ballet solennel que l'on célébra avec les chants de mort usités dans la circonstance.

L'arrivée de Montaño avec les ambassadeurs tarasques causa

une grande sensation dans la ville de Coyohuacan. Cortès voulut les recevoir avec toute la pompe qu'il avait mise autrefois à l'arrivée des envoyés de Montézuma. Introduits en sa présence, ils mirent à ses pieds les présents de leur souverain. Après les compliments d'usage, ils exaltèrent la puissance et la grandeur du Cazonzi, promettant que ce prince prendrait le temps de réfléchir à toutes les propositions que Montaño lui avait faites au nom du général, et qu'il ne tarderait pas à venir en personne le voir et s'offrir à lui avec ses vassaux. Cortès leur répondit dans des termes analogues ; il leur donna ensuite le spectacle de la petite guerre, avec les évolutions de la cavalerie, et les congédia avec des présents pour le Cazonzi, non moins émerveillés de tout ce qu'ils avaient vu que de la puissance étonnante des Espagnols.

Satisfait des services que les seigneurs mexicains avaient rendus à sa cause dans le voyage du Michoacan, il récompensa leur fidélité avec beaucoup de générosité, et nomma à la seigneurie de Xocotitlan, vacante depuis le siége de Mexico, celui qui avait si avantageusement servi d'interprète à Montaño. Les ambassadeurs tarasques, de retour à Tzintzontzan, rendirent à leur maître un compte fidèle de tout ce qu'ils avaient vu. Tangaxoan fut épouvanté de ce qu'il entendit, quoiqu'ils n'eussent passé que fort peu de temps à Coyohuacan ; le soin avec lequel ils avaient observé les conquérants étrangers, ce qu'ils entendirent de la bouche des Mexicains et des autres indigènes sur les recrues qui leur arrivaient journellement par la mer, et la manière terrible dont ils usaient de leur puissance contre ceux qui tentaient de leur résister, remplirent d'effroi le Cazonzi et sa cour. Avec son caractère indécis, il ne savait à quel parti se résoudre : devait-il se rendre en personne auprès de Cortès, pour remplir l'engagement que ses envoyés avaient pris en son nom, ou lui faire porter de nouveaux présents, en le faisant ratifier par d'autres ambassadeurs? Dans sa perplexité, il assemblait fréquemment son con-

seil et réunissait autour de lui ceux de ses frères et de ses parents en qui il croyait pouvoir placer davantage sa confiance (1). De ce nombre étaient son oncle Timagé, qui continuait à exercer une grande influence sur son esprit, ses frères et ses cousins, Ecango et Quere-Quampari, Cuini-Aguangari, plus connu des Espagnols sous le nom de Huizilzi (2), Aguija, depuis baptisé sous celui de don Pedro, fils du dernier grand-prêtre, ainsi que leur frère Tazwaco et le général Nuzindira. Mais la faiblesse et l'indécision du Cazonzi, qui lui avaient déjà armé les mains contre trois de ses frères, lui avaient attiré un grand nombre d'ennemis au sein de sa famille : on en profitait pour accroître ses alarmes et son incertitude, et toutes les ambitions étaient en jeu, dans l'espoir de tirer parti de cette situation anormale aux dépens du souverain.

Pendant que ces intrigues agitaient la cour de Tzintzontzan, la nouvelle arriva tout à coup que deux cents Espagnols avaient fait leur entrée dans Tangimaroa. En effet, Cortès, voyant que les Tarasques tardaient à retourner à Coyohuacan, avait pris la résolution de tenter la chance d'une expédition dans le Michoacan. Des présents que lui avait envoyés le Cazonzi, il avait jugé que les princes de cette région n'étaient pas moins riches que ceux de l'Anahuac, et, sur les rapports que lui en avaient faits Montaño ainsi que ses compagnons, il s'était convaincu que les métaux précieux y étaient encore en plus grande abondance. Cristoval de Olid reçut la mission de se rendre à Tzintzontzan et de chercher à s'aboucher avec Tangaxoan, afin de l'amener pacifiquement à se soumettre, sans plus de délais, à la souveraineté de l'empereur et, s'il y avait lieu, de fonder une colonie espagnole dans sa capitale. Le capitaine parut à la tête de quarante chevaux

(1) Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 3, cap. 3-8.

(2) Relacion de los ritos y cerimonias, etc. MS. — Herrera appelle ce prince *Uchichilzi* et lui attribue la plupart des faits et gestes de son cousin Aguija, dit don Pedro, dont nous parlons amplement ici.

et de cent cinquante fantassins, et, le 17 de juillet, il fit son entrée dans Tangimaroa. On célébrait en ce moment la fête de Cahora-Cosquaro, dont les solennités attiraient beaucoup de monde dans les villes de toutes les campagnes environnantes. La vue de cette armée formidable jeta l'épouvante dans les populations : on en apprit promptement la nouvelle à la cour, qui se trouva livrée à plus d'alarmes que jamais. A la suite de plusieurs conseils agités, le parti de la résistance prévalut. On leva à la hâte une armée composée des meilleures troupes du royaume ; Aguija ainsi que Nuzindira en reçurent le commandement, avec l'ordre de marcher incontinent sur Tangimaroa et de châtier l'insolence de ces étrangers qui osaient, sans aucun avis préalable, envahir la frontière tarasque.

Olid sortit à leur rencontre ; mais, à la première décharge des arquebuses, les troupes royales, déjà intimidées à la vue des conquérants de Mexico et frappées de l'aspect monstrueux de leurs chevaux, se débandèrent sans combattre et prirent la fuite de toutes parts. On les poursuivit quelques instants, et Aguija, étant tombé entre les mains des Espagnols, fut conduit devant le capitaine. Olid, instruit de son rang, le traita avec une distinction marquée et ne tarda pas à gagner sa confiance : on fit venir un interprète, et par son moyen il apprit bientôt les divisions qui régnaient à la cour et les perplexités du Cazonzi. Pour achever de le séduire, il lui fit des présents de diverses bagatelles européennes ; il l'engagea à retourner à Tzintzontzan et à chercher à rassurer Tangaxoan sur ses intentions, disant qu'il ne venait en aucune façon pour lui faire la guerre ou causer quelque dommage à ses sujets, mais en ami et comme le représentant de Cortès auprès de sa personne. Il donna rendez-vous à Aguija à Quaquarco, ville située sur le chemin de la capitale, le priant d'y retourner promptement et de lui apporter des objets en or dont il avait grand besoin ; il termina, en lui promettant toute la faveur des Espagnols, s'il remplissait fidèlement son message.

Le lendemain, Aguija, après avoir assisté à la messe, qui fut célébrée en sa présence par le chapelain de l'armée, reprit le chemin de Tzintzontzan. Déjà l'alarme était donnée dans toutes les provinces, et, le long de la route, les vassaux des seigneuries tarasques prenaient les armes et se préparaient à marcher contre les étrangers, sur l'ordre du souverain. Aguija, empressé d'obéir aux inspirations de ses nouveaux amis, leur signifia que la guerre était finie; il leur fit un tableau effrayant des armes et des chevaux des Espagnols, dont la vue seule avait suffi pour dissiper son armée, et finit en disant qu'il retournait à la cour porteur des nouvelles les plus pacifiques et les plus satisfaisantes. Il n'en fallait pas davantage pour décider les Tarasques à abandonner la partie; trop heureux d'éviter un conflit avec des êtres dont la renommée publiait tant de choses extraordinaires, ils se hâtèrent, sur la parole du prince, de regagner leurs foyers.

Le monarque était instruit déjà de la défaite de ses troupes. Le retour d'Aguija calma en partie les alarmes qu'il avait conçues. Réunissant aussitôt son conseil, il ordonna à son cousin de faire connaître le message qu'il apportait de la part des Espagnols. Celui-ci parla longuement sur tout ce dont il avait été témoin, et insista d'une manière particulière sur les intentions pacifiques d'Olid et sur le caractère sacré avec lequel il se présentait au nom de Cortès, en engageant le Cazonzi à ne mettre aucun obstacle à son entrée dans la capitale. Cette proposition fut combattue avec violence par la plupart des princes présents; ils accusèrent ouvertement Aguija de n'être qu'un traître à sa patrie et à son roi, et de chercher, pour s'attirer la bienveillance d'une poignée d'étrangers, à les livrer à l'ennemi. « Eh quoi! s'écriaient-ils en « s'adressant au Cazonzi, vos ancêtres étaient-ils esclaves, qu'on « ose vous parler de vous soumettre à des inconnus? Marchons « sans délai au-devant d'eux et versons tout notre sang, comme « les Mexicains, dans la défense de nos dieux et de la nation. » D'autres conseillaient au monarque de ne prendre aucun parti

définitif; il leur paraissait plus prudent, disaient-ils, d'éviter un conflit, en laissant les Espagnols entrer dans la capitale, mais en se retirant devant eux, de manière à pouvoir attendre en lieu sûr, et de se décider ensuite à se déclarer pour ou contre eux, suivant l'issue des événements. Mais il y en avait même, dans le conseil, qui, exagérant les difficultés de la situation, s'avançaient jusqu'à dire artificieusement qu'à la place du Cazonzi ils aimeraient mieux se donner la mort ou se noyer dans le lac que de s'exposer à tomber entre les mains de ces hommes rapaces, qui avaient si cruellement torturé le dernier roi des Mexicains.

Ces paroles inspirèrent un moyen terme à Tangaxoan. Cédant à la peur, redoutant à la fois d'avoir à combattre les Espagnols ou de les recevoir en personne, et se défiant également de tout le monde, il renvoya son conseil sans rien conclure : dans la nuit, ayant fait ouvrir une porte secrète de son palais qui donnait sur le lac, il sortit furtivement, emmenant avec lui une partie de ses femmes et de ses enfants. Il s'embarqua avec eux, afin de dérouter ceux qui auraient pu le voir, et prit terre un peu plus loin dans la campagne, en faisant répandre le bruit qu'il s'était noyé dans la traversée. S'étant engagé dans les montagnes de Wayameo, dont la chaîne s'étend au sud du lac de Patzcuaro, il se rendit secrètement à Uruapan, ville située à dix lieues environ, et dont les chefs étaient particulièrement affectionnés à sa personne. A la nouvelle de l'approche du roi, tous ensemble sortirent au-devant de lui avec de grandes marques de respect et de sympathie ; il leur raconta en pleurant tout ce qui s'était passé, en dépeignant sous le jour le plus odieux la conduite perfide d'Aguija. Tous s'efforcèrent à l'envi de le consoler, en lui témoignant l'intérêt qu'ils prenaient à son malheur.

Pendant que Tangaxoan abandonnait sa capitale, Cristoval de Olid, ne voyant pas revenir Aguija, s'avançait à grands pas sur cette ville. Le départ du roi et la nouvelle de sa mort avaient jeté

un grand trouble dans les esprits ; la cour, demeurée sans chef, ne savait à quel parti s'arrêter. L'approche des Espagnols contribuait encore plus à la confusion. Les adversaires d'Aguija, ayant à leur tête le prince Timagé, se préparaient résolûment à la résistance, et, comme ils étaient les plus nombreux, Tzintzontzan avait pris tout l'aspect d'une ville de guerre. Huit cents captifs gémissaient en ce moment dans les prisons de la déesse Xaratanga : dans le dessein d'attirer sur la nation les faveurs célestes, autant que pour les empêcher de se joindre à l'ennemi, on les envoya aux divers temples de la cité, où ils furent immédiatement immolés sous le couteau sacerdotal. Les autels fumaient encore du sang de ces misérables, que les Espagnols étaient aux portes de Tzintzontzan. Leur présence changea subitement les dispositions des habitants : travaillés secrètement par les amis d'Aguija ou épouvantés par la pensée de devoir se mesurer avec ces hommes invincibles, ils sentirent les armes leur tomber des mains et, en dépit des menaces du parti contraire, se refusèrent à combattre. Un grand nombre se réunit alors pour aller recevoir les étrangers, ayant à leur tête Aguija et Cuini-Aguangari, son frère, cousin également du Cazonzi et l'un de ceux qui s'étaient prononcés avec le plus d'énergie en faveur de la paix.

Après les compliments d'usage, ils présentèrent leurs bouquets à Cristoval de Olid et à ses compagnons, et les conduisirent au palais du Cazonzi, dont ils prirent immédiatement possession avec les précautions accoutumées. Le même jour, le capitaine s'empara, sans coup férir, des cinq principaux temples de la capitale, où l'on venait si récemment d'immoler ces dernières victimes : leurs trésors furent mis au pillage ; les idoles, renversées de leurs piédestaux, allèrent rouler en bas des degrés, tandis que les flammes dévoraient les sanctuaires supérieurs. Parmi ces teocallis, le plus vénéré était celui de Curitacaheri ou le Messager des dieux : les Tarasques virent avec horreur son image sacrée voler en éclats sous le coup des armes castillanes et ses débris suivre,

sur le parvis, celles des autres divinités protectrices de la nation. Tous s'attendaient à voir le ciel s'entr'ouvrir pour lancer ses foudres et punir cette profanation sacrilége ; mais le jour continua serein et le soleil acheva tranquillement sa course sans manifester aucune colère. Profitant de la confusion, la plupart des femmes avaient pris la fuite, et, embarquées sur le lac, elles avaient été raconter à Patzcuaro les attentats de cette journée funeste.

Cristoval de Olid demeura quatre mois à Tzintzontzan ; il y établit suffisamment l'autorité espagnole pour qu'on n'eût à craindre aucune révolte sérieuse par la suite. L'absence du roi, non moins que les divisions de la cour et la terreur qu'il avait, dès les premiers jours de son arrivée, répandue dans cette capitale, servit admirablement ses desseins. Moins rudes que les Mexicains et naturellement inclinés à la paix, les Tarasques parurent se soumettre avec plus de facilité au joug qu'on leur imposa, et, dans leur intimidation, ils opposèrent rarement de la résistance aux entreprises des conquérants. Si l'on en excepte le pillage des temples et des palais royaux, qu'ils virent sans oser s'y opposer, Olid les traita, d'ailleurs, avec tous les ménagements qu'il lui fut possible, et la colonie espagnole établie à Tzintzontzan ne tarda pas à se consolider. Aucune des relations qui concernent la réduction de cette belle contrée, à l'exception de celle dont nous nous servons ici, ne parle des trésors dont elle enrichit les officiers de Cortès ; ce général, aussi bien qu'Olid et ceux qui y prirent part, doivent avoir eu leurs raisons pour les passer sous silence. Mais on sait par ce mémoire, écrit par un des fils du dernier roi, que dans le palais appelé Yehecbé-Niremba on découvrit une quantité considérable de bijoux et de joyaux appartenant à la couronne ; on s'y empara, en outre, de vingt coffres en or et de vingt autres en argent, nommés « chuperi, » servant aux fêtes des dieux. Dans l'île d'Apupato, ils enlevèrent dix coffres en argent fin, contenant chacun deux cents rondaches et autant de mitres, destinés à l'usage des captifs qu'on immolait

seize cents couronnes ornées de plumes de quetzal, appartenant au dieu Curicaweri, autant de la déesse Xaratanga et autant d'autres de son fils Manowapa, sans compter une multitude de robes et de manteaux d'étoffe de plumes, que l'on travaillait avec tant de goût et d'habileté à Tzintzontzan.

L'île d'Apupato renfermait un temple magnifique, destiné aux sépultures royales : les mains sacriléges des Espagnols violèrent ce lieu sacré ; on arracha avec mépris les corps des rois du Michoacan de leurs demeures funèbres ; ainsi que les temples des îles voisines, on les dépouilla des richesses amassées par la piété filiale des Cazonzis, sans que les Tarasques, épouvantés, osassent se lever contre cette profanation. Zwanga, séparé de ses aïeux, avait été enterré dans un de ses palais, peut-être à cause de la maladie particulière dont il était mort; son cadavre essuya les mêmes outrages, et deux cents rondaches d'argent qui ornaient son caveau funèbre, furent enlevées avec le reste. L'île de Xanecho renfermait le temple de la Lune : on en tira huit caisses, chacune remplie de mitres appelées « angaruti, » de cent rondaches d'argent et de quatre cents plats du même métal, dédiés à l'astre de la nuit. Les palais et les temples, situés dans les îles de Pacandan et d'Urami, furent spoliés de la même manière de leurs ornements et de leurs richesses, où l'argent surtout formait une masse considérable (1).

Les femmes dont se composait la garde du Cazonzi firent de vains efforts pour s'opposer à ce brigandage, on les dispersa sans difficulté, et un convoi spécial d'Espagnols et de Tarasques fut dirigé par Olid sur Coyohuacan, afin d'y transporter les trésors du Michoacan. Pour colorer ce vol audacieux sous une apparence moins turpide, on en confia la conduite à plusieurs seigneurs de la cour, qui partirent de Tzintzontzan, ayant à leur tête Aguija,

(1) Ces détails sont tirés textuellement du manuscrit, déjà cité plusieurs fois, Relacion de los ritos, etc.

que les violences autant que les caresses du capitaine avaient complétement mis dans ses intérêts. Le fruit de ce pillage incroyable passa, de cette sorte, pour un présent royal, et Aguija fut reçu comme un ambassadeur, chargé, de la part des grands du royaume, de féliciter Cortès sur les succès qu'il avait obtenus. Prévenu de son arrivée et instruit de son rang, comme des services qu'il avait déjà rendus à son lieutenant, le général sortit à sa rencontre jusqu'à la porte de sa résidence et lui fit, à son entrée, les mêmes honneurs qu'à un prince souverain. Il s'entretint longuement avec lui des affaires et de la situation du Michoacan, et Aguija, qu'il fût persuadé ou non de la mort du Cazonzi, lui raconta comment Tangaxoan, s'étant embarqué en fuyant son palais, son bateau avait chaviré sur le lac, où il avait perdu la vie. Cortès s'informa s'il laissait quelques enfants. Dans la supposition de sa mort, ses fils devaient avoir péri avec leur père, et le prince l'assura qu'il n'avait aucun héritier direct. La couronne, en ce cas, devait passer à un de ses frères ; mais le général avait ses vues, et il avait pris la résolution de faire reconnaître pour roi le prince Cuini-Aguangari, frère aîné d'Aguija et le premier après les fils de Zwanga, dont Olid lui avait vanté le zèle et les capacités. Il lui communiqua ses intentions, et Aguija, heureux de voir monter son frère au premier rang, lui témoigna toute la gratitude qu'il éprouvait de sa bienveillance.

Le prince tarasque ne demeura que quatre jours à Coyohuacan. Dans l'intervalle, Cortès, voulant lui donner une haute idée de ses forces et de la supériorité militaire des Européens, le fit assister au même spectacle que les premiers ambassadeurs du Cazonzi. Souhaitant lui faire comprendre ensuite ce que leurs armes avaient de terrible pour leurs ennemis, il l'envoya visiter les ruines de Mexico, accompagné de quelques-uns de ses officiers et de plusieurs seigneurs mexicains. On lui prépara, à cet effet, une barque richement décorée, recouverte d'un pavillon, dans laquelle on le promena par les places et les rues de la métropole, dont la

désolation le toucha profondément. Rapprochant intérieurement l'ancienne puissance et l'orgueil des rois culhuas, et la condition actuelle de leur capitale et de leur empire, du sac des temples de Tzintzontzan et des spoliations sacriléges d'Olid, il versa des larmes abondantes, en songeant que tel serait, peut-être, bientôt l'état de la brillante cité tarasque, embellie par ses ancêtres (1).

Tandis qu'il était occupé à cette excursion, Cortès reçut du Michoacan la nouvelle que le Cazonzi vivait encore, et que c'était à dessein qu'il avait fait courir lui-même le bruit de sa mort. Dans la pensée qu'Aguija avait cherché à le tromper, il éprouva contre lui un vif ressentiment : à son retour à Coyohuacan, il le lui reprocha durement, en l'accusant de mensonge et de duplicité. Le prince ne parut pas moins étonné que lui-même de la nouvelle ; mais, sensible aux reproches d'un conquérant dont il redoutait doublement la puissance et la cruauté, à la suite de ce qu'il venait de voir à Mexico, il fondit en larmes en sa présence. Le général comprit le sujet de son angoisse, et, par des paroles bienveillantes, il chercha à le consoler et à lui faire oublier sa rudesse. Il lui donna une partie des présents qu'il avait destinés au Cazonzi, et, l'ayant embrassé avec bonté, il l'engagea à retourner auprès du roi, pour l'inviter, de sa part, à venir le trouver à Coyohuacan, ajoutant qu'il pouvait lui donner les assurances les plus entières de son amitié, et que, loin de lui faire aucun mal, il serait reçu avec tous les honneurs qui étaient dus à sa dignité. Aguija lui promit de faire tous les efforts dont il serait capable ; il s'empressa, après cela, de prendre congé de Cortès et de se remettre en chemin pour Tzintzontzan.

Tangaxoan continuait à résider à Uruapan ; mais le mystère de sa retraite n'avait pu se garder fort longtemps, et une partie de sa cour était allée le trouver dans cette ville, où il se tenait au courant de tout ce qui se passait dans ses états. Au lieu d'aller à Tzintzontzan, Aguija s'était rendu à Patzcuaro ; c'est de là qu'il

(1) Ibid. — Gomara, Cronica, etc., cap. 147.

envoya de ses nouvelles à son souverain, en le priant de lui permettre de se présenter devant lui. Le Cazonzi hésita quelque temps à lui répondre; voyant enfin que les Espagnols, tout en pillant les temples et les palais, se contentaient de ces dépouilles sans trop molester ses sujets, il prit le parti de reparaître. Ennuyé de la solitude où il vivait, il se décida, sur les instances de son parent, à transférer sa résidence à Patzcuaro. L'entrevue qu'il eut avec Aguija contribua beaucoup à dissiper ses craintes. Il s'informa minutieusement de tout ce qui concernait Cortès et les Espagnols, de la manière dont il avait reçu le prince, et, s'étant pleinement assuré qu'on lui rendrait les honneurs qui lui étaient dus, il se détermina à le visiter en personne. S'il était curieux de contempler de ses yeux les ruines de Mexico, si longtemps l'ennemie la plus obstinée du Michoacan, il ne l'était pas moins de voir de près ces hommes, dont la valeur et l'habileté avaient si prodigieusement compensé le nombre dans la conquête de ce puissant empire, et, dans la condition où il se trouvait déjà lui-même, plus qu'à demi vaincu par Olid, qui était le maître de sa propre capitale, il pouvait espérer, en s'abouchant avec Cortès, de conclure avec lui un traité plus avantageux qu'avec son lieutenant.

Ayant mûrement pesé ces considérations, il rendit son amitié à Aguija et commanda aussitôt les préparatifs de son voyage. Celui-ci, convaincu que l'unique moyen d'obtenir les bonnes grâces des conquérants était de leur donner le plus d'or possible, insista particulièrement auprès du Cazonzi à ce sujet, l'assurant que l'estime qu'on aurait pour sa personne et les honneurs qu'on lui rendrait seraient proportionnés à la quantité de ce métal précieux dont il se ferait précéder. « Eh! qu'en veulent-ils donc « faire, s'écria Tangaxoan avec surprise, est-ce qu'ils le mangent? » Le prince avait un double objet devant les yeux en faisant cette recommandation à son souverain : c'était d'assurer sa propre influence auprès de lui par la distinction avec laquelle il serait reçu.

et de consolider sa faveur auprès des Espagnols. La couronne du Michoacan commandait, à cette époque, à plusieurs provinces, considérées, encore aujourd'hui, comme des plus riches en métaux précieux, et cette région même, au temps de la conquête, était regardée comme extrêmement abondante en mines d'or; elle ne le cédait, sous ce rapport, à aucune contrée de la Nouvelle-Espagne, et il eût été fort surprenant qu'elle en eût fourni moins à ses conquérants que les princes de l'Anahuac, que les rois de Tzintzontzan laissaient bien loin derrière eux pour la richesse et la splendeur. Malgré les spoliations commises dans les temples des îles du lac, elles renfermaient encore des trésors considérables, ignorés des Espagnols. De l'île d'Apupato, Tangaxoan tira soixante charges d'or et dix d'Utuyo, sans compter deux cent trente charges d'argent, qu'on donna à porter à trois cents tlamèmes. Cristoval de Olid, informé du retour du roi à Patzcuaro et des apprêts qu'il faisait pour aller voir Cortès, se transporta dans cette ville; en considérant tout ce qu'il avait déjà enlevé, il fut ébloui de la magnificence de ce présent, et il en fit compliment au Cazonzi, de manière à l'encourager davantage encore dans la démarche qu'il entreprenait. Il en coûtait, toutefois, à ce prince pour s'engager dans ce voyage, et, malgré les assurances d'Olid, son esprit était traversé de mille craintes (1).

Enfin il se mit en chemin, précédé de la musique de son palais, accompagné d'une cour brillante et de ses deux cousins, Aguija et Caini-Aguangari. Des courriers partirent aussitôt, par son ordre, pour en donner avis à Cortès, et, chaque jour, de nouveaux messagers étaient dépêchés de la station royale avec des compliments et des présents pour le général. A la nouvelle de l'approche du monarque, les troupes espagnoles se mirent sous les armes, et Cortès, en grande tenue, entouré de ses officiers et de la noblesse castil-

(1) La charge étant, comme nous avons dit ailleurs, de cinquante livres, c'est-à-dire, de huit cents onces, l'or seul réuni par le Cazonzi était encore de plus de trois millions de francs.

lane, sortit au-devant de lui, musique en tête, au bruit de toute l'artillerie. Les musiciens, des deux côtés, jouaient alternativement, chaque corps à sa manière, en s'avançant les uns vers les autres. Arrivés en présence, Tangaxoan, descendant de son palanquin, fit une inclination si profonde au général, que les Mexicains présents à cette entrevue la trouvèrent peu digne d'un roi aussi puissant. « Vaillant et noble seigneur, dit-il par la bouche de ses « interprètes, chef de guerriers non moins valeureux, envoyé du « plus puissant roi de la terre, je vous prie de me pardonner le « retard que j'ai mis à venir vous saluer comme je l'avais pro- « mis ; mais vous savez assez que les hommes, et surtout ceux qui « gouvernent, sont loin d'être en état d'exécuter toujours ce qu'ils « ont pensé ! Je viens donc aujourd'hui vous offrir mes services et « me déclarer, en votre présence, vassal du roi de Castille comme « vous l'êtes vous-même, vous priant de me commander en son « nom, ainsi que vous le jugerez convenable. Recevez, en atten- « dant, cet or et cet argent, que j'ai apportés avec moi, comme un « témoignage de mon bon vouloir et un premier tribut de mes « loyaux services. »

Cortès, charmé de son discours, l'embrassa avec une politesse affectueuse. Il lui répondit qu'il ne s'étonnait nullement des empêchements qui s'étaient présentés à son voyage, qu'il était inutile d'en parler davantage, puisqu'il avait maintenant l'honneur de le recevoir ; qu'il le remerciait de son empressement et de ses dons ; que le roi, son maître, ne tarderait pas à lui en faire connaître particulièrement sa satisfaction, et qu'il espérait que, en attendant, la connaissance qu'il prendrait des Espagnols dissiperait les craintes qu'il avait conçues à leur égard et détruirait les bruits mensongers que les Mexicains avaient répandus contre eux. Ils entrèrent ensuite ensemble au palais : il fut servi, au banquet, avec toute la magnificence européenne, dont la cuisine, et surtout les vins, le charmèrent non moins que les seigneurs de sa cour. Cortès prit soin que les plus grands honneurs suivissent

partout ses pas; on célébra devant lui des jeux et des spectacles, ainsi que des tournois où les troupes à pied et à cheval se distinguèrent à l'envi, en cherchant à faire de l'impression sur son esprit. Dans la visite qu'il rendit aux ruines de Mexico, le général voulut l'accompagner en personne; il commanda de lancer devant lui un brigantin à l'eau, et, après lui avoir fait parcourir les débris des palais de Montézuma, il le conduisit en visite chez le prince Tlacahuepan, l'un des derniers rejetons de ce monarque infortuné. Le Cazonzi s'attendrit profondément en voyant l'abaissement du fils de cet ennemi puissant; il l'embrassa avec une sympathie touchante, en songeant à l'avenir de ses propres enfants, et s'entretint longtemps avec lui sur les événements extraordinaires qui avaient eu lieu.

La présence du roi des Tarasques à Mexico n'était pas le moindre événement de cette époque, et les Mexicains, se souvenant des guerres sanglantes qui n'avaient cessé d'exister jusqu'au dernier moment entre les deux peuples, se prenaient d'un grand étonnement à son aspect; mais leur esprit satirique ne tarda pas à s'exercer à ses dépens. Tangaxoan, soit par crainte, soit par une politique complaisante pour les Espagnols, n'apparaissait jamais qu'avec des vêtements d'une grande simplicité : elle contrastait avec la magnificence de son entourage, et les Indiens, en général, la trouvaient peu digne de la majesté royale. Ils jouèrent sur son titre et l'appelèrent Cactzontzin (1), c'est-à-dire, Vieille Savate, sous lequel ils le désignèrent constamment depuis.

Les caresses et l'amabilité de Cortès produisirent sur le monarque l'effet le plus complet. Après avoir séjourné plusieurs jours à Coyohuacan, il prit congé de lui aussi enchanté du général qu'il redoutait auparavant de le voir. Il retourna au Michoacan, dans les meilleures dispositions à l'égard des Espagnols, qu'il traita, dès lors, avec une telle confiance, que, pendant plusieurs

(1) *Cactzontzin*, de *cactli*, soulier, sandale, et de *tzontli*, tête, pour signifier le talon. (Voir Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 3, cap. 8.)

années, il s'éleva à peine quelques nuages entre eux et les Tarasques. La colonisation commencée par Olid se consolida presque sans obstacles : le capitaine en profita pour suivre les plans de Cortès. Assuré de ses derrières et comptant sur l'appui du Cazonzi, il quitta Tzintzontzan, peu de temps après son retour de Coyohuacan et marcha sur les provinces du royaume de Coliman, afin de les soumettre à la domination espagnole et de s'ouvrir, de ce côté, des communications avec l'océan Pacifique. Le succès du voyage de Tangaxoan avait, d'un autre côté, rendu à Aguija toute la faveur dont il avait joui naguère auprès du souverain : le prince en profita pour accuser à son tour ses adversaires et achever de ruiner ceux qui s'étaient opposés à l'alliance étrangère. Timagé, dont les conseils perfides avaient provoqué la mort des frères du roi, était une des têtes de cette faction. Condamné à son tour, il fut livré à la vengeance d'Aguija, qui, après lui avoir fait des reproches sanglants sur sa conduite, le fit tuer par ses satellites. Ainsi disparut le dernier représentant de l'indépendance tarasque (1).

Tandis que le Michoacan subissait sans secousses le joug de Cortès, d'autres députations arrivaient à Coyohuacan, et des régions lointaines de l'Amérique-Centrale on venait rechercher la suzeraineté de l'Espagne et implorer le secours de ses armes. Entre celles dont le souvenir s'est conservé dans les annales indigènes, on remarque en première ligne celle des rois cakchiquels. Ceux-ci n'avaient cessé d'être en guerre avec les Quichés depuis l'époque de leur séparation, et, malgré les défaites que les souverains d'Utlatlan avait essuyées, ils laissaient difficilement passer une année sans avoir quelque combat avec leurs anciens tributaires. Au moment de la conquête de Mexico, Hunyg et Lahub-Noh régnaient à Iximché. Ils moururent bientôt après : leurs successeurs, affaiblis par la révolte de leurs vassaux et se voyant menacés plus que jamais par leurs ambitieux voisins, résolurent d'avoir

(1) Relacion de los ritos, etc. MS. — Herrera, ibid., et cap. 11. — Gomara. Cronica, cap. 147.

recours à ces étrangers dont la renommée publiait au loin les exploits jusqu'au fond de leurs montagnes. Cortès reçut à Coyohuacan les ambassadeurs de l'Ahpozotzil. Ceux-ci lui exprimèrent, en langue mexicaine, le désir d'entrer dans son alliance, et le supplièrent de les aider contre les entreprises des Quichés; en retour du secours qu'ils lui demandaient, ils lui promettaient de se reconnaître immédiatement pour vassaux de la couronne de Castille, à l'instar des autres princes voisins du Mexique. Le général leur déclara, comme à ceux-là, tout le plaisir qu'il avait à les voir et les congédia avec la promesse d'envoyer avant peu un de ses lieutenants à leur aide. Telle fut l'origine de l'expédition de Pedro de Alvarado dans les états de Guatemala et de la conquête de ces beaux pays (1).

Ainsi tous les peuples de l'Amérique, au lieu de s'unir pour combattre l'ennemi commun, prêtaient l'un après l'autre des armes aux Espagnols, pour les asservir à une même domination. Pendant que les Cakchiquels étaient en chemin pour se rendre auprès de Cortès, les belles régions du Zapotecapan, dont il devait bientôt prendre le titre, se préparaient à reconnaître paisiblement son autorité. Cocyoëza, dont les armes avaient naguère fait trembler Mexico sous le règne d'Ahuitzotl, continuait à régner sur Teotzapotlan, tout en remplissant à Yopaa les fonctions sacrées du pontificat sacré, dont il avait hérité, depuis le massacre des prêtres de Mictlan par les Mexicains. Partagé ainsi entre les devoirs du sacerdoce et de la royauté, il venait de mettre la couronne de Tehuantepec sur la tête de son fils aîné, lorsque la nouvelle des conquêtes des Espagnols arriva à sa cour. Ce prince était Cocyopy, né de la belle Pelaxilla et neveu de Montézuma II, alors à peine âgé de vingt-quatre ans. Au bruit du débarquement des Espagnols et des conquêtes extraordinaires de Cortès, les Zapotèques, se souvenant des traditions anciennes

(1) MS. Cakchiquel ou Memorial de Tecpan-Atitlan. — Chronica de la provincia de Goattemala, etc., lib. I, cap. 10, MS.

concernant la personne de Quetzalcohuatl, non moins vivaces parmi eux que parmi les populations du nord-est, crurent, comme elles, que le temps était proche où ses prophéties allaient s'accomplir. Non loin de Tehuantepec s'élevait, ainsi que nous l'avons marqué ailleurs (1), un rocher au sommet duquel une statue antique recevait, depuis des siècles, les hommages des nations voisines. C'était celle de Wixipecocha; elle représentait ce personnage assis, revêtu d'un vêtement à capuchon, assez semblable à celui d'un religieux, ayant auprès de lui une femme qu'il paraissait écouter, dans l'attitude d'un prêtre écoutant la confession. Jamais, disait-on, les oracles consultés à ce sujet n'avaient voulu expliquer le mystère de cette image.

Cependant la renommée continuait à publier les merveilles qui accompagnaient la marche de Cortès et répandait de plus en plus, parmi les nations, l'idée qu'il était le représentant du prophète. Dans ces conjonctures, les seigneurs de la cour de Tehuantepec conjurèrent leur roi de demander aux dieux l'explication de ces traditions antiques. Cédant à leurs instances, Cocyopy, revêtant la robe blanche des pontifes et la tête ornée de la mitre d'or aux plumes de quetzal, s'embarqua avec sa cour pour le sanctuaire de Quetzalcohuatl, adoré en ces lieux sous le nom de Cœur du Royaume. Il se dressait au sommet d'une pyramide aux proportions grandioses, environnée de frais ombrages, dans l'île de Monapostiac, située dans la lagune salée de Duic-Quialoy. Au-dessous du temple s'ouvrait une sombre caverne où le roi pénétra seul, pendant que les prêtres de sa suite offraient sur l'autel les victimes propitiatoires préparées pour cette grande solennité. Il y resta longtemps renfermé; lorsqu'il en sortit, il était pâle, et ses traits étaient empreints d'une profonde tristesse. « Mes enfants, s'écria-t-il, en « retournant parmi les siens, ce que notre grand dieu m'a ré-

(1) Ce rocher se trouve au bourg de la Magdalena, à quelques lieues de Tehuantepec.

« pendu, c'est que le temps est venu où son culte sera proscrit « pour faire place à une religion nouvelle, dont les prêtres seront « vêtus comme la statue que nous vénérons au sommet de la « roche de Wixipecocha. Ses ennemis viendront du côté où le « soleil se lève, et ce seront ces hommes blancs, aux armes et à « la puissance desquels nul des rois de cette terre n'a su résister « encore et ne saura résister dorénavant, qui seront nos maîtres « et qui nous soumettront à leur domination. »

Soit que Cocyopy se fût fait illusion à lui-même dans son exaltation superstitieuse, soit qu'à la vue des progrès des Espagnols il eût voulu préparer les siens aux éventualités de la conquête, pour ne pas s'exposer aux périls d'une guerre sans espérance, il n'en laissa pas moins dans les esprits une impression profonde de découragement et de peine. Les Espagnols n'étaient déjà plus entièrement inconnus parmi les populations riveraines de l'océan Pacifique. Cortès continuait à envoyer de temps en temps des émissaires dans les régions éloignées de Mexico, afin de s'instruire de leurs ressources et de leurs dispositions, et de reconnaître les ports qui se trouveraient sur le rivage oriental de l'Amérique. Quelques-uns, qu'il avait acheminés vers le royaume de Xalixco, n'avaient jamais reparu. A Zacatollan, il commissionna Francisco Chico et quelques autres soldats, qui s'informèrent des moyens d'y construire des navires et qui parcoururent toute la côte jusqu'à Tehuantepec. Ils en prirent possession au nom du roi d'Espagne, en y plantant des croix, et en ramenèrent les députés de différents seigneurs qui vinrent offrir à Cortès de se soumettre à lui. Sur ces entrefaites, Cocyoëza, instruit que Mexico venait de tomber au pouvoir des Espagnols, s'empressa d'en donner avis à son fils. Dans sa vieillesse, sa haine pour les Mexicains avait survécu à tout autre sentiment, et il célébra dans son cœur la chute de cette puissance orgueilleuse qui avait si souvent fait trembler les rois de l'Occident : souhaitant se servir des armées étrangères pour chasser les garnisons impériales des forteresses qu'elles oc-

cupaient dans son territoire, d'accord avec Cocyopy, il envoya à Coyohuacan une ambassade avec des présents magnifiques pour le général. Les ambassadeurs étaient chargés de lui dire que les rois du Zapotecapan et de Tehuantepec, instruits par les oracles que le temps était venu de reconnaître la suzeraineté du grand roi de l'Orient, s'offraient pacifiquement à lui pour ses vassaux et ses feudataires, mettant avec loyauté à son service leurs personnes, leurs vassaux et leurs royaumes, sans aucune restriction. A la richesse et à la beauté des présents qu'ils avaient apportés, à leurs vêtements somptueux et à leurs manières polies, Cortès se persuada promptement de la grandeur de l'acquisition que l'empereur faisait en ce moment ; il chargea, à son tour, les ambassadeurs de rendre grâces aux deux rois de leur empressement ; disant qu'il était venu lui-même comme l'envoyé et le serviteur du grand monarque de l'Orient, et qu'en acceptant ce qu'ils offraient si généreusement il les confirmait, en son nom, dans leurs droits et priviléges, leur garantissant leurs couronnes, tout prêt à les aider, au besoin, de toutes ses forces contre leurs ennemis. Il finit en leur remettant un grand nombre d'objets venus d'Europe et que les Américains estimaient d'un aussi grand prix que nous faisons nous-mêmes des bagatelles de l'Inde ou de la Chine (1).

Tandis que les nations lointaines, inspirées par leurs terreurs mystérieuses, envoyaient porter à Cortès l'hommage de leur soumission, la résistance s'organisait chez celles qui avaient été les premières à reconnaître son autorité ou à demander son alliance. Depuis la prise de Mexico, la victoire avait enflé l'orgueil des Espagnols, et, si le général s'efforçait extérieurement de maintenir le bon ordre dans son armée et de recommander la modération à ses officiers, il se voyait, d'un autre côté, trop souvent obligé de fermer les yeux sur leurs excès et de souffrir des extorsions dont il donnait lui-même l'exemple. Un grand nombre

(1) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, etc., cap. 172, fol. 370 et suiv. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 3, cap. 17.

d'indigènes, exaspérés par leur avarice et les cruautés qui en étaient la conséquence, abandonnant leurs héritages, se retiraient dans les montagnes ou s'enfuyaient au loin, dans les provinces en dehors de la vallée. Cette émigration présentait un double inconvénient également fâcheux, en ce qu'elle privait l'Anahuac d'une partie notable de sa population et qu'elle contribuait à déconsidérer les Espagnols aux yeux des nations lointaines. Pour en prévenir les effets, il fallait songer à coloniser sans retard ou à conquérir, l'une après l'autre, toutes les régions de la Nouvelle-Espagne, afin de convaincre les fugitifs qu'en nul endroit de la terre américaine ils ne sauraient se soustraire à la domination castillane. C'est dans cette vue que s'organisèrent les diverses expéditions qui furent envoyées au Coatzacoalco et au Mixtecapan, et que Cristoval de Olid fut chargé de poursuivre ses pas sur le royaume de Coliman.

Dans les provinces qui s'étendent du nord au sud-est, la face des choses avait pris rapidement un aspect sérieux. En bien des lieux, les Espagnols, envoyés isolément ou par petites troupes, afin de reconnaître les ressources du pays, avaient été massacrés par les habitants, et la haine, qui naguère poursuivait les marchands et les officiers de Montézuma, commençait à réagir contre ces étrangers, dont l'avidité et l'arrogance avaient encore moins de bornes. Libre des soins que lui avait donnés la conquête de Mexico, Cortès songea, dès lors, à mettre ses plans à exécution, pour assujettir les nations voisines et faire rentrer dans le devoir celles qui méconnaissaient son autorité. Déjà, au bruit de cette éclatante victoire, ses compatriotes accouraient, chaque jour, en plus grand nombre au plateau aztèque, et les Antilles ne cessaient de fournir de nouveaux colons, désireux d'entrer au partage des riches dépouilles de l'empire de l'Anahuac. La première expédition, après celle de Michoacan, fut dirigée contre les régions baignées par les affluents du Papaloapan et du Coatzacoalco, qui venaient de se révolter. Sandoval en fut chargé : il partit pour

Quatochco avec trente-cinq chevaux, deux cents Espagnols, et une armée levée également parmi les Mexicains et les autres populations alliées du voisinage, toujours prêtes à marcher sous la bannière castillane, en raison du butin dont elles faisaient leur profit. Après quelques escarmouches, s'étant emparé de la personne d'une princesse du Coatzacoalco, ses sujets se rendirent aussitôt à composition. Il fonda en ce lieu une colonie sous le nom d'Espiritu-Santo, à trois lieues de la mer; après quoi, il amena tour à tour toutes les villes riveraines de ce fleuve et de la côte d'Anahuac-Xicalanco à se soumettre de nouveau à l'autorité de l'Espagne : telles furent Quechollan, Cihuatlan, Quetzaltepec et Cintlan, célèbre par la première victoire de Cortès sur le sol mexicain, et qui, ainsi que les autres localités de la principauté de Tabasco, s'empressèrent de retourner sous son joug sans même essayer de combattre (1).

Dans les cités du Mixtecapan, la résistance s'organisa d'une manière plus active. Les rois de Tututepec, dont la puissance égalait les richesses, se mirent à sa tête. Ennemis des Mexicains, dont ils avaient reçu le joug à plusieurs reprises, mais dont ils n'avaient cessé d'être les constants adversaires, ils avaient accueilli avec faveur les émissaires de Cortès, lorsqu'ils s'étaient présentés comme les libérateurs des nations opprimées. Mais les succès rapides de ses armes leur avaient promptement ouvert les yeux sur son ambition et sur les dangers qui menaçaient l'indépendance de leur race : les ambassades successives de Cuitlahuatl et de Quauhtemotzin avaient achevé de les éclairer. Ils n'avaient cessé d'aider les chefs de l'empire de secours puissants de toute espèce durant le siége de Mexico (2); d'accord avec les commandants des diverses garnisons mexicaines de la Mixtèque, ils s'étaient tenus ensuite sur la défensive, observant d'un œil in-

(1) Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 3, cap. 11.
(2) Id., Descripcion de las Indias Occid., cap. 10.

quiet les progrès des Espagnols, lorsque la chute de cette métropole et de l'empire des Culhuas vint combler la mesure de leurs craintes. Dès ce moment, les étrangers furent considérés comme des espions et des ennemis publics; on les traqua comme des bêtes fauves dans tous les lieux où ils s'étaient répandus, et plusieurs périrent dans de cruels tourments. Les rivalités particulières accrurent encore la haine qu'on avait conçue pour eux, et, lorsqu'on apprit à Tututepec et à Huaxyacac que les rois du Zapotecapan et de Tehuantepec avaient envoyé des députés au conquérant pour lui offrir leur obéissance, il n'y eut qu'un cri général d'indignation dans toutes les provinces mixtèques.

Elles se levèrent à la fois contre leurs voisins, et tandis que les princes de Tilantongo, unis aux Mexicains de Tzotzolan et de Huaxyacac, envahissaient la vallée zapotèque, ceux de Tututepec, suivant les rivages de l'océan Pacifique, excitaient les vassaux de la couronne de Tehuantepec à prendre les armes contre Cocyopy. Le prince de Xalapa fut le premier à prêter l'oreille à cette voix séductrice : par son étendue et son opulence, cette ville le cédait à peine à la capitale, dont elle était jalouse, et ses chefs étaient, après les rois, les plus puissants de toute la contrée. En peu de temps Cocyopy se vit abandonné de la plupart des seigneurs des provinces supérieures, qui se rallièrent au prince de Xalapa. Heureusement pour le premier qu'il tenait entre ses mains deux des fils de ce vassal rebelle, et qu'à l'aide de ces otages précieux il espérait, tôt ou tard, l'obliger à rentrer dans le devoir. Les hostilités commencèrent aussitôt; mais le roi de Tehuantepec, attaqué à la fois par les révoltés et par les troupes de Tututepec, n'eut, pour le moment, d'autre ressource que de se tenir sur la défensive. De son côté, Cocyoëza, assiégé subitement dans Teotzapotlan par les innombrables bataillons mixtèques et mexicains, était loin de pouvoir porter secours à son fils. La campagne tout autour de cette capitale était tenue par l'ennemi, déjà maître des villes d'Etla, de Cuylapa et de Zeetopaa, et qui ne

tarda pas à se fixer bientôt même dans un des quartiers de la cité royale. Hors d'état de s'y défendre plus longtemps et craignant de tomber entre ses mains, le roi prit le parti de l'abandonner et se retira dans une forteresse située sur une montagne voisine, d'où elle commandait tout le pays (1). C'est de là qu'il donna à son fils communication de ce qui se passait, en l'engageant d'avoir immédiatement recours aux étrangers, dont ils avaient demandé l'alliance. Cocyopy s'empressa de suivre son conseil, et sûr, avec de l'or, d'obtenir l'objet de sa demande, il envoya, avec un présent considérable, ses ambassadeurs à Cortès, en lui faisant connaître l'extrémité où l'un et l'autre de ses alliés étaient réduits pour avoir recherché son amitié.

Le général comprit l'importance de ce message. La soumission du Mixtecapan entrait, d'ailleurs, trop bien dans l'exécution de ses plans pour ne pas y donner suite aussitôt. Déjà une première expédition avait été confiée, quelques mois auparavant, à Nuñez de Mercado, qui avait soumis sans difficulté la plupart des villes de la province de Mazatlan, aux frontières des Mixtèques. Pedro de Alvarado et Francisco de Orozco, en ayant été chargés cette fois, se mirent en chemin, à la tête de trente chevaux, de deux cents fantassins castillans et d'une grande armée d'Indiens confédérés : c'était la seconde fois que les troupes espagnoles se présentaient dans le Mixtecapan. Les seigneuries voisines de Tilantongo n'opposèrent qu'une faible résistance; mais la forteresse mexicaine d'Itzcuintepec se défendit avec un grand courage. Durant une semaine entière, Alvarado lui livra des assauts furieux, ne lui laissant de repos ni de jour ni de nuit : les assiégés, privés d'eau et incapables d'y tenir plus longtemps, ne voulurent capituler qu'avec Cortès lui-même; dans l'intervalle, ils lui envoyèrent des ambas-

(1) Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 3, cap. 11. — Ramirez, Proceso de Alvarado, etc., pag. 6, 74, etc. — Burgoa, Geogr. Descrip., etc., cap. 37, fol. 188, etc. — La forteresse dont il est ici question était située sur une montagne appelée Marisanchez au temps de Burgoa. Ce nom est espagnol.

sadeurs qui revinrent promptement avec les assurances les plus pacifiques, après quoi ils se rendirent à Alvarado.

Le capitaine se porta, de là, dans la vallée zapotèque, et fixa son camp sur les bords d'une rivière, au pied de la montagne, dont la crête altière était couronnée par les remparts de la forteresse de Huaxyacac. C'est là que le chapelain de l'armée célébra, sous un grand arbre, le saint sacrifice de la Messe aux yeux des populations, étonnées de ces rites nouveaux (1). Sous leurs auspices pacifiques, les garnisons voisines vinrent prêter, entre les mains d'Alvarado, serment d'obéissance à la couronne de Castille, et les soldats mexicains se joignirent à leurs frères enrôlés dans l'armée espagnole. Une série d'excursions vigoureuses acheva de réduire la vallée, où Cocyoëza ne tarda pas à redescendre avec sa famille. Sa première visite fut pour le capitaine qui l'avait délivré de tous ses ennemis; il rentra ensuite dans sa capitale, où il fut reçu avec amour de ses sujets : mais il ne put obtenir d'Alvarado qu'il chassât les Mixtèques des divers points dont ils s'étaient emparés ; c'était la politique des conquérants de laisser toujours subsister, autant que possible, des causes de discorde entre les populations conquises, et, malgré tout son désir de se voir affranchi de ce voisinage incommode, le roi des Zapotèques se vit obligé d'y souscrire.

Alvarado reprit ensuite le chemin de Tututepec, n'éprouvant qu'une faible opposition de la part des cités voisines. La plupart lui ouvrirent leurs portes sans combat, et la capitale elle-même le reçut dans ses murs sans offrir aucune résistance. C'était une ville d'une grande étendue, puissante surtout par son commerce, et son tianquiz, où l'on voyait des marchands de toutes les na-

(1) Burgoa, ibid., fol. 189. — En ce lieu, dit l'auteur, se trouve actuellement la chapelle avec le hameau de Santa-Ana, dit Santanita. La montagne de Huaxyacac, connue aujourd'hui sous le nom de mont Alban, portait aussi celui de Chapultepec, en souvenir de la patrie. (Voir encore Carriedo, Estudios historicos y estadicos del Estado Oaxaqueño, tom. I, cap. 10.)

tions, aurait pu rivaliser avec celui des Mexicains à Tlatilolco. Son port, ouvert sur le lac de Chacahua, à l'embouchure du fleuve de Tututepec, était établi sur de vastes proportions, et la splendeur de ses édifices, tant publics que particuliers, était proverbiale au Mexique. Le roi fit à Alvarado un accueil pompeux. Il voulut le loger dans son palais ; mais le capitaine, ayant eu l'avis que tout était prêt pour l'y assaillir durant la nuit, prit ses quartiers dans un faubourg, sous prétexte que ses chevaux ne pouvaient aller plus loin, et se saisit, en même temps, du roi, de son fils et des principaux personnages de sa cour. Il l'obligea à convoquer tous les seigneurs de ses états, et à prêter avec eux serment de fidélité, entre ses mains, à la couronne de Castille ; il les relâcha ensuite, mais en se faisant donner une rançon équivalente à plus de trente-six mille onces d'or (1). Conformément aux instructions de Cortès, ayant achevé rapidement de pacifier la province, il fonda, dans la cité de Tututepec, une colonie composée d'un certain nombre d'Espagnols et d'Indiens alliés; il lui donna le nom de Villa-Segura, et, après avoir installé ses premiers magistrats, il continua son chemin sur Tehuantepec.

Comme il s'approchait de la province d'Aztatlan (2), qui formait la limite entre les états de ce royaume et celui de Tututepec, il vit accourir à lui plusieurs personnages de marque qu'il avait envoyés prendre les devants, afin d'engager les sujets révoltés du roi Cocyopy à rentrer dans le devoir; mais, à leur arrivée sur le territoire de la ville d'Aztatlan, ils avaient été reçus en ennemis et forcés de prendre la fuite. Alvarado les ramena avec lui, et sa présence suffit pour lui ouvrir toutes les portes. Les cités rebelles par où il passa se soumirent l'une après l'autre, et, en arrivant à Tehuantepec, il eut la satisfaction d'en conduire à sa suite les chefs aux pieds de leur souverain. Il fut reçu du jeune roi avec

(1) Ramirez, Proceso de Alvarado, etc., pag. 74.

(2) Id., ibid. — *Aztatlan*, qui est une localité située à peu de distance de Tehuantepec, est appelée ici *Esteta*, suivant le style corrompu de l'époque.

les plus grands honneurs. Une seule province persistait dans sa désobéissance : c'était celle de Xalapa ; après un séjour de courte durée à Tehuantepec, il marcha sur la ville de ce nom et y entra sans obstacles. L'accueil qu'on lui fit fut froid et réservé, et, sur le refus du prince de Xalapa de rassembler sa noblesse et de prêter, avec elle, serment de fidélité à l'empereur, il l'emmena, ainsi qu'un de ses frères, prisonnier avec lui à Tehuantepec. Ce fut le signal des hostilités ; elles éclatèrent à la fois en divers endroits de la province, et, à plusieurs reprises, Alvarado fut attaqué dans la campagne par des partis nombreux de Zapotèques, commandés par les seigneurs de la faction du prince. Plusieurs Espagnols furent tués dans ces combats ; mais leur mort fut promptement vengée : retournant avec furie sur la ville de Xalapa, le capitaine lui livra un assaut formidable, et, après une lutte obstinée, il la saccagea de fond en comble, en l'abandonnant sans réserve à la brutalité avide de ses soldats. Cette vengeance terrible jeta l'épouvante dans tous les cœurs ; le prince reconnut, en tremblant, la suzeraineté de l'Espagne, et ses confédérés s'empressèrent de suivre son exemple. Malgré les instances de Cocyopy, qui lui offrait une somme considérable en or pour qu'il lui livrât la personne de son ennemi, Alvarado le remit en liberté, sous la condition qu'il demeurerait fidèle à son alliance, et lui rendit le gouvernement de sa seigneurie.

Durant son séjour à Tehuantepec, Alvarado, aspirant à jouer un rôle analogue à celui de son chef, jetait des regards d'envie sur les riches provinces de Soconusco et de Guatémala qui s'étendaient au sud-est ; mais des troubles survenus à la Villa-Segura l'obligèrent à renoncer, pour le moment, à ses nouveaux plans de conquête et à retourner sur ses pas. Juan Nuñez de Sedeño et Hernando de Badajoz, à qui il avait laissé le soin de continuer la nouvelle colonie, s'étant pris de querelle avec plusieurs de leurs compatriotes, avaient déserté leur poste et s'étaient retirés dans la vallée zapotèque. Sur ces entrefaites, le roi de Tututepec étant

venu à mourir, quelques-uns de ses vassaux, profitant de l'état désordonné de la colonie, avaient pris les armes et secoué le joug de la domination espagnole. Le retour d'Alvarado ne tarda pas à les rappeler à leur devoir; à la suite de diverses escarmouches sanglantes, il entra dans les villes rebelles, et, par un châtiment aussi prompt que rigoureux, il les obligea à reconnaître de nouveau l'autorité de la couronne de Castille. Sur l'avis de son lieutenant, Cortès envoya l'alcade mayor, Diego de Ocampo, instruire la cause de ceux qui avaient si audacieusement déserté Tututepec : l'un des mutins fut condamné à mort; mais sa peine fut commuée en un exil, et la Villa-Segura se trouvant abandonnée de fait, la colonie resta dans la vallée zapotèque, dont le climat et le sol offraient aux Espagnols des garanties bien plus assurées, sous le rapport de la salubrité et des ressources de toute sorte. Les colons, séduits par les délices de ce séjour enchanteur, s'établirent à un quart de lieue de la montagne, près de laquelle ils avaient campé quelques mois auparavant avec le capitaine, et donnèrent ainsi naissance à la ville d'Antequera, plus connue sous le nom de Huaxyacac, qu'elle prit de l'ancienne forteresse mexicaine, adouci aujourd'hui dans celui d'Oaxaca (1), une des plus agréables et des plus gracieuses entre les nombreuses cités dont se glorifie le Mexique. (An IV Tochtli, 1522.)

Pendant qu'Alvarado retournait à Mexico avec la gloire d'avoir soumis ces belles régions à la couronne, Sandoval marchait sur les provinces du royaume de Coliman, au secours de Cristoval de Olid, qui s'en était vu repoussé avec des pertes notables. Mais il se vit arrêté à son tour devant les murs d'Impiltzinco, et, après plusieurs assauts meurtriers, forcé de se replier vers Zacatollan, où Cortès avait envoyé un grand nombre d'Espagnols et d'Acolhuas

(1) Ramirez, ibid.— Burgoa, ibid. ut sup. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 3, cap. 17. — Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 149. — Cet auteur affirme positivement que la fondation de la colonie de Huaxyacac ou d'Oaxaca eut lieu en 1522 et non en 1523.

pour construire des vaisseaux qu'il destinait à de nouvelles découvertes sur les mers du sud. Le jeune commandant en tira des recrues et reprit le chemin de Coliman ; après une série de batailles également sanglantes pour les deux partis, les Colimas et les Impiltzincas, rompus de toutes parts et incapables de tenir plus longtemps contre la discipline et les armes castillanes, furent reçus à composition et acceptèrent la suzeraineté de l'empereur. Sandoval fonda, dans la cité de Coliman, une colonie espagnole ; en même temps, par ordre de Cortès, Zacatollan se transformait de la même manière, par les soins du capitaine Villafuerte, et Andrès de Tapia achevait d'établir l'autorité de la mère patrie dans la ville de Tzintzontzan. Fatigués du joug pesant et des prétentions exorbitantes de leurs dominateurs, les Tarasques commençaient à ne plus supporter leur présence avec la même tranquillité, et, malgré leurs inclinations pacifiques, ils menaçaient de prendre les armes. Les Espagnols et leurs alliés ne demandaient pas mieux ; c'eût été pour eux une nouvelle occasion de pillage. Mais le Catonzi, justement effrayé d'un mouvement dont les conséquences ne pouvaient qu'être fâcheuses pour lui-même et pour les siens, parvint à les apaiser et à calmer la fougue avide des conquérants, en leur abandonnant encore les dépouilles de quelques temples. L'établissement colonial se maintint ainsi, en dépit du mécontentement de la population de Tzintzontzan, et continua à se consolider insensiblement, au milieu des douleurs des Tarasques, ainsi que des extorsions et des violences accoutumées de leurs oppresseurs.

CHAPITRE SIXIÈME.

Commencement de la réédification de Mexico. Première municipalité espagnole dans cette capitale. Répartitions d'Indiens. Cristoval de Tapia arrive pour destituer Cortès. Habileté de ce général. Départ de Tapia. Cortès, confirmé dans ses pouvoirs par l'empereur, est nommé capitaine général de la Nouvelle-Espagne. Palais de Cortès à Mexico. Émeute des Indiens. Leurs chefs sont jetés aux chiens, ainsi que Cohuanacoch. Ixtlilxochitl délivre son frère. Plan de Mexico. Partage des quartiers. Nouvelle population espagnole dans cette ville. Condition inférieure d'Ixtlilxochitl après la conquête. Son mécontentement. Expédition sur le Cuextlan. Colonie de Panuco. Cortès reçoit les dépêches de l'empereur. Instructions de la cour favorables aux Indiens. Elles abolissent les répartitions. Mécontentement des compagnons de Cortès. Ajournement de cette disposition. Nouvelle émeute des Mexicains. Insurrection à Panuco et massacre des Espagnols. Terrible châtiment infligé par Sandoval aux Cuextecas. Troubles dans la Mixtèque et le Zapotecapan apaisés. Expédition du Coatzacoalco. Révolte et soumission des provinces chiapanèques. Négociations en Europe pour l'établissement de l'Église catholique au Mexique. Les franciscains Pierre de Gand, Jean du Toit et Jean de Aora à Tetzcuco. Leurs occupations. Les franciscains désignés pour le Mexique. Mission du père Martin de Valencia et de ses compagnons. Leur réception par Cortès. Baptême des princes de la famille du roi Nezahualpilli à Tetzcuco. Refus de la reine Xocotzincatl de le recevoir. Menaces dénaturées d'Ixtlilxochitl à sa mère. Les princesses sont baptisées avec un grand nombre de seigneurs acolhuas. Chapitre des franciscains à Mexico. Langage du père du Toit. Premiers monastères de Mexico, de Tetzcuco, de Huexotzinco et de Tlaxcallan. Railleries des indigènes contre les religieux. Premiers travaux de ceux-ci. Éducation des enfants. Persistance des Indiens dans l'idolâtrie. Histoire tragique du prêtre du dieu Ometochtli. Premier synode mexicain à Tetzcuco. Travaux de l'édilité espagnole à Mexico. Inondation de cette capitale. Consolidation de la domination espagnole au Mexique.

Pendant que les lieutenants de Cortès travaillaient, les armes à la main, à fonder de toutes parts l'œuvre de la colonisation es-

pagnole, le général continuait, en attendant la confirmation légale de son autorité, à assurer sa conquête et à la rendre utile à sa patrie. Résolu d'établir le chef-lieu de son gouvernement au même endroit où il avait acquis tant de gloire, il avait entrepris de faire sortir Mexico de ses ruines et de lui rendre le rang qu'elle occupait naguère parmi les cités de l'Anahuac. Comme il se faisait une idée brillante de la future grandeur de l'état qu'il fondait, il commença, dans le cours de l'an 1522, à rebâtir sa capitale sur un plan dont l'exécution en fit, en peu d'années, la plus belle ville du nouveau monde. Il en partagea les divers quartiers entre les vainqueurs et les vaincus, traçant de sa main l'emplacement des églises et des autres édifices publics. En même temps les conquérants, réunis en assemblée électorale, élurent les alcades et les régidors de la nouvelle municipalité (1). Tout marchait à la fois sous les yeux vigilants de Cortès, et, tandis qu'il construisait des navires à Zacatollan et qu'il ouvrait ailleurs quelques-unes des plus riches mines qui eussent été jusque-là découvertes en Amérique, il détachait, comme on l'a vu, ses officiers dans les provinces lointaines, il les encourageait à s'y établir, non-seulement en leur donnant de grandes concessions de terre, mais encore en leur accordant sur les indigènes la même autorité et les mêmes droits que les Espagnols s'étaient attribués aux Antilles.

La plupart des terres conquises sur les Mexicains dans l'Anahuac furent partagées ainsi aux soldats et aux officiers de l'armée, et le général leur signala un certain nombre d'indigènes dont la condition, analogue à celle des serfs dans plusieurs contrées de l'Europe, était de prendre soin de cultiver le sol sur lequel on les fixait. Ces concessions, connues sous le nom de « repartimiento » ou répartition, avaient été mises en pratique dans le dessein de récompenser les services des conquérants et de don-

(1) Herrera, Hist. gen. de las Ind. Occid., decad. III, lib. 3, cap. 1.

ner en même temps à la population des « protecteurs » contre les vexations des soldats et qui prissent soin de leur enseigner les préceptes de l'Évangile ; mais ce prétendu protectorat n'avait pas tardé à dégénérer en une odieuse tyrannie. Ce partage ne pouvait manquer, d'ailleurs, d'occasionner de grands désordres; non-seulement il était incapable de contenter également tous ceux qui prétendaient y avoir droit, mais il blessait profondément les indigènes, dont il bouleversait la condition sociale, en détruisant toutes les notions reçues auparavant sur leurs droits ou leurs devoirs. Les seigneurs et chefs de calpullis, réunis à Coyohuacan, furent informés que la souveraineté de l'empire ayant cessé d'exister, les contributions qu'on lui payait devaient désormais faire retour à la couronne de Castille, et, en son nom, aux Espagnols à qui était affectée la ville ou la province dont ils avaient le domaine direct, sauf au chef indigène qui en gardait le domaine utile à s'entendre avec eux sur le partage du produit. Ces dispositions et d'autres analogues furent la source de troubles graves pour les uns et de persécution pour les autres, non sans exposer plus d'une fois la domination coloniale à la ruine (1).

Tandis que Cortès acquérait à sa patrie de si vastes possessions et se préparait encore à de nouvelles conquêtes, sa destinée singulière était non-seulement d'être dépouillé de son autorité par le souverain qu'il servait avec tant de zèle et de succès, mais d'être regardé comme un sujet rebelle. Fonseca, évêque de Burgos et ami dévoué de Vélasquez, gouverneur de Cuba, avait réussi, par ses intrigues, à faire déclarer par la cour la conduite de Cortès, dans le gouvernement du Mexique, comme une usurpation contraire à la puissance royale. En conséquence, Cristoval de Tapia fut revêtu d'une commission qui l'autorisait à le destituer, à se saisir de sa personne, à confisquer ses biens et à in-

(1) Zurita, Rapport sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne, etc., pag. 262. — Cavo, los tres Siglos de Mexico, durante el gobierno español, lib. I, § 7.

former contre tout ce qu'il avait fait jusqu'alors, afin d'en rendre compte au conseil des Indes, dont l'évêque de Burgos était le président. Cortès venait de mettre la main à l'œuvre pour la reconstruction de Mexico, lorsque Tapia, portant l'ordre souverain de le dépouiller de toute autorité et de le traiter en criminel, débarqua à la Véra-Cruz. Mais Tapia n'avait ni la réputation ni le talent nécessaires pour l'exécution d'une commission de cette importance. Tout en témoignant le plus grand respect pour l'empereur, d'où elle émanait, le général prit secrètement des mesures pour rendre inutiles les ordres dont il était chargé. Il entama avec lui une négociation si compliquée, par le moyen des amis qu'il avait à la côte, multiplia tellement les conférences ; il employa tour à tour les menaces, les promesses et les présents d'une manière si adroite, qu'il détermina enfin cet homme faible à abandonner un pays qu'il n'était pas capable de gouverner. Cortès ne manquait cependant pas d'ennemis autour de lui, tout prêts à profiter de sa disgrâce, et les Mexicains eux-mêmes, instruits de ce qui se passait, avaient commencé à remuer. Il usa avec prudence des moyens qu'il avait entre les mains pour étouffer la révolte parmi ces derniers. Mais les premiers, se voyant encore une fois déçus dans leurs espérances, complotèrent contre sa vie : une conspiration ayant pour but de le faire sauter dans sa maison, à l'aide d'un baril de poudre, lui fut découverte par un prêtre, et le trésorier Alderete lui avoua lui-même ensuite qu'il avait pensé le tuer à coups de poignard, tandis qu'il entendait la messe.

Si le départ de Tapia lui ôtait momentanément ses inquiétudes, Cortès n'en sentait que plus vivement la nécessité de voir enfin son autorité validée par la volonté souveraine. C'est dans cette idée que, à la suite de la prise de Mexico, il s'était déterminé à envoyer de nouveaux députés en Espagne pour y rendre compte du succès de ses armes et porter à l'empereur les riches présents qu'il lui destinait avec le quint royal, comme des gages des

grands revenus que la couronne pouvait tirer de ses nouvelles conquêtes et pour demander, en récompense de ses services, l'approbation de tous ses actes, avec le gouvernement des pays que sa conduite et la valeur de ses compagnons avaient soumis à la couronne de Castille. Il suppliait encore Sa Majesté d'y envoyer le plus tôt possible des prêtres et des évêques pour travailler à la conversion des idolâtres, et surtout d'empêcher qu'il n'y vînt ni avocats, ni médecins, ni réfugiés d'aucune espèce.

Le moment où les députés se présentèrent à la cour était favorable. Les mouvements qui avaient troublé l'Espagne, à l'avénement de Charles V au trône, achevaient de se calmer. Les ministres avaient le temps de s'occuper des affaires du dehors : les récits qu'on publiait des victoires de Cortès remplissaient ses compatriotes d'admiration, l'étendue et la richesse des pays conquis étant pour eux un objet d'espérances flatteuses et sans bornes. Ce qu'il pouvait y avoir d'irrégulier dans la manière dont le vainqueur de tant de rois s'était élevé au pouvoir était couvert par l'éclat et le mérite des grandes actions qui en étaient la conséquence. Tous les esprits se révoltaient à la pensée de punir un homme dont les services méritaient plutôt les plus grandes marques de distinction. La voix publique s'élevait hautement en sa faveur, et Charles, arrivant en Espagne, dans le même temps, adopta les sentiments de ses sujets avec l'ardeur de son âge. Malgré les réclamations de Vélasquez et la résistance de l'évêque de Burgos, il nomma Cortès capitaine général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne, jugeant que personne n'était aussi capable de maintenir l'autorité ou d'établir un bon gouvernement parmi ses sujets espagnols ou indiens de ces contrées, que le même commandant à qui les premiers s'étaient volontairement soumis, et que les derniers étaient accoutumés à craindre et à respecter depuis si longtemps (1).

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 151, 165, 166. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 3, cap. 16.

Cependant, la cité de Mexico, sous les regards vigilants de son vainqueur, commençait à sortir de ses lagunes aussi belle, sinon aussi originale qu'auparavant. Le premier édifice auquel on mit la main fut le palais de Cortès, qui fut bâti, d'après un plan magnifique, sur l'emplacement même de celui de Montézuma et à l'aide de matériaux enlevés à celui de Cacama, à Tetzcuco; sa façade occupait un des côtés de la vaste place formant aujourd'hui le centre de Tenochtitlan, et les nombreuses boutiques, qui se voyaient sous ses galeries, prouvaient que le conquérant du Mexique n'oubliait ni ses intérêts matériels, ni la profession de négociant, qu'il avait exercée à Cuba avant de se mettre à la tête des armées (1). La ville européenne, commencée avec douze cents Espagnols, s'étendait autour du palais; pour assurer leur sécurité, le général jeta, à quelque distance de là, les fondements d'une forteresse destinée, ainsi que sa résidence, à contenir les Indiens, qui ne voyaient qu'avec douleur les étrangers se fixer de cette sorte au milieu de leur antique métropole. Malgré les honneurs dont il paraissait environner Quauhtemotzin, les amis de ce prince et les adhérents du parti national avaient toujours devant les yeux la torture que Cortès lui avait fait subir et qui n'était que l'avant-coureur de leur dégradation et de la déchéance de leur race. Durant plusieurs mois, celui-ci s'efforça vainement d'attirer les Mexicains autour de lui pour les engager à prendre part à la réédification de leur cité; il trouva constamment un obstacle dans l'opposition des grands, dont le patriotisme se révoltait à l'idée de voir Mexico sortir de ses ruines au profit de leurs vainqueurs.

C'est dans cet intervalle qu'eurent lieu les négociations à la suite desquelles Tapia se rembarqua pour l'Espagne. Dans l'espoir que les dissentiments qui existaient entre Cortès et une partie de ses compatriotes amèneraient promptement dans leur pays un

(1) Ramirez, Proceso de Alvarado, Edificacion de la primera iglesia, etc., pag. 302. — Ce palais, cédé bientôt aux vice-rois, fut brûlé, dans une émeute, environ un siècle après et remplacé par le palais actuel.

changement favorable à leur cause, les chefs de l'ancienne faction, excitée par les prêtres, hors d'état de supporter plus longtemps la tyrannie des conquérants, prirent les armes dans Mexico, en cherchant à soulever avec eux les populations du voisinage. Ils se portèrent en tumulte du côté de Coyohuacan avec des menaces de mort contre le général. Mais il était difficile de le prendre au dépourvu. Il fallut, toutefois, la plus grande énergie pour réprimer ce mouvement insurrectionnel qui pouvait, en quelques jours, s'étendre à tout l'Anahuac, et l'on n'y parvint qu'en déployant un appareil de terreur qui imposa pour longtemps aux membres de la noblesse indigène. La plupart furent pendus parmi les ruines de Tenochtitlan ; mais on réserva les plus coupables pour un supplice plus cruel, déjà trop connu dans les colonies espagnoles, quoique rarement usité encore dans l'Anahuac. Ils furent livrés à une meute de chiens, dressés à ce genre de combat, pour être mis en pièces, dans une sorte d'amphithéâtre, et dévorés vivants par ces animaux comme le cerf dans les forêts. Cohuanacoch, roi de Tetzcuco, soupçonné d'avoir été un des instigateurs de la révolte, fut saisi lui-même et abandonné à cette chasse inhumaine, presque sous les regards de son frère. Ixtlilxochitl, indigné, accourut auprès du général qui, sur ses représentations, le fit arracher, malgré l'opposition de plusieurs Espagnols, aux chiens dont il avait déjà reçu plusieurs morsures (1).

Ces atrocités n'empêchèrent pas ce prince de concourir, avec son zèle accoutumé, aux travaux de la reconstruction de la capitale, et, ainsi que le leur avaient prédit les Mexicains, ce furent les alliés et surtout les Acolhuas qui aidèrent, avec le plus d'activité, à rebâtir cette ville pour les Espagnols. Si l'on en croit son historien, il y employa les bras de plus de quatre cent mille de ses vassaux, qui y travaillèrent par corvées, sous sa surveillance

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 162.— Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 4, cap. 8. — Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 62.

et celle des principaux seigneurs du royaume d'Acolhuacan : cet office, où s'étaient distingués son père et son aïeul, n'avait rien que d'honorable à leurs yeux, et de ses plans, combinés avec ceux de Cortès, sortit la cité moderne de Mexico, où l'on trouve unies à la grandeur et à la majesté du style hispano-moresque de cette époque une foule de particularités qui rappellent le caractère indigène. La noblesse mexicaine, épouvantée du supplice d'un si grand nombre des siens, avait cessé de remuer, et les castes inférieures, attirées par les promesses de Cortès, par les franchises qu'il accordait libéralement à tous, commençaient à accourir autour de lui, pour avoir leur part dans la distribution du sol. Pour les encourager, il mit en liberté le Cihuacohuatl Tlacotzin, dont il connaissait les dispositions pacifiques, et lui octroya dans Tlatilolco la seigneurie et la surveillance d'un quartier, afin qu'il s'y bâtît une maison convenable. Tlacahuepan, fils de Montézuma, nommé, plus tard, au baptême, don Pedro, reçut le domaine du quartier d'Atzacualco (1). Cortès fit don également à Ixtlilxochitl d'une vaste propriété dans la capitale, et, par cette manière généreuse, finit par faire rentrer une portion notable des anciens seigneurs et des gens riches, auxquels il octroya des rues et des îles, afin de les engager à bâtir.

Chaque chef de ville ou de village arrivait à la tête des siens au bruit des instruments, et l'on se mettait à l'œuvre avec ardeur, en chantant en chœur les rhythmes des temps anciens; mais les douleurs et l'affliction n'y mêlèrent que trop souvent leur amertume. Les travaux se faisaient gratuitement : l'excès de la fatigue et la rapidité avec laquelle on les poussait, sans compter trop souvent le défaut ou la faiblesse de la nourriture, occasionnés par les calamités d'où l'on sortait, causèrent une mortalité considérable dans cette population immense d'ouvriers, dont un grand nombre fut enseveli sous les fondations de la cité nouvelle. En un

(1) Ixtlilxochitl, ibid., pag. 60.

court espace de temps, on vit surgir jusqu'à dix mille maisons (1): on rebâtit l'arsenal maritime avec des bassins couverts pour les brigantins; mais on unit, du côté de Tacuba (2), la ville à la terre ferme, et la plupart des canaux qu'on avait comblés durant le siége, restèrent couverts à l'état d'égouts, ce qui laissa pour les rues une largeur remarquable pour ce temps-là. Aussi pouvait-on dire, moins de vingt ans après la conquête, que dans toute l'Europe on ne trouvait pas une seule ville aussi belle et aussi magnifique que Mexico (3).

La domination espagnole s'affermissait ainsi chaque jour de plus en plus dans le Mexique, et, malgré les troubles cruels que l'oppression des conquérants n'occasionna que trop souvent, ils pouvaient croire leur empire assuré contre toute tentative de révolte; usant tour à tour de la rigueur ou de la clémence, Cortès accoutumait insensiblement les peuples à porter leurs regards vers le nouveau gouvernement. Cependant la colonie dont il était le chef ressemblait bien plus à une société de soldats qu'à une réunion de familles, et il s'affligeait que le nombre des femmes espagnoles y fût encore trop restreint; dans le dessein de raffermir sa puissance autant que pour ôter aux Mexicains l'espoir de recouvrer leur indépendance, il résolut, à tout prix, de faire venir des femmes

(1) Les auteurs mettent plus de cent mille maisons : Cavo corrige et dit dix mille, ce qui nous paraît plus exact, le nombre des habitants de Mexico s'élevant au chiffre de quatre-vingt mille, de l'an 1523 à 1524, dont seulement deux mille Espagnols.

(2) *Tacuba*, nom actuel du Tlacopan, d'abord adouci en Tlacupan et, bientôt après, en Tacuba. A dater de l'époque de la prise de Mexico, nous commencerons à adopter les dénominations modernes qui devinrent en usage alors.

(3) Benavente, Hist. de los Indios, etc. Part. III, cap. 7. — Ce religieux avait raison, et encore aujourd'hui que les villes d'Europe ont tant gagné depuis cette époque, on peut dire que c'est une des plus belles villes du monde. Nous, qui avons parcouru la moitié du nouveau continent, nous croyons pouvoir avancer que nulle part, en Amérique, il n'y en a une seule qui soit aussi majestueuse et aussi monumentale dans son ensemble. Elle laisse loin derrière elle Philadelphie, New-York et les autres cités des États-Unis.

des Antilles et de la mère patrie. C'était une faute. L'influence qu'il avait acquise à l'aide de Marina et des princesses indiennes, épouses ou concubines de ses officiers, aurait dû lui montrer l'importance d'unir les deux races par des mariages; l'orgueil des indigènes eût été flatté de ce mélange, et l'esprit de caste, depuis si funeste aux uns et aux autres, n'eût pas élevé entre les vainqueurs et les vaincus une barrière dont les conséquences sont encore aujourd'hui si déplorables pour la civilisation et le repos de ces contrées.

D'après ces dispositions, plusieurs Espagnols distingués par leur naissance, mais encombrés de familles nombreuses, se transportèrent à Mexico; Leonel de Cervantès, gentilhomme d'un rang illustre, y vint avec ses sept filles, que Cortès dota avc générosité, en les mariant à ses officiers. Administrateur aussi éclairé que conquérant habile, il étendait sa vigilance à toutes les branches du gouvernement, et l'on s'étonne justement à la vue de tous les travaux qu'il fit en si peu de temps pour raffermir sa conquête et accroître les sources de sa prospérité. Il fit venir des Antilles du bétail de toute espèce, et y transplanta la canne à sucre, que Colomb y avait portée des Canaries, ainsi que les volailles, les graines et les fruits de l'Europe ou des tropiques, inconnus auparavant dans ces contrées. Il attira, par ses promesses et sa libéralité, soit des îles, soit d'Espagne ou des Pays-Bas, des ouvriers et des artistes en tout genre, fondit des canons en fer et en bronze, et ouvrit le premier chemin carrossable entre la capitale et le port de la Véra-Cruz. Mais, en même temps qu'il travaillait à introduire matériellement la civilisation européenne dans le nouvel empire qu'il avait fondé, il ne négligeait pas entièrement l'œuvre spirituelle de la régénération des âmes, tant recommandée par ses souverains. Sans vouloir employer la force brutale pour faire oublier aux indigènes leur antique religion, il se contenta de leur interdire actuellement, sous des peines sévères, les sacrifices de sang humain, et commanda d'enfouir les idoles monstrueuses qui gisaient mutilées dans les rues de la ca-

pitale, dans les terrains qu'il destinait d'avance à l'édification des églises et des monastères. Malheureusement l'ignorance et le fanatisme font peu de distinction en fait d'art : une foule d'objets disparurent alors ; les soldats espagnols, animés d'un zèle inintelligent, détruisirent non-seulement des statues et des ornements d'une grande valeur, mais encore livrèrent aux flammes une foule de livres et de manuscrits précieux, où ils ne voyaient autre chose que des images de magie et de superstition diabolique (1).

Cependant Ixtlilxochitl continuait à travailler, avec les siens, à la reconstruction de Mexico. La haine qu'il avait nourrie naguère avec tant d'emportement contre Montézuma s'était calmée devant les calamités qu'il avait contribué si tristement à attirer sur sa race et sa famille ; mais, si sa vengeance était satisfaite, son ambition, après l'avoir poussé à tant de perfidies et de trahisons, se voyait plus que jamais déçue dans ses espérances. Il reconnaissait, sans oser l'avouer encore, qu'en détrônant ses frères il avait brisé le sceptre de ses aïeux, et qu'il avait tout simplement ouvert une voie plus commode aux envahissements d'une race étrangère et insolente. Tout en usant de la puissance royale sur les Acolhuas, il ne pouvait se cacher que, au lieu d'un vassal de la couronne d'Espagne, il n'était plus, en réalité, que l'exécuteur des volontés de Cortès; pour récompense de son dévouement sans exemple, le général, en le congédiant, n'avait même pas pris la peine de dissimuler sa pensée et avait cru lui faire un grand honneur, en lui octroyant, au nom de l'empereur, trois provinces pour lui et ses descendants à perpétuité : c'était Otompan avec trente-trois villes, Tziuhcohuac avec le même nombre de localités dans le nord-est, ainsi que la seigneurie de Cholullan et quelques autres lieux. Tout l'orgueil d'Ixtlilxochitl se réveilla à l'idée de cette donation insolente : au lieu de remercier Cortès avec sa bassesse accoutumée, il répondit avec fierté que ce

(1) Cavo, los tres Siglos de Mexico, lib. I, § 8.

qu'il lui donnait était à lui et à ses ancêtres, et que, puisqu'on ne l'en avait pas encore dépouillé, on ne pouvait lui faire une faveur de ce qui lui appartenait. « Quant à vous, ajouta-t-il, gar- « dez, ainsi que les vôtres, ces conquêtes que vous avez acquises « au prix de tant de voyages périlleux sur terre et sur mer et de « tant de travaux ; disposez-en de la même manière qu'il m'ap- « partient, à moi et à mes frères, de disposer des vassaux et des « provinces du royaume de Tetzcuco, dont nous sommes les « maîtres et les princes naturels. »

Cortès n'insista pas après cette réponse hautaine ; mais le vainqueur de Mexico, accoutumé à voir plier tous les rois indigènes devant sa volonté, ne se souvenait plus de leurs services, du moment que, par leur caractère ou des velléités d'indépendance, ils devenaient un obstacle à ses desseins. Ixtlilxochitl ne l'ignorait point; le sort de ses frères, celui de Montézuma devaient le lui rappeler au besoin. Aussi cette manifestation paraît-elle avoir été une des dernières de cet orgueil jaloux dont sa patrie avait tant souffert. La réflexion, en lui montrant son avilissement, le convainquit de la nécessité de dissimuler, s'il voulait vivre et conserver quelque chose de cette puissance acquise au prix de tant de trahisons ; aussi, dès ce moment, l'historien de sa famille le montre-t-il occupé sans cesse à complaire aux conquérants et à s'efforcer, par de nouvelles bassesses, à conserver leur amitié. Elle lui était nécessaire pour se maintenir vis-à-vis des vassaux du royaume d'Acolhuacan, qui ne le regardaient que comme un traître, et qui continuaient, comme auparavant, à ne rendre qu'à son frère Cohuanacoch les honneurs de la souveraineté. Ixtlilxochitl le sentait si bien que, à son retour à Tetzcuco, il se vit obligé, par l'opinion publique, à lui laisser, avec le titre royal, la réception des tributs ; c'est pourquoi il alla résider à Otompan, qui lui appartenait, en vertu de l'accord passé entre les deux frères et le roi Cacama, avant l'arrivée de Cortès dans l'Anahuac ; mais, par suite des arrangements qu'il avait pris avec le général, il garda

entre ses mains l'administration générale du gouvernement
disposition des armées, dans la crainte que Cohuanacoch
profitât de nouveau pour chercher à secouer le joug des Es
gnols. Il continua ainsi à exercer, durant encore plusieurs
nées, un simulacre de puissance, mais qui alla, chaque année,
décroissant jusqu'à la fin de ses jours (1).

Tandis que Cortès travaillait à assurer la puissance coloni
et la prospérité future de Mexico, des nouvelles inquiéta
l'appelaient au loin dans la province de Panuco, qui avait
une des premières reconnues par ses compatriotes dans la N
velle-Espagne. Francisco de Garay avait obtenu de l'empereu
gouvernement de cette contrée; mais, comme elle avait été
butaire de l'empire que Cortès achevait de conquérir, Ga
avait cru, par urbanité autant qu'en souvenir d'une ancie
amitié, devoir lui faire part de ses provisions. Le général, jal
de ses droits sur les terres de sa dépendance, souhaitant, d'
leurs, de châtier les Cuextecas pour la mort des Espagnols
voyés, un an auparavant, sur leurs côtes par Garay, se rés
aussitôt à prévenir son rival et à réduire d'une manière défini
Panuco sous sa domination. Il se mit en chemin à la tête de t
cents fantassins espagnols et de cent cinquante chevaux, a
quelques pièces de campagne, et Ixtlilxochitl le joignit avec
armée de quarante mille Mexicains et Acolhuas, Panuco fais
partie des provinces du Cuextlan, naguère soumises par
armes de Nezahualcoyotl et de Nezahualpilli. Les ennemis so
rent à sa rencontre et lui livrèrent bataille dans une plaine sit
aux environs d'Ayotochtitlan. Elle fut longue et acharnée, et
grand nombre d'Acolhuas et de Mexicains y perdirent la v
cinquante Espagnols furent blessés avec plus ou moins de gravi
mais la victoire, comme d'ordinaire, se déclara pour eux. I

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españ
pag. 61, 78.

du Cuextlan se reconnurent de nouveau tributaires de la nne de Tetzcuco et vassaux de celle de Castille.

rmée continua ensuite sa marche sur Chila, ville considé-, située à cinq lieues de l'Océan, parmi les lagunes que forment, sur la côte de Tampico, les diverses rivières qui fécondent les plaines environnantes. C'était là que les Espagnols envoyés par Garay avaient le plus souffert de la barbarie de l'ennemi. Cortès et Ixtlilxochitl y demeurèrent près de quinze jours, attendant que les seigneurs de la mer vinssent faire acte de soumission; mais leurs cités, bâties sur les îles, dans les ramifications du marécage, à l'ombre des forêts qui surgissent sur ce sol fécond, montraient peu de désir de recevoir les étrangers dans leurs murailles. Le général se décida alors à marcher en avant; au passage du fleuve de Panuco, il fut attaqué à l'improviste par une multitude d'Indiens cachés dans les bois voisins; mais la valeur des alliés, aidée de la discipline castillane, ne tarda pas à les mettre dans une déroute complète. Cortès et Ixtlilxochitl passèrent la nuit dans une ville que les habitants venaient de déserter. Ils trouvèrent dans les temples les peaux empaillées et les vêtements des Espagnols tués l'année précédente, et que les Cuextecas y avaient suspendus comme trophées de leur victoire. Le lendemain, un nouveau combat s'engagea sous les murs d'une autre ville d'une grande étendue, et dans la même journée on eut à se battre trois autres fois, avant de pouvoir prendre quelque repos. Le pays, admirablement cultivé et couvert d'une multitude de cités florissantes, était habité par une population non moins serrée qu'ardente et courageuse. Cortès rencontrait dans leur vaillance les mêmes obstacles qu'autrefois les chefs de l'empire. Ayant réduit en cendres une des villes principales, assise au bord d'un grand lac, les habitants, fatigués enfin de tant de combats, finirent par se rendre à discrétion, et le reste de la province ne tarda pas à reconnaître son autorité. Il fonda près de là une colonie espagnole à laquelle il donna le nom de Santi-Estevan del

entre ses mains l'administration générale du gouvernement et la disposition des armées, dans la crainte que Cohuanacoch n'en profitât de nouveau pour chercher à secouer le joug des Espagnols. Il continua ainsi à exercer, durant encore plusieurs années, un simulacre de puissance, mais qui alla, chaque année, en décroissant jusqu'à la fin de ses jours (1).

Tandis que Cortès travaillait à assurer la puissance coloniale et la prospérité future de Mexico, des nouvelles inquiétantes l'appelaient au loin dans la province de Panuco, qui avait été une des premières reconnues par ses compatriotes dans la Nouvelle-Espagne. Francisco de Garay avait obtenu de l'empereur le gouvernement de cette contrée; mais, comme elle avait été tributaire de l'empire que Cortès achevait de conquérir, Garay avait cru, par urbanité autant qu'en souvenir d'une ancienne amitié, devoir lui faire part de ses provisions. Le général, jaloux de ses droits sur les terres de sa dépendance, souhaitant, d'ailleurs, de châtier les Cuextecas pour la mort des Espagnols envoyés, un an auparavant, sur leurs côtes par Garay, se résolut aussitôt à prévenir son rival et à réduire d'une manière définitive Panuco sous sa domination. Il se mit en chemin à la tête de trois cents fantassins espagnols et de cent cinquante chevaux, avec quelques pièces de campagne, et Ixtlilxochitl le joignit avec une armée de quarante mille Mexicains et Acolhuas, Panuco faisant partie des provinces du Cuextlan, naguère soumises par les armes de Nezahualcoyotl et de Nezahualpilli. Les ennemis sortirent à sa rencontre et lui livrèrent bataille dans une plaine située aux environs d'Ayotochtitlan. Elle fut longue et acharnée, et un grand nombre d'Acolhuas et de Mexicains y perdirent la vie: cinquante Espagnols furent blessés avec plus ou moins de gravité; mais la victoire, comme d'ordinaire, se déclara pour eux. Les

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles. pag. 61, 78.

chefs du Cuextlan se reconnurent de nouveau tributaires de la couronne de Tetzcuco et vassaux de celle de Castille.

L'armée continua ensuite sa marche sur Chila, ville considérable, située à cinq lieues de l'Océan, parmi les lagunes que forment, sur la côte de Tampico, les diverses rivières qui fécondent les plaines environnantes. C'était là que les Espagnols envoyés par Garay avaient le plus souffert de la barbarie de l'ennemi. Cortès et Ixtlilxochitl y demeurèrent près de quinze jours, attendant que les seigneurs de la mer vinssent faire acte de soumission; mais leurs cités, bâties sur les îles, dans les ramifications du marécage, à l'ombre des forêts qui surgissent sur ce sol fécond, montraient peu de désir de recevoir les étrangers dans leurs murailles. Le général se décida alors à marcher en avant; au passage du fleuve de Panuco, il fut attaqué à l'improviste par une multitude d'Indiens cachés dans les bois voisins; mais la valeur des alliés, aidée de la discipline castillane, ne tarda pas à les mettre dans une déroute complète. Cortès et Ixtlilxochitl passèrent la nuit dans une ville que les habitants venaient de déserter. Ils trouvèrent dans les temples les peaux empaillées et les vêtements des Espagnols tués l'année précédente, et que les Cuextecas y avaient suspendus comme trophées de leur victoire. Le lendemain, un nouveau combat s'engagea sous les murs d'une autre ville d'une grande étendue, et dans la même journée on eut à se battre trois autres fois, avant de pouvoir prendre quelque repos. Le pays, admirablement cultivé et couvert d'une multitude de cités florissantes, était habité par une population non moins serrée qu'ardente et courageuse. Cortès rencontrait dans leur vaillance les mêmes obstacles qu'autrefois les chefs de l'empire. Ayant réduit en cendres une des villes principales, assise au bord d'un grand lac, les habitants, fatigués enfin de tant de combats, finirent par se rendre à discrétion, et le reste de la province ne tarda pas à reconnaître son autorité. Il fonda près de là une colonie espagnole à laquelle il donna le nom de Santi-Estevan del

Puerto (1) et se disposa ensuite à reprendre, par la Véra-Cruz, le chemin de Mexico. Il brûla, en se retirant, les villes de Chila, de Panuco, ainsi que plusieurs autres dont les chefs continuaient dans leur résistance.

En chemin, il apprit la nouvelle de la révolution de la province de Tototepec (2), qui faisait partie des domaines d'Ixtlilxochitl; cette province confinait au nord avec celles de Cuextlan, et au sud avec le royaume d'Acolhuacan. Ce prince reçut la mission de la réduire à l'obéissance ; il s'y porta immédiatement à la tête de trente mille hommes, et fit prisonnier de sa main le seigneur de Tototepec, ainsi que les principaux chefs des rebelles : il les envoya à Cortès, qui les fit pendre aussitôt sans autre forme de procès. Le passage du général par la Véra-Cruz avait été signalé par une nouvelle d'une bien autre importance pour lui-même, et qu'il attendait avec anxiété depuis longtemps. Un navire arrivant d'Europe lui avait apporté les dépêches royales qui le confirmaient dans tous ses pouvoirs et lui accordaient le titre de capitaine général et de gouverneur de la Nouvelle-Espagne. C'était pour lui le motif d'une grande satisfaction ; jusqu'à ce moment il n'avait agi que d'après une autorité précaire et sans cesse contestée par ses ennemis; désormais revêtu de la plénitude de la puissance, il allait marcher plus librement et travailler, avec un redoublement d'énergie, à étendre ses conquêtes et l'empire de son souverain (3).

Dans ses dépêches, l'empereur Charles V, après avoir rendu grâces à Dieu pour la découverte de l'empire du Mexique, et pour les qualités remarquables qui distinguaient ses habitants, si supé-

(1) Aujourd'hui *Panuco*, bourgade sur le fleuve du même nom, à 8 lieues environ de la mer.

(2) *Tototepec*, dit aussi *Tututepec del Norte*, pour le distinguer de la ville du même nom sur l'océan Pacifique.

(3) Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 3, cap. 18, et lib. 4, cap. 3. — Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, etc., pag. 62, 65.

rieurs en tout au reste des Américains, disait qu'à ces causes précisément il fallait travailler à les amener à la religion chrétienne par les moyens de douceur que prescrivait l'Évangile, cette voie seule étant agréable à Dieu, et non celle qui obtenait, par la crainte, la conversion des infidèles : que les Espagnols se détrompassent s'ils croyaient qu'ils gagneraient la bonne volonté des peuples conquis, à moins de les laisser dans la possession pacifique de tous leurs biens, conformément à la justice, leur payant exactement ce qu'ils recevaient d'eux et gardant inviolablement avec eux la parole donnée; que de cette manière il serait bien moins dur aux idolâtres d'abandonner leurs rites anciens, comme aussi les sacrifices humains, en quoi il fallait particulièrement insister. Il ajoutait qu'il avait entendu avec peine qu'un grand nombre d'Espagnols avaient envahi les provinces indigènes, sans que leurs habitants leur en eussent donné aucun motif plausible, et que, souhaitant prévenir les inconvénients graves auxquels ces brigandages donnaient lieu, il ordonnait que, quand même ces nations prendraient les armes contre les Espagnols, on ne leur déclarât jamais la guerre sans leur avoir, au préalable, intimé, à trois reprises diverses, de les déposer.

Les mêmes dépêches contenaient l'annulation absolue des répartitions et partages que Cortès avait faits en faveur de ses officiers et soldats vétérans, voulant qu'à dater du jour de leur réception les Indiens mexicains, aussi bien que des autres nations fussent libérés de toute servitude ou esclavage, conformément à l'avis des théologiens royaux et des autres conseils de la couronne qui tenaient pour certain que la dépopulation des Antilles était due à cette coutume. Cependant, afin de dédommager les conquérants de la perte résultant de l'abandon des répartitions, l'empereur leur accordait certaines possessions dans les campagnes et dans les villes, qu'il leur serait loisible de vendre après cinq années de séjour, ainsi que les amendes, durant dix ans, à la condition que le produit en serait affecté à l'amélioration des routes et des che-

mins et à construire des ponts sur les rivières. Il ordonnait aussi que, dans la supposition que les Mexicains eussent été sujets à payer des impôts à leurs souverains, Cortès, avec l'assistance des officiers royaux, leur enverrait le plus tôt possible et leur ferait payer un tribut modéré, et que, d'accord avec les mêmes fonctionnaires, il imposerait des noms aux nouvelles colonies qu'il fonderait. En outre, il décrétait que, en attendant la nomination des régidors des municipalités, le capitaine général élirait ceux qu'il croirait capables d'occuper ces divers postes entre les habitants, en leur assignant certaines possessions pour payer les travaux de la communauté, et en prenant également, à ce dessein, dans les terrains de mauvaise comme de bonne qualité. Il concédait à toutes les villes l'autorisation de se nommer six régidors; mais Mexico en obtenait douze comme étant la capitale du nouveau monde. Tout procès dont l'objet n'atteignait pas une valeur de mille piastres se déciderait devant Cortès ou ses lieutenants, et ceux qui dépasseraient cette somme, devant l'audience royale de Saint-Domingue (1). Le monarque décidait, en outre, que les dîmes se payeraient suivant la concession faite à ses aïeux et leurs successeurs par la bulle du pape Alexandre VI, afin de doter les églises, pourvoir à la splendeur du culte divin et à l'entretien de ses ministres. Usant de son droit de patronage, Charles nomma, quelque temps après, à la cure de Mexico, le prêtre don Pedro Villagra, qui fut ainsi le premier chargé légalement du soin de cette paroisse importante (2).

A la demande des mandataires de Cortès, l'empereur accordait en même temps des armoiries à la cité de Mexico (3). Il exemptait

(1) Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 5, cap. 1 et suiv.

(2) Lorenzana, Concilios primero y segundo, etc., de Mexico, pag. 9.

(3) Ces armoiries ont changé depuis la révolution. En 1821, trois cents ans justement après la prise de Mexico par les Espagnols, cette ville, redevenue indépendante de l'Espagne, a pris pour armoiries l'Aigle aux ailes déployées, debout sur un figuier d'Inde poussant d'un rocher (symbole de Tenochtitlan) et occupé à dévorer un serpent qu'il tient entre ses serres.

le royaume de la Nouvelle-Espagne de tous droits et douanes durant huit ans ; comme aussi, pendant dix ans, de payer le quint de l'or et de l'argent, en s'arrangeant, toutefois, à satisfaire au dixième les deux premières années, augmentant tous les deux ans jusqu'à la totalité. Dans les mêmes dépêches, l'empereur ordonnait à Cortès de lui rendre compte de l'or qu'il avait partagé entre ses soldats et établissait des lois somptuaires pour modérer le luxe des vêtements. Il interdisait l'entrée de la Nouvelle-Espagne aux Juifs, aux Maures et à leurs descendants, ainsi qu'aux avocats et procureurs, avec défense, s'il s'en trouvait, de plaider ou de solliciter des procédures ; la défense était motivée en ce que les procès et les avocats ruinaient les Antilles, où ils avaient tout bouleversé. Il chargeait le capitaine général de vérifier l'existence d'un détroit qu'on disait exister entre les deux Amériques, pour passer d'un océan à l'autre et de tenter la culture de la véritable cochenille qu'on disait être connue des indigènes. Enfin Charles ordonnait d'envoyer au Mexique tous les ouvriers qui pouvaient s'y utiliser avec les instruments de leur profession, ainsi que les bestiaux, plantes et graines que produisait l'Europe. Il accordait à tous ceux que Cortès lui avait recommandés les grâces et faveurs qu'il avait demandées pour eux, et en retour lui demandait à faire un emprunt de tout l'or et l'argent qu'il pourrait réunir, ses finances se trouvant épuisées par les guerres qu'il avait eu à soutenir. (De l'an IV Tochtli, 1522 à l'an V Acatl, 1523.)

La publication des ordonnances royales excita de grands troubles dans Mexico, et donna naissance à deux partis parmi les Espagnols, qui se décrièrent mutuellement avec beaucoup d'acharnement. Les hommes droits, reconnaissant ce qu'il y avait de juste dans la volonté de l'empereur, en rendant la liberté aux indigènes, louaient son équité et sa religion; mais les conquérants, à qui Cortès avait fait le partage des terres et des Indiens, éclataient en reproches contre leur souverain, usant même d'ex-

pressions non moins indignes de la loyauté castillane que de la majesté royale, taxant d'injustice manifeste cette sage résolution qui privait, disaient-ils, ses plus braves soldats de ce qu'ils avaient gagné à la pointe de leurs épées, et dont le mérite restait ainsi sans récompense. Le général, qui s'était partagé lui-même dans une mesure analogue, ne pouvait se refuser d'accueillir ces réclamations : les intérêts de quelques hommes prévalurent en cette occasion, comme en tant d'autres, contre ceux de plusieurs grandes nations. Il consentit à surseoir à l'exécution des articles qui excitaient une si forte opposition, en attendant qu'il pût en référer à l'empereur. Cette concession impolitique faillit causer une nouvelle révolution parmi les Mexicains; informés, comme tout le monde, de la manière libérale dont ils étaient traités par les ordonnances du souverain dont ils s'étaient si récemment reconnus les vassaux, ils tentèrent de se soulever contre leurs oppresseurs. Mais les dispositions du capitaine général les obligèrent promptement à baisser la tête : la prison, les tortures et la mort furent les moyens à l'aide desquels il sévit comme à l'ordinaire contre les plus mutins, et les autres se résignèrent humblement à leur sort, en attendant un jour meilleur (1).

Ce n'était donc pas la faute des rois d'Espagne si leurs lieutenants éprouvèrent tant de difficulté à réduire ces beaux pays en colonies espagnoles. Les peuples, poussés à bout par l'oppression, après avoir été d'eux-mêmes se mettre sous le joug, regrettaient les temps où les officiers de Montézuma prélevaient sur leurs cités des tributs onéreux, et couraient aux armes de tous côtés, dans l'espoir de secouer une tyrannie pire mille fois que celle des rois de l'Anahuac. Garay, ayant débarqué à Panuco avec un grand nombre d'Espagnols, les avait laissés ensuite dans cette province, et par l'entremise du licencié Alonzo de Zuaso, ami de

(1) Gemelli Carreri, Giro del Mondo, etc. Part. VI, lib. 1, cap. 9. — Cavo, los tres Siglos de Mexico, tom. I, lib. 1, § 21.

Cortès, s'était rendu à Mexico pour s'entendre avec lui au sujet de cette colonie. Sur un ordre imprudent de leur chef, Diego de Ocampo, ces aventuriers se dispersèrent dans les environs de Santi-Estevan, où leur conduite insolente ne tarda pas à réveiller les inclinations hostiles des habitants. Ils attaquèrent avec fureur leurs ennemis, et, dans une seule action, en tuèrent quatre cents, qu'ils dévorèrent ensuite dans un festin de cannibales. Cent succombèrent auprès de la ville de Taquimitl, et, bientôt après, cinquante-cinq autres, dont quinze à cheval, assiégés dans le palais de Tochtuco, périrent au milieu des flammes, sans qu'un seul s'en échappât pour aller porter à ses compagnons l'annonce de ces affreux désastres.

La nouvelle de cette insurrection vint trouver Cortès au milieu des troubles occasionnés par les ordonnances de l'empereur. Sandoval reçut l'ordre de marcher à grandes journées contre les rebelles et de n'épargner aucun effort pour y mettre promptement un terme ; il prit avec lui cent fantassins, cinquante chevaux et quatre pièces de campagne. Le roi Quauhtemotzin lui fournit quinze mille Mexicains sous les ordres d'un de ses cousins, et quinze mille Acolhuas, commandés par Yoyontzin, le plus jeune des fils légitimes de Nezahualpilli, partirent avec eux contre Panuco. Cent Espagnols, restes de cette colonie, achevaient de se défendre dans Santi-Estevan, où ils pouvaient à peine tenir un jour de plus. Après avoir délivré ses compatriotes, Sandoval, partageant son armée en trois corps, mit, en peu de jours, toute la province à feu et à sang, n'épargnant ni âge ni sexe. Soixante princes et quatre cents nobles, des plus illustres du Cuextlan, faits prisonniers dans diverses rencontres, expièrent dans les supplices le crime d'avoir voulu se libérer de la tyrannie de leurs oppresseurs. D'accord avec Cortès, qui lui avait donné d'avance ses instructions à ce sujet, Sandoval les fit brûler vifs le même jour ; pour mettre le comble à l'horreur de cette scène, il assembla les parents et les enfants de ces malheureuses victimes, et il les

força d'en être les témoins. A la suite de cette barbarie, les fils de chacun des princes et des seigneurs mis à mort de cette manière furent institués dans la possession de leurs héritages, et, en présence des cendres encore chaudes de leurs pères, ils jurèrent obéissance et fidélité à l'empereur Charles V. C'est ainsi que les Espagnols remplissaient les intentions humaines de leur souverain et de ses conseillers.

Ce n'était pas seulement à Panuco et dans le reste du Cuextlan que les populations se soulevaient contre les Espagnols ; leurs plus anciens alliés, et ceux-là même qui avaient été les adversaires les plus acharnés du gouvernement mexicain, oubliant la supériorité de leurs armes, ne voyaient plus que leur tyrannie présente et travaillaient de toutes parts à se soulager de ce joug odieux. Mais ceux-ci, affectant de considérer leurs efforts comme une rébellion de vassaux contre leur souverain ou une révolte d'esclaves contre leur maître, violaient, sous ce prétexte, tous les droits de la guerre entre les nations, et, à chaque mouvement d'une province, ils y réduisaient le peuple à la plus humiliante des conditions. A peine une année s'était écoulée depuis les expéditions de Sandoval au Coatzacoalco et d'Alvarado dans les seigneuries d'Oaxaca, que tout était de nouveau à recommencer dans ces contrées. A ces causes de désordre s'en joignait une autre non moins sérieuse : un grand nombre de nègres, amenés de Cuba, s'étaient enfuis dans les montagnes, afin de se soustraire à l'esclavage, et, s'unissant aux habitants de la Mixtèque et du Zapotecapan, mettaient ainsi une barrière encore plus grande à leur soumission. Le capitaine Rodrigo Rangel fut dépêché contre eux ; mais, faute de chevaux, il ne réussit pas à pacifier le pays, qui persista dans sa résistance avec encore plus d'orgueil qu'auparavant. Cortès le renvoya, au commencement de l'année suivante, avec des forces plus considérables et une armée nombreuse de Tlaxcaltèques et d'Acolhuas que commandait Ixtlilxochitl. Les belles vallées de la Zapotèque furent saccagées sans miséricorde,

et ses habitants furent si épouvantés de ce châtiment, qu'ils restèrent, pendant plusieurs années, sans oser remuer. Les Espagnols et leurs alliés retournèrent dans l'Anahuac, chargés de riches dépouilles et tout prêts à se porter de nouveau contre d'autres provinces, dans l'espoir de les augmenter.

Durant les derniers jours de l'année 1523, d'autres expéditions avaient été organisées, soit pour amener de nouvelles nations à courber la tête sous le joug de l'Espagne, soit pour faire rentrer les autres dans l'obéissance qu'elles avaient donnée. Cristoval de Olid était parti du port de Chalchiuhcuecan, avec une escadre composée de cinq vaisseaux et d'un brigantin monté en guerre, pour les côtes du Honduras, et, tandis que d'autres navires faisaient voile, les uns pour la Floride, les autres pour Panama, Pedro de Alvarado se mettait en chemin avec une armée nombreuse et bien équipée pour les fertiles régions de Soconusco et de Guatemala (1). Le 8 décembre, Diego de Godoi sortait de Mexico pour pacifier les provinces situées au delà du Coatzacoalco qui venaient de proclamer leur indépendance. Sous ses ordres marchaient les troupes mexicaines, tépanèques et acolhuas, convoquées, comme au temps de l'empire, par les rois de l'Anahuac, auxquels on laissait le droit d'appeler leurs sujets sous les drapeaux pour le service de l'Espagne. Arrivé dans la colonie de l'Espiritu-Santo, un plus grand nombre de Castillans s'unirent à lui ; dans l'espace de quelques semaines, la plupart des villes révoltées retournèrent à leur allégeance. Il se disposa ensuite à marcher sur les provinces chiapanèques, dont les populations ne supportaient qu'avec impatience la présence des étrangers, grâce aux insolences du capitaine Francisco de Medina, qui, le premier, avait reçu une commission pour ce pays. La forte cité de Chiapan, située sur un rocher dominant le fleuve

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 62, 65. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 5, cap. 6, 8.

Mazapan (1), avait reconnu la suzeraineté de l'empereur et l'avait reçu paisiblement dans ses murs ; mais la plupart des villes voisines n'avaient pas tardé à se mettre en résistance ouverte contre lui.

Godoi reconnut tour à tour les mêmes localités, Huehueiztlan et Cinacantan, et, rassuré sur les intentions de leurs habitants, il marcha contre la province de Chamollan, une des plus peuplées et des plus riches du pays, et que Medina avait des premières poussées à prendre les armes. La ville de ce nom, située à peu de distance du fleuve, occupait le sommet d'une haute colline, fortifiée par des palissades et une enceinte de murailles, et l'intérieur, rempli de temples et de palais, paraissait plutôt un assemblage de forteresses réunies qu'une cité ordinaire ; on n'y montait que par un chemin d'une extrême roideur et taillé dans le roc comme un escalier. Après les sommations d'usage, Godoi commanda l'assaut; mais la défense fut des plus opiniâtres. Pendant un jour et une nuit, les habitants ne cessèrent de lancer à leurs ennemis des volées de flèches et de pierres, ainsi que de l'eau bouillante et des cendres chaudes. Outre leurs armes ordinaires, ils s'abritaient sous un bouclier qui leur couvrait tout le corps et d'une confection si flexible et si solide (2), qu'ils le roulaient ensuite, et l'emportaient sous le bras sans la moindre incommodité. Au milieu d'un de ces assauts, un soldat reçut sur la tête un gros lingot d'or, qu'ils lui jetèrent d'un air de forfanterie, en disant qu'ils en avaient une quantité de cette sorte et qu'on n'avait qu'à venir les prendre. Vers la fin de la nuit, il survint une forte pluie, suivie bientôt d'un épais brouillard ; les assiégés, hors d'état de résister plus longtemps, en profitèrent pour sortir furtivement de la ville, emportant leurs effets les plus précieux, mais en laissant leurs lances plantées sur les remparts,

(1) Le fleuve *Mazapan*, dit aussi *Chiapan*, prend sa source à l'est des monts Cuchumatanes, au nord-ouest de Guatemala.

(2) Était-il de caoutchouc, ainsi que ceux des anciens soldats toltèques ?

comme s'ils eussent été présents. Godoi la trouvant, le lendemain, sans défense, y entra avec les siens, pendant que les alliés se mettaient à la poursuite des fugitifs.

De Chamollan, il envoya des émissaires dans les provinces voisines, engageant les chefs et les seigneurs à se rendre auprès de lui pour traiter de la paix; mais ses efforts n'aboutirent à rien. Les Chiapanèques, accoutumés, depuis longues années, à des guerres de partisans interminables, n'inclinaient que médiocrement vers les étrangers, et reprenaient les armes avec la même facilité qu'ils les laissaient. Godoi se remit alors en chemin sur Cinacantan, et, reconnaissant le tort que la conduite de Medina avait fait à la cause de l'empereur, il le renvoya prisonnier à Cortès. Après quelques jours de repos, il continua son expédition à l'intérieur du pays. Plusieurs seigneurs vinrent lui faire des offres de services, en lui présentant quelque peu d'or. Dans ce trajet, il eut des nouvelles d'Alvarado et de ses conquêtes dans les provinces guatémaltèques, où son nom était devenu redoutable. Il reconnut tour à tour les villes de Coapilollan, de Quechollan, de Zolontzin-Chiapa, de Chapilollan et d'Iztapan-Huaxoyan, situées à la descente du fleuve Mazapan (1), et il arriva à Copilco, dans les régions inférieures de Tabasco, avec la satisfaction d'avoir réduit, sans trop de combats, la plupart des populations riveraines à l'autorité de son souverain. (De l'an 1523 à 1524.)

Tandis que, les armes à la main, Cortès et ses lieutenants obligeaient tous les peuples du Mexique et de l'Amérique-Centrale à plier sous leur domination usurpatrice, l'Église catholique s'apprêtait, par des voies plus douces et plus en harmonie avec les préceptes de son divin fondateur, à gagner l'obéissance des indigènes et à les soumettre aux lois d'une civilisation qu'ils n'entrevoyaient encore que sous les aspects lugubres de la violence et du brigan-

(1) Relacion de Diego de Godoi, dirigida a Don Hernan Cortes, etc. Coll. de Barcia. — Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, etc., pag. 71. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 5, cap. 8 et 9.

dage. Les relations de Cortès à l'empereur et les autres nouvelles de la conquête de Mexico avaient répandu l'étonnement dans toute l'Europe. Sur ses instances, le monarque avait réuni son conseil pour aviser aux meilleurs moyens à employer pour la conversion de tant de peuples, et pour les introduire peu à peu dans le giron de l'Église; mais, en dépit des expressions pompeuses du conquérant, les théologiens et les jurisconsultes, en présence de tout ce qui s'était passé, hésitaient à reconnaître la validité des droits que les Espagnols prétendaient avoir sur ces contrées; ces scrupules d'une conscience alarmée, qu'on ne saurait trop mettre en évidence en l'honneur de la religion catholique et des ministres de Charles V, furent la cause qui retarda, pendant deux ans, l'envoi régulier des missionnaires destinés à travailler à la vigne du Seigneur et à être les instruments de la Providence pour protéger les indigènes contre la tyrannie des conquérants. Un grand nombre de religieux de mérite, espagnols, français, flamands et italiens, enthousiasmés au bruit des merveilles du Mexique et du fruit qu'il y avait à faire parmi tant de nations idolâtres, demandaient à passer les mers.

En attendant que le souverain-pontife eût expédié les bulles nécessaires pour l'établissement régulier des affaires ecclésiastiques, trois franciscains flamands, également illustres par leur piété et leur savoir, obtinrent l'autorisation de s'embarquer. C'étaient les pères Jean du Toit et Jean de Aora, ainsi qu'un frère nommé Pierre de Gand. Le premier, après avoir enseigné, pendant douze ans, la théologie à l'université de Paris, était alors gardien du couvent des récollets de Gand et confesseur de Charles V, qui avait pour lui autant d'estime que d'affection. Le second, religieux du même monastère, déjà fort âgé, passait pour être frère naturel du roi d'Écosse, et le troisième, qui était fils naturel de l'empereur (1), après avoir fait des études d'un ordre supérieur,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 2, et lib. XX, cap. 18 et 19.—

avait fait profession, dans le même couvent, sans vouloir jamais consentir à recevoir les ordres sacrés ; quoique simple frère lai, il jouissait à la cour d'une grande influence, et il en usa constamment en faveur de l'église et des Indiens du Mexique, dont il fut le père et l'instituteur. Ils arrivèrent ensemble à Mexico dans les premiers jours de septembre 1523, et, après avoir visité le capitaine général à Coyohuacan, ils se rendirent à Tetzcuco.

Ce fut Ixtlilxochitl qui les reçut dans cette ville. Il mit à leur disposition quelques salles du palais de Nezahualcoyotl, mais en les priant de vivre recueillis dans leur demeure et de ne pas se montrer en public, dans la crainte d'indisposer contre eux les habitants (1). Pierre de Gand y érigea une petite chapelle, et, ainsi que le père du Toit, il s'appliqua immédiatement à apprendre la langue du pays; il ne parlait l'espagnol qu'avec difficulté, mais il s'exprima bientôt dans la langue nahuatl, de manière à se faire entendre admirablement des indigènes. A peine installés, ils travaillèrent à réunir autour d'eux quelques enfants, fils des princes et des chefs, alors résidant à Tetzcuco; mais ils ne réussirent guère qu'avec ceux de la maison d'Ixtlilxochitl, les autres n'éprouvant encore, pour tout ce qui venait d'Europe, qu'une répulsion trop naturelle : ceux-ci même n'y venaient qu'en petit nombre, à cause de la condition peu stable du pays, et parce que l'autorité leur manquait pour obliger les princes à leur confier leurs enfants.

Nous avons cherché vainement le lieu de l'origine de ces trois religieux. Le père Jean du Toit paraît appartenir à la Flandre, depuis dite française. — Pierre est appelé, par Torquemada, *de Mura*, nom probablement traduit du mot flamand *de Moor*, et il est dit natif de la « ciudad ó villa de Iguen de la provincia dicha Budarda. » Ces mots, traduits en latin, puis en espagnol, ont subi une altération qui nous a empêché de les reconnaître. Ailleurs, le frère Pierre est appelé Pierre de Gand. — Le nom de *Aora*, également traduit du flamand ou de l'anglais, ne nous a pas paru davantage reconnaissable. Jean de Aora mourut à Tetzcuco en 1525. Voir encore la lettre de Pierre de Gand à ses frères, écrite de Mexico et imprimée dans Wadding, Annales Fratrum Minorum, ad an. 1529.

(1) Torquemada, ibid., lib. XV, cap. 12.

L'idolâtrie était encore debout dans tous les lieux, et, quoique Cortès eût prohibé les sacrifices humains avec rigueur, il craignait de porter une défense absolue contre les rites et les cérémonies de l'antique religion qui continuaient à se pratiquer publiquement dans un grand nombre de temples. Le père du Toit ne laissait pas de se rendre fréquemment à Mexico, où il cherchait à s'insinuer parmi les membres de la noblesse, les attirant à lui par ses manières pleines de douceur, et leur enseignant à lire et à écrire à eux ainsi qu'à leurs enfants. Quoique réduit lui-même à un petit nombre d'auditeurs, Pierre de Gand tirait cependant davantage de fruit de ses leçons. Il fut le premier, ainsi que du Toit, à enseigner les lettres de l'alphabet latin aux indigènes. Mais, en outre de ses études universitaires, il possédait une foule de talents et de connaissances également utiles dans toutes les classes de la société. Avec une teinture assez complète des professions mécaniques, il était excellent musicien, chantait et jouait en perfection de plusieurs instruments, et trouvait ainsi le moyen d'attirer à lui ceux que les leçons de lecture, d'écriture ou de doctrine chrétienne auraient plutôt éloignés de sa personne.

Les trois franciscains passèrent de cette manière une année dans l'Anahuac, sortant peu, faisant peu de progrès matériels, mais répandant déjà, malgré la profonde retraite où ils vécurent presque constamment, les semences d'une éducation nouvelle parmi les Mexicains et les Acolhuas, et préparant la voie à leurs frères qui n'allaient pas tarder à les suivre. Deux hommes également zélés poursuivaient en Europe l'œuvre de la conversion des infidèles : c'étaient le père Jean Clapion, Flamand, qui, comme du Toit, avait été confesseur de Charles V, et le père Francisco de Quiñones. Par une bulle du pape Adrien VI, datée du 9 mai 1522, les ordres mendiants, et en particulier les frères mineurs, furent autorisés à entreprendre les missions de la Nouvelle-Espagne, et, l'année suivante, Francisco de Quiñones, ayant été élu général de son ordre, commissionna, à cet effet, le père Martin de Va-

lencia, provincial de San-Gabriel, religieux austère et profondément versé dans les sciences de son état. Il partit avec le titre et les pouvoirs de vicaire du saint-siége, accompagné de douze autres religieux du même ordre, chargés de travailler, de concert avec lui (1), à l'organisation du gouvernement ecclésiastique dans les contrées nouvellement conquises. Après une heureuse traversée, ils prirent terre à la Véra-Cruz, dans les derniers jours de mai 1524. Ayant appris leur débarquement, Cortès envoya ordre de les escorter avec honneur jusqu'à Tetzcuco, où il comptait les recevoir : il craignait avec raison que, dans l'état de fermentation où se trouvait encore le pays, les populations, excitées par leurs prêtres, ne commissent contre eux quelque violence en chemin. Justement effrayés de la présence des religieux qui avaient accompagné les premiers conquérants, les ministres du culte antique voyaient avec un redoublement d'effroi la concurrence que leur accroissement allait faire à leur influence.

Malgré le séjour humble et retiré des trois moines flamands au palais de Nezahualcoyotl, leurs travaux pour l'instruction de la jeunesse n'avaient pas laissé de produire une certaine impression sur les esprits. En outre des enfants dont Pierre de Gand s'était occupé durant cette année, les princes de la famille de Nezahualpilli, prévoyant que l'unique moyen d'assurer à leurs fils l'héritage de leurs ancêtres était de se conformer, autant que possible, à la religion et aux coutumes des Espagnols, avaient fini par s'associer à Ixtlilxochitl, en cherchant à profiter, ainsi que lui, des instructions de ce religieux. Sur la nouvelle de l'arrivée prochaine du père de Valencia et de ses compagnons, les rois d'Acolhuacan, d'accord avec Quauhtemotzin et les autres seigneurs

(1) Les compagnons du père Martin de Valencia sont nommés dans la patente du général de l'ordre : Francisco de Soto, Martin de la Coruña, Joseph de la Coruña, Juan Xuarez, Antonio de Ciudad-Rodrigo, Toribio Benavente (Motolinia), Garcia de Cisneros, Luis de Fuensalida, Juan de Ribas, Francisco Ximenes, prêtres, Andrès de Cordova et Bernardino de la Torre, frères lais.

de l'Anahuac, s'étaient empressés d'envoyer au-devant d'eux leurs intendants pour les complimenter en leur nom, et leur fournir toutes les choses dont ils auraient besoin durant la route. Instruites des pouvoirs dont ils étaient revêtus et de la vénération que Cortès professait d'avance pour leurs personnes, les populations accouraient partout au-devant d'eux et ne s'émerveillaient pas moins de leur affabilité que de leur austérité et de l'humilité de leur apparence.

Arrivés à Tlaxcallan, ils s'y arrêtèrent quelques jours pour se reposer, curieux, d'ailleurs, de connaître cette grande ville, qui avait acquis une si juste renommée dans l'histoire de la conquête. En voyant la multitude réunie dans le tianquiz, ils répétaient avec étonnement les paroles de l'Évangile sur l'abondance de la moisson et sur le petit nombre des ouvriers. Les indigènes, de leur côté, n'étaient pas moins étonnés à leur aspect; ils les suivaient comme des enfants, comparant tout haut la pauvreté et le rapiècement de leurs robes à l'élégance et à la richesse du costume des autres Espagnols. « Quels habits, disaient-ils, quelle misère est celle-là! « ce ne sont pas là les chrétiens de Castille que nous connais« sons! » Un mot frappa surtout les oreilles du père Toribio de Benavente, l'un des compagnons de Martin de Valencia, si célèbre depuis par ses travaux et ses études sur la langue et les mœurs des Indiens, c'était le mot : « Motolinia. » Ayant demandé à un Espagnol ce qu'il signifiait. « Mon père, répondit celui-ci, Moto« linia veut dire Pauvre. — En ce cas, il sera désormais le mien, « s'écria le religieux, et je le garderai le reste de ma vie. » En effet, il le prit dès lors et ne s'appela plus jamais que frère Toribio Motolinia.

A trois lieues de Tetzcuco, Cortès sortit au-devant des missionnaires, dans un appareil pompeux, suivi de ses officiers et des rois de l'Anahuac, environnés d'une cour brillante. Pénétré des avantages que sa conquête devait retirer de l'établissement formel de l'Église, et convaincu que, seule, elle était capable de

consolider la domination espagnole, il voulut, dès le premier instant, témoigner, par ses attentions pour le délégué du souverain pontife, combien son autorité était auguste et supérieure à celle des puissances de la terre. A l'aspect du vicaire apostolique, il ôta sa toque, et, s'approchant avec les marques du plus profond respect, il plia le genou et lui demanda sa bénédiction. Les officiers en firent autant l'un après l'autre, et les princes indiens, suivant leur exemple, s'agenouillèrent tour à tour pour baiser la main du religieux. Celui-ci, ainsi que ses compagnons, comprit ce que la déférence du conquérant avait d'heureux pour sa mission, et il s'y montra extrêmement sensible. Les franciscains furent toujours les amis de Cortès, et, dans plus d'une occasion, ils prirent, avec générosité, sa défense contre ses ennemis.

Une multitude innombrable couvrait les abords de la route qui conduisait à Tetzcuco. Ils firent leur entrée dans cette grande ville entre les rois et les princes, tandis que les seigneurs acolhuas exécutaient devant eux un ballet en leur honneur. Ils arrivèrent ainsi au palais de Nezahualcoyotl. Cortès se tournant alors vers l'assemblée, la remercia, par la bouche de Marina, d'être entrée si bien dans ses intentions. Observant l'étonnement où ils étaient de la condescendance extraordinaire qu'il montrait pour des hommes si mal vêtus et d'une apparence si misérable, il ajouta qu'ils ne s'émerveillassent point, si lui, qui était le lieutenant du plus grand monarque du monde, s'agenouillait devant ces pauvres religieux; sous cette apparence si humble, ajouta-t-il, brillaient des âmes d'élite, dont le pouvoir était autant au-dessus de la royauté que le ciel était au-dessus de la terre, qu'ils étaient les ministres et les lieutenants de Dieu, envoyés pour être leurs pères et leurs guides spirituels, comme autrefois leurs teopixqui, et qu'il souhaitait, que, ainsi qu'eux, ils fussent obéis et respectés désormais (1).

Sur la demande de Pierre de Gand, Ixtlilxochitl avait ordonné

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 9 et 10.

à ses intendants de préparer de nouveaux appartements pour les religieux, et une grande salle avait été somptueusement décorée pour servir de chapelle. Le jour même de leur arrivée, ils célébrèrent, avec beaucoup de solennité, les premiers vêpres de la fête de saint Antoine de Padoue, un des principaux de leur ordre (1). Le lendemain, la messe fut chantée dans le même appareil, devant Cortès, réuni avec tous les princes de la famille d'Ixtlilxochitl. Ce dernier se montra particulièrement zélé dans toutes les choses de la religion, au point que les religieux en étaient dans l'étonnement. Ils passèrent quelques jours à Tetzcuco avant de se rendre à Mexico, où le vicaire apostolique avait le dessein de poser les fondements de la mission. C'est dans cet intervalle qu'eut lieu le baptême des fils de Nezahualpilli. Informé, par le frère Pierre, qu'ils étaient suffisamment instruits de la doctrine chrétienne, il leur conféra le sacrement avec toute la solennité accoutumée. Cortès servit de parrain à Ixtlilxochitl, qui reçut le nom de don Fernando Pimentel. Le roi Cohuanacoch fut nommé don Pedro, Alvarado étant son parrain; puis leurs autres frères légitimes et naturels, qui furent don Pedro Tetlahuehuetzquititzin, don George Yoyontzin, don Juan Quauhtliztac, don Carlos Ahuaxpitzactzin, don Antonio Tlahuiloltzin, don Francisco Mochiuh-Quecholzomatzin, don Lorenzo de Luna, ainsi qu'une foule d'autres de leurs oncles, de leurs cousins et de leurs parents.

A la suite des princes vint le tour des princesses. La première, dans l'ordre de la préséance, devait être naturellement la reine Xocotzincatl, sœur de Montézuma, mère d'Ixtlilxochitl et de Cohuanacoch, et l'épouse bien-aimée du roi Nezahualpilli. Mais cette princesse, indignée de la lâcheté avec laquelle son fils, après avoir trahi son pays, se soumettait à toutes les volontés des Espagnols, s'était constamment révoltée à l'idée d'abandonner ses

(1) Le 12 juin 1524.

dieux, et, en véritable Mexicaine, persévérait dans son idolâtrie avec toute l'énergie des défenseurs de sa patrie. Dans la prévision de ce qui allait arriver, elle s'était retirée avec quelques seigneurs, sur le dévouement desquels elle savait pouvoir compter, dans un des temples de la cité, résolue à résister à toutes les importunités d'Ixtlilxochitl. En effet, le jour ou la veille de la cérémonie, il alla la trouver et la pria, avec beaucoup d'instances, de se joindre à l'église aux autres princesses. Mais elle le repoussa durement, en lui disant qu'elle ne voulait point du baptême, et qu'il devait être un insensé de renier si promptement ses dieux, ainsi que la loi de ses ancêtres. Le prince répliqua avec impétuosité; voyant enfin qu'il ne réussissait pas à vaincre l'obstination de sa mère, il s'écria avec emportement « qu'il la ferait brûler vive, si elle refusait de se laisser baptiser. »

Une telle menace était digne d'Ixtlilxochitl. La reine, épouvantée de sa violence, cessa de faire aucune objection à ce fils dénaturé et le suivit à l'église avec les seigneurs dont elle était accompagnée. Martin de Valencia ignorait ce qui s'était passé, et il la baptisa sans résistance, sous le nom de doña Maria, Cortès lui servant de parrain; il le fut également de la reine Papantzin-Oxomoc, veuve de Cuitlahuatl, qu'Ixtlilxochitl avait prise pour son épouse, à la suite du siége de Mexico, et qui fut nommée doña Beatriz. Les seigneurs de la suite de Xocotzincatl reçurent avec elle le même sacrement, ainsi que les autres princesses; après cela les religieux l'administrèrent encore à un grand nombre de personnes de classes diverses dans Tetzcuco. Pendant que la cérémonie s'accomplissait, on mettait, par ordre d'Ixtlilxochitl, le feu au temple où sa mère avait cherché un refuge contre ses importunités, après quoi il le fit démolir et raser jusqu'aux fondements. C'est ainsi que le christianisme s'introduisit dans le royaume d'Acolhuacan (1).

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 73-75.

Le vicaire apostolique se transporta ensuite à Mexico avec ses compagnons. Ils furent hébergés provisoirement dans le palais de Cortès; ils érigèrent une chapelle dans une salle basse, en attendant qu'ils pussent se construire une église avec un monastère. C'est là que Valencia, ayant réuni à ses compagnons les deux franciscains venus au Mexique avant la prise de la métropole, ainsi que les trois religieux flamands, tint, au bout de quinze jours, un chapitre, afin de régler définitivement avec eux l'ordre de la mission. C'était le 2 juillet 1524. Quoique investi des pouvoirs du saint-siége, il refusa humblement de prendre leur direction, comme communauté religieuse, jusqu'à ce qu'ils lui eussent donné leurs votes, et ce ne fut qu'après cette élection qu'il se regarda comme chef et gardien du monastère, dit du Saint-Évangile de Mexico, érigé depuis en province du même nom. Tous ensemble se consultèrent ensuite sur l'opportunité des mesures à prendre pour le bien de la mission. Au milieu de ces débats, le vicaire apostolique déplorait avec douleur la condition des indigènes, plongés dans l'aveuglement de leur idolâtrie, occupés encore, chaque jour, à leurs rites antiques, et ne cessant d'offrir, dans leurs temples, des sacrifices impurs au démon sous la forme de tant d'idoles diverses. Ses compagnons, remplis d'un zèle inconsidéré, s'étonnaient que du Toît et ses deux frères n'eussent pas fait davantage pour détruire la superstition et semblaient leur en faire un reproche : « Que faites-vous? s'écriaient-ils, non sans quelque « amertume, de quoi vous occupez-vous, de quoi vous êtes-vous « occupés jusqu'à ce moment? — Ce que nous faisons, répliqua « avec douceur Jean du Toit, le voici : Nous apprenons une théolo« gie, de tout point ignorée de saint Augustin. » Appelant théologie, ajoute ici Torquemada (1), la langue des Indiens, et leur donnant à entendre le grand profit qu'on devait tirer de la connaissance de la langue indigène. Et il disait bien, reprend le même auteur,

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 12, et lib. XX, cap. 18.

saint Augustin ayant non-seulement ignoré l'existence de cette terre, mais encore nié sa possibilité, ignorant, par conséquent, les langues qu'on y parlait et l'immense fruit qui devait provenir de cette nouvelle théologie pour le salut de tant d'âmes.

Les compagnons de Valencia ne tardèrent pas à comprendre la vérité de la réponse de du Toit; sans la connaissance des langues du Mexique, leur prédication, réduite à quelques signes ou à une traduction incomplète, était non-seulement inutile, mais leur attirait même le mépris avec les railleries des indigènes déjà si naturellement enclins à la satire. Après s'être instruit de tout ce qui pouvait lui être utile à savoir, Martin de Valencia s'était déterminé à rester à Mexico avec quatre de ses compagnons. Les autres furent envoyés quatre par quatre pour fonder des couvents à Tetzcuco, à Tlaxcallan et à Huexotzinco. Dans les premiers temps, ils parcouraient fréquemment les marchés et les places publiques, disant le peu de mots qu'ils avaient appris. Les Indiens les entendaient, avec étonnement, parler de l'enfer, en montrant la terre, au-dessous de laquelle il y avait du feu, des crapauds et des serpents, et ajoutant, en levant les yeux au ciel, que là-haut était le seul Dieu, créateur de toute chose. « Ils répétaient sans cesse ces paroles dans les lieux où les Indiens se réunissaient, dit un auteur indigène (1), » car ils n'en savaient pas dire davantage. L'un d'eux, qui était un vénérable vieillard à tête chauve, sortait en plein midi, s'exposant aux ardeurs du soleil, en les exhortant à se convertir à Dieu et à abandonner leur idolâtrie. Les seigneurs disaient alors : « Voyez donc ce que « veulent ces pauvres malheureux, et s'ils souffrent de la faim, « donnez-leur à manger. — Ces gens sont fous, répliquaient « les autres, laissez-les crier à leur aise jusqu'à ce que l'accès soit « passé. Ne voyez-vous pas comme au matin, à midi ou à minuit,

(1) Muñoz Camargo, Hist. de la rép. de Tlaxcallan; MS. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 13.

« ils pleurent quand les autres se réjouissent; il est clair qu'ils « sont privés de sens, puisqu'ils cherchent la tristesse, comme « d'autres cherchent le plaisir. »

Soutenus par l'ardeur de leur zèle, les religieux ne se décourageaient pas pour être l'objet de ces railleries; en attendant qu'ils pussent réussir à se faire entendre, ils rassemblaient, aux heures des offices, les chefs et les seigneurs, afin de les accoutumer à la vue des pompes et des rites de l'Église, dans l'espoir de leur en inspirer le goût. Ceux-ci se rendaient d'ordinaire à cet appel, moins, toutefois, dans le désir de s'instruire que pour se conformer à la volonté de Cortès, et s'en amusaient comme d'un spectacle : on les obligeait même à répéter en chœur les prières et les chants; mais leurs nouveaux pasteurs cessèrent bientôt d'exiger une pratique qui ne pouvait finir que par leur en inspirer du dégoût, par la répétition monotone de paroles dont ils ne comprenaient pas le sens. Cela était si vrai que, en sortant des oratoires chrétiens, ils couraient à leurs temples offrir de l'encens à leurs idoles, afin d'expier, sans doute, le sacrilége qu'ils croyaient avoir commis en se rendant à l'invitation des missionnaires.

Le seul moyen d'arriver à convertir les masses et d'obtenir un résultat véritable de leurs travaux était de continuer l'œuvre entreprise par Pierre de Gand et ses compagnons; c'était de s'instruire des langues indigènes et d'entreprendre la génération naissante. Usant de l'autorité que leur donnaient les instructions royales, ils commandèrent aux nobles et aux seigneurs de leur amener leurs enfants, afin de leur enseigner à lire et à écrire en espagnol et de leur apprendre la doctrine catholique. Ainsi commencèrent les écoles et les colléges indigènes, qui devinrent depuis si florissants. A la vérité, les chefs de la noblesse ne mettaient guère de bonne volonté à leur obéir, retenus qu'ils étaient par leur antipathie pour les conquérants, non moins que par leur attachement à l'idolâtrie et les menaces de leurs prêtres.

Pour éluder les ordres du capitaine général, sans se mettre en contravention formelle avec les mandements de la couronne, la plupart, au lieu d'y conduire leurs fils, prenaient les fils de leurs vassaux et de leurs serviteurs qu'ils confiaient, comme s'ils eussent été les leurs, aux soins des religieux; mais, en cherchant à les tromper, ils travaillèrent contre eux-mêmes et préparèrent, sans le vouloir, la ruine de l'aristocratie à laquelle ils appartenaient. Les jeunes plébéiens et les macéhuales, instruits dans les sciences et les arts des Espagnols et éclairés des préceptes du christianisme, qui leur montrait l'égalité des castes devant Dieu, s'en prévalurent plus tard, pour s'élever aux emplois créés par la cour pour le gouvernement des indigènes, et finirent ainsi par supplanter leurs anciens maîtres (1).

Ces choses ne se firent pas tout d'un coup; mais le fruit que la conquête en tira par la suite fut immense. Les missionnaires n'étaient pas dupes, d'ailleurs, de l'obstination des chefs; mais, loin de chercher à les exaspérer par une rigueur intempestive, ils s'applaudissaient de voir arriver dans leurs écoles les enfants des classes inférieures à côté de ceux des nobles; ceux-ci, de leur côté, avec l'intelligence précoce qui distingue cette race, comprirent promptement eux-mêmes le rôle auquel ils allaient être appelés, et, s'attachant à leurs nouveaux maîtres avec la ténacité de l'amour-propre et de la foi nouvelle dont ils étaient les prémices, ils devinrent entre leurs mains les instruments les plus ardents et et les plus dévoués de la conversion. Ils en donnèrent un exemple remarquable dès les premiers mois de l'arrivée des missionnaires dans le Mexique. Malgré la violence qui avait présidé au baptême des chefs de la république tlaxcaltèque, les habitants de la cité de Tlaxcallan s'étaient préparés d'avance au changement de coutumes et de religion par leur contact continu avec les Espagnols, et la violence même qu'ils avaient subie n'avait pas peu contribué

(1) Torquemada, ib., cap. 13 et 14.

à leur faire envisager, avec plus de tranquillité, ce nouvel ordre de choses. Les missionnaires y trouvèrent donc moins de difficulté à s'établir que dans les autres villes, et, quoique le sacerdoce, uni au parti de Xicotencatl, continuât à faire sourdement de l'opposition, les nobles et les teuctlis, se croyant obligés par leur amitié avec Cortès, hésitaient moins qu'ailleurs à leur amener leurs enfants; ils furent les premiers à quitter les bijoux qu'ils portaient au nez et aux oreilles, et à adopter les habitudes castillanes.

Pendant qu'on s'occupait à leur bâtir un monastère, les religieux furent logés provisoirement au palais de Maxixcatzin, situé au quartier d'Ocotelolco. C'était le plus considérable de la ville; là était le tianquiz, alors un des plus fameux de la Nouvelle-Espagne et des plus achalandés, surtout, depuis que les victoires des Tlaxcaltèques, unis à Cortès, avaient restauré son commerce, en y apportant les dépouilles de tant de nations. L'idolâtrie n'avait pas cessé cependant d'y avoir ses sanctuaires : ses autels continuaient à fumer de l'encens des sacrifices et à s'entourer de la pompe des solennités antiques; à la vue de la ruine suspendue sur leur tête, ses ministres ne négligeaient rien pour raviver la superstition au fond des cœurs et pour les exciter contre les rivaux qui venaient si hardiment leur disputer une puissance dont il avaient jusque-là disposé sans contestation. Les religieux déploraient, avec vivacité, cet état de choses, et regrettaient d'être hors d'état d'y porter promptement remède; la prudence leur commandait de n'avancer qu'avec précaution dans cette voie difficile et de ne pas révolter les populations qu'un zèle exagéré pouvait exciter, d'un moment à l'autre, à repousser leurs entreprises par les armes. Mais les enfants qui, depuis six mois, étaient entre leurs mains ne perdaient rien de leurs discours : leur imagination, échauffée par leurs prédications journalières, s'effrayait moins des obstacles; de retour dans leurs familles, ils répétaient avec enthousiasme ce qu'ils avaient entendu, et étonnaient leurs

parents par l'ardeur avec laquelle ils parlaient de détruire les idoles et les temples des dieux.

Retournant un jour à l'école, après avoir été prendre un bain à la rivière, un bruit inaccoutumé attira leur attention sur la place du tianquiz. Un prêtre du dieu Ometochtli, revêtu des ornements de cette divinité qu'il représentait, profitant de la fête, était sorti de son temple dans le dessein d'ameuter contre les chrétiens la multitude rassemblée au marché, et de réveiller ainsi les sentiments superstitieux de ses adorateurs. Il était si peu ordinaire à ces ministres de se montrer en public dans cet attirail, que beaucoup de gens de la campagne, frappés d'une terreur respectueuse, crurent voir le dieu en personne, apparaissant au milieu d'eux, pour leur reprocher leur froideur et leur abandon. Dans la bouche il avait deux couteaux d'obsidienne qu'il remuait d'une façon singulière, et il ajoutait à leur épouvante par des contorsions extraordinaires. Aux murmures qui s'élevaient de toutes parts, les écoliers demandèrent ce que c'était ; on leur répondit que le dieu Ometochtli venait de se montrer. Mais déjà celui-ci, reconnaissant les disciples de l'Église, s'avançait rapidement vers eux avec des gestes menaçants. Pour eux, ils ne demandaient pas mieux que de se signaler, et, persuadés que c'était une vision du démon, ils l'attendirent avec résolution. Arrivé près d'eux, le prêtre leur reprocha avec sévérité d'avoir abandonné son culte pour celui des chrétiens, et leur annonça que la mort serait bientôt le châtiment de leur folie. Les plus âgés lui répondirent hardiment qu'ils n'avaient pas peur de lui ni de sa figure diabolique, et que le Dieu qu'ils adoraient les mettrait fort bien à l'abri de ses menaces. Comme la foule s'amassait autour d'eux pour voir quelle serait la fin de cette dispute, l'un d'eux s'écria : « Eh bien ! si tu es un dieu, « voyons si tu sauras te défendre. » En même temps il lui lança une pierre à la tête, ajoutant : « A moi, mes amis, chassons ce « démon et que Dieu nous soit en aide contre lui ! »

Les pierres volèrent aussitôt de toutes parts contre le malheureux ministre. Il voulut fuir ; on le poursuivit, et bientôt il tomba, accablé sous des projectiles, sans que les témoins de cette scène, épouvantés de son sort et surtout du peu de défense que le dieu lui prêtait, osassent le protéger contre ses fougueux adversaires. Il périt lapidé, et son corps disparut sous le monceau de pierres dont ils le couvrirent. Ils rentrèrent ensuite gaiement au monastère, sans songer à se reprocher le meurtre qu'ils avaient commis, et dont ils se vantaient hautement, en disant qu'ils avaient tué le démon. Les religieux, encore trop peu au courant de la langue nahuatl, se perdaient en conjectures sur ce qui venait d'arriver, lorsqu'un Indien, plus instruit, arrivant du marché en ce moment, leur en donna l'explication. Troublés de cet événement tragique, ils commandèrent de châtier le coupable; tous à la fois répliquèrent alors qu'ils y avaient pris une part égale. Ne voulant pas, toutefois, laisser impuni un acte de cette nature, ils allaient battre de verges celui qui avait jeté la première pierre, en lui reprochant d'avoir causé la mort d'un homme ; mais ils répliquèrent que ce n'était pas un homme, mais le démon qu'ils avaient tué, et que, si les religieux ne le croyaient point, ils pouvaient y aller voir. Ils se rendirent effectivement au tianquiz : ils trouvèrent le cadavre sanglant et défiguré, mais recouvert encore des ornements du dieu Ometochtli, dont la vue leur donna l'explication complète de cette tragédie. Ils en profitèrent pour engager leurs jeunes auditeurs à être plus circonspects à l'avenir et à limiter l'excès de leur zèle (1).

Le dernier événement mémorable des fastes chrétiens du Mexique, en cette année 1524, fut le synode qui s'assembla au palais de Nezahualcoyotl à Tetzcuco (2), sous la présidence de

(1) Muñoz Camargo, Hist. de la rép. de Tlaxcallan. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 14.

(2) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, Venida de los Españoles, pag. 77. — Lorenzana, Concilios provinciales, primero y secundo, etc., de Mexico, etc.,

Martin de Valencia, et qui avait pour objet de régler quelques points épineux du droit ecclésiastique. Cortès y assista, ainsi que six autres juristes laïques, et il s'y trouva, en tout, trente hommes doctes, en comptant le père Olmedo, les religieux de Saint-François et cinq prêtres séculiers, entre autres le licencié Juan Dias, et le diacre Aguilar, venus, à différentes époques, avec les conquérants. La discussion roula principalement sur le mariage, et comme les assistants n'avaient encore qu'une teinture extrêmement légère des rites et cérémonies des indigènes, et ignoraient complétement que le mariage légal existât parmi eux, on régla, en attendant plus ample information, que les Indiens qui avaient plusieurs femmes prendraient pour épouse celle qui leur plairait davantage. Cette question souleva, par la suite, de grandes difficultés, et ne fut entièrement résolue que de longues années après.

Cependant on ne cessait de travailler à la reconstruction de Mexico : à l'arrivée de la mission conduite par le père de Valencia, Cortès avait signalé, pour son monastère, un vaste emplacement encore couvert des débris des édifices du Cohuapantli, à peu de distance de son palais ; mais on ne commença à mettre vigoureusement la main à l'œuvre qu'après le départ de Cortès pour le Honduras. Les constructions civiles absorbaient presque toute l'attention des conquérants, qui songeaient bien plus à leurs intérêts matériels qu'à ceux du ciel, au nom duquel, d'ailleurs, ils faisaient tant de bruit. Il faut dire encore que l'édilité mexicaine avait eu des travaux d'urgence qui, pendant quelque temps, avaient exigé un grand nombre de bras. A la suite des pluies de l'année 1523, les eaux du lac étaient montées au-dessus de leur niveau ordinaire, et la cité, qui sortait à peine de ses ruines, avait été complétement inondée. Les canaux, qui, pour la plu-

pag. 9. — L'illustre écrivain croit que ce synode fut tenu dans l'église, depuis cathédrale de Mexico ; mais cette église ne fut achevée que près d'un an après, et Ixtlilxochitl assure positivement qu'il se tint à Tetzcuco peu de jours avant le départ de Cortès pour le Honduras.

part; avaient été comblés, ne rendaient plus leur service ordinaire, et l'écoulement ne se faisait qu'avec une extrême lenteur; c'est alors, à ce qu'il paraît, que l'on commença la digue, dite de San-Lazaro, ainsi que la chaussée de ce nom, qui traversait du couchant au levant où il n'en existait pas auparavant, aujourd'hui route de terre pour ceux qui viennent d'Europe, depuis que le lac s'est retiré de ce côté (1).

Ainsi, depuis trois années que Cortès s'était rendu maître de Mexico, tout, jusqu'à ses fautes, paraissait avoir contribué à affermir, dans la Nouvelle-Espagne, la puissance de son souverain : les excès mêmes des conquérants, en amenant la révolte des indigènes, lui avaient servi à motiver de nouvelles rigueurs; en bien des lieux, les chefs de l'aristocratie avaient payé pour leurs vassaux, et ceux qui le gênaient encore disparaissaient les uns après les autres. Les têtes les plus illustres de l'Anahuac ne devaient pas tarder à tomber devant cette politique inexorable, et les peuples, privés de leurs seigneurs naturels, allaient être livrés, malgré les ordres de la cour, à toutes les violences et à la tyrannie des aventuriers avides que la soif seule de l'or amenait, chaque jour, dans ces belles contrées. Mais Dieu leur destinait de nouveaux protecteurs, plus puissants que leurs rois dans ces mêmes religieux, qui venaient de se présenter au milieu d'eux pour travailler à briser leurs idoles et à les arracher aux superstitions antiques. Les premiers missionnaires du Mexique étaient aussi pieux et remplis de charité qu'ils étaient zélés et savants. Quelques mois de séjour et d'expérience leur suffirent pour comprendre leur mission ; dès lors ils épousèrent la cause des indigènes avec une énergie qui ne leur attira que trop souvent la réprobation de leurs compatriotes ; ils furent, pour les premiers, des ministres de paix et s'efforcèrent constamment, ainsi que nous le

(1) Gemelli Carreri, Giro del Mondo, Part. VI, lib. 1, cap. 9. — Cavo, los tres Siglos de Mexico, lib. I, pag. 25.

verrons plus loin, d'arracher la verge de fer des mains de leurs oppresseurs, et, tandis que ceux-ci les accusaient de perdre le fruit de leurs conquêtes, ils parvinrent plusieurs fois à sauver la colonie d'un danger imminent, par leur vigilance et par l'attachement qu'ils inspirèrent aux vaincus.

LIVRE SEIZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Érection de la cour des comptes à Mexico. Jalousies contre Cortès. Rébellion de Cristoval de Olid dans le Honduras. Cortès se prépare à marcher contre lui. Il pense à emmener les rois de l'Anahuac. Nomination de la régence indigène et des gouverneurs espagnols pendant son absence. Départ de Cortès. Troubles à Mexico. Les princes de Xicalanco fournissent à Cortès des cartes topographiques. Marche pénible de l'armée. Sa détresse. Mort du père du Toit dans le royaume d'Acallan. Prétendue conspiration des rois de l'Anahuac. Leur entretien enjoué. Soupçons et défiances de Cortès. Il les condamne à mort. Supplice de Quauhtemotzin, de Tetlepan-Quetzal et de Cohuanacoch. Intervention d'Ixtlilxochitl. Son frère meurt. Les états d'Acallan. Arrivée de Cortès à Iztancamac. Suite de son voyage. États de l'Amérique-Centrale. Les îles Guanaxos. Colonisation de Costa-Rica et fondation de Cartago. Première entrée des Espagnols à Nicaragua. Baptême du prince de Quauhcapolca. Francisco Hernandez de Cordova à Nequecheri. Fondation de Granada et de Léon. Colonisation de la côte de Honduras. Travaux de Cristoval de Olid. Francisco de las Casas envoyé contre lui est vaincu. Olid est assassiné par lui. États guatémaliens. Condition du Quiché et du Cakchiquel. Querelles et guerres civiles. Envoyés mexicains à Gumarcaah et à Iximché. Despotisme d'Oxlahuh-Tzy. Hunyg et Lahuh-Noh, rois du Cakchiquel. Leur alliance avec Montézuma II. Incendie d'Iximché. Cawatepeeh, roi de Gumarcaah. Il consulte l'oracle de la Cahba. Sa mort. La peste et la petite vérole dans les états guatémaliens. Hunyg et Lahuh-Noh en meurent, ainsi que le prince Achi-Balam. Ravages affreux de l'épidémie. Belehé-Qat et Cahi-Imox, rois du Cakchiquel. Leur ambassade à Cortès. Guerre civile des Tzutohiles. Tepepul, roi d'Atitlan, ramené dans sa capitale par les Cakchiquels. Alliance des nations guatémaliennes contre les rois cakchiquels. Arrivée d'Alvarado.

Pendant que les diverses nations de l'Anahuac envoyaient tour à tour leurs contingents d'ouvriers pour travailler à la reconstruc-

tion de Mexico, et que la cité espagnole surgissait avec rapidité sur les débris de la cité aztèque, elle continuait à s'organiser tout aussi rapidement dans ses rapports administratifs et à se constituer civilement comme les autres colonies de l'Espagne. Les registres municipaux font connaître ses magistrats, alcades et régidors (1) dès l'année 1524. Dans le cours de la même année eut lieu l'érection de la Cour des Comptes (tribunal de cuentas), sous la direction du trésorier Alonso de Estrada, de Rodrigo de Albornoz, de Gonzalo de Salazar et de Peralmindez Chirinos : tous ces hommes, aussi ambitieux et aussi avides les uns que les autres, au lieu de venir avec droiture, pour constater l'état de la colonie et travailler avec Cortès à consolider la puissance royale, arrivaient plus ou moins prévenus, avec le dessein de s'associer à lui et de partager sa fortune ou bien de se tourner contre lui, au gré de leurs intérêts personnels ou de leurs caprices. Tous étaient persuadés qu'il était possesseur d'immenses trésors, et ils l'accusaient, avec plus ou moins de véhémence, de s'en servir, dans le seul but de son ambition, au détriment de la couronne ; la jalousie, sous ses formes les plus odieuses, était préparée d'avance à le convaincre de tous les attentats et à fouler aux pieds ce grand homme qui, par tant de travaux et de génie, avait donné un si magnifique présent à sa patrie. En un mot, toute l'occupation des officiers royaux était de travailler à accroître leur autorité aux dépens de celle de Cortès et d'étendre leur propre juridiction. Trop sage pour ne pas voir où ils voulaient en venir, le général prenait ses précautions pour arrêter les conséquences de leur malveillance, sans pour cela négliger aucun

(1) Libro de capitulares de la ciudad. — Les premiers magistrats dont on ait gardé le souvenir sont Francisco de las Casas et le bachelier Ortega, alcades ordinaires ; les régidors furent Bernardino Vasquez de Tapia, Gonzalo de Ocampo, Rodrigo de Paz, Juan de Inojosa, Alonso de Xaramillo et Diego de Soto ; le secrétaire municipal Francisco Orduña et le majordome Fernando Lopez.

les vastes plans qu'il avait conçus pour augmenter ses conquêtes.

Sa vigilance s'étendait à tout, comme si aucun obstacle ne se fût trouvé dans son chemin. Pendant qu'il organisait définitivement les colonies de la côte du Sud, il envoyait le capitaine Diego de Mazariegos dans la province de Chiapas, dont les populations avaient rarement cessé de remuer d'un côté ou de l'autre, et les ramenait provisoirement sous son autorité. Mais l'affaire la plus importante pour lui, en ce moment, c'était l'expédition qu'il préparait contre Honduras, où Cristoval de Olid, après avoir assis pacifiquement la puissance espagnole, avait secoué toute dépendance de son ancien chef pour travailler, à son profit personnel, au nom de la couronne. C'était la contre-partie de ce que Cortès avait fait naguère avec Vélasquez de Léon, gouverneur de Cuba. Mais le conquérant du Mexique avait une volonté bien autrement énergique que celui-ci ; à la première nouvelle de la rébellion d'Olid, il avait envoyé contre lui son parent Francisco de las Casas, avec ordre de le prendre mort ou vif. Dans l'intervalle, il acheva de régulariser le gouvernement de Mexico, tout en réunissant des forces pour marcher en personne contre son ancien lieutenant. Les chefs de l'empire de l'Anahuac furent invités alors à convoquer les troupes soumises à leur juridiction, et les anciennes cités et républiques confédérées reçurent le même ordre. La municipalité de Mexico, alarmée de ces préparatifs, tenta vainement d'obtenir du capitaine général qu'il se désistât d'une expédition qui allait non-seulement priver la capitale de son bras, mais encore la laisser exposée, sans forces, aux tentatives des indigènes, qui ne manqueraient pas de profiter de son absence pour se soulever (1). Mais il répondit qu'il était de son devoir de faire, dans les commencements, un exemple de ceux qui s'écartaient de leur devoir ; qu'il y avait déjà trop d'Espagnols employés par lui dans les provinces

(1) Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 5, cap. 8 et 14, et lib. 6, cap. 2 et 10. — Gomara, Cronica, etc., cap. 163.

lointaines, et que, s'il les laissait plus longtemps s'abandonner sans frein à la fougue de leurs ambitions particulières, le mauvais exemple des uns ne tarderait pas à conduire les autres à la désobéissance ; il ajouta que, du reste, il prendrait de telles mesures relativement à la conduite des indigènes, que les Mexicains n'auraient point l'occasion de se révolter durant son absence. Les officiers royaux, voyant sa détermination, s'efforcèrent d'y mettre obstacle au nom de l'empereur ; mais il les apaisa en les assurant qu'il se contenterait, pour le moment, de ne pas passer la limite des provinces du Coatzacoalco.

Débarrassé de ces importunités, Cortès acheva rapidement les préparatifs de son expédition. Il écrivit à l'empereur, pour le remercier des faveurs qu'il avait obtenues de lui, et lui envoya des présents considérables en or et en argent. Il donna cette commission à Diego de Soto, qui était chargé, en même temps, de conduire à la cour un des jeunes fils de Montézuma, que Charles accueillit avec bonté, et qu'il envoya ensuite faire son éducation au couvent des dominicains de Talavera (1). Dans les mêmes dépêches, Cortès, à la demande d'Ixtlilxochitl et des divers seigneurs de Tetzcuco, de Tlaxcallan et des autres cités alliées, suppliait l'empereur d'accorder à ces villes, qui l'avaient aidé d'une manière si spéciale dans la conquête de Mexico, des franchises et des priviléges qui les missent, pour toujours, à l'abri de toute vexation, soit de la part des colons, soit de celle des officiers royaux.

Pour ôter aux Mexicains tout prétexte et, en quelque sorte, la possibilité de remuer en son absence, il fit savoir aux divers chefs de l'empire qu'il comptait les amener avec lui, afin qu'ils pussent prendre part aux exploits de leurs vassaux dans les provinces qu'il désirait soumettre à la couronne. Ceux-ci n'eurent pas de peine à reconnaître les motifs réels de sa conduite ; mais, dans leur

(1) Cavo, los tres Siglos de Mexico, tom. I, lib. 1, § 35.

condition présente, ils ne pouvaient qu'obéir. D'accord avec Ixtlilxochitl, en qui seul il avait encore une certaine confiance, Cortès leur nomma des lieutenants qui fussent capables d'agir à leur place et de diriger les affaires de l'administration spéciale du gouvernement indigène. Tzontecon fut appelé à la vice-royauté mexicaine, Cohuatecatl à celle des Tépanèques, et Alonso Itzcuincuani à celle des Acolhuas. Aucun des trois n'appartenait au sang royal, et Cortès, en élevant ainsi des sujets au-dessus des princes qui demeuraient dans le pays, s'assurait davantage de leur fidélité et de leur exactitude à remplir leur devoir vis-à-vis de leurs propres frères. Ce choix était l'œuvre d'Ixtlilxochitl, dont Iztcuincuani était un des officiers; il le recommanda comme un homme intelligent et libéral, capable de remplir parfaitement le poste qui lui était confié, et d'avoir l'œil sur ses deux collègues. Le prince acolhua, tout aussi défiant que le capitaine général, s'était bien gardé de nommer à sa place ou à celle de Cohuanacoch aucun des frères qu'il laissait à Tetzcuco; il savait que la plupart, antipathiques à lui-même, n'étaient, au fond, pas davantage amis des Espagnols, et que, au cas d'une révolte générale dans l'Anahuac, ils n'hésiteraient pas plus à le sacrifier que les conquérants eux-mêmes (1).

Après avoir réglé, avec tant de précaution, l'administration de ses états, il sortit de Tetzcuco, avec Cohuanacoch, à la tête de vingt mille Acolhuas, et se rendit à Chalco pour y faire sa jonction avec Cortès. Le capitaine général quitta Mexico le 12 octobre 1524, emmenant à sa suite, outre les chefs de l'empire, le Cihuacohuatl Tlacotzin, ministre de la maison de Quauhtemotzin, Teachtleacatl, prince d'Azcapotzalco, Cuini-Aguangari, frère du roi du Michoacan, le Tlacateccatl Temilotzin, et une foule d'autres princes et de seigneurs, les plus hardis et les plus capables de l'empire, avec la fleur de la jeunesse guerrière de l'Anahuac. Pour le sup-

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 78, 79.

pléer en son absence, Cortès nomma Francisco de Solis capitaine de l'artillerie et alcade de l'arsenal : à Rodrigo de Paz, son cousin, homme violent et emporté, il recommanda le soin de sa maison et de ses biens, lui donnant, en même temps, la charge de régidor et d'alguazil mayor. Quant au gouvernement du royaume, il en confia le soin au trésorier Estrada et au licencié Alonso de Zuazo, son ami. Cortès s'était proposé d'emmener avec lui le contador Albornoz, comme étant le plus modéré des officiers royaux ; mais, celui-ci étant tombé malade, il le laissa, sur les instances de Salazar, et l'associa aux deux gouverneurs. Salazar, qui connaissait l'inimitié qui existait entre le trésorier et le contador, avait, à dessein, inspiré ce conseil dans l'espoir d'amener entre eux une querelle. Cortès n'ignorait rien de cette trame; mais le désir de les contenter tous à la fois l'empêcha de songer aux conséquences de cette nomination. Enfin, pour que Salazar et le contrôleur Paralmindez ne demeurassent pas sujets à leurs collègues, il les conduisit avec lui à Coatzacoalco.

Mais l'armée fut à peine arrivée de quelques jours dans cette province, que l'un et l'autre, comme s'ils eussent prévu ce qui se passait à Mexico, demandèrent l'autorisation d'y retourner. Cortès, comprenant déjà l'inconvénient qu'il y avait pour lui à avoir continuellement pour témoins de ses actions deux hommes de cette trempe et qui étaient loin d'agir de bonne foi, leur accorda leur demande et y ajouta une autre faveur; celle de les associer au gouvernement du royaume. Salazar lui représenta alors les conséquences fâcheuses qui pouvaient naître d'un si grand nombre de gouverneurs ayant une autorité égale ; Cortès n'en persista pas moins dans sa résolution, soit qu'avec la connaissance qu'il avait du caractère des quatre officiers royaux il fût convaincu qu'ils ne tarderaient pas à faire, par leur conduite désordonnée, l'apologie de la sienne auprès de l'empereur, soit qu'entraîné par le désir de se venger d'Olid il ne songeât pas à autre chose pour le moment. Tandis que ces arrangements avaient lieu à Coatza-

coalco, un courrier expédié en toute hâte par la municipalité de Mexico arrivait, porteur de dépêches annonçant à Cortès qu'il n'avait pas plutôt été éloigné de cette capitale, que le trésorier Estrada s'était pris de querelle avec Albornoz pour la nomination d'un nouvel alguazil; sans respect pour le palais municipal, ils avaient mis la main à l'épée et avaient continué à donner le plus grand scandale, malgré la menace qu'on leur avait faite de les déposer de leurs emplois. Le capitaine général s'empressa d'écrire aux deux gouverneurs que, s'ils ne renonçaient immédiatement à leurs rivalités, il les priverait de leur charge, et commanda à Salazar et à Peralmindez de se mettre en chemin sans délai, leur donnant plein pouvoir pour procéder contre eux, au cas où ils n'auraient pas encore amendé leur conduite.

Les princes de l'Anahuac étaient également informés de tout ce qui se passait à Mexico; leurs courriers se succédaient sans cesse, leur apportant jour par jour les nouvelles de la capitale et des désordres auxquels les luttes des deux gouverneurs et les extorsions des Espagnols avaient donné lieu. Les religieux franciscains, en cherchant à user, à leur égard, de leur ministère pacifique, avaient, eux-mêmes, été menacés, et Ixtlilxochitl, informé des vexations auxquelles ils étaient exposés, envoya l'ordre à Itzcuincuani de leur offrir provisoirement un asile à Tetzcuco, en attendant son retour et celui de Cortès. Cependant celui-ci, ayant appris qu'Olid avait fait prisonnier Francisco de las Casas, plus altéré que jamais de vengeance, pressa, avec toute l'activité possible, son départ pour le Honduras. Mais, instruit des difficultés que ce voyage offrait par la voie de terre, il chargea Ixtlilxochitl et Quauhtemotzin d'envoyer prier, de sa part, les princes de Xicalanco et de Tabasco de lui fournir tous les renseignements nécessaires pour faire ce trajet avec moins de danger. Tous, aussitôt, s'empressèrent d'obtempérer à sa demande. Des cartes topographiques furent dressées par leur ordre, comprenant les

montagnes et les forêts, les fleuves, les lacs, rivières et marécages, ainsi que les limites des divers états, avec les villes qu'ils renfermaient et jusqu'aux caravansérais isolés dans les déserts pour la commodité des voyageurs; l'ensemble de ces toiles comprenait toute l'étendue du pays depuis le fleuve Mazapan de Tabasco et les côtes de Xicalanco jusqu'à Nito et Naco et au delà même jusqu'aux frontières de Nicaragua. Dix seigneurs xicalancas des plus habiles et des plus pratiques dans la connaissance de ces contrées furent chargés de les porter aux rois de l'Anahuac et de leur en expliquer les divers détails.

Ixtlilxochitl les mena aussitôt à Cortès, qui leur témoigna chaudement sa gratitude : les émissaires de Xicalanco l'avertirent, toutefois, qu'il trouverait sur la route un grand nombre de villes abandonnées par leurs habitants, que la crainte des Espagnols ou les ravages exercés par eux dans toutes les provinces avaient réduits à s'enfuir dans les montagnes. Ayant fait les approvisionnements nécessaires, l'armée se remit en marche; mais le capitaine général ne tarda pas à reconnaître par lui-même la véracité des rapports de ces seigneurs sur l'état de la route. Les régions arrosées par le Mazapan et l'Uzumacinta, encore si peuplées trois ans auparavant et couvertes de tant de cités florissantes, commençaient à présenter déjà l'aspect désert qu'elles offrent de nos jours, et le peu d'habitants que la petite vérole ou les déprédations des Espagnols n'avaient pas encore chassés de leurs demeures achevaient de les désemparer au bruit de l'approche des conquérants du Mexique. Ce voyage, si célèbre dans la vie de Cortès, ne l'est pas moins par son inutilité que par les fatigues et les souffrances incalculables qu'y éprouvèrent ceux qui l'y suivirent; il l'est par la construction de plusieurs ponts immenses que les Mexicains bâtirent au passage des fleuves et des estuaires (1), mais bien plus encore par

(1) Ces ponts, dont les historiens parlent comme d'une merveille, furent l'œuvre des indigènes et non des Espagnols, quoique ceux-ci cherchent à s'en attribuer la construction.

la mort cruelle des rois de l'Anahuac, suppliciés en chemin par ordre de ce conquérant.

De là aux frontières de la province d'Acallan, le voyage devint de plus en plus pénible pour tout le monde; aux difficultés de la route se joignit une grande disette de vivres, ceux qu'on trouvait dans les localités abandonnées étant tout à fait insuffisants pour nourrir tant de monde. Dans la ville d'Ahuatepan, les chefs de la seigneurie, souhaitant donner à Quauhtemotzin et aux autres rois de l'Anahuac des témoignages de leur respect, ayant surmonté la crainte qu'ils éprouvaient de l'approche des Espagnols, leur avaient apporté quelques secours. Mais, après avoir traversé le fleuve qui séparait les premières provinces du royaume d'Acallan des états plus occidentaux, l'armée ne tarda pas à se trouver à bout de ressources. La détresse devint extrême, surtout parmi les troupes indigènes, et il y en eut beaucoup qui moururent de faim. Tel était l'excès de leur misère, que, pendant six jours, les rois et les princes furent réduits à se contenter des herbes sauvages et des fruits agrestes que leur apportaient leurs officiers, trop heureux quand ces loyaux serviteurs parvenaient à dérober pour leurs maîtres quelques grains de maïs, que les Espagnols gardaient pour entretenir la force de leurs chevaux (1).

Les soldats et les compagnons de Cortès n'éprouvaient guère moins de souffrances. Le père Jean du Toit, qu'il avait amené à sa suite, avec deux ou trois autres religieux, en qualité de chapelains, fut du nombre de ceux qui succombèrent aux épreuves de ce voyage pénible. Épuisé par le besoin et la fatigue, et se sentant hors d'état d'aller plus longtemps, il s'assit le dos appuyé contre un arbre, et rendit, sans agonie, son âme à Dieu, en le priant d'avoir pitié des infortunés qu'il voyait souffrir et mourir autour de lui (2), heureux de ne pas assister aux scènes

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 87.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XX, cap. 13.

cruelles dont le conquérant donna le spectacle quelques jours après, et dont l'âme de ce saint religieux eût été navrée.

Cette détresse effroyable ne se calma qu'aux approches de Tizapetlan, ville du royaume d'Acallan, dont les habitants, prévenus par les seigneurs de Xicalanco, avaient consenti à demeurer, en considération de Quauhtemotzin et de ses collègues. Dans cette attente, ils avaient préparé des vivres en abondance; ils reçurent les princes de l'Anahuac avec les marques du plus profond respect, et l'armée, profitant de cet accueil hospitalier, goûta quelques jours d'un repos, d'autant plus doux en ce moment, qu'il succédait à des épreuves plus rudes.

Elle reprit ensuite sa marche, et, le soir même du jour de son départ de Tizapetlan, elle alla camper sur les bords d'une rivière, à trois étapes environ de la ville d'Iztancamac, capitale du royaume d'Acallan. Les Indiens dressèrent à la hâte quelques chinamas de bambous et de feuillages pour abriter Cortès et ses officiers, et construisirent ceux de leurs princes sous les murs d'un grand temple qui s'élevait près de là. On était au mois de février 1525; c'était le lundi du carnaval. Le repos et l'abondance avaient ramené le contentement et la gaieté dans les esprits: chacun cherchait à oublier, dans les plaisirs du présent, les travaux passés, et chez les indigènes l'allégresse était d'autant plus grande, que Cortès avait annoncé que les états d'Acallan seraient le terme de leur voyage. Les Mexicains surtout se livraient à la joie, et dans tout leur campement on n'entendit, durant toute la soirée, que le bruit de la danse, mêlée de chants, au son des trompettes et des autres instruments. Plusieurs Espagnols en conçurent de l'alarme. Si l'on en croit certains auteurs (1), cette joie cachait un piége, et les instruments devaient, la même nuit, donner le signal d'une insurrection générale contre Cortès

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 170. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 7, cap. 9.

et ses compagnons. Les rois, instruits des troubles qui régnaient à Mexico, auraient formé le projet de profiter de cette conjoncture pour se défaire de leurs oppresseurs, exténués et presque hors d'état de porter leurs armes, livrés, pour ainsi dire, à leur merci, dans une région lointaine, habitée par une nation puissante et amie de l'empire déchu. On ajouta, depuis, qu'ils avaient trouvé le moyen de leur enlever leurs lances et les brides de leurs chevaux, et que, le même jour qu'on devait tuer Cortès, le mot d'ordre était donné pour s'insurger en masse dans la capitale et dans le reste de l'Anahuac. L'historien indigène de la maison d'Acolhuacan cherche, au contraire, à prouver, par divers arguments, que jamais, depuis sa captivité, Quauhtemotzin n'eut, un seul instant, la pensée de recouvrer son indépendance par la violence, et que Cortès le calomnia, en l'accusant d'un complot imaginaire, afin d'avoir un prétexte plausible aux yeux des siens et des indigènes, pour achever de les priver de leurs chefs naturels.

Ce qui est certain, c'est que leur présence l'importunait. Profitant, comme leurs vassaux, des agréments de la soirée et de l'abondance qui venait de succéder à la disette, les trois rois s'abandonnaient sans contrainte, dans la société de quelques seigneurs de leurs amis, au charme de la conversation, cherchant à oublier leur captivité et les ennuis du voyage, en s'égayant agréablement aux dépens l'un de l'autre. Pendant ce temps-là, Cortès, préoccupé par les soucis de son ambition, écoutait d'un air troublé les accents d'une joie qu'il ne pouvait comprendre, en se promenant avec agitation dans la cabane qui lui servait de tente. « Seigneur, dit en riant Cohuanacoch, en s'adressant à « Quauhtemotzin, ne pensez-vous pas que la province que nous « allons conquérir me revienne de fait, les capitulations conclues « entre mon aïeul Nezahualcoyotl et celui de Votre Altesse, le roi « Itzcohuatl, adjugeant de droit les meilleures prises à la cou« ronne de Tetzcuco? — Tout cela était bon au temps où nos « armées marchaient seules, répliqua le roi de Mexico; mais,

« aujourd'hui que les fils du soleil nous viennent en aide, il est « bien juste qu'ils me laissent cette conquête, puisqu'ils ont pour « moi une préférence si marquée. — Point du tout, seigneur, in« terrompit Tetlepan-Quetzal, le monde étant sens dessus dessous « maintenant, c'est à moi qu'elle revient, et le royaume de Tla« copan, qui était le dernier dans l'ordre des partages, sera main« tenant le premier. » Le Tlacateccatl Temilotzin, prenant alors la parole. « Ah ! seigneurs, s'écria-t-il avec un profond soupir, « est-il possible que Vos Altesses aient le courage de plaisanter « ainsi de la poule que le chacal emporte, quand il n'y a pas un « chasseur pour la délivrer, ou bien de la colombe que le faucon « enlève dans ses serres, sans qu'il y ait personne pour la défen« dre, à l'exemple de mon maître Quauhtemotzin, qui défendit si « bien son peuple. L'empire chichimèque manqua de la paix et « de la concorde, qui sont le soutien d'un royaume, et notre or« gueil et nos discordes nous ont livrés entre les mains de ces « étrangers, pour souffrir tous les maux, pour être dépouillés de « nos états et oubliés même de notre patrie bien-aimée, comme « si elle était devenue notre ennemie. »

Temilotzin, inspiré, ce semble, par des pressentiments qui n'étaient que trop d'accord avec ce qui se passait dans l'esprit de Cortès, parla encore quelques instants sur le même ton ; mais il ne réussit pas à changer le tour animé de la conversation. Les princes, après l'avoir remercié de ses avis, continuèrent gaiement, chantant des ballades et composant des rhythmes sur les événements dont l'accomplissement vérifiait si singulièrement les prophéties antiques. Cortès, qui les entendait de son chinama, en éprouvait une vive impatience. Alarmé de leur gaieté, il crut reconnaître, dans les délassements innocents de ses captifs, l'existence d'un complot, et il leur envoya ses interprètes pour les prier de mettre un terme à des badinages indignes, disait-il, de personnages aussi élevés. Étonnés de sa requête, ils répondirent qu'ils n'avaient pas cru le chagriner en s'amusant de cette sorte :

que c'était un moyen de faire diversion à leurs travaux, et d'inspirer à leurs vassaux du courage et de la fermeté, en leur montrant avec quelle tranquillité ils supportaient eux-mêmes les ennuis de cette longue marche. Mais ils ajoutèrent que, puisque ces divertissements lui étaient à charge, ils allaient s'empresser de les cesser pour lui prouver leur déférence.

Chacun, en effet, rentra dans son chinama, afin de se livrer au repos. Mais cette prompte obéissance ne calma pas les appréhensions de Cortès. Il avait à son service un Indien, natif de Mexicaltzinco, appelé Coxtomexi, depuis baptisé sous le nom de Cristoval, homme vif et intelligent, et qui avait appris à parler l'espagnol aussi bien que sa propre langue. Il l'utilisait fréquemment dans une foule de messages, et celui-ci rapportait habilement au général tout ce qui se passait dans l'armée. Inquiet sur les discours des princes, il le fit venir et lui donna l'ordre de s'informer avec exactitude de ce qui avait été l'objet de leur entretien. Coxtomexi s'acquitta fidèlement de sa commission, et il ne paraît pas qu'il eût exagéré en rien le rapport de ce qui s'était dit entre eux ; mais, à la demande de Cortès, il y ajouta un papier contenant, en caractères mexicains, les noms des seigneurs qui avaient pris part à la conversation de la soirée.

Le général fut obligé de s'en contenter : mais il était las de traîner à sa suite ces illustres captifs : en supposant qu'ils n'eussent encore tramé aucun complot, il se persuada aisément qu'ils pouvaient le faire d'un instant à l'autre et donner, en même temps, le signal de l'insurrection à leurs sujets dans l'Anahuac, et que sa sécurité, comme celle de la domination espagnole au Mexique, demandait décidément leur perte. Sous ce prétexte, et d'autres tout aussi spécieux, il prit la résolution de les faire mourir; ils étaient, d'ailleurs, inutiles désormais à ses desseins, et leur mort, en détruisant les espérances qu'ils pouvaient continuer à nourrir, ôtait à leurs vassaux toute raison pour se révolter dorénavant. Cette résolution barbare, une fois arrêtée, fut mise à

exécution sans délai. Le jugement, s'il y en eut un, fut prononcé à huis clos, sans autre témoin que Coxtomexi et sans que les victimes de cette iniquité politique eussent été appelées à se défendre. Quauhtemotzin, arraché au sommeil, fut emmené sans bruit et n'apprit son sort qu'en voyant les apprêts de son supplice (1). « O capitaine Malintzin, s'écria-t-il, pendant qu'on lui « mettait la corde au cou, il y a longtemps que j'avais reconnu « la fausseté de vos paroles, et que c'était là la mort que je rece- « vrais de vos mains, depuis que j'avais refusé de me la donner « moi-même, en me rendant à vous avec ma ville de Mexico! « Vous me faites mourir injustement; mais je laisse à Dieu le « soin de vous demander compte de ma mort! »

Il fut aussitôt pendu à un séiba. Comme il expirait, on amena à côté de lui le roi Tetlepan-Quetzal, qui s'écria qu'il était heureux de suivre Quauhtemotzin. Ce fut ensuite au tour de Cohuanacoch et successivement des autres princes qui avaient pris part à la conversation de la veille; ils étaient huit ou neuf. C'était le jour du mardi gras, vers trois heures du matin. Mais déjà le bruit de cette exécution se répandait dans l'armée; Ixtlilxochitl, apprenant le supplice de son frère, sortit de la cabane qu'il occupait à quelque distance, et, sincèrement ou non, il donna à grands cris l'alarme parmi ses vassaux. Le tumulte alla croissant pendant quelques instants. Cortès eut peur d'une insurrection : ne voyant pas d'autre remède, pour le moment, que d'apaiser les Acolhuas, il s'approcha de l'arbre où les rois étaient suspendus, et coupa la corde à laquelle était attaché Cohuanacoch. Déjà l'infortuné prince commençait à râler; pendant que ses serviteurs éplorés l'emportaient pour lui donner leurs soins, le général cherchait à calmer l'irritation d'Ixtlilxochitl, en lui expliquant les motifs de sa conduite. Il se rejeta sur le complot tramé pour se défaire de lui et des Espagnols, en lui montrant le papier que lui

(1) Bernal Dias, Hist. de la conquista, cap. 177.

avait donné Coxtomexi. Quoi qu'en dise l'historien de sa famille, on ne pourrait s'étonner que ce fût là une comédie, préméditée à l'avance entre ce prince et Cortès, afin d'avoir l'occasion de se disculper l'un par l'autre devant leurs soldats. Tout en feignant un grand regret pour ce qui venait d'arriver, le premier se contenta trop facilement des raisons de l'autre, pour ne pas laisser planer du doute sur sa complicité. Il s'empressa d'apaiser le tumulte qu'il avait excité parmi les siens et se disposa à continuer sa marche avec Cortès.

Le jour, en se levant, montra les deux derniers rois de Mexico et de Tlacopan suspendus au gibet, avec leurs amis, comme des criminels dignes du dernier supplice. Déjà l'armée avait reçu ordre de se remettre en chemin ; mais elle eut tout le temps de se repaître de ce spectacle cruel. Ce fut pour les indigènes le sujet d'une grande douleur et d'une nouvelle épouvante ; mais il ne manqua pas d'Espagnols qui déplorèrent la conduite inique de leur chef, à qui ils ne cessèrent de la reprocher le reste de ses jours. L'histoire ajoute qu'on abandonna, sans même prendre le soin de leur donner la sépulture, les cadavres de ces malheureux princes : mais on ne peut douter que, dans le nombre de leurs vassaux et de leurs officiers, il n'y en eût suffisamment qui fussent restés en arrière pour les pleurer et procéder, suivant leurs usages, aux cérémonies de leurs funérailles ; au besoin, les sujets du royaume d'Acallan se fussent acquittés de cette triste fonction. Quant à Cohuanacoch, il languit quelques jours, souffrant des suites de son supplice, et mourut, bientôt après, de chagrin et de tristesse. (An VII Calli, 1525.)

Telle fut la fin des derniers rois de l'Anahuac. Quoique l'histoire mentionne plus généralement le nom de Quauhtemotzin, il n'est que trop juste d'y ajouter ceux de Cohuanacoch et de Tetlepan-Quetzal, qui montrèrent un égal courage à défendre avec lui, dans Mexico, les restes de la monarchie expirante ; leur énergie, leur grandeur d'âme, la patience avec laquelle ils supportè-

rent les angoisses du siége et ensuite de la captivité, le soin que prit Cortès de se défaire également de tous les trois, suffisent pour faire leur éloge et prouver que leur existence avait une égale valeur à ses yeux. Le bruit de leur mort se répandit comme l'éclair dans toutes les provinces d'Acallan, et de là dans le Mexique. Le soir du même jour, l'armée arriva aux faubourgs de Teotliyacac, où elle fit halte. Aux approches de cette ville, une suite de seigneurs acallans sortit à la rencontre de Cortès, ayant à leur tête un jeune homme, fils d'Apochpalon, roi d'Acallan. Après avoir rempli les cérémonies d'usage avec le général, il s'approcha de Cohuanacoch, d'Ixtlilxochitl et des autres seigneurs de l'Anahuac, auxquels il présenta ses compliments de condoléance sur la mort des rois et des princes leurs parents (1).

Les états d'Acallan, dont l'histoire est si peu connue, s'étendaient, autant qu'on peut en juger d'après les rares fragments qui le concernent, le long des rives de l'Uzumacinta, entre les pays marécageux qui environnent la lagune de Terminos au nord, et les hautes montagnes de Chiapas et de Guatemala au sud, et peut-être que les ruines de Palenqué et d'Ococinco en faisaient partie à cette époque. Son nom seul indique une région coupée de cours d'eau (2); aussi s'y faisait-il un commerce considérable avec les nations les plus lointaines, et telle était l'estime qu'on en avait, que le plus riche et le plus considéré des marchands était celui, d'ordinaire, à qui l'on déférait la couronne avec le gouvernement du pays. On y voyait encore un grand nombre de villes florissantes, mais qui, toutes, disparurent dans le cours de peu d'années. Déjà les Espagnols avaient fait leurs entrées de divers côtés: mais, à l'exception de l'expédition de Cortès, qui ne fit que passer, on n'a gardé le souvenir d'aucune conquête. On sait seulement que, lors de la réduction définitive des provinces chiapanè-

(1) Id., ibid. — Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 87-95.

(2) *Acallan*, c'est-à-dire, Pays ou terre des barques.

ques, le royaume d'Acallan passa, avec les autres contrées voisines, sous la domination de l'Espagne. Les oppressions excessives des conquérants, en éloignant les populations, ne tardèrent pas à les ruiner, et, dès l'an 1548, Iztancamac, regardé auparavant comme une des cités les plus opulentes de la Nouvelle-Espagne, était déjà tombé à un petit nombre d'habitants (1). Lorsque, vers la fin du dix-septième siècle, les gouverneurs de l'Yucatan et de Guatémala entreprirent la conquête du Peten, on ne connaissait même plus la situation ni le nom de cette capitale : ils trouvèrent les provinces de l'Acallan proprement dit à peu près désertes, et, au lieu des cités qu'avait traversées Cortès, ils ne rencontrèrent que des ruines déjà envahies par une végétation luxuriante. Il est probable que les épidémies qui frappèrent si souvent au seizième siècle les populations du Mexique contribuèrent à réduire en solitudes les cités des Acallans, comme tant d'autres, au nord et au sud de Mexico. Aussi cette contrée, encore inexplorée aujourd'hui, offrira-t-elle, avec le temps, une mine de richesses archéologiques aussi abondante qu'inattendue.

Apochpalon régnait à Iztancamac, lorsque Cortès entra dans ses états. Sur le bruit de l'arrivée des rois de l'Anahuac, il s'était préparé à les recevoir avec les plus grands honneurs. Mais la nouvelle de la mort tragique de ces princes remplit aussitôt les esprits d'épouvante : la plupart des chefs se cachèrent, dans l'appréhension d'un sort analogue, et Apochpalon, en envoyant son fils au-devant du général, lui donna mission d'annoncer sa mort ; mais les caresses de Marina et de Cortès arrachèrent promptement la vérité au jeune prince. Par des promesses et des présents, Apochpalon se laissa persuader de se montrer, et il vint en personne faire les honneurs de sa capitale. Après avoir pris quelques jours de repos à Iztancamac, l'armée continua sa route sur le Peten, où elle arriva après huit jours de marche. Il fut reçu à

(1) Lettre du chapelain Fr. Lorenzo de Bienvenida au prince Philippe d'Espagne, pag. 322. (Coll. de Mém. sur l'Amérique.)

Tayazal par Canek, qui en était roi et dont le petit état, grâce à son isolement et à la solitude croissante des régions environnantes, garda encore son indépendance pendant près de deux siècles. Cortès ne fit qu'y passer, abattit quelques idoles sur son chemin, et, après un voyage non moins pénible que celui d'Acallan, il arriva aux frontières de Honduras, qui était depuis si longtemps l'objet de ses anxiétés et de ses désirs. La suite de son expédition appartient à l'histoire particulière de l'Amérique-Centrale.

A l'exception des régions de l'intérieur, voisines ou faisant partie des états guatémaltèques, l'histoire n'a enregistré que des souvenirs confus des temps qui en précédèrent la conquête. Le lecteur a parcouru avec nous les rares notions que nous avons recueillies concernant les provinces, aujourd'hui comprises dans les limites de Honduras, de San-Salvador, de Nicaragua et de Costa-Rica. On ignore absolument quelle était, à l'époque de la conquête, leur condition relative ; on sait seulement que ces contrées étaient partagées en un grand nombre de seigneuries et d'états, plus ou moins indépendants les uns des autres, jouissant d'une civilisation analogue à celle des Indiens soumis aux rois du Quiché et du Cakchiquel. Entre ceux qui furent les premiers exposés à la rapacité des Espagnols, on signale ceux des îles du golfe de Honduras, découvertes par Colomb et ses frères, dans le commencement du seizième siècle. La Guanaxa, surnommée Isla de los Pinos, et cinq lieues plus à l'ouest, Goamoreta et Roatan, sont encore renommées actuellement pour leur beauté, la fertilité du sol et la douceur incomparable du climat. Dans le même golfe se trouvent également les îles de Mata, de Guayama, d'Utila et de Saona, et plus rapprochées de Guanaxos, la Guaydua, la Helen et San-Francisco ; enfin, en avançant vers le cap Cotoch, Ibob, Lamanay, Zaratan et Pantoxa. Toutes ces îles, abondantes en fruits et couvertes de bois précieux, étaient habitées par une population douce et pacifique, adonnée à l'agriculture comme celle du continent voisin : jusqu'à ce jour on n'y a découvert aucune ruine impor-

tante ; mais les débris de poterie et de pierre sculptée, qu'on a trouvés ensevelis dans ses forêts, suffisent pour prouver qu'elle n'était pas plus que les autres régions environnantes privée des bienfaits de la civilisation.

Au commencement du seizième siècle, ces îles, jusque-là si heureuses, furent ravagées par les colons des Antilles, qui en enlevaient les habitants, afin de les vendre et de remplacer sur les terres fécondes de Saint-Domingue ceux que les travaux des mines et l'esclavage achevaient d'y tuer par milliers. Les côtes de Honduras et de Nicaragua, visitées vers la même époque par les compagnons de Colomb, échappèrent momentanément à l'avidité castillane, et Costa-Rica fut la première terre de l'Amérique-Centrale où les Européens pénétrèrent, à la suite de la colonisation de la province de Veragua. Juan Solano et Alvaro de Acuña peuvent être regardés comme les fondateurs de cet état, à qui l'existence des mines d'or de Tisingal, près de la Boca del Toro, sur les côtes de l'Atlantique, paraît avoir fait donner ce nom. Déjà, dès l'an 1522, Cartago, capitale de cette province, était jugée assez importante pour avoir un gouverneur particulier : le premier qui fut revêtu de cet emploi paraît avoir été Diego de Astiada Chirinos, à qui on adjoignit un secrétaire, ainsi que six corrégidors qui furent répartis dans les villes indiennes d'Atirrò, de Chirripò, de Quepò, d'Ujarraz, de Quircot et d'Orosi (1).

Vers l'an 1516, Hernan Ponce et Bartolomé Hurtado, lieutenants de Pedrarias Davila, gouverneur du Darien, découvraient le golfe de Chira, dit ensuite de Nicoya, auquel ils donnaient le nom de San-Lucar, mais sans prendre terre. Au mois de janvier 1522, le capitaine Gil Gonzalez Davila, étant débarqué dans les mêmes lieux avec cent Espagnols, ne tarda pas à se trouver en contact avec un grand nombre de chefs dont les allures et l'exté-

(1) Ceballos, ap. Juarros, Hist. de Guatemala, trat. V, cap. 9 et 15, etc. — Cartago, autrefois chef-lieu de cette province, a été supplanté par la ville de San-José, capitale actuelle de l'état de Costa-Rica.

rieur annonçaient une civilisation supérieure. Les détails de cette expédition sont restés dans l'oubli : on sait seulement que le prince de Nicoya, le plus puissant de toute la province, reçut le baptême avec tous ses vassaux, et fit présent à Gil Gonzalez d'une quantité d'or considérable en lingots et en idoles, en lui disant « qu'il les prît, puisqu'il n'avait plus rien à faire avec elles. » Le capitaine, enchanté de ces relations pacifiques, continua son chemin vers la province de Nicaragua. C'était alors une des plus florissantes de l'Amérique-Centrale, occupée par une population considérable, habitant des villes magnifiques, et adonnée à tous les arts que les Espagnols admiraient parmi les indigènes du Mexique : en plusieurs endroits, on parlait la même langue, on y gardait les mêmes coutumes dans les diverses relations de la vie ; les livres étaient écrits avec les mêmes caractères, et, à l'exception des victimes humaines, dont l'immolation était beaucoup plus rare, quoique la fréquentation des marchands mexicains eût fait prévaloir en bien des lieux le culte de Huitzilopochtli, c'étaient presque partout, pour ainsi dire, les mêmes rites religieux que dans l'Anahuac. On sait, du reste, que les Culhuas et les autres sujets de l'empire entretenaient des relations considérables avec les cités de Quauhcapolca, de Nadayma et de Nagarando, et qu'en plusieurs localités même ils possédaient des comptoirs fortifiés pour la protection de leurs intérêts.

Le prince de Nicaragua, dont Quauhcapolca était la capitale, accueillit Gil Gonzalez avec non moins de faveur que celui de Nicoya, dont il était l'allié. Il lui fit présent d'une valeur de plus de vingt-cinq mille onces d'or et d'une foule d'objets d'habillement et de luxe en usage parmi les siens. De son côté, le capitaine lui fit hommage de diverses bagatelles européennes qui avaient pour lui tout autant de prix. Profitant de ces dispositions heureuses, il chercha à l'attirer à la religion chrétienne, dont il lui fit expliquer les dogmes, à l'aide d'un interprète, par le chapelain de sa troupe. Le prince, instruit, par le bruit public autant

que par les marchands de l'Anahuac, des choses étonnantes qui se passaient dans le Mexique, n'objecta pas à cette proposition ; il répondit en homme éclairé et interrogea le prêtre espagnol avec une intelligence qui ne le surprit pas moins que le capitaine. S'étant renseigné des détails même les plus abstraits de la doctrine chrétienne, il consentit à recevoir le baptême, en avertissant, toutefois, le chapelain qu'il serait bien difficile de suivre ponctuellement les préceptes de sa religion relativement à la guerre et à l'ivrognerie, à laquelle on était fort adonné dans ses états ; mais on ne l'inquiéta pas à cet égard. Après avoir pris conseil avec ses femmes et les principaux seigneurs de sa cour, il se fit baptiser avec toute sa maison et environ neuf mille de ses vassaux. Il aida de ses mains à détruire les idoles du grand temple, et, avec le secours des Espagnols, y construisit une chapelle où le chapelain officia, dès lors, suivant les rites catholiques.

Gil Gonzalez acheva ensuite de reconnaître la province, ainsi que les deux lacs de Nicaragua et de Managua ; il retourna le long de l'océan Pacifique, en côtoyant le golfe de Chorotina, auquel il donna le nom de Fonseca, en l'honneur de l'évêque de Burgos, l'ennemi de Cortès. Il n'éprouva d'autre résistance qu'une attaque à l'improviste dans les cantons voisins du volcan de Mazaya, où un chef, du nom de Diriangen, voulut tenter de mesurer sa force contre celle des Espagnols ; mais il fut vaincu après une lutte de courte durée, et se soumit à demander la paix. Gil Gonzalez reprit ensuite le chemin de Panama et passa de là à Saint-Domingue, avant la fin de l'année 1522.

Tandis qu'il se préparait à une expédition nouvelle pour la côte septentrionale de Honduras, Francisco Hernandez de Cordova sortait de Panama avec une flotte pour continuer les découvertes de Gil Gonzalez, dont il prétendait avoir d'ailleurs la primauté. Il commença par coloniser la ville indienne d'Orotina, dépendante de la province de Nicoya, à peu de distance de la mer, et lui donna, en souvenir des Pays-Bas, le nom de Bruselas ;

mais ce lieu fut abandonné quatre ans après. En continuant sa route, il aborda aux régions fortunées de Nicaragua, et, s'étant emparé de la ville de Nequecheri, située entre le Mombacho et le rivage occidental du grand lac, il y fonda la colonie désignée sous le nom de nouvelle cité de Granada. Les indigènes, reconnaissant les intentions tyranniques des Espagnols, ne les accueillaient déjà plus avec la même faveur qu'auparavant, et ce n'était pas sans combats que Cordova avait réussi à prendre possession de Nequecheri. La victoire avait constamment suivi ses drapeaux: mais elle pouvait lui être infidèle, et ce fut dans le dessein d'établir plus solidement son autorité sur le pays, qu'il bâtit à Granada la forteresse qui y subsista jusqu'à l'époque moderne; il construisit également une église somptueuse; ce fut la première de l'état de Nicaragua. Il en confia le soin à plusieurs religieux franciscains qui l'avaient accompagné et qui furent également les premiers de leur ordre établis dans l'Amérique-Centrale.

Laissant à sa droite la province de Mazaya, Cordova entra dans celle d'Imabite, conquit la ville de Nagarando, située à l'extrémité orientale du lac de Managua et y fonda la cité de Léon, dont il fit la capitale de ses nouvelles possessions; il y ajouta également une grande église et une forteresse, comme à Granada, afin de la mettre à l'abri, non-seulement de toute incursion étrangère, mais surtout des Indiens nagarandas, qui continuaient, au nombre de plus de quinze mille, à habiter ses faubourgs (1). A l'aide d'un brigantin qu'il transporta par pièces sur le lac de Nicaragua, il découvrit la rivière San-Juan, qu'il descendit en partie, et ne revint qu'après s'être assuré, par les rapports des Indiens, qu'elle débouchait dans l'Atlantique. (De l'an 1523 à 1524.)

Tandis que Cordova assurait dans cette belle région l'autorité

(1) Cette ville, fondée d'abord au lieu appelé *Leon Viejo*, sur le lac de la Managua, fut transférée, quelques années après, à 3 lieues de là, dans la localité actuelle, dépendante de la cité indigène de Subtiaba, qui est aujourd'hui un de ses faubourgs.

du gouverneur de Panama, Gil Gonzalez entreprenait une expédition sur la côte de Honduras, encore appelée, à cette époque, de Guaymura, dans le dessein d'y chercher un passage vers l'océan Pacifique. Le mauvais temps l'empêcha de débarquer ; il se vit même obligé, par la tempête, de jeter des chevaux à la mer, ce qui fit donner à la rade voisine le nom de Puerto-Caballos. De là il vint donner au cap Manabic, ou de las Tres Puntas, qui forme le contour du golfe Amatic, et débarqua dans le voisinage, où il fonda, avec ses gens, une colonie de peu d'importance qu'il appela San-Gil de Buena-Vista : ce fut la première de toute la côte au levant du lac d'Izabal. Invité par les Indiens, il pénétra dans l'intérieur de Honduras, du côté de la vallée d'Olancho, et c'est là qu'il eut des nouvelles de la colonisation de la province de Nicaragua par Hernandez de Cordova. Ayant eu un engagement avec quelques troupes espagnoles de sa juridiction, il n'osa s'aventurer plus avant et retourna sur ses pas vers la côte où Cristobal de Olid venait d'arriver, pour prendre possession du pays au nom de Cortès.

Olid n'était pas moins ambitieux que son chef, et, en acceptant le commandement de l'escadre à Chalchiuhcuecan, il songeait déjà à la faire servir à ses intérêts particuliers. En passant à la Havane, il fut encouragé dans cette pensée par Vélasquez de Léon et les autres ennemis de Cortès. Ayant touché le rivage de Honduras, il débarqua son monde à dix lieues environ à l'est de Puerto-Caballos, et y jeta les fondements d'une colonie sous le nom de la Villa del Triunfo de la Cruz. Ayant pris possession du pays au nom du roi d'Espagne, il nomma les magistrats et les officiers de la nouvelle municipalité, suivant les instructions qu'il avait reçues de son chef ; mais toutes les proclamations se firent au nom du souverain et de Cristoval de Olid, sans aucune mention de celui de Cortès. On ne tarda pas à se convaincre de ses intentions, et la plupart de ses soldats, induits par la crainte ou par les promesses, ne résistèrent pas longtemps à se rendre à ses désirs. Les diverses

expéditions qu'il envoya à l'intérieur retournèrent avec les rapports les plus favorables sur la beauté de son sol, la richesse et l'abondance de ses productions. Instruit, par l'expérience, de l'avantage qu'il y avait à se ménager les sympathies des Indiens, il les traita constamment avec tant de bienveillance et de douceur, que jamais aucun n'eut occasion de se plaindre de lui. Ceux-ci, de leur côté, ne pouvaient ignorer qu'il était marié à une fille de Montézuma, et la présence de cette princesse devait lui être indubitablement d'un grand secours dans ses relations avec les nations voisines : peut-être même comptait-il sur la naissance élevée de son épouse pour établir son autorité d'une manière plus valide à leurs regards. Ce qui est certain, c'est que, durant les deux années de sa domination, il n'eut aucune guerre avec les indigènes, et qu'il parcourut librement plusieurs cantons jusqu'à trente lieues dans l'intérieur, sans éprouver la moindre opposition (1).

Au milieu des travaux qu'il avait entrepris pour la colonisation de ces provinces, Olid apprit l'arrivée de Francisco de las Casas, qui venait, de la part de Cortès, pour le châtier de sa rébellion. Il courut au port, bien déterminé à mettre obstacle à son débarquement : un combat s'engagea en vue de la nouvelle colonie; mais il fut de courte durée, et Casas se vit forcé, après la perte d'un de ses navires, de se rendre à Olid. Celui-ci traita ses prisonniers avec une générosité et une confiance dont il fut mal récompensé. Les ayant emmenés avec lui à Naco, il leur laissa une liberté presque aussi complète qu'à lui-même. Naco était la capitale d'une seigneurie indigène comprenant la grande et fertile vallée du même nom, dont les chefs avaient pacifiquement reconnu son autorité. C'est là que, ayant comploté sa perte, ils l'assaillirent en trahison, pendant qu'il était à table à se divertir avec eux, et

(1) Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 4, cap. 5 et 6, et lib. 5, cap. 7, 8, 11, 12 et 13.

qu'ils le tuèrent sans miséricorde. Cet événement cruel fit rentrer dans le devoir tous les compagnons du malheureux capitaine; Francisco de las Casas prit ensuite le commandement de la colonie, et fonda, vers la même époque, la ville de Truxillo, qui fut, pendant longtemps, le chef-lieu de la province de Honduras. (An 1524.)

Tandis que Cristoval de Olid expiait, par sa mort, les fautes de son ambition et laissait les Indiens de son gouvernement pour pleurer les conséquences funestes que ce changement allait apporter à leur condition, Pedro de Alvarado soumettait à ses armes les magnifiques régions de Soconusco, de Guatemala et de Cuzcatlan. Pour faire comprendre au lecteur l'intérêt qui s'attache à cette portion des conquêtes espagnoles, nous sommes dans la nécessité de jeter avec lui un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire guatémaltèque et de reprendre notre récit à l'endroit où nous l'avons laissé, dans les dernières années du quinzième siècle, après la révolte de Cay-Hunahpu et la séparation des seigneuries cakchiquèles. Malgré la diversité des races qui habitaient ces belles contrées, on a vu comment l'empire quiché avait réussi à les réduire sous sa domination, et comment, sous Qikab Ier, elles avaient été amenées à plier sous son sceptre. Cette grandeur ne dura point, et l'insurrection qui eut lieu à Gumarcaah contre les institutions féodales, en abaissant la gloire de Qikab, acheva de briser le lien qui unissait les grands feudataires à la couronne. Malgré les désordres de cette révolution, la cour du Quiché garda cependant, sur toutes les nations voisines, une prééminence incontestable, non-seulement par la politesse de ses mœurs, par l'élégance du langage, et les raffinements de l'art et de la civilisation, mais encore par la puissance de ses rois et l'étendue des provinces qui demeurèrent soumises à leur autorité.

Entre les grandes principautés qui recouvrèrent alors leur indépendance, la plupart, une fois libres des craintes que leurs

chefs avaient conçues à la suite de cette secousse, se rallièrent de nouveau à Gumarcaah, par l'effet naturel de leurs anciennes sympathies : sans se rendre tributaires comme auparavant, elles acceptèrent son amitié, et, en retour, continuèrent, par leur déférence, à reconnaître la suprématie de rang et d'honneur dont l'Ahpop avait été revêtu naguère par Topiltzin Acxitl, à l'origine de la royauté. De ce nombre furent les seigneuries de la langue mem et ixil des montagnes du nord-ouest, qu'une longue habitude d'obéissance et un génie analogue entraînaient vers les monarques d'Utlatlan, ainsi que les états qu'une communauté absolue d'origine et de langage unissait avec eux : telles étaient les provinces comprises sous le nom générique de Xuchiltepec, au sud-ouest du lac d'Atitlan, celles d'Uzpantlan et de Rabinal, au nord et à l'est, ainsi que les nombreux cantons habités du même côté par les descendants des Uxab et des Pokomams ; en dépit de quelques hostilités partielles, les Quichés pouvaient compter encore sur les nations de ces contrées comme sur autant d'alliés.

Les princes cakchiquels qui avaient eu particulièrement à souffrir de la révolution du Quiché s'en étaient séparés d'une manière bien plus profonde : en se retirant à Iximché, qui était comme le point central des populations de leur langue, ils s'étaient proposé à la fois de satisfaire leur ambition et de remplir les souhaits de leurs frères, que des mœurs et un caractère opposés éloignaient naturellement des Quichés. Leur langage n'offrait point de différences radicales avec celui d'Utlatlan ; mais la noblesse cakchiquèle, plus rude et plus grossière, aspirait à se soustraire à une domination qui pesait depuis longtemps à son orgueil, et peut-être que, en prêtant leur concours à l'Ahpozotzil et à l'Ahpoxahil, chacun de ses membres pensait déjà à se créer une indépendance personnelle aux dépens de la nouvelle capitale. Depuis lors la guerre n'avait cessé d'agiter ces belles contrées, tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, et elle paraissait devenue l'élément naturel de tous ceux qui les habitaient. Après

des secousses terribles, trois royautés puissantes étaient surtout restées en face l'une de l'autre, mais toujours prêtes à prendre les armes, pour venger les injures passées et en commettre de nouvelles. C'était le royaume des Quichés, plus proprement dit de Gumarcaah, connu des Espagnols sous son nom d'Utlatlan, celui des Tzutohiles, fraction de la race cakchiquèle, dont la capitale était Atitlan, sur le lac de Panahachel, et enfin celui des Cakchiquels, dont les chefs résidaient à Iximché, autrement dit Tecpan-Guatemala.

A l'époque où nous reprenons leur histoire, le seizième siècle, si fertile en événements extraordinaires pour l'Amérique, venait de commencer. Après Qikab II, le trône du Quiché avait été occupé par Wucub-Noh, et la dignité d'Ahpop-Camha était portée par le prince Cawatepech, à qui le chroniste Fuentes donne encore le nom de Qikab; Wookaok régnait sur les Tzutohiles et les Cakchiquels continuaient à avoir pour rois l'Ahpozotzil Oxlahuh-Tzy et l'Ahpoxahil Cablahuh-Tihax. Les trois royaumes étaient en état d'hostilité l'un contre l'autre, et la condition de leurs sujets, loin de s'améliorer avec le temps, paraissait empirer chaque jour. Tout conspirait pour les livrer entre les mains des nouveaux maîtres qui s'apprêtaient à les saisir, et pour amener les grands changements que devait apporter la domination espagnole. Gumarcaah, humilié de l'élévation d'Iximché, travaillait sans cesse à lui susciter de nouveaux ennemis, et les rois cakchiquels, en lutte avec les Quichés, comme avec tous leurs voisins, et se débattant contre une partie de leurs vassaux rebelles, s'efforçaient néanmoins d'appesantir journellement le joug qu'ils avaient imposé aux autres.

Au milieu de leurs querelles intérieures, ils avaient encore à craindre de devenir la proie de l'ambition étrangère. L'astuce des marchands mexicains, qui avait préparé à leurs maîtres la conquête de tant de provinces, menaçait sourdement jusqu'aux princes quichés et cakchiquels, dont ils parcouraient fréquemment

les états. Au commencement du règne d'Axayacatl, le commerce de l'Anahuac avait travaillé à établir son influence dans ces contrées, en formant, parmi les populations de la langue nahuatl, de la côte de Xuchiltepec et d'Iztapan, de petites colonies qui n'avaient pas tardé à prendre un certain accroissement : l'identité de langage et d'origine les avait fait accueillir avec faveur, et on les avait vues s'avancer ensuite, famille par famille, chez les Xincas et les Pipiles et jusque dans l'intérieur des seigneuries de Cuzcatlan ; on n'en prit de l'ombrage que lorsqu'on vit apparaître les armées mexicaines dans les régions de Tehuantepec et de Soconusco. Des émissaires de l'empire de l'Anahuac arrivèrent vers le même temps à Gumarcaah, sous prétexte de traiter d'une alliance entre les Quichés et les Culhuas pour la protection mutuelle de leurs marchands, mais en réalité pour reconnaître le pays et les forces dont il pouvait disposer. L'Ahpop, tout en refusant de les recevoir et de leur donner aucune audience, permit qu'ils parcourussent ses états sans être molestés. Ils se rendirent de là à Iximché, où ils eurent une entrevue avec les rois cakchiquels : ceux-ci ne refusèrent pas absolument d'entrer dans leurs vues ; mais ils leur objectèrent que leur condition précaire et la révolte de leurs vassaux ne leur permettaient guère de songer à leur accorder aucune protection, non plus qu'à leurs marchands, hors des limites de leur capitale, et qu'ils ne pouvaient répondre de leur sécurité. En effet, à quelques lieues d'Iximché, s'étant présentés sur la frontière d'Atitlan, ils furent reçus à coups de flèches par les Tzutohiles et obligés de se réfugier en toute hâte du côté du Quiché. Soit que l'on eût lieu de suspecter leurs démarches, soit que la nouvelle des ravages d'Axayacatl se fût répandue alors dans le pays, on leur fit, à leur retour à Gumarcaah, un accueil plus froid encore que le premier. On leur signifia qu'ils eussent à quitter la capitale dans le délai d'un jour et à sortir, le plus tôt possible, des limites du royaume, où on leur défendit de remettre le pied.

L'influence mexicaine ne laissa pas de prendre certaines proportions dans les états de l'Amérique-Centrale. Des comptoirs furent fondés, par le commerce de l'empire, sur plusieurs points de la côte de l'océan Pacifique, sans que les armes des rois du Quiché ou des Tzutohiles parvinssent à les en empêcher; c'est par ce moyen qu'Ahuitzotl réussit à affermir sa domination sur les provinces de Soconusco, et sur plusieurs autres villes voisines de la mer jusqu'à Nicaragua. Les discordes et les querelles incessantes des Quichés, des Tzutohiles et des Cakchiquels ne favorisaient que trop les desseins ambitieux de Mexico, qui aurait peut-être fini par les asservir tous ensemble, sans le débarquement des Espagnols (1).

Au milieu des luttes de l'Ahpozotzil avec ses vassaux, les garnisons mexicaines du voisinage offraient volontiers leur concours au plus faible contre le plus fort; c'est ainsi qu'elles avaient aidé les Akahales, si cruellement humiliés, quelques années auparavant, à secouer son joug tyrannique. Oxlahuh-Tzy, un moment abattu par la révolte de Cay-Hunahpu, avait recouvré, depuis, toute l'énergie de son caractère, et il n'avait rien épargné pour briser la puissance de ses anciens tributaires et les amener à ses pieds. Ils restèrent indépendants, malgré ses efforts; mais il s'en vengea sur ceux qui n'avaient pu secouer son joug de fer, en le rendant plus dur que jamais à leur égard. Il les réduisit à quitter leurs domaines pour venir résider à Iximché, où il les garda sous ses yeux, sans permettre qu'ils s'éloignassent un seul moment de sa présence. Ce despotisme, que l'auteur indigène signale lui-même avec étonnement (2), dura quatre ans; il ne finit qu'avec la vie de l'Ahpozotzil, en l'année 1510. Oxlahuh-Tzy,

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. — MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan. — Ximenes, Hist. de los reyes del Quiché MS. — Chronica de la prov. de Goattemala, lib. I, cap. 9. MS. — Fuentes, Recopilacion florida, Hist. del reyno de Guatemala, etc. MS. passim. — Juarros, Compendio de la hist. de Guatemala, passim.

(2) MS. Cakchiquel, ou Mém. de Tecpan-Atitlan.

que ses descendants regardaient comme un des plus grands rois du Cakchiquel, était arrivé à un âge avancé ; de son épouse, la reine Makuxguhay, il laissait deux fils, Hunyg, qui fut son successeur, et Belehé-Qat, ainsi que quatre autres de deux concubines. Deux ans après, Cablahuh-Tihax le suivit dans la tombe, laissant la dignité d'Ahpoxahil à son fils aîné Lahuh-Noh, qui régna conjointement avec Hunyg. Les vassaux de la couronne, que ne comprimait plus la main terrible d'Oxlahuh-Tzy, profitèrent aussitôt de ce changement pour relâcher les liens qui les retenaient et reprendre leurs allures indépendantes, travaillant à l'envi à affaiblir la royauté et à préparer ainsi la voie à la domination étrangère.

Au commencement du règne de ces deux princes arrivèrent à Iximché les ambassadeurs mexicains dont nous avons parlé à l'histoire de Montézuma II. Le désir de s'informer des étrangers qui se montraient sur le continent, dans le voisinage de l'isthme de Panama, peut avoir été l'un des objets de cette ambassade, dont le personnel nombreux laissa un souvenir profond dans les esprits des Cakchiquels. Ils furent reçus et traités avec une grande magnificence, et l'on peut croire que Hunyg conclut, à cette époque, avec le souverain des Culhuas, une alliance offensive et défensive contre les ennemis du dedans, comme contre ceux du dehors. L'ambition mexicaine avait les yeux sur les riches provinces du Quiché, et les mêmes raisons qui déterminèrent, dix ans plus tard, l'Ahpozotzil à demander l'alliance de Cortès devaient l'engager alors à rechercher celle de Montézuma. En effet, la guerre, qui paraissait se ralentir, recommença, vers ce temps-là, entre Gumarcaah et Iximché, avec une ardeur inaccoutumée, et les troupes cakchiquèles, appuyées sans doute par les garnisons mexicaines des villes de la côte, reprirent, les premières, l'offensive, en envahissant les frontières quichées sous le commandement de l'Ahpop-Achi Balam, fils aîné de Hunyg. Durant sept ans, la guerre continua ses ravages entre les deux nations, sans

que la victoire parût pencher d'une manière décisive d'un côté plutôt que de l'autre : dans une bataille livrée sous les murs de la forteresse de Cakhay, Lahuh-Noh fit essuyer une défaite considérable aux Quichés, qui se retirèrent après avoir perdu beaucoup de monde.

Ces triomphes de peu d'importance ne suffisaient pas, toutefois, pour dédommager les rois cakchiquels de la défection ou des tentatives orgueilleuses de leurs vassaux, ni pour compenser les pertes qu'ils subissaient des fléaux qui les frappaient au dedans de leurs frontières. L'année 1514 avait été marquée tristement par l'apparition des sauterelles qui dévorèrent leurs moissons, et dont la multitude, en passant au-dessus d'Iximché, avait véritablement quelque chose d'effrayant. Quelques jours après, un incendie ayant éclaté dans cette capitale, en l'absence de la cour, elle fut presque entièrement réduite en cendres, malgré les efforts de ses habitants pour éteindre le feu. En 1519, la guerre avec les Quichés parut se ralentir, à la suite d'une bataille livrée auprès de Cakolahay, où un grand nombre de guerriers de Gumarcaah furent faits prisonniers ; celui des morts ne fut pas moins considérable, et Yaxontik, leur général, fils du prince Apoptuh, y perdit lui-même la vie (1). La nouvelle du débarquement des Espagnols à la Véra-Cruz et de leur entrée dans Mexico contribua peut-être à arrêter momentanément les hostilités ; ce grand événement avait jeté la stupeur dans tous les esprits, aussi bien dans les royaumes lointains que dans les états plus rapprochés de l'Anahuac. Au dire d'un chroniste, les présages ne manquèrent pas plus aux Guatémaliens qu'aux autres peuples de l'Amérique : celui qui leur causa le plus d'épouvante fut un globe de feu qui, pendant une longue suite de jours, apparut le soir à l'orient, et qui, après avoir parcouru la même course que le soleil, finissait par descendre à l'occident avant la fin de la nuit (2).

(1) MS. Cakchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan.
(2) Chronica de la prov. de Goattemala, etc., Part. I, cap. 10.

Cawatèpech était alors en possession de la couronne de Gumarcaah ; c'était le prince à qui Fuentès donne le nom de Qikab-Tanub, et Oxib-Queh jouissait du rang d'Ahpop-Camba. Au rapport de cet annaliste (1), des ambassadeurs mexicains seraient arrivés à cette époque au Quiché ; ils auraient annoncé au roi, de la part de Montézuma, comment les Espagnols s'étaient internés dans sa capitale, où il était leur prisonnier, en l'engageant à se tenir sur ses gardes et à se préparer, par tous les moyens, à repousser de ses frontières ces hardis étrangers, s'ils tentaient de s'en approcher. Dans cette conjoncture menaçante, ajoute l'historien, le monarque quiché, déjà suffisamment effrayé des présages sinistres dont il avait été témoin, fit venir quatre devins des plus habiles, en leur ordonnant de consulter leurs arcanes au sujet des événements à venir. Ceux-ci demandèrent du temps ; ils se rendirent ensuite dans un lieu particulier, armés d'arcs et de flèches, et, après diverses conjurations, tirèrent contre un rocher qui passait pour une sorte d'oracle ; mais, avec toute leur force, n'ayant pu réussir à l'ébrécher, ils retournèrent annoncer au roi qu'il n'y avait aucun remède contre les hommes blancs, et qu'ils devaient nécessairement être les vainqueurs. Cawatepech manda alors en sa présence les prêtres du temple de la Cahba, en leur demandant leur avis sur cette matière importante : mais, lorsque ceux-ci voulurent consulter la pierre noire apportée par leurs prédécesseurs des terres lointaines de l'orient, ils trouvèrent avec épouvante qu'elle était rompue par le milieu, et ils retournèrent, en pleurant, annoncer cette nouvelle au roi comme un pronostic funeste de la destruction de son royaume. Cawatepech, refusant, toutefois, de se donner pour vaincu, travailla incontinent à mettre ordre à toutes les affaires de l'état, augmentant le nombre de ses troupes et redoublant les fortifications des villes et des forteresses.

(1) Fuentes, Recopilacion florida, etc. — Il s'agit, sans doute, des ambassadeurs envoyés aux autres nations par Cuitlahuatl et Quauhtemotzin.

La mort le saisit au milieu de ses préparatifs de défense, et il y a tout lieu de croire qu'il succomba à l'épidémie qui se déclara dans le courant de l'année 1520, dans les états guatémaltèques. Cette maladie, dont les caractères sont remarqués d'une manière particulière par l'annaliste indigène (1), dégénéra ensuite en une sorte de mal syphilitique contagieux qui fit périr considérablement de monde, et de ce nombre fut encore le prince Wakaki-Ahmak, un des chefs de la famille royale cakchiquèle. Elle fut suivie, l'année d'après, par la petite vérole, qui, après avoir moissonné tant d'indigènes dans les royaumes de la Nouvelle-Espagne, fit alors son apparition dans cette partie de l'Amérique-Centrale. La guerre, qui ne cessait d'un côté que pour recommencer de l'autre, venait d'appeler les Cakchiquels dans la province de Panatacat, en grande partie habitée par des populations de la langue nahuatl, et dont Itzcuintlan était la capitale. C'est là qu'ils prirent les germes de cette funeste épidémie, et quarante princes de la famille royale en furent les premiers attaqués : la noblesse en souffrit en proportion plus que les classes inférieures. Le roi Hunyg et l'Ahpoxahil Lahuh-Noh moururent au bout de quelques jours, et le lendemain, le prince Achi-Balam, fils aîné de l'Ahpozotzil et héritier présomptif du trône, les suivit dans la tombe. Une multitude d'autres succombèrent avec eux. La puanteur des cadavres était telle, qu'elle suffisait pour donner la mort; et le fléau frappait tant de monde, que les malades, épouvantés, s'enfuyaient dans la campagne et se laissaient tomber dans les précipices, où ils devenaient la proie des zopilotes et des autres oiseaux carnassiers. La moitié de la population cakchiquèle fut emportée en quelques semaines par ce mal terrible, laissant, comme dans les autres contrées du nouveau monde, des vides

(1) MS. Cakchiquel, Mém. de Tecpan-Atitlan. — Les symptômes marqués dans l'auteur indigène indiquent une maladie analogue au *cocoliztli* des Mexicains, ou une sorte de choléra-morbus, qui paraît avoir précédé chez un grand nombre la maladie syphilitique et chez d'autres la petite vérole.

immenses dans les villes et dans les villages. Tel est le récit qu'un témoin oculaire, petit-fils du roi Hunyg, a laissé de la marche de la petite vérole dans son pays (1). Les documents nous manquent sur cette époque de l'histoire du Quiché ; mais il est probable que ses ravages auront été à peu près les mêmes dans les différentes régions guatémaltèques.

De la reine Chuwitzat, sa première épouse, Hunyg avait eu trois fils, dont l'aîné, Achi-Balam, était mort avec lui ; d'une seconde épouse, appelée Xgekaquch, princesse des Ahtziquinihayi d'Atitlan, il laissait deux autres fils, l'Ahpop-Achi Tzian et Balam. Mais la jeunesse de ces princes les écarta du trône, et Belehé-Qat, frère cadet de Hunyg, ayant été proclamé sous le titre d'Ahpozotzil, Cahi-Imox, fils de Lahuh-Noh, fut reconnu sous celui d'Ahpoxahil. Ce furent ces deux princes qui reçurent, trois ans plus tard, Alvarado dans la cité d'Iximché. Profitant des calamités qui venaient de frapper si cruellement la famille royale cakchiquèle, les Quichés avaient repris les hostilités, et la guerre ne cessa plus entre les deux nations que lorsque, par l'arrivée des Espagnols, ils se virent obligés de tourner toutes leurs forces contre ce puissant ennemi. Affaiblie par les ravages de l'épidémie, non moins que par les défections nouvelles de ses vassaux, la royauté cakchiquèle, tourmentée ainsi au dedans et au dehors, pensait à se faire un appui des étrangers qui venaient de mettre fin à la dynastie culhua. Des marchands aztèques, admis aux conseils de l'Ahpozotzil, lui racontèrent les merveilles de la prise de Mexico et de la puissance extraordinaire des armes espagnoles; ils lui montrèrent les nations de l'Anahuac, se courbant sous la main de Cortès, et les rois de l'Amérique s'efforçant à l'envi d'obtenir ses regards et de rechercher son alliance. Trompés par ces apparences séduisantes et se doutant peu que la protection de ces étrangers dût les priver si promptement de leurs droits,

(1) C'est le prince don Francisco Ernandez Arana Xahila, petit-fils du roi Hunyg et auteur du MS. Cakchiquel.

les princes d'Iximché se résolurent à envoyer au conquérant de Mexico l'ambassade dont il a été question dans le dernier livre. Elle fut accompagnée de présents magnifiques, et l'Ahpozotzil reçut, à son retour, l'assurance que ses nouveaux alliés ne tarderaient pas à prendre sa défense contre ses ennemis et ses vassaux rebelles.

Dans l'intervalle, il se vit obligé de porter ses armes contre Atitlan. Depuis l'origine de l'empire quiché, cette ville avait été habitée par deux fractions puissantes de la famille cakchiquèle qui n'avaient cessé d'en posséder le domaine ; c'étaient les Tzutohiles, dont se composait le corps de la nation, et les Ahtziquinihayi qui, tout en partageant plus ou moins le pouvoir avec les princes tzutohiles, gardaient pour eux l'autorité principale, unie à la royauté. De l'alliance de ces deux tribus était sortie la grandeur d'Atitlan, qui le cédait à peine, par ses richesses, par l'étendue et la splendeur de ses palais, à ses deux rivales, Iximché et Gumarcaah; mais, ainsi que Mexico, cette capitale était partagée en deux cités distinctes, connues sous leurs noms patroniques de Tziquinihay et d'Amag-Tzutohil, ayant chacune sa juridiction spéciale et se population particulière, également jalouses l'une de l'autre, quelquefois ennemies et se livrant à des luttes à main armée, mais toujours unies, dés qu'il s'agissait de combattre contre ceux du dehors. Tel était Atitlan, lorsqu'une insurrection formidable, dont on ignore la cause, obligea ses princes à prendre également la fuite devant la fureur de leurs sujets révoltés. Tepepul Ahtziquinihay et Quicihay, prince des Tzutohiles, portaient alors le sceptre ; ils prirent le chemin d'Iximché et allèrent demander à l'Ahpozotzil de les aider à apaiser la révolte. Une armée cakchiquèle se mit aussitôt en marche, ravagea successivement douze des principales villes des Tzutohiles, et, après avoir soumis Atitlan, assiégea Xepoyom, où s'étaient retirés les chefs des rebelles avec tous les trésors de la couronne. Cette forteresse, investie de toutes parts, ne tarda pas à se rendre à son tour, et

les princes, ayant recouvré leurs richesses, reprirent possession de leurs palais.

Les Cakchiquels avaient à peine achevé de faire rendre Atitlan à Tepepul, qu'ils se virent dans la nécessité de courir au secours des Ahtziquinihayi et des habitants de Pacawal, qui avaient provoqué la colère des Tzutohiles ; un combat fut livré sous les murs de Chitulul par les troupes de l'Ahpozotzil, où un nombre presque égal de guerriers périt de part et d'autre sur le rocher de Lakamabah ; après cette action, qui ne produisit aucun résultat important, les armées se séparèrent et rentrèrent dans leurs foyers respectifs, attendant une nouvelle occasion de prendre les armes, lorsque la nouvelle arriva au Quiché de l'alliance conclue entre les rois cakchiquels et les Espagnols. Elle causa dans tous les états guatémaltèques une égale indignation ; par un accord unanime on les proclama de toutes parts traîtres à la patrie et à leur nationalité, et les nations voisines les plus diverses de langue et d'origine s'unirent aux vassaux rebelles à Iximché pour faire à ses rois une guerre à outrance et les livrer à la vindicte publique. Les Quichés et les Tzutohiles furent les premiers à se mettre en campagne, et la lutte avait déjà duré plusieurs mois avec un acharnement incroyable, de chaque côté, lorsqu'on apprit à Gumarcaah et à Atitlan que le fameux Tunatiuh était en marche sur les provinces du sud et s'avançait à grandes journées sur celles du Quiché. Alvarado, après avoir traversé le Zapotecapan et le royaume de Tehuantepec, venait, en effet, d'envahir le riche territoire de Soconusco. (De l'an 1523 à l'an 1524.)

CHAPITRE DEUXIÈME.

Marche d'Alvarado à Tehuantepec et dans Soconusco. Condition de Soconusco. Bataille de Tonala et soumission des Soconuscas. Victoire de Tilapa. Envoyés d'Alvarado à la cour de Quiché. Oxib-Queb, roi de Gumarcaah. Ses préparatifs pour repousser l'invasion. Marche des Espagnols dans la province de Xuchiltepec. Bataille de la Zamala. Prise de Zapotitlan. Alvarado s'avance vers Xelahuh. Grande bataille du ravin d'Ollintepec, gagnée par les Espagnols Commencement de Quetzaltenango. Les Espagnols à Xelahuh. Bataille du même nom. Défaite des Quichés. Mort de Tecum-U-Mam, Grand-Élu de Cawek. Désolation dans Gumarcaah. Les princes font des propositions à Alvarado et se disposent à le brûler dans leur capitale. Marche d'Alvarado sur Gumarcaah. Description de cette ville. Les Espagnols en sortent après y être entrés. Dissimulation d'Alvarado. Il s'empare des princes et de toute la cour. Il condamne au feu l'Ahpop et l'Ahpop-Camha. Supplice du roi Oxib-Queb et de Beleheb-Tzy. Colère impuissante des Quichés. Ils se soumettent à la couronne d'Espagne. Incendie de Gumarcaah ou Utlatlan. Tepepul II, roi du Quiché. Arrivée d'Alvarado à Iximché. Il est reçu pacifiquement par les Cakchiquels. Craintes d'Alvarado. Il déclare la guerre aux Tzutohiles. Conquête d'Ahtziquinihay et d'Atitlan. Soumission de ce royaume. Conduite odieuse d'Alvarado avec la princesse Xuchil. Il fait la conquête d'Itzcuintlan, puis des villes de la côte du sud-est. Barbaries des Espagnols. Leur entrée dans Nancintlan. Passage du fleuve Paza. Prise d'Acayutla, sur la mer du Sud. Marche sur Cuzcatlan. Conduite pacifique d'Atlacatl, roi de Cuzcatlan. Entrée d'Alvarado dans cette ville. Sa trahison à l'égard d'Atlacatl. Insurrection des Cuzcatecas. Supplice de leur roi et des princes. Les Espagnols forcés de battre en retraite sur Iximché. Hostilité générale des populations à leur égard. Retour d'Alvarado à Iximché. Patronage de saint Jacques. Fondation de la municipalité de Santiago de Guatemala dans la cité d'Iximché.

Ayant été commissionné par Cortès pour établir la domination espagnole sur les états guatémaltèques, Pedro de Alvarado sortit

de Mexico le 13 novembre 1523. Son armée se composait de trois cents fantassins espagnols, dont cent vingt arquebusiers ou arbalétriers, cent trente-cinq cavaliers avec quatre pièces de campagne, deux cents guerriers des plus renommés de Tlaxcallan et de Cholullan, dix mille Mexicains et autant d'Acolhuas, choisis par Quauhtemotzin et Ixtlilxochitl, commandés par des chefs expérimentés, sans compter une multitude de gens de service et de bagage. Ils prirent la route de Soconusco par les vallées du Zapotecapan et par Tehuantepec. Les montagnes des Chontales jusqu'à Xalapa, où un Espagnol, nommé Guelamo, avait reçu une commanderie considérable, pour récompense de ses services, étaient en ce moment en pleine insurrection, les habitants ayant pris les armes de toutes parts pour se délivrer de ses oppressions. Alvarado avait reçu l'ordre de rétablir la paix, à son passage, ce qu'il fit en châtiant les rebelles avec toute la rigueur et la cruauté que comportait son caractère. Nul ne connaissait mieux que lui les moyens d'intimider les malheureux Indiens, en répandant la terreur, et en quelques jours il réussit merveilleusement à remplir les intentions de son chef. A Tehuantepec, il fut reçu avec les plus grands honneurs, et Cocyopy fournit abondamment son armée de tout ce qui lui était nécessaire pour entreprendre le voyage de Guatémala. Après avoir pris quelques jours de repos dans cette ville, le capitaine se remit en chemin et ne tarda pas à entrer dans les terres de Soconusco (1).

Cette province, aujourd'hui à peu près déserte, était encore, à cette époque, extrêmement peuplée, malgré les ravages de la petite vérole, et formait, depuis près de soixante ans, un des plus beaux apanages des rois de Mexico ; la culture du cacao y était portée à un haut degré de perfection ; c'est là que se récoltait le plus estimé, et ses marchands en faisaient l'objet d'un commerce

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tertia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 66. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 132.

considérable. Le luxe et les mœurs policées de ses habitants annonçaient une civilisation avancée, dont l'origine remontait aux temps héroïques de l'histoire américaine, et Votan passait pour avoir fondé lui-même le temple et la cité de Huehuetan, une des plus anciennes du continent ; la langue mem, qui y était parlée, était encore une preuve de leur antiquité. Quoique tributaires de Quauhtemotzin, les Soconuscas étaient peu disposés à reconnaître l'autorité de l'Espagne : en apprenant les armements d'Alvarado, ils s'étaient confédérés avec les nations guatémaliennes et se disposaient à résister énergiquement aux prétentions de l'étranger. Celui-ci marcha sans trouver d'obstacles jusqu'à Tonala. Cette ville, située à peu de distance de la frontière de Tehuantepec, au bord d'une lagune, communiquant avec la mer, était une des places principales de la province ; elle était renommée pour la grandeur et la beauté de ses édifices, dont le voyageur retrouve encore aujourd'hui des restes, et sa population était de près de cinquante mille âmes. On ignore les détails de sa prise par Alvarado ; on sait seulement que, à l'approche de cette ville, les Espagnols trouvèrent une armée considérable, commandée par un prince quiché, rangée dans la plaine, et que, après une bataille sanglante, où les confédérés furent défaits, en vue de ses murailles, elle devint la proie du vainqueur (1). Cette victoire fut suivie de la réduction de toute la province, dont les chefs s'efforcèrent de racheter le crime de leur résistance par des présents.

Quoiqu'on n'ait pas recueilli davantage de détails sur sa marche à travers le pays, on a gardé le souvenir de l'opposition qu'il trouva jusqu'à son entrée dans le territoire guatémalien : il est constant aussi qu'il fonda, en passant, une colonie espagnole à Huehuetan, qui fut assez longtemps la capitale du territoire de Soconusco, après la ruine de la ville de ce nom, et la résidence

(1) Isagoge historico, lib. II, cap. 4, apud Ilm. Garcia Pelaez, Memorias para la Hist. de Guatemala, tom. I, pag. 45.

de son gouverneur. Au moment d'entrer dans la province de Xuchiltepec, il trouva les bords de la rivière de Tilapa, qui servait de frontière entre les deux pays, garnis de troupes nombreuses qui s'efforcèrent de lui en disputer le passage. Les confédérés ayant essuyé une nouvelle défaite, les Espagnols commencèrent à s'avancer alors sans éprouver d'autres obstacles dans l'intérieur du pays. Voulant se conformer aux instructions de la cour, Alvarado chargea quelques prisonniers de marque de se rendre auprès des divers souverains des états guatémaliens et de leur déclarer, de sa part, qu'ils eussent à se soumettre sans retard à l'autorité de l'empereur son maître, s'ils ne voulaient être considérés comme des vassaux rebelles et attirer sur eux un châtiment conforme à leur délit. Cette sommation pouvait être justifiée, jusqu'à un certain point, avec les princes xuchiltepecas qui avaient été tributaires de Montézuma; mais, avec les autres, elle était parfaitement inqualifiable. La mort de l'Ahpop Cawatepech, arrivée précisément au milieu des préparatifs qu'il faisait, pour interdire ses frontières aux conquérants étrangers, avait fait passer le sceptre du Quiché aux mains d'Oxib-Queh, et Beleheb-Tzy avait été revêtu de la dignité d'Ahpop-Camha; Tecum, surnommé U-Mam, ou l'Ancien, était monté au grade de Nim-Chocoh-Cawek (Grand Élu de Cawek) et Tepepul exerçait les fonctions augustes de grand sacrificateur de Tohil; tels étaient les quatre têtes royales de Gumarcaah, au moment où les Espagnols entrèrent dans ces provinces. (24 février 1524.)

Effrayés de leurs progrès, ils avaient résolu de mettre sur pied toutes les forces du royaume. Tecum devait se placer en personne à leur tête et s'avancer jusqu'à Chuwi-Megena (1), où les princes alliés ou tributaires et les chefs de tout grade avaient reçu ordre de se rendre. Il sortit de la capitale, porté sur un palanquin superbe, avec un cortége d'une magnificence dont les

(1) *Chuwi-Megena*, aujourd'hui *Totonicapan*.

chronistes ont gardé un souvenir pompeux. Soixante mille guerriers marchaient sous ses ordres, auxquels se joignit, à Chuwi-Megena, une armée encore supérieure en nombre. Il alla camper, de là, entre les châteaux qui couvraient les crêtes, noircies de pins, dominant les ravins profonds où coulent les rivières torrentueuses de Tziha et d'Ollintepec, autour de la place forte de Xelahuh. C'est là que les dix seigneurs de cette ville firent, avec leurs vassaux, leur jonction avec le Nim-Chocoh-Cawek. Jamais, depuis les jours du grand Qikab, on n'avait vu un tel déploiement de forces, et rien n'était beau à voir comme ces guerriers aux costumes brillants, représentant les lions, les tigres et les autres animaux sous lesquels ils se plaisaient à se former en bataille. Tecum prit ses quartiers au lieu nommé Zakaha, et fit ajouter encore de nouvelles fortifications à celles qui défendaient les approches de la montagne. C'est là qu'il attendit l'arrivée de l'ennemi (1).

Cependant Alvarado avait commencé sa marche à l'intérieur du pays, dans la direction du nord-est; pendant trois jours, il traversa, non sans de rudes fatigues, les monts de Palahunoh, au milieu desquels s'élevait la cité de Xetulul ou Zapotitlan, capitale de toute la province de Xuchiltepec. C'était une ville grande et forte, occupant les collines qui dominent la rive gauche du fleuve Zamala (2). Le passage offrait de grandes difficultés; mais un vaste faubourg, coupé par des rues larges et droites, se montrait sur l'autre rive, à peu de distance duquel l'armée espagnole campa, en arrivant, sans éprouver aucune résistance.

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. — Fuentes, Recopilacion florida, etc. — Juarros, Hist. de Guatemala, trat. VI, cap. 2.

(2) Cette rivière, la plus considérable de cette province, connue d'abord sous le nom de *Seguilà*, de celui du bourg de San-Miguel Seguilà, prend ensuite celui d'Ollintepec, en passant près de ce village, quoique les Indiens l'appellent ici *Xequiquel*, s'unit ensuite au *Tziha*, et en descendant vers la mer s'appelle *Zamalà*. Quant à la ville de Xetulul, elle a été abandonnée de ses habitants, dispersés aujourd'hui dans les villages de Zapotitlan, de Zambo, de San-Felipe et de San-Martin, etc.

Ayant saisi trois espions, Alvarado les envoya porter un message à leurs chefs. Ne les voyant pas revenir, il s'avança sur le faubourg, où il entra avec une partie de ses troupes : la grande rue était ouverte ; mais, ayant trouvé les autres barricadées, il refusa de s'y installer, malgré les instances des indigènes qui cherchaient à l'attirer dans quelque embûche. Le même jour, il y eut quelques escarmouches où deux chevaux furent blessés. Le lendemain, il se prépara à passer la rivière sur un pont de bois jeté presque en face de la ville. Une armée, principalement composée de Quichés et de Mems, était descendue, durant la nuit, des montagnes voisines, et, unie aux Xuchiltepecas, elle était en mesure d'en défendre les abords. Trois fois il fallut recommencer l'attaque, avant que les Espagnols pussent se rendre maîtres du pont. Hors d'état de soutenir plus longtemps leur impétuosité et épouvantés des ravages de l'artillerie, les Quichés abandonnèrent enfin leurs positions. Comme Alvarado achevait de faire passer le bagage, ils retournèrent à la charge avec de nouveaux renforts et l'assaillirent devant la ville avec un redoublement de furie; mais lui, prenant l'offensive à son tour, les chassa l'épée dans les reins et les mit enfin dans une déroute complète. Il les poursuivit pendant plus d'une demi-heure au delà de Xetulul. Les habitants, découragés par cette défaite, ouvrirent aussitôt leurs portes au vainqueur et se soumirent aux conditions qu'il voulut leur imposer. Cette journée coûta la vie à deux Espagnols, un grand nombre furent blessés, et ils eurent un cheval tué ; mais elle fut désastreuse pour les Quichés, qui y perdirent beaucoup de monde, tout en laissant l'ennemi maître du chemin qui conduisait au campement de Tecum.

Après avoir passé deux jours à battre la campagne voisine, l'armée castillane commença à monter vers Xelahuh, qui n'était qu'à douze lieues environ plus loin vers le nord. Le chemin, coulant dans un défilé étroit, paraissait coupé dans la roche vive ; il était si roide et si glissant, que les chevaux eurent une peine ex-

trême à le franchir. On campa à mi-route, et le lendemain, de bonne heure, on continua comme la veille. Sur le point de sortir du défilé, on découvrit, au sommet d'une colline escarpée, un autel où l'on trouva une femme sacrifiée avec une chienne ; ce que les interprètes expliquèrent par un défi. On reconnut, en même temps, que l'extrémité du défilé était fermée par une forte palissade, quoiqu'il ne se montrât encore personne pour la défendre; c'était le commencement des fortifications de Zakaha. La côte étant trop escarpée pour qu'on y exposât les chevaux tout d'abord, Alvarado fit marcher en avant les arbalétriers avec l'infanterie mexicaine ; au même moment, plusieurs bataillons quichés firent leur apparition au sommet de la montagne et commencèrent aussitôt l'attaque en lançant des volées de flèches et de pierres. Le gros de l'armée ennemie ne tarda pas à se montrer à son tour, formant un ensemble de plus de trente mille hommes. Mais déjà les Espagnols avaient gagné la plaine supérieure avec leurs chevaux, dont l'aspect monstrueux causa, comme toujours, une extrême terreur à ceux qui ne les avaient jamais vus. La position permettait à la cavalerie de se développer davantage; elle s'élança avec impétuosité sur les Quichés, qu'elle renversa par centaines dans les précipices voisins, où on continua à les presser, en suivant le chemin de Xalahuh, par la ravine d'Ollintepec.

Voyant les ennemis en fuite, Alvarado, mourant de soif, s'était arrêté auprès d'une fontaine, dans l'intention d'y camper pour passer la nuit, lorsqu'on annonça la présence d'une nouvelle armée d'ennemis ; en quelques instants, on les vit déboucher de toutes parts avec non moins de furie et d'impétuosité que la première. Ils étaient commandés par le prince Ahzumanché, parent de Tecum et l'un de ses principaux officiers. Comprenant que l'artillerie et les chevaux donnaient seuls un si grand avantage aux Espagnols, ils paraissaient avoir, à dessein, tenu conseil à ce sujet, avant de se présenter de nouveau au combat et s'être résolus à

braver le péril autant que leur propre frayeur. Chaque fantassin se vit assailli dans ce moment, comme s'il eût été seul, un Quiché succédant à un autre et attaquant pied à pied son adversaire, tandis qu'ailleurs ils s'en prenaient aux chevaux, les tirant à la fois à la crinière, à la queue et leurs cavaliers avec un acharnement désespéré. La situation était des plus critiques, et Alvarado courut lui-même les plus grands dangers. Ses compagnons comprirent qu'il s'agissait ici de vaincre ou de mourir ; leur discipline et leur sang-froid l'emportèrent enfin sur la violence et la multitude de leurs ennemis (1). Six fois ceux-ci retournèrent à la charge au milieu de leur fuite, et six fois, dans le même jour, ils se virent refoulés avec des pertes terribles ; le nombre des morts fut si considérable, qu'on ne voyait partout que cadavres, et le sang coulait dans une telle abondance, que les eaux de la rivière d'Ollintepec, en allant se joindre à celles du Zamala, en parurent teintes plusieurs jours de suite ; c'est, dit-on (2), ce qui lui fit donner alors, par les Indiens, le nom de Xequiqel, ou le Fleuve de Sang. Les restes de l'armée quichée, épouvantés d'une si grande défaite, se retirèrent à Chuwi-Megena ou dans les forteresses de Gagxanul et de Zakxag, emportant les cadavres de leurs principaux morts et pleurant la perte du prince Ahzumanché, qui avait été tué dans l'action. Cette bataille, une des plus mémorables de la campagne du Quiché, fut livrée un dimanche de la fin de février de l'an 1524. Alvarado, maître de la plupart des fortifications de Tzakaha, reprit le chemin de la fontaine, où il campa le même soir ; à part la mort d'un petit nombre d'alliés, il n'avait à regretter la perte d'aucun des siens, quoiqu'il n'en manquât pas qui se fussent retirés avec des blessures plus ou moins graves.

(1) Carta primera de Pedro de Alvarado, dirigida a don Hernan Cortes, Coll. de Barcia.

(2) *Xequiqel* ne signifie pas précisément le Fleuve du Sang, mais plutôt comme on dirait en latin *Sub effusione Sanguinis*. — Voir Fuentès, Recopilacion florida, etc., et Juarros, Hist. de Guatemala, trat. VI, cap. 8.

Sur l'éminence voisine s'éleva, le lendemain, une chapelle en feuillage où les chapelains de l'armée, le prêtre Juan Godinez, le licencié Juan Dias, qui avait servi auparavant Cortès, sous le même titre, assistés de deux pères franciscains (1), célébrèrent les saints mystères. Les alliés changèrent son nom de Tzakaha en celui de Quetzaltenango (2), et, avant de partir, Alvarado se détermina à y former une colonie espagnole avec un certain nombre de soldats, dont le commandement fut donné au capitaine Juan de Leon Cardona : le père Juan Torrès en reçut l'administration spirituelle et le soin d'enseigner aux indigènes les rudiments de la doctrine chrétienne. Ayant laissé reposer ses troupes durant trois jours, il s'avança, le quatrième, vers la cité de Xelahuh, située à une ou deux lieues de là ; c'était alors une ville d'une grande importance, non moins par sa forte position que par le chiffre élevé de sa population, qui montait à plus de quatre-vingt mille âmes. Au dire des chroniqueurs, elle était partagée en dix quartiers ou chinamitals, à chacun desquels était attachée une seigneurie, et dont les chefs réunis formaient un conseil souverain ayant le gouvernement de la province. Mais, en entrant dans Xelahuh, les Espagnols trouvèrent cette ville déserte, sans qu'il y fût resté un seul habitant pour les recevoir. Alvarado passa, avec ses troupes, la nuit dans un faubourg. Le lendemain, un parti de soldats, en battant la campagne, fit un certain nombre de prisonniers : parmi eux se trouvaient quatre des chefs de la

(1) Juarros, ibid., trat. III, cap. 3, et trat. V, cap. 16. — Le licencié Juan Dias, après avoir passé encore plusieurs années dans les états guatémaliens et assisté à la réduction de la province de Chiquimula, en 1529, retourna au Mexique et fut tué dans une insurrection des Popolucas, auprès du village de Quecholac. (Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 27.)

(2) Quatre ans après, le village de Quetzaltenango fut transporté dans la plaine au lieu actuel, et l'on y fit descendre les habitants de Xelahuh, à qui l'on fit alors abandonner leur forte position : ils portèrent avec eux le nom de Xelahuh que les indigènes continuent à donner à Quetzaltenango, aujourd'hui la seconde ville de l'état.

cité abandonnée, qui s'étaient laissé prendre à dessein, dans l'espoir de s'aboucher avec le capitaine (1).

Instruit de leur qualité, Alvarado les reçut avec une grande bienveillance; s'étant prosternés devant lui, ils le conjurèrent d'épargner leur ville, en l'assurant qu'ils étaient prêts à reconnaître son autorité et à se soumettre à toutes les conditions qu'il voudrait leur imposer. Ils prêtèrent, en effet, entre ses mains serment de fidélité au roi d'Espagne, et depuis lors ils restèrent constamment attachés à leurs nouveaux maîtres. Sur l'invitation d'Alvarado, ils retournèrent dans la montagne, et, ayant fait connaître à leurs vassaux ce qui venait de se passer, la plupart s'empressèrent de rentrer dans Xelahuh, qui ne tarda pas à se repeupler entièrement. Alors seulement Alvarado fut informé de la grandeur des pertes que les Quichés avaient essuyées dans la dernière bataille; outre Ahzumanché, ils avaient eu à déplorer encore celles de beaucoup d'autres officiers de marque, dont deux princes de la famille royale et plusieurs des premiers dignitaires du royaume.

La nouvelle de la défection des seigneurs de Xelahuh causa une indignation profonde aux chefs de l'armée quichée réunis avec le Nim-Chocoh-Cawek. A la suite de la défaite de son général, Tecum avait battu en retraite sur Chuwi-Megena, où il travailla à recueillir de nouvelles forces pour les opposer à l'ennemi. Craignant les conséquences qu'un exemple si fâcheux pouvait avoir sur les autres villes, il se décida à livrer immédiatement une nouvelle bataille aux Espagnols. La rencontre eut lieu dans une plaine peu éloignée des deux villes, Tecum s'avançant en personne à la tête des Quichés. Alvarado, ayant laissé une partie de ses soldats

(1) Fuentes, Recopilacion florida, etc. — Juarros, Hist. de Guatemala, trat. VI, cap. 1 et 2.—Les noms que donnent ici ces deux auteurs aux chefs de Xelahuh sont tout simplement des titres de la cour du Quiché : il en est de même des deux personnages nommés plus bas *Ahpocob* (chef des archers) et *Ahqot* (le ciseleur).

à la garde du campement, divisa le reste de sa cavalerie en deux corps, donnant le commandement du premier à Pedro de Porto-Carrero, et celui du second à Hernando de Chaves, avec ordre d'attaquer ensemble les ailes de l'armée royale; pendant ce temps-là, il se portait contre le centre et s'y prenait de front avec son infanterie, appuyée par les Mexicains et les Acolhuas. Après une suite de combats, les ailes s'enfuirent en désordre, et la cavalerie vint se joindre à Alvarado, vivement occupé avec la noblesse de Gumarcaah. Tecum, non moins actif et non moins ardent que son adversaire, venait de l'assaillir à son tour avec une impétuosité incroyable. Si l'on en croit la chronique indigène (1), on vit alors un aigle à l'envergure colossale voler au-dessus de la tête du capitaine espagnol, l'attaquant du bec et des ongles, sans pouvoir cependant réussir à lui faire aucun mal; c'était, disait-on, le nagual du prince quiché, et l'on en racontait de merveilleuses prouesses ; mais, d'un coup de lance, Alvarado mit fin à ses évolutions enchantées. Les Indiens, épouvantés, en conçurent le plus triste présage. En ce moment, en effet, Tecum, qui venait de blesser avec fureur le cheval de son adversaire, reçut, en pleine poitrine, un coup de lance qui le renversa mort à ses pieds. Les guerriers de Gumarcaah, aveuglés par la rage en voyant tomber leur chef, se battirent encore quelques instants dans l'espoir de le venger; mais ils n'eurent que le temps d'emporter son corps. Sur cette nouvelle terrible, les restes de l'armée quichée se débandèrent pleins d'épouvante, abandonnant le champ de bataille aux Espagnols. Leurs alliés se chargèrent de les poursuivre, en les refoulant dans les torrents voisins; il en périt un grand nombre, parmi lesquels il se trouva beaucoup de chefs et de gens de la première distinction, sans compter ceux qui furent faits prisonniers.

Cette journée désastreuse acheva de ruiner la nation quichée,

(1) Chronica de la prov. de Goattemala, etc., lib. I, cap. 13.

qui ne s'en releva jamais. Le bruit de cette défaite, en arrivant à Gumarcaah, plongea ses habitants dans la dernière consternation ; dans l'appréhension de l'arrivée de l'ennemi, les femmes et les enfants commencèrent aussitôt à sortir de la ville et allèrent se cacher dans les ravins et les bois du voisinage. L'Ahpop Oxib-Queh, ayant rassemblé son conseil, avec tous les princes présents en ce moment, les pressa de lui donner leur avis sans détour. Tous se montrèrent également convaincus de l'inutilité de leurs efforts et de la supériorité incontestable des Espagnols. Dans cette situation terrible, Caibil-Balam, prince des Mems de Zakuleu, proposa d'avoir recours à la ruse, c'était d'attirer l'ennemi, sous des apparences de soumission, au sein de la capitale, et d'y mettre ensuite le feu pour l'y étouffer et le brûler. Tel était le patriotisme dont étaient animés les rois de la maison de Cawek, que cette proposition désespérée ne trouva pas un contradicteur; hors d'état d'opposer désormais aucune résistance aux étrangers, tous convinrent que c'était le seul espoir qui leur restât pour sauver la patrie et la soustraire à leur odieuse domination. Rien n'était plus facile que de mettre ce projet à exécution. Gumarcaah était bâti sur trois plateaux distincts environnés de profonds précipices et n'ayant qu'une seule entrée qui aboutissait du plateau central à la campagne ; dans cette condition, au lieu des rues larges et droites des cités de la plaine, la nécessité de loger une population immense n'avait permis de n'y laisser que des rues étroites, souvent irrégulières, où deux chevaux auraient à peine pu marcher de front. La partie supérieure des édifices, bâtie en bois, était facile à incendier, et, en attendant l'arrivée d'Alvarado, tous les bras furent employés à rassembler les matières les plus combustibles, afin que pas un ne pût s'en échapper, une fois qu'on y aurait mis le feu.

En conséquence de cette résolution, une députation composée de plusieurs des personnages les plus élevés de la cour se rendit à Xelahuh, emportant, avec un présent considérable en

or, les protestations en apparence les plus sincères de la part du roi Oxib-Queh et des autres princes de la famille royale. Ils exprimèrent au capitaine tous leurs regrets de ce qui s'était passé jusque-là, l'assurant que l'Ahpop, après de mûres réflexions, s'était déterminé à reconnaître la suzeraineté de la couronne de Castille, et qu'il avait le plus extrême désir de lui faire les honneurs de sa capitale. Cette ambassade comblait les vœux d'Alvarado : il en témoigna toute sa satisfaction, donnant à entendre aux envoyés qu'il oubliait le passé pour ne songer qu'à la joie de conclure une paix durable avec la cour de Gumarcaah ; il les congédia ensuite, en leur faisant distribuer des présents de diverses bagatelles européennes, et en leur promettant qu'il ne tarderait pas à les suivre.

Ces nouvelles pacifiques répandirent l'allégresse dans le campement de Zakahà, où était stationnée l'armée castillane avec ses alliés ; nul ne doutait que les démonstrations des Quichés ne missent promptement fin aux hostilités. Dès le lendemain, au matin, Alvarado donna l'ordre de la marche ; les seigneurs de Xelahuh, désireux de témoigner de leur bonne volonté, lui adjoignirent un corps nombreux de guerriers et de tlamèmes chargés de provisions qui partirent à sa suite. Le soleil était sur son déclin lorsqu'on arriva en vue de Gumarcaah.

Cette ville passait alors pour une des plus considérables et des plus peuplées du monde américain, et l'on assure que, dans son enceinte, elle pouvait mettre sur pied une armée de quatre-vingt mille combattants. La demeure royale, dont les restes proclament encore aujourd'hui la magnificence, rivalisait avec celle des souverains de Mexico, et correspondait, par la distribution de ses divers appartements, avec les palais de Nezahualcoyotl et de Nezahualpilli. Les résidences du roi, des princes, des princesses, les tribunaux, l'arsenal, les divers ministères, sans compter de nombreuses salles de bains, des cours nombreuses avec les jardins qui en dépendaient, occupaient une étendue qui, à elle seule, ressemblait à une grande ville.

L'Ahpop, l'Ahpop-Camha, ainsi que les grands dignitaires de la couronne, les princes de Nihaïb et d'Ahau-Quiché, étaient sortis avec un cortége magnifique au devant des conquérants, qu'ils complimentèrent avec les cérémonies accoutumées. Ils se disposèrent ensuite à rentrer ensemble dans la ville, dont les murailles solides et les ouvrages avancés frappèrent les Espagnols d'étonnement; au-dessus se montrait un assemblage de temples et de palais, si rapprochés les uns des autres, qu'il semblait que le tout ne formât qu'un seul et même édifice. Étant descendus au fond du précipice qui environnait la cité, ils y entrèrent, en le remontant par une rue pavée, mais étroite, dont l'aspect inspira aussitôt des soupçons à Alvarado. Trop accoutumé déjà aux ruses indiennes, il remarqua qu'elle avait été coupée en plusieurs endroits, et que nulle part on ne voyait paraître ni femmes ni enfants. Quelques chefs de Xelahuh confirmèrent ses appréhensions, en lui disant qu'ils avaient appris que les princes quichés avaient résolu de le brûler dans la capitale avec tous les siens, et qu'une multitude d'ennemis étaient cachés dans les ravines d'alentour, tout prêts à accourir pour ajouter à la confusion, lorsqu'on aurait commencé à mettre le feu aux maisons.

On ne voyait, en effet, aucun des préparatifs ordinaires pour recevoir des troupes fatiguées; il n'y avait ni vivres ni provisions d'aucune espèce, et les soldats espagnols observaient, comme leurs alliés, que la ville était remplie de broussailles et d'autres substances combustibles propres à alimenter l'incendie. Convoquant aussitôt ses principaux officiers, Alvarado leur fit part de ses craintes, et tous convinrent à l'instant d'opérer leur sortie et d'aller camper dans la plaine.

Mais, pour n'inspirer aucune défiance à l'Ahpop, il continua à parcourir les principales rues, après quoi il donna l'ordre de reprendre le chemin de la campagne, sous prétexte qu'elles étaient impraticables pour la cavalerie. Plusieurs seigneurs restés avec lui cherchèrent à le dissuader, assurant qu'on allait leur apporter des vivres, et qu'il serait toujours temps de retourner sur

leurs pas ; mais il leur objecta que la nuit ne tarderait pas à y mettre obstacle, et qu'il fallait qu'il se hâtât de profiter du jour qui restait, s'il ne voulait exposer ses chevaux à se blesser dans le ravin. Il exécuta ainsi sa retraite en bon ordre, sans montrer d'empressement ni de défiance à leur égard, afin de ne pas les effrayer et de réussir ensuite à faire retourner auprès de lui les chefs de l'état qui s'étaient retirés dans leurs palais.

De retour dans la campagne, il établit son camp en face de la ville. Il ne tarda pas à voir combien ses soupçons étaient fondés. A peine ses troupes commençaient-elles à former leurs quartiers, qu'on vit apparaître des pelotons de guerriers de tous les côtés. La multitude et la profondeur des ravins dont ces contrées sont entrecoupées leur permettaient de s'y cacher tout à leur aise jusqu'au moment d'agir; les précautions des Espagnols ne leur permettant pas de les attaquer ouvertement, l'ennemi se retira aux ténèbres, non sans leur faire éprouver quelques pertes, en harcelant les retardataires. Mais Alvarado n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Son dessein était de se saisir de l'Ahpop, dont il se proposait de faire un châtiment capable de répandre la terreur dans le pays. En distribuant à propos des présents aux seigneurs quichés qui l'avaient accompagné, il réussit à les tranquilliser. Les princes ne pouvaient, d'un autre côté, se dispenser de le visiter sans exciter de nouveaux soupçons ; rassurés sur ses intentions, en voyant ses dispositions pacifiques, ils retournèrent auprès de lui le lendemain, avec le même cortége que la veille.

Alvarado les reçut avec un regard souriant; mais, sous divers prétextes, il les retint auprès de lui, et, lorsqu'il eut achevé de prendre ses précautions, en mettant partout des sentinelles et de fortes patrouilles pour empêcher les gens de leur suite de s'enfuir et de porter l'alarme au dehors, il les fit arrêter par ses soldats et mettre tous ensemble aux fers sous bonne garde. C'était là répétition de ce qui s'était passé à Mexico, mais avec moins de cé-

rémonie. Ayant rassemblé un conseil de guerre avec ses interprètes, on instruisit sommairement le procès de l'Ahpop et de l'Ahpop-Camha, comme à des vassaux rebelles et traîtres à leur suzerain, et l'un et l'autre furent condamnés à être brûlés vifs. L'histoire ne nous a laissé aucun détail sur ce drame terrible, où un simple lieutenant de Cortès se faisait le juge suprême des souverains d'un royaume indépendant et puissant, en face de leur capitale ; on ignore comment cette cour, prisonnière avec eux en ce moment, toute composée de leurs parents, de leurs amis et de leurs vassaux, entendit une sentence si étonnante pour eux. Ce que l'on sait, c'est que, au moment de marcher au supplice, Oxib-Queh et Beleheb-Tzy avouèrent, apparemment sous l'impression de l'épouvante, le projet qu'ils avaient eu de brûler les Espagnols dans leur cité, ainsi que les mesures qu'ils avaient prises à ce sujet.

Le jugement fut mis à exécution le même jour. On dressa à la hâte un bûcher au milieu du camp, et les princes du Quiché assistèrent, avec toute l'armée castillane, à la mort cruelle du monarque et de son successeur présomptif. Déjà la nouvelle s'en était répandue au dehors, et les guerriers, réunis la veille pour attaquer les étrangers dans la capitale, sortant des ravins où ils étaient cantonnés, se précipitaient, ivres de fureur, vers le quartier ennemi. Cet attentat inouï contre la majesté royale dépassait toutes leurs idées, et en voyant les flammes qui achevaient de consumer les cadavres de leurs souverains ils ne se connaissaient plus eux-mêmes. Ils assaillirent le camp comme une tempête, déterminés à mourir mille fois plutôt que de laisser un tel outrage sans vengeance. Mais leur rage s'épuisa contre la constance et la discipline des Espagnols, et le canon fit de telles trouées dans leurs masses compactes, qu'ils finirent par céder à la nécessité. Les abords du quartier étaient couverts de cadavres; les autres, reconnaissant leur impuissance et voyant les restes de la famille de Cawek prisonniers entre les mains de l'ennemi,

demandèrent grâce et se soumirent à leurs vainqueurs. (Mars 1524.)

Pendant ce temps, Alvarado envoyait un corps d'alliés mettre le feu à la capitale, dont la force et la situation offraient trop de danger pour l'occupation ; les broussailles et les sarments, amassés par ses habitants pour étouffer l'ennemi, servirent ainsi à sa ruine, et les flammes, en s'élevant au-dessus de la cité royale, annoncèrent aux Quichés la fin de leur empire et de la dynastie qui, depuis quatre siècles, régnait sur la contrée. Malgré les ordres d'Alvarado, qui avait voulu la ruiner de fond en comble, les restes de Gumarcaah continuèrent encore à subsister durant quelques années, comme la résidence des chefs descendants de leurs rois ; mais, vers le milieu du seizième siècle, elle fut abandonnée entièrement pour l'humble village de Santa-Cruz del Quiché, qui a succédé à la métropole des états guatémaliens.

Ces désastres ne réussirent pas à abattre entièrement le courage des Quichés. A ceux qui, dans le premier mouvement de leur colère, avaient attaqué le camp d'Alvarado, succédèrent de nouvelles troupes qui brûlaient de venger la honte et les défaites imprimées à leur nation. Le capitaine se résolut alors à leur opposer des ennemis de leur propre race. A la nouvelle des victoires des Espagnols, les princes cakchiquels, se souvenant de l'alliance qu'ils avaient contractée avec eux, avaient dépêché des ambassadeurs pour les complimenter à Quetzaltenango et leur offrir en même temps le secours de leurs armes contre les Quichés. Après l'incendie de Gumarcaah, reconnaissant la difficulté qu'il y avait à battre la campagne dans un pays aussi coupé de ravins et de précipices de toute sorte, Alvarado chargea quelques seigneurs mexicains et acolhuas d'aller à Iximché et de demander à l'Ahpozotzil et à l'Ahpoxahil de lui envoyer des hommes au courant des routes et des chemins, qui fussent capables de le guider dans ses expéditions à l'entour du camp ; c'était en même temps un moyen de s'assurer s'il pouvait avoir confiance dans leur

parole. Les deux princes mirent beaucoup d'empressement à le satisfaire ; mais ils trouvèrent, dans leurs sujets, de l'opposition à leur volonté. Alarmés des progrès des armes espagnoles, les seigneurs cakchiquels ne voyaient qu'avec effroi leur approche, et ils refusèrent nettement au roi les contingents qu'il leur demanda. Dans cet embarras, l'Ahpozotzil dut se contenter des hommes qu'il avait sous la main, et il se hâta de faire, dans sa capitale, une levée de quatre mille hommes qu'il fit marcher sur Gumarcaah (1).

Avec ces auxiliaires, Alvarado pénétra dans toutes les vallées situées à l'entour de cette ville, fouilla les ravins, ravageant les terres et incendiant tous leurs villages. Les habitants, épouvantés de ces battues calamiteuses, envoyèrent leurs chefs faire leurs offres de soumission, promettant de rester fidèles, si on leur pardonnait leurs hostilités passées. Ceux de la capitale, également intimidés et ne sachant plus où chercher un refuge, implorèrent à leur tour sa clémence, en offrant d'avance d'accepter les conditions qu'il lui plairait de leur imposer. Satisfait de les avoir enfin courbés sous sa volonté, le capitaine leur accorda la paix et leur permit de retourner dans leur ville. Conformément à l'usage établi par Cortès et les autres conquérants, il remit alors en liberté les princes qu'il tenait captifs, et donna l'investiture du royaume à Tepepul II, fils aîné de Beleheb-Tzy ; c'était le même prince à qui les auteurs espagnols prêtent le nom de Sequechul (2);

(1) MS. Quiché de Chichicastenango. — MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan. — Carta primera dirigida por Pedro de Alvarado á Don Hernan Cortes, etc., Coll. de Barcia. — Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 132.— Chron. de la prov. de Goattemala, etc., lib. I, cap. 12 et 13. MS.— Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, etc., pag. 66 et 67. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 5, cap. 9 et 10. — Fuentes, Recopilacion florida, etc. — Juarros, Hist. de Guatemala, trat. V, cap. 1 et 2.

(2) Le nom de *Sequechul*, plutôt *Cé-Quechól* ou Un-Flament, est entièrement mexicain. C'est probablement celui que les alliés d'Alvarado donnèrent à *Tepepul*, nom qui appartient également à la langue nahuatl et qui signifie

il fut le dernier qui porta officiellement le titre d'Ahau-Ahpop ou de roi souverain du Quiché. Le vainqueur lui imposa un tribut onéreux, après quoi on fit le partage des dépouilles et des prisonniers de guerre, qui furent inhumainement marqués du sceau de l'esclavage. Le quint en fut remis au trésorier Baltazar de Mendoza, qui le fit vendre à l'encan, afin d'assurer davantage le revenu royal (1).

Juan de Leon Cardona, qui avait reçu précédemment le commandement du fort de Quetzaltenango, fut chargé du gouvernement de la province conquise dont cette ville nouvelle devint ainsi le chef-lieu. Ayant achevé de pacifier cette conquête, Alvarado, guidé par les auxiliaires cakchiquels, se mit en chemin pour Iximché, du 11 au 12 avril 1524. Les détails de sa marche n'ont laissé aucun souvenir; mais les relations les plus authentiques sont d'accord pour attester que nulle part les Espagnols ne furent mieux reçus et avec une plus entière cordialité que dans cette capitale, constamment désignée par eux sous le nom de Guatemala, du titre de Tecpan-Quauhtemalan, que lui donnaient les Indiens de la langue nahuatl (2). Alvarado lui-même avoue, dans ses lettres, qu'on ne lui eût pas fait un meilleur accueil dans sa propre famille. Les rois Belehé-Qat et Cahi-Imox sortirent à sa rencontre avec un train magnifique; ils lui rendirent les mêmes honneurs qu'à leurs dieux et lui souhaitèrent la bienvenue la plus sincère. Une foule immense, accourue de tous les

Grande-Montagne. Les rois quichés prenaient souvent des noms de cette langue, sans doute en mémoire de leur origine toltèque. Son fils, baptisé ensuite sous celui de don Juan Cortès, et le fils de Tecum sous celui de don Juan Roxas, furent les derniers princes du Quiché reconnus des Espagnols; mais leurs descendants existent toujours dans cette contrée, où ils ont conservé une certaine influence parmi les indigènes.

(1) Carta primera de Pedro de Alvarado à don Hernan Cortes, etc., dirigida de Utlatlan, à 11 de abril de 1524.

(2) Nous continuerons à donner à cette capitale le nom d'Iximché pour la distinguer du Tecpan-Guatemala actuel des Indiens, à une lieue de l'ancienne ville et des cités de ce nom bâties par les Espagnols.

lieux environnants, s'était groupée le long des chemins, pour voir passer ces hommes extraordinaires qui avaient déjà conquis tant de royaumes et qui faisaient mourir les rois comme de simples vassaux ; mais, quoiqu'on fût persuadé de leurs intentions pacifiques et qu'on vît leurs visages sévères se dérider à la vue de l'empressement dont ils étaient l'objet, on ne laissait pas d'éprouver en leur présence une secrète épouvante. Le capitaine, ayant embrassé cordialement l'Ahpozotzil, entra avec lui dans Iximché et descendit au palais de Tzupam-Hay, résidence ordinaire de ce prince. Il y trouva avec satisfaction de vastes logements préparés pour lui et pour ses troupes, pourvus abondamment de vivres et de provisions, sans que rien y manquât de ce qui pouvait leur être utile ou agréable après les fatigues d'une longue marche.

Cependant, en traversant les grandes rues d'Iximché, il avait été frappé de l'appareil belliqueux qu'elles offraient, et, quoiqu'il n'y parût aucun signe de trahison, il ne laissa pas de concevoir des soupçons à l'aspect martial de la population et du nombre des guerriers qui se montraient tout autour. La nuit suivante, au rapport de la chronique indigène (1), agité par la fièvre de son ambition et de ses craintes, et l'esprit encore rempli de ce qui s'était passé à Gumarcaah, il se leva tout à coup, s'imaginant que les princes cakchiquels tramaient un complot contre sa vie et celle de ses soldats. Suivi de ses officiers, il entra dans les appartements royaux, où sa présence inopinée causa le plus grand trouble. Au bruit, les seigneurs de service au palais accoururent autour de leur souverain, et Alvarado, s'adressant à lui d'un ton dur, s'écria : « Pourquoi donc pensez-vous à me faire du mal, « quand moi je ne viens que pour vous faire du bien ? » L'Ahpozotzil, à qui l'interprète traduisit ces paroles, sensible à un pa-

(1) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan. — Juarros, Hist. de Guatemala, trat. VI, cap. 3.

reil reproche, répliqua avec calme qu'il se trompait, et que son imagination seule lui faisait voir des ennemis là où il n'avait que des amis : « Eh quoi! ajouta-t-il, aurais-je envoyé mes guerriers « et mes braves mourir pour vous et chercher un tombeau à « Gumarcaah, si j'avais eu des intentions si perfides! » Sur ses interpellations au sujet des préparatifs de guerre qu'il avait remarqués dans la ville, à son passage, il répondit qu'ils étaient destinés contre les provinces d'Itzcuintlan et d'Atitlan, avec lesquelles les Cakchiquels étaient en état d'hostilité. « Tels « sont, ô dieu! dit en terminant Belehé-Qat par cette adresse « sacrilége, destinée sans doute à flatter l'orgueil du conquérant, « tels sont les ennemis que nous avons à combattre et contre qui « nous implorons le secours de votre bras. »

Alvarado, satisfait de ces explications, leur promit le concours de ses armes pour aider à soumettre ces deux nations ; mais toujours défiant, il transféra, le lendemain, ses quartiers au palais du prince Chicbal, dont la situation et l'isolement convenaient sans doute davantage à ses desseins. Après avoir accordé cinq jours de repos à ses troupes, assuré de la fidélité des Cakchiquels, il se détermina à faire la conquête du royaume des Tzutohiles. Avant de partir de Gumarcaah, il leur avait envoyé quatre députés choisis parmi les seigneurs du pays, pour les sommer de reconnaître l'autorité du roi d'Espagne. Tepepul, chef de la maison des Ahtziquinihayi, continuait à régner sur Atitlan ; irrité de la défection de Xelahuh et de la soumission des Quichés, il dédaigna de répondre aux émissaires d'Alvarado et les envoya au supplice, sans considération pour leur titre d'ambassadeurs. Au moment de se mettre en chemin, le capitaine, moins par humanité que pour se conformer aux ordres de l'empereur, lui envoya faire de nouvelles sommations. Tepepul, réuni au Tzutogilebpop Qicihay et aux autres chefs de la nation, reçut avec une hauteur superbe les envoyés, et, après les avoir écoutés sans les interrompre, il leur répondit que, depuis la fondation de l'empire

quiché, les rois d'Atitlan n'avaient jamais reconnu aucun vasselage, et qu'ils sauraient continuer à maintenir leur indépendance, en dépit des menaces de l'étranger.

Sur ces paroles orgueilleuses, Alvarado, ayant laissé à Iximché la majeure partie de ses troupes pour en assurer la tranquillité, marcha, sans autre retard, vers Atitlan ; il emmenait avec lui soixante cavaliers, cent cinquante fantassins, et une armée également composée de Mexicains et d'Açolhuas, augmentée de deux mille Cakchiquels, ayant à leur tête l'Ahpozotzil et l'Ahpoxahil. Il entra le même jour sur le territoire ennemi. Il espérait encore que ce déploiement de forces fléchirait l'orgueil des Tzutohiles ; mais personne ne se trouva pour le recevoir, à l'exception de quelques pelotons de guerriers, occupant les hauteurs qui bordaient les alentours de la route, et dont l'attitude n'était rien moins que pacifique. Des plateaux élevés où se montraient les cités cakchiquèles jusqu'au lac de Panahachel, l'aspect du pays ressemble à une suite de gradins gigantesques, séparés par des ravins profonds qui vont aboutir en partie à ce bassin dont les formes hardies et les contours abrupts, couronnés de lave ou de sombres forêts, se dressent à une hauteur incommensurable au-dessus de la surface des eaux. Au bord méridional du lac, en apparence inaccessible à un pied humain, se présente un promontoire qui semble détaché de la terre ferme comme une île et, derrière, deux volcans, d'où il s'avance, et dont les croupes pyramidales sont si régulières, qu'on les croirait taillées par la main des hommes, si leur immensité ne détruisait aussitôt l'idée d'un travail humain. A l'extrémité du promontoire, l'œil pouvait signaler la forteresse des Ahtziquinihayi, protégeant du sein de l'abîme la noble cité d'Atitlan qui s'étendait sur les rochers inférieurs entre le lac et la montagne.

Alvarado comprit d'un regard la difficulté de l'entreprise ; mais il n'était pas homme à se décourager aisément. Comme il descendait le chemin étroit menant au bord du lac, le son rauque

du teponaztli, uni au ronflement sinistre des conques marines, l'avertit de l'approche de l'ennemi. Deux corps de huit mille hommes chacun s'avançaient à sa rencontre pour lui disputer le passage. Ils se composaient de la fleur des guerriers tzutohiles, armés de toutes pièces, la tête ceinte du diadème aux plumes flottantes en arrière, dont l'ensemble présentait toujours un spectacle si saisissant. Une décharge de flèches et de projectiles de toutes sortes fut le signal de l'attaque, qui se prolongea quelque temps avec des chances presque égales de chaque côté ; déjà un grand nombre d'Espagnols avaient été blessés, et la lutte se soutenait, malgré le feu des arquebuses : mais la vue des cavaliers arrivant sur les Tzutohiles bride abattue et la lance en arrêt changea la face du combat ; ils se débandèrent en désordre et prirent la fuite vers le ravin qui entourait la forteresse, où ils se hâtèrent de se mettre en sûreté. Alvarado courut sur leurs talons à la tête de trente chevaux. Mais, en cet endroit, il fallut mettre pied à terre ; formant aussitôt ses hommes en bataille, il s'empara des ponts avant que l'ennemi eût eu le temps de les rompre et s'élança à leur suite dans l'intérieur de la citadelle. Un nouveau combat s'engagea ; les Tzutohiles défendaient leur terrain avec une bravoure vraiment patriotique, lorsque l'infanterie castillane, arrivant au pas de charge à la suite de son chef, débuta par une décharge d'arquebuses qui rendit promptement toute résistance inutile. Après avoir fait les plus grands efforts pour repousser leurs assaillants, les soldats de la garnison, perdant tout espoir de salut et réduits à un petit nombre par les ravages de l'artillerie, se précipitèrent dans le lac pour échapper à la mort ou à l'esclavage. Trois cents barques cakchiquèles, qui s'étaient mises à l'eau à Panahachel pour soutenir l'attaque de la forteresse, n'arrivèrent que lorsque l'action était terminée, et les fuyards eurent le temps de gagner quelques rochers voisins, d'où ils se retirèrent dans la montagne.

Satisfait de son triomphe, Alvarado, ayant mis le feu aux habita-

tions de la forteresse, alla camper avec les siens dans un champ de maïs au bord de la lagune, tandis que ses alliés saccageaient les villages contigus. Le lendemain matin, il entra dans la cité d'Atitlan, qu'il trouva abandonnée de ses habitants, qui venaient d'y mettre eux-mêmes le feu, après en avoir enlevé ce qu'elle contenait de plus précieux ; c'était une ville grande et belle, protégée par les rochers parmi lesquels elle était située, et dominant avantageusement la campagne. Les environs paraissaient considérablement peuplés : mais les aspérités dont ils étaient hérissés étaient des obstacles invincibles à la cavalerie, et l'on ne pouvait que difficilement y faire des battues ; aussi n'y prit-on que peu de captifs, et le nombre des morts fut encore moins considérable. C'est ce qui décida Alvarado à faire au roi Tepepul de nouvelles propositions. Il lui envoya trois prisonniers de marque, en les chargeant d'engager leurs chefs à se soumettre à la puissance espagnole, leur promettant, s'ils se soumettaient, de garantir leurs droits et priviléges, et les menaçant, au cas contraire, de les poursuivre sans relâche jusque dans leurs montagnes, comme des bêtes fauves au fond de leurs tanières.

Humiliés par leurs défaites et la rapidité de la victoire des Espagnols, les princes ahtziquinihayi et tzutohiles répondirent qu'aucune armée ennemie n'avait pu réussir, jusqu'à ce moment, à conquérir leur pays, ni même à y entrer de force ; mais que, puisqu'il était le premier par qui ils eussent été vaincus, ils consentaient à reconnaître le roi de Castille et à lui payer tribut comme les autres princes de leur race. Ils se disposèrent aussitôt à retourner à Atitlan et à se présenter à Alvarado. Le capitaine les reçut avec d'autant plus de contentement qu'il avait moins d'espérance de les voir, après l'opiniâtreté de leur résistance. Il leur recommanda de vivre en paix avec les chefs des autres seigneuries déjà soumises à l'Espagne, et, leur ayant remis quelques présents, les congédia aussi satisfaits de lui qu'ils pouvaient l'être en ce moment. Ils furent, depuis, toujours fidèles au serment

qu'ils avaient juré, et ce furent les seuls de tous les princes vaincus jusqu'alors qui le gardèrent complètement dans la suite.

La conquête d'Atitlan remplit de consternation toutes les villes de la lagune. Elles s'empressèrent de suivre l'exemple des Ahtziquinihayi. Tout le monde était également étonné de la promptitude avec laquelle cette forteresse était devenue la proie des étrangers, et sa réduction augmenta considérablement la renommée qu'ils avaient déjà acquise par leurs autres victoires. La plupart des chefs des provinces de la mer du Sud, craignant de se commettre avec eux, arrivèrent tour à tour à Atitlan pour faire leurs offres de service à Alvarado et se reconnaître pour vassaux de l'empereur. De ce nombre se trouvaient plusieurs princes de la langue nahuatl et surtout de la nation xinca et pipile, dont les seigneuries s'étendaient au sud-est du royaume des Cakchiquels. Ils informèrent le capitaine qu'il n'en manquait pas d'autres également disposés en faveur des Espagnols et tout prêts à demander leur alliance, mais qu'ils en étaient empêchés par ceux de la province de Panatacat, dont Itzcuintlan était la capitale. S'étant assuré de la vérité de ce rapport, Alvarado se prépara sans retard à marcher contre cette place avec toutes ses forces. Pour consolider son autorité sur Atitlan, il donna ordre d'y bâtir un fort, dont il donna le commandement à Hector de Chaves et à Alonso del Pulgar, et leur ayant laissé quelques-uns de ses hommes, avec quatre cents Mexicains ou Acolhuas, il reprit aussitôt le chemin d'Iximché, où il arriva à la mi-mai (1).

Son séjour dans cette capitale fut alors d'environ vingt-cinq jours. Les Cakchiquels, effrayés déjà de l'insolence et de la rapacité de leurs alliés, commencèrent, dans cet intervalle, à ouvrir les yeux sur le prix que paraissait devoir leur coûter cette alliance

(1) MS. Cakchiquel, etc. — Carta segunda dirigida por Pedro de Alvarado à don Hernan Cortes. — Bernal Dias, ubi sup. — Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, etc., pag. 68. — Juarros, Hist. de Guatemala, trat. VI, cap. 6. — Ramirez, Proceso de residencia de Pedro de Alvarado, etc., pag. 76.

funeste. La brutalité farouche de ces conquérants égalait leur avarice et leur cruauté. Parmi les princesses de la famille royale, Xuchil était considérée comme la plus belle et la plus distinguée par son esprit et ses talents ; au moment de l'arrivée des Espagnols, elle venait d'être mariée à l'un des premiers dignitaires de la couronne. Alvarado la vit, et, sous prétexte de s'instruire, de sa bouche, des particularités qui concernaient les provinces du sud-ouest, il la fit enlever violemment, sans égard pour son rang ni pour l'hospitalité généreuse qu'il recevait, en ce moment, des rois ses parents. Son mari accourut plein d'épouvante, et se jetant aux pieds du conquérant, il s'efforça de l'attendrir, en faisant valoir l'amour et la légitimité des liens qui l'unissaient à la princesse. Dans l'espoir que l'or aurait plus de puissance encore que ses prières, il offrait, pour sa rançon, plusieurs corbeilles remplies de joyaux et de pierreries d'un grand prix que des esclaves nombreux portaient devant lui. Mais le cœur d'Alvarado ignorait la pitié. Il prit froidement les bijoux et les esclaves, chassa le prince de sa présence, et, après avoir assouvi sa passion, garda Xuchil, dont il fit sa concubine (1).

Un procédé aussi brutal n'était pas de nature à concilier aux Espagnols la bonne volonté de leurs alliés ; mais déjà la crainte avait envahi tous les cœurs. Les jalousies et les rivalités qui régnaient non-seulement entre les diverses nations de ces contrées, ainsi que dans l'Anahuac, mais encore l'envie et la discorde qui existaient souvent entre les membres d'une même famille, les empêchaient de s'unir contre l'ennemi commun. Sans s'arrêter aux larmes et au désespoir de l'époux de la belle Xuchil, le capitaine se mit en chemin avec elle vers la province de Panatacat, aux premiers jours de juin, emmenant, outre ses alliés du plateau aztèque, un corps considérable de Cakchiquels, dans l'intention

(1) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan. — Proceso de residencia de Pedro de Alvarado, etc., pag. 77 et passim.

de pousser ses conquêtes jusque dans les états les plus éloignés vers le sud-est. D'Iximché à Itzcuintlan, il y avait moins de vingt lieues de marche; mais, comme ce pays était en guerre depuis plusieurs années avec ses voisins, on avait, de part et d'autre, bouché tous les chemins que la nature n'avait pas obstrués d'elle-même avec sa vigueur accoutumée dans cette zone équinoxiale où la végétation est si abondante. Il fallut les rouvrir partout pour faire un passage à l'armée, et ce ne fut que le troisième jour qu'on arriva dans les bois qui environnaient la forteresse d'Itzcuintepec, située sur un rocher qui dominait la ville. La nuit était sombre et pluvieuse. Alvarado, désirant surprendre l'ennemi avec moins de peine, avait négligé à dessein de lui faire les sommations ordinaires; les Itzcuintecas étaient livrés sans appréhension au sommeil le plus paisible, lorsque, de trois côtés à la fois, ils furent éveillés en sursaut par le bruit lugubre des instruments guerriers résonnant ensemble du côté des ennemis et au dedans de leurs propres murs pour leur donner l'alarme.

Dans leur effroi, le plus grand nombre des habitants prit la fuite dans les bois, tandis que les chefs se retranchaient à la hâte derrière les remparts de la citadelle. Pendant cinq heures, ils se défendirent avec un courage inouï, et déjà ils avaient mis hors de combat un grand nombre d'alliés, lorsque Alvarado, las de leur résistance, fit mettre le feu à la ville, en leur faisant dire, en même temps, que, s'ils ne se hâtaient de se rendre, il ravagerait leurs champs de cacao, sans laisser debout un seul plant ni un seul arbre. Cette menace les intimida. Voyant, d'ailleurs, qu'il n'y avait rien à gagner à s'opiniâtrer, lorsque tous les seigneurs voisins se soumettaient à l'étranger, ils se résignèrent, comme eux, à accepter le même joug. Le prince d'Itzcuintlan descendit avec sa cour et alla s'humilier devant son vainqueur, qu'une trahison, non moins odieuse aux regards des peuples de ces contrées que contraire aux ordonnances expresses de son propre souverain, avait rendu l'arbitre de ses destinées. Son adhésion

ramena aussitôt les habitants dans la ville, et la plupart des chefs de la province, entraînés par son exemple, arrivèrent les uns après les autres pour se reconnaître en qualité de vassaux de la couronne de Castille.

Craignant que la saison des pluies où l'on entrait ne mît, plus tard, de trop grands obstacles à sa marche, Alvarado se détermina à ne pas attendre davantage pour entreprendre l'exploration des provinces inférieures : son intention était de reconnaître ces régions, dont on lui avait vanté la richesse et la fertilité, et de retourner ensuite à Iximché, pour achever de là la réduction des pays circonvoisins. Ayant passé huit jours à Itzcuintlan occupé à mettre ordre aux affaires de cette province et à régler son voyage, il prit la direction du fleuve Michatoyatl, à la tête de deux cent cinquante Espagnols à pied, de cent chevaux et de six mille hommes de troupes indigènes, également composées de Guatémaltèques des divers états et d'alliés du Mexique. Il traversa la rivière sur un pont de bois, et s'avança, sans obstacles, jusqu'à Aticpac : cette ville était la première de la langue xinca (1); elle était grande et habitée par une population considérable dont les seigneurs se présentèrent spontanément au-devant du conquérant. Ils l'introduisirent avec respect dans leurs demeures et lui fournirent abondamment tous les vivres dont il pouvait avoir besoin. Mais le caractère fougueux d'Alvarado, étranger aux ménagements qui avaient concilié tant d'amis à Cortès, était incapable de se plier aux exigences de sa position et d'arrêter les débordements de ses soldats ; le brigandage était dans leur nature, et les alliés mexicains, acolhuas ou cakchiquels, qui ne demandaient pas mieux, prenant exemple sur la licence des Espagnols, enchérissaient encore sur leurs cruautés comme sur leurs habitudes de pillage. Leur marche à travers l'Amérique-Centrale fut signalée par les derniers excès ; aussi, malgré leurs disposi-

(1) La langue *Xinca*, qu'Alvarado dit être différente de la mexicaine, était probablement un dialecte corrompu de la même langue.

tions pacifiques, vit-on presque partout les populations, après avoir reçu sans résistance le joug qu'on leur apportait, le secouer ensuite avec fureur et soutenir, pendant des années, des luttes acharnées avant de se soumettre une seconde fois.

C'est ainsi que les habitants d'Aticpac, rebutés bientôt par les violences de leurs envahisseurs, s'enfuirent dans les bois, aussitôt que les ténèbres leur eurent permis de quitter leurs maisons sans être vus. Alvarado, furieux, fit saisir, le lendemain, le peu qui avait eu la constance d'y rester, et, après les avoir fait marquer comme esclaves, les emmena avec lui, en les forçant à ouvrir la route devant son armée. La même chose eut lieu à Taxixco, grande ville également peuplée, où l'on fit halte le lendemain. Exaspérés des insolences des soldats, les habitants se sauvèrent durant la nuit comme ceux d'Aticpac; mais, plus nombreux ou plus hardis que ces derniers, ils attaquèrent, le jour suivant, l'arrière-garde de l'armée, tuèrent beaucoup d'Indiens alliés et leur enlevèrent la plus grande partie du bagage. Pendant ce temps-là, Alvarado avait traversé Guazacapan et Cinacantan, autres grandes villes qu'il avait trouvées désertes, en se dirigeant sur Nancintlan (1). Il n'avait pas encore atteint cette place lorsqu'on vint lui apprendre le désastre de son arrière-garde; sans discontinuer sa marche, il donna ordre à son frère Jorge de Alvarado de partir avec quarante ou cinquante fantassins, et de chercher à reprendre le bagage. Mais les guerriers de Nexticpac, de Chiquimulilla et de Guaymango, s'étant unis à ceux de Taxixco et de Guazacapan, accoururent pour barrer son chemin. Jorge tomba bravement sur eux avec sa petite troupe, les dispersa et leur fit quelques prisonniers; mais il ne réussit pas à récupérer le bagage, chacun ayant emporté de son côté sa part du butin.

Cependant le capitaine était arrivé à Nancintlan, où Jorge ne

(1) Ces diverses villes se retrouvent encore aujourd'hui, dans les villages des mêmes noms, sur la côte du sud-est, en allant vers l'état de San-Salvador.

tarda pas à aller le rejoindre avec le reste de l'armée. Les seigneurs de cette ville, aussi empressés que ceux d'Aticpac et de Taxixco, le reçurent en maître, en l'assurant qu'ils étaient entièrement disposés à reconnaître son autorité. Alvarado, satisfait de leur déférence, les traita d'abord avec beaucoup de douceur; mais, incapable de mettre longtemps un frein à ses appétits désordonnés, non plus qu'à ceux de ses soldats, il ne tarda pas à leur donner, ainsi qu'aux habitants, de graves sujets de mécontentement. Pour se dérober à leurs caprices tyranniques, ils s'enfuirent à leur tour, laissant leurs oppresseurs seuls et sans vivres dans la ville. Irrité de cet abandon, Alvarado ordonna de les poursuivre dans les bois, en leur faisant dire que, s'ils ne rentraient immédiatement, il les réduirait tous en esclavage : ces menaces n'aboutirent à rien ; mais quelques-uns de leurs principaux chefs ayant été saisis, il les fit pendre sans miséricorde. Cette barbarie, loin de ramener la population, ne servit qu'à l'exaspérer. Les Espagnols, voyant enfin qu'ils ne gagnaient rien à attendre, se décidèrent, au bout de huit jours, à continuer leur marche, et, en sortant, mirent le feu à la ville.

L'armée prit alors la direction du sud, dans l'intention de passer à Pazaco, dont les seigneurs avaient envoyé, la veille, une députation à Alvarado, pour le prier de les recevoir au nombre de ses alliés; mais ce n'était qu'une ruse pour chercher à l'attirer dans un piége. Las des extorsions et des violences de toute sorte que le pays avait à subir de ces étrangers, ils s'étaient confédérés avec ceux de Guazacapan et de Nancintlan, bien résolus à faire les derniers efforts pour leur disputer le passage. Pazaco était une ville grande et bien peuplée, située à une légère distance du fleuve du même nom (1), qu'elle dominait du haut de ses collines. Les Espagnols ne tardèrent pas à être instruits de ces dispositions

(1) C'est le fleuve dit aujourd'hui de *Paz*, qui sépare l'état de Guatemala de celui de San-Salvador.

hostiles ; en s'approchant des faubourgs de la place, ils aperçurent des flèches fichées en terre, et près de là quelques Indiens occupés à sacrifier une chienne sur un petit teocalli voisin. C'était une déclaration de guerre. Sans leur donner le temps de se mettre en défense, Alvarado, formant ses troupes en bataille, s'avança sur la ville au pas de charge et lui donna l'assaut avec une vigueur extraordinaire. La lutte fut de courte durée ; mais il y eut beaucoup de sang versé, et les Pazacas, hors d'état de la soutenir bien longtemps, s'enfuirent bientôt dans les bois, abandonnant leur cité aux vainqueurs, qui n'y demeurèrent qu'une seule nuit.

Le passage du fleuve s'effectua le lendemain sans de grandes difficultés. La première localité qu'ils rencontrèrent ensuite était Moquizalco (1); ils y furent reçus aussi bien qu'ils pouvaient le désirer, mais leurs exigences produisirent le même effet qu'ailleurs. La population s'enfuit sans leur laisser de vivres : pour se venger de cet abandon, les Espagnols réduisirent en esclavage ceux des habitants dont ils purent s'emparer. Ce fut la même chose à Acatepec, qui se trouva désert à leur arrivée. On était alors dans le voisinage de l'océan Pacifique. Alvarado éprouvait un vif désir d'y découvrir quelque rade où l'on fût en état de construire des navires, afin de reconnaître plus tard le reste de la côte. Une ville s'élevait à peu de distance du rivage ; c'était Acayutla, aujourd'hui réduite à quelques huttes qui commandent le port de ce nom (2). Mais les populations de cette province, moins patientes que celles du voisinage, et trop bien instruites de la cruauté et de l'insolence des Espagnols, s'apprêtaient à les recevoir, armées de longues piques comme

(1) *Moquizalco*, écrit de diverses manières dans les relations, paraît répondre au nom du village actuel de Nahuizalco, non loin de Sonzonate.

(2) *Acayutla*, appelé aujourd'hui *Acajutla*, rade et port à 4 lieues de Sonzonate, non loin duquel le docteur Drivon, de digne mémoire, a laissé des travaux remarquables pour la prospérité de ce lieu. C'est donc en 1524 que le port d'Acajutla fut découvert, et non en 1534, comme disent les auteurs. La seconde lettre d'Alvarado et Ixtlilxochitl sont formels à cet égard.

les Chinantecas. A une demi-lieue d'Acayutla, on vit la plaine se couvrir d'une multitude de gens de guerre dans tout l'attirail de leur pompe martiale. Le teponaztli faisait entendre ses notes lugubres qui s'unissaient tristement aux conques du combat. Alvarado comprit qu'il faudrait en venir aux mains, et que l'affaire serait sérieuse. Il attendit avec prudence que tout son monde se fût réuni. Ayant ensuite rangé ses troupes en bataille, il marcha sur l'ennemi tout prêt à donner le signal de l'attaque. Observant alors, sur ses derrières, des hauteurs couvertes de bois par où il pouvait s'échapper, il commanda à son armée un mouvement rétrograde afin de s'emparer de cette position. Les Indiens, s'imaginant y voir une retraite, l'assaillirent alors avec un grand bruit, sans que l'inégalité du terrain permît aux Espagnols de leur opposer beaucoup de résistance; mais bientôt le développement de la plaine ayant donné à la cavalerie la faculté d'agir, ils firent volte-face, tombant à leur tour sur l'armée indigène avec une impétuosité et une vigueur qui la mirent promptement dans une déroute complète. Le carnage fut affreux, et c'est à peine s'il en resta quelques-uns pour porter à leurs frères la nouvelle de leur désastre. Mais un grand nombre d'Espagnols y furent blessés avec plus ou moins de gravité; Alvarado lui-même reçut dans la cuisse une flèche qui la perça d'outre en outre, en pénétrant même dans la selle de son cheval et dont il resta boiteux le reste de sa vie.

Acayutla, où il entra ensuite, fut trouvé entièrement abandonné de ses habitants. On y demeura cinq jours pour lui donner le temps de soigner sa blessure, après quoi on reprit la marche à l'intérieur du pays, dans la direction du nord, où étaient situés les états de Cuzcatlan, également renommés par l'abondance et la richesse de leurs productions, comme par le nombre de leurs villes et l'étendue de leur population. Mais la terreur devait désormais précéder les pas des soldats espagnols : qu'ils les reçussent pacifiquement ou les armes à la main, les indigènes, instruits de leurs cruautés et de leurs insolences, s'attendaient, de toute ma-

nière, à en être les victimes ; aussi se préparaient-ils de toutes parts à la guerre. Ceux de Tacuzcalco, après avoir ouvert spontanément les chemins, ayant appris ce qui s'était passé à Nancintlan et à Pazaco, avaient pris les armes pour défendre l'entrée de leur territoire, et Alvarado n'était parvenu à forcer le passage qu'après leur avoir livré une bataille non moins sanglante et non moins meurtrière que celle d'Acayutla. Après avoir pris deux jours de repos dans cette ville, il continua son chemin par Mihuatlan, où il fallut combattre de nouveau, et enfin sur Atecuan, où il fut reçu pacifiquement par les habitants.

Cette ville dépendait de la juridiction d'Atlacatl, roi de Cuzcatlan. Ce prince avait donné les ordres les plus positifs pour que les étrangers parussent satisfaits de lui et des siens ; aussi rien ne manqua à l'hospitalité qu'on leur y donna, ni l'étendue, ni la commodité des logements, ni le choix ni l'abondance des provisions de toute espèce. Les Cuzcatecas, descendants des Toltèques réfugiés dans ces contrées (1), lors de la ruine de leur empire, avaient été soumis naguère au sceptre de Topiltzin-Acxitl, et tout se ressentait autour d'eux de leur proximité de l'ancien Tlapallan, berceau antique de la civilisation de l'Amérique-Centrale. Atlacatl, imbu lui-même des idées qui concernaient le retour de Quetzalcohuatl, souhaitait, autant par esprit de religion que pour éviter les conséquences fâcheuses d'un conflit, se concilier l'amitié des Espagnols ; non content de la réception qu'on leur avait faite en son nom à Atecuan, il envoya dans cette ville les principaux personnages de sa cour pour les assurer du désir sincère qu'il avait de vivre en paix avec eux et pour prêter, en son nom, foi et hommage au roi de Castille entre les mains d'Alvarado.

Le capitaine, au comble de la joie de cette démarche, leur fit l'accueil le plus gracieux. Il les congédia également satisfaits de

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españole , pag. 70.

lui, et se mit en chemin, bientôt après, pour se rendre dans la capitale. Sur toute la route, jusqu'à Cuzcatlan, il trouva des marques du même empressement, et partout des vivres frais pour lui et pour ses troupes. Cette ville était grande et belle; elle était habitée par une population considérable, et, au rapport des conquérants, elle le cédait à peine à celle d'Iximché. Tous sont d'accord pour vanter la magnificence de la réception qui leur fut faite à leur entrée, et ils en comparaient la pompe à celle de leur arrivée dans la capitale des Cakchiquels. Atlacatl sortit en personne à leur rencontre, et complimenta Alvarado avec le cérémonial d'usage. Il le conduisit à son quartier, qui se trouva abondamment pourvu de tout ce qui pouvait le satisfaire, ainsi que ses soldats, et rien ne semblait devoir troubler l'harmonie des relations prêtes à s'établir entre eux et les Cuzcatecas. Mais par une perfidie qui n'a d'exemple que dans l'histoire de la conquête de ces beaux et malheureux pays, au moment où ce prince allait se retirer avec sa cour, Alvarado l'arrêta, ainsi que tous les seigneurs de sa suite, et les retint prisonniers auprès de lui. Encouragés par cet exemple, les Espagnols et leurs alliés, incapables de résister à leurs habitudes de brigandage, se répandirent aussitôt dans la ville, pillant les demeures paisibles de ses citoyens, mettant indistinctement la main sur tous les hommes qu'ils pouvaient rencontrer, et les emmenant à leurs quartiers pour en faire leurs esclaves, sans respect pour l'hospitalité généreuse dont ils étaient l'objet.

Cette conduite abominable excita une consternation générale. Mais la colère et l'indignation prenant le dessus, en voyant leurs chefs prisonniers de ces étrangers, qu'ils venaient de traiter avec tant de générosité, les Cuzcatecas saisirent leurs armes et se préparèrent aussitôt à la guerre. En quelques heures, la ville se vida comme par enchantement, et les soldats d'Alvarado se trouvèrent seuls dans la cité déserte avec les princes captifs. Alarmé de cet abandon subit, le capitaine envoya, le lendemain, des émissaires dans la montagne, afin de sommer les habitants de rentrer,

en vertu de l'obéissance qu'ils avaient jurée au roi de Castille. Ils répondirent fièrement qu'ils ne le connaissaient point ; qu'ils ne rentreraient que lorsque les étrangers auraient rendu la liberté à leurs chefs, et que, s'ils avaient quelque chose à leur demander, ils étaient prêts à les recevoir les armes à la main. Alvarado comprit trop tard l'imprudence de ses actes; il était trop orgueilleux, néanmoins, pour revenir sur ses pas, et il comptait sur Atlacatl, qu'il tenait entre ses mains, pour ramener ses vassaux à l'obéissance. Mais il comptait sans le patriotisme de cette nation courageuse. Toute la province était en insurrection, et l'on ne tarda pas à voir des partis nombreux de guerriers paraître aux alentours de la ville.

La situation devenait véritablement alarmante, et le danger était d'autant plus sérieux que la contrée, étant entrecoupée de toutes parts de ravins et de précipices profonds et étroits, ne permettait que difficilement à la cavalerie de manœuvrer. Dans cette extrémité, Alvarado tenta encore une fois la voie d'un accommodement ; il chargea plusieurs de ses prisonniers de se rendre auprès des insurgés et de leur faire de nouvelles sommations, en les menaçant, s'ils persistaient dans leur désobéissance, de les traiter tous ensemble comme des rebelles. Mais on dédaigna de lui répondre, et les seigneurs qu'il avait envoyés, secrètement encouragés peut-être par Atlacatl, ne reparurent même pas à Cuzcatlan ; il fallut se décider à aller les chercher.

Alvarado mit en campagne la moitié de son armée. A l'entrée de la montagne, elle se trouva en face avec une multitude d'ennemis qui commencèrent aussitôt l'attaque avec une fureur inouïe. On ne sait combien de temps dura le combat ; mais les Espagnols, après en avoir fait un grand carnage, se virent obligés à battre en retraite, laissant la route parsemée des cadavres de leurs alliés avec ceux de onze chevaux tués par l'ennemi. Ils rentrèrent dans Cuzcatlan couverts de blessures, sans autres trophées qu'un nombre insignifiant de prisonniers.

lui, et se mit en chemin, bientôt après, pour se rendre dans la capitale. Sur toute la route, jusqu'à Cuzcatlan, il trouva des marques du même empressement, et partout des vivres frais pour lui et pour ses troupes. Cette ville était grande et belle; elle était habitée par une population considérable, et, au rapport des conquérants, elle le cédait à peine à celle d'Iximché. Tous sont d'accord pour vanter la magnificence de la réception qui leur fut faite à leur entrée, et ils en comparaient la pompe à celle de leur arrivée dans la capitale des Cakchiquels. Atlacatl sortit en personne à leur rencontre, et complimenta Alvarado avec le cérémonial d'usage. Il le conduisit à son quartier, qui se trouva abondamment pourvu de tout ce qui pouvait le satisfaire, ainsi que ses soldats, et rien ne semblait devoir troubler l'harmonie des relations prêtes à s'établir entre eux et les Cuzcatecas. Mais par une perfidie qui n'a d'exemple que dans l'histoire de la conquête de ces beaux et malheureux pays, au moment où ce prince allait se retirer avec sa cour, Alvarado l'arrêta, ainsi que tous les seigneurs de sa suite, et les retint prisonniers auprès de lui. Encouragés par cet exemple, les Espagnols et leurs alliés, incapables de résister à leurs habitudes de brigandage, se répandirent aussitôt dans la ville, pillant les demeures paisibles de ses citoyens, mettant indistinctement la main sur tous les hommes qu'ils pouvaient rencontrer, et les emmenant à leurs quartiers pour en faire leurs esclaves, sans respect pour l'hospitalité généreuse dont ils étaient l'objet.

Cette conduite abominable excita une consternation générale. Mais la colère et l'indignation prenant le dessus, en voyant leurs chefs prisonniers de ces étrangers, qu'ils venaient de traiter avec tant de générosité, les Cuzcatecas saisirent leurs armes et se préparèrent aussitôt à la guerre. En quelques heures, la ville se vida comme par enchantement, et les soldats d'Alvarado se trouvèrent seuls dans la cité déserte avec les princes captifs. Alarmé de cet abandon subit, le capitaine envoya, le lendemain, des émissaires dans la montagne, afin de sommer les habitants de rentrer,

en vertu de l'obéissance qu'ils avaient jurée au roi de Castille. Ils répondirent fièrement qu'ils ne le connaissaient point ; qu'ils ne rentreraient que lorsque les étrangers auraient rendu la liberté à leurs chefs, et que, s'ils avaient quelque chose à leur demander, ils étaient prêts à les recevoir les armes à la main. Alvarado comprit trop tard l'imprudence de ses actes; il était trop orgueilleux, néanmoins, pour revenir sur ses pas, et il comptait sur Atlacatl, qu'il tenait entre ses mains, pour ramener ses vassaux à l'obéissance. Mais il comptait sans le patriotisme de cette nation courageuse. Toute la province était en insurrection, et l'on ne tarda pas à voir des partis nombreux de guerriers paraître aux alentours de la ville.

La situation devenait véritablement alarmante, et le danger était d'autant plus sérieux que la contrée, étant entrecoupée de toutes parts de ravins et de précipices profonds et étroits, ne permettait que difficilement à la cavalerie de manœuvrer. Dans cette extrémité, Alvarado tenta encore une fois la voie d'un accommodement; il chargea plusieurs de ses prisonniers de se rendre auprès des insurgés et de leur faire de nouvelles sommations, en les menaçant, s'ils persistaient dans leur désobéissance, de les traiter tous ensemble comme des rebelles. Mais on dédaigna de lui répondre, et les seigneurs qu'il avait envoyés, secrètement encouragés peut-être par Atlacatl, ne reparurent même pas à Cuzcatlan; il fallut se décider à aller les chercher.

Alvarado mit en campagne la moitié de son armée. A l'entrée de la montagne, elle se trouva en face avec une multitude d'ennemis qui commencèrent aussitôt l'attaque avec une fureur inouïe. On ne sait combien de temps dura le combat; mais les Espagnols, après en avoir fait un grand carnage, se virent obligés à battre en retraite, laissant la route parsemée des cadavres de leurs alliés avec ceux de onze chevaux tués par l'ennemi. Ils rentrèrent dans Cuzcatlan couverts de blessures, sans autres trophées qu'un nombre insignifiant de prisonniers.

Cette défaite était un juste châtiment de leurs perfidies et de leurs cruautés. Alvarado, irrité, voyait la guerre ouverte de toutes parts autour de lui, et l'ennemi, qu'enorgueillissait sa victoire, prêt à l'assaillir dans la ville abandonnée. De nouvelles sommations et de nouvelles menaces ne servirent qu'à montrer son impuissance : jamais ses émissaires ne revinrent de leur mission, et les battues qu'il organisa de divers côtés n'obtinrent d'autre résultat que des blessures pour les siens et des fatigues inutiles. Ils trouvaient les ennemis toujours prêts à les attaquer, protégés qu'ils étaient par les bois épais, les montagnes et les précipices qui environnaient la capitale d'Atlacatl de fortifications naturelles. Cette guerre sans profit dura dix-sept jours, durant lesquels quelques petits seigneurs en état d'hostilité avec Cuzcatlan vinrent visiter le capitaine ; il apprit d'eux l'existence de plusieurs grands royaumes à l'intérieur, et d'un grand nombre de villes aussi riches et aussi puissantes que Mexico. Il n'en éprouva que plus de colère de la situation où il s'était placé si follement par son orgueil, en voyant qu'il fallait renoncer, pour le moment, à ces belles conquêtes et peut-être en laisser à d'autres le profit et l'honneur. C'eût été une imprudence trop palpable que de se hasarder si loin, par des chemins détrempés déjà par l'abondance des pluies, ayant à dos, d'ailleurs, des ennemis aussi acharnés que les Cuzcatecas. Le parti le plus sage, désormais, était de s'en retourner le plus tôt possible à Iximché et de travailler à y fortifier sa puissance, dans l'espoir d'un temps plus opportun pour achever de réduire Cuzcatlan et pour reconnaître les provinces supérieures.

En attendant, son orgueil blessé demandait une satisfaction. Atlacatl fut la victime sur laquelle il déchargea sa colère. Il fit instruire un procès contre les Cuzcatecas, les déclarant rebelles et félons à l'empereur, condamna comme traîtres leurs chefs à la peine capitale, et à l'esclavage tous ceux qui seraient pris les armes à la main dans le pays jusqu'à sa pacification entière. Cette sen-

tence inique fut aussitôt exécutée contre le roi, qui fut mis à mort, ainsi que tous les seigneurs de sa cour, captifs avec lui. Reconnaissant l'impossibilité de demeurer plus longtemps à Cuzcatlan sans danger, les Espagnols reprirent ensuite le chemin d'Iximché. Ils furent exposés, durant la plus grande partie du voyage, à des fatigues et à des travaux sans nombre, obligés de lutter contre les intempéries de la saison et ayant sans cesse sur les bras les ennemis qu'ils s'étaient attirés par leur insolence dans le cours de cette expédition. Dans leur détresse, ils invoquèrent plus d'une fois le secours divin dont ils étaient si indignes; ils s'adressaient surtout avec confiance à l'apôtre saint Jacques, patron de l'Espagne, lui promettant, s'ils arrivaient sains et saufs au terme de leur route, de placer sous son invocation la première ville qu'ils bâtiraient dans cette contrée pour en faire la capitale de leurs conquêtes (1). A leur grande joie, ils atteignirent enfin les frontières amies et rentrèrent dans la capitale des Cakchiquels vers le 25 juillet 1524, après une absence de quarante-huit jours (2).

(1) MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan. — Carta segunda de Pedro de Alvarado, dirigida a don Hernan Cortes, Côll. de Barcia. — Proceso de residencia de Pedro de Alvarado, etc., pag. 79, 80 et 82, etc.— Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 70 et 71.

(2) Le chroniste Fuentès signale le 25 juillet comme le jour de l'entrée d'Alvarado dans la capitale des Cakchiquels, ajoutant que dès lors il donna le nom de Santiago à la cité espagnole ; c'est une erreur grossière. La première lettre d'Alvarado, après la conquête du Quiché, est datée d'Utlatlan, le 11 avril : il y annonce son départ le même jour pour Iximché, où, suivant sa seconde lettre, il arriva encore le même jour ou, au plus tard, le lendemain. Cette seconde lettre, où il annonce son retour de l'expédition de Cuzcatlan, est datée du 28 juillet, lendemain de l'installation des magistrats de la nouvelle ville de Santiago de Guatemala. Alvarado *rentra* donc et non *entra* pour le 25 juillet, jour où fut nommée la nouvelle magistrature. Le Manuscrit Cakchiquel fixe son retour au Xe Hunahpu, coïncidant avec le 21 juillet, et dit qu'il arriva alors de Cuzcatlan à Iximché, d'où il ne sortit que le IV[e] Camey ou 5 septembre suivant. Donc c'est à Iximché ou Tecpan-Guatemala qu'eut lieu la fondation de la cité de Santiago de Guatemala. Le Manuscrit Cakchiquel est partout d'accord avec les lettres d'Alvarado pour les dates, et

L'Église catholique célébrait, ce jour-là, la fête de l'apôtre saint Jacques. Profitant de cette heureuse coïncidence, Alvarado voulut la solenniser avec toute la pompe imaginable. L'armée, musique en tête, se rendit à la messe, qui fut chantée par le prêtre Godinez, dans la chapelle provisoire, érigée dans le quartier, en présence des princes cakchiquels, après quoi tous les Espagnols se réunirent pour donner officiellement le nom de l'apôtre à l'église qui serait bâtie pour la nouvelle colonie, et Alvarado institua, au nom de l'empereur et de Cortès, dont il s'intitulait lieutenant gouverneur et capitaine général, les magistrats de la municipalité de la ville de Santiago de los Caballeros de Guatemala. C'étaient Diego de Roxas et Baltasar de Mendoza, alcaldes; don Pedro de Portocarrero (1), Hernan Carrillo, Juan Perez Dardon et Domingo de Subiarreta, régidors. Gonzalo de Alvarado, frère du capitaine, fut nommé alguazil-mayor, et Alonso de Reguera, secrétaire. C'était un lundi. Les trois jours suivants, on se livra à des réjouissances de toute sorte; le mercredi, les nouveaux magistrats prirent possession de leurs charges et firent plusieurs règlements dans l'intérêt de ceux qui se firent inscrire comme citoyens le surlendemain. Il était temps qu'Alvarado songeât à cette création, d'autant plus importante pour l'avancement de sa carrière, qu'il venait d'apprendre, en arrivant de Cuzcatlan, que le gouvernement de la province, dite de Guatémala, avait été octroyé à un autre par le roi (2). Malgré la rareté des documents relatifs à l'histoire de cette époque, on sait que ce fut

on y voit que les révoltes du pays furent les seules causes qui obligèrent les Espagnols à transférer leur colonie d'un lieu à un autre jusqu'à sa fondation définitive dans la vallée d'Almolonga, en 1527. Ceci même est confirmé par les actes de la municipalité de Guatémala, qui prouvent qu'il n'y eut pas de résidence définitive jusqu'à ce moment.

(1) Remesal, Hist. de la prov. de Chiapa y Guatemala, lib. I, cap. 2 et 3. — Libro de Actas del Ayuntamiento de la ciudad de Santiago de Guatemala, etc., copiado y dado à la luz por don Rafael Arevalo, año de 1856.

(2) Carta segunda de Pedro de Alvarado, dirigida à don Hernan Cortes.

alors qu'il fit le partage des terres conquises et qu'il établit les répartitions entre ses soldats, à l'instar de ce qui avait été ordonné par Cortès dans l'Anahuac. Dans la part qu'il s'attribuait, la ville d'Iximché était comprise avec son territoire, son dessein étant alors parfaitement arrêté d'en faire le chef-lieu de son gouvernement (1). On voit, par sa lettre, datée du 28 juillet de la ville de Santiago de Guatemala, adressée à Cortès, et où il annonce la nomination de la nouvelle municipalité, que son intention était bien alors de planter cette colonie dans la capitale des Cakchiquels, non-seulement à cause de la manière pacifique dont il y avait été reçu, mais encore à cause de sa situation centrale et de l'abondance qu'on y trouvait de « tout ce qui est nécessaire pour conquérir, maintenir et coloniser l'intérieur. » Dans la même lettre, il envoyait au capitaine général, à Mexico, les noms des quatre gouverneurs qu'il avait établis sur les quatre principales provinces déjà conquises. On sait que celui de Guatémala, adopté alors pour la nouvelle colonie, était reçu des Mexicains et des populations de la langue nahuatl qui le donnaient à la cité d'Iximché, à cause de son palais, appelé par eux Tecpan-Quauhtemalan.

(1) Ramirez, Proceso de residencia de Pedro de Alvarado, etc., pag. 59, 82 et 161.

CHAPITRE TROISIÈME.

Réflexions sur les conquêtes d'Alvarado. Ses exactions. Résistance des Cakchiquels. Violence cruelle d'Alvarado. Un faux prophète pousse les Cakchiquels à s'insurger. Ils abandonnent Iximché avec leurs princes. Premières hostilités. Les Espagnols sortent d'Iximché et vont à Xepau. Commencement de la grande guerre avec les Cakchiquels. Alvarado reprend l'offensive. Prise de la forteresse de Mixco. Succès des Espagnols contre les villes des Zacatepecas. Fondation de la ville de San-Salvador. Guerre contre les Mêms. Réduction de Zakuleu par Gonzalo de Alvarado. Augmentation des colons espagnols dans les états guatémaliens. Alvarado est appelé par Cortès en Honduras. Résistance de la municipalité. Il se prépare à la marche. Division parmi les Espagnols. Une partie de l'armée bat en retraite sur Iximché et met, en se retirant, le feu à cette ville. Alvarado continue sa marche sur la Choluteca. Rencontre de Luis Marin. Suite du voyage de Cortès. Son brigandage autour du lac d'Izabal. Son départ pour le Mexique. Retour d'Alvarado au Guatémala. Hostilités nouvelles des Cakchiquels. Retraite de Gonzalo de Alvarado à Ollintepec. Pedro de Alvarado bat partout les insurgés. Combats de Jalpatagua et de Panchoy. Reprise d'Iximché sur les rois cakchiquels. Départ d'Alvarado pour Mexico. Portocarrero son lieutenant assiége Ruyalxot. Prise de cette place. Fuite et vie vagabonde des princes cakchiquels. Résolution pour l'établissement de la capitale espagnole Fondation définitive de Santiago de Guatemala par Jorge de Alvarado à Almolonga. Continuation des hostilités. Guerre dite de los Esclavos. Siége d'Uzpantlan et prise de cette place. Pedro de Alvarado, nommé Adelantado, retourne à Guatémala. Soumission des rois cakchiquels. Prise de Mictlan, d'Esquipulas et de Copan. Discordes et malaise dans l'Amérique-Centrale.

L'histoire des deux premières années de la réduction des états guatémaltèques est demeurée jusqu'aujourd'hui un mystère pour la postérité, et rien n'est plus difficile que de soulever les voiles sous lesquels les conquérants ont cherché à l'envelopper ; mystère

d'iniquité tellement abominable que, malgré les cruautés et les horreurs commises à Mexico, Alvarado redouta toujours que la vérité ne parvînt aux oreilles de Fernand Cortès, dont il était le lieutenant. Nulle part, peut-être, la conquête n'eut lieu avec plus de brutalité, nulle part les rois et leurs sujets ne furent maltraités plus inutilement; nulle part on ne se rendit coupable plus effrontément d'ingratitude à leur égard, en récompense de l'hospitalité généreuse dont ils usèrent envers les Espagnols, l'on ne manqua plus honteusement à la parole donnée, et nulle part le gouvernement colonial ne fut établi avec moins de sagesse, dans les commencements, qu'à Guatémala. Le caractère violent, l'emportement irréfléchi de Pedro de Alvarado, dont nous avons eu tant de preuves durant le siége de Mexico, sa cupidité sans frein, ses passions désordonnées furent la cause de tout le mal; c'est ce qui obligea les peuples déjà soumis, volontairement ou par les armes, à se révolter contre lui ou contre ses lieutenants, et ce qui fit traîner si longtemps la guerre civile dans ces contrées avant qu'on réussît à y consolider définitivement l'autorité de la couronne de Castille. Pas un historien, pas un chroniste qui ait pu ou voulu recueillir les faits déplorables de ces premières années, et le seul qui rapporte au long le récit des conquêtes de ses compatriotes, Fuentes, qui était à même, plus que tout autre, de puiser aux sources, passe sous silence ces deux années, et fait, du reste, un roman tellement exagéré et rempli de mensonges de toute sorte, que Ximenes, dans une note en marge de son manuscrit, dit avec candeur, en parlant de la conquête des vallées zacatepèques, qu'en tout il manque absolument à la vérité (1). Cet aveu nous

(1) Francisco Antonio de Fuentes y Guzman, natif de Guatémala, en était régidor perpétuel et chroniste général du royaume. — Le père Ximenes marque en notes marginales sur le manuscrit de Fuentes plusieurs erreurs fort graves et l'accuse fréquemment d'imposture. Nous en avons nous-même souvent trouvé la preuve, en comparant les pages de cet auteur avec celles des autres choniqueurs guatémaliens, soit espagnols, soit indigènes. Nous ne croyons pas pouvoir lui accorder plus de confiance dans ses récits de l'histoire moderne que dans ceux de l'histoire ancienne de son pays.

oblige donc, dans l'histoire moderne comme dans l'histoire ancienne, à le récuser entièrement, chaque fois que nous ne trouvons point dans les autres auteurs une ligne ou un mot pour justifier ses assertions et à ne prendre dans son fatras volumineux que ce qui est d'accord avec eux, en omettant les détails qui paraissent presque toujours de son invention. Pour remplir la lacune des deux années dont nous venons de parler, nous avons le manuscrit cakchiquel, écrit par un prince, témoin oculaire des événements, dont les récits se trouvent confirmés par la comparaison que nous en faisons avec les rares fragments que nous trouvons ailleurs. C'est là-dessus que nous baserons le nôtre.

Ayant achévé de régler ce qui concernait la fondation de la nouvelle municipalité guatémalienne, Alvarado envoya à Cortès une relation circonstanciée où l'on trouve une partie des détails qui forment la matière du chapitre précédent. Son courrier arriva à Mexico au milieu des préparatifs qui se faisaient pour le voyage du conquérant à Honduras, et il en revint avant la fin de l'année avec la réponse la plus satisfaisante ; en vertu des pouvoirs qu'il avait reçus de la cour, Cortès confirma son ami dans la charge de lieutenant gouverneur et de capitaine général des provinces d'Utlatlan et Guatémala, et lui envoya en même temps un renfort de deux cents Espagnols (1). D'autres ne tardèrent pas à les suivre ; avec les troubles qui s'élevèrent à Mexico, après le départ de Cortès, un grand nombre d'Espagnols, craignant de se compromettre en s'associant à l'un ou à l'autre parti, ou amoureux de nouvelles aventures, abandonnèrent alors l'Anahuac et allèrent se joindre aux compagnons d'Alvarado (2). Ce n'est qu'ainsi que ce capitaine réussit à tenir tête aux nombreuses révoltes qui se déclarèrent les unes après les autres dans ces contrées et à préparer de nouvelles conquêtes.

En attendant, son dessein étant de fixer à Iximché le centre de

(1) Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 5, cap. 10.
(2) Chronica de Goattemala, etc., lib. I, cap. 15. MS.

ses opérations et de la nouvelle colonie qu'il venait de fonder, il travaillait, d'accord avec la municipalité, à régler les attributions de chacun, nommant aux emplois publics et réglant les répartitions de terrains et de domaines, ainsi que son chef l'avait fait à Mexico. On commença dès lors diverses constructions à cet effet : on entreprit les travaux de l'église qui devait se dédier sous l'invocation de saint Jacques, et le prêtre Juan Godinez en fut nommé curé ; on lui adjoignit même un sacristain salarié chargé de l'entretenir, et le franciscain Francisco Pontaza reçut la mission de travailler à la conversion des Cakchiquels (1). Mais, tandis que le zèle d'Alvarado le portait à rehausser l'extérieur du culte divin, il mettait tristement en oubli les préceptes les plus sacrés de la morale et les ordonnances si positives de son souverain sur le traitement des indigènes. Non content de dépouiller les temples et les palais d'Iximché de l'or et de l'argent qui les ornaient, il commanda à l'Ahpozotzil et aux membres de la famille royale de lui apporter des vases remplis de métaux précieux et de lui livrer jusqu'à leurs couronnes et aux autres joyaux dont ils décoraient leurs personnes. Il somma ensuite ce prince d'envoyer d'autorité l'ordre aux seigneurs et aux chefs des diverses provinces de ses états, pour qu'ils eussent à se rendre dans la capitale, apportant avec eux une quantité d'or et d'argent qu'il détermina, sous peine d'encourir sa colère.

Mais les vassaux de la couronne cakchiquèle, déjà si peu disposés à l'obéissance, avant l'arrivée des Espagnols, ne parurent guère empressés à se conformer à de telles exigences. Malgré les défaites des Quichés et des Tzutohiles, ils conservaient, comme eux, un sentiment de patriotisme ardent, et ce n'était pas sans une profonde douleur qu'ils voyaient leurs princes soumis au

(1) Libro de Actas del Ayuntamiento, etc., pag. 8. — Remesal, Hist. de la prov. de Chiapa y Guatemala, etc., lib. 1, cap. 2. — Juarros, Hist. de Guatemala, trat. 1, cap. 5. Geogr. Eccles.

joug avilissant d'une poignée d'étrangers. Ce sentiment, bien loin de décroître, n'avait pris que plus de force, surtout depuis leur retour de Cuzcatlan, où leur retraite précipitée avait montré qu'ils étaient loin d'être invincibles, malgré l'avantage de leurs armes et de leurs chevaux. D'un autre côté, une sourde irritation gagnait rapidement toutes les classes, également offensées des affronts journaliers dont leurs dieux étaient l'objet et de la violation sacrilége de leurs temples. Les prêtres, comprenant, ainsi qu'à Mexico, combien l'installation d'une religion nouvelle à côté de la leur devait leur coûter cher, travaillaient activement à enflammer leur fanatisme, en les menaçant, au nom du ciel, de toutes sortes de malheurs, si l'on ne s'efforçait de rompre l'alliance odieuse qu'on avait conclue avec les Castillans, qui ne venaient, disaient-ils, que dans le but de les dépouiller de leurs biens et de leur liberté. Dans ces conditions, il était d'autant plus difficile aux rois d'Iximché de se faire obéir, que leurs vassaux étaient persuadés que les ordres qui leur étaient donnés étaient extorqués par leurs oppresseurs. Après le temps révolu, Alvarado, ne voyant arriver personne, les manda devant lui avec les principaux seigneurs de la cour, et s'emporta avec violence contre le retard qu'ils mettaient à le satisfaire. « Pourquoi, s'écria-t-il, ne « m'avez-vous pas apporté l'or et l'argent que je vous ai deman- « dés? Si bientôt, ajouta-t-il avec plus de véhémence, je ne vois « arriver ici tout l'or et tout l'argent de vos villes, vous choisirez « que je vous pende ou que je vous brûle tout vivants. »

Alors, dans un mouvement d'impatience et de colère, s'approchant brusquement de l'Ahpozotzil et de l'Ahpoxahil, il leur arracha tour à tour, ainsi qu'à un autre prince, le bijou qu'ils portaient aux narines, suivant l'usage des grands de ce pays, leur laissant ainsi le visage tout ensanglanté. Tous les trois, également saisis de cet outrage, baissèrent la tête en versant des larmes brûlantes. Mais le tyran, sans s'en inquiéter, reprit durement : « Je vous déclare que c'est ma volonté que l'or et l'argent soient

« ici dans cinq jours. Malheur à vous, si vous ne l'apportez point,
« car je connais mon cœur! »

En disant ces paroles, il les congédia avec non moins de brutalité. La nouvelle de cet attentat émut vivement tous les esprits. Le peuple et la noblesse ressentirent avec une égale douleur le traitement indigne que venait de subir la royauté, et, dans le désir de leur en épargner de nouveaux, on s'empressa de toutes parts de porter à Iximché les trésors des villes environnantes. Pendant qu'on les réunissait dans le palais de l'Ahpozotzil, le sacerdoce achevait d'exalter les idées superstitieuses de la nation et la poussait subitement à la révolte. On répandit le bruit que la divinité, irritée des violences et des brigandages des Espagnols, était apparue à ses ministres et leur avait annoncé la ruine prochaine de ces étrangers sacriléges. Un prêtre de Chamalcan, patron de la maison royale, se présenta à l'Ahpozotzil assemblé avec sa cour et lui parla en son nom. « Je suis la
« foudre, s'écria-t-il, et je frapperai les Castillans. Je les détruirai
« par le feu! Au moment où je ferai entendre le son du tambour
« sacré par la ville, que les rois en sortent et se retirent de
« l'autre côté de la rivière; car je frapperai les Castillans au sep-
« tième jour Ahmak. »

Il n'en fallait pas davantage pour les décider. L'insolence et la cupidité des Espagnols ne leur avaient que trop aliéné déjà les cœurs de leurs alliés : dans l'excès de leur affliction, une étincelle aurait suffi pour enflammer leurs ressentiments; princes et peuples gémissaient également de l'oppression dont ils étaient victimes, et soupiraient après la vengeance. Ils entrevirent l'espoir dans les paroles du prêtre de Chamalcan, et dès ce moment ils se disposèrent à lui obéir. Le mot d'ordre était donné à tous les habitants. Ils attendirent avec anxiété que le signal leur vînt du haut du grand temple. Jusqu'au dernier moment, toutefois, ils surent dissimuler leurs sentiments. Dans la soirée qui précéda leur départ, Alvarado, flatté de voir la quantité d'or

fin qu'ils lui avaient apporté ce jour-là même, avait convié Belehé-Qat et Cahi-Imox à un festin splendide auquel ils assistèrent avec un grand nombre de princes et de seigneurs (1). Dans la nuit, le tambour résonna lugubrement, sans que les Espagnols, accoutumés à ce bruit, trop connu depuis qu'ils avaient envahi le Mexique, songeassent à s'en alarmer. Pendant qu'ils dormaient tranquillement dans leur quartier, la ville se dépeupla silencieusement, et les rois, sortant de leurs palais, se disaient avec un sourire de vengeance : « Oui, véritablement, Tonatiuh mourra; « il n'y a plus de guerre ni de combats dans sa pensée; Tonatiuh est tout occupé à se réjouir à la vue de l'or et de l'argent « qu'on lui apporte. » Pas une âme ne resta dans la capitale des Cakchiquels; tous, sans exception, hommes, femmes et enfants sortirent à la suite de leurs souverains et se rendirent de l'autre côté du grand ravin qui environnait la ville, dans l'espoir que le feu du ciel ne tarderait pas à tomber sur les Espagnols et à les détruire : mais la nuit s'acheva sans tourmente ni tempête, et le soleil, en se levant radieux le lendemain matin, commença à inspirer le découragement aux Cakchiquels, en leur montrant que Chamalcan hésitait à foudroyer ses ennemis. (27 août 1524.)

La chronique ne nous dit pas quels furent les sentiments d'Alvarado, lorsque, à son réveil, il apprit l'abandon d'Iximché, et l'on ne peut prévoir jusqu'où serait allée sa colère, s'il eût été à même alors de la décharger sur ses anciens alliés. Il avait trop d'expérience pour ne pas comprendre que cette désertion était la conséquence de ses propres excès; mais la réflexion ne suffisait pas chez lui à dominer son avarice et la violence de son caractère; d'ordinaire, c'était par de nouveaux excès qu'il cherchait à réparer les désastres causés par les premiers. Dans la conjoncture présente, la guerre était inévitable, si les princes cakchiquels

(1) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan. — Ramirez, Proceso de residencia de Pedro de Alvarado, etc., pag. 102.

s'obstinaient à rester hors de leur capitale, et l'on ne saurait douter qu'il les eût envoyés sommer à plusieurs reprises d'y rentrer avec leurs sujets : de la bouche des serviteurs employés dans ses quartiers, il avait appris promptement la source de cette rupture ; mais il y avait lieu d'espérer que les Cakchiquels, en reconnaissant la fausseté de l'oracle de leur dieu, finiraient par se soumettre de nouveau. Dix jours se passèrent, cependant, sans qu'il y eût aucune apparence de réconciliation, et, quoiqu'ils s'abstinssent de commettre la moindre hostilité, ils paraissaient résolus à se tenir éloignés des Espagnols. Ce fut Alvarado qui les commença. Impatient de cet état de choses, il se décida à sortir de la ville et à aller chercher lui-même l'Ahpozotzil. Mais Belehé-Qat et Cahi-Imox avaient trop souffert pour se rendre si facilement à ses sommations ; ni les promesses ni les menaces ne réussirent à les convaincre, et, en voyant les Espagnols se mettre en campagne, ils se retirèrent dans les montagnes qui s'élevaient au nord-est de leur capitale (1).

On ne saurait dire exactement où Alvarado porta alors ses pas. Ce qui est certain, c'est que, avant la fin de l'année, il se vit dans l'obligation d'abandonner totalement Iximché à son tour, et qu'il transféra ailleurs le centre de ses opérations. La crainte d'y être exposé aux embûches de ses ennemis et de s'y trouver sans moyens de subsistances devait lui faire une loi de chercher un territoire ami ; malgré les assertions des auteurs qui se sont occupés de cette matière et qui ne s'appuient, d'ailleurs, sur aucun fondement positif (2), il est clair qu'il ne prit point alors ses quartiers dans la vallée de Panchoy (3). Tout nous porte à croire,

(1) MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(2) Voir Juarros, qui donne à ce sujet les sentiments divers des auteurs guatémaliens dont pas un seul ne s'accorde positivement avec l'autre sur le lieu où Alvarado établit son camp, *el Real*, avec sa municipalité nouvelle jusqu'à l'année 1527.

(3) *Panchoy*, nom de la vallée où est située la Antigua Guatemala. Ce nom signifie, non *le Grand Lac*, comme dit Fuentes, mais *Au lac*, Apud Lacum vel stagnum, à cause des eaux qui, sans doute, couvrirent jadis cette vallée.

au contraire, qu'il les établit sur les frontières des Tzutohiles qui demeurèrent fidèles à son alliance, au milieu des révoltes des populations voisines, et qui, pour ce motif, se trouvèrent en guerre à leur tour avec les Cakchiquels (1). Le lieu où on les voit stationnés, vers la fin de l'an 1524, est appelé Xepau (2) par les indigènes : c'est là, sans doute, qu'ils retirèrent les richesses d'Iximché, qu'ils avaient dépouillé, en partant, de tout ce qu'il était possible d'en enlever. Dans cet état de choses, les hostilités durent commencer aussitôt qu'Alvarado eut pris ses mesures pour la sécurité des siens. Afin de se venger de l'Ahpozotzil et de sa cour, il entreprit des battues sur son territoire, qu'il ravagea de toutes les manières, saccageant les villages et les métairies, imposant des tributs aux habitants des villes qui n'osaient encore se révolter ouvertement, n'épargnant ni violences ni menaces, dans l'espoir de ramener les princes à l'obéissance qu'ils avaient jurée à la couronne. Un grand nombre de seigneurs et de citoyens d'Iximché, saisis dans les bois, où ils cherchaient à rejoindre leur roi, furent pendus par ses ordres, et l'on marqua du sceau de l'esclavage tous ceux de leurs vassaux qu'on put croire complices de leur fuite.

Les Cakchiquels, hors d'état d'endurer plus longtemps ces oppressions, prirent enfin les armes de toutes parts ; à la voix de Belehé-Qat et de Cahi-Imox, la plupart des princes de leur race, séparés d'eux jusque-là par suite de leur ambition ou de leurs rivalités particulières, s'unirent sous les mêmes étendards, et les chefs d'une foule de nations voisines, déjà soumises à Alvarado ou demeurées neutres jusqu'à ce moment, commencèrent à s'agiter dans l'intérêt commun de leur indépendance. Les Quichés et les Tzutohiles, au lieu d'oublier leurs querelles d'autrefois, ne se

(1) MS. Cakchiquel, etc. — On sait, en outre, que le franciscain Fray Francisco Pontaza, à l'abandon de Tecpan-Guatemala, alla catéchiser les Indiens d'Atitlan.

(2) Rien n'indique où est exactement ce lieu ; mais le nom nous paraît appartenir au dialecte tzutohil.

souvinrent que de l'injure qu'ils avaient reçue des Cakchiquels, qui avaient si récemment aidé les Espagnols à les subjuguer; se voyant appuyés sur l'alliance d'Alvarado, ils ne pensèrent qu'à tirer vengeance de leurs ennemis, sans songer qu'ils n'étaient que les instruments de la tyrannie étrangère. « Déjà, dit la chronique (1), les Castillans étaient devenus tout à fait odieux aux Cakchiquels; ceux-ci élevèrent alors des retranchements, ils creusèrent des fosses où ils mirent des pieux pour que les chevaux, en y tombant, pussent se tuer, et toute la nation prit part à la guerre. Un grand nombre de Castillans périrent à cette occasion, ainsi que leurs chevaux, dans les chausse-trapes; les Quichés et les Tzutohiles furent déroutés et leurs villes saccagées par les Cakchiquels. C'est par ce moyen seulement que les Castillans les laissèrent respirer et que les autres peuples respirèrent. » La guerre, en effet, fut des plus cruelles, et tous les témoins qui déposèrent depuis dans la procédure dirigée contre Alvarado rappellent en termes énergiques les combats acharnés qu'ils eurent à soutenir alors de la part des indigènes. Chaque cheval tué, chaque Espagnol qui périssait était un triomphe pour eux, et, en lançant des volées de flèches à l'ennemi, ils lui criaient avec ironie (2) : « Prends, Tonatiuh, prends, c'est de l'or! »

Ainsi, le reste de l'année 1524, commencée si glorieusement, se passa pour ceux-ci à repousser avec les Tzutohiles l'invasion du territoire où ils s'étaient retirés, assaillis qu'ils étaient par les alliés qui les avaient reçus si cordialement à leur arrivée et obligés à se tenir sur la défensive. L'interruption qu'on remarque, durant quatre mois, dans les réunions de la municipalité, est une preuve du peu de tranquillité dont ils jouissaient alors, et le prix exorbitant des harnachements, des vêtements et des raccommodages, ainsi que des denrées, témoigne de la détresse à laquelle

(1) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan.
(2) Ramirez, Proceso de Alvarado, etc., p. 26.

ils furent réduits durant cet intervalle (1). Mais, dans les derniers jours de 1524 ou dans les premiers de l'année suivante, ils reçurent, à Xepau, des renforts considérables de Mexico. Dès lors ils reprirent l'offensive avec une vigueur qui jeta la consternation dans toutes les nations hostiles. Alvarado entreprit de réduire, l'une après l'autre, à son autorité toutes les villes qui s'y étaient soustraites ou qui, jusque-là, avaient refusé de la reconnaître. Laissant à Xepau une force suffisante pour assurer ses derrières, il rentra dans Iximché, où il rétablit provisoirement sa demeure et ravagea de là tous les cantons septentrionaux des Cakchiquels, qui s'étendaient depuis le territoire de Solola jusqu'aux cités populeuses des Zacatepecas. Pendant plusieurs mois, il ne cessa d'y porter le fer et la flamme, surprenant les villes et les villages par l'ardeur et la rapidité de sa course, leur imposant son joug à force de supplices, de cruautés et de menaces, fouillant leurs bois et leurs montagnes, jusqu'au plus profond de leurs ravins, ne leur laissant enfin aucun asile où il ne se montrât capable de pénétrer, et s'emparant, comme par enchantement, des citadelles réputées les plus imprenables.

C'est dans cette campagne mémorable que la forteresse fameuse de Mixco vit escalader ses remparts : c'était une ville pokomame, située sur un rocher d'une hauteur merveilleuse, environnée de précipices profonds, roulant les eaux tumultueuses du Pixcayatl (2). Le siége dura plusieurs jours. Espagnols, Mexicains

(1) Libro de Actas del Ayuntamiento, etc., pag. 8-10. — Du 12 août au 12 décembre, la municipalité cessa de se réunir, et les règlements qu'elle fit à cette époque mettent le prix d'un porc à vingt *pesos* ou onces d'or, et celui d'un œuf à un real d'or ou une piastre, 5 francs et des centimes.

(2) MS. Cakchiquel, etc. — Le *Pixcayatl*, c'est-à-dire, le Fleuve-Gardien, est un des principaux affluents du Rio Grande de Motagua. La forteresse de Mixco occupait un angle formé par le Pixcayatl et un de ses affluents, à quatre ou cinq lieues au-dessous du Motagua. Les habitants de Mixco furent transportés, par Alvarado, sur les collines de la vallée dite de las Vacas, où ils se bâtirent un village du même nom, à 2 lieues environ de la cité actuelle de Guatémala.

et Tlaxcaltèques y déployèrent une égale valeur, et ceux-ci y perdirent un chef illustre du nom do Xuchiatl; mais, après une défense également courageuse où, de chaque côté, il périt beaucoup de monde, l'assaut fut donné à la cité pokomame, qui fut occupée par les troupes castillanes et ensuite livrée aux flammes. Un grand nombre d'autres villes, épouvantées du sort de Mixco, s'empressèrent alors de faire acte de soumission aux vainqueurs; telles furent, parmi les Zacatepecas, Xilotepec, Yampuk, Papuluka et Zumpanco, dont la défection laissait les rois cakchiquels isolés sans recours dans les montagnes de Comalapa (1), où ils s'étaient retirés, tout en ouvrant à Alvarado l'entrée des belles vallées, situées au pied des volcans de Hunahpu et de Pacaya. Ces travaux occupèrent les Espagnols durant la plus grande partie de l'année 1525; mais ils ne les empêchèrent pas de porter plus loin leurs regards. Leur nombre s'accroissant, chaque jour, par les recrues arrivant de Mexico, d'où les passions politiques chassaient alors beaucoup de monde, Alvarado avait repris le dessein de fonder une colonie dans la province de Cuzcatlan. On ignore entièrement les détails de cette seconde expédition, ainsi que la condition où se trouvait cette belle contrée depuis le départ de ses oppresseurs; il est certain, toutefois, qu'un établissement y fut fondé dans les premiers mois de l'année 1525, sous le nom de Villa de San-Salvador, et que Diego Holguin en fut alors nommé alcalde (2). Il eut lieu, non dans l'emplacement de cette ville ni de la cité de Cuzcatlan, mais à dix lieues environ plus au nord, dans la vallée de Xuchitoto, où il demeura plusieurs années (3).

(1) MS. Cakchiquel, etc. — Fuentes, Recopilacion florida, etc., cap.

(2) Libro de Actas, etc., pag. 13. — La municipalité s'étant tenue le 6 mai 1525, il y est dit que déjà Diego Holguin était établi dans la Villa de San-Salvador; ce qui prouve que la colonie existait dès ce moment, quoique Juarros ne mette sa fondation qu'à l'an 1528. Mais le témoignage des actes municipaux est irrécusable.

(3) Tractado de la fundacion del Convento de Dominicos de San-Salvador, etc., MS.

C'est à cette même année que Fuentes attribue la conquête de la province des Mems, située au nord-ouest des états guatémaliens. A l'en croire, Tepepul, roi de Gumarcaah, cherchant à gagner les bonnes grâces d'Alvarado, aurait dénoncé Caibil-Balam, prince de Zakuleu, comme l'instigateur de la trame qui avait failli détruire l'armée espagnole dans l'incendie de la capitale du Quiché. Gonzalo de Alvarado, son frère, fut chargé de cette expédition, et il partit au commencement de juillet, à la tête de quatre-vingts fantassins, de quarante chevaux et de deux mille Indiens alliés. Malgré la difficulté des chemins, rendus presque impraticables par les pluies qui tombaient en abondance, il arriva, au bout de quelques jours, dans la plaine marécageuse de Mazatenango, qu'il trouva défendue par des retranchements considérables; mais ils furent emportés au premier assaut, et les Mems prirent la fuite devant l'armée castillane, laissant la brèche couverte de cadavres. Une action plus chaude eut lieu à peu de distance de cette place avec les troupes de Malacatan. Celles-ci, en apprenant la chute de Mazatenango, s'avancèrent rapidement au-devant de l'ennemi avec tout le bruit et la pompe militaire accoutumés : la vue des chevaux leur causa un moment d'étonnement; mais, réparant bientôt leur désordre, elles chargèrent les Espagnols avec une fureur et une activité qui les étourdirent. Déjà ceux-ci pliaient devant la multitude et l'acharnement de leurs adversaires, lorsque Gonzalo, observant sur une hauteur voisine leur chef Can-Ilocab, qui dirigeait les mouvements des siens, se souvint de la bataille d'Otompan. Piquant des deux, la lance en arrêt, il arriva avec impétuosité sur le prince mem, et, fendant son cortége comme une flèche, il le perça de part en part, avant qu'on eût pu lui porter aucun secours. Ce coup imprévu fut le signal de la défaite des ennemis ; épouvantés de la mort de leur chef, ils prirent la fuite vers la ville, où on les poursuivit chaudement. Se voyant dans l'impossibilité de résister plus longtemps, les principaux citoyens se rendirent en députation auprès de

Gonzalo, avec un présent de pierreries et d'or, et se reconnurent, sans autre contestation, pour vassaux de la couronne de Castille.

Dès le lendemain, les Espagnols marchèrent contre Zakuleu; c'était la ville la plus considérable des Mems, et, comme la plupart des forteresses mexicaines et guatémaltèques, elle occupait un plateau élevé, défendu de toutes parts par des ravins profonds qui en rendaient l'approche en quelque sorte inaccessible. Là s'étaient retirés le prince Caibil-Balam, non-seulement avec les habitants de la cité, mais avec tous ceux des bourgades voisines qui formaient autour d'elle comme autant de faubourgs. Tel était Huehuetenango, qui, depuis, remplaça cette capitale sous la domination espagnole. L'armée trouva, en arrivant, toutes ces localités désertes et sans vivres. Pour se conformer aux ordonnances royales, Gonzalo envoya sommer Caibil-Balam de faire sa soumission. Il chargea de ce message un prisonnier de marque, pris à la dernière bataille : celui-ci n'étant pas retourné, il dépêcha plusieurs seigneurs quichés ; mais ils furent reçus sous les premiers retranchements avec une grêle de flèches et obligés de faire volte-face en toute hâte.

Outré de cette insulte, Gonzalo commanda de marcher sur la forteresse et de lui donner l'assaut ; six mille Indiens de Zakuleu, de Cuilco et d'Ixtlahuacan, montagnards robustes et hardis, l'attendaient au passage. Mais ils furent déroutés avec une grande perte, laissant le champ de bataille couvert de leurs dépouilles ; d'autres sortirent à leur aide, toujours repoussés avec de nouvelles pertes, et, pendant plusieurs semaines, les combats se succédèrent, sans espoir de voir tomber la forteresse. Cependant les soldats ainsi que les vivres commençaient à lui manquer ; on n'y laissait pénétrer ni hommes ni provisions, et déjà la disette se faisait sentir à la population renfermée dans ses murs. De chaque côté, la souffrance était égale ; on était arrivé au mois d'octobre, et, dans les régions élevées où est situé Huehuetenango, le froid est

presque aussi intense que dans les contrées tempérées de l'Europe. Tandis que les Mems étaient en proie aux horreurs de la faim, les Espagnols et leurs alliés étaient exposés à toutes les intempéries d'une saison rigoureuse dans un climat équinoxial. Enfin, Caibil-Balam, prenant en pitié le sort de tant de malheureux, femmes, enfants et vieillards, qu'il voyait périr sous ses yeux, se détermina à demander la paix; elle fut conclue à la satisfaction générale, et la forteresse fut remise aux assiégeants. Gonzalo de Alvarado, en ayant pris possession, en abattit les principales fortifications; dans l'intervalle, il réduisit ou reçut à composition un grand nombre de villes, situées à plus ou moins de distance de Huehuetenango, et, ayant laissé dans cette place une forte garnison, sous le commandement de Gonzalo de Solis, il s'en retourna vers la fin de l'année au quartier général (1).

Cependant les troubles qui agitaient Mexico en l'absence de Cortès continuaient à tourner à l'avantage des colonies espagnoles fondées dans les états guatémaliens. Déjà un grand nombre de Castillans avaient quitté l'Anahuac, les uns pour éviter de se compromettre, en prenant une part dans les affaires, les autres par suite de cet esprit d'inconstance et d'aventure si commun à cette époque; d'autres venant d'Europe ou des Antilles, en apprenant l'agitation qui régnait dans la capitale, prenaient directement le chemin de Guatémala et venaient se joindre aux compagnons d'Alvarado (2). Aussi, malgré la résistance où continuaient à se maintenir les rois des Cakchiquels, celui-ci jugeait-il déjà le pays suffisamment garanti contre toute nouvelle insurrection, dans les derniers mois de l'année 1525, pour penser à se rendre à Mexico, où l'on avait fait courir le bruit de la mort de Cortès et y prendre connaissance de l'état des choses. En conséquence, le 4 octobre, ayant réuni les membres de la municipa-

(1) Fuentes, Recopilacion florida, etc., lib. VIII, cap. 18, 23. — Juarros, Hist. de Guatémala, trat. VI, cap. 12.

(2) Chronica de la prov. de Goattemala, etc., lib. I, cap. 15. MS.

lité, il y exposa la nécessité de ce voyage et nomma pour alcalde ordinaire et régidor Pedro de Valdivieso, afin de rendre la justice en son nom. A cette annonce, la municipalité se récria vivement, et ses propres frères lui remontrèrent l'imprudence qu'il y avait à quitter la colonie dans l'état précaire où elle se trouvait encore, en ce moment, par suite de la guerre : sôn absence, ajoutaient-ils, ne devait pas seulement être une source considérable de dommages; mais les soldats qu'il allait emmener avec lui étaient autant d'hommes de moins pour sa défense, et il était à craindre qu'il n'en résultât des conséquences fâcheuses pour sa consolidation. Mais, sur ces entrefaites, il reçut de Cortès lui-même des lettres, datées de Truxillo, où le général lui donnait avis de sa présence et de l'intention où il était de retourner à Mexico, en prenant le chemin de Guatémala. Malgré le plaisir qu'il ressentait à savoir que son chef était en vie, Alvarado se souciait fort peu de le recevoir dans son gouvernement; il redoutait l'œil perspicace du capitaine général (1), et les fautes qu'il avait commises par suite de ses emportements et de ses violences étaient trop fraîches et surtout trop patentes, pour ne pas avoir à craindre des reproches sévères sur son administration et sur sa conduite.

De nouvelles lettres vinrent à propos le tirer de cet embarras; comme il faisait ses dispositions pour envoyer du monde vers Honduràs, afin d'ouvrir les chemins et de porter les bagages de l'armée, il reçut, au commencement de 1526, l'ordre de Cortès d'aller le trouver à Truxillo, d'où il comptait faire voile ensuite pour la Véra-Cruz. Il se mit aussitôt en mesure d'obéir : les préparatifs qui avaient été faits pour aller prendre le capitaine général venaient tout à propos pour lui-même. Mais il n'éprouva pas moins d'opposition pour cette expédition que pour le voyage de Mexico, et la municipalité le menaça vainement de l'autorité royale pour le retenir auprès d'elle. Bien des soldats même, après avoir

(1) Remesal, Hist. de la prov. de Chiapa y Guatemala, etc., lib. I, cap. 4.

fait leurs préparatifs pour retourner dans l'Anahuac, dans l'espoir d'y jouir du butin qu'ils avaient amassé, ne partaient qu'à contre-cœur pour le Honduras, où ils se persuadaient qu'il n'y avait rien à gagner. Dédaignant les menaces des uns et la colère des autres, Alvarado nomma, pour le suppléer en son absence, dans le commandement général de la colonie, son frère Gonzalo, et se disposa à se mettre en marche aux premiers jours de mai 1526. Il réunit à Xepau les différents corps dont il comptait composer son armée; mais, au moment de partir, l'esprit d'insubordination, soufflé par les mécontents, se manifesta avec plus de force que jamais, et la moitié de ses soldats, abandonnant leur chef, s'enfuirent à Iximché, avec la résolution arrêtée de ne pas aller plus loin. Alvarado, rempli de colère, les suivit de près et les rejoignit bientôt dans cette ville, où ils furent sur le point d'en venir aux mains les uns avec les autres. Il trouva cependant le moyen de les apaiser. Mais, dans la nuit, les plus mutins, persistant dans leur opposition, mirent le feu à quelques palais voisins, et, tandis que les flammes s'étendaient à d'autres édifices, ils sortirent furtivement, emportant les ornements de la chapelle et emmenant le prêtre qui la desservait. Ils prirent aussitôt la route du Quiché, d'où ils marchèrent à grandes journées sur la province de Soconusco. A la vue de l'incendie, les sentinelles, uniquement occupées à donner l'alarme, n'observèrent point leur retraite, et on ne s'en aperçut qu'au jour. Alvarado, reconnaissant l'inutilité de ses efforts, laissa alors la ville à demi ruinée et continua, le lendemain, sa marche avec ceux qui lui étaient restés fidèles (1). Il prit la route de Cuzcatlan, d'où il entra pour la première fois, en traversant le fleuve Lempa, dans la province de Chaparristic, puis dans la Choluteca, située au bord du golfe de Chorotina.

(1) MS. Cakchiquel, etc.— L'auteur indigène fixe au IVe Camey, 9 mai 1526, l'incendie de la capitale des Cakchiquels. — Ramirez, Proceso de residencia de Pedro de Alvarado, etc., pag. 60, 83 et passim.

C'est là qu'il apprit la nouvelle que Cortès s'était embarqué à Truxillo pour retourner à Mexico. Une partie de l'armée espagnole de Honduras, conduite par le capitaine Luis Marin, avait pris la route de terre pour s'y rendre par les états guatémaliens, et Alvarado eut le plaisir de faire avec elle sa jonction au bourg cholutèque de Malacatan. Il apprit de sa bouche tous les détails du grand voyage, entrepris par son chef à la recherche d'Olid et des souffrances incroyables qu'il avait endurées dans ce fameux trajet.

Ces souffrances ne furent pas moins cruelles durant les cinq ou six semaines qu'ils employèrent à passer du petit état de Peten-Itza aux établissements formés par Gil Gonzalez Davila, aux bords du golfe de Honduras. Mais les Espagnols en étaient eux-mêmes la cause principale : leur présence suffisait pour dépeupler non-seulement les villes, mais des provinces entières. Épouvantés de leurs brigandages, les indigènes s'enfuyaient à leur approche : les uns se retiraient dans les forêts et les montagnes les plus inaccessibles ; les autres, emportant leurs biens et emmenant leurs familles, cherchaient à gagner quelque région intérieure ou d'une approche plus difficile ; ailleurs, les hommes, livrés au désespoir, se refusaient à cultiver leurs terres et cessaient tout commerce avec leurs femmes, ne voulant plus engendrer des enfants pour être les esclaves de ces maîtres odieux. On vit surtout se produire ces faits dans le Honduras et les provinces septentrionales de Nicaragua, où les colonies ne furent établies d'une manière régulière qu'assez longtemps après la conquête de Mexico, et où les ravages des conquérants furent si grands, que les lieux connus, dans la tradition indigène, comme ayant été le plus civilisés, passèrent, dans les notions du monde ancien, comme n'ayant jamais été peuplés que de sauvages. C'est ainsi que ces contrées, dont Alvarado lui-même parle avec enthousiasme dans ses lettres à Cortès (1) et qui renfermaient les grandes cités bâties

(1) « Aussitôt que les deux derniers mois d'hiver seront passés, dit-il, je

par Topiltzin-Acxitl, ne présentent, dans les relations du temps, que quelques noms vagues de provinces, réduites avec plus ou moins de travail, par les successeurs d'Olid, par Cortès, Alvarado et Montéjo, et dont aujourd'hui on ne sait rien.

Ainsi disparut la cité de Nito, dont les ruines s'étendent au bord du goulet du lac d'Izabal, et qui, au rapport d'un contemporain, avait alors une population de plus de deux cent mille âmes. Toute cette région, si riche et si pittoresque, actuellement déserte et malsaine, était couverte, comme les autres, de villes sans nombre, dont les magnifiques débris se trouvent, de temps à autre, au milieu des forêts qui les recouvrent. Nito, célèbre par ses grandes foires, la seule dont l'histoire de la conquête fasse quelque mention, était l'entrepôt d'un commerce considérable avec toutes les nations du golfe et celles de l'intérieur : son tianquiz, encore si riche en marchandises, avait pour chef, à cette époque, le propre frère d'Apochpalon, roi d'Acallan. L'arrivée des soldats de Gil Gonzalez Davila fut le signal de leur ruine; à la requête de ce prince-marchand, le roi d'un état de l'intérieur (1) permit aux trafiquants de Nito de transporter leurs comptoirs dans son royaume, et cette grande ville était déjà en partie abandonnée, lorsque Cortès, arrivant du Peten par les hautes montagnes qui ceignent, au nord-ouest, le lac d'Izabal, y entra avec ses bandes affamées et mourantes de fatigue. Il acheva lui-même de dépeupler les contours de ce magnifique bassin, qu'il parcourut, durant plus d'un mois, avec un brigantin et quelques barques, faisant des incursions à main armée dans les localités environnantes pour y chercher des vivres; d'après les indications

partirai de cette ville pour aller reconnaître le Tapala (Tlapallan), qui est dans l'intérieur, à quinze jours de marche d'ici. On prétend que la capitale est aussi grande que Mexico : on y voit de grands édifices en chaux et en pierre, dont les toits sont en terrasses ; il y a beaucoup d'autres villes, etc. » (Carta segunda, etc.) C'est la seule mention qui soit faite de ce pays. Fut-il conquis? c'est probable; mais il n'en est resté aucun souvenir.

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 172.

qu'on trouve dans les auteurs, le lieu où il débarqua doit avoir été fort peu éloigné du port actuel d'Izabal; il se jeta ensuite, avec Ixtlilxochitl, dans les escarpements voisins de la chaîne du Chuch-Xupam, d'où il descendit dans les belles campagnes arrosées par les eaux du Motagua, non loin du site où l'on voit aujourd'hui les belles ruines de Quirigua, car il y reçut des nouvelles d'Alvarado par un indigène arrivant des rivages de l'océan Pacifique, et qui lui annonça que les Espagnols étaient à peine à soixante lieues plus loin vers le sud.

Les bords du fleuve, occupés alors par une population nombreuse, habitant des villes superbes, à l'instar des Mexicains, adonnée à l'industrie, étaient encore, à cette époque, dans une condition très-florissante. Cortès, arrivant à l'improviste, saccagea quelques villages, et, ayant bâti plusieurs radeaux qu'il chargea de vivres de toute espèce enlevés à leurs paisibles habitants, s'y mit avec Ixtlilxochitl et quelques-uns de ses officiers, et descendit le Motagua jusqu'à son embouchure; il passa ensuite à Nito, tandis que la plus grande partie de ses troupes retournait par le chemin de terre et le lac d'Izabal. Il fut à peine un jour et une nuit à regagner la mer, tant le courant du fleuve était rapide; mais il eut tout le loisir d'en admirer les belles plantations et la culture soignée, dont les auteurs parlent tous avec un égal éloge. Le reste du voyage de Cortès n'offre que peu d'intérêt pour l'histoire des nations de l'Amérique-Centrale. Étant entré dans le Honduras, il fonda, au port, dit de San-Andrès, une colonie du nom de la Natividad, et, après de vains efforts pour amener les indigènes de l'intérieur à reconnaître son autorité, il se rembarqua pour le Mexique, à Truxillo, le 25 avril 1526.

Alvarado, en ayant appris toutes les particularités de la bouche du capitaine Luis Marin, se disposa sans retard à retourner avec lui dans son gouvernement, afin de prendre ensuite le chemin de Mexico. Il trouva, à son passage, les villes du Cuzcatlan dans un état de fermentation terrible : elles avaient pris de nouveau les

armes, enflammées par l'exemple des Cakchiquels et des Xincas, parmi lesquels une autre insurrection, plus formidable que la première, venait d'éclater. Renchérissant sur les excès de son frère, Gonzalo de Alvarado, laissé par lui pour son lieutenant à Xepau, avait excité au dernier degré la haine et les ressentiments des populations. Profitant de l'absence du capitaine, dont le retour ne paraissait pas devoir s'effectuer sitôt, les rois cakchiquels étaient sortis de leur retraite, en faisant un appel au patriotisme non-seulement de tous les princes de leur nation, mais de toutes les nations de leur race, au nord et au midi de leurs états. L'oppression était trop générale pour que cette voix ne fût pas entendue du plus grand nombre : les uns et les autres avaient également à se plaindre des vexations et des insolences des Espagnols qui, se dispersant à la recherche des mines ou des terrains les plus avantageux, condamnaient partout le peuple aux travaux les plus durs. Pleins d'espoir en voyant le nombre réduit de leurs ennemis, ils se soulevèrent en masse, et cette fois, si l'on en croit la relation de Fuentes, le roi de Gumarcaah (1), se confédéra avec ses anciens adversaires contre l'ennemi commun. Pokomams, Pokomchis, Quichés, Cakchiquels, Pipiles et Xincas se trouvèrent réunis pour la même cause et combattant sous les mêmes drapeaux. Ils donnèrent ensemble sur les Espagnols, éparpillés dans le pays, saccagèrent leurs établissements naissants et mirent cruellement à mort tous ceux qui leur tombèrent entre les mains. Xelahuh, ainsi que le territoire de Quetzaltenango, où comman-

(1) Le mensonge qui règne continuellement dans les récits de Fuentes, si fréquemment en désaccord avec ceux des autres auteurs de son pays, rend les rectifications fort ardues. Il est difficile de déterminer si Tepepul, appelé par lui Sequechul, prit part à cette révolte. Le contraire semble résulter du MS. Cakchiquel et du récit de Vasquez, qui dit que les Quichés offrirent, au contraire, d'aider Gonzalo de Alvarado; à moins de supposer une division entre eux, ce qui a pu arriver. Mais pourquoi Vasquez ne l'aurait-il pas dit? Juarros en paraît également embarrassé. Voir son Hist. de Guatémala, trat. VI, cap. 11. — Vasquez, Cronica de la prov. de Guatemala, etc., tom. I, lib. 1, cap. 14.—Ramirez, Proceso de Pedro de Alvarado, etc., pag. 102 et passim.

dait Juan Leon de Cardona, demeura, comme les Tzutohiles, constant dans l'alliance castillane, et ce fut là que le plus grand nombre de ses compagnons cherchèrent un asile contre la fureur des insurgés.

Mais ceux-ci avaient à peine commencé les hostilités, que le bruit se répandit du retour d'Alvarado. En attendant, Gonzalo, surpris lui-même à l'improviste avec le peu de troupes restées sous ses ordres, leva à la hâte son quartier de Xepau et le transporta à Ollintepec, dont la situation présentait, pour le moment, des conditions plus sûres : c'est là que ceux de ses compagnons qui purent échapper aux premiers mouvements de l'effervescence indigène allèrent le joindre. Les rois cakchiquels, enflés de ce succès, rentrèrent triomphants dans leur capitale ; mais leur joie fut de courte durée. Déjà Alvarado s'approchait des états guatémaliens avec ses vétérans. Après avoir dérouté les chefs du Chaparristic et de Cuzcatlan, il les avait obligés à implorer son pardon. Prenant alors la route actuellement tenue par les voyageurs qui vont de Guatémala à San-Salvador, il s'avançait à grands pas, malgré les pluies qui entravaient sa marche, sur Xalpatlahua, où une armée ennemie l'attendait au passage : c'était une forteresse située sur un rocher environné de précipices profonds, à trois lieues environ du bourg actuel de Jalpatagua, qui lui a succédé. Après une bataille sanglante, livrée dans la vallée voisine, il attaqua la forteresse, qu'il n'emporta, toutefois, qu'après trois jours de combats, où il perdit plusieurs de ses meilleurs soldats.

A quelques lieues de la vallée où s'élève la cité moderne de Guatémala, il fallut en venir aux mains une seconde fois. Les guerriers les plus renommés de Petapa, de Pinula, unis aux Chortis de Jumay et des autres cités riveraines du Coaxiniquilapan, occupaient les hauteurs dominant les ravins où circulait le passage, débouchant à la plaine de Canales : mais ils ne purent soutenir le choc de l'infanterie espagnole ; les seigneurs de Pe-

tapa et de Pinula, qui s'étaient séparés de l'alliance cakchiquèle, ayant fait alors leur jonction avec Alvarado, leur présence dans les rangs ennemis devint le signal d'une déroute générale. Les bandes castillanes continuèrent ensuite leur marche vers la vallée de Panchoy, où ils étaient attendus par les troupes de toutes les villes voisines. En descendant la côte, appelée aujourd'hui de la rivière de las Cañas, ils éprouvèrent un tremblement de terre tellement formidable, que les soldats étaient incapables de se tenir sur leurs jambes. A la suite d'un combat acharné, les Cakchiquels furent mis en fuite, et l'armée arriva, un ou deux jours après, sans autre rencontre importante, en vue de la cité d'Iximché. Les princes confédérés, quoiqu'à demi découragés par le retour inopiné d'Alvarado, n'en étaient pas moins disposés à recevoir vigoureusement leurs oppresseurs. La capitale avait été remise en état ; ses édifices avaient été en partie réparés, et elle paraissait aussi repeuplée qu'avant son abandon. Belehé-Qat, Cahi-Imox, Tepepul, roi de Gumarcaah, ainsi que les princes de Solola, de Comalapa, de Xilotepec, de Chimaltenango, de Yampuk et de Zumpanco, s'y étaient renfermés pour sa défense. Mais ils ne furent pas plus heureux que les autres. Une armée de trente mille hommes fut taillée en pièces aux abords du grand ravin qui séparait la campagne de la ville, et, le même jour, les Espagnols, ayant escaladé les retranchements, obligèrent à la fuite tous ceux qui continuaient encore à résister à l'intérieur des murailles. Tandis que les rois, vaincus, prenaient de nouveau le chemin de l'exil et cherchaient à dérober leurs têtes proscrites dans les bois de Holom-Balam, leurs ennemis rentraient victorieux dans les palais d'Iximché, qu'ils trouvèrent abondamment pourvus de tout ce qui pouvait les flatter après les fatigues du combat et du voyage.

Ils y passèrent la nuit; mais, le lendemain matin, ils désemparèrent la cité; le quartier fut établi dans la plaine voisine, et les Indiens alliés y installèrent des chinamas, qui paraissent avoir

été le berceau de la ville actuelle de Tecpan-Guatémala, habitée aujourd'hui par les descendants des citoyens d'Iximché. Alvarado y demeura dix jours, s'abstenant de toute hostilité, dans l'espoir que les princes insurgés se détermineraient à la soumission. Deux fois il leur envoya faire des propositions de paix, en les invitant à se rendre auprès de lui ; mais ils maltraitèrent ses envoyés, sans consentir à leur donner aucune réponse. Voyant enfin le peu de confiance qu'ils avaient dans ses promesses, il leva son camp et partit à marches forcées pour Ollintepec, où il était attendu avec impatience par son frère Gonzalo. Son arrivée, en faisant cesser toutes les appréhensions, ramena l'allégresse dans les cœurs, et les victoires qu'il venait de remporter, en passant, sur les insurgés, furent célébrées avec d'autant plus de solennité qu'on s'y attendait moins à le revoir en ce moment. Toutes les troupes réunies, jointes à celles de Luis Marin, formaient une armée respectable avec laquelle on pouvait espérer désormais d'arriver à la pacification entière du pays. Il en confia le soin à don Pedro de Portocarrero, qu'il nomma son lieutenant général, en annonçant son intention de continuer incessamment sa route sur Mexico. Malgré les représentations de ses officiers et des citoyens enregistrés pour la nouvelle cité de Guatémala, il persista dans son dessein, et il annonça officiellement son voyage à la municipalité, dans le conseil qui se tint à cet effet (1) le 23 août 1526. Ayant achevé de mettre ordre aux affaires de son gouvernement, il partit d'Ollintepec, accompagné seulement d'un petit nombre de soldats et d'amis avec lesquels il s'achemina sur Soconusco.

Après son départ, Portocarrero, ayant pris le commandement, se disposa à marcher contre les princes cakchiquels et à réduire les montagnes où ils se tenaient renfermés. La forteresse de Ruyalxot, située sur les hauteurs inaccessibles qui dominent Co-

(1) Libro de Actas del Ayuntamiento, pag. 17.

malapa, avait été bâtie précédemment, dans la prévision d'une guerre avec les Quichés, et le bruit public disait qu'elle communiquait, par des souterrains profonds, avec la ville même d'Iximché. A l'abri de ses vastes fortifications s'était réunie une population nombreuse, et rien ne manquait en ces lieux retirés de ce qui pouvait être utile à la vie : des vallons obscurs et couverts de bois épais s'y cachaient entre les rochers, où les défenseurs de Ruyalxot allaient semer le maïs et les autres plantes dont ils se nourrissaient, et dans la rivière qui roulait autour de ses murs on trouvait du poisson en abondance. Rien n'était donc plus facile à l'Ahpozotzil et à l'Ahpoxahil que de s'y maintenir avec leurs vassaux et leurs amis, et l'on ne peut s'étonner, à la vue de la topographie de cette localité, qu'ils s'y soient tenus si longtemps sur la défensive. Portocarrero, ayant fait fabriquer de la poudre à l'aide du soufre tiré du volcan voisin de Xelahuh, se mit en chemin avec le corps principal de l'armée espagnole, composé de deux cents vétérans et de nombreux auxiliaires mexicains, tlaxcaltèques, tzutohiles et quichés, avec lesquels il alla établir son quartier général à Chixot (1); il y arriva le 5 septembre 1526.

Ce lieu était voisin de la forteresse, et c'est là, selon toute apparence, que, depuis, s'est fondée la ville moderne de Comalapa : il y demeura environ une année, occupé sans cesse à battre la campagne et à couper l'une après l'autre les communications des princes cakchiquels avec le reste de leurs sujets. A plusieurs reprises il tenta de les amener à un accommodement sans pouvoir y réussir davantage qu'Alvarado. Chaque jour c'étaient de nouvelles provocations et de nouveaux combats, chaque fois plus sensibles pour l'Ahpozotzil, qui voyait ainsi diminuer le nombre de ses défenseurs sans trouver les moyens de les augmenter. Plusieurs batailles sanglantes furent livrées en vue de la forteresse,

(1) Ce lieu doit être le même que le Ruyalxot de Vasquez, dont l'étymologie est analogue à celle du mot mexicain Comalapa. — MS. Cakchiquel, etc. — Vasquez, Cronica de la prov. de Guatemala, tom. I, lib. 1, cap. 14.

et il vit périr sous ses yeux la fleur de la noblesse cakchiquèle. Portocarrero se résolut alors à lui donner un assaut général et à faire les plus grands efforts pour terminer la campagne, en détruisant ce nid d'aigles. Cependant, voulant tenter une dernière fois les moyens de conciliation, il envoya à Belehé-Qat un émissaire porteur d'une lettre dont il était chargé d'expliquer verbalement la teneur; mais le roi, la prenant brusquement, la déchira avec une colère farouche, et il aurait fait sacrifier le malheureux messager à ses dieux, si, dans ce moment, la trompette d'alarme n'eût résonné du haut des tours. Les Espagnols, impatients de ne pas voir retourner leur émissaire, avaient commencé l'attaque, et, guidés apparemment par quelque transfuge, ils venaient d'envahir les fortifications intérieures de Ruyalxot. Le carnage fut épouvantable : un grand nombre de nobles cakchiquels périrent par l'épée du vainqueur; mais celui des prisonniers fut encore plus considérable, et avec eux on se saisit du roi des Quichés (1). Mais Belehé-Qat et Cahi-Imox eurent encore le bonheur d'échapper à leurs ennemis : le souterrain dont ils avaient la connaissance les déroba, avec quelques amis, au sort commun des guerriers réunis autour d'eux, et ils se retirèrent dans les bois, où ils continuèrent à mener, pendant près de trois ans, une vie misérable et vagabonde.

Tandis que Portocarrero continuait le blocus de Ruyalxot, d'autres capitaines battaient les campagnes voisines, dont les habitants, suivant l'exemple de leur souverain, refusaient encore, malgré les menaces de leurs oppresseurs, de se soumettre au tribut qui leur avait été précédemment imposé. Mais la plupart des cités indépendantes d'Iximché, ainsi que les villes qui s'étendaient au sud-est, avaient fini par recevoir de nouveau le joug castillan, afin d'éviter de plus grands maux. Dans ces conjonctures, heu-

(1) C'est ici qu'il faut croire que ce prince fut fait prisonnier, s'il le fut effectivement; mais il nous reste du doute à cet égard.

fait leurs préparatifs pour retourner dans l'Anahuac, dans l'espoir d'y jouir du butin qu'ils avaient amassé, ne partaient qu'à contre-cœur pour le Honduras, où ils se persuadaient qu'il n'y avait rien à gagner. Dédaignant les menaces des uns et la colère des autres, Alvarado nomma, pour le suppléer en son absence, dans le commandement général de la colonie, son frère Gonzalo, et se disposa à se mettre en marche aux premiers jours de mai 1526. Il réunit à Xepau les différents corps dont il comptait composer son armée; mais, au moment de partir, l'esprit d'insubordination, soufflé par les mécontents, se manifesta avec plus de force que jamais, et la moitié de ses soldats, abandonnant leur chef, s'enfuirent à Iximché, avec la résolution arrêtée de ne pas aller plus loin. Alvarado, rempli de colère, les suivit de près et les rejoignit bientôt dans cette ville, où ils furent sur le point d'en venir aux mains les uns avec les autres. Il trouva cependant le moyen de les apaiser. Mais, dans la nuit, les plus mutins, persistant dans leur opposition, mirent le feu à quelques palais voisins, et, tandis que les flammes s'étendaient à d'autres édifices, ils sortirent furtivement, emportant les ornements de la chapelle et emmenant le prêtre qui la desservait. Ils prirent aussitôt la route du Quiché, d'où ils marchèrent à grandes journées sur la province de Soconusco. A la vue de l'incendie, les sentinelles, uniquement occupées à donner l'alarme, n'observèrent point leur retraite, et on ne s'en aperçut qu'au jour. Alvarado, reconnaissant l'inutilité de ses efforts, laissa alors la ville à demi ruinée et continua, le lendemain, sa marche avec ceux qui lui étaient restés fidèles (1). Il prit la route de Cuzcatlan, d'où il entra pour la première fois, en traversant le fleuve Lempa, dans la province de Chaparristic, puis dans la Choluteca, située au bord du golfe de Chorotina.

(1) MS. Cakchiquel, etc.— L'auteur indigène fixe au IVe Camey, 9 mai 1526, l'incendie de la capitale des Cakchiquels. — Ramirez, Proceso de residencia de Pedro de Alvarado, etc., pag. 60, 83 et passim.

C'est là qu'il apprit la nouvelle que Cortès s'était embarqué à Truxillo pour retourner à Mexico. Une partie de l'armée espagnole de Honduras, conduite par le capitaine Luis Marin, avait pris la route de terre pour s'y rendre par les états guatémaliens, et Alvarado eut le plaisir de faire avec elle sa jonction au bourg cholutèque de Malacatan. Il apprit de sa bouche tous les détails du grand voyage, entrepris par son chef à la recherche d'Olid et des souffrances incroyables qu'il avait endurées dans ce fameux trajet.

Ces souffrances ne furent pas moins cruelles durant les cinq ou six semaines qu'ils employèrent à passer du petit état de Petenltza aux établissements formés par Gil Gonzalez Davila, aux bords du golfe de Honduras. Mais les Espagnols en étaient eux-mêmes la cause principale : leur présence suffisait pour dépeupler non-seulement les villes, mais des provinces entières. Épouvantés de leurs brigandages, les indigènes s'enfuyaient à leur approche : les uns se retiraient dans les forêts et les montagnes les plus inaccessibles ; les autres, emportant leurs biens et emmenant leurs familles, cherchaient à gagner quelque région intérieure ou d'une approche plus difficile ; ailleurs, les hommes, livrés au désespoir, se refusaient à cultiver leurs terres et cessaient tout commerce avec leurs femmes, ne voulant plus engendrer des enfants pour être les esclaves de ces maîtres odieux. On vit surtout se produire ces faits dans le Honduras et les provinces septentrionales de Nicaragua, où les colonies ne furent établies d'une manière régulière qu'assez longtemps après la conquête de Mexico, et où les ravages des conquérants furent si grands, que les lieux connus, dans la tradition indigène, comme ayant été le plus civilisés, passèrent, dans les notions du monde ancien, comme n'ayant jamais été peuplés que de sauvages. C'est ainsi que ces contrées, dont Alvarado lui-même parle avec enthousiasme dans ses lettres à Cortès (1) et qui renfermaient les grandes cités bâties

(1) « Aussitôt que les deux derniers mois d'hiver seront passés, dit-il, je

traînées par son exemple le suivirent les unes après les autres, et, avant la fin de l'année 1529, toutes les provinces de l'ancien royaume d'Iximché se trouvèrent, de nouveau et pour toujours, réduites à la domination castillane. Dans l'intervalle, la cité de Guatémala s'élevait rapidement; de nombreux édifices se construisaient à Almolonga, et l'on voit, par les actes de la municipalité, que, depuis son érection formelle, un grand nombre de nouveaux citoyens s'étaient fait inscrire, et que le sol de la vallée avait été dès lors mesuré et partagé entre ses nouveaux propriétaires. Par provision royale donnée, à Burgos, le 27 décembre 1527, Pedro de Alvarado, qui était retourné en Espagne, pour rendre compte de ses conquêtes à la cour, avait reçu, avec le titre de don, celui d'adelantado et de capitaine général du royaume de Guatémala. Ayant fait connaître sa nomination à la municipalité de cette ville, Jorge, son frère, prêta de nouveau serment comme lieutenant-gouverneur, dans la séance du 29 avril 1529; mais, pour des motifs qui n'apparaissent pas clairement, il se déchargea, bientôt après, de ce commandement, et, le 16 août de la même année, Francisco de Orduña en prit les insignes à sa place, qu'il garda jusqu'au retour de l'adelantado.

C'est durant sa régence qu'eut lieu la conquête de la province d'Uzpantlan ; mais elle fut précédée d'une autre expédition dont le souvenir est resté célèbre dans cette contrée, celle du pays, dit, depuis, de los Esclavos. Malgré la défaite que Xumay, Xalpatlahua et les autres villes des Chortis avaient essuyée au retour d'Alvarado de son voyage à la Choluteca, elles n'avaient pas cessé de remuer et de donner de l'inquiétude à la colonie espagnole; unies, en dernier lieu, aux guerriers de Cinacantan et de Petapa, elles avaient eu l'audace de s'avancer jusqu'à l'entrée de la vallée d'Almolonga, où elles avaient commis quelques ravages. Une telle insolence ne pouvait rester impunie sans danger. Le capitaine Juan Perez Dardon fut chargé de marcher contre Xumay et de ne rien épargner pour mettre un terme aux hostilités de ses

habitants. On lui donna quatre-vingts fantassins, trente chevaux et mille Indiens alliés, avec lesquels il s'achemina sur la rivière de Coaxiniquilapan, où dominait la forteresse ennemie. Après une suite de rencontres assez sanglantes, s'étant avancé jusqu'au pied de ses murs, il lui donna l'assaut, malgré le déluge de pierres et de projectiles qui ne cessaient de rouler sur ses soldats. Tonalteti, seigneur de Xumay, voyant l'ennemi au cœur de la citadelle, envoya d'une ville voisine faire des propositions à Dardon, qui s'empressa de les accepter. Mais, informé, bientôt après, que l'astucieux Chorti ne cherchait qu'à l'attirer dans un piége, il alla l'attaquer sous ses remparts et le mit en pleine déroute, malgré l'immense supériorité du nombre de ses troupes. Le champ de bataille resta couvert de morts et de blessés. Dardon entra dans la ville, qu'il trouva abandonnée : ses habitants, sommés, à plusieurs reprises, de rentrer dans leurs demeures, furent alors condamnés à l'esclavage. On les traqua dans tous les lieux environnants : tous ceux que l'on prit furent marqués, à mesure, d'un fer chaud, sans en excepter les chefs, et le nombre en fut si considérable, que le nom de los Esclavos en demeura à la rivière et au village qui fut bâti ensuite au passage (1).

Cette expédition n'était pas encore terminée, que celle qui était dirigée contre Uzpantlan et les provinces voisines se mettait en chemin. La ville de ce nom, située entre les hautes montagnes de Bilabitz et de Meawan, conservait plus que les autres les souvenirs antiques de Hunahpu et d'Exbalanqué, et le temple de ce dieu recevait annuellement un certain nombre de victimes humaines destinées à ses autels. La cordillière de Sacapulas, où plusieurs des affluents du Chixoy prennent leur source, des frontières des Mems à celles de Rabinal, reconnaissait l'autorité du prince d'Uzpantlan, naguère un des plus puissants parmi les feu-

(1) Libro de Actas del Ayuntamiento, etc., pag. 128. — Juarros, Hist. de Guatémala, trat. IV, cap. 17. — Le Libro de Actas pour *Xumay* dit *Jumaytepeque*.

dataires de l'empire quiché. Ces montagnes froides et austères, habitées encore aujourd'hui par une population robuste et altière, avaient résisté jusque-là à toutes les tentatives qu'on avait faites pour les amener pacifiquement sous la domination de l'Espagne. Gaspar Arias, alcalde de Guatémala, fut envoyé pour en faire la conquête. Il partit à la tête de soixante fantassins et de trois mille Indiens alliés ; mais, après quelques résultats insignifiants, il fut rappelé à Guatémala, au moment de mettre le siége devant Uzpantlan. Pedro de Olmos, à qui il avait remis le commandement des troupes, ayant tenté imprudemment un assaut, fut repoussé avec des pertes notables : plusieurs Espagnols et surtout beaucoup d'alliés, ayant été pris vivants, se virent emmenés dans la place et sacrifiés solennellement à la divinité barbare qui y présidait. (An 1529.)

Le reste, ayant repassé le fleuve, se replia honteusement sur le Quiché, où Juan de Leon Cardona s'efforça vainement de les rallier et de les retenir ; ils furent encore attaqués dans la route, auprès de Chichicastenango, par un corps de trois mille Uzpantecas, qui leur firent beaucoup de mal et leur enlevèrent tout le bagage. Les divisions et les jalousies qui régnaient parmi les chefs du gouvernement espagnol à Guatémala mirent, pendant quelque temps, obstacle à ce que l'expédition pût se réorganiser. Enfin, sur les sollicitations d'Orduña, le trésorier Francisco de Castellanos prit le commandement de l'armée, tandis qu'Orduña en personne le suivait avec un corps de réserve. De Chichicastenango, celui-ci dépêcha des émissaires à Uzpantlan, pour leur faire des propositions de paix ; mais les Uzpantecas, enorgueillis de leur victoire, non-seulement dédaignèrent d'y répondre, mais ils mirent à mort ses envoyés, sans respect pour le caractère avec lequel ils s'étaient présentés.

Sur ces entrefaites, Orduña tomba malade et s'en retourna à Guatémala. L'armée n'en continua pas moins sa marche dans les montagnes ; mais, au lieu de s'avancer contre Uzpantlan, elle se

tourna sur Nebah, qu'elle prit et incendia à la suite de plusieurs combats sanglants, réduisit la plupart des villes de cette cordillière glacée, et retourna ensuite, par Chahul, sur Uzpantlan. A l'appel du prince de cette ville, Cunen, Cotzal, Xoyobah, Rabinal et la plupart des chefs de la Véra-Paz avaient envoyé leurs guerriers pour repousser l'invasion qui allait bientôt les menacer eux-mêmes. Une bataille acharnée fut livrée à peu de distance d'Uzpantlan, où, des deux côtés, on déploya une valeur et un courage incroyables : mais la cavalerie et les armes à feu firent pencher, comme d'ordinaire, la victoire en faveur des Espagnols; elle fut complète. Castellanos s'ouvrit, par ce moyen, les portes d'Uzpantlan et assura à la couronne plusieurs vastes provinces; on n'en sut malheureusement tirer aucun avantage et, ainsi que beaucoup d'autres au nord de Guatémala, elles demeurèrent toujours à peu près inconnues à leurs dominateurs. (An 1530.)

Cependant Pedro de Alvarado, comblé des faveurs de la cour, était retourné dans son gouvernement après une absence de près de quatre années, et, le 11 avril 1530, il s'était présenté solennellement à la municipalité, où il avait renouvelé, en qualité d'adelantado et de capitaine général du royaume, son serment de fidélité à l'empereur. Durant cet intervalle, la colonie qu'il avait fondée avait pris un développement considérable, quoiqu'elle continuât à souffrir des conséquences de son administration violente et oppressive. D'un autre côté, les mesures arbitraires d'Orduña avaient causé de graves mécontentements; la nouvelle cité, divisée en plusieurs partis hostiles les uns aux autres, était délaissée d'une portion de ses habitants, occupés à battre la campagne par bande et tout prêts à en venir aux mains. Les indigènes se réjouissaient de ces dissensions, comptant qu'ils en pourraient profiter d'un instant à l'autre, lorsque l'arrivée d'Alvarado vint dissiper leurs illusions. Il était accompagné de sa femme, doña Béatrix de la Cueva, et d'un grand nombre de gentilshommes espagnols, également avides de profiter de ses conquêtes pour éta-

blir leur fortune. Malgré ces désordres, les trois royaumes du Quiché, du Cakchiquel et d'Ahtziquinihay pouvaient se considérer comme pacifiés; quoique dans plusieurs provinces environnantes les populations eussent commencé de nouveau à remuer. Mais les répartitions se régularisaient, malgré les ordres du conseil des Indes, et les tributs, bien qu'excessivement onéreux (1), commençaient à être payés sans trop de résistance. Seuls, les rois cakchiquels persistaient dans leur opposition et, quoique traqués dans les bois comme des bêtes fauves, ils continuaient à fuir les regards des Espagnols. Enfin, à bout de souffrances et incapables de supporter plus longtemps une vie si pénible, ils pensèrent à capituler. Profitant des dispositions plus heureuses dans lesquelles Alvarado était revenu, ils lui députèrent, dans le courant de mai, quelques-uns de leurs amis pour lui annoncer leur résolution. L'adelantado, qui avait eu à répondre devant son souverain de tant d'accusations formées contre lui, à cause de sa conduite violente, saisit avec empressement cette circonstance pour faire parade de ses sentiments d'humanité, et répondit aux envoyés de l'Ahpozotzil et de l'Ahpoxahil qu'ils pouvaient se présenter sans crainte, et qu'ils seraient reçus et traités avec tous les égards qui leur étaient dus; qu'il oublierait le passé pour ne songer qu'au plaisir de les revoir et de renouveler avec eux son alliance, au nom du roi de Castille.

Sur cette assurance, Belehé-Qat et Cahi-Imox sortirent de leur retraite, et pour la première fois, depuis quatre ans, se montrèrent à leurs sujets. La joie des Cakchiquels fut extrême en les voyant: la nouvelle s'en répandit promptement, et un grand nombre de

(1) Atitlan seul payait pour le service personnel aux Espagnols un tribut en esclaves, hommes et femmes, qui s'élevait à quatre ou cinq cents mensuellement, qu'on envoyait aux mines; en outre d'autres esclaves journaliers, mille quatre cents xiquipils de cacao, sans compter le coton brut et travaillé, les poules, le miel, le maïs, etc. (Requête des chefs d'Atitlan au roi Philippe II, écrite en 1571; premier Recueil de pièces relatives au Mexique, pag. 420 et suiv.)

princes et de seigneurs s'empressèrent de se réunir à Paruyalchay, où ils venaient d'arriver, pour leur présenter leurs hommages et prendre part aux afflictions qu'ils avaient endurées. Le lendemain ils partirent de bonne heure pour se rendre à Guatémala, où les attendait Alvarado; dès ce moment, ils s'entourèrent de la pompe de leur rang, et les Espagnols, qui étaient arrivés dans le pays depuis la guerre, s'étonnèrent à l'aspect du concours immense de peuple qui s'assemblait de toutes parts pour les voir passer. L'adelantado les reçut avec les marques d'une grande bienveillance, et, après les compliments d'usage, les congédia satisfaits de leur entrevue avec lui (1). On pouvait considérer dès lors la guerre comme entièrement terminée à l'intérieur, cet heureux événement ayant achevé de dissiper toutes les craintes qu'on entretenait encore. Mais les provinces de Chiquimula et d'Ezquipulas, subjuguées une première fois par les capitaines Juan Perez Dardon et Sancho de Baraona, avaient repris les armes, à la suite des désordres causés par l'administration d'Orduña, et travaillaient à recouvrer leur indépendance.

Alvarado, ne voulant pas leur donner le temps de se fortifier, envoya pour les ramener à l'obéissance les capitaines Hernando de Chaves et Pedro Amalin. Ceux-ci dirigèrent aussitôt leur marche sur les cités pipiles, situées sur les affluents supérieurs du Lempa. La plus considérable était celle de Mictlan, célèbre dans les temps anciens par ses temples superbes, le nombre de ses prêtres et le culte qu'on y rendait à Quetzalcohuatl; elle était bâtie à peu de distance du lac Huixa, où l'on continuait à offrir, avec beaucoup de solennité, des sacrifices dans les îles qui s'élevaient à sa surface. Les guerriers de Mictlan, excités par la superstition sacerdotale, sortirent en grand nombre à la rencontre des Espagnols; mais, incapables de soutenir le choc de l'infanterie, des chevaux et des armes à feu, ils cédèrent le terrain après

(1) MS. Cakchiquel, Mémorial de Tecpan-Atitlan.

un combat acharné, et les laissèrent ensuite maîtres de leur ville. Après quelques jours de repos, Chaves et Amalin continuèrent sur Ezquipulas. Ils livrèrent une bataille sanglante aux indigènes près d'un ravin qui conduisait à cette place, qui se rendit ensuite sans autres combats, en se soumettant à la couronne d'Espagne. La magnifique cité de Copan n'était qu'à quelques lieues plus à l'est. Le prince qui y commandait sous le titre de Galel était un des plus ardents ennemis de l'étranger, et c'était lui qui avait soutenu avec le plus d'énergie l'insurrection de la province de Chiquimula. En sortant d'Ezquipulas, Chaves entreprit de la réduire. Après un siége meurtrier où, de part et d'autre, on déploya une égale valeur, la ville fut emportée d'assaut, et [illegible] castillane y entra triomphante par la brèche. Le Galel en [illegible] plein de fureur et se retira à Sitalà, château voisin, d'où il descendit, bientôt après, contre sa capitale, dans l'espoir de la récupérer avec de nouvelles forces. Mais, après quelques attaques infructueuses, reconnaissant l'inutilité de ses efforts, il se retira dans les montagnes, d'où il envoya, quelque temps après, faire des propositions d'accommodement à son vainqueur (1).

La réduction des indigènes ne mettait malheureusement pas un terme aux troubles de l'Amérique-Centrale; entraînés par leurs propres divisions, les Espagnols ne prenaient que trop souvent les armes les uns contre les autres, et leurs jalousies, leurs ambitions dévorantes élevaient plus d'obstacles à la consolidation de leurs colonies que la résistance des peuples qu'ils opprimaient. La ville de San-Salvador, fondée en 1525, dans la province de Cuzcatlan, avait été accrue considérablement en 1528 par Jorge de Alvarado, qui y avait envoyé un grand nombre de gentilshommes qui composèrent ainsi le noyau principal de sa population (2).

(1) Fuentes, Recopilacion florida, etc. — Juarros, Hist. de Guatémala, trat. V, cap. 6.

(2) C'est ainsi seulement qu'on peut expliquer sa prétendue fondation par ordre de Jorge de Alvarado. (Juarros, Hist. de Guatémala, trat. IV, cap. 19.)

Mais, l'année suivante, Pedrarias Davila, qui, par ses lieutenants, avait subjugué la province de Nicaragua, entreprit de soumettre à son autorité les régions voisines conquises par Alvarado. La présence de Martin Estete, qu'il y envoya avec une force considérable, redoubla la fermentation qui commençait à peine à se calmer parmi les Cuzcatecas; malgré les précautions du gouvernement de Guatémala, les troubles continuèrent durant plusieurs années, et les montagnes de la côte du sud, dites del Balsamo, où un grand nombre d'indigènes cherchèrent un refuge contre les barbaries et les brigandages des uns et des autres, servirent longtemps encore de foyer à l'insurrection menaçante. Vers le même temps, l'Yucatan était le théâtre d'une lutte encore plus désespérée entre les Espagnols et les Mayas. En 1527, Francisco de Montejo était débarqué dans cette péninsule avec le titre d'adelantado, et il ne s'y distingua pas moins par ses cruautés et sa tyrannie que par le courage indomptable avec lequel il supporta les souffrances et les privations qui suivirent sa fortune. Malgré leurs discordes intestines, les Mayas résistèrent à l'invasion étrangère avec une constance tout aussi héroïque, et, après huit ans d'une guerre acharnée, obligèrent les Espagnols à quitter le sol de leur pays. Ceux-ci n'y retournèrent qu'en 1542, et fondèrent alors la cité de Mérida sur les ruines de l'antique Tihoo; mais ce ne fut que vers le milieu du siècle qu'ils réussirent à consolider la domination castillane dans la péninsule.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Intrigues et désordres des gouverneurs de Mexico en l'absence de Cortès. Salazar condamne au supplice Rodrigo de Paz, parent de Cortès. Son despotisme et sa tyrannie. Il viole l'asile du couvent de San-Francisco. Martin de Valencia l'excommunie et se retire à Tetzcuco. Il lève l'interdit. Pillage des biens de Cortès et d'Ixtlilxochitl. Conduite tyrannique d'Itzcuin[illegible]. Zuazo et les chefs de la noblesse mexicaine. Décret contre l'idolâtrie. Les religieux de Tetzcuco mettent le feu au temple de Tetzcatlipoca. Destruction des temples et des idoles au Mexique. Danger des Espagnols dans Mexico. Agitation parmi les Mexicains. Prudence des franciscains. Leur nouveau monastère. Révoltes dans les provinces. Chute de Salazar. Gouvernement d'Estrada. Retour de Cortès à Mexico. Ovations qu'il reçoit des indigènes. Son influence. Sa brouille avec Estrada. Elle est calmée par l'arrivée de Julian Garcès, premier évêque de Tlaxcallan. Arrivée des dominicains à Mexico. Ixtlilxochitl achève de bâtir l'église principale et le monastère des franciscains. Ses dégoûts et sa mort. Extinction de la royauté acolhua. Efforts des franciscains en faveur des Indiens. Dispositions sages de la cour d'Espagne. Pierre de Gand construit des églises et des écoles pour les indigènes. Habileté et adresse de ces derniers dans les diverses professions. Leur goût pour la musique. École de San-Joseph. Arrivée de Juan de Zumarraga, premier évêque de Mexico. Installation de l'audience royale dans cette ville. Nuño de Guzman, président de l'audience. Son caractère et sa tyrannie. Instructions que leur donne la cour. Exactions effroyables de Guzman. Plaintes de l'évêque et des franciscains contre lui. Sa haine contre eux. Ils sont dénoncés par un moine. Discorde entre l'Église et les magistrats. Belle conduite du clergé. Violence des auditeurs. Jalousie des dominicains contre les franciscains. Zumarraga lance l'interdit sur la ville de Mexico. Le Michoacan depuis la conquête. Arrivée des franciscains à Tzintzontzan. Baptême du roi Tangaxoan II. Guzman le fait enlever prisonnier à Mexico. Odieuses extorsions dont il est victime. Guzman le ramène à Tzintzontzan. Nouvelles extorsions et violences de Guzman. Tortures affreuses infligées au Cazonzi. Sa mort cruelle. Prison et châtiment de Nuño de Guzman.

Tandis qu'Alvarado travaillait à soumettre les états guatémaliens à la couronne d'Espagne, l'Anahuac, privé de ses chefs na-

uels, était abandonné à tous les fléaux de l'anarchie, causée par l'absence de Cortès et l'ambition des gouverneurs qu'il avait laissés à sa place à Mexico. Alonso de Zuazo, à qui il avait confié la charge de justicia-mayor, avec pouvoir de décider de toutes les contestations, était le plus sage des trois ; mais Alonso de Estrada et Rodrigo de Albornoz, qu'il lui avait adjoints au gouvernement, n'avaient pas tardé à se brouiller et à tirer même l'épée l'un contre l'autre. On a vu comment Cortès, informé de ces désordres à Coatzacoalco, où il se trouvait alors, avait fait partir Gonzalo de Salazar avec Peralmindez Chirinos, en les chargeant d'y mettre un terme. Mais leur présence ne fit qu'ajouter de nou[illegible]liments à l'incendie. Outre les lettres patentes qui leur [illegible]nt le pouvoir de gouverner tous les quatre ensemble [illegible]o, ils étaient porteurs d'instructions secrètes qui les autorisaient à suspendre et à révoquer Estrada et Albornoz, s'ils le jugeaient nécessaire, et à les châtier même au besoin. Au lieu d'en user dans l'intérêt de la couronne, ils s'en servirent dans leurs vues particulières, et causèrent des scandales qui furent la source des troubles les plus cruels. Ligué avec l'alguazil mayor, Salazar fit arrêter Rodrigo de Paz, parent du capitaine général et qui jouissait d'une grande influence ; en même temps il mit la main sur Estrada et sur Albornoz, et trouva moyen de forcer Zuazo à s'embarquer pour Cuba. Une fois maître du gouvernement, il s'abandonna, ainsi que Peralmindez, à toutes sortes d'excès, persécutant les indigènes pour les obliger à leur donner de l'or, sévissant avec non moins de cruauté contre les Espagnols, en qui ils trouvaient de l'opposition, et récompensant avec des répartitions considérables tous ceux qui consentaient à les approuver et à entrer dans leur parti.

Pour trouver moins d'obstacles à leurs volontés iniques de la part des amis de Cortès, ils publièrent qu'il avait péri dans l'expédition de Honduras ; ils les intimidèrent de telle sorte, qu'ils réussirent à faire mettre en jugement Rodrigo de Paz et à

séquestrer les domaines dont il avait l'intendance. Dès ce moment, ils cessèrent de garder aucune mesure et s'installèrent au palais de Cortès, comme s'il eût été à eux, mettant ses biens au pillage et les dissipant sans honte. Plusieurs princesses indigènes, qui y vivaient retirées, en attendant qu'il leur choisît des époux, furent insultées grossièrement et se virent obligées de chercher ailleurs un asile contre leur violence. Les Mexicains se montrèrent vivement irrités de ces procédés. Ils avaient l'œil ouvert sur tout ce qui se passait, et continuaient à donner de tout avis à leurs princes par les courriers qu'ils expédiaient chaque jour. A la douleur qu'ils éprouvaient, en les voyant s'éloigner d'eux, comme des captifs, sous la surveillance de leur geôlier, se joignait la crainte que Cortès ne profitât de ce voyage lointain pour les faire mourir, sans compter les dégoûts journaliers qu'ils recevaient de leur contact avec les Espagnols. Malgré leur petit nombre, ceux-ci n'en étaient pas moins insolents, et leur tyrannie croissait à mesure avec l'incertitude que l'on avait sur le sort du capitaine général (1).

Dans cette situation, la guerre civile paraissait, à chaque instant, sur le point d'éclater, et les Mexicains semblaient eux-mêmes attendre qu'il leur vînt un ordre de leurs souverains pour y prendre part, avec la nouvelle certaine de la mort de Cortès. Le bruit qu'il avait péri parut se confirmer en effet; pour l'accréditer davantage, Salazar commanda de célébrer de pompeuses funérailles en son honneur dans l'oratoire des franciscains, où l'un des religieux prononça par ordre son oraison funèbre. Les amis du capitaine général qui eurent le courage de contredire cette nouvelle furent poursuivis avec la dernière violence, et une femme respectable, dont le mari était parmi ses soldats, ayant dit, dans sa douleur, qu'elle était fausse, fut battue

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. V, cap. 2 et 3.— Ixtlilxochitl, Decimatercia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 80.

publiquement de vingt coups de fouet comme devineresse ; pour combler la mesure, Rodrigo de Paz, qui continuait à gémir dans sa prison, fut mis à la torture ; à ses pieds, enduits de graisse, on appliqua un feu lent, afin de lui faire confesser où il tenait les trésors de son parent, et il fut pendu, quelques jours après, comme séditieux, et sous prétexte qu'il avait cherché à ameuter le peuple contre les gouverneurs. Le même tourment et la même mort que Quauhtemotzin, les mêmes accusations formulées contre lui, comme si la justice divine se fût complu à châtier en ce moment, dans un membre de la famille de Cortès, les exécutions politiques dont celui-ci se rendait coupable dans son voyage!

Salazar alla au point de publier qu'il punirait de cent coups de fouet quiconque serait assez hardi pour dire que Cortès vivait encore. Il commanda alors de faire un inventaire de ses biens et les fit vendre à vil prix ; il emprunta là-dessus une somme de près de trente mille onces d'or qu'il envoya pour son propre compte en Espagne. Ayant révoqué ensuite les divers fonctionnaires nommés par Cortès, il en choisit de nouveaux, par lesquels il se fit donner de nouveaux pouvoirs, déclarant que, s'il retournait, non-seulement il ne le recevrait pas, mais qu'il le ferait pendre ; telle fut, enfin, son audace, que les amis du conquérant de Mexico commencèrent à douter eux-mêmes s'il était encore en vie, et que bien des femmes célébrèrent les funérailles de leurs maris. Deux partis se trouvèrent donc en présence dans Mexico, également hostiles l'un à l'autre : le premier alors triomphant, composé des anciens partisans de Vélasquez de Léon, que Salazar s'attachait, en les enrichissant des dépouilles des compagnons de Cortès ; le second composé de ces derniers, humiliés maintenant, et obligés, pour échapper à l'exil ou à la mort, de se réfugier dans les forêts ou de demander un asile au monastère des franciscains.

Sans respect pour ce lieu, considéré comme sacré, d'après les lois canoniques en vigueur en Espagne, Salazar et Peralmindez,

se considérant comme les maîtres absolus du pays, les firent enlever par leurs sicaires, avec ordre de les diriger sur la Véra-Cruz. Le père Martin de Valencia, alors à Mexico, somma aussitôt Salazar de les rendre à son couvent, et fulmina contre lui les censures ecclésiastiques. Mais, voyant le peu de cas qu'il en faisait, il mit l'interdit sur la ville, au nom du souverain pontife; réunissant les vases sacrés et les autres ornements de la chapelle, il sortit du monastère, accompagné de ses religieux et des enfants de l'école, et traversa processionnellement les rues de Mexico, en prenant le chemin de Tlaxcallan. Cette nouveauté causa un grand scandale, et tous les fidèles s'en émurent considérablement; les Mexicains n'en conçurent pas moins d'étonnement, et ils commencèrent à comprendre la force des armes spirituelles, en voyant Salazar plier devant cette menace. Elle eut, en effet, sur lui un effet salutaire; craignant les conséquences qu'elle pouvait entraîner, il fit courir après les moines, qui étaient déjà arrivés à Tetzcuco, et, tout en vomissant mille injures contre eux, il se vit obligé de remettre ses prisonniers au monastère, afin d'obtenir l'absolution des censures qu'il avait encourues (1).

Non content de vendre les biens de Cortès, il pilla les palais de Cohuanacoch et d'Ixtlilxochitl à Tetzcuco, en disant que ces princes étant morts avec lui dans l'expédition de Honduras, il avait le droit de disposer de leurs biens. Par crainte ou par complaisance, Alonso Itzcuincuani, qui avait été placé à la tête du gouvernement indigène, favorisa toutes ses menées, et lui livra, avec les magasins royaux, les revenus de plusieurs provinces; s'inquiétant peu de ce qui pouvait survenir, il s'attacha à se faire des amis parmi les Espagnols aux dépens de son maître, en leur cédant les terrains qui avaient été octroyés à Ixtlilxochitl à Mexico et en leur y faisant bâtir des maisons par les vassaux de la cou-

(1) Id., ibid. ut sup. — Lettre première de don Juan de Zumarraga au roi d'Espagne, écrite de Mexico le 27 août 1529. (Second Recueil de pièces sur le Mexique, pag. 9, etc.)

ronne. Pour un vêtement à la castillane, pour une toque ou une paire de souliers, il livrait les tributs d'un village ou faisait don d'un domaine considérable, ne respectant les droits ni des propriétaires légitimes ni des seigneurs; si on lui faisait quelques remontrances de ces injustices, il répondait, avec l'insolence d'un valet parvenu, qu'ils étaient des enfants, qu'ils n'entendaient rien à ces choses, et que, d'ailleurs, le temps de leur domination était passé; que c'était à eux maintenant et aux Espagnols qu'il appartenait de commander. La politique de Cortès avait trouvé l'homme qu'il lui fallait, et le choix d'Ixtlilxochitl dépassait ses propres prévisions. Dans le court espace de deux ans qu'il se trouva à la tête du gouvernement du royaume d'Acolhuaçan, il dissipa les finances de plusieurs années, aliéna une partie des domaines de son maître, et ruina un grand nombre de gentilshommes; plusieurs furent mis à mort par ses ordres, et les frères mêmes de Cohuanacoch se virent exposés à son insolence (1).

Cohuatecatl parmi les Tépanèques, et Tzontecou à Mexico, n'agissaient probablement pas mieux; c'est sans doute autant à l'influence qu'ils exerçaient sur leurs compatriotes, qu'à l'intervention des religieux, que les Espagnols furent redevables de n'être pas trop inquiétés au milieu de leurs folies et de leurs brigandages, et ce qui empêcha, plus d'une fois, les indigènes de se soulever en masse dans la capitale et dans les autres villes de l'Anahuac. C'est qu'en effet, durant l'absence de Cortès, il se passa à peine un jour qui ne leur présentât des motifs ou ne leur offrît l'occasion de s'insurger contre les oppressions de toutes sortes dont ils étaient l'objet; mais les rivalités qui naissaient entre eux d'une foule de circonstances, la surveillance de leurs vice-rois, la difficulté de tenir leurs desseins à couvert, devant la pénétration de leurs enfants, qui, de la maison paternelle, retournaient au couvent faire part à leurs instituteurs de ce qu'ils avaient en-

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, Venida, etc., pag. 113, 114.

tendu, étaient des causes bien capables d'arrêter l'exécution de leurs complots; ajoutons-y l'envie des classes inférieures, qui se sentaient appelées à supplanter l'aristocratie, sans compter que, pour des émeutes partielles et de peu d'importance, Zuazo avait fait saisir, à plusieurs reprises, durant le court espace de son gouvernement, des chefs illustres qu'il avait donnés sans remords à dévorer aux chiens.

C'était lui qui avait commencé officiellement à battre en brèche l'idolâtrie, en promulguant les ordonnances que Cortès avait laissées, à son départ, contre les idoles et les autels de l'antique religion. Conformément à ses intentions, il fit publier, à son de trompe, en langues castillane et mexicaine, l'ordre de fermer tous les temples, avec défense de continuer les fêtes et les sacrifices que l'on avait accoutumé de célébrer encore après la prise de Mexico ; un autre rescrit enjoignait aux Indiens de la capitale et des localités voisines de procéder, sans délai, aux travaux de l'église et du monastère des franciscains. Ce dernier article n'avait rien qui leur répugnât, et ils le montrèrent par l'empressement avec lequel ils mirent la main à l'œuvre ; mais l'interdiction qui frappait leurs sanctuaires fut accueillie, surtout parmi les nobles et les chevaliers, avec un mélange d'étonnement et de douleur qui prouvait combien était profondément enraciné encore leur attachement au culte de leurs ancêtres. Cependant, avant de déployer de la rigueur, Zuazo chercha à les amener, par la douceur, à renoncer à leurs pratiques superstitieuses.

Dans ces conjonctures, les chefs de la noblesse mexicaine, ayant eu besoin de communiquer personnellement avec lui, se rendirent au palais, et, comme on leur annonça qu'il était malade, ils firent demander la permission de le visiter dans sa chambre. Zuazo voulut profiter de cette occasion pour leur parler de la vanité de leurs idoles. L'un d'eux, prenant alors la parole, répondit qu'il était étonné que les Espagnols leur fissent tant d'observations à ce sujet, puisqu'ils adoraient eux-mêmes

des images qui, pour être plus belles, n'en étaient pas moins des figures inanimées. En disant ces mots, il montrait du doigt divers tableaux de saints, suspendus au-dessus de la couche du gouverneur. Celui-ci fut surpris de la remarque ; il répliqua que les chrétiens n'adoraient nullement ces images, mais les considéraient simplement comme la représentation des bienheureux que Dieu avait admis dans le ciel ; et, pour leur prouver qu'il n'y attachait aucune vénération superstitieuse, il saisit un des tableaux qu'il lacéra devant eux. Le noble Mexicain reprit avec calme qu'eux n'adoraient pas davantage ce qu'on disait être des idoles de bois et de pierre, et qu'en leur offrant des sacrifices ils entendaient bien les adresser au Dieu qui régnait au ciel et aux héros qui avaient mérité d'être associés à sa gloire ; il ajouta qu'il n'y avait que les simples et les ignorants qui pussent croire que la divinité résidât dans ces images. Zuazo, de plus en plus étonné de cette métaphysique, si supérieure à ce qu'il savait d'eux, entreprit alors de leur parler plus catégoriquement, et leur fit un discours sur l'excellence du christianisme, comme à des hommes entièrement éclairés ; il les adressa ensuite, pour plus de développements, aux plus savants d'entre les religieux, qui les entretinrent longuement de toutes ces matières. Ils furent frappés des analogies que présentaient avec leur religion les dogmes et les pratiques de la religion chrétienne ; mais il y en eut peu, pour lors, qui parurent sincèrement convaincus : tous, cependant, en éprouvèrent une impression qui se fortifia avec le temps, en reconnaissant l'accord qui existait entre les actes de ces religieux et leurs discours, et en voyant le zèle avec lequel ils prirent constamment, au nom de la morale évangélique, leur défense contre la tyrannie de leurs compatriotes (1).

Ils étaient, en effet, les seuls hommes à qui ils pussent avoir recours désormais dans leur misère, et, quoique affligés de l'ardeur

(1) Pedro Martyr de Angleria, de Insulis nuper inventis, etc., cap. 5. — De Orbe Novo, etc., decad. V, cap. 3.

qu'ils mettaient à détruire leurs idoles et à renverser leurs temples, ils eurent toujours pour eux un si profond respect, qu'ils osèrent rarement porter la main contre leurs personnes pour la défense de leurs sanctuaires. Malgré la destruction partielle, opérée à diverses époques, dans ces édifices, l'idolâtrie était encore debout de toutes parts, et les fêtes du calendrier mexicain continuaient à se célébrer, sinon avec la même pompe, au moins avec toute la solennité que comportaient les circonstances. Aucun sacrifice de victimes humaines n'avait lieu ostensiblement; mais le sang coulait dans les lieux retirés, dans les cavernes et les grottes, et parfois même au milieu des villes, durant le silence de la nuit. Les religieux voyaient avec douleur le peu de fruit de leurs prédications; si, le jour, les Indiens s'assemblaient dans leurs églises, le soir ils se convoquaient dans les temples. De leurs monastères, ils entendaient le son lugubre des instruments, annonçant les heures des sacrifices, et, quand ils se levaient du sommeil pour se rendre aux offices nocturnes, c'étaient encore les mêmes instruments, auxquels se joignait le bruit sourd et cadencé de la danse mexicaine, qui venaient les troubler au milieu de leurs prières.

C'était pour eux un sujet continuel de chagrin et d'angoisse; ils le tolérèrent patiemment durant six mois; mais, après ce temps, Cortès, ayant rendu, sur leur supplication, les ordonnances contre l'idolâtrie, ils attendirent jusqu'à la fin de l'année pour les mettre à exécution. Persuadés que leurs travaux seraient inutiles, si longtemps que les temples seraient debout, ils se résolurent d'ôter cette source de prévarication, en les attaquant à la fois dans tous les lieux où ils pourraient les atteindre. Ils commencèrent par ceux de Tetzcuco : cette ville, habitée encore par une population considérable, avait peu souffert des excès des conquérants, et ses temples étaient regardés comme les plus beaux et les plus somptueux de l'Anahuac. On parlait surtout de celui de Tetzcatlipoca, dont le sanctuaire passait pour être plus vaste

qu'une cathédrale d'Europe (1); ses hautes tours et ses riches ornements étaient pour tout le monde un égal sujet d'admiration, et ce ne fut pas sans regret que les religieux exécutèrent leur détermination. Au 1[er] janvier 1525, ils s'y rendirent ensemble; par leurs ordres, les élèves de l'école mirent le feu à ses riches boiseries, et bientôt la flamme s'éleva brillante au-dessus de l'édifice. C'était un jour de tianquiz, et une foule considérable était amassée sous les portiques des marchés. Elle accourut aussitôt avec de grands gémissements et des lamentations; mais, en voyant les chrétiens debout, auprès du teocalli, leurs larmes se changèrent en imprécations et en cris de colère. Sans s'émouvoir, ceux-ci continuèrent à donner des ordres pour attiser le feu; en quelques heures, il eut achevé de dévorer ce splendide édifice avec les richesses qu'il renfermait, sans que ni prêtres ni guerriers, atterrés par l'attitude calme de ces pauvres moines, eussent osé s'avancer pour mettre obstacle à l'incendie.

Du temple de Tetzcatlipoca, ils passèrent successivement aux autres. La même destruction eut lieu à Tlaxcallan, à Huexotzinco et à Mexico, où, malgré les dégâts effroyables du siége, il était resté debout encore un grand nombre de teocallis, dont les habitants s'étaient empressés de restaurer les édifices supérieurs, lorsque la ville avait commencé à se repeupler. Ce n'est pas que les religieux ne rencontrassent dans cette œuvre une grande opposition, même de la part de bien des Espagnols, qui regrettaient de voir ruiner ainsi les plus beaux monuments de l'architecture indigène; il n'en manquait pas qui leur faisaient hautement un crime, non-seulement de brûler les sanctuaires idolâtres, mais d'anéantir à la fois les riches ornements qui les décoraient, avec une foule d'œuvres d'art également admirables. A ces reproches, les franciscains répondaient qu'ils le sentaient aussi

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 19. — Lettre du père Francesco de Bologne, écrite de Mexico. (Premier Recueil de pièces sur le Mexique, pag. 114.)

bien qu'eux, mais qu'ils ne faisaient que suivre l'exemple des premiers chrétiens, et qu'ils se voyaient forcés d'en venir à cette extrémité, pour ôter de la vue des peuples ce qui serait pour eux une occasion continuelle de prévarication et un souvenir de leurs idoles. D'autres craignaient, en voyant l'ardeur avec laquelle ils procédaient à cette destruction, que les indigènes n'en prissent occasion de se soulever. On savait publiquement que, exaspérés par les exactions de Salazar et de Peralmindez, non moins que par la rigueur avec laquelle on mettait partout à exécution l'édit contre les sacrifices et les solennités de leur culte, ils s'armaient en bien des endroits, tout prêts à profiter du moindre désordre pour se jeter sur leurs oppresseurs.

Le fait était qu'avec les diverses expéditions qui avaient lieu au dehors, et la découverte de quelques mines d'or qui avaient attiré beaucoup de monde, le reste des Espagnols paraissait comme perdu dans cette grande capitale, au milieu de la multitude des indigènes. Mais ils n'en étaient pas moins passionnés les uns contre les autres, et toujours sur le point d'en venir aux mains dans les rues et les places publiques. Entre tant de troubles et de scandales, les religieux s'efforçaient de leur faire entendre des paroles de paix et de conciliation ; ils leur mettaient devant les yeux le danger qui en résulterait pour eux et pour la couronne, s'ils persistaient, par leurs discordes, à donner des armes aux Mexicains, dont les chefs n'attendaient qu'un prétexte pour se révolter. Avertis de leurs desseins par les enfants de l'école, ils conjurèrent les colons de se tenir sur leurs gardes, au moins jusqu'à l'arrivée de quelques nouveaux renforts d'Europe et de traiter avec plus d'humanité les Indiens qui étaient sous leur dépendance. Aussi, pendant plus d'un mois, on fut sur le qui-vive dans Mexico, les Espagnols ne sortant qu'avec précaution de leurs maisons, n'osant se hasarder seuls dans la campagne, et redoutant même de faire entendre le bruit des pas de leurs chevaux dans les rues et sur les places publiques.

Mais la hardiesse même avec laquelle les franciscains brisaient alors leurs idoles et incendiaient leurs temples, ruinant jusqu'aux fondements leurs principaux teocallis, contribua, en cette occasion, à retenir les indigènes dans l'obéissance. Ils ne pouvaient se persuader qu'ils eussent osé agir de la sorte, s'ils n'eussent été soutenus par l'espérance de quelque puissant secours ou par l'assurance du retour prochain de Cortès. Il suffisait même souvent qu'ils y envoyassent leurs jeunes disciples : ceux-ci, enorgueillis de la mission qu'on leur donnait, se faisaient délibérément leurs espions et les exécuteurs des volontés de leurs instituteurs ; ils forçaient l'entrée des temples, y mettaient le feu, après en avoir brisé les idoles, en faisaient la recherche, non-seulement, dans les maisons de leurs parents, mais même dans celles des chefs les plus élevés : telle était la crainte qu'ils étaient parvenus à inspirer, qu'on n'osait souvent s'opposer à cette inquisition odieuse, et qu'il arrivait même quelquefois qu'un homme, convaincu de s'adonner à des pratiques de superstition ou de magie, arrêté par ces enfants au milieu de cette occupation, se laissait arrêter sans résistance et amener aux religieux pour en recevoir une admonestation. Les enfants leur furent ainsi d'un immense secours, non-seulement dans cette œuvre de destruction, mais encore pour apprendre à parler avec eux la langue mexicaine, et à répandre, par leur moyen, l'enseignement chrétien dans les familles où il pénétrait malgré elles. Le fruit que l'Église en retira fut certainement aussi rapide que considérable ; mais cela n'empêcha pas que, parmi les milliers d'Indiens qui venaient, chaque jour, demander le baptême, il y en eût un grand nombre qui ne le reçurent que pour complaire à leurs dominateurs et qui continuèrent, avec plus ou moins de secret, à vénérer les objets de leur antique superstition (1).

La ruine de leurs principaux temples fut suivie de près de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 19, 20 et 21.

l'érection des églises et des monastères. Celui des franciscains de Mexico, bâti sur l'emplacement d'une partie des édifices du Cohuapantli et du palais de Montézuma, se trouva terminé entièrement, ainsi que son église, dans le courant de l'an 1525, et l'on fit entrer dans la construction des voûtes du sanctuaire les pierres qui avaient servi aux marches du temple de Huitzilopochtli (1). Les franciscains en célébrèrent la dédicace avec une grande pompe, et toute la population indigène, reconnaissant en eux ses protecteurs, s'unit à la population espagnole, pour augmenter l'éclat de la fête : des arcs de verdure et de fleurs furent élevés pour le parcours de la procession, et ils voulurent montrer, par leurs danses et des jeux de toute espèce, la part qu'ils prenaient à leur allégresse : il y en eut même un grand nombre qui, attirés par la grandeur et la nouveauté des solennités, se firent baptiser à cette occasion. Les religieux de saint François ne restèrent toutefois pas longtemps dans ce monastère : se trouvant trop éloignés des quartiers occupés par les indigènes, au soin desquels ils se sentaient particulièrement appelés, ils commencèrent, dans le cours de la même année, à jeter les fondements d'une maison nouvelle, au lieu où se trouve le monastère actuel de San-Francisco (2), et cédèrent ensuite la première église, avec ses dépendances, à la municipalité, qui en fit l'église paroissiale, puis cathédrale de Mexico.

Dans la condition calamiteuse où se trouvait cette capitale, par suite de l'ambition désordonnée de ses gouverneurs, il était difficile que les provinces lointaines, en se persuadant de la mort de Cortès, ne cherchassent pas à en profiter pour secouer le joug de leurs oppresseurs. Francisco de Medina, qui était parti, avec un corps d'Espagnols et d'Indiens alliés, à la recherche du capitaine général, avait été cruellement massacré à Xicalanco, ainsi que tous les siens, à

(1) Vetancurt, Teatro Mexicano, etc. Part. IV, trat. 2, cap. 3.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 16.

la fin de l'année 1524, et toutes les provinces, dites de Tabasco, s'étaient mises en état de révolte ouverte. Vallecillo et Baltasar de Gallegos furent envoyés tour à tour pour les réduire à l'obéissance ; ce dernier, après avoir triomphé de tous les obstacles, avait forcé les Xicalancas et les Nonahualcas à reconnaître l'autorité de l'Espagne, et fondé, pour les maintenir, un fort avec la Villa de Nuestra-Señora de la Victoria, auprès de la ville de Cintla, où Cortès avait remporté sa première victoire. A quelque temps de là, Peralmindez Chirinos se vit dans la nécessité de marcher sur la province d'Oaxaca, où les oppressions des Espagnols avaient produit de nouveaux désordres. Dix mille Zapotèques, entraînés de force dans les mines de Coatlan, s'étaient révoltés et avaient tué cinquante de leurs tyrans. Mais, en dépit de sa diligence, il fut impossible à Peralmindez d'atteindre ceux qu'il voulait châtier.

D'autres troubles éclataient en même temps dans les provinces du nord et remplissaient d'alarmes les colonies nouvellement établies. En attendant, Mexico continuait d'être dans l'agitation et Salazar à y régner en despote. Mais ces excès touchaient à leur terme ; une lettre attribuée à Alvarado, annonçant le retour de Cortès par Guatémala, l'avait rempli d'épouvante. Celui-ci était loin de soupçonner les calamités occasionnées par son absence ; un navire de Cuba, portant des dépêches de Zuazo, lui en donna les premières nouvelles. Comme il ne pouvait quitter sitôt le pays, il envoya à Mexico un de ses serviteurs, nommé Dorantès, porteur de lettres patentes, révoquant tous les pouvoirs qu'il avait donnés antérieurement, et annulant ceux des officiers royaux qui en avaient si cruellement abusé, au détriment du bien public et particulier ; par un autre décret, il nommait pour gouverner à leur place le capitaine Francisco de las Casas, son parent. Mais, quand Dorantès arriva à Mexico, il y avait longtemps que cet officier n'y était plus, Salazar, pour s'en débarrasser, l'ayant fait conduire prisonnier en Espagne. L'envoyé de Cortès, redoutant

également la colère du despote, se réfugia au couvent des franciscains, où il trouva la plupart des amis de son maître (1).

La nouvelle de son arrivée causa à tout le monde un grand étonnement, tant on avait de la peine à croire que Cortès fût encore en vie. Ses partisans en furent dans l'allégresse : tous crurent que le moment était venu de se venger de Salazar et des affronts qu'il leur avait fait subir. Réunis au couvent de San-Francisco, avec tous ceux qui étaient mécontents de l'administration présente ou qui avaient à craindre de Salazar, ils élurent pour gouverneurs intérimaires Estrada et Albornoz, et se mirent en marche contre le palais, où Salazar et Peralmindez se préparaient à résister les armes à la main. Ils avaient avec eux beaucoup de partisans bien armés, quoique déjà un grand nombre les eussent abandonnés. On enfonça les portes à coups de canon, et le despote, ayant reçu une pierre à la tête, tomba de cheval et fut fait prisonnier de la main de Jorge de Alvarado, retourné depuis peu de Guatémala, et qui avait été nommé commandant de l'arsenal. Le plus grand tumulte régnait dans la ville, et ce que l'on avait encore à craindre en ce moment, c'était une insurrection parmi les indigènes; mais la capture de Salazar ayant mis fin à tous les troubles et rendu le calme à la cité, ceux-ci durent renoncer encore, cette fois, à leurs espérances. (An VII Calli, 1525.)

Dès qu'Estrada et Albornoz se virent maîtres de la personne de ce grand coupable, et débarrassés de Peralmindez, qui avait pris la fuite, leur premier soin fut de faire procéder contre ceux qui avaient embrassé le parti de leurs ennemis. Plusieurs furent décapités ou pendus, et d'autres se réfugièrent au monastère de San-Francisco, qui servait tour à tour d'asile aux ennemis comme aux amis de Cortès. Au milieu des préoccupations et des embarras qui naissaient encore de cette situation, on apprit tout à coup que le capitaine général, parti de Truxillo le 25 avril 1526, ve-

(1) Gomara, Cronica de Nueva-España, etc., cap. 175.

nait de débarquer à Chalchiuhcuecan, et qu'il était en chemin vers Mexico. Cette nouvelle causa dans la capitale une perturbation incroyable : chacun voulait porter plainte des exécutions, des vexations et des pillages qui avaient eu lieu ; les uns accusaient Salazar et Peralmindez, et les autres Estrada, ainsi qu'Albornoz. Mais dans la masse des populations, et surtout des honnêtes gens, la joie était grande de revoir le conquérant : Indiens comme Espagnols en témoignaient une égale allégresse, tant ils étaient persuadés que sa présence seule suffirait pour rétablir l'ordre et faire cesser les malversations et les tyrannies de tout genre qui avaient eu lieu depuis son départ. De la colonie de Medellin, où il se reposa quelques jours, en arrivant, jusqu'à Mexico, son voyage fut un véritable triomphe. De toutes parts les indigènes lui apportaient des présents en or, en bijoux, en ouvrages de plume, en lui offrant leurs armes contre ses ennemis ; ils semaient de fleurs le chemin où il devait passer, et lui rendaient tous les honneurs qu'on avait coutume de rendre autrefois aux monarques mexicains. Il y en eut qui accoururent pour le voir de près de cent lieues de distance, surtout d'Oaxaca, d'où les chefs venaient se plaindre des injustices dont ils avaient souffert.

La réception ne fut pas moins solennelle à Tetzcuco, où un grand nombre de princes, parents et alliés des trois maisons royales de l'Anahuac s'étaient donné rendez-vous pour aller au-devant d'Ixtlilxochitl, unique représentant alors de la royauté indigène. Après avoir offert leurs hommages à Cortès, ils se réunirent au palais du prince acolhua, à qui ils présentèrent leurs compliments de condoléance sur la mort des trois rois ; cette entrevue devait être également pénible pour les uns et pour les autres, et, si le conquérant eut jamais des remords au sujet du supplice de Quauhtemotzin et de ses deux collègues, ce dut être dans ce moment. Il se hâta de partir le lendemain pour Mexico, où il fit son entrée avec un apparat extraordinaire, ayant à ses côtés Al-

bornoz, qui était allé le féliciter à Tetzcuco avec un grand nombre de ses amis. Estrada, environné de tous les magistrats, alla le recevoir à la tête de l'armée, au milieu d'un concours immense d'indigènes : ce n'étaient, de tous côtés, que danses et ballets, que bruits d'instruments, que feux de joie et illuminations, et, durant plusieurs jours, la ville présenta un air de fête continuel.

Le retour de Cortès fut suivi de près par l'arrivée du licencié Luis Ponce de Léon, que l'empereur envoyait pour prendre le gouvernement civil, en qualité de juge de résidence : il était porteur de lettres patentes accordant au conquérant les titres de don et d'adelantado ; mais il était chargé, en outre, d'instructions secrètes pour ouvrir sa cause et vérifier les accusations qu'on formulait sans cesse contre lui à la cour (1). On ne pouvait, en effet, se dissimuler que, malgré les cruautés qu'il avait commises et les charges qu'il faisait peser, ainsi que ses compagnons d'armes, sur la population indienne, il avait gardé sur tous un prestige que nul, après lui, ne sut exercer avec tant de succès. L'idée de Quetzalcohuatl continuait à dominer les esprits, et ses travaux immenses, ses voyages merveilleux, ainsi que les dangers qu'il avait courus, paraissaient encore avoir doublé sa popularité. Ses ennemis ne le connaissaient que trop, et sa présence à Mexico était pour eux un sujet continuel d'épouvante. On savait qu'il pouvait d'un mot soulever la Nouvelle-Espagne : c'était la base de toutes les accusations formées contre lui, et tous les monuments de l'époque sont d'accord pour lui attribuer, avec ou sans raison, l'intention de se mettre à la tête des indigènes et de fonder à son profit une royauté indépendante de l'Espagne. Cette pensée ne

(1) Gomara, Cronica, etc., cap. 177, 178, 179 et 180. — Lettre première de don Juan de Zumarraga, évêque élu de Mexico, au roi d'Espagne. (Second Recueil de pièces sur le Mexique, pag. 15 et suiv.) — Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 111 et suiv. — Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 9, cap. 7 et 8. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XVI, cap. 22.

répugnait pas, d'ailleurs, au caractère de son génie altier, et, malgré sa loyauté, il est impossible qu'elle ne se fût pas quelquefois présentée à son esprit. L'intérêt de la cour était de le croire, et c'est pour cela qu'à dater de la mission de Ponce de Léon elle lui refusa constamment le gouvernement civil du Mexique. L'influence qu'il exerçait sur ses anciens compagnons d'armes, et l'habileté avec laquelle il avait su ménager le clergé et surtout les franciscains, ajoutaient encore à sa puissance.

Cortès assistait à un combat de taureaux, entouré de tout l'éclat d'un souverain, lorsqu'il apprit la nouvelle du débarquement de Ponce de Léon. Il alla au-devant de lui jusqu'à Iztapalapan, d'où il l'escorta avec honneur jusqu'à Mexico; mais ce magistrat mourut subitement peu de jours après, non sans soupçons d'empoisonnement, et Marcos de Aguilar, à qui il avait délégué ses pouvoirs, le suivit également de près dans la tombe. Estrada, élu par lui pour le remplacer, et confirmé ensuite par l'empereur, reprit alors les fonctions de gouverneur, conjointement avec Sandoval, et Cortès garda l'administration des Indiens, avec le commandement des armées. Malheureusement l'accord ne dura guère entre eux; et Estrada porta l'audace jusqu'à décerner contre lui un décret qui l'exilait de la capitale. Cet acte incroyable excita un tumulte extraordinaire, et Cortès entendit plus d'une voix qui l'engageait à châtier l'insolence de son collègue; mais il préféra obéir pour le bon exemple et donner ainsi une autre preuve de sa loyauté à son souverain.

Comme il se disposait à sortir de la ville, on apprit l'arrivée, à Tetzcuco, de l'évêque Julian Garcès, qui avait été nommé pour la Nouvelle-Espagne. C'était un vieillard de près de soixante-dix ans, d'une grande vertu et d'un profond savoir : élu évêque de Cuba en 1519, il avait été transféré tour à tour aux siéges de Cozumel et de Culhua, aux premières nouvelles des découvertes de Grijalva et de Cortès, et définitivement à celui de Tlaxcallan, auquel il demeura fixé par le choix de l'empereur. Ayant appris en

route les différends qui existaient entre les chefs du gouvernement, il s'empressa de s'embarquer pour Mexico avec le prêtre Loayza qui l'accompagnait, dans l'espoir de réussir, par sa médiation, à rétablir entre eux la bonne harmonie. C'était le premier prélat de ce rang qu'on voyait au Mexique; aussi fut-il reçu de tout le monde avec les témoignages du plus grand respect. Par sa prudence et sa sagesse, il parvint à calmer les passions et à remettre Cortès d'accord avec son antagoniste. Douze frères prêcheurs de l'ordre de Saint-Dominique, auquel appartenait l'évêque de Tlaxcallan, firent, vers le même temps, leur entrée dans Mexico, sous la conduite du père Tomas Ortiz; ils reçurent l'hospitalité au couvent des franciscains, où ils demeurèrent jusqu'à ce qu'on leur eut donné une maison. Mais cinq d'entre eux étant venus à mourir successivement, le père Ortiz, effrayé du climat, s'en retourna, l'année suivante, en Espagne, ne laissant pour toute mission que le père Domingo de Betanzos, religieux éminent, avec un diacre et un novice. Ce fut lui qui s'installa le premier au lieu où s'éleva, depuis, le palais de l'inquisition: d'autres religieux ne tardèrent pas à l'y joindre sous la conduite du père Vicente de Santa-Maria, avec qui ils tinrent le premier chapitre de leur ordre; ce dernier y fut élu vicaire général et commença, peu de temps après, à bâtir le magnifique monastère dont les dominicains se glorifiaient à Mexico.

Dans l'intervalle, on acheva les constructions de l'église paroissiale de Mexico, ainsi que celles du monastère de San-Francisco qui s'élevèrent sur les débris du palais de Totocalco ou des Oiseaux de Montézuma. Ixtlilxochitl y travailla personnellement avec un grand nombre de seigneurs acolhuas : attristé de la condition déplorable où il avait trouvé son royaume, il avait cherché vainement à faire châtier Itzcuincuani, qu'il avait mis à sa place durant son absence ; la protection que celui-ci rencontra parmi les Espagnols parvint à le soustraire à la colère de son maître, aussi bien que les autres ministres indigènes qui avaient mal-

versé durant son absence. Ixtlilxochitl voyait ainsi s'évanouir les dernières prérogatives de sa souveraineté, et il se trouvait moins puissant qu'il n'avait jamais été, même durant la vie de Cacama. A la vérité, les Acolhuas, depuis la mort de Cohuanacoch, lui rendaient les honneurs de la royauté ; mais Cortès, déterminé à ne plus reconnaître de rois dans la Nouvelle-Espagne, lui en refusait le titre, malgré tous les services qu'il lui avait rendus, et, sans autres égards, s'était attribué, dans son partage, la ville même de Tetzcuco, capitale d'Acolhuacan. Pour dissiper ses chagrins, il s'appliqua entièrement à se faire des amis parmi les religieux ; dans un moment de zèle, il se mit un jour à la tête de plusieurs seigneurs de ses amis et, chargeant des pierres dans une hotte, il alla avec eux de Tetzcuco à Mexico, afin d'animer, par cet exemple, ses vassaux à travailler sans relâche au monastère et à l'église de San-Francisco, qui se trouvèrent achevés, cette année, par ses soins.

Le dernier événement mémorable de la vie de ce prince, dont l'histoire fasse mention, est son mariage, célébré, suivant les rites chrétiens, le 14 octobre 1526, avec la reine Papantzin-Oxomoc, veuve de Cuitlahuatl, qu'il avait prise pour épouse. On y déploya une grande pompe, et, durant plusieurs jours, les habitants de Tetzcuco se livrèrent à l'allégresse ; Cortès daigna s'y faire représenter par un de ses serviteurs, qui fit, de sa part, aux époux des présents magnifiques, mais qui furent fort peu de chose, ajoute ici Torquemada, en comparaison des services que le prince acolhua avait rendus à l'Espagne. Ixtlilxochitl mourut trois ans après, dans la fleur de son âge, rongé par la tristesse et l'angoisse d'une ambition déçue, mais souffrant encore plus, dans son orgueil, de se voir oublié et délaissé des Espagnols, à qui il avait tout sacrifié, patrie, famille et religion, que de se trouver dépossédé de la puissance, pour la possession de laquelle il était entré si jeune dans cette carrière criminelle. Il laissait plusieurs enfants en bas âge, dont les descendants tombèrent, bientôt après, dans l'obscurité. On

lui donna pour successeur son frère don Jorge Yoyontzin, qui ne vécut qu'un an après lui : don Pedro Tetlahuehetzquititzin, l'aîné des fils légitimes de Nezahualpilli, repoussé du trône par les intrigues de Montézuma, ayant survécu à tous ses frères, fut reconnu alors pour roi par les Acolhuas, qu'il continua, durant vingt ans, à gouverner, au nom de l'Espagne, avec les apparences de la souveraineté indigène. Il fut le dernier à qui fut conféré cet honneur dans l'Anahuac (1).

Cependant, malgré les insinuations perfides et les mensonges des colons, la cour ne cessait d'avoir un œil attentif sur leurs menées et de veiller aux intérêts tant matériels que spirituels des Indiens. Juan Xuarez, gardien du couvent de Huexotzinco, était repassé en Espagne, accompagné de six jeunes nobles de cette ville qu'il avait présentés à l'empereur, à qui il avait exposé les oppressions dont les indigènes continuaient à être les victimes; sa voix, appuyée par d'autres non moins probes, eut un plein succès. Réformant ce que les mesures de Cortès et des officiers royaux avaient de fatal, l'empereur maintenait tout ce qui avait été résolu précédemment en faveur des Indiens, défendant, sous peine de mort, de faire des esclaves, quelles qu'eussent été les coutumes des Mexicains à cet égard, prohibant avec la même rigueur de marquer les prisonniers et ordonnant de leur rendre immédiatement la liberté. Il défendait, en outre, de faire travailler les Indiens aux mines sans leur propre consentement, et, dans ce cas, il était ordonné de leur payer un salaire modéré de la provenance de leur travail : il était encore interdit de s'en servir gratuitement dans les ouvrages où on les employait ou comme tlamèmes, à porter des fardeaux, et de les emmener à la guerre. Par un décret de l'année précédente, il était accordé aux chefs et nobles indiens de la Nouvelle-Espagne l'autorisation d'épouser

(1) Sahagun, Hist. gen. de las cosas de Nueva-España, lib. VIII, cap. 3. — Don Fernando de Alba Ixtlilxochitl, si souvent cité dans le cours de cet ouvrage, était l'arrière-petit-fils du prince de ce nom.

des femmes espagnoles, leur accordant tous les priviléges et franchises des sujets ordinaires de la couronne.

Ces dispositions généreuses du souverain étaient bien loin, toutefois, d'atteindre toujours leur but : on a vu comment les colons, grâce à la connivence de leurs chefs, trouvaient le moyen d'éluder les ordres royaux ou d'en atténuer les effets ; il en restait, cependant, quelque chose, et comme il se trouva toujours, au milieu de la tourbe commune des spéculateurs et des aventuriers, des hommes au cœur droit, prêtres ou magistrats, qui surent faire entendre la vérité, les Indiens en reçurent insensiblement les bénéfices. Il est à remarquer, d'un autre côté, que la cour était si opposée à ce qu'on établît l'esclavage au Mexique, que les nègres eux-mêmes, esclaves ailleurs, pouvaient se racheter au moyen d'une compensation de peu d'importance (1).

Cependant, si ces dispositions étaient généralement favorables à la liberté des indigènes, il s'en trouvait quelquefois qui, sans donner atteinte à leur indépendance, les frappaient dans leur ancienne civilisation, dont on travaillait à leur faire oublier peu à peu le souvenir, autant que celui de leur religion. L'une d'elles portait la défense aux orfévres d'exercer désormais leur profession au Mexique, à cause, disait-on, des soudures dont ils chargeaient leurs ouvrages et des fontes qu'ils faisaient de l'or au préjudice du trésor, ne devant plus y avoir d'autre fonte que la fonte royale, conformément aux statuts de Castille. Du reste, il y avait peine de mort contre quiconque vendrait l'or autrement qu'en lingots et à un taux différent de celui qui était imposé par l'état (2). Ce décret était un coup mortel pour les arts métalliques des indigènes qui avaient été portés à un degré si haut de perfection jusqu'à la conquête, et dont il restait encore tant de mo-

(1) Herrera, Hist. gen., decad. III, lib. 10, cap. 7 et 8.

(2) Id., ibid. — Don José Maria Bustamante regarde avec raison cette mesure comme une des plus fatales aux arts des Indiens. Voir la note au bas de la page 68, dans Cavo, los tres Siglos de Mexico, lib. II, § 22.

numents curieux. Ce qui ne leur était pas moins funeste, c'était la facilité avec laquelle les Indiens apprenaient ceux de leurs vainqueurs, qu'ils remplacèrent, au bout de peu d'années, dans la plupart des professions mécaniques d'Europe.

Déjà, sous la direction des religieux qui s'étaient chargés de leur enseignement, ils avaient bâti des palais, des églises et des monastères, élevé des voûtes superbes, sans que les Espagnols y eussent, pour ainsi dire, mis le doigt. Après la paroisse et l'église de San-Francisco, était venue celle de San-Joseph, attenante au même couvent, un des plus vastes et des plus curieux édifices de l'époque, construite par Pierre de Gand pour la doctrine des indigènes, dont elle fut la première paroisse; il leur en bâtit successivement quatre autres, San-Juan-Bautista, appelée la Moyoteca, du quartier de Moyotlan, San-Pablo, dans celui de Teopan, San-Sebastian à Atzacualco, pour les Xochimilques, et Santa-Maria de la Assumcion à Cuepopan (1). Non content de la grande école qu'il avait fondée pour enseigner aux enfants à lire, à écrire et à chanter, il avait établi, derrière l'église San-Joseph, de vastes ateliers pour les travaux mécaniques, où les plus grands allaient les apprendre : trois ans à peine s'étaient écoulés depuis son arrivée à Mexico, qu'on en vit sortir des tailleurs, des cordonniers, des charpentiers, des forgerons, des peintres, et une foule d'autres, plus que les Espagnols n'en avaient besoin. Les ouvriers, en venant d'Europe, étaient loin d'en être également satisfaits : s'imaginant être seuls de leur profession, ils comptaient sur d'immenses profits; aussi était-ce pour eux un sujet égal de déplaisir et de déception, en voyant la concurrence qui s'ouvrait devant eux. Il n'était rien que les Indiens n'apprissent avec une rapidité surprenante, et, s'il arrivait quelque nouveau métier dont ils n'eussent aucune connaissance, ils s'appliquaient à le voir faire avec tant d'intelligence, que, malgré les soins de l'ouvrier à leur cacher son secret, ils le lui enlevaient au bout de quelques jours.

(1) Vetancurt, Teatro Mexicano, part. IV, trat. 2, § 52.

Un batteur d'or et un fabricant de cuir doré se virent ainsi dérober leurs méthodes en peu de temps. Ce dernier, instruit de leur malice, se gardait d'eux avec la plus grande attention; mais ils trouvèrent moyen de lui soustraire un livret et quelques petites quantités des ingrédients dont il se servait. Ils les portèrent au frère Pierre, en disant: « Père, dites-nous donc où nous pouvons « acheter ces choses; car, malgré tous les soins de l'Espagnol à « nous cacher sa fabrication, nous en ferons de semblables, si « seulement nous pouvons nous procurer les ingrédients. » C'était pour Pierre de Gand un grand sujet de satisfaction de voir les progrès de ses élèves; sur sa réponse, ils coururent acheter ce qui leur fallait, et bientôt ils lui rapportèrent des cuirs dorés ou argentés aussi parfaits que ceux d'Europe. D'autres se firent selliers de la même manière et devinrent les meilleurs de la capitale; il y en eut d'autres qui, pour vêtir les religieux, apprirent à fabriquer de la bure, dont ils faisaient leurs robes. En ce temps, il n'y avait qu'un seul tisserand d'étoffes de laine à Mexico, mais il vendait la bure si cher, que les franciscains en étaient réduits à s'habiller de coton, ce dont ils souffraient passablement. Entre les nobles qui leur étaient le plus affectionnés, était don Martin, seigneur de Quauhquechollan; instruit de leur besoin et prenant pitié de leur peine, il commanda à plusieurs de ses vassaux d'aller espionner le tisserand, d'examiner son métier, de prendre les mesures des outils et des étoffes, et de s'en revenir ensuite auprès de lui. Ces ordres furent ponctuellement exécutés: étant retournés à Quauhquechollan, ils fabriquèrent au palais du chef les étoffes tant désirées, que celui-ci s'empressa, quelque temps après, de porter lui-même aux religieux, dont l'étonnement fut encore plus grand que la joie.

Du reste, tel était le génie des Indiens, qu'il leur suffisait de voir pour comprendre et savoir faire promptement, aussi bien que leurs maîtres, et c'est ce dont on peut s'assurer encore aujourd'hui à Mexico et en tant d'autres lieux du Mexique et de

l'Amérique-Centrale, où les indigènes forment la grande majorité de la population. La broderie leur fut enseignée par un frère lai italien, nommé Daniel. Mais ce qu'ils apprirent avec le plus de plaisir, ce fut à fondre les cloches, dont le carillon les amuse comme des enfants, ainsi que les instruments de musique, et jusqu'aux orgues, auxquelles ils s'entendent encore parfaitement. Aussi dix ans ne s'étaient pas écoulés depuis la conquête, que déjà toutes les églises et chapelles étaient pourvues de musiciens, en grande partie formés par le frère Pierre, et qu'il ne se passait pas un baptême, un mariage ou même un enterrement d'Indien, qu'on n'y vît apparaître des bandes de violons, violoncelles, flûtes, trompettes, harpes, guitares, etc., jouant tour à tour des airs indigènes ou espagnols. La note et la musique furent pour eux l'affaire de peu de mois, tant ils avaient l'oreille juste et le penchant pour cet art, le chant ayant été, d'ailleurs, dès le commencement, une des premières choses qu'on leur eût enseignées. La première messe qu'ils chantèrent fut celle qui commence par ces paroles : « *Salve sancta parens*, » en l'honneur de la sainte Vierge ; ils firent ensuite, dans cet art, des progrès si rapides, qu'on ne tarda pas à trouver parmi eux des compositeurs, dont plus d'un chant fait encore aujourd'hui les délices de l'Amérique espagnole (1).

Leur instruction ne se borna pas là. Bon gré, mal gré, un grand nombre de jeunes nobles avaient fréquenté leurs écoles avec les macéhuales ; ils avaient appris, avec la doctrine chrétienne, à lire et à écrire en espagnol, et, quoiqu'il ne manquât pas, parmi les conquérants et les autres laïques, de gens jaloux et inquiets qui trouvaient qu'on leur donnait trop d'instruction, les religieux, heureux de voir les grands fruits qu'ils tiraient de leur travail, avaient commencé à leur enseigner les règles de la grammaire, avec les éléments de la langue latine et de la plupart des

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 38, et lib. XVII, cap. 2 et 3.

sciences dont se vantaient alors les universités de l'Europe. Entre leurs premiers élèves se trouvèrent quinze nobles tarasques, envoyés par le Cazonzi. En apprenant le retour de Cortès, Tangaxoan, qui avait pour lui une grande estime, s'était aussitôt disposé à lui rendre visite, et il s'était mis en chemin avec un cortége brillant pour Mexico. Le conquérant le traita de nouveau avec beaucoup de distinction et le mena chez les franciscains, dont il lui fit beaucoup d'éloges (1). Satisfait des soins dont les jeunes Mexicains étaient l'objet dans les écoles du monastère, Tangaxoan promit d'y envoyer plusieurs jeunes gens de ses états, et emmena avec lui à Tzintzontzan le père Martin de la Coruña, qui jeta dans cette ville les fondements du premier couvent de son ordre. Un des premiers usages que les princes vaincus firent de l'art de l'écriture fut de recueillir les monuments historiques de leur pays et de les écrire dans leur langue avec les caractères latins, afin de les mettre ainsi à l'abri du fanatisme et de l'ignorance qui continuaient à poursuivre leurs annales, comme des œuvres de magie et de perdition; c'est ainsi que l'on put conserver tant de documents sur la civilisation antique du Mexique, et l'un des plus précieux, dont nous nous sommes servi plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage, est le Manuscrit, écrit avec tant d'élégance dans la langue nahuatl, en 1528, par un des nobles guerriers, restés des derniers auprès de Quauhtemotzin, pour la défense de sa patrie (2).

La cour, instruite de tout le bien qui se faisait parmi les indigènes par les soins des religieux et surtout des franciscains, travaillait à augmenter leur nombre et à les répandre dans toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne, où ils pouvaient, par leur vigilance, mettre quelque frein au brigandage des conquérants et des colons. Déjà, à la demande du gardien du couvent de

(1) Relacion de los ritos y cerimonias, etc. MS. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIX, cap. 12.

(2) Ce manuscrit appartient actuellement à la Collection de M. Aubin.

Huexotzinco, six nouveaux pères de l'ordre de Saint-François avaient traversé les mers sous la conduite d'un Français, le père Jean Delacroix. Dans le courant de l'année 1527, quarante autres de l'ordre de Saint-Dominique, richement pourvus par l'état, joignaient leurs frères à Mexico, et bientôt après autant de franciscains, espagnols, italiens et français, prenaient le même chemin. De cette époque date aussi l'érection nominale du siége épiscopal de Mexico, dont l'empereur pourvut le père Juan de Zumarraga (1), moine du même ordre et gardien du couvent del Abrojo, près de Valladolid. C'était un homme d'une grande vertu, d'une piété et d'un zèle ardents pour la conversion des idolâtres, et, quoiqu'il ne témoignât pas toujours un grand discernement dans sa manière d'agir, il se montra constamment, toutefois, à la hauteur du titre de protecteur des Indiens, qui lui fut conféré avec d'amples pouvoirs pour prendre leur défense. Mais il n'entra, dans son diocèse, en 1528, qu'avec celui d'évêque élu, n'ayant reçu la consécration épiscopale, avec l'expédition de ses bulles, qu'en 1532. Son voyage au Mexique coïncida avec celui des auditeurs de l'audience royale que l'empereur venait d'ériger pour le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, où ils arrivèrent en même temps.

Tandis que l'évêque et ses compagnons se préparaient à voguer vers les côtes d'Amérique, Cortès entrait en Espagne, où l'avait appelé un ordre de l'empereur; il y arriva avec un cortége magnifique, principalement composé de princes indigènes, et sur toute sa route il vit accourir à lui une population immense

(1) Frai Juan de Zumarraga naquit à Durango, en Espagne, en 14[illegible], et prit l'habit de saint François au couvent de Nuestra-Señora de Aranzazu, dans la Biscaye. Il ne paraît pas avoir été sacré avant l'an 1532, lorsqu'il retourna en Espagne, quoique Gil Gonzalez (Teatro Ecclesiastico, etc., fol. 20) affirme qu'il le fut peu de temps après son arrivée à Mexico, le 9 décembre 1528, par l'évêque de Tlaxcallan. Mais, dans ses lettres postérieures à cette date, il se donne toujours le titre d'évêque élu, ce qui prouve qu'il ne l'était pas encore.

avide de voir le conquérant du Mexique. A la cour, il fut reçu avec la plus grande distinction, et sa présence suffit pour dissiper tous les soupçons qu'on avait conçus contre lui. Charles V le combla de faveurs, lui donna le choix des provinces dont il devait composer son domaine particulier, et lui conféra le titre de marquis del Valle de Oaxaca, sous lequel il fut désormais connu de tout le monde. Comme sa première femme était morte depuis la conquête de Mexico, il lui fit épouser en même temps doña Juana de Zuñiga, fille du marquis de ce nom, appartenant à la première noblesse de l'Espagne.

Pendant ce temps, l'audience débarquait à la Véra-Cruz et prenait possession de ses nouvelles fonctions. Elle était composée de quatre auditeurs, et Nuño de Guzman avait été chargé de la présidence. Guzman tenait par le sang aux plus nobles familles de son pays. D'un caractère altier et entreprenant, d'une ambition sans bornes, comme la plupart des hommes qu'on vit, à cette époque, à la tête des découvertes de l'Amérique, il avait été nommé, quelques mois auparavant, au gouvernement de la province de Panuco, détachée dès lors de celui de Mexico; il y arriva de Saint-Domingue, où il avait sa résidence, le 20 mai 1525. Il fut reçu à la colonie de Santi-Estevan, avec des danses et des arcs de verdure et de fleurs, au milieu des témoignages d'une allégresse universelle, mais qui se changèrent promptement en pleurs et en désolation. Aussi violent et aussi avide qu'ambitieux, tandis qu'il empiétait sur le territoire mexicain et envoyait découvrir à grands pas les provinces plus septentrionales de Tamaolipas jusqu'au Texas et á la Floride, il multipliait à l'intérieur les excès et les usurpations de toute espèce, se rendant aussi terrible aux vainqueurs qu'aux vaincus. Ainsi devait procéder naturellement le magistrat qui disait qu'il n'y avait pas quatre gens de bien dans son gouvernement. Pour étendre sa fortune et celle de ses créatures, il dépeupla des provinces entières, afin d'en vendre les habitants aux marchands de Cuba et de Saint-Domin-

gue. Après avoir suspendu les répartitions faites à ses compatriotes, sous peine de mort et de confiscation de leurs biens, il enleva l'or, les étoffes, les esclaves et les vivres des seigneurs du pays : dans leur épouvante, ceux-ci, ne pouvant fournir le nombre d'esclaves qu'on leur demandait, donnèrent jusqu'à leurs fils, leurs frères et leurs autres parents, qui furent marqués d'un fer chaud; de désespoir, les uns se pendirent ou se noyèrent, en se jetant du bord des navires dans la mer, et le pays, abandonné à la terreur, se vit déserté par le reste des habitants, qui allèrent chercher un asile parmi les Indiens sauvages des provinces septentrionales (1).

Tel était l'homme que la cour d'Espagne venait de placer à la tête de la première magistrature civile du Mexique. Nuño de Guzman ne manquait pas, cependant, de grandes qualités, et il fallait bien qu'il en fût ainsi, pour avoir été à ce point investi de la confiance de la couronne dans un poste si difficile. Mais il était de son époque, où l'on ne voyait, en Europe comme en Amérique, que violences et parjures incroyables; et, si nous jugeons les choses de sang-froid, en les comparant même aux temps modernes, aurons-nous le droit d'être plus sévères pour les conquérants espagnols, en face d'une race qu'ils regardaient comme inférieure, que pour nos propres frères, vainqueurs dans les luttes actuelles, ou pour les dominateurs modernes de l'Inde? Si l'on fait attention, d'ailleurs, aux abus qui existaient dans la Nouvelle-Espagne, aux excès audacieux dont Cortès et les autres conquérants ne cessaient de se rendre coupables, on comprendra que la cour, trop éloignée pour y mettre facilement un frein, conçut l'espoir d'y parvenir, en chargeant de cette mission un homme d'une audace peut-être encore plus grande et dont elle avait été à même, d'ailleurs, de reconnaître les qualités au milieu de ses vices.

(1) Lettre première de don Juan de Zumarraga, etc. — Herrera, Hist. gen., decad. IV, lib. 4, cap. 1 et 2, et lib. VI, cap. 9.

Entre les instructions qui avaient été données à la nouvelle audience se trouvait en premier lieu l'ordre, tant de fois réitéré sans succès, concernant le bon traitement des indigènes et la réforme prompte et consciencieuse du système des répartitions. Pour faciliter l'exécution de ces mesures à leur avantage, il était ordonné que les Indiens ne fussent donnés en commanderie qu'à des gens qu'on croirait capables de les traiter « en hommes libres qu'ils étaient, » et de préférence aux gens mariés comme à ceux dont on pouvait concevoir de plus grandes espérances, admettant naturellement à ce partage les conquérants, en récompense de leurs services. Enfin l'audience était chargée, en particulier, d'informer contre Cortès et Alvarado, ainsi que contre les officiers royaux, pour les concussions et violences dont ils étaient accusés, la cour se montrant hautement désireuse de faire de ces grands coupables un châtiment, capable de restaurer la justice et la morale outragées, dans les pays nouvellement conquis. Telle était la noble et haute mission confiée à la première audience; malheureusement ceux qui composèrent alors cette magistrature ne surent y correspondre qu'en vue de leurs intérêts personnels, bien plus que dans l'accomplissement des ordonnances royales et de la justice (1).

La grande autorité confiée à l'audience, loin donc d'être un instrument utile entre leurs mains pour la répression des délits, ne servit qu'à satisfaire les caprices des passions les plus violentes, l'envie et la cupidité; aussi Cortès et, en son absence, ses délégués et ses amis, en furent-ils les premières victimes, et l'on procéda contre eux avec la même rigueur que du temps de Salazar. Guzman, informé de sa nomination, arriva à Mexico dans les premiers jours de décembre 1528; mais il n'y trouva que deux de ses collègues, un vieillard, du nom de Martin Ortiz de Ma-

(1) Herrera, Hist. gen., decad. IV, lib. 3, cap. 9 et 10. — Ramirez, Noticias historicas de Nuño de Guzman, pag. 192, etc.

tienzo et Diego Delgadillo; les deux autres, Alonso de Parada et Francisco Maldonado, venaient de mourir. On lui fit, à son entrée, une réception magnifique : un grand nombre d'Espagnols sortirent à sa rencontre, et les Indiens, couverts de riches ornements, exécutèrent des jeux et des danses en son honneur. Tout le monde se réjouissait de son arrivée, car on espérait que l'installation de l'audience mettrait un terme à tous les troubles; mais ces belles espérances ne tardèrent pas à se dissiper, grâce aux manœuvres de Salazar, qui lui inspira une foule de mesures hostiles aux partisans de Cortès (1), et surtout à l'impétuosité naturelle de Guzman et à l'énergie cruelle avec laquelle il menait à bout les desseins qu'il avait une fois conçus. Cela n'empêcha pas, toutefois, au dire d'un témoin oculaire (2), que, en moins de quinze ou vingt jours après son arrivée à Mexico, le président et les auditeurs se fussent montrés parfaitement empressés à faire justice.

Un des premiers abus que Guzman et les auditeurs firent de leur pouvoir fut d'intercepter les correspondances et les lettres adressées en Espagne, afin de les annuler avec les plaintes qu'elles pouvaient contenir contre leurs procédés. Les choses en vinrent au point, à cet égard, que l'évêque de Mexico se vit obligé, une fois, pour pouvoir faire parvenir les siennes à la cour, de renfermer une lettre dans une boule de cire jetée dans un tonneau d'huile, et, une autre fois, dans le creux d'une statue de bois, sculptée par les indigènes et qu'il envoyait comme un spécimen de leur industrie. Ces manœuvres du président et des auditeurs, non moins que leur impudente avidité, les entraînèrent à une suite d'excès pires mille fois que ceux de leurs prédécesseurs. Loin de mettre en pratique les dispositions humaines de l'empereur en faveur des

(1) Lettre première de don Juan de Zumarraga, évêque élu de Mexico, au roi, pag. 25. (Second Recueil de pièces sur le Mexique.)
(2) Bernal Dias, Hist. de la conquista, etc., cap. 196.

Indiens, Guzman aggrava leurs charges de toutes les manières. Il les enlevait par centaines dans les villes et dans les campagnes, marquant les hommes libres du sceau de l'esclavage, soit pour trafiquer d'eux, soit pour les transporter dans les cantons de son gouvernement de Panuco, qu'il avait dépeuplés auparavant, et déshonorant, dans ses orgies avec ses compagnons, leurs femmes et leurs filles. Dès les premiers jours de son administration, comme président de l'audience, il envoya l'ordre aux chefs des principales seigneuries et des états de la Nouvelle-Espagne de comparaître devant lui, sous prétexte de les connaître et de recevoir d'eux un nouveau serment de fidélité, mais, en réalité, pour en extorquer tout l'or possible. De ce nombre était Tangaxoan II, roi de Michoacan : ce prince, justement effrayé des antécédents de Guzman, se contenta de lui envoyer quelques présents, en cherchant à éluder son invitation. Mais le président, dont les appétits étaient éveillés par les richesses que Cortès avait reçues naguère du Cazonzi, finit par le faire prendre et se le fit amener par force à Mexico : il le garda avec lui jusqu'au moment de son voyage à Xalixco, lui extorquant, chaque jour, de nouveaux présents par les menaces de la torture et de la mort. Nous verrons, plus loin, les détails de cet épisode, qui appartient à la suite de l'histoire du Michoacan (1).

Au milieu de tant d'horreurs, ces infortunés n'avaient d'autre recours que de se plaindre à ceux qui, dès le commencement, avaient embrassé leur cause et dont le zèle ardent sauva certainement la colonie d'une dépopulation entière. A l'arrivée de Zumarraga à Mexico, ils étaient accourus, de toutes parts, pour lui raconter leurs douleurs. Il s'efforça de les consoler par la bouche de Pierre de Gand, qui lui servait d'interprète, et leur promit de faire en leur faveur tous les efforts dont il serait capable pour

(1) Lettre première de don Juan de Zumarraga, etc., pag. 35. — Relacion de los ritos y cerimonias, etc., del reyno de Mechuacan.

remplir ses fonctions de protecteur des Indiens. L'évêque de Tlaxcallan avait reçu la même mission de l'empereur. Ils se présentèrent ensemble à l'audience pour faire connaître leur nomination : le président et les auditeurs répondirent qu'ils étaient prêts à les appuyer de leur autorité, mais qu'ils avaient tort de déléguer leurs pouvoirs à des religieux qui usurpaient leur juridiction, voulant juger au civil et au criminel, et se mêlant de choses entièrement étrangères à leurs fonctions. Les bonnes relations ne tardèrent pas à s'envenimer entre l'audience et les deux prélats. L'évêque de Mexico ayant voulu nommer des officiers pour juger des délits que commettaient les Espagnols contre les Indiens, Guzman lui fit défendre, au nom du roi, de se mêler en rien de leurs affaires. La protection que les franciscains accordaient aux indigènes était, aux yeux de leurs adversaires, un crime d'autant plus irrémissible, qu'ils ne craignaient pas de montrer leur partialité pour Cortès, et qu'on les accusait tout haut de pousser les chefs du pays à la désobéissance et à la révolte.

Sur la dénonciation même d'un moine de leur ordre, frère Juan de Paredes (1), ils avaient été accusés, devant l'audience, d'avoir ourdi, sous le gouvernement d'Estrada, un complot avec les princes indigènes, pour massacrer, dans la cathédrale, tous les officiers royaux, chasser ensuite les Espagnols du Mexique et s'emparer du pays à leur profit. Les pères Luis de Fuensalida, Francisco Ximenez et Torribio Motolinia, qui étaient les plus instruits de la langue et des mœurs des Mexicains, passaient pour être les chefs de cette conspiration. Quelque invraisemblable que fût une pareille accusation, les auditeurs trouvaient suffisamment de prétextes dans la conduite des franciscains, pour les taxer de sujets rebelles. Irrités du zèle de l'évêque, ils entourèrent sa maison d'espions : on défendit aux Espagnols qui avaient des Indiens en comman-

(1) Rapport fait à l'audience de Mexico, le 23 avril 1529, par Gonzalo de Medina. (Second Recueil de pièces sur le Mexique, pag. 109.)

derie de lui parler de leurs affaires, sous peine de les perdre, et aux indigènes de recourir à lui, s'ils ne voulaient être pendus. « Cette défense, dit-il lui-même, dans une lettre à l'empereur, jeta un tel effroi dans l'Anahuac, qu'Espagnols et Indiens me fuyaient comme un excommunié. » Sans se décourager cependant, Zumarraga continuait comme il le pouvait à exercer son ministère de protecteur. Ceux de Huexotzinco, mourant sous le poids des travaux et des tributs dont on les accablait, étant venus, avec désespoir, se jeter à ses pieds, en le conjurant d'avoir pitié d'eux, il alla trouver Guzman et chercha à le toucher par le tableau de ces misères. Cette démarche ne lui valut que de la douleur et de nouveaux affronts. Le président lui répliqua sèchement que les ordres de l'audience devaient être exécutés; qu'il n'oubliât pas qu'il parlait à ses supérieurs, sinon qu'on le traiterait comme avait été traité l'évêque de Zamora (1), l'un des chefs des comuneros, pendu, par ordre de Charles V, aux créneaux de la forteresse de Simancas, où il était prisonnier.

Les rancunes ne pouvaient manquer, dès lors, de s'envenimer entre les deux partis : ce n'est pas que l'évêque s'exposât à l'insolence de ses adversaires, en sortant des bornes que lui traçaient ses devoirs; mais d'autres le faisaient pour lui, et, entre les franciscains, il y en eut qui parlèrent en public et en particulier, dans les rues et du haut de la chaire, avec une virulence et une liberté de langage qui n'étaient pas toujours en harmonie avec la sainteté de leur caractère. Mais il est bien rare que l'on parvienne à exclure les passions humaines des rangs de l'humanité. La cause dont ils avaient entrepris la défense était, en ce moment, remplie de dangers, et ils exposèrent plus d'une fois leurs jours, en travaillant à mettre les indigènes à couvert de l'avide cruauté de leurs oppresseurs. De leur côté, les Indiens ne leur faisaient pas défaut : instruits que le fer des assassins avait déjà plus d'une

(1) Lettre première de don Juan de Zumarraga, etc., pag. 56.

fois menacé la vie de leurs pères, de jour et de nuit, pendant plus d'une année, ils ne cessèrent d'avoir leurs sentinelles autour des lieux où ils devaient passer, pour exercer leur ministère, comme ils auraient fait en temps de guerre (1).

Les auditeurs et leurs amis continuaient, cependant, d'écrire à la cour, se plaignant avec amertume des évêques et des franciscains qui, sous prétexte de protéger les Indiens, se mêlaient des affaires séculières, entravant l'administration par leur caractère brouillon et l'affection désordonnée qu'ils avaient pour Cortès. Malgré la difficulté de la correspondance, ceux-ci ne se tenaient pas pour battus; ils dénoncèrent tour à tour à l'empereur Guzman et les autres membres de l'audience, dont les concussions et les cruautés avaient déjà fait périr plus de quatre cent mille indigènes, dans le peu de temps qu'ils avaient eu le pouvoir, sans compter ceux qu'il marquait comme esclaves, et dont il avait vendu dix mille pour sa part aux marchands des Antilles. L'évêque de Mexico ajoutait à cela que le président et les auditeurs privaient de leur liberté les bons prêtres qui se trouvaient à Mexico et ne favorisaient que ceux qui troublaient la conscience publique par leurs désordres et par leurs scandales. Les franciscains disaient de leur côté : « Ce que le président et « les auditeurs proposent, à la suggestion des commandeurs de la « Nouvelle-Espagne, c'est-à-dire, d'inféoder les indigènes pour « améliorer leur condition, et les amener plus facilement à se convertir et à garder l'obéissance au roi, n'est qu'un prétexte pour « continuer à les tyranniser, sous le masque de la religion, comme « ils l'ont fait depuis qu'ils en ont la commandance. Quand est-ce « que ces hommes sans pitié ont jamais songé à la conversion de « ces peuples? Quand les ont-ils jamais traités avec humanité? « Nous autres, nous sommes témoins, depuis cinq ans, de ce qu'ils

(1) Ixtlilxochitl, Decima-tercia Relacion, de la Venida de los Españoles, pag. 117.

« ont fait, et nous avons pu juger des cruautés qu'ils ont dû com-
« mettre, durant les trois premières années de la conquête. Ç'a été
« une providence de Dieu qu'avec tous les moyens qu'ils ont mis
« en œuvre pour détruire les Mexicains ils n'y soient pas encore
« arrivés. Rendre esclaves les nations du nouveau monde, pour
« les réduire à la foi et à l'obéissance au roi, est un moyen inique,
« et Dieu défend aux hommes une telle abomination, dût-il en ré-
« sulter les plus grands biens. Les sacrifices ne sont jamais agréa-
« bles, si les mains qui les offrent sont impures. Il vaudrait mieux
« que jamais aucun habitant du nouveau monde ne se convertît
« à notre sainte religion et que le roi perdît pour toujours son
« domaine sur ce pays, que d'obliger à l'un et à l'autre ces peu-
« ples par l'esclavage (1) ! »

Ce langage était digne des ministres de Jésus-Christ. Pendant qu'ils parlaient avec une si sainte indépendance à l'empereur, par le moyen de leurs procureurs, on continuait à les persécuter à Mexico. Par le conseil de Salazar, les amis de Guzman, attaquant leur vie privée, publiaient contre eux des libelles diffamatoires, où leurs mœurs et leur caractère étaient présentés sous le jour le plus odieux. Dans cette triste situation, la paix semblait devenir, à chaque moment, plus impossible. Plusieurs franciscains, découragés de l'inutilité de leurs efforts, pensaient à se retirer de ce théâtre tumultueux, pour rentrer en Espagne. Zumarraga s'affligeait de leur résolution ; mais il n'était pas moins sensible aux scandales dont il était témoin chaque jour. Il tenta alors un dernier moyen pour y mettre un terme, en invitant un des religieux dont la réputation avait été attaquée à monter en chaire et à se défendre publiquement, ainsi que ses frères. C'était agir sans discernement, et, quelque excusable que fût, en cette occasion, la conduite de l'évêque, elle devait servir encore à alimenter l'incendie bien plus qu'à l'éteindre. Une première tentative eut lieu

(1) Herrera, Hist. gen., decad. IV, lib. 6, cap. 11. — Cavo, los tres Siglos de Mexico, lib. II, § 31.

non sans quelque succès ; la seconde fut moins heureuse. C'était le jour de la Pentecôte 1529. En l'absence de Zumarraga, qui était allé à Huexotzinco, l'évêque de Tlaxcallan ayant officié pontificalement, le prédicateur monta en chaire au milieu de la messe et déclara solennellement que lui et ses frères étaient innocents des imputations que les membres de l'audience alléguaient contre leur conduite. On ignore les termes dans lesquels cette déclaration fut faite ; mais il est impossible qu'elle n'eût pas renfermé des expressions blessantes pour Guzman et ses amis. Celui-ci, qui était présent avec les auditeurs, lui commanda, à plusieurs reprises, de descendre de la chaire ; mais, voyant qu'il continuait, Delgadillo lui envoya un alguazil qui l'en arracha violemment, au grand scandale de tous les assistants. L'évêque alors lança l'anathème sur les agresseurs et refusa de continuer le saint sacrifice, qui se trouva ainsi interrompu. Pour s'en venger, les auditeurs condamnèrent le prédicateur au bannissement : déjà on avait pris des mesures pour l'enlever de l'église, lorsque Zumarraga, informé, à Huexotzinco, des conséquences de sa méprise, arriva en toute hâte pour interposer sa médiation. Matienzo, qui n'avait pris aucune part à cette malheureuse affaire, convint alors de recevoir secrètement l'absolution des censures au nom de l'audience, et les choses en restèrent là (1).

Les auditeurs et leurs créatures n'étaient, du reste, pas les seuls qui prissent parti contre les franciscains dans toutes ces affaires. Les mêmes rivalités qui existaient en Europe entre eux et les dominicains commençaient à se reproduire sourdement en Amérique. A l'exception du père Domingo de Betanzos, dont le caractère droit et le génie supérieur s'élevaient au-dessus des petitesses de son ordre, ceux-ci voyaient de mauvais œil l'influence que les enfants de saint François avaient acquise sur les populations, et, sans montrer ouvertement leur jalousie, ils s'en expliquaient

(1) Herrera, Hist. gen., decad. IV, lib. 6, cap. 9. — Lettre première de don Juan de Zumarraga, etc., pag. 57 et suiv.

en particulier avec une aigreur qui ne la décelait que trop (1). En voyant leurs rivaux dans le camp de Cortès, il était naturel qu'ils se missent du côté opposé : la crainte de s'attirer les reproches de Zumarraga les empêcha seule de se prononcer ouvertement en faveur de Guzman. Pour les récompenser de leur partialité, le président faisait construire leur monastère sur un plan grandiose, et leur avait concédé en commanderie une ville, avec un district des environs de Mexico, où on les accusa, depuis, de ne pas traiter les Indiens mieux que les autres Espagnols. Le père de Betanzos voyait avec peine une conduite si peu digne de leur saint ministère; il prit avec une liberté véritablement apostolique la défense des franciscains contre le vicaire général et le prieur de Santo-Domingo, et ce fut à la suite d'une querelle domestique que, pour s'en débarrasser, ceux-ci l'envoyèrent à Guatémala (2). Ce fut lui qui y fonda les premières maisons de son ordre, mais dans l'esprit qui l'animait lui-même, et qui inspira, quelques années après, le célèbre et fougueux Bartolomé de Las Casas.

Cependant, la discorde ne tarda pas à causer de nouveaux troubles dans Mexico. Abusant du droit d'asile que conféraient à cette époque les maisons religieuses, deux employés de Cortès, coupables d'assassinat, s'étaient réfugiés au monastère de San-Francisco, en faisant appel au roi. Les auditeurs, sans consulter Guzman, les firent arracher de ce lieu sacré et les condamnèrent à mort. L'évêque, après avoir vainement employé les menaces pour les faire rendre à l'autel, s'exposa imprudemment à de nouvelles insolences; s'étant transporté processionnellement avec son clergé à la prison où ils étaient renfermés, il s'en fit chasser

(1) Lettre du P. Vicente de Santa-Maria, vicaire général des dominicains de Mexico, à l'évêque d'Osma, président du conseil des Indes, 1528. (Second Recueil de pièces sur le Mexique, pag. 95.)

(2) Lettre des auditeurs Salmeron, Maldonado, Zaynos et Quiroga à l'impératrice, écrite de Mexico, le 30 mars 1531. (Second Recueil de pièces sur le Mexique, pag. 141 et suiv.)

à coups de bâton, et, en dépit de ses anathèmes, les deux assassins furent exécutés. Zumarraga mit la ville en interdit : mais les auditeurs s'en moquèrent ouvertement, en le menaçant de le chasser lui-même de la Nouvelle-Espagne, comme exerçant illégalement l'autorité épiscopale ; c'est qu'en effet ses bulles continuaient à se faire attendre, et, malgré ses réclamations à la cour, on ne se hâtait guère de les lui expédier (1).

Ces dernières violences avaient eu lieu contre le gré de Guzman. Peu d'accord, d'ailleurs, avec les autres membres de l'audience sur d'autres points de l'administration, il avait, depuis quelque temps, les yeux fixés sur les états situés au nord du Mexique, indépendants de Montézuma et du Michoacan, et il songeait à en faire la conquête. Delgadillo et Matienzo ne demandaient pas mieux que de le voir partir et de garder pour eux seuls toute la puissance. Avec leur autorisation, il leva, à force de violences, une armée de cinq cents Espagnols, tant infanterie que cavalerie, avec vingt mille Mexicains ou Tlaxcaltèques, et prit avec eux la route du Michoacan, emmenant le Cazonzi prisonnier à sa suite. Après l'expédition où le capitaine Andrès de Tapia avait organisé la colonie espagnole de Tzintzontzan, en 1522, Tangaxoan avait continué à résider dans cette ville, où il avait vu, comme les autres princes du Mexique, la souveraineté qu'il tenait de ses ancêtres passer, en peu d'années, de ses mains dans celles des Espagnols. Hors d'état d'empêcher une usurpation si flagrante, il la souffrait en silence et se soumettait avec résignation à ce que cette dépendance avait d'insupportable, pour ne pas aggraver son sort ni celui de ses sujets. Ceux-ci continuaient à lui rendre les mêmes honneurs qu'auparavant, et rien ne se faisait encore dans les provinces, sans que les seigneurs qui en avaient le gouvernement ne vinssent le con-

(1) Herrera, ibid. ut sup. — Second Recueil de pièces relatives au Mexique, passim.

sulter et demander ses ordres, avant d'obtempérer même à ceux de leurs nouveaux maîtres.

Malgré les vexations dont ils étaient l'objet, les Tarasques prirent patience avec eux, aussi longtemps que Cortès demeura à la tête des affaires; mais, après son départ, le tableau commença à se rembrunir. Dans le partage que le vainqueur de Mexico avait fait à ses compagnons d'armes, Tzintzontzan avait été dévolu, avec le gouvernement du Michoacan, à Juan de Saucedo. L'histoire ne lui reproche rien personnellement; mais celui qui lui servait d'interprète, pour transmettre ses ordres aux seigneurs soumis à sa juridiction, s'était rendu odieux à tous par la rigueur avec laquelle il les faisait exécuter et par l'injustice de ses procédés. On ne souffrait son joug qu'avec impatience, et cent fois les Tarasques avaient été sur le point de s'insurger pour le secouer. Dans ces tristes conjonctures, la sagesse et la prudence de Tangaxoan ne se démentirent pas un seul instant, et il sut les apaiser toujours, en leur montrant, par l'exemple des princes mexicains, toute l'inutilité de leurs efforts. Mais, un jour qu'il était allé pour se divertir à Patzcuaro, ils profitèrent de son absence pour prendre les armes et assouvir sur l'interprète leurs ressentiments trop longtemps comprimés : sa mort ne demeura pas sans vengeance. Marcos le Bachelier, qui exerçait les fonctions de juge dans la colonie, fit immédiatement saisir tous les complices de ce meurtre, et les livra vivants aux chiens, qui les mirent en lambeaux.



Cette exécution barbare suffit pour répandre l'épouvante, et les Espagnols purent continuer, avec moins de restreinte que jamais, à s'abandonner à leurs violences accoutumées. Le retour de Cortès à Mexico rendit quelque espoir aux Tarasques. On a vu comment le Cazonzi s'empressa d'aller s'aboucher avec lui; mais on ignore s'il en obtint quelque promesse de réforme dans la conduite des commandeurs. Le plus grand fruit qu'il tira de ce voyage fut d'avoir ramené avec lui le père Martin de la Coruña, à qui il s'empressa de faire bâtir une maison à Tzintzontzan, qui

fut la première que les franciscains possédèrent au Michoacan. Partout la présence de ces religieux ranimait la confiance des malheureux Indiens, qui se servaient de leur médiation comme du seul instrument de défense qu'ils pussent avoir contre l'oppression de leurs tyrans. Quelques jours après, le Cazonzi lui confia ses deux fils, et, par ses soins, envoya au monastère de Mexico les jeunes gens que lui avait demandés Cortès (1). Martin de la Coruña travailla, dès son arrivée, à faire disparaître les signes de l'idolâtrie ; il acheva de ruiner les temples incendiés naguère par Olid, et abîma au fond du lac une immense quantité d'idoles de pierre, de bois, d'or ou d'argent qu'il avait réunies avec les autres ornements du culte antique. Environ un an après, il eut la consolation de voir arriver, pour partager ses travaux, cinq compagnons, nouvellement débarqués d'Europe, qui tous s'unirent à lui dans l'œuvre importante de la conversion et de la protection des Tarasques : presque tous étaient étrangers à l'Espagne, mais également remplis de zèle pour leur sainte mission ; tels furent Jean Vadier, Français, Michel de Boulogne, Flamand, qui posséda cinq langues indigènes qu'il parlait avec une égale facilité, et, un peu plus tard, Jacques de Danemark, du sang royal de ce pays, théologien et hébraïsant, qui, le premier de tous, apprit la langue tarasque, dans laquelle il enseigna longtemps, avec un grand fruit, les Indiens de ces provinces (2).

Le Cazonzi, suffisamment instruit de la doctrine chrétienne, reçut le baptême sous le nom de don Francisco, et ses deux fils furent baptisés sous ceux de don Antonio et de don Fernando ; un grand nombre de seigneurs furent baptisés avec eux à cette occasion. Ces conversions, qu'elles fussent sincères ou non, ne produisirent malheureusement aucun changement dans les dispositions des Espagnols ; ils continuèrent à se conduire avec une

(1) Relacion de los ritos y cerimonias, etc. MS.
(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIX, cap. 12 ; lib. XX, cap. 22 et 53

cruauté et une violence qui ne tardèrent pas à exciter de nouveaux troubles. A Xitalan, ville de la province d'Ocuapan, plusieurs furent tués dans une insurrection, et le bachelier Juan de Ortega, ayant marché contre cette localité, fit marquer d'un fer chaud tous les habitants, sans distinction d'âge, de sexe ou de rang, et les réduisit à l'esclavage. On porta des plaintes contre le Cazonzi, qu'on accusait d'exciter ses peuples à la révolte, et, tandis que ce prince s'épuisait en efforts pour calmer l'irritation de son peuple, on le déférait au tribunal à Mexico comme le fauteur secrèt de tous les désordres. Ceci se passait au moment où Cortès faisait ses préparatifs pour se rendre en Espagne. Andrès de Tapia, qui avait été chargé précédemment de la colonie, arriva alors à Tzintzontzan, et obligea, par des menaces, le malheureux Tangaxoan à lui donner encore une quantité considérable d'or et d'argent, qu'il emporta à Mexico, d'où il partit ensuite avec le capitaine général.

Sur ces entrefaites, Nuño de Guzman arriva au gouvernement de la Nouvelle-Espagne. Le Cazonzi, redoutant sa présence, s'efforça vainement, pendant six mois, d'éluder les ordres qui l'appelaient dans la capitale, et Garcia del Pilar, interprète du président et l'instrument de ses exactions, n'estime pas à moins de mille marcs d'argent et à six cents onces d'or la quantité qu'il lui envoya de Tzintzontzan, dans l'espoir qu'il le laisserait tranquille (1); mais ce don, loin de calmer la soif de Guzman, ne fit que l'exciter davantage. Reconnaissant la résistance de Tangaxoan, il envoya, pour le prendre, l'alguazil mayor Godoy, qui l'amena prisonnier à Axuzco avec don Pedro Aguija, Tareca, prince de Xenoanto et un grand nombre de seigneurs de marque. D'Axuzco, où sans doute ils attendirent les ordres de Guzman, ils furent conduits ensuite à Mexico. Ils entrèrent dans la ville remplis d'angoisse et de tristesse, tremblant, d'avance, de se trou-

(1) [illegible]bez, Noticias historicas de Nuño de Guzman, pag. 204.

ver avec le tyran dont les barbaries et les atrocités remplissaient d'effroi le monde américain. Mais, contre leur attente, ils furent reçus d'un air gracieux par Guzman, qui remit au lendemain à traiter d'affaires avec eux. S'étant présentés le jour suivant, il leur demanda, d'un ton de reproche, comment ils étaient venus ainsi les mains vides. Tangaxoan répondit, par le moyen de l'interprète, qu'on les avait emmenés si brusquement de Tzintzontzan, qu'ils avaient été dans l'impossibilité de rien emporter avec eux.

Le président, qui pensait dès lors à réaliser le projet de l'expédition qu'il avait conçue au nord du Mexique, l'interrompit pour lui demander des renseignements sur les provinces septentrionales. « Qui de vous, dit-il, a entendu parler des villes célèbres de Teo-Culhuacan et d'Ahuatlan, où les femmes sont souveraines à l'exclusion des hommes ? » Mais ils lui répondirent qu'ils n'en avaient aucune connaissance. « Eh bien ! moi, je sais « où elles sont situées, reprit Guzman, j'ai dans l'esprit d'y aller « et de les conquérir, et l'un de vous m'accompagnera. — Don « Pedro peut vous y suivre, dit Tangaxoan. — Il n'ira pas seul, « s'écria Guzman, nous irons tous ensemble ; mais, en attendant, « envoie chercher ce qui te reste d'or à Michoacan. — Ce qui « me reste, interrompit le Cazonzi avec stupeur ; mais vous sa- « vez bien que j'ai tout donné et que Tapia lui-même est venu « m'en enlever une grande quantité avant son départ ! »

D'un œil étincelant, Guzman lui demanda pourquoi il avait cru Tapia, et lui intima qu'il avait besoin d'or, et qu'il resterait en otage jusqu'à ce qu'il en envoyât chercher suffisamment. Le malheureux prince s'était épuisé pour satisfaire l'avarice de ses oppresseurs. Dans son angoisse, il prit à part son cousin Aguija et l'engagea à retourner à Tzintzontzan et à faire ses efforts pour obtenir qu'on lui abandonnât encore les trésors de quelques temples cachés jusque-là à l'avidité espagnole. Effrayé de se trouver sous le même toit que Guzman, il le pria de lui permettre

de prendre une maison dans la ville; mais celui-ci ne voulait pas se séparer de sa victime jusqu'à ce qu'il lui eût fait dégorger jusqu'à la dernière parcelle de ce métal odieux, et il lui répondit, avec l'étiquette froide de son pays, qu'il était dans sa maison et qu'il en pouvait disposer.

Aguija se mit aussitôt en chemin. Il dépeignit, avec les couleurs lugubres de la vérité, aux vassaux de Tangaxoan la cruelle situation de leur souverain, et réunit, en peu de jours, six cents boucliers d'or et autant d'autres en argent, sans compter une grande quantité de bijoux et d'autres objets précieux. Mais, au moment où ce trésor arriva à Mexico, Guzman en détourna perfidement une partie, et, en présence du Cazonzi, il eut la mauvaise foi de lui faire un reproche d'oser lui en offrir si peu. Le prince, interdit, s'adressa de nouveau à ses sujets, et, dans leur généreuse pitié pour leur roi, ils envoyèrent encore quatre cents boucliers d'or et autant en argent. Cette fois, Pilar l'interprète, d'accord avec le président, eut l'infamie d'en détourner encore une partie à leur arrivée, malgré les plaintes du Cazonzi, que ses officiers avaient informé de ces manéges odieux. « Quoi donc, « s'écria Guzman, est-ce là tout ce que tu prétends me donner? « Si peu d'or pour un si grand roi! Mais quelle espèce de roi « es-tu pour oser me faire de si tristes présents? Sache que, « si tu n'en fais bientôt venir davantage, je saurai te traiter « comme tu le mérites! — Où voulez-vous que je le prenne? ré« pondit tristement le malheureux captif. Je n'en ai plus; vous « et les vôtres avez achevé déjà de me dépouiller de ces trésors, « amassés par mes ancêtres et qui étaient le fruit des tributs de « plusieurs siècles. — Tu n'es qu'un misérable et une brute sau« vage! s'écria Guzman avec fureur, oppresseur de tes vassaux, « que tu accablais sous le joug le plus dur et que tu as forcés « à te livrer si longtemps des tributs onéreux. Ils ne demandent « pas mieux que je te tue, et je te ferai mourir. — Ah! faites« moi mourir bien vite, répondit le Cazonzi, et mettez ainsi un « terme à mes douleurs! »

Dès ce moment, le malheureux prince se vit traité comme un malfaiteur, digne du dernier supplice; on l'enferma dans une étroite prison jusqu'à ce qu'il se fût soumis à donner davantage d'or à son bourreau. Son infortune était connue de son peuple; dans l'espoir de l'adoucir, on dépouilla encore plusieurs temples situés loin des regards profanes, et on en envoya les produits à Mexico. Mais le même manége infâme se renouvela entre Pilar et Guzman pour en diminuer d'avance la quantité; après quoi, faisant venir le prince en sa présence, il l'accabla de nouveau des reproches les plus sanglants sur l'insuffisance de sa rançon. Il y avait déjà six mois que durait sa prison. Dans cet intervalle, le président avait achevé de prendre les arrangements nécessaires pour son expédition, et, dans les premiers jours de décembre 1529, il se mit en chemin pour le Michoacan, traînant après lui son captif, sous une escorte qui veillait avec attention sur ses moindres mouvements. Dès qu'ils furent arrivés à Tzintzontzan, le Cazonzi s'efforça d'obtenir qu'on le laissât retourner dans son palais : mais Guzman n'était pas homme à lâcher si promptement sa victime; pour toute réponse, il lui demanda avec ironie s'il n'était pas partout chez lui dans son royaume. Le malheureux roi, perdant alors toute espérance, s'abandonna à la plus profonde douleur; il envoya faire ses adieux à ses femmes et à ses enfants, comptant bien que le tyran qui le tenait entre ses mains ne tarderait pas à en finir avec ses jours.

Sur la demande de Guzman, il avait donné des ordres pour que huit mille soldats tarasques se tinssent prêts à accompagner l'expédition, et fait confectionner un grand nombre d'ichcahuipils ou cottes de mailles de coton pour les Espagnols, sans compter que ses sujets, prenant en pitié les souffrances de leur malheureux souverain, continuaient, chaque jour, à accumuler de nouvelles richesses dans les appartements de son bourreau, dans l'espoir de l'attendrir; mais Guzman n'en trouvait jamais assez. C'était une source continuelle de scènes terribles entre lui et le Cazonzi; il ne lui épargnait aucun outrage, non plus qu'aux sei-

gneurs captifs avec lui. Quelques jours s'écoulèrent à Tzintzontzan, durant lesquels on acheva les préparatifs de la marche; dans cet intervalle, Pilar et les autres sicaires de Guzman ne cessèrent de tourmenter leur prisonnier pour l'obliger à leur découvrir de nouveaux trésors. « N'es-tu pas honteux, disaient-ils, « qu'un roi comme toi n'ait pas davantage d'or en sa possession? « Songe bien à ce que tu vas faire, et si tu ne découvres à Guz« man le reste de ton trésor, nous saurons bien te l'arracher. Le « feu est tout prêt à te faire parler. »

Mais cette source devait finir par se tarir, et, lorsque les vassaux du Cazonzi s'aperçurent que leur générosité ne servait qu'à exciter davantage la soif dévorante de ces tigres à face humaine, ils cessèrent d'en apporter. On appliqua tour à tour à la torture la plupart des interprètes de la cour; après avoir épuisé sur eux tous les supplices, ils traduisirent le prince devant une sorte de tribunal dérisoire, et, pour avoir au moins un prétexte à faire valoir, ils firent venir des témoins qui déposèrent contre lui, en l'accusant d'avoir excité ses sujets à s'insurger contre leurs oppresseurs. Mieux eût valu mille fois qu'ils eussent couru aux armes en masse que de supporter de telles horreurs. Mais l'épouvante avait saisi tous les cœurs, et l'infortuné Cazonzi fut condamné sur de faux témoignages. On le soumit à la torture avec une telle cruauté, que plusieurs Espagnols même s'enfuirent pour ne pas en être témoins. Averti de ce qui se passait par des enfants, le père Martin de la Coruña accourut de son couvent, un crucifix à la main : sa présence suffit pour mettre les bourreaux en fuite. Rempli d'indignation, il les accabla des plus durs reproches, en les menaçant de la colère de l'empereur. Ils s'excusèrent sur la mauvaise volonté du prince et les ordres de Guzman, en promettant de le laisser tranquille. Mais celui-ci ne permettait à personne d'intervenir dans l'exécution de ses volontés. Pour se débarrasser de témoins incommodes, il donna, le lendemain, l'ordre de la marche, et le Cazonzi fut emporté à demi mort à la

suite de l'armée, renfermé dans une cage de fer. L'armée dirigée sur Purnandiro s'arrêta à deux lieues de cette ville, sur les bords d'une rivière. Là les tortures recommencèrent : on le plongea dans l'eau, en lui demandant ses trésors, et l'on mit en même temps au supplice Aguija et plusieurs autres seigneurs. Après avoir vómi contre eux toutes sortes de malédictions et d'outrages, il donna l'ordre de rassembler toutes les populations du pays avec les prêtres et les nobles, et en leur présence il fit renfermer le malheureux roi dans une natte qu'on attacha à la queue d'un cheval. Dans cette situation, on fit courir l'animal autour du camp, tandis qu'un interprète criait à haute voix : « Voilà comment est traité ce misérable qui voulait nous faire « mourir ; apprenez, par son exemple, à obéir à ceux qui vous « commandent ! »

Au retour de cette promenade atroce, on l'attacha à un poteau, et après qu'on lui eut demandé s'il n'avait rien à dire au sujet de la conspiration dont on le disait le fauteur, comme il eut répondu que non, on l'étrangla. On amassa ensuite du bois autour de son corps et on le brûla. Telle fut la fin de Tangaxoan II, dernier monarque du Michoacan. Elle fut d'autant plus cruelle qu'elle était moins méritée ; nul parmi les princes indigènes ne s'était soumis d'une manière plus pacifique aux Espagnols, et, après les avoir comblés d'or, ne fut traité avec autant d'indignité et de barbarie. Nous n'avons pas dit la moitié de ses souffrances; mais ce que nous avons raconté suffit au delà pour flétrir à jamais la mémoire de Nuño de Guzman. Le cadavre du Cazonzi ayant été réduit en cendres, son bourreau donna ordre de les jeter à la rivière ; mais ses officiers et ses domestiques en sauvèrent la plus grande partie, et ils les enterrèrent secrètement avec des bijoux, en leur rendant les honneurs accoutumés, dans la ville de Patzcuaro (1).

(1) Relacion de los ritos y cerimonias, etc., del reyno de Michoacan, MS.

Guzman continua ensuite sa marche, emmenant avec lui les parents et les amis du Cazonzi. Un moment, il fut sur le point de faire mourir Aguija : mais Albornoz, qui l'accompagnait, réussit à l'en empêcher ; ce prince, ainsi que les autres captifs, fut délivré un peu plus tard, grâce à l'intervention du père Michel de Boulogne et du père Jacques de Testera, franciscain français, qui arriva au Michoacan, dans le courant de l'année 1530, avec une grande réputation de vertu et de savoir (1). Le reste de l'expédition de Guzman n'appartient pas au cadre de cette histoire. Après avoir soumis la plus grande partie des provinces, situées au nord du Mexique, comprenant aujourd'hui les états de Xalixco, de Sinaloa, Sonora et Durango, étalé ses cruautés jusqu'aux régions mystérieuses de l'antique Teo-Culhuacan, berceau des nations aztèques, et fondé la cité de Guadalaxara, capitale de la Nouvelle-Galice, à quelques lieues de Tonalan, Nuño de Guzman fut arrêté par ordre du roi, à Mexico, en 1536, sous l'inculpation de tous les crimes dont il s'était rendu coupable, et principalement de la mort du Cazonzi. Il y reta, un an entier, soumis à toutes les privations, à tous les dégoûts et toutes les misères dont il avait fait souffrir ses propres victimes. Transféré ensuite en Espagne, il demeura prisonnier six ans de plus, et mourut enfin privé de toutes les consolations, dans un triste exil, en 1544. C'était à peine une expiation suffisante pour tant de forfaits ; cependant quiconque avait connu son orgueil implacable pouvait penser qu'il eut tout le temps de fléchir sous la main qui le frappait et d'expier sa conduite criminelle.

(1) Ibid.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Sages mesures de la cour d'Espagne en faveur des Indiens. Condition déplorable du Mexique. État du christianisme. Concours des indigènes pour recevoir le baptême. Tolérance des franciscains. Le père Jacques de Testera au Mexique. Ses travaux. Destruction des livres indigènes. Opposition des dominicains aux franciscains. Leurs premières missions. Arrivée des augustins. Progrès du christianisme. Opposition des idolâtres. Acxotecatl, seigneur d'Atlyhuetza. Son fils est baptisé sous le nom de Cristoval. Il le tue. Il est condamné à mort. Son appel inutile au patriotisme des Tlaxcaltèques. Cortès retourne en Europe. Arrivée de la seconde audience royale. Fuenleal, président de l'audience. Ses travaux en faveur des indigènes. Il embellit Mexico. Il abolit l'esclavage des Indiens. Arrivée de Mendoza, premier vice-roi du Mexique. Il y introduit l'imprimerie. Il fonde un collège pour les Indiens à Tlatilolco. Arnaud de Bassac y enseigne le premier le latin. Instruction des indigènes. Fondation du monastère de la Conception pour les filles indigènes. Fondation de l'hospice de Santa-Fé par Vasco de Quiroga. Travaux de ce magistrat. Il est fait évêque du Michoacan. Son dévouement pour les indigènes. Pacification de Chiapas. Fondation de Ciudad-Real. Cortès à Tehuantepec avec Martin de Valencia. Baptême du roi Cocyopy. Les dominicains attaquent l'idolâtrie parmi les Zapotèques. Juan de Zarate, évêque d'Oaxaca. Francisco Marroquin, évêque de Guatémala. Ses vertus et ses travaux. Les religieux de la Merci et de Saint-Dominique à Guatémala. Barbaries des conquérants dans cette contrée. Mort de l'Ahpozotzil Belehé-Qat. Intrusion de don Jorge, Ahpoxahil. Maldonado, gouverneur de Guatémala. Sa belle conduite. Conquête pacifique de la Vera-Paz par les dominicains. Las Casas fonde, avec les Indiens convertis, la bourgade de Rabinal. Épouvante des Indiens au retour d'Alvarado. Celui-ci fait mourir le roi Cahi Imox avec un grand nombre de princes indigènes. Son expédition à Nochiztlan et sa mort. Douleur de sa veuve, Beatriz de la Cueva. Elle périt dans le tremblement de terre de Guatémala. Ruine de cette ville et sa translation par l'évêque Marroquin.

Dix ans s'étaient écoulés depuis que les défenseurs de Mexico, succombant sous les efforts des armes castillanes et de la haine de

leurs voisins, avaient courbé la tête devant Cortès. Dans cette courte période, un tiers de la population indigène, dévoré par la guerre, les épidémies et les mauvais traitements des vainqueurs, avait disparu du sol de la Nouvelle-Espagne, et la moitié de ce qui restait allait périr, par les mêmes causes, dans l'espace d'un demi-siècle. La lutte n'était pas encore finie, les conquérants continuaient à se disputer les lambeaux de ces magnifiques contrées, et le gouvernement de la mère patrie avait de la peine à faire entendre sa voix par-dessus les mers qui l'en séparaient et à arrêter leurs débordements. Au milieu de tant d'attentats qui font frémir la nature et qui compromirent si souvent l'existence de la colonie naissante, la sagesse royale, inspirée par le génie de Cortès et la modération des membres du clergé, tant séculier que régulier, obtint, à cette époque, des résultats aussi grands qu'inespérés : opposée aux excès des colons et des officiers de la couronne qui, les premiers, furent chargés de l'administration du Mexique, elle réussit enfin, par des provisions aussi prudentes qu'éclairées, sinon à cicatriser toutes les plaies de la race indigène, au moins à tempérer les maux dont elle avait souffert, depuis la prise de Mexico. Touchée de tant de souffrances, dont l'évêque Zumarraga avait fait à l'impératrice Isabel de Portugal, épouse de Charles V, un tableau si lamentable, cette princesse avait travaillé aussitôt à faire remplacer les membres de l'audience royale, et avait commis à l'évêque de Valladolid le soin de chercher des sujets intègres qui ne se laissassent pas influencer par des motifs d'ambition ni d'avarice, afin de trancher au vif dans les abus et les prévarications qui se commettaient journellement dans ces contrées. C'est dans ce dessein que fut instituée la vice-royauté de Mexico, dont la charge fut donnée à don Antonio de Mendoza, frère du marquis de Mondejar. En même temps, l'audience fut recomposée avec les licenciés Vasco de Quiroga, Alonso de Maldonado, Francisco Zaynos et Juan de Salmeron, à qui l'on accorda des émoluments convenables, pour

les engager davantage encore à demeurer dans le devoir; mais, en attendant que le vice-roi fût prêt à aller prendre possession de son poste, avec la présidence du conseil, la cour en chargea don Sébastien Ramirez de Fuenleal, évêque de Saint-Domingue.

Le choix de ces fonctionnaires justifia pleinement les intentions de l'impératrice, et, s'ils commirent des fautes dans le cours de leur administration, elles furent entièrement le résultat de leur inexpérience dans les affaires de la Nouvelle-Espagne et des difficultés particulières de la situation. Cortès, qui s'apprêtait à repartir investi de nouveau de la charge de capitaine général, s'en montra particulièrement satisfait. On doit dire à son éloge que, s'il avait soigné ses intérêts, durant son séjour dans sa patrie, il n'avait pas non plus négligé ceux des peuples qu'il avait conquis ou qui avaient recherché son alliance. Il obtint, pour les villes de Cempoallan et de Tlaxcallan et pour leurs territoires, l'exemption perpétuelle de tout tribut et de toute imposition, et, pendant deux ans, pour les royaumes du Zapotecapan et de Tehuantepec. A cette occasion, la cour renouvela avec rigueur les défenses relativement à l'esclavage des Indiens; les répartitions furent maintenues, mais seulement durant la vie des conquérants, et avec les conditions les plus favorables aux sujets qui en dépendaient, de manière à rendre leur servage le moins dur qu'il était possible. Elle en fit l'objet des recommandations les plus vives aux nouveaux auditeurs, qui devaient veiller sur les indigènes, en général, avec une sollicitude particulière (1).

Il était grand temps, en effet, que l'on pensât sérieusement à réparer les maux dont les Indiens étaient accablés, et de leur donner les moyens de respirer. Malgré leur caractère pacifique et la patience avec laquelle ils les avaient supportés jusque-là, l'excès de la tyrannie les avait poussés à bout en une foule de provinces : ils s'enfuyaient dans les montagnes, préférant les mi-

(1) Herrera, Hist. gen., decad. IV, lib. 6, cap. 9.

sères d'une vie vagabonde dans les forêts aux violences dont ils étaient victimes; ceux que leurs intérêts ou une position supérieure empêchaient de suivre cet exemple étaient prêts à se révolter. Chez les Zapotèques, l'insurrection était permanente depuis plusieurs années, tantôt d'un côté ou d'un autre; la ville nouvelle d'Oaxaca avait été menacée, de telle sorte qu'elle avait été abandonnée presque entièrement de ses habitants et qu'il avait fallu, en 1529, des ordres spéciaux de l'audience pour la repeupler de nouveau. Les Tarasques, poussés au désespoir par les barbaries de Guzman, et surtout par la mort cruelle du Cazonzi, avaient pris les armes en plusieurs endroits et se préparaient à soutenir une guerre de partisans; enfin partout, jusque dans les territoires amis, de Huexotzinco, de Cholullan et de Tlaxcallan, il existait une fermentation terrible, qui ne pouvait manquer d'amener bientôt les plus grands désastres. La modération et les exhortations des religieux suffisaient à peine à contenir les populations, et, lorsque ceux-ci leur parlaient de la douceur de la loi évangélique, des vieillards leur répondaient d'un ton de reproche : « Comment se fait-il que, dans les temps que vous appelez « cruels et barbares, nous étions plus heureux et plus nombreux « que maintenant, que nous professons la religion chrétienne (1)? »

La comparaison entre le régime passé et la période présente était certainement loin d'être en faveur du christianisme; car, à l'exception d'un petit nombre d'Indiens, plus éclairés que les autres, la plupart ne voyaient que les résultats matériels, habitués qu'ils étaient à se conduire, d'ordinaire, par crainte plutôt que par vertu, et ce n'était qu'en leur faisant sentir ses bienfaits qu'on pouvait espérer de les y amener véritablement. Telle était, cependant, la confiance qu'ils avaient dans les religieux, qu'on les voyait accourir par milliers pour recevoir le baptême durant les

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. V, cap. 7 et 8. — Lettres de Juan de Zumarraga et des franciscains au conseil des Indes et à l'impératrice, en date du 28 mars 1531. (Second Recueil de pièces sur le Mexique, pag. 101.)

premières années qui suivirent leur arrivée, et il est constant que, de l'an 1524 à l'an 1540, les franciscains seuls administrèrent ce sacrement à plus de six millions d'indigènes, tant enfants qu'adultes, dans la seule vallée de l'Anahuac. On sait déjà que ces conversions étaient loin d'être toutes également sincères, et que l'espoir d'être secourus et protégés contre l'oppression de leurs vainqueurs, en se mettant sous l'égide de l'Église, était le motif qui entraînait le plus grand nombre. Mais, s'il y en avait qui cachaient leurs idoles pour les adorer ensuite en secret, en courant au baptême, il n'en manquait pas, cependant, qui, plus convaincus, venaient avec sincérité les déposer aux pieds des missionnaires. Les religieux franciscains et dominicains étaient également accablés de supplications : princes et sujets les conjuraient de passer dans leurs villes et d'y bâtir des couvents; tous savaient que c'étaient autant d'asiles où l'on pouvait se réfugier au besoin, comme dans les monastères de l'Europe au moyen âge. Ceux-là, de leur côté, s'y refusaient difficilement, et c'est ce qui explique la multitude des maisons religieuses et des églises, les unes debout, les autres en ruines, que l'on rencontre encore aujourd'hui dans les provinces du Mexique et de l'Amérique-Centrale. La région voisine de Teohuacan, où Quetzalcohuatl avait, jusque-là, reçu le plus d'hommages, se distingua surtout par sa ferveur. Dans l'Anahuac, entre les chefs les plus illustres qui demandèrent le baptême avec le plus d'instance, on signalait ceux de Quauhtitlan, de Tepotzoflan et de Tenayucan, fils ou frères de Montézuma II, ainsi que ceux de Tolucan et de Xochimilco. Le tlatoani de Cuitlahuac alla presser en personne le père de Valencia de se rendre dans sa ville; baptisé sous le nom de don Francisco, il édifia un vaste monastère aux franciscains, et envoya à leurs écoles un grand nombre d'enfants, dépendants de sa juridiction.

Nous ne discuterons pas sur la facilité avec laquelle on admettait les indigènes au baptême et aux autres sacrements; nous dirons seulement qu'elle rencontra, à cette époque, autant d'ad-

versaires que d'approbateurs, dans les rangs des laïques comme dans ceux du clergé, en général. C'est, du reste, un reproche qu'on leur adresse fréquemment de nos jours, d'avoir admis ainsi tant de milliers d'hommes, ignorants et absolument incapables de comprendre la sublimité des dogmes du christianisme. Mais on ne réfléchit pas assez que cette intelligence n'est nullement nécessaire pour être chrétien, pas plus parmi les protestants que parmi les catholiques. On serait fort embarrassé de faire rendre compte des dogmes de leur foi à la masse des populations, soit des villes, soit des campagnes, et on peut assurer, sans crainte de se tromper, que les millions qui furent admis, au commencement, dans l'Église, au Mexique, n'étaient pas plus ignorants une fois qu'ils avaient appris l'Oraison Dominicale et le Symbole des Apôtres qu'on exigeait d'eux, que la généralité des habitants de nos contrées ne le sont encore aujourd'hui. L'homme des champs, qui n'a pas le temps d'étudier, n'apprend pas à pénétrer les dogmes de la religion où il naît; il y croit, et cela suffit. On se contentait donc d'instruire sommairement les catéchumènes des principaux mystères de la foi, de leur faire réciter le Pater et le Credo, et, après leur avoir fait détester l'idolâtrie et leurs péchés passés, on les rangeait par groupes, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et on les baptisait par aspersion, en imposant le même nom à tous ceux d'un même groupe. Cette manière de procéder pouvait, sans doute, offrir des inconvénients; mais si, d'un côté, l'intérêt du moment était fréquemment le mobile de ces néophytes, de l'autre il faut considérer que leurs instituteurs dans la foi, en leur ouvrant si largement les portes de l'Église, outre l'espoir d'en faire, plus tard, des chrétiens plus parfaits, avaient, en faveur de cette tolérance, un des plus grands motifs que le divin Maître ait eus en vue dans la prédication de l'Évangile, la charité (1). Un autre sacrement, et qui n'eut pas moins de vogue dans les premiers temps, fut celui de

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XVI, cap. 2 à 13.

la pénitence. On sait que la confession auriculaire existait, ainsi qu'un certain baptême, dans la religion antique des Indiens; mais, chez eux, elle ne pouvait avoir lieu qu'une fois dans la vie, et elle avait, à leurs yeux, l'avantage de remettre à la fois les péchés conjointement avec le châtiment temporel que la société inflige aux délits commis par ses membres. Ils crurent trouver les mêmes bénéfices dans la confession chrétienne; aussi, dans les premiers temps, les religieux, ignorant encore cette particularité, ne pouvaient revenir de leur étonnement, en voyant la multitude des pénitents qui venaient frapper à la porte du couvent pour demander à se confesser. Cette affluence diminua nécessairement, lorsque les nouveaux chrétiens, plus instruits, se furent aperçus que la rémission des péchés était d'un effet purement moral (1).

Ce concours extraordinaire de catéchumènes, soit pour le baptême, soit pour la pénitence, paraîtrait incroyable, s'il n'était attesté par tous les monuments de l'époque. Quels que fussent, d'ailleurs, les sentiments secrets qui y amenaient les Indiens, il n'en augmentait pas moins l'influence des religieux, tout en étendant, en réalité, les bornes de l'Église mexicaine. Ayant fondé le couvent de Cuernavaca, qui était ainsi le cinquième, depuis leur introduction au Mexique, les franciscains se répandirent bientôt dans le reste de l'Anahuac et dans les contrées voisines. Le Français Jacques de Testera, d'une famille noble de Bayonne et frère du chambellan de François Ier, après avoir prêché avec un grand succès, durant plusieurs années, à la cour de l'empereur, avait traversé les mers, en 1529, accompagné de plusieurs autres. Ne pouvant apprendre, aussi vite qu'il l'aurait voulu, les langues des Indiens pour leur prêcher et impatient du retard, il se livra, par interprète, à un autre mode de prédication, ayant avec lui les mystères de la foi peints sur une toile, et un Indien habile qui expliquait aux autres, dans leur langue, ce que disait le mission-

(1) Id., ibid., cap. 19. — Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. I, cap. 12.

naire; il en retira beaucoup de fruit, ainsi que des tableaux dont il se servait constamment. Élu, en 1533, gardien de San-Francisco, il travailla avec un zèle extrême à la propagation de la religion catholique dans tous les états de la Nouvelle-Espagne, fonda des maisons de son ordre en Michoacan et au Guatémala, où il alla à plusieurs reprises, et il n'y avait pas alors, dit Torquemada (1), un pouce de terre ici découverte qu'il ne parcourût. En 1529 et en 1530 on le trouve à Mexico, en 1531 à Champoton. Chassé de l'Yucatan par les Espagnols, dont il voulait contenir les excès, on l'y retrouve de nouveau en 1534. Étant retourné en Europe, en 1541, pour assister au chapître général de Mantoue, il revint, bientôt après, en Amérique, avec la dignité de commissaire général des Indes, menant avec lui cent quarante franciscains de diverses nations, qu'il dispersa dans toutes les provinces du Mexique et de l'Amérique-Centrale.

Sahagun, Ximenez, Fuensalida, Pierre de Gand, Motolinia, tous les franciscains, entraînés par son influence, ayant adopté les tableaux de leur gardien, la peinture indigène, jusque-là persécutée, reparut et s'y mêla dans une partie considérable des possessions espagnoles. Jusque-là, conquérants et missionnaires n'avaient vu, dans les manuscrits mexicains, que des livres de magie et des images, servant à perpétuer l'idolâtrie, et l'on ne peut trop vivement déplorer la perte de tant de documents précieux pour l'histoire, pour la science et les arts américains, que le zèle ignorant du pieux évêque de Mexico et de tant d'autres, avant lui, livra aux flammes. Les travaux de Testera arrêtèrent cette destruction, et, une fois entrés dans cette voie, les franciscains, déjà plus instruits

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIX, cap. 1, 2, 13 et 18, et lib. XX, cap. 47. — La mémoire de Testera s'est longtemps conservée dans le Chiapas et l'Yucatan, et, au temps de Barezzo Barezzi (Chroniche dell' Ordine Seraphico, part. IV, lib. 3, cap. 48), les Indiens y faisaient, tous les ans, une fête en l'honneur de leur saint et glorieux ami. Il mourut dans une heureuse vieillesse, au monastère de Mexico, vivement regretté de ses frères, en 1543.

des langues et des coutumes des indigènes, en utilisant leurs livres pour leur prédication, y prirent un intérêt chaque jour plus senti, et travaillèrent, dès lors, efficacement à sauver du naufrage le reste de ces peintures et de ces documents jusque-là si injustement poursuivis.

Les dominicains, de leur côté, n'étaient pas oisifs ; mais ceux qui vinrent les premiers après Betanzos, enclins au relâchement et aux idées séculières, n'avaient ni le zèle ni les vues éclairées que celui-ci déploya dans les différentes missions dont il fut chargé : quelques mois après l'arrivée de la seconde audience, dans le temps même que, pour suivre les dispositions humaines de l'empereur, ses membres travaillaient à réformer les abus, le prieur de Santo-Domingo ne craignit pas, pour complaire à ses compatriotes, de prêcher que c'était un scrupule outré que de vouloir rendre la liberté à tous les Indiens et de se déclarer ainsi en faveur de l'esclavage (1). Heureusement pour les indigènes et pour l'honneur de l'Église, ce fut Betanzos qui fonda les premières maisons de son ordre dans les états guatémaliens, et ses compagnons, Gonzalo Lucero et Bernardino de Minaya, qui reçurent la même mission pour la province d'Oaxaca, en 1529. Les autres édifièrent successivement les monastères de Coyohuacan, de Huaxtepec, d'Itzyucan et de Chimalhuacan, en dedans et aux alentours de la vallée de l'Anahuac; et, plus loin, ceux de la Puebla de los Angeles, de Panuco, de Coatzacualco et de la Véra-Cruz.

Les chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui forment, avec les religieux de la Merci, les dominicains et les franciscains, les quatre principaux ordres religieux de Mexico, arrivèrent dans cette ville quatre ans plus tard, en 1533, sous la conduite du père Francisco de la Cruz. Ils furent logés en arrivant et traités avec somptuosité par les pères de Santo-Domingo ; ils passèrent ensuite

(1) Lettre des auditeurs Salmeron, Maldonado, Zaynos et Quiroga à l'impératrice, écrite de Mexico, le 30 mars 1531. (Second Recueil de pièces sur le Mexique, pag. 142.)

dans une maison de la rue de Tacuba et mirent aussitôt la main à l'œuvre pour la construction du monastère, où ils sont encore actuellement; ils étaient en tout sept, et les histoires s'accordent à rendre hommage à leur vertu et à leur vie exemplaire. Deux ans plus tard, ils furent rejoints par un grand nombre d'autres qui s'accrut encore les années suivantes. De Mexico, ils se répandirent particulièrement en Michoacan et dans les montagnes de Metztitlan, où ils exercèrent leur ministère, tout en fondant de grands et somptueux monastères : le principal fut celui de Salamanca, qui devint ensuite le chef-lieu de la province des augustins du Mexique (1).

Partout où ils apparaissaient, franciscains et dominicains étaient accueillis par les indigènes avec un égal empressement : stimulés tour à tour par le respect, la crainte ou l'espérance, ceux-ci accouraient à la voix des pasteurs qui leur étaient envoyés; les seigneurs et les princes mettaient à leur disposition leurs palais, en attendant que les bras de leurs vassaux leur eussent élevé des demeures appropriées aux besoins de leur profession, et se faisaient instruire et baptiser avec plus ou moins de sincérité. On bâtissait en même temps des écoles pour les enfants, et bientôt ceux-ci, endoctrinés par les missionnaires, allaient à la recherche des idoles, et travaillaient avec eux à les détruire et à renverser les temples de ces faux dieux. C'était partout le même système, et l'on peut dire qu'il avait un égal succès. Ce n'est pas que les religieux ne rencontrassent parfois de sérieux obstacles à l'accomplissement de leurs entreprises, quoiqu'on leur opposât bien rarement la force ouverte. Malgré leur empressement pour le baptême et leur exactitude à assister aux prédications et aux offices de l'Église, le plus grand nombre continuaient à conserver un attachement fanatique pour leurs anciennes divinités, et il n'était

(1) Burgoa, Géogr. Descrip., Hist. de Guaxaca, cap. 3 et 4. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 17 et 25.

même pas rare de trouver, parmi leurs idoles, des croix ou des images chrétiennes auxquelles ils rendaient conjointement les mêmes honneurs, s'imaginant, avec simplicité, que le Dieu des chrétiens s'en contenterait comme les autres. C'est ainsi qu'on les voyait souvent encore partagés entre les deux croyances, tantôt inclinant vers les religieux et leur livrant les objets de leur superstition, tantôt entraînés par l'influence mystérieuse de leurs prêtres et des antiques cérémonies de leur culte, que ceux-ci continuaient à pratiquer au fond des grottes ou des déserts.

Si parmi les chefs de l'aristocratie on trouvait fréquemment des chrétiens fervents et éclairés, c'était aussi dans cette classe élevée qu'on découvrait les ennemis les plus acharnés de la religion nouvelle. De ce nombre on connaissait, à Tlaxcallan, le prince Acxotecatl, seigneur d'Atlyhuetza, à une lieue et demie de cette ville, où il tenait sa maison avec un grand faste : il était frère de Maxixcatzin ; mais il était, au fond, autant ennemi des chrétiens que celui-ci leur avait été dévoué. Quoique baptisé sous le nom de don Cristoval, son sérail se composait encore de plus de soixante femmes, dont les quatre principales lui avaient donné chacune un fils. Pour obéir aux instructions de Cortès, qui étaient péremptoires à cet égard, il avait commis les trois plus jeunes aux franciscains ; mais il avait gardé près de lui l'aîné, qui était le plus beau et pour lequel il avait une préférence marquée, dans la crainte que l'eau du baptême ne lui attirât quelque malheur : c'était un enfant de douze ou treize ans, d'une grande intelligence. Mais ses frères ayant révélé son existence, les religieux obligèrent promptement le père à le leur confier comme les autres : ils le baptisèrent sous le même nom de Cristoval et en firent promptement un de leurs plus ardents zélateurs. Témoin des sacrifices et des autres rites idolâtres qui se pratiquaient journellement dans la maison paternelle, il s'efforçait, chaque fois qu'il y retournait, de ramener Acxotecatl à une conduite plus conforme au sacrement qu'il avait reçu, lui reprochait ses scandales et bri-

sait même sans ménagement les idoles et les objets de superstition qu'il rencontrait sous sa main : sa mère, chrétienne comme lui, le secondait de tout son pouvoir.

Le prince se montrait fréquemment irrité de ces observations. Excité par une autre de ses femmes, mère du second de ses fils, pour qui elle convoitait l'héritage paternel, il entraîna Cristoval dans une chambre déserte et, après l'avoir accablé de tourments, il le jeta en travers d'un brasier allumé, où l'enfant expira, quelques secondes après, dans de cruelles souffrances. Il le fit enterrer ensuite dans un endroit secret de son palais, en menaçant du dernier supplice quiconque oserait mentionner le nom de Cristoval : dans la crainte, toutefois, que la mère ne vînt à révéler sa barbarie, il la fit emmener à Quimichucan, avec ordre de lui donner la mort, ce qui fut immédiatement exécuté. Les religieux, inquiets de ne point voir retourner leur élève, firent d'inutiles recherches pour le retrouver. Le crime d'Acxotecatl paraissait enseveli dans le silence du tombeau ; mais, quelque temps après, un Espagnol, passant isolément sur les terres de sa juridiction, s'étant pris de querelle avec un de ses vassaux, alla se plaindre à Mexico que le seigneur d'Atlyhuetza lui avait enlevé des effets et de l'or. L'alguazil espagnol résidant à Tlaxcallan reçut l'ordre d'informer contre lui ; mais, celui-ci ayant témoigné sa crainte de procéder contre un homme si puissant, le gouvernement de la capitale y envoya Martin de Calahorra, avec tout le pouvoir nécessaire pour instruire la cause.

Acxotecatl fut aussitôt arrêté et mis en prison ; mais cette affaire s'éclaircit promptement, et on allait le remettre en liberté, lorsque le bruit de la mort de Cristoval et de sa mère arriva aux oreilles du juge. Ses domestiques, voyant leur maître sous le coup de la loi, firent des aveux ; un nouveau procès s'instruisit, et le prince d'Atlyhuetza, ayant été reconnu coupable d'un double meurtre, fut condamné à la peine de mort. La sentence ayant été confirmée à Mexico, Calahorra prit aussitôt ses mesures pour la mettre

à exécution. C'était la première fois, depuis Xicotencatl, qu'un si grand personnage se trouvait, à Tlaxcallan, sous le coup de la justice étrangère, et il n'y avait que trop à craindre que les Indiens ne prissent les armes pour chercher à le délivrer. On réunit à la hâte le plus d'Espagnols qu'il fut possible, et Calahorra envoya signifier à Acxotecatl la peine à laquelle il était condamné. Il en reçut la nouvelle sans s'émouvoir ; il sortit, bientôt après, environné de la garde espagnole, pour marcher au lieu du supplice. Une multitude considérable s'était rassemblée pour y assister, mais pas un ne fit un pas en sa faveur. « Eh ! quoi ! « s'écria-t-il, est-ce là Tlaxcallan ? Et vous autres, Tlaxcaltèques, « aurez-vous le courage de me laisser mourir ainsi ? Quoi donc, « ne saurez-vous m'enlever des mains de ce peu d'Espagnols? « Vous, les guerriers vaillants et courageux dont Tlaxcallan se « vantait, seriez-vous devenus si lâches et si pusillanimes ? »

Mais ces paroles demeurèrent sans écho. Dix ans avaient passé sur l'austère république, depuis qu'elle avait accepté l'alliance de Cortès; qu'elle fût ou non persuadée de la justice de la condamnation d'Acxotecatl, Tlaxcallan était désormais asservi comme le reste des nations aztèques. Il fut pendu à la face de la multitude silencieuse et recueillie sans qu'elle fît le moindre effort pour l'empêcher. Les corps de Cristoval et de sa mère, ayant été découverts quelque temps après, furent transportés solennellement dans l'église du monastère, d'où ils furent transférés, plus tard, dans celle de l'Assomption, où on continue à les révérer comme les reliques des premiers martyrs de la Nouvelle-Espagne.

Des événements, comme celui de la mort de cet enfant, n'étaient, du reste, pas rares dans ces contrées. Les indigènes, irrités de l'ardeur que déployaient les jeunes disciples des monastères dans la recherche des idoles et la prédication de la foi chrétienne, leur tendaient fréquemment des piéges; le visage couvert d'un masque, ils s'embusquaient sur les chemins par où ils devaient passer et s'emparaient de ceux qu'ils pouvaient, soit pour les sacrifier en

secret, soit pour les obliger à renoncer au christianisme. C'est ainsi que Juan Xicotencatl, petit-fils du vieux guerrier de ce nom, s'étant offert, avec plusieurs jeunes gens de sa maison, pour accompagner à Oaxaca le père Bernardino de Minaya, fut enlevé à Tecalco et qu'il mourut avec un de ses compagnons sous les coups des idolâtres, martyrs, l'un et l'autre, de cette religion dont son père et son aïeul s'étaient montrés, malgré leur baptême, les plus constants adversaires. Les religieux, voyant l'état d'irritation où était le pays, se contentaient de gémir, sans oser se plaindre ; ils redoutaient également d'exaspérer les Indiens et d'animer contre eux les Espagnols, qui n'étaient que trop disposés à les pousser à bout par leurs rigueurs. Il n'arrivait que trop fréquemment, d'ailleurs, que ceux qui se risquaient seuls dans les montagnes disparussent sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus, soit qu'on les massacrât par esprit de vengeance, soit pour les dépouiller de ce qu'ils portaient. On finit cependant par remédier en partie à cet état de choses, en déclarant aux seigneurs qu'on les rendrait responsables de la vie de tous les Castillans qui traverseraient leurs territoires. On exigea d'eux qu'ils les désignassent sous le nom de « Castiltecas » et non de chrétiens, puisque les indigènes étaient censés l'être comme eux. Pour plus de sécurité, on les obligea d'inscrire dans un registre les noms de tous ceux qui passeraient par leurs localités, avec leur signalement, s'ils étaient à pied ou à cheval, ainsi que le costume qu'ils portaient (1) ; c'est ainsi seulement que le gouvernement parvint, avec le temps, à mettre un terme aux périls qu'ils couraient dans leurs voyages. (De l'an IX Acatl 1527 à l'an XII Tochtli 1530.)

Cependant Cortès, décoré du titre de marquis del Valle de Oaxaca, était retourné au Mexique. Comme à son arrivée de Honduras, les populations coururent au-devant de lui, avec le même empressement, et son voyage jusqu'à Tetzcuco fut un nou-

(1) Muñoz Camargo, Hist. de la rép. de Tlaxcallan. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 30, 34.

veau triomphe. Par ordre de la cour, il demeura dans cette ville jusqu'à l'arrivée de la nouvelle audience, afin de ne pas se mettre en conflit avec les membres de l'ancienne ; mais, en attendant, tout ce que Mexico renfermait de hauts personnages alla le complimenter sur ses nouvelles dignités et lui présenter ses hommages. Le clergé surtout et les princes indigènes lui formaient une cour assidue, et l'on peut dire que, jusqu'au dernier moment de son séjour dans ces contrées, il garda sur eux le prestige qu'il avait acquis, depuis qu'il y avait mis le pas pour la première fois. Ses ennemis, et surtout les auditeurs Matienzo et Delgadillo, en concevaient une telle jalousie, que, sans l'intervention de l'évêque, ils eussent été capables d'exciter de nouveau la guerre civile pour s'en venger.

L'arrivée de la nouvelle audience, au commencement de l'année 1531, mit un terme à cette situation difficile. S'étant installés au palais, ses membres travaillèrent aussitôt avec assiduité à remplir les ordres de l'impératrice. L'un des principaux était de mettre Cortès en possession des villes et des vassaux de son marquisat ; mais, dans l'exécution de cette affaire, il s'éleva tant de difficultés, soit de la part des habitants de ces villes, soit de la part des agents du marquis, que les auditeurs, pour éviter de plus grands maux, lui déclarèrent qu'il eût à accepter comme en dépôt les villes qu'il réclamait, et que, s'il s'y trouvait un plus grand nombre de vassaux que ceux qui lui étaient accordés, il eût la loyauté de rendre compte des tributs qu'il en recevrait à la couronne. Les Indiens profitèrent de ces brouilles pour exciter de nouveaux troubles dans plusieurs provinces, où plus de deux cents Espagnols perdirent la vie isolément. Zumarraga fut informé par les religieux que les Mexicains tenaient fréquemment des conciliabules et songeaient à profiter des changements qui venaient d'avoir lieu dans le gouvernement pour faire une levée d'armes générale ; il s'empressa d'en donner avis à l'audience, et celle-ci, épouvantée des conséquences que pouvait avoir une

révolte en ce moment, envoya l'ordre à Cortès de venir prendre possession de sa charge de capitaine général.

Le marquis se disposa immédiatement à obéir, et fit, dans la capitale, son entrée avec une grande pompe. Sa présence suffit pour calmer toutes les appréhensions; une nuit, cependant, le bruit s'étant répandu, on ne sait comment, que la population indigène venait de se soulever, il parcourut les différentes rues à la tête de deux cents chevaux sans trouver le moindre indice de révolte; il se contenta alors de châtier sévèrement ceux qui avaient participé au dernier massacre des Espagnols, dans les provinces, et prit, d'accord avec l'audience, les mesures que nous avons vues plus haut, pour rendre la sécurité aux voyageurs. Sur ces entrefaites, le président de l'audience étant arrivé à Mexico, les premiers actes de son gouvernement, en inspirant les plus grandes espérances, achevèrent de calmer l'agitation des Indiens. Ramirez de Fuenleal était digne de la confiance de ses souverains, et son administration laissa, malgré sa brièveté, des traces ineffaçables dans l'esprit des Espagnols comme des indigènes. S'étant mis solennellement en possession de sa dignité, il fit prêter, par les magistrats et fonctionnaires de tout rang, par les villes et villages aussi bien indiens qu'espagnols, serment de fidélité à l'empereur Charles V, à sa mère, la reine Jeanne, et à son fils, depuis roi sous le nom de Philippe II. C'était la première fois que cette cérémonie avait lieu avec solennité dans la Nouvelle-Espagne.

Trop sage pour ne pas voir que la discorde qui avait régné si souvent, entre le sacerdoce et le pouvoir civil, prenait sa source dans le droit d'asile dont les monastères avaient joui jusque-là, il le suspendit totalement et défendit aux autels de recevoir désormais personne qui fût poursuivi par la loi. Dans l'intérêt de la protection des indigènes, il décréta que toute vexation offerte par un Espagnol à un Indien serait irrémissiblement châtiée comme un crime public, et qu'il mettrait à exécution la peine de mort, portée par l'empereur contre quiconque réduirait un In-

dien à l'esclavage ou le marquerait d'un fer chaud. Ces sages dispositions produisirent une satisfaction générale parmi les intéressés; après avoir mis cette barrière à l'avarice et à la cruauté des colons, il fit savoir que le tribut auquel les nations conquises seraient soumises désormais, ne serait annuellement que le quart d'une once d'argent sur les produits du pays; cette mesure s'étendait également aux Indiens des répartitions qui n'en devraient pas davantage aux commandeurs qui les possédaient. Les Mexicains, habitants de la capitale et de ses faubourgs, en étaient exemptés, à cause du service personnel dont ils s'acquittaient pour les travaux publics. Pour empêcher les Indiens de se livrer à l'oisiveté à laquelle ils sont naturellement enclins, le sage président imagina divers moyens afin de les occuper; on ne réussit jamais, néanmoins, à obtenir d'eux des résultats aussi satisfaisants que sous le régime de leurs princes naturels, qu'il aurait suffi, pour cela, de remettre en vigueur; mais, malgré les ordres que la cour avait donnés à ses agents de s'informer des particularités de l'antique législation, trop d'intérêts s'y opposaient encore pour qu'on lui rendît un compte exact à cet égard.

Fuenleal fut un des premiers à l'en instruire, et il s'appliqua lui-même à profiter des notions qu'il avait acquises. Les premiers travaux auxquels il employa les Indiens de la capitale se firent dans l'intérêt de leur propre conservation. La rougeole, inconnue auparavant parmi eux, étant venue à les frapper cette année, il fit construire plusieurs hôpitaux, et, après la cessation de l'épidémie, commença l'hôpital royal sur le modèle de celui de la Conception, édifié par Cortès au lieu où il avait eu sa première entrevue avec Montézuma. Le premier, aussi, depuis la conquête de Mexico, il restaura totalement l'aqueduc de Chapultepec, en répandit les eaux dans toute l'étendue de la cité, en amena de nouvelles à Tlatilolco, principalement habité par les indigènes, et reconstruisit en pierre de taille toutes les fontaines et les bassins dans la ville et dans les faubourgs. Sous son administration vé-

ritablement paternelle, Mexico, changeant d'aspect, prit toutes les allures d'une capitale européenne, et, quoiqu'il y eût à peine onze ans qu'elle fût sortie de ses ruines, il semblait qu'elle eût, durant de longues années, joui de la tranquillité la plus complète. Les Mexicains, délivrés de la tyrannie dont ils avaient tant souffert, se dépouillaient insensiblement de leurs coutumes, pour adopter celles de leurs conquérants, et voyaient avec plaisir un grand nombre de princesses de leur race mêler, par des mariages légitimes, le sang de leurs rois à celui des nobles hidalgos de l'Espagne. La plus célèbre de toutes, la belle Tecuichpo, veuve de Quauhtemotzin, aussi distinguée par ses grâces que par son esprit, baptisée sous le nom de doña Isabel Montézuma, avait épousé Alonso de Grado, l'un des compagnons de Cortès, et sa sœur, baptisée sous le nom de Leonor, avait donné sa main à don Cristoval de Valderrama, dont les descendants existent encore aujourd'hui dans l'état d'Oaxaca (1).

Non content de pourvoir avec tant de zèle aux embellissements de Mexico, l'évêque de Saint-Domingue encouragea tous les arts utiles de l'Europe, la culture du blé, du lin et du chanvre, ainsi que la fabrication des étoffes de laine, par l'éducation des troupeaux, qui se multipliaient rapidement dans le nouveau monde : il commença le premier à soigner la culture de la cochenille dans le territoire de Tlaxcallan, où elle avait été pratiquée auparavant avec honneur par l'industrie indigène. C'est également à ses vues éclairées que la ville de la Puebla de los Angeles doit son origine. Ce fut lui qui en jeta les fondements sur le sol tlaxcaltèque et qui y envoya les premiers colons espagnols, ouvrant en même temps la route qui passe par cette ville pour la Véra-Cruz, afin d'éviter à ses compatriotes de traverser les localités indiennes et d'en molester les habitants ; c'est également avec son autorisa-

(1) Herrera, Hist. gen., decad. V, lib. 1, cap. 6, et lib. 5, cap. 9, 10 et 11. — Torquemada, Monarq. Ind., lib. V, cap. 10.

tion que le port de ce nom fut transféré, en 1532, au lieu actuellement nommé la Antigua, où il demeura jusqu'à l'édification de la ville moderne (1). Par ces travaux, où il occupait les Mexicains, il s'acquit véritablement leur reconnaissance, et mérita d'être révéré par eux comme un père; mais rien ne rehaussa davantage la présidence de Fuenleal que les dispositions qu'il prit relativement aux eaux, aux bois et aux pâturages, que les Espagnols voulaient s'approprier, et à la propriété des Indiens, deux points, également recommandés par l'empereur et l'impératrice, comme étant de la dernière importance. Quant au premier, il déclara qu'ils étaient communs à tous; pour le second, il soutint avec intégrité la loi déjà publiée, que les Indiens de la Nouvelle-Espagne n'étaient pas moins libres que les Espagnols, que, sous aucun prétexte, on ne pouvait les réduire à l'esclavage, et qu'on eût à affranchir sans délai tous ceux qui l'étaient encore.

La publication de ces décrets et la fermeté avec laquelle Fuenleal y tint la main eurent pour résultat de faire mettre immédiatement en liberté la plupart des esclaves, et les seigneurs mexicains et tlaxcaltèques, qui en tenaient encore un grand nombre à leur service, se distinguèrent, en cette occasion, par la manière franche et libérale à laquelle ils concoururent à leur exécution. Mais le président, observant combien il y avait à réformer encore pour le bien-être des indigènes, convoqua une assemblée de notables afin de donner une force plus grande à ses résolutions. Les Mexicains et les autres nations du nouveau monde ayant manqué jusque-là de bêtes de somme, on avait continué, après la conquête, à se servir des tlamèmes, et on ne les surchargeait que trop souvent au delà de leurs forces. Plusieurs fois, la cour avait donné des ordres pour prohiber totalement ce mode de transport,

(1) Id., ibid. ut sup.— Voir, pour le transfert de la Véra-Cruz à la Antigua, la fin de la lettre écrite à l'impératrice par le président et les membres de l'audience de Mexicó, le 29 avril 1532. (Second Recueil de pièces sur le Mexique, pag. 201.)

sans pouvoir obtenir d'être obéie. La junte, présidée par Funleal, sans l'interdire entièrement, y mit des restrictions fort sages en faveur des tlamèmes, et, malgré les entraves que les commandeurs travaillèrent à y opposer, elle réussit à les faire mettre en vigueur ; elle les obligea en même temps à prêter le serment qu'ils traiteraient désormais leurs vassaux plus humainement, et qu'ils observeraient fidèlement à leur égard les ordonnances royales dans toute leur étendue. Comme un grand nombre de prêtres séculiers étaient venus au Mexique, depuis le commencement de la colonisation, la plupart, imitant l'exemple des conquérants, au lieu de travailler à la conversion et au bonheur des vaincus, comme les religieux franciscains, avaient accepté des répartitions, et il n'en manquait pas, même, qui, sans égard pour les lois de l'humanité, avaient pris des esclaves qu'ils faisaient marquer comme les autres. Par un sentiment que l'on ne peut trop louer, la junte, en flétrissant ce commerce criminel, les obligea à se dessaisir de leurs vassaux, rendit la liberté à leurs esclaves, et, pour les dédommager, leur assigna une portion congrue, suivant leurs mérites ou leurs services. Il fut décidé, en outre, que, pour accoutumer les Indiens à obéir avec moins de dégoût, on ferait choix, parmi eux, de leurs alguazils, et qu'ils éliraient annuellement, dans leurs communes, des alcaldes et autres officiers de police, qui administreraient la justice dans leurs villes et dans leurs villages comme le faisaient les Espagnols. A défaut de leur ancienne législation, cette mesure ne pouvait qu'être agréable aux indigènes; elle fut d'une grande utilité pour l'administration de leurs localités, et elle dure encore aujourd'hui dans les divers états du Mexique et de l'Amérique-Centrale.

Ce ne fut pas sans peine que l'on fit admettre ces sages dispositions aux Espagnols ; elles rencontrèrent des oppositions formidables, et la cour reçut fréquemment des réclamations, à ce sujet, de ceux dont elles lésaient les intérêts ; mais elle sut résister à toutes les prétentions des réclamants. L'évêque élu, Juan de Zu-

marraga, qui était retourné en Espagne, en 1532, pour recevoir ses bulles avec la consécration épiscopale, témoigna personnellement contre eux; il soutint, devant l'impératrice, tous les droits des Indiens avec une fermeté et une éloquence qui fermèrent la bouche à leurs oppresseurs, et retourna à Mexico, en 1534, plus ferme que jamais dans sa résolution de les défendre jusqu'à la fin.

Après trois ans d'une administration aussi sage que ferme et humaine, l'évêque de Saint-Domingue, à qui son âge et son caractère sacré faisaient désirer d'abandonner les soins du gouvernement temporel, obtint de s'en démettre en faveur du vice-roi don Antonio de Mendoza, qui arriva à Mexico, au commencement de l'an 1535; il retourna alors en Espagne, et la cour, reconnaissante de ses travaux, le nomma à l'évêché de Cuenca. Le nouveau vice-roi entra dans la capitale chargé des pouvoirs les plus amples; la réforme des abus et la protection des indigènes étaient au nombre de ses principales recommandations, et en tout il se montra le digne successeur de Fuenleal. L'empereur lui enjoignit d'avoir l'œil ouvert sur la conduite des Espagnols, de châtier sévèrement tous les péchés publics, de ne permettre ni ecclésiastiques scandaleux ni moines défroqués, et qu'il eût à les renvoyer immédiatement en Europe. L'audience devait conserver au clergé et aux monastères leurs priviléges et immunités; mais il leur était interdit de donner asile aux délinquants, sous quelque prétexte que ce pût être. La cour lui ordonnait, en outre, de veiller avec attention à l'inviolabilité du patronage royal, de ne permettre l'édification d'aucune église ni monastère, sans son autorisation, et d'empêcher rigoureusement qu'aucune bulle ou bref du pape pût avoir cours dans l'étendue de la vice-royauté, sans être préalablement contre-signé du conseil des Indes.

En prenant possession de son poste, Antonio de Mendoza donna à comprendre aux Espagnols comme aux Indiens qu'il était décidé à exécuter avec rigueur les ordres de son souverain; aussi réussit-il, dès le commencement de son gouvernement, à

remplir d'une juste terreur les commandeurs et à mettre une barrière à leurs iniquités. Ce fut lui qui fit connaître l'art de la typographie à Mexico, où il apporta la première imprimerie, et ce fut là que, dès l'année de son arrivée, on imprima, en outre, des rudiments de la doctrine chrétienne en langue nahuatl et de l'abécédaire, le premier livre sorti des presses mexicaines, intitulé « Escala de San Juan Climaco, » chez l'imprimeur Juan Pablos (1), en 1536. La même année, on commença à battre de la monnaie d'argent à Mexico, dans les édifices destinés à cette fabrication, et dont le vice-roi avait jeté les fondations, dès les premiers jours de son arrivée. On battit des pièces de huit réaux, formant une piastre, de quatre, de trois, de deux, d'un et même d'un demi-réal, mais dont la diversité embrouilla considérablement les Indiens dans les commencements : peu accoutumés au manége de notre monnaie, ils confondaient souvent les pièces de trois et de quatre, donnant ou recevant l'une pour l'autre, et toujours à leur détriment : cependant, sur les représentations du vice-roi, la cour ordonna de supprimer toutes les pièces au-dessous de quatre, et de ne conserver que la piastre et la demi-piastre.

Privés de famille, un grand nombre de jeunes Indiens couraient, vagabonds, par le pays, dans les villes ou les campagnes ; par ordre de Mendoza, ils furent recueillis et on les mit en apprentissage chez les ouvriers espagnols, malgré que ceux-ci ne les reçussent pas toujours avec plaisir, dans la crainte de former des élèves qui leur enlèveraient promptement le fruit de leur industrie. Rien n'échappait à la vigilance du vice-roi. Fuenleal, appréciant l'intelligence des jeunes indigènes, rassemblés dans les écoles des franciscains, avait conçu avec eux le plan d'un collége où ils recevraient une instruction analogue à celle des universités d'Europe. La première chaire de langue latine, fondée par Pierre de Gand, dans son église de San-Joseph, avait ensuite été trans-

(1) Gil Gonzalez, Teatro de la India Occidental, etc., tom. I, fol. 23.

portée dans un nouveau monastère, bâti sous l'invocation de Santiago, à Tlatilolco. C'est là que le vice-roi Mendoza posa solennellement, en 1537, la première pierre du collége de Santa-Cruz, où se trouvèrent, bientôt après, réunis plus de cent jeunes Indiens de dix à douze ans, de familles les plus nobles du Mexique; il le construisit entièrement à ses frais et le dota avec la même générosité. Arnaud de Bassac, franciscain français (1), venu avec Testera, après avoir enseigné à San-Joseph, fut choisi pour continuer à Tlatilolco; c'était un homme d'une érudition et d'une science profondes, mais d'une extrême rigidité pour tout ce qui concernait l'idolâtrie indigène. Il posséda, avec une rare élégance, la langue mexicaine, dans laquelle il traduisit les Épîtres et Évangiles qu'on avait coutume de lire aux Indiens, et prêcha longtemps, dans la même langue, avec un grand succès. Un grand nombre d'autres religieux, également célèbres par leur science, leur piété et leur amour paternel pour les Indiens, illustrèrent ce collége : de ce nombre furent surtout le père Bernardino de Sahagun, si souvent cité dans le cours de cet ouvrage; celui-ci demeura, pendant quarante ans, attaché au collége de Santa-Cruz, où il mourut en 1590. Tels furent encore le père André de Olmos, qui resta longtemps parmi les Chichimèques de la Huaxteca, profondément versé dans les langues mexicaine, huaxtèque et totonaque, dont il composa de savants ouvrages de linguistique; le père Juan de Gaona, qui écrivit avec beaucoup d'élégance des livres de doctrine en langue mexicaine; et enfin le père Jean Foucher, autre Français, auteur également d'une grammaire de la langue mexicaine, dans laquelle il parlait et prêchait avec non moins de

(1) Arnaud de Bassac ou Bassace, religieux de la province d'Aquitaine, était d'une grande austérité et des plus savants qu'ait eus le Mexique, au dire de Torquemada et de Vetancurt. Il enseigna aussi la musique aux Indiens au monastère de Quauhtitlan, établit le chœur de ce couvent, et, après avoir longuement travaillé dans la vigne du Seigneur, mourut au monastère de Tollantzinco, où il fut enterré. (Teatro Mexicano, Menologio Franciscano, ad 20 Augusti.)

succès. Docteur en droit de l'université de Paris, avant d'entrer en religion, puis docteur en droit canon et en théologie, Foucher, arrivé à Mexico avec Testera, devint l'oracle de l'Église du Mexique, où sa science était estimée à un tel degré, qu'il était appelé dans toutes les consultations et assemblées, ayant trait à quelque affaire épineuse, civile ou ecclésiatique, de l'audience ou de l'évêché, et que toujours, dit Torquemada (1), son avis était reçu comme une décision irrévocable.

Du collége de Tlatilolco sortirent un grand nombre d'hommes instruits et qui ne firent pas moins d'honneur à leurs maîtres qu'à la race à laquelle ils appartenaient. On cite entre autres don Miguel, noble Indien de Quauhtitlan, et don Antonio Valeriano, d'Azcapotzalco, qui enseignèrent eux-mêmes, durant quelques années, au collége de Santa-Cruz, et le dernier fut nommé ensuite au poste de gouverneur de Tenochtitlan, qu'il exerça durant trente-cinq ans. Nul doute que les princes et les seigneurs de la maison d'Acolhuacan et bien d'autres, qui laissèrent tant de documents intéressants sur l'histoire de leur pays, n'y eussent reçu leur éducation. Ce ne fut pas, d'ailleurs, la seule institution où les indigènes pussent s'instruire; on vit s'élever rapidement des écoles pour eux dans la plupart des monastères de l'ordre de Saint-François et de Saint-Dominique; telles furent celles de Xochimilco, de Tetzcuco, de Tlaxcallan, de Cholullan, de Toluca, où l'on enseignait, en outre des lettres humaines, la philosophie, la théologie et les langues du pays; la plus célèbre, toutefois, après le collége de Tlatilolco, paraît avoir été l'école de Tollantzinco, où Arnaud de Bassac termina ses jours. Ce n'était pas une coïncidence sans intérêt de trouver l'enseignement chrétien établi sur un pied florissant dans le même lieu où, sept siècles auparavant,

(1) Le père Jean Foucher, de la province d'Aquitaine, outre son *Arte de la lengua mexicana*, laissa un grand nombre d'ouvrages de théologie qui existaient, au temps de Torquemada, dans la bibliothèque du monastère de San-Francisco à Mexico, où il mourut en 1572. (Monarq. Ind., lib. XX, cap. 56.)

florissait la première école instituée par Quetzalcohuatl. La sollicitude des franciscains ne se bornait pas seulement à l'éducation des garçons; elle embrassait également celle des jeunes filles. Grâce aux soins de Pierre de Gand et de Zumarraga, on fit venir d'Europe des religieuses du tiers ordre de Saint-François, qui furent chargées de réunir les jeunes Indiennes et de leur enseigner, avec la doctrine et les exercices de la religion, les divers travaux propres à leur sexe. D'accord avec ce religieux, la reine Isabel-Tecuichpo Montézuma, veuve de Quauhtemotzin, fonda en 1530, sur les débris du palais d'Axayacatl, une institution pour les jeunes filles nobles indigènes ou métisses, connue depuis sous le nom de monastère de la Conception. Ce fut le premier couvent de femmes de Mexico, et il eut pour premières religieuses les mères Paula de Santa-Ana, Luisa de San-Francisco et Francisca Evangelista, du monastère de Santa-Isabel de Salamanque (1).

Ailleurs, c'étaient les enfants des pauvres, les orphelins, les enfants abandonnés par leurs parents, les vagabonds, qu'on cherchait à recueillir et à mettre à l'abri de la misère et des maladies. Depuis l'entrée en fonction de la nouvelle audience, les magistrats travaillaient à l'envi, avec les religieux et le clergé, à réparer les calamités que dix ans d'une domination tyrannique avaient amassées sur le Mexique. L'auditeur Vasco de Quiroga se distinguait surtout par son zèle et son éminente charité. Né, en 1470, à Madrigal, dans la Vieille-Castille, Quiroga était arrivé à Mexico en 1531; ému des traitements affreux dont les conquérants avaient accablé la race indigène, il forma, dès ce moment, le noble dessein de consacrer aux vaincus le reste de sa vie. N'ayant que son salaire, il réduisit ses dépenses aux limites de la plus stricte frugalité, et, de ses économies, fonda l'hospice de Santa-Fé, à peu de distance de la capitale, qu'on aurait pu appeler plutôt le pha-

(1) Torquemada, ibid., lib. XV, cap. 40.—Vetancurt, Teatro Mexicano, etc. Part. IV, trat. 2, cap. 3, et Tratado de la Ciudad de Mexico, cap. 8. — Cavo, los tres Siglos de Mexico, lib. II, § 36.

lanstère de la charité chrétienne. Ce n'était pas une maison, mais une vaste bourgade où il réunit jusqu'à trente mille Indiens, valides ou infirmes, veuves ou enfants abandonnés, qui trouvèrent, sous sa protection, les secours dont ils pouvaient avoir besoin. L'enseignement et la pratique des préceptes de la doctrine chrétienne, le travail en commun, le soin des malades, l'exercice de l'hospitalité envers les voyageurs, telles étaient les occupations des adultes : aux enfants on enseignait les premières lettres et on leur apprenait à devenir des hommes utiles à la société. Malgré les réclamations des colons, qui ne cessaient d'invectiver contre le sage auditeur, la cour, à sa sollicitation, accorda à l'établissement de Santa-Fé de nombreux priviléges, et remercia solennellement le fondateur des services qu'il rendait à la cause de l'humanité.

Quiroga était occupé à ces travaux si éminemment utiles, lorsque le gouvernement le chargea d'entreprendre la visite du Michoacan. Exaspérés par la mort cruelle du Cazonzi et les charges que les Espagnols continuaient à faire peser sur les populations, un grand nombre de Tarasques avaient abandonné leurs habitations, afin de se soustraire à leurs exactions. Les villes et les villages tombaient partout en ruines, et les malheureux Indiens, dispersés dans les forêts et les montagnes, préféraient encore les misères d'une vie errante, mais libre, à la paix que leur offraient leurs tyrans pour les réduire aux travaux les plus durs. Les franciscains, encore en petit nombre, n'avaient pas l'autorité de ceux de l'Anahuac, et, moins heureux dans leurs efforts, ne réussissaient point à les protéger assez efficacement pour les déterminer à retourner. L'audience, frappée des résultats que Quiroga avait obtenus si rapidement à Santa-Fé et comptant sur son inépuisable charité, le chargea de faire une tentative analogue au Michoacan, et de travailler à la pacification de ce pays, si cruellement bouleversé par la tyrannie de Guzman. Le vertueux auditeur sortit de Mexico sans faste et sans bruit, ayant pour toute suite une grande troupe d'Indiens de Santa-Fé, qu'il chargea

d'aller tirer de leurs sauvages retraites les infortunés que la tyrannie avait réduits à y chercher un asile. Les Tarasques se laissèrent persuader, et, à sa voix, ils ne tardèrent pas à retourner et à former de nouveau des communautés dont il garda la direction. Au moyen d'interprètes, il leur disait que l'empereur, prenant en pitié leurs douleurs, l'avait envoyé pour veiller sur eux, et qu'ils pouvaient désormais le considérer comme leur père. Il le fut effectivement, et le premier résultat de ses travaux fut la fondation d'un hospice sur le plan de celui de Santa-Fé, et dont il confia la direction à un des parents du dernier roi, baptisé sous le nom de don Diego; il travailla à ressusciter parmi eux leur ancienne industrie, obligeant, comme autrefois, chaque quartier ou chaque village, en particulier, suivant son étendue, à ne s'occuper que d'un seul métier et à reprendre les professions où ils se distinguaient si bien, sous la législation de leurs rois.

Ses efforts furent récompensés autant qu'ils pouvaient l'être, à la gloire de la religion chrétienne, pour laquelle il travaillait, et de la civilisation indigène, dont les restes se conservèrent, en Michoacan, plus longtemps que partout ailleurs. Sur la motion du vice-roi Mendoza, l'empereur, touché des mérites de Quiroga et jugeant que nul ne pouvait remplir avec plus de capacité la charge de pasteur, après avoir montré si bien les vertus d'un père, nomma l'auditeur, quoique encore laïque, à l'évêché de Michoacan. Ainsi que saint Ambroise à Milan, de la chaire curule il passa à la chaire épiscopale et reçut à la fois tous les ordres. Ce fut lui qui érigea, dans la ville de Tzintzontzan, l'église et la cathédrale de ce nouveau diocèse, transféré ensuite, par ses soins, à Patzcuaro, la cité sainte des Tarasques, sans compter le séminaire de San-Nicolas, pour les étudiants de son diocèse. Il fonda un grand nombre d'établissements de tout genre en faveur des Indiens, qui continuent encore aujourd'hui à vénérer sa mémoire comme celle de leur père et de leur patron (1). Les franciscains

(1) Biogr. de don Vasco de Quiroga, escrita por L. E., en el Museo Mexi-

l'aidèrent dans ces travaux apostoliques; de ce nombre furent les pères Juan de San-Miguel et Pedro de Garrovillas, également instruits dans les langues du Michoacan, et qui travaillèrent surtout dans la province de Zacatollan; le Flamand Michel de Boulogne et le Français Maturin Gilbert furent, en particulier, la gloire de leur ordre, autant par leur savoir et la connaissance profonde qu'ils avaient de la langue tarasque, que par leur amour pour les Indiens, parmi lesquels ils ne cessèrent de travailler jusqu'au dernier soupir (1).

Pendant que la magistrature, d'accord avec le clergé et les ordres religieux, travaillait à réparer les maux que dix ans d'une administration conquérante avaient produits dans l'Anahuac et le Michoacan, les autres états de la Nouvelle-Espagne et de l'Amérique-Centrale achevaient de se plier à la domination étrangère. A la fin de l'année 1526, les Chiapanèques s'étaient révoltés de nouveau, sous le gouvernement d'Estrada, sans que l'on soit instruit des particularités de cette insurrection. Diego de Mazariegos, qui s'était distingué dans une campagne contre Chiapas, en 1524, ayant reçu le commandement des troupes castillanes, fut chargé de les apaiser encore cette fois, et d'y fonder une colonie dont la présence pût contribuer à y maintenir la tranquillité d'une manière durable. Les populations, victimes, comme ailleurs, de l'oppression espagnole, paraissaient résolues à résister à toutes

cano, tom. I, año de 1843. — Cavo, los tres Siglos de Mexico, lib. III, § 15. — Vasco de Quiroga mourut, âgé de quatre-vingt-quinze ans, en faisant la visite de son diocèse, à Uruapan, en 1565.

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIX, cap. 12, et lib. XX, cap. 55. — Maturin Gilbert, de la province d'Aquitaine, était un franciscain d'un profond savoir et d'une charité sans bornes pour les indigènes. Il laissa un grand nombre d'ouvrages écrits avec élégance dans la langue tarasque, entre autres un *Arte de la lengua tarasca* et un vocabulaire, ainsi qu'une grammaire latine à l'usage du collége de Tlatilolco, qui était fort estimée de Siguenza. Il était venu au Mexique avec Testera, et mourut au couvent de Tzintzontzan, en 1565, vivement regretté des Indiens. (Vetancurt, Menologio Franciscano, ad 3 octob.)

les menaces. Mazariegos trouva toute la province en armes, et ce ne fut pas sans difficulté qu'il arriva sous les murs de la cité de Chiapan, où s'était retirée l'élite de la nation. Retranchée au sommet du rocher où cette forteresse était assise, elle s'y défendit, durant plusieurs jours, avec une constance héroïque; mais enfin, mourant de faim et de fatigue, les guerriers chiapanèques, se voyant hors d'état de continuer plus longtemps leur résistance, prirent la résolution désespérée de périr tous ensemble plutôt que de se rendre. Ils s'élancèrent, avec leurs femmes et leurs enfants, dans le fleuve qui coulait, encaissé à une profondeur considérable, au pied de leurs remparts, et les ondes rapides du Mazapan emportèrent leurs débris ensanglantés loin du ciel de leur patrie captive de l'étranger. Les restes de cette vaillante population, réduits à deux mille personnes, furent transportés, par les vainqueurs, dans la plaine inférieure, où ils formèrent la ville indienne connue sous le nom de Chiapa de los Indios (1).

La pacification entière de cette province ne s'acheva, néanmoins, que vers le commencement de l'année 1528. Le 1er mars de la même année, ayant réuni ses compagnons d'armes en ce lieu, il donna naissance, avec eux, à la municipalité de Villa-Real, en nomma les premiers magistrats, et, le dernier jour du même mois, transporta son campement dans une grande vallée située, à une hauteur considérable, entre les montagnes voisines, et y jeta les fondations de la ville qui fut appelée plus tard Ciudad-Real (2). Cette vallée était celle de Huey-Zacatlan, célèbre encore à cette époque, parmi les indigènes, par les restes de l'antique cité de Ghowel, dont l'origine remontait aux premiers Votanides. En 1529, don Juan Henriquez de Guzman ayant été nommé alcalde mayor de la nouvelle colonie, les brouilles qu'il

(1) Remesal, Hist. de la prov. de Chiapa y Guatemala, etc., lib. V, cap. 13.

(2) Id., ibid., cap. 14. — Les premiers alcaldes de Villa-Real sont nommés Luis de Luna et Pedro de Horozco. Cette ville fut nommée ensuite Villa de San-Cristoval de los Llanos, puis Ciudad-Real, et depuis la révolution de 1821 on a changé ce nom pour celui de San-Cristoval.

ont avec Mazariegos obligèrent celui-ci à abandonner son gouvernement. Les premiers religieux qui y parurent furent les pères de la Merci, qui y fondèrent un monastère en 1539; mais on ignore quels furent leurs travaux, et, quoique cette province soit une de celles de la Nouvelle-Espagne où les indigènes ont conservé avec plus de vigueur leurs coutumes antiques, on n'a, jusqu'à une époque postérieure, que des notions fort vagues à leur égard.

On ne trouve rien de beaucoup plus précis sur les provinces de l'état d'Oaxaca, quoique les travaux des dominicains y soient plus connus. A l'époque où Lucero et Minaya s'y montrèrent, un seul prêtre s'occupait, dans la ville de ce nom, des besoins spirituels de ses compatriotes : l'idolâtrie était debout de toutes parts, et les divinités antiques de la Mixtèque et du Zapotecapan continuaient à recevoir les hommages publics de la multitude en un grand nombre de sanctuaires. Les décrets qui proscrivaient l'ancienne religion n'avaient de force qu'avec les prêtres de la religion nouvelle, dont la présence et les prédications étaient seules capables de les faire mettre à exécution; car, si l'on en excepte quelques-uns, les Espagnols, dispersés dans leurs commanderies, uniquement occupés de leurs intérêts matériels, ne pensaient qu'à s'enrichir, en extorquant des princes et de leurs vassaux le plus d'or possible. En face de cette situation, les pères Lucero et Minaya, se trouvant en trop petit nombre pour s'occuper avec fruit de la conversion des idolâtres, s'accordèrent à retourner à Mexico en 1530, afin d'y solliciter la présence d'un plus grand nombre de missionnaires. Les querelles domestiques qui agitaient alors les dominicains de Mexico mirent, pendant trois ans, obstacle à l'exécution de leurs desseins, et ce ne fut qu'en 1533 que Lucero, nommé vicaire général du monastère d'Oaxaca, put se mettre à l'œuvre avec les compagnons qu'on lui donna (1).

De cette époque date véritablement la prédication de l'Évan-

(1) Burgoa, Géogr. descrip., Hist. de Guaxaca, etc., cap. 3 et 4.

gile parmi les Zapotèques; mais, en arrivant, il trouva le champ qu'il avait parcouru déjà préparé par d'autres. Depuis le gouvernement de Salazar, l'insurrection, mal comprimée par Peralmindez Chirinos, n'avait cessé de montrer sa tête tantôt d'un côté et tantôt d'un autre. La configuration particulière des montagnes dans cette contrée, la multitude et la profondeur des précipices dont elle est entrecoupée, l'étendue de ses forêts, à l'ombre desquelles se dérobent de sombres vallées et des grottes obscures, encore aujourd'hui à peine connues des descendants des conquérants, favorisaient singulièrement les mouvements et la défense des insurgés, et il se passa encore de longues années avant que le gouvernement espagnol eût réussi à la réduire entièrement. Entre les plus fiers et les plus rebelles étaient ceux des cantons avoisinant le pic de Cempoaltepec, dont les aspérités servaient surtout de refuge aux Chontales. Cortès, après avoir repris le commandement comme capitaine général, avait les yeux ouverts sur ces populations agrestes : ayant reçu l'ordre de l'empereur de préparer une flotte pour tenter de nouvelles découvertes dans l'océan Pacifique, il était allé résider à Cuernavaca, qui faisait partie des domaines qui lui avaient été octroyés par la couronne (1), et d'où il envoya construire des navires à Acapulco et à Tehuantepec.

Il descendit ensuite lui-même à la mer, à la fin de l'année 1532, afin de pousser plus activement les travaux qu'il avait entrepris. La présence du vainqueur de Mexico dans les vallées de la Zapotèque suffit pour les ramener à l'obéissance, et, dans tout le cours de son trajet jusqu'à Tehuantepec, il se vit constamment environné des hommages des princes de ces belles contrées. Les Chontales seuls continuèrent à résister à ses promesses comme à ses

(1) Ces domaines comprenaient les villes de Cuernavaca, Oaxaca, Tehuantepec, Coyohuacan, Matlatzinco, Tacubaya, Toluca, Huaxtepec, Otlatepec, Etla, Xalapa-la-Grande, Tenquilapa, Coyohuan, Calimaya, Yauhtepec, Tepoztlan, Cuitlapan, Acapixtla, Cuetlaxca, Tuxtla, Tepeyaca, Atloixtlan et Ixcalpan.

menaces, et il laissa, pour les réduire, le capitaine Maldonado, surnommé El-Ancho, qui les pressa vivement dans leurs retranchements sauvages. Dans ce voyage, il fut accompagné du père Martin de Valencia, qui avait quitté l'Anahuac, avec plusieurs de ses compagnons, dans l'espoir de s'embarquer sur les navires en construction, pour les îles Philippines. Déçus dans leur espérance, par la lenteur avec laquelle ces travaux avançaient, Valencia et ses frères mirent leur temps à profit, en s'employant, avec zèle, à la conversion des Zapotèques et des autres populations voisines du port. Quoiqu'ils ne pussent se faire entendre que par interprètes, ils admirent, néanmoins, dans le sein de l'Église un grand nombre d'idolâtres et baptisèrent surtout beaucoup d'enfants. Entre les adultes, il y en eut certainement qui écoutèrent avec sincérité la doctrine nouvelle; mais, ainsi qu'à Tlaxcallan et à Mexico, la crainte d'encourir le déplaisir du capitaine général les entraîna bien plus que la conviction où ils pouvaient être des vérités de la foi chrétienne.

Déjà Cocyoëza, roi de Teotzapotlan, devait avoir payé alors son tribut à la nature; car son nom ne paraît plus dans l'histoire, qui mentionne, en passant, celui de son fils Witopaa, héritier de cette couronne, et rappelle, avec plus ou moins de détails, celui de Cocyopy, sur le front duquel il avait placé celle de Tehuantepec, vers l'époque de l'arrivée des Espagnols au Mexique. Malgré leur séjour et leur établissement dans ses états, Cocyopy avait conservé jusque-là tout l'éclat de la royauté, et Cortès fut surpris de la magnificence de sa cour. Il l'exhorta, ainsi que son frère, à recevoir l'Évangile et à donner ainsi le bon exemple à ses sujets. Les deux rois, craignant également de perdre, comme tant d'autres princes, les débris de leur héritage, consentirent à se faire instruire, et furent ensuite baptisés avec une grande pompe, ainsi que la plupart des seigneurs du Zapotecapan et de Tehuantepec, de la main de Valencia et de ses compagnons. La cérémonie eut lieu en présence du marquis et de ses officiers, et Cocyopy reçut,

à cette occasion, les noms de don Juan Cortès de Moutézuma, qui rappelaient à la fois son baptême et son origine mexicaine par sa mère. Les prêtres, dont il était le chef, ne virent, toutefois, ce changement qu'avec une profonde affliction, et il s'en fallut de peu que la population, enflammée par leurs discours, ne prît les armes et ne s'insurgeât, ce jour-là même, au milieu des fêtes commandées pour célébrer cette solennité : mais Cocyopy réussit à les contenir ; il leur prouva la nécessité de céder aux circonstances, et les engagea à dissimuler avec lui jusqu'au départ du capitaine général et des religieux franciscains. (An 1533.)

Ceux-ci, effectivement, ne tardèrent pas à retourner au plateau aztèque ; mais ils se virent promptement remplacés par les dominicains d'Oaxaca, et la maison de Tehuantepec fut des premières qu'ils érigèrent dans cette province, où leur nombre s'accrut rapidement. Cocyopy continua à dissimuler : pour se faire des amis de ces religieux, dont il reconnaissait la puissance, il leur bâtit un monastère magnifique au centre de sa capitale, avec une église qui passait pour une des plus belles de la Nouvelle-Espagne ; à ce bienfait il joignit une dotation analogue, avec des terres considérables, et, instruit que la règle ne leur permettait pas l'usage de la viande, il leur assigna un quartier, entièrement habité par des pêcheurs, plus tard appelé de San-Blas, qui eurent ordre de fournir, chaque jour, leur table du poisson nécessaire à leur alimentation. Plus rigides que les franciscains et moins suaves qu'eux dans leur manière d'agir, les dominicains travaillèrent à renverser partout avec ardeur l'idolâtrie, debout encore dans tant de sanctuaires : les temples, ainsi que les idoles, tombèrent avec fracas sous leurs coups destructeurs, et, armant le bras séculier, ils obligèrent avec rigueur les récalcitrants à entrer dans l'Église et les nouveaux convertis à observer ponctuellement les pratiques du catholicisme (1). Enfin, en 1535, la ville d'Oaxaca, ayant été

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XIX, cap. 21. — Burgoa, Geogr. descrip., etc., cap. 72.

érigée en siége épiscopal par le pape Paul III, reçut pour premier évêque don Juan de Zarate, qui ne tarda pas à en prendre possession. Le pontificat chrétien s'établissait ainsi en face des ruines du pontificat païen d'Achiuhtla et de Yopaa, dont les chefs étaient contraints de dérober au fond de leurs palais les dernières traces du culte antique.

En dépit des obstacles que l'Église rencontrait dans les mœurs corrompues et la conduite si peu chrétienne d'un grand nombre de colons, elle n'en continuait pas moins ses progrès dans les états de l'Amérique-Centrale comme dans ceux du Mexique. Là, comme ailleurs, on voit le clergé épouser de bonne heure la cause des indigènes, et balancer, par ses efforts, le mal commis par ses compatriotes. Parmi les prêtres qui, tour à tour, administrèrent l'Église naissante de Guatémala, l'histoire cite les noms de Juan Godinez, de Juan Dias, de Francisco Hernandez et de Juan Gascon, dont les auteurs s'accordent généralement à louer le zèle et la piété. On a vu comment le père Domingo de Betanzos, dégoûté des formes trop mondaines de plusieurs de ses frères de Mexico, s'était rendu à Guatémala, en 1529, dans l'intention d'y fonder une maison de l'ordre de Saint-Dominique. En conséquence des pouvoirs dont l'avait chargé l'évêque Zumarraga, il organisa définitivement la paroisse de cette ville et celle de San-Salvador, où il institua canoniquement pour premier curé le prêtre Antonio Lozano, au mois de juin 1530 (1). La même année, Betanzos fut rappelé à Mexico par ses supérieurs, sans avoir pu exécuter la fondation de son monastère. En chemin, il rencontra l'adelantado Pedro de Alvarado, qui retournait à Guatémala, emmenant avec lui le licencié Francisco Marroquin, qui, en vertu du droit de patronage concédé aux rois d'Espagne, fut présenté par lui à la municipalité, en qualité de curé, le 3 juin 1530.

Marroquin était un prêtre non moins sage que prudent, instruit

(1) Juarros, Hist. de Guatémala, trat. IV, cap. 10.

et éclairé. A peine installé, de quelques mois, dans sa nouvelle charge de pasteur, il comprit que la Providence ne l'appelait pas seulement à veiller aux besoins spirituels de ses compatriotes, mais que les indigènes, répandus autour de lui en si grand nombre, et si cruellement traités par leurs vainqueurs, demandaient la plus grande part de ses soins et de sa sollicitude. Dès ce moment, il devint leur père et leur protecteur, comme Zumarraga l'était à Mexico. Confirmé par ce prélat dans sa cure et nommé son vicaire général pour les provinces du royaume de Guatémala, il s'appliqua immédiatement à l'étude des langues cakchiquèle et quichée, les plus répandues dans le pays et les acquit au point de pouvoir non-seulement s'entretenir avec ses ouailles, mais encore les enseigner aux compagnons de ses travaux apostoliques. Ce fut lui qui acheva de bâtir l'église paroissiale, près de laquelle il fonda ensuite les premières écoles de la cité. L'empereur, appréciant ses vertus et ses capacités, le nomma, en 1533, pour premier évêque de ce troupeau, auquel il s'était déjà rendu si utile; l'année suivante, il reçut les bulles qui l'instituaient évêque de Guatémala, et, en 1537, s'étant transporté à Mexico, il y fut consacré par le pieux Zumarraga, avec d'autant plus de pompe et de solennité, que c'était la première fois que cette cérémonie auguste avait lieu dans la Nouvelle-Espagne. Il ramena dans sa cité épiscopale quatre religieux de la Merci, qui y fondèrent un monastère de leur ordre, sous la direction du père Juan de Zambrano, et qui se consacrèrent, des premiers, avec un zèle sincère, à convertir comme à protéger les indigènes. Déjà, depuis deux ans, ceux de Saint-Dominique avaient pris possession de la maison commencée par Betanzos en 1529 : c'étaient les pères Bartolomé de Las Casas, Luis Cancer, Pedro de Angulo et Rodrigo de Ladrada, dont les noms, ainsi que les œuvres, sont restés en bénédiction dans les contrées qu'ils évangélisèrent. Ces quatre religieux, de retour du Pérou, où ils n'avaient fait que passer, se trouvaient, en ce moment, à Léon de Nicaragua; c'est là que

Marroquin, placé, depuis peu, à la tête d'un si vaste diocèse, et n'ayant avec lui qu'un petit nombre de prêtres, les envoya chercher pour leur confier une partie de ses travaux (1).

Il était grand temps, en effet, que le ciel suscitât aux Indiens de nouveaux défenseurs, dont la voix pût s'élever, d'accord avec celle de l'évêque, contre les attentats dont ces infortunés continuaient d'être les victimes dans les états guatémaliens. En dépit des recommandations de la cour et de la vigilance de la seconde audience de Mexico, leur sort, loin de s'améliorer, depuis le retour d'Alvarado, n'avait fait qu'empirer. Chaque jour on les accablait, au nom du gouvernement, de travaux plus pesants les uns que les autres, sans compter les exactions cruelles dont ils étaient l'objet de la part des particuliers. Ceux qui, après la guerre, avaient échappé à l'esclavage, durant la paix, étaient soumis au tribut, et les tributaires étaient donnés en commanderie aux conquérants, sous le pouvoir desquels esclavage, tribut, commanderie, confiscation, proscription, exil et mort étaient tout un, la paix ne valant pas mieux aux Indiens que la guerre (2). Sans autre délit que celui d'appartenir à leur répartition, les Espagnols les marquaient comme des esclaves; il n'y avait point de terme à cette oppression, et on les enlevait sans mesure ni examen de leurs villes et de leurs villages. Non content du tribut exorbitant payé par les gens mariés et les veufs, on en transportait les habitants par troupes de deux, trois et quatre cents, dans les ravines profondes des fleuves, sans égard même pour les jeunes filles à peine entrées dans l'adolescence, qu'on y enfouissait, en les obligeant à recueillir le sable d'or, et qui périssaient bientôt de faim et de misère (3). On séparait sans pitié le mari de sa femme, les fils de leurs pères,

(1) Remesal, Hist. de la prov. de Chiapa y Guatemala, etc., lib. II, cap. 5, et lib. III, cap. 5.— Juarros, Hist. de Guatémala, trat. III, cap. 6.

(2) Garcia Pelaez, Memorias para la hist. de Guatemala, tom. I, cap. 6, pag. 67.

(3) Ximenes, Hist. de la prov. de Guatémala, etc., lib. III, cap. 62, MS.

les entraînant loin d'eux, comme des troupeaux de bêtes (1). On battait de verges ou de nerfs de bœuf les hommes et les femmes pour la moindre vétille ; on les exposait nus, pieds et mains liés, sur des fourmilières ; on les brûlait après les avoir graissés, sans compter le nombre de jeunes filles qui étaient corrompues et violées chaque jour (2). Chaque mois, les Cakchiquels de la dépendance de l'Ahpozotzil étaient forcés de fournir mille ouvriers des deux sexes pour le travail des mines au profit d'Alvarado, et le même nombre était exigé, pour aider les prisonniers de guerre à bâtir la cité de Guatémala (3).

Marroquin était impuissant à modérer cette tyrannie, et les Espagnols, en réponse à ses plaintes, l'envoyaient, en maugréant, au fond de l'enfer (4). Nul, d'ailleurs, n'était exempt de l'impôt parmi les indigènes, et les princes, comme les plus simples macéhuales, étaient soumis à une capitation proportionnelle, que leur rang et leur naissance ne rendaient que plus cruelle. C'est au milieu de ces afflictions, où des provinces entières se dépeuplaient avec une effrayante rapidité, que Belehé-Qat vint à mourir, en 1533, laissant le titre d'Ahpozotzil à Cahi-Imox : selon la coutume, son fils aîné aurait dû succéder alors au titre d'Ahpoxahil ; mais Alvarado, sans laisser aux chefs de la maison royale le temps de s'assembler et de procéder, suivant les usages antiques de la nation, à l'installation du nouveau prince, le donna, de son autorité privée, à l'un d'eux nommé Tzaya-Qatu, qui avait été baptisé sous le nom de don Jorge et qui avait eu antérieurement des complaisances pour les Espagnols. C'était la première intrusion de ce genre qui eût lieu parmi les Cakchiquels ; elle ne

(1) Solorzano, de Indiarum jure, etc., lib. III, cap. 1 et 3.

(2) Cedula del presidente Cerrato, etc., del dia 11 de marzo de 1550.

(3) MS. Cakchiquel ou Mémorial de Tecpan-Atitlan.

(4) Carta V del Ilmo Señor Marroquin, Obispo de Guatemala, publicada en la Coleccion de documentos antiguos del archivo, etc., por don Rafael Arevalo, año de 1857.

laissa pas de leur causer une certaine émotion; mais la volonté de l'adelantado prévalut, et, par son ordre, le nouvel Ahpozotzil fut intronisé solennellement, quarante jours après la mort de Beleché-Qat. Cahi-Imox souffrit en particulier de cette violence; ayant quitté Solola, où il résidait depuis la fin de la guerre, il se retira, plein de tristesse, à Iximché, où il continua à demeurer dans les transes et l'angoisse (1).

Dans le courant de l'année 1534, Alvarado, s'étant déterminé à passer au Pérou, dont les richesses attiraient alors tant d'aventuriers, bâtit, près de la rade d'Iztapa, une flotte de huit navires, dont la construction coûta la vie à une multitude d'indigènes: les uns moururent d'inanition et de misère, les autres par les travaux excessifs sous lesquels on les acoabla. Il en emmena avec lui plus de deux mille, entre autres un grand nombre de chefs, sans compter les gens et les femmes de service; la plupart périrent dans cette expédition, et le peu qui survécurent en revinrent presque tous estropiés. L'année suivante, il retourna à Guatémala, chargé de splendides dépouilles, fruit du sang et des larmes des peuples parmi lesquels il avait passé comme un fléau. Cette expédition fut suivie d'une autre en Honduras, dont les populations, haletantes sous l'oppression de leurs tyrans, s'efforçaient en vain de secouer leur étreinte cruelle. Ayant quitté Guatémala pour éviter la présence de l'auditeur Maldonado, qui était parti de Mexico, avec ordre de procéder contre lui, Alvarado fonda, en passant, les villes de Gracias a Dios, de San-Pedro Zula et de San-Juan de Puerto Caballos; mais les cités indigènes qu'il saccagea pour satisfaire son avarice, ou qu'il dépeupla pour en vendre les habitants comme esclaves et se faire construire de nouveaux navires à Truxillo, furent innombrables: après avoir littéralement anéanti plusieurs grandes provinces, il s'embarqua pour l'Espagne (2).

(1) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan.
(2) Garcia Pelaez, Mem. para la hist. de Guatemala, tom. I, cap. 7.

Durant son absence, les Indiens du royaume de Guatémala commencèrent à respirer. Le licencié Alonso de Maldonado, l'un des membres de l'audience de Mexico, ayant été nommé gouverneur à sa place et chargé de visiter officiellement le royaume, remplit sa mission avec un zèle et un désintéressement qui lui valurent les bénédictions de tous les infortunés et des honnêtes gens. Il fit exécuter avec rigueur les ordonnances royales, relatives à l'esclavage et aux répartitions, et obligea, autant qu'il fut possible, les récalcitrants à rentrer dans le devoir. « Il vint véritablement pour soulager les maux de la nation, dit le chroniqueur indigène (1) : les lavages d'or cessèrent aussitôt parmi nous ; il arrêta les tributs de jeunes garçons et de jeunes filles, mit un terme aux brûlements et aux pendaisons, aux violences de toute espèce que commettaient les Castillans et aux charges qu'ils nous avaient imposées avec tant de dureté. Les chemins commencèrent à être fréquentés de nouveau avec l'arrivée du seigneur Mantunalo (Maldonado) comme ils l'étaient avant qu'on eût commencé à nous imposer. »

Un des plus grands fruits de la sage administration de ce magistrat fut la conquête pacifique des régions situées au nord du fleuve Motagua. Bartolomé de Las Casas, déjà célèbre par ses travaux en faveur des Indiens de Saint-Domingue, était alors vicaire général des religieux de son ordre, à Guatémala. Dans l'espoir généreux de sauver les indigènes de la persécution, il avait écrit un ouvrage, tendant à prouver que la seule voie instituée par la Providence pour convertir les infidèles était la prédication pure et simple de l'Évangile ; la guerre et la violence, loin d'être des moyens pour les amener à la connaissance de la foi, étaient, au contraire, des obstacles, d'où il concluait que l'on ne pouvait, en aucune justice, déclarer la guerre, à cette fin, à des gens qui n'avaient jamais été soumis à une puissance chrétienne, ni causé

(1) MS. Cakchiquel ou Mém. de Tecpan-Atitlan.

aucun dommage à des catholiques. Ce système, l'auteur ne cessait de le proposer, soit du haut de la chaire, soit dans ses entretiens; mais on s'en moquait généralement comme d'une chimère, et, loin de se rendre à ses raisons, on l'engageait ironiquement à le mettre en pratique, dans la persuasion que le mauvais succès ne tarderait pas à faire tomber ses illusions.

Au delà du Motagua, commençait la région à laquelle on donnait, dans la langue nahuatl, le nom de Tetzulutlan; c'était la seule qui restât indépendante des Espagnols, qui s'en étaient vus repousser avec vigueur, après avoir tenté trois fois de l'envahir : c'est pourquoi ils l'appelaient alors la Terre de Guerre. Elle continuait à être habitée par une population active et belliqueuse, appartenant en majeure partie à la langue quichée, et dont les cités étaient demeurées, après la révolution des Achihab, dans l'alliance des rois d'Utlatlan. On ignore dans quelles conditions elle était au seizième siècle; mais il y a tout lieu de croire, d'après les faibles données qui nous en restent, que les principautés de Coboan et de Chamel, dans le nord, occupées encore par les descendants des Uxab et des Pokomans, et celles de Zamaneb et de Cakyug, possédées par les chefs de la tribu de Rabinal, étaient à la tête des seigneuries de la Véra-Paz, et que c'est à Zamaneb que se passèrent les premières scènes de la conquête spirituelle dont les dominicains furent les auteurs.

Ils composèrent, dans la langue quichée, une suite de chants en vers, comprenant les mystères de la foi catholique, depuis la création du monde jusqu'à l'institution de l'Église, y adaptant différents airs qu'on pouvait également accompagner des instruments indigènes et européens. Ayant fait choix de quatre marchands indiens déjà chrétiens et suffisamment intelligents, Las Casas leur fit apprendre à les chanter et les instruisit avec soin de ce qu'ils avaient à faire. Ils se mirent ensuite en chemin, emportant, avec des marchandises du pays, divers objets provenant d'Espagne, afin d'exciter davantage la curiosité des populations

qu'ils allaient visiter. Après avoir passé le Motagua, ils entrèrent dans les montagnes qui forment, depuis Zacapulas jusqu'à Acatzabuastlan, une chaîne non interrompue de hauteurs non moins merveilleuses par leur étendue que par la fertilité des plateaux et des vallées qu'elles renferment. On y voyait encore, à cette époque, une multitude de villes et de cités, dont les ruines attestent la grandeur, ainsi que la quantité des populations qui les habitaient. Zamaneb, célèbre, dans la légende indigène, par ses neuf châteaux, après avoir été saccagé par le grand Qikab, était redevenu la résidence de l'Ahau de Rabinal, qui dominait de là toute la montagne de Xoyabah et les rives du Lacandon. C'était alors un seigneur d'une grande prudence, et ses voisins n'estimaient pas moins sa sagesse qu'ils ne redoutaient sa puissance et sa valeur. Il était également renommé par ses vertus hospitalières, et il accueillait volontiers les étrangers qui passaient par son territoire.

C'est là que les quatre marchands allèrent donner en arrivant. Ayant salué le prince, ils lui offrirent, pour gagner sa bonne volonté, quelques bagatelles européennes et se disposèrent ensuite à étaler leurs marchandises sous les galeries du tianquiz qui se tenait à côté du palais. Le soir venu, ils cessèrent la vente et, ayant demandé un teponaztli, ils se mirent à chanter les couplets qu'on leur avait enseignés. La nouveauté du chant et de la musique attira promptement beaucoup de monde autour d'eux; l'Ahau en entendit avec étonnement les paroles qui, tout en lui révélant une foule d'idées nouvelles, condamnaient si visiblement le culte de ses dieux et surtout les sacrifices humains. Il parut y prendre goût, et le lendemain, ayant fait venir les musiciens en sa présence, il ne cessa, durant huit jours, de se les faire répéter. C'était pour lui un sujet de profonde méditation et pour toute la ville une merveille qu'elle ne pouvait assez entendre. Interrogés par eux sur l'origine de cette musique extraordinaire, les marchands répondirent, en lui donnant le signalement des religieux, en lui parlant de leur enseignement, de leur vie continente, du peu de cas

qu'ils faisaient des richesses, si recherchées par leurs compatriotes, et surtout de l'affection paternelle qu'ils montraient pour les indigènes. Ils ajoutèrent qu'ils ne doutaient pas qu'à sa demande ils n'envoyassent l'un d'eux pour lui enseigner personnellement, ainsi qu'à son peuple, les choses qui faisaient le thème de leurs chants. L'Ahau ne connaissait des chrétiens que les cruautés qu'ils avaient commises en tous lieux ; piqué d'une vive curiosité, il chargea son frère, le seigneur de Cakyug, qui était plus jeune que lui, de se rendre à Guatémala avec les quatre marchands, et de s'enquérir avec soin de la véracité de leurs discours. Assuré qu'on ne lui ferait aucun mal, celui-ci se mit en chemin avec une suite convenable à son rang, tandis que le prince de Zamaneb offrait à ses dieux des sacrifices solennels pour l'heureux succès de son voyage.

Son arrivée causa dans toute la ville de Guatémala une profonde sensation, et les plus incrédules, aussi bien que les dominicains, y virent le présage de la réussite du plan de Las Casas. Ceux-ci en rendirent de sincères actions de grâces à Dieu ; ils comblèrent de caresses le jeune Rabinalien, et le père Luis Cancer fut désigné pour l'accompagner à son retour dans ses montagnes Il fut reçu de l'Ahau avec toutes les marques du plus profond respect. Les Indiens ne cessaient d'admirer sa douceur, ses manières affables et son costume, si différents en tout de ceux des autres Espagnols. Il entra dans sa Zamaneb sous des arcs de verdure et fut logé au palais du prince, qui fit construire aussitôt, au milieu de la cour, une chapelle où il pût célébrer la messe aux regards de tous. La simplicité solennelle de ce rite nouveau pénétra tout le monde d'une grande admiration, et, malgré les représentations des prêtres de ses idoles, l'Ahau, instruit, par son frère, de toutes les particularités qui concernaient les religieux, se détermina à se faire chrétien. Il fut le premier à détruire les images de ses dieux, et plusieurs des plus distingués d'entre ses vassaux, devenus chrétiens, en écoutant les couplets composés à leur intention, imitè-

rent son exemple. Il reçut ensuite le baptême sous le nom de don Juan, et son frère sous celui de don Gaspar. Luis Cancer, ayant témoigné le désir de connaître le voisinage, parcourut avec eux les diverses localités de la montagne, entre Zamaneb et Cakyug, et se disposa, après cela, à retourner à Guatémala, pour rendre compte de son voyage à ses frères.

Leur joie fut extrême en apprenant ces bonnes nouvelles. Las Casas se disposa aussitôt à le suivre avec les autres chez les Rabinaliens et à travailler avec eux à compléter son œuvre. Dans l'intervalle, le seigneur de Coboan, qui avait promis sa fille en mariage à celui de Cakyug, s'était mis en chemin pour lui amener sa fiancée. L'usage était que, au moment de passer la rivière qui séparait les deux états, on offrît un sacrifice solennel d'oiseaux et de serpents. Don Juan, informé de son approche et voulant se conformer à l'esprit du christianisme, le fit prier de se dispenser de cette cérémonie, comme étant opposée à la foi qu'il venait de recevoir. Ceux de Coboan, s'imaginant qu'il avait conclu un traité avec les Espagnols, dont le nom était abhorré partout, ne furent pas moins surpris qu'irrités de cette prière; mais, instruits bientôt du contraire, ils consentirent à passer outre, et les noces se célébrèrent avec un grand appareil, suivant la coutume. Dans l'intervalle, Las Casas et les autres dominicains se mirent en chemin pour Zamaneb, dans le dessein de travailler immédiatement à la conversion de la masse. Ils trouvèrent, à leur arrivée, que la chapelle bâtie pour le père Cancer avait été brûlée durant son absence. On soupçonnait d'être les auteurs de cet incendie les gens de la suite de la fiancée de don Gaspar, qui n'avaient vu que de mauvais œil les dispositions des chefs rabinaliens; il n'en manquait pas non plus à Zamaneb qui se montrassent hostiles au nouveau culte, et les prêtres, dont le crédit tombait, comme ailleurs, avec l'introduction du christianisme, s'efforçaient de rallumer, par des prédictions sinistres, le fanatisme dans l'esprit superstitieux de la foule.

Mais la chapelle fut promptement rebâtie, et les religieux com-

mencèrent, avec fruit, leur prédication dans les diverses localités de la montagne. Pour engager les nouveaux chrétiens à persévérer et se tenir éloignés des fêtes idolâtres qui continuaient à se célébrer dans leurs temples, ils résolurent de les réunir ; d'accord avec les deux seigneurs, ils fondèrent dans la plaine un village, en les décidant à y prendre leur demeure (1), et on lui donna le nom de Rabinal, qui était celui de la nation. Le nombre de ceux qui s'y établirent ne s'éleva d'abord qu'à quinze cents; mais il ne tarda pas à augmenter. Les autres chefs, encouragés par les seigneurs quichés qui avaient déjà embrassé le christianisme, et, en particulier, par don Miguel de Chichicastenango, don Juan d'Atitlan et don Jorge de Solola, Ahpoxahil des Cakchiquels, s'enhardirent peu à peu, et les religieux, ayant parcouru le pays jusqu'à Coboan, eurent la satisfaction de laisser partout des semences durables de la foi dans l'esprit des populations. Les gouverneurs de Guatémala tinrent ferme, de leur côté, à ce que les Espagnols n'y fissent aucune entrée en armes et n'y formassent aucun établissement; les Indiens, se voyant ainsi délivrés de la crainte de la persécution, reçurent le baptême à l'exemple de leurs seigneurs, et l'on vit, en un petit nombre d'années, cette vaste province se soumettre, sans qu'il lui en coutât une seule goutte de sang, à la couronne d'Espagne, qui changea alors son nom de Terre de Guerre en celui de Véra-Paz. (An 1537-1538.)

Tandis que les quatre religieux de Saint-Dominique achevaient, pacifiquement, d'étendre leur influence sur cette belle contrée, on apprit que Pedro de Alvarado venait de débarquer à Puerto-

(1) Remesal, Hist. de la prov. de Chiapa y Guatemala, etc., lib. III, cap. 9, 10, 11, 15, 16, etc. — La bourgade de Rabinal fut fondée alors une lieue plus bas qu'elle n'est aujourd'hui, probablement à égale distance à peu près des cités indiennes aujourd'hui ruinées de Cakyug et de Nimpokom, et ne fut transférée au lieu actuel qu'après l'insurrection de la Véra-Paz, environ un demi-siècle plus tard. Quant aux descendants de don Gaspar de Rabinal, ils existent encore sous le nom patronymique de Toh, et tiennent rang parmi les principaux de la localité où nous les avons connus.

Caballos, de retour d'Espagne, où il avait été plaider sa cause devant le monarque; il ramenait avec lui sa femme doña Beatrix de la Cueva, qui l'avait accompagné dans ses voyages, et dont le caractère dur et altier s'accordait avec les penchants cruels de l'adelantado. Cette nouvelle répandit une perturbation effrayante dans toute l'étendue de l'Amérique-Centrale. Son nom seul suffisait pour jeter l'épouvante dans les cœurs, et le gouverneur Maldonado put en juger par lui-même, avant de retourner à Mexico. Les Indiens, abandonnant leurs demeures et leurs travaux, s'enfuirent dans les forêts, comme des colombes à la vue du milan, demandant aux montagnes de les couvrir et de les cacher dans leurs entrailles, pour échapper à la furie du tyran, dont on entendait déjà la voix menaçante; en quelques jours, les villes, les villages, les métairies se virent désertés de leurs habitants, et il semblait que la terre guatémaltèque tout entière se fût dépeuplée comme par enchantement. Il en restait toujours assez, ajoute le chroniqueur (1), sur qui il pût décharger sa colère, et les princes cakchiquels et quichés, ne croyant pas pouvoir se soustraire à l'obligation de lui rendre leurs devoirs, étant allés au-devant de lui pour lui faire honneur, en furent les premières victimes. On leur reprocha, comme des crimes dignes du dernier supplice, les réformes opérées en leur faveur, durant son absence. et, pour avoir osé se plaindre au gouverneur, on les accusa de rébellion. Des aventuriers sans nom, qui n'avaient pu leur extorquer suffisamment d'or ou leur prendre leurs vassaux, pour travailler à leurs champs ou à leurs maisons, prétendirent que leur mauvaise volonté était cause de leur ruine, et demandèrent à grands cris que l'adelantado leur octroyât de nouvelles répartitions d'accord avec leurs services. Alvarado, qui ne s'était senti que trop vivement blessé de la nomination de Maldonado, accueillait toutes ces plaintes. Pour une question de chinamital, dont le domaine

(1) Remesal, ibid., cap. 20.

avait été rendu à ses légitimes propriétaires, il chercha querelle au prince Caok, ahtzib de la couronne cakchiquèle, et le perça de son épée, avant même d'être entré dans la capitale (1).

Maldonado, qui avait entrepris la visite des provinces supérieures du nord, apprenant son retour, se disposa à se mettre en chemin pour Mexico ; les larmes et les regrets des populations le suivirent dans ce voyage. Libre désormais de toute contrainte, l'adelantado s'abandonna, comme par le passé, à toute la fougue de ses passions et de son dédain cruel pour les Indiens. Les récriminations de ses amis et de ses compagnons d'armes, que l'administration rigoureuse du gouverneur avait travaillé à faire rentrer dans les bornes du devoir, provoquaient journellement de nouvelles violences contre eux : le malaise qui régnait dans la ville, les discordes de ses citoyens, toujours prêts à prendre les armes pour s'attaquer mutuellement, l'agitation des uns, les vols et les brigandages des autres, les calamités inséparables d'un état aussi désordonné dont on continuait à pâtir, tout contribuait à accroître son irritation et la dureté de ses mesures. Après avoir souffert d'un incendie en 1537, Guatémala avait vu ses plantations dévorées par le gros bétail qu'on laissait courir à l'aventure : le bétail, à son tour, était attaqué par des animaux féroces, et le menu bétail devenait de plus en plus rare, parce que les chiens, dressés à dévorer les indigènes, et qui avaient été, suivant l'expression énergique du chroniqueur de Saint-Dominique (2), la sépulture de tant de princes et de seigneurs, manquant de leur nourriture accoutumée, dévoraient les brebis et les agneaux.

Au milieu de ces calamités, qui n'étaient qu'un trop juste châtiment envoyé par la Providence pour punir leurs forfaits, les amis d'Alvarado n'avaient pas honte d'en rendre responsables les indigènes, qui étaient les premiers à en souffrir et à leur jeter à

(1) MS. Cakchiquel, Mémorial de Tecpan-Atitlan.
(2) Remesal, Hist. de la prov. de Chiapa y Guatemala, lib. IV, cap. 4 et 5.

la face le désir de se révolter, chaque fois qu'ils cherchaient quelque soulagement à leurs maux. C'est sous ce prétexte que l'adelantado, toujours soupçonneux, fit saisir Tepepul, roi de Gumarcaah et l'Ahpozotzil Cahi-Imox; ils furent jetés en prison avec un grand nombre de seigneurs, en attendant qu'il fût décidé de leur sort. Dans l'intervalle, il s'occupa à faire construire de nouveaux navires à Iztapa et sur la côte de Soconusco, dans l'intention de passer à la découverte des îles de l'océan Pacifique. On ne saurait compter le nombre des indigènes qu'il arracha à leurs demeures, et qu'il condamna à travailler à leur construction sur ces rivages insalubres; comme les autres fois, la plupart périrent de misère et de fatigue, sans compter ceux qu'il embarqua de force sur sa flotte pour l'expédition qu'il méditait. L'évêque Marroquin s'épuisa en efforts inutiles pour sauver ces malheureux; Alvarado lui répondit avec une froide politesse qu'ils étaient nécessaires pour le service royal, et que les intérêts de la couronne ne pouvaient rester en souffrance pour quelques Indiens. Sur le point de faire prendre la mer à sa flotte, le conseil de la municipalité, assemblé sous sa présidence, agita la question des princes captifs. Ils furent représentés comme des rebelles toujours prêts à se soulever et à semer le trouble dans les populations, et l'on pria l'adelantado de les emmener ou de décider autrement de leur sort, dans l'intérêt de la sécurité générale.

En conséquence de cette délibération, on ne trouva rien de mieux que de les mettre à mort. Cahi-Imox fut pendu, quelques jours après, avec un de ses parents nommé Quiahuit-Caok. Sur la dénonciation du prince Chicbal, qui cherchait à se rendre agréable aux oppresseurs de son pays, Alvarado fit saisir ensuite un seigneur du nom de Chuwi-Tziquinu, qui jouissait d'une grande considération dans la capitale; mais, craignant d'exciter un soulèvement parmi les indigènes, il le garda auprès de lui, sous prétexte de l'emmener avec lui à Mexico, où il comptait se rendre par terre, et, dès qu'il se fut éloigné à quelque distance de Gua-

témala, il commanda de l'étrangler avec dix-sept autres princes cakchiquels. Quant à Tepepul, roi de Gumarcaah, il paraîtrait qu'il fut embarqué à bord de la flotte avec les chefs les plus illustres du pays, et qu'ils périrent misérablement sur la côte de Xalixco, où elle avait reçu l'ordre d'aller attendre l'adelantado. Peu de jours après son départ, le prince Chicbal, dont la perfidie avait causé la mort de Chuwi-Tziquinu, fut exécuté à son tour sur quelques légers soupçons, par ordre de don Francisco de la Cueva, son beau-frère, qu'il avait laissé « pour son lieutenant en pendaisons (1); » avec lui on mit à mort Nimābah et Quehchun, dont les noms closent la liste funèbre des victimes de Pedro de Alvarado. (Ans 1539-1541.)

Ainsi s'éteignit, au milieu des flots de sang, la royauté dans les états guatémaltèques. Mais la justice divine s'apprêtait à appesantir à son tour son bras sur les auteurs de tant d'iniquités. Alvarado, ayant pris la route de Xalixco, fut blessé mortellement par les Indiens, à peu de distance de la forteresse de Nochiztlan, dont il avait tenté l'assaut, et expira, plein de remords, au village d'Atenguillo, le 24 juin 1541. Cent jours après, la nouvelle en fut portée à Guatémala, d'où elle se répandit, avec la rapidité de la foudre, dans toutes les régions de l'Amérique-Centrale. On ne peut douter qu'elle n'ait été reçue avec infiniment de joie par les indigènes et qu'ils ne l'aient célébrée comme l'aurore de leur délivrance. Elle remplit de consternation les citoyens espagnols de Guatémala, et la douleur de doña Beatriz de la Cueva fut aussi vive qu'immodérée ; il n'en manqua pas, cependant, qui considérèrent la mort de l'adelantado comme un juste châtiment de ses cruautés, et le père Pedro de Angulo, en portant ses condoléances à sa veuve, se fit chasser par cette femme superbe, pour avoir osé lui exprimer respectueusement cette pensée. « Sortez, mon père,

(1) MS. Cakchiquel. — Resolucion del cabildo del ayuntamiento de Guatemala, en dia 19 de mayo de 1540. (Garcia Pelaez, Memorias para la hist. de Guatemala, tom. I, pag. 77.) — Isagoge historico, ibid., cap. 6.

« s'écria-t-elle avec colère, en se levant comme une vipère tou-« chée du pied, et ne m'ennuyez pas de vos sermons. Est-ce que « Dieu saurait donc me frapper davantage, après m'avoir ôté « l'adelantado, mon seigneur? » Ce qu'elle ressentait, cependant, plus encore que sa mort, c'était la perte de ses espérances et de la domination qu'elle comptait exercer sur ce pays, déjà si cruellement décimé par Alvarado; car son ambition, ajoute l'historien (1), surpassait encore l'excès de ses larmes, et elle eut à peine achevé les obsèques de l'adelantado, que, malgré la lettre du vice-roi, qui ordonnait aux officiers royaux d'élire un gouverneur intérimaire, en attendant les ordres du roi, elle se fit orgueilleusement décerner le pouvoir, avec le titre de gouvernante du royaume de Guatémala.

Mais Dieu, qu'elle venait de défier, en quelque sorte, par ses paroles sacriléges, ne la laissa pas jouir longtemps de cette autorité si chère; le treizième jour après la réception de la lettre du vice-roi, annonçant officiellement la mort d'Alvarado, et le deuxième après que doña Beatriz eut reçu les insignes du commandement, à la suite de trois jours de pluie continuelle, la terre trembla, dans la nuit du 11 septembre, à deux heures du matin, avec une telle violence, que ni Indiens ni Espagnols ne se souvenaient point d'avoir jamais senti un pareil choc. L'un des pics du Hunahpu, au pied duquel était située la ville, se balançait comme s'il eût été secoué de ses fondements. Les habitants eurent à peine le temps de se jeter du lit et de s'enfuir de leurs maisons, qu'elles s'écroulèrent avec un fracas épouvantable. En même temps le sommet de la montagne, qui contenait un lac, se détacha violemment, s'écroulant, à droite et à gauche, avec des torrents d'eau et de boue qui couvrirent au loin tous les environs. Une multitude d'Espagnols périrent dans cette catastrophe, et de ce nombre fut doña Beatriz de la Cueva, avec douze nobles

(1) Remesal, Hist. de Chiapa y Guatemala, lib. IV, cap. 3.

dames qui s'étaient réfugiées avec elle dans son oratoire. Tout le monde lui jeta la pierre après sa mort, et telle était la haine qu'elle s'était amassée par son fol orgueil, que les Espagnols eux-mêmes l'accusaient d'avoir attiré ce malheur sur la ville et voulaient jeter son cadavre aux chiens, comme celui d'une autre Jézabel. La sagesse et la prudence de l'évêque réussirent à calmer la fureur publique, et on finit par lui rendre les honneurs de la sépulture. Des héritiers d'Alvarado il restait deux fils, dont l'un périt en mer et l'autre au Pérou, et sa succession passa à sa fille doña Leonor, qu'il avait eue de son premier mariage avec la fille de Xicotencatl le Vieux.

La désolation était générale dans la cité, où l'on continuait à porter le deuil pour l'adelantado : de tous les environs, les chefs et les seigneurs accoururent avec leurs vassaux pour porter de l'aide aux habitants ; mais l'évêque, craignant que la tristesse et l'accablement dont ils étaient saisis n'inspirassent aux indigènes la pensée d'un soulèvement, recommanda prudemment à tout le monde de chercher à oublier le passé pour ne songer qu'au présent, et fit enlever les tentures funèbres qui décoraient encore la cathédrale. Il ordonna des rondes sévères et, dans ces conjonctures douloureuses, se chargea, à la fois, des soins du pasteur et du magistrat. Nommé par Alvarado pour son exécuteur testamentaire, il en profita pour rendre la liberté à tous les esclaves qui travaillaient dans ses mines et adoucir le sort des autres autant qu'il était en son pouvoir. Élu gouverneur intérimaire conjointement avec don Francisco de la Cueva, il travailla, avec autant de charité que de prudence, à réparer les calamités passées. Au mois d'octobre de la même année, d'accord avec eux, la municipalité se résolut à abandonner la cité ruinée pour un site plus commode et moins exposé, et, dès l'année suivante, on commença à la rebâtir, à une lieue de là, au centre de la vallée de Panchoy (1). C'est là que la trouva le licencié Alonso de

(1) Id., ibid., cap. 6, 10. — Juarros, Hist. de Guatémala, trat. VI, cap. 4. —

Maldonado, qui arriva pour la seconde fois, à Guatémala, en qualité de gouverneur, le 17 mai 1542. Son retour annonçait une nouvelle ère aux indigènes, qui avaient déjà su apprécier ses bienfaits; il travailla, avec l'évêque et les gens de bien, à restaurer la paix parmi les Espagnols, et, continuant dans la voie où il s'était si heureusement engagé, quelques années auparavant, il s'efforça d'organiser partout le gouvernement des indigènes, en mettant à exécution les décrets bienfaisants que la cour avait promulgués en leur faveur. Alvarado ne devait plus revenir désormais pour entraver son action et détruire son ouvrage, et la catastrophe qui avait si récemment frappé les citoyens de la capitale était encore trop récente, pour qu'ils ne la regardassent pas comme un châtiment céleste de leur tyrannie à l'égard des Indiens qu'ils avaient si durement opprimés.

Cette ville devint, avec le temps, une des plus belles de l'Amérique; ayant été ruinée en 1773, par un tremblement de terre, elle fut abandonnée à son tour, et ses citoyens se transférèrent, en 1776, au site, dit de la Hermita, dans la vallée de las Vacas, où se fonda la cité de la *Nueva-Guatemala*, capitale actuelle de l'état. L'ancienne se repeupla depuis sous le nom de la *Antigua* (Guatemala): elle compte aujourd'hui près de 20,000 âmes, et la première ville, ruinée en 1542, est aujourd'hui un beau village, dit *Ciudad-Vieja*. Ce qui fait trois villes de Guatémala au lieu d'une.

CHAPITRE SIXIÈME.

Condition des indigènes dans le siècle de la conquête. Commanderies. Services personnels. Impôts. Sagesse et humanité des vice-rois Mendoza et Velasco. Gouverneurs indigènes. La noblesse refuse cette charge. Élévation des macéhuales. Abaissement et indigence de l'aristocratie. Caractère obéissant des Indiens. Lois en leur faveur. Travaux des mines. Oppression continuée. Hiérarchie catholique au Mexique et dans l'Amérique-Centrale. Patronage du roi d'Espagne. Grandeur des travaux des franciscains. Dévouement de Pierre de Gand aux indigènes. Sa mort. Émulation des autres ordres religieux. Sanctuaires chrétiens érigés sur les ruines des temples idolâtres. Notre-Dame de Guadelupe. Tolérance des religieux et palliation de l'idolâtrie. État du christianisme parmi les Indiens. Difficulté de leur conversion entière. Idolâtrie secrète dans les grottes et les cavernes. Continuation secrète de la chevalerie. Origine du nagualisme. Pontificat idolâtre de Zamayac et de Tehuantepec. Cocyopy, roi de cette ville, l'organise dans son palais. Rites du nagualisme. Son étendue. Insurrection du chef Quetzalcohuatl au Zapotecapan. Soupçons des dominicains contre le roi de Tehuantepec. Il est découvert et emmené prisonnier au monastère de Santo-Domingo. Douleur et indignation du peuple. Cocyopy travaille à l'apaiser. Il en appelle de l'évêque au vice-roi. Son voyage triomphant à Mexico. Il est condamné à perdre ses biens et ses dignités. Sa mort. Efforts de l'épiscopat contre l'idolâtrie. Superstitions nombreuses du Mexique. Haine des indigènes pour les Espagnols. Fausse monnaie faite par eux dans cet esprit. Abandon des arts anciens. Déclin de la noblesse indigène et du nagualisme. Conclusion.

L'histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique-Centrale cesse naturellement avec l'extinction des gouvernements indigènes et des familles royales qui y tenaient le sceptre, à l'époque où les Espagnols se montrèrent sur leurs rivages. Pour la

compléter, il ne reste donc plus qu'à réunir dans un tableau d'ensemble les principaux faits qui se rattachent encore, durant quelques années, au déclin des races mexicaines et guatémaltèques, et de résumer rapidement leur condition politique et morale, avec les résultats les plus frappants de leur admission dans le sein de l'Église catholique. Vingt ans de conquêtes, de luttes et de massacres de toute espèce avaient changé totalement la face de ces belles contrées, en affaiblissant la population, qui continua à décroître d'une manière effrayante durant les épidémies qui, de l'an 1538 à 1576, ravagèrent la Nouvelle-Espagne, ainsi que l'Amérique-Centrale (1). Les sages modifications apportées, par le gouvernement espagnol, à la législation des Indiens commençaient cependant à porter leurs fruits, et malgré les réclamations des conquérants, malgré les obstacles qu'ils mettaient encore à l'exécution des ordonnances royales, les prétentions qu'ils avaient établies avec tant d'audace tombaient devant l'intégrité et la volonté énergique du vice-roi Mendoza et des membres de l'audience. Réputés libres et autorisés à revendiquer leurs priviléges, comme les autres sujets de la couronne, les indigènes perdaient leur timidité et osaient déjà faire entendre leurs plaintes et porter personnellement leurs réclamations aux pieds des magistrats (2). C'étaient, du reste, dans leur qualité d'hommes libres qu'on les avait assujettis à une taxe régulière, quoique fort modique, et qui variait suivant les provinces.

Le droit de lever cet impôt appartenait, comme on l'a vu, à différentes personnes. Tout Indien était considéré comme vassal

(1) En 1538, la petite vérole, de 1544 à 1546, le matlazahuatl, le cocoliztli et une sorte de goître en 1550, la grande peste de 1555 et celle de 1576, toutes maladies qui s'attaquèrent spécialement aux Indiens, enlevèrent encore les trois cinquièmes de ce qui restait de l'ancienne population. (Codex Letellier, fol. 46 et 47. — Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. XI, cap. 12, § 6, contin. — Cavo, los tres Siglos de Mexico, lib. III, § 33, et lib. V, § 6 et 7.)

(2) Lettre du président de l'audience au roi, datée de Mexico, le 3 novembre 1532. (Second Recueil de pièces, etc., pag. 208.)

immédiat de la couronne ou dépendant de quelque autre vassal, à qui le district dans lequel il demeurait avait été accordé pour un temps limité, sous la dénomination d' « Encomienda » ou commanderie. Les premiers payaient environ les trois quarts de la taxe au fisc, les autres cette même partie du tribut, au vassal immédiat dont ils étaient les tenanciers. Après la conquête, les conquérants, s'étant partagé la plus grande partie des terres, n'en avaient laissé que fort peu à la couronne. Comme les premières concessions n'avaient été faites qu'à une des deux générations seulement, et qu'elles devaient revenir en propriété au domaine royal, après ce temps expiré, le souverain pouvait ou répandre ses faveurs sur de nouveaux propriétaires, en leur accordant ces possessions vacantes, ou augmenter ses revenus, en se les réservant à lui-même. Les rois d'Espagne prirent, le plus souvent, ce dernier parti, comme il arriva à la mort d'Alvarado; ses commanderies, ainsi que beaucoup d'autres, furent réunies à la couronne, qui vit accroître, avec le nombre de ses Indiens, ses revenus, à mesure qu'on s'éloignait de l'époque de la conquête.

Le bénéfice provenant des services des Indiens appartenait à la couronne ou à celui qui possédait la commanderie, de la même manière et selon la même règle que le tribut. Ces services, quoique exigibles en vertu de la loi, étaient très-différents des travaux serviles imposés originairement aux Indiens. Ils étaient de deux sortes; les uns étaient appliqués à la confection des œuvres d'utilité publique, dont la société ne peut se passer sans de graves inconvénients, les autres à l'exploitation des mines. La première catégorie comprenait la culture du maïs et des autres graines de première nécessité, la garde des bestiaux, la construction des édifices publics, des ponts et chaussées; la seconde consistait à extraire les minéraux de la terre et à les purifier par les procédés de l'art, travaux aussi pénibles que malsains. La manière dont ces deux sortes de services étaient exigés des Indiens était également réglée par des lois qui avaient pour but de les rendre moins

pénibles à ceux qui y étaient soumis (1). A plusieurs reprises, sous le gouvernement de Mendoza et de ses successeurs, ce service même fut interrompu, à la requête du clergé et par ordre même de la cour, qui ne le toléra jamais qu'avec une extrême répugnance. Don Luis de Vélasco, qui succéda, en 1551, dans la vice-royauté, à don Antonio de Mendoza, le suspendit entièrement. Les propriétaires de mines se plaignant du tort que le manque de bras faisait au trésor autant qu'à eux-mêmes, et lui représentant la ruine imminente des mines, si on mettait si rigoureusement à exécution les ordonnances royales, il répondit généreusement « que la liberté des Indiens était de plus d'intérêt que toutes les « mines du monde, et que les revenus qu'en tirait la couronne « n'étaient pas de telle nature qu'on dût, à cause d'elles, fouler aux « pieds toutes les lois divines et humaines. » C'est alors que le vice-roi, mettant le sceau à ces paroles magnanimes, fit affranchir cent cinquante mille esclaves qui continuaient à gémir sous des maîtres cruels, sans compter les femmes ni les enfants, qui devaient suivre le sort de leurs mères (2).

Malgré la modicité de l'impôt prélevé sur les Indiens, il était encore souvent pour eux une charge pesante, à cause de la rigueur des officiers du fisc, et parce que, au lieu de leur faire payer en nature, on l'exigeait en numéraire, qu'il leur était difficile de se procurer; aussi s'efforçaient-ils, par toutes sortes de ruses et de moyens, de s'y soustraire. Ceux qui vivaient dans les villes principales étaient soumis aux lois et aux magistrats espagnols; lorsque l'administration, éclairée par l'expérience, eut commencé à se régulariser, on leur accorda, dans leurs bourgades, le droit de se choisir entre eux des alcaldes annuels, et on

(1) Recopilacion de leyes de los Reynos de las Indias, lib. VI, tit. 5, cap. 12, tit. 8, cap. 48, tit. 2, cap. 14, et tit. 13, cap. 19, etc. — Solorzano, de Ind. jure, lib. I, cap. 6 et 7, et lib. II, cap. 14, etc.

(2) Torquemada, Monarq. Ind., lib. V, cap. 14. — Cavo, los tres Siglos de Mexico, lib. IV, § 10.

les plaça sous l'autorité d'un chef qui avait le titre de gouverneur. Tlatiloleo et Mexico-Tenochtitlan continuèrent encore, pendant près d'un siècle après la conquête, à avoir leurs gouverneurs indigènes. Ces chefs étaient quelquefois les descendants des princes du pays; mais, pour l'ordinaire, ils étaient nommés par les vice-rois ou le président de l'audience royale. Les premiers renoncèrent d'eux-mêmes à accepter cette charge, à cause des vexations auxquelles elles ne donnaient lieu que trop souvent de la part des Espagnols, et surtout des officiers chargés de percevoir les impôts. Ce fut là une des causes qui contribuèrent le plus à l'avilissement et à la chute de l'aristocratie indigène. On les dépouilla de leurs droits seigneuriaux et du titre de seigneur pour les revêtir de celui de gouverneur, dont leurs adversaires les privaient ensuite à tort ou à raison, ce qui équivalait à la dégradation de la noblesse. On les dépossédait ensuite de leurs domaines, de leurs terres et de leurs vassaux, en les réduisant, comme les autres, au rang de simples contribuables. En bien des localités, les macéhuales et les censitaires s'efforçaient de profiter de cet état de choses, et, par jalousie, s'unissaient aux commandeurs pour achever de ruiner leurs anciens seigneurs qui, n'ayant aucun moyen de plaider et ne sachant à qui s'adresser, se voyaient arracher illégalement les héritages de leurs ancêtres et tombaient dans la misère. C'est ainsi que, vingt-cinq ans, à peine, après la conquête, une princesse, fille de Montézuma, était réduite, à Mexico, à un tel degré de pauvreté, qu'elle était nourrie aux frais du monastère des franciscains. A la même époque, le licencié Alonso de Zurita, visitant les provinces conquises par ordre du roi d'Espagne, trouvait au Quiché don Juan Roxas et don Juan Cortès, l'un fils de Tecum-U-Mam, l'autre du roi Tepepul II, dans le dénûment le plus extrême, leurs femmes étant obligées d'aller chercher elles-mêmes l'eau et le bois pour leur service, et s'occupant à faire leurs galettes comme les dernières des macéhuales (1).

(1) Zurita, Rapport sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne, § VII, pag. 258, et § XVIII, pag. 405.

Cependant, malgré les souffrances qu'elle avait endurées, l'aristocratie possédait encore de grands biens, surtout dans les provinces où l'absence des richesses métallurgiques avait moins attiré la colonisation espagnole, et elle continuait à se soutenir avec un certain éclat. Mendoza, qui, durant un gouvernement de près de dix-huit années, avait appris à apprécier le caractère des indigènes, ainsi que le parti qu'on en pouvait tirer, se servait d'eux, en flattant leurs inclinations, pour maintenir l'autorité royale sur les masses; mais la lutte entre cette classe puissante et les macéhuales, favorisée par tous les éléments nouveaux qui se présentaient, depuis la conquête du Mexique, la menaçait rapidement d'une entière destruction. Il n'en manquait pas déjà, entre ces derniers, qui eussent saisi le pouvoir, et on en connaissait qui avaient été esclaves; ceux-ci avaient profité des circonstances et, avec plus d'habileté ou plus d'audace que leurs maîtres, les avaient fait tourner à leur avantage pour les supplanter, en faisant leur cour aux conquérants. Mais il y avait dans les indigènes un instinct si profond d'obéissance et de respect pour l'autorité, qu'ils s'y soumettaient aveuglément, dès qu'ils en voyaient l'un d'eux revêtu (1).

Aussi nul peuple au monde ne paraissait si particulièrement porté à l'obéissance que les nations de cette contrée. D'un caractère naturellement enclin à la douceur, ils agissaient plutôt par crainte que par vertu, et en les traitant selon la justice et sans familiarité, de manière à ce qu'ils ne perdissent pas le respect qui était dû aux supérieurs, les Espagnols en auraient fait ce qu'ils auraient voulu. Ils étaient laborieux lorsqu'ils étaient bien commandés et qu'on les laissait jouir du fruit de leur travail. Quelle que fût l'origine des gouverneurs qu'on leur donnait, c'était, pour eux, une consolation, cependant, d'obéir à une autorité placée entre les mains de leurs compatriotes, et le pouvoir de ces

(1) Lettre écrite à l'empereur par les auditeurs Salmeron, Maldonado, Zaynos et Quiroga, de Mexico, le 14 août 1531. (Second Recueil de pièces, etc., pag. 152.)

magistrats était si peu redoutable au gouvernement, qu'on le laissait souvent passer du père au fils comme un héritage. Pour sauver cette classe de l'oppression à laquelle elle était sans cesse exposée, la cour d'Espagne établit plus tard, dans chaque canton, un officier sous le titre de protecteur des Indiens. Ses fonctions étaient, comme son nom le portait, de comparaître devant les tribunaux pour les défendre et les protéger contre les usurpations et les violences des colons. On prenait, sur la quatrième partie du tribut annuel, une portion pour les gouverneurs et les protecteurs, et une autre pour l'entretien du clergé employé à leur instruction. Une autre portion était employée à secourir les Indiens indigents, à payer leur tribut dans les années de disette, ou à soulager les cantons affligés de quelque calamité extraordinaire (1). Portant sa vigilance également sur la santé et le bien-être des indigènes, le gouvernement prit les mesures les plus sages pour les obliger à se vêtir convenablement, et là où les vice-rois, les évêques ou le clergé ne le firent pas spontanément, il institua des hôpitaux qui furent dotés avec une munificence véritablement royale. Ces mesures, dont on ne peut s'empêcher de louer la sagesse, ne furent cependant qu'une faible barrière au retour des épidémies qui désolèrent si fréquemment ces contrées, et que le législateur ancien, instruit par une longue expérience, avait prévues, peut-être, en instituant, comme une pratique à la fois religieuse et hygiénique, la coutume de se tirer du sang en l'honneur des dieux, par esprit de pénitence; mais elle tomba nécessairement en désuétude avec l'introduction du christianisme, quoique, chez un certain nombre d'indigènes, elle ait été accidentellement remplacée par l'usage de la discipline et de la flagellation (2).

(1) Solorzano, de Ind. jure, lib. I, cap. 27, pag. 201. — Recopilacion de leyes, etc., lib. I et VI, passim.

(2) Il paraît certain que Quetzalcohuatl avait introduit le saignement par les épines comme une mesure hygiénique. La flagellation, qui ne l'a remplacé qu'imparfaitement, continue à se pratiquer parmi les Indiens, surtout dans la

Le vice-roi Mendoza et l'évêque Zumarraga rivalisèrent de zèle et de charité, à cette occasion, durant les épidémies qui se succédèrent de 1538 à 1546, en construisant de nombreux établissements charitables dans Mexico et dans les provinces soumises à leur juridiction. La gratitude des indigènes ne leur fit jamais défaut; ils furent toujours considérés, par eux, comme leurs véritables pères, et, malgré l'antipathie qu'ils ne cessèrent d'éprouver en général pour les Espagnols, le respect qu'ils professèrent constamment pour le nom du Roi montrait qu'ils étaient parfaitement sensibles aux efforts que le gouvernement faisait en leur faveur. Avec le temps, les choses continuèrent à s'améliorer, et la condition des indigènes devint, d'année en année, plus supportable. Aussi n'aperçoit-on, dans l'administration espagnole, aucune trace de ce système cruel de destruction qu'on a attribué à cette puissance. En accordant que la nécessité d'assurer la subsistance des colonies et les produits avantageux des mines ait fait départir souvent les vice-rois de la rigueur humaine de Mendoza et de Velasco, en autorisant leurs compatriotes à exiger les travaux des Indiens, on doit convenir que les mesures prises pour régler et récompenser ces travaux étaient sages et bien entendues. Il n'y a, dans aucun code de lois, une plus grande sollicitude et des précautions plus multipliées pour la conservation, la sûreté et le bonheur du peuple, que dans les lois espagnoles pour le gouvernement des Indes.

Il faut l'avouer cependant, ces règlements, plus modernes, furent fréquemment, comme on l'a vu au sujet des premiers, des remèdes trop faibles contre les maux qu'on voulait prévenir. Lorsque les mêmes causes agissent, elles entraînent toujours les mêmes effets : la distance immense qui sépare le pouvoir qui porte la loi et celui qui est chargé de l'exécution lui ôte toute sa force, même sous le gouvernement le plus absolu ; la crainte d'un

semaine sainte, avec une ardeur dont les Européens ne manquent jamais d'être étonnés.

supérieur trop éloigné pour apercevoir toutes les fautes et pour les punir avec promptitude s'affaiblit insensiblement. Malgré les lois si multipliées et les ordonnances du souverain, les Indiens ne souffraient encore que trop souvent de l'avidité des particuliers et des exactions des magistrats qui devaient les protéger. On leur imposait des tâches excessives; on prolongeait outre mesure la durée de leurs travaux, et ils gémissaient sous l'oppression et la tyrannie, partage ordinaire d'un peuple qui est dans la dépendance. C'est ainsi que, après avoir eu le bonheur de vivre, durant trente ans, sous l'administration paternelle de don Antonio de Mendoza et de don Luis de Velasco, qui mourut en 1566, emportant au tombeau le titre de « Père de la patrie, » que lui décernèrent également les colons et les indigènes, ils tombèrent sous le joug tyrannique du visiteur Valderrama, à qui ils donnèrent en retour celui « d'Oppresseur des Indiens. » Cependant cette oppression, qui quelquefois était purement locale, s'adoucissait d'ordinaire par l'arrivée d'un nouveau vice-roi. A en croire les relations même des auteurs les plus enclins à exagérer l'état malheureux des Indiens, ils jouissaient, dans bien des provinces, de l'aisance et de l'abondance. Possesseurs de fermes considérables, maîtres de troupeaux nombreux, et enrichis des connaissances qu'ils ont acquises des arts de l'Europe, ils peuvent non-seulement se procurer les nécessités, mais encore les superfluités de la vie (1).

Tandis que la domination castillane se substituait à celle de la race indigène et qu'un autre système de gouvernement s'établissait rapidement sur ses débris, le catholicisme continuait, de son côté, à étendre partout son influence aux dépens de l'idolâtrie nationale : partie par crainte ou par désespoir de cause, partie par conviction ou par gratitude pour les bienfaits des religieux,

(1) Cavo, los tres Siglos de Mexico, lib. IV, § 21 à 22. — Gage's Survey, etc., pag. 80-119, etc.

les Indiens se laissaient entraîner par milliers vers l'Église, qui leur ouvrait si largement les bras. Pour mettre une barrière plus sensible encore à la cruauté des Espagnols, qui se fondaient, pour en faire des esclaves, sur leur prétendue incapacité intellectuelle, le pape Paul III déclarait solennellement leur capacité à recevoir tous les sacrements et rehaussait ainsi l'empressement avec lequel ils s'y présentaient (1). L'église de Mexico avait été élevée au rang de métropolitaine en 1545, et elle avait achevé de se constituer avec les siéges suffragants de Tlaxcallan, de Michoacan, d'Oaxaca, de Guadalaxara, de Chiapas (2), de Guatémala, de Honduras et de Nicaragua (3). Juan de Zumarraga avait à peine porté, durant trois ans, le titre d'archevêque, lorsqu'il descendit dans la tombe, en 1548, au milieu des regrets et des larmes de son troupeau désolé. Il y avait été précédé, quelques mois auparavant, par son ami, le célèbre conquérant de Mexico, Fernand Cortès, mort, à l'âge de soixante-trois ans, dans un obscur village d'Espagne, au moment de se remettre en chemin pour l'Amérique, le 2 décembre 1547.

On peut dire que l'Espagne ne négligeait rien, à cette époque, pour promouvoir l'avancement de la religion catholique et les progrès moraux des Indiens. C'était à cette condition que Ferdinand avait obtenu, dans le temps, d'Alexandre VI la concession des dîmes de tous les pays nouvellement découverts ou à décou-

(1) Bulla Pauli Papæ III, ad an. 1537.

(2) La cité de Guadalaxara, fondée par Nuño de Guzman, pour capitale de la Nouvelle-Galice (aujourd'hui état de Xalixco), en 1531, fut érigée en siége épiscopal le 31 juillet 1548, et son premier évêque fut don Francisco de Ciudad-Rodrigo. La ville de Ciudad-Réal de Chiapas fut érigée en siége épiscopal le 14 avril 1538. Son premier évêque fut don Juan de Arteaga, qui mourut avant d'en avoir pris possession. Le second fut le célèbre Bartolomé de Las Casas, qui en prit possession en 1545.

(3) L'évêché de Honduras, érigé à Truxillo en 1539, et son premier évêque don Cristoval de Pedraza : il fut transféré à Comayagua en 1561.— L'église de Léon de Nicaragua fut érigée en 1531, et don Diego Alvarez de Osorio, ne en Amérique ; cette église, toutefois, n'était pas soumise à la métropole mexicaine.

vrir, et, bientôt après, Jules II, enchérissant sur son prédécesseur, lui avait conféré le droit de patronage et la disposition absolue de tous les bénéfices ecclésiastiques dans cette partie du nouveau monde (1). En conséquence de ces concessions, dont ils ne pouvaient pas alors apprécier l'étendue, et que les successeurs de ces pontifes souhaitèrent plus d'une fois de révoquer, les rois d'Espagne étaient devenus, en quelque sorte, les chefs de l'Église d'Amérique. Ils étaient les maîtres de l'administration de ses revenus, et les nominations qu'ils faisaient aux bénéfices vacants étaient confirmées sans obstacles par le souverain pontife. Dans l'Amérique espagnole, la couronne était le centre de toute espèce d'autorité; on n'y connaissait point de débats entre la juridiction spirituelle et temporelle, le roi y était seul maître, tout s'y faisait en son nom, et nul pouvoir autre que le sien ne pouvait s'y introduire. Les bulles du saint-siége n'y étaient admises et n'avaient de force qu'après avoir été préalablement examinées et approuvées par le conseil royal des Indes, et, si quelque bulle ou bref se glissait par surprise et circulait en Amérique, les ecclésiastiques étaient tenus non-seulement d'en arrêter l'effet, mais encore d'en saisir toutes les copies et de les envoyer au conseil des Indes. Cette restriction de la juridiction papale ne donne que trop à réfléchir, si l'on considère dans quel siècle et chez quelle nation elle a été mise en œuvre, et avec quelle attention jalouse Ferdinand et ses successeurs s'appliquèrent à la maintenir dans toute sa force et son étendue (2).

La hiérarchie ecclésiastique était la même en Amérique qu'en Espagne; elle était composée d'archevêques, d'évêques, de chapitres, de collégiales avec leurs dignités. Le clergé inférieur était divisé en trois classes sous la dénomination de Curas, Doctrineros et Misioneros : la première, en grande partie appartenant à

(1) Bulla Alexandri Papæ VI, ad an. 1501.— Bulla Julii Papæ II, ad an. 1508.
(2) Recopil. de leyes, lib. I, tit. 7, lib. 55, et tit. 9, cap. 2, etc., passim. — Autos del consejo de Indias, CLXI.

l'ordre séculier, desservait les paroisses plus spécialement composées d'Espagnols; la seconde, presque uniquement composée de réguliers, était chargée des districts habités par les Indiens qui étaient soumis au gouvernement et qui vivaient sous sa protection; la troisième était employée à la conversion des tribus semi-civilisées ou sauvages qui vivaient dans les régions éloignées et que les armes espagnoles n'avaient pas encore subjuguées. Pendant près d'un demi-siècle les franciscains et les dominicains furent à peu près les seuls à exercer d'une manière régulière les fonctions du ministère sacré, les augustins, les religieux de la Merci, les jésuites et les autres corporations n'étant venus ou n'ayant pu donner de l'élan à leurs travaux qu'assez longtemps après eux. Aussi peut-on affirmer, sans craindre de se tromper, que ces deux ordres firent pour la consolidation du gouvernement espagnol, au Mexique et dans les états guatémaliens, plus que les armes et la valeur des conquérants. On ne saurait rien comparer, dans l'histoire des territoires conquis par des nations chrétiennes, à la charité, au courage et à l'abnégation des franciscains, à la largeur de leurs vues, dans la pensée comme dans l'exécution des desseins qu'ils conçurent, à la gloire de l'Église, pour le salut matériel, moral et intellectuel des indigènes. On les accusa d'ambition, d'envahissement dans la juridiction séculière, de vouloir, à eux seuls, gouverner la Nouvelle-Espagne : on disait vrai ; mais c'était l'ambition de sauver une race proscrite par la cupidité cruelle des conquérants, et ces envahissements étaient nécessaires pour l'arracher à la perversité d'une magistrature qui n'usait de sa puissance que pour commettre les attentats les plus opposés à la justice et à l'humanité. En dépit de tous les obstacles, de toutes les fureurs et des malédictions de leurs adversaires, ils gouvernaient, en réalité, avec le consentement tacite de la couronne, et ils constituèrent le Mexique comme les évêques constituèrent la France au sortir de la barbarie.

Fuenleal, Mendoza et Velasco ne firent que continuer le plan inspiré par les franciscains. Sous l'humble habit d'un frère lai, Pierre de Gand en était un des plus puissants moteurs, et l'on peut dire que sur lui reposait presque en entier le gouvernement de la capitale et de ses environs, en ce qui concernait les indigènes : c'était à lui qu'ils accouraient dans leurs tribulations, dans leurs nécessités ou le soin de leurs affaires, et il les accueillait toujours avec une égale bonté. Telle était son influence, qu'Alonso de Montufar, qui avait succédé, en 1551, à Zumarraga sur le siége de Mexico, avait coutume de dire, en parlant de lui : « Ce n'est pas moi qui suis l'archevêque de Mexico, mais « bien le frère Pierre, frère lai de San-Francisco. » Du reste, il aurait pu l'être, et, à plusieurs reprises, il refusa les ordres sacrés, pour éviter cette dignité, dont Charles V voulait le revêtir. Il n'en laissa pas moins la capitale toute remplie de ses œuvres; il y bâtit plus de cent églises, érigeant à Dieu, disent les auteurs, autant de sanctuaires qu'il ruina de temples consacrés aux fausses divinités de l'idolâtrie. Il mourut à Mexico, dans un âge avancé, en 1572, et fut enterré, au milieu d'un concours immense d'Indiens, dans l'église de San-Joseph, qu'il avait érigée pour eux dans son monastère (1).

Les autres ordres religieux, et les dominicains les premiers, jaloux de l'autorité et de l'influence des franciscains, leur jetèrent la pierre plus d'une fois, en arguant de leur ambition et de leur tolérance envers les indigènes; mais à peine avaient-ils le champ libre et se trouvaient-ils seuls sur le terrain, en face de cette race persécutée et de leurs oppresseurs, que, à leur tour, imitant l'exemple généreux de leurs devanciers, ils s'élançaient dans la même voie et étonnaient leurs compatriotes par les vertus merveilleuses de leur apostolat. Le vice-roi Mendoza, accusé de n'avoir pas suivi à la rigueur les ordonnances de la couronne, qui

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XX, cap. 19 et 20.

lui avait recommandé d'ériger des forteresses dans toutes les provinces, répondait que « ce royaume n'avait besoin pour sa défense que de maisons religieuses, et qu'elles seules suffiraient pour maintenir les naturels dans l'obéissance des rois de Castille. »

Il avait raison, et la suite ne l'a que trop prouvé. Si les religieux des divers ordres, en ouvrant l'Église à des millions d'indigènes, n'avaient pas fait d'eux des chrétiens bien parfaits, ils avaient réussi, au moins, à les sauver de la destruction à laquelle ils étaient condamnés, à les arracher à la persécution et à l'esclavage, à établir avec solidité l'autorité de la mère patrie, tout en détruisant ce que l'antique idolâtrie avait de plus odieux et de plus effroyable, l'anthropophagie et les sacrifices de sang humain. On les accusa de laisser debout une multitude de pratiques superstitieuses, mais il n'était pas possible de les démolir si promptement qu'on aurait voulu, et, si l'on se souvient des traces de paganisme qu'on trouve encore aujourd'hui, même en Europe, dans une foule de superstitions locales, on ne pourra s'étonner qu'il en subsiste également en Amérique, où à peine trois siècles se sont écoulés depuis l'introduction du christianisme. Avec une prudence que l'Église ne désapprouve pas toujours, ils s'efforcèrent, en bien des endroits, d'assimiler au culte catholique des rites inoffensifs en eux-mêmes et de transférer à des images chrétiennes les hommages qui s'adressaient à leurs anciennes idoles. C'est ainsi que, par une inspiration heureuse, l'évêque Zumarraga édifia à Tepeyacac, sur les ruines du temple de Tonantzin, appelée la mère des dieux, une chapelle à la Vierge Marie, dont une pieuse tradition raconte l'apparition merveilleuse à un pauvre Indien, dans ces lieux qui avaient été souillés si souvent auparavant par d'abominables sacrifices. Cette chapelle, bâtie en 1531, sous l'invocation de Notre-Dame de Guadalupe, fut l'origine du culte qu'on y célèbre avec tant d'éclat; aussi n'a-t-elle cessé, depuis lors, d'attirer un concours considérable de pèlerins, transformant

ainsi les pompes sanglantes de Tonantzin, purifiées par ce changement, dans les douces solennités de la Mère de Dieu.

C'est de cette manière que, en bien des lieux, des sanctuaires chrétiens, aujourd'hui encore fort renommés, se substituèrent aux sanctuaires idolâtres. Dans la montagne de Tlaxcallan, le culte de sainte Anne, l'aïeule du Seigneur, succéda à celui de Toci dans une église et un monastère de franciscains, qui furent bâtis sur les ruines du temple de la déesse Aïeule. Celui de saint Jean-Baptiste prit la place du temple de Tetzcatlipoca, adoré sous le nom de Telpuchtli à Tianquizmanalco; Jésus Crucifié remplaça Huitzilopochtli à Chalma, et la même image est vénérée à Esquipulas, aux montagnes de Chiquimula, dans une église magnifique, bâtie à peu de distance d'un temple antique dédié à Exbalanqué. Ces assimilations ne s'opéraient cependant pas toujours sans opposition : les religieux et les prêtres austères en faisaient fréquemment un crime à leurs frères, en leur reprochant de pallier l'idolâtrie sous une apparence chrétienne. Le franciscain Sahagun réprimandait avec sévérité certains prédicateurs de son ordre qui se servaient, en chaire, du nom de Toci, notre Aïeule, pour désigner sainte Anne et trouvait malséant qu'on laissât donner à la sainte Vierge celui de Tonantzin (notre mère), au temple de Guadalupe. De là l'usage, parmi les Indiens, de continuer à dire, en parlant de ce lieu : « Allons à la fête de Tonantzin, » pour désigner le sanctuaire de la sainte Vierge. « Il semble, en vérité, ajoute ce religieux (1), que ce soit une invention satanique pour pallier l'idolâtrie sous l'équivoque de ce nom de Tonantzin, que l'on vient visiter de fort loin, tout comme auparavant; aussi cette dévotion paraît-elle douteuse; car il ne manque pas d'autres églises consacrées à Notre-Dame, et cependant ils ne viennent qu'à celle-ci, comme au temps de Tonantzin. »

Ce n'était pas que ceux qui toléraient ces abus le fissent par

(1) Sahagun, Hist. de Nueva-España, lib. XI, cap. 12, § 6.

amour pour les idoles, disait Sahagun; mais il leur reprochait de le faire par amour du faste et du lucre, pour ne pas perdre les riches offrandes que les indigènes étaient accoutumés, de temps immémorial, à porter aux mêmes lieux; ni amoindrir la gloire et la splendeur que ce concours ajoutait à leurs monastères (1). C'est qu'en effet, à mesure que les années s'écoulaient et qu'on voyait disparaître ceux qui avaient planté, les premiers, la foi et prêché l'Évangile parmi les Indiens, on oubliait, au milieu de l'aisance et de la paix présentes, les efforts qu'il avait fallu faire pour constituer le nouvel édifice chrétien sur les ruines de l'idolâtrie; la ferveur et le zèle des premiers temps se refroidissaient, et l'on pouvait prévoir le jour où les pasteurs qui avaient charge d'âme se contenteraient de faire venir les indigènes, aux dimanches et fêtes, à l'église, pour en célébrer avec pompe les solennités, et négligeraient de les instruire et de continuer l'œuvre de la conversion entreprise par leurs prédécesseurs.

On était loin d'avoir converti la masse entière des nations indigènes, et elle ne l'est pas encore d'une manière parfaite. Partout où les prêtres et les religieux avaient pu pénétrer, et où ils s'étaient fixés d'une manière permanente, on trouvait sans doute les dehors du christianisme; car tous, à l'exception d'une petite minorité, étaient chrétiens, sinon de cœur, au moins de nom, le plus grand nombre ayant été reçu dans la société chrétienne par le baptême. Mais d'un chrétien à un autre il y avait souvent une immense différence, et, quoiqu'on ne sût pas toujours les distinguer aisément, on savait qu'il y en avait parmi eux trois classes bien diverses. Les premiers, plus éclairés que leurs frères et convaincus des vérités de la foi, qui en suivaient les préceptes librement et sans arrière-pensée. C'était naturellement le plus petit nombre; il se composait de prosélytes sincères ou de ceux qui avaient été élevés sous l'œil de l'Église, aux écoles des monastères : on comptait parmi eux des nobles, des ouvriers adonnés

(1) Sahagun, ibid.

aux arts mécaniques, ainsi que des marchands, dont les religieux se servaient souvent encore, pour répandre au loin les semences du christianisme, comme les princes aztèques s'en étaient servis pour étendre leur influence dans les contrées lointaines (1). Les seconds, moins instruits, mais tout aussi sincères, qui mêlaient innocemment les coutumes superstitieuses de leurs ancêtres aux pratiques de l'Église catholique ; et enfin ceux qui échappaient à son action par leur éloignement des pasteurs, ou bien par l'effet de leur volonté ou de celle de leurs parents, et qui élevaient leurs enfants dans la haine des Espagnols et de la religion qu'ils enseignaient.

Retirés dans le secret de leurs maisons, ils continuaient à y rendre hommage à leurs anciennes divinités, en pratiquant scrupuleusement tous les rites du culte proscrit. Quoique soumis, en apparence, aux lois du gouvernement, et suivant avec ponctualité toutes les obligations de l'Église, ils s'assemblaient de nuit, soit dans quelque palais retiré, soit dans les bois ou au fond des grottes cachées dans les montagnes. Entre les rares souvenirs qui sont restés de cette époque intéressante, la tradition rappelle avec étonnement la multitude des cavernes où les Mixtèques continuaient, malgré la vigilance active des dominicains, à célébrer leurs solennités, et cite surtout celle de Chalcatongo, que l'art toltèque avait transformée en un vaste temple souterrain, destiné à la sépulture des rois de Tilantongo et des grands-prêtres d'Achiuhtla. Dans la vallée de l'Anahuac on connaissait deux cavernes célèbres où ils avaient la coutume de se rassembler, celle de l'île de Xicco, qui avait servi d'asile à Topiltzin-Acxitl, dans sa fuite, et celle du volcan d'Axuzco, où les maîtres de la danse del Palo Volador, que nous avons appelée des Oiseaux, conféraient les grades de leur association (2). Derniers refuges de la

(1) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XV, cap. 18.
(2) Id., ibid., lib. XX, cap. 46. — Cabrera, Escudo de Armas de Mexico, lib. I, cap. 12, § 151.

religion prêchée par les disciples de Quetzalcohuatl, c'est dans ces grottes perdues entre les aspérités de la Cordillière, que les restes de l'aristocratie et du sacerdoce indigènes s'efforçaient de perpétuer la puissance qui achevait de leur échapper. Là avaient lieu les cérémonies qu'il leur était interdit de célébrer en plein jour. L'ordre de la chevalerie s'y recruta encore, durant de longues années, avec l'attention de ne choisir ses membres que parmi les chefs demeurés sans baptême, ou qui n'avaient reçu ce sacrement que pour cacher plus facilement leur hostilité au christianisme ; ainsi, comme au temps de leur institution par Camaxtli, les épreuves de l'initiation se dérobaient aux regards des profanes, dans les entrailles de la terre. Cette particularité n'était pas plus ignorée du gouvernement que du clergé, et Mendoza, voyant l'importance qu'on attachait encore à ces prérogatives, tenta d'en faire un instrument au profit de la couronne : il revêtit solennellement, avec une formule composée à cet effet, plusieurs nobles de la dignité de Teuctli, et de ce nombre fut don Pedro Tetlahuehuetzquititzin, dernier prince des Acolhuas ; « mais ce fut, ajoute le chroniqueur (1), plutôt comme un acte de faveur qu'à cause de sa vaillance, » et ces tentatives n'eurent aucun résultat significatif.

Ainsi s'organisèrent, dans ces conciliabules ténébreux, les éléments de cette société redoutable qui, sous le nom de nagualisme, fonctionna en secret, pendant près de deux siècles, dans toute l'étendue du Mexique et de l'Amérique-Centrale. Le nagualisme n'avait en soi rien de bien extraordinaire, si l'on considère son origine : il rappelait principalement l'usage où l'on était, dans l'antique loi toltèque, de tirer l'horoscope des enfants nouveau-nés et de leur imposer un nom, en leur ôtant quelques gouttes de sang, pour les offrir à la divinité, au moment de leur première ablution ; il n'y a donc

(1) Codex Letellier (Cod. Tel.-Rem.), MS. de la Bibl. royale, fol. 49. — Lettre de don Antonio de Mendoza, premier vice-roi du Mexique, au roi, du 10 décembre 1537. (Second Recueil de pièces, etc., pag. 262.) — Premier Recueil de pièces, etc., pag. 233.

rien de bien étonnant à ce que ce rite fût continué chez ceux qui avaient conservé de l'attachement pour le culte de leurs pères. Mais ce qu'on ne saurait trop remarquer, c'est l'habileté avec laquelle les ministres idolâtres réorganisèrent, dans l'ombre, tout un système de cérémonies, tirées de leur rituel, pour en faire la contre-partie des cérémonies catholiques et en atténuer l'effet dans l'esprit des populations. Dans tous les lieux où ils crurent pouvoir compter sur le refroidissement du zèle des pasteurs ou sur leur négligence, les chefs du sacerdoce antique reprirent, en secret, leurs fonctions, en modelant les degrés divers de leur hiérarchie sur celle de l'Église catholique, ce qui, après tout, n'offrait pas de grandes difficultés, vu les rapports frappants que l'une avait avec l'autre. Quoiqu'on ait bien peu de détails sur cette recrudescence de l'idolâtrie americaine, on sait cependant que son siége principal, dans les états guatémaliens, était fixé à Zamayac, bourgade importante de la province de Xuchiltepec, et que son pontife avait sous sa juridiction près de mille ministres d'un rang inférieur (1).

Tehuantepec eut le même honneur, car il est notoire que le roi Cocyopy y exerça, durant plusieurs années, les fonctions suprêmes de sacrificateur, comme avant son baptême. On n'ignorait pas qu'il avait reçu ce sacrement uniquement par complaisance pour Cortès : découragé en voyant que les Espagnols, peu contents de le dépouiller de la puissance royale, le privaient encore d'une partie de ses biens, il se dégoûta de la religion chrétienne, et, quoique instruit du danger qu'il courait, par la fréquentation habituelle des dominicains, qu'il traitait familièrement, il se laissa persuader de retourner aux coutumes de ses ancêtres. Ayant appelé auprès de lui les prêtres de Yopaa, ceux-ci transportèrent à Tehuantepec les reliques et les ornements des Wiyataos, et l'on commença à

(1) Informe del teniente general don Jacobo de Barba Figueroa, corregidor de la provincia de Suchitepeques, etc.

célébrer régulièrement, durant la nuit, au palais de Cocyopy, les solennités commandées par le rituel antique (1).

Dans des localités d'un rang inférieur, d'autres sacrificateurs exercèrent, sous l'autorité du pontife suprême, une juridiction analogue à celle des évêques catholiques, ayant à leur tour, sous leur commandement, un grand nombre de ministres d'un ordre moins élevé, résidant dans les villes et les bourgades indigènes, à l'instar des curés et des religieux qu'ils cherchèrent à supplanter, vis-à-vis de leurs ouailles, dans toutes leurs fonctions ecclésiastiques. Du moment qu'un enfant venait de naître, surtout lorsqu'on était loin des centres espagnols, de gré ou de force il fallait que le père introduisît le prêtre nagualiste, afin que les rites qu'il administrait précédassent le baptême chrétien ; à sept ou huit ans, on le confirmait dans le nagualisme, et, si on l'en jugeait capable, on commençait à l'initier aux mystères de la secte. Le mariage n'avait de même lieu à l'église qu'à la suite du mariage national, et au lit de la mort, lorsque le curé s'était retiré, en bénissant le moribond, le nagualiste paraissait et lavait avec soin toutes les parties du corps qui avaient reçu l'extrême-onction. La haine pour le christianisme fut poussée si loin, que, à l'imitation des confréries catholiques instituées pour célébrer les fêtes des saints, les idolâtres établirent, en certains endroits, des confréries en l'honneur des êtres que les chrétiens abhorrent, comme les ennemis de leur religion ; telles furent les confréries du démon et de Judas Iscariote, que, par un raffinement de vengeance, ils célébraient au jour anniversaire de la mort du Rédempteur (2).

Cette secte mystérieuse ne bornait pas, toutefois, ses travaux à contrefaire clandestinement les sacrements de l'Église : son but était plus grand, c'était de miner la domination espagnole et de rétablir, avec les autels de l'antique religion, le gouvernement

(1) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, etc., cap. 72.
(2) Informe del teniente gen. don Jacobo de Barba Figueroa, etc.

de ses princes naturels. Ses efforts furent marqués par des ruisseaux de sang castillan, et ses premières victimes furent toujours les prêtres catholiques, envoyés pour administrer les bourgades indigènes. Les fertiles vallées de Chiapas et d'Oaxaca furent souvent le théâtre de ces scènes cruelles, et, dans le cours du seizième siècle, les Zapotèques se soulevèrent deux fois, dans l'espoir de recouvrer leur indépendance. L'insurrection qui éclata parmi eux, en 1550, fut générale, et ce qu'on y voit de remarquable, c'est qu'elle eut à sa tête un chef qui prenait le nom de Quetzalcohuatl. Il se présenta aux populations, comme le véritable prophète de Tollantzinco, annonçant qu'il était retourné de l'orient, pour venger les siens et chasser les Espagnols du sol de la patrie. Mais cette révolte, dont les détails sont restés dans l'oubli, n'eut qu'un succès éphémère que les mesures énergiques du vice-roi réussirent promptement à réprimer (1).

Quoiqu'on ne voie point paraître le nom du roi de Tehuantepec dans cette affaire, on ne saurait guère douter de sa participation, si l'on vient à considérer l'ensemble des événements de cette époque. Durant plusieurs années, il passa inaperçu, cependant, continuant en secret ses fonctions de pontife, sans être observé de ceux qui auraient eu intérêt à mettre obstacle à son idolâtrie. De tous les princes indigènes qui avaient survécu aux bouleversements de la conquête, Cocyopy était un de ceux qui eussent gardé, avec le plus d'éclat, les dehors de la souveraineté; son palais, d'une grande étendue, était rempli sans cesse d'une multitude empressée à lui rendre ses hommages, et il ne paraissait en public qu'avec un appareil digne encore de la majesté royale. Malgré la générosité avec laquelle il traitait les dominicains et la dévotion qu'il affectait, en se rendant à la messe, chaque matin, ceux-ci reconnaissaient avec chagrin le peu de sincérité de sa foi. Le père Bernardino de Santa-Maria, vicaire général de Te-

(1) Codex Letellier, etc., fol. 19. — Cavo, los tres Siglos de Mexico, lib. IV, § 8.

huantepec, l'en reprenait souvent, en l'engageant, avec douceur, à renvoyer de son palais certains vieillards dont il se faisait accompagner partout, et dont l'aspect austère et rusé lui déplaisait souverainement : c'étaient les prêtres que Cocyopy avait fait venir de Yopaa ; mais il lui répondait d'un air serein qu'il les gardait comme les anciens amis et les conseillers de son père, et qu'il pouvait être entièrement rassuré sur la pureté de sa foi.

Cependant, sur le rapport d'un Espagnol qui s'était introduit, une nuit, au palais du roi, les soupçons de Bernardino prenaient, chaque jour, plus de consistance. Il en fit part à un noble zapotèque qui faisait les fonctions de fiscal dans son église et dans la religion duquel il avait une entière confiance : celui-ci parut surpris de cette révélation; mais, sur l'invitation du religieux, il promit, en soupirant, de s'enquérir minutieusement de la conduite secrète du roi, son maître. Peu de jours après, il l'informa de ce qu'il avait vu, et lui apprit que, la nuit suivante, on devait célébrer un sacrifice solennel au palais. Le vicaire s'empressa aussitôt de requérir la justice, avec quelques hommes de garde, et, à l'heure de minuit, il se transporta sans bruit à la résidence royale, accompagné de l'alcalde-mayor. Aucune précaution n'avait été prise pour la garantir de la trahison, et tous ensemble y pénétrèrent sans être arrêtés par le moindre obstacle. Tout le monde était au sacrifice. Ils traversèrent, l'une après l'autre, une suite de cours et de galeries, sans rencontrer personne, jusqu'à la salle qui servait de temple aux idolâtres. Une multitude de brasiers brûlaient à l'intérieur, jetant une fumée odorante, et sur un autel somptueux éclataient, entourées d'un vaste luminaire, les images des anciennes divinités de Mictlan et de Tehuantepec. Le roi, revêtu de la robe blanche et de la mitre d'or, aux plumes de quetzal, était debout, entouré des prêtres de Yopaa, remplissant les fonctions de pontife. La présence soudaine du vicaire de Saint-Dominique coupa court au sacrifice, et les spectateurs, éperdus, s'enfuirent pleins de terreur. « Votre Altesse est mon

« prisonnier par ordre du révérendissime évêque, » dit avec douceur à Cocyopy le père Bernardino, en le prenant au bras. Le prince interdit ne trouva rien à répondre : comprenant que toute résistance serait inutile, il se dépouilla silencieusement de sa robe sacerdotale et le suivit avec calme au monastère, tandis que les prêtres qui l'avaient aidé étaient transportés à la prison publique.

Dans cette circonstance, il était heureux pour les dominicains de l'avoir emmené avec eux, au lieu de l'enfermer à la municipalité. On savait que le monastère n'avait point de prison, car la population tout entière se serait insurgée contre les Espagnols et les religieux ; mais ceux-ci, reconnaissants des faveurs qu'ils avaient reçues du monarque dépossédé, lui avaient préparé un appartement convenable, où il fut traité avec tous les égards compatibles avec sa position. Cela n'empêcha pas, cependant, toute la ville de se lever en tumulte le lendemain ; la nouvelle de l'arrestation de Cocyopy s'était répandue avec la rapidité de la foudre, et de toutes parts on vit accourir de la campagne et des bords de la mer une multitude furibonde d'hommes, de femmes et d'enfants, demandant à grands cris qu'on leur rendît leur roi bien-aimé. Les Espagnols étaient en trop petit nombre pour qu'on pût espérer de dissiper le rassemblement par la force, et ils avaient tout à craindre de la colère du peuple. Dans cet embarras, les dominicains s'adressèrent au prince : ils lui firent observer qu'ils n'avaient fait qu'obéir à leur devoir en l'arrêtant, et que, dès que les ordres de l'évêque seraient venus, il serait mis en liberté, après avoir reçu l'absolution de son péché ; que, quant à eux, ils ne consentiraient à le relâcher d'aucune manière avant ce moment, et qu'il valait mieux qu'il commandât à ses vassaux de se retirer que de s'exposer à des violences qui ne manqueraient pas d'aggraver leur condition aussi bien que la sienne.

Cocyopy comprenait trop bien ces raisons. « Mon père, répondit-il, mes vassaux sont mes enfants et comme tels je les ai tou-« jours traités ; ils ne le seraient point, si, après m'avoir vu hier

« encore à leur tête, comme leur roi, ils n'étaient touchés du misé-
« rable état où ils me voient maintenant. Mais faites que je puisse « leur parler, et ils obéiront aussitôt à ce que je leur commanderai. » La foule, avertie, se précipita dans la cour du monastère, où le roi ne tarda pas à se montrer sur le perron de l'église. A sa vue, tous fondirent en larmes, poussant des cris et des gémissements qui eussent attendri le cœur le plus dur. Sur un ordre transmis par un de ses serviteurs, le silence le plus complet succéda bientôt à ce bruit. « Je savais, dit-il, en prenant la parole, que vous « étiez tous de loyaux et fidèles vassaux, reconnaissants de la ten-« dresse avec laquelle je vous ai toujours traités ; mais souvenez-« vous qu'il y a longtemps déjà que je vous avais dit comment « nos royaumes et nos seigneuries devaient passer à des mains « étrangères. Ce destin s'est accompli et nous ne pouvons nous y « soustraire. Les pères avec qui je suis m'aiment et ont pour moi « tous les égards qui me sont dus. Retournez donc à vos foyers, « cessez un tumulte qui ne fait qu'ajouter à mes douleurs et n'ag-« gravez pas votre condition et la mienne par des démonstra-« tions qui vous exposeraient sans fruit à de nouveaux châ-« timents. »

Ce langage était celui de la raison. Il fut entendu de tous, et ils se retirèrent tristement, en versant des larmes qui, pour être moins bruyantes, n'en étaient que plus amères. Bernardo de Albuquerque, qui avait succédé à Juan de Zarate, occupait alors le siége épiscopal d'Oaxaca. Deux religieux de l'ordre de Saint-Dominique, nommés par lui commissaires pour informer de l'apostasie du roi de Tehuantepec, arrivèrent, quelques jours après, dans cette ville : ils avaient reçu l'ordre de le traiter avec le plus grand respect et de terminer promptement cette cause ; mais Cocyopy répondit qu'il récusait la juridiction de l'évêque, en qui il reconnaissait tout simplement un ami, et non un supérieur, et que, s'étant soumis, sans perdre ses droits, à la couronne d'Espagne, comme roi et souverain, il en appelait au vice-roi à Mexico. Les

commissaires en conçurent un profond regret; ils se hâtèrent, néanmoins, d'en transmettre la nouvelle à l'audience, qui donna les ordres nécessaires pour transférer le prisonnier à Mexico, mais sans rien lui ôter de l'appareil avec lequel il avait coutume de se présenter en public. Après que tant d'événements avaient passé sur les royautés américaines, c'était une chose inouïe qu'un souverain indigène apparût avec cet éclat aux yeux des populations. De Tehuantepec à Mexico, son voyage fut un triomphe continuel; on accourait de toutes parts sur la route où il devait passer, jeunes et vieux considérant, avec des larmes de joie et de tristesse, ce prince descendant de tant de rois, le petit-fils de l'infortuné Montézuma, dont la mort avait été le commencement de leurs douleurs et de l'oppression étrangère.

Cocyopy fut reçu avec toutes sortes d'égards dans la capitale. Mais ce fut, suivant toute apparence, pendant son séjour que le visiteur Valderrama arriva au Mexique : car, au lieu de voir traiter son affaire, comme il l'espérait du génie aimable de Velasco, on la laissa traîner en longueur, durant plus d'une année; après quoi sentence fut passée contre lui, qui le condamnait à perdre ses états et ses domaines avec la souveraineté et le titre de roi, sentence d'autant plus injuste qu'elle était en tout contraire aux intentions comme à la volonté de la couronne. Dans cette situation terrible, il n'y avait malheureusement plus d'appel. Le roi de Tehuantepec, ruiné déjà par les dépenses énormes que lui avaient occasionnées son voyage et son séjour à Mexico, se remit tristement en chemin pour sa capitale, où, malgré ce revers de fortune, ses vassaux ne l'attendaient qu'avec plus d'impatience pour célébrer son retour. Mais, en arrivant à Nexapa, le cœur brisé par le chagrin, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante dont il mourut. Ainsi finit le fils de Cocyoëza et de la belle Pelaxilla; avec lui disparaissait le dernier représentant de la royauté indigène, dont le souvenir ne tarda pas à s'effacer complétement dans ces belles contrées.

Les dominicains furent les premiers à déplorer la rigueur avec laquelle on avait procédé contre ce prince, prétendant qu'on ne pouvait châtier de la même manière le délit d'abandonner une foi, qu'on avait embrassée contre son gré, que celui du chrétien qui renie la religion où il est né (1). La longue pratique qu'ils avaient acquise du caractère des Indiens, du peu de fond qu'on devait faire sur eux sous ce rapport, et de leur attachement incroyable aux coutumes de leurs ancêtres, leur avait appris à être plus indulgents avec eux qu'ils ne l'eussent été, peut-être, en Europe. Plus ils vivaient avec eux, plus ils voyaient de difficultés à déraciner l'idolâtrie dans leurs cœurs : aussi Sahagun remarquait-il, avec raison, que, malgré cinquante années de prédication continue, en dépit des efforts de tant de religieux employés à leur conversion et des établissements chrétiens élevés sur les ruines de leurs temples, il suffirait de moins de cinquante autres années, pour leur faire perdre tout souvenir du christianisme, s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes (2). Encouragés par le relâchement qui commençait à s'introduire dans les monastères et le refroidissement de leurs pasteurs, les Indiens, ayant moins à craindre de leur vigilance, ravivaient rapidement leurs anciennes institutions. Des voix s'élevèrent néanmoins, assez souvent, du sein de l'épiscopat et du clergé, tant séculier que régulier, pour rappeler l'attention de leurs frères sur l'idolâtrie latente qui existait en tant de lieux et qui fréquemment même se mêlait aux plaisirs publics et jusqu'aux cérémonies du culte catholique (3). Peu de temps avant sa mort, l'archevêque Zumarraga avait prohibé les danses et les mascarades qui suivaient, jusque dans la cathédrale de Mexico, les processions de la Fête-Dieu (4). Au premier

(1) Burgoa, Geogr. Descrip. Hist. de Guaxaca, cap. 72.
(2) Sahagun, Hist. de Nueva-España, etc., lib. XI, cap. 13.
(3) Ordoñez, Hist. del cielo y de la tierra, ad præf. — Nuñez de la Vega, Constitutiones diœces. del obispado de Chiappas, passim.
(4) Torquemada, Monarq. Ind., lib. XX, cap. 32.

concile provincial tenu dans cette ville, en 1555, les évêques de la Nouvelle-Espagne, assemblés pour la première fois, avaient porté les censures de l'Église contre les masques dont les Indiens se servaient dans leurs ballets et danses historiques, contre les représentations dramatiques que les curés toléraient dans le sanctuaire, aux jours de fête, et contre les sortiléges, sorcelleries et enchantements de toute sorte qui continuaient d'avoir cours entre les populations (1).

Mais ces prohibitions, salutaires dans leur objet, sont encore aujourd'hui presque une lettre morte. On est loin d'avoir réussi à extirper les superstitions indiennes, et le temps seul peut défaire graduellement ce qu'il a fait de même. Les souvenirs de l'idolâtrie se retrouvaient à chaque pas, souvent malgré les Indiens eux-mêmes, dans les coutumes et les usages de la vie civile, et on ne pouvait les faire disparaître, à moins de détruire la population entière tout d'un coup : c'était au point que bien des Espagnols, descendus des premiers colons, imbus par leur contact journalier avec les indigènes, avaient fini insensiblement par se laisser aller eux-mêmes à leurs superstitions. Le Tlachtli, ou jeu de ballon, les danses de toutes sortes, étaient des sources continuelles où leur souvenir se retrempait, et celle des Oiseaux, encore fréquente aujourd'hui et si aimée du peuple, ne pouvait s'installer sans qu'on s'y fût préparé par quelques rites mystérieux appartenant au culte proscrit; la jarre où l'on puisait le pulqué représentait Ometochtli et Tetzcatzontecatl, et l'on ne pouvait en boire une tasse sans adorer, en quelque sorte, ces divinités du vin et de l'ivresse.

Qu'on ajoute à cela que l'antipathie naturelle qu'ils éprouvaient pour les Espagnols continuait à fortifier leur attachement à l'idolâtrie, sans que les bienfaits ni du gouvernement ni du clergé parvinssent à leur faire oublier un seul instant les barbaries

(1) Concilios provinciales primero y segundo, etc., de Mexico, cap. 5, 27 et 72.

de la conquête. Au temps de la peste qui désola si terriblement la Nouvelle-Espagne en 1576, et durant laquelle le clergé se dévoua, avec une charité inépuisable, au soin et à la consolation des malades, les Mexicains grinçaient de rage, en voyant que l'épidémie, qui les enlevait par milliers, touchait à peine les Espagnols, et il n'était rien qu'ils ne fissent pour leur inoculer le fléau. Ils jetaient des cadavres putréfiés dans les aqueducs et les fontaines, et il y en eut qui, mêlant le sang des pestiférés à la pâte dont ils faisaient le pain, allaient, après cela, le vendre au marché (1). Les plus chrétiens même ne pouvaient s'empêcher de confondre à la fois leur superstition ancienne et leur haine présente avec leur dévotion, et l'on se souvient d'une vieille Indienne qui, après avoir prié la sainte Vierge au sanctuaire de Guadalupe, avec toute l'éloquence dont elle était capable, d'avoir pitié d'elle et de la préserver de la contagion, s'écriait avec ferveur (2) : « O notre « bonne mère! faites que nous n'en mourions pas tous; mais, « s'il faut qu'on en meure, faites donc, sainte Vierge, que les « Espagnols meurent ainsi que les Indiens! »

Cette antipathie se manifestait dans toutes les occasions. S'il est vrai que la jalousie du gouvernement, en ce qui concernait les métaux précieux et le monopole du commerce de Cadix, pour l'importation de beaucoup d'objets de fabrication, arrêtèrent, dans son progrès, l'art indigène qui avait produit tant de chefs-d'œuvre, il n'est pas moins vrai, au dire de certains auteurs (3), que l'antipathie des Indiens y contribua tout autant. Les arts tombèrent en désuétude, non parce qu'ils en auraient oublié l'usage, mais parce qu'ils voulurent en dérober la connaissance à leurs vainqueurs. Cela ne les empêchait pas de se livrer, de temps en temps, à la fabrication de la fausse monnaie; ils s'en occupèrent de bonne

(1) Davila Padilla, Hist. de Nueva-España, etc., lib. II, cap. 99.

(2) Cabrera, Escudo de Armas de la Ciudad de Mexico, etc., lib. I, cap. 11, § 159.

(3) Lorenzana, Cartas de Relacion de Hernau Cortez, pag. 378, annot. ad calcem.

heure, et le vice-roi Mendoza se vit lui-même obligé de sévir avec rigueur contre eux à cet égard (1). Ce n'était pas qu'ils le fissent par esprit de lucre ou par spéculation, mais bien pour se venger des Espagnols et jeter ainsi la perturbation dans le commerce. C'est cet antagonisme hostile, plus encore que la haine pour la religion, qui donna, pendant les deux premiers siècles qui suivirent la conquête, tant de force au nagualisme. On sait que cette secte étrange étendit ses rameaux sur la plus grande partie des provinces du Mexique et de l'Amérique-Centrale; mais il serait malaisé de déterminer si ses chefs se communiquèrent mutuellement d'un pays à un autre. Ce qui le ferait croire, au premier abord, c'est l'identité de ses formes dans ces différentes contrées. On n'en saurait, néanmoins, conclure rien de positif : si l'on réfléchit que la religion, répandue par la civilisation toltèque, était, à peu de chose près, la même partout, on ne sera pas étonné que ce qui demeura debout, après l'introduction du christianisme, ait montré partout également de si grands rapports de ressemblance. Ainsi que dans l'ancienne chevalerie, les chefs du culte proscrit donnèrent aux mystères du nagualisme des degrés divers, suivant la bonne volonté ou l'aptitude de ceux qui se faisaient initier.

(1) Lettre de don Antonio de Mendoza, premier vice-roi du Mexique, au roi, écrite le 10 décembre 1537. — « Tout leur était facile, ajoute ici l'éminentissime écrivain, qui fut archevêque de Mexico avant d'être cardinal et archevêque de Tolède, à la fin du siècle dernier; ils excellent encore aujourd'hui dans tous les arts mécaniques et travaillent aussi bien que les Espagnols, quoiqu'ils ne pensent qu'au présent, sans songer à acquérir. Je rapporterai seulement ici un cas extraordinaire arrivé, il y a peu d'années, à un Indien qu'on mit en prison comme faux monnayeur; il fabriquait la fausse monnaie avec la dernière perfection. Lorsqu'on se fut assuré de sa personne, on recueillit les instruments dont il s'était servi et qui consistaient tout simplement en quelques petits bâtons et quelques feuilles de maguey. Les juges ne revenaient pas de leur étonnement, et le vice-roi d'alors en vint jusqu'à lui promettre de lui faire grâce de la vie, s'il consentait à révéler le secret au moyen duquel il fabriquait la fausse monnaie; mais on ne put le lui arracher, et il dit qu'il préférait mourir plutôt que de le livrer. » (Lorenzana, Cartas de Relacion, ut sup.)

Mais, avec le temps, ils perdirent leur caractère : l'ivrognerie, si sévèrement réprimée par la loi toltèque et mexicaine, tolérée trop largement par l'administration espagnole, qui y trouvait son profit, en contribuant à dégrader la noblesse indigène, amena graduellement son déclin, déjà provoqué par tant d'autres causes: en s'abrutissant, elle perdit, avec ses richesses et son importance, l'intelligence de ses traditions historiques et religieuses qui, seules, avaient été capables d'enfanter et de soutenir le nagualisme.

Ce qui reste de cette secte remarquable n'est déjà plus à craindre, quoique l'idolâtrie, latente encore dans bien des cœurs, continue à offrir à des images sans nom des hommages timides. Malgré leurs superstitions séculaires, les masses, accoutumées maintenant à respecter le nouvel édifice qui a succédé à l'ancien, apprennent insensiblement à y tourner leurs regards. Comme il y a deux siècles, ces superstitions se présentent dans les fêtes publiques, elles se mêlent aux processions et souvent même encore aux solennités de l'Église catholique. Mais ce ne sont plus que des pratiques sans objet, et qu'un attachement invétéré à d'anciennes coutumes les empêche d'oublier; avec la tradition historique, l'Indien a perdu le souvenir de son culte et le nom des divinités qui le lui rappelaient. L'enfant, bercé sur les épaules de sa mère, apprend bien encore à redouter les voix mystérieuses de la forêt : il s'accoutume, en y suivant son père, la hache sur l'épaule, à révérer le rocher isolé qui domine le chemin et à porter quelques grains de copal au sommet de la montagne où ses ancêtres offraient des victimes humaines aux dieux de l'antique mythologie. Mais depuis trois cents ans les vœux des solitaires de la déesse Centeotl sont exaucés : ces sacrifices ont cessé d'ensanglanter les autels. L'esclavage n'existe plus; l'égalité des races a été proclamée solennellement, et l'antipathie qu'une malheureuse distinction de castes a continué à entretenir plus ou moins entre les races diverses de l'Amérique espagnole parait devoir bientôt

s'éteindre. Si des idoles sont encore bien souvent enfouies en secret sous la croix, où les Indiens vont les adorer, ce signe, que Quetzalcohuatl avait donné à son peuple comme le symbole de la paix et de la fécondation terrestre, attire également leurs hommages ; il éclaire insensiblement leurs esprits et éclate désormais sur les édifices du Mexique et de l'Amérique-Centrale, comme le symbole de la civilisation chrétienne et de la régénération spirituelle, si largement enfantées dans ces contrées par les franciscains et les autres propagateurs de l'Évangile. Puisse-t-il être maintenant celui de la concorde et de l'union, qui leur manquent encore pour être le pays le plus beau et le plus heureux de la terre !

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES SOMMAIRES.

LIVRE TREIZIÈME.

LIVRE QUATORZIÈME.

Pages.

LIVRE QUINZIÈME.

Pages.

FIN DES SOMMAIRES DU TOME QUATRIÈME.



